MERCVRE DE FRANCE

TOME QUARANTE-HUITIÈME

Octobre-Décembre 1903

Octobre-Décembre — Tome XLVIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

PARIS-VI^e^
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIII

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

LES

« DOSSIERS » DE STENDHAL

—

Stendhal est un esprit de dix-huitième siècle égaré dans les temps héroïques de Napoléon. Entre autres marques de cette race frondeuse et révolutionnaire il a la désinvolture et surtout ce talent qui permettait à des hommes tels que Voltaire ou Fontenelle de s'inspirer des idées d'autrui et de se montrer originaux dans cette imitation. C'était une habitude, et Stendhal l'a prise... inconsciemment.

I

Son premier ouvrage : *Lettres écrites de Vienne en Autriche sur le célèbre compositeur Joseph Haydn*, suivies d'une vie de Mozart, etc. (Paris, Didot, 1814, in-8°), publié sous le pseudonyme singulièrement bourgeois de Louis-Alexandre-César Bombet, est une véritable supercherie. Pour ses débuts, Stendhal a fait mieux que ses devanciers.

La vie de Haydn est une fort habile adaptation des *Haydine* de Carpani. Beyle a essayé de déguiser ses emprunts, son *démarquage*, par des changements, des additions et des transpositions qui rendent difficile la recherche des passages que

l'on voudrait comparer. Dans Carpani, les lettres sont au nombre de seize ; dans Bombet, il y en a vingt-deux, parce que plusieurs ont été coupées et entièrement remaniées.

Toutefois Beyle se garde bien d'avouer qu'il s'est servi des *Haydine*. Il se contente de se ménager une excuse en glissant subrepticement, dans une note de la page 275, cette vague déclaration : « Il y a plusieurs biographies de Haydn. Je crois, comme de juste, la mienne plus exacte. Je fais grâce au lecteur des bonnes raisons sur lesquelles je me fonde. Si cependant quelque homme instruit attaquait les faits avancés par moi, je défendrais leur véracité. Quant à la manière de sentir la musique, tout homme en a une à lui, ou n'en a pas du tout. *Au reste, il n'y a peut-être pas une seule phrase dans cette brochure qui ne soit traduite de quelque ouvrage étranger*... L'auteur a fait ce qu'il a pu pour ôter les répétitions qui étaient sans nombre dans les *Lettres originales*, écrites à un homme fait pour être supérieur dans les beaux-arts, mais qui venait seulement de s'apercevoir qu'il aimait la musique. »

Or, Joseph Carpani avait publié ses *Haydine* à Milan en 1812, chez Bucinelli, et, comme Beyle avait daté ses prétendues lettres de l'année 1808, c'était Carpani qui pouvait passer pour le traducteur de Stendhal. D'où la colère assurément très légitime de l'Italien plagié ; nous en avons l'écho dans deux lettres datées du 18 et du 20 août 1815, écrites de Vienne par la victime de Stendhal à « M. Louis-Alexandre-César Bombet, Français, soi-disant auteur des *Haydine* ». Ces lettres parurent à Padoue dans le *Giornale dell' Italiana Letteratura* et rendirent public le plagiat de Beyle. Car-

pani épuise dans ces épîtres le vocabulaire de l'injure et du mépris ; il dément la plupart des assertions de Stendhal et ne lui laisse aucune porte ouverte ; ce sont des coups de massue.

Beyle dit dans son volume qu'il assista en 1808 à la seconde exécution de la *Création* dans la maison du prince de Lobkowitz, en présence de cinq cents personnes. Or, c'est dans la salle de l'université qu'eut lieu cette cérémonie musicale, et l'assistance se composait de plus de 1500 personnes.

Beyle dit qu'en 1799 une messe de Haydn le guérit d'une fièvre contractée à Vienne ; le fait appartient à Carpani — l'on sait, du reste, qu'à cette époque Beyle était encore à Grenoble et allait quitter sa ville natale pour la première fois.

Dans ses *Lettres*, Beyle déclare que Salieri, Weigl, Frieberth, Griesinger et Mariane Kurzbeck lui ont fourni des notes sur Haydn. Cependant ces mêmes personnes, dans un acte authentique (déposé à Vienne entre les mains du Maestro Salieri, portant la date du 2 août 1815, et imprimé dans la même revue de Padoue que les deux lettres de Carpani) affirment : « qu'elles n'ont jamais vu ni connu M. Louis-Alexandre-César Bombet, qu'elles lui ont d'autant moins fourni ces notes qu'elles attestent les avoir données à M. Carpani, quand il écrivait ses *Haydine*, et ont signé. »

Cette démarche est déjà assez comique, mais Carpani ne s'en tint pas là, il eut recours à la publicité du *Constitutionnel* pour confondre son plagiaire, lequel se défendit assez maladroitement ainsi que nous allons le voir.

Voici les pièces du procès, empruntées au *Constitutionnel* du 20 août et du 1er octobre 1816 :

« Nous avons inséré, dit un rédacteur de cette

feuille, une réclamation de M. Joseph Carpani, qui accusait M. Bombet de s'être approprié des lettres sur Haydn. Frappé des raisons alléguées par M. Carpani, nous avons conseillé à M. Bombet de remettre amicalement au réclamant sa propriété.

« Depuis, M. Bombet nous ayant écrit à son tour pour renvoyer à son adversaire l'accusation de plagiat, l'impartialité nous fait un devoir de faire connaître sa demande au public. Les mêmes motifs nous prescrivent d'insérer la réponse de M. Carpani. Elle respire un peu la franchise et la brusquerie allemandes, mais nous devons respecter le texte et le donner dans toute sa pureté.

« A Monsieur Bombet,

« J'ai cru, Monsieur, vous avoir moralement tué par mes deux lettres imprimées, auxquelles après huit mois vous n'avez su que répondre ; mais point du tout, vous vivez encore, j'en suis fâché, d'autant plus que vous persistez dans votre crime littéraire, en vous appropriant *mes lettres sur Haydn* et en m'accusant à votre tour de plagiat dans le *Constitutionnel* du 26 mai. Cela passe les bornes, monsieur Bombet ! Plus opiniâtre qu'Anthée, vous vous relevez de terre, et me forcez à redevenir Hercule. Eh bien ! me voici en attitude, et prêt à vous terrasser définitivement. « Ce qui est bon à prendre est bon à garder. » Certainement, vous me le prouvez trop ; mais il faut aussi savoir garder ; il faut légitimer son vol, au moins en apparence. Tous les usurpateurs ont sauvé la décence, ce que vous ne faites pas. Que voulez-vous que dise le public d'un soi-disant auteur qui, ayant reçu d'un autre cette apostrophe publique : « *Monsieur, vous m'avez escamoté mon ouvrage, et en voici les preuves,* » au lieu de combattre ces preuves, après huit mois de méditation, se contente de répéter hardiment par la voie d'un journal accrédité : « *Oui, c'est moi qui suis l'auteur du livre en question, et M. Carpani est un plagiaire ?* » Perlet s'est sauvé devant ses juges, ne sa-

chant que dire pour se justifier. Vous auriez dû l'imiter. Oui, Monsieur, il ne suffit pas d'avoir du front, il faut des preuves dans un procès comme le nôtre. J'ai donné les miennes, faites-nous jouir des vôtres. Détruisez les faits que j'allègue. Escaladez le ciel. Osez l'impossible. Le public a besoin de rire; et, ma foi, tout peut manquer à votre étrange prétention, hors le sublime du ridicule. Dans mes lettres précédentes, ayant pitié de vous, je vous avais conseillé de vous taire, maintenant j'exige que vous parliez. Je vous en somme même. Mais comme vous êtes un esprit de la classe des récalcitrants, je parie que vous tromperez l'attente du public et mes droits et que vous vous tairez. En tout cas que vous parliez ou non,

« J'ai l'honneur d'être et serai toujours l'auteur de *vos lettres sur Haydn*.

« JOSEPH CARPANI.

« Vienne, en Autriche, ce 20 juin 1816. »

Beyle, ou plutôt Bombet, se donne pour un émigré, capitaine de grenadiers de l'armée royale, éloigné de sa patrie depuis vingt ans, obligé de fuir Vienne en 1809 devant les Français et de se réfugier avec les plus nobles familles de la ville dans les montagnes de Salzbourg.

Fort de son pseudonyme, Stendhal répondit, non pas directement à son accusateur, mais au rédacteur du *Constitutionnel*. La cause était mauvaise, voyons comment l'accusé va se défendre. Ce document inconnu, enfoui qu'il est dans un journal vieux de près quatre-vingt-dix ans, a toute la saveur de la nouveauté. C'est là du Stendhal presque inédit, et quel Stendhal!

« Rouen, 26 septembre 1816.

« Monsieur,

« M. Louis-Alexandre-César Bombet, mon frère, étant à Londres, fort vieux, fort goutteux, fort peu occupé de

musique, et encore moins de M. Carpani, permettez que je réponde pour lui à la lettre de M. Carpani que vous avez insérée dans votre numéro du 20 de ce mois. [Il se trompe, c'est le 20 du mois passé.]

« J'ai lu l'hiver dernier les deux lettres italiennes adressées par M. Carpani à M. Bombet, et qui furent annoncées dans notre journal. Elles me portèrent à lire ce que M. Carpani appelle ses *Haydine*, gros volume interminable sur le compositeur Haydn. Je démêlai, à travers beaucoup de paroles et de détails sans intérêt, que plusieurs faits de la vie de Haydn, consignés dans le livre en question avaient été *dérobés* par M. Bombet. Comment se tirer de ce mauvais pas? Je m'en consolais, et je crus en conscience l'honneur de mon frère à couvert lorsque je me mis à réfléchir que Hume n'était point le plagiaire de Rapin-Thoidas, pour avoir dit, après lui, qu'Elisabeth était fille de Henri VIII; que M. Lacretelle n'était point le plagiaire de M. Anquetil pour avoir traité après lui le sujet de la guerre de la Ligue.

« Je fus plus que consolé, et presque joyeux, quand je me fus dit que Hume et M. Lacretelle avaient envisagé leur sujet d'une manière différente, et souvent opposée à celle de leurs prédécesseurs; que ces deux historiens avaient tiré des mêmes faits des conséquences inaperçues avant eux; qu'enfin ils avaient fait oublier leurs devanciers. Je crains bien que ce ne soit là le cas de ce pauvre M. Carpani, qui, l'hiver dernier, était si fier de pouvoir tirer quelques plaisanteries du nom et des prénoms de M. Bombet, et qui, aujourd'hui, s'annonce comme un Hercule, parce que, dit-il, on n'a su que lui répondre. M. Carpani dit qu'il a déployé des preuves terribles contre M. Bombet; il voudrait une réplique en forme. Ce combat ferait peut-être penser un peu aux *Haydine* de notre *Athlète* qui moisissent à Milan chez Buccinelli. M. Bombet et M. Carpani peuvent faire leurs preuves ensemble et de bon accord. Le moyen est simple. Que M. Carpani fasse traduire trente pages de ses *Haydine*, qu'il choisisse lui-même ces pages et qu'il en fasse imprimer en regard trente des

Lettres sur Haydn de M. Bombet; ces dernières seront encore au choix de M. Carpani lui-même.

« Le public jugera.

« S'il fallait d'autres preuves, je dirais que l'ouvrage de M. Bombet, imprimé chez Didot, ne contient que 250 petites pages sur Haydn, tandis que celui de M. Carpani se compose de près de 550 pages : je demanderais à M. Carpani s'il revendique aussi la *Vie de Mozart*, l'excellente digression littéraire sur Métastase, la *Lettre sur l'état actuel de la musique en France et en Italie*, la *Lettre* de Montmorency sur le *beau idéal*. Je le prierais de nous faire connaître ses droits sur les questions que M. Bombet a approfondies le premier touchant les vraies causes des plaisirs produits par les arts, et particulièrement par la musique ; sur les jugements exquis que M. Bombet nous donne sur les grands compositeurs; je prierais encore M. Carpani de nous dire s'il aurait la charmante prétention d'avoir servi de modèle *au style plein de grâce, plein d'une sensibilité sans affectation, et qui n'exclut pas le piquant qui, peut-être, est le premier mérite de l'ouvrage de M. Bombet.*

« Mais je m'aperçois qu'à mon tour je deviens un Hercule, que je pille M. Carpani, que je tombe dans le sérieux et dans l'ennuyeux. M. Bombet, qui n'aime pas ce style moderne, et qui pour tout n'a eu garde de dérober le sien à M. Carpani, M. Bombet, qui est mon frère aîné, me fera sûrement de grands reproches de la liberté que je prends d'ennuyer le public en son nom. Ainsi je m'arrête, je renouvelle à M. Carpani le défi des trente pages; ce n'est qu'en y répondant qu'il prouvera sa bonne foi.

« J'ai l'honneur, etc.

« H. C. G. Bombet. »

Il est certain que Beyle a mis beaucoup du sien dans les *Lettres sur Haydn*, qu'elles sont d'une allure charmante *sinon d'un style plein de grâce*, que telles pages sur Vienne, par exemple, n'ont pu

être écrites que par lui, mais il n'en est pas moins vrai qu'il a pillé Carpani, et que, tout en agrémentant les faits et les idées, il les a empruntés à son terrible accusateur. Selon le mot de Colomb, dans ses notes inédites, il est triste d'avouer en commençant la revue des ouvrages de Stendhal qu'il s'est rendu coupable d'une *hâblerie*, d'une *supercherie*.

Enfin Carpani publia en 1824 une *Déclaration* dans laquelle on voit qu'il avait réussi à découvrir le nom réel de son plagiaire et qu'il menaçait de révéler ce nom à toute l'Italie si, par aventure, le criminel faisait la récidive. « Sappia codesto figlio dell'Isera spumante, che, io, quando occorra, pronuncierŏ tutto intero il suo nome, ed egli ne avra allora dal Pubblico Italiano tutta quell' aggiunta di epiteti che varranno gli in disonore quelli di un Bombet. » (*Majeriane*, Padoue, 1824, page 214.)

La *Vie de Mozart*, qui accompagnait les *Lettres sur Haydn* dans ce même volume de 1814, est, Stendhal le déclare, traduite de l'allemand Schlichtegroll.

Le titre exact est : *Vie de Mozart traduite de l'allemand par* M. Schlichtegroll. Voici la lettre dédicace, datée de Venise, le 21 juillet 1814 : « Vous désirez, mon cher ami, une notice sur la Vie de Mozart. J'ai demandé ce qu'on avait de mieux sur cet homme célèbre, et j'ai eu ensuite la patience de traduire pour vous la biographie qu'a donnée M. Schlichtegroll. Elle me semble écrite avec candeur. Je vous la présente, excusez son air simple. »

Ce nom de Schlichtegroll parut si bizarre que l'on crut à une mystification. Sainte-Beuve, en

1854, écrivit deux articles sur Stendhal (*Causeries du Lundi*, IX) et voulut tirer la chose au clair ; il s'adressa à M. Anders de la Bibliothèque Impériale qui, dans une note substantielle, mit la question au point. La *Vie de Mozart* était réellement tirée d'un ouvrage de Schlichtegroll, auteur si connu en Allemagne, et qu'on a eu tort de prendre en France pour un homme de paille. Outre certains ouvrages numismatiques et d'archéologie, Schlichtegroll a publié pendant dix ans une *Nécrologie contenant les détails biographiques des hommes remarquables morts dans le courant de l'année*, c'est dans le tome II de la deuxième année (Gotha, 1793) que se trouve l'article sur Mozart (pp. 82-112). La traduction de Beyle est très libre ; ici encore il a supprimé et ajouté beaucoup. Il a, en outre, divisé cette biographie en chapitres. Les quatre premiers seulement contiennent des détails pris dans Schlichtegroll ; les trois derniers sont remplis d'anecdotes tirées d'un ouvrage allemand que Beyle n'indique pas, mais qui a été traduit en français sous le titre suivant : *Anecdotes sur W. G. Mozart, traduites de l'allemand* par Ch. Fr. Cramer. Paris, 1801 ; in-8° de 68 pages. Stendhal a emprunté à cette brochure une quinzaine de pages.

II

Ce premier acte de la comédie ne manque point de piquant, mais le second en a plus encore et, outre l'intérêt stendhalien, il nous offre une surprise très amusante.

La scène cette fois est en Angleterre et l'accusateur est l'un des périodiques les plus célèbres.

Dans son volume XXIX, p. 237, novembre 1817, l'*Edinburgh Review* rendait compte de *Rome*,

Naples et Florence en 1817, par M. de Stendhal, officier de cavalerie, un volume in-8°, Paris, 1817. Cet ouvrage est chronologiquement le second que publia Henry Beyle. Le critique de l'*Edinburgh Review* était très bienveillant et insistait particulièrement sur la justesse d'un passage relatif à Alfieri, commençant à la page 194 du livre de Beyle, et précédé de ces simples mots: *Traduction du cahier du comte.* Cette traduction allait jusqu'à la page 205 et était imprimée entre guillemets.

De plus une longue discussion sur l'état de la société française avant la Révolution valait à Stendhal les éloges les plus vifs.

Deux ans plus tard, dans son numéro XXXII, p. 320, octobre 1819, la même revue anglaise publiait un nouvel article sur Stendhal à propos de l'*Histoire de la peinture en Italie*, et, en une petite note fort curieuse, révélait à ses lecteurs que cet écrivain continental était un plagiaire, ou du moins n'indiquait pas ses sources.

En effet le beau développement sur Alfieri était emprunté presque mot pour mot à une étude publiée dans le volume XV de l'*Edinburgh Review*.

Il y avait mieux. La discussion sur l'état de la société française au XVIII^e^ siècle était également traduite et avait été puisée dans ce même numéro XV (article sur les lettres de M^me^ du Deffand).

Ce n'était pas tout; Beyle avait commis d'autres larcins et glané çà et là maints passages dans la collection de l'*Edinburgh Review*, celui-ci, entre autres, que sa brièveté relative permet de citer ici. Les phrases soulignées sont des additions, on verra ainsi le *travail* de Stendhal.

They write, not because they are full of a subject, but	Ils (les Allemands) écrivent non pas parce qu'ils sont

because they think it is a subject upon which, with due pains and labour, something striking may be written. So they read and meditate — and having, at length, devised some strange and paradoxical view of the matter, they set about establishing it with all their might and main.

The truth is, that they are naturelly a slow, heavy people; and can only be put in motion by some violent and often repeated impulse, under the operation of which they lose all controll over themselves — and nothing can stop them short of the last absurdity.

Truth, in their view of it, is never what *is*, but what, according to their system, *ought to be*. (*Edinburgh Review*, vol. XXVI, p. 67, february 1816: *Essay on Schlegell*).

tourmentés par leurs idées sur un sujet, mais parce qu'ils pensent avoir trouvé un sujet sur lequel en prenant les peines convenables, et faisant les recherches nécessaires, l'on peut parvenir à imaginer quelque chose de brillant : c'est dans ce sens qu'ils lisent et méditent. A la longue, ils parviennent à quelque point de vue étrange et paradoxal ; *alors l'œuvre du génie est faite ;* il ne s'agit plus que de l'établir avec toute l'artillerie d'érudition et de philosophie transcendante.

Dans le fait, c'est un peuple *bon*, lourd et lent qui ne peut être mis en mouvement que par quelque impulsion violente et souvent répétée. *Leurs auteurs, par exemple, lorsqu'ils en sont à leur second volume*, perdent tout jugement, tout pouvoir sur eux-mêmes et rien ne peut les empêcher de tomber dans les absurdités *les plus outrées*.

La vérité n'est plus pour eux *ce qui est*, mais ce qui, d'après leur système, *doit être*.

Rome, Naples et Florence en 1817.

On ne saurait nier la chose; c'est une traduction, même assez servile, quoique élégante et bien faite. Mais Stendhal, on le verra, avait une manière à lui d'expliquer tout cela.

Toutefois on ne peut réprimer quelque hilarité,

quand on pense que la Revue anglaise ne s'était pas reconnue tout de suite, et, sans le savoir, s'était décerné des compliments à elle-même ; les éloges qu'elle adressait à Stendhal s'adressaient à l'un de ses propres critiques. La note ajoutait explicitement : « Il est très flatteur pour nous de voir nos opinions sur la littérature et sur les mœurs du continent adoptées par un écrivain d'une grande vivacité et de hautes prétentions, mais il nous eût été encore plus agréable si les sources avaient été indiquées. »

En une lettre datée de Rome, 28 septembre 1816 (*Souvenirs d'Egotisme*), Beyle parle à son ami Crozet de ses lectures. « Un hasard, le plus heureux du monde, dit-il, vient de me donner connaissance *of 4 or 5 Englishmen of the first rank and understanding*. Ils m'ont illuminé, et le jour où ils m'ont donné le moyen de lire *the Edinburgh Review* sera une grande époque pour l'histoire de mon esprit ; mais en même temps une époque bien décourageante. Figure-toi que presque toutes les bonnes idées de l'*Histoire de la peinture en Italie* sont des conséquences d'idées générales et plus élevées, exposées dans ce maudit livre. *In England, if ever the H.* y parvient, on la prendra pour l'ouvrage d'un homme instruit et non pas pour celui d'un homme qui écrit sous l'immédiate dictée de son cœur. »

De la part de celui qui avait pillé Carpani et les brillants essayistes anglais, cet aveu est vraiment naïf. L'on se fait une étrange idée du cœur de Beyle qui, dans cette circonstance, était réduit au rôle assez facile de traducteur.

Que Stendhal ait retrouvé dans l'*Edinburgh Review* des idées qui lui étaient chères, rien de plus

naturel, mais de là à retranscrire des pages entières en les habillant à la française sous prétexte que les jugements des autres étaient les siens, il y a loin. Et enfin reste toujours la question des sources à indiquer, question non résolue par Beyle.

Ce procédé désinvolte était une habitude — presque un tic; dans cette même *Histoire de peinture en Italie*, on trouve de nombreux passages de Lanzi. Les extraits suivant se passeront de commentaires :

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR LA RENAISSANCE DE L'ART

Lanzi	*Stendhal*
... Ce fut seulement dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle que l'on commença à sortir de l'enfance de l'art; et le premier pas que l'on fit vers un style nouveau fut le perfectionnement de la sculpture. La gloire en appartient aux Toscans, etc.	... Vers la fin du XIII^e^ siècle un œil attentif commence à distinguer un léger mouvement pour sortir de la barbarie. Le premier pas que l'on fit vers une manière moins imparfaite d'imiter la nature fut de perfectionner les bas-reliefs. La gloire en est aux Toscans, etc.

Et ainsi de suite toute une page où l'on peut suivre Lanzi pas à pas. Autre exemple :

Lanzi	*Stendhal*
Si l'on convient que Cimabue fut le Michel-Ange de cette époque, il faut ajouter que Giotto en fut le Raphaël... Il donna aux formes plus de symétrie, au dessin plus de douceur, au coloris plus d'harmonie. Ces mains roides, ces pieds en pointe, ces yeux effarés qui tenaient encore du goût et de la manière des Grecs, tout devint plus vrai, plus rapproché de la nature... celles (ses compositions) dont les proportions sont moins	Si Cimabue est le Michel-Ange de cette époque, Giotto en est le Raphaël. . . . . Une certaine symétrie qui plaît à l'amateur éclairé, et surtout un dessin moins anguleux et un coloris plus moelleux que chez ses rudes prédécesseurs..... Ces mains grêles, ces pieds en pointe, ces visages malheureux, ces yeux effarés, reste de la barbarie apportée de Constantinople, disparaissent peu à

grandes, sont celles qui plaisent le plus...

peu... Je trouve que ses ouvrages plaisent d'autant plus qu'ils sont de moindre dimension...

Voici, pour finir, une maxime à laquelle Stendhal s'est contenté de donner quelque concision.

Lanzi

Lorsque l'homme est mécontent de ce qu'il apprit dans son enfance, il dirige naturellement ses pas de ce qui est grossier à ce qui l'est moins, et de là il parvient à la régularité, à la précision. Ensuite il s'ouvre un chemin vers ce qui est grand et sublime, et il finit par ce qui est facile.

Stendhal

Dans les arts, quand l'homme est mécontent de son ouvrage, il va du *grossier* au moins grossier, il arrive au *soigné* et au *précis;* de là il passe au *grand* et au *sublime*, il finit par le *facile*.

III

A propos du volume sur *Rome, Naples et Florence en 1817*, nous avons encore les plaintes du plus grand esprit allemand du XIX^e^ siècle, de Gœthe.

Le poète a parlé maintes fois avec Eckermann de Stendhal, dont les publications l'intéressaient beaucoup. On ne s'étonnera point qu'un des jugements les plus exacts que nous ayons sur le *Rouge et le Noir* soit de Gœthe; toutefois tenons-nous-en à l'ouvrage incriminé. Dès l'année 1818, Beyle avait attiré l'attention de l'auteur de *Faust*. Le 8 mars 1818, le poète fit copier pour Zeller deux longs passages de Stendhal sur le compositeur Mayer et sur la musique en Italie. « Ces détails, disait-il, sont extraits d'un livre rare (R. N. et F.) qu'il faut absolument que tu te procures. Le nom est emprunté : ce voyageur est un français plein de vivacité, passionné pour la musique, la danse, le théâtre. Ces deux échantillons te montrent sa manière libre et hardie.

Il attire, il repousse, il intéresse, il impatiente, et enfin on ne peut se séparer de lui. On relit toujours ce livre avec un nouveau charme, et on voudrait en apprendre par cœur certains passages. Il semble être un de ces hommes de talent qui, comme officier, employé ou espion, peut-être tout cela à la fois, ont été poussés çà et là par le balai de la guerre. Il a vu beaucoup par lui-même; il sait aussi très bien mettre en œuvre ce qu'on lui rapporte, et *surtout il sait très bien s'approprier les écrits étrangers*. Il traduit des passages de mon *Voyage d'Italie* et affirme avoir entendu raconter l'anecdote par une Marchesina. En un mot, c'est un livre qu'il ne suffit pas de lire, il faut le posséder. » Cette indulgence de Gœthe doit nous rendre clément.

N'est-il pas rare d'avoir ainsi sur un petit procès littéraire autant de témoignages curieux? Et dire que, sans le savoir, un critique de la toute-puissante, et toute vivante encore *Revue d'Edimbourg*, et un poète olympien, presque en même temps, nous préparaient la joie de réunir les éléments de cette querelle stendhalienne.

Beyle, cela n'est pas douteux, aimait à faire travailler les autres et à grossir ses volumes à l'aide des documents qu'on lui fournissait ou qu'il trouvait lui-même tout prêts dans les livres — *dans les livres étrangers* surtout, la nuance est importante à signaler.

On sait, par exemple, que le beau récit qui retrace l'arrivée de Napoléon à Grenoble par La Mure et les lacs de Laffrey (*Mémoires d'un touriste*) n'est pas de Beyle, mais de son ami Crozet, lequel fut aussi son collaborateur pour l'*Histoire de la peinture en Italie*.

Les *Nouvelles Italiennes* sont presque toutes des

traductions ou des adaptations de contes inédits dont Stendhal s'était procuré des copies ; ces copies existent, elles furent vendues à la Bibliothèque Nationale par la sœur de Beyle, Mme Pauline Périer-Lagrange. C'est même à propos de ces manuscrits que Mérimée, qui, en souvenir de son ami, s'intéressait à Mme Périer, entra en relation avec Panizzi auquel il les offrit, sans succès du reste ; il n'en est pas moins vrai que cette démarche fut le prétexte des premièrs lettres qu'ils échangèrent, et qu'elle nous a valu leur intéressante correspondance.

Dans ces contes italiens copiés pour Beyle, il y en a beaucoup que Stendhal n'a pas utilisés, parce qu'il n'en eut pas le temps ; mais la veille de sa mort, il avait signé un traité avec la *Revue des deux Mondes* où il comptait publier ce qui lui restait encore à tirer de cette mine très riche.

Dans ce fonds italien l'on trouvera un jour plus d'un épisode de la *Chartreuse de Parme* — ce seront sans doute nos arrière-petits-neveux qui auront à honneur de faire *l'édition savante* de ce livre ; — en attendant, voici une petite étude comparative qui donnera un avant-goût de la chose.

Le récit italien est intitulé : *Acte de vengeance commis par le cardinal Aldobrandini sur la personne de Girolamo Longobardi, gentilhomme romain.* Et c'est au chapitre XIII de la *Chartreuse de Parme* que Stendhal a intercalé l'aventure. Nous mettrons en regard la traduction littérale et le texte de Stendhal.

RÉCIT ITALIEN

Il se trouvait alors à Rome une certaine Anna Felicie Brachi, chanteuse de grande réputation, qui, à la douceur

CHARTREUSE

En même temps que lui (Fabrice) se trouvait à Bologne la fameuse Fausta F....., sans contredit l'une des pre-

de la voix et au talent de l'art musical, joignait une beauté surnaturelle.....

Elle était entretenue par Longobardi, qui veillait sur elle avec un soin jaloux.

Par les dires élogieux de toute sa cour, le cardinal, ayant ouï vanter les charmes et la beauté de la donzelle, désira ardemment la connaître ; dans cette intention, étant passé devant la demeure d'Anna il aperçut celle-ci accoudée à la fenêtre.....

Un jour la cantatrice dûment convaincue par le manège de son galant rouge que celui-ci était bien épris, raconta toute l'intrigue au seigneur Girolamo Longobardi, son amant.....

Le jour de St Mathieu, il s'achemina vers l'église Ste-Marie de la Paix.... et s'y dissimula dans le fond d'une chapelle de manière à tout voir sans être vu.....

Effrayée, la chanteuse confessa tout, alléguant pour cause de son obstination à se taire la crainte de querelles entre son amant et le cardinal...

mières chanteuses de notre époque.

Pour le moment, ce miracle de beauté était sous le charme des énormes favoris et de la haute insolence du jeune comte M.....

Notre héros se livra à l'enfantillage de passer beaucoup trop souvent devant le palais Tanari, que le comte M.... avait loué pour la Fausta.....

Elle parla au comte M..... d'un attentif inconnu.

— Où le voyez-vous ? dit le comte furieux.

— Dans les rues, à l'église.....

Le comte M..... courut à Saint-Jean, y choisit sa place derrière un des tombeaux qui ornent la troisième chapelle à droite ; il voyait tout.....

— Eh bien ! tout ce dont vous vous plaignez est la pure vérité ; mais j'ai essayé de vous le cacher, afin de ne pas jeter votre audace dans des projets de vengeance insensée.....

Dans la *Chartreuse de Parme*, l'aventure tourne au comique. Fabrice passe pour être le fils du prince, il parvient à échapper aux espions armés du comte M..., et, grâce à Mosca, on arrête, au lieu

de Fabrice, un savant arrivé du Nord « pour écrire une histoire du moyen-âge ».

Dans le conte italien, tout finit par une tragédie sanglante : « Un matin, on trouvait fichée sur une pique, en pleine place Saint-Pierre, la tête de l'infortuné Girolamo ». Le cardinal est reconnu pour être l'auteur de ce crime. Mais, neveu du pape, il échappe au tribunal et aux juges; il est simplement privé de tous ses titres, charges et bénéfices.

Il faut bien avouer que Stendhal est tout à son avantage dans cette dernière épreuve, *the last and not the least*. Il ne fait pas autre chose que Shakespeare dans *Othello* ou dans *Jules César;* le poète anglais dramatisait le récit de Cintio ou celui de Plutarque, Stendhal, lui, *psychologise*, si l'on peut dire, la brutalité et la rudesse de son modèle. Il traduit, mais bientôt il se substitue au conteur, il imagine des incidents, complique l'imbroglio et surtout *analyse* les actions. Il fait vraiment œuvre originale.

§

Et c'est un soulagement de terminer sur cette constatation ce chapitre un peu noir de critique comparée.

Ce qui est dangereux quand il s'agit de biographie ou d'idées générales ne l'est vraiment plus quand il s'agit d'une œuvre de pure fiction. Le don de l'invention avait été refusé à Stendhal, — c'est même pour cela que tout ce qu'il a écrit est si précieux, car l'on sent qu'*il n'invente rien ;* — force lui a été, puisqu'il a voulu faire du roman, de prendre, à droite et à gauche, la contexture de ses récits. Et s'il a poussé les choses un peu loin, s'il a traité Carpani, les critiques de la *Revue d'Edimbourg*,

Gœthe et Lanzi, avec un peu trop de désinvolture, comme s'il avait été question d'un simple *scenario*, alors que les *idées* étaient en jeu et même les mots, il n'en reste pas moins un plagiaire presque inconscient, persuadé en tout cas de son innocence, puisqu'il ajoutait toujours du nouveau à ses traductions et fondait habilement ensemble des éléments très divers.

Il y a enfin une circonstance atténuante : c'est que le vrai plagiaire s'approprie ce qu'il a pillé dans les ouvrages d'autrui, et principalement dans les ouvrages d'un auteur de son pays et de sa langue. Mais il n'y a guère plagiat d'une littérature à une autre, quand on fait office d'imitateur intelligent, de traducteur habile ; le seul point délicat, c'est qu'il faut au moins reconnaître, sinon révéler, ses emprunts. Là-dessus Stendhal nous échappe, il faut l'avouer : mais nous ne sommes pas le jury, la postérité pour lui ne doit pas être un tribunal correctionnel, et il est inutile de faire une longue énumération de : *attendu que*..... pour prouver quoi ? que Stendhal est un voleur et qu'il n'a pas eu une idée à lui ? On ne nous croirait pas et l'on aurait raison de ne pas nous croire.

CASIMIR STRYIENSKI.

LE DIMORPHISME SEXUEL
ET LE
FÉMINISME DANS LA NATURE

—

Dans presque toutes les espèces animales, aussi bien chez les invertébrés que chez les vertébrés, les inférieures que les supérieures, on constate entre les deux sexes des différences de forme, de taille, de couleur : c'est ce que l'on appelle le « Dimorphisme sexuel ». Il est parfois très accentué, parfois très modéré, parfois à peu près nul; mais on peut dire qu'en principe le mâle et la femelle sont toujours différents, même quand leur parité extérieure est évidente, car il y a encore entre les deux sexes, outre les sexes mêmes, des dissemblances d'ordre psychologique, de caractère.

I

A un moment assez imprécis de l'évolution générale, l'organe mâle se spécialise en individu mâle. C'est ce qu'aurait dû figurer le symbolisme religieux. La femelle est primitive. Au troisième mois, l'embryon humain a des organes uro-génitaux externes qui ressemblent clairement aux organes féminins. Ils n'ont plus, pour arriver à l'état féminin parfait, qu'une légère modification à subir; pour devenir masculins, ils doivent subir une transformation considérable et très complexe. Les organes génitaux externes de la femme ne sont donc pas, comme on l'a dit souvent, le produit d'un

arrêt de développement; ce sont, au contraire, les organes mâles qui subissent un développement supplémentaire, et d'ailleurs inutile, car le pénis est un luxe et un danger : tel oiseau, qui s'en passe, n'en est pas moins luxurieux.

On trouvera une preuve générale de la primitivité de l'état femelle dans la petitesse extrême de certains mâles d'invertébrés, si minuscules qu'on ne peut vraiment les considérer que comme des organes mâles autonomes, ou même comme des spermatozoïdes. Le mâle des syngames (c'est un parasite interne des oiseaux) est moins un être qu'un appendice; il demeure en état de contact perpétuel avec les organes de la femelle, inséré obliquement sur son côté, justifiant le nom de « ver à deux têtes » qu'on a donné à cette vilaine bestiole double. La bonellie femelle est un ver marin en forme de sac cornu d'une longueur de quinze centimètres; le mâle est représenté par un minuscule filament de un à deux millimètres, c'est-à-dire qu'il est environ mille fois plus petit. Chaque femelle en nourrit une vingtaine. Ils vivent d'abord dans son œsophage, puis descendent dans l'oviducte où ils fécondent les œufs. Leur fonction très précisée les sauve seule de l'accusation de parasitisme; en fait, on les a pris longtemps pour des parasites, cependant que l'on cherchait en vain le mâle de cette prodigieuse bonellie.

Parallèlement au mâle, qui n'est qu'un organe sexuel individualisé, on voit des mâles qui ont perdu à peu près tous leurs organes, sauf l'organe mâle lui-même. Certains cirripèdes (mollusques attachés par un pédoncule) hermaphrodites se sont fixés en parasites dans le manteau d'autres cirripèdes : de là, diminution de volume, régression

des ovaires, abolition des fonctions nutritives, le pédoncule prenant racine dans un milieu vivant et nourrissant. Mais un organe subsiste en ces amoindris, l'organe mâle, et il prend même des proportions énormes, absorbant l'animal tout entier. Il s'en faut donc de peu que la transformation du mâle en pur organe sexuel ne soit entièrement accomplie, comme on l'observe, d'ailleurs, chez les hydraires. Redevenu partie intégrante d'un organisme dont il s'est antérieurement séparé pour devenir un individu, le mâle ne fait que retourner à ses origines, et ainsi les certifie.

La bonellie, qui est un des cas les plus accusés de dimorphisme, est aussi un exemple de ce féminisme particulier que l'on rencontre normalement dans la nature.

Car le féminisme règne dans la nature, surtout dans les espèces inférieures et parmi les insectes. Ce n'est guère que dans la série des mammifères et dans certains groupes d'oiseaux que le mâle est égal ou supérieur à la femelle. On dirait qu'il a conquis lentement une première place que la nature ne lui destinait pas. Il est possible que, soulagé de tout souci, la fécondation terminée, il ait eu, plus que la femelle, le loisir de cultiver sa force. Il est possible aussi, et plus probable, que ces états extrêmement divers de ressemblance et de dissemblance soient dus à des causes trop nombreuses et trop variées pour que nous puissions en saisir l'enchaînement logique. Les faits sont évidents : le mâle et la femelle diffèrent presque toujours et très souvent diffèrent profondément. Que d'insectes pris vulgairement pour des espèces diverses ne sont autre chose que des mâles et des femelles se cherchant pour la pariade! Et ne faut-il pas une

certaine connaissance des oiseaux pour réunir en un couple ces deux merles, l'un le mâle, tout noir, l'autre, la femelle, dos brun, gorge grise et ventre roux?

Tandis que l'hermaphroditisme exige nécessairement la similitude parfaite des individus — sauf au cas, comme dans les cirripèdes, d'un mâle parasite supplémentaire —, la séparation des sexes entraîne en principe le dimorphisme, le rôle du mâle, ses modes d'activité, différant de ceux de la femelle. Cette différence se rencontre aussi bien parmi les plantes dioïques. L'exemple du chanvre est connu, quoique à rebours, car les pieds que les paysans appellent mâles, et qui sont les plus hauts, représentent précisément les femelles. La petite ortie, celle qui pique et brûle, a les deux sexes sur le même pied; la grande, l'ortie blanche et inoffensive, est dioïque : le pied mâle a les feuilles très longues, qui retombent, ainsi que les grappes de ses fleurs, le long de la tige; les feuilles et les fleurs du pied femelle sont courtes et se dressent presque droites. Ici le dimorphisme n'est pas en faveur de la femelle, il est indifférent.

Chez les insectes, la femelle est presque toujours l'individu supérieur. Ce n'est pas ce petit animal merveilleux, roi divergent et minuscule de la nature, qui donnerait le spectacle de cette douve, la bilhargie, dont la femelle, médiocre lame, vit, telle une épée au fourreau, dans le ventre creusé du mâle! Cette vie lâche, ces amours perpétuels, feraient horreur à ces courageuses femelles scarabées, à ces adroites chalicodomes, à ces lycoses sages et froides, à ces fières et terribles guerrières, les mantes. Dans le monde de l'insecte, le mâle est le sexe élégant et frêle, le sexe doux et

sobre, sans autre industrie que de plaire et d'aimer. C'est à la femelle que reviennent les rudes travaux du puisatier et du maçon, les dangers de la chasse et de la guerre.

Il y a des exceptions, mais on les rencontrerait surtout parmi les parasites, ces dégradés; tel le xénos, qui vit indistinctement sur les guêpes, les coléoptères et les névroptères. Le mâle est pourvu de deux larges ailes; la femelle n'a ni ailes, ni pattes, ni yeux, ni antennes: c'est un petit ver. Après la métamorphose, le mâle sort, vole quelque peu, puis revient vers la femelle restée à l'intérieur de l'enveloppe nymphale, et la féconde dans ses langes.

D'autres exceptions, celles-ci normales, sont fournies par les papillons, c'est-à-dire par un genre d'insectes fort placides et qui, sous cette forme du moins, ne se livrent ni à la chasse, ni à aucun métier. On appelle psyché un très petit papillon qui volète le matin assez gauchement: c'est le mâle. La femelle est un ver énorme, quinze fois plus long, dix fois plus gros. Les amants sont dans la proportion d'un coq et d'une vache. Ici, le féminisme est dérisoire. Même disproportion chez le bombyx du mûrier dont la femelle, beaucoup plus lourde que le mâle, ne vole qu'avec peine, bête passive qui supporte un accouplement de plusieurs heures; chez un papillon d'automne, la cheimatobia, dont le mâle a deux paires de belles ailes sur un corps en fuseau, dont la femelle est un tonnelet gros et gras aux ailes rudimentaires, incapable de voler, grimpant péniblement aux arbres où sa chenille se nourrit de bourgeons; chez un autre papillon encore, celui que l'on nomme, si absurdement orgye, dont le mâle a tous les caractères du

lépidoptère, cependant que la femelle, sans presque d'ailes sur un corps renflé et lourd, simule l'aspect gracieux d'un monstrueux cloporte; chez le grêle, agile et fin liparis que le dessin de ses ailes a fait nommer le zi-zag et qui méconnaîtrait, sans la puissance de l'instinct, sa femelle dans cette bête blanchâtre au lourd abdomen qui rumine immobile sur l'écorce des arbres. Des espèces voisines, le moine, le cul-brun, le cul-doré, ne présentent que fort peu de différences sexuelles.

Après le dimorphisme de masse, le dimorphisme numérique; un papillon des îles Marquises forme une famille ainsi composée: un mâle et cinq femelles toutes différentes, tellement diverses qu'on les a crues longtemps espèces distinctes. Ici l'avantage est clairement pour le mâle, seigneur d'un merveilleux harem. La nature, profondément ignorante de nos mesquines idées de justice et d'égalité, gâte infiniment certaines espèces animales, au même moment qu'elle se prouve envers d'autres indifférente ou dure; et tantôt, c'est le mâle qu'elle veut privilégié et tantôt c'est la femelle, en qui elle accumule toutes les supériorités et aussi toutes les cruautés et tous les dédains.

Les hyménoptères comprennent les abeilles et les bourdons, les guêpes, les scolies, les fourmis, les maçonnes, les sphex, les bembex, les osmies, etc. Ce sont parmi les insectes ce que représentent, au milieu des mammifères, les primates et même les humains. Mais, tandis que la femme, sans être animalement inférieure à son mâle, reste au-dessous de lui en presque toutes les activités intellectuelles, chez les hyménoptères, la femelle est à la fois le cerveau de l'outil, l'ingénieur, le manœuvre, l'amante, la mère et la nourrice, à moins que,

comme l'abeille, elle n'ait rejeté sur un troisième sexe tous les soins qui ne sont pas uniquement sexuels. Les mâles font l'amour. Le mâle du tachyte, sorte de guêpe voisine du sphex, est environ huit fois plus petit que la femelle, mais c'est un petit amant très ardent et outillé à merveille pour la quête amoureuse : ce diadème couleur de citron, ce sont des yeux, une ceinture d'yeux énormes, un phare d'où il explore l'horizon, prêt à tomber comme une flèche sur la femelle qui rôde. Fécondée, la tachyte se fait un nid cellulaire où elle entasse la terrible mante, dont elle est l'ennemi, toujours victorieuse : sachant d'avance, intuition incompréhensible, si l'œuf qu'elle va pondre est mâle ou femelle, elle augmente ou diminue, selon le sexe futur, les provisions dont se nourrira la larve : le minuscule mâle est servi d'une portion naine.

Le mâle du frelon est notamment plus petit que la femelle ; le frelon neutre est moindre encore. Le lophyre du pin est noir, la femelle est jaune. Chez la chalicodome ou abeille maçonne, le mâle est roux ; la femelle, bien plus belle, est d'un beau noir velouté avec les ailes violet sombre. Pendant que le mâle flâne et bourdonne, la femelle construit avec un art patient le nid de mortier ingénieusement couvert d'un large dôme où vivra, à l'état larvaire, sa progéniture. Cette abeille vit en colonies, mais où le travail est individuel, chacun achevant son labeur sans s'occuper de son voisin, si ce n'est parfois pour le piller et le frustrer de son œuvre, type d'une civilisation qui ne nous est pas inconnue. La femelle maçonne est armée, quoique nullement agressive.

Chez beaucoup d'hyménoptères, la femelle porte seule l'épée ; telle la guêpe dorée, dorée sur fond

bleu ou rouge, qui peut faire saillir de son abdomen un long aiguillon; telle la femelle du philanthe, qui est carnivore, cependant que le mâle, inerme et puéril, se nourrit du pollen des fleurs. Sans dédaigner ce dessert naturel, la philanthe, pourvue d'un dard puissant, poignarde l'abeille chargée de nectar et lui pompe le jabot. On voit la féroce petite bête pétrir, durant près d'une demi-heure, l'abeille morte, la pressurer comme un citron, y boire comme à une gourde. Mœurs charmantes, candeur de ces topazes ailées qui bruissent autour des fleurs! Fabre a trouvé une excuse à cette sadique gourmandise : la philanthe tue les abeilles pour en nourrir ses larves, lesquelles ont une si grande répugnance pour le miel qu'elles périssent à son contact; et c'est par dévouement maternel qu'elles s'enivrent de ce poison! Tout est possible dans la nature. Mais il ne serait pas, semble-t-il, déraisonnable de dire que si les larves de la philanthe exècrent le miel, c'est parce que leur mère, qui l'aime beaucoup, ne leur en a jamais donné une goutte.

Un des rares hyménoptères dont la femelle paraisse inférieure est la mutille, fourmi-araignée. Le mâle est le plus gros, il a des ailes et vit sur les fleurs. La femelle est aptère, mais pourvue d'un appareil stridulent par lequel elle attire l'attention du mâle. Le mâle d'un des cynips des galles du chêne, le cynips terminal, a le corps fauve, avec de grandes ailes diaphanes, la femelle, brune et noire, n'a pas d'ailes. Les deux sexes du cimbex jaune diffèrent tant de forme et de couleur, le mâle svelte et brun avec une tache jaune, la femelle ronde, abdomen jaune, tête noire, qu'on les a longtemps crus deux espèces différentes.

Les fourmis, on le sait, de même que tous les hyménoptères sociaux, se divisent en trois sexes : des femelles et des mâles également ailés et des neutres sans ailes. La fécondation se fait dans les airs ; les amants montent, se joignent, retombent enlacés, nuage d'or que la mort des mâles va dissoudre, cependant que les femelles, perdant leurs ailes, rentrent au logis pour la ponte. Les ouvrières, ou neutres, sont généralement plus petites; cela est sensible chez les grosses rouges des bois qui se creusent des abris dans les souches. Les fourmis blanches ou termites (1) montrent un dimorphisme très accentué : la femelle, ou reine, sa tête ayant à peu près la grosseur d'une tête d'abeille, exhibe un ventre de la grosseur du doigt et long en proportion, qui arrive à être quinze cents fois plus gros que le reste du corps. Ce tonneau sexuel pond continuellement, sans relâche aucune, à la vitesse d'un œuf par seconde. Le mâle, et c'est la vision même de la géante de Baudelaire, vit à l'ombre de cette femelle formidable, montagne de force et de luxure. Il y a chez les termites, non un quatrième sexe, mais une quatrième manière d'être asexué. A côté des ouvriers, sont les soldats; ils en diffèrent par de puissantes mandibules plantées sur une tête énorme. Tout est extraordinaire chez les termites : leurs nids en cônes atteignent, relativement à l'homme et à ses maisons, une hauteur de cinq à six cents mètres.

Moustiques, maringouins, tous les insectes du genre simulie, les femelles seules piquent les mammifères et sucent leur sang. Il en est de même chez les taons. Les mâles vivent sur les fleurs, sur les

(1) Ce sont des névroptères, ou pseudo-névroptères; mais leurs mœurs les rapprochent décidément des hyménoptères sociaux.

troncs d'arbres. On les voit voler le long des allées ou des clairières, dans les bois, avec un mouvement régulier de manège ; ils sont à l'affût, guettent les femelles : dès qu'un mâle a pu en saisir une, il l'enlève, disparaît en l'air où a lieu la pariade. Seul le grillon a un appareil stridulent ; seule la femelle a un organe auditif : il est situé dans les jambes antérieures. C'est également le mâle qui bruit chez les cigales. Est-ce un appel d'amour? On le dit, mais on ne l'a jamais prouvé. Les cigales, mâles et femelles, vivent en complète promiscuité, rangées sur l'écorce des arbres : tant de musique est inutile et d'ailleurs, si la cigale n'est pas sourde, elle a l'ouïe presque insensible. Il est probable que le chant des insectes et des oiseaux, s'il est parfois un appel d'amour, n'est le plus souvent qu'un exercice physiologique, à la fois nécessaire et désintéressé. Fabre, qui a vécu toute sa vie parmi les implacables bruits de la campagne provençale, ne voit « dans le violon de la sauterelle, dans la cornemuse de la rainette, dans les cymbales du cacan, que des moyens propres à témoigner la joie de vivre, l'universelle joie que chaque espèce animale célèbre à sa manière (1) ». Mais alors pourquoi la femelle est-elle muette? Appeler, de l'aurore au crépuscule, par un chant presque continu, la compagne que l'on voit près de soi occupée à pomper la sève d'un platane est certainement absurde, étant profondément inutile ; mais il n'en a peut-être pas toujours été ainsi. Les deux sexes ont peut-être eu jadis des mœurs moins uniformes. Le platane qui les a réunis dans la même pâture n'a pas toujours poussé en Provence. Ce chant perpétuel a été utile en un

(1) *Souvenirs entomologiques*, tome V, p. 265.

temps où les sexes vivaient séparés ; il est resté le témoin d'habitudes anciennes. C'est d'ailleurs un fait d'observation générale que les activités survivent souvent à leur période d'utilité. L'homme et tous les animaux sont pleins de gestes maniaques dont le mouvement n'est explicable que par l'hypothèse d'une finalité antérieure et différente.

Presque toujours l'araignée femelle est supérieure au mâle, en taille, en industrie, en activité, en moyens de défense et d'attaque. On verra plus loin leurs mœurs sexuelles ; mais il faut noter ici leurs cas particuliers de dimorphisme. Une épeire de Madagascar est énorme et fort belle, noire, rouge, argent et or. Elle installe sous les arbres une toile formidable près de laquelle on voit toujours un petit réseau modeste et puéril : c'est l'œuvre d'un minuscule mâle qui guette anxieux le moment d'aborder la terrible amante, d'oser les redoutables noces où il y va de sa vie. L'argyronète, ou l'araignée d'eau, donne sa revanche au mâle : il est plus gros, plus grand, pourvu de pattes plus longues

Le mâle triomphe encore, et bien plus fréquemment, dans le monde des coléoptères. Sur la tête du scarabée appelé nasicorne, et jamais nom ne fut plus exact, se dresse, en effet, une longue corne arquée, recourbée en arrière, et tout son thorax est solidement cuirassé : la femelle n'a ni corne ni cuirasse. Tout le monde connaît le cerf-volant ou lucane, cet énorme coléoptère qui vole certains soirs d'été, en bourdonnant comme une toupie. Il est fort redouté à cause de l'air méchant que lui donnent ses deux longues mandibules ramifiées en forme de bois de cerf et que le vulgaire prend pour dangereux étau. C'est le mâle. Son appareil guerrier est un pur ornement, car, bête inoffensive, le

lucane vit de lécher le suc des arbres. Les femelles, bien plus petites, sont dénuées de tout appareil guerrier; elles sont en très petit nombre et c'est en s'exaltant à leur recherche que le mâle, dont la vie est brève et qui le sent, tourbillonne comme un fou et se cogne à nos oreilles, qui en tremblent. Ici encore on devine des animaux qui ont changé de mœurs plus vite que d'organes. Le vieux pirate a conservé ses poignards et ses haches, mais adonné désormais, on ne sait pourquoi, au régime végétarien, il a perdu jusqu'à la force de s'en servir; ce n'est plus qu'un figurant Mais peut-être que ce harnachement impressionne la femelle? Elle cède plus volontiers à ce matamore qui lui donne l'illusion de la force, cette beauté des mâles.

Le ver luisant est bien un ver; c'est une larve plutôt qu'un animal définitif. Mais le mâle de cette femelle est un insecte parfait, pourvu d'ailes et qui s'en sert pour chercher dans la nuit celle qui brille d'autant plus que son désir est plus vif d'être vue et cavalée. Il y a une variété de lampyres où les deux sexes sont également lumineux, l'un dans l'air, le mâle, l'autre, la femelle, à terre, où elle attend le mâle. Dès que l'accouplement est terminé, ils s'éteignent comme des lampes. Il est donc évident que cette luminosité est d'un intérêt purement sexuel. Quand la femelle voit la petite étoile volante descendre vers elle, elle rassemble ses esprits, se prépare à cette défense hypocrite, commune à tout son sexe, se fait belle et timide, exulte de peur et tremble de joie. La lueur qui s'éteint est bien symbolique de la destinée de presque tous les insectes et de beaucoup d'autres animaux : l'amour accompli, leur raison disparaît et la vie s'évanouit.

Le mâle de la cochenille a le corps allongé, avec

des ailes très déliées, transparentes et qui ressemblent de loin à des ailes d'abeille; il est pourvu d'une sorte de queue formée de deux longues soies. On le voit voler autour des nopals, tout d'un coup se poser sur la femelle, qui ressemble à un gros cloporte rond et bombé. Deux fois grosse comme le mâle, privée d'ailes, attachée par les pattes à une branche où pénètre sa trompe, pompe en perpétuelle activité, elle a l'aspect d'un fruit, d'une galle à pédoncule, ce qui lui a fait donner par Réaumur le nom pittoresque de gallinsecte. En certaines espèces de coccidés, le mâle est si petit qu'il donne la proportion d'une fourmi se promenant sur une pêche. Les allées et venues sont toutes pareilles à celles de la fourmi qui cherche pour y mordre un point tendre; mais lui, ce qu'il cherche, c'est la fente génitale : l'ayant trouvée, souvent après de longues et anxieuses explorations, il l'emplit de ses œuvres, puis se détache, tombe, meurt.

II

Les différences sexuelles sont généralement insensibles parmi les poissons, les reptiles, les sauriens. Elles s'accentuent quand on arrive aux vertébrés supérieurs, aux oiseaux et aux mammifères, mais sans jamais atteindre à l'extrême dissemblance qui caractérise un grand nombre d'arthropodes. Chez les oiseaux, la disparité sera de coloration, de volume, de longueur, forme et frisure des plumes; chez les mammifères de taille, de poil, de barbe, de cornes. Parfois la femelle des oiseaux est plus belle ou plus forte; plus forte d'envergure, plus puissante chez le serpentaire, le busard, le faucon, le vautour cendré et beaucoup de rapaces; plus belle chez les turnices de l'Inde. L'un deux, le

phalarope gris, résout en faveur des femelles le rêve des femmes : il laisse à sa compagne les brillantes couleurs, se contente de l'habit le plus terne et, ne pouvant pondre, assume cependant la suite des soins maternels : c'est lui qui couve.

En général, dans le monde des oiseaux, la nature est favorable au mâle. C'est un prince dont l'épouse semble morganatique. Souvent plus petite, comme la cane petière (sorte d'outarde), la fauvette des jardins, elle est presque toujours vêtue telle qu'une Cendrillon. Les oiseaux que les femmes font massacrer par millions pour se déguiser en perruches ou en geais, ce sont des mâles, pour la plupart : leurs sœurs à plumes ont de modestes robes, et l'on dirait que cette humilité, devenue favorable aux espèces, a été voulue par la nature, en prévision de la bêtise et de la méchanceté humaines. Ce loriot jaune d'or, aux ailes et à la queue noires, a pour amante un moineau vêtu de brun, de verdâtre et de gris. Le faisan argenté (qui est un faux faisan) exhibe une huppe noire surgissant de sa nuque blanc d'argent; son cou et son dos sont du même métal; son ventre sombre a des reflets bleus; son bec est bleu; ses joues, rouges, et rouges, ses pattes. Plus petite, la femelle vêt tristement son ventre d'une chemise blanchâtre, son dos, d'un manteau roux. Chez le vrai faisan, le dimorphisme est encore plus accentué. Le mâle (s'il s'agit du faisan commun), grand et fier, et qui se laisse admirer volontiers, est, sur la nuque et sur le cou, vert foncé; sur le dos, les flancs, le ventre, la poitrine, rouge cuivre à reflets violets; sa queue est rousse avec des bandes noires; une touffe mordorée s'épanouit sur sa tête, et le tour de l'œil est d'un rouge vif. Bien plus petite,

l'humble femelle se couvre d'un plumage terreux, tacheté de noir. Le beau faisan doré est en effet tout en or, or sur vert. Sa queue et ses ailes jaunes, son ventre rouge safran achèvent la splendeur de ce merveilleux mâle. La femelle se contente d'une pelisse terre de Sienne qui couvre son dos et retombe sur son ventre peint en ocre.

Une petite tête sortant d'un énorme tour de cou de blanches plumes ébouriffées; un corps moyen; deux longues pattes. C'est le combattant. Il faut ajouter à la tête un bec effilé, orné à la base d'une grappe de raisin rouge. On ne sait de quelle couleur est le mâle ; il est de toutes les couleurs. On l'a laissé blanc, on le retrouve roux; il était noir, le voici violet; plus tard, il apparaîtra tacheté ou barré dans les tons les plus divers. Son tour de cou est un ornement et un bouclier; il le perd, et sa grappe de raisin, passée l'époque des amours et des combats. Cette instabilité de plumage concorde d'une façon curieuse avec l'instabilité du caractère; nul animal n'est plus irritable, plus disputeur. On ne peut les conserver en captivité que solitaires ou dans l'obscurité. La femelle, un peu moins turbulente, ne change jamais de robe, invariablement grise avec, sur le dos, un peu de brun.

Paons et dindons, les mâles seuls peuvent étaler leur queue en éventail, faire la roue; et seul fait la roue, le mâle de l'outarde, seul pourvu aussi de ses grandes barbes. La femelle du ménure dresse comme le mâle une lyre de plumes : mais c'est une terne et médiocre imitation de celle de son maître, qui brille de tous les tons, s'élève et se courbe avec une grâce si paradoxale.

Chez l'oiseau du paradis, le dimorphisme est encore plus net que chez les espèces précédentes.

La nuque jaune citron, la gorge verte, le front noir, le dos châtain brûlé, le mâle orne encore sa queue de deux longues pennes, et ses flancs de deux belles plumes effilées, jaune orange, ponctuées de rouge, qu'il étale comme des rames ou resserre à volonté ; la femelle, de couleur terne, est dépourvue de tout ornement. C'est entre l'œil et l'oreille qu'un oiseau voisin des paradisiers, le sifilet, s'attache deux fines plumes longues comme deux fois son corps, et qui flottent, quand il marche, banderolles blanches à reflets bleus. C'est un attirail d'amant, dont la femelle est, par conséquent, dépourvue, et que le mâle perd sitôt après l'accouplement.

Les dissemblances du coq et de la poule sont assez précises pour donner à tout le monde l'idée nette du dimorphisme chez les oiseaux et montrer, parallèle à la différence des formes, la différence des caractères.

Encore moins souvent que chez les oiseaux, le dimorphisme des mammifères est rarement favorable aux femelles. On n'en citera qu'un exemple, pris chez le tapir d'Amérique, où le mâle est plus petit que la femelle. Presque toujours, c'est le contraire. Parfois les deux sexes sont d'apparence identique : couguars, chats, panthères, servals. S'il y a une règle, elle est difficile à formuler, car, à côté de ces félins sans dimorphisme sexuel, les tigres, voici les lions où les sexes déterminent nettement les formes générales.

Il y a parmi les mammifères des ressemblan. bizarres et des différences baroques. La taupe mâle et la taupe femelle apparaissent à première vue identiques jusque dans leurs organes sexuels extérieurs, le clitoris de la femelle étant, tout ainsi que

le pénis du mâle, perforé pour laisser passer l'urètre. Ici la ressemblance morphologique n'implique nullement, comme on le verra plus loin, la parité des caractères : la femelle taupe est femelle excessivement. Une différence baroque, c'est celle qui distingue les deux sexes du phoque casqué, habitant du Groënland et de Terre-Neuve. Le mâle a la faculté de gonfler la peau de sa tête jusqu'à s'en faire un énorme casque. Dans quel but ? Peut-être pour effrayer de naïfs ennemis. Fidèle à son rôle de protégée, la femelle ignore cette simulation, propre aussi, par d'autres moyens, aux guerriers chinois, à quelques insectes, comme la mante, à des serpents, comme le cobra.

La femelle de l'ours brun, celle du kangurou sont plus petites que leurs mâles. Dans toute la série du genre cerf, sauf chez le renne, les mâles seuls portent du bois, et c'est l'origine, nullement absurde, d'une très vieille plaisanterie, les biches étant d'ailleurs lascives et accueillant volontiers plusieurs mâles. Chez le taureau et la vache, les différences sexuelles sont encore assez marquées ; elles diminuent entre l'étalon et la jument, s'affaiblissent encore du chien à la chienne, deviennent nulles chez le chat. Dans tous les cas où le dimorphisme, peu accentué, est la conséquence directe de la possession d'organes spéciaux, la castration ramène le mâle vers le type femelle. C'est aussi visible chez les bœufs que chez les eunuques ou les chevaux hongres. On peut voir de ce fait une nouvelle preuve de la primitivité de l'état femelle, puisqu'il suffit de l'ablation des testicules pour donner au mâle cette mollesse de forme et de caractère qui signale les femelles. La masculinité est une augmentation, une aggravation du type normal représenté par la

féminité ; c'est un progrès, en ce sens que c'est un développement. Mais ce raisonnement, bon pour les mammifères, serait détestable pour les insectes, où l'accentuation du type est presque toujours fournie par la femelle. Il n'y a pas de lois générales dans la nature, si ce n'est celles qui régissent à la fois toute la matière. Avec la naissance de la vie, la tendance unique diverge aussitôt en lignes multiples. Peut-être même faudrait-il placer bien plus loin le point de divergence, car un métal comme le radium semble différer autant des autres métaux qu'un hyménoptère diffère d'un gastéropode.

III

Chez les primates, le dimorphisme sexuel est peu accentué, surtout quand le mâle et la femelle vivent la même vie à l'air libre, partagent les mêmes travaux. Le gorille mâle, plus fort et très entêté, ne fuit aucun ennemi ; la femelle, au contraire, est presque craintive : surprise avec le mâle, elle crie, donne l'alarme et disparaît. Cependant, attaquée quand elle est seule avec son petit, elle tient tête. On distingue facilement l'orang mâle de la femelle : le mâle est plus grand, pourvu de poils plus longs et plus touffus, seul orné autour de la face d'une barbe en collier ; les femelles ont les parties glabres de la peau beaucoup moins calleuses. Mais ce qui différencie grandement les deux sexes orangs et gorilles, c'est la possession par le mâle de deux énormes sacs vocaux qui lui descendent sur la poitrine, se prolongent jusque sous les aisselles.

Grâce à ces réservoirs d'air, à ces poches de biniou, gonflés à volonté, le mâle est capable de hurler très longtemps et avec une extrême violence ; chez la femelle, ces sacs restent très petits. D'autres

singes, notamment les singes hurleurs, sont pourvus de ces magasins à air ; quelques mammifères aussi, bien connus pour l'extravagance de leurs cris, putois, porcs. Des oiseaux et des batraciens ont des organes analogues.

De l'homme à la femme, le dimorphisme varie selon les races, ou plutôt les espèces. Très faible dans la plupart des variétés rouges ou noires, il s'accentue chez les Sémites, les Aryens, les Finnois. Mais il faut distinguer, dans l'homme comme dans tous les animaux à sexes séparés, le dimorphisme primaire, nécessaire, exigé par la spécialisation des organes sexuels et de leurs annexes, et le dimorphisme secondaire, dont la relation avec le sexe est moins évidente ou tout à fait incertaine. Limité à ce qui n'est pas sexuel, le dimorphisme humain est des plus faibles. Quasi nul dans la première enfance, il se développe aux approches de la puberté, se maintient durant la période génitale, s'atténue au point de disparaître, parfois, dans la vieillesse. Il varie individuellement même aux années de la plus grande activité reproductrice, chez des êtres ou faiblement sexués, s'il s'agit de mâles, ou fortement sexués, s'il s'agit de femelles : c'est-à-dire qu'il y a des hommes et des femmes dont le type se rapproche beaucoup de ce type humain idéal que l'on formerait par la fusion des deux sexes ; ni les uns ni les autres d'ailleurs n'échappent au dimorphisme radical imposé par la différenciation des organes génitaux.

Laissées les exceptions, on constate entre l'homme et la femme un dimorphisme moyen et constant qui s'exprime ainsi, le mâle étant pris pour type : la femme est de moindre taille et de moindre force musculaire ; elle a les cheveux plus longs et, au

contraire, le système pileux fort peu développé sur le reste du corps, les aisselles et le pubis exceptés; sans parler des mamelles, du ventre et des hanches, dont la forme est sexuelle, elle est normalement plus grasse que le mâle et, ce qui en est la conséquence, de peau plus fine; la capacité de son crâne est inférieure de quinze pour cent environ (homme, 100; femme, 85) et son intelligence, moins spontanée, l'incline, en général, vers des activités uniquement pratiques. Dans les espèces humaines très inférieures, les crânes des deux sexes se différencient difficilement; c'est le contraire parmi les races civilisées. La civilisation a certainement accentué le dimorphisme initial de l'homme et de la femme, — à moins qu'une des conditions mêmes de la civilisation ne soit précisément une différence notable et morphologique entre les deux sexes. Dans ce cas, la civilisation n'aurait fait qu'accentuer un dimorphisme originaire. C'est plus probable, car on ne voit pas comment elle le créerait, s'il n'existait déjà, au moins à l'état de tendance très forte. Des travaux identiques, une même utilisation des activités instinctives ont pu réduire beaucoup chez le chien, par exemple, et le cheval, le dimorphisme des formes; cela n'a eu aucune influence sur le dimorphisme psychologique. La culture de l'instinct n'a jamais pu effacer dans les races de chiens les plus spécialisées cette couleur particulière que l'instinct reçoit du sexe. Il est improbable que la culture intellectuelle puisse former des femmes dépouillées de cette couleur caratéristique que leur sexe donne à leur intelligence.

On se sert des mots instinct et intelligence pour flatter les préjugés. L'instinct n'est qu'un mode de l'intelligence.

Le dimorphisme est un fait constant dans la série animale. Favorable au mâle, favorable à la femelle, indifférent, il a toujours pour point de départ la nécessité sexuelle. Il y a une besogne à accomplir : la nature la partage également ou non entre le mâle et la femelle. Elle ignore la justice et l'égalité, soumet les uns aux plus rudes travaux, à la mutilation même, à la mort précoce, donne aux autres la liberté, les loisirs, de longues heures de douce vie. Il faut que le couple reproduise un certain nombre d'êtres pareils aux unités dont il est lui-même formé : tout moyen est bon qui atteint ce résultat, et qui l'atteint plus vite et plus sûrement. La nature, qui est impitoyable, est pressée aussi. Son imagination, toujours active, invente sans cesse de nouvelles formes qu'elle jette dans la vie, à mesure que les premières nées achèvent leur cycle. Dans les mammifères supérieurs,et particulièrement dans les espèces humaines, le moyen employé par la nature pour assurer la perpétuité des types est la division du travail. La femelle de l'insecte, — laissés provisoirement de côté les hyménoptères sociaux — est pourvue à la fois des organes de son sexe, des outils de son métier, des armes protectrices de la race; la femelle de l'homme a cédé au mâle les outils et les armes, ici réunis en un instrument unique, le muscle. Ou plutôt, conservant elle aussi la propriété de l'instrument, elle en abandonne l'usage. Elle n'est ni la guerrière, ni la chasseresse, ni la maçonne, ni la bûcheronne : elle est la femelle, et le mâle est tout le reste. La division du travail suppose la communauté. Pour que la femelle puisse céder au mâle le soin de la subsistance et de la défense, il faut que le couple soit établi et permanent. Le mâle de l'osmie (sorte

d'abeille solitaire) vient au jour avant la femelle; il pourrait préparer le nid, en choisir l'emplacement tout au moins, y guider la femelle, travailler ou veiller; mais il appartient à une série animale où les mâles ne sont que des organes mâles et tout son rôle tient dans les seuls gestes de la pariade. Le couple n'est pas formé. Quand il se forme, comme dans un autre genre d'insectes, les scarabées, copris, sisyphes, géotrupes, le travail se répartit également entre les deux sexes. Ici s'arrête le parallèle, l'évolution sociale de l'insecte l'ayant conduit à des différenciations fonctionnelles extrêmement compliquées et, sinon inconnues, du moins anormales dans l'humanité. La société des abeilles a pour base la femelle; la société humaine a pour base le couple. Ce sont des organismes tellement différents qu'aucune comparaison entre eux n'est possible, ni même utile. On ne peut envier les abeilles qu'en les ignorant; une communauté d'où les relations sexuelles sont absentes est réellement sans attrait, et incompréhensible, pour un membre de la communauté humaine. La ruche n'est pas une société, c'est une pouponnière.

Le couple n'est possible qu'avec un dimorphisme réel, mais modéré. Il faut une différence, surtout de force, pour qu'il y ait union vraie, c'est-à-dire subordonnée. Un couple à éléments égaux serait, comme une société à éléments égaux, en état permanent d'anarchie : deux êtres suffisent à l'anarchie, comme à la guerre. Un couple à éléments trop dissemblables se trouverait, par l'écrasement du plus faible, réduit à l'unité tyrannique. L'homme et la femme représentent donc assez bien, et il en de même chez les autres primates et les carnassiers (la plupart des herbivores sont polygames), les

deux sexes faits pour vivre unis et participer conjointement aux soins de leur progéniture. L'état de couple, qui exige un certain dimorphisme, en assure par cela même la perpétuité. Quand le couple se dissout, soit en polygamie, soit en promiscuité, comme cela est arrivé chez les Musulmans et chez les chrétiens (une religion longtemps forte fait fonction de race et de milieu), le dimorphisme s'accentue, chacun des éléments échappant, dans une certaine mesure, à l'influence étroite de l'autre sexe. Et de même si, par suite de l'identité de l'éducation, le dimorphisme pyschologique s'atténue, même légèrement — il ne s'atténue jamais que légèrement — ou si les jeux physiques réduisent un peu les différences physiques apparentes, le couple se forme moins facilement et devient moins stable : de là l'adultère, les divorces, l'excès de la prostitution. Dans toute société monogame la prostitution est de conséquence stricte; elle diminue plus ou moins dans les sociétés polygames, où la femme libre se raréfie; enfin elle ne s'abolirait que dans la promiscuité, c'est-à-dire dans la prostitution universelle.

La polygamie, outre son influence indirecte, en a une directe sur le dimorphisme, par l'internement des femmes. Soustraites à la vie active, au monde extérieur, à l'air même et à la lumière, la femelle du mâle humain polygame devient plus blanche, quelle que soit sa couleur initiale, plus grasse, plus lourde, plus bête aussi et plus adonnée à toutes les variétés de l'onanisme. Chez les musulmans de l'Inde, l'homme et la femme semblent appartenir à deux espèces différentes, tant l'homme est bronzé, tant la femme est décolorée. Les prostituées cloîtrées de l'Occident se décolorent aussi, et l'on reconnaîtrait difficilement les

deux sœurs en cette fille molle et blafarde, en cette vachère dure et rouge. La liberté de la femme augmente également son dimorphisme, mais par un autre procédé. Livrée sans frein au besoin, à la nécessité de plaire, la femme échappée au couple exagère son féminisme, redevient femelle à l'excès, puisque c'est en étant le plus femelle qu'elle acquiert le plus de chances de séduire le mâle, insensible à tout autre mérite. Et, à l'inverse, une femme d'éducation masculine est, à égale beauté, moins que toute autre séductrice.

Donc, en même temps que la désagrégation du couple augmente le dimorphisme féminin, la diminution du dimorphisme normal rend plus malaisée ou plus précaire la transformation du couple. Le couple humain est une harmonie difficile à réaliser, très facile à détruire, mais à mesure qu'on le détruit on libère les éléments qui le reformeront nécessairement.

Le seul but du couple est d'affranchir la femelle de tout souci qui n'est pas purement sexuel, de lui permettre un accomplissement plus parfait de sa fonction la plus importante. Le couple favorise donc la femelle, mais il favorise aussi la race. Il est pleinement bienfaisant quand la femme a acquis le droit à l'oisiveté maternelle. Il y a un autre motif de croire à la légitimité d'une telle répartition de la besogne utile entre les deux membres du couple, c'est que les travaux masculins diminuent sa féminité, cependant que les travaux féminins féminisent les mâles. Pour que le dimorphisme moyen et nécessaire persistât, il faudrait, si la femme s'adonne aux exercices de l'homme, que l'homme assumât toutes les besognes accessoires de la maternité. Cela ne serait pas contraire à la

simple logique naturelle : il y en a des exemples chez les batraciens et chez les oiseaux. Mais on ne voit pas bien ni l'utilité ni la possibilité d'un tel renversement des rôles dans l'espèce humaine. Le devoir d'un être est de persévérer dans son être et même d'augmenter les caractères qui le spécialisent. Le devoir de la femme est de garder et d'accentuer son dimorphisme esthétique et son dimorphisme psychologique.

Le point de vue esthétique oblige à poser pour la millième fois, mais non à la résoudre, heureusement, cette question agréable de la beauté de la femme. On peut juger quand il s'agit de taille, d'énergie musculaire, d'ampleur respiratoire : cela se mesure et cela s'écrit avec des chiffres. Quand il s'agit de beauté, il s'agit de sentiment, c'est-à-dire de ce qu'il y de plus profond à la fois et de plus personnel en chacun de nous, et de plus variable d'un homme à un autre. Cependant, l'élément sexuel qui entre dans l'idée de beauté étant ici à sa racine même, puisqu'il s'agit de la femme, l'opinion des hommes est quasi unanime : dans le couple humain, c'est la femme qui représente la beauté. Toute opinion divergente sera éternellement tenue pour un paradoxe ou pour le produit de la plus fâcheuse des aberrations sexuelles. Un sentiment ne donne pas ses raisons ; il n'en a pas. Il faut lui en prêter. La supériorité de la beauté féminine est réelle; elle a une cause unique : l'unité de ligne. Ce qui rend la femme plus belle, c'est l'invisibilité de ses organes génitaux. Le sexe, qui est parfois un profit, est toujours une charge et toujours une tare; il est fait pour la race et non pour l'individu. Chez le mâle humain, et précisément à cause de son attitude droite, le sexe est l'endroit sensible par excellence.

et l'endroit visible, point d'attaque dans les luttes corps à corps, point de mire pour le jet, obstacle pour l'œil soit comme rugosité sur une surface, soit comme brisure au milieu d'une ligne. L'harmonie du corps féminin est donc géométriquement bien plus parfaite, surtout si l'on considère le mâle et la femelle à l'heure même du désir, au moment où ils présentent l'expression de vie la plus intense et la plus naturelle. La femme alors, tous ses mouvements étant intérieurs, ou visibles seulement par l'ondulation de ses courbes, garde sa pleine valeur esthétique, tandis que l'homme, semblant tout à coup régresser vers les états primitifs de l'animalité, apparaît réduit, dépouillant toute beauté, à l'état simple et nu d'organe génital. L'homme, il est vrai, prend sa revanche esthétique pendant la grossesse et ses déformations.

Il faut dire aussi que le corps humain a de graves défauts de proportion et qu'ils sont plus accentués chez la femelle que chez le mâle. En général, le tronc est trop long et les jambes, par conséquent, trop courtes. On dit qu'il y a dans les races aryennes deux types esthétiques : l'un aux membres longs, l'autre aux membres courts. Ces deux types sont en effet assez faciles à distinguer, mais ils se présentent rarement avec des caratères aussi tranchés, et le premier, d'ailleurs, est assez rare : c'est celui que la statuaire a vulgarisé en l'améliorant. Il suffit de comparer une série de photographies d'après l'art avec une série d'après le nu pour se convaincre que la beauté du corps humain est une création idéologique. Otés le sentiment égoïste d'espèce et le délire sexuel, l'homme apparaîtrait très inférieur en plénitude harmonique à

la plupart des mammifères ; le singe, son frère, est franchement inesthétique.

IV

Ce n'est qu'après avoir étudié sérieusement le dimorphisme sexuel dans les séries animales que l'on peut hasarder quelques réflexions sur le féminisme. On a vu, en telles espèces, la femelle plus belle, plus forte, plus active, plus intelligente ; on a vu le contraire. On a vu le mâle plus grand ou plus petit ; on l'a vu, on le verra parasite, ou pourvoyeur, maître permanent du couple ou de la troupe, fugitif amant, esclave peureux que la femelle sacrifie, son plaisir accompli. Toutes les attitudes, et les mêmes, sont attribuées par la nature aux deux sexes ; il n'y a pas, les fonctions spécifiques écartées, un rôle mâle et un rôle femelle : l'un et l'autre, selon les commandements de leur espèce, revêtent le même costume, chaussent le même masque, manient le même épieu, outil ou sabre, sans que l'on puisse savoir, à moins de remonter aux origines et de compulser les archives de la vie, lequel joue en travesti, lequel joue au naturel.

L'abondance de la nourriture, et surtout azotée, produirait un plus grand nombre de femelles. Chez certains animaux à transformation, on peut agir directement sur les individus : des têtards repus d'aliments mixtes, végétaux, larves et viandes hachées, ont donné un excès de femelles approchant de la totalité (95 ♀ — 5 ♂). D'autre part, la suralimentation tend à abolir dans les plantes les étamines, qui se transforment en pétales, et même à muer les pétales en feuilles, les boutons en bourgeons. La richesse vitale, le bien-être, la nutrition intensive abolissent le sexe ; mais le dernier tou-

ché est le sexe féminin, et c'est lui, en somme, qui persévérera obscurément dans la plante asexuée, revenue aux moyens primitifs de la reproduction, au bouturage. Si l'alimentation excessive tend à supprimer le mâle, c'est donc que la séparation en deux sexes n'est qu'un moyen de diminuer les charges de l'être total. Le type monoïque est une étape vers cette simplification du travail ; la femelle, à un moment, élimine son organe mâle, refuse de le nourrir, se libère d'un fardeau dont l'utilité n'est que momentanée. Et par la suite, pourvue elle-même avec surabondance de tout ce qui entretient la vie, elle se dépouille elle-même de l'appareil sexuel spécialisé, devient asexuée, c'est-à-dire, car ici l'identité des contraires est évidente, sexuée en toutes ses parties : *tota femina sexus*.

Le mâle est un accident ; la femelle aurait suffi. Si brillantes que soient en certaines espèces animales les destinées du mâle, c'est la femelle qui est primordiale. Dans l'humanité civilisée, elle naît d'autant plus nombreuse que la civilisation atteint une plus grande plénitude ; et cette plénitude diminue également la fécondité générale : qu'il s'agisse de l'homme ou d'un pommier, l'élément mâle croît ou décroît selon la disette ou l'abondance de la nourriture. Mais l'espèce humaine n'est plus assez plastique pour que les variations de naissances soient jamais très grandes entre les deux sexes ; et nul animal à sang chaud ne l'est assez pour que cette cause, si active sur les végétaux, soit assez forte pour amener la dissolution du mâle. Il n'y a pas de lois naturelles, mais il y a des tendances, et il y a des limites : les champs d'oscillation sont déterminés par le passé des espèces, un fossé qui se courbe en clôture et ferme,

presque de toutes parts, les allées de l'avenir.

C'est un fait, désormais héréditaire, que le mâle de l'espèce humaine a centralisé en lui la plupart des activités indépendantes du moteur sexuel. Il est seul capable d'accomplir le travail désintéressé, celui qui assure des buts étrangers à la conservation physique de l'espèce, mais sans lesquels la civilisation serait impossible ou très différente de ce qu'elle est et de l'idée que nous avons de son avenir. Sans doute, dans l'humanité comme dans le reste de la nature, c'est la femelle qui représente le sexe important. A la rigueur, comme l'abeille maçonne, elle peut suffire aux indispensables besognes, bâtir l'abri, assembler la nourriture, et le mâle pourrait, sans dommage essentiel, en être réduit au rôle strict d'appareil fécondateur. Le nombre des mâles, dans ce cas, pourrait et même devrait diminuer assez rapidement, mais alors les sociétés humaines inclineraient vers le type que représentent les abeilles sociales : le travail continu étant incompatible avec les périodes de maternité, le sexe féminin s'atrophierait, une femelle unique serait élevée à la dignité de reine et de mère, et le reste du peuple travaillerait bêtement pour un idéal extérieur à sa propre sensibilité. Des transformations plus radicales ne seraient pas encore antinaturelles. Le parthénogenèse pourrait s'établir: quelques mâles naîtraient de siècle en siècle, comme cela a lieu dans l'ordre intellectuel, qui féconderaient la génération des reins, comme le génie féconde la génération des cerveaux. Mais l'humanité, par la richesse de son intelligence, est moins que les autres espèces animales soumise à la nécessité causale; à force de remuer dans ses rets, elle déplace quelque corde et fait un mouvement inat-

tendu. La venue séculaire des mâles serait inutile si quelque procédé mécanique était trouvé pour exciter à la vie les œufs de la femme comme on excite les œufs des oursins. Les mâles, s'il en naissait encore quelques-uns, de temps en temps, par un jeu atavique de la nature, on les montrerait ainsi que des curiosités, tels nos hermaphrodites.

L'idée féministe conduit à ces chimères. Mais s'il s'agit de détruire le couple et de ne pas le reformer, s'il s'agit d'établir une vaste promiscuité sociale, si le féminisme se résout dans cette formule: la femme libre dans l'amour libre, il est bien plus chimérique encore que toutes les chimères, qui ont au moins leur analogue dans la diversité des mœurs animales. Oui, la parthénogenèse humaine est moins absurde: elle représente un ordre, et la promiscuité est un désordre; l'ordre est toujours plus probable que le désordre. Mais la promiscuité sociale est encore impossible à cause de ceci, que la femme plus faible y serait écrasée. Elle ne lutte avec l'homme que grâce aux privilèges que lui concède l'homme, troublé par l'ivresse sexuelle, intoxiqué et endormi par les fumées du désir. L'égalité factice qu'elle réclame rétablirait son ancien esclavage, le jour où trop de femmes voudraient en jouir : et c'est encore une des solutions possibles de la crise féministe. De quelque côté qu'on regarde cette question, on voit le couple humain se reformer inévitablement.

Il est très difficile, du point de vue de la logique naturelle, de sympathiser avec le féminisme modéré; on accepterait plutôt le féminisme excessif. C'est que, s'il y a de très nombreux exemples de féminisme dans la nature, il y en a très peu de l'égalité sexuelle.

REMY DE GOURMONT.

PARIS DE TROIE

—

Dans la nuit violette, étincelante et d'or,
Dont le sang lumineux ruisselle sur la plaine,
Au faîte du palais du vieux Priam, Hélène,
Que les astres font plus surnaturelle encor,
Admire, sommeillant sur sa couche d'ivoire,
Pâris Alexandros, semblable aux Immortels.

A ses pieds, les Destins jettent une ombre noire :
Ilion suppliante entoure les autels,
Une clameur de deuil monte de ses murailles,
Et, de l'Ida sonore au farouche Hellespont,
Le thrène douloureux, qui dit les funérailles,
Dans le gémissement des échos lui répond.

La lamentation guerrière au loin s'élève
Des nefs des Achéens chevelus, et des flots :
La flamme des bûchers, qui brûlent sur la grève,
Fait, dans les rangs massifs, luire les javelots,
Et voile, dans la foule encor retentissante,
D'une pourpre de feu, l'éclat du rouge airain.

Et, sous le roc sacré que lave l'eau du Xanthe,
Près des tentes de Thrace où, hérissant leur crin,
Les juments de Rhésos hennissent, oppressées,
La Reine a pressenti des pas porteurs de mort...
Elle se dresse, écoute, et vers les portes Scées,
Ses yeux cherchent l'éclair de la lance d'Hector.

Mais bientôt, ramenant son regard tutélaire,
Vers le repos hautain du Troyen endormi,
Oubliant l'innombrable et latente colère
De la ville, des rois et du ciel ennemi,
Dominant la terrasse aux sombres embrasures,
Fatidique, immobile, et sachant seulement
Qu'elle est fille du Cygne et sœur des Dioscures,
Hélène n'entend plus que le déroulement
Magnifique et serein de ses graves pensées,
S'ordonnant comme un chœur aux strophes cadencées,
Et qui chantent en elle harmonieusement :

« O Prince! Ta beauté souveraine dédaigne
Qu'un casque au triple cône étincelant étreigne
La douceur de ton front charmant,
Et, dans les combats noirs, pour la mort inféconde,
Mieux qu'un cimier d'airain, ta chevelure blonde
Dénonce le divin Amant.

Et, pendant que, de clous adamantins semées,
Les écailles du bronze et les plaques lamées
S'arquent sur les durs pectoraux,
Et que, doublant le cuir qui le sangle et le barde,
La splendeur du métal impénétrable garde
Le torse éclatant du Héros,

Pendant qu'un bouclier fait de sept peaux de vache,
De son orbe bombé, cerclé de cuivre, cache
La musculature du chef,
Que, pareil à la tour qu'assiège l'incendie,
Son disque éblouissant et sonore irradie,
Dans l'émail et l'or en relief,

Par cinq ongles d'argent mollement retenue,
La peau du léopard à ton épaule nue
S'attache et flotte au vent léger;
Ta grâce délicate, et qu'une armure blesse,
Défend insolemment ta hautaine faiblesse,
Et suffit à te protéger.

Et si le conducteur de chariots devine
Soudain à ses côtés la présence divine,
Au poids qui presse ses essieux,
Et sent qu'Arès sauveur est là, venu de Thrace,
Où la dévastatrice Athéné, que cuirasse
L'égide formidable aux yeux,

Toi, quand l'arc en main, loin des portes crénelées,
Dans le hallier fumant des sonnantes mêlées,
Tu bondis, ô tueur de Rois!
Seule, Aphrodité d'or, souriante et charmée,
Guide, aux rauques éclats de la tempête armée,
La mort puisée à ton carquois.

Tu dors! Là-bas, la nuit tumultueuse est pleine
Des ombres de ceux-là qui gisent dans la plaine,
Et, de leurs nefs au dur trident
Jusque sur nos remparts aux assises de pierre,
Tout le jour a couru, dans la moisson guerrière,
La flamme du massacre ardent.

Et les bûchers sont lourds de cadavres. Plaintives,
Les vierges de l'Asie et les blanches captives
Irritent le brasier fumant;

Des étalons perdus, que nulle main ne mène,
Ont pris ce soir, hélas! comme une voix humaine,
Et pleurent misérablement.

De la cime d'Ilos, d'acropoles chargée,
Du Simoïs, du Xanthe et des rives d'Egée,
Avec le souffle des vivants,
Pour nous porter l'opprobre et nous verser la honte,
Une imprécation lourde de larmes monte,
Parmi le silence des vents.

Car ainsi l'ont voulu les graves destinées,
C'est pour qu'Erôs, brûlant nos lèvres fascinées,
Triomphe en mes bras éclatants,
Pour que sur nos amours veillent les belles heures,
Que tu ceignis l'épée, et qu'il faut que tu meures,
Peuple immense des combattants!

Mais, ô toi qui voudrais nous haïr! qui hérisses
Sur nous le buisson noir des lances protectrices,
Qui nous enveloppes de tours,
Et qui, dans la mêlée impétueuse, troues
Le tourbillon des chars aux foudroyantes roues,
Avec l'éclair des glaives courts,

O royale Ilion! ô citadelle! armée
Toute pour soutenir la cause diffamée
De l'adultère injurieux;
Qui, pour que l'Archer blond garde la Tyndaride,
Teins le sol nourricier et l'Hellespont aride
Du sang des hommes et des dieux,

O ville de Priam! tes mères et tes veuves,
Etouffant l'âpre cri de leurs souffrances neuves,
Quand il apparaît sur le seuil
De la chambre d'amour, d'ombre et de parfums pleine,
Pour admirer encor le ravisseur d'Hélène,
Oublient leurs longs voiles de deuil.

Va! tout est bien. Nul sort ne vaut ton sort, ô Troie!
Tu crouleras : les jours se hâtent vers leur proie.
Mais nul des destins envieux
N'égalera jamais cette fortune insigne
D'avoir, pour le vainqueur de la fille du Cygne,
Péri sous la haine des Dieux.

Erôs dominateur, dont tu défends le culte,
Veut, au suprême soir du suprême tumulte,
Linceul triomphal à tes morts,
Un suaire de flamme où la gloire te couse.
Ton désastre fera la Victoire jalouse,
Et les âges lourds de remords.

Tu verras s'allumer tes temples, le carnage
Sur ton embrasement rouler comme l'orage,
Et, lavant le marbre noirci,
Ton sang, comme la pluie, inonder les terrasses...
Il est digne de nous, et digne de nos races,
Et juste, qu'il en soit ainsi.

O Chanteurs à venir, qui direz nos batailles!
Si, parmi tant de funérailles
De Rois et de Héros dans l'ombre évanouis,

Vous choisissez nos noms pour les apprendre au Monde,
Portez aux siècles éblouis
Le cri qu'Hélène jette à cette nuit profonde!

Levez-vous! au lointain des âges qui seront,
Avec, sur votre large front,
Un frisson souverain fait de flammes et d'ailes,
Pour qu'éveillant l'Erèbe et la Terre à la fois,
La voix des Muses éternelles
Vibre dans votre souffle et parle en votre voix,

Pour que, guidant le chœur des filles de Mémoire,
Des neuf cercles de l'onde noire
Au ciel qui vit mourir cette vaste cité,
La Lyre apollonienne aux jours futurs proclame
L'infamie avec la beauté
Des Amants immortels pour qui tomba Pergame.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

CASANOVA A DUX

UN CHAPITRE D'HISTOIRE INÉDIT

—

Les *Mémoires* de Casanova, bien qu'ils jouissent de la popularité d'une mauvaise réputation, n'ont jamais obtenu, de ceux qui étudient sérieusement la littérature et l'histoire, la justice qui leur est due. Et cependant ces *Mémoires* sont peut-être le document le plus précieux que nous possédions sur le XVIII^e^ siècle; ils sont l'histoire d'une vie unique, d'une personnalité unique, une des plus grandes autobiographies qui existent. En tant que relation d'aventures, ils sont plus intéressants que *Gil Blas* ou *Monte Cristo*, qu'aucun des récits de voyages imaginaires, d'exploits ou de mascarades d'événements qui furent écrits à leur imitation. Ils racontent l'histoire d'un homme qui aima la vie passionnément et pour elle-même; pour qui la femme fut, à vrai dire, la chose la plus importante au monde, mais à qui rien de ce monde n'était indifférent. Le buste qui donne de lui l'idée la plus vivante nous montre un visage plein d'animation et d'intelligence, d'ardente énergie et de calme ressource, le visage à la fois d'un penseur et d'un lutteur. Aventurier, fort instruit, sans doute cabbaliste, agitateur politique affairé, joueur, « né pour le beau sexe », comme il le dit lui-même, et né aussi pour être vagabond, cet homme, dont on ne se souvient maintenant que parce qu'il a écrit le récit de sa propre vie, était de cette rare espèce d'autobio-

graphe qui ne vécut pas pour écrire, mais qui écrivit parce qu'il avait vécu et quand il ne put plus vivre.

Ses *Mémoires* transportent le lecteur à travers l'Europe, donnant, sur maintes affaires et maintes gens intéressants, pendant deux tiers du XVIII^e^ siècle, des aperçus *à côté* qui ont d'autant plus de valeur qu'ils sont presque accidentels. Giacomo Casanova, d'origine espagnole et italienne, naquit à Venise le 2 avril 1725; il mourut au château de Dux, en Bohême, le 4 juin 1798. Durant les soixante-treize années de sa vie il voyagea, comme nous l'apprennent ses *Mémoires*, en Italie, en France, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en Suisse, en Belgique, en Russie, en Pologne, en Espagne, en Hollande, en Turquie; il rencontra Voltaire à Ferney, Rousseau à Montmorency, Fontenelle, d'Alembert et Crébillon à Paris, Georges III à Londres, Louis XV à Fontainebleau, la grande Catherine à Saint-Pétersbourg, Benoît XII à Rome, Joseph II à Vienne, Frédéric le Grand à Sans-Souci. — Emprisonné par les Inquisiteurs d'Etat dans les *Piombi* de Venise, il opère en 1755 la plus fameuse évasion de l'histoire. Ses *Mémoires*, tels que nous les avons, s'interrompent brusquement au moment où il espère obtenir un sauf-conduit et la permission de retourner à Venise après vingt ans de vagabondages. Il revint dans sa ville natale, ainsi qu'on le sait d'après des documents renfermés dans les archives vénitiennes; il y revint comme agent secret des Inquisiteurs au service desquels il resta de 1774 à 1782. A la fin de 1782, il quitta Venise, et, l'année suivante, nous le trouvons à Paris où, en 1784, il fit, chez l'ambassadeur vénitien, la connaissance du comte Waldstein qui lui

offrit de devenir son bibliothécaire à Dux. Il accepta, et passa les quatorze dernières années de sa vie à Dux, où il rédigea ses *Mémoires*.

Casanova mourut en 1798, mais on n'entendit aucunement parler des *Mémoires* (dans lesquels le prince de Ligne, à qui Casanova les avait lus, trouva du dramatique, de la rapidité, du comique, de la philosophie, des choses neuves, sublimes, inimitables même) avant 1820, lorsqu'un certain Carlo Angiolini apporta chez l'éditeur Brockhaus, de Leipzig, un manuscrit intitulé : *Histoire de ma vie jusqu'à l'an 1797*, tout entier de la main de Casanova. Ce manuscrit, que j'ai examiné à Leipzig, est écrit sur un papier jaunâtre et assez grossier, du format ministre; l'écriture recouvre le recto et le verso des pages qui sont réunies par mains; ici et là, la pagination indique que quelques feuillets ont été omis; ils sont remplacés par des feuillets de papier plus mince et plus blanc, couverts de la belle écriture de Casanova qu'on ne saurait confondre. Le manuscrit est lié en douze paquets, correspondant aux douze volumes de l'édition originale, avec une seule lacune : les quatrième et cinquième chapitres du douzième volume manquent, comme l'indique l'éditeur de l'édition originale, qui ajoute : « Il n'est guère probable que ces deux chapitres aient été retranchés du manuscrit de Casanova par une main étrangère; tout nous incline à croire que l'auteur lui-même les supprima, dans l'intention sans doute de les récrire, mais sans avoir trouvé le temps de le faire. » Le manuscrit se termine brusquement avec l'année 1774 et non pas avec l'année 1797, comme le titre nous amènerait à le supposer.

Ce manuscrit, dans son état original, n'a jamais

été imprimé. Herr Brockhaus, après avoir acquis le manuscrit, le fit traduire en allemand par Wilhelm Schütz, mais avec de nombreuses omissions et modifications et il publia, volume par volume, cette traduction de 1822 à 1828 sous le titre de : *Aus den memoiren des Venetianers Jacob Casanova de Seingalt*. Pendant que l'édition allemande était en cours de publication, Herr Brockhaus employa un certain Jean Laforgue, professeur de français à Dresde, à revoir le manuscrit original. Ce Jean Laforgue, selon ses idées du style élégant, corrigea le français vigoureux, bien qu'incorrect et mêlé d'italianismes, de Casanova; il supprima des passages qui, au point de vue moral ou politique, lui semblèrent trop libres, il changea les noms de certaines personnes ou remplaça ces noms par des initiales. Ce texte, ainsi révisé, fut aussi publié en douze volumes : les deux premiers, en 1826, les troisième et quatrième, en 1828, les quatre suivants en 1832 et les quatre derniers en 1838. La couverture des quatre premiers porte la marque de Brockhaus de Leipzig et de Ponthieu et Cie de Paris; les quatre suivants, la marque Heidelhoff et Campé à Paris, et les derniers rien autre que : Bruxelles. Ces douze volumes sont uniformes et furent en réalité tous imprimés pour la maison Brockhaus. Cette édition, bien qu'elle soit loin de représenter le texte exact, est la seule qui fasse autorité et les références que j'indique au cours de cet article se rapportent à elle.

En feuilletant le manuscrit, à Leipzig, j'ai lu quelques-uns des passages supprimés et j'ai regretté leur suppression; mais Herr Brockaus, le représentant actuel de la firme, m'a assuré que leur nombre n'était pas considérable. Néanmoins, le dom-

mage causé, par les continuelles modifications de Jean Laforgue, à la vivacité du récit tout entier est incalculable. J'ai pu comparer maints passages et j'ai rarement trouvé trois phrases consécutives qui n'aient pas été touchées. Herr Brockaus (dont je ne saurais suffisamment reconnaître la courtoisie) eut l'amabilité de faire copier à mon intention tout un passage qu'ensuite je collationnai et contrôlai mot à mot. Dans ce passage, Casanova dit, par exemple : *Elle venait presque tous les jours lui faire une belle visite;* le texte imprimé dit : *Cependant, chaque jour, Thérèse venait lui faire une visite.* Casanova parle de quelqu'un qui *avait, comme de raison, formé le projet d'allier Dieu avec le diable;* et, dans le texte, on lit : *qui, comme de raison, avait saintement formé le projet d'allier les intérêts du ciel aux œuvres de ce monde.* Casanova nous déclare que Thérèse n'aurait pas commis un péché mortel *pour devenir reine du monde; pour une couronne*, rectifie l'infatigable Laforgue. *Il ne savait que lui dire* devient : *dans cet état de perplexité*, et ainsi de suite. Il faut donc admettre que les *Mémoires* tels que nous les avons ne sont qu'une sorte de pâle calque des vives couleurs de l'original.

Quand les *Mémoires* de Casanova parurent, des doutes furent émis sur leur authenticité; d'abord en 1827, par Ugo Foscolo dans la *Westminster Review;* puis par Quérard, qui passait pour une autorité en matière d'écrits anonymes ou pseudonymes; finalement, par Paul Lacroix, le bibliophile Jacob, qui insinua, ou plutôt exprima sa *certitude* que le véritable auteur des *Mémoires* était Stendhal, dont il se figurait à chaque page reconnaître « l'esprit, le caractère, les idées et le style ». Cette théo-

rie, aussi absurde et aussi peu établie que celle qui attribue à Bacon le théâtre de Shakespeare, a été négligemment acceptée, ou en tous cas admise comme possible, par maints excellents érudits qui n'ont jamais pris la peine d'examiner eux-mêmes la question. Elle fut d'ailleurs réduite à néant par une série d'articles d'Armand Baschet intitulés *Preuves curieuses de l'authenticité des Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt*, et publiés en janvier, février, avril et mai 1881 dans *le Livre* que dirigeait alors M. Octave Uzanne. Ces preuves furent corroborées par deux articles d'Alessandro d'Ancona sur *Un Avventuriere del Secolo XVIII*, qui parurent dans *la Nuova Antologia* du 1er février et du 1er août 1882. Baschet n'avait jamais vu le manuscrit des *Mémoires*, mais il tenait de MM. Brockhaus tous les faits qu'il avançait et il avait personnellement examiné, dans les archives vénitiennes, les nombreux documents concernant Casanova. Un examen similaire fut fait vers la même époque par l'abbé Fulin, et moi-même, en 1894, ignorant alors que la découverte était déjà faite, je la refis à mon profit. L'arrestation de Casanova, son emprisonnement dans les *Piombi*, la date exacte de son évasion, le nom du moine qui l'accompagna, tout cela est prouvé par des documents contenus dans les *riferte* de l'Inquisition d'Etat; il y a là les comptes pour les réparations du plafond et des murs de la cellule d'où il s'échappa; les rapports des espions sur la dénonciation desquels il fut arrêté pour sa dangereuse liberté de parole en matière de religion et de moralité. Les mêmes archives possèdent quarante-huit lettres adressées, de 1763 à 1782, par Casanova aux Inquisiteurs d'Etat, et classées dans les *Riferte dei Con-*

fidenti, ou rapports des agents secrets ; la première sollicitant la permission de rentrer à Venise, les autres donnant des renseignements sur les immoralités de la ville, après qu'il y fut revenu — tout cela de la même écriture que les *Mémoires*. F. W. Barthold, dans *Die Geschichtlichen Persönlichkeiten in J. Casanova's Memoiren*, 2 vols., 1846, avait déjà examiné une centaine des allusions que fait Casanova à des personnages bien connus, démontrant la parfaite exactitude de toutes sauf six ou sept, et, parmi celles-ci, il n'en attribuait qu'une seule à la charge de l'auteur. Baschet et d'Ancona continuèrent ce qu'avait commencé Barthold ; d'autres investigateurs, en France, en Italie, en Allemagne, les suivirent, et deux choses sont maintenant certaines, d'abord, que Casanova écrivit lui-même les *Mémoires* publiés sous son nom bien que non pas textuellement sous la forme précise que nous en avons ; et secondement, que, puisque leur véracité devient de plus en plus évidente à mesure qu'on les confronte avec des témoins de plus en plus indépendants, il n'est que juste de supposer qu'ils sont également véridiques lorsque les faits sont tels qu'ils ne pouvaient être connus que de Casanova lui-même.

II

Pendant plus de soixante ans, on sut que Casanova vécut les quatorze dernières années de sa vie à Dux, qu'il y écrivit ses *Mémoires* et qu'il y mourut. Pendant tout ce temps, on discuta l'authenticité et la véracité des *Mémoires*, on fit de divers côtés des enquêtes sur Casanova, et personne ne prit jamais la peine, ou n'obtint la permisssion de faire de minutieuses recherches dans le seul endroit

où, précisément, selon toute apparence, on devait trouver quelque chose. L'existence de manuscrits à Dux n'était connue que de quelques personnes et même la plupart d'entre elles ne la connaissaient que par ouï-dire; c'est ainsi que me fut réservée la singulière bonne fortune d'être le premier à découvrir, lors d'un séjour chez le comte Waldstein, en septembre 1899, les très intéressantes choses contenues dans ces manuscrits. M. Octave Uzanne, bien qu'il n'eût pas lui-même visité Dux, s'était procuré des copies de fragments de ces manuscrits, qui furent publiés par lui dans *le Livre* en 1887 et 1889. Mais quand disparut *le Livre*, en 1889, le *Casanova inédit* prit fin, et n'a jamais, autant que je puis le savoir, été continué ailleurs. Hors la publication de ces fragments, rien n'a été tiré des manuscrits de Dux, et aucune description n'en a été donnée par aucun de ceux à qui il fut permis de les examiner.

Dès le moment où j'eus découvert l'existence des documents des archives vénitiennes, c'est-à-dire pendant cinq ans, je désirai vivement aller à Dux; et c'est pendant l'été d'il y a quatre ans, alors que je me trouvais chez le comte Lützow, à Zampach, en Bohême, qu'on m'en facilita obligeamment le moyen. Le comte Waldstein, le chef actuel de la famille, mit avec une extrême courtoisie tous ses manuscrits à ma disposition et m'invita à venir faire un séjour auprès de lui. Malheureusement, le matin même du jour où j'arrivai à Dux, il dut s'absenter. Il avait tout fait préparer pour moi et je fus reçu par un de ses amis, le Dr Kittel, dont je tiens aussi à reconnaître la courtoisie. Après une rapide visite du château, nous partîmes en voiture pour Oberleutensdorf, un *schloss* plus petit, près

de Komotau, où résidait alors la famille Waldstein. L'air était vif et réconfortant, les deux chevaux russes filaient comme le vent, et nous roulions à toute allure dans des ténèbres inquiétantes, à travers une étrange contrée, noircie par les mines de charbon, à travers de sombres bois de pins où de farouches populations habitent dans des petites agglomérations minières. Parfois, nous croisions, sur la route, des hommes et des femmes revêtus de leurs habits du dimanche ; puis, un long espace de silence, et nous étions en pays découvert, galopant entre les champs immenses, enfermés dans un cercle de collines brumeuses que j'aperçus plus distinctement le lendemain matin.

Le retour à Dux fut une entrée triomphale. Nous traversâmes à toute bride la grande place pleine de gens venus pour le marché du lundi ; des ustensiles, des poteries, des légumes en tas par terre, sur les pavés inégaux, jusqu'à la grand'porte du château, laissaient libre à peine le passage de la voiture. J'eus la sensation d'arriver dans un énorme édifice : tous les châteaux de Bohême sont grands, mais celui-là ressemblait à un palais royal. Situé au milieu de la ville, à la mode bohémienne, il s'ouvre derrière sur de vastes jardins donnant l'illusion de la campagne. Je passai de chambre en chambre, de corridor en corridor : partout il y avait des tableaux, partout des portraits de Wallenstein ou des toiles représentant des batailles dans lesquelles il avait mené ses troupes. La bibliothèque, qui fut formée, ou du moins arrangée par Casanova, et qui est demeurée telle qu'il la laissa, contient environ 25.000 volumes, dont quelques-uns ont une valeur considérable ; l'un des plus fameux ouvrages de la littérature tchèque, l'« histoire de l'Eglise »

de Skala, existe manuscrit à Dux et c'est d'après ce manuscrit que furent imprimés les deux volumes publiés. La bibliothèque fait partie du musée qui occupe le rez-de-chaussée d'une aile du château. Dans la première salle sont disposées décorativement des armes de toute sorte, couvrant d'étranges dessins les murs et le plafond. La seconde salle renferme une collection de poteries recueillies par le Waldstein de Casanova, lors des voyages qu'il fit en Orient. De curieux jouets mécaniques, des ivoires sculptés emplissent la troisième salle. Finalement on arrive à la Bibliothèque qui occupe les deux salles du fond. Les rayons en sont peints en blanc et s'élèvent jusqu'aux voûtes basses du plafond qui est blanchi à la chaux. Dans le coin d'une des fenêtres est pendu un beau portrait gravé de Casanova.

Après que j'eus visité tout le château, si longtemps la demeure de Casanova, je fus mené dans le bureau du comte Waldstein, où l'on me laissa avec les manuscrits. Je trouvai six casiers de cartons, de dimensions suffisantes pour contenir des papiers de grand format et sur le dos desquels se lisait: « Grafl. Waldstein-Wartenberg'sches Real Fideicommiss, Dux-Oberleutensdorf : Handschriftlicher Nachlass Casanova. » Ces casiers étaient placés debout, comme des livres, et ils s'ouvraient sur le côté. En les ouvrant l'un après l'autre, je vis des séries successives de manuscrits rassemblés confusément malgré un ordre apparent et une description fort généralisée du contenu. La plupart des manuscrits étaient de l'écriture de Casanova que je pus voir devenir, à mesure que les années passaient, de plus en plus tremblée. La majeure partie est en français, le reste, en italien. Le commen-

cement d'un catalogue de la bibliothèque, bien qu'on dise qu'il soit de lui, n'est pas de sa main; peut-être fut-il écrit sous sa dictée. Il y avait aussi quelques copies de poèmes italiens et latins non tracés de sa main; puis plusieurs gros paquets de lettres à lui adressées et embrassant une période de plus de trente ans. Presque tout le reste était de l'écriture de Casanova.

Je pris d'abord les plus petits manuscrits, parmi lesquels je trouvai, pêle-mêle, des notes de blanchissage, d'hôtels, des factures, des listes de lettres envoyées, des brouillons de lettres pleins de ratures, des notes sur des livres, sur la théologie, les mathématiques, des calculs, des vers français et italiens, avec variantes, une longue liste de noms classiques qui sont ou non francisés, avec les raisons pour ou contre, « ce que je dois porter à Dresde », des titres sans rien qui suive, tels que : « réflexions sur la respiration, sur la vraie cause de la jeunesse, — les corbeaux », une nouvelle méthode de gagner à la loterie de Rome, des recettes parmi lesquelles une longue liste imprimée de parfums vendus à Spa; une coupure de journal, datée de Prague, 25 octobre 1790, et relative à la trente-septième ascension en ballon de Blanchard; des remerciements à quelque « noble donateur » pour le cadeau d'une chienne appelée Finette, et un passeport pour *M. de Casanova, Venetian, allant d'ici en Hollande*, 13 octobre 1758 (*ce passeport bon pour quinze jours*) avec un ordre pour l'usage gratis de chevaux de poste de Paris à Bordeaux et Bayonne (1).

Occasionnellement, on jette un coup d'œil sur sa

(1) Voir *Mémoires*, V, 238, le récit de cette visite en Hollande et les réflexions sur l'utilité de prendre ce passeport.

vie journalière à Dux, comme dans cette note, griffonnée sur un fragment de papier : « Je vous supplie de dire à ma servante que c'est des biscuits que je veux manger trempés dans du vin pour me fortifier l'estomac. Je crois qu'on en trouve de tous faits chez Roman. » D'ordinaire, ces notes, bien que suggérées souvent par des nécessités purement personnelles, se terminent par des considérations plus générales ; ou bien commencent par des considérations générales et prennent fin avec la mention d'un fait particulier. Ainsi, par exemple, débute un fragment de trois pages : « Un compliment qui n'est pas fait que pour dorer la pillule est une véritable impertinence, et monsieur Bailli n'est qu'un charlatan, auquel le monarque aurait dû cracher au visage, mais le pauvre monarque tremblait de peur .» Un manuscrit intitulé : « Essai d'Egoïsme » daté : « Dux, ce 27 juin 1769 », contient au milieu de réflexions diverses l'offre de louer son appartement contre une somme d'argent suffisant à « tranquilliser pour six mois deux juifs créanciers qui sont à Prague ». Un autre manuscrit est intitulé « Orgueil et sottise » et commence avec une longue série d'antithèses, telles que : « Tous les sots ne sont pas orgueilleux et tous les orgueilleux sont sots. Plusieurs sots sont heureux, tous les orgueilleux sont malheureux. » Sur le même feuillet suit cet exemple : « S'il est possible de composer un dystique latin de la plus grande beauté sans savoir ni la langue latine ni la prosodie. Il faut examiner la possibilité, et l'impossibilité, et après voir quel est l'homme qui se dit auteur du dystique, car au monde il y a des hommes étonnants. Mon frère enfin doit avoir composé le dystique puisqu'il le dit et puisqu'il m'a fait la confiance tête à tête. J'ai eu il est vrai de la diffi-

culté à le croire, mais comment faire ? Ou il faut le croire ou le supposer capable de dire un mensonge qui ne peut être dit que par un sot, et cela est impossible, car toute l'Europe sait que mon frère n'est pas un sot. »

Ici comme si souvent dans ses manuscrits, nous voyons pour ainsi dire Casanova penser sur le papier.

Pour rédiger cette espèce de journal intermittent, il se sert de fragments quelconques de papier, parfois, la page blanche d'une lettre au revers de laquelle se lit encore l'adresse; et c'est un trait caractéristique de l'homme à l'esprit infiniment curieux qu'était en réalité cet aventurier, qu'il y ait si peu de détails purement personnels dans ces notes occasionnelles. Fréquemment, elles sont entièrement abstraites; d'autres fois, des jeux d'esprit métaphysiques, comme la liste de quatorze « différentes gageures », qui commence ainsi :

« Je parie qu'il n'est pas vrai qu'un homme qui pèse cent livres pèsera davantage si vous le tuez.

« Je parie que si une différence doit y être, il pèsera moins.

«Je parie que la poudre de diamant n'a pas la force de tuer un homme. »

A côté de ces excursions fantaisistes dans le domaine de la science, il est des choses plus sérieuses comme la note sur l'algèbre :

« Avant l'année 1494, l'algèbre existait, mais elle n'était parvenue qu'à la solution des problèmes du second degré inclusivé. Les anciens n'avaient pas pu la pousser plus loin. »

Sur un autre bout de papier Casanova déclare : « Je n'aime pas non plus les villes régulières, Turin, Nancy, Lille, Windsor. J'aime Venise, Rome, Florence, Milan, Constantinople, Gènes. »

Puis, il redevient abstrait et scrutateur, et il rédige deux pages, pleines d'un savoir curieux et insolite, sur le nom du Paradis :

« Le nom de Paradis est un nom génésique qui indique lieu voluptueux : ce terme est persan. Ce lieu voluptueux fut fait par Dieu avant que de créer l'homme. »

On se rappelle que Casanova se querella avec Voltaire, parce que celui-ci lui avait dit franchement que sa traduction de *l'Ecossaise* n'était pas bonne. Il est piquant de lire ces lignes justement indignées.

« Voltaire, le hardi Voltaire, dont la plume n'a pas de frein, Voltaire qui dévora la Bible, et ridiculise nos dogmes, doute, et après avoir fait des prosélites d'impiété, n'a pas honte, étant réduit à l'extrémité de la vie, de demander les sacremens, et de mettre sur son corps plus de reliques que Louis onze n'en avait à Amboise. »

Voici une opinion qui se rapproche du ton des *Mémoires :*

« Une fille jolie, sage, et vertueuse tant qu'il vous plaira, ne doit point trouver mauvais qu'un homme séduit par ses charmes se mettre à l'entreprise d'en faire la conquête. Si cet homme ne peut lui convenir par aucun rapport, quand même sa passion serait criminelle elle ne doit jamais s'en offenser, ni le maltraiter, elle doit être douce, le plaindre, si elle ne l'aime pas, et lui suffise de se tenir invinciblement attachée à son propre devoir. »

A l'occasion, il touche aux sujets esthétiques, comme dans le fragment suivant qui commence par cette définition libérale de la beauté :

« L'harmonie fait le beau, dit M. de S. P. (1), mais

(1) Bernardin de Saint-Pierre.

la définition est trop courte, s'il croit avoir tout dit. Voici la mienne. Souvenons-nous que le sujet est métaphysique. Un objet véritablement beau doit paraître beau à tous ceux dont les yeux tomberont dessus. Voilà tout : on ne peut pas en dire davantage. »

Parfois, nous avons une anecdote et son commentaire, destinés sans doute à servir à la rédaction de cette dernière partie des *Mémoires* qui n'a jamais été écrite ou qui a été perdue. Voici une feuille volante, datée « ce 2e septembre 1791 », et intitulée « Souvenir ».

« Le prince de Rosenberg me dit en descendant l'escalier que Mme de Rosenberg étoit morte, et me demande si le comte de Waldstein avoit dans la bibliothèque l'illustration de la villa d'Altichiero, que l'Empereur avoit demandé en vain au bibliothécaire de la ville de Prague et lorsque je lui ai répondu qu'oui il fit un rire équivoque. Un moment après, il me demande s'il pouvoit le dire à l'Empereur. — Pourquoi pas, monseigneur ? Ce n'est pas un secret. Est-ce que S. M. viendra à Dux ? —S'il va à Oberlaitensdorf (*sic*) il verra Dux aussi, et il pourra vous la demander, car il y a un monument qui le regarde lorsqu'il étoit grand-duc. —Dans ce cas, S. M. pourra voir mes remarques critiques sur les planches égyptiennes.

« L'Empereur me demande ce matin VI 7bre comment je m'occupais à Dux et je lui ai répondu que je faisois une anthologie italienne. — Vous avez donc tous les Italiens? — Tous, sire. — Voilà à quoi un mensonge attire. Si je ne lui avois pas menti en lui disant que je faisois une anthologie, je ne me serois pas trouvé dans la nécessité de lui mentir de nouveau en lui disant que nous avons

tous les poètes italiens. Si l'Empereur vient à Dux, je me tue. »

« On dit que ce Dux est un endroit délicieux », écrit Casanova dans une de ses notes plus personnelles, « et je vois qu'il peut l'être pour plusieurs; mais pas pour moi, car ce qui fait mes délices dans ma vieillesse est indépendant du lieu que j'habite. Quand je ne dors pas, je rêve, et quand je suis las de rêver, je broie du noir sur du papier, puis je lis, et le plus souvent je rejette tout ce que ma plume a vomi. »

Dans une liasse, j'ai trouvé une histoire inachevée sur Roland, et une aventure avec des femmes dans une cave ; puis une « Méditation à mon lever du 19 mai 1789 », suivie d'une « Courte réflexion d'un philosophe qui se trouve dans le cas de penser à se procurer la mort. A Dux, sortant du lit, 13 Xbre 1793, jour dédié à sainte Lucie, mémorable dans ma trop longue vie ».

Un énorme paquet, contenant des cryptogrammes, est intitulé : « Loterie grammaticale », et il y a aussi le titre d'un traité sur la « Duplication de l'Hexaèdre démontrée géométriquement à toutes les Universités et à toutes les Académies de l'Europe (1). »

On trouve encore des vers en quantité innombrable, français et italiens, à tous les états et atteignant parfois le degré d'achèvement de ceux-ci, qui apparaissent dans une demi-douzaine de brouillons :

Sans mystère point de plaisirs,
Sans silence point de mystère.

(1) Voir Charles Henry : *les Connaissances mathématiques de Casanova,* Rome, 1883.

Charme divin de mes loisirs,
Solitude! que tu m'es chère !

Puis c'est une quantité de manuscrits d'une certaine longueur et plus ou moins terminés : voici les manuscrits d'une traduction de l'*Iliade*, *in ottava rima*, publiée à Venise (1775-78); de l'*Histoire de Venise;* de l'*Icosameron*, curieux livre publié en 1787, prétendant être « traduit de l'Anglais » mais, en réalité, ouvrage original de Casanova ; *Philocalies sur les Sottises des Mortels*, long manuscrit encore inédit; le plan et le début de *Le Polemarque ou la calomnie démasquée par la Présence d'esprit. Tragicomédie en trois actes, composée à Dux dans le mois de Juin de l'Année 1791*, qui reparaît sous une autre forme dans *le Polemoscope : la Lorgnette menteuse ou la Calomnie démasquée*, jouée devant la princesse de Ligne à son château de Teplitz, en 1791. Voici un traité en italien : *Delle Passioni ;* de longs dialogues tels que : *le Philosophe et le Théologien*, et *Rêve : Dieu-Moi :* il y a *le Songe d'un Quart d'Heure* divisé par minutes; une très longue critique de Bernardin de Saint-Pierre; la *Confutation d'une Censure indiscrète qu'on lit dans la Gazette de Iéna, 19 juin 1789 ;* un autre volumineux manuscrit, malheureusement imparfait, d'abord appelé *l'Insulte*, puis *Placet au Public*, et daté « Dux, ce 2e mars 1790 », se référant à la même critique de l'*Icosameron* et de la *Fuite des Prisons*.Ce dernier ouvrage, *l'Histoire de ma fuite des Prisons de la République de Venise, qu'on appelle les Plombs*, qui est la première esquisse de la plus fameuse partie des *Mémoires*, fut publié à Leipzig, en 1788 ; l'ayant lu à la Bibliothèque Saint-Marc, à Venise, je ne suis pas surpris d'apprendre, d'après ce docu-

ment, que Casanova avait « laissé le soin de l'édition de ce petit livre à un jeune Suisse, qui eut le talent d'y mettre 100 fautes d'orthographie».

III

Nous en arrivons maintenant aux documents qui se rapportent directement aux *Mémoires ;* parmi les papiers se trouvent plusieurs tentatives de préface, dans lesquelles on voit la préface actuelle prendre graduellement forme. L'un de ces brouillons est intitulé : *Casanova au Lecteur*, un autre, *Histoire de mon Existence*, et un troisième *Préface*. Il y a aussi un bref et caractéristique *Précis de ma vie*, daté du 17 novembre 1797. Certaines de ces pages ont été imprimées dans *Le Livre*, en 1887. Mais de beaucoup le manuscrit le plus important que j'ai découvert et qu'apparemment je suis le premier à révéler, est un *Extrait des Chapitres 4 et 5*. Il est écrit sur du papier semblable à celui sur lequel les *Mémoires* sont écrits ; les pages sont numérotées 104-148 ; et malgré le titre d'*Extrait*, il paraît contenir, en tous cas, la plus grande partie des chapitres manquants auxquels j'ai déjà fait allusion, les chapitres IV et V du dernier volume des *Mémoires*. Dans ce manuscrit, nous retrouvons Armelline et Scolastica dont l'histoire est interrompue par la fin brusque du chapitre III ; nous retrouvons Mariuccia du volume VII, chap. 9, qui épousa un coiffeur ; et nous retrouvons aussi Jaconine, que Casanova reconnaît comme sa fille « beaucoup plus belle que Sophia que j'avais eue de Thérèse Pompeati que j'avais laissée à Londres » (1).

(1) Voir *Mémoires*, IX, 272 et seq.

Voici un extrait des pages 107 et 108 :

« Nous y allons en pointe des pieds. Je vois deux lits; dans un dormaient ses deux filles cadettes, dans l'autre je vois Guillelmin, et ma fille toutes les deux endormies sur leurs dos, toutes les deux jolies, et animées par des roses qui souvent ne brillent sur les joues d'une fille ou d'un garçon que quand il dort. La couverture laissait voir les poitrines des deux tendrons. Celle de ma fille était démeublée; mais l'autre ressemblait aux bosses qu'on voit sur la tête d'un veau, qui est à la veille de pousser des cornes. On ne voyait ni leurs mains ni leurs avant-bras. Quelle vision ! Quelle prestige! Mariuccia rit de mon admiration ; mais elle veut l'augmenter. Elle prend sur elle de soulever lentement la couverture, et elle étale à la convoitise de mon âme dans deux charmans simulacres un tableau que pour être nouveau il suffisait que je ne puisse pas m'y attendre. Je vois les deux innocentes qui ayant un bras étendu chacun sur leur propre ventre tenaient la main un peu courbée sur les marques de leur puberté, qui commençait à pousser. Leur doigt du milieu se tenait immobile sur une petite partie de chair ronde, et presque imperceptible. Ce fut le seul moment de ma vie dans lequel j'ai connu avec évidence la véritable trempe de mon âme; et j'en fus satisfait. J'ai ressenti une horreur délicieuse. Ce sentiment nouveau me força à recouvrir moi-même les deux nudités; mes mains tremblaient. Quelle trahison ! L'espèce en était aussi neuve que cruelle. Mariuccia n'avait pas un esprit fait pour en comprendre la grandeur. Elle avait trahi de bonne foi le plus grand secret de deux âmes innocentes dans le moment de leur plus grande sécurité. Elles auraient pu mourir de dou-

leur, si elles se fussent réveillées dans le moment que je considérais leur belle attitude. Une seule ignorance invincible aurait pu les garantir de la mort ; et je ne pouvais pas la leur supposer. »

Peu de passages des *Mémoires* sont plus intimement caractéristiques de Casanova que celui-ci, reproduit exactement tel qu'il l'écrivit.

Il est curieux que ce très important manuscrit, qui comble une lacune dans les *Mémoires*, n'ait jamais été découvert par quelqu'une des personnes qui ont eu l'occasion de feuilleter les manuscrits de Dux. Cela s'expliquerait par le fait que le casier dans lequel je trouvai le document contient divers papiers qui n'ont aucun rapport avec Casanova. Ceux qui ouvrirent ce casier ne poussèrent probablement pas plus loin leurs investigations. J'ai fait part de ma découverte à Herr Brockhaus et j'espère voir les chapitres IV et V à leur place quand l'édition tant désirée du texte intégral sera publiée.

Un autre manuscrit que j'ai trouvé raconte de façon fort piquante toute l'histoire de l'onguent de l'abbé de Brosses ; la guérison des boutons de la princesse de Conti ; et la naissance du duc de Montpensier qui est relatée très brièvement et avec beaucoup moins de malice, dans les *Mémoires* (vol. III, p. 327). Les lecteurs des *Mémoires* se rappellent le duel de Casanova avec le comte Branicki à Varsovie en 1766 (vol. X, pp. 274-320), affaire qui eut un certain retentissement à l'époque et dont on trouve un récit dans une lettre adressée par l'abbé Taruffi au dramaturge Francesco Albergati, lettre datée de Varsovie, 19 mars 1766, et citée par Ernesto Masi, dans sa *Vie d'Albergati*, Bologne, 1878. Un manuscrit de la main de Casa-

nova, à Dux, donne une version de ce duel, à la troisième personne, il est intitulé : *Description de l'Affaire arrivée à Varsovie le 5 mars 1766.* Dans la *Nuova Antologia* (vol. 67, p. 412) d'Ancona, à propos du récit de l'abbé Taruffi, il relève ce qu'il considère comme une légère dissemblance : Taruffi appelle la danseuse, cause du duel, La Casacci, tandis que Casanova la nomme La Catai. Dans le présent manuscrit, Casanova parle de La Casacci ; La Catai est évidemment une des altérations arbitraires de M. Laforgue.

En tournant les feuillets d'un petit manuscrit, mon regard fut attiré par ce nom : Charpillon, qui, comme s'en souviennent les lecteurs des *Mémoires*, est le nom de la harpie par qui Casanova souffrit tant à Londres, en 1763-64. Le passage débute ainsi :

« Je suis arrivé à Londres il y a six mois, et je les ai vues chez elles, et la jeune fille m'agaça avec ses charmes plusieurs fois vendus, et suspendit ma juste colère et mes prétensions pour vouloir être paié. A la fin, voiant qu'il n'y avait que des fripons au jeu qui faisait perdre l'argent à tou ceux qui y allaient et des manèges d'infamies fondés sur ma commerce d'amour illicite, revenu en moi-même, je les ai quittés. »

Ce manuscrit ajoute des détails à l'histoire racontée dans les neuvième et dixième volumes des *Mémoires* et fait allusion à la rencontre avec les Charpillon, quatre ans et demi auparavant, décrite dans le volume V, pages 482-85. Toute la narration est faite sur un ton d'indignation. Ailleurs, je trouvai une lettre écrite par Casanova, mais non signée, se rapportant à une communication anonyme qu'il avait reçue au sujet des Charpillon et

se terminant par ces mots : « Mon écriture est connue. »

Ce n'est qu'à la fin que je mis la main sur de gros paquets de lettres adressées à Casanova et si soigneusement conservées que de petits fragments de papier sur lesquels furent tracés des post-scriptum sont encore à leur place. On voit encore les sceaux au dos d'une grande partie de ces lettres, sur du papier qui a légèrement jauni avec l'âge, laissant cependant l'encre presque toujours fraîche. Elles viennent de Venise, Paris, Rome, Prague, Bayreuth, La Haye, Gènes, Fiume, Trieste, etc., et leurs adresses portent autant d'endroits divers, souvent « poste restante ». Beaucoup sont des lettres de femme ; certaines, d'une superbe écriture et sur du papier épais, d'autres, sur de quelconques bouts de papier, péniblement tracées et mal orthographiées. Une comtesse écrit sur un ton pitoyable, implorant du secours ; une autre proteste de son amour en dépit des « nombreux chagrins » qu'il lui a causés ; celle-ci demande « de quelle façon ils vivront ensemble » ; celle-là se lamente de ce que la rumeur a couru qu'elle vit secrètement avec lui, ce qui peut nuire à *sa* réputation à lui. Les unes sont en français, mais la plupart en italien. *Mon cher Giacometto*, écrit l'une, *Carissimo e amatissimo*, écrit une autre. Ces lettres de femmes sont en grand désordre et elles auraient besoin d'un soigneux classement avant qu'il fût possible de se rendre compte de leur importance. C'est ainsi que je trouvai des lettres de la même écriture, séparées par d'autres d'une écriture distincte ; beaucoup ne sont pas signées ou seulement d'une initiale ; beaucoup aussi ne sont pas datées ou seulement du jour de la semaine ou du mois. Il en est un grand

nombre datant de 1779 à 1786, signées « Francesca Buschini », nom que je ne puis identifier ; elles sont écrites en italien et l'une d'elles commence ainsi : *Unico Mio vero Amico*. D'autres sont signées « Virginia B. » et l'une d'entres elles est datée de « Forli, 15 oct. 1773 ». Il y a aussi une « Theresa B. » qui écrit de Gênes. J'éprouvai quelque difficulté à identifier toute une série de lettres en français, lettres très affectueuses et très intimes, habituellement sans signature, et parfois signées « B. » La correspondante se désigne par : *Votre petite amie*, ou elle termine par cette phrase, demi-sourire, demi reproche : « Bonsoir et dormez mieux que moi. » Dans une lettre envoyée de Paris en 1759, elle écrit : « Ne me croyez jamais que lorsque je vous dis que je vous aime et que je vous aimerai toujours. » Dans une autre, d'orthographe défectueuse comme ses lettres le sont souvent, elle dit : « Soyez seur que meauvais discours, vapors, calomnie, rien ne pourra changer mon cœur qui est tout à vous et qui ne veut point changer de maître. » Or, il me semble que ces lettres doivent être de Manon Baletti et que c'est à elle qu'il est fait allusion dans le VI[e] volume des *Mémoires*. Nous y lisons (page 60) comment, le jour de Noël 1759, Casanova reçut, de Paris, une lettre dans laquelle Manon lui annonçait son mariage avec « M. Blondel, architecte du roi et membre de son académie ». Elle retourne à Casanova les lettres qu'il lui écrivit et le prie de lui rendre celles qu'elle lui adressa, ou de les brûler. Au lieu de se conformer à ce désir, il permet à Esther de les lire, se proposant de les brûler après cela. Esther le supplie de lui permettre de garder ces missives, promettant qu'elle « les conservera religieusement

toute sa vie ». « Ces lettres, dit-il, étaient au nombre de plus de deux cents et les plus courtes avaient quatre pages. » Il n'en existe certainement pas deux cents à Dux, mais il me semble grandement probable que Casanova fit un choix dans les lettres de Manon et que c'est cela que j'ai trouvé.

Mais, quoi qu'il en soit, je fus assez heureux pour découvrir le paquet de lettres que je cherchais anxieusement : les lettres d'Henriette, dont la perte a été déplorée par tous ceux qui se sont occupés de Casanova. Henriette, on se le rappelle, apparaît pour la première fois à Cesena, en l'année 1748. Après leur rencontre à Genève, elle reparaît avec un romanesque à propos, vingt-deux ans plus tard, à Aix en Provence ; et elle écrit à Casanova proposant « un commerce épistolaire », lui demandant ce qu'il a fait depuis son évasion et promettant de faire de son mieux pour lui raconter tout ce qu'elle a vu et tout ce qui lui est arrivé pendant ce long intervalle. Après avoir cité cette lettre, Casanova ajoute qu'il lui a répondu, acceptant cet échange de correspondance et lui racontant brièvement ses vicissitudes ; qu'elle lui relata à son tour, en une quarantaine de lettres, toute l'histoire de sa vie. « Si elle meurt avant moi, j'ajouterai ces lettres aux présents *Mémoires*, mais aujourd'hui elle vit encore, et toujours heureuse, bien que vieille maintenant. » On n'a jamais su ce qu'il advint de ces lettres et pourquoi elles ne furent pas ajoutées aux *Mémoires*. J'en ai retrouvé un grand nombre, quelques-unes signées de son nom de femme, tout au long : « Henriette de Schnetzmann, » et je suis porté à croire qu'elle survécut à Casanova, car une des lettres est datée de Bayreuth, 1798, année de la mort de Casanova. Elles sont particulièrement

charmantes, ces missives, avec un mélange de malice et de distinction, et je citerai le début et la fin de la dernière lettre que je parvins à trouver. Elle commence : « Non, il est impossible de bouder avec vous, » et se termine : « Si je deviens vicieuse, c'est vous, mon mentor, qui me rendez ainsi et je jette mes péchés sur vous. Encore, si j'étais damnée, je serai vôtre très dévouée amie Henriette de Schnetzmann. » Casanova avait vingt-trois ans quand il rencontra Henriette ; et, alors qu'il en a soixante-treize, elle lui écrit, vieille aussi, comme si les cinquante années qui se sont écoulées étaient effacées de sa mémoire fidèle. Combien d'amants plus discrets et moins volages ont eu, malgré les changements, une constance pareille à celle dont témoigne cette correspondance ? Et ne suggère-t-elle pas un aspect de Casanova qui n'est pas tout à fait celui du monde? Selon moi, elle révèle l'homme réel, qui, peut-être, entre tous, comprit le mieux ce que Shelley voulut dire quand il parle de « l'amour véritable qui diffère en ceci de l'or ou de l'argile que, divisé, il n'est pas séparé ».

Mais bien que naturellement les lettres de femmes m'aient surtout intéressé, elles ne formaient qu'une certaine proportion de la masse de correspondance que je feuilletai. Il y avait des lettres de Carlo Angiolini, celui qui plus tard apporta le manuscrit à Brockhaus; de Balbi, le moine qui s'évada des *Piombi* avec Casanova; du marquis Albergati, auteur, acteur et excentrique, dont il est question dans les *Mémoires*, du marquis Mosca, « homme de lettres distingué que j'étais anxieux de voir », nous dit Casanova dans le même volume où il décrit sa visite aux Mosca, à Pesaro; de Zulian, le

frère de la duchesse de Fiano ; de Richard Lorrain, « bel homme, ayant de l'esprit, le ton et le goût de la bonne société », qui vint s'installer à Gorizia en 1773, pendant que Casanova s'y trouvait; du procurateur Morosini, dont il parle dans ses *Mémoires* comme de son « protecteur » et l'un de ceux par qui il obtint la permission de retourner à Venise. Son autre « protecteur », l'*avogador* Zaguri, avait, dit Casanova, « depuis l'affaire du marquis Albergati, entretenu une correspondance très intéressante avec moi » ; et, de fait, je découvris un paquet ne contenant pas moins de cent trente-huit lettres de lui, pendant une période qui va de 1784 à 1798. Une autre liasse contient cent soixante-douze lettres du comte de Lamberg. A propos de sa visite chez ce dernier, à Augsbourg, en 1761, Casanova écrit dans ses *Mémoires :*

« Je passais très agréablement mes soirées chez le comte de Max de Lamberg qui résidait à la cour du Prince-Evêque avec le titre de grand-maréchal. Ce qui m'attachait particulièrement au comte Lamberg, c'était son talent littéraire. Erudit de premier ordre, instruit au suprême degré, il avait publié plusieurs ouvrages fort estimés. J'eus avec lui un échange de lettres qui ne prit fin qu'à sa mort, il y a quatre ans, en 1792. »

Casanova dit qu'à sa seconde visite à Augsbourg, au début de 1767, il « soupa avec le comte Lamberg deux ou trois fois par semaine », pendant les quatre mois qu'il y séjourna. C'est de cette année-là que part la correspondance que je trouvai; elle se termine en effet l'année de la mort du comte, en 1792. Dans son *Mémorial d'un Mondain*, Lamberg parle de Casanova comme d' « un homme connu en littérature, un homme de profond savoir ».

Dans la première édition, qui est de 1774, il se lamente de ce qu' « un homme tel que M. de S. Galt » ne soit pas encore rentré en grâce auprès du gouvernement vénitien, et dans la seconde édition, de 1775, il se réjouit du retour de Casanova à Venise. Puis, il y a des lettres de Da Ponte, le même qui, dans ses *Memorie scritte da esso* (1829), relate l'histoire des curieuses relations de Casanova avec Mme d'Urfé, des lettres de Pittoni, de Bono, et d'autres mentionnés en diverses parties des *Mémoires* et d'une douzaine d'autres qui n'y sont pas mentionnés. Les seules lettres de cette collection qui aient été publiées sont celles du prince de Ligne et du comte Kœnig.

IV

Casanova nous dit, dans ses *Mémoires*, que, pendant les dernières années de son séjour à Dux, il n'avait réussi à empêcher la mélancolie noire de dévorer sa pauvre existence ou de lui faire perdre l'esprit, qu'en écrivant dix ou douze heures par jour. Les manuscrits de Dux, si abondants, nous montrent avec quelle persistance il était à l'œuvre sur une variété extraordinaire de sujets, outre les mémoires et les divers livres qu'il publia au cours de ces années-là. Nous le voyons jetant sur le papier tout ce qui lui vient à l'esprit, pour son amusement et certainement sans la moindre pensée de publication; engageant de savantes controverses; écrivant des traités sur d'obscurs problèmes mathématiques; composant des comédies pour être jouées devant les voisins du comte Waldstein; écrivant des vers en deux langues, avec, à vrai dire, plus de patience que de succès; composant des dialogues philosophiques où Dieu et lui-même étaient les

interlocuteurs, et tenant à jour une correspondance étendue, à la fois avec des hommes distingués et des femmes délicieuses. Son activité cérébrale jusqu'à l'âge de soixante treize ans est aussi prodigieuse que l'activité qu'il dépensa à vivre une vie multiforme et inénarrable. Comme dans la vie tout ce qui vivait l'intéressa, de même, dans sa retraite, chaque idée l'attire séparément, et il leur fait accueil avec la même impartialité dont il fit preuve en accueillant ses aventures. La passion s'est intellectualisée et n'en reste pas moins passionnée. Il veut tout faire et rivaliser avec tous; et ce n'est qu'après avoir passé sept ans à accumuler des connaissances mêlées et à exercer en maintes directions ses facultés qu'il se retourne pour jeter un regard sur sa vie passée et la revivre dans sa mémoire tout en narrant ce qui l'a le plus intéressé. « J'écris dans l'espoir que mon histoire ne verra jamais le grand jour de la publication, » dit-il, ne le pensant guère, nous pouvons en être sûrs, même pendant le moment d'hésitation qui naturellement peut lui venir. Mais si jamais un livre fut écrit pour le plaisir de l'écrire, ce fut celui-là; et une autobiographie écrite pour soi-même ne peut vraisemblablement qu'être sincère.

« La vérité est le seul Dieu que j'ai jamais adoré, » dit-il; et nous savons maintenant combien véridique était cette affirmation. Dans cet article je n'ai fait que résumer les plus importantes confirmations de son exactitude quant aux faits et aux dates; le nombre pourrait en être indéfiniment accru. Dans les manuscrits nous en trouvons d'innombrables et la principale valeur de leur témoignage c'est qu'ils ne nous disent rien que nous n'ayons déjà pu connaître, si nous avions simplement cru Casanova

sur parole. Mais, il n'est pas toujours facile de croire les gens sur parole, quand ils écrivent sur eux-mêmes, et le monde a fort répugné à prendre Casanova tel qu'il se représente. On a particulièrement refusé de croire qu'il disait la vérité, quand il nous raconte ses aventures avec les femmes. Mais les lettres contenues dans ses manuscrits nous montrent les femmes de Casanova lui écrivant avec toute la ferveur et la fidélité qu'il leur attribue, et elles nous le montrent sous la figure d'un amant tout aussi fervent et fidèle. Dans chaque fait, dans chaque détail, comme dans l'impression intime qu'ils laissent, ces manuscrits font comparaître devant nous un Casanova absolument semblable à celui des *Mémoires*. En retrouvant Casanova chez lui, ce fut comme si je retrouvais un vieil ami, qui m'était déjà parfaitement connu, avant d'entreprendre mon pèlerinage à Dux.

ARTHUR SYMONS.

Traduit de l'anglais par HENRY D.-DAVRAY.

POÈMES DE LA FORÊT

—

REQUÊTE

Pauvres hommes parqués dans les villes, lutteurs
Que hantent, sans répit, de tenaces chimères,
Vous dont un sang fiévreux fait battre les artères,
Venez, je vous dirai la Nature au grand cœur.

Vous criez votre orgueil d'étendre la science
En réseaux décevants sur la terre asservie.
Pourtant il est des jours plus humbles où la vie
Vous chante les vertus de l'ombre et du silence.

Alors, las d'agiter systèmes et doctrines,
Comme des grelots fous aux doigts d'un vieil enfant,
Vous tournez vos regards vers les douces collines
Et vers les bois sacrés où règne le Grand Pan.

Sous le dôme onduleux des chênes pacifiques,
J'ai bâti la maison que je veux vous ouvrir :
La viorne et le houblon s'enroulent au portique,
Tout autour, les genêts ne cessent de fleurir.

Du seuil, vous entendrez murmurer les feuillages
Comme un chœur assoupi de dieux aériens
Et le souffle odorant qui caresse les pins
Descendra des sommets vous frôler le visage.

Son arôme éteindra le feu qui vous brûlait.
Puis, parmi les grès roux que veloutent des mousses,
Nous suivrons le sentier, bordé de jeunes pousses,
Qui va se perdre au plus profond de la forêt.

L'air vif, le friselis des branches balancées,
L'eau qui s'égoutte, en chuchotant, d'un roc austère,
Le chant du loriot caché dans la fougère
Éveilleront en vous de divines pensées.

Et, lorsque, retournés dans vos villes d'orage,
Vous vous rappellerez la forêt maternelle,
Vous entendrez passer, avec un doux bruit d'ailes,
Les vers que vous disait son poète sauvage.

L'ÉVEIL

Dans la forêt qu'éveille une aube printanière,
J'aspire le parfum des feuillages nouveaux
Et les rayons naissants qui dorent les bouleaux
Font résonner en moi des lyres de lumière.

Jours heureux! la saison se pare de pervenches,
Des touffes d'aubépine étoilent les halliers,
Le vent tiède roucoule et rit comme un ramier
Ou se berce, en chantant, à la pointe des branches.

Naguère encor, captifs des brumes et des givres,
Mes rêves se heurtaient à la fenêtre close,
Triste, le front penché sous ma lampe morose,
Je cherchais la sagesse aux pages d'un vieux livre.

La pendule tintait des heures ennuyées,
Dans l'âtre, les tisons s'en allaient en fumée,
Et tandis que l'hiver se traînait, monotone,
Attirant contre moi ma Dame au frais corsage,
Je lui disais: « Hélas! les paroles du sage
Ne valent même pas une fleur d'anémone. »

Mais aujourd'hui, le ciel flambait, les frondaisons
Roulaient une rumeur qui vint battre mes murs,
Et j'ai fermé le livre, et j'ai fui la maison
Pour m'enivrer d'air chaud, de sèves et d'azur.

Toi, forêt, tu m'as pris dans ta gloire et ta force,
Et, buvant cette aurore où baigne ta beauté,
Entre tes bras je me souviens d'avoir été
Tous les dieux que je sens vivre sous tes écorces.

ADOLPHE RETTÉ.

BERNARD LAZARE

—

Assis au seuil morose de la quarantième année, si je détourne le regard vers les routes du passé parcourues, quelle stupeur est issue des souvenirs: ai-je participé à tant de choses grandes, nobles et belles? ou n'ai-je qu'assisté, vain spectateur, à de tels tressaillements d'espoir? Le fleuve large d'amour ineffable étincelait de toutes ses eaux: pourquoi, volontairement m'être écarté des rives fécondes? Pourquoi m'être de honte et du poids de mes doutes aveuglé sans retour?

Mais d'autres ont bu aux frémissements des aurores, d'autres s'en sont allés vers le destin de gloire inconsciente! Eux du moins auront marché sans surcharge de fange, ils auront goûté les fruits odorants, et respiré les corolles.

Je me souviens de précieuses soirées lointaines. Nous en étions à l'aube de nos avrils; nous nous entretenions de la semence future de maints rêves. Plusieurs hésitaient. D'aucuns montraient déjà une sagesse incorruptible. Et les plus graves, et les plus doctes, et les meilleurs peut-être, sont, les premiers, tombés. Mikhaël, âme de nos consciences, tour à tour exaltées ou recueillies, hante, inoubliable et précieux, nos souvenirs qu'il vivifie de toute la force de son jeune génie. Ai-je à lui songé ces jours-ci plus encore que de coutume? Je témoigne de la rencontre suprême par les jardins de nos mémoires, où, fraternel et souriant comme il fut durant les brèves

heures de sa jeunesse terrestre, il vient d'accueillir celui de nos compagnons d'alors qui s'en est venu vers lui et dont le contact nous a quittés, Bernard Lazare, notre ami, que la maladie et la mort nous ont rendu impérissable.

A côté de nos maîtres si tôt ravis, à côté de ceux qui furent pour nos intelligences balbutiantes des initiateurs et des porteurs de lumière, à côté de Mallarmé, à côté de Villiers de l'Isle Adam, à côté de Leconte de Lisle, dont tous deux se plaisaient à se dire les disciples fervents, à côté encore de Renan, dont les écrits propageaient une lucidité nouvelle dans l'analyse et la critique de la pensée, ceux-là, ces deux frères par le sentiment et par l'esprit, demeureront les hérauts exemplaires de notre génération, les fidèles et suprêmes témoins de ce qui nous était, à tous, une ferveur généreuse.

Si quelques-uns ont sombré parmi le marasme de l'égoïsme, si plusieurs se sont arrêtés, pris d'hébétude et de peur, il n'importe : ceux-là restent debout tout entiers, n'ayant cédé jamais aux souffles de l'injure.

Bernard Lazare, envisagé, depuis sa mort, tel qu'il fut et tel qu'il s'est voulu, n'a point démérité : il a réalisé en ses années si courtes ce qui avait été notre espérance commune, hélas ! à tous : il est l'égal immortel de celui qui, le plus jeune et le plus noblement héroïque, est parti le premier, après avoir été notre guide, notre exemple, notre soutien : il est le frère auguste d'Ephraïm Mikhaël.

— Je sais. Des paroles d'éclat ne seront point jetées vers lui. Il ne s'est point paré de la pourpre des bateleurs. Seuls ceux qui l'ont approché se souviennent déjà. Seuls? sans doute, pour l'heure

présente ! Mais, plus tard, au moment des recherches ardues et désintéressées, qui donc peut nier, lorsque l'histoire étudiera les origines de ce conflit unanime dont tressaillirent les années ultimes du dernier siècle disparu, que, remontant successivement de nom en nom, l'investigateur patient ne finira par découvrir, aussi haut que celui de l'héroïque Zola, celui, plus magnanime d'être demeuré plus obscur, de Bernard Lazare ?

N'est-ce rien d'avoir, inspirateur de justice, désagrégé en tourmente et en violence les iniquités sociales ? N'est-ce rien, juif défenseur du juif, d'avoir attiré sur soi les forces de haine, de mensonge et de perfidie ? N'est-ce rien, se connaissant d'une race poursuivie ignominieusement, d'avoir élevé la voix pour proclamer l'innocence de Dreyfus, alors qu'elle paraissait encore problématique et indémontrable aux mieux intentionnés, aux plus courageux ? N'est-ce rien, enfin, ayant suscité au martyr l'admirable phalange de ses sauveurs, d'avoir su renoncer, poursuivi de calomnies et d'outrages, aux privilèges de la première place dans la lutte, afin qu'en apparût plus nette la signification sociale universelle, purifiée de toute préoccupation de religion ou de personne ?

Celui qui sut assumer ce rôle et qui ne cédait point aux maladives suggestions d'une dégoûtante humilité chrétienne, lâche et toujours sournoise, celui chez qui la conviction seule fut assez forte pour lui dicter la fierté d'une pareille attitude, Bernard Lazare, n'a pas ignoré un instant qu'il ne récolterait pour lui que déboires et dégoûts de toutes sortes. Que lui faisait cela ? N'avait-il entrevu la clarté du jour et, pour peu qu'aux yeux de tous les ténèbres fussent déchirées, son esprit s'abreu-

vait de contentement radieux, son âme s'épanouissait dans la joie.

Du reste il ne se refusait point, après cette victoire première, aux durs labeurs du bon combat. Irréligieux et scrutateur avide des vérités à la manière de Platon et du profond Spinoza en qui sa raison révérait le directeur de toute volonté mûre et réfléchie, nourri de la sève des antiques sagesses autant qu'épris de moderne examen, il avait pénétré les causes obscures de l'acharnement que déploient toutes les puissances oppressives à l'égard des fils d'Israël, fatales, lentes, insinuantes ou brutales tour à tour, dans le but de détourner par l'appât d'une proie offerte les colères et les révoltes dont l'assaut ne devrait s'en prendre d'un élan naturel qu'à elles seules. Il avait, dans une obstination savante et consciencieuse, creusé les motifs du mal qui tend à s'universaliser ; l'histoire de l'antisémitisme fut par ses soins connue dans sa tendance et dans ses causes. Mais cela ne lui suffit plus. La science chez lui était d'une âme ardente, fraternelle et compatissante. Il étudia dans leurs milieux les juifs honnis et persécutés : il cria ce qu'il avait vu, les hontes, les misères, le martyre. Des brochures sur la question portent sa signature ; il défendit les Juifs de Roumanie dans un de ces *Cahiers de la quinzaine* ouverts par M. Péguy à la discussion, à la démonstration de toutes les causes généreuses et difficiles. Il préparait une étude analogue sur les Juifs de Russie. Il s'éleva toujours et partout contre l'oppression de sa race. Mais son activité ne se bornait pas là. S'il voyait un obstacle dans l'aberration de l'antisémitisme, s'il le dénonça de toutes ses forces, son lucide regard voyait aussi plus haut, plus loin, aux confins des cités futures,

se lever l'ère de prospérité et de justice à quoi son âme aspirait, où tendaient les forces de son être et l'effort conscient de son intelligence.

Bernard Lazare appartient à la littérature en même temps qu'à la vie publique de nos jours. Sous les deux espèces, son activité apparaît consciente, volontaire et complète. Il fut dès l'abord pareil à l'homme qui, réveillé d'un long éblouissement de science austère et profonde, s'étonne de n'avoir pas trouvé les énergies humaines héroïques et pures à la mesure de ses rêves. Un tel instant aurait déconcerté les esprits moins trempés. Il se voulut connaître, comparer et saisir. Patiemment il composa alors ce *Miroir des légendes*, où les images de son songe multiple se reflètent sous le manteau des doctes paraboles et des prudents paradoxes. Les mythes, les traditions s'y confrontent, y prennent la pureté de symboles éternels selon sans doute une inspiration bienveillante de la déesse pacifique : « O noblesse! » — eût-il chanté avec Renan, — « ô beauté simple et vraie! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de vérité... »

La langue aussi que parle Lazare dans ce jardin de mystères est une langue savante, cherchée, mûrie, comme d'un initié et d'un adepte qui garde jalousement des curiosités triviales le seuil du refuge hautain. Mais quand il se fut d'un examen minutieux persuadé qu'il portait en lui le trésor véritable de la pensée humaine qui est de s'égaler à la beauté des héros par l'appétit de vérité et par le don ardent des forces dont on dispose, son premier soin, car tout amour suppose un contrepoids de haine, fut de dénoncer les artisans de

mensonge ou de puérilité énervante qui flattent et avilissent les cerveaux vaniteux et les captivent dans des illusions malsaines : il s'en prit avec courage aux écrivains dont la réputation n'est due qu'à de faciles artifices et qui dupent leurs lecteurs. Les uns s'abaissent et abdiquent la gloire de l'idée pour s'égaler à qui est las de l'éclat de la pensée. D'autres se complaisent à des anecdotes prâlinées de saveur corruptrice et délétère. Les plus coupables et les plus habiles se posent en moralistes paradoxaux et leurrent d'une apparence désintéressée les curieux de neuves sensations en adoptant, délibérément, dans la prévision de ce qui se réalisera, une opinion qui doit être, à coup sûr, contraire à celle que la masse des esprits cultivés fera sienne. Ceux-là passent, à bon marché, pour des Marc-Aurèle, à qui il ne manque que la conscience et la haute sincérité de leur modèle.

Dès les *Ecrits pour l'Art*, où son nom paraissait à côté de ceux de MM. Henri de Régnier, Paul Adam et Francis Vielé-Griffin, Bernard Lazare cultivait ce genre de critique passionnée sans doute, par conséquent équitable, puisqu'elle s'inspire de l'élan généreux de personnelles réflexions sur les choses et sur les hommes; il donna, dans le même esprit, ses *Figures contemporaines* au *Figaro* pour les réunir ensuite en volume. Mais surtout cette critique s'élargit et s'approfondit lorsque, des choses de la littérature, elle passa aux faits sociaux et, indignée, dénonça l'opprobre de l'antisémitisme, du nationalisme, du cléricalisme, du militarisme et du régime capitaliste actuel qui ne forment, en résumé, que la multiple face des hontes de ce temps.

A côté de toutes ses études, il résolut aussi de

faire aimer le mirage de ce qu'il eût voulu voir naître, dans la société, de bonté, de beauté, de bonheur et de sagesse. Son curieux roman, *les Porteurs de torches*, son dernier livre de nouvelles, *la Porte d'ivoire*, d'une langue très simple, en même temps robuste et ferme, d'un éclat tempéré, mais à soi-même toujours égal, présente, selon la formule qui lui était chère, sous l'enveloppe de mythes significatifs et de paraboles, à la fois une critique un peu railleuse du présent et l'idéal pacifique de sa grande âme de sage.

« Nos pères », — écrit-il — « comme nos sauvages, créaient des mythes informes pour expliquer les phénomènes, car ils avaient cette divine vertu sans laquelle l'humanité ramperait encore dans les ténèbres et dans la boue fétide: la curiosité. Leurs mythes ne peuvent nous apporter qu'un témoignage: ils reflètent l'esprit de ceux qui les ont conçus. En se perpétuant, beaucoup se sont épurés, et, si la méthode des néoplatoniciens, qui consistait à leur donner un sens symbolique, est vaine, le poète peut cependant se servir de ces fables, incarner en elles des pensées nouvelles, et faire de la légende le véhicule qui portera aux esprits les idées de demain. »

Et ainsi il allait, et sa voix fécondait les semences de justice, et il semait les bonnes paraboles de révolte et de volonté; il ouvrait au cœur des hommes par l'action et par le livre, la vertu des résolutions libres, de la sincérité et de l'amour.

Et il pouvait, comme fit Shelley, s'examinant dans le passé et dans le présent, confrontant à ses désirs d'enfant ses actes d'homme mûr, s'écrier, lui aussi: « Je n'ai cherché, je n'ai aimé au monde qu'une chose, la conscience, et j'ai servi de toute

mon ardeur jamais lassée la seule beauté intellectuelle. J'ai fait serment, sitôt que je l'eus pressentie, de ne servir, de ne connaître qu'elle, de me donner à elle tout entier. N'ai-je pas tenu mon serment ? »

ANDRÉ FONTAINAS.

PAUL GAUGUIN

—

La douleur que laisse au cœur de ses amis la mort de Paul Gauguin leur appartient. Je ne vais pas me répandre en vaines larmes. Le grand artiste, après une vie brève et pleine, agitée, est entré dans son repos. Nous le comptons maintenant, dans notre ciel, parmi les lumières qui ne s'éteindront pas, entre Manet et Mallarmé, Puvis de Chavannes, Paul Verlaine, Rimbaud, Van Gogh : là, il n'est plus de distinction entre les arts, ce ciel est celui de l'Art.

D'une existence faite de luttes, de révoltes, d'œuvres, celles-ci restent, seulement, et tout notre hommage sera de dire, en les attestant, quel fut, en dépit des contestations, quel est leur auteur; lignes consacrées à la simple vérité.

§

Une biographie succincte et discrète.

Il était né à Paris, le 7 juin 1848. Il est mort à la Dominique, le 9 mai 1904.

Destinée errante, comme d'avance condamnée par sa double et distante origine, à chercher partout sans le trouver nulle part le lieu d'union de ses deux patries. Son père était breton, ses parents maternels étaient péruviens. Il est vraisemblablement logique d'attribuer à cette hérédité mêlée les goûts en apparence contradictoires qui dès l'enfance tyrannisèrent ce fils de deux mondes. Désir de posséder la terre dans l'espace, de jouir tour à tour des beautés joyeuses et des beautés sombres de la nature; tempérament de conquérant qui voulait s'emparer des choses avec les mains, esprit de rêveur qui n'at-

teignit à la volupté vraie que de par les puissances imaginatives et recréatrices. Et il y eut en lui, aussi, un coin d'âme de propriétaire, de terrien attaché au sol, amoureux de sa maison, simple et non sans faste, qui se fût complu à parcourir en sabots des domaines à lui. Cela est sensible dans certaines œuvres du peintre, et surtout dans ces nombreux « *Bonjour, Monsieur Gauguin!* » — renouvelés de Courbet et si différents des siens, où tantôt le paysan de Bretagne, tantôt le colon de la Martinique ou de Tahiti reçoit, avec un petit salut, les humbles civilités des naturels de l'endroit. — Etre le Maître : il était, lui aussi, candidat à toutes les tyrannies. Rêve qu'il ne réalisa qu'en art; mais c'est la plus solide des réalités.

La seule individualité supérieure dont il se réclamât, parmi ses ascendants, est sa grand'mère maternelle, Flora Tristan, amie de Proudhon.

— Proudhon disait qu'elle avait du génie, affirmait Gauguin : je me fie à Proudhon, ajoutait-il avec un sourire.

Elle était socialiste. Elle écrivit. Elle fut l'initiatrice de l'Union Ouvrière. Les ouvriers reconnaissants lui firent un monument dans le cimetière de Bordeaux. En collaboration avec le père Enfantin, elle fonda une certaine religion, la religion de *Mapa*, dont Enfantin aurait été le dieu Ma et elle la déesse Pa.

Clovis Gauguin, le père de l'artiste, était en 1848 chroniqueur politique au *National*. Il partit quelque temps avant le coup d'Etat pour Lima, où il projetait de fonder un journal. Il mourut d'une rupture d'anévrisme, en route, à Port-Famine, dans le détroit de Magellan.

Après quatre années de séjour à Lima, M^me^ Clovis Gauguin revint en France où la rappelaient des intérêts pécuniaires. Le grand-père paternel de Paul venait de mourir et il s'agissait de régler sa succession. L'année suivante, en 1856, mourait à Lima Don Pio de Tristan de Moscoso, un grand-oncle péruvien. Il avait atteint l'âge fabuleux de 113 ans. Il laissait une considérable

fortune qui fut dilapidée avant que le futur artiste eût atteint l'âge de raison.

A quatorze ans il s'engageait comme mousse. Il était alors d'une constitution très faible ; l'air de la mer lui élargit la poitrine et en fit le colosse que nous avons connu et aimé.

Ces détails d'origine et d'enfance ne seront peut-être pas inutiles à qui voudra se rendre compte du talent de Gauguin. Il résulte avec une logique fatale de ses antécédents ataviques et des circonstances de sa propre vie.

— En moi, beaucoup de mélanges, écrivait-il ; grossier matelot, soit : mais il y a de la race, ou pour mieux dire il a deux races.

Et il réunissait leurs qualités malaisément conciliables : cette énergie âpre, obstinée, du Breton, le besoin de somptuosité, d'éclat matériel, du Péruvien ; et de l'un et de l'autre il héritait cette dangereuse et délicieuse, décevante et consolante capacité de songe, qui avait attrait sa grand'mère aux spéculations humanitaires, son père à la politique. Il fut un peintre, un sculpteur, mais, combien importante dans son invention plastique, la part de l'abstraction ! Au physique comme au moral, et jusque dans les accidents de sa santé, l'hérédité se trahit : c'est à une rupture d'anévrisme, lui aussi, qu'il a succombé, après de nombreux avertissements du terrible mal.

« Le cœur souffre, le cœur est atteint, » m'écrivait-il dès 1899...

Sa vie de mousse, puis de matelot dans la maison marchande au long cours, le jeta çà et là sur toutes les plages célèbres des deux continents. C'est devant les splendeurs naturelles de toutes les humanités et de toutes les flores que s'éveilla en lui le désir d'exprimer, comme il la voyait, la beauté. Ainsi, peut-on vraiment dire qu'il fut, celui-là, l'élève de la nature. Mais il était mal à l'aise dans les courtes escales ou sur les ponts ballottés, pour broyer les couleurs et pour tailler le bois. Est-ce dans l'espoir de travailler plus paisiblement, plus sûrement, qu'il atterrit enfin, — pour ne plus partir, croyait-il ?

Une première fois les effets déjouèrent ses desseins.

Il se maria; il épousait une jeune fille belle et charmante, mais sans fortune. — Il remit à plus tard sa propre réalisation, son œuvre d'artiste, pour faire œuvre d'homme et fonder une famille. Un emploi que ses beaux-parents lui trouvèrent dans la banque espagnole des Calzado — qui devinrent ses amis — lui prit la semaine. Le dimanche, il faisait de la peinture. Cela dura quelques années, pendant lesquelles Gauguin rencontra des artistes qui donnaient, eux, à leur œuvre toute leur vie : Degas, Cezanne, Renoir, Pissarro, Monet, Guillaumin... Est-ce leur exemple, est-ce l'impérieux commandement intérieur de son génie qui l'emporta, un jour, sur ses scrupules d'époux et de père? Pourtant, la « situation » était bonne; les enseignements de ses ancêtres américains, gros manieurs de capitaux, ne restaient pas stériles dans la mémoire de l'apprenti banquier, du coulissier, il gagnait beaucoup d'argent, et ce fut une stupeur quand il déclara, tout à coup, à sa femme, à ses amis : « Je peins tous les jours, désormais. »

De cette heure datent la solitude, la misère — et le travail.

Ici, la biographie se réunit à l'étude des œuvres de l'artiste, de sa doctrine, de son évolution, de son influence. Gauguin n'a plus d'autre histoire que celle de sa production. Entre l'homme et l'artiste il a choisi : il a cru devoir choisir. Le juge qui osera.

Je passe donc, pour les retrouver tout à l'heure et en dire le sens, sur les séjours successifs en Bretagne (à plusieurs reprises), en Provence, à la Martinique et dans les Marquises. De chaque expédition il revenait à Paris pour montrer ce qu'il avait fait. C'étaient, dans la presse d'art, des émois, des effrois. Il regardait grimacer les gens, souriait de son sourire d'indien dédaigneux et rusé, repartait, revenait, repartait.

Une vente, au retour de la Martinique — c'est alors que j'eus l'honneur de le connaître — fut fructueuse et lui permit de donner suite à un très ancien et très cher

projet : Tahiti ! Un séjour de longs mois dans l'Ile Heureuse. Il y resta près de trois années ; puis, Paris fut convié, chez Durand-Ruel, à l'exposition de la moisson tahitienne; abondante, éclatante, merveilleuse, la révélation du génie dans sa maturité fière. Paris s'étonna, bavarda, et passa, aveugle.

C'était pour l'artiste un désastre matériel et, moralement, la preuve faite qu'il ne pouvait compter sur la compréhension espérée, sur l'admiration due.

Après de longues amertumes, inscrites dans le sourire de plus en plus énigmatique, dans le regard de plus en plus triste et hautain, dans les rares et larges rides des joues amaigries et du front bas et dur, — il s'en alla encore, avec presque rien, pour toujours; il s'en retourna là-bas où il avait goûté le seul bonheur qui lui fût permis, celui de la création sereine, dans la vie libre, parmi des êtres simples, sans critique ni préjugés.

— Je n'ai rien à espérer ici, concluait-il de longues conversations avec ses amis; la Direction des Beaux-Arts, l'Ecole, les marchands... Il me reste à sculpter mon tombeau, là-bas, dans le soleil et les fleurs... On le rapportera, ici, un jour, à grands frais, quand je serai mort !

Et il ajoutait, en se levant comme pour déjà partir ; « Allons au Travail .»

C'était en 1895. Le dernier départ.

Déjà malade, Gauguin n'avait plus cette résistance, cette énergie qui jusqu'alors lui avaient permis d'affronter les périls d'une vie à inventer, peut-on dire, chaque jour. Il travaillait, pourtant; il travailla jusqu'à la fin. Mais la joie le quittait et sa peinture se ressentait de cette tristesse invincible qui lui comblait l'âme. Et puis, un peu aigri, au lieu de chercher à s'assurer des conditions paisibles d'existence, il continuait en pleine Océanie sa lutte contre la civilisation occidentale, qui lui apparaissait, là bas, sous les naïves et brutales espèces de l'employé de cadastre ou du gendarme. Il fit, pour tâcher de rallier à des opinions libérales les colons établis à

Papeete et les indigènes instruits, un journal qui ne vécut pas longtemps. Discuté là-bas comme ici, il affectait, pour étonner ses détracteurs, des allures un peu violentes, et, témoin des injustices dont les Marquisiens étaient victimes, il prit parti pour eux. Qui aura le cœur de l'en blâmer ? Ces pauvres gens l'aimaient, l'imploraient, le suppliaient de les défendre, et son orgueil ne lui permettait pas de croire qu'il ne pût rien pour eux. Il lui en coûta cher. Traduit en justice, il fut condamné à une forte amende.

« Je suis par terre — m'écrivait-il, en avril 1903, quel-
« ques jours avant sa mort — mais pas encore vaincu.
« L'Indien qui sourit dans le supplice est-il vaincu ? Tu
« t'es trompé, un jour, en disant que j'avais tort de me
« croire un sauvage. Je suis un sauvage. Et les civi-
« lisés le pressentent : car dans mon œuvre il n'y a
« rien qui puisse dérouter, si ce n'est ce-malgré-moi-de-
« sauvage. C'est pourquoi c'est inimitable. L'œuvre
« d'un homme, c'est l'explication d'un homme. D'où
« deux sortes de beautés : une qui résulte de l'instinct
« et une autre qui viendrait de l'étude. Certes, la com-
« binaison des deux, avec les modifications qu'elle en-
« traîne, produit une grande richesse, très compliquée.
« La critique d'art doit s'appliquer à la découvrir.....
« La grande science de Raphaël ne me déconcerte pas
« et ne m'empêche pas un seul instant de sentir, voir et
« comprendre son élément primordial, qui est l'*instinct*
« du beau. Raphaël est né beau. Tout le reste, chez lui,
« ce ne sont que des modifications. Nous venons de
« subir, en art, une très grande période d'égarement
« causée par la physique, la chimie, la mécanique et l'é-
« tude de la nature. Les artistes, ayant perdu tout de
« leur sauvagerie, n'ayant plus d'instinct, on pourrait
« dire d'imagination, se sont égarés dans tous les sen-
« tiers pour trouver des éléments producteurs qu'ils
« n'avaient pas la force de créer. Ils n'agissent plus
« qu'en foule désordonnée, se sentant peureux, comme
« perdus lorsqu'ils sont seuls. C'est pourquoi il ne faut

« pas conseiller à tout le monde la solitude, car il faut « être de force pour la supporter, pour agir seul. — « Tout ce que j'ai appris des autres m'a gêné. Je peux « donc dire : Personne ne m'a rien appris. Il est vrai « que je sais si peu de chose ! Mais je préfère ce peu de « chose qui est de moi-même. Et qui sait si ce peu de « chose, exploité par d'autres, ne deviendra pas une « grande chose ? Que de siècles pour créer une appa- « rence de mouvement ! »

Voilà dans quelles pensées est mort Paul Gauguin. Ses mouvements généreux en faveur des faibles, des opprimés, se confondaient avec son idéal de beauté et procédaient de lui. Il se retrouvait dans ces doux sauvages qui comprenaient, eux, sa bonté, sinon son génie. Les derniers battements de ce cœur deux fois blessé furent pour l'humanité et pour l'art. — Voilà celui qu'on nous donne, aujourd'hui encore, dans la presse officielle, pour un égoïste et pour un fou.

Mais sa situation était devenue difficile, impossible. Il vivait sur le pied de guerre avec les autorités civiles et religieuses. On m'assure que l'évêque de Papeete fait rechercher les peintures et les bois sculptés de Paul Gauguin, les achète pour quelque monnaie de billon et les brûle : nudités, obscénités, idoles... Je me refuse à croire, mais j'ai peur.

§

Je voudrais fixer cette grande figure, telle qu'elle m'apparut, à l'instant héroïque des beaux efforts et des belles espérances.

Le premier caractère qui s'imposait, dans ce visage auguleux, aux traits massifs et heurtés, dans ces attitudes puissantes au repos, dans cette démarche pesante, balancée et tranquille, — c'était une force particulière, particulièrement noble, ou plutôt, peut-être, une sorte de despotisme visible, qui dédaignait de se justifier et simplement s'affirmait. L'aspect général était rude. La tête et les épaules carrées, larges, les pommettes et les yeux

saillants, les paupières lourdes, le front brusqué et plus développé en largeur qu'en hauteur, le nez non pas busqué, mais presque rond comme cassé, avec des ailes très fines et sans cesse palpitantes, le menton court, la bouche d'un dessin très simplifié, une ligne sensiblement droite, — le trait le moins séduisant de ce visage plus destiné, hélas ! à l'expression de l'amertume qu'aux expansions de la tendresse. Et pourtant, le regard qui s'échappait de ces fortes prunelles se voilait souvent d'une étrange douceur et, quand il souriait, Gauguin étonnait par la révélation imprévue d'une âme ingénue et presque puérile. Le sourire est un regard sur l'âme, et ce Gauguin-là, j'en suis sûr, était le vrai. Mais il souriait rarement C'étaient des échappées involontaires. Maître de lui, l'artiste ne laissait voir que les dehors d'un grand seigneur exotique — ou d'un très authentique aristocrate élevé au fond de la Basse Bretagne par de non moins authentiques paysans — ou encore de quelque chef de peuplade, miraculeusement épargné par le tatouage, mais surpris lui-même de son déguisement européen.

Il avait le goût des joyaux, des bagues, des étoffes éclatantes. Il portait toujours un gilet breton à broderies bleues et jaunes. Et il aimait autour de lui le chant des couleurs claires, sur ses murs qu'il peignait en chrôme vif, sur ses fenêtres qu'il transformait en vitraux, sur ses meubles, qu'il sculptait et teintait. C'est là, dans son atelier, par exemple, de la rue Vercingétorix, dans ce milieu par lui-même harmonisé avec lui-même qu'il fallait le voir pour le comprendre : s'il étonnait encore, il ne détonnait pas, et, si j'en crois ma personnelle expérience, il était difficile de se dérober alors au charme vraiment souverain de cette haute nature, exceptionnelle représentation d'une vraiment *complète humanité.*

Ces mots appellent quelques commentaires. Gauguin avait lui-même le sentiment d'être, en effet, un homme complet, une réalisation totale de l'Espèce, victorieuse dans tous les domaines ouverts à son activité, et c'est par là qu'il entendait légitimer ses préten-

tions à l'universelle royauté. Ce n'est pas tout à fait insi que je consentais à lui reconnaître des droits suprêmes. Sans nettement le dire, il pensait laisser voir que tous les dons lui avaient été conférés : le sens du vrai comme le sens du beau, la sagesse pratique aussi bien que la puissance imaginative, l'adresse comme la force, l'exactitude et la précision du regard et du geste comme l'agilité de l'esprit, comme l'éloquence de la parole... Un homme, un homme véritable, selon lui, devait être, s'il daignait peindre, le maître des maîtres, s'il montait à cheval, le premier des cavaliers, s'il prenait une épée, l'escrimeur invincible, et même s'il jouait au billard, c'est à la fatigue seulement qu'il devait céder (1). L'Orgueil! Ceux qui ont approché Gauguin reconnaîtront ici son orgueil, — un orgueil très grand, à sa taille, et un peu puéril, comme il était. On ne pouvait, à y bien songer, blâmer chez lui ce besoin d'être le premier partout, en tout, toujours. C'était une conséquence harmonique et logique du caractère vraiment surhumain de sa conception générale, et aussi des petites insuffisances de son éducation, de son instruction sur-

(1) Ici une note qu'on trouvera, je pense, assez significative et que je cite à titre de document psychologique; je prends ces lignes dans un manuscrit extrêmement curieux, adressé de la Dominique par Gauguin à M. Fontainas en février de cette année, et qui sans doute ne sera jamais imprimé. Je ferai à ce manuscrit, au cours de cette étude, quelques autres emprunts.

« Je suis le plus fort joueur de billard, dit-on, et je suis Français. « Les Américains enragent et me proposent un match en Amérique. J'accepte. Des sommes énormes sont engagées. Je « prends le paquebot pour New-York. Tempête affreuse; tous les « passagers sont affolés. Je dîne parfaitement, je bâille et je m'endors. — Dans une grande salle luxueuse, luxe américain, la fameuse partie s'engage. Mon partner joue le premier. 140 points! « L'Amérique se rejouit. Je joue. Toc, tic et toc, et toujours comme « cela, lentement, également. L'Amérique se désespère. Soudain une « fusillade bien nourrie assourdit la salle. Mon cœur n'a pas sursauté : toujours lentement, également, les billes zigzaguent. Toc, « tic et toc : 200, 300 .. L'Amérique est vaincue. Et toujours je « bâille, et toujours lentement, également, les billes zigzaguent : « toc, tic et toc... »

Ce n'est peut-être qu'un rêve, mais nos rêves nous expriment et ce rêve-là est bien de Gauguin, non d'un autre. Du même manuscrit, je pourrais extraire des lignes analogues à propos d'escrime.

tout. Le mousse n'avait pas eu le temps de faire des études bien régulières. Même en peinture, Gauguin fut un autodidacte, et si, dans cet empire qui était le sien, il suppléa par le génie à l'enseignement qui lui avait manqué, s'il put à la fin — dans cette douloureuse lettre qu'on vient de lire — se vanter sincèrement de n'avoir rien appris de personne, s'il fut, là, le mineur et l'orfèvre de son or, — il ne pouvait l'être que là, il ne pouvait deviner que là, et là seulement le génie faisait de lui l'homme complet, l'être supérieur qu'il croyait être partout, — que là seulement j'admirais et j'aimais. Ce n'est à dire, ni que tout fût faux dans ses naïves vantardises, ni même qu'en dehors de son art il ne se manifestât pas comme un esprit rare, curieusement intuitif et d'excellent conseil, bien souvent. Ce grand peintre sut à miracle tenir une épée et il fut bien réellement un très habile joueur au billard. L'emprise générale qu'il avait sur la matière, l'instinct infaillible qui le guidait dans l'adaptation des moyens d'expression matériels au but plastique, l'acuité de sa vision, sa perpétuelle présence d'esprit, l'éveil instantané de son intelligence et le rassemblement qu'il savait faire aussitôt de toutes ses énergies sous le commandement de sa volonté, — ces qualités et d'autres encore d'artiste actif et robuste l'accompagnaient dans les domaines inférieurs au sien propre, mais voisins, chaque fois qu'il se proposait d'y triompher. Mais, philosophe, poète, il le fut, le pinceau à la main. Son éloquence était le chiffre de ses figures.

Je n'attribue point à d'autres causes qu'à ce désir de régner — de droit divin — le soin qu'il prenait de tâcher à se composer une légende, à se reculer de ses contemporains dans une perspective d'immémorial. Quand il écrit, son style emprunte volontiers une couleur biblique, orientale, proverbiale. Cela n'est pas toujours d'un goût très sûr, mais cela ne manque presque jamais d'une certaine majesté, un peu pesante.

La naïveté qu'il y a au fond de cet orgueil lui garde un charme que vous retrouverez, mais dans la gloire

d'une vraie et définitive grandeur, dans l'œuvre de l'artiste.

Et si nous lui refusons avec, dirais-je, un sourire de respectueuse indulgence les allures légendaires où il voulait s'évader, en somme, aussi, peut-être, de ce temps dont il méprisait l'uniformité, la conformité et la difformité, ce ne sera pas, du moins, pour laisser s'accréditer une légende d'autre sorte et que d'impudents journalistes, aussitôt apprise la désolante nouvelle, ont jetée au vent de la publicité. « Détraqué, alcoolique, » voilà, s'il fallait en croire l'un d'eux, quel fut l'homme et l'artiste auquel nous avons voué un culte. Et le plaisantin que je ne nommerai pas, trouvant l'occasion d'insulter deux morts à la fois, cède au plaisir qu'il s'en promet. Il nous montre, dans l'atelier dont je vous parlais tout à l'heure, le demi-dieu — c'est Gauguin — sur un sofa, juché sur une estrade, tandis qu'à ses pieds le poète Julien Leclercq improvise des couplets de circonstance ou, thuriféraire aux cheveux crépus, acclame de tous ses poumons le régénérateur de la peinture... L'inventeur de ces scènes indécentes ne fut jamais, et pour cause, reçu chez Gauguin. Quant au poète en allé, dont nous aimions le talent maladif, mais sincère et délicat, nous ne l'avons jamais vu dans le personnage ridicule qu'on lui attribue, et il n'est, il ne peut être atteint dans sa mémoire, qui nous reste chère, par les injurieux propos de l'insuffisant critique.

Non; Gauguin fut une intelligence impérieuse, ambitieuse, orgueilleuse, mais très saine et très ferme. Chez nul plus que lui n'était intense la lucidité du dessein. Il n'a pas réalisé son rêve tout entier; l'obstacle n'était pas en lui. Mais ce qu'il a fait, il l'a voulu faire, pour des motifs qu'il savait, qui étaient logiques, et logique aussi fut le développement de sa pensée, — logique et perpétuel. Aucun accident n'est venu le troubler ou l'interrompre, et quand on sait quel ensemble énorme de travaux, en peinture et en dessin, en eau-forte et en pointe-sèche, en sculpture et en céramique, a produit cette si

courte carrière d'artiste, on se demande laquelle de ses heures, de ses minutes il aurait pu sacrifier au démon de l'alcool!

Ce qu'on n'a point à se demander — bien qu'au premier regard, et si l'on n'était averti, on s'en pourrait étonner — c'est la cause de cette haine de la critique bien pensante et rentée pour Gauguin. On le sait trop, ce qu'elle lui reproche, — et c'est d'avoir été, dans ce monde aplati un homme debout, un artiste fier, épris de tout ce que ces gens-là, si bien personnifiés dans le critique plus haut indiqué, détestent ou redoutent : l'insoumission, la sincérité, la conscience. Cette haine, qui affecte la forme du mépris — c'est un phénomène de cette époque : le mépris vient d'en bas — est une protestation contre la condamnation vivante et sans appel que sont, pour cette société sans honneur et sans beauté, la nôtre, ces grands sauvages, ces grands exilés, les vrais poètes, les vrais artistes. Riche d'infamie, elle leur en jette à pleines mains, et après avoir fait d'eux des pauvres et des parias, elle les accuse de manquer de tenue, de correction, aussi d'honnêteté ; ce sont des cœurs durs, des égoïstes, — et, n'est-ce pas, Gauguin, au premier chef, est de ceux-là? — Odieuses et gratuites calomnies.

L'attitude de Gauguin fut, j'en appelle à tous les témoins de sa vie, d'une parfaite dignité. Et il n'était pas égoïste, non — je le sais et je dis avec joie que je le sais.

Si l'effort du cérébral et du visionnaire donnait parfois le change sur la sensibilité de l'artiste, si l'orgueil et l'amertume de l'homme ont pu faire croire à la sécheresse de son cœur, l'illusion tôt se dissipe à regarder d'un peu près son œuvre, à s'informer de sa vie. M'objectera-t-on cette solitude même qu'il a voulue? Eh bien, moi, — et j'hésitais à le dire parce que je ne sais plus s'il m'approuverait, — je l'ai vu pleurer, tandis qu'il me parlait des siens. Ceux qui l'ont connu *voient* ces terribles larmes. Et il m'a écrit : « Mes enfants ne m'ont jamais dit : Cher père. » Et dans son manuscrit je note ceci : « Je viens de perdre ma fille. Je n'aime plus

« Dieu. Comme ma mère elle s'appelait Aline. Chacun « aime à sa façon : pour quelques-uns l'amour s'exalte « au cercueil. Pour d'autres... Je ne sais. Sa tombe, là- « bas ? Des fleurs? Apparence. Sa tombe est ici tout près « de moi. Mes larmes sont les fleurs; seules vivantes. »

§

La doctrine esthétique de Paul Gauguin exigerait ici un considérable développement. Je tâcherai — il faut me borner — de donner l'essentiel, et d'abord, entendez-le lui-même, dans le langage plaisamment légendaire qu'il affectait volontiers. Il y a là des lignes précieuses.

Ce fut à l'époque de Tamerlan, je crois, en l'an X avant ou après Jésus-Christ. Qu'importe ? Souvent précision nuit au rêve, décaractérise la fable. Là-bas, du côté où le soleil se lève, ce qui fit appeler cette contrée le Levant, en un bosquet odorant, quelques jeunes gens au teint basané, mais aux cheveux longs, contrairement aux usages de la foule soldatesque, indice de la future profession, se trouvaient réunis.

Ils écoutaient, je ne sais si respectueusement, le grand professeur Mani-Vehli-Zumbul-Zadi, le peintre donneur de préceptes. Si vous êtes curieux de savoir ce que pouvait dire cet artiste des temps barbres, écoutez :

Il disait :

« Employez toujours des couleurs de même origine. L'indigo est la meilleure base; il devient jaune, traité par l'esprit de nitre, et rouge dans le vinaigre. Les droguistes en ont toujours. Tenez-vous-en à ces trois colorations. Avec de la patience, vous saurez ainsi composer toutes les teintes. Laissez le fond de votre papier éclaircir vos teintes et faire le blanc, mais ne le laissez jamais absolument nu. Le linge et la chair ne se peignent que si on a le secret de l'art. Qui vous dit que le vermillon clair est la chair et que le linge s'ombre de gris ? Mettez une étoffe blanche à côté d'un chou ou d'une touffe de roses et vous verrez si elle sera teintée de gris.

« Rejetez le noir, et ce mélange de blanc et de noir qu'on nomme le gris. Rien n'est noir, rien n'est gris. Ce qui semble gris est un composé de nuances claires qu'un œil exercé devine. Qui peint n'a point pour tâche, comme le maçon, de bâtir, le compas et l'équerre à la main, une maison sur le plan

fourni par l'architecte. Il est bon pour les jeunes gens d'avoir un modèle, mais qu'ils tirent le rideau sur lui pendant qu'ils peignent. Mieux est de peindre de mémoire, ainsi votre œuvre sera vôtre; votre sensation, votre intelligence et votre âme survivront alors à l'œil de l'amateur.

« Il va dans son écurie quand il veut compter les poils de son âne et déterminer la place de chacun.

« Qui vous dit qu'on doit chercher l'opposition de couleurs ?

« Quoi de plus doux à l'artiste que de faire discerner dans un bouquet de roses la teinte de chacune ? Deux fleurs semblables ne pourraient donc jamais être feuille à feuille.

« Cherchez l'harmonie et non l'opposition, l'accord et non le heurt. C'est l'œil de l'ignorance qui assigne une couleur fixe et immuable à chaque objet ; je vous l'ai dit, gardez-vous de cet écueil. Exercez-vous à le peindre accouplé ou ombré, c'est-à-dire voisin ou mis derrière l'écran d'objets, d'autres ou de semblables couleurs que lui. Ainsi vous plairez par votre variété et votre vérité — la vôtre. — Allez du clair au foncé et non du foncé au clair : votre travail ne sera jamais trop lumineux ; l'œil cherche à se récréer par votre travail, donnez-lui plaisir et non chagrin. C'est au faiseur d'enseignes qu'appartient la copie de l'œuvre d'autrui. Si vous reproduisez ce qu'un autre a fait, vous n'êtes plus qu'un faiseur de mélanges : vous émoussez votre sensibilité et immobilisez votre coloris. Que chez vous tout respire le calme et la paix de l'âme. Ainsi évitez la pose en mouvement. Chacun de vos personnages doit être à l'état statique. Quand Oumra a représenté le supplice d'Ocraï, il n'a point levé le sabre du bourreau, prêté au Khakhan un geste de menace et tordu dans des convulsions la mère du patient. Le sultan, assis sur son trône, plisse, sur son front, la ride de la colère ; le bourreau, debout, regarde Ocraï comme une proie qui lui inspire pitié ; la mère, appuyée sur un pilier, témoigne de sa douleur sans espoir par l'affaissement de ses forces et de son corps. Aussi une heure se passe-t-elle sans fatigue devant cette scène plus tragique dans son calme que si, la première minute passée, l'attitude impossible à garder eût fait sourire de dédain.

« Appliquez-vous à la silhouette de chaque objet ; la netteté du contour est l'apanage de la main qu'aucune hésitation de volonté n'affadit.

« Pourquoi embellir à plaisir et de propos délibéré ? Ainsi la vérité, l'odeur de chaque personne, fleur, homme ou arbre, disparaît ; tout s'efface dans une même note de joli qui soulève

le cœur du connaisseur. Ce n'est point à dire qu'il faille bannir le sujet gracieux, mais il est préférable de rendre comme et tel que vous voyez que de couler votre couleur et votre dessin dans le moule d'une théorie préparée à l'avance dans votre cerveau. »

Quelques murmures se font entendre dans le bosquet ; si le vent ne les eût emportées, on aurait pu entendre quelques paroles malsonnantes : Naturaliste !... Pompier !... mais le vent les emporta.

Cependant Mani fronça le sourcil, appela ses élèves : Anarchistes ! puis continua :

« Ne finissez pas trop ; une impression n'est point assez durable pour que la recherche de l'infini détail, faite après coup, ne nuise au premier jet ; ainsi vous en rafraîchissez la lave et d'un sang bouillonnant vous faites une pierre. Fût-elle un rubis, rejetez-la loin de vous.

« Je ne vous dirai point quel pinceau vous devez préférer, quel papier vous prendrez et à quelle orientation vous vous mettrez. Ce sont là choses que demandent les jeunes filles à longs cheveux et à esprit court, qui mettent notre art au niveau de celui de broder des pantoufles ou de faire de succulents gâteaux. »

Gravement Mani s'éloigna.

Gaiement la jeunesse s'envola.

En l'an X tout ceci se passa.

Voilà l'enseignement que donnait à ses élèves le Maître de l'école de Pont-Aven. Il y a bien des années, le peintre Maurice Denis écrivait que cette école dépasserait, un jour, le renom de l'école, plus fastueuse, de Fontainebleau. Ce jour est venu. — L'école de Pont-Aven ! Bien petite, à la vérité, l'Ecole : une vulgaire auberge. Mais, comme l'a très bien dit l'un des plus chers élèves de Gauguin — Armand Seguin — le maître et les écoliers firent de l'auberge un temple d'Apollon : « Ses murs se couvrirent de décorations qui stupéfiaient le rare voyageur, et nulle surface n'y fut épargnée : de nobles sentences encadraient de beaux dessins, les vitres du cabaret devinrent d'éblouissantes verrières », et le village tout entier du Pouldu fut semblable au jardin de Platon.

En ce temps-là, Gauguin, revenu de la Martinique,

possédait déjà toute sa maîtrise et gardait encore cette ardeur d'espérance et de foi qui l'obligeait à communiquer ses certitudes, à chercher des adeptes à sa doctrine, dans la pensée de grandes entreprises communes, où ses mains et son esprit se fussent multipliés. Ce n'était donc pas un enseignement purement objectif et désintéressé, que celui-là. Certes, à l'ombre lumineuse d'un tel maître on pouvait se développer, mais j'imagine bien qu'il fallait lui résister un peu pour ne pas se laisser opprimer par lui. Et il est remarquable que, tous, plus ou moins profondément pénétrés de son influence, aucun de ceux, pourtant, qui l'écoutèrent ne l'ait servilement imité, directement reproduit. Son despotisme les avertissait, les eût écartés, si la noblesse de ses systèmes et la splendeur de son exemple ne les eussent profondément conquis et retenus. Ils ont essayé de procéder de lui « par le fond », et non par les dehors. Cela est plus précieux pour la gloire de Gauguin que de simples répétitions de sa formule ; — plus précieux aussi pour l'intérêt général de l'art, et c'est par là que la petite école de Pont-Aven s'agrandit, qu'elle confine à Paris et y rayonne. Je crois retrouver à Pont-Aven plus d'un de nos artistes contemporains, jeunes encore, de qui la présence n'y fut jamais signalée. Moralement ceux-ci, très nombreux, ceux-là matériellement, en plus petite troupe — leur présence y fut bien réelle... Ensemble, et pour n'en nommer que quelques-uns : Seguin, qui se fit l'historiographe du « mouvement », Bernard, Maurice Denis, Filiger, Sérusier, Bonnard, Vuillard, Chamaillard, Verkade, O'Conor, le statuaire Durio, Maufra, Ranson, Mayol, Roy, et d'autres, et que d'autres encore ! Tous ont compris cette « synthèse amoureuse de la ligne » (1), cette « harmonie par dérivés dans l'enveloppement général de l'arabesque », cette orientation nécessaire et naturelle de la peinture à la décoration qui appelle le symbole, et qui, par conséquent,

(1) Armand Seguin, *l'Occident*, mars 1903.

exige un effort intérieur et individuel, d'une part, c'est-à-dire quelque chose à symboliser, et d'autre part met l'art pictural en relation avec tous les autres arts, et avec la foule, et avec la vie, mais pour la dominer. Tous ont compris que le grand révolutionnaire était en réalité le plus strictement *traditionaliste* des peintres, mais aussi que la tradition dont il se réclamait, vraie et austère, n'avait rien de commun avec celle de l'Académie, qu'elle dépassait même la Renaissance, jusque vers les époques primitives, — qu'elle était en réalité une ouverture nouvelle sur l'infini, par laquelle pouvaient passer à l'aise tous les talents, tous les tempéraments et mêmes plusieurs variétés d'esthétiques.

On peut donc dire que le geste de Gauguin fut surtout une indication générale, généralement profitable. Quant aux détails de son système, sans certes leur refuser le respect, il faut circonscrire leur valeur au pur domaine de la technique et ne pas oublier que chaque artiste est l'inventeur de la sienne. Gauguin lui-même — après avoir, en théorie, avec le jacobinisme intraitable qui lui était propre, précisé, défini, codifié et promulgué des lois et des règles, des restrictions surtout, et, peu s'en faut, des pénalités, s'il se mettait au travail pour son compte, s'il s'abandonnait à cette joie de créer qui était l'emploi naturel de sa vie, oubliait tout le premier ses préceptes, — et je crois bien que très vraiment il ne les a jamais appliqués.

Ce qui reste — outre l'œuvre — c'est l'exemple, c'est, comme de tous les grands maîtres, l'impulsion, la direction, la révélation. S'il nous était permis de donner à cette étude tous ses développements, nous ne serions pas induits, toutefois, par la révélation de Gauguin, à des incursions hors de l'art, et ceci la spécifie. A propos d'un Puvis de Chavannes, par exemple, la critique historique s'évoque fatalement ; avec un Carrière nous entrons, sans pouvoir nous en défendre, dans une atmosphère de spiritualité tendre et rationnelle où des considérations philosophiques et surtout morales surgis-

sent comme d'elles-mêmes : il y a, là, une direction pour la vie. Chez Gauguin, il y a une direction pour l'art ; sa révélation est esthétique et, dans son sens le plus large, son impulsion intéresse les autres arts, tous, seulement eux. Ce qui abonde en lui, ce qui rayonne de lui, ce n'est pas la tendresse, c'est la force, et elle est si riche qu'elle dépasse les bornes d'un art précis : à la fois instinctive et la sujette d'une conception très raisonnée, laquelle est surhumaine ou inhumaine, elle trouble et confond tous les éléments d'expression du beau et provoque l'architecture, la poésie et la musique à cette synthèse effective qui semble bien être le vœu définitif de l'Art.

Mais ceci est une conséquence que nous déduisons, nous, de la doctrine de Gauguin. Pour lui, sagement il limitait son enseignement à la peinture décorative, à la statuaire et à la céramique et, si nous constatons que chacune de ses œuvres semble solliciter le commentaire d'un poème, il nous le laisse à faire, prodiguant seulement ce trop de force qui était en lui à l'embellissement des choses de la vie quotidienne par d'incessantes inventions de décorateur, laissant ainsi, par tous les moyens, de son passage dans le temps et dans l'espace, une lumineuse trace de beauté. « Il inventait tout, dit Seguin ; il avait inventé son chevalet ; il avait inventé un procédé pour reproduire des aquarelles. » A son exemple, ses élèves inventaient leur boîte de couleurs, leur costume, leur chapeau et leurs sabots, je veux dire qu'ils transformaient en objets d'art tout ce qu'ils touchaient. Mais le maître, malgré ses généreux efforts pour le divulguer, gardait le secret, le don de son style.

A Pont-Aven (1888), entre les étapes de la Martinique et de la Provence, Gauguin, déjà maître, ai-je dit, atteint au dernier période de son évolution. Mais il n'avait pourtant pas encore oublié tout le peu qu'il a pu apprendre des autres, au cours d'une vie toujours aventureuse, il ne se connaît déjà, il n'a plus qu'à pénétrer plus avant dans les mystères personnels de sa

pensée. L'enseignement qu'il enseigne lui est, en ce sens, très profitable. Sa gloire y gagne aussi, et voilà que Paris s'émeut du bruit qu'on fait autour d'une esthétique nouvelle, et d'un homme qui savait douer de style les choses de la rue et de la maison, de la vie ordinaire.

Faut-il indiquer quelle fut sa part dans le prétendu mouvement de l'Art Nouveau ? Il est bien certain que, tout en le niant, les faiseurs, si parfaitement ignorants, eux, de tout style, qui varient agréablement sur le fastidieux thème de la mode moderne, ont de bien près étudié les sculptures et les céramiques venues de Pont-Aven. Seulement ils ne les ont pas comprises. Il eût été désirable, certes, que Gauguin lui-même présidât à cet embellissement de la vie, à cette union de la beauté et de la vie, justification ou prétexte du dit Art Nouveau. Pour mille raisons les praticiens n'eussent pu accepter son autorité, — et le mouvement avorta, comme nous voyons...

Il vaudrait mieux nous arrêter à déduire par quel chemin Gauguin était venu à ses théories de Pont-Aven, — à la *synthèse*, à la *caractéristique*, au *cloisonisme*, — et disons plus clairement d'un mot, au Symbolisme. Il faut me contenter de rappeler qu'il avait alors derrière lui, outre sa double origine dans deux mondes, sa vie de matelot et, en deçà de ses toutes premières études, les ateliers des impressionnistes à Paris, où il fit des recherches techniques, puis sa campagne de la Martinique où il prit, pour s'exprimer, le conseil de la Nature.

Les quatre artistes qu'il aima le plus, parmi ses contemporains et ses aînés, sont certainement Puvis de Chavannes, Degas, Odilon Redon et Cézanne. Quelque lien de parenté, non pas filiation ; grand cousinage. Il admirait Rodin, Carrière, Renoir, — chefs d'autres familles.

On me saura gré de donner ici cette note sur Degas, écrite le 20 janvier 1903, par Gauguin, à la Dominique.

Qui connaît Degas ? Personne ? — ce serait exagéré. — Quelques-uns seulement. Je veux dire le connaître bien.

Même de nom, il est inconnu pour les millions de lecteurs des journaux quotidiens. Seuls les peintres, beaucoup par crainte, le reste par respect, admirent Degas. Le comprennent-ils bien ?

Degas est né... je ne sais, mais il y a si longtemps qu'il est vieux comme Mathusalem. Je dis Mathusalem, parce que j'estime que Mathusalem à 100 ans devait être comme un homme de 30 ans à notre époque.

En effet, Degas est toujours jeune.

Il respecte Ingres, ce qui fait qu'il se respecte lui-même. A le voir, son chapeau de soie sur la tête, des lunettes bleues sur les yeux, il a l'air d'un parfait notaire, d'un bourgeois du temps de Louis-Philippe, sans oublier le parapluie.

S'il y a un homme qui cherche peu à passer pour un artiste, c'est bien celui-là : il l'est tellement ! Et puis il déteste toutes les livrées, même celle-là.

Il est très bon, mais, spirituel, il passe pour être rosse.

Méchant et rosse, est-ce la même chose ?

Un jeune critique qui a la manie d'émettre une opinion, comme les augures prononcent leurs sentences, a dit : « Degas, un bourru bienfaisant. » Degas, un bourru ! ! Lui qui, dans la rue, se tient comme un ambassadeur à la Cour. Bienfaisant ! ! C'est bien trivial. Il est mieux que cela.

Degas avait autrefois une vieille bonne hollandaise, relique de famille qui, malgré cela, ou peut-être à cause de cela, était insupportable.

Elle servait à table ; Monsieur ne causait pas. Les cloches de Notre-Dame de Lorette devenaient assourdissantse, et elle de s'écrier :

« C'est toujours pas pour votre Gambetta qu'elles sonneraient comme ça ! »

Ah ! Je vois ce que c'est. Bourru. Degas se défie de l'interview.

Les peintres cherchent son approbation, lui demandent son appréciation, et lui, le bourru, la rosse, pour éviter de dire ce qu'il pense, vous dit très aimablement : « Excusez-moi, mais je ne vois pas clair. Mes yeux... »

En revanche, il n'attend pas que vous soyez connu. Chez les jeunes il devine, et lui, le savant, ne parle jamais d'un défaut de science. Il se dit : « Assurément, plus tard, il saura, » et vous dit, tel un papa, comme à moi au début : « Vous avez le pied à l'étrier. »

Parmi les forts, personne ne le gêne.

Je me souviens aussi de Manet. Encore un que personne ne gênait. Il me dit autrefois, ayant vu un tableau de moi (au début...) que c'était très bien, et moi de répondre avec du respect pour le Maître : « Oh! je ne suis qu'un amateur ! » J'étais en ce temps employé d'agent de change et je n'étudiais l'art que la nuit et les jours de fête.

— Que non, dit Manet, il n'y a d'amateurs que ceux qui font de la mauvaise peinture.

Cela me fut doux.

Pourquoi, aujourd'hui me remémorant tout l'autrefois jusqu'à maintenant, suis-je obligé de voir (cela crève les yeux) presque tous ceux que j'ai connus, surtout les derniers jeunes que j'ai conseillés et soutenus *ne plus me connaître ?*

Je ne veux comprendre.

Je ne peux cependant pas me dire, en fausse modestie :

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà,
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

(VERLAINE.)

Car j'ai travaillé et bien employé ma vie, intelligemment même, avec courage. Sans pleurer. Sans déchirer ; j'avais cependant de très bonnes dents.

Degas dédaigne les théories d'art ; nullement préoccupé de technique.

A ma dernière exposition chez Durand-Ruel, *Œuvres de Tahiti, 91-92*, deux jeunes gens bien intentionnés ne pouvaient s'expliquer ma peinture. Amis respectueux de Degas, ils lui demandèrent, voulant être éclairés, son sentiment; avec ce bon sourire paternel, lui si jeune, il leur récita la fable du Chien et du Loup :

— Voyez-vous, Gauguin, c'est le loup.

Voilà l'homme ; quel est le peintre ?

Un des premiers tableaux connus de Degas, c'est un magasin de coton. Pourquoi le décrire ? Voyez-le plutôt, et surtout voyez-le bien, et surtout ne venez pas nous dire : « Nul ne sut mieux peindre le coton. » Il ne s'agit pas de coton, pas même de cotonniers.

Lui-même le sut si bien qu'il passa à d'autres exercices, mais déjà les défauts s'affirmaient, imprimaient leur marque et on put voir que, jeune, il était un Maître. Bourru déjà. Peu visibles, les tendresses des cœurs intelligents.

Elevé dans un monde élégant, il n'osa s'extasier devant ces

magasins des modistes de la rue de la Paix, les jolies dentelles, ces fameux tours-de-main de nos Parisiennes, pour vous torcher un chapeau extravagant. Les revoir aux courses campés crânement sur des chignons et, par-dessus, ou pour mieux dire, à travers tout cela, un bout de nez mutin au possible.

Et s'en aller pour se reposer de la journé à l'Opéra. Là, s'est dit Degas, tout est faux, la lumière, les décors, les chignons des danseuses, leur corset, leur sourire. Seuls vrais, les effets qui en découlent, la carcasse, l'ossature humaine, la mise en mouvement ; arabesques de toutes sortes. Que de force, de souplesse, de grâce ! A un certain moment, le mâle intervient avec une série d'entrechats, soutient la danseuse qui se pâme. Oui, elle se pâme, ne se pâme qu'à ce moment-là. Vous tous qui cherchez à coucher avec une danseuse, n'espérez pas un seul instant qu'elle se pâmera dans vos bras. C'est pas vrai. La danseuse ne se pâme que sur la scène.

Les danseuses de Degas ne sont pas des femmes, ce sont des machines en mouvement avec de gracieuses lignes prodigieuses d'équilibre. Arrangées comme un chapeau de la rue de la Paix, avec tout ce factice, si joli. Les gazes légères aussi se soulèvent et on ne songe pas à voir le dessous, pas même un noir qui dépare le blanc.

Les bras sont trop longs, dit le Monsieur qui, un mètre à la main, calcule si bien les proportions. Je le sais aussi : en tant que nature morte. Les décors ne sont pas des paysages, ce sont des décors. De Nittis en a fait aussi, et c'était beaucoup mieux.

Des chevaux de course, des jockeys dans des paysages, de Degas; très souvent des haridèles, montées par des singes. Dans tout cela pas de *motif;* seulement la vie des lignes, des lignes, encore des lignes. Son style, c'est lui. Pourquoi signe-t-il? Nul n'en a moins besoin que lui. En ces derniers temps, il fit beaucoup de nus. Les critiques en général virent la femme. Mais il ne s'agit pas de femmes, pas plus qu'autrefois il ne s'agissait de danseuses ; tout au plus, certaines phases de la vie connues par indiscrétion.

— De quoi s'agit-il? Le dessin était à terre, il fallait le relever et, regardant ces nus, je m'écrie : maintenant il est debout.

Chez l'homme, comme chez le peintre, tout est exemple. Degas est un des rares maîtres qui, n'ayant qu'à se baisser pour en prendre, a dédaigné les palmes, les honneurs, la for-

tune, sans aigreur, sans jalousie. Il passe dans la foule si simplement! Sa vieille bonne hollandaise est morte, sinon elle dirait encore : « C'est toujours pas pour vous qu'on sonnerait les cloches comme ça! »

Et ces courtes notes encore, sur quelques autres contemporains :

Critiques anodines.

Dans des sentiers convergents, des figures campagnardes, nulles de pensée, cherchent on ne sait quoi.

Cela pouvait être de Pissarro.

Sur le bord de la mer, un puits : quelques figures parisiennes, de rayures habillées et bigarrées, assoiffées d'ambition, sans doute, cherchant dans ce puits tari l'eau qui pourrait les désaltérer. Le tout, des confetti.

Cela pourrait être de Signac.

Les belles couleurs sans qu'on sans doute existent et se devinent derrière le voile que la pudeur a tiré. D'amour conçues, les fillettes évoquent la tendresse, les mains saisissent et caressent.

Sans hésiter, je dis que c'est de Carrière.

Cézanne. La vidangeuse, le vin à quatre sous, la maison du pendu.

Impossible à décrire. Faites mieux, allez les voir.

D'un compotier, les raisins mûrs dépassent la bordure ; sur le linge les pommes vert-pomme et celles rouge-prune se marient. Les blancs sont bleus et les bleus sont blancs.

Un sacré peintre, que ce Cézanne.

Avec un camarade devenu célèbre, il se rencontre en se croisant sur le Pont des Arts.

— Tiens! Cézanne! Où vas-tu?

— Comme tu vois, je vais à Montmartre, et toi, à l'Institut.

Carolus Duran se plaint des impressionnistes, de leur palette : « C'est si simple! dit-il, voyez Vélasquez : un blanc, un noir... »

Si simple que cela, les blancs et les noirs, de Vélasquez?

J'aime à entendre ces gens-là. Dans ces jours terribles où on ne se croit bon à rien, où on jette le pinceau, — qu'on se souvienne d'eux, l'espoir renaît.

Bien qu'on l'ait longtemps compté dans leur groupe et bien qu'il ne leur soit, en somme, jamais devenu tout à fait étranger, Gauguin ne fit qu'un court stage parmi

les impressionnistes. L'œuvre la plus importante qu'il nous ait donnée dans leur formule date de 1881 ; c'est cette *Femme nue*, qui souleva la réprobation de toute la critique. Naturellement, dans cette voie, avec sa hardiesse naturelle, Gauguin était allé à toutes les outrances; mais aussi manifestait-il déjà sa force. Jeune alors, l'impressionnisme se réclamait encore de Delacroix et se contenait dans les sobres lignes de Manet — Manet, le peintre que Gauguin a le plus regardé — après Corot, Ingres et Raphaël. Il existe (où est-elle?) une copie de la *Belle Olympia* signée Paul Gauguin, — un chef-d'œuvre en marge d'un chef-d'œuvre.

C'est la Martinique qui libéra le futur maître symboliste. Il y retrouva les aspirations et les inspirations de ses premiers rêves, une exubérance sœur de la sienne, une richesse de couleurs qui éveilla sa palette. Là encore il comprit que, pour rendre la matière, ou plutôt pour la maîtriser, pour s'ajouter victorieusement à elle, il ne faut pas composer devant elle. Grande vérité générale, du moins pour l'artiste décorateur; de l'avoir comprise, Gauguin se sentit soudainement rapproché de son but propre comme de la vérité générale. Il pouvait désormais réaliser « un beau personnel, le seul humain », comme il aimait à dire.

C'est donc avec des trésors d'observations, de méditations, des convictions esthétiques bien assises, qu'il vint en Bretagne; il s'y établit, cherchant à ces confins de l'Occident, où le retenaient des sympathies d'atavisme ou de préexistence, les motifs des synthèses décoratives qu'il projetait.

Les impressionnistes allaient alors au scientifisme, à l'art chimique et à la production du chef-d'œuvre à coup sûr, par une certaine mathématique mécanique, un procédé très ingénieux qui permet de saisir la vibration de la lumière, de faire trembler les figures dans l'atmosphère de la toile, mais qui peut-être est peu favorable à l'expression plastique de la pensée et du sentiment. Gauguin rompit avec les impressionnistes. Déci-

dément, il s'acheminait vers le passé, et cette Bretagne pleine d'immémoriaux monuments d'un art si naïf et si savant devait à merveille le servir. Devant ces vieux calvaires où si simplement s'exprima, si instinctivement, la douleur d'artistes chrétiens déjà et encore barbares, devant ces témoignages d'une humanité primitive et fervente, grave, réfléchie, mais point privée du don d'enfance, Gauguin frémit : c'était le dernier avertissement. La Martinique avait ravivé en lui l'ivresse de la matière tout en lui enseignant à se défier d'elle ; la Bretagne lui rappelait que l'esprit de l'homme peut s'exprimer de la façon la plus émouvante en s'interdisant le détail, le fini, en sacrifiant tout à l'unité subjective par une synthèse audacieuse, que partout, sur la terre, l'humanité en son innocence a spontanément improvisée. Egypte primitive, contemporaine de l'Inde et du Mexique : arts hindou, aztèque, mexicain, — un seul art ! Il avait fait dans la vieille Bretagne une réapparition discrète, comme hors de l'histoire en pleine histoire, et il s'y manifestait avec cette même sobriété qui est la vraie richesse, avec ce dédain de la grâce, non exclusif de réelles beautés. Le chiffre des figures, dans leur massive ampleur, triomphait des maigreurs anguleuses, des attitudes grotesques et affirmait qu'on peut créer du beau, non pas en dépit du laid, mais avec le laid, à la condition que la synthèse des lignes simples se réduise, pour être significative, et, toute vivante, se soumette à l'enveloppement rude d'une rigoureusement harmonique arabesque.

J'ai dit comment, par ses origines mêmes, Gauguin devait être fatalement attrait à cet idéal primitif, d'art de plein air et populaire, mystique et massif. Il obéissait donc à sa loi. Comment a-t-on pu lui reprocher d'avoir appauvri et immobilisé le sentiment de la vie ? Nous avons vu que le professeur Mani conseille à ses élèves de ne point prendre le modèle en mouvement, de le ramener à l'état statique, — et comment veut-on qu'une synthèse s'agite, se déplace ? Mais si vous entendez que l'immobilité soit l'absence de la vie, ce n'est point de Gau-

guin que vous parlez ; ce n'est point de ces figures où il est impossible de ne pas sentir que la vie s'est repliée, concentrée et qu'elle emprunte une intensité prodigieuse à la privation de ces détails où la vraie vie, non pas se multiplie, mais se dissémine. Quant à un appauvrissement, la critique est encore plus incompréhensible. Veut-on dire que la tristesse, ordinairement empreinte dans de telles créations, écarte toute idée de luxe, d'abondance, de joie ? Mais si cette tristesse est, encore une fois, intense — et je répète à dessein le mot qui ne se supplée pas —, si elle s'exprime jusque dans les plis désolés de la moindre draperie, si elle s'impose à toute sensibilité par les contours mêmes, heurtés, brisés, de la ligne totale, cette tristesse est *riche*, au seul sens que l'art puisse accepter sous ce mot.

Tout ce qu'on peut accorder sur ce point, à propos seulement des tableaux de Bretagne, et non pas de tous — exceptez principalement (1) le *Christ jaune*, le *Jardin des olives*, le *Combat de Jacob avec l'Ange* — c'est qu'à la beauté sombre des lignes manquait, pour que l'œuvre de Gauguin fût définitivement la sienne, cette splendeur des couleurs dont il avait, du reste, la nostalgie. Ici, à cette date, intervient, dans la vie de l'artiste, cet épisode qui porte le nom de Vincent Van Gogh — Van Gogh, l'enivré des grandes lueurs éclatantes, le dévot du jaune et du tourne-sol ! Il travaillait alors dans les environs d'Arles, la vieille cité provençale. Il y appela Gauguin, vers le soleil... On sait combien tristement fut interrompue par la mort de l'un deux l'amitié des deux artistes.

Mais il faut laisser la parole à Gauguin lui-même ; les lignes que voici feront plus que tous mes commentaires pour vous aider à pénétrer dans l'intimité de cette âme, simple avec des complications très spéciales, et sensible avec l'invincible horreur de laisser voir sa sensibilité.

(1) Une prochaine exposition d'un considérable ensemble d'œuvres de Gauguin, rue Laffitte, à la galerie Vollard, me donnera l'occasion d'apprécier individuellement quelques-unes de ses toiles et de ses sculptures ; c'est pourquoi je m'abstiens ici de toute description.

Voilà bien longtemps que j'ai envie d'écrire sur Van Gogh, et je le ferai certainement un beau jour que je serai en train : pour le moment, je vais raconter à son sujet, ou pour mieux dire à notre sujet, certaines choses aptes à faire cesser une erreur qui a circulé dans certains cercles.

Le hasard a fait que, durant mon existence, plusieurs hommes qui m'ont fréquenté et discuté avec moi sont devenus fous.

Les deux frères Van Gogh sont dans ce cas, et quelques-uns, mal intentionnés, d'autres avec naïveté, m'ont attribué leur folie. Certainement quelques-uns peuvent avoir plus ou moins d'ascendant sur leurs amis, mais de là à provoquer la folie, il y a loin. Bien longtemps avant la catastrophe, Vincent m'écrivit de la maison de santé où on le soignait :

« Que vous êtes heureux d'être à Paris ! C'est encore là où se trouvent les sommités, et certainement vous devriez consulter un spécialiste pour vous guérir de la folie. » Ne sommes-nous pas tous un peu fous? Le conseil était bon, c'est pourquoi je ne l'ai pas suivi, par contradiction sans doute.

Les lecteurs du *Mercure* ont pu voir, dans une lettre de Vincent, publiée il y a quelques années, l'insistance qu'il mettait à me faire venir à Arles pour fonder, à son idée, un atelier dont je serais le directeur.

Je travaillais en ce temps à Pont-Aven, en Bretagne, et soit que mes études commencées m'attachaient en cet endroit, soit que par un vague instinct je prévoyais quelque chose d'anormal, je résistai longtemps, jusqu'au jour où, vaincu par les élans sincères d'amitié de Vincent, je me mis en route.

J'arrivai à Arles fin de nuit et j'attendis le petit jour dans un café de nuit. Le patron me regarda et s'écria : « C'est vous le copain : je vous reconnais. »

Un portrait de moi que j'avais envoyé à Vincent est suffisant pour expliquer l'exclamation de ce patron. Lui faisant voir mon portrait, Vincent lui avait expliqué que c'était un copain qui devait venir prochainement.

Ni trop tôt, ni trop tard, j'allai réveiller Vincent. La journée fut consacrée à mon installation, à beaucoup de bavardages, à de la promenade pour admirer les beautés d'Arles et des Arlésiennes, dont, entre parenthèses, je n'ai pu me décider à être enthousiaste.

Dès le lendemain nous étions à l'ouvrage : lui, en continuation, et moi, à nouveau. Il faut vous dire que je n'ai jamais eu les facilités cérébrales que les autres, sans tour-

ment, trouvent au bout de leur pinceau. Ceux-là débarquent du chemin de fer, prennent leur palette et, en rien de temps, vous campent un effet de soleil. Quand c'est sec, cela va au Luxembourg et c'est signé : Carolus Duran.

Je n'admire pas le tableau, mais j'admire l'homme : — lui si sûr, si tranquille! — moi, si incertain, si inquiet!

Dans chaque pays, il me faut une période d'incubation, apprendre chaque fois l'essence des plantes, des arbres, de toute la nature, enfin, si variée et si capricieuse, ne voulant jamais se faire deviner et se livrer.

Je restai donc quelques semaines avant de saisir clairement la saveur âpre d'Arles et des environs. N'empêche qu'on travaillait ferme, surtout Vincent. Entre deux êtres, lui et moi, l'un était tout volcan et l'autre, bouillant aussi, mais en dedans; il y avait en quelque sorte une lutte qui se préparait.

Tout d'abord je trouvai en tout et pour tout un désordre qui me choquait. — La boîte de couleurs suffisait à peine à contenir tous ces tubes pressés, jamais refermés, et malgré tout ce désordre, tout ce gâchis, un tout rutilait sur la toile : dans ses paroles aussi. Daudet, de Goncourt, la Bible brûlaient ce cerveau de Hollandais. A Arles, les quais, les ponts, les bateaux, tout le Midi devenait pour lui la Hollande. Il oubliait même d'écrire le hollandais et, comme on a pu voir par la publication de ses lettres à son frère, il n'écrivait jamais qu'en français, et cela admirablement, avec des *Tant qu'à, quant à* à n'en plus finir.

Malgré tous mes efforts pour débrouiller dans ce cerveau désordonné une raison logique dans ses opinions critiques, je n'ai pu m'expliquer tout ce qu'il y avait de contradictoire entre sa peinture et ses opinions. Ainsi, par exemple, il avait une admiration sans bornes pour Meissonnier et une haine profonde pour Ingres. Degas faisait son désespoir et Cézanne n'était qu'un fumiste. Songeant à Monticelli, il pleurait.

Une de ses colères, c'était d'être forcé de me reconnaître une grande intelligence, tandis que j'avais le front trop petit, signe d'imbécillité. Au milieu de tout cela, une grande tendresse, ou plutôt, un altruisme d'Evangile.

Dès le premier mois, je vis nos finances en commun prendre les mêmes allures de désordre. Comment faire ? La situation était délicate, la caisse étant remplie, modestement, par son frère, employé dans la maison Goupil ; pour ma part, en combinaison d'échanges de tableaux. Parler : il le fallait, et se heurter contre une susceptibilité très grande. Ce n'est donc

qu'avec beaucoup de précautions et bien des manières câlines peu compatibles avec mon caractère, que j'abordai la question. Il faut l'avouer, je réussis plus facilement que je ne l'avais supposé.

Dans une boîte, tant pour promenades nocturnes et hygiéniques, tant pour le tabac, tant aussi pour dépenses imprévues, y compris le loger. Sur tout cela, un morceau de papier et un crayon pour inscrire honnêtement ce que chacun prenait dans cette caisse. Dans une autre boîte, le restant de la somme divisé en quatre parties pour la dépense de nourriture, chaque semaine. Notre petit restaurant fut supprimé et, un petit fourneau à gaz aidant, je fis la cuisine tandis que Vincent faisait les provisions, sans aller bien loin de la maison. Une fois, pourtant, Vincent voulut faire une soupe, mais je ne sais comment il fit ses mélanges — sans doute comme les couleurs sur ses tableaux — toujours est-il que nous ne pûmes la manger. Et mon Vincent de rire en s'écriant : « Tarascon ! La casquette au père Daudet ! »

Sur le mur, avec de la craie, il écrivit :

Je suis Saint Esprit.
Je suis sain d'esprit !

Combien de temps sommes-nous restés ensemble ? Je ne saurais le dire, l'ayant totalement oublié. Malgré la rapidité avec laquelle la catastrophe arriva, malgré la fièvre de travail qui m'avait gagné, tout ce temps me parut un siècle.

Sans que le public s'en doute, deux hommes ont fait là un travail colossal, utile à tous les deux — peut-être à d'autres. Certaines choses portent leur fruit.

Vincent, au moment où je suis arrivé à Arles, était en plein dans l'école néo-impressionniste, et il pataugeait considérablement, ce qui le faisait souffrir ; non point que cette école, comme toutes les écoles, soit mauvaise, mais parce qu'elle ne correspondait pas à sa nature si peu patiente et si indépendante.

Avec tous ses jaunes sur violets, tout ce travail en complémentaires, travail désordonné de sa part, il n'arrivait qu'à de douces harmonies incomplètes et monotones ; le son du clairon y manquait.

J'entrepris la tâche de l'éclairer, ce qui me fut facile, car je trouvai un terrain riche et fécond. Comme toutes les natures originales et marquées au sceau de la personnalité, Vincent n'avait aucune crainte du voisin et aucun entêtement.

Dès ce jour, mon Van Gogh fit des progrès étonnants ; il semblait entrevoir tout ce qui était en lui et de là toute cette série de soleils sur soleils en plein soleil.

Avez-vous vu le portrait du Poète?

La figure et les cheveux, jaune de chrôme. 1.

Le vêtement jaune de chrôme. 2.

La cravate jaune de chrôme. 3. Avec une épingle émeraude vert émeraude.

Sur un fond jaune de chrôme. 4.

C'est ce que me disait un peintre italien et il ajoutait :

— Tout est jaune : je ne sais plus ce que c'est que la *pintoure !*

Il serait oiseux d'entrer ici dans des détails de technique. Ceci dit pour vous informer que Van Gogh, sans perdre un pouce de son originalité, a trouvé de moi un enseignement fécond. Et chaque jour il m'en était reconnaissant. Et c'est ce qu'il veut dire quand il écrit à Albert Aurier qu'il doit beaucoup à Paul Gauguin.

Quand je suis arrivé à Arles, Vincent se cherchait, tandis que moi, beaucoup plus vieux, j'étais un homme fait. A Vincent je dois quelque chose, c'est, avec la conscience de lui avoir été utile, *l'affermissement* de mes idées picturales antérieures; puis, dans les moments difficiles, je me souviens, grâce à lui, qu'on trouve plus malheureux que soi.

Quand je lis ce passage: « Le dessin de Gauguin rappelle un peu celui de Van Gogh, » je souris.

Dans les derniers temps de mon séjour, Vincent devint excessivement brusque et bruyant, puis silencieux. Quelques soirs je surpris Vincent qui, levé, s'approchait de mon lit.

A quoi attribuer mon réveil, en ce moment ?

Toujours est-il qu'il suffisait de lui dire très gravement :

« Qu'avez-vous, Vincent? » pour que sans mot dire il se remît au lit, pour dormir d'un sommeil de plomb.

J'eus l'idée de faire son portrait en train de peindre la nature morte qu'il aimait tant — des tourne-sols. Et le portrait terminé il me dit : « C'est bien moi, mais moi devenu fou. »

Le soir même, nous allâmes au café : il prit une légère absinthe.

Soudainement, il me jeta à la tête le verre et son contenu. J'évitai le coup et, le prenant à bras le corps, je sortis du café, traversai la place Victor-Hugo et, quelques minutes après,

Vincent se trouvait sur son lit où, en quelques secondes, il s'endormit pour ne se réveiller que le matin.

A son réveil, très calme il me dit :

— Mon cher Gauguin, j'ai un vague souvenir que je vous ai offensé hier soir.

— Je vous pardonne volontiers et d'un grand cœur, mais la scène d'hier pourrait se produire à nouveau et si j'étais frappé je pourrais ne pas être maître de moi et vous étrangler. Permettez-moi donc d'écrire à votre frère pour lui annoncer ma rentrée.

Quelle journée, mon Dieu !

Le soir arrivé, j'avais ébauché mon dîner et j'éprouvai le besoin d'aller seul prendre l'air aux senteurs des lauriers en fleurs. J'avais déjà traversé presque entièrement la place Victor-Hugo, lorsque j'entendis derrière moi un petit pas rapide et saccadé, que je connaissais bien. Je me retournai au moment même où Vincent se précipitait sur moi, un rasoir ouvert à la main. Mon regard dut à ce moment être bien puissant, car il s'arrêta et, baissant la tête, il reprit en courant le chemin de la maison.

Ai-je été lâche en ce moment et n'aurais-je pas dû le désarmer et chercher à l'apaiser? Souvent j'ai interrogé ma conscience et je ne me fais aucun reproche.

Me jette la pierre qui voudra.

D'une seule traite, je fus à un bon hôtel d'Arles où, après avoir demandé l'heure, je retins une chambre et je me couchai.

Très agité, je ne pus m'endormir que vers trois heures du matin et je me réveillai assez tard, vers 7 heures et demie.

En arrivant sur la place, je vis rassemblée une grande foule. Près de notre maison, des gendarmes et un petit monsieur au chapeau melon, qui était le commissaire de police.

Voici ce qui s'était passé.

Van Gogh rentra à la maison et, immédiatement, se coupa l'oreille juste au ras de la tête. Il dut mettre un certain temps à arrêter l'hémorragie, car le lendemain de nombreuses serviettes mouillées s'étalaient sur les dalles des deux pièces du bas.

Le sang avait sali les deux pièces et le petit escalier qui montait à notre chambre à coucher.

Lorsqu'il fut en état de sortir, la tête enveloppée, un béret basque tout à fait enfoncé, il alla tout droit dans une maison où, à défaut de payse, on trouve une connaissance, et donna

au « factionnaire » son oreille bien nettoyée et renfermée dans une enveloppe. « Voici, dit-il, en souvenir de moi. » Puis il s'enfuit et rentra chez lui où il se coucha et s'endormit. Il eut soin, toutefois, de fermer les volets et de mettre, sur une table, près de la fenêtre, une lampe allumée.

Dix minutes après, toute la rue accordée aux filles de joie était en mouvement et on jasait sur l'événement.

J'étais loin de me douter de tout cela lorsque je me présentai sur le seuil de notre maison et lorsque le monsieur au chapeau melon me dit à brûle-pourpoint, d'un ton plus que sévère :

« Qu'avez-vous fait, Monsieur, de votre camarade ? » — « Je ne sais. » — « Que si... vous le savez bien... il est mort. »

Je ne souhaite à personne un pareil moment, et il me fallut quelques longues minutes pour être apte à penser et comprimer les battements de mon cœur.

La colère, l'indignation, et la douleur aussi, et la honte de tous ces regards, qui déchiraient toute ma personne, m'étouffaient et c'est en balbutiant que je dis : « C'est bien, Monsieur, montons et nous nous expliquerons là-haut. » Dans le lit, Vincent gisait complètement enveloppé par les draps, blotti en chien de fusil : il semblait inanimé. Doucement, bien doucement, je tâtai le corps dont la chaleur annonçait la vie assurément. Ce fut pour moi comme une reprise de toute mon intelligence et de mon énergie.

Presque à voix basse, je dis au commissaire de police : « Veuillez, Monsieur, réveiller cet homme avec beaucoup de ménagements et, s'il demande après moi, dites-lui que je suis parti pour Paris, ma vue pourrait lui être funeste. »

Je dois avouer qu'à partir de ce moment ce commissaire de police fut aussi convenable que possible et, intelligemment, il envoya chercher un médecin et une voiture.

Une fois réveillé, Vincent demanda après son camarade, puis sa pipe et son tabac, songea même à demander la boîte qui était en bas et contenait notre argent. Un soupçon, sans doute ! qui m'effleura, étant déjà armé contre toute souffrance.

Vincent fut conduit à l'hôpital où, aussitôt arrivé, son cerveau commença à battre la campagne.

Tout le reste, on le sait dans le monde que cela peut intéresser et il serait inutile d'en parler, si ce n'est cette extrême souffrance d'un homme qui, soigné dans une maison de fous, s'est vu, par intervalles mensuels, reprendre la raison suffi-

samment pour comprendre son état et peindre avec rage les tableaux admirables qu'on connaît.

La dernière lettre que j'ai eue était datée d'Auvers, près Pontoise. Il me disait qu'il avait espéré guérir assez pour venir me retrouver en Bretagne, mais qu'aujourd'hui il était obligé de reconnaître l'impossibilité d'une guérison.

« Cher maître (la seule fois qu'il avait prononcé ce mot), il est plus digne, après vous avoir connu et vous avoir fait de la peine, de mourir en bon état d'esprit qu'en état qui dégrade. »

Et il se tira un coup de pistolet dans le ventre et ce ne fut que quelques heures après, couché dans son lit, et fumant sa pipe, qu'il mourut ayant toute sa lucidité d'esprit, avec amour pour son art et sans haine des autres.

Dans les *Monstres*, Jean Dolent écrit :

« Quand Gauguin dit « Vincent », sa voix est douce. »

Ne le sachant pas, mais l'ayant deviné, Jean Dolent a raison.

On sait pourquoi...

Et cette touchante petite page encore, à propos de Vincent :

Avant. — Hiver 86. — La neige commence à tomber, c'est l'hiver; je vous fais grâce du linceul, c'est simplement la neige. Les pauvres gens souffrent : souvent les propriétaires ne comprennent pas cela.

Or, ce jour de décembre, dans la rue Lepic de notre bonne ville de Paris, les piétons se pressent plus que de coutume, sans aucun désir de flâner. Parmi ceux-là un frileux, bizarre par son accoutrement, se dépêche de gagner le boulevard extérieur. Peau de bique l'enveloppe, bonnet de fourrure — du lapin sans doute — la barbe rousse hérissée. Tel un bouvier.

Ne soyez pas observateur à demi et, malgré le froid, ne passez pas votre chemin sans examiner avec soin la main blanche et harmonieuse, l'œil bleu si clair, si enfant. C'est un pauvre gueux, assurément.

Il se nomme Vincent Van Gogh.

Hâtivement, il entre chez un marchand de flèches sauvages, vieilles ferrailles et tableaux à l'huile bon marché.

Pauvre artiste! Tu as donné une parcelle de ton âme en peignant cette toile que tu viens vendre.

C'est une petite nature morte — des crevettes roses sur un papier rose.

— Pouvez-vous me donner pour cette toile un peu d'argent pour m'aider à payer mon loyer ?

— Mon Dieu, mon ami, la clientèle devient difficile, elle me demande du Millet bon marché ; puis, vous savez, ajoute le marchand, votre peinture n'est pas très gaie. La Renaissance est aujourd'hui sur le boulevard. Enfin, on dit que vous avez du talent et je veux faire quelque chose pour vous. Tenez, voilà cent sous.

Et la pièce ronde tinta sur le comptoir. Van Gogh prit la pièce sans murmurer, remercia le marchand et sortit. Péniblement il remonta la rue Lepic : arrivé près de son logis, une pauvre « sortie de Saint-Lazare » sourit au peintre, désirant sa clientèle. La belle main blanche sortit du paletot : Van Gogh était un liseur, il pensa à la fille Elisa, et sa pièce de 5 francs devint la propriété de la malheureuse. Rapidement, comme honteux de sa charité, il s'enfuit, l'estomac creux.

Après. — Un jour viendra, et je le vois comme s'il était venu. J'entre à la salle nº 9 de l'Hôtel des Ventes : le commissaire priseur vend une collection de tableaux.

— 400 fr. *les Crevettes roses*..., 450... 500... Allons, Messieurs, cela vaut mieux que ça... Personne ne dit mot ?... Adjugé, *les Crevettes roses*, par Vincent Van Gogh...

La mort de Vincent Van Gogh, et l'avortement de l'entreprise imaginée par son cerveau malade entraînèrent la ruine de la grande petite école de Pont-Aven. Mais Gauguin désormais était bien et définitivement Gauguin tout entier. A Tahiti, où il fit en 1891 et 1892 un premier séjour, il accomplit ses plus incontestables chefs-d'œuvre, — oui, je dis bien, ceux-là même dont la vente à Paris fut un ridicule désastre. Dans l'humanité enfantine et sculpturale de là-bas il trouva ses vrais modèles, et, dans la flore adorable de l'Ile Heureuse, leur cadre nécessaire : la matière, entre toutes, dont son esprit devait être la matrice. Ce n'est pas des choses d'art datées de Tahiti, notamment pendant ce premier séjour qu'on pourrait dire : immobilité, appauvrissement. Peinture musicale, à grand orchestre, aux belles harmonies vastes, où le thème et les variations sont si étroitement, si magnifiquement unis ! Couleurs franches, hardiment installées les unes auprès des autres et s'harmo-

nisant malgré leur audace par des dégradations chantantes où vibre l'air, seigneur des tons. Dans les statues gigantesques des idoles Maories, qu'il a peut-être inventées, Gauguin a retrouvé les belles masses de pierre naïvement et finement dégrossies qu'il avait aimées en Bretagne ; il y prit le prétexte des contrastes essentiels à l'expression de sa pensée.

§

Cependant, il faut le dire à la honte des maîtres de cet instant et à notre douleur, Gauguin n'aura pas fait, n'aura pas pu faire la grande preuve totale et une que lui eût permise la décoration de vastes murs. Nous n'en avons que des morceaux sublimes.

Exemplairement, la destinée de cet artiste est représentative du sort abominable imposé par cette société aux amoureux du beau qui lui dédient leur vie. Comme il y a des poètes maudits, Gauguin fut un peintre maudit. « En art, disait-il, il n'y a que révolutionnaires ou plagiaires. » Mais il n'y a d'heureux, dans l'acception immédiate du mot, que les plagiaires. Gauguin a souffert beaucoup. Il fut constamment exilé, et sa retraite définitive dans l'île où il nous avait fuis — dans l'île d'où naguère il me rapportait, pour que j'en fisse *Noa-Noa*, lui-même un petit livre maudit, ses souvenirs, ses regrets — ne fut qu'une image dernière de toute sa vie.

Lui rendra-t-on justice, aujourd'hui ? Ou la haine et l'incompréhension, même devant la mort, refuseront-elles de désarmer ? Nous contestera-t-on encore qu'il sonne de la vraie gloire, pure et grave, dans ces chères syllabes : Paul Gauguin ?

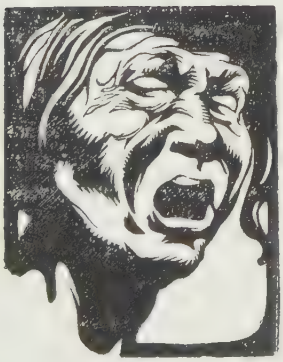
Il n'est pas encore au Luxembourg... On m'a dit que l'homme avait nui à l'artiste. Eh bien, l'homme n'est plus là...

Il y a plusieurs élèves de Gauguin, au Luxembourg. Ne pourraient-ils s'arranger entre eux pour faire une petite place à leur maître ?

Parlons plus franc : il est honteux, il est scandaleux

que dans un musée d'artistes modernes, qui doit compte au public — sans que celui-ci ait à subir les préférences ou les caprices, la science, ou l'ignorance de la Direction des Beaux-Arts, — des manifestations « marquantes » de la peinture et de la sculpture contemporaines, il est invraisemblable que nous ne trouvions rien du grand peintre et du grand statuaire Paul Gauguin. Et sous les espèces, au moins, bien modestes, en vérité, de l'installation de deux de ses œuvres parmi celles (de ses pairs ? disons :) de ses contemporains, nous demandons qu'on se hâte de réparer une longue iniquité.

CHARLES MORICE.



LE PAIN NOIR

—

(*Suite* [1])

IX

La nuit tombait quand Thérèse arriva à G... Le quai de la gare, mal éclairé par deux pauvres réverbères, présentait un aspect lugubre ; on n'y voyait personne, sauf le chef, qui se tenait debout au bord de la voie. Toutefois, lorsqu'elle fut descendue de voiture, un homme, qui était assis sur un banc, contre le mur, se détacha de l'ombre. Elle reconnut son mari. Bien qu'il ne fût pas certain de la voir rentrer le jour même, il était venu l'attendre à tout hasard. Il lui prit la main et demanda si elle avait fait un bon voyage. — Elle répondit que oui, à voix presque basse.

Lorsqu'ils eurent quitté la gare, la pluie se mit à tomber. Dans les champs, l'obscurité était si épaisse qu'ils voyaient à peine leur route. Blottis sous le même parapluie, ils marchaient côte à côte, sans parler. Ils semblaient tous deux écouter le bruit de leurs pas dans la boue et le murmure de l'averse dans les champs de betteraves.

En rentrant, Thérèse vit que son mari l'avait attendue pour souper. Il avait même acheté du pain blanc. Cette attention augmenta sa tristesse. Elle aurait voulu lui dire quelque chose. Mais quoi ? Parler de son fils ? Lui avouer ce qui s'était passé là-bas ? Elle n'en avait pas la force et, d'ailleurs,

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 165.

elle craignait de l'irriter. En coupant du pain, elle demanda :

— Il n'est rien survenu pendant la journée? Tout s'est bien passé ?...

— Tout s'est bien passé, répondit-il.

Ils se turent. Leduc attendait évidemment des renseignements de la part de Thérèse, mais il ne voulut pas la questionner. Il agissait ainsi par amour-propre, d'abord (il avait juré de ne plus jamais s'occuper de son fils), ensuite parce qu'il pensait que, si elle avait quelque chose de bon à dire, elle le raconterait d'elle-même. — Il interpréta son silence comme l'aveu d'une déception.

— Après tout, cela m'est égal, se dit-il.

Et cependant, immédiatement après avoir prononcé ces mots, il se sentit devenir triste. Pendant la journée, tout en se défendant d'attendre n'importe quoi d'Alfred, il n'avait pu s'empêcher d'espérer que quelque chose d'heureux sortirait du voyage de sa femme... Maintenant, voilà que ses rêves étaient de nouveau emportés comme par un coup de vent !...

Il mangeait machinalement, la tête baissée, écoutant le crépitement de la pluie sur le toit et le glouglou de la gouttière, qui dégorgeait son eau sur les pavés de la cour.

Comme Thérèse n'entamait pas sa tartine, il demanda :

— Pourquoi ne manges-tu pas?

— J'ai mal à la tête, dit-elle... Je vais me coucher.

Ils étaient au lit depuis quelques minutes, lorsqu'il s'aperçut qu'elle pleurait silencieusement.

X

Bodson passa le lendemain.

— Il paraît que tu as été à Bruxelles, dit-il de sa voix bourrue.

— Oui, répondit-elle.

— Hé bien ?...

Thérèse haussa tristement les épaules.

— Tu as élevé un chien, dit-il...

Quelques instants après, il grommela :

— Et moi, j'ai nourri sept rats.

Son cabriolet s'éloignait, lorsque Céline arriva. Thérèse, redoutant aussi ses questions, l'accueillit sans enthousiasme. Mais la jeune fille ne l'interrogea guère et se contenta facilement de ses réponses évasives. Elle avait elle-même une grande nouvelle à annoncer : Jules venait d'obtenir la place qu'il postulait depuis longtemps. Il allait gagner deux mille francs ! Céline ne voyait plus d'obstacles devant elle. Le bonheur s'offrait, cette fois, comme un fruit facile à cueillir. Elle le sentait à portée de sa main et en savourait déjà les ivresses avec de délicieux battements de cœur.

Jules lui avait fait cadeau d'une petite bague. Elle la portait fièrement au doigt et la regardait à chaque instant.

Elle revint le dimanche suivant avec son fiancé, qui voulait faire ses adieux aux époux Leduc.

Jean s'extasia sur la chance du jeune homme.

— Tu vas donc gagner deux *gros* billets, dit-il. Veinard !... Te voilà plus heureux qu'un roi !

L'autre se rengorgea : Oui, il était plus heureux qu'un roi !

Après avoir pris le café, les amoureux se promenèrent quelque temps au jardin, puis ils s'assirent sous la tonnelle.

Jules glissa son bras autour de la taille de Céline et, de sa main libre, attira sur ses genoux une

des mains de la jeune fille. Ils restèrent ensuite immobiles comme un groupe de marbre.

Debout devant la fenêtre de sa chambre, Thérèse les observait, cachée par le rideau. A travers les branches à moitié dénudées des groseilliers, elle voyait le visage resplendissant de Céline, la face souriante de Jules ; elle vit aussi la jeune fille se lever, cueillir quelques pensées qui achevaient de mourir et les fixer à la boutonnière du jeune homme ; elle vit enfin deux têtes qui se rapprochaient, des lèvres qui s'unissaient et qui, une fois unies, ne parvenaient plus à se détacher...

La vieille femme se passa la main sur le front et s'éloigna, le visage pâle, le cœur serré. Jamais le bonheur d'autrui ne lui avait causé pareille souffrance.

XI

Au commencement de l'hiver, on s'occupa beaucoup à G... de M^lle^ de Sart. Sa faiblesse était maintenant si grande qu'elle n'avait pu, comme les années précédentes, se rendre dans le Midi. Elle habitait donc le château ; et sa famille, qui passait d'habitude la mauvaise saison à Liège, séjournait auprès d'elle.

Céline était renseignée sur l'état de la jeune fille par Martin, qui lui apportait les nouvelles du village.

Depuis le départ de Jules, Martin paraissait sombre et inquiet. Céline lui en demanda la raison.

— Je vous le dirai peut-être un jour, répondit-il, après avoir réfléchi quelques secondes.

Elle ne l'interrogea plus. Elle commençait d'ailleurs elle-même à avoir des inquiétudes. Jules avait promis de lui écrire immédiatement après son ins-

tallation. Plusieurs semaines s'étaient écoulées et elle ne voyait rien venir.

Elle courait tous les deux ou trois jours chez Leduc, où il devait adresser ses lettres. Elle ouvrait la porte en tremblant.

— Il n'y a rien ? demandait-elle..

— Rien, répondait Thérèse :

Elle se laissait alors tomber sur la première chaise venue ; ses joues pâlissaient ; les coins de sa bouche se tiraient ; sa lèvre inférieure se recourbait et se mettait à trembler.

Thérèse ne s'occupait plus beaucoup de Céline. Depuis son voyage à Bruxelles, elle avait encore maigri. On apercevait les os de ses pommettes et de ses mains à travers sa peau jaune et ridée ; ses lèvres paraissaient plus minces et plus blanches et ses yeux brillaient d'un éclat maladif.

— Je me sens si fatiguée ! disait-elle quelquefois à son mari, et de temps en temps elle interrompait son travail pour aller se reposer dans le vieux fauteuil qu'elle avait installé au coin du feu.

Elle appuyait ses coudes sur les bras du siège, croisait les mains, penchait sa tête en avant. Comme elle se coiffait ordinairement d'un mouchoir qu'elle tirait sur son front, on ne découvrait de sa figure que le bout du nez, qui était affilé comme une pointe de couteau

Elle pensait sans cesse à son fils. Elle voyait sans cesse le geste de désespoir avec lequel il avait déclaré que, faute d'un millier de francs, on allait saisir son mobilier. Bien qu'il lui fût impossible de le secourir, elle éprouvait du remords de ne l'avoir pas assisté. Il lui semblait surtout qu'en ce moment-là elle ne lui avait pas témoigné assez de tendresse. Elle se disait qu'elle aurait dû tout essayer

pour éviter une séparation comme celle qui avait eu lieu. Maintenant, il était trop tard... Elle ne possédait plus aucun moyen de réparer ses torts !

Cependant, l'idée qu'elle devait à tout prix se réconcilier avec Alfred ne la quittait pas.

Un jour elle s'enferma dans sa chambre, ouvrit son coffre et en retira une petite boîte, dont elle vida le contenu sur ses genoux. Entre deux couches de ouate se trouvaient une bague, une chaîne et des boucles d'or, ainsi qu'une médaille noircie, un chapelet, quelques mèches de cheveux et le numéro que son fils avait amené au tirage au sort. Elle soupesa la chaîne, la bague et les boucles dans sa main, puis elle les frotta avec son mouchoir.

— Ce serait commettre un sacrilège, se dit-elle en réfléchissant au motif qui lui avait fait prendre ces vieux souvenirs de famille... Et puis, je ne veux pas tromper mon mari...

Elle rassembla tous les objets et les réintégra dans le coffre.

Mais le lendemain, elle les reprit. Elle soupesa de nouveau la chaîne et les boucles, frotta la médaille, passa à plusieurs reprises l'anneau à son doigt, lut vingt fois le numéro. Elle se sentait le cœur troublé, l'esprit inquiet, comme au moment de commettre une mauvaise action. Dans sa perplexité, elle se grattait le front, soupirait, joignait les mains. Elle décida enfin qu'elle irait, le soir même, invoquer Notre-Dame de Bon-Secours.

Pour n'être vue de personne, elle traversa les champs. Il gelait un peu. Un léger brouillard voilait l'horizon. Le ciel était partout bleu foncé, presque noir, sauf à l'occident, où les derniers reflets du soleil formaient une grande mare rouge. Quelques corbeaux regagnaient leurs gîtes avec de lourds

battements d'ailes. On entendait par ci, par là des cliquetis de chaînes, des grincements de roues, des cahotements d'attelages attardés. Les branches à moitié dénudées des tilleuls répandaient de l'ombre sur la chapelle. Entre leurs feuilles immobiles, on voyait palpiter les premières étoiles.

Thérèse s'agenouilla sur le seuil et récita son chapelet.

Elle se mit ensuite debout et approcha sa figure du petit grillage pratiqué dans la porte.

La Vierge se trouvait au fond du bâtiment, dans une niche creusée au-dessus de l'autel. La lumière sépulcrale qui tombait par deux étroites fenêtres ne permettait pas de distinguer ses traits. On n'apercevait que sa robe évasée sur laquelle brillaient des paillettes de cuivre, les perles de son collier et les petites émeraudes de sa couronne. Sur l'autel, drapé de blanc, un christ en bois était flanqué de chaque côté de deux chandeliers, que séparaient des bouquets de fleurs artificielles piqués dans des vases. Des pièces de monnaie, offrandes des passants, parsemaient les dalles. Le plâtre des murailles, rongé par l'humidité, dégageait une odeur de moisi.

Avant de s'en aller, Thérèse introduisit une pièce de dix centimes par le grillage. La monnaie rebondit plusieurs fois sur les pierres en tintant, puis elle s'immobilisa et un faible soupir monta du sol vers la voûte.

XII

Quelques jours plus tard, Céline, couchée dans son lit, lisait une lettre, à la lueur d'une bougie. C'était une lettre de Jules que Thérèse lui avait

remise le matin. Elle ne se lassait pas de la relire. Malgré le froid qui lui engourdissait les mains, elle ne pouvait se séparer de cette feuille de papier, dont chaque mot remuait délicieusement son cœur. Quand elle arrivait au bout, elle rêvait quelques minutes, puis recommençait la lecture avec une nouvelle joie.

Jules décrivait son installation, donnait l'emploi de ses loisirs, faisait le portrait de son patron, critiquait ses collègues et se flattait d'être déjà apprécié. Il voyait de l'avancement en perspective, peut-être très prochain, disait-il, en ajoutant à cette remarque des points suspensifs. Le premier clerc, qui gagnait quatre mille francs (ici, il y avait de gros points d'exclamation), était vieux et paraissait « rudement hypothéqué ». Il toussait du matin au soir et les jours de brouillard il perdait la respiration; bref, c'était visiblement un moineau pour le chat.

Après avoir parcouru la lettre une dernière fois, Céline la plaça sous son oreiller et éteignit la lumière.

Elle rentra ensuite dans les couvertures ses bras à moitié gelés et s'apprêta à dormir.

Tout à coup elle entendit une sonnerie funèbre. M^lle^ de Sart était morte à midi ; depuis ce moment, les cloches sonnaient pour elle tous les quarts d'heure. Céline songea au sort malheureux de cette jeune fille; son cœur se serra; elle pria quelques instants avec ferveur pour le repos de son âme.

Quand elle eut fini, elle glissa sa main sous l'oreiller et la passa sur la lettre comme pour la caresser. Le vent sifflait dans les branches du noyer. Les cloches sonnèrent de nouveau, puis elle s'endormit.

XIII

En apportant cette lettre, Thérèse avait remis à Céline un mandat de quarante francs qu'elle voulait envoyer à Alfred avec quelques mots. Elle s'était enfin décidée à vendre en cachette la chaîne et les boucles d'or, mais il lui avait été impossible de se débarrasser de la bague, qu'elle considérait comme le plus précieux souvenir de sa mère défunte.

Le lendemain, quand son père fut sorti, Céline écrivit à Alfred.

Elle venait de tracer les premières lignes, lorsque la porte s'ouvrit silencieusement. En voyant Martin, elle fronça les sourcils; son arrivée en ce moment la contrariait. Elle eut d'abord l'intention de faire disparaître son papier, mais elle se ravisa et continua sa besogne.

Martin s'assit en face d'elle. Il avait la figure rouge, les yeux troubles et souriait béatement. Pendant quelque temps, il suivit la main de Céline qui courait sur le feuillet.

— Vous écrivez, dit-il.

— Vous le voyez bien, répliqua-t-elle.

— Ah!...

Martin se pinça le menton, regarda le poële, l'horloge, et finalement ses yeux vinrent de nouveau se fixer sur Céline. Son sourire s'accentua; il avança doucement ses doigts... Puis, tout à coup, s'enhardissant, il les posa sur la main de la jeune fille.

Céline se retira si brusquement qu'elle fit de grandes taches d'encre sur la lettre.

— Qu'est-ce qui vous prend? s'écria-t-elle avec fureur.

Martin, tout confus, baissa la tête, mais comme Céline se levait pour aller sécher les taches au feu, il murmura :

— Est-ce qu'on ne peut pas vous toucher la main?

— Non! répliqua-t-elle sèchement.

Il soupira :

— Si c'était Jules Libau...

Céline tressaillit. Ses joues s'empourprèrent, puis, se décolorant par degrés, devinrent toutes pâles. Elle tâcha toutefois de surmonter son émotion, vint se rasseoir à la table et essaya de continuer son travail. Martin, qui avait appuyé son front sur sa main, tourna la tête du côté de la muraille.

— Je m'en vais, dit-il au bout de quelques instants.

Céline ne répondit pas.

Il attendit encore deux ou trois minutes, puis il s'avança vers la porte.

Lorsqu'il l'eut ouverte, il s'arrêta. Voyant que la jeune fille ne bougeait pas, il se décida à partir.

Comme il traversait la cour, le chien, qu'il caressait souvent, s'approcha en agitant sa queue. Il passa sans le voir, mais quand il eut franchi la barrière, il s'arrêta de nouveau et jeta un rapide et triste coup d'œil sur la maison.

Céline comprit qu'il souffrait. Un peu de pitié s'éveilla dans son âme. Elle déposa sa plume et rêva quelques instants.

Pour dissiper son émotion, elle relut la lettre de Jules.

XIV

L'enterrement de M^lle^ de Sart eut lieu par une claire journée de gel.

Une heure avant l'office, les paysans se répandirent dans le parc, dont la grille avait été ouverte dès le matin.

Ils formaient des groupes disséminés, qui s'approchaient des bosquets et des écuries, tournaient autour des statues et des bassins, discutaient au milieu des pelouses. L'herbe craquait sous leurs pieds et, autour d'eux, le givre tombait des arbres, où restaient quelques feuilles mortes qui étincelaient comme des bijoux dans les rayons d'un soleil pâle.

De belles voitures défilaient devant le perron en faisant crier le gravier. Après avoir déposé leurs maîtres, elles allaient se ranger dans l'allée, contre le mur du parc. Pendant ce temps, les cloches sonnaient sans discontinuer et leurs sons lugubres répandaient de la tristesse sur tout le village.

Lorsque le curé arriva avec ses acolytes, une foule immense grouillait devant le château.

Elle s'allongea en cortège derrière le cercueil, que portaient six jeunes filles vêtues de blanc. Les voitures suivirent tout doucement.

La messe dura près de deux heures. L'église, entièrement tendue de noir, était plus obscure qu'une grotte ; dans cette obscurité, les lumières des cierges brillaient comme une profusion d'étoiles. A l'offertoire, un chantre célèbre des environs détailla un motet qui fut fort admiré.

Après la cérémonie, comme le baron, sortant du cimetière, remontait en voiture, un cabriolet lancé à fond de train et conduit par un homme qui agitait joyeusement son fouet, passa devant l'église.

C'était Corneloup, qui voulait montrer qu'il ne prenait aucune part au deuil de son ennemi.

La foule s'écoula rapidement. Lorsque le sacris-

tain vint fermer les portes du temple, la place était vide, mais beaucoup de gens se trouvaient réunis dans les cafés du voisinage.

Leduc, qui avait assisté à l'office, entra dans un de ceux-ci.

Il vit plusieurs connaissances venues des villages voisins. « Voilà de vieux amis ! » pensa-t-il, et, s'approchant de l'un d'eux, il lui mit la main sur l'épaule. Celui-ci semblait absorbé dans une conversation sérieuse. Il se retourna, salua à peine Leduc et continua sa conversation.

Jean, piqué au vif, se dirigea vers un autre homme, qui étalait devant le comptoir un gros ventre orné d'une chaîne d'or.

— Mille tonnerres ! s'écria celui-ci, je ne te reconnaissais pas !...

Jean portait un pardessus roussi et des souliers rapiécés. Il comprit qu'on apercevait sa misère ; il se retira tout confus et alla s'asseoir dans un coin.

A côté de lui, un fermier à face de moine racontait des histoires salées, en caressant son menton grassouillet et en faisant clignoter ses petits yeux enflammés. Plus loin, des paysans discutaient des questions de métaphysique.

— Où est l'âme ? s'écriait l'un... Où est l'âme ?...

Et comme personne ne répondait, il continuait :

— L'âme est dans la tête !... Ainsi qu'on te coupe un bras... qu'on te coupe une jambe, et tu continues à vivre... Mais qu'on te coupe la tête : tu ne vis plus... Donc l'âme est dans la tête !

La plupart parlaient de l'enterrement. Ils supputaient ce que la cérémonie rapporterait au curé ; ils évaluaient le nombre de gens qui avaient assisté à l'office ; ils estimaient la valeur du cercueil.

— Il y avait cinq cent vingt-deux personnes à

l'offrande, disait la voix tranchante de Nol; vous pouvez me croire, je les ai comptées...

— Quelle pièce ! hurlait son voisin, en faisant allusion au cercueil. Quelle pièce ! Elle ne pourrira jamais !...

Tandis qu'ils brâillaient de la sorte, un vieillard qui rêvait, les bras appuyés sur ses cuisses et la tête penchée, murmura en balançant le verre d'eau-de-vie qu'il tenait dans ses doigts :

— C'était une bien belle enfant !

XV

Jean rentra chez lui vers midi. Il se sentait triste. L'indifférence qu'il avait rencontrée chez ses anciennes connaissances le tourmentait.

Après avoir dîné, il alla dans son jardin.

— Je suis abandonné ! murmura-t-il en se promenant à longs pas à cause du froid qui lui glaçait les pieds, bien qu'il eût remplacé ses souliers par des sabots fourrés de paille.

Au bout de dix minutes, il retourna dans la maison, se chauffa quelques instants, puis sortit de nouveau.

Il marcha jusqu'à l'entrée du village, tira ensuite à droite et s'engagea dans les champs, le long des haies. Le ciel développait son dôme bleu au-dessus des campagnes et le soleil brillait avec éclat, mais ses rayons, glacés par la bise, ne répandaient aucune chaleur. D'énormes silos de betteraves s'allongeaient çà et là; trois ou quatre travailleurs, hommes et femmes, empaquetés dans de vieux vêtements, éparpillaient du fumier avec de longues fourches; un chariot, tiré par cinq chevaux vigoureux, cahotait sur la grand'route; au loin, on apercevait le facteur, courbé en deux, qui se hâtait

vers le bureau de poste. Quelques corbeaux cherchaient leur pâture sur la terre givrée, où scintillaient des plaques de glace, et de nombreux pinsons, qui pépiaient dans la haie, se mirent à voltiger de buissons en buissons devant Leduc.

Il se laissa distraire par leur manège. Deux ou trois fois, il essaya de les dépasser, mais chaque fois les oiseaux s'envolaient à son arrivée et toujours il les retrouvait un peu plus loin. A la fin, cependant, ils quittèrent les buissons et se réfugièrent dans les arbres. Leduc en fut contrarié. Il s'arrêta pour voir s'ils ne reviendraient pas, mais un léger bruit, qui se produisit dans la haie, lui révéla la cause de leur départ. Il y avait là quelqu'un qui travaillait. Leduc voulut à son tour s'éloigner, mais le travailleur, ayant entendu des pas, leva le nez :

— Hé! Jean, mon vieux camarade; viens donc ici; viens prendre une prise!

La cordialité de cette voix remua le cœur de Leduc. Il s'écria joyeusement.

— Comment! c'est vous, Guillaume?

— Oui, oui, c'est moi. Venez donc prendre une prise, dit Guillaume, en passant sa tabatière entre les épines.

— Quel temps, n'est-ce pas? continua-t-il. On ne saurait être trop bien vêtu par ce froid. — Et en disant ces mots, ses yeux sourirent.

Ses yeux étaient tout ce qu'on pouvait apercevoir de sa tête, qui disparaissait dans une casquette de drap pourvue d'un cache-nez. Il portait, en outre, une écharpe au cou et des moufles aux mains. Le reste de sa personne était couvert aussi chaudement.

— Je bouchais ce trou malgré le froid, dit-il.

Que voulez-vous? Quand on a l'habitude du travail, on ne peut rester inactif, même dans ses vieux jours et avec les moyens de se reposer. — Et de nouveau ses yeux sourirent.

— Quelle belle prairie, vous avez là ! dit Jean, en regardant à travers la haie.

— Oui, répondit Guillaume, en se retournant. Mais venez donc la voir ici. Vous n'êtes pas pressé, hein?

— Non.

— Alors, il faut entrer. Je vais vous ouvrir.

Leduc continua à longer la haie, atteignit un chemin, tourna à gauche et arriva devant la maison de Guillaume.

Par-dessus un mur hérissé de tessons de bouteilles, on voyait, au fond d'une grande cour, un beau bâtiment en briques neuves, frais et propre, qui buvait le soleil par toutes ses fenêtres. La grange était à droite; les étables, à gauche.

Lorsque Jean voulut ouvrir la barrière de tôle qui coupait la muraille de clôture en deux parties égales, un chien se précipita en aboyant avec fureur.

Au bout de quelques instants, des claquements de sabots résonnèrent dans la cour; puis la serrure grinça et la barrière roula sur ses gonds.

— Vous ne pouviez pas l'ouvrir vous-même, dit Guillaume, en souriant toujours dans son cache-nez. En cette saison, nous la tenons fermée. On est harcelé par les mendiants; ensuite nous sommes à l'écart... Cependant nous n'avons pas peur; voilà notre gardien... Et Guillaume désigna du doigt un molosse roux, qui n'aboyait plus, mais qui, la tête hors de sa niche, suivait Leduc des yeux en hérissant les poils de son échine.

Les deux hommes se dirigèrent vers une porte qui séparait la grange de l'habitation. Ils entrèrent par là dans une petite prairie pelée où se trouvaient quelques pruniers, plusieurs tas de fagots et un bloc sur lequel on fendait le bois.

— Je me suis ménagé ce coin pour laisser courir les porcs à volonté, dit Guillaume. Il m'est surtout utile quand le foin pousse.

En parlant, il avait ouvert une seconde porte ; celle-ci donnait accès dans la prairie où il était occupé tout à l'heure. Ici, ses yeux recommencèrent à briller et son regard se répandit avec une joie visible sur le gazon givré d'un vaste enclos, où quatre rangées d'arbres, aux troncs badigeonnés de chaux, s'alignaient entre des haies hautes et bien fournies. En même temps, il murmurait :

— Voyez... voyez...

Lorsqu'il jugea que Jean devait être rassasié de ce spectacle magnifique, il le conduisit dans son jardin, carré comme la prairie, et entouré, lui aussi, de haies élevées. De nouveau, il murmura :

— Voyez... voyez...

Puis, il ajouta :

— Naturellement, il faudrait voir cela en plein été.

Cela ne l'empêcha toutefois pas de mener Leduc jusqu'au bout du sentier, où un frêne pleureur inclinait ses branches nues au-dessus d'un vieux banc.

— C'est ici, dit-il, qu'on vient se reposer pendant la bonne saison.

Il s'assit pour montrer comment on se reposait.

— Il y a de l'ombre. On est bien.

Et ses yeux, dans son cache-nez, exprimèrent un immense bonheur.

Jean dut ensuite visiter la grange, la remise, le

fournil ; il lui fallut de même passer par les étables pour admirer les porcs ainsi que la vache noire qui mâchait pacifiquement du foin dans son ratelier.

Après, il voulut s'en aller, mais Guillaume le prit par la manche et le poussa dans le corridor de la maison. Là, il enleva son cache-nez, quitta ses sabots pour chausser des pantoufles, puis ouvrit la porte de l'étage en disant doucement :

— Venez.

Cependant, au lieu de monter tout de suite, il barrait le chemin avec son corps, en regardant les pieds de Leduc. Celui-ci finit par comprendre ce qu'on lui voulait. Il ôta ses sabots et détacha les brins de paille qui adhéraient à ses chaussons.

Quand ils furent au haut de l'escalier, Guillaume montra d'abord sa chambre à lui, puis trois autres chambres qu'on n'occupait que rarement. La première était celle de son fils « l'instituteur » (ici, il attira l'attention de Leduc sur quelques livres rangés dans une étagère) ; la seconde était celle de son autre fils, employé comme comptable dans une usine « du Rivage » ; la troisième enfin s'appelait « la chambre d'Emma », du nom de sa fille, mariée à Huy, qui y couchait quand elle revenait avec ses enfants. Sur la cheminée de celle-ci s'étalait un gros mouton, qui avait perdu la moitié de sa laine, sa queue et ses roulettes. Tout cela était propre, gai, confortable ; tout cela révélait le bonheur d'une famille sans autre visée que d'être au frais l'été, bien chauffée l'hiver, avec l'assurance du pain quotidien et la possibilité de se payer de temps en temps un petit « extra ».

En voyant tant de bien-être, Jean se sentit travailler par l'envie et la tristesse.

Il se laissa pourtant encore entraîner dans la cuisine, car Guillaume ne lui avait pas montré « le principal ».

Sans lui donner le temps de saluer sa femme, il le poussa dans une pièce éclairée par deux fenêtres. Sur la cheminée tictaquait une pendule en bronze doré ; quatre chromos ornaient les murailles recouvertes de papier peint ; le centre du parquet était occupé par une table ronde ; deux armoires de chêne se faisaient vis-à-vis ; six chaises cannées et deux fauteuils rembourrés s'alignaient avec symétrie le long des murs; une lampe, pendue au plafond, balançait au-dessus de la table sa houppe de laine rouge. Les deux hommes rentrèrent ensuite dans la cuisine et Guillaume fit asseoir Leduc dans un fauteuil de bois qui se trouvait au coin de la cheminée, tandis que lui-même s'asseyait dans un fauteuil, entièrement semblable, placé de l'autre côté du poële.

La femme de Guillaume s'installa auprès de son mari. Ils étaient tous deux gras, dodus, parfaitement conservés ; ils avaient la chair du visage très blanche, avec du rose aux oreilles, aux pommettes et au bout du nez, et leurs deux personnes semblaient murmurer de la même voix béate :

— Voyez comme nous sommes satisfaits et comme nous sommes heureux !

Leduc examinait le pavé brillant de la cuisine, quatre jambons qui pendaient au plafond, la marmite qui mijotait sur le feu et d'où s'échappait une appétissante odeur de pommes de terre au lard.

— Vous vivez comme des princes, dit-il.

— Nous n'avons pas à nous plaindre, camarade, répondit Guillaume, en faisant un geste avec son menton. Puis se tournant vers sa femme :

— Tu devrais, Zabeth, aller nous chercher « la goutte ».

Pendant que Zabeth descendait à la cave, il demanda à Leduc s'il avait été à l'enterrement.

— Oui, répondit Jean.

— Ah! répliqua Guillaume... Eh bien! moi, je n'y suis pas allé, ajouta-t-il en élevant la voix... Le baron ne m'a pas envoyé de lettre de faire part... Et s'il ne me connaît pas je ne le connais pas non plus, làà! dit-il, en secouant sa tête et en frappant le point sur sa cuisse.

— Je suis sûr, continua-t-il, que M. Corneloup n'y était pas non plus.

— Non, dit Jean; mais après la messe, il a passé à côté de la voiture du baron, en cabriolet, au grand galop et en agitant son fouet comme un démon.

— Ha! ha!... Il a... euheu, euheu, euheu... en voiture... euheu... son fouet...

Et Guillaume, à moitié suffoqué par la joie, riant et toussant, secoua, comme des antennes, ses deux petites mains rouges devant sa face congestionnée.

Lorsque sa femme revint, il voulut lui conter l'histoire.

— Zabeth, dit-il, Jean me raconte que M. Corneloup a... (de nouveau le rire et la toux le reprenaient) passé après la messe... etqu'il a... avec son fouet... pif! paf!...

— Il a bien fait! répondit Zabeth d'une voix aigre, montrant qu'elle aussi était indignée qu'on eût oublié de les inviter à l'enterrement.

— C'est un homme, M. Corneloup, dit Guillaume, quand il eut retrouvé son calme.

— Du reste, nous sommes de la même « opinion ».

Et pour montrer de quelle « opinion » il était, Guillaume murmura, en pinçant les lèvres :

— Avec tes prêtres, tes messes...

Pendant ce temps, Zabeth remplissait trois verres d'eau-de-vie.

Guillaume leva le sien à la hauteur de son nez et le fit tourner lentement dans ses doigts.

— Il n'a pas reçu le baptême, celui-ci, dit-il. Il est jaune comme de l'or.

— Voyez... voyez les perles, ajouta-t-il, en indiquant les bulles qui se formaient dans la liqueur.

— Avez-vous votre pipe, Jean? demanda-t-il ensuite.

Sur la réponse affirmative de Leduc, il courut chercher son pot-à-tabac.

— Vous allez goûter ceci, dit-il. C'est de la « Semois »... Il n'existe pas de meilleur tabac au monde...

Pendant que Jean bourrait sa pipe, l'amertume et la tristesse grandissaient au fond de son cœur. Il sentait que ces deux vieux égoïstes le retenaient uniquement par vanité, pour le plaisir d'étaler leur bonheur devant un malheureux. Il regrettait d'être entré, s'accusait de rester là, s'en voulait de se laisser séduire par l'eau-de-vie et le tabac qu'on lui offrait.

Un souvenir pénible se mêla ensuite à son chagrin. Cette femme grassouillette, qui se rengorgeait avec tant de fierté, l'avait aimé autrefois. Bien qu'il n'eût jamais éprouvé d'amour pour elle, il avait cependant failli l'épouser, en considération des biens qu'elle possédait. La chose se serait même vraisemblablement accomplie si Thérèse, qu'il courtisait depuis longtemps, ne s'était jetée en travers de ses projets. En ce moment, il songea qu'il avait commis une grande sottise. Il se vit à la place de l'homme qui se trouvait à côté de lui et

qui nageait dans la joie comme un enfant dans un beau rêve. Il leva les yeux sur Zabeth : il lui sembla qu'elle aussi pensait au passé; mais cette évocation n'éveillait en elle ni regret, ni tristesse. Depuis longtemps, l'âge avait éliminé l'amour de son cœur et chassé de son esprit toutes les charmantes illusions de la jeunesse. Elle ne se souvenait plus aujourd'hui que d'une humiliation subie et elle s'en vengeait avec un plaisir visible, en faisant toucher du doigt l'immense félicité de sa vie par l'homme qui l'avait dédaignée et dont elle connaissait le sort misérable. Sous son regard triomphal, Jean baissa le front et laissa éteindre sa pipe.

Guillaume l'interpella :

— Vous ne dites rien, Jean?

— Non, répondit-il, tout ahuri. Non...

Puis il consulta l'horloge :

— Il est déjà tard... Je m'en vais...

— Vous ne voulez pas souper avec nous? demanda Guillaume.

— Merci! dit Leduc, bien qu'en ce moment il commençât à avoir faim et que les jets de vapeur qui sortaient de la marmite répandissent dans la pièce un parfum des plus délectables.

Guillaume le reconduisit jusqu'à la barrière. Au moment de sortir, Leduc se retourna. Zabeth était plantée sur le seuil de la maison, les mains croisées sur le ventre; elle le toisait toujours du même air triomphal : « Voilà où je suis, semblait dire son regard, et voilà où tu es!... »

XVI

Le ciel commençait à se pailleter d'étoiles et la lune, à son premier quartier, montait lentement au-dessus de l'horizon. Jean descendit jusqu'à la

gare, puis il remonta vers l'église. Ses sabots sonnaient sur la terre gelée. Les bâtiments allongeaient de grandes ombres noires sur les rues blanches. Des fenêtres, voilées par d'épais rideaux, découpaient des carrés de lumière mate dans les murailles des maisons ; ailleurs, des rayons de clarté filtraient par les fentes des volets. Dans les cours, on entendait des bruits de pas, des cliquetis de seaux, des grincements de chaînes. Des lanternes allumées erraient, en se balançant, d'étable en étable. Quelquefois aussi, on distinguait la chanson chevrotante d'une vieille femme mêlée aux pleurs d'un enfant qui refusait de s'endormir.

Jean marchait sans hâte. Il ne voulait pas rentrer chez lui et ne savait où aller. En errant ainsi à l'aventure, il ruminait son passé. Il revoyait toute sa vie et surtout le jour où, cédant à Thérèse, il s'était engagé dans l'impasse où il se débattait maintenant. Oui, un jour, il s'était trouvé devant deux chemins et, par bêtise, par lâcheté, il avait pris le mauvais. Ce souvenir le soulevait d'indignation contre lui-même. Il s'adressa des injures ; puis il accusa sa femme. C'était elle, après tout, qui s'était accrochée à lui. C'était elle qui avait causé son malheur...

Il fouilla ses poches, compta quelques pièces de cuivre dans le creux de sa main, à la clarté de la lune, et finit par se diriger vers le café où il avait déjà été après l'enterrement.

Une grande lampe éclairait la pièce. Dans un coin, quatre vieillards jouaient aux cartes. Près de la cheminée, appuyé contre la baguette du poêle et renversé sur sa chaise, le cabaretier fumait un cigare, avec l'air heureux d'un homme qui a fait une bonne journée.

— Tiens, M. Jean Leduc, s'écria-t-il; c'est la seconde fois qu'on vous voit aujourd'hui. On n'a pas souvent ce plaisir...

— Donne-moi à boire, dit Leduc.

Lorsqu'il eut son verre, il le vida d'un trait.

Le charbon craquait dans le feu; la bise sifflait dans la cheminée ; de temps en temps, les joueurs lançaient des mots brefs : « pique... trèfle... atout... »

— Donne-moi encore un verre, dit Jean.

Le cabaretier se leva de nouveau, équarquilla les yeux et sourit.

Comme il se dirigeait vers le comptoir, la porte s'ouvrit avec violence et plusieurs jeunes hommes, qui n'étaient pas rentrés chez eux depuis la messe, s'engouffrèrent dans l'estaminet. Ils avaient la casquette sur l'oreille, l'air débraillé, la figure rouge. Après s'être bousculés quelques instants, ils dansèrent autour des tables ; ensuite l'un d'eux, se plantant sous la lampe, rejeta sa tête en arrière et chanta :

Autour de nous dans la vallée,
Tout souriait au gai soleil...

Les autres, rangés devant lui, écoutaient en silence. Quand le premier couplet fut achevé, ils entonnèrent le refrain :

Rose je t'aime
Toujours de même,
Car en amour il n'est pas de saison.

Après avoir chanté trois autres couplets, les jeunes hommes s'assirent, essuyèrent la sueur qui coulait sur leurs joues et demandèrent à boire.

Ils trinquèrent bruyamment, puis tandis que l'un d'eux, qui ne parvenait pas à rester d'aplomb

sur sa chaise, continuait à chantonner, en battant la mesure avec sa main gauche : « Car en amour il n'est pas de saison, » un autre interpella Jean :

— Comment va ton fils, Leduc?

— Cela ne te regarde pas! répondit-il.

Les joueurs de cartes levèrent le nez. L'ivrogne fredonnait toujours : « Car en amour il n'est pas de saison. »

— Tu ferais mieux de surveiller ta femme, reprit le garçon, plutôt que de venir au cabaret.

— Est-ce qu'elle le trompe? demandèrent les joueurs.

— Si elle ne le trompe plus, elle l'a trompé.

— Tu mens! s'écria Leduc avec colère, en frappant son poing sur la table.

— Ho ! ho ! Hein qu'elle l'a trompé? dit le jeune homme au cabaretier.

Celui-ci ébaucha un geste équivoque, puis il dit d'un air finaud :

— Dans le temps, on voyait souvent le cabriolet de Bodson devant sa demeure...

Leduc se leva, blême de colère. Il tira fébrilement quelques pièces de monnaie de sa poche, jeta dix centimes sur le comptoir et hurla :

— Toi, tu n'a pas toujours fait de ton nez comme maintenant !

— Moi, répliqua le cabaretier, en levant fièrement la tête, je n'ai pas mangé mon pain blanc avant mon pain noir.

Jean voulut riposter, mais sa voix s'étrangla; il gagna la porte, en courbant ses larges épaules. Derrière lui, les jeunes gens riaient aux éclats, tandis que leur compagnon, qui oscillait de plus en plus sur sa chaise, persistait à chantonner : « Car en amour il n'est pas de saison... »

XVII

Dans la rue, Jean essuya de grosses larmes qui coulaient sur ses joues. Une rage violente lui remplissait le cœur. Des flammes dansaient devant ses prunelles; sa tête tournait. Il rêvait à des vengeances atroces. Il aurait voulu couper le monde entier en petits morceaux, déchirer ses habitants, les broyer sous ses pieds. Les paroles du cabaretier ne sortaient pas de son esprit : « Dans le temps... » Toute sa vie, il n'avait peut-être été qu'une dupe stupide... Il voyait Thérèse lui faisant manquer le mariage que sa raison lui conseillait, l'attirant dans ses filets, l'entraînant dans la misère. Puis il la voyait derrière son dos... et tout en riant de sa bêtise... Ha! ha ! Il se qualifia de maladroit et d'imbécile et se mit à marcher à grandes enjambées, en agitant ses bras. D'une main furieuse, il ouvrit la porte de sa maison, la referma avec violence et s'arrêta devant sa femme en roulant des yeux terribles :

— Mon Dieu! Jean, qu'as-tu ? demanda-t-elle.

— Silence ! hurla-t-il.

Sa face était violette; il étouffait. Il passa son doigt entre son cou et sa chemise et tira si violemment qu'il fit sauter son col. Ses yeux effrayants ne quittaient pas Thérèse qui, toute tremblante, se blottit contre le mur.

Brusquement, il s'élança vers elle, les poings levés. La vieille femme porta ses mains devant sa figure pour se protéger.

— Mauvais génie ! grinça Leduc et, laissant retomber ses bras, il fit demi-tour.

Une assiette se trouvait sur la table. Il la jeta par terre et l'écrasa sous son pied. Il marcha en-

suite autour de la cuisine en poussant des mugissements, puis, tout à coup, il s'écria :

— Il faut que je fasse un malheur !

En même temps, il ouvrait la fenêtre et sautait dans le jardin.

— Seigneur ! que lui est-il arrivé ? se demanda Thérèse en s'élançant derrière lui.

Déjà Leduc avait franchi la porte de l'enclos, traversé la cour ; il fuyait sur la route. Elle cria :

— Jean, mon pauvre homme, reviens ! Ecoute-moi !

Mais il filait toujours plus vite, en frappant ses sabots sur les pierres.

Pour dépister sa femme, il gagna les champs. Cela ne fit qu'accroître les inquiétudes de Thérèse ; elle redoubla d'efforts pour atteindre.

Pendant longtemps, ils galopèrent comme deux bêtes affolées. Peu à peu, Jean prit de l'avance, et Thérèse finit par ne plus voir devant elle qu'une ombre qui disparaissait dans un pli de terrain, apparaissait au sommet d'une côte, contournait rapidement une meule ou un buisson.

La nuit était belle et pure ; des milliers d'étoiles brillaient autour de la lune ; la terre, givrée à frimas, silencieuse et solitaire, resplendissait comme de l'argent sous le ciel bleuâtre.

Insensiblement, les forces de Thérèse défaillirent. Sa respiration devint pénible et douloureuse, son cœur frappa de grands coups dans sa poitrine, ses jambes tremblèrent. Elle ne courait plus ; elle sautillait avec des gestes d'oiseau blessé, en frappant l'air de ses deux longs bras. De temps à autre, elle murmurait : « Jean... mon pauvre... mon Dieu... »

Mais Jean avait maintenant disparu. Elle n'entendait même plus le claquement de ses sabots sur la terre durcie.

Elle songea alors à la Mehaigne, qui coulait de ce côté.

L'âme pleine de terreur, elle essaya de nouveau de se hâter, traversa des prairies où, plusieurs fois, elle manqua de tomber en glissant dans les herbes gelées et finit par apercevoir son mari qui franchissait la rivière sur une étroite passerelle. Elle ralentit le pas, légèrement soulagée, mais une angoisse plus terrible encore l'accabla lorsqu'elle vit étinceler le signal du chemin de fer.

Elle ne pouvait malheureusement plus courir. Sa poitrine était comme brisée : elle fut forcée de rester immobile au milieu des champs, la tête en l'air, la bouche ouverte, les deux mains appuyées sur ses côtes.

Au bout de quelques minutes, elle se remit en marche, clopin-clopant. Elle ne voyait plus ni n'entendait Leduc, mais comme elle approchait du chemin de fer, elle distingua une ombre qui se mouvait contre le remblai de la voie, puis elle remarqua que cette ombre grimpait péniblement le long du talus. Une silhouette noire, qui grandit insensiblement, comme quelque chose qui serait sorti de terre, apparut ensuite sur la voie, s'arrêta quelques instants au milieu des rails et disparut de l'autre côté.

Thérèse, à son tour, grimpa sur le remblai en s'accrochant aux herbes.

Une grosse pierre gisait en travers des rails.

Elle se précipita pour l'enlever, mais la masse était trop lourde pour ses pauvres bras. Elle se cassait les ongles, se déchirait les mains ; dans son désespoir, elle murmurait : « Mon Dieu ! Venez donc à mon aide ! »

Dans un effort suprême, elle parvint enfin à écar-

ter l'obstacle. Alors, elle descendit, s'assit par terre et se mit à pleurer.

Elle était là depuis plusieurs minutes, lorsqu'une gerbe de lumière lui jaillit en pleine figure.

C'était le garde-voie, qui venait de l'apercevoir en passant; il l'éclairait avec sa lanterne pour essayer de la reconnaître. N'y arrivant pas, il l'interpella :

— Que faites-vous là!... Vous savez bien qu'on ne peut pas venir s'asseoir ici!

Comme il n'obtenait pas de réponse, il descendit en grommelant.

— Mais c'est Thérèse Leduc! s'écria-t-il, étonné... Que faites-vous là?... Vous vous êtes perdue sans doute?

— Oui, balbutia Thérèse, heureuse de pouvoir saisir cette excuse... Oui, je me suis perdue... (Et ses yeux effarés clignotaient à la lumière.) J'ai eu aussi le vertige, continua-t-elle, en passant la main sur son front.

— Tenez, dit-il, en lui tendant sa gourde d'eau-de-vie, buvez une gorgée... cela vous remettra...

Thérèse but un petit coup, puis rendit la bouteille en murmurant : « Merci. »

— Il ne faut pas rester là, dit le garde. Par un froid pareil, bigre! on gèlerait comme rien du tout.

— Je vais vous indiquer votre chemin... Tenez... (Il s'arrêta et plaça son index sur sa bouche.) Tenez reprit-il, en étendant le bras, vous allez vous diriger sur le coin de cette haie... juste sur le coin... puis vous tournerez à droite et vous trouverez la passerelle... Après cela, vous n'avez qu'à marcher en ligne directe et vous arriverez à la route... sans manquer.

— Oui, dit Thérèse, le coin de la haie... la passerelle... la route...

— C'est cela...

Comme elle s'éloignait, l'ouvrier remonta sur la voie et reprit sa marche, en balançant sa lanterne et en frappant de temps en temps les rails avec le petit marteau à long manche qu'il portait en main.

XVIII

Le lendemain, à l'aube, Leduc rentra chez lui. Des brins de paille brillaient sur ses vêtements, ses cheveux étaient ébouriffés, son visage pâle, ses traits fatigués. Il marchait doucement, en lançant à droite et à gauche des regards timides. Il alla s'asseoir auprès de la table, s'appuya sur celle-ci et, pendant quelques minutes, parut plongé dans des pensées profondes. Il releva enfin la tête et fixa ses yeux sur Thérèse. Elle aussi avait la figure décomposée ; elle ne s'était pas couchée et n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— Femme, dit Leduc...

Il ne put continuer. Sa gorge se contracta, ses lèvres se crispèrent : deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Femme, reprit-il, je te remercie... tu m'as sauvé...

Thérèse fut si secouée par l'accent de ces paroles, qu'elle ne put répondre. Elle s'inclina sur sa chaise, cacha sa figure dans son tablier et fondit en larmes.

Leduc s'approcha d'elle et, se penchant doucement, la baisa dans le cou.

Thérèse se remit peu à peu. S'étant aperçue que son mari avait les mains violacées, elle dit.

— Tu dois avoir froid. Approche-toi du feu.

Elle jeta du charbon dans le poële; ensuite elle prépara du café. Le chat, qui depuis quelque temps tournait autour de son maître, sauta sur ses genoux. Thérèse voulut le chasser. « Laisse-le! » dit-il, et il le caressa en souriant.

— Mon Dieu! Jean, demanda-t-elle, pendant qu'il buvait son café, qu'est-ce qui t'a pris hier?

— Je n'en sais rien, femme, répondit-il... J'ai eu quelque chose là... — Et il passa les doigts sur son front.

— Tu ne feras plus jamais rien de pareil, n'est-ce pas? dit Thérèse,

— Non, femme, je te le promets.

Lorsqu'il eut dit cela, il se sentit plus calme. Il alluma sa pipe et alla fendre du bois dans la grange.

En travaillant, il pensait à sa fugue de la veille

Après avoir placé la pierre en travers des rails, sa colère s'était dissipée et, le cœur plein d'une joie diabolique, il s'était enfui de l'autre côté de la voie.

Peu à peu, cependant, la frayeur l'avait saisi. Il voyait le prochain train dérailler, les voitures culbutées, des cadavres mutilés et couverts de sang, des blessés qui hurlaient, les villageois épouvantés qui accouraient en gesticulant. Sous l'influence de cette vision abominable, il ralentit sa course; son cœur battait à coups rapides, tandis que des gouttes de sueur roulaient sur ses tempes.

Il s'arrêta pour réfléchir. Sa première pensée fut de retourner sur ses pas pour enlever la pierre, puis il se dit que c'était le chemin de fer qui l'avait ruiné; la révolte s'empara de nouveau de lui; il frappa son poing dans le vide en criant : « Tout peut sauter! Il faut que tout saute! »

Il allait se remettre à fuir, lorsqu'il entendit un coup de sifflet dans le lointain. Un train arrivait... Il tressaillit, souleva sa casquette et se tira les cheveux.

Cinq minutes s'écoulèrent : il ne savait toujours à quoi se décider.

Un second coup de sifflet, plus sonore que le premier, lui fit lever, du côté du chemin de fer, des yeux pleins d'inquiétude. Son trouble augmenta lorsqu'il distingua un roulement sourd et continu, une sorte de halètement gigantesque qui remplissait l'air et secouait le sol sous ses pieds.

Un troisième coup de sifflet lui déchira les oreilles : il se précipita, affolé, vers la voie. « Pourvu que j'arrive à temps! » pensait-il avec effroi, tandis que le roulement grandissait et qu'il percevait déjà la vibration des rails.

Le bruit diminua. Il crut que le train s'arrêtait : il respira. Il courait avec plus de calme quand, brusquement, il vit de la lumière jaillir d'une tranchée qui se trouvait à sa droite. C'était la locomotive, éclairée à l'avant par trois grosses lanternes.

Son cerveau tournoya; son cœur bondit, puis s'arrêta comme paralysé. Il agita les bras, cria de toutes ses forces, mais le train, continuant de rouler, arriva à l'endroit où devait se trouver la pierre... « Tout est fini! » pensa-t-il. Et, cloué au sol, bouche bée, il joignit les mains...

A sa grande stupéfaction, le convoi poursuivit son chemin comme d'habitude, ralentit sa marche et stoppa devant la gare.

Les gardes crièrent le nom de la station; des portières s'ouvrirent et se fermèrent; des gens montèrent en voiture, d'autres descendirent· des

ombres s'agitèrent sous la lanterne accrochée devant la salle d'attente. Le train ensuite se remit en route : comme c'était le dernier, on éteignit les lumières et tout tomba dans l'obscurité et le silence.

Leduc, qui n'avait pas bougé, s'essuya les cheveux. Son crâne fumait ; sa poitrine jouait comme un soufflet de forge.

— Ce doit être Thérèse qui a enlevé la pierre, murmura-t-il, et comme il commençait à frissonner, il se dirigea vers sa maison.

Il était si las que, pendant longtemps, il ne songea plus à rien. Lorsqu'il fut entièrement revenu à lui, il se sentit de nouveau mécontent et agité.

Arrivé devant sa demeure, il s'arrêta. Il jugea sa conduite ridicule et repensa avec aigreur à sa femme, à qui il reprochait maintenant de l'avoir empêché d'accomplir sa vengeance. Il s'approcha de la fenêtre, dont le volet n'était pas fermé. La lampe brûlait sur la table ; Thérèse était assise au coin du feu. Elle avait les mains croisées sur ses genoux et son châle noir sur ses épaules. Comme elle ne portait ni mouchoir ni bonnet, Leduc voyait tous les détails de sa tête : ses cheveux gris plaqués sur les tempes avec leur petit chignon derrière la nuque, son oreille maigre, son front droit coupé de rides, son œil baissé, son nez diaphane, son menton pointu, ses minces lèvres qui tremblotaient, murmurant sans doute des prières. De temps en temps, elle passait sa manche sur ses joues. « Elle souffre, » se dit Leduc. Cette constatation lui fit plaisir.

Il continua à l'observer. Comme elle ne bougeait toujours pas, il gratta le sol du pied. A ce bruit, Thérèse tourna la tête et deux grands yeux implorants vinrent se fixer devant Leduc. Il voulut rire, mais un sanglot lui sauta dans la gorge... Il s'en-

fuit en pressant ses mains contre sa poitrine.

Après avoir marché quelques instants sur la route, il se dirigea vers sa grange, ouvrit la porte sans bruit et se coucha dans la paille...

« Quelle aventure! » pensait Leduc, en fendant son bois. « Serais-je donc un mauvais homme? »

XIX

Dans la maison de Leduc, tout était tranquille. Thérèse épluchait des légumes ; en face d'elle, Céline écrivait. Le corps à moitié couché sur la table, le front incliné elle poussait la pointe de sa langue hors de sa bouche, tandis que de légers soupirs soulevaient à chaque instant sa poitrine.

Lorsqu'elle eut rempli deux petites pages, elle déposa sa plume.

A travers la fenêtre, on voyait les ormes qui bourgeonnaient, les jeunes blés pareils à de brillants tapis d'émeraude, et, s'enlevant en taches joyeuses sur le fond sévère des guérets, des laboureurs avec leurs chevaux et leurs bœufs. Des nuages cotonneux, qui rampaient doucement à une faible hauteur, découpaient dans le ciel des plaques d'opale et de saphir.

Tout à coup, une averse tomba, une de ces bonnes averses de mai que les champs boivent avec délices. Les bourgeons des arbres brillèrent avec plus d'éclat; des parfums capiteux flottèrent dans l'espace; toute la sève du printemps jaillit du sol.

La pluie cessa brusquement, les nuages disparurent; le soleil, qui resplendissait au milieu du ciel, enfila des gouttelettes perlées au bout de ses rayons, tandis que des volutes de fumée blanche tournoyaient au ras des champs.

C'était la cinquième fois que Céline écrivait à Jules depuis deux mois ; celui-ci ne répondait pas.

Toutes sortes d'histoires couraient dans le village sur le compte du jeune homme. Elle essayait de se persuader que c'étaient des calomnies ; mais le long silence de Jules commençait cependant à l'effrayer...

Elle relut ses deux pages, en s'arrêtant à chaque mot. Elle jugea inutile d'ajouter quelque chose. D'ailleurs, elle ne trouvait plus rien à dire. Découragée et lasse, elle reprit sa plume et écrivit lentement, tandis que deux plis amers se creusaient aux coins de sa bouche : « Votre amie désolée. — Céline. »

Pendant qu'elle fermait l'enveloppe, elle entendit les pas de Leduc, qui arrivait Elle eut peur qu'il ne la plaisantât, suivant son habitude, au sujet de « ses amours ». Elle se leva rapidement, embrassa Thérèse et s'enfuit.

XX

Après l'enterrement de M^lle^ de Sart, Jean avait pris une grande résolution : il était allé s'engager chez Davin comme journalier. Dans les premiers temps, son amour-propre en souffrit ; mais cela se dissipa vite ; au bout de quelques semaines, il était heureux et fier de sa décision.

— Quand je serai mort, répétait-il souvent à sa femme, on ne dira pas que Leduc fut un fainéant qui a mangé son bien dans ses vieux jours.

Le soir, il fumait sa pipe auprès du feu. Au dehors, la bise soufflait dans les arbres, la neige tourbillonnait autour de la maison. Vers huit heures, quelques personnes, qui marchaient à la file, d'un pas militaire, passaient devant la porte. C'é-

taient des ouvriers de sucreries. En ce moment, elles étaient toutes en pleine activité. Au-dessus des grandes plaines blanches, où par-ci par-là des corbeaux volaient deux par deux, on voyait sans cesse se dérouler les panaches de leur fumée noire.

Dès qu'elle eut de l'argent, Thérèse acheta des vêtements pour son mari ; le soir, elle lui tricotait des moufles, des chaussettes, une écharpe de laine.

Au printemps, Leduc resta quelques jours chez lui pour travailler dans son jardin. Le dimanche, il y passait presque tout son temps. Thérèse l'assistait. Dans la bonne et tiède chaleur du soleil, au milieu des émanations vivifiantes où se mêlaient l'humus de la terre, la sève des arbres et le parfum des fleurs, parmi les abeilles et les papillons qui voltigeaient dans l'air, ils éprouvaient parfois des joies d'amoureux à se trouver ensemble. Comme des amoureux à qui l'avenir appartient, ils formaient des plans, ébauchaient des projets. Ils songeaient principalement à économiser le montant des intérêts de leur dette, qu'on n'avait pas payés depuis deux ans. Ils s'étaient livrés à ce sujet à de longs calculs et ils espéraient recommencer le paiement l'année suivante.

Cependant, Thérèse vieillissait de plus en plus. Elle parlait souvent seule et quelquefois inquiétait Leduc par des distractions bizarres. Jean, d'ailleurs, déclinait de son côté : ses os se décharnaient, ses épaules se voûtaient, ses mains tremblaient. Ils étaient arrivés tous deux à cette période de l'existence où commence la décrépitude. Tout semblait se rétrécir autour d'eux ; ils ne demandaient plus à la vie que des satisfactions enfantines.

Les dimanches d'été, après midi, ils descendaient

parfois du côté du château. Ils marchaient lentement sous les grands ormes de l'allée, jetaient un coup d'œil dans les prairies, s'arrêtaient pour écouter les pinsons et les loriots. Ils stationnaient surtout volontiers devant la grille du parc. Des messieurs et des dames se promenaient entre des massifs d'arbustes ; d'autres étaient assis dans des fauteuils rustiques sur la pelouse ; des jeunes gens jouaient au croquet ; des petits garçons, en costume marin, et des petites filles, avec les mollets nus et de longs cheveux flottants, couraient dans l'herbe.

— Sens-tu les roses ? demandait Leduc.

— Oui, répondait Thérèse... Et ces fleurs... qu'elles sont belles ! s'écriait-elle, en montrant des parterres de géraniums, que des bégonias entouraient d'une ceinture rouge.

Ils regardaient longuement le jet d'eau, qui lançait une pluie de perles vers le ciel bleu ; ensuite, s'inclinant à gauche, ils cherchaient à voir « le faisan » dans la volière.

Mais un petit chien blanc, avec une faveur rose et un grelot au cou, si bien frisé et si bien bichonné qu'il ressemblait à un jouet, venait aboyer devant la grille. Sa colère les égayait ; puis, comme les aboiements attiraient l'attention des gens du château, ils ne tardaient pas à s'en aller.

Thérèse ne parlait plus de son fils, mais elle ne cessait de penser à lui. Chaque soir, elle récitait des prières à son intention. Elle n'espérait plus le ramener auprès d'elle. Elle avait renoncé à ce beau rêve. Mais elle demandait à Dieu de faire en sorte qu'elle pût l'embrasser une dernière fois, à son lit de mort...

XXI

Martin resta tout l'hiver sans venir chez Andry. Au printemps, il reparut. Lorsqu'il vit que Céline ne lui gardait pas rancune, il se remit à fréquenter la maison comme par le passé.

Il arrivait deux ou trois fois par semaine, vers le soir, se glissait le long de la fenêtre, échangeait quelques paroles avec Andry et le reste du temps fumait sa pipe en silence. Rien ne paraissait changé chez lui, sauf qu'il était plus pensif qu'autrefois.

Un jour, il trouva Céline seule; il remarqua qu'elle avait pleuré.

Pendant plusieurs minutes, il tortilla nerveusement les pointes de sa chétive moustache rousse, puis il dit :

— Vous avez tort d'aimer cet homme, Céline.

Le dimanche précédent, au crépuscule, des paysans avaient surpris Jules Libau, en plein champ, en compagnie de la servante de son ancien patron.

Quinze jours durant, on ne parla pas d'autre chose dans le village.

Andry raconta l'histoire à Martin, devant Céline, en termes grossiers.

Elle n'intervenait jamais quand on parlait de Jules. Tout le mal qu'on disait de lui était impuissant à tuer son amour. Elle l'aimait peut-être davantage depuis qu'elle se sentait oubliée. Elle souffrait cruellement, sa figure maigrissait; cependant, malgré l'évidence des faits, une légère espérance jaillissait quelquefois, comme une petite lueur, du fond de son chagrin.

Un dimanche du mois de juin, à la procession, comme elle se trouvait parmi les jeunes filles qui se rangeaient devant l'église, elle l'aperçut, mêlé à

d'autres hommes. Leurs prunelles se rencontrèrent; leurs lèvres sourirent...

Trois jours plus tard, le facteur appela Céline à la barrière; discrètement, il lui glissa une lettre qui portait sur l'enveloppe: « A remettre en mains propres. »

Jules lui donnait rendez-vous le dimanche suivant chez Leduc.

Cette invitation la jeta dans une ivresse folle. Elle compta les heures qui la séparaient du moment où elle reverrait son ami. Plusieurs fois par jour, elle se regardait dans la glace pour voir si la douleur ne l'avait pas trop changée.

Le dimanche enfin arriva. Elle mit sa plus belle robe, se coiffa avec soin, disposa le plus artistement qu'elle put le nœud de sa cravate. Mais la pâleur de ses joues l'inquiéta: « Il va me trouver laide! » pensa-t-elle.

Lorsqu'elle entra chez Leduc,Jules était déjà au jardin, assis sur sur le vieux banc où ils avaient passé autrefois de si bonnes heures. Il lui tendit la main en souriant, sans se lever.

Ce sourire trahissait tant d'indifférence que la joie de Céline s'évanouit.

Elle s'assit, très émue, à son côté,chercha quelque chose à dire,ne trouva rien et finit par jeter un regard, suppliant comme un appel au secours,sur les arbres qui tremblaient dans le vent et sur les fleurs qui brillaient au soleil.

— Tu t'es enfin souvenu de moi... murmura-t-elle, à voix presque basse.

— Je ne t'ai jamais oubliée, répondit-il.

Elle haussa les épaules.

— Je te jure que non! ajouta-t-il.

— Tu m'as déjà juré tant de choses!... Oserais-tu jurer aussi qu'il y a trois semaines...

Jules comprit qu'elle faisait allusion à son aventure avec la servante de son ancien patron. Il se mit à rire :

— Tu crois tout ce qu'on raconte... Tu es folle!

— Non, je ne suis pas folle... Je suis bête... Je suis bête de t'aimer comme je t'aime, de penser sans cesse à toi, de tant souffrir pour toi...

Il eut un mouvement d'impatience :

— Personne ne t'y oblige !

Après quelques instants, il ajouta :

— Je suis libre.

Céline vit que les choses allaient se gâter. Elle abaissa les yeux sur un carabe doré qui courait à ses pieds.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Jules alluma un cigare et fuma flegmatiquement.

— J'ai tort de parler comme je le fais, dit-elle enfin, en croisant les bras, tandis qu'elle continuait à regarder du côté où le carabe venait de disparaître. « Pardonne-moi. »

— Je t'aime, reprit-elle, d'une voix qui lui sortait du cœur, en levant de grands yeux humides. Oh! tu peux me dédaigner! tu peux me mépriser!... Jamais mon âme ne se détachera de toi! Jamais mes pensées n'iront vers un autre homme!... Et si tu m'abandonnes... si tu en épouses une autre... Eh bien!... alors... — Elle n'acheva pas. Sa gorge se contracta, ses lèvres tremblèrent, ses paupières palpitèrent : deux grosses larmes glissèrent lentement sur ses joues.

L'accent douloureux de sa voix toucha Jules. Il lui prit la main.

— Que tu es folle! dit-il en souriant. « Moi aussi

je t'aime. » — Et, s'inclinant vers elle, il la baisa au front.

Ils parlèrent ensuite de choses et d'autres. Des papillons voltigeaient dans le jardin; des abeilles bourdonnaient autour des fleurs; des moineaux picoraient à droite et à gauche; une pie criait au sommet d'un arbre. Le soleil embrasait les vitres de la maison. Les giroflées, les résédas, les œillets et les roses embaumaient l'air.

La conversation marcha péniblement pendant quelques minutes, puis cessa tout à fait. Céline s'était blottie contre Jules. Ses yeux essayaient vainement de retrouver sur le visage du jeune homme le leger trouble qu'elle y lisait jadis, au moment où elle-même se sentait soulevée par une force obscure, envahie par une ivresse indéfinissable. Elle ne discernait plus entre elle et lui le lien délicieux qui les unissait autrefois. Elle avait beau se presser contre lui, essayer de lui communiquer la chaleur de son âme, le charme de jadis n'opérait plus.

Elle le contemplait depuis longtemps, lorsqu'il se tourna vers elle. Sous l'influence de l'émotion et de l'amour, la figure pâlote de tout à l'heure s'était transformée. Ses joues étaient roses, ses lèvres pourpres; ses prunelles brillaient avec éclat; la mèche de cheveux qui tombait sur son front ajoutait au charme divin de la jeune fille la grâce ingénue d'une enfant. Des étincelles s'allumèrent dans les yeux de Jules. Tout frémissant, il la serra contre lui, posa brusquement ses lèvres sur sa bouche et lui donna un baiser si violent qu'elle sentit des flammes courir dans sa chair...

Elle courba la tête, puis, lentement, timidement, la releva. L'attitude de Jules lui fit peur. Il la cou-

vait avec des regards d'épervier. Des rides verticales creusaient son front; sa face avait une expression dure et mauvaise.

— Comme c'est ennuyeux, dit-il en respirant avec force, de ne pouvoir jamais nous rencontrer ailleurs qu'ici!

Céline soupira :

— J'en souffre autant que toi.

— Si tu voulais...

— Quoi?...

— Ce soir, quand ton père sera couché, tu pourrais venir me trouver derrière ta maison, dans la prairie.

Céline sursauta. Pourquoi parlait-il de la sorte?...

— C'est impossible, dit-elle.

— Comme tu veux, répondit-il sèchement.

Ces paroles furent suivies d'un long silence. Jules tira sa montre, puis sifflota en battant la mesure avec son pied. Céline se tenait immobile, le front baissé, les bras pendants.

Elle était accablée et en proie à une lutte violente. Pourquoi demandait-il cela? Leur mariage ne dépendait que de lui, il le savait. Il savait qu'elle était prête à abandonner son père, à le suivre n'importe où... Mais cette proposition d'un rendez-vous clandestin, surtout faite de cette façon, la blessait comme une injure.

Elle releva les yeux. Il avait la mine pincée de quelqu'un qu'on vient d'offenser. Elle voulut lui prendre la main; il la retira.

— Oh! ne me repousse pas, dit-elle, en saisissant sa main de force.

Comme il ne disait toujours rien, elle demanda :

— Quand reviendras-tu encore?

Il haussa les épaules.

Elle comprit que le bonheur de toute sa vie se jouait en cet instant; de nouveau un combat douloureux se livra en elle...

A la fin, elle lui jeta les bras au cou :

— J'irai... A neuf heures... Veux-tu ?...

Il fit signe que « oui » et se laissa embrasser d'un air de condescendance, comme s'il lui accordait une une grande faveur.

XXII

En rentrant, Céline trouva son père qui l'attendait pour souper. L'absence de sa fille lui avait paru longue ; il était irrité et grommela pendant le repas. Céline ne s'en inquiéta point. Tout ce qui l'entourait n'avait plus d'importance pour elle. La fièvre s'était emparée de son esprit. Le monde avec ses lois, ses exigences, ses préjugés, n'existait plus. En acceptant la proposition de Jules, elle avait rompu avec tout cela. Etait-ce bien? était-ce mal? Elle ne se le demandait pas. Elle se sentait plus heureuse, et cela lui suffisait.

Quand le souper fut terminé, elle consulta l'horloge. Celle-ci marquait huit heures. Elle desservit la table, rangea la vaisselle ; elle travaillait rapidement comme si son activité devait hâter le moment du rendez-vous. Lorsqu'elle eut fini, il lui restait trois quarts d'heure à attendre. Comme le temps marchait lentement ! Elle eut envie de monter dans sa chambre, mais elle se ravisa. Mieux valait agir comme d'habitude, afin d'endormir plus sûrement la vigilance du vieil Andry. Elle vint donc s'asseoir à la table et commença à coudre.

Au bout de quelques instants, le chien aboya ; on entendit des pas dans la cour. Martin arrivait. Elle fut prise contre lui d'une colère abominable. Il allait

sans doute s'éterniser ! Il lui ferait manquer son rendez-vous, c'était sûr? Et elle se mit à le haïr de toute son âme.

Lorsqu'il entra, elle lui lança un salut si sec qu'il en fut abasourdi. Il échangea quelques mots avec Andry par contenance; il avait l'air malheureux de quelqu'un qui sent qu'on lui en veut et qui ne parvient pas à deviner pourquoi.

Andry ne tarda pas à somnoler. Céline aussitôt se leva, murmura « bonsoir ! » sans regarder personne et monta dans sa chambre.

Peu de temps après, Martin partit. Andry, ensuite, ferma la porte à clef.

« Tout marche à merveille, » pensa-t-elle. Légère et joyeuse, elle s'approcha de la petite fenêtre, l'ouvrit et présenta son front à la fraîcheur de l'air. La nuit était limpide et pure. Le feuillage du noyer détachait sa masse sombre sur l'éther bleuâtre, où brillaient quelques étoiles. Jules devait siffler pour signaler son arrivée; elle écoutait attentivement. Dans le village, il existait encore un peu d'animation. Des enfants criaient toujours çà et là dans les rues; des gens parlaient à droite et à gauche; les chiens aboyaient ; les grenouilles coassaient ; des lambeaux de chansons montaient vers le ciel comme de longs soupirs ; quelqu'un jouait de l'accordéon dans le voisinage et, dans le lointain, une flûte susurrait mélancoliquement.

Céline se tenait devant la fenêtre comme en extase. Il lui semblait que l'amour venait seulement de lui être révélé. Tout ce qu'elle avait éprouvé jusque-là dans ses jours d'espoir et dans ses heures de chagrin n'était qu'un pâle reflet des sentiments qui l'agitaient en ce moment. Elle n'était plus maîtresse de sa pensée, ni de son cœur. Elle se sen-

tait emportée comme dans un tourbillon vers quelque chose qui participait à la fois du paradis et de l'abîme. Son bonheur était violent comme une torture ; elle s'accrochait des deux mains au rebord de la fenêtre pour ne pas défaillir.

Les bruits du dehors diminuèrent insensiblement. Bientôt, elle n'entendit plus que des rumeurs sur lesquelles se détachaient nettement les coassements des grenouilles et les sons plaintifs de la flûte. Neuf heures sonnèrent au clocher de l'église. Elle retint son souffle; elle n'osait plus remuer de peur de ne pas entendre l'appel de Jules.

Tout à coup, un léger sifflement effleura ses oreilles, voluptueux et discret comme une caresse amoureuse. Elle se précipita vers son châle, le jeta sur sa tête et descendit l'escalier en évitant de faire crier les marches. Elle traversa ensuite la cuisine à pas de loup, et, après avoir ouvert doucement la porte, gagna la prairie en se glissant le long des murs. Jules, qui s'était dissimulé derrière un arbre, s'avança vers elle : sans dire un mot, il l'entraîna dans l'ombre de la haie...

XXIII

Quelques semaines plus tard, Thérèse vint chez Andry. Le 15 août devait avoir lieu la fête septennale de Huy. Leduc voulait y aller et désirait que sa femme l'accompagnât. Celle-ci, n'osant refuser de peur de lui déplaire, eut l'idée d'emmener Céline.

Thérèse n'avait pas vu la fillette depuis la dernière visite de Jules. Elle la trouva fortement changée. Sa figure était d'une pâleur de marbre, ses oreilles diaphanes, ses lèvres exsangues; la fièvre brillait dans ses yeux démesurément agrandis. Elle déclina la proposition de sa tante.

Elle était, cette fois, abandonnée... Jules se mariait. Les bans étaient publiés. Il faisait disait-on, un beau parti. Les paysans, oubliant ses fredaines passées, lui rendaient leur estime. Les uns parlaient de lui avec admiration, les autres avec envie; tous disaient: « C'est un gaillard, celui-là; il ira loin! »

Thérèse, qui avait favorisé ses relations avec Céline, s'accusait d'avoir causé le malheur de celle-ci. Elle ne savait que lui dire; elle s'étonnait même d'avoir pu penser que la jeune fille aurait le courage d'assister à une fête.

Au bout de quelques minutes, elle se leva. Elle se sentait émue et troublée. Elle embrassa Céline: « Il ne faut pas t'abandonner au découragement... Tu es jeune... Le bonheur te reviendra... »

A ces mots de « jeunesse » et de « bonheur », Céline sourit tristement.

Quand Thérèse fut de retour, elle dit à son mari:

— Si nous n'allions pas à cette fête, Jean?...

— Je tiens à y aller, répondit-il. Je n'en ai jamais manqué une, et celle-ci sera probablement la dernière que je verrai...

— Mais, moi?...

— Toi aussi, il faut que tu viennes... D'abord cela te fera du bien... tu mènes une vie trop solitaire...

Thérèse n'insista pas.

Le jour venu, ils se levèrent de grand matin. Jean poussa le volet. Les plantes du jardin étaient couvertes de rosée ; le soleil brillait avec éclat dans un ciel sans nuage; un air lourd pesait sur les campagnes désertes.

— La journée sera chaude, dit Leduc à sa femme ; tu me donneras mon chapeau de paille.

Trois quarts d'heure plus tard, ils s'acheminaient vers la gare. Le village s'éveillait. Les coqs chantaient. Les poulies des puits grinçaient. Des panaches de fumée ondulaient au-dessus des toits. Des femmes se coiffaient aux fenêtres. Des hommes, en culotte et en chemise, s'étiraient sur le seuil des portes. Çà et là, des pigeons quittaient le colombier, lissaient leurs plumes, tendaient le cou, puis se lançaient dans l'espace en faisant claquer leurs ailes.

Le train arriva à Huy vers sept heures. Après avoir quitté la gare, Jean et Thérèse suivirent gaillardement leurs compagnons de route. Mais, bientôt, la chaleur les incommoda : ils ralentirent leur marche et flânèrent le long des vitrines. Ils s'arrêtèrent ensuite sur le pont pour regarder les bateaux qui couraient sur la Meuse, dont l'eau claire reflétait, en les multipliant, les rayons du soleil.

Les pavés sonnaient sous les pas des paysans ; des drapeaux flottaient aux fenêtres ; des fanfares et des orphéons traversaient la ville avec leurs bannières de soie brodée, qui resplendissaient dans l'air bleu comme des vêtements d'évêque.

Après s'être promenés quelque temps, Leduc et Thérèse entrèrent dans l'église Notre-Dame, où ils entendirent la messe, puis ils se rendirent à l'exposition agricole. Vers midi, pour se restaurer, ils allèrent manger de la tarte chez un boulanger.

Lorsqu'ils sortirent de là, ils se dirigèrent vers la promenade de l'Ile.

Ils s'assirent sur un banc, à côté d'un vieillard, avec lequel ils engagèrent la conversation. Ayant appris qu'il était du village de Bodson, ils demandèrent des nouvelles de celui-ci, qu'ils n'avaient pas vu depuis quelques semaines.

— Vous ne le verrez plus, répondit-il. Il a eu une attaque : il est paralysé.

L'homme ferma ensuite ses yeux et s'endormit.

Pour ne pas l'éveiller, Jean et Thérèse cessèrent de parler.

Pendant une demi-heure, ils contemplèrent en silence la Meuse, qui coulait devant eux, les drapeaux accrochés à de grands mâts, les vignes aux tons brûlés, qui couvraient les coteaux de l'autre côté du fleuve.

Tout à coup, une musique stridente résonna dans le voisinage.

— Le festival ! dit Leduc. Et tandis que le vieillard, tiré de son sommeil, bâillait en se frottant les paupières, ils allèrent se perdre dans la foule qui entourait un kiosque, décoré de guirlandes et d'oriflammes.

Une fanfare se fit attendre, puis ce fut un orphéon. Ils écoutaient de toutes leurs oreilles, en penchant la tête sur le côté. De temps à autre, Jean souriait. Mais à la longue, cet effort d'attention les fatigua ; de plus, ils étaient à chaque instant bousculés et la chaleur devenait intolérable.

— Je me reposerais bien un peu, murmura Leduc.

— Moi aussi, déclara Thérèse.

Ils sortirent de la foule et s'acheminèrent vers la citadelle. Dans une rue écartée, ils trouvèrent des chaises et des tables installées sur le trottoir d'un café.

— Nous allons nous asseoir un moment ici, dit Leduc, puis nous irons reprendre le train.

Autour d'eux, les gens allaient et venaient. Beaucoup de paysans, ayant profité de leur voyage à la ville pour faire des achats, cheminaient avec

des paquets. Un homme à jambe de bois jouait du violon ; un aveugle chantait ; des enfants en guenilles promenaient des sébiles sous le nez des passants. Du ciel bleu tombait un air lourd et suffocant.

— Quelle chaleur ! dit Leduc, en tirant son mouchoir.

Au même instant, ses joues pâlirent, ses sourcils se froncèrent, ses prunelles se fixèrent, comme hypnotisées, sur quelqu'un qui s'avançait... Mais au bout d'un moment il eut sans doute peur qu'on ne remarquât son trouble, car il affecta de s'essuyer le front avec indifférence.

Son émotion n'échappa toutefois pas à Thérèse. Elle se retourna et découvrit un homme en jaquette déteinte, avec des souliers déchirés et une vieille casquette de soie qui tombait sur ses oreilles. Elle pâlit à son tour et allongea le cou ; puis elle voulut se lever. Mais Leduc lui cria :

— Reste à ta place !

— Mais c'est mon fils ! dit-elle.

— Je te défends de courir après lui ! ·

Thérèse tendit de nouveau le cou, sans quitter sa chaise. Elle ne vit plus rien : Alfred avait disparu.

Les deux vieillards restèrent alors face à face, silencieux, indifférents à la foule qui les coudoyait, abîmés en d'amères pensées.

Leur esprit était si éloigné des choses présentes qu'ils ne s'aperçurent pas que Nol, qui venait de les reconnaître en passant, s'asseyait à leur table. Voyant qu'on ne le remarquait pas, le vacher joua du piano avec ses doigts sur le dos de Leduc. Celui-ci tourna la tête. Nol cligna de l'œil. Il était un peu ivre. Sous son vaste chapeau de paille, sa large

figure, encore agrandie par d'énormes favoris, avait une mine ahurie et patibulaire.

— Il y a sept kiosques, dit-il, en levant l'index, sept...

Il tira ensuite sa bourse et la jeta sur la table :

— Nous allons boire, Jean. Il faut que nous ribotions, mille tonnerres !

— Nous allons boire tout cela ! continua-t-il, en reprenant son argent et en le secouant sous le nez de Leduc.

Thérèse faisait de violents efforts pour refouler ses larmes. Son mari également paraissait triste. Elle en eut pitié. Elle comprit que lui aussi souffrait d'avoir vu leur fils, couvert de loques, errer comme un vagabond au milieu de cette foule endimanchée.

— Veux-tu que nous allions à la gare, Jean ? demanda-t-elle.

Leduc se leva. Nol, étonné et mécontent de voir qu'on l'abandonnait, grogna des injures.

Autour de la station, beaucoup de gens déjà attendaient le train pour s'en retourner. Les uns étaient assis sur le trottoir; d'autres se promenaient; des enfants dormaient sur les bras de leurs mères. Accroupi à l'écart, un homme découpait avec sa serpette des rondelles de saucisson, qu'il mangeait avec un quignon de pain.

Lorsque le convoi qui emportait les époux Leduc sortit de la ville, un orage éclata.

Arrivés à G..., ils durent attendre dans la gare la fin de la pluie. Lorsqu'il ne tomba plus que quelques gouttes, ils regagnèrent leur logis. La nuit approchait, l'air était froid ; le long de la route, l'eau roulait en clapotant.

En rentrant, Leduc trouva une lettre que le fac-

teur avait glissée sous la porte. Thérèse remarqua que sa main tremblait en la lisant.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

Au lieu de répondre, Jean jeta la lettre par terre, puis il alla se placer devant a fenêtre et croisa les bras derrière son dos.

Thérèse, ayant ramassé le papier, vit qu'il émanait du notaire qui leur avait avancé les quatre mille francs. Il rappelait — fort poliment — que les intérêts n'avaient pas été payés depuis deux ans et invitait Leduc à se mettre en règle le plus tôt possible « pour éviter tous désagréments ». — Ces quatre mots étaient soulignés.

La vieille femme déposa la missive sur la table, sans rien dire. Puis, comme Jean se tenait toujours immobile à la même place, elle demanda :

— As-tu faim?

Il hocha la tête et ils se couchèrent sans souper.

Pendant plusieurs heures, Jean se tortilla comme un ver sur son lit.

Tout à coup, il murmura:

— Thérèse?

— Quoi ?...

— Est-ce un grand crime de se tuer?

— Que dis-tu là, Jean ? s'écria-t-elle en sursautant. Mon Dieu ! oui, c'est un grand crime !...

Leduc ne dit plus rien, mais il lui fut impossible de s'endormir. Jusqu'au matin, il entendit les cris espacés d'un hibou, qui ululait toutes les nuits dans le bois du baron de Sart.

HUBERT KRAINS.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

La statue de Renan. — La superstition dans le protestantisme : Pièce justificative.

La statue de Renan. — Elle est très convenable, d'après les images. M. Renan est assis sur un banc rustique, et cependant qu'il songe, un ange (sans ailes, comme dans les peintures des catacombes) dresse au-dessus de sa tête la palme des élus. Il ne se passera pas vingt ans que ce monument ne devienne un lieu de pèlerinage et une patère à ex-votos. Ce serait déjà fait, si toutes sortes de gens, qui ne comprennent rien à la psychologie populaire, n'étaient venus mêler à cette fête de l'inauguration leurs cris hostiles et leurs discours obscurs. On a même déclamé, pour édifier le peuple, un morceau de littérature, plus célèbre qu'il ne mérite, intitulé ironiquement *Prière sur l'Acropole*. Ce n'est pas une prière; c'est une épigramme. M. Renan, en train de s'emballer sur la Grèce, la Raison pure, la Beauté absolue, se ressaisit soudain et prend avec joie le bateau pour le pays des brumes, des nuances et de la délicieuse barbarie septentrionale. La *Prière sur l'Acropole* est construite exactement comme une épigramme de Racine. Elle est d'ailleurs si difficile à comprendre qu'on y lit généralement ce que Renan n'y a pas mis, c'est-à-dire une admiration sans bornes pour l'antiquité. Il se trouve d'ailleurs que les seules belles phrases de ce morceau élégant sont celles de la fin, celles qui renversent le thème initial. Cela commence comme un chapitre de *Télémaque* et cela finit comme une apostrophe de Chateaubriand. La gloire, même purement littéraire, de Renan n'est pas là, ou elle n'y est que très peu. Mais c'est son *Vase brisé*,

et les générations futures ne connaîtront peut-être que cela de l'auteur des *Origines du Christianisme*, dans le temps même où la Bretagne l'aura depuis longtemps incorporé aux saints, qui sont ses dieux.

M. Renan, en des temps moins stricts, aurait été, non pas canonisé, car il ne fut pas héroïque, mais pourvu de quelque titre à la piété. Il avait tous les droits à devenir vénérable, comme tant d'autres hérétiques plus modestes, comme ce bienheureux Joachim, abbé de Flore, pour lequel il éprouvait un sentiment tendre. Son rêve était d'être évêque, mais, vu les prétentions de la moderne église romaine, il corrigeait : évêque protestant, profession que l'on peut exercer, dit-on, sans croire en Dieu. Je pense que Renan s'abusait et que le plus libertin des évêques protestants de nos jours croit en Dieu et en la morale chrétienne, sa fille aînée, aussi fermement que le plus dévot des évêques catholiques. La foi a fait de grands progrès durant le dix-neuvième siècle, le grand siècle théologique. Jamais la croyance n'a été aussi répandue dans toutes les classes de la société, et aujourd'hui cette culture porte ses fruits. Il n'y avait peut-être pas un incroyant l'autre jour, autour de ce grand sceptique.

Ce qui caractérise Renan, c'est bien le scepticisme, le scepticisme absolu de l'homme de méthode qui ne peut admettre comme vrai, provisoirement, que ce que sa méthode lui présente comme tel. Il rejette le lendemain ce qu'il admettait la veille ; il n'a de principes que celui de l'examen permanent de toutes choses. Le scepticisme de Renan fut quelquefois assez agressif, sous une apparence de bonhomie ; c'est que le vrai sceptique ne peut se défendre d'une noble impatience devant la crédulité universelle. Renan traduisit ce sentiment par un mot qui ne sera jamais célèbre, parce qu'il blesse le peuple dans ses sentiments, et, plus, dans ses besoins : « L'horrible manie de la certitude. »

Peu de personnes en Europe peuvent comprendre cela. Le monde est devenu peuple, et le peuple a besoin de croyances. Il n'est pas, et avec raison, difficile sur leur

qualité. C'est ce qui importe le moins. Il n'y a ni vérité ni erreur; il n'y a que des motifs d'agir. Tout est vrai qui stimule les diverses activités humaines. Qu'est-ce que cela fait aux ouvriers que le palais qu'ils construisent soit inutile, et comment leur faire comprendre cette inutilité même dont ils vivent? Il faut donc respecter les croyances populaires, tout en les orientant vers une direction où le bien public s'y puisse réaliser. Renan, qui ne croyait pas à la vérité du christianisme, admettait son utilité sociale. Après avoir contribué à dénimber le Christ, il eût apporté son denier, comme Voltaire, à l'édification d'une église. En toutes choses, ce grand esprit savait faire la part du peuple et la part des aristocraties. Il aurait vu sans déplaisir un clergé incrédule et riche règner sur un peuple laborieux et croyant. En même temps que Renan il était Voltaire, mais un Voltaire de meilleur tenue, plus intelligent et plus social.

Cette attitude serait difficile à prendre aujourd'hui. Lui-même, s'il était parvenu à l'extrême vieillesse, aurait eu du mal à la conserver. C'est qu'elle est fort décriée et qu'il tenait à une estime moyenne universelle, impossible à concilier, maintenant que le peuple « pense », avec le scepticisme ironique et bienveillant. Un de ses meilleurs disciples littéraires, M. Anatole France, a résolument pris parti et s'est jeté dans la populace; tel autre a incliné franchement vers les anciennes idées. Mis en demeure de choisir, M. Renan eût été très malheureux.

La vie va devenir de plus en plus dure pour les hommes qui ont des nuances dans l'intelligence. Et Renan était tout en nuances. L'*Art poétique* de Verlaine, c'est du renanisme. Ces hommes se résigneront-ils, non à croire, ce qui leur est impossible, mais à faire semblant de croire? Ils y seront peut-être forcés, car les hommes de nuance n'ont pas généralement le goût du martyre.

M. Renan, et cela achève le bonheur de sa physionomie, dont cela augmente aussi la dignité, ne fut jamais martyr. Il tenait à ses idées, mais avec une modération honora-

ble. Il était, ses convictions intimes sauvées et affirmées nettement, l'homme des concessions, et des conciliations, l'homme des nuances, Montaigne, car on le rapprocherait aussi de Montaigne. D'ailleurs, cet excellent esprit eût vécu sans trop de peine en n'importe lequel de nos derniers siècles. Il eût avoué, au seizième, des tendances huguenotes, mais vite réprimées, soit par mépris comme Rabelais ou Erasme, soit par prudence, comme plusieurs autres. Il serait devenu alors un de ces évêques extraordinaires qui ne disaient plus la messe, souriaient des sacrements, étudiaient l'hébreu et présidaient aux processions. Au dix-septième, sa situation aurait été plus difficile, surtout sous le règne de Bossuet : mais non, il eût été un Fénelon plus hardi et plus brillant, plus difficile à vaincre, peut être un Fénelon victorieux, exilant à Meaux son rival. Mais laissons ces jeux.

M. Renan, que j'ai toujours admiré, bien que le spectacle de ses dernières années fût peu réconfortant, me causa un jour une grande déception. C'est quand je lus pour la première fois la *Vie de Jésus*. Je l'ai relue, et j'ai retrouvé, hélas! le même roman sentimental et pieusement perfide, le même boudoir dans la même sacristie. Les autres volumes des *Origines* sont meilleurs. J'ignore s'ils ont conservé quelque valeur scientifique. Le vrai Renan est dans l'*Avenir de la Science*, dans les œuvres à côté, dans la *Réforme intellectuelle*, dans les *Souvenirs*, comme le vrai Chateaubriand, son voisin à travers vingt-cinq lieues de terre ou de mer, se trouve dans les *Mémoires* et les *Œuvres historiques*. Et cette commune destinée de leurs écrits suffirait à prouver leur génie, car l'homme, chez le grand écrivain, est toujours supérieur à son œuvre objective ; il ne fait très bien que les livres où il se raconte lui-même.

La superstition dans le protestantisme : pièce justificative. — Une petite revue de littérature suisse a bien voulu contester l'authenticité du principal document cité au sujet de la superstition protestante dans les derniers *Epilogues*. Si c'est une feinte

pour en apprendre plus long, je vais satisfaire cette curiosité légitime. Aussi bien, ce sont là des études psychologiques d'un certain intérêt; des chercheurs désintéressés me l'ont assuré : je poursuis donc.

Mais une remarque préjudicielle est nécessaire. Ce serait une erreur de croire, comme le suppose cette même revue génevoise, que je suis animé d'une haine fanatique contre le protestantisme. Le fanatisme m'est inconnu. Je n'ai pas plus de haine contre le protestantisme qu'un médecin contre la malaria; et précisément je considère le protestantisme comme une malaria spirituelle des plus fâcheuses. Ce n'est pas que je professe une tendresse beaucoup plus vive pour le catholicisme, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui; mais il me choque moins, c'est un fait, sans doute parce que j'y suis acclimaté. En des études de ce genre, il faut toujours tenir compte de la religion initiale du critique, car elle peut avoir un double effet, et contraire, soit qu'elle le rende plus indulgent, soit qu'elle augmente sa sévérité : cela dépend des tempéraments, des tendances psychologiques, de certains principes généraux adoptés par l'esprit. Quant aux religions critiquées, et c'est le même phénomène s'il s'agit de systèmes philosophiques ou de méthodes morales, elles imaginent toujours que le critique est mu par une animosité particulière et même personnelle. Les coléoptères, dirait un fabuliste, supposent une grande haine de leur race dans le chasseur d'insectes qui les poursuit ; mais le chasseur cependant n'éprouve que de la curiosité et n'a que le désir d'enrichir ses collections. Je ne pense pas non plus qu'à l'Institut Pasteur on ait de la haine contre les microbes de la fièvre paludéenne.

La superstition m'intéresse beaucoup; tant, que je supporte difficilement qu'une religion s'en prétende dépourvue. J'ai donc cherché, sûr de trouver, la forme qu'elle prend dans le protestantisme, et j'ai démontré que la croyance superstitieuse, au lieu de s'éparpiller sur une multitude de dieux secondaires, se concentre et

se fixe sur un dieu unique appelé Jésus ou Christ. J'en ai donné quelques exemples, j'en aurais pu donner beaucoup, si je n'avais craint d'ennuyer en insistant trop. Mais, la méthode étant connue, tout le monde peut maintenant corroborer mon hypothèse en compulsant la triste littérature que j'ai feuilletée moi-même. Ainsi se trouverait vérifiée absolument une petite découverte dont je suis assez fier, car elle confirme cette loi générale que rien ne se perd, mais que tout se transforme. Le prophète juif ou le piétiste protestant qui ramènent tout à Dieu suivent une méthode qui ne diffère qu'en apparence de celle du dévot païen ou catholique qui distribue à des dieux différents des fonctions limitées. Prier Jésus ou prier S. Antoine de Padoue, ce sont des superstitions équivalentes, et la seconde n'est pas plus déraisonnable que la première, car s'il existe un Dieu tout-puissant, conscient et volontaire, entouré d'élus, on ne voit pas bien pourquoi il n'utiliserait pas ces élus oisifs en leur conférant certains pouvoirs. Le culte des saints est d'une logique merveilleuse, aussi inattaquable, le surnaturel admis, que le polythéisme lui-même dont il dérive et dont il n'est qu'une modification.

Transportée sur le terrain philosophique, la question serait celle de l'unité ou de la multiplicité des forces. Il est facile, en théorie, de ramener toutes les forces à une force unique et tous les corps à un corps unique; mais c'est là une pure conception de l'esprit et dans la pratique scientifique il faut compter avec la multiplicité des forces et la multiplicité des corps. La croyance à l'unité n'est sans doute qu'une illusion synthétique. Nous prêtons au monde cette unité que nous nous attribuons à nous-mêmes et qui n'est qu'une chimère. L'homme n'a qu'une âme, son âme ; le monde n'a qu'une âme, Dieu ou la Force unique. Rêveries où il est sage de ne pas participer, car le monde n'est pas qu'une représentation humaine : il y a autant de mondes qu'il y a sur terre d'espèces animales, de systèmes nerveux différents.

En redescendant aux religions, on trouvera donc qu'il

y en a, vues sous cet angle, de deux sortes : les religions analytiques et les religions synthétiques. C'est à une religion d'un synthétisme rigoureux qu'appartenait le pasteur protestant dont j'ai cité la méthode simplificatrice. Je n'ai pu découvrir le nom de ce brave homme, qui semble avoir été malheureux. En 1837, il était à Lausanne; en 1840, à Wahern; en 1842, à Genève; en 1849 à Lyon; puis successivement, jusqu'en 1870, à Thiat, à Lens, à Mazamet, à Rennes, à Cherbourg, à Angers, tantôt pasteur, tantôt professeur. Il parle de son Eglise, de la Cène qu'il a ou non célébrée. Son état de pasteur est indéniable. Une partie du journal que je possède est rédigée en allemand, parfois sous des caractères grecs; mais le français domine, parfois aussi dissimulé par des lettres grecques. Ce journal ne se rapporte qu'à l'année 1870, mais les premières pages présentent un résumé mystique de sa vie, un rappel des grandes dates religieuses qu'il ne peut oublier. On y trouve, à la date du 4 septembre, une allusion aux événements : « O Dieu, sauve la France et délivre ses habitants des mains de la guerre. » Presque partout ailleurs, il ne s'occupe que de lui-même, de sa famille, de son Eglise. Ce sont des prières; ainsi écrites, elles prennent l'apparence comique de lettres adressées à Dieu. Et ce sont en effet des lettres, car il note la réponse, qu'il croit s'être manifestée sous la forme d'un don, d'une grâce. Dieu lui est familier et il est familier avec Dieu. C'est un client qui s'adresse à un patron bienveillant, mais un peu dur d'oreille et qui, d'ailleurs, a mille et mille affaires en tête. Aussi faut-il lui répéter souvent la même supplique. L'impétrant, pourvu d'une foi inébranlable, ne perd jamais confiance : si Dieu ne pense pas à lui aujourd'hui, ce sera pour demain. N'ont-ils pas des intérêts communs? N'est-il pas le ministre de sa religion? Ses demandes sont presque toujours précises, quoique emmêlées dans un fâcheux verbiage. Le 25 juin, il dit à Dieu : « Veuille m'envoyer le nécessaire en argent, en vêtements et en nourriture pour nos enfants et pour

nous. » Le 29 mai, c'était une requête analogue : « Donne-moi : 1° la foi et la prudence de la charité... 2° des ressources pécuniaires pour faire largement face aux exigences d'Angers, de Rennes et de Vaud... » Vaud, c'est Lausanne, c'est le banquier Carrard (1). Voici la plus grande partie de cette lettre adressée à Jésus, où il est question de M. Carrard :

« Le 13 septembre. Mardi 1870.

» O Jésus! Avant toutes choses, je viens me jeter à tes » pieds, les embrasser, les arroser de mes larmes et les es- » suyer de mes cheveux. Hélas! L'aiguillon de ta lumière » m'a pénétré d'outre en outre d'une telle vue de mon péché » que jamais je n'ai été si pénétré! Si je suis à l'abri du blâme » humain, je n'en suis que plus coupable dans le secret! Gué- » ris, renouvelle et sauve ma pauvre âme. Mais avant tout, » applique-lui par ton Esprit une seule goutte de ton sang » précieux pour la purifier et la justifier...

» Tu sais le mal qui m'a été fait en 42, en 49, en 52. Tu » sais comment j'ai été circonvenu à Angers et ailleurs! L'Es- » prit de contradiction a demandé la ruine de toutes mes » relations, la ruine de ma femme, de mes enfants et de mes » sœurs! La ruine de mon ministère!

» Tu sais que j'ai emprunté 3.000 fr. à M. Carrard, ban- » quier à Lausanne pour répondre à l'appel du frère Robineau » à Angers!

» Vois maintenant comment j'ai été traité! sans affection! » sans bonne foi! sans délicatesse!! à la merci de gens qui ne » te connaissent pas!...

» Délivre-moi de l'agonie de la dette de 3.000 fr. à M. Car- » rard.

» Délivre-moi de l'horrible position morale et matérielle qui » m'est faite à Rennes!

» Rends-moi la joie du cœur, la santé du corps et de l'âme, » la voix pour chanter tes louanges et veuille me secourir!

» Envoie-moi des secours de mon frère!...

» Oh! Jésus! Que je ne t'aie pas invoqué en vain! O Dieu, » pour l'amour de ton Fils, sois apaisé envers moi qui suis » pécheur et fais que, quand je relirai ces lignes, je puisse

(1) De Lausanne, et non de Genève, comme je l'ai écrit par inadvertance.

» admirer ta bonté dans l'exaucement de ma supplication. » Amen! »

Il revient, le 9 octobre, sur la question Carrard, qui n'a pas été résolue : « Veuille me secourir à Lausanne!. Fais que, quand je relirai cette page, je puisse me réjouir de ce que tu m'auras exaucé! » Et encore le 13 octobre, dans ce jargon : « Incline des cœurs généreux à me venir en aide pour ce dont τχ σγουλδιγ βιν τν Λαυσαννε (1) ». Et ceci qui est vraiment délicieux d'astuce dévote : « βενις μον φρερε ετ σα φαμιλλε ετ μον βανκυιερ α Λαυσαννε (2) ! ».

En voilà assez, je pense, pour rassurer sur l'authenticité du document que je signalais. Il n'est pas sans valeur psychologique. C'est la sensibilité toute pure qui parle dans ce fragment de journal; c'est un cœur simple de croyant qui s'ouvre — ou s'entr'ouvre, car le personnage est prudent et même rusé, comme le montrent ses déguisements d'écriture.

C'est dans l'âme des simples qu'il faut chercher la vraie religion, comme le pensait M. Renan, de même qu'il faut regarder la nature là où elle a été le moins gâtée par l'homme. Regardons dans l'âme de ce bon ministre du Saint Evangile : est-il tant que cela supérieur,je ne dis pas à un dévot catholique, mais à un nègre pieux qui interroge son fétiche?

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Renée Vivien: *Evocations: Sapho* (traduction nouvelle); Lemerre, 3 et 3 fr. 50. — Jean Ricquebourg : *Les Coupes de Porphyre*, Lemerre, 3 fr. — C. A. Cantacuzène : *Remember*, Librairie académique, 3 fr. 50. — Théodore Botrel : *Coups de clairon*, G. Oudet, 3 fr. 50.

Evocations. Sapho (*traduction nouvelle*). Dans un poème dramatique sur *la Mort de Psappha*, Mme Renée Vivien, parmi les amantes et les disciples de la poètesse lesbienne,

(1) Dont je suis débiteur à Lausanne.
(2) Bénis mon frère et sa famille et mon banquier à Lausanne !

fait apparaître, hésitante, blonde, les regards incertains, une Etrangère : et Eranna l'interroge :

Vierge que cherches-tu parmi nous?
L'ÉTRANGÈRE
La Beaute
Je cherche la colère et la stupeur des lyres
L'âpreté du melôs parmi la cruauté
Des regards sans éclairs et des mornes sourires

Par une nostalgie semblable à celle de l'Etrangère qu'elle imagina, Mme Renée Vivien, au delà des âges, obstinément, en toutes ses œuvres, retourne vers Mytilène et évoque, en répétant comme la plus efficace des incantations les fragments mutilés de ses odes, l'aède passionnée en proie à l'immortelle Aphrodite. Il n'est peut-être pas, dans l'histoire littéraire, un pareil exemple d'envoûtement et de hantise par la toute-puissance d'une pensée, à travers tant de siècles. Mais souvent la poétesse contemporaine, malgré qu'elle se veuille faire la sœur lointaine d'Andromède, d'Atthis et d'Erinna, ne peut plus interpréter les hendécasyllables de Sapho tout à fait au sens qu'ils avaient lorsqu'ils furent chantés pour la première fois, sous le ciel léger, dans les jardins de roses et de myrtes; la grande nuit chrétienne couvre encore le monde et la beauté morte n'émerge qu'à demi des ombres; et quand nous lisons l'ode à Aphrodite ou le pathétique adieu, retrouvé tout récemment à Berlin, ou tel vers isolé :

Je t'aimais, Atthis, autrefois.

les alexandrins de Baudelaire sont liés dans nos mémoires, indissolublement, aux paroles éoliennes : la fièvre d'amour qui voilait les yeux et faisait bourdonner les oreilles de Gurinno ou de Dika devient l'amer frisson des *Femmes damnées*. L'influence Baudelairienne se mêle si étroitement, dans l'art de Mme Renée Vivien, à celle de l'aède antique que, pour transposer les quatre vers sur Timas, elle adoptera le rythme du *Balcon* avec son vers refrain et que dans une paraphrase moins directe, elle joindra au nom de Persephona les deux épithètes « voluptueuse et sombre », qui s'associent fort bien pour les hommes du siècle vingtième après Jésus-Christ, mais dont le rapprochement eût semblé étrange au septième siècle avant la naissance du Fils de Dieu; de même encore sur le thème de ce fragment

Envers les belles que vous êtes ma pensée
Ne change pas

se construira presque nécessairement un petit poème où on

retrouve sans trop de peine l'idée, point grecque, de Don Juan qui cherche la Beauté une sous des apparences diverses :

Je ne change point, ô vierges de Lesbôs,
Lorsque je poursuis la Beauté fugitive
A travers la nuit de l'étrange chaos
Sans borne et sans rive.

Je ne trahis point l'invariable amour.
Mon cœur identique et mon âme pareil
Savent retrouver dans la splendeur du jour
L'ombre de la veille.

Car j'étreins Atthis sur les seins de Dika
Et dans le parfum que l'air d'automne emporte
L'âme que longtemps ma douleur invoqua,
De Timas la Morte

Pour l'Aphrodita j'ai dédaigné l'Erôs,
Car je n'ai de joie et d'angoisse qu'en elle ;
Je ne change point, ô Vierges de Lesbôs,
Je suis éternelle.

Il faut souhaiter que Mme Renée Vivien échappe au dangereux sortilège du passé ; elle a entendu les voix les plus harmonieuses qui aient jamais volé sur les lèvres humaines ; elle n'en doit pas oublier le charme, mais apprendre d'elles qu'on ne le peut égaler ni le ressusciter et qu'il est permis, sans être ingrat envers les soleils disparus, de célébrer les nouvelles aurores ; et il demeurera toujours, dans ses poèmes futurs, quelque chose de la grave harmonie antique, parce qu'elle n'a pas craint d'abord de s'approcher de la grande lyre et d'en éveiller les cordes sacrées.

Les Coupes de Porphyre. Lorsque après avoir étudié au collège de Rennes et au séminaire de Saint-Firmin, Evariste Parny, à vingt ans, revint à l'île Bourbon, il y aima Eléonore de B. : mais il ne paraît pas au décor de ses *Poésies érotiques* que les paysages tropicaux aient frappé son imagination ; il ne dépeindrait pas autrement la campagne française :

Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure
Et vont en serpentant se peindre au sein des mers.

S'il consentit plus tard à traduire quelques chansons madécasses, ce fut en simple prose et, n'était sa biographie, rien ne révélerait que le rimeur des *Déguisements de Vénus* et de *la Guerre des Dieux* fût le compatriote de Leconte de Lisle et ait erré par les mers autant que le subtil Ulysse. M. Sébastien Ch. Leconte, qui visita des terres lointaines, n'a cependant laissé que peu de place aux images exotiques de Nouvelle-

Calédonie et en cela seulement il fut semblable à Evariste Parny. Mais nombre d'autres poètes, coloniaux par naissance ou par aventure, se sont intéressés aux pays où ils vivaient, tels M. R. Randau, M. Maurice Olivain, M. Jean Ricquebourg, de qui un premier volume : *Les Chères visions*, fut signalé ici, voilà tantôt trois ans. La destinée a fait de M. Jean Ricquebourg un Tonkinois provisoire; il a vu les ruines merveilleuses d'Angkor-Wat, les .Flamboyants qui s'épanouissent à la nuit tombante et sur les rivières la pluie intense et menue qui noie le ciel et dilue la terre aux ruisseaux gras. Mais il ne s'est pas donné tout entier au pays nouveau et il n'a pas troqué pour une robe de mandarin le beau péplos de la muse helléno-française.

Ayez des amours à votre aine,
Soyez de porphyre ou d'onyx,
Servez aux uns l'eau de Jouvence,
Aux autres, l'eau du fatal Styx,

O coupe et quand l'offrande écume
Et pétille encor dans nos mains,
Nous voyons quelle est l'amertume
Dont vous abreuvez les humains.

M. Jean Ricquebourg a placé son livre sous la haute invocation de Léon Dierx et il a voulu, autant que le peut l'infirmité de nos forces, n'écrire que « des vers pleins », selon le souhait de son maître. Il y a souvent réussi, surtout dans de courtes pièces; on goûtera moins les poèmes narratifs, même ce Siddartha d'où ne sont absentes ni les rimes sonores ni les descriptions éclatantes, et des morceaux trop manifestement didactiques, comme *la Voix du Passé* et *la Personnalité multiple*, qui n'eussent point perdu à être traités en prose.

Remember. C'est ici le septième des recueils de vers publiés par M. Charles-Adolphe Cantacuzène; il n'y a point renoncé à l'usage presque exclusif du sonnet ni aux préciosités, qui lui sont natives, de la syntaxe et du vocabulaire, ni à la fantaisie primordiale qui l'entraîne, selon l'heure, de l'archiduc Rodolphe à Jacqueline Pascal.

..... la cadette
Qu'aima Monsieur Cousin.

Et il n'y a pas plus de distance, en vérité, entre la petite janséniste et le tragique amant de Mlle de Vecsera, qu'entre deux poèmes où s'exprime très différemment la mélancolie de la jeunesse à son automne :

Oui, nous sommes les vieux garçons, les vieux garçons;
Nous sommes les vieux garçons ;
Nous retroussons
Les jupes, mais quand même nous vieillissons
Et nous sommes les dupes
De maintes jupes.

Ce *Chœur des vieux garçons* se pourrait rencontrer au cours des œuvres complètes de M. Franc-Nohain ; mais voici sur un autre mode la même chanson :

Ma maison gît là-bas au flanc de la colline
D'où j'entends murmurer la mer adamantine
Sur laquelle beaucoup partent sans revenir.
J'ai vécu sans espoir dans le long avenir

Et sans ambition, — n'aimant que le murmure
De la mer et celui que donne ma main sûre
A ma flûte d'érable. Et je suis très content
D'avoir vécu tranquille et sans être un amant :

A part cette Aspasie aimant au clair de lune
A venir m'apporter de l'eau de la lagune
Je ne sache avoir vu de corps de femme nu;

Et j'ai vécu très bon, étant presque ingénu
Je voudrais aujourd'hui que la vieillesse arrive
Que la rive du Styx soit calme et me captive
Autant que ce visage obscur où je me plus.

. . . . . .

Comment donc est la mer d'où l'on ne revient plus.

Là, sans doute, sans concetti ni dandysme, M. C.-A. Cantacuzène laissa deviner son sentiment présent; il se plut, à noter naguère, pour lui et pour quelques-uns, les aspects fugaces des choses, les nuances rares des émotions et des souvenirs, en une langue qui sollicite, par ses ellipses de mots et d'idées intermédiaires, la collaboration d'un auteur attentif et le public restreint qu'il se désirait ne lui a pas manqué :

Je fus aimé de ceux dont j'aime la pensée.

Cependant, au tournant d'une vie où il connut les plaisirs les plus délicats de la chair et des lettres, une sorte d'anxiété se décèle et presque de regret :

La femme me fut douce et mes bras et mes yeux
Renfermèrent souvent des corps délicieux,
Et leur parfum frissonne en cette chair captive.

Mais je veux, ah! je voudrais celle-là, *celle-là*,
Et vivre la nuit blonde où le cœur s'étoilât,
— Avant de retrouver la nuit définitive.

Coups de clairon. M. Yann Nibor est déjà poète officiel de la marine française ou quelque chose d'approchant ; M. Théodore Botrel le supplée et lui succédera peut-être; il aspire

aussi à jouer, en second, le rôle de barde national et au refrain de M. Paul Déroulède:

Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon,

il répond modestement

Je ne suis, moi, qu'un sonneur de biniou.

Les poèmes ne sont pas plus mauvais, ni moins, que ceux de M. Paul Déroulède et de M. Yann Nibor et on y trouve même une ingénieuse adaptation de la célèbre chanson: *C'est ta poire, ta poire, ta poire,* qui prend successivement selon le sens des couplets les formes de

C'est la guerre, la guerre, la guerre,
C'est la guerre qu'il nous faut !
. . . . . .
C'est à boire, à boire, à boire,
C'est à boire qu'il nous faut !
. . . . . .
C'est la soupe, la soupe, la soupe,
C'est la soupe qu'il nous faut !
. . . . . .
C'est la goutte, la goutte la goutte,
C'est la goutte qu'il nous faut !
. . . . . .
C'est la charge, la charge, la charge,
C'est la charge qu'il nous faut !
. . . . . .
C'est la Revanche, la Revanche
C'est la Revanche qu'il nous faut !
. . . . . .
C'est ta Gloire, ta gloire, ta gloire
C'est ta Gloire qu'il nous faut.

Le tout est intitulé *Oublier? Jamais !* et dédié aux vétérans de 1870-1871 : c'est, comme le dit l'auteur de ses poèmes en général : « Une chanson bien tricolore » et l'on ne se fût pas attendu à rencontrer chez un homme qui doit être d'un robuste sens commun le phénomène de l'audition colorée, comme chez Raimbaud et M. René Ghil.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Michel Corday : *Sésame ou la maternité consentie,* Fasquelle, 3.50. — Jean Eriez : *La Forêt,* Dujarric, 3.50. — Adolphe Retté : *Les Mémoires de Diogène,* Fasquelle, 3.50. — Claude Berton : *La marche à l'étoile,* Fontemoing, 3 50. — Jean de la Lune: *Les Pantins,* Genonceaux, 3.50. — Raoul de Vissac: *Pour Elles,* Genonceaux, 3.50. — Victorien du Saussay: « *Je suis belle* », Méricant,

3.5o. — Jean Plémeur : *Au jour le jour*, Rudeval, 3.5o. — Comte Léonce de Larmandie : *Nivôse, la comédie humaine*, Mascaro, 3.5o.

Sésame ou la maternité consentie, par Michel Corday. Cet ouvrage est dédié à Brieux, l'auteur des *Avariés*, celui qui, d'après Michel Corday, nous a délivrés d'un préjugé tout en nous enrichissant d'un mot. (Préjugé pas toujours ! Education, souvent !) Je vais sans doute faire une grosse peine à Michel Corday en lui disant qu'il possède beaucoup plus de talent que M. Brieux et probablement beaucoup moins de conviction. Comme tous les romanciers aimant leur art, il sacrifie un peu le fond à la forme, il ne vous tient pas une heure, de théâtre, à la porte d'un cabinet de consultation et pense qu'il n'est pas absolument nécessaire pour flétrir le vice de se servir de locutions vicieuses ni même de phrases déjà vues au cours de tous les feuilletons. Depuis Zola, créateur du fait divers, et nouveau, en littérature, nombre de littérateurs sérieux, de ceux qui parviennent à intéresser leurs lecteurs en les exaspérant, se rencontrent sur le terrain médical s'ingéniant à réformer non seulement la société, mais encore la nature. D'ailleurs, rien n'est amusant comme un cas de clinique sinon plus romanesque et rien n'est plus touchant que la guérison fictive de tous les maux malpropres qui affligent l'humanité. Le livre de Michel Corday auteur des *Embrasés* représente, en ces matières, le plus louable effort. *Sésame* ou la maternité consentie ! Titre-programme dont la traduction libre serait : il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée... selon le bon plaisir de son propriétaire.« Cette étude, déclare l'auteur, est un raccourci du plan de bataille entre prolifiques et néo-malthusiens ». Et plus loin, l'un de ses modestes héros, Pierre Acquin, s'explique nettement : « Camarades (il parle au peuple) la limitation volontaire des naissances améliorera immédiatement le sort des travailleurs. C'est l'arme la plus redoutable dont ils puissent se servir pour combattre la misère sous toutes ses formes. Cette grave question est mise à l'index et dénoncée comme immorale par tous les dirigeants. Rien n'est plus injuste. Venez l'étudier avec nous. Après avoir entendu nos arguments, vous nous aiderez, nous en sommes certains, à propager notre doctrine parmi tous ceux qui souffrent... (Entrée ; 3o centimes. Nota. Les dames sont spécialement invitées.) Voici pour le plan de l'œuvre et sa portée sociale, mais la donnée romanesque est bien davantage ironique. André Lafont, le fils respectueux d'un médecin fort

épris des doctrines de Malthus, se trouve à la mort de son père placé en face d'une petite fiole : un élixir de courte vie. Un verre de cette merveilleuse liqueur *ferme la porte* pour un mois à la fée, si souvent intempestive, de la maternité... Je ne sais si je me dois mieux expliquer. Notre bon jeune homme est d'abord abasourdi. (On le peut être à moins.) Il tient dans ses mains la fin du monde ou le commencement d'un nouvel état social. Son père, brave homme peu ambitieux, le laisse libre, par testament détaillé, de répandre ou de ne pas répandre son invention dont l'effet est radical, innocuité absolue. Le jeune homme perplexe met son élixir sous clef pour s'en aller vivre de la vie ordinaire, s'instruire du train train journalier des maternités non consenties. Il rencontre une dame qui ne veut pas risquer un légitime adultère à cause de ses suites possibles malgré, son violent amour, une jeune fille, plus très jeune, destinée à s'étioler dans l'éternel célibat parce qu'elle a reculé devant l'union libre, une riche bourgeoise, lentement assassinée par les couches laborieuses que lui impose son imbécile de bourgeois, un nommé Chalembert, et l'éternel buveur d'absinthe, ouvrier protégé par les curés, qui augmente sa famille à chaque pernod sucre. Mais du côté néo-malthusiens, il y a une sectaire qui prône la limitation volontaire comme un droit à l'amour pur et simple, un farouche anarchiste qui n'attend plus que l'occasion d'étrangler le dernier bourgeois avec le boyau du dernier sénateur et une masse de petites filles éhontées, confusément entrevues, désireuses d'arriver au mariage avec une réputation au moins égale à celle des garçons vertueux, mais expérimentés. Alors, le pauvre André Lafont n'ose pas conclure ; il garde la clef du placard pour la léguer à son fils, s'il en a un, consenti ou pas, ce qui signifie : « Après moi... le déluge ! » J'aime l'ironie délicieuse de ce dénouement. Sur le théâtre de M. Brieux nous restions à la porte d'un médecin. Dans le roman de Michel Corday on nous met en pénitence devant un placard ! Si c'est comme ça que ces Messieurs arrangent les choses ! Après nous avoir mis l'eau à la bouche et l'élixir sous le nez, ils nous escamotent leurs petites fioles avec un débrouillez-vous sans que je m'en mêle bien ravissant d'ingénuité... Ingénu, Michel Corday ? Hum !... M. Brieux peut-être !... La morale de cette histoire serait de déclarer franchement que si l'on voulait supprimer la misère ou le malheur il faudrait supprimer radicalement la naissance de toute espèce humaine. Maintenant que je vous ai fait part de

la manière de traiter la grande question philosophiquement, j'ai, à mon tour, quelques bêtises à dire qu'en personne bien élevée je gardais pour le jour trois fois heureux où je serais en posture de les placer sans avoir l'air de le faire exprès. Sésame, la maternité consentie, du docteur Lafont, est une chose inutile au seul point de vue de la femme. Il y a des hommes qui désirent des enfants (pas beaucoup), des rois qui veulent des héritiers. Ils n'y a pas de femmes qui, sachant médicalement de quoi il retourne, acceptent de plein consentement de mettre au monde un être inconnu auquel on ne se doit pas avant sa conception et qui débute en naissant par être le bourreau de sa mère. Sur une centaine de sages-femmes consultées au sujet de l'impression morale produite par les douleurs de l'enfantement, il y en a la moitié qui peuvent certifier que le cher désiré (avant son expulsion) est voué à tous les diables et cinquante autres qui montrent les preuves de l'amour maternel gravées en creux ou sur leurs joues ou sur leurs mains. Je connais une doctoresse qui m'affirme avoir été mordue à l'index par une exquise petite mondaine de vingt ans laquelle, jolie créature, ayant cependant joyeusement sacrifié sa taille à la maternité, désirant de toutes ses forces un bébé, parlait, le moment venu, de lui tordre le cou et tordait le doigt de son accoucheuse, ne pouvant se fourrer mieux sous la dent. Après!... Ah ! oui... après! Après, il y a l'hypocrisie, rien de moins, rien de plus. L'hypocrisie qui est le leurre suprême pour les uns comme pour les autres. Et puis, il y a la passion, autre genre de masque. Un excès portant à un autre excès. Et puis il y a le mensonge éternel de la vie. Le gouffre de l'habitude. On tolère l'intrus comme chez les bêtes, ce qui est l'instinct des sociétés. En s'approchant des animaux on s'aperçoit que leur fameuse tendresse pour leurs petits est aussi faite de pas mal de coups de crocs. L'égoïsme des parents est partagé ou admis par les enfants. On se déchire entre soi, et la plus belle notion d'humanité qu'on puisse leur donner, c'est de porter beau malgré les égratignures. Il y a des exceptions, ça, je m'en doute, mais ça ne prouve pas grand'chose. Des mères adorent leurs fils et aiment leurs filles. Vous saisissez la nuance? Elle est déjà, cette seule nuance, toute au mépris de l'humanité.

Non, la maternité ne peut pas être consentie, parce que la douleur est le monstre qui sépare le consentement de la pleine volonté. Or, je ne crois pas beaucoup au souvenir des joies de l'amour (on a tellement besoin de les renouveler que

rien que ce souci de renouveau indique la fatalité normale de l'oubli), mais je suis certain que la douleur de la chair endeuille l'âme et la poursuit d'un lancinant instinct de haine. Il n'existe pas de haine plus profonde que celle qui peut naître au cœur d'une mère pour son enfant quand elle finit ou commence par le haïr. Si on déterminait, dans le soi-disant sentiment maternel, tout ce qui constitue le préjugé social, les refrains de romances, les phrases de romans, les tirades conservatrices, les sanctions religieuses, la vanité mondaine, et le besoin d'imiter la voisine, on verrait qu'il resterait peu de chose à la gloire du sentiment et que l'instinct, dans le sens bestial du mot, est une idée de continuité qui n'a aucun rapport avec l'idée primitive de conservation. Une seule maternité serait grande entre toutes : celle d'adoption, car elle écarterait le souvenir venimeux de la douleur et impliquerait le discernement du choix. Je n'ai jamais compris pourquoi deux êtres désireux d'avoir un enfant n'allaient pas le chercher dans les orphelinats où du moins on est sûr de ne pas reproduire ses propres défauts, amplifiés, raffinés sinon ridiculisés... et c'est déjà quelque bonheur de ne pas se reconnaître en plus mal, même en mieux. Il ne faut donc pas demander le secret d'une maternité consentie ni à la nature ni à Michel Corday. Il n'y aurait plus que les fous qui consentiraient. Je suis de ces anarchistes, très rares, je l'avoue, qui trouvent que tout est bien justement parce que tout va mal et je demeure persuadé qu'un anarchiste suprême doit veiller au désarroi général. Notre planète n'est qu'une petite bille du grand roulement et elle n'a pas de système définitif parce qu'elle aide à en faire tourner un autre totalement ignoré de nous. S'il faut vraiment que les vivants fabriquent des morts, cela est probablement nécessaire au fumier physique et moral du monde; il arrivera bien un matin où tout se condensera en une fleur unique de parfums ou de feu. Lancer des bombes, incendier les monuments publics, fonder des religions neuves ou prêcher l'amour universel, c'est aussi puéril que d'empêcher un gamin de jeter des pierres dans le vide. Il faut espérer, sagement, dans son coin que, par hasard, un imbécile peut en avoir la tête cassée... et dût-on souffrir, pleurer, se tordre les bras quelques centaines d'années encore, il faut laisser agir le hasard... le hasard, souverain maître des naissances, le hasard, criminel bienfaisant, le hasard, ce père des dieux!...

La Forêt, par Jean Eriez. J'aime les livres de début. J'aime le premier né de l'auteur qui ose l'habiller de vert

tendre, le couronner de ce titre à la fois simple et sombre : *la forêt*. Un livre d'un nom inconnu c'est une aventure... et si souvent la plus affreuse déception. L'œuvre de M. Eriez est curieux en ce sens qu'il n'a pas cru devoir parler de la nature en un jargon intelligible aux seuls initiés. Il a laissé là le bagage ordinaire des mots techniques, et sans imiter Messieurs Rosny qui sont passés virtuoses à nous faire avaler des mixtures de laboratoire pour eau de source (tour de force que je n'apprécie que chez eux, les inventeurs du genre) il s'est laissé aller à nous raconter simplement l'histoire d'un vieil amoureux transi et trahi que la forêt absorbe au lieu de guérir. Des artistes, rapins, hommes de lettres, viennent se retremper chez un garde forestier : Heutre, un pauvre diable doux et taciturne dont la foi en sa femme ne peut être ébranlée même par les preuves les plus évidentes de coquetterie. Tout ce joli monde subit la loi des transformations estivales, il faudrait dire : déformations. Ils se croient tous meilleurs parce qu'ils sont autres. Mais rien n'est terrible comme la réunion des bestialités aux perversités. Si un Parisien, doué de cérébralités aiguës, se met à manger de bon appétit, il n'en résulte pour lui que plus de force pour faire des sottises. Ce n'est pas là une amélioration bien tentante. Quant au vieil amoureux transi, on le trahit comme il sied et il reste seul avec sa petite fille, chez le garde forestier. Les promenades d'hiver, longues et essoufflantes, lui refont une santé factice, mais la brute vivifiée en lui au détriment de son activité cérébrale absorbe sa pensée, il sombre peu à peu dans son existence végétative. Il y a au centre de cette forêt un gouffre tout pareil à cet abîme de l'animalité de l'homme : « Une ardente verdure jaillissait des lagunes basses à foison, piquée de fleurs violentes, rouges, bleues, couleur de poison, luisantes comme des bocaux de pharmaciens ; le miroir pâle était couturé de brusques contorsions de reptiles, silencieuses et trahies ensuite sur les rives par un clapotis sourd. Pas un oiseau, pas une biche venant boire ; seulement, aux coins herbus, l'appel triste et attirant des crapauds. Mais c'était l'odeur surtout ! D'une fadeur subtile, si ténue qu'on ne l'apercevait pas d'abord, écœurante et froide comme une odeur de cadavre, elle étendait au large des ondes plus troubles dans les ondes transparentes de l'air forestier auxquelles elles ne se mêlaient pas. Elle surprenait et répugnait ; puis elle attirait de la même façon que le cri des crapauds, elle amollissait ; affluant sans cesse, toujours égale, elle habituait, elle

pénétrait, elle grisait, rendait la tête lourde et donnait envie de repos, — le repos terrible dont on ne revient pas, l'anéantissement : se dissocier et se perdre pour renaître en ces fleurs éclatantes. Elle enlizait aussi... Ce Cœur de la Forêt, Nordel l'avait bien dit. C'était là qu'aux initiés étaient réservés le conseil suprême et la leçon finale. L'Isis se montrait sans voiles, nue et redoutable comme la vérité ; elle disait : je ne suis pas l'amie et la consolatrice, la bonne servante des soucis particuliers ; — et si je m'abaisse pour quelques-uns à ces rôles c'est afin qu'ils soient amenés à obéir comme mon peuple de bêtes et de plantes... Mes voies sont plus hautes : je suis la Substance Universelle et son désir invincible de varier, de se complaire en des formes innombrables, innombrablement renouvelées. Je suis la force qui trame le tissu multicolore des vies, je suis l'aspiration à la vie des êtres qui ont hâte de naître et la contrainte vers le néant des êtres qui ne se résigneraient pas à ne plus vivre. Je suis la vie et la réalité durables, à travers les individus qui en sont le fuyant reflet... Que les hommes, dans leurs villes, enragés de garder le prêt temporaire qu'on leur fit, crient leur éternité, leur infinité ; qu'ils se prétendent des dieux et, à force de le crier, le croient ! Ici je suis seule éternelle et infinie ; moi seule existe, faisceau des existences qui sont mes moments... La douleur et la joie sont mes moyens ; mais la mort est le grand moyen, celui qu'il convient de respecter, d'accueillir, — et de chérir quand l'heure est venue. » L'auteur de la Forêt a compris que les idylles de la nature, ses sourires de printemps, les rayons mélancoliques de ses automnes étaient autant de pièges qui dissimulent la noirceur de ses intentions. En y regardant de près, c'est-à-dire en réfléchissant à ce que l'on voit, un arbre est un prisonnier, un jadis puissant qui, saisi par le pied, comme nous le serons un jour nous-mêmes dans la tombe, est chargé, dérisoirement, de fleurir ou de porter des fruits alors qu'il rêve de liberté... courir aussi loin que l'ombre qu'il projette. Il faut des gens ivres de refrains de café-concert pour imaginer une nature clémente et soumise aux caprices des hommes. La bonne mère ! La terre nourrice ! A se souvenir seulement du ricanement des poupons qu'on lui confie, qu'on va cacher dans son sein, ensevelir sous les gerbes de fleurs et le geste précieux des petites croix et que, par hasard, un jour de nivellement, on déterre, on peut se figurer les joies de ses embrassements !... Jean Eriez a bien composé son livre et n'a pas sacrifié au brillant du morceau, les détails

de son intrigue. On trouve un chien, on perd une femme avec tout autant de soin de la logique et de la bonne tournure de la phrase. Les types de la Magloire et de Naisse, couple de faunes qui s'entendent pour les gestes de mort et d'amour que la sinistre forêt leur enseigne, sont intéressants pas trop convenus, mais on ne saurait assez louer l'habileté que l'écrivain a su mettre dans son duel des deux existences : la vie cérébrale et la vie végétale se mesurant, hélas! en un seul corps, celui du malheureux Vermand.

Mémoires de Diogène, par Adolphe Retté. La généalogie, fantaisiste, de Diogène nous indique d'une façon précise que les philosophes ont d'étranges qualités de souteneurs. « Je n'ai trouvé, dit le Diogène dernier du nom, de sympathie réelle qu'auprès de ces déclassées et de ces réprouvées. Sans doute un instinct profond leur faisait découvrir en moi un individu de leur race. — Créature de grâce et d'imprévu, lucioles dans les sales ténèbres des sociétés hypocrites, j'ai réglé le mouvement de mon âme d'après vos danses et vos démarches... Ah! Mes sœurs, si je n'étais Diogène, je voudrais être putain. » Hum! Etant ce Diogène-là il pouvait être facilement les deux. Il avoue lui-même qu'il servait volontiers d'entremetteur et que le métier lui paraissait, bien entendu sans rétribution aucune, des plus honorables. Ce Diogène de mœurs faciles, à la fois poète et bon immoraliste, rencontre la fille d'une de ses maîtresses qu'il enlève à un vieux débauché d'assez abjecte figure et qu'il garde pour lui — fleuve d'eau noire où se mirent les étoiles. — Ils sont heureux dans une Thébaïde où se sont réfugiés d'autres couples d'amants très peu intéressants si j'en juge par leurs propos. Survient un satyre — n'y en a pas que dans le journal — qui viole et tue la délicieuse maîtresse sans autre motif que... celui du satyre. Diogène est inconsolable, quoique philosophe, et se réfugie dans un bois où il pleure sa bien-aimée dont, en somme, la mort fut digne de la vie. Ce roman, à la fois satirique (sans jeu de mots) et tendre ne pèche que par le manque de réalisation. Ou Diogène est dans le rêve, et alors il va trop loin, ou il demeure dans la réalité, et alors il ressemble furieusement au bon petit jeune homme, fils de notaire quelconque. Le seul goût pour les courtisanes, mettons les grues, ne suffit pas à engendrer des prodiges de valeur. Le temps des Alcibiades est tellement passé! Diogène est un cynique et cherche la femme comme n'importe quel collégien qui n'aurait même pas fait ses humanités. Quand je vois un

auteur organiser une si grande mise en scène pour un héros, je me dis : « Ce héros va très certainement accomplir des prouesses ! » Et lorsqu'il m'est démontré qu'il a tout simplement couché avec une fille, je me dis... : Eh bien, non, je ne me dis rien sinon que les poètes confondent le rêve d'une nuit d'amour avec le songe d'une première bataille et ce sont de grands capitaines sans ouvrage, voilà tout. Amour ou stratégie, c'est d'ailleurs synonyme. Enlever une forteresse ou une belle fille se ressemble, n'en déplaise à l'auteur qui ne doit pas aimer l'armée, naturellement. De jolis passages de poésie pure dégagent ce roman d'une certaine atmosphère viciée et lui retire son allure un peu « bordelière », pour employer une expression pimentée de qui l'on sait bien, une poésie pure se mirant, en étoiles, dans une eau noire.

La Marche à l'étoile, par Claude Berton. Etude palpitante, prise sur le vif, d'un jeune académicien, le sieur Alain Valran, qui débute par le cabaret de Montmartre et finit par une légion d'honneur qu'une légion de femmes et de déshonneurs lui ont value. Cet honnête coquin, sentimental, spirituel, rusé, mélancolique et philosophe est un fruit pourri de la jolie civilisation des bas-fonds du Paris littéraire. Il est porté par sa propre indifférence. Les femmes le croient un homme parce qu'il est froid, toujours maître de lui, par conséquent d'elles qui aiment à flairer des mystères. Il réussit sans s'en douter, se laissant chérir ou haïr sans trop comprendre, et le jour où il commet une infâmie il n'est pas bien sûr d'être le bandit capable d'inconscience. En somme, il n'est pas né pour les situations tendues. C'est un subtil sans rien de violent, surtout aucune passion ni bonne ni mauvaise. Il arrive par les femmes... comme tous les académiciens du jour qui m'ont bien l'air de devenir les vrais sou... tiens des belles-lettres françaises. Je continue à reprocher à Claude Berton ces longues mises en scène, trop détaillées, qui coupent le roman dialogué d'interminables entr'actes et je reconnais cependant qu'il y dépense tout autant d'esprit que si on devait n'en pas passer une ligne. Types d'actrices et de journalistes sont aussi soignés que nature et le petit diable rose qui fait choir l'impassible glaçon dans tous les feux de l'enfer est fort et assez cruellement décrit.

Les Pantins, par Jean de la Lune. Il y a les pantins vertueux, les petits pantins, les pantins bourgeois, les pantins de marque, les pantins d'amour, les pantins brisés, les pantins burlesques et puissants, ceux de labeurs et d'espoir, ceux de

noces et de vices, ceux d'art et de lettres, ceux du ciel et de l'enfer, ceux du malheur et du rêve... Il y a beaucoup de pantins ! Parmi ces pantins quelques portraits genre des caractères de La Bruyère qui ne sont pas mal,mais il faudrait tout de même un fil plus conducteur pour arriver à relier entre eux ces pantins point faits certainement pour être mis sous la même couverture.

Pour elles, par Raoul de Vissac. Pages du carnet amoureux de la vie d'un homme. Toutes ces dames, étonnées certainement de se rencontrer dans le salon de ses souvenirs, ont des figures de portraits un peu retouchés. Il y en a qui sont trop noires et d'autres un brin trop roses et blondes. Le pauvre amateur demeure seul dans son salon au déclin du jour et les figures s'évanouissent en fumée. Bientôt viendra la dernière silhouette, celle aux coudes pointus sous le voile raide, celle dont on n'a jamais vu le visage sans mourir d'effroi.

« **Je suis belle** », par Victorien du Saussay. Histoire d'une courtisane pour laquelle histoire une femme de lettres a bien voulu prêter l'illustration de sa beauté. On s'aime et on se le prouve. Des photographies l'indiquent par des gestes qui, figés, sont toujours un peu ridicules. Enfin, c'est un roman passionnel ; il est naturel qu'on nous y serve froid des mets qu'on a l'habitude de manger chauds... Seulement si les Messieurs du roman dit passionnel pouvaient se figurer un instant l'effet que ça produit... par exemple sur l'imagination d'une vraie soupeuse ! Oh là ! là !Dans la Folie-Préface, un homme de cent ans offre son cœur à une courtisane de trente ans. (Liane de Pougy en *a parte :* « Trente ans... mais je n'en ai que vingt-six, imbécile ! »)

Au jour le jour, par Jean Plémeur. Nouvelles de genre breton, genre simple et honnête où on trouve des drames sur des barques, une fiancée qui se suicide, puis le récit de la première tentative littéraire ou théâtrale de l'auteur avec encore un parfum de landes bretonnes.Des livres naïfs,ceux-là, mais ils valent bien la peine d'un étonnement moins naïf. Je voudrais les voir illustrés par les photographies des romans passionnels et leur vente monterait en proportion, tandis qu'on glisserait dans les tirades sucre de coco des dits romans quelques barques retournées la quille en l'air. Au fond, les éditeurs ne comprennent pas du tout le grand art et ne savent pas varier les plaisirs.

Nivôse, par le comte de Larmandie. Pour avoir fait partie

de la Rose-Croix et avoir presque fondé une religion avec le Sar Peladan, l'auteur me semble cependant cordialement détester le monde religieux. Voici l'histoire peu édifiante d'une grande dame et d'un curé qui nous montre le cruel envers des choses sacrées. Sœur Agnès de la Pureté, les servantes du saint Cénacle, ne sont pas des modèles de douceur ni de charité chrétienne. Quant au célèbre prédicateur missionnaire, monseigneur de Maransart-Kesterloo, pour être Monseigneur il n'en est pas moins homme et il devient amoureux de sa belle pénitente, Mme de Rendonnay. Cela ne finit pas par un divorce, mais par une fuite au désert du pauvre prêtre qui s'aperçoit que le plus grand amour d'une femme ne résiste pas, généralement, à la perte de ses habitudes mondaines.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Loyson-Bridet : *Mœurs des Diurnales. — Traité de journalisme* « Mercure de France ». — Virgile Josz : *Watteau. — Mœurs du XVIIIe siècle*, « Mercure de France ». — Joseph Bouchard : *A propos de la Deuxième Fête commémorative de G. Sand*, « Lemerre. » — Hugues Rebell. *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée.* « Dujarric. »

Les journalistes, qui semblent diriger l'opinion publique, la subissent. Ils sont la parole de l'opinion, avec laquelle, par une sorte de *mimétisme* psychologique, ils se confondent. Ce mimétisme est-il une attitude de défense ou de combat? de défense plutôt. Déformateurs professionnels de la beauté, ils métamorphosent, avant de les livrer à la foule, les écrivains les plus orgueilleux, les plus aristocratiques, en plébéiens sentimentaux. Il y a ainsi un Hugo, un Michelet, un Renan, déformés, et que leurs admirateurs secrets ne reconnaissent plus. Les écrivains ne sont plus les maîtres des idées qu'ils ont laissé filtrer de leur cerveau; ces idées sont soumises aux interprétations de la foule, et tout pour elle est matière à sensibilité, même le scepticisme. Les abeilles font le même miel avec des fleurs odorantes et des fleurs mauvaises.

Le livre de Loyson-Bridet : **Mœurs des Diurnales, est** un beau pamphlet sans indignation et un ironique traité de journalisme; mais laissons *M. Marcel Schwob* (car c'est l'auteur de *Mimes*, et du *Livre de Monelle* qui se cache sous ce plaisant pseudonyme) parler lui-même.

« En ce menu aide-mémoire, j'ai tâché de vous rappeler par les meilleurs exemples quelques notions que vous possédez tous, d'ailleurs, mais qui pourront peut-être servir aux débutants. Fallait-il puiser dans l'antiquité? Dieu merci, nous sommes au vingtième siècle, et l'enseignement moderne a fait justice de tous ces radotages de cuistres. J'ai cru devoir prendre, au contraire, et sans hésiter, dans le vaste arsenal de la presse contemporaine, pour faire une œuvre qui soit bien de notre temps. L'avenir est, comme on dit, aux leçons de choses. Apprendre à se servir du Larousse, du Musée de la Conversation ; s'exercer rapidement à une facture souple et agréable ; s'assimiler superficiellement les notions nouvelles, pour les exposer de même : à cela doit se borner votre ambition... N'oubliez pas que vous êtes devenus les instructeurs du peuple »

Aussi « le souci de la décoration ne doit jamais vous absorber au point d'oublier que vous écrivez pour le public et qu'il faut lui plaire ». « Quoique votre rôle soit d'être immédiatement supérieur au public, il ne faut pas le lui faire sentir », il faut que le dernier de vos lecteurs puisse se croire plus savant ou plus spirituel que vous. Ce fut tout l'art de Sarcey : « Sa tolérance était si grande qu'il tâchait souvent de ramener à son niveau les notions qu'il avait du mal à concevoir. » Et, ce par quoi il mérite de servir à jamais d'exemple à ses petits-neveux : « Il pensa avec les idées de tout le monde. »

La vie de Sarcey est un des cas les plus curieux de *mimétisme :* il s'attacha au théâtre, comme certains insectes à l'écorce des arbres. Là « il s'efforçait de ne point se faire remarquer. Parfois il semblait dormir. » Mais en secret il dévorait les hommes de génie.

Voici quelques citations élégantes, cueillies par Loyson-Bridet dans nos meilleurs journaux :

Élégances et inversions :

« Après dîner, séance de cinématographie intime. » (*Le Gaulois*, 8 nov. 1902.)

Métaphores :

« La *plume* très *fine* qui nous a donné cette *prose — mousse légère* d'un *champagne* français — ne nous semblait pas *émaner* d'un *cerveau* aussi *affirmatif*. » (*La Liberté*, 1er nov. 1902.)

« Aussi bien j'ai trouvé cette *Galerie de bustes* non pas dans le *carrefour trivial* où l'on *monte sur une borne* pour

féliciter les gens, mais dans une *monumentale histoire de la Littérature française.* » (Gaston Deschamps. Critique « *littéraire* ». (*Le Temps*, 9 nov. 1902.)

De l'Allusion :

« Mme de R*** a retenu deux saillies d'Edouard III, l'étalon du vicomte d'Orléans.

De la Concision :

« Cette visite est un symptôme pacifique des Balkans. » (*Le Petit Temps*, 31 octobre 1902.)

Voici quelques autres exemples de concision que Loyson-Bridet pourrait peut-être ajouter à une prochaine édition de son traité de journalisme :

« Son père était domestique; *sa mère était morte.* » (Hugues Leroux.)

« ... Elle leva son bras blanc étincelant comme du carrare, et modelé *comme celui de la Vénus de Milo...* » (Jules de Gastine. *La Presse*, 7 oct. 88.)

« Ce journaliste député a, comme l'*aigle*, des ailes pour voler, et des *dents* pour mordre. » (H. Fouquier).

« Sa main d'oiseau de proie. (Q. de Beaurepaire.)

« Voiture ne publia rien *de son vivant.* (*Mes Loisirs*, par un officier. Evreux, 1888.)

« *Muet*, les bras croisés, Tartarin regarde, juge des coups, critique *tout haut.* » (*Tartarin sur les Alpes*. A. Daudet.)

(Ce) « sculpteur est déjà un maître ayant de la gloire, de la vraie, celle qui *jaillit* des chefs-d'œuvre *pétris dans le marbre* ». (*Figaro*, 1er septembre 98.)

« Hélas ! c'est le sort de beaucoup de pièces en cinq actes de se terminer *au quatrième, comme les sirènes.* (Francis de Croisset. *La Presse*, 5 oct. 98).

Et, pour finir, cette profession de foi de Notre Oncle :

« J'écris toujours au courant de la plume, sans vérifier les dates, ni les détails des faits, ni les citations. »

(Fr. Sarcey, 1889.)

Concluons avec Loyson-Bridet : « Platon voyait juste, quand il prétendait chasser les poètes de sa République. Dans la société de l'avenir, le journalisme, qui a vulgarisé la littérature, la remplacera auprès du peuple. » Peut-être subsistera-t il quelques vrais littérateurs, qui, se voulant inacessibles à l'admiration des lecteurs de journaux littéraires, à l'exemple de Mallarmé, envelopperont leur pensée de symbole et de mystère.

§

M. Virgile Josz s'est fait l'historien de Jean-Antoine Watteau. Son livre est plus qu'une exacte biographie, c'est une étude psychologique de Watteau, ce grand peintre, dont la peinture est encore de la poésie et de la musique. M. Josz a compris que, pour faire revivre son héros, il fallait recréer, autour de lui, le milieu où il vécut, l'atmosphère et les mœurs de ce XVIIIe siècle qu'il synthétise. La grandeur de Watteau est toute secrète, toute intérieure ; il ne fut guère compris de ses contemporains ; ses admirateurs mêmes le jugèrent mal. En souffrit-il ? Se comprit-il lui-même ? Eut-il une conscience claire de sa valeur et de son génie ? Il passa sa vie à se chercher, éprouvant, comme dit Nietzsche, « la nécessité intérieure de faire, des choses, un reflet de sa plénitude et de sa propre perfection. » Etats successifs d'ivresse : il peint avec une volupté sensuelle, cherchant la pâte vivante et lumineuse où il déposera sa pensée, avec le même instinct que met le mâle à trouver un ventre favorable à sa semence. Ses tableaux achevés ne l'intéressent plus, mais ceux qu'il fera ; ses toiles ne sont pas, en effet, pour lui des choses en soi, mais des ébauches de lui-même. Il ne se laisse distraire de sa besogne par aucune admiration, il était même parfois « pris pour les hommes d'une particulière aversion qui le faisait soudainement disparaître, se cloîtrer en des retraites ignorées, connues seulement de ses intimes, de Gersaint ou de Julienne. » « Jean-Antoine aura passé une partie de son existence à se sauver, à se cacher, à éviter toute société. »

Mais le mieux pour faire un peu comprendre Watteau, c'est de citer M. Josz lui-même : « La réalité qui l'entoure l'indifférè presque, si elle ne touche directement à l'Homme et à la Femme. Autant il se montre inquiet du geste, du mouvement, de la vérité d'un corps en marche, au repos, debout, couché — vérité qu'il ramène à une synthèse combien cherchée et combien savante, en dépit de son apparente facilité, vérité qu'il condense toute dans la superbe simplification d'une silhouette, — autant tout ce qui touche à l'être l'attire et le rend soucieux, autant, en dehors de la créature, la nature brutale, joueuse de contrastes et imprévue d'effets, ne le tente. » Watteau ne copie pas la nature ; il l'interprète, il la stylise, et ainsi stylisée, elle nous paraît artificielle à nous qui pratiquons la peinture photographique. Un arbre, pour lui,

c'est encore un prolongement de sa sensibilité; les branches et les feuilles ce sont des bras et des mains vivantes.

.... « La sanguine de Watteau, continue M. Josz, c'est du sang. Un sang frais qui flue avec des lumières d'argent natif, un sang qui flue sur le grain du papier et y fait trembler les personnages dans une hallucinante vérité. Ils existent réellement, se meuvent sous l'œil... Il semble qu'il y ait, sous chacune de ses figures, une mystérieuse préparation qui nous échappera toujours... On a cherché des explications... En art, à une certaine hauteur, il n'est pas de secrets. Le seul secret c'est la vie surprise et fixée, c'est aussi, parfois, d'avoir souffert. »

« Ce sont, dit Nietzsche, les conditions exceptionnelles qui créent l'artiste : tous les états intimement liés aux phénomènes maladifs, de sorte *qu'il ne semble pas être possible d'être artiste sans être malade.* Génie = névrose. » Watteau fut un névrosé; ainsi que Michel-Ange dont l'œuvre est cependant toute force et toute puissance : « Des périodes de plus en plus fréquentes de dépression succèdent à des poussées de fièvre et de lyrisme... Et à ce moment de la biographie, il y aurait lieu sans doute, pour un spécialiste, d'écrire un chapitre sur la *neurasthénie de Michel-Ange* (1). »

Mais cette névrose ne serait-elle pas la vraie santé, puisqu'elle est un aiguillon de vitalité, puisqu'elle active la volonté de puissance. Et que signifie cette santé improductive ?

§

M. Joseph Bouchard s'est pieusement institué le béatificateur de Georges Sand. Il nous le rappelle en son opuscule : **A propos de la deuxième fête commémorative de G. Sand.** Il organise des pèlerinages à N.-D. de Nohant : « Il faut avoir la mémoire bien fragile, s'écrie-t-il, pour ne pas se souvenir que la fête de G. Sand a été fondée avec un caractère annuel. La fête de G. Sand doit être annuelle ou ne pas être ». Il veut convertir le monde entier, en commençant par le Berry, à la littérature de Lelia, et il a raison de ne pas trop s'en dissimuler les difficultés : G. Sand manque un peu d'actualité. « Dans un pays que je voudrais plus littéraire, plus soucieux des idées de beauté qui priment toutes les autres et sans lesquelles rien ne sort de la sphère commune, je me suis

(1) André Michel. Causerie artistique. *Journal des Débats*, du 8 septembre 1903.

engagé à fêter annuellement la mémoire d'une femme de génie. Cette femme nous honore tous !!!!!! »

« Gars du Berry, préparez vos vielles et vos cornemuses, sortez de l'armoire des aïeux vos habits de fête et vos chapeaux enrubannés !

« Tous ceux pour qui l'Art (avec une majuscule) est la religion la plus sacrée marcheront à votre suite. En route pour Notre-Dame de Nohant ! »

Mais les Berrichons, jusqu'à ce jour, n'ont rien compris à cette religiosité littéraire, et M. Bouchard le reconnaît : « Il y aurait erreur profonde à croire que le Berry soit un *pays littéraire*. Il le deviendra peut-être, et je le souhaite de tout mon cœur. »

Mais ce n'est pas travailler au *relèvement intellectuel* d'une population, qui en sentirait rapidement les bienfaits (!!!), que d'hésiter un seul instant à conserver à la fête de G. Sand son originel éclat... « La vie matérielle c'est quelque chose. Le plaisir de l'esprit c'est mieux ».

Il faut bien se persuader aussi qu'en 1904 ce n'est plus seulement par la Châtre que G. Sand sera fêtée, mais par la France entière — « *la France qui pense* » — et par « l'entière Humanité » (1). Des provinces entières abandonneront leurs maisons et leurs champs pour entendre les discours réconfortants de M. Bouchard. « En déposant ici cette gerbe, je suis heureux et je suis fier; et je demande, au nom des admirateurs de Georges Sand, que, durant la nuit prochaine, une brise propice vienne caresser ce socle de pierre, pour en ravir quelques fleurs et les transporter, dans le silence, vers le petit cimetière de Nohant. » Et le Berry sera sauvé, ayant enfin compris « ce que les poètes appellent l'idéal ».

Nohant ! « En ce mot vibre l'écho d'une lyre enchanteresse dont ni le temps ni l'envie n'ont pu réussir à briser les cordes » par ce qu'en ce mot « passe le souffle du génie français ». Et le marbre, à ces paroles flatteuses, « paraît sortir de plus en plus vivant des ténèbres de la tombe ».

M. Joseph Bouchard nous saura peut-être gré de lui révéler comment N.-D. de Nohant comprenait l'idéal.

« A ce moment, la brouille de Musset et de G. Sand faisait

(1) « Quand une femme a, de son vivant, mérité un pareil titre (N. D. de Nohant), je ne m'explique point que, vingt-six ans après sa mort, on puisse oublier que, des liens familiaux ordinaires, elle est depuis longtemps dégagée, puisqu'une seule famille demeure la sienne : *l'entière Humanité*. » J. Bouchard, ouvrage cité.

grand bruit. Mme Sand avait passé dans l'atelier de Delacroix, ami de Mérimée, comme Musset... » Quand on lui parlait de son ancienne maîtresse, Delacroix « se contentait de hausser les épaules ».

« Mérimée voulut connaître la femme qui causait à ses amants des impressions si variées... Il n'eut pas à s'en applaudir. Mme Sand était alors à la plus belle période de ses extravagances. C'était le moment où elle emprisonnait ses hanches énormes dans une culotte de satin noir et se promenait en justaucorps moyenâgeux et en toque à plumes blanches. Le travesti, qui peut être gracieux et provocant chez une toute jeune femme, paraissait risible porté par une personne de formes si amples. Mérimée, en s'attaquant à ce fort, montrait de l'audace. Un soir, il lui arriva de la reconduire chez elle après souper, mais son courage ne tint pas devant le déshabillé féminin de Georges, plus étrange encore que le travesti. Elle s'était mise, pour mieux causer sans doute, une résille espagnole, une chemise d'homme, une cravate noire et une robe de chambre en soie jaunâtre qui tombait sur de larges babouches turques rouge sang. Ainsi vêtue, elle laissait aller les confidences, plus attentive aux souvenirs qu'à sa nouvelle conquête, parlant, comme par mégarde, en termes singulièrement violents et imagés de l'amant abandonné :

« C'était un parfum trop suave et trop subtil pour ne pas s'évaporer sous mes lèvres qui l'aspiraient, » ou bien :

« Quelle fièvre avez-vous fait passer dans mes veines, esprit de la vengeance céleste! Quel mal ai-je donc fait aux anges du ciel pour qu'ils descendent sur moi et m'infligent le châtiment d'un amour de lionne..... Hélas ! j'ai été menteuse, mais dis-moi toi-même s'il existe une femme plus sincère que moi en ce moment. »

Mérimée, devant ce flux de paroles, demeurait coi....Georges sentit qu'il fallait montrer ses séductions suprêmes. Arrêtant sur lui ses grands yeux calmes de génisse, mais avec la voix la plus persuasive :

— « La passion est un don sévère, mais divin, fit-elle. Prosper, tu verras que mon âme n'est pas corrompue. »

« Cette fois on manqua tout à fait de courage et de volonté. Et ce fut une nuit exécrable (1). »

JEAN DE GOURMONT.

(1) Hugues Rebell. *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée.* Paris, Dujarric, 1903.

HISTOIRE

Théodore Suran : *Les Esprits directeurs de la Pensée française, du Moyen-Age à la Révolution ;* Schleicher frères et Cie. — Edmond Locard : *Les Crimes de Sang et les Crimes d'Amour au XVIIe siècle ;* A. Storck et Cie. — Drs Cabanès et L.Nass : *Poisons et Sortilèges ;* Librairie Plon. — André Rabel : *Le Maréchal Bessières, duc d'Istrie.* Avec un portrait et dix cartes ; Calmann-Lévy. — Adolphe Aderer : *Chez les Rois ;* A. Fontemoing.

Les Esprits directeurs de la Pensée française, par Théodore Suran. — Cet ouvrage, qui est un peu une philosophie de notre histoire de France, se compose d'une suite d'études sur Rabelais, Çalvin, Ronsard, Montaigne, Descartes, le siècle de Louis XIV, Voltaire, Montesquieu, Diderot, J.-J. Rousseau et la Révolution. Laissons l'auteur exposer lui-même son programme : « L'enthousiasme de Rabelais pour le savoir de la Renaissance a commencé notre libération en dirigeant notre pensée dans une voie inconnue au Moyen-Age. Mais nos efforts auraient dévié tout de suite, soit par un excès, soit par un défaut d'esprit de système, si nous nous étions soumis exclusivement à la discipline de Calvin ou à celle de Ronsard. C'est ce que montre Montaigne, faisant la critique de la science de son temps ; il ruine le dogmatisme autoritaire, sans prétendre pour cela que toute vérité nous soit inaccessible. Descartes précise la certitude dont nous sommes capables et formule la méthode qui nous permet d'y atteindre. Grâce à lui, la pensée française, un siècle après avoir été affranchie, possède l'instrument de toutes les futures découvertes de l'esprit humain. Malheureusement le siècle de Louis XIV, avec son absolutisme en politique et son classicisme en littérature, retarde les applications de cette méthode, et marque un recul de la pensée. Dès que la monarchie faiblit, la marche progressive de la raison reprend avec Bayle. Elle se continue avec Voltaire... Elle se précise avec Montesquieu, qui fait porter l'effort de ses études sur un point spécial mais capital, les principes du gouvernement, et qui aboutit avec méthode à des conclusions dont l'application de plus en plus étendue à la politique européenne a montré toute l'importance et toute la valeur. Plus moderne encore que lui, et représentant mieux, d'une manière plus générale et vraiment intégrale, la tendance purement rationaliste du XVIIIe siècle, Diderot montre l'étendue encyclopédique du savoir et de ses

applications, œuvre de l'homme livré à ses seules forces; il montre aussi que l'activité de chacun est nécessaire à tous, et, par la solidarité, il tend à fortifier les individualités. Mais Rousseau les fortifie bien davantage, car, au lieu de les soumettre à la société, c'est à elles qu'il subordonne cette dernière; par là, il brusque le mouvement méthodique et lent qui nous acheminait vers l'individualisme par la progression de la pensée; et il arrive à ce résultat non pas par la raison proprement dite, mais par le sentiment auquel il donne, contrairement à notre tradition, une importance prépondérante et, sur certains points, rétrograde. Enfin la Révolution pose les fondements de la société moderne selon les aspirations intuitives du peuple et les indications raisonnées des penseurs. La réorganisation de l'Etat sanctionne le progrès des idées au bénéfice de l'individu. »

Mon Dieu! tout ce qu'on voudra : système pour système, arrangement pour arrangement, autant celui-ci qu'un autre. Cependant, sans prendre au pied de la lettre les combinaisons de M. Théodore Suran, il faut reconnaître que sa manière historique de grouper nos grands écrivains est, çà et là, vraiment efficace et appropriée. C'est, par exemple, en bien précisant d'abord le rapport de Descartes à Montaigne (rapport comme du criticisme au scepticisme) que l'auteur a été conduit à écrire sur Descartes des pages neuves, dont il faut recommander la lecture, autrement instructive que les analyses spiritualistes des Jules Simon et des Saisset. — L'ouvrage naturellement aboutit à la Révolution; ceci était de rigueur : mais touchant les connexités, consacrées ou non, de notre événement national avec notre tradition intellectuelle, l'on demande à se retrancher dans l'agnosticisme le plus complet. Dire, au bout d'un livre d'analyses historico-philosophiques, évidemment commandées toutes par ces préalables et hardies recherches sur Descartes : « La Déclaration des Droits (pag. 211) n'est pas une constitution, mais un préambule à toute constitution; elle est une sorte d'étalon, de critérium objectif (!) de la vérité politique qui permet de mesurer la justice des actes de gouvernement et de résoudre les conflits entre individus de la façon la plus humaine, en substituant aux solutions capricieuses de la force les solutions certaines de la raison », dire ceci, c'est ne rien dire, c'est prendre, dans l'interprétation politique de notre histoire comme qui dirait le ton de la preuve ontologique, qu'on avait su pourtant éviter et laisser aux écoles éclectiques et libérales, lorsqu'il s'était

agi d'examiner cette histoire du côté des idées. Mais M. Théodore Suran est professeur : peut-être certaine prudence universitaire l'a-t-elle engagé à se contenter, pour la Révolution, des coutumières et officielles abstractions.

Les Crimes de Sang et les Crimes d'Amour, par Edmond Locard. — Dans ce livre, comme dans son précédent ouvrage *Le XVII^e siècle médico-judiciaire*, l'auteur « cherche à présenter l'étude de la criminologie sous un jour qui intéresse le grand public et non pas seulement les érudits et les criminologistes ». C'est pourquoi « il élimine nombre de documents et de détails techniques pour étendre la partie historique et anecdotique ». On ne voit pas bien l'utilité d'adresser, sous forme voulue, de tels ouvrages au grand public, dont la collaboration n'a pas ici la valeur qu'on suppose et qui ne cherche guère dans les livres de cet ordre qu'un recueil de saletés. Il est certain que si l'auteur eût adopté la forme purement technique des ouvrages de M. le professeur Lacassagne et de l'école de Lyon, ses tirages ne s'épuiseraient pas dans l'année. Cependant, ce plan anecdotique, suggéré par la recherche du succès, ou mettons par un désir de vulgarisation, présente cet intérêt que la criminologie y devient un des moyens de la science historique. On se doutait d'ailleurs de ceci, de cette utilisation ; mais il n'est pas mauvais que de nouvelles œuvres viennent démontrer la justesse de cette idée, si profondément pressentie par Michelet. Cette nouvelle démonstration, au surplus, nous a paru manquer d'ampleur et de justesse. Par exemple, il se mêlait beaucoup de théologie aux doctrines criminologiques de jadis, c'est entendu. Mais ceci n'est qu'un des côtés de la question, le côté des juges. Du côté des justiciables, du côté peuple, nation, mœurs enfin, n'y avait-il pas quelque chose de plus à montrer ? L'analyse pathologique ne peut-elle surtout désormais servir à rendre plus vrais et plus sensibles que chez n'importe quel historien jusqu'ici connu certains caractéristiques mouvements de mœurs, de passions, certaines psychologies d'ensemble, certaines périodes où se résume toute une société, comme l'affaire de Loudun ou le Drame des Poisons ? Il y a bien quelque chose comme ceci dans ce livre, mais peu appuyé, peu soutenu. Cet envers du XVII^e siècle, qu'on prétend nous montrer ici, est d'une étoffe psychologique trop mince pour intéresser par exemple un sociologue. Des raretés, des curiosités, certaines tirant volontairement l'œil, comme cette thèse de Jean Racine voleur, avorteur et assassin ; beaucoup de do-

cuments, et rares, et curieux, ceux empruntés, par exemple, en plus grande quantité qu'on ne l'avait encore fait, à Zacchias, le célèbre médecin d'Innocent X ; une grande science du détail : mais l'auteur paraît n'avoir eu qu'une idée très vague touchant la méthode d'après laquelle il eût pu le plus significativement assembler ses documents.

Poisons et Sortilèges, par les Drs Cabanès et L. Nass. — Comme celles du livre précédent, ce n'est certes pas la première fois (le Dictionnaire de l'abbé Migne est là pour en témoigner) que les matières qui font l'objet de cet ouvrage sont traitées par des spécialistes ; mais c'est sans doute une des premières fois qu'elles sont traitées au point de vue de la vulgarisation et toutefois d'une façon strictement scientifique. C'est là le principal mérite de ce livre, et ce qui fait tout ce livre, mérites et défauts. La documentation est copieuse, non peut-être pas la plus nouvelle, mais assurément la plus variée. Elle se rapporte principalement aux trois grandes époques des Césars, du Moyen-Age et des Borgia. Mais ici encore, comme pour l'ouvrage précédent qui appartient à la même catégorie, nous avons à regretter l'absence de méthode, d'une idée scientifique d'ensemble, l'insuffisance du point de vue sociologique. L'Histoire ne profite que relativement de ces recherches trop peu systématisées. Il n'est, certes, pas indifférent de savoir ce qu'il faut penser des fables de Circé et de Médée, comme aussi de certains beaux crimes historiques qui ne furent jamais que légendes, tels ceux de Livie, laquelle n'a jamais empoisonné Lucius et Caïus, ni surtout Auguste, — dont à ce propos l'étude, l' « observation » psycho-physiologique nous a paru un des meilleurs morceaux dus à la collaboration des Sciences médicales et historiques. De même, c'est avec plaisir que l'on enregistre le procès-verbal purement médical de diverses causes célèbres ; que l'on se fait aussi détailler certaines névropathies, constitutionnelles ou accidentelles, encore peu connues, et qui sont tout le fond de certains démérites ou mérites fameux (Caligula, Charles V). L'on sent bien, par surcroît, qu'un tel concours des pathologistes rend plus que jamais impossible l'Histoire rhétoricienne et moraliste. C'est déjà beaucoup ; mais ce n'est pas suffisant, si les livres de cet ordre sont surtout des recueils de documents distribués selon une ordonnance guère mieux qu'anecdotique. C'est peut-être rechercher la petite bête que de vouloir ici trop de psychologie, de généralisation. Mais il nous est impossible de ne pas nous souvenir de la *Sorcière* de Michelet (en y joignant la

plus terrible des pièces justificatives, *Les Sorcières neuchâteloises* de P. Chabloz, 1862).

Deux incorrections ont subsisté dans les épreuves de l'ouvrage ; comme elles portent non sur la typographie, mais sur des faits, nous pensons rendre service aux auteurs en les leur signalant. Page 109, on donne comme de Sénèque un extrait qu'on signale, en note, comme appartenant à Suétone, ce qui est exact. Page 130, une rédaction amphibologique expose les auteurs à être accusés d'anachronisme. Dans l'examen du poison de Locuste, il est dit ceci : « Employait-elle l'aconit, comme le laisse entendre Théophraste ? » Comme il s'agit évidemment ici de l'auteur de l'*Histoire des Plantes*, qui vivait 371 ans avant J.-C., on se demande comment Théophraste a pu parler d'une chose postérieure de quatre siècles. Les auteurs ont sans doute simplement voulu dire que Théophraste signale la propriété toxique de l'aconit (1), ce qui fortifierait les hypothèses relatives à la composition du poison de Locuste. Mais il faudrait une rédaction plus claire.

Le Maréchal Bessières, par André Rabel. — C'est un peu un résumé de l'histoire du premier Empire, que ce livre. Pareil résumé est forcément l'essentiel de tout ouvrage sur la plupart des maréchaux de Napoléon : ici, surtout, Bessières, de tous les lieutenants de l'Empereur, étant peut-être celui qui lui fut le plus immédiatement assujetti. Sans dire qu'il soit une figure de second plan, on peut ne pas lui trouver la grande allure d'un Ney, d'un Davout, d'un Lannes. C'est peut-être ceci même qui motive le livre nouveau de M. André Rabel sur le Maréchal, belle figure loyale et modérée, restée tard une des moins en relief. M. Rabel a utilisé, entre autres documents inédits, les *Mémoires* du colonel Baudus, aide-de-camp du Maréchal. Il y a trouvé les correspondances et les rapports de Bessières. Le rôle particulier du Maréchal dans les événements est soigneusement étudié : Commandant participant de la garde impériale ; précieux général de cavalerie à Marengo, à Austerlitz, à Eylau, à Somo-Sierra, à Essling, où il succède en outre à Lannes mourant et mène à bonne fin le terrible effort qui sauve notre aile droite ; estimable manœuvrier de flanc-garde durant la campagne de Prusse (1806) et les opérations préliminaires de la campagne de 1809 ; général en chef victorieux à Médina del Rio-Seco, etc. L'Espagne, d'ailleurs, comme à tous les maréchaux de l'Empire, poignée

(1) Cf. Laborde et Duquesnel. *Des Aconits et de l'aconitine*, 1883

de proconsuls éloignés de la main du maître et se déchirant les uns les autres, l'Espagne lui porte malheur. Sa deuxième campagne au-delà des Pyrénées (1811) n'est qu'une longue querelle avec Masséna. C'est ici le point délicat de la carrière de Bessières. Son récent historiographe l'a bien compris, et, plein de sympathie pour son héros, il a tout fait pour le justifier : mais les fautes du commandant de la garde impériale restent certaines et difficilement excusables. On doit lui attribuer tout net l'inutilité de la bataille de Fuentès d'Onoro, qui acheva de gâter nos affaires en Espagne, et qui est le vrai point de départ des désastres de Napoléon. On ne s'explique pas que Bessières ait pu refuser le détachement de la garde, qui, au moment où Masséna le réclama, eût certainement décidé de la victoire. C'était s'exagérer la recommandation de l'Empereur, de ménager avant tout la garde. Bessières aurait dû se souvenir d'Eylau, où un bataillon de cette arme avait suffi pour repousser une attaque des Russes sur notre centre. Ici, le renfort réclamé par Masséna n'aurait pas moins fait qu'à Eylau. Sans aller jusqu'à dire avec Thiers que Bessières se conduisit en ces conjonctures avec Masséna « comme les ambitieux devant une fortune qui fléchit », on peut trouver sa conduite indéfinissable, tout au moins timorée (ce qu'elle fut aussi dans quelques autres occasions), beaucoup plus digne de disgrâce que celle de Masséna. Mais le duc d'Istrie était un ami personnel de Napoléon. — M. Rabel donne des détails nouveaux (authentiques ?) sur le fameux départ de Smorgoni. Bessières, poussé par Duroc et Berthier, aurait été le principal instigateur de cette détermination. La scène est tragique : « Bessières avait à peine commencé à dire quelques mots du sujet brûlant que l'Empereur entre dans un violent accès de colère ; seul, dit-il (selon Baudus), son plus mortel ennemi pouvait lui proposer de quitter l'armée dans la situation où elle se trouvait. Il alla plus loin encore et fit mine de se jeter sur le duc d'Istrie, l'épée nue. « Quand vous m'aurez tué, dit froidement Bessières, il n'en sera pas moins vrai que vous n'avez plus d'armée, que vous ne pouvez plus rester ici parce que nous ne pouvons plus vous garder. » Murat et Eugène entraînèrent Bessières, mais Napoléon, sa rage passée, le rappela et céda. Le 5 décembre, il rassembla son état-major, lui fit ses adieux et partit. »

Chez les Rois, par Adolphe Aderer. — M. Adolphe Aderer prétend nous donner une version véridique du drame de Meyerling : l'archiduc Rodolphe aurait été tué d'un coup de bou-

teille de champagne, en une désordonnée fin de souper, par le fiancé de son ex-maîtresse, présent là par mégarde, et devant lequel il voulait, pris de vin, violenter la jeune fille. Le récit est dramatique, vraisemblable, déduit d'une documentation acceptable (sauf en ce qui concerne le jeune Battaggi, le fiancé de Mary de Vecséra, lequel n'aurait pu être identifié). Il semble vrai, l'est-il vraiment? Nous n'en savons rien, quelques-unes des autres versions rapportées dans l'appendice étant tout aussi vraisemblables. Quoi qu'il en soit, le récit de M. Aderer, publié d'abord en revue, émut l'opinion ; il mérite par là considération et l'on doit désirer que la controverse qu'il suscita sous la forme article reprenne, maintenant que le voici de nouveau circulant en un livre. — Malheureusement, M. Aderer nous a privés d'un bon moyen de mener à bien cette controverse. D'ordinaire, quand un historien (nous supposons que c'est bien une page d'histoire contemporaine qu'a voulu écrire M. Aderer) avance une version nouvelle d'un fait demeuré obscur, il indique clairement ses autorités. Ceci seulement rend ses assertions contrôlables. C'est en tout cas un jalon pour aller plus loin. Pourquoi donc M. Aderer n'a-t-il pas eu cette précaution? La valeur documentaire de son récit en eût été singulièrement fortifiée. Pourtant, voici une insinuation : « Une grande dame », une « très grande dame », comme dit le Buridan d'Alexandre Dumas, à qui son rang et sa situation ont permis de connaître la vérité vraie sur le drame de Meyerling, ayant lu les pages de *Minerva*, me dit : « Votre récit, à quelques détails près, est exact... » Nous ne prononcerons pas le nom de la « très grande dame » que l'auteur de *Chez les Rois* a voulu taire ; mais, d'après nos informations particulières, ce nom pourrait bien être celui d'une ancienne ambassadrice d'Autriche qui brilla, illustre et fêtée entre toutes, à la Cour de Napoléon III. Certes, la référence serait sérieuse, et l'on ne peut que souhaiter qu'une explicite confirmation se produise quelque jour de ce côté. — C'est, pensons-nous, pour grossir et compléter le volume, que M. Aderer à joint aux pages sur Meyerling quelques fantaisies genre « Rois en exil », écrites en style aimable de journaliste semblant avoir couru le monde, même celui des Cours, à la façon, par exemple, de M. J. de Bonnefon ou de M. H. des Houx, ces curieux Gaudissarts de Chancellerie. — L'essai de « reconstitution byzantine », à la fin du volume, est moins amusant. La couleur en est vague, la science aussi : « Si déterminés qu'ils soient (les Varègues ravisseurs d'Irène), le

cœur leur bat quand ils pénètrent dans le Bosphore. De nombreuses sentinelles veillent au Boucoléon. Mais il n'y a dans le Bosphore que quelques *chelandia* en mauvais état... En un clin d'œil, grâce à cette circonstance, Igor dépasse les murs du grand palais et débarque, sans encombre, sur la côte de Thrace. » Où donc l'auteur de cette topographie confuse situe-t-il le Boucoléon et le Palais Sacré? Sur le Bosphore, ou sur la Propontide? Ceci ressort mal de sa description.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

L'Année philosophique, treizième année, 1902; in-8, 308 p., Alcan. — *L'Expérience morale*, par F. Rauh, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure; in-8, 247 p., Alcan. — *La Volonté de puissance*, par F. Nietzsche, traduction de Henri Albert, avec une préface de Mme Fœrster-Nietzsche; 2 vol. in-18 de 350-318 p., « Mercure de France ». — *L'Art et la Beauté, Kalliklès*, par Louis Prat; in-8, 286 p., Alcan.

L'Année philosophique, publiée sous la direction de F. Pillon, comprend, pour 1902, des articles de MM. Brochard, Hamelin, Pillon et Dauriac. M. Brochard étudie les « Lois » de Platon, à propos des récents travaux de M. Lustalowsky sur la philosophie platonicienne. Par une courte mais précise discussion des textes, il croit pouvoir établir, contrairement à l'opinion de ce savant, que Platon est resté jusqu'à la fin de sa carrière, fidèle à la théorie des Idées, telle que sa jeunesse l'avait conçue, que sa doctrine n'a jamais été un « subjectivisme », au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, et que c'est à tort qu'on l'interpréterait comme un précartésianisme ou un prékantisme.

M. Hamelin présente d'ingénieuses considérations sur le raisonnement par analogie. D'après lui, l'analogie peut se définir : induction d'assimilation. C'est une induction d'une espèce particulière. L'induction en général n'est pas essentiellement un processus d'assimilation, et la fonction d'assimiler est une activité spéciale, qui, sous certaines conditions, se déduit de l'essence du raisonnement inductif. Cette théorie s'écarte de celles de Kant, de Cournot, de Stuart Mill et de M. Rabier.

M. Pillon continue d'exposer l'évolution de l'idéalisme au XVIIIe siècle. Dans l'*Année philosophique* de 1901, il avait analysé et discuté la critique de Bayle sur les preuves cartésiennes de l'existence de Dieu. Dans l'*Année* de 1902, il exa-

mine la critique faite par le même des attributs divins, immensité et unité. Son étude, savamment documentée comme les précédentes, fait ressortir la sagacité intellectuelle du célèbre sceptique et la supériorité de sa logique sur celle des philosophes dogmatiques de son temps. Cartésiens, sensualistes de l'école de Locke, ou dynamistes à la manière de Newton se retranchaient derrière des affirmations dont l'inconsistance ou l'absurdité n'échappaient point à sa dialectique destructive. La critique de Bayle a sur bien des points devancé les vues de l'idéalisme contemporain. C'est ce que M. Pillon a mis en lumière.

M. Dauriac, dans un essai sur *la notion d'absolu dans la métaphysique immanente*, fait une distinction juste entre la métaphysique « transcendante » et la métaphysique « immanente ». La première, la critique kantienne l'a supprimée à tout jamais. La seconde est restée debout. On peut même dire qu'elle date de la *Critique de la raison pure*. C'est elle que Kant a émancipée, et qui, depuis lui, a régné presque sans partage, avec des interprètes tels que Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer. Cette métaphysique passera comme l'autre, nous prédit M. Dauriac. « Ce qui a survécu de Kant, c'est précisément ce dont le néo-criticisme a fait son bien propre, et c'est tout l'en-deçà de la métaphysique. Platon ne nous a-t-il pas appris que le philosophe est un homme qui sait sortir de la caverne? Or nous qui faisons notre métier de néo-criticistes, nous prêchons pour que les philosophes consentent à y rester ».

A la suite des articles de fond, le volume renferme une bibliographie trs cèomplète des ouvrages philosophiques de langue française parus en 1902.

§

Dans **l'Expérience morale** M. Rauh entreprend une méthodologie morale fondée, d'une part, sur une conception de la primauté et de l'indépendance de la raison pratique assez voisine de celle de Kant, et, d'autre part, sur un sentiment de la nécessité d'adopter une attitude scientifique et expérimentale vis-à-vis des réalités morales. Comme Kant, M. Rauh croit à l'autonomie de la croyance morale et nie qu'elle doive se déduire d'une théorie du monde ou de la science. Mais, à l'inverse de Kant, il n'admet pas non plus la possibilité de la déduire d'un impératif abstrait. « L'idéal n'est pas plus une donnée externe qu'une donnée interne. Il n'est pas saisi en une

fois comme une chose. Il est le résidu qui reste au creuset d'une âme sincère quand elle a pris conscience d'elle-même au contact des choses.» Ce qu'il faut faire, si l'on veut en déterminer la valeur, c'est se placer au centre de la croyance même pour l'analyser, c'est essayer « par des approximations successives de dégager de sa conduite même, par une observation critique, l'idée de l'honnête homme. » Et l'on arrive ainsi à étendre légitimement la notion de l'expérience au domaine du devoir-être. « La croyance peut être dite une *expérience*, non l'expérience d'un fait, mais l'expérience d'un idéal. Elle n'est pas un principe simplement pensé, rêvé. Elle n'est pas déduite de telle vérité objective ou de telle autre croyance morale par un simple mécanisme idéologique. Il faut ajouter à toute déduction morale, qui sans cela est simplement possible entre bien d'autres, la vérification de la vie... L'accord moral entre les hommes peut résulter seulement de ce que, s'étant mis dans les conditions d'expérience que révèle la vie morale consciente, ils constatent en eux le même résidu d'idéal. »

Partant de ce point de vue, M. Rauh trace les règles à suivre, indique les témoins à consulter afin d'asseoir la croyance sur des données positives, actives et exclusives de toute théorie non vécue. Ses analyses nombreuses, toujours judicieuses et parfois subtiles, portent sur la conduite sociale aussi bien que sur la conduite individuelle. Elles attestent chez l'auteur un sentiment intense de la réalité qu'il veut soumettre à l'expérience, un courageux mépris de la théorie livresque, du factice, de l'idéologique, un louable désir de sincérité, qui le porte à rechercher les conditions de la moralité antérieurement, pourrait-on dire, à toutes prémisses logiques. Et c'est précisément dans ce tour de force que la difficulté apparaît. M. Rauh, si nous ne nous trompons, a tenté d'adapter ce que l'idéalisme Kantien a gardé de vivant et d'efficace à une sorte d'empirisme positif et informé, qui est un rationalisme à un degré supérieur. Soyons nous-mêmes, soyons sincères avant tout, avant même d'être logiques. Le conseil que nous donne M. Rauh est excellent. Ce n'est pas avec des syllogismes et des déductions bien faites que l'on vit et qu'on est raisonnable. Mais cet impératif de véracité, sans contenu *a priori*, est-il suffisant pour garantir en tout cas la moralité de l'action ? Est-il possible de vivre conformément à la Raison (les stoïciens disaient conformément à la Nature) sans une doctrine cohérente préalable ? Je sais bien que M. Rauh nous recommande de rechercher les « formules de vie », et que c'est même pour

lui « la règle morale essentielle ». Mais que valent ces formules, sans la soumission absolue aux nécessités cardinales de notre conformation intellectuelle ? La pensée ratiocinante est, en chacun de nous et dans son expression logique, une manifestation de l'Universel. Pourquoi me recommander d'orienter aussi mes actions pratiques vers l'Universel, si l'on juge que le devoir d'être logique peut n'être que l'inspiration contingente d'un tempérament ? Autrement dit, comment tendre vers la véracité absolue, sans une croyance *a priori* au vrai, métaphysiquement justifiée ?

§

La Volonté de puissance, *essai d'une transmutation de toutes les valeurs*, tel est le titre que Nietzsche destinait à son principal ouvrage, ainsi qu'il ressort d'une lettre écrite à sa sœur, le 2 septembre 1886. Ce travail, on sait que Nietzsche ne put l'achever, ni même en rédiger une partie d'une façon définitive. Mais il en a laissé le plan et de nombreux fragments, ébauches assez complètes pour permettre de se faire une idée de l'œuvre. En s'aidant du plan, Mme Foerster-Nietzsche a groupé les fragments de manière à présenter un ensemble systématique et les a répartis en quatre livres, dont voici les titres : 1° *le Nihilisme européen*, 2° *Critique des valeurs supérieures*, 3° *Principe d'une nouvelle évaluation*, 4° *Discipline et sélection*. Dans les deux premiers livres, Nietzsche reprend la critique des valeurs morales, philosophiques et religieuses. Il fait à nouveau (1) le procès du christianisme et de toute morale de l'abnégation, du renoncement, de l'humiliation. Les morales et les philosophies judéo-helléniques, les religions universalistes, bouddhisme et christianisme, sont des produits de la *Volonté de puissance* manifestée par les faibles, les impuissants, les dégénérés, les « fins de race ». C'est « l'instinct de décadence qui se présente ici comme *Volonté de puissance* ».

Les aphorismes des deux derniers livres ont un caractère de doctrine positive. Après avoir détruit, Nietzsche se propose de reconstruire sur de nouvelles bases. Il débute par une théorie de la connaissance inspirée de Schopenhauer et de l'empirisme anglais. On peut ainsi la résumer : la conscience est épi-phénomène ; « il n'y a ni « esprit », ni raison, ni

(1) La critique du christianisme avait déjà été exposée dans l'*Antéchrist*.

pensée, ni conscience, ni âme, ni volonté, ni vérité ; ce ne sont là que des fictions inutilisables » ; la connaissance n'est pas une fin en soi, mais un *instinct* de la *Volonté de puissance;* la logique et les catégories de la raison sont des moyens servant à accommoder le monde à des fins utilitaires, etc... Puis il décrit la Volonté de puissance dans la nature. La cosmologie et la psychologie qu'il esquisse à ce sujet sont rudimentaires et ne sont pas d'un vif intérêt. Dans les questions théoriques, Nietzsche est ou obscur et presque inintelligible, ou bien ne sort guère du lieu commun. Il redevient captivant dès qu'il touche à la morale, son terrain d'élection ; quand il examine, par exemple, la Volonté de puissance dans la société, l'Etat et l'individu. Le quatrième livre, *discipline et sélection,* nous peint assez nettement l'image de l'avenir, telle que Nietzsche la voyait en esprit. On entrevoit le type rêvé du surhomme et l'idéal dyonisien. Les aphorismes de cette partie ne renferment pas, à vrai dire, d'idées nouvelles, non exprimées dans les ouvrages antérieurs, mais ils montrent avec quelle patience, avec quelle obstination Nietzsche ruminait et développait ses pensées maîtresses. Il est seulement regrettable que sa morale positive, à laquelle ne manquent ni la noblesse, ni la hardiesse, ni la sincérité, ni la poésie — quelque opinion qu'on ait, d'ailleurs, sur sa valeur en soi — soit ici gâtée par une hypothèse cosmologique absurde, la théorie de *l'éternel retour,* tirée du principe physique de la conservation de l'énergie. Nietzsche a imité Spencer en l'exagérant. Sa thèse est que *tout* doit se répéter indéfiniment et intégralement dans l'univers. C'est là « la grande pensée victorieuse qui finit par faire sombrer toute autre méthode. C'est la grande pensée *sélectrice :* les races qui ne la supportent pas sont condamnées ; celles qui la considèrent comme le plus grand des bienfaits sont choisies pour la domination » (t. II, p. 179). Pourquoi cette menace et cette promesse chimériques? L'idée est visiblement délirante. De pareilles taches, imputables à la maladie commençante, viennent malencontreusement ternir une pensée demeurée par ailleurs si lumineuse et si nette. Il eût été préférable de ne pas publier les derniers aphorismes sur *l'éternel retour,* ne fût-ce que par respect pour la mémoire de Nietzsche, et pour lui éviter les sottises des critiques psychiâtres à la Max Nordau.

§

Dans un premier dialogue, intitulé *Aglaophamos*, et dont

j'ai parlé antérieurement, M. L. Prat avait développé de manière très heureuse une vulgarisation littéraire de la métaphysique de Renouvier. Dans un second dialogue, **Kalliklés**, c'est l'esthétique de ce philosophe que le même auteur oppose aux thèses dilettantistes de Renan. Ce dernier parle par la bouche du sophiste Kalliklès. Platon lui donne la réplique et tient le langage du néo-criticisme. Les autres personnages sont Arêta, femme philosophe, Antisthène, le cynique, et un prêtre d'Orphée, Aglaophamos, personnage principal du précédent dialogue.

Les idées de Renouvier sur la fin dernière de l'Art, son hypothèse eschatologique sur la chute et la société parfaite instituée à l'origine par Dieu, sa foi en la *recréation* de l'homme sage par la volonté morale et en l'avènement d'un règne d'universelle harmonie, où la Beauté et la Justice coïncideraient, sont bien exposées, avec clarté et élégance. M. Prat a peut-être trop appuyé sur les faiblesses de l'esthétisme de Renan. Il l'a fait parler avec trop de précision dogmatique, en paraissant oublier que le charme de ses doctrines réside surtout dans leur insaisissable fluidité.

Quoi qu'il en soit, par sa correction et sa simplicité classiques, par son agréable hellénisme, ce livre est propre à retenir l'attention. Comme le précédent, c'est un utile et consciencieux travail de vulgarisation.

LOUIS WEBER.

PSYCHOLOGIE

L. Figard : *Un médecin philosophe au XVI^e siècle; étude sur la psychologie de Jean Fernel*, Alcan, 7 fr. 50. — D^r L. Lefèvre : *Les Phénomènes de suggestion et d'auto-suggestion, précédés d'un Essai sur la Psychologie Physiologique*. Bruxelles, H. Lamertin. — Emile Tardieu : *L'Ennui, étude psychologique*, Alcan, 5 fr. — G.-L. Duprat : *Le Mensonge, étude de psycho-sociologie pathologique et normale*, Alcan, 2 fr 50. — D^r J. Philippe : *L'Image mentale (Evolution et dissolution)*, Alcan, 2 fr. 50. — Ch. Ribéry : *Essai de classification naturelle des caractères*, Alcan, 3 fr. 75.

Dans un livre très substantiel, nourri d'abondantes citations, d'extraits ingénieusement commentés et éclaircis, M. L. Figard nous présente la psychologie de Fernel, malheureusement bien peu originale et se composant pour la plus grande partie d'emprunts faits à l'antiquité. Comme l'avoue son historien, le médecin du roi Henri II s'appliqua plus « à être un conciliateur qu'un novateur ». Son seul mérite fut de rassembler

en un monument dogmatique, « en un ensemble cohérent, des idées et des doctrines jusqu'à lui éparses ». Aussi l'auteur d'**Un médecin philosophe** se montre-t-il peut-être un peu trop enthousiaste lorsqu'il déclare : « Il a réalisé autant qu'il était en lui l'alliance de la psychologie et de la physiologie, se prêtant un mutuel appui. A ce titre, il rappelle l'aristotélisme dont il s'est constamment inspiré, il prépare le cartésianisme qui devait détrôner ses idées, et il apparaît comme le lointain précurseur de la science et de la psychologie contemporaine ». En réalité, et comme le reconnaît d'ailleurs M. Figard lui-même, l'œuvre de Fernel, au lieu d'être, comme il l'espérait, « l'introduction à la médecine des temps modernes » est demeurée « le testament de l'ancienne médecine ». En tant que philosophe, Fernel eut une fortune à peu près semblable. Ses théories philosophiques furent remplacées, comme ses doctrines médicales, dès que Descartes eut montré l'importance du fait de conscience et assigné à la philosophie son vrai point de départ et sa vraie méthode. L'ouvrage de M. Figard n'en demeure pas moins précieux à consulter sur bien des points.

§

Fernel, avec les scolastiques, professait que la psychologie s'applique à l'étude des facultés de l'âme, les facultés embrassant chacune un groupe de phénomènes, dont, comme on sait, elles constituaient en quelque sorte la doublure. On se souvient également des moqueries de Malebranche à ce sujet. Il demandait aux médecins de son époque s'ils supposaient « un mouvement d'attraction et des facultés attractives pour expliquer d'où vient que les chariots suivent les chevaux qui y sont attachés, et une faculté détersive dans les brosses pour nettoyer les habits ». A lire les premières lignes des **Phénomènes de suggestion**, de M. le Dr Lefèvre, on éprouve quelque surprise à retrouver, exposée par un médecin moderne, une thèse que n'aurait sans doute pas désavouée son illustre prédécesseur : « La suggestibilité est une faculté de l'âme, nous dit M. le Dr Lefèvre ; par conséquent, elle est inhérente à la nature humaine et le champ de son activité doit être extrêmement étendu, » et plus loin : » La suggestibilité est un pouvoir de l'âme, donc recevoir une suggestion, c'est, en définitive, exercer une faculté. » Il serait néanmoins injuste de s'en tenir là pour juger cet auteur, dont l'effort est assez considérable. Il a tenté, malgré une psychologie rudimentaire, — ce qui l'amène, par exemple, à assigner un centre spécial à la volonté — de

construire une psycho-physiologie, en partie personnelle, où certaines vérités d'observation courante voisinent avec de fragiles constructions théoriques, et où les notions modernes de neurones et de centres nerveux se combinent avec les souvenirs de l'ancienne philosophie des pouvoirs et des facultés, dans une hiérarchisation toute hypothétique des divers modes de l'activité cérébrale répartie en sept centres et en deux étages : étage supérieur, centre VI et VII, conscients et volontaires; étage inférieur, centres I à V, automatiques. Cette étude préalable le conduit à conclure que le mécanisme cérébral, abstraction faite de l'étage supérieur, est apte, « de même qu'une cire molle reçoit toutes les empreintes, à recevoir toutes les idées, toutes les impressions qu'il assimile et qui dès lors font partie de notre être intelligent, constituent des convictions par le fait qu'elles ont été empreintes ». Toutefois le jugement, centre VII, peut intervenir, adopter ou rejeter. Aussi, pour l'auteur, toute idée, offerte à ce mécanisme, peu soucieux de la matière qu'il reçoit, toute idée qui n'a pas été passée au crible des surveillants, généralement inattentifs d'après lui, dudit mécanisme, les centres supérieurs, seuls capables de tri, d'arrêt ou de mise en marche, est une suggestion ou une auto-suggestion.

La définition est large et, par cette élasticité empruntée aux théories de l'école de Nancy, permet de voir partout l'œuvre de la suggestion, d'appliquer la suggestion à une foule de thérapeutiques, médicales, morales, sociales, d'interpréter par la suggestion quantité de faits pathologiques, anti-moraux, anti-sociaux. Il est vrai que M. le Dr Lefèvre émet entre temps des doutes sur l'efficacité de toute tentative ayant pour objet l'amélioration de l'animal humain, dont il trace un portrait très réussi dans la manière noire. C'est là d'ailleurs le meilleur de son livre. Quant à cette formule de la suggestion, — qui n'est pas neuve en soi, — est-il bien nécessaire de revenir sur cette question? La suggestion, on ne l'ignore pas, ne saurait se concevoir raisonnablement, sans un trouble de la personnalité du sujet, que celui-ci soit ou non en état d'hypnose, sans un « rétrécissement du champ de conscience » (1) tel que toute image, toute idée qui y apparaît se trouve démesurément amplifiée, isolée de tout antagoniste et par conséquent renforcée, si l'on peut dire, au point d'être prête à passer immédiatement à l'acte. Le fait, analogue psy-

(1) V. P. Janet, *Automatisme psychologique* (Alcan).

chologiquement au rêve dans le sommeil naturel, sauf les conséquences motrices, suppose donc, dans le cas de la suggestion, des conditions pathologiques ou au moins un terrain anormal. Dites en effet à un individu sain et éveillé : « Voici une pomme ! » Il ne verra pas la pomme si elle n'est pas là. Ajoutez : « Mangez-la ! » Il ne comprendra pas. Du principe général que toute idée tend à se réaliser, induire que nous sommes tous suggestibles, c'est commettre une généralisation vraiment injustifiée et grossière, parfois dangereuse, car, bien qu'il ne m'appartienne pas de suivre M. le Dr Lefèvre sur le terrain exclusivement médical de la thérapeutique, je puis cependant m'autoriser de la parole de maîtres compétents en la matière, pour lui rappeler qu'à considérer comme normal le phénomène de la suggestion l'on risque de ne pas suffisamment apprécier le danger qu'offre son emploi, dans certains cas, où l'on s'expose à entretenir l'état morbide de réceptivité au lieu de le combattre, et à continuer, pour employer le terme métaphorique usité en la circonstance, d'endormir la personnalité du sujet au lieu de la réveiller.

§

Malgré son titre, **L'Ennui** de M. E. Tardieu n'est nullement ennuyeux. Et cependant que de formes d'ennui minutieusement décrites s'y succèdent : ennui par épuisement; ennui par manque de variété et par défaut de puissance dans les facultés ; ennui des vies manquées et des vies frappées d'infériorité ; ennui par monotonie ; ennui par satiété ; ennui par sentiment du néant de la vie ; ennui des saisons, du matin, de l'après-midi, du soir, des différents âges de la vie, des bals, du dimanche... et j'en passe ! Vraiment il faut tout le talent de l'auteur, sa puissance d'expression servie par une forme harmonieuse, riche et diverse, pour que ce flot d'ennui ne submerge pas l'esprit du lecteur. Or, rien ne s'éloigne plus au contraire de l'ennui que cette fine analyse des ennuyés et des divers ennuis. Avec un rare bonheur, M. E. Tardieu a su rester poète et parfois ironiste, tout en demeurant excellent psychologue. Néanmoins, un soupçon de pessimisme teinte cette étude. La misanthropie de Schopenhauer, les plaintes de Léopardi, les sarcasmes farouches de Nietzsche, les aveux découragés de Mme du Deffand, de Benjamin Constant, de Flaubert, de Baudelaire, n'ont pas été sans impressionner leur commentateur, et l'on s'en aperçoit çà et là. «... A sortir de sa peau, à se regarder du dehors, on ressent une impression

de froid terrible. Le vent qui vient du fond des siècles nous fait grelotter.... A nous rappeler nos *moi* qui se critiquent et se méprisent, la file de nos figures laissées en route, nous soupçonnons dans le fond même de notre vie un singulier besoin de transformation et de métamorphose : c'est l'ennui immanent à la vie même qui tend à se finir par cette évolution sans fin..... L'homme s'est exercé au langage fleuri, il a inventé le luxe, les arts de la paix, la gloire de la guerre, afin de séduire, d'exorciser l'ennui de la femme..... L'ennui ira toujours en augmentant et s'opposera au triomphe final du bien. Qu'il ait pour noms le mécontentement, le désir, le caprice, il bouleversera perpétuellement la terre et remettra tout en question. Il empêchera que rien ne s'achève et n'atteigne l'équilibre parfait... L'ennui, qui est l'aiguillon qui précipite la course de ce monde, ne sera jamais émoussé. »

§

Plus optimiste est M. G.-L. Duprat, dans une étude très serrée et très approfondie du **Mensonge**, pathologique et normal, au double point de vue psycho-physiologique et psycho-sociologique, à propos de laquelle on doit le féliciter d'avoir su éviter les explications purement verbales, telles que la race, l'innéité, la faculté inventive et autres « entités d'une métaphysique encore trop souvent unie à la psychologie et à la sociologie ». Son livre n'en demeure que plus intéressant, qui au surplus réfute en passant pas mal de sophismes devenus lieux communs d'un usage trop courant, et entrevoit courageusement cette possibilité d'un avenir meilleur : « Le culte de la vérité ne demande plus de martyrs : il lui suffit d'avoir un nombre croissant de fidèles. Les peuples, après avoir été amenés par la science à la possession du bien-être et de la paix, seront gagnés par elle à l'amour du vrai : l'extirpation pacifique du mensonge, plus bienfaisante que l'extirpation sanguinaire des prétendues hérésies, sera l'effet de l'éducation scientifique donnée à tous sans exception, sans restriction aucune ».

§

Négligeant, lui, la valeur morale ou sociale de ce mode de l'activité mentale qu'est l'imagination, M. le Dr J. Philippe s'en tient, avec l'**Image**, au produit seul de cette fonction, à l'image qui n'est « ... ni un souvenir, ni une invention... mais une simple représentation... » et « ... dans la complexité de

notre organisme mental, une sorte de cellule vive qui conserve sa vie à travers des transformations multiples et diverses ». C'est à l'analyse de cette « cellule » et de ses transformations qu'est consacré son ouvrage, illustré par une enquête, un essai expérimental sur la formation ou, si l'on veut, la déformation de l'image. En demandant à plusieurs personnes : « Combien pouvez-vous retrouver d'images des objets suivants : 1° Vénus de Milo; 2° Epingle ordinaire; 3° Cigarette; 4° A majuscule d'impression; 5° Visage de votre mère? » M. le Dr J. Philippe a obtenu, à l'encontre de ce que l'on pourrait supposer *a priori*, des chiffres d'autant plus restreints qu'il s'agissait de représentations plus souvent renouvelées et qui nous figurent des objets plus usuels Les plus élevés sont: Vénus de Milo, 10; Visage maternel, 11; Cigarette, 10; Epingle, 15; A d'impression, 12. Certains sujets accusent o ou des images que l'auteur appelle schématiques parce qu'elles ne sont ni particulières, ni concrètes, mais entièrement généralisées. Ces chiffres semblent très pauvres. En répétant l'expérience, je suis arrivé très rapidement pour l'image Cigarette au chiffre 18 et aurais pu obtenir davantage. Aussi bien M. le Dr J. Philippe n'a opéré que sur un nombre très restreint de sujets. De plus, il n'a peut-être pas assez insisté sur les rapports — qu'il signale cependant — de l'image avec les éléments affectifs. A étendre ses recherches, à les diriger dans ce sens, ne rencontrerait-il pas de quoi modifier ses constatations, et ne trouverait-il pas d'autres cas plus significatifs? Toutefois, l'on ne saurait contester la justesse de ses vues générales, et l'intérêt qu'offrent de telles monographies.

§

M. Ch. Ribéry s'attaque au difficile problème de la **Classification naturelle des caractères**. Son essai, heureux de retrouver les types anciens de tempéraments : *sanguin*, *nerveux*, *flegmatique*... qu'il transforme en *sensitif à réaction prompte et peu intense*,... *actif à réaction lente et peu intense*... et dont il déduit des caractères *amorphes*, *sensitifs*, *actifs*, *sensitifs-actifs*, *tempérés*, avec subdivisions telles que *sensitif émotionnel*, *stable* ou *instable*, ne vaut ni plus ni moins que celles antérieures, pour la raison générale qu'en a donnée déjà M. Ribot, qui s'est cependant lui aussi contraint à classifier : « A la vérité, a-t-il dit, les caractères tout d'une pièce, invariables, sont assez rares. » M. Ch. Ribéry ajoute : « Nous croyons pour notre part qu'il n'y en a

pas », et je suis sur ce point entièrement d'accord avec lui. Est-il d'autre part réellement utile et nécessaire de satisfaire en la circonstance ce « besoin d'unité » que « l'esprit apporte dans son appréciation du caractère comme dans toute espèce de jugement »? Il ne nous appartient pas de résoudre la question.

GASTON DANVILLE.

LES REVUES

Nouvelle Revue : Lettres de A. Villiers de l'Isle-Adam à Baudelaire. — *La Renaissance latine :* M. Barrès à Lourdes. — *La Revue bleue :* M. le Dr Toulouse sur « le Témoignage ».

La Nouvelle Revue (15 août) publie trois lettres de Villiers de l'Isle-Adam à Baudelaire. Elles ne sont pas datées. Elles furent écrites à Saint-Brieuc. Dans la première, Villiers de l'Isle-Adam s'excuse de s'être montré à Baudelaire « sous des conditions déplorables » — « très troublé par le vin — le manque de sommeil » — et, ajoute-t-il, « le saisissement de vous parler ». Il s'excuse, mais il explique : « votre profonde et habituelle délicatesse ne méprisera pas l'humilité de cette petite épître : je n'écris pas de la sorte à tout le monde ; vous êtes mon aîné, cela dit tout. » Et il annonce à son « bien cher grand poète » : « J'espère vous envoyer bientôt une prose moins jeune que mes vers. »

Baudelaire a répondu et quelle joie illumine la seconde lettre de Villiers de l'Isle-Adam ! Quels transports d'admiration pour *les Fleurs du mal !*

« C'est royal, voyez-vous, tout cela, — écrit-il. — Il faudra bien que, tôt ou tard, on en reconnaisse l'humanité et la grandeur, absolument. Mais quel éloge que le rire de ceux qui ne savent pas respecter ! » Et à propos d'une étude de Baudelaire sur Wagner, ces mots où la belle attitude de Villiers est indiquée déjà : « Ça pleut déjà dru comme mitraille et de la hautaine façon, ça m'a raminé ». Et plus loin, ceux-ci : « Je vous affirme que je fais du beau et du très beau, dans ce moment-ci. »

La troisième lettre, sur un mode plus familier, est adressée : « mon cher Baudelaire. » Nulle gêne n'existe plus entre les correspondants. Villiers y trace des portraits de moines, à recueillir :

« Le R. P. Dom Guéranger est, je crois, un homme d'une imagination logique, et d'une science absolument quelcon-

que ; il jouit d'une qualité que vous estimerez : *la froideur attrayante*, 57 à 58 ans. Il était prêtre à 21 ans ; docteur en théologie à 23 ans ; licencié en droit, licencié ès-lettres et docteur ès-sciences à 38 ans. Il parle 7 à 8 langues actuelles et n'ignore par les dialectes hébraïques au point de le céder à M. Renan. Il a trouvé moyen, sans un sou, de relever l'Abbaye de Solesmes, sans s'interrompre pour cela, et sans quitter une rude partie engagée entre lui et tous les évêques de France au sujet de la Liturgie ancienne qu'il a réussi à faire rétablir dans toute sa pureté, presque partout, mais il a fallu écrire une douzaine de volumes fantastiques de science religieuse, arracher des bulles pontificales, lutter contre son évêque, abîmer, pendant un an, tous les quinze jours, M. de Broglie (au sujet du Labarum et, généralement, des miracles), se lever à 4 heures, se coucher à 11 heures, manger de la salade le soir et un peu de soupe dans une écuelle le matin, conserver du temps pour le bréviaire et pour la direction de l'Abbaye (60 moines), tout quitter au coup de cloche de la Règle, causer avec des milliers de visiteurs, surveiller un anévrisme et une propension mosaïque au bégaiement, afin de ne pas perdre la tête et avoir un front deux fois haut et vaste comme celui de Victor Hugo. Vous voyez que ce n'est pas une brute, et, pour me servir d'une expression de Terrail (si vous voulez bien pardonner cet ignoble mouvement d'amour-propre), j'ajouterai que : « je ne suis pas trop mal dans ses papiers. »

« Il est flanqué de deux têtes qui sont presque également admirables : le Père Econome et le Père Prieur : Don Fontanes et Don Couturier : deux colosses au physique et au moral. La Bibliothèque (j'oubliais de vous dire que ces deux colosses et lui sont charmants de bienveillance, de profondeur et de *naïveté*, au point de s'amuser et de faire des calembourgs), la Bibliothèque contient environ 20.000 volumes : on m'y laissait seul, tous les jours, faveur inconnue à bon nombre de gens (nouveau mouvement d'amour-propre), vous jugez si j'ai, comme on dit, profité de l'occasion. J'ai des notes assez curieuses, je crois pouvoir l'affirmer. Bref, je tiens *Samuèle*, et si mes prévisions ne sont pas entachées de niaiseries, j'ai réellement quelque chose de — sinon de plus grand, je parle au point de vue de la dimension du volume — du moins d'aussi large que l'idée de Faust. C'est réellement estomirant qu'on n'ait pas encore pensé à une chose, ou que, si on y a pensé, on ne l'ait pas traitée avec amplitude et magnificence. Je vous écrirai cela : vous jugerez.

« Voici, en attendant, une petite légende qui ressemble un peu à l'un de vos poëmes en prose: l'Etranger. Je traduis du latin.

« Il y avait un moine — un parfait et ancien religieux — qui avait fait un pacte avec le Diable, je veux dire qui avait accepté les services d'un démon mixte. Ce démon n'était pas, en son âme et en sa condamnation, des plus coupables; il avait, dans les temps effroyables où se joua le grand conflit, il avait subi l'entraînement vague et presque moutonnier de Lucifer. Il ne s'était pas prononcé sur le fameux *Non serviam* et s'était trouvé précipité hors de la joie et de la lumière, avant d'avoir eu seulement le temps de se reconnaître. De sorte que sa vie était comme un rêve et qu'il ne savait plus ce qui était arrivé. Il n'était pas mauvais, mais il avait contracté la manie de la chute, en voyant se culbuter, dans l'ombre et dans la foudre, le pêle-mêle des légions noires ! Puis... avec les longs et interminables siècles, avec l'insensible habitude de l'étonnement, il avait oublié cela, tout cela : il avait oublié.

« Enfin vous comprenez ce que je veux dire. Vous seul pouvez exprimer cela aujourd'hui.

« Donc, un jour il avait remarqué la terre, et trouvant confortable d'y rester aussi bien que dans les endroits où il était auparavant, il s'en alla dans les environs d'un monastère, car il aimait le silence. Là, je vous dis qu'il eut l'occasion de rendre service au vieil abbé, on ne sait pas comment. Le vieil abbé — un bon zig ! comprit de suite (toutes ses réserves de conscience faites) l'horrifiant malheur qui avait dû arriver dans l'éternité au petit bonhomme infernal, et il ne déchargea pas de malédictions nouvelles sur son mélancolique et monstrueux visiteur. Il lui demanda, ne voulant pas être en retard avec un pareil personnage, s'il pouvait, à son tour, lui être quelque peu utile ou même agréable. Il insista, en voyant le pauvre démon secouer tristement ce qui lui servait de tête. — Eh bien, dit celui-ci, puisque vous me proposez, je vous dirai que vous pouvez me faire du bien. — Et comment ? dit le moine. — Ah ! dit le démon, vous êtes bien le maître de faire bâtir un clocher ici ? — Oui, dit le moine. — Alors faites bâtir un clocher avec une grande cloche, et puis faites-la aller la nuit, quand vous pourrez. — Pourquoi ? dit le moine inquiet. — J'aime les cloches... le son des cloches... les belles cloches...

« N'est-ce pas qu'elle est belle ? Mais, dame, je n'ai fait que des phrases où vous feriez de la pure beauté, vous. Enfin, je vous l'offre, si elle peut vous sembler possible. »

§

Dans son fascicule du 15 août, *la Renaissance Latine* achève la publication du nouveau livre de M. Maurice Barrès : *Les Amitiés Françaises*, « notes sur l'acquisition, par un petit Lorrain, des sentiments qui donnent un prix à la vie ».

Ce « petit Lorrain », Philippe, — le joli enfant qui inspira l'un des plus beaux portraits qu'ait peints M. J.-E. Blanche, — écoute avec une attention prodigieuse le verbe paternel et ses exclamations rappellent parfois l'ironie gamine des *Taches d'encre*.

Le père et l'enfant sont à Lourdes : « A la première impression, Lourdes semble une ville d'eaux, mais avec cette nuance que c'est une ville d'eau bénite », note M. Barrès. La pacotille des étalages est « niaise », — mais... mais...

« Au milieu de ces pauvretés, voici pourtant la plus rare merveille : c'est la photographie de Bernadette Soubirous. Vous diriez d'abord d'une petite bonne ; mais attendez une seconde, et déjà votre figure s'adoucit, s'épure, s'incline de respect devant la paix de cette saine enfant de qui le regard fut sanctifié.

— « Regarde, Philippe, la belle petite fille qui a vu la sainte Vierge.

— « Oh ! là, là — dit Philippe, en agitant à la hauteur de ses yeux bleus sa petite main pliée, — elle est trop jeune.

« De quelle manière il a dit : « Oh ! là, là » Se peut-il qu'il soit l'esprit de négation et moi, de crédulité? Sans doute le miracle de Lourdes n'est pas article de foi, mais il est article de commerce, et c'est bien de l'arrogance, quand on n'a pas six ans, de contrarier les intérêts des petits étalagistes ! J'insiste sur la photographie, j'invite Philippe à comprendre le rayonnement si doux et si persuasif de cette petite Bernadette. Un peu intimidé de notre désaccord, il me laisse très vite entendre ses raisons. Philippe n'est pas incrédule ; le fut-on jamais à cet âge ? Seulement il sait que la sainte Vierge vivait très longtemps avant Napoléon, et comme il n'a pas rencontré de grandes personnes qui aient vu celui-ci, *a fortiori* il ne peut pas admettre qu'une petite fille...

— « Très bien, Philippe ! mais tu ne possèdes pas tous les éléments d'une saine appréciation. C'est du ciel, dernièrement, que la sainte Vierge est descendue pour visiter Bernadette.

« Alors il faut entendre son : « Tu m'en diras tant ! »

L'historiette est exquise. Aussi, les remarques sur l'Immaculée Conception, « la Vierge bleue et blanche qui est au pied du Calvaire ». Avec une bonne volonté délicatement soulignée, M. Barrès convient que l'image « fade », correspond « un peu au goût français » et il songe devant elle « aux jeunes filles de Saint-Cyr qui jouaient *Esther* ou, plus directement, à des petites provinciales du catéchisme de persévérance ».

Le livre de M. Barrès se ferme sur un « Chant de confiance dans la vie ». Le petit Philippe y apprendra qu'aux hommes « trois déesses entr'ouvrent leur alcôve » : l'Amour, l'Honneur et la Nature.

Le petit Philippe qui doit ouvrir de grands yeux étonnés, à la leçon grave, admirera plus tard ce très beau livre, — et parmi tant d'autres petits garçons d'aujourd'hui qui auront grandi, beaucoup admireront aussi ce livre, qui en rejetteront cependant l'esprit incertain et les sophismes.

§

M. le Dr Toulouse donne à la **Revue bleue** (29 août) un article extrêmement intéressant sur *le Témoignage*, qu'il rattache occasionnellement aux faits du procès Humbert-Daurignac. Ah, les témoins de ce procès, les admirables gens, les estimables, scrupuleuses et intègres personnes !

Le docteur Toulouse souhaite que le progrès des sciences physiques puisse, « par une conséquence imprévue, apporter un jour, des faits positifs et vérifiables aux lieu et place de ce qui fut pour nous si longtemps, et notamment en justice, une œuvre subjective, essentiellement imaginative et si fréquemment erronée, — le témoignage de nos sens aux informations si illusoires et de notre mémoire dont l'enregistrement est si infidèle ».

Que vaut le témoignage, en justice ? D'autant moins que l'affaire en cause aura eu plus de retentissement avant d'être jugée et que les inculpés auront paru plus dignes d'envie par leur fortune, leur bonheur supposé, leur gloire, etc...

« En y réfléchissant — observe M. Toulouse, — et en suivant attentivement les débats d'une affaire criminelle — et c'est par là que je désire conclure cette courte étude, — on se rend compte que les témoignages sont, en un sens, une

œuvre collective. Les conversations particulières des individus mêlés à l'affaire, la presse qui a besoin de présenter au public un tout compréhensible et intéressant — et par conséquent plus ou moins différent de la réalité des choses, — le président des assises et l'avocat, dont les questions aident et suggèrent souvent les réponses, l'atmosphère de la salle qui détermine les opinions hostiles ou sympathiques aux personnes en cause, tout concourt à faire, de ce qui devrait être spontané, quelque chose d'arrangé, d'artificiel et, en une certaine mesure, de faux. Ce ne serait pas pousser trop loin cette démonstration que de dire, pour préciser toute ma pensée, que les témoignages dans une affaire criminelle apparaissent comme une œuvre d'imagination sur un thème donné et à laquelle collaborent, dans des mesures différentes, tous ceux qui prennent part au procès, les magistrats, les défenseurs et les journalistes, dont les témoins ne sont guère que des interprètes plus ou moins inconscients et plus ou moins exacts. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

M. Brunetière contre Renan (*L'Ouest-Eclair*, de Rennes, 8 sept. et suiv.). — La réponse de la statue (*Figaro*, 12 sept.). — Anecdote apocryphe sur Gauguin (*Le Temps*, 1er sept.). — P.-L. Courier, mystificateur ou plagiaire (*L'Intermédiaire*, 30 août). — Guignol (*L'Eclair*, 13 sept.)

Tous les journaux, ce mois-ci, et abondamment, parlèrent de Renan, façonnant à l'usage du public les plus singulières images de ce philosophe, d'ailleurs variable comme le ciel nuageux de son pays. Quelques-uns l'insultèrent ; d'autres le louèrent pour des tendances qui n'allèrent jamais dans son esprit sans les tendances exactement contraires. Une partie des lecteurs des journaux, et qui prennent là leurs opinions, croit fermement que Renan fut « radical-socialiste » et qu'il murmurait volontiers, après boire, entre deux clins d'yeux : « à bas la calotte ! » D'autres sont convaincus qu'il avait fait un pacte avec le diable, lui vendant son âme en échange de la gloire mondaine et de la place d'administrateur du Collège de France. Il y en a aussi qui, plus malins, jugent qu'il fut religieux à sa manière et même plus près de l'évangile que le clergé d'aucune secte religieuse. Presque personne ne l'a pris pour ce qu'il était réellement, un indifférent qui, en dehors de la philologie et de l'histoire, ne s'intéressait à peu

près à rien, sinon comme spectacle. Les seuls propos à tenir devant sa statue, c'était un éloge du scepticisme ; mais on ne peut demander cela aux représentants politiques ou littéraires d'une démocratie. La foi est démocrate ; le scepticisme est aristocrate.

M. Brunetière, éclairé par l'aversion même que lui inspire Renan, ne s'y est pas trompé, et il a pris son dilettantisme pour thème d'un de ces sermons un peu rugueux et noueux où il excelle. En trois longues lettres publiées par un grand journal de Bretagne, *l'Ouest-Eclair*, il a disséqué Renan d'une main habile, cruelle et injuste, ne trouvant à louer en lui, — injure véritable qui l'eût indigné — que l'écrivain, l'artiste, le poète. Voici un passage caractéristique de cette savante diatribe :

« On nous a déjà dit, plus d'une fois, et sans doute on redira dimanche prochain, à Tréguier, que Renan a passionnément aimé la vérité. L'expression ne sera pas juste. Non! Renan n'a pas aimé « la vérité », — nous le verrons bien tout à l'heure, mais il a été curieux intelligemment et diligemment curieux, « des vérités » particulières, et souvent assez insignifiantes, dont le lent entassement constitue le trésor de l'érudition. Ce n'est pas la même chose! Il a été curieux de l'âge d'une inscription sémitique et de l'authenticité d'un manuscrit grec. Il l'a été de la pureté d'un texte. Il l'a été des résultats de la philologie et des lois de la linguistique. Il l'a été de l'histoire des religions et des philosophies. Il l'a été des monuments de l'art et des progrès de l'histoire naturelle, et je dirai, si on le veut : De quoi ne l'a-t-il pas été? » Mais précisément, cette curiosité dispersée, c'est ce que l'on appelle du nom de *dilettantisme ;* et elle est si peu l'amour de la vérité qu'elle en est presque le contraire!

Sachons un peu les vrais sens des mots.

« Aimer la vérité », c'est l'aimer comme l'aima Pascal, d'un amour inquiet et jaloux, qui s'accroît de ses déceptions mêmes, et qui ne se désespère pas de ne pas l'avoir trouvée, mais qui s'en console encore moins!

« Aimer la vérité », c'est l'aimer comme l'aimait Bossuet, d'une affection forte et vigilante, qui ne souffre pas qu'on l'attaque, et dont l'effort s'applique sans repos à la défendre, à la répandre, à en étendre l'empire!

« Aimer la vérité », c'est peut-être l'aimer comme l'aima Rousseau, qui ne fut qu'un sophiste, je le sais bien, ou surtout un malade, mais qui, du moins, ne se reposa jamais

dans la souriante et béate contemplation de ce qu'il appelait, à tort ou à raison, l'injustice.

« Aimer la vérité », c'est encore l'aimer comme l'a aimée Pasteur, d'une affection généreuse, agissante et féconde, qui ne la sépare pas de l'idée du bien qu'elle peut opérer en se révélant.

Et « aimer la vérité », c'est l'aimer comme l'aimait Taine, d'un amour patient et obstiné; laborieux et méthodique, si je puis ainsi dire, qui jamais ne se découragea d'un échec, et, au contraire, sembla toujours y puiser des forces nouvelles!

Telle n'a point été la « manière » de Renan.

Il n'a aimé la vérité qu'en dilettante, et en épicurien, pour la beauté des choses qu'il en pouvait dire; en « amateur », avec ou en dépit de tout son grec et de tout son hébreu; en « ramasseur de coquilles », en collectionneur!... Il l'a aimée singulière et rare, paradoxale et surprenante, changeante et contradictoire, favorable et complaisante au jeu de sa virtuosité. Il a cru et il a dit que, comme nous faisions seuls la beauté de ce que nous aimons, ainsi ferions-nous la vérité de ce que nous croyons. C'est la formule même du scepticisme, et du plus dangereux scepticisme, celui qui s'insinue sous le couvert de l'érudition. »

§

M. André Beaunier s'est amusé au jeu du centon. Avec des phrases et de courts passages découpés en divers ouvrages de Renan, il a composé la *Réponse de la Statue ;* par exemple :

« Une justice obstinée, accordant avec une implacable opiniâtreté la liberté à tous, même à ceux qui, s'ils étaient les maîtres, ne l'accorderaient pas à leurs adversaires, telle est la seule issue que la raison entrevoie aux graves problèmes soulevés de nos jours... (1). Autant la solution théorique du problème religieux est impossible, autant il est facile de dresser la ligne de conduite que l'Etat et l'individu doivent suivre en pareille matière. Tout se résume en un seul mot, messieurs : *liberté*. Quoi de plus simple? La foi ne se commande pas; on croit ce qu'on croit vrai; il ne dépend de personne de tenir pour vrai ce qu'il est amené, à tort ou à raison, à trouver faux... (2). Mon voisin ne me fait aucun tort en ayant sur Dieu, le monde et la société les opinions qui lui semblent bonnes,

(1) *Questions contemporaines*, p. 412.
(2) *Conférences d'Angleterre*, p. 204.

car, en ayant ses opinions, il ne m'enlève en rien le droit que j'ai d'en avoir de tout opposées... (1). On arrive de toutes parts à regarder la liberté comme la solution par excellence et comme le remède à presque tous les maux de notre temps... La liberté est, en tout temps, la base d'une société durable... » (2).

Parmi les autres pensées recueillies par M. Beaunier, il y en a de cruelles pour la politique présente, mais il est juste de faire observer qu'elles le seraient tout autant pour une politique qui, exactement contraire, serait également violente. Voici mieux : « La qualité d'une civilisation est d'ordinaire en raison inverse du nombre de ceux qui y participent (3) ; les partis intelligents ne sont en général qu'une minorité (4). »

§

C'est dans les journaux sérieux qu'il faut chercher les pires bouffonneries. Un rédacteur du *Temps*, celui qui fait un si digne pendant à M. Deschamps sur la cheminée de M. Hébrard, M. Thiébault-Sisson, jadis célébré et glorifié par M. Mirbeau, s'exprime ainsi, à propos de Gauguin :

« Des disciples lui vinrent et, avec les disciples, un commencement rapide de renommée. Dans tous les petits cénacles, vers 1890, il n'était question que de lui et, sur la butte sacrée comme dans les environs de la barrière du Maine, tous les jeunes, épris d'indépendance comme lui et, comme lui, assoiffés de nouveau, lui vouèrent un culte.

Il n'en fut ni surpris ni troublé. Il en jouit avec une sérénité olympienne. Ce fut le temps peut-être le plus heureux de sa carrière. Rentré de Bretagne à Paris, il s'y était confortablement installé, dans un atelier où les fidèles étaient admis tous les soirs en échange de l'encens le plus grossier, copieusement et interminablement régalés. Tandis que, sur un sofa, juché sur une estrade, le demi-dieu tirait de longues bouffées de sa pipe, le poète Julien Leclercq, accroupi au bas de l'estrade, sur le sol, grattait de la mandoline et, entre deux salams, avec une verve bouffonne, improvisait des couplets de circonstance. Répartie, en des attitudes d'adoration muette, dans la salle, l'assistance, à travers laquelle les bouteilles et

(1) *Questions contemporaines*, p. 405.
(2) *Ibid*, préface, p. 5.
(3) *Etudes d'histoire religieuse*, p. 396.
(4) *La Réforme intellectuelle et morale*, p. 41.

les verres circulaient, humait silencieusement la fine, la verte ou le grog chaud, et de temps à autre, sur un signe du thuriféraire aux cheveux crépus, acclamait de tous ses poumons le régénérateur de la peinture qui, d'un geste et d'un sourire, les calmait. »

J'ai personnellement un souvenir de cet atelier. Julien Leclercq m'y conduisit un jour, et j'y rencontrai M. Mallarmé et M. Degas. Nous y eûmes une causerie que M. Thiébault-Sisson n'eût pas comprise.

§

Tout le monde connaît la lettre de Paul-Louis Courier où il narre à sa cousine, Mme Pigalle, le 1er novembre 1807, une anecdote qui lui serait arrivée en Calabre, une nuit qu'il aurait, en compagnie d'un de ses amis, reçu l'hospitalité dans une famille de charbonniers. Or, nous dit, dans *l'Intermédiaire*, M. Albert Cim : « Cette aventure, à la foi tragique et comique, se retrouve dans l'*Heptaméron* de la reine de Navarre (Journée quatrième, nouvelle 34 : Deux cordeliers escoutans le secret... p. 251, édition Delahays), et dans l'*Elite des contes du sieur d'Ouville* (De deux cordeliers, t. I, p. 83, édition Jouaust). Au lieu des deux chapons que Courier fait tuer par le charbonnier calabrais, il s'agit, dans la reine de Navarre et dans d'Ouville, de deux « pourceaux, lesquels il appeloit *cordeliers* ».

§

De l'*Eclair*, à propos de l'infructueuse adjudication de Guignol :

« En France, les spectacles de marionnettes furent importés par l'illustre Brioché, bateleur italien, dont le vrai nom était Briocci. Il se tenait d'ordinaire au bas du Pont-Neuf ; mais il transportait son théâtre à la foire Saint-Germain, à la foire Saint-Laurent. Il fut même un jour appelé par Louis XIV à Saint-Germain-en-Laye, pour en donner le divertissement au Dauphin. Ce Brioché, non content d'être montreur de marionnettes, était aussi arracheur de dents. Enfin, il possédait un singe fameux, nommé Fagotin, que Cyrano de Bergerac, irrité de ses grimaces, tua d'un coup d'épée. Son fils, François Brioché, lui succéda et fut le digne précurseur de Cadet de Beaupré, de Nicolet — celui chez qui tout allait de plus fort en plus fort — et d'Audinot.

Dans la nomenclature des plus célèbres de ces *impresarii*

d'un genre spécial, il sied de ne pas oublier Laurent Mourguet, lequel en 1795, rue Noire, à Lyon, un guignol qu'il dirigea jusqu'en 1815. A Cette, un certain Verset lui acheta son théâtre et continua les représentations. Mourget s'établit de nouveau au cours Morand (nommé alors allée des Brotteaux), où ses enfants et ses petits-enfants lui succédèrent. On sait que Lyon possède encore plusieurs théâtres de marionnettes, dont le canut Chignol — prononciation lyonnaise de Guignol — et son ami le savetier Gnafron sont les protagonistes éminemment populaires.

Les spectacles de marionnettes ont eu de glorieux amateurs. La Fontaine, cet écrivain d'un si admirable génie, en l'âme de qui la plus subtile finesse s'alliait avec une naïveté profonde, y goûtait, paraît-il, un plaisir extrême. Aussi le philosophe Bayle, l'auteur du *Dictionnaire historique*. Plus récemment l'érudit et ingénieux Charles Nodier fut un fervent habitué de ces représentations en plein vent. Il a consacré tout un chapitre de sa fantaisiste *Histoire du roi de bohême* à l'éloge de Brioché et de son rival Girolamo, et il s'y est exprimé dans les termes les plus dithyrambiques sur le compte de Polichinelle, qu'il appelle « Le fétiche original et capricieux des enfants, le modeste et puissant Roscius des carrefours, le seul arbitre légitime, le seul juge compétent des Codes et des Institutes, des Digestes et des Pandectes, des Novelles et des Authentiques ! »

On sait que Georges Sand partageait la tendresse de Nodier pour les marionnettes : elle avait fait installer à Nohant un de ces minuscules théâtres et ne dédaigna point d'écrire pour ses personnages de bois de délicieuses fantaisies.

Enfin on prétend — qui l'eût cru ? — que l'austère M. Guizot appréciait fort les représentations de Guignol, et que, plus d'une fois, l'illustre homme d'Etat arriva en retard à la Chambre, pour avoir fait une station trop prolongée devant le théâtre des Tuileries. »

R. DE BURY.

ART ANCIEN

M. de Marigny et le bateau insubmersible. — Il semble que l'année de « l'installation » de Mme du Barry, le frère de la Pompadour se soit assez tenu à l'écart du tourbillon de la cour et ait égrené, sur les multiples services qui relevaient de sa direction des Bâtiments, un peu plus encore

de sa souriante bonne grâce, de sa philosophie amusée.

Ni l'organisation du Salon où est la *Mère bien-aimée* de Greuze, l'*Automne* de Taraval, la *Marche des Bohémiens* de Boucher, le tombeau de Leczinski de Pajou, ni la construction de la nouvelle Ecole de Médecine, ni la décoration de la chambre du roi à Bellevue, l'Académie, les Manufactures et les Pépinières ne le prennent tout entier. Il suit de très près les « projets à côté ».

Notamment celui du « batteau insubmersible ». Et celui-là n'est pas le moins curieux.

M. de Bernières, contrôleur des Ponts et Chaussées, étant, un jour de janvier de cette année 1769, allé voir à Charenton les chaloupes du roi, M. de Bernières revint au vieux Louvre où il logeait, avec la résolution de reprendre un « projet » qu'il avait autrefois étudié.

Le 11 mars suivant, il écrit à Marigny qu'il se propose de construire un bateau « à peu près dans la forme des batteaux plats qu'on avoit faits pour Dunkerque, d'y placer plus de 150 hommes avec leurs armes, et ce batteau (fût-il percé de 100 coups de canon) ne couleroit pas à fond. Cette idée mérite donc une certaine considération ».

Quelque peu après, le marquis fait tenir ce billet à l'inventeur :

« J'apprens avec plaisir, Monsieur, que vous avez déjà exécuté le modelle de notre batteau qui doit être à l'abri de couler à fond quoique rempli d'eau et chargé de monde. Je retourne à Paris demain... je tâcherai de vous donner une heure de la journée pour voir l'épreuve de votre invention...»

Le modèle plut, et Bernières l'exécuta en grand. Autre lettre à Marigny.

« 21 septembre 1769.

« Monsieur,

« Je viens de faire sur la Seine une épreuve préparatoire de ma manière de construire afin d'être sans danger sur l'eau. La protection singulière dont vous honorez cette idée et les bontés que vous avés pour moi à ce sujet exigent que je vous rende un compte exact et suivi du progrez de cette nouveauté. Voicy le précis de cette épreuve.

« L'espèce de batteau avec lequel je l'ai faite a en tout 6 piés de long sur 3 de large, ce qui ne fait pas en surface la dixième partie d'un battelet à passer la rivière. Je l'ai fait lancer à l'eau ce qui n'a pas été difficile quoique son poids propre soit de environ 800 livres. J'avois choisi la pointe de l'Isle des Cygnes au-dessous du Champ-de-Mars pour avoir

moins de spectateurs. Malgré cela, il s'en est trouvé un assez grand nombre qui n'ont pas été peu surpris de voir entrer dans ce petit batteau, qu'à peine on apercevoit du bord de la rivière, 1° un homme, plus 8 poids de 50 livres, enfin de l'eau autant qu'on a pu en mettre, en sorte qu'elle a regorgé par-dessus ses bords; l'homme qui étoit dessus a traversé la rivierre en cet Etat, et est revenu à l'endroit d'où je l'avois fait partir. Vous voyés par là de plus en plus, Monsieur, que c'est sans trop de témérité que j'ai eu l'honneur de vous proposer de mettre la personne du Roy à l'abbri des dangers de l'Eau, et de lui procurer les moyens de faire sur cet élément des parties de plaisir sans aucuns risques. Je me recommande à vos bontés et suis avec le plus profond respect,

« Monsieur,

« Votre très humble et obéissant serviteur

« Bernières, contrôleur

« des Ponts et Chaussées, au vieux

« Louvre.

« Le batteau que je faits pour l'expérience à faire devant le Roy a 17 pieds de long sur 6 de large. »

Cette lettre est accompagnée d'une note :

« Choisy.

« Monsieur le Directeur général a vu par la lettre cy jointe de M. de Bernières qu'il n'attendoit pour mettre son bateau en état que trois milliers de plomb laminé ou coulé sur deux lignes d'épaisseur. Il s'est chargé à l'avance du prix du liège qui doit y entrer... »

On manque d'argent : Vandières griffonne en marge :

« J'ai dit à M. de Bernières qu'au moment actuel la manufacture étoit tellement en avance, qu'il n'y avoit, nul moyen de lui demander les fournitures en question... »

L'inventeur ne se décourage pas. Il trouve les fonds nécessaires, achète les matériaux et peut écrire à Marigny :

« 23 juin 1770.

« Monsieur,

« J'ai enfin trouvé toutes les matières nécessaires à l'achèvement de la chaloupe dont vous protégez la construction; je n'y pers pas un moment et j'ose vous assurer que vous serez content. Je vous supplie de vouloir bien m'accorder une grâce sans laquelle je serois fort embarrassé ; c'est de me permettre de former une espèce de hangard simplement en planches au devant des fenêtres de nos ateliers pour y placer et y faire travailler ces matières que vous connoissez... »

Le Directeur des Bâtiments acquiesce, mais prudemment :

« M. Montucla arrangera cette affaire avec M. Soufflot affin que M. Bernières aie les commodités qu'il désire. Au reste, il ne faut pas que M. de Bernières se presse trop parce que nos moyens de remboursemens tarderont beaucoup. Il suffiroit qu'il fut prêt pour le printems prochain. »

Mais Bernières est pressé et un commis annote :

« D'après ce que m'a dit M. Soufflot, M. de Bernières a fait élever son hangard. »

Trois mois après, le bateau est enfin construit.

« Paris, le 30 septembre 1770.

« Monsieur,

« Le modèle en grand que vous m'avez ordonné pour le Roy est entièrement achevé ; et je suis en état de convaincre Sa Majesté, par ses propres yeux, que cette manière de construire rend en Effet, un batteau, un bacq, un navire *impérissables*. Vous savez, Monsieur, que c'est pour la sûreté de sa personne sacrée que j'ai conçeû ce projet il y a près de 26 ans. C'est l'effet de mon amour et de mon respect pour mon Roy; je n'ai jamais cessé de m'occuper de sa conservation depuis l'instant que j'ai eu l'honneur de recevoir Sa Majesté à Saint Gobain. Mais, après avoir rempli ce devoir si cher à mon cœur, je puis dire que cette découverte intéresse toutes les nations. Ce sont de ces idées heureuses et rares que la Providence fait éclore de loin en loin pour le bonheur de l'humanité : elle nous avoit donné la boussole, mais il restoit encore ce pas à faire à sa bonté pour nous mettre en état de voyager sur les Eaux avec autant d'assurance que sur terre, et c'est à la France que les hommes auront cette obligation. J'attends vos ordres pour me rendre à Choisy, présumant qu'il sera plus commode pour Sa Majesté de voir l'essai de ce batteau pendant le séjour qu'elle va y faire avant de se rendre à Fontainebleau, que dans une saison plus froide. Il ne me faudra que 4 heures pour être rendu et préparé.

« Je suis, avec le plus profond respect... etc. »

Marigny, qui n'a pas d'argent, à qui on refuse impitoyablement les moindres sommes, est dans une situation très difficile. Il dicte :

« 15 octobre 1770.

« J'ai reçu, Monsieur, vos deux dernières lettres par lesquelles vous me faites part de vos nouvelles vues relativement à votre bateau *insubmersible* que vous venez d'achever. Je goûterois assez votre première demande qui cadre assez avec

l'envie que j'aurois de supprimer, s'il était possible, toute dépense qui n'est pas de nécessité absolue. Mais, comment proposer à S. M. de ne plus vouloir de votre bateau sous prétexte de la difficulté qu'on peut éprouver à le payer, surtout le lui ayant proposé dans le temps comme une invention précieuse pour sa conservation propre. J'aurois voulu que vous n'eussiez pas été aussi vite. Cependant, puisqu'il est fait, je ne puis me dispenser de le prendre pour le compte de S. M... Quant à votre épreuve devant S. M., je ne vois point de tems plus convenable que quelqu'un des petits voyages de S. M. à Choisy. Je vous ménagerai dans un de ces voyages le moyen de faire devant elle votre expérience, et d'une manière plus complète et plus agréable pour vous que vous ne l'eussiez pu à Valvin où le Roy n'auroit pu y donner qu'un coup d'œil léger.... »

Le petit voyage à Choisy se faisant attendre, on gare la chaloupe aux carrières sous Charenton et, est-ce pour tenir Bernières en haleine, M. de Marigny lui commande « une lanterne magique ». Bernières exécute la lanterne et douze verres peints. Cependant, il s'impatiente. Il multiplie ses lettres pressantes, dans l'une d'elles il va même jusqu'à faire entendre qu'il va écrire aux cours étrangères pour leur proposer son invention. Il n'est « n'y insensé ny en tousiaste ». Il sait « toutte la force de ce qu'il avance ». Et, comme il semble désespérer de jamais expérimenter son insubmersible, d'avance, il indique, dans un post-scriptum, que très volontiers il en accepterait, dès maintenant, la récompense :

« Je n'ose vous demander quelque place dans les bâtiments, dans les pépinières ou dans vos gouvernements, de crainte d'épuiser vos bontés pour moi. La dûreté du tems, les pertes que j'ai faites et 8 ou 900 livres de rentes que je perds encore sur ma charge par le centième denier m'y invitent ; je sçai un peu de tout, mais je crains de vous déplaire. »

Enfin, voici l'événement :

« 20 septembre 1771.

« Je vole vers vous pour vous informer que, au moment où le Roy alloit traverser la rivière pour chasser à Sénard, j'ai eü le bonheur de présenter à Sa Majesté le bateau *insubmersible* à l'égard duquel je lui ai expliqué l'objet de vos ordres. Je l'avois fait charger de pavés, de sorte que la rivierre passoit par dessus d'un bord à l'autre; et Sa Majesté l'a vu avec tant de bonté qu'à son retour elle y est venue encore pour compter elle-même les 24 troux de tarrière qu'elle

avoit ordonné d'y faire percer pendant sa chasse. Il n'y a plus qu'une voix sur l'importance de cette découverte pour le genre humain entier, et je n'ai pas eu un contradicteur. Je me mets à vos piés et vous demande pardon de ne pas entrer dans un plus grand détail aujourd'huy, je tombe de fatigue d'avoir été debout depuis six heures du matin sur le bord de l'eau et à y parler sans cesse ; mais, ne me restât-il qu'un souffle de vie, je l'emploirois à vous exprimer la vive et sincère reconnoissance dont j'ai le cœur pénétré de toutes les bontés dont vous me comblez et le respect profond avec lequel je serai éternellement,

« Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Bernières, contrôleur

« des ponts et chaussées, au vieux Louvre.

« A Choisy, le jeudy 5 septembre 1771

« à 6 heures 1/2 du soir. »

Marigny est enchanté du succès de l'expérience, et pense que M. de Boynes va faire une application de sa découverte à la marine royale.

Bernières, inlassablement reconnaissant et prolixe de détails, réplique au directeur des bâtiments. Et, dans sa réponse, il y a de nouveaux incidents, et surtout la marque du curieux état d'esprit qui, dans les bureaux de la Marine et de la Guerre, s'est perpétué jusqu'à nos jours.

« Monsieur,

« Je ne crois pas pouvoir mieux vous rendre compte de l'effet qu'a produit la découverte que vous protégez, sur plus de deux mille âmes qui se sont trouvées présentes au moment des épreuves faites devant le Roy le 5 de ce mois, qu'en prenant la liberté de joindre icy copie du procès-verbal que M. le duc de Duras m'ordonna de faire à l'instant et que je me suis contenté de faire signer par les trois seigneurs qui dans le moment étoient par Etat les plus proches de S. M. (1).

« M. le duc de Chartres, qui en avoit entendu parler, me manda le dimanche 8 et me dit qu'il avoit pris le mardy 10 pour aller le voir.

« Une circonstance imprévue l'en ayant empêché, il me donna son cabriollet pour me rendre à Choisy, à l'effet d'y annoncer que S. A. ne pouvoit s'y rendre ce jour là, sçachant que tout étoit préparé pour l'y recevoir.

(1) Villeroy, Duras et Coigny.

« M. de Boynes veut aussy le voir; j'attendois cela pour avoir l'honneur de vous écrire la présente; mais, comme il n'a pas été du dernier conseil tenu à Choisy, cela est remis à une autre fois; j'irai demain prendre des ordres à cet effet.

« Quatre capitaines de navire vinrent jeudy dernier exprès à Choisy me demander pour voir le battelet *insubmersible*. Un d'eux est anglois, les trois autres sont françois, dont un est capitaine de brûlot. Trois se sont montrés assez honnêtes, quoiqu'ils m'ayent positivement dit qu'ils venoient pour sçavoir de moi le poinct où j'étois parvenu afin de faire un ou deux pas de plus que moy et de s'annoncer au ministre comme ayant perfectionné ma découverte, étants constructeurs par état. Et le capitaine de brûlot, homme dûr, s'est fâché tout rouge de ce que je n'ay pas voulu luy dire mon moyen. Cela s'est passé devant M. Hazou qui étoit présent; et ils m'annonçoient que vingt capitaines anglois de leur connoissance devoient venir le lendemain dans le même dessein. Pour éviter cet embarras, j'ai jugé à propos de m'en retourner à Paris; je crois pourtant qu'ayant appris par les autres que je ne voulois pas m'ouvrir nettement ils ont pris le parti de ne pas aller à Choisy.

« Oserois-je joindre icy un petit projet pour la Gazette de France, pour lequel je vous supplie de m'accorder votre authorité; j'ose l'espérer comme une suite des bontés dont vous m'honnorez.

« Oserois-je aussi vous rappeler mon mémoire de déboursés, et je serai pénétré de la plus vive Reconnoissance.

« Je suis, etc.

« 13 septembre 1771. »

Bernières obtient, le 23 décembre de la même année, une gratification de mille écus « en contrats » et le payement de son mémoire.

Mais M. de Marigny se retire; voici Terray, d'Angiviller, le roi meurt.

Et c'est aussi la fin du triomphant bateau, — une petite fin mélancolique, un effritement d'épave.

« 31 aoûst 1776.

« Monsieur,

« Je croirois manquer au devoir que les circonstances m'imposent si je différois davantage à vous informer que la baze qui reste de la chaloupe insubmersible que j'ai faite pour le Roy en 1767, est depuis le commencement de l'été à terre à 8 ou 10 toises de la rivière, et que le cabinet, les places, l'im-

périale, les bancs, la balustrade du contour, le gouvernail, toutes les parties supérieures de cette chaloupe ayant été détruites et emportées par les glaces, je crois qu'il est très urgent de prendre un parti à son sujet avant que les eaux remontent jusqu'à l'endroit où elle est.

« Je suis, avec le plus profond respect,

« Monsieur,

« Votre très humble et obéissant serviteur,

« Bernières. »

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Adolphe Hildebrand : *Le Problème de la Forme dans les Arts figuratifs*, Paris, Vve Emile Bouillon; Strasbourg, Heitz, 2 marks 40 pf. — Pierre de Bouchaud : *Benvenuto Cellini*, Alphonse Lemerre, 2 fr.— Eugène Hoffmann : *Jean-Louis Hamon*, chez l'auteur. — L. Arnavon : *Une collection de faïences provençales*, Plon. — Georg Pauli : *E. Josephson*, Stockholm, Aktiebolaget Ljus, kr., 1.5o. — Tor Hedberg : *Bruno Liljefors*, Stockholm, Aktiebolaget Ljus, kr., 1.5o. — Jac. Ahrenberg : *Alb. Edelfelt*, Stockholm, Aktiebolaget Ljus, kr., 1.5o. — Oscar Levertin : *G. Lundberg*, Stockholm, Aktiebolaget Ljus, kr., 1.5o. — José de Figueiredo : *O Legado Valmor e a reforma dos serviços de bellas-artes*, Lisbonne, Gomes. — José de Figueiredo : *Portugal na Exposiçao de Paris*, Lisbonne, Empeza da Historia de Portugal. — *La Pologne contemporaine*, fascicules 1 et 2, Pelletan, 3 fr. — René Préjelan : *La Légende de Béguinette*, Simonis Empis, 3.5o. — Gaston Chérau : *Monseigneur voyage*, Ollendorff, 3.5o. — Mérovak : *Le Mont Saint-Michel*, Musée du Mont Saint-Michel, 1 fr.— Les Revues : *Gazette des Beaux-Arts; Revue de l'Art Ancien et Moderne; Revue alsacienne illustrée; L'Art Décoratif; Art et Décoration; Le Bulletin de l'Art Ancien et Moderne; La Chronique des Arts; La Revue du Bien; Le Nouveau-Paris; L'Art Moderne; Le Studio; The Burlington Magazine; Deutsche Kunst und Dekoration; Onze Kunst; Moderne Kunst Werken; Emporium; Mir Iskousstwa*.

Les Livres. — M. G. Baltus a traduit de l'allemand un excellent traité de M. Adolphe Hildebrand ; **Le Problème de la Forme dans les Arts Figuratifs.** Cet ouvrage est nourri de déductions psychologiques ingénieuses, telles ces réflexions sur la création artistique : « La qualité des facteurs que l'artiste choisit parmi les fluctuations de l'apparence mobile, et qu'il fixe pour les employer dans sa construction ordonnée, la qualité des moyens d'apparence qu'il transcrit parmi la masse des apparences qu'il rencontre dans son contact avec la nature, et la façon dont il les emploie pour pro-

voquer normalement la représentation de la forme, constituera sa façon de voir individuelle, son besoin subjectif de représentation... »

« ... Aux époques où l'art se développe sans entraves, le besoin de représentation, qui est naturel à l'homme, suit la loi de notre organisation, et l'artiste ne prend conscience de cette loi que parce qu'il trouve évident d'être logique et de donner une expression à son penchant naturel ; les prémisses spirituelles qui déterminent sa façon de penser sont les lois naturelles de l'art. Entre la représentation et la mise en œuvre n'existent pas encore un abîme. — Il perçoit à l'aide de la représentation et au profit de celle-ci et une perception venant d'un autre point de vue lui est inconnue. Comme dans l'enfance, les perceptions deviennent immédiatement une représentation. D'autres époques sont antiartistiques; des intérêts et des points de vue faux induisent le penchant naturel en erreur et le mènent hors de la voie. Rendons-nous bien compte que la représentation artistique n'est, en somme, que le développement naturel du travail de représentation que l'enfant accomplit dans sa première enfance,et si nous considérons que c'est précisément dans l'enfance que la fantaisie et la vie des yeux sont de beaucoup plus intenses que plus tard, on comprendra quel brusque arrêt coupe ce travail de représentation à l'entrée de l'enfant dans l'école. Le temps précieux de la jeunesse est employé à des travaux et à des disciplines ennemies de l'art, et c'est seulement quand il est devenu homme fait que l'artiste peut de nouveau penser aux forces et au travail qui lui étaient auparavant une possession vivante et spontanée, un plaisir évident. Combien ont su garder, après cela, cette tendance naturelle à l'expression ?... »

Je voudrais disposer d'une place assez large pour pouvoir citer toute la partie de l'ouvrage qui traite de la sculpture en pierre, en particulière conformité de pensée avec notre grand Auguste Rodin, rénovateur conscient de notre statuaire et partisan du travail direct sur le bloc. Mais il me faut parler des nombreux envois que les mois d'été ont vu s'accumuler sur ma table.

La vie et le génie de **Benvenuto Cellini** ont tenté la plume élégante de M. Pierre de Bouchaud, et M. Eugène Hoffmann nous retrace l'existence de **Jean-Louis Hamon** qui compta comme peintre au cours du XIX^e^ siècle et dont la signature donne de la valeur à des céramiques de Sèvres ou de Deck.

Sous le titre **Une collection de faïences provençales**, M. Louis Arnavon désirait publier une sorte de catalogue de sa particulièrement belle collection de faïences de Marseille et de Moustiers. La mort ayant interrompu ses projets, l'un de ses fils a terminé le travail et fait imprimer l'œuvre paternel avec un luxe de reproductions qui constitue un acte de dévotion artistique et familiale.

Une librairie de Stockholm a entrepris une fort utile série de monographies parmi lesquelles ont déjà paru : **Gustaf Lundberg**, peintre du XVIIIe siècle qu'étudie M. Oscar Levertin ; **F. Josephon**, au pinceau robuste, par Georg Pauli ; **Bruno Liljefors**, particulièrement épris de l'oiseau, par Tor Hedberg, et enfin **Albert Edelfelt**, dont les œuvres bien connues chez nous servent de thème à une critique de M. Jac. Ahrenberg.

M. José de Figueiredo, poète portugais qui vint jadis assouvir à Paris sa soif de fièvre artistique et littéraire, est retourné dans son pays, critique averti des tendances les plus compliquées, les plus diverses, les plus contradictoires qui se partagent le cerveau des artistes modernes. Aussi trouve-t-on dans ses deux livres, **Portugal na exposiçao de Paris** et **O Legado Valmor et a reforma dos servicos de bellas artes**, un sentiment précis de la situation artistique en France et en Portugal et un précieux enseignement pour ses compatriotes qu'il voudrait voir dotés d'un ministère des Beaux-Arts, l'Intérieur s'étant attribué jusqu'ici le droit de régir les manifestations de la pensée et l'art national.

La Pologne contemporaine est une publication bien présentée que la maison d'art Edouard Pelletan fait paraître par fascicules. Dans les deux premiers nous trouvons de belles reproductions d'œuvres d'artistes polonais et une légère pointe-sèche hors-texte de M. Joseph Paukiewicz : *En Polésie*.

M. Pierre Veber préfacie spirituellement la réunion — sous le titre de **La légende de Béguinette** — de cent dessins mal dessinés, parfois amusants, de M. René Préjelan.

Le Mont Saint-Michel, avec ses tours, ses vieux huis et son cloître, a séduit Mérovak, l'Homme des Cathédrales.

Quant à **Monseigneur voyage**... la délicate fantaisie de M. Gaston Chérau, la couverture si délicieusement « Manon » dessinée par Louis Morin en double les éléments de succès par son aimable humour et par sa fine sensualité.

Les Revues. — **Gazette des Beaux-Arts** (septembre). — M. Salomon Reinach croit pouvoir reconnaître dans une

série de têtes sculptées du château de Saint-Germain des portraits de Saint Louis et de sa famille. MM. Pierre Gauthiez et Gustave Frizzoni s'occupent de recherches nouvelles sur *Bernadino Luini*. M. Jean Guiffrey dont l'étude sur *David et le théâtre pendant le séjour à Bruxelles*, est remplie de détails amusants, publie en même temps un portrait du comédien Wolf, dit Bernard, qui fut un moment directeur de la Monnaie à Bruxelles et dont une des pensionnaires, Mlle Lecueur, servit de modèle à David pour la Vénus de son tableau *Mars et Vénus*, au musée de Bruxelles. M. Tider-Toutant discute des divers *Portraits de Mme de Warens* et fait un choix judicieux parmi les soi-disant représentations de l'amie de Jean-Jacques Rousseau. M. William Ritter, très au courant des manifestations de l'art européen, envoie à la Gazette une correspondance d'Allemagne sur *Les Salons de Munich*.

La Revue de l'Art ancien et moderne (juillet). — M. Al. Gayet traite des *nouvelles fouilles d'Antinoé* qu'il a dirigées jusqu'ici avec tant de bonheur et qui nous révèlent dans ses détails les plus intimes et les plus émouvants toute une époque.

(Août). — *Adolphe Monticelli*, par Camille Mauclair; *La nouvelle salle des portraits-crayons d'Ingres au Musée du Louvre* par M. H. de Chennevières.

Revue Alsacienne illustrée (juin). — M. H. Juillard-Weiss nous intéresse à la biographie et à l'œuvre d'un artiste de Mulhouse qui récolta au commencement du XIXe siècle une certaine notoriété dans sa cité : *Josué Dollfus*.

L'Art Décoratif (août). — M. Camille Mauclair rend justice, dans quelques pages savantes, au talent puissamment humain d'Alfred Roll.— M. Charles Saunier rend compte de l'*exposition de l'ivoire* si heureusement organisée au musée Galliéra par l'actif conservateur M. Delard. — M. Frantz Jourdain, avec sa rare compétence en ces matières, parle du *mobilier au Salon des Artistes Français*. — M. Emile Sedein termine son étude sur les objets d'art au Salon.

Art et Décoration (août). — Article très renseigné de M. Gabriel Mourey sur l'*Art populaire russe*. — *Albert Baertsoen*, notes d'une fine psychologie par H. Fiérens-Gevaert.

Le Bulletin de l'Art ancien et moderne (12 septembre). — M. Marcel Nicolle s'élève vigoureusement contre la démolition des pittoresques constructions du vieux Rouen et notamment de la vieille maison de la rue Saint-Romain. Il

dénonce le plan qui vise hypocritement à dégager complètement la cathédrale et à « priver ainsi cette dernière des vieilles constructions qui forment son accessoire naturel et obligé».

La Chronique des Arts (11 juillet). — Le bulletinier revient sur cette question, depuis quelque temps fort débattue, de la protection des œuvres d'art. Il déplore que « tel peintre, devenu un maître et trop âgé pour persévérer dans le travail, voit ses toiles atteindre des prix très élevés, tandis qu'il décline dans la misère. » Et il ajoute : « Toute vente publique donne lieu à la perception d'un droit au profit des commissaires. Ne pourrait-elle donner lieu aussi à un droit en faveur des artistes dont les œuvres seraient vendues ? »

La Revue du Bien (1er septembre). — Bon article de M. Marc Legrand sur *Jules Baric et ses paysans.*

Le Nouveau Paris (juillet).— Ce bulletin mensuel de la *Société du nouveau Paris* contient un nerveux et lumineux manifeste du président M. Frantz Jourdain. J'en détache les passages suivants, qui constituent une très juste mise au point des rôles respectifs du Vieux et du Nouveau Paris :

« Comprenant que si le passé mérite le respect, le présent a droit tout au moins à l'existence, nous pensons qu'il est funeste de rester hypnotisé sur la contemplation stérile des siècles disparus et nous avons l'intention de nous mêler activement à la vie moderne, vie tout aussi intéressante, tout aussi curieuse, tout aussi passionnante, tout aussi féconde, tout aussi belle que celle de nos ancêtres. Quelque fastueux qu'ils soient, les cimetières ne peuvent étouffer, sous une infranchissable barrière de mausolées, l'indispensable et rationnelle extension d'une cité. La Ville-lumière manquerait au rôle d'éternelle éducatrice que lui a assigné la civilisation, en s'immobilisant dans la pratique d'un culte exclusif et stérile pour l'Archéologie...

« Il ne doit exister aucun malentendu à ce sujet, et nous tenons à proclamer hautement notre admiration pour des œuvres dont la main du temps à encore magnifié la splendeur et qu'on ne saurait défendre avec trop d'énergie et de vénération. Si nous aimons les monuments vraiment remarquables du vieux Paris, nous ne nous sentons, par contre, aucune sympathie, aucune admiration cabotine, pour les culs-de-sac sombres, les ruisseaux fangeux, les ruelles infectes, les masures pustuleuses, les escaliers crasseux, les coins fétides, les plâtres tuberculeux, les pignons branlants, les bâtisses banales et même pour les constructions d'une officialité prétentieuse et

d'une correction pédante dont l'unique mérite consiste dans leur grand âge. Ces architectures, qui sentent le moisi, la putréfaction, la maladie et parfois le vice affectent à tort des prétentions à l'immortalité. A ces débris encombrants d'un pittoresque douteux qui nous présentent sous un triste aspect les mœurs d'antan, nous préférons les larges percées, soigneusement pavées, proprement entretenues où le soleil et l'air apportent à tous la santé, et où l'hygiène impose librement ses lois bienfaisantes. Nous trouvons qu'une ville n'appartient pas à quelques rares privilégiés et à une infime minorité de dilettantes raffinés, mais à tous, et la sauvegarde de la vie d'un seul être, quelqu'humble qu'il soit, nous paraît plus importante que la conservation d'une ruine, fût-elle trois fois centenaire. »

L'Art moderne (19 juillet). — Subtiles observations de M. Ph. Zilcken *à propos de la lumière de Rembrandt*.

(26 juillet). — Parfaite étude sur James Whistler, par Octave Maus.

Le Studio (août). — L'œuvre du peintre espagnol Ignacio Zuloaga est magistralement étudiée par M. Henri Frantz dont les pages documentées s'accompagnent de nombreuses reproductions.

The Burlington Magazine (juillet). — M. Roger Fry publie dans ce fascicule la première partie d'un important travail sur la collection de sir Hubert Parry très riche en peintures italiennes.

Deutsche Kunst und Dekoration (octobre). — Avec ce numéro, la revue d'art décoratif, dont nous suivons ici attentivement les efforts, entre dans sa septième année. Il sied de louanger M. Alexander Koch qui préside à ses destinées, d'avoir été parmi les bons soldats de la première heure dans ce mouvement moderne qui a pris aujourd'hui dans toute l'Europe une importance que les plus rétrogrades pompiers peuvent trouver néfaste, mais tout au moins ne sauraient nier. Le succès vient chaque jour davantage récompenser M. Koch de son activité avertie, et c'est là justice.

Au présent numéro il faut particulièrement citer de nombreuses reproductions de tableaux d'un peintre de New-York, M. Arthur Johnson ; des vitraux artistiques de M. Charles Guérin ; une étude sur l'art moderne en Finlande par M. E. Beutinger ; de nombreuses œuvres de médailleurs allemands et une très curieuse série de ce que nous appelons *la petite estampe :*

ex-libris, menus, cachets, monogrammes, réclames diverses, etc., reproduits en couleurs.

Onze Kunst (août). — M. Max Rooses ajoute à de belles reproductions de dessins de Rubens une glose documentée et M. Jan Veth traite du *renouveau de la gravure en Néerlande* et met en vedette un puissant graveur nommé P. Dupont.

Moderne Kunst Werken (n° 8). — Bel ensemble de planches d'après Troyon, Breitner, Van Gogh, Verlat, Max, Decamps, Mendès da Costa et Altorf.

Emporium (août). — M. Victorio Pica s'intéresse longuement à l'eau-forte hollandaise contemporaine dont il donne d'assez nombreux spécimens.

Mir Iskousstwa (1903 : n^os^ 5 et 6). — De très particulières décorations d'un térem russe par A. Golovine, des joailleries de René Lalique et la mise en scène, décors et costumes, du *Crépuscule des Dieux* de Richard Wagner d'après les dessins d'Alexandre Benois.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Les vacances touchent à leur fin. Bientôt la vie intellectuelle, la culture cérébrale intensive va reprendre à outrance sous forme de spectacles, d'expositions, de concerts, de conférences, de cours, de lectures, que sais-je encore ? Combien de titres et de programmes alléchants masqueront la niaiserie, le vide ou même la *nuisance* — comme diraient les Anglais — de tel enseignement ! Il en est un surtout, celui de la littérature, qui donne lieu chez nous, encore plus qu'en France, aux plus indigestes ou aux plus incohérentes pédagogies. Dans la plupart de nos établissements publics — sans en excepter ceux dits du degré supérieur — les chaires de littérature sont confiées à de frigides maniaques qui, loin de susciter chez leurs élèves la curiosité et l'enthousiasme et de leur communiquer la ferveur des belles et nobles œuvres, n'éprouvèrent jamais eux-mêmes la moindre émotion artistique et dont l'insensibilité n'a d'égale que l'ignorance. Ils me rappellent ce M. Amateur que Remy de Gourmont nous présenta dans ses contes *D'un Pays lointain* et qui se procurait de belles estampes pour avoir le plaisir de les maculer et de les détruire par un barbouillage progressif. M. Amateur avait la haine de l'art comme les professeurs en question ont la haine de la littérature. Toutefois, M. Amateur me paraît encore plus in-

téressant que ceux-ci parce que sa haine implique à tout prendre une certaine compétence. Cette haine n'étant qu'une ferveur à rebours, le monstre étudié par M. de Gourmont faisait preuve d'un tact et d'un flair souverain dans le choix de ses victimes. Son sadisme spécial procédait avec une méthode logique et une indiscutable compétence. C'était un sacrilège, mais non un profane. Tandis que les phénomènes auxquels je fais allusion n'apportent aucun raffinement dans leurs attentats. Ce sont des violateurs barbares, des impulsifs qui opèrent sur les belles poésies et les proses médullaires comme les escarpes des banlieues se ruent, les dimanches, sur les promeneuses un peu mieux mises que les souillons dont s'accommodent leurs fringales érotiques durant les six autres jours de la semaine. Les outrages de ces amateurs-ci manquent de subtilité.

Mais pour être plus grossière que celle du monomane divulgué par Remy de Gourmont, la phobie des nôtres n'en est pas moins malfaisante et funeste. Loin d'éveiller en nos étudiants le goût du Beau écrit, le frisson de la splendeur verbale, ils auront au contraire étouffé toute velléité d'enthousiasme chez les rares prédestinés.

En France, M. René Doumic s'est acquis une triste célébrité par certain manuel de littérature adopté dans vos lycées. Les jeunes gens y puisent des opinions toutes faites sur les auteurs anciens et modernes. Ils connaissent les œuvres et les hommes, par M. Doumic. Jamais ils n'ouvriront plus un livre apprécié par le professeur. Ils auront *appris la littérature* dans le méchant catéchisme d'un sous-Brunetière. Ils seront renseignés une fois pour toutes sur ce qu'il convient de penser sur les poètes et les conteurs sans jamais les avoir lus.

En Belgique sévissent même de sous-Doumic.

Aussi invraisemblable que la chose paraisse, dans son *Histoire de la Littérature française,* un professeur (son nom n'importe) d'école normale de l'Etat, est parvenu encore à enchérir sur la cuistrerie, l'incompétence, l'infatuation et le dogmatisme de votre si fameux magister. Naturellement le gouvernement s'est empressé d'approuver ledit ouvrage comme manuel classique dans les sections normales et de le recommander pour les Bibliothèques scolaires et les distributions de prix.

Voici quelques-unes des plus brillantes escarboucles serties par notre sous — ou plutôt par notre sur-Doumic :

Dans un avant-propos l'auteur déclare avoir voulu donner (à la jeunesse) une idée des chefs-d'œuvre « qu'elle n'a pas encore eu le temps de lire et qu'elle doit connaître au jour de l'examen ». « J'ai considéré comme un devoir de faire pénétrer dans l'enseignement tous les jugements qu'il est possible d'emprunter à la critique contemporaine la plus autorisée (Nisard, Sainte-Beuve, Cormenin, Aubertin, Brachet, Merle Faguet, Lemaître, Taine et Brunetière). »

Stendhal, cet écrivain pessimiste qui se complut dans des sujets peu recommandables ne fut ni un grand romancier, ni le premier psychologue du siècle comme le veulent ses admirateurs ; s'il avait de la sagacité et de la finesse, il était prétentieux, affecté, et chez lui les paradoxes masquaient le défaut d'invention ; son style est des plus décousus.

Balzac. On dirait qu'il n'a jamais respiré ni connu ce charme universel de pureté et de santé morale, ni ces courants salutaires qui vivifient en les traversant les conflits des passions.... Au tempérament d'un artiste, il joignit l'esprit d'un commis-voyageur. Balzac fatigue par la nature des tableaux qu'il nous oblige à regarder ; nous l'avons dit : il voit si souvent en laid ! Si peu d'honnêtes gens se rencontrent dans ses ouvrages !... Style inégal, fin, subtil, pittoresque, trop chargé, plein de néologismes parfois déplorables, et il n'a jamais rien de définitif. Considéré comme le disciple le plus méritant de Balzac, *Charles de Bernard*, mieux que son maître, sut éviter l'abus des descriptions et les peintures peu morales.

Les Goncourt : ignonimie de certaines scènes, incorrection du langage, abus du néologisme.

Baudelaire se calomnia par genre ; dépourvu de sentiments vrais et naturels il en emprunta à l'artifice et au paradoxe. Lieux communs d'une imagination assombrie modifiés par l'association d'images répugnantes, malpropres ou lubriques ; vers de pédant, pénibles, achevés à force de chevilles, constructions très laborieuses, nature prétenduement démoniaque, pessimisme et blasphèmes, tout fut employé pour dissimuler les pauvretés d'une banalité puérile ! Sa part d'invention a consisté à introduire les odeurs dans les descriptions comme d'autres avaient fait des couleurs. Ce sont là les impressions qui se dégagent des *Fleurs du Mal*. Baudelaire fut victime de sa manie : il mourut fou.

Flaubert. S'il a excellé à faire la phrase, il a moins réussi

à terminer le paragraphe, moins encore à donner de l'unité au chapitre.

De Vigny. Son nom sera placé à bon droit en tête des écrivains de 2e ordre.

Musset. C'est un gaulois. Il rappelle Villon et possède l'élégant badinage de Marot, le tour pittoresque de Régnier; l'harmonie, le sentiment exquis et profond de Chénier; il connaît ses classiques : il a la grâce de Racine, le sens comique de Molière et, comme La Fontaine, il peut retremper les métaphores usées.

Scribe fut l'un des auteurs les plus heureux du siècle. Il possédait une entente merveilleuse de la scène, l'art d'intéresser l'auditoire sans le fatiguer ni le rendre haletant, le talent de mener une conversation ingénieuse et naturelle, de placer les mots qui étaient en situation.

Alexandre Dumas fils est sans contredit le plus puissant dramaturge de l'époque. Il lui sera reproché d'avoir attiré l'attention sur des créatures peu dignes d'intérêt; mais bien que son œuvre soit souvent immorale par suite de la nature des régions qu'il explore, il est un des écrivains les plus honnêtes et les plus estimables du temps.

Les Parnassiens. Ils sont de l'école de Voiture, de Marivaux et de Delille. De leurs travaux, de leurs efforts il restera assurément une langue assouplie et riche, apte à rendre toutes les audaces de la pensée; quand elle vibrera sous la main du grand poète futur peut-être rendra-t-elle des sons qui rappelleront les grands poètes du passé.

Gérard de Nerval. Ce ne sont ni ses poésies, ni ses nombreuses pièces qui feront vivre son nom, ce sera un simple roman : *Picciola.*

Hélas ! Pauvre Gérard, voilà son nom définitivement enterré, puisque *Picciola* appartient à Xavier Saintine !

Pour finir, un extrait d'une lettre de félicitations que notre historien de la littérature française se fait adresser par un sien confrère, professeur de rhétorique : « Nous avons donné votre ouvrage en prix, il y a trois ans, à des élèves de quatrième. Ils l'ont lu d'abord par fragments, s'intéressant un jour à tel écrivain, le lendemain se tournant vers tel autre et ils ont étudié ainsi, comme en se jouant, l histoire entière de la littérature. »

§

Le Salon triennal ouvert dans les locaux du Musée du Cin-

quantenaire augmenté pour la circonstance d'un considérable appareil de baraques, déploie force kilomètres de parois peinturées. Il y a là de quoi amuser le statisticien et occuper le psychiâtre plutôt que de quoi requérir le critique.

La peinturomanie fait, en effet, des progrès redoutables. Les flots de couleurs, huile ou aquarelle, montent tous les ans et menaçent de tout submerger. On se croyait arrivé à la crue définitive et voilà que la marée grossit encore. La Belgique possède aujourd'hui encore plus de rapins que de rimeurs; ce qui n'est pas peu dire.

Et si le nombre des croûtards est encore plus grand que celui des chevillards, c'est non point parce que la manie est moins coûteuse, — au contraire — mais parce qu'il n'est pas de peintre récidiviste quelque peu doué d'adresse et de savoir-faire qui ne parvienne à endosser à la longue une toile ou un panneau à notre vraiment trop généreuse et encourageante Administration des Beaux Arts.

En l'actuelle foire aux toiles, bois et papiers peints, il ne s'est révélé que deux ou trois vrais artistes. C'est, d'abord, M. Henri Thomas, un tout jeune homme, dont le début sensationnel — une femme en corset et en jupon rose, allongée sur un divan, — trahit une maturité, je dirais presque une précocité prodigieuse, car, à côté d'un métier prime-sautier pour ainsi dire, à la fois savoureux et puissant, il y a dans ce tableau quelque chose de la vision aiguë, inquisitoriale d'un Félicien Rops.

Puis un jeune Anversois, M. Walther Vaes, d'une technique déconcertante jointe à une fantaisie et à une vision sans analogues. Et enfin, M. Ratinckx, un autre Anversois, qui peint des toiles fougueuses et copieuses dont l'envergure rappelle celle des natures mortes de Snyders avec personnages par Jordaens.

Parmi les maîtres connus représentés dans ce caravansérail de la peinture, je note M. Delville, avec un *Homme-Dieu*, de conception intense et pathétique, et non moins admirable de dessin et de composition; l'*Hymne d'Amour* de M. Lévêque, une autre très haute et très belle œuvre; les *Intrus* de M. Laermans; l'*Enfant* de M. Gouweloos; la *Féminité* de M. Maurice Blieck, le *Modèle* de M. Leempoels, l'*Aveu* et l'*Hiver chez les Pauvres* de M. André Collin, la *Femme du Pêcheur* de M. Oleffe, l'*Attente* de M. Toussaint, un *Christ montré au peuple* de M. Lambert.

Du côté des portraitistes, citons votre compatriote M. Jac-

ques Blanche, qui triomphe avec un merveilleux *Claude Debussy;* les deux portraits de femme, de si élégante et si ferme tenue, par M. Isidore Verheyden, les *Parents* de M. Richir et le portrait d'enfant de M. Dans.

Les paysages foisonnent. MM. Heymans, Courtens, Gilsoul, Mathieu, Verstraete, Verheyden, Taelemans en signent de très beaux. Au nombre des maristes M. Maurice Blieck, qui avait déjà débuté dans ce genre par une œuvre de véritable envergure, s'impose définitivement par une *Marée* tout à fait prestigieuse.

Les animaliers les plus fêtés sont : MM. Courtens, avec une *Nichée de porcs* digne des chefs-d'œuvre les plus vantés ; Bernier avec un *Taureau* non moins prestigieux ; Van Strijdonck, Van Beurden, Clarys, Mme Ronner.

Comme peintres d'intérieurs il convient de nommer MM. Van Zevenbergen qui expose un rutilant *Intérieur de cuisine*, Jules Potvin, Middeleer et Herman Courtens, un débutant, fils du maître universellement connu. Parmi les « fleuristes » : Mlle Ronner, Mme Wijtsmann, et — si nous passons à l'aquarelle — Mme Gilsoul qui agrandit et passionne le genre.

Aquarellistes encore, et des meilleurs : MM. Stacquet, Cassiers, Hagemans, Uyterschaut, Tyts et Théo Hannon.

Du côté de la sculpture, il y a un des groupes, la *Maternité*, pour le monument au Travail de Constantin Meunier, puis un *Taureau* vraiment magistral de M. Alfred Madoux père, que le public ne connaissait jusqu'à présent que comme le propriétaire d'un de nos quotidiens les plus répandus et autorisés.

§

Le *Moniteur*, notre journal officiel publie le rapport très impartial, très motivé et spirituel sans malice du jury chargé de décerner le prix triennal de littérature dramatique. Comme je vous l'ai annoncé, ce prix a été décerné à M. Maurice Maeterlinck pour son drame *Monna Vanna*, et c'était justice.

Parmi les considérations que fait valoir l'intéressant travail du rapporteur, M. Edmond Cattier, je relève celle-ci : « Entre la pièce jouée, vivante, et la pièce écrite, il y a aussi loin qu'entre un être vivant, doué de tous ses moyens d'expression : parole, geste, air du visage, et une momie immobilisée dans ses bandelettes, Cependant le jury ne dispose, pour former son opinion, que de momies de pièces généralement. »

Or, cette fois, en dehors de la pièce de M. Macterlinck, il

n'y avait même que des momies, aucune autre pièce n'ayant été jouée. Ce n'est donc que sur *Monna Vanna* que le jury a pu se prononcer en toute connaissance de cause.

§

La *Rose et l'Epée* tel est le titre du volume de vers de feu M. Charles de Sprimont, édité par les soins de *Durendal*, la revue dont ce jeune poète, mort récemment, était l'aimable et dévoué secrétaire. C'est d'excellente poésie parnassienne qui s'apparente souvent à celle de maîtres préférés : Tennyson, de Régnier, Giraud, — mais dans laquelle s'annonçait, par plus d'une strophe tendre ou fière, quelqu'un qui se serait franchement *personnalisé* à son tour. Le livre sorti des presses de l'imprimeur Bulens à Bruxelles, et d'irréprochable toilette typographique, est illustré d'un portrait du poète et précédé d'un avant-propos de M. Maurice Dullaert.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Ouckama Knoop : *Sebald Soekers Pilgerfahrt*, Leipzig, Insel-Verlag, M.6.— E. von Keyserling : *Beate und Mareile, eine Schlossgeschichte*, Berlin, S. Fischer, M. 3. — Clara Viebig : *Vom Müllerhannes*, Berlin, F. Fontane u. Cº, M. 3.5o. — Ricarda Huch : *Vita somnium breve*, 2 vol. Leipzig, Insel-Verlag, M. 7. — Rudolf Huch: *Hans der Traeumer*, Leipzig, ib. id. M. 4. — W. Fred : *Roman eines Globe-Trotters*, Leipzig, Hermann Seemann, M. 3.5o. — Max Kretzer : *Die Sphinx in Trauer*, Berlin, F. Fontaneu.Cº, M. 3.5o. — Heinz Tovote : *Der letzte Schritt*, Berlin, ib. id., M. 2.5o. — Wilhem Schmidt-Bonn : *Uferleute*, Berlin, ib. id. M. 5. — Helene Bœhlau : *Der schœne Valentin*, Berlin, ib. id. M. 4. — Rudolf Lindau : *Ein unglückliches Volk*, 2 vol. Berlin, ib. id. M. 10.

Sebald Soekers Pilgerfahrt. — M. Wolf von Schierbrand, un journaliste américain qui a longtemps vécu en Allemagne, a publié l'année dernière, sous le titre de *Germany*, un volume sur la « puissance mondiale » de l'Empire allemand où il fait d'intéressantes remarques concernant l'évolution du « caractère national » des Allemands. Selon lui, ce caractère national se serait transformé au point qu'un Allemand qui reviendrait dans sa patrie, après une absence de trente ans, se sentirait comme perdu dans un pays étranger. Son entourage lui apparaîtrait si différent qu'il ne se sentirait plus du tout en communauté intellectuelle avec ses compatriotes. Jamais nation n'a évolué aussi rapidement d'une génération à l'autre ! Ce sont d'autres mœurs, d'autres usages, c'est un autre climat intellectuel.

M. Ouckama Knoop remonte plus haut encore, pour marquer d'une façon sensible ce changement. Il fait naître son héros, car il s'agit d'une fiction romanesque, dans un village d'Amérique du Nord, où ses ancêtres avaient émigré vers 1820, mécontent des conditions politiques de leur patrie allemande. Sebald Soeker, héritier d'une immense fortune, s'embarque pour l'Allemagne avec un crédit illimité, mais avec l'espoir de revenir un an plus tard, riche d'expériences et ramenant une épouse au foyer familial. Profondément instruit de toutes les choses qui peuvent s'apprendre par les livres, il joint à des dehors agréables une forte dose de naïveté. Et voici que, dès les premiers jours de son « année d'apprentissage », il choque les personnes graves à qui il est recommandé par la singularité de ses allures et la liberté de ses propos. C'est pire encore quand il commence à être reçu dans la société de Berlin. Ses discours surprennent et ses saillies sont mal interprétées. Lui-même ne comprend pas tout d'abord l'étrange impression qu'il fait. Mais il apprend à se méfier et, dès lors, il va d'étonnement en étonnement. Deux fois fiancé, après des ruptures ridicules, il adhère à une « ligue pour la chasteté », bien que toujours amoureux, et prêt à offrir son cœur et sa main à la première venue qui le regardera avec tendresse. Jusqu'à ce qu'enfin il retrouve cette exquise Harriet Mills, entrevue dès son débarquement, et dont il avait su gagner le cœur. Et son grand mentor, M. de Zeus, ce personnage énigmatique, qui, dès le début du livre, commence à jouer en quelque sorte le rôle de la providence, lui explique enfin la cause de tous ses déboires récents : « Tu es un être tardif ; parmi tous ceux-là qui parlent la même langue que toi, et qui se nomme citoyens d'un empire allemand, tu es, toi, le dernier Allemand. »

Louons M. Ouckama Knoop de nous donner des livres d'une aussi belle culture d'esprit. S'il a voulu écrire un *Wilhem Meister* d'aujourd'hui, sa tentative a pleinement réussi. On s'aperçoit qu'à l'élaboration de chaque page la haute figure du grand Gœthe présidait en esprit. Avec de pareils maîtres on ne saurait tomber dans la banalité. Je n'ai indiqué que les contours extérieurs de ce *Pèlerinage de Sebald Sockers*. Le roman abonde en idées curieuses et en situations plaisantes. Le personnage du héros est finement dessiné et, s'il y a des longueurs, des maladresses de compositions et des trous, c'est, dans le cas présent, plutôt un mérite, en regard du modèle glorieux que l'on a voulu suivre. Je n'aime pas le procédé

naturaliste de la répétition fréquente de certains petits détails (les yeux atropinisés de Mme Selka, par exemple, dont il est fait mention une demi-douzaine de fois en cent pages). M. Knoop aime trop les hors-d'œuvre qui font perdre au récit de son ampleur. Peut-être se décidera-t-il aussi à nous donner dans son prochain volume, — car celui-ci est le premier d'une série, « *les Limites* », — l'explication de cette singulière confrérie des Olympiens, qui met bien du mystère dans les aventures de son héros, mais qui nuit à la logique de son caractère. Ouckama Knoop ou Quckama Knoop (le faux-titre porte une variante), retenez ce nom japonais que vous n'arriverez pas à prononcer. C'est celui d'un Hollandais, fils d'une mère française, établi à Moscou. Le cosmopolitisme de ce romancier allemand ne saurait nous déplaire. Il faudra reparler de lui, car il fait de belles promesses.

Beate und Mareile. — Un volume très délicat, édité dans un joli style dix-huitième siècle, avec des vignettes de M. F. Christophe. Sa lecture m'a procuré une surprise. Est-ce bien là un livre allemand ? Il ne contient pas une seule niaiserie. C'est le livre d'un honnête homme, au sens traditionnel de ce mot. Quelle mesure dans l'agencement de ce récit ! Quelle sévère retenue ! Comme on devine une connaissance profonde des mœurs de grande allure ! C'est froid et chaud tout à la fois. Avec un seul mot les situations prennent du relief. Depuis le bain de Gunther de Tarniff, sous les yeux de son domestique, jusqu'au désespoir de Mareile abandonnée, l'allure du récit se hausse à peine d'un ton, quand les scènes d'ardentes amours exigent une émotion plus grande. Ce parfait détachement fait songer aux contes du vieux Fontane (surtout dans les *Stechlin*), avec un brin de sensualité en plus. M. de Keyserling doit aimer les grands vergers où les arbres plient sous le poids des fruits mûrs.

Vom Müllerhannes. — Mme C. Viebig nous raconte l'histoire de la décadence d'un moulin. Elle l'a transportée dans les sauvages montagnes de cette Eifel qu'elle connaît si bien et dont elle nous a plusieurs fois déjà montré l'âpreté pittoresque. Déjà dans le « *Weiberdorf* » nous avions pu admirer sa puissance d'évocation, son habileté à décrire les caractères de ces montagnards que des liens invisibles attachent encore à leur sol. L'auteur les fait vivre de leur vie, s'identifiant avec eux, s'arrêtant à leur horizon, sans nous ennuyer de lamentations sociales et de problèmes métaphysiques. Voilà comment elle a créé des œuvres d'une profonde humanité. Son

Müllerhannes est un gros meunier gaspilleur, vantard et heureux de vivre. Quand son père lui abandonne le moulin, il croit pouvoir vivre en grand seigneur et dépenser à pleine main. Depuis le fond de la vallée jusqu'aux maisons perdues dans les montagnes, on l'accueille chapeau bas, à cause de sa bonne humeur et de sa prodigalité. Mais la concurrence vient entraver sa prospérité. Deux autres meuniers s'établissent en amont de la rivière et lui coupent l'eau durant une partie de la journée. Des envieux répandent sur lui des mauvais bruits et lui font couper son crédit. Le voici qui dégringole. Mais il continue à vivre dans une sorte de rêve d'orgueil et de domination. N'est-il pas le maître du pays, lui dont l'âme est pareille au sommet rocheux de ce « *Mosenkop* », le pic sauvage qui domine la vallée ? Puis c'est la maladie et enfin la misère. Sa femme meurt. Une première attaque d'apoplexie le terrasse, puis une seconde. L'expropriation vient. Il faut quitter le moulin, dont le cœur ne bat plus depuis longtemps. Une vieille masure délabrée, à la lisière des montagnes, reçoit ces débris humains : le meunier et sa fille. Il est aveugle maintenant et la jeune « *Fraenz* » cultive la terre. Son humble condition ne l'abat point. Déjà il se ressaisit. Que lui importe l'opinion de tous ces gens-là. Dans son dénuement il se sent plus grand qu'eux, plus libre ! — Mme Viebig a voulu écrire un livre réaliste et ce symbolisme de la montagne n'est indiqué que deux fois d'une touche très discrète. C'est peut-être ma faute, après tout, si j'ai vu dans son personnage une vague parenté avec le Solness d'Ibsen. Dans ce roman, comme dans les autres livres de Mme Viebig, il faut faire des réserves au sujet du style. L'emploi du dialecte mêlé au monologue mental en bon allemand me paraît être une erreur d'esthétique.

Vita somnium breve. — Ce n'est pas le meilleur livre de l'auteur, et je me réserve de parler longuement de Mme Ricarda Ceconi-Huch dans une occasion plus favorable. Elle fut une des premières doctoresses en philosophie de l'université de Zurich, puis elle devint bibliothécaire de cette même ville. Mariée à un Italien, elle habita Florence et réside maintenant à Munich. Je constate une fois de plus combien ces Allemands *cosmopolitisés* peuvent s'élever à un haut degré de culture, quels livres pondérés ils savent écrire, quand ils ne gardent de leur caractère national que le « don d'humanité ». Ricarda Huch s'est inspirée des maîtres : Gœthe, Gottfried Keller, Conrad Ferdinand Meyer. Dans *Vita somnium breve*, qui est aussi le nom d'un célèbre tableau de Boecklin,

elle a analysé l'étrange dualité que fait naître une passion subite dans l'âme de Michel Unger. « Les fruits doux et mortels qu'il cueille à l'arbre de la vie » troublent son jeune ménage, compliquent son existence, et le font fuir sur les chemins aventureux. C'est une œuvre abondante, pleine d'idées, mais où l'intérêt s'éparpille sur une foule d'épisodes secondaires, ce qui nuit à l'architecture centrale.

Hans der Træumer. — Rudolf Huch, qui est le frère de Ricarda Huch, a voulu composer une sorte d'*Education sentimentale*. C'est une œuvre très personnelle dont l'intérêt moral est plus grand que la valeur artistique. Nous aimons ces romans biographiques qui nous sont de précieux documents sur la vie allemande. Jean le Rêveur éparpille sa vie, sans savoir profiter de toutes les joies qu'elle lui apporte. Quand il faudrait parler et agir il a des distractions. Il préfère suivre la pente de ses songeries que d'observer les hommes. Sait-il jamais pourquoi et comment il s'est embarqué dans des aventures dont il finit par sortir avec la même inconscience, mais qui avilissent sa personnalité! Le récit de sa vie d'étudiant, affilié à une corporation où l'on boit et se bat, sans qu'on en sache la raison, présente un tableau presque classique de ces mœurs qui n'ont jamais été dépeintes avec un aussi beau détachement. La fin du livre est embourbée.

Roman eines Globe-Trotters. — Les aventures cosmopolites d'un jeune idéaliste qui aime à Venise, à Berlin, à Vienne, à Paris, à Londres, à Salzbourg, alternant les aventures du monde avec celles du demi-monde, allant de Susi, à Mizi, à Charlie, jusqu'à ce qu'il trouve sur les lèvres palpitante d'Annie le bonheur conjugal. L'ambiance est joliment décrite, avec cette virtuosité un peu précieuse qui est le propre de M. W. Fred, conteur viennois.

Die Sphinx in Trauer. — Un homme tombé en léthargie surprend dans une demi-lucidité la conversation que tiennent auprès de son lit sa femme et l'amant de sa femme qui le croient mort. Quand il revient à lui il ne sait pas s'il a rêvé ou s'il est véritablement trompé. Sa femme oppose à ses investigations le mutisme le plus absolu et l'énigme demeure.

Der letzte Schritt. — Simple carte de visite du romancier agréable à qui le public allemand doit quelques jolis récits d'aventure de la vie amoureuse d'aujourd'hui. Un compositeur de musique, qui atteint enfin la gloire, voit sa vie gâtée par l'amour d'une hystérique qui le menace sans cesse de se

tuer, sans en avoir le courage. Des pages finales d'une inquiétude un peu crispante.

Uferlente. — Les rives du Rhin depuis Bonn jusqu'à la frontière hollandaise ont servi de cadre aux nouvelles de Mr. Wilhelm Schmidt. Ce n'est plus le fleuve romantique et décor d'opéra dont s'est si longtemps saturé la littérature allemande. Des pages d'une poignante vérité nous montre la vie de ces riverains dont toutes les destinées se confondent avec celles de leur fleuve. Dès le début du livre « *le péché dans l'eau* », nous fait assister aux épisodes d'une inondation qui provoque l'amour entre deux jeunes gens, réfugiés ensemble sur un arbre. Plus loin c'est l'histoire d'un maréchal-ferrant qui cache un déserteur. Une paysanne aime un soldat français en 1813. Les paysages varient comme les récits qui tous sont d'une belle vigueur.

Der schœne Valentin. — La réédition d'un volume de nouvelles déjà anciennes, dues à une romancière très aimée du public allemand, Mme Hélène Bœhlau.

Ein unglückliches Volk. — La société allemande de Constantinople sert de cadre à ce roman d'un intérêt médiocre, que seule la description des massacres arméniens, lors de la fameuse échauffourée de 1898, peut rendre intéressant à une certaine catégorie de lecteurs.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Arthur Symons: *Plays, Acting and Music*, in-8, X-198 p., 5 s., Duckworth. — Anonyme: *The Truth about an Author*, in-8°, 220 p., 6 s., Constable. — James Blyth : *Juicy Joe, a Romance of the Norfolk Marshlands*, cr. 8°, XVI-290 p., 6 s., Grand Richards. — Anonyne : *The Ms. in a Red Box*, cr. 8°, 352 p., 6 s., John Lane. — Charles Marriott: *The House on the Sands*, cr. 8°, VI-320 p., 6 s., John Lane. — Collection Tauchnitz : Dernières publications. — Revues : *The Monthly Review. — The Fortnightly Review. — The World's Work. — The Cornhill Magazine. — The English Illustrated Magazine. — The Bibelot. — The Academy. — The Saturday Review. — The Weekly Critical Review.*

Sous le titre de **Plays Acting and Music**, Mr. Arthur Symons réunit une quarantaine d'articles concernant le théâtre et la musique, les acteurs et les exécutants. « La plupart de ces chapitres, dit-il, parurent dans l'*Academy* pendant l'année 1901, quelques-uns dans le *Star* en 1901 et 1902 et quelques autres ailleurs. Ils expriment certaines de mes idées sur le théâtre et la musique et ne prétendent pas enregistrer

des événements. Aussi ne les ai-je pas disposés dans l'ordre chronologique parce que les dates de telle ou telle représentation n'ont plus aucune signification ; mais j'ai franchement laissé toutes références à « la semaine dernière » et autres, telles que je les ai trouvées, parce qu'elles serviront à montrer que je parle d'une chose particulière immédiatement sous mes yeux. Cette chose particulière n'a parfois aucun intérêt en elle-même, mais elle me sert de support et je veux qu'elle tienne solidement en place. »

C'est là une excellente façon de donner de l'unité à cette collection d'articles : quelle qu'ait été l'occasion qui les ait fait écrire, ils le furent pour exprimer un ensemble d'idées personnelles et l'incident, qui eut d'abord toute l'importance, s'efface ici devant l'idée qui se développe dans ces chapitres sous autant d'aspects divers. « Ce livre, dit encore l'auteur, fait partie d'une série à laquelle je travaille depuis maintes années. Graduellement, je me fraie un chemin vers l'expression concrète d'une théorie, ou d'un système esthétique, de tous les arts. Dans mon livre sur *le Mouvement Symboliste en Littérature* j'ai fait une première tentative en ce sens avec la littérature ; et d'autres volumes, actuellement en préparation, vont suivre. Le présent volume s'occupe principalement du théâtre, et, secondairement, de la musique ; il sera suivi d'un ouvrage intitulé *Studies in the Seven Arts*, dans lequel la musique sera traitée avec plus de détail en même temps que la peinture, la sculpture, l'architecture, les métiers artistiques, la danse et les divers arts du théâtre. Et comme la vie aussi est une forme de l'art et que le monde visible est le grand bazar de la beauté, j'ai essayé de satisfaire ma curiosité en étudiant les lieux et les gens. Un livre sur les *Cités* est sous presse ; qui sera suivi d'un album de « portraits imaginaires » qui s'appellera *Aventures Spirituelles*. En même temps que ces études sur les arts, j'ai mon art à moi, celui des vers, qui est après tout ma grande occupation. »

Ces grands projets, un artiste aussi admirablement doué que Mr. Arthur Symons pourra sans aucun doute les réaliser. Dans ses poèmes, il a révélé une personnalité peu commune et, dans ses œuvres en prose, il a appliqué directement à la vie une sensibilité exquise, une intelligence profonde et un sens critique des mieux avertis. Le spectacle immédiat des choses l'enchante, et ses moindres impressions l'intéressent. Mais ces faciles satisfactions ne lui suffisent pas ; il coordonne la multiple diversité de ses sensations, de ses

émotions, et de là son désir d'édifier pour lui-même un système esthétique dont il n'a jusqu'ici que l'ébauche séduisante. « Dans tous mes écrits théoriques et critiques, je désire être aussi peu abstrait que possible et étudier les premiers principes non pas tant tels qu'ils existent dans le cerveau du théoricien, mais comme on peut les découvrir, vivant et agissant effectivement, dans toute forme parfaite d'art. Je ne comprends pas la limitation par laquelle tant de ceux qui écrivent sur l'esthétique se confinent dans l'étude exclusive des principes artistiques tels qu'on les voit dans telle ou telle forme particulière d'art. Chaque art a ses propres lois, ses propres capacités, ses propres limites; c'est l'œuvre du critique de s'attacher jalousement à les distinguer. Cependant, dans l'étude de l'art en tant qu'art, il doit s'efforcer d'approfondir la science universelle de la beauté. » C'est en bien des domaines que Mr. Symons a promené sa curiosité des choses belles. Il nous promet de nous emmener avec lui, vers des spectacles d'une somptueuse grandeur, les cités colossales et les villes bâties aux plus beaux endroits de la terre : Paris, Rome, Moscou, Constantinople, etc.; mais cette fois, il est allé vers la scène, reflet de la vie, imitation plus ou moins ressemblante des tragédies et des comédies humaines. Situations, décors, acteurs, il examine tout ce qu'il voit pour y trouver de la beauté; la Duse, Sarah Bernhardt, Georgette Leblanc, Réjane, Sada Yacco, Irving, Coquelin, Capus, Rostand, Mœterlinck, Nietzsche, Tolstoï, Stephen Phillips, Isaye, Pachmann, Mozart, Wagner, etc., sont les occasions de ses réflexions, de ses critiques et de ses enthousiasmes. « La beauté est infiniment variée, toujours également belle et ne se répète jamais... Avoir créé un instant une chose belle c'est avoir en art atteint un résultat égal à celui qui a créé de la beauté devant durer des milliers d'années. L'art ne s'occupe que de la perfection, non de la durée ». Et ce sont les souvenirs des instants de passagère beauté dont il fut le témoin que Mr Arthur Symons a notés dans ce volume tout scintillant d'idées brillantes.

§

La vérité sur un auteur, cet auteur représentant jusqu'à un certain point la race entière des écrivains, ne doit pas être chose facile à dire, et on ne saurait l'accepter en somme que comme toutes les vérités littéraires, c'est-à-dire avec une dose appréciable d'exagération. En tous les cas, l'auteur anonyme

de **The Truth about an Author** a écrit là un singulier livre, plein d'intérêt pour l'ordinaire lecteur, comme pour les confrères. C'est une sorte d'autobiographie qui donne à réfléchir, sans qu'on puisse se défendre contre l'accent de sincérité du narrateur. « Moi, dit-il, qui réside maintenant de façon permanente sur cette curieuse planète à quatre dimensions que nous appelons le monde littéraire ; moi, qui me livre à cet incroyable commerce parasitique de parler de ce que font les gens, qui suis une sorte de balance publique sur laquelle les marchandises librairesques doivent faire halte avant de passer de l'usine au consommateur ; moi, qui pense habituellement en articles et qui existe par des phrases ; moi, qui prends la vie à la pointe de la plume et lui arrache brutalement les matériaux que je torture pour en confectionner des essais, des nouvelles, des romans et des pièces ; qui perçois surtout dans la passion un thème à développer et dans la tragédie une situation, qui suis si morbidement avare de beauté que j'insiste pour en trouver là même où il n'y en a pas ; moi, enfin, qui ai été jusqu'au dernier degré la victime d'un tempérament littéraire et m'en fais gloire, je vais retracer de mon mieux les phénomènes du développement de cette idiosyncrasie depuis son début jusqu'à la maturité à laquelle elle est parvenue. » Ce qui frappe dans cette sorte de confession, parfois réticente, c'est le côté pratique très développé de l'auteur ; *business* est un terme qu'il emploie au moins aussi souvent que *art ;* mais il faut lui rendre cette justice que s'il veut que son métier le fasse vivre, il tient à faire honneur à son métier ; il a la conscience très nette de ses responsabilités et il sait ce qu'il se doit à lui-même.

Un trait à relever aussi, c'est le continuel souci de bien écrire dont se préoccupe sans cesse au cours de sa carrière notre auteur, et c'est là un souci dont ne s'embarrassent pas souvent les auteurs anglais. Il est vrai qu'il a cultivé la littérature française : Flaubert, Balzac, Montaigne, Tourguenief, Eugène Sue et Dumas, tels sont les maîtres auxquels il s'adresse avant de se risquer dans le roman, et le choix n'est pas si mauvais, après tout. L'auteur est jeune encore ; il n'a sûrement pas quarante ans, et avec l'extraordinaire assurance, l'inébranlable confiance en soi dont il fait preuve, sa carrière promet d'être intéressante et l'on n'a pas à craindre qu'il n'en tire tout le parti possible.

§

« Il est difficile de croire que de tels endroits existent en Angleterre au xx^e^ siècle », déclare Mr. James Blyth dans la préface de **Juicy Joe**, *a romance of the Norfolk Marshlands*. Et, en effet, le tableau qu'il présente au lecteur de ce village des *Marshlands* est rien moins qu'attrayant; cependant, chaque fois qu'on voudra décrire consciencieusement et véridiquement les mœurs des paysans, il faut s'attendre à des turpitudes qui n'ont rien à envier aux horreurs des villes. Ce roman n'a rien de particulièrement meilleur qu'un autre bon roman, mais il a ce mérite d'avoir essayé de montrer dans sa réalité le paysan anglais ; trop de *lady-novelists* nous ont décrit des campagnes idylliques et des paysans honnêtes, simples et bons, des paysannes candides et pures, douces et fraîches. Le paysan est partout le même : brutal, avide, sale, cruel et lâche ; au point de vue sexuel, il est à peu près au niveau de son chien ; et c'est ce que sans hypocrisie a voulu montrer Mr. James Blyth, en choisissant pour théâtre des abominations qu'il raconte une contrée où « les habitudes, les coutumes et la moralité des gens n'ont pas changé depuis des siècles, où la religion ne fait que servir de manteau au vice, où plus l'individu est assidu à l'église, plus hypocrite il est », où toutes sortes de superstitions règnent et où l'on croit aux sorcières. L'héroïne infortunée de l'histoire est un caractère assez vraisemblable, mais les quelques types de la contrée sont réellement effrayants, et si la ressemblance est exacte, comme l'affirme l'auteur, c'est là un bien « doux pays ». La tragédie finale est savamment amenée et sobrement contée, et l'auteur sait tirer un effet saisissant des mystérieuses puissances des marais auxquelles croit la superstition populaire. Ce roman est la première œuvre, croyons-nous, de Mr. Blyth, et nous ne manquerons pas de suivre les prochaines. Les qualités qui lui ont fait bien composer et suffisamment bien écrire *Juicy Joe* lui permettront, sans doute, par la suite, des œuvres meilleures encore.

§

Il est des aventures qui, pour être réelles, n'en sont pas moins invraisemblables. Un éditeur reçoit, dans une boîte en carton rouge, un manuscrit sans titre et sans nom d'auteur ; il le confie à son lecteur qui lui en fait le plus grand éloge ; il le lit à son tour et décide de le publier. Mais il faut s'en-

tendre avec l'auteur qui ne s'est toujours pas fait connaître. Un avis est inséré dans *The Academy* et dans *The Athenæum* annonçant que, si l'auteur veut entrer en communication avec l'éditeur, il apprendra une bonne nouvelle. Rien ne vint. Une seconde annonce parut, délarant que si, à telle date, l'auteur ne s'était pas encore fait connaître, l'éditeur publierait son livre sous le titre de **The Ms in the Red Box**. Le livre parut en effet et, sans aucun doute, toute la publicité faite autour de cet enfant trouvé de la littérature lui a valu une excellente vente. Récemment le *British Weekly* se déclarait autorisé à révéler que l'auteur était le Rév. J. A. Hamilton, *congregational minister* à Penzance, à l'extrémité de la presqu'île de Cornouailles. Souhaitons qu'éditeur et auteur s'entendent maintenant sur la question des droits d'auteur. Mr. John Lane, l'éditeur, termine sa spirituelle préface par ces lignes : « A part l'intérêt que l'éditeur a eu à lire le livre il lui faut remercier l'auteur de lui avoir épargné les ennuis ordinaires qui découlent de la publication d'un volume, et de lui avoir, de plus, fourni l'unique expérience de dédier un livre à son auteur inconnu. »

« Le 1er mai de l'année seize cent vingt-sept... », ainsi commence l'histoire. Et ce sont trois cent cinquante pages d'aventures incessantes, dans un récit toujours amusant, avec les amours contrariées du héros intrépide et de la belle et vaillante héroïne, les noires machinations de leurs ennemis, les souterrains du château en ruines, tous les accessoires du roman mélodramatique bien composé et restant dans les limites de la vraisemblance. Une excellente lecture pour se distraire si l'on ne redoute pas les cauchemars.

§

The House on the Sands est le troisième roman d'un jeune auteur à succès : Mr. Charles Marriott. Personnages : Un membre du Parlement, Godfrey Julian, qui devient ministre avec de grandes idées impérialistes, sa sœur Michal, qui, comme dans beaucoup de romans anglais, reste célibataire pour mieux se consacrer à l'avenir de son frère ; ils ont leurs domaines en Cornouailles. Sur ces domaines habite un couple : Christophe Lanyon, ex-socialiste retiré du monde qui n'a pas voulu croire en son génie, et miss Audrey Thurston, qui partage platoniquement la vie de l'homme dont elle admira jadis la grande âme et le grand cerveau, mais qui, au fond, n'est qu'un ambitieux égoïste. Puis, un poète Tate

Randal, un armateur sir Peter Laurence qui est le traître de l'histoire, et quelques comparses. Audrey n'aime pas Lanyon, qui voudrait finalement en faire sa femme; elle connaît son pantin et ne veut plus de lui.

Une suite de circonstances toutes naturelles font qu'elle rencontre Julian, l'homme politique aux grandes idées; elle l'aime, il l'aime ; cette fois encore c'est du platonique. Lanyon devient jaloux, puis fou, et il tue Tate croyant tuer Julian et celui-ci, dont la carrière politique a été brisée par le scandale du procès, épouse Audrey qui a juré à Michal qu'elle avait gardé... sa pureté. Le début est long; le livre est alourdi d'ailleurs par des sermons politiques superflus et insignifiants : américanisation, impérialisme, grands projets maritimes qui n'ont rien à voir avec le récit. Toutefois avec beaucoup de talent l'auteur fait accepter l'union platonique de Lanyon et d'Audrey, les jeunes enthousiastes « qui veulent prouver à un monde grossier et cynique que non seulement une amitié platonique entre homme et femme est possible,mais qu'elle est l'union humaine la plus parfaite ». Ils prouvent en effet qu'une telle association est possible, mais la femme s'aperçoit vite qu'elle est dupe du marché et qu'elle a sacrifié beaucoup plus qu'elle ne croyait. Puis, l'homme aussi comprend qu'il a laissé la proie pour l'ombre, que la grande fille mal formée d'autrefois est devenue une femme, et une femme belle et désirable. Un jour, tout à coup, il la voit femme, et « se sentant coupable, il détourne d'elle ses yeux, comme s'il l'eût surprise nue ». Mais elle n'est pas pour lui ; sans s'en rendre compte elle aime l'autre, et il y a, entre elle et cet autre, une rencontre imprévue avec un dialogue d'une habileté extraordinaire. Le récit de l'audience, lorsque le fou passe en jugement et que Julian et Audrey sont appelés comme témoins, est un excellent chapitre. On y voit qu'en tous lieux la justice humaine est une dérision, que la vraiejustice est garrottée dans « le treillis noueux des lois retorses » ; et seuls profitent des lois, tenant lieu de justice, ceux qui, comme elles, sont retors, hypocrites, imposteurs et coupables. Somme toute, il y a beaucoup de bon et autant de mauvais dans ce livre, des situations poignantes amenées par des circonstances naturelles ou par des « ficelles », des dialogues fort remarquablement conduits un dénouement dramatique capable de satisfaire les plus exigeants ; vous verrez que Mr. Charles Marriott fera du théâtre.

§

Parmi les derniers volumes parus dans la collection Tauchnitz on peut recommander : *Conrad in Quest of his Youth*, par Leonard Merrick ; *Trent's Trust*, par Bret Harte ; *The Gates of Wrath*, par Arnold Bennett ; *The Cardinal's Snuff-Box*, par Henry Harland ; *All on the Irish Shore*, par E. Œ. Somerville et Martin Ross.

§

Revues. — **The Monthly Review** publie *A View of the Fiscal Controversy* due à Sir Michael Hicks-Beach, ex-chancelier de l'Echiquier ; *The Poetry of William Ernest Henley*, par John C. Bailey ; *Walter Pater*, par Edward H. Hutton, et un beau poème *Umbria*, par Laurence Binyon.

The Fortnightly Review contient, outre un certain nombre d'articles traitant de la question des tarifs, un article de M. Augustin Filon sur l'*Empire Libéral*, de M. Emile Ollivier ; de Katharine Tynan sur sir Horace Plumkett ; une « appréciation » de Robert-Louis Stevenson par H. B. Marriot Watson ; une curieuse étude de Gertrude Atherton sur *The American Husband*, et la fin de *Mankind in the Making* de H.-G. Wells.

The World's Work n'a que des articles intéressants, d'actualité et copieusement illustrés.

The Corn Hill Magazine donne aussi une étude sur W.-E. Henley, par Mr. Sidney Low, un article sur Gaston Paris par M. Louis Brandin et une nouvelle de Laurence Housman : *Deep Waters*.

The English Illustrated Magazine est un des meilleurs magazines à bon marché qui puisse avoir accès dans tous les milieux. Les articles sont courts, bien choisis, variés et captivants ; les illustrations sont très souvent exquises.

Les derniers fascicules de **The Bibelot** contiennent des réimpressions de *The Land of Heart's Desire*, par W. B. Yeats ; des *Lyrics*, d'Andrew Lang ; des *Popular Songs of Tuscany*, de John Addington Symonds ; et de *Virgil in English Verse, an essay*, par J. W. Mackail.

The Academy publie (15 août) *W. E. Henley and Dickens*, par F. G. Kitton ; (22 août) *English Literature in France ;* (29 août) *Lord Salisbury as Journalist*, et *Cheap Method*, concernant Zola ; (5 sept.) *The Early Patmore* et

Copyright in China; (12 sept.) *The Craft of Writing* et *The Poet's Poet.*

The Saturday Review contient des études politiques, financières et littéraires sur l'actualité hebdomadaire et en particulier des articles (15 août) sur Mr. George Wyndham et (29 août) sur Lord Salisbury.

The Weekly Critical Review, publiée à Paris et rédigée en anglais et en français, reste remarquablement intéressante sous la direction de M. Arthur Blès et avec la collaboration de Rémy de Gourmont, Arthur Symons, Ernest Newman, J.-G. Prod'homme, James Huneker, Havelock Ellis, J.-F. Runciman, etc. Cette excellente revue s'occupe « de littérature, de musique et des beaux-arts ».

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le roman. *Ambrosio das Mercès*, par Annibal Soares. — L'humour portugais. Les *Contes* d'Eça de Queiroz (Livraria Chardron, Porto) — D'Eça de Queiroz à Fialho d'Almeida. — Les contemporains. Le pamphlet. Les *Aguilhadas*, publication satirique mensuelle par Paulo Osorio. — *Maria do Céo*, par Julio Brandão (Livraria Chardron, Porto).

N'y aurait-il pas, à travers les métamorphoses de la vie intellectuelle, un phénomène analogue à celui du métissage dans l'ordre des faits physiologiques, et l'évolution artistique des élites de chaque peuple ne s'accélère-t-elle pas du croisement des idées qui s'échangent, comme le progrès de l'espèce du mélange de certaines races, dont l'équilibre atavique, pour susciter les individualités d'exception, se trouve momentanément déplacé?

On l'imagine avec quelque vraisemblance, quand on veut bien remarquer que le goût artistique d'une époque demeure d'autant plus longtemps stationnaire que les apports étrangers sont plus rares. Mais les influences du dehors ne sont pas seules modificatrices, et elles seront d'autant moins puissantes qu'elles auront à entamer une masse plus homogène, en l'espèce, l'œuvre de génies créateurs plus essentiellement nationaux.

En Portugal, le phénomène, à l'heure actuelle, est notable. Tandis que, dans les différents domaines de l'activité artistique : peinture, sculpture, musique, la digestion lente de nos

méthodes françaises permet enfin à quelques tempéraments d'élite de retrouver tout au fond d'eux-mêmes le meilleur de la race, dont ils ont mission d'exprimer la sensibilité particulière ; dans le Roman, les nouveaux venus tiennent à prendre pour modèles directs, non plus exclusivement les Français, mais leurs propres aînés de Portugal, de Camille Castello Branco à Eça de Queiroz et de Julio Diniz à Fialho d'Almeida.

D'Eça en particulier chacun aspire à pouvoir se dire le successeur ; mais l'héritage est lourd.

J'ai dit naguère le talent certain, un peu mièvre, un peu touffu, mais chaud et vigoureux, de l'auteur du *Filho das Hervas* et de la *Paixão de Maria do Céo*. Préfacié par lui nous arrive aujourd'hui l'*Ambrosio das Mercês* du jeune Annibal Soares. A cause de l'imprécision du dessin psychologique et de la trame un peu lâche du livre, la personnalité qui se révèle en cette œuvre du début ne va pas encore à la hauteur des *Telles d'Albergaria ;* mais le brio du style est prestigieux et vaut qu'on s'arrête sur la promesse qu'il fait concevoir d'un maître futur. Malheureusement, et quoique supérieur déjà peut-être à l'écriture de *Filho das Hervas*, par exemple, ce style ne marque guère un pas en avant, parce qu'il n'est pas entièrement personnel, parce qu'avant d'être le style d'Annibal Soares, il est celui d'un procédé. *Ambrosio das Mercês* aspire, cela se voit, à devenir le pendant de *Reliquia et du Mandarin*, et se présente à nous sous un vêtement à la confection duquel Eça de Queiroz paraît avoir collaboré. Le péché, d'ailleurs, est véniel, pourvu qu'il ne se renouvelle plus.

N'imite pas qui veut Eça de Queiroz, d'autant que le meilleur de son secret paraît échapper à la plupart de ses héritiers directs. Je veux parler de cette exquise ironie si fine, si vaporeuse, si portugaise et si aristocratique, pour tout dire, dont il sut, presque le seul de tous les grands réalistes de son époque, étrangers ou français (Flaubert peut être excepté, à cause de *Bouvard et Pécuchet* et un peu Maupassant), envelopper ses créations. Nul, et Zola surtout, ne sut choisir à égal degré, pour dessiner sous nos yeux ses personnages, ces traits de satire légère où se mêle un dédain sceptique, et qui tout à coup amènent sur les lèvres le sourire. Sourire un peu apitoyé qui fait songer. Eça, d'ailleurs, n'est pas l'unique en Portugal : au contraire représente-t-il excellemment en ce sens une aptitude native du tempérament lusitanien, dont les plus méritants d'entre les Brésiliens paraissent eux-mêmes

avoir hérité. Tel Machado de Assis, dont Eça savait par cœur les contes, dignes parfois d'un Villiers de l'Isle-Adam. En poésie même, il convient de citer ce grand et génial Portugais qu'est le poète de *Patria* et des *Simples*, Guerra Junqueiro.

Habile à discipliner les écarts de sa fantaisie naturelle, le maître ouvrier que fut Eça ne descend jamais jusqu'à la caricature, même en cette galerie stupéfiante des *Maïas*, où défilent avec leurs travers et leurs faiblesses les contemporains du grand styliste. Pas même non plus en ces *Farpas*, rédigées en complicité de Ramalho Ortigão, où il aiguise contre la société de son temps de si terribles fléchettes. C'est que dans ces esquisses, où il flagelle surtout la déchéance des milieux aristocratiques, il ne se contente guère du détail pour le détail même truculent, sa fantaisie de Portugais évoque en même temps les relents de passion, dont tressaille toute sa race, et il en rejaillit sur les phrases des reflets de pourpre en flammée.

Les *Lettres de Fradique Mendes* et les *Contes*, où surtout se fait jour plus librement l'essor spontané de son imagination merveilleuse, gardent cet humour léger, très spécial, qui est la marque exclusive de son génie. Sans cesse, il nous montre, à travers le ridicule des attitudes involontaires, les contorsions corrélatives des âmes, en sorte que son ironie tire ses meilleurs effets du jeu en apparence désordonné de sa fantaisie. C'est que cette fantaisie, très sceptique d'allures, conserve, comme celle de Camillo, un fonds éperdûment sentimental et voilà justement la face la plus curieuse du tempérament lusitanien, la moins définissable par essence, puisque, par derrière elle, s'abrite le mécanisme de l'espèce d'esprit comique propre à la Race. Or, parmi les phénomènes exclusivement humains, rien n'est plus mystérieux que le rire, et les contrastes irréfléchis qui le font naître, les points de vue singuliers qui le suscitent, la courbe plus ou moins bizarre des lignes auxquelles il emprunte son masque sont choses de ciel et de climat, difficilement transposables d'un milieu à l'autre, non pas seulement à cause des préjugés différents, mais à cause des visages et surtout des âmes. Comment rient les Allemands, les Italiens, les Russes, les Espagnols, c'est ce que nous ne savons pas exactement, et quoique nous ayons commencé de goûter par places l'humour anglais à cause de Sterne, de Thackeray, de Dickens, nous ignorons à peu près complètement la tournure comique de ce tempérament lyrique et passionnel au plus haut point qu'est

le tempérament portugais. La « saudade » lusitanienne, en effet, cette mélancolie qui fait le charme étrange des meilleurs poètes de là-bas, paraît être d'essence plus particulièrement celtique et se superpose au vieux fonds ibérique, exubérant, gai, sensuel, amoureux de vives réparties, de joûtes d'esprit et de contrastes.

Ceci pourrait servir à rendre compte de l'épanouissement original et singulier de l'art dramatique dans la Péninsule. Les côtes, où de bonne heure se fixèrent les colonies celtiques ou sémitiques, paraissent engendrer plutôt les génies épiques et les romanciers : le Portugal produit les *Lusiades*, la Catalogne l'*Atlantide*. Eça de Queiroz et Camillo, toutes influences d'époque mises à part, rejoignent Cervantès, cet Ibère accompli. Au théâtre, le Portugal ne fournit guère, à travers les siècles, qu'un auteur comique dont le nom ait pu mériter de survivre : le malheureux et désopilant Antonio José, et cet auteur était juif. Toutefois, de longue date, le peuple de là-bas collabora à l'évolution d'un genre comique national : la *Zarzuela*, sorte d'opéra-bouffe, très alerte.

En ce siècle, les convulsions politiques du petit royaume et la grande liberté de pensée qui est la caractéristique des Portugais cultivés ont entretenu, par ailleurs, le goût des publications frondeuses, d'une verve étincelante souvent, comme ces *Chats*, *publication d'enquête sur la vie portugaise*, que rédigea seul l'inimitable Fialho d'Almeida.

Chez ce dernier, qui d'un conteur exquis double le pamphlétaire, le tragique voisine avec le fantastique, le mélancolique avec le grotesque, le malicieux avec le macabre. Et comme ses portraits se détachent en pleine lumière crue, fixés inoubliablement en quelques traits mordants de crayon! Adorable évocation que celle de la *Madona do Campo Santo*, de cette Judith qui ne vivait que de mâcher des pétales de rose, et qui meurt si douloureusement pour vivifier le rêve éphémère d'un artiste !

Il est dommage que l'excès d'analyse ait desséché trop souvent chez Fialho des dons plus sérieux ou plus profonds, qui eussent fait de lui le maître actuel du roman portugais. Aussi bien, trop de décors d'hôpital saignent-ils à travers ses *Contes*. (*La Cité du Vice*, *Lisbonne galante*, etc.) Toutefois déjà, dès le *Pays des Raisins*, s'affirmait chez lui plus de fraîcheur et plus de santé ; mais en accentuant son évolution dans le sens dont témoignent ses dernières chroniques, on peut craindre qu'il ne laisse fléchir sa maîtrise au profit de

discutables tendances, dont il est homme d'ailleurs à se dégager facilement.

Un jeune, qui rappelle à la fois Fialho et Trindade Cœlho, tout en s'affirmant lui-même, Paulo Osorio, dont on lit à la *Provincia* de Porto les vigoureuses chroniques d'art et de littérature, garde une ardeur incisive très sincèrement éprise du Terme propre et qui le désigne à quelques victoires. Il est, avec Julio de Lemos, l'un des plus remuants parmi ceux dont le jugement s'exerce à ne proférer que des paroles mûres et nettes. Ses *Aguilhadas, publication mensuelle de critique à l'art, à la politique, aux mœurs* ont des allures de pamphlet à la Paul-Louis Courier, avec de l'observation aiguë, des traits spontanés et des réflexions qui font songer aux savoureux *Epilogues* de Remy de Gourmont. Critique d'art, il rend hommage au talent de peintres comme Arthur Loureiro, de musiciens comme Oscar da Silva, qui ont le haut mérite d'être eux-mêmes et de s'inspirer directement du milieu portugais. Il nous dit également les palinodies des hommes politiques, les faiblesses des écrivains en vue, et raille doucement çà et là maints travers bourgeois. Sa lettre à une dame sur l'immoralité des théâtres actuels est adorable. De même son *Histoire d'un mort*, qui est un délicieux conte, tragique à force de détails vrais. Mais est-ce que l'alcool servirait aussi en Portugal aux suicides passionnels?

Les modernes écoles abusent, d'ailleurs, tant en Portugal qu'au Brésil même, du thème un peu usé des dégénérescences. L'atmosphère des cliniques est étouffante, et la peinture exclusive de *delirium tremens* de tout ordre pourrait écarter l'intérêt, quelque talent qu'on y montre, toutes réserves faites en faveur d'un Antonio Nobre, qui fut un tempérament.

A quoi bon persuader un peuple, qui fut grand, d'une irrémédiable déchéance que rien ne prouve? Les peuples ont besoin de se rêver grands, pour le rester ou le redevenir.

Il n'empêche que la fatalité de certaines impulsions morbides peut fournir au théâtre de très curieux conflits. Ibsen en tira la matière de ses *Revenants*, dont le héros garde en un corps malade un étrange vouloir-vivre. La *Noite de Natal*, que m'évoquent à la fois ici la *Madona do Campo Santo* où souffre également un statuaire et la nouvelle œuvre de Julio Brandao, nous offre au contraire des âmes de passion tournées vers la mort. Le héros, Damião, est difforme comme toute son œuvre d'artiste; sa fille, Luiza, est hystérique et l'épouse infidèle conçoit un tel remords de sa faute qu'elle

s'empoisonne. Ce sont là personnages à la Dostoiewsky, sur le visage macabre desquels l'auteur de *l'Histoire d'un paillasse* avait mis sa touche personnelle de collaborateur. Rendu à lui-même, le talent, très individuel également, de Julio Brandão apparaît plus lyrique et plus sain, et c'est dans ce sens, quoique chez lui la tendresse mélancolique n'exclut pas toujours une certaine violence, que s'affirme son dernier livre, *Maria do Céo*, suite excellente aux contes vibrants de la *Pharmacia Pires*.

Julio Brandão occupe, en effet, parmi les conteurs de là-bas une place à part, à cause de l'émotion particulière et pénétrante qu'il dégage. Il est élégiaque et musical avant toutes choses. Surtout, il a, comme Manuel da Silva-Gayo, le sens du mystère, en sorte que ses personnages se haussent aisément jusqu'au symbole. Ainsi des figures du sculpteur Teixeira Lopes ; ainsi de cette Violante de *Na volta da India* qui, dans la folie de son rêve d'amour et la beauté de son renoncement, incarne à nos yeux, tour à tour, toute l'âme portugaise enivrée et déçue. Il est puissant comme les *Burgraves*, ce drame où Manuel da Silva-Gayo nous montre l'antagonisme des pères et des fils dans leur plus cher idéal de vivre : l'esprit nouveau, l'amour de la mer, le goût des aventures, l'appétit des richesses remplaçant la rigidité chevaleresque des vieux défenseurs de l'intégrité nationale. Elle est poignante comme le cas de conscience de notre *Cid* l'angoisse de ce père, Affonso do Prado, à qui un traître ami João de Vargos vola naguère sa fiancée et qui voit sa fille prendre le voile pour l'amour d'un homme, dont le père est le traître lui-même et la mère l'infidèle promise. Puis, la réconciliation des deux ennemis que réunit et châtie le malheur commun, la perte de leurs enfants, le jeune homme aux bras de la Mer, la jeune fille aux mains de la Religion. Il y a là l'accent héroïque des gestes fameux, dans une langue d'une adorable pureté.

PHILÉAS LEBESGUE.

VARIÉTÉS

« **Iphigénie** » **au Théâtre d'Orange.** — Ceux qui sont attentifs aux bruits de la littérature savaient que, depuis quelque temps, M. Jean Moréas avait terminé une *Iphigénie*, et ceux qui aiment les œuvres nobles étaient curieux de la connaître. Aussi apprit-on avec plaisir que, grâce à l'heureuse initiative de quelques hommes, *Iphigénie* allait être représentée sur le théâtre d'Orange.

Le théâtre d'Orange est-il plus propice qu'un autre à la représentation des œuvres conçues dans la manière des anciens? A vrai dire, je ne le crois pas. Construit par des Gallo-Romains à une époque où l'on ne se souciait plus guère des traditions attiques, le théâtre d'Orange, dans sa nouveauté, ne servit sans doute qu'à des exhibitions de danseurs ou de funambules, et il est à supposer qu'on y joua, plutôt que des tragédies, des pantomimes à grand spectacle où le prestige des cortèges enthousiasmait un public qu'eût laissé indifférent l'harmonie des vers. On peut tenir pour presque certain qu'avant le soir où M. Mounet-Sully y triompha dans *Œdipe-Roi*, jamais une tragédie de Sophocle n'avait été représentée à Orange. Il faut ajouter que, si bien conservé qu'il soit, le théâtre d'Orange n'est, aujourd'hui, qu'une ruine; les colonnes sont tombées et les pierres s'effritent; quand les représentations s'y donnent la nuit, des chauves-souris, de temps à autre, traversent la scène, et l'aspect du lieu est si romantique qu'on voudrait y entendre *les Burgraves*.

Mais, à Orange, on joue en plein air; le soleil, pendant des siècles, a caressé la muraille, il l'a dorée; des arbres — le figuier d'Orange est célèbre — ont poussé, çà et là, et ils forment des châssis naturels, que ne saurait créer le plus habile décorateur; le vent rompt la rigidité des draperies, et tout, autour des acteurs, est vivant. Quand, comme il fut fait pour *Iphigénie*, on joue au déclin de l'après-midi, on jouit de lumières imprévues, variées, qui enchantent, et les dénouements tragiques, sous le crépuscule, prennent une gravité majestueuse. Aussi, bien que leur valeur archéologique soit médiocre, les représentations d'Orange sont, souvent, d'une grande beauté, — et que l'œuvre donnée soit ou non dans la manière antique.

La représentation d'*Iphigénie* est parmi les plus belles que nous ayons vues à Orange.

M. Jean Moréas a pénétré le génie subtil d'Euripide, et il y a discrètement mêlé le sien. Plus on fréquente l'intelligence hellénique et mieux on la comprend, plus on goûte Euripide. D'une composition hardie et, pourtant, d'une harmonie délicate, ses drames, où est observée l'alliance intime du comique et du tragique, sont au nombre des plus profonds qu'on ait jamais écrits, et il est fâcheux que, pour les montrer aux publics contemporains, on les ait, jusqu'ici, ornés d'agréments inutiles et parfois ridicules.

M. Jean Moréas a heureusement rompu avec cette coutume. Je ne sais de quoi qualifier son *Iphigénie :* d'adaptation ? Un adaptateur s'arroge des libertés que s'est refusées M. Jean Moréas. De traduction ? Un vrai poète, et qui tient à ne point écrire de platitudes, sait fort bien que, du moment qu'il emploie le vers, il ne fera pas une traduction. *Iphigénie* est la transposition française d'une œuvre antique. M. Jean Moréas a pris la tragédie d'Euripide pour modèle, il l'a scrupuleusement étudiée, et il l'a reproduite telle qu'il la comprenait, telle qu'il la sentait.

M. Jean Moréas a mis une haute conscience à reproduire l'*Iphigénie* d'Euripide. Ses qualités personnelles l'ont aidé à nous donner une œuvre excellente. Jamais le modèle n'est trahi. Le lyrisme précis de M. Jean Moréas s'accorde merveilleusement avec le lyrisme d'Euripide; son amour de l'image nette, sa recherche de la clarté eussent ravi les vieux Athéniens, et ont charmé les auditeurs d'aujourd'hui. On a été gravement ému par le spectacle d'*Iphigénie*.

En homme qui connaît bien l'esprit d'Hellas, M. Jean Moréas déteste l'emphase. Il lui arrive d'être éloquent; il ignore la déclamation, et il nous a rendu les paroles d'Iphigénie allant au sacrifice de la manière la plus noble et la plus pure. Les stances d'Agamemnon, songeant aux paroles que lui dira sa fille mourante, sont parmi les plus harmonieuses qu'ait écrites M. Jean Moréas, et il serait difficile de les entendre sans en être touché. Et les chœurs d'*Iphigénie* abondent en strophes heureuses, pleines de grâce ou pleines de force.

On comprend que des tragédies d'Euripide, M. Jean Moréas ait choisi, pour la transposer, *Iphigénie*. L'œuvre est d'une beauté souveraine. Ses personnages, Agamemnon, Clytemnestre, Iphigénie, Achille, vivent d'une vie singulière. Euripide était un psychologue des plus habiles, et il faisait bon marché des préjugés. Son Agamemnon est un des héros les plus complexes qui existent au théâtre ; on ne sait jamais bien — il ne sait jamais bien lui-même — s'il est sincère ou non — sauf au moment où il pleure sa fille, — qu'il se résout, pourtant, à sacrifier. Il imagine les plus curieux sophismes pour être en paix avec lui-même, et quand, au dénouement, s'est produit le miracle — est-ce un miracle ? est-ce une ruse de prêtre? Euripide, à son ordinaire, semble ici quelque peu sceptique — il manifeste une joie si naïve qu'on est tenté d'en rire et, à la fois, d'en être attendri. Son bref passage sur

le théâtre, avant la clôture de la pièce, est d'une bien heureuse invention.

J'espère que nous reverrons, ailleurs qu'à Orange, l'*Iphigénie* de M. Jean Moréas. Une pareille œuvre est digne de figurer au répertoire des plus nobles théâtres. Et je souhaite que, partout, on mette à la jouer les mêmes scrupules qu'à Orange. M. Silvain a composé avec le plus grand soin le personnage d'Agamemnon; il a su rendre les incertitudes de l'homme, et il a trouvé, pour pleurer Iphigénie, des accents d'une émotion vraie. M. Albert Lambert a été un Achille héroïque, et M. Boyer a raconté adroitement le miracle accompli par Artémis. Mme Louise Silvain a joué fièrement Iphigénie, et Mme Tessandier a été la mère la plus attendrissante qui se puisse voir. Les chœurs ont été mélodieusement dits par Mme Eugénie Nau et quelques autres artistes.

Et il faut remercier tous ceux grâce à qui des spectateurs ont pu applaudir *Iphigénie*.

A.-FERDINAND HEROLD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie. — Frédéric Lachèvre : *Bibliographie des Recueils collectifs de Poésies publiées de 1597 à 1700*, tome II (1636-1661); H. Leclerc, 15 fr.

Esotérisme. Occultisme. — H. Lizeray : *L'amour acte du monde;* Vigot, 1.50. — H. Lizeray : *Ogmios ou Orphée;* Vigot, 1.50. — J. Maxwel : *Les Phénomènes psychiques;* Alcan, 5 fr.

Géographie. Voyages. — H. Barth : *Constantinople;* Laurens, 4 fr. — G. de Champeaux : *A travers les Oasis sahariens. Les Spahis sahariens;* Chapelot, 4 fr. — A. Millaud : *Voyages d'un Fantaisiste, Vienne, le Danube, Constantinople;* Calmann-Lévy, 1 fr. — H. Vignaud : *La Route des Indes et les indications que Toscanelli aurait fournies à Colomb;* Leroux, 3 fr.

Histoire. — Abbé Chauvin : *Un Professeur d'Eloquence sacrée à la Sorbonne, Léon Crouslé;* Champion, 1 fr. — Tezenas du Montcel : *Etude sur les Assemblées provinciales. L'Assemblée du département de Saint-Etienne et la commission intermédiaire, 8 oct. 1787-21 juillet 1790;* Champion, 10 fr. — J. Nève : *Antoine de la Salle, sa vie et ses ouvrages, d'après des documents inédits;* Champion, 4 fr.

Littérature. — Léon Bloy : *Les dernières colonnes de l'Eglise* (*Coppée, Le Révérend père Judas, Brunetière, Huysmans, Bourget, etc., Le dernier Poète Catholique*); « Mercure de France », 3.50. Ernest Gaubert : *La poésie tchèque contemporaine;* Biblioth. Intern. d'éd., 1 fr. — J. Kont : *Un poète hongrois, Michel Vorosmarty;* Rudeval, 2 fr. — Vicomte Spœlberch de Lovenjoul : *Bibliographie et Littérature;* Daragon.

Philologie. — L. Bellanger : *Le Poème d'Aurientius*, édit. cri-

tique avec fac-simile; Fontemoing, 7.5o. — C. Heuillard : *Etude sur le patois de la commune de Gaye, canton de Sézanne (Marne);* Champion, 3 fr.

Philosophie. — Raoul Allier : *La Philosophie d'Ernest Renan;* Alcan, 2.5o. — A. Binet : *L'Année Phsychologique*, 9e année; Schleicher, 15 fr. — Remy de Gourmont : *Physique de l'Amour. Essai sur l'Instinct sexuel;* « Mercure de France », 3.5o.

Poésie. — Charles de Sprimont : *La Rose et L'Epée;* Bruxelles, édit. de « Durendal ».

Publications d'art. — V. Advielle : *Recherches sur Nicolas Poussin et sur sa famille;* Rapilly, 3.5o. — Fr. Courboin : *Catalogue sommaire des gravures et lithographies composant la réserve du département des estampes de la Bibliothèque Nationale;* Rapilly, 40 fr. — L.-A. Gaffre : *Les Portraits du Christ*, avec 25 pl. et 125 gr.; Lecoffre, 40 fr. — J. Grand-Carteret : *Rire et Galanterie*, avec 214 reproductions de maîtres; Offenstadt. 1.5o fr. — J. de Montfrileux : *Le Livre des Masques;* avec 100 dessins de J. Fontenez tirés en deux couleurs : « Le Livre et l'Estampe », 5 fr. — L. Morand : *Une famille d'artistes : les Naigeons;* Rapilly, 3.5o. — Abbé Requin : *Histoire de la faïence artistique de Moustiers*, t. I, avec 15 pl. dont 7 en couleurs, Rapilly, 30 fr. — *L'Art décoratif aux Expositions des Beaux-Arts, année 1903, 3e série, Dentelles, broderies, etc.*, avec 96 phototypies; Guérinet, 20 fr. — *La femme. Le Nu d'après nature*, avec 50 pl.; A. Michel, 5 fr. — *Almanach Guillaume pour 1904;* Simonis Empis, 3.5o.

Questions religieuses. — J.-K. Huysmans : *Esquisse historique sur Dom Bosco;* Librairie Salésienne, 2 fr. — Abbé Lemire : *Que feront les Religieux?* Lecoffre, 1 fr.

Roman. — Mme E. Caro : *Flamen;* Calmann-Lévy, 1 fr. — F. Duquesnel : *Les deux bosses. Conte oriental;* Calmann-Lévy, 1 fr. — Jean Eriez : *La Forêt;* Dujarric, 3.5o. — André Fontainas : *L'Indécis;* « Mercure de France », 3 5o. — Rudyard Kipling : *Sur le Mur de la Ville*, trad. par Louis Fabulet, précédé d'une étude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon; « Mercure de France », 3.5o. — Henri de Régnier : *Les Vacances d'un jeune homme sage;* « Mercure de France », 3.5o.— Han Ryner : *Les Voyages de Psychodore, philosophe cynique;* Edit. des « Cahiers Humains », 3.5o. — G. de Maupassant : *Contes du jour et de la nuit;* Ollendorff, 3.5o. — Jean Plémeur : *Au Jour le Jour;* Rudeval, 3.5o. — Raoul de Vissac : *Pour Elles*, impressions journalières; Genonceaux, 3.5o.

Sciences. — Dr Caufeynon : *La Génération solitaire;* Offenstadt, 3 fr.

Sociologie. — A. Hours : *Essai sur la légitimité du droit de coalition. Les grèves de 1900 en France et à l'étranger;* Guillaumin, 3 fr. — Lebeau : *Condillac économiste;* Guillaumin, 7.5o.

Théâtre. — Auguste Achaume : *La Frousse*, comédie; « Revue d'Art dram. », 1 fr. — Roger Le Brun : *Le Bonheur des Hommes;* pièces en un acte; Bibliothèque Intern. d'édition, 1 fr. — Maurice Pottecher : *A l'Ecu d'Argent*, comédie en 3 actes; Ollendorff, 2.5o.

ÉCHOS

Une lettre de M. André Gide. — Rimbaud « excellent comptable ». — A propos du « déjà vu ». — Le Théâtre Molière, de Bruxelles. — *L'Anthologie-Revue* — *L'Œuvre d'Art International.* — *Les Chansons du Sang.* — Publications du *Mercure de France.*

Une lettre de M. André Gide

Cuverville, 1er septembre 1903.

Mon cher Vallette,

Votre estimé collaborateur M. Séménoff cite, dans sa dernière chronique des lettres russes, une strophe de Béranger, puis, en regard, cette même strophe, ou du moins ce qu'elle devient, retraduite d'une traduction russe par un « traducteur ignoré » qui « ne s'est pas donné la peine de rechercher le texte français des vers qu'il avait devant lui en traduction russe ».

Deux pages plus loin, dans la traduction que donne le *Mercure* de l'article allemand de M. Franz Blei sur « le Nietzschéisme en France », je vois avec étonnement ce que devient une phrase de mes « Nourritures Terrestres » après une semblable traduction *à la seconde puissance.*

Voici la phrase telle qu'elle est citée : « Nos actes sont sur nous comme la lumière sur le phosphore : ils nous usent, mais ils nous rendent lumineux. »

De crainte qu'on ne le traduise encore, permettez-moi de redonner ici le texte original :

« Nos actes s'attachent à nous comme sa lueur au phosphore : ils nous consument, il est vrai, mais ils nous font notre splendeur. »

Bien cordialement à vous,

ANDRÉ GIDE.

§

Rimbaud « excellent comptable ».

Cher Monsieur Vallette,

Un de mes amis, abonné du *Mercure de France*, récemment revenu de la côte des Somalis, a rencontré là-bas un vieux commerçant grec qui eut, jadis, Rimbaud comme employé.

Et, comme mon ami lui demandait quel souvenir il avait gardé de l'auteur des « Illuminations », le vieux Grec répondit :

« Rimbaud? un très bon garçon, consciencieux, assez intelligent, et, surtout, excellent comptable... »

Je vous livre cette anecdote vraie, qui intéresse peut-être les lecteurs du *Mercure* et sûrement P. Berrichon.

Bien à vous,

CH. REGISMANSET.

§

A propos du « déjà vu ».

Me permettrez-vous, Monsieur, quelques observations au sujet de votre intéressant article sur la sensation du « déjà vu» ?

Encore que je goûte fort vos conclusions sur le beau rôle prêté aux rêveurs et aux intuitifs, je crois qu'il est possible de faire un pas de plus dans l'explication du « déjà vu ».

Avant tout, il y a deux parts successives à considérer dans l'esprit humain, celle de l'hérédité, celle de l'éducation.

Peut-être pourrait-on rapporter à la seule hérédité les phénomènes de « déjà vu » que le choc d'une sensation dans la commune « armoire » fait tomber du rayon de la subconscience sur celui de la conscience. J'ai d'ailleurs eu l'occasion de constater quelque chose d'analogue au cours d'une expérience de spiritisme où « l'hérédité du monsieur » était seule en cause dans les résultats obtenus.

J'arrive à l'éducation, et force m'est de l'appuyer encore sur l'hérédité. Une expérience de plusieurs millénaires a conduit l'esprit humain, suivant une lente évolution progressive, à se soumettre au « principe de moindre action ». Pour ménager le travail du système nerveux, des centres se formèrent qui, autour du connu, « du déjà vu, » groupèrent petit à petit, comme autour de noyaux essentiels, les pulpes de l'inconnu, du non vu encore. (On trouverait peut-être là l'origine de tel syllogisme.) Or on sait que l'ébranlement d'un groupe de cellules nerveuses peut s'étendre aux groupes voisins jusqu'à faire naître dans l'esprit un groupe d'images ou d'idées correspondantes ; d'autre part le facteur : temps, a peu à peu amolli les contours de ces images, de ces idées anciennes. Pour revivre, il leur faut retrouver des détails que la sensation présente leur fournit sans marchander par le circuit nerveux qu'a fermé l'ébranlement du centre considéré, d'où l'identification. — Et c'est peut-être de là que sort la sensation du « déjà vu» attribuée à la seule éducation de l'esprit.

Excusez, Monsieur, cette longue lettre, et croyez à mes sentiments les meilleurs.

« Infernet » — Nossi-Bé, le 4 août 1903.

PAUL WURSTHORM.

§

Le Théâtre Molière, de Bruxelles, sous la direction de M. Munié, a décidé, par une innovation à laquelle on ne saurait qu'applaudir, de consacrer sa prochaine saison presque entière à des œuvres inédites. Cette intéressante campagne s'ouvrira, vers le 10 octobre, par la représentation de *Ma Bergère*, comédie en quatre actes de MM. Virgile Josz et Louis

Dumur, les auteurs de *Rembrandt*, de *Don Juan en Flandre* et du *Maquignon*.

§

L'Anthologie-Revue, qui paraissait autrefois à Milan, va, sensiblement agrandie et fondue avec *La Critique Internationale*, reprendre sa publication à Paris. MM. E. Sansot-Orland et Roger le Brun en restent les co-directeurs. Les bureaux seront au siège de la Bibliothèque internationale d'Edition, 9, rue des Beaux-Arts.

§

L'Œuvre d'Art international vient de transférer ses bureaux, 33, rue de Constantinople.

§

Les Chansons du sang, par Etienne Bellot, précédées de l'historique du groupe des poètes-chansonniers socialistes, et de notices biographiques sur l'auteur par Clovis Hugues, Léon Riotor, Han Ryner, vont paraître à la librairie L. Genonceaux et Cie, place Saint-Michel. (Un vol. in-18, avec portrait de l'auteur et couverture ornementée, 3 fr. 50. Un tirage sur Hollande, à 5 fr. l'exemplaire, sera limité au nombre de souscriptions reçues.)

§

Publications du « Mercure de France ».

Les vacances d'un jeune homme sage, roman par Henri de Régnier, 3 fr. 50.

Physique de l'amour, *Essai sur l'instinct sexuel*, par Remy de Gourmont, 3 fr. 50.

Sur le mur de la ville, de Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une étude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon, 3 fr. 50.

Les dernières colonnes de l'Eglise (*Coppée, le Révérend Père Judas, Brunetière, Huysmans, Bourget, etc., Le dernier poète catholique*), par Léon Bloy, 3 fr. 50.

L'Indécis, roman, par André Fontainas, 3 fr. 50.

Portrait de Frédéric Nietzsche, gravé sur bois par Jean Deville, épreuves de 45 × 32, signées par l'auteur, 10 francs.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

LE JARDINIER
DE LA POMPADOUR

—

I

Avec l'alouette, la maison de Jasmin Buguet s'éveilla dans le matin de septembre.

Elle ouvrit ses volets, lâcha les pigeons, pendit trois cages à ses murs escaladés par les vignes.

A travers la brume, les petits carreaux des fenêtres rirent, sous le toit en tuiles rousses ; la lucarne qui donnait sur le village s'enflamma au reflet de l'aurore.

Cette demeure s'érigeait à Boissise-la-Bertrand, un village juché au bord de la Seine, à une lieue en aval de Melun, au long de la rive droite. Elle se présentait la première, quand on arrivait par le chemin de Saint-Port ; elle regardait le cours d'eau, très large vers cet endroit, et, haute d'un seul étage, s'adossait à la pente du coteau, sur lequel s'étendait le jardin.

Le plus beau des jardins ! Les Buguet étaient fleuristes de père en fils. Leurs plates-bandes rivalisaient d'éclat avec celles du petit château voisin, badigeonné de jaune et qui appartenait aux marquis d'Orangis. D'ailleurs Jasmin avait la

coquetterie de sa flore. Dès le printemps il exposait sous la treille, appuyés à la façade du logis, des petits théâtres de fleurs, c'est-à-dire des assemblages de plantes qui allaient s'élevant sur des gradins les unes derrière les autres en sorte que l'œil et la main se pouvaient porter partout sans obstacle. Il y mettait d'abord des oreilles d'ours, des renoncules d'or, des anémones ; elles alternaient avec les tulipes jaspées qui éclairaient de leur flamme cette parade printanière. Un marronnier d'Inde abritait l'étal qu'eût dévoré le soleil. En été, Jasmin disposait sur les gradins les œillets rouges, les glaïeuls et la campanule-carillon. L'automne y faisait épanouir les géraniums, les tricolors, les chrysanthèmes.

Or ce jour de septembre, le jardinier se leva avec le soleil. La veille, avant de retourner au château, Martine Bécot, la chambrière de Mme d'Etioles, lui avait dit en ouvrant de grands yeux cajoleurs :

— Je suis en peine, Jasmin ! Il me faut demain des fleurs roses pour orner le phaëton de ma maîtresse. Je ne sais où les trouver !

Buguet s'était planté un œillet au coin de la bouche et avait répondu, fanfaron :

— Je te donnerai toutes les fleurs de mon jardin, si tu viens prendre celle-ci avec tes dents !

Martine avait obéi. C'est pourquoi dès l'aurore Jasmin coupait les fleurs de six grands lauriers roses qui, dans leurs caisses peintes en vert clair, s'alignaient devant sa maison.

Ah ! C'est bien pour l'amour de Martine qu'il abattit d'un coup ces rameaux qui balançaient au vent leurs calices parfumés ! Il les sacrifia tous : la maisonnette fit grise mine, sa parure enlevée, et ce fut avec mélancolie que Jasmin couvrit la grande

corbeille où il avait couché les jolis nériums, après avoir eu soin d'envelopper chaque branche de mousse humide.

A six heures une charrette arrêta devant la porte ; c'était Remi Gosset, le parrain à Martine. Il venait prendre les fleurs : « Ça ne le gênait guère, car il allait à Corbeil porter son beurre, son fromage et ses œufs. »

Jasmin veilla à ce que le précieux envoi ne fût pas déposé sur les caisses à fromages : il l'installa lui-même au-dessus des paniers d'œufs et fit promettre au bonhomme de se rendre d'abord au château d'Etioles.

— J'y serai sur le coup de neuf heures, affirma Gosset.

Il promit de remettre la corbeille à Martine elle-même, afin que personne ne laissât traîner au soleil la délicate marchandise.

D'un coup de fouet il enleva son bidet : la bâche verte de la charrette tourna dans la venelle et disparut.

Jasmin resta sur la route et suivit des yeux le courant de la Seine : des bateaux de Bourgogne descendaient vers Paris des tonnes cerclées de neuf, et avançaient lentement dans le brouillard du matin.

Comme le jardinier les regardait, une fenêtre de la maison s'ouvrit et une vieille femme en bonnet de nuit apparut :

— Jasmin ! Jasmin ! Arrive donc ! cria-t-elle.

— Voilà ! voilà ! la mère !

Quand il rentra, la vieille était descendue. Elle apostropha gaiement son fils :

— Eh bien, mon gars ! T'as la puce à l'oreille ? C'est-y pour voir couler la Seine que tu t'es levé

si tôt ? A ton aise, après tout ! Les cuisse-madame et les mouille-bouche sont cueillies. Les calvilles peuvent attendre. Déjeune !

Elle poussa sur la table une miche, du lard et un cruchon. Jasmin sortit un couteau de sa poche, se servit, mangea, but à même la cruche.

— L'aurore creuse l'estomac, dit-il.

La mère allumait une flambée de sarments sous le trépied, au milieu de la grande cheminée. Le fagot fuma : la vieille n'en fut point gênée ; elle se versa du lait dans une écuelle en terre, qu'elle mit sur les flammes ; puis elle tailla quelques tranches de pain bis : quand l'ébullition commença, elle les jeta dans le lait, sala, poivra et laissa mijoter.

Ces préparatifs firent tousser Jasmin.

— Je vais prendre l'air, dit-il.

— C'est la fumée qui te chasse, fieu ! cria la mère. Va sentir d'où le vent vient ! Tu me le diras !

Jasmin sortit. A ce moment, le ciel devint plus transparent. Sur l'eau flottaient des brumes : avides de lumière autant qu'amoureuses de l'onde, elles tiraient vers le ciel et trempaient leurs gazes dans le fleuve endormi.

Soudain, la brise réveilla tout à fait la Seine ; dans un frémissement, sous le soleil pâle en sa rondeur d'hostie, l'eau se pailleta d'argent. Ebloui, Jasmin regarda les spirales opalines que le vent poussait contre les buissons.

Il adorait la rosée; il aimait à surprendre ses diamants près d'une cétoine verte, au cœur des « cuisses de Nymphe ». Ce matin, elle le fit songer aux mois déjà passés. Vraiment cette année-là le printemps avait opéré le miracle des roses. La Fête-Dieu en était restée inoubliable : les rues avaient

été jonchées de pétales, les reposoirs enguirlandés de branches fleuries et la petite église avait ressemblé à un temple de l'Amour.

Aujourd'hui, on payait cette débauche. Jasmin jeta un regard mélancolique à ses rosiers épuisés par un trop fougueux renouveau : l'été était mort et ils ne portaient pas de fleurs « remontantes ». A l'idée de cette privation, Buguet regretta presque le cadeau fait à Martine ; bien qu'il aimât fort la soubrette, il la maudit un brin et sentit que peut-être, au fond de son âme, il préférait à sa blonde joliesse la chair multicolore des bouquets.

Doucement, avec un soupir, il gravit à droite de la maison un petit escalier de pierres qui conduisait à une terrasse où s'alignaient les fuschias, les basilics odorants, les orangers de savetier. Au long de plates-bandes bordées de thym, les œillets d'Inde répandaient leur âpre parfum. Au fond de la terrasse, le premier rayon aviva les roses trémières comme s'il les eût peintes avec un pinceau d'or.

Jasmin sortit un arrosoir de cuivre, en plongea le ventre dans un tonneau enfoncé au coin d'un parterre. Il distribua l'eau à des flox préparés pour la Saint-Auguste, tombant ce jour-là.

— Mère, cria-t-il en promenant sur les plantes les jets fins d'un juste arrosage, les flox blancs sont à vendre ! Trois sols !

— C'est pas donné, mon garçon !

Lui, Jasmin, devait aller chez l'oncle Gillot pour savoir quand on commençait les vendanges.

— Bonne idée, mon fieu ! dit la Buguet. Embrasse bien mon frère pour moi. Hé ! Porte-lui notre dernier melon. Ça le régalera.

Buguet rentra, mit sa culotte noire à boucles

d'argent, une chemise de toile bise avec un col rabattu, un gilet de pékin à pochettes et son habit brun en droguet: puis, ayant noué ses cheveux par derrière en catogan, il posa sur son front le tricorne des dimanches.

Il partit, emportant sur l'épaule, au bout d'un bâton, le gros fruit jaune que la mère avait mis dans un panier fermé « pour attraper les curieux ».

Et il suivit le bord de la Seine, heureux de la belle journée.

Passant à Saint-Assises, Jasmin aperçut dans le parc d'une gentilhommière le vieux jardinier qui ratissait l'allée.

— Bonjour, monsieur Leturcq! s'écria-t-il.

— Ah! Jasmin! Entre donc!

— Vous êtes bien civil, monsieur Leturcq!

Buguet ôta son chapeau et déposa le panier près de la grille.

— Viens que je te montre une plante nouvelle, continua M. Leturcq. Elle arrive d'Italie et fleurit ici pour la première fois.

Jasmin eut un battement de cœur en pénétrant dans la petite serre. Un dévot n'est pas plus ému sous le porche d'une église. Cet amoureux des fleurs eût cherché l'eau bénite au fond des arrosoirs et se fût signé. Il tint son feutre sous le bras, respectueusement.

— Vois, dit M. Leturcq avec un geste rond et une mine satisfaite.

Jasmin s'arrêta devant deux tubéreuses. Blanches sur leurs longues tiges vertes et rougissant, comme honteuses de la volupté qui s'émanait de leurs corolles, capiteuses elles s'offraient au milieu d'un groupe de bromelias bigarrés qui semblaient épris des nouvelles venues.

— Caresse ! C'est doux, dit M. Leturcq.

Jasmin obéit; sa main trembla.

— Et celle-ci ? continua le vieux jardinier.

C'était la gordon des Anglais (ainsi appelait-on alors le gardenia !), toute aristocratique et élégante.

— Sont-elles belles, murmura Buguet. Vous devez être fier de les montrer, monsieur Leturcq.

— Dam ! On a son amour-propre ! Malheureusement les connaisseurs sont rares.

Jasmin reprit sa route, émerveillé. Ces tubéreuses ! Sa cervelle en était troublée. Il lui semblait qu'il venait d'assister au déshabillé d'une princesse au jour de ses noces, dans un de ces contes qu'il lisait aux veillées. Et il était l'époux ! Il avait touché la chair blanche : sa main en restait parfumée !

Il reconnut aussi que l'odeur des tubéreuses était pareille à celle du flacon que Martine lui avait donné un jour en disant :

— Tiens, c'est de M^me^ d'Etioles !

Et il songea à M^me^ d'Etioles. Il se la figura pareille à la fille d'un lord qu'il avait vue au parc de Vaux-Pralin, quand il s'y trouvait en corvée. Cette anglaise était pâle comme la gordon et, ainsi que cette fleur, vêtue de mousseline blanche.

Jasmin côtoyait le fleuve. Une poule d'eau s'envolant des roseaux le tira de sa songerie. Il prit dans sa pochette la grosse montre d'argent de son père. Le petit forgeron d'or du cadran frappa huit coups sur son enclume. Jasmin, rassuré, continua lentement sa route.

Mais une femme vint l'accoster : c'était Nicole Sansonet, la pêcheuse d'anguilles — une gaillarde qui n'eut point peur des chevau-légers en son temps et qui, frisant la quarantaine, regardait encore les

garçons avec une flamme au fond de l'œil. Sa cornette couvrait une figure rougeaude, son tablier à bavette dissimulait mal de grasses rondeurs. Elle portait sur le dos une hotte pleine de poissons ; une gourde battait ses fesses.

— Belle journée, Jasmin, dit-elle. Il faut en profiter. Elles vont se faire rares, mon gas !

Ils cheminent côte à côte. Tout à coup, la commère regarde son compagnon en face :

— A propos, toi, t'es pas encore marié ? T'es dans l'âge pourtant ! s'écrie-t-elle. On l'avait annoncé, ton mariage ! On croyait que ce serait aux prunes ! Et puis, pan ! V'là Martine à Etioles ! Alors, c'est-y pour les vendanges ou la Noël ?

Jasmin rit et Nicole continue :

— C'est qu'elle est avenante, la mâtine ! A ta place, je n'aimerais guère la voir entourée de ces freluquets d'Etioles ! La vertu d'une femme ça glisse comme l'anguille, et quand c'est parti, c'est parti ! On n'y met point de pièces comme aux souliers troués. Ouvre l'œil, Jasmin, c'est Nicole qui te le dit.

Buguet était arrivé. Il remercia la pêcheuse pour ses conseils et se dirigea vers la tannerie de l'oncle Gillot.

Elle s'érigeait devant la Seine. Culottée par le tannin, le sang, les chiures de frelons, elle distribuait ses trois séchoirs et le logis du maître le long d'une cour brune et puante. Au milieu, une charrette pleine de peaux de bœufs était arrêtée.

Jasmin entra. Ses parents lui firent bon accueil. La tante Gillot prit le melon, le flaira sous la queue. Le jardinier s'informa de l'état des vignes.

— Eh ! dit Gillot, si septembre est chaud (chose

probable, vu que le beau temps a pris avec la lune!) on pourra vendanger tôt!

— Bonne affaire, répliqua Jasmin. En attendant, je vais passer la journée ici et voir s'il n'y a rien à tailler dans l'enclos.

— J'ai mieux pour toi, mon neveu, dit la mère Gillot. Eustache Chatouillard, notre voisin, a promis de venir me prendre dans sa carriole pour aller à Sénart, où le roi chasse en forêt. Mais il faut que j'aide mon homme à mettre les peaux dessaigner dans la rivière. Remplace-moi donc!

Jasmin hésita.

— Vas-y, insista Gillot. C'est des choses qu'on voit une fois dans sa vie.

Eustache Chatouillard arriva sur ces entrefaites. Il poussa des exclamations en apprenant que la mère Gillot était empêchée. Mais il enleva Jasmin.

— Je suis certain que le roi vient, affirma-t-il. Je le tiens de grenadiers à cheval qui raccommodaient la route.

Comme Jasmin s'étonnait que des soldats vinssent réparer les chemins pour un seul passage de carrosses :

— Ah! Ah! reprit Chatouillard, c'est qu'il y a des dames dans les carrosses, et les cahots, ça ne fripe pas seulement les atours! Il y a autre chose en dessous, dont la fraîcheur est aussi précieuse aux belles dames de Paris!... Ça te fait rire, jardinier! Oserais-tu t'asseoir brutalement sur tes laitues pommées quand tu les transportes au marché?

— Oh! non! J'ai souci de ma marchandise!

— Chacun a souci de la sienne, mon gars! Hue, Bourry!

Le cheval trottait ferme, excité par les éclats de voix d'Eustache et les coups de fouet. Les jeunes

gens atteignirent Nandy, dont la petite église sonna dix heures. Ils traversaient les champs déjà fauchés où les perdrix couraient dans le chaume. Les meules posaient leurs cônes d'or à côté des bosquets d'un vert sombre; une brise légère fit glisser le frisson pâle des feuilles retournées.

Le village de Lieusaint, où ils arrivèrent bientôt, était encombré. Un air de fête soufflait. Les groupes de paysans allaient, venaient, avec des fermières en coqueluchon noir ou en chapeau de paille et une quêteuse de grand chemin, ses souliers à la ceinture, qui regardait, l'air ahuri. Un âne chargé d'ustensiles revenait du marché de Corbeil, accompagné de laitières portant le pot de cuivre sur la tête et de gamins qui avaient été vendre des noisettes au litron.

Les grenadiers à cheval caracolaient, sous leur bonnet rouge garni de peau d'ourson.

Ils agitaient des sabres; de longs fusils et des épieux battaient leurs cuisses.

Au fond de la longue et large route qui, bordée au bourg de fermes et de maisons blanches, pénétrait ensuite dans la forêt, au loin, près du carrefour de Villeroi, à l'extrémité de l'allée que barraient les grenadiers, une foule multicolore papillonnait, jetait et mêlait des taches blanches, pourpres, jaunes. De clairs personnages sortaient des coulisses de l'horizon. Ils apparaissaient, disparaissaient. Au-dessus de ce mouvant spectacle rayé par un soleil de clairière, les vols de corbeaux se débandaient par crainte des hourvaris et du forhu des sonneries, qui faisaient rage.

Les deux garçons descendirent de carriole. Et tout à coup Jasmin se sentit intimidé. Il allait voir le roi ! Cette idée bouleversa son cœur. Dans

les châteaux où il taillait les charmilles, il avait souvent entendu parler de Louis XV. Il savait la puissance du souverain : il lui parut que la forêt la recelait entière, quel es cors annonçaient la présence d'une chose formidable.

Eustache avait pris dans la voiture du pain et du fromage ; il entraîna Jasmin vers les taillis.

Ils se faufilèrent sous les ramées. Des gardes de la maison du roi empêchaient d'approcher du carrefour, « où l'on sert une halte à Sa Majesté », dirent-ils.

Heureusement, Eustache rencontra un valet de chiens de sa connaissance; grâce à lui, ils purent approcher.

— Regardez! dit le domestique.

Au bord de la route, c'étaient d'abord les chevaux de la suite royale. Parmi eux, un tout blanc :

— Le cheval du roi, murmura le valet.

Un autre, isabelle doré, avait la raie de mulet et les crins noirs.

— Celui de la duchesse de Châteauroux, continua le piqueur.

Cependant cette cavalerie à étriers vides empêchait les amis de voir : ils grimpèrent dans un orme et choisirent en ses fourches un commode observatoire.

Alors ils purent vraiment admirer.

Aux pieds des chênes et des bouleaux, où sont accrochés les cors et les couteaux de chasse, c'est un fracas d'uniformes, une allée et venue de chevau-légers, de meutes furieuses tenues par les veneurs, un effarement de marmitons qui portent sur de grands plats des hures, des lièvres rôtis et des fruits. Les hêtres abritent le repos de mules à

panaches et oreillères de cuivre. Et partout où s'étendent de l'herbe et un peu d'ombre, des seigneurs, des officiers, des dames se régalent, assis ou couchés autour de nappes jetées sur le sol.

Jasmin est ébloui. Cette cour, qui s'ébat parmi les mousses, l'attrait de ces visages, l'étourderie de ces amazones qui ménagent des retroussis de jupes d'où sortent de jolis pieds chaussés de maroquin violet, ces gentilshommes qui arborent des cordons bleus sur la poitrine et appuient la main sur leur cœur, ces abandons aimables, tout le charme de cette aristocratie, que le jardinier a déjà entrevue dans les châteaux de Melun, le ravissent.

— Que c'est beau ! Que c'est beau ! murmure-t-il souvent.

Tout à coup, Eustache lui souffle :

— Le roi !

— Où? demande Jasmin d'une voix rauque.

— Là !

Louis XV est assis au milieu d'un grand tapis. Sur un habit de velours pourpre à larges galons il porte des dentelles, et sur sa perruque poudrée un chapeau bordé de plume blanche. Des valets s'empressent : ils présentent à Sa Majesté un pâté; elle refuse et bâille.

Jasmin remarque que le roi a le visage rose et rond. Louis XV fait des gestes lents, porte paresseusement à sa bouche une cuisse de poulet et la jette au petit épagneul qui se roule à côté de son assiette. Puis il bâille encore et se penche vers la dame installée près de lui.

— La duchesse de Châteauroux, explique Eustache, qui a travaillé à Paris et connaît certaines mœurs de la cour.

— Ce n'est pas la reine ? demande Jasmin.

— Non, c'est la maîtresse du roi.

La duchesse a la figure pâle sous le tricorne de chasse et paraît souffrante dans sa robe jaune. Elle sursaute aux paroles du roi et Jasmin, à qui rien n'échappe, voit son visage se contracter et sa pâleur devenir livide.

— On dirait qu'elle va mourir, murmure le jardinier.

Une chose l'inquiète davantage : le roi ! Malgré l'air d'ennui que se donne le souverain, un prestige l'entoure aux yeux du jouvenceau. Car on a dit à Jasmin qu'il faut savoir mourir pour lui, que c'est le chef qui dirige les batailles et remporte les victoires. Le fleuriste ne peut s'imaginer Louis XV qu'à travers cette illustration. Pourtant, il souhaiterait son maître plus impérieux, d'une allure virile et gaie. Il regrette que le roi de France ait ce pli d'amertume qui se creuse par instant aux commissures de ses lèvres et ce regard qui se pose avec mépris. Il se rappelle une gravure où Louis XV a le front libre, l'œil franc, le teint fleuri, l'air à la fois doux et conquérant, et où il fait penser en même temps au pigeon ramier et à l'aigle. Jasmin s'assure que c'est ainsi que le roi doit être et dans le personnage distrait et fatigué il revoit le prince magnanime de la gravure.

Pendant que Buguet se livrait à ces réflexions, sur la route, du côté de Montgeron, apparut au soleil un attelage éclatant qui jeta des reflets aux ornières et aux arbres et brilla dans le paysage comme un astre inattendu. Plusieurs seigneurs sursautèrent, se firent une visière de la main pour mieux voir.

L'apparition se dessina. Les courtisans distinguèrent une femme dans un phaëton d'azur attelé de deux chevaux blancs en flèche. Elle conduisait elle-même. Derrière, un négrillon tenait ouvert un grand parasol.

A l'approche de la halte, la dame ralentit l'allure de ses chevaux, sans doute afin de recueillir les regards de la cour étonnée, où frémit un murmure.

Elle était habillée de rose. Ses larges paniers emplissaient la voiture de falbalas. Sa main gauche laissait flotter les rênes; la droite agitait un grand éventail.

Elle portait un chapeau à la bergère sur ses cheveux poudrés et avait trois mouches si subtilement posées qu'elles brillaient comme des étincelles sur le teint pâle que relevait un rien de fard. La robe échancrée à la gorge montrait la naissance des seins. Tout provoquait dans la belle cochère : la fierté sur son front, la luxure aux fossettes de ses joues et aux coins de ses lèvres. La transparence de ses dentelles carnait d'un diabolique éclat jusqu'à ses perles, tandis que ses yeux armés cherchaient une victime. Son bras avait l'élégance d'un col de cygne, et sa toilette semblait avoir été trempée dans le sang enflammé des roses de Bengale.

La dame traversa les groupes des chevau-légers, des visiteurs, des valets; elle excitait l'aboi des chiens, la curiosité des hommes.

Elle passa devant le roi, s'inclina.

Jasmin voyait tout du haut de son arbre. A l'aspect de la dame, il éprouva un trouble étrange. L'émoi lui fit lâcher une seconde la branche qui le soutenait. Il entendit battre son cœur dans sa

poitrine. Ebloui comme si la reine des fleurs fût apparue, le jardinier cria :

— Mordi, la belle femme !

Mais une gerbe était là, dans la voiture, à côté de la dame. Jasmin proféra, la gorge serrée :

— Mes fleurs !

Il avait reconnu les nériums cueillis aux lueurs de l'aurore devant sa maisonnette et il dit, tremblant :

— Mme d'Etioles.

Alors, pris de vertige, il descendit de l'arbre et s'éloigna, suivi d'Eustache, qui s'étonnait de l'émotion de son ami.

— Mme d'Etioles, répéta encore Buguet.

Eustache prit un air malin :

— J'ai entendu parler d'elle; on dit que c'est un morceau de roi.

Il insista, hochant la tête :

— Un morceau de roi !

Arrivé à proximité de Lieusaint, Eustache quitta Jasmin en lui promettant de venir le reprendre une heure plus tard.

— Merci, dit le jardinier, j'ai le temps de retourner à pied et la marche me fera grand bien.

— A ton aise ! Si tu as besoin de reposer tes esprits après avoir vu une belle dame !

— Au revoir !

Jasmin se dirige du côté de Lieusaint. Dans la route maintenant solitaire, il marche, abasourdi, s'arrêtant pour passer la main sur son front.

Alors c'est cette femme merveilleuse que Martine approche à toute heure ! Martine a sans doute disposé les falbalas dans le phaëton, jeté un peu de poudre !

Jasmin se dit qu'il eût dû deviner que sa pro-

mise était au service d'une beauté pareille. Depuis quelque temps, elle devenait plus piquante, plus jolie : le reflet de Mme d'Etioles, sans doute !

Jasmin pense à ces choses. Mais il entend quelques petits cris, un bruit de chevaux cabrés. Il se retourne.

Le phaëton d'azur ! Mme d'Etioles !

Chassée par les officiers de la Châteauroux, elle s'est enfuie, défaille de dépit, lâche les rênes ; déjà le négrillon met sous le nez de sa maîtresse un flacon de cristal : le grand parasol roule au milieu de la route.

Jasmin se précipite, arrête les chevaux. Il saute sur le marche-pied de la voiture et recueille la dame. Elle est évanouie.

Jasmin la soulève, et avec beaucoup de peine, à cause des grands paniers, la porte au pied d'un arbre.

Affolé, il crie :

— Mon Dieu, aidez-moi !

Le négrillon s'agite comme un singe en délire.

— Elle est morte ! hurle Jasmin.

Il court vers une source qu'il a rencontrée sous bois et revient avec son chapeau qui ruisselle. Il y trempe le bout des doigts, et, comme il le ferait pour ses amaryllis pâmés, secoue quelques gouttes d'eau sur le visage blémissant où la bouche fardée paraît une blessure.

La dame ouvre les yeux : Jasmin croit renaître lui-même à la vie. Elle murmure :

— Où suis-je ?... Que faites-vous là ?

Jasmin est à genoux. Le négrillon rajuste une dentelle. Mme d'Etioles, pâle, fronce le sourcil, sa bouche se crispe avec douleur. Elle dit, comme perdue au fond d'un rêve :

— Je me souviens.

Ses petites mains empoignent l'herbe à côté d'elle :

— Et je me souviendrai.

Puis elle s'adresse au négrillon :

— Mon miroir !

Elle y jette un regard :

— Quel désarroi ! dit-elle.

Elle tapote ses boucles, caresse ses sourcils et, se parlant à elle-même, avec un sourire de mépris :

— Dieu, que j'ai été femme !

Jasmin n'a cessé de contempler les yeux de Mme d'Etioles : ils lui paraissent tantôt noirs, tantôt bleus. Sous des cheveux où de vagues blondeurs cendrées luttent avec la poudre, le visage ovale de Mme d'Etioles montre une peau fine où les mouches de velours se jouent comme des volucelles autour d'une rose blanche.

Mme d'Etioles dépose son miroir, tend une main au négrillon, l'autre à Jasmin.

— Relevez-moi, ordonne-t-elle.

Jasmin hésite. Il n'ose toucher aux doigts frêles.

— Voyons ! dit nerveusement Mme d'Etioles.

Le jardinier prend la main tendue, ferme les yeux, tant le cœur lui défaille.

Mme d'Etioles est debout.

— Qui êtes-vous? demande-t-elle à Jasmin.

Il murmure, la gorge serrée :

— Jasmin Buguet.

La grande dame dit au négrillon :

— Donne un écu à cet homme.

Buguet réprime un mouvement de révolte :

— Merci ! Oh ! non ! Madame! Je suis jardinier!

Mme d'Etioles le regarde, s'aperçoit de sa bonne mine :

— C'est un joli métier ! dit-elle.

Elle ajoute d'un air aimable :

— Vous regardez mes fleurs?

Jasmin baisse les paupières :

— Elles viennent de mon jardin, dit-il.

— De votre jardin ?

— Oui, c'est Martine Bécot, qui les demanda hier.

— Martine! Je ne savais point.

Mme d'Etioles sourit :

— Vous aurez ma pratique, Jasmin !

Elle remonta dans son phaëton et, ayant retrouvé toute sa grâce, prit les guides et partit.

Jasmin la suivit du regard. Elle disparut d'un coup, par un chemin de traverse.

Le jardinier s'en alla en songeant.

La femme qu'il avait tenue dans ses bras, et dont il se sentit un instant aussi parfumé que s'il avait porté une brassée de fraxinelles, c'était Mme d'Etioles ! Ces mots chantèrent à son oreille : Mme d'Etioles ! Un sentiment suave descendit dans ses veines, un sentiment triste un peu et profond, tel qu'il n'en avait encore ressenti. Il lui sembla que son âme se fondait. La plaine et le bois lui parurent mélancoliques comme la fin d'une fête.

Poussé par une force irrésistible, Jasmin retourna près de l'arbre sous le tronc duquel Mme d'Etioles s'était reposée. Il s'assit. Un rien de parfum flottait encore en l'air. Le jardinier ferma les yeux : il revit la grande dame, avec ses œillades aux reflets de scabieuse et d'or, avec ses lèvres qui brillaient comme des cerises, son front hautain comme une étoile, ses doigts fuselés. Quand il releva les

paupières, il aperçut, dans l'herbe, la place où Mme d'Etioles avait crispé sa main. Il se pencha et baisa le gazon ravagé. Puis il se releva brusquement, comme s'il se fût brûlé les lèvres, et murmura :

— Je deviens fou.

Au loin la chasse partait du côté de Quincy, les meutes lançaient leurs abois, au son métallique desquels se mêlaient les appels des cors. Le vent qui s'était levé effaçait sur la route blanche la trace des carrosses et le pas des chevaux. Buguet marcha dans le bois désert, regarda le soleil disparaître et le ciel doucement violet. Pour regagner son village, il s'engagea dans la plaine qui descendait vers la Seine. Et bientôt, parmi les mille flammes automnales des colchiques, il traversa les grands prés au clair de lune.

II

Quelques semaines plus tard, Jasmin prenant son calendrier vit que l'automne commençait.

Le ciel était triste. Chaque coup de vent apportait des nuages. Ils formaient de grands camps farouches. La Seine, agitée, avait des teintes d'acier.

Jasmin contempla les nues, tandis qu'autour de lui la rafale faisait choir les ciroles des grands poiriers.

La mère Buguet parut :

— Eh bien, fils, tu regardes le pied du temps ? Il ne dit rien qui vaille.

Elle continua :

— Je viens de préparer le fruitier. Si tu m'en crois, nous cueillerons tout aujourd'hui. Le soleil ne chauffera plus guère. Au surplus les rainettes ont bonne mine et les calvilles jaunissent.

Jasmin murmura :

— Vous avez raison, ma mère.

Mme Buguet reprit :

— J'ai fait prévenir Etiennette Lampalaire. Elle nous aidera. Ce n'est point une engourdie.

Jasmin alla dans le petit hangar prendre son échelle : il la mit contre un grand pommier, puis il fixa son panier à un crochet pour le suspendre aux branches. Il monta ; l'arbre croulait sous le poids des fruits rouges. Avec précaution, Jasmin cueillit les pommes, les déposa dans une corbeille sans les froisser : car « toute blessure est pourriture », il savait cela de naissance.

Quand les paniers furent remplis, Mme Buguet en prit un dans chaque bras et s'achemina vers la maison. Elle rangea les calvilles sur les claies, la queue en l'air. C'était une brave femme. Elle avait travaillé dur avec son homme, qui « avait parfois des turlutaines ». Pensez ! Il était le neveu d'un maître d'école, il savait lire ! Savoir lire ! Une mauvaise affaire qui mange le temps et déroute l'esprit ! Ainsi, pendant que feu Buguet tenait le nez penché sur un bouquin, l'ivraie poussait, et si dru que souventes fois la bonne épouse vit des semis entiers étouffés par les bleuets et les pieds d'alouette : son mari les voulait respecter parce que les bleuets ressemblaient à ses yeux, à elle (ah ! ça la faisait rire !) et que les pieds d'alouette donnaient une légèreté aux fleurs des plates-bandes ! Tout ça, des idées qui coûtent cher au bout de la vie ! Son fils avait parfois aussi l'air d'un songe-creux. Tout le monde cependant aimait Jasmin, il était de bon caractère ; puis—ce qui devient rare ! — il savait son métier.

— Bien sûr, s'il a la protection d'un duc ou

d'un surintendant, il ira loin ! disaient les gens.

Mais il arrivait à Jasmin de se montrer distrait, même triste. Ces dernières semaines surtout. Plus le sourire, plus de gaîté ! Il réfléchissait à Dieu sait quoi ! C'était depuis la chasse royale. Avait-il envie de se faire piqueur ou chevau-léger ? Folie, quand on possède un bon métier et qu'on est sûr d'avoir chaque jour sa croûte à rompre et son lit bien chaud. Aussi Mme Buguet ouvre l'œil ! Elle espère vivre assez longtemps pour marier son fils à une bonne ménagère, qui « veillera au grain ».

Mais Tiennette arrive. Ses cheveux noirs, déjetés par le vent, le sourire clair de ses lèvres retroussées, son visage hâlé, ses yeux bruns et espiègles : tout brille. Sous le corsage de l'enfant qu'elle est encore, les seins de la femme poussent déjà. Aussi un matin qu'elle portait du lait au château, le vieux marquis d'Orangis invita la friande gamine à partager sa crème au houacaca, laquelle est faite d'une poudre composée de cannelle et d'ambre qui vient du Portugal et réchauffe les sens. Tiennette raconta depuis que le vieillard l'avait embrassée bien fort, le gobelet vidé, puis qu'elle s'était enfuie.

Aujourd'hui souriante elle aborde la mère Buguet :

— Vous m'avez fait quérir, la Buguet?

— Oui, mignonne, il faut que tu nous aides.

— Bien volontiers.

Elles se dirigent du côté de Jasmin : juché dans les arbres, un tablier au ventre, il se courbe, se redresse, s'allonge.

— Ah! te voilà Tiennette !

Il descend, tient l'échelle. Mais la petite veut grimper à l'arbre sans cette aide. Jasmin lui prête son dos : il sent à peine sur ses épaules le frôlement des pieds nus ; Tiennette est dans les branches :

— Lance un panier, Jasmin !

— Attrape !

Elle s'assied au-dessus du tronc. Ses mollets hâlés passent sous ses courts jupons, polis comme du bronze, et dans les mouvements de la cueillette, insoucieuse du froid, elle montre un genou rond frotté de mousse et le bas de ses cuisses. Un rayon vient dorer l'enfant, éclairer ses dents blanches. Jasmin songe aux divinités enfermées au cœur des arbres et qui n'en sortent que rarement, à ce qu'il a lu dans les livres. Tiennette ainsi perchée, avec sa peau brune contre l'écorce, son regard de feu, ses cheveux en broussaille où pétille un grain de soleil, pourrait être la petite hamadryade jaillie de ce pommier pour en goûter les fruits. Des déesses plus puissantes doivent sortir des hêtres et des chênes. Jasmin en imagine une, écartant les branches d'un garie dans la forêt de Sénart. Elle s'avance, brillante et vive, comme si la sève du taillis l'incendiait. Elle a les traits de M^me^ d'Etioles.

Un cri d'Etiennette tire Jasmin de sa rêverie.

— Oh ! la grosse pomme !

La gamine a l'air de tenir une boule de feu dans ses mains brunes et agite ses pieds nus en signe de plaisir.

— Elle est presque grosse comme un cœur de cochon, dit Tiennette.

Elle retourne le fruit et ajoute, sérieuse :

— Oui, c'est un cœur, un cœur gonflé comme le vôtre, vous qui soupirez tant !

— Ce n'est pas pour toi, morveuse !

— Parions que c'est à cause de Martine, jeta avec malice la fûtée.

— Pas davantage !

— Qui donc lui met la berlue à l'esprit ? Faudra que je devine, se dit Tiennette.

A midi elle s'en alla, inquiète pour son amie Martine.

— A qui songe Jasmin ? Je ne l'ai jamais vu ainsi!

Perdue dans ses réflexions, elle ne vit point le marquis d'Orangis qui la guignait d'une petite fenêtre ouverte dans les dépendances de son castel. Il lui faisait en vain des signes d'amitié avec la main qui venait de fourrer du tabac d'Espagne dans son nez de vieux singe. Il portait une robe de chambre d'homme de qualité et un ancien bonnet de mariage vénitien, que la marquise lui avait donné lors de leurs noces, couvert d'emblèmes dorés sur fond blanc, et qui paraissait trop large pour sa tête à cette heure sans perruque.

Le marquis poussa un peti cri. Alors Tiennette s'aperçut de sa présence. Les yeux du vieillard brillaient et les rides de sa figure sèche étaient tirées par un large sourire sans dents. Il esquissa deux baisers, continuant à faire des gestes.

— Vous allez vous enrhumer, monsieur le marquis, s'écria Tiennette.

Elle s'enfuit, mais pour passer le ruisseau, sous les yeux du seigneur, elle releva sa cotte, bien que celle-ci fût déjà très courte et qu'il n'y eût qu'un mince filet d'eau.

Le lendemain la pluie nocturne avait apaisé le vent ; une légère brise déchira les brumes : le soleil se leva dans une claire pureté.

En ouvrant leurs volets, les paysans se réjouirent. Quelle bonne journée pour la vendange !

Voilà déjà les filles. Elles chargent les hottes ; leurs bonnets de mousseline battent des ailes. Les « jeunesses » crient et chantent. Et les garçons paraissent aussi, avec les mollets nus, les manches retroussées. Ils sont joyeux : on dirait que l'« azur », cette fleur délicate qui couvre le raisin, veloute leurs sourires. Une voix s'élève : elle lance une ariette :

Croyez-vous qu'Amour m'attrape
De m'avoir ôté catin ?
Qu'ai-je à faire de la grappe
Quand j'ai foulé le raisin ?

La chanson est reprise. Elle vole au-dessus des haies, venant jusqu'à l'église, et réveille les échos de la Seine endormie.

Jasmin restait insensible aux rumeurs du village.

— Tu ne te rends point aux vendanges ? lui demanda la Buguet.

— Je n'en ai guère envie.

Mais la porte s'ouvrait : c'était Martine ! Elle cria à Jasmin, d'une voix de reproche :

— Eh bien ! Tu n'es point prêt !

La jolie fille s'avança, poings sur la hanche, un peu moqueuse :

— Vraiment, Jasmin, tu n'es point galant ! Fallait savoir que j'allais venir ! Allons ! Embrasse-moi !

Le jardinier lui donna un baiser sur chaque joue ; puis la jeune fille sauta au cou de la Buguet.

— Eh ! dit celle-ci, que tu sens bon et que tu as la peau doucette et blanche ! Prends-tu des bains de lait, comme ta maîtresse ?

La soubrette éclata de rire :

— M^me^ d'Etioles n'en prend point. Elle se baigne dans l'eau claire.

Martine était affriolante avec son bonnet blanc, son corsage de percale, sa jupe d'un vert de scarabée qui laissait passer de fines chevilles et des souliers cambrés. Mais ce qui charmait le plus en elle, c'était, sous ses cheveux châtains, ses yeux de couleur indécise, comme ceux des chats. Il semblait qu'elle pût les aviver des tons et des lueurs qu'elle voulait. Martine avait le nez court, retroussé juste assez pour indiquer un peu d'impertinence qu'adoucissait le sourire des lèvres. Ce matin, elle semblait apporter une lueur de l'aurore dans les fossettes de ses joues. Elle dit d'une voix cristalline :

— Allons, Jasmin, conduis-moi aux vendanges!

Buguet fit un brin de toilette, mit ses souliers ferrés pour patauger dans la terre des vignes :

— Me voilà prêt!

Les deux jeunes gens furent bientôt au bord de la Seine.

— Alors, M. Jasmin a assisté à la chasse royale? demanda Martine.

— Oui!

— On l'a fort remarqué. Et c'est pour le remercier de ses fleurs que Mme d'Etioles m'envoya hier chez ma marraine Laïde Monneau, où j'ai passé la nuit.

— Ce n'est point vrai! s'écria Jasmin.

— Je te l'assure. Elle s'est souvenue de ton nom. Elle m'a tout raconté et elle est bien heureuse, car à la suite de l'accident le roi lui a envoyé dix faisans dorés, ce qui est gibier rare.

Jasmin devint silencieux. Ah! Mme d'Etioles a prononcé son nom : Jasmin Buguet! Pour la première fois ce nom paraît fleuri au jardinier. Il sourit à des visions douces, à un bonheur secret. Le

paysage prend à ses yeux une splendeur ravie. Buguet regarde avec plus de joie les vignes : ces petites fées vertes, qui, pendant les hivers sans soleil, versent le rêve aux mortels en des boissons rouges, aujourd'hui se drapent dans leur feuillage bordé de pourpre. Elles grimpent à pic sur le coteau pierreux d'où l'argile rouillée s'éboule ; en procession elles s'appuient sur leurs échalas de chêne, ivres du vin contenu dans leurs mamelles.

L'œil du garçon brille, sa physionomie s'éclaire. Il ose insinuer :

— Mme d'Etioles se souvint de mon nom?

— Ne te l'ai-je pas dit?

— C'était dès le soir de la chasse?

— Ce soir même. Je dégrafais sa robe. Elle jetait ses bagues dans un coffre. « Martine, dit-elle, j'ai rencontré le jardinier qui t'a donné les lauriers pour mon phaëton. Il s'appelle Jasmin Buguet, n'est-ce pas? » Je rougis. « Pourquoi as-tu honte? » continua Madame. Elle sourit : « C'est un joli garçon! Et ma foi il fut, lors de mon accident de voiture, fort civil! »

Jasmin exultait.

— Comme te voilà joyeux! dit la soubrette. Tu te sens bien flatté?

Elle était cependant enchantée de voir son compagnon se dérider. La fillette aimait beaucoup Jasmin. Enfants, ils avaient déniché des fauvettes dans les roseaux de la Seine, joué aux osselets, à cligne-musette, au toton, la toupie qui ronfle, et lancé les bulles de savon qui sortent d'un tuyau de pipe et crèvent aux coins des chaumes. En hiver, ils élevaient des châteaux de cartes, se penchaient sur le jeu de l'oie, construisaient des coqs en papier. La petite était orpheline. Une fois

que son parrain dut s'absenter, il la confia aux Buguet; ceux-ci la couchèrent avec Jasmin, les enfants s'endormirent sur le même oreiller : on eût dit à les voir sommeiller que leurs deux têtes poupines souriaient au même rêve.

— On les mariera peut-être, dit le père Buguet en riant.

Plus tard, bien qu'il n'aimât guère la danse, Jasmin conduisit Martine au bal champêtre, participant avec elle au moulinet, sous les tilleuls du bord de l'eau, aux sons de la flûte. A la fête, il la menait voir le montreur de boîte d'optique et celui de marionnettes; ils achetaient des complaintes, écoutaient les joueurs de vielle et de clarinette. Jasmin offrait à Martine des dorioles et autres délicatesses de bouche. Ils buvaient un verre d'hypocras ou de vespetro, que débitait un charlatan, et le soir la mère Buguet pétrissait des « roussettes ».

Le village les fiança. Cependant, ils avaient échangé des œillades tendres, des serments enflammés, des baisers en cachette, derrière la porte, quand le garçon venait passer la veillée chez Remy Gosset et que la fillette le reconduisait jusqu'au seuil, « histoire de voir les étoiles ». Un après-midi que Martine, sortie pour cueillir des cerises, avait délaissé son rouet, Jasmin couvrit le fuseau de roses pompon, de sorte qu'elle trouva, en revenant avec son panier plein, une chose aussi belle et vive que le sceptre de Flore.

D'ailleurs Martine était sage. On ne l'avait jamais surprise dans une grange, le sein hors du corsage, dans l'attitude de celles qui imitent sur les bottes de foin ce que les pigeons, après s'être becquetés, pratiquent à deux sur les gouttières. Nul galant n'était monté à la petite fenêtre de sa chambrette;

ni son parrain Remy Gosset, ni sa marraine Laïde Monneau, chez qui elle habitait parfois, n'avaient trouvé de chapeau d'homme sous son lit.

Rien pourtant n'avait été décidé entre Buguet et la soubrette. Aujourd'hui le jardinier comptait vingt-trois ans et Martine atteignait son dix-neuvième octobre. Elle pensa qu'il était temps de songer au mariage.

— Je vais parler, se dit-elle.

La joie revenue au cœur de Jasmin encourageait l'amoureuse. Le garçon s'égayait le long de la Seine bleue. Il voulut cueillir une branche de salicaire et s'approcha de l'eau, parmi les joncs du bord : le reflet de la rivière illumina son visage d'un or fluide.

— Est-il joli !

Il rappela à Martine ces jeunes satyres aux chairs roses ou hâlées qu'on voit à Etioles sur certains tableaux : ils penchent sur des urnes ou des conques, parmi des plantes aquatiques, leurs tétons bruns qui frôlent les pétales des nymphéas.

Jasmin revint, offrant à Martine la vergette empourprée de la fleur tardive.

— Merci, dit-elle. Je la porterai dans ma chambre en souvenir de toi.

— Futilité ! s'écria Jasmin. Je te donnerai, ce qui est meilleur, un panier de figues.

Puis il interpella le sacristain Euphémin Gourbillon, qui promenait dans un clos son maigre personnage :

— La belle récolte, Euphémin ! Il y a de quoi rougir le nez à tous les sonneurs de cloches de notre capitainerie de Sens !

Gourbillon fit une grimace, puis il s'approcha de Jasmin d'un air malicieux.

— J'en ai un nouveau, dit-il.

— Quoi? demanda Jasmin.

— Un almanach, fit Gourbillon avec la mine d'un collectionneur heureux.

Il tira de sa poche un petit livre que Buguet feuilleta.

— Il vient de paraître. C'est *l'Almanach des proverbes* pour l'année 1745, imprimé à Anvers à l'Enseigne des Rats et vendu à Paris Grand'Salle du Palais, dit Gourbillon en singeant la façon de parler d'un bibliophile chez lequel il avait été jadis domestique.

Martine fit la moue. Mais le sacristain tenace lut d'un air fin :

— On y voit annoncées les foires, mais c'est foires de mines et d'œillades aux Thuileries, foires de mariages chez les femmes d'intrigue, foires d'ennuis chez les auteurs, foires de tendres sornettes à l'Opéra.

Gourbillon redressa la tête :

— Qu'en dites-vous?

Martine exaspérée répliqua :

— Ce que j'en dis? C'est que les sornettes de l'Opéra et les œillades des Thuileries ne me regardent point. Et vous feriez œuvre méritoire en n'importunant pas les jeunes gens qui vont aux vendanges!

Martine était d'autant plus mécontente qu'elle n'avait rien dit à Jasmin, moitié par timidité de jeunesse, moitié à cause des bavards de la route, et qu'elle se trouvait tout près de la tannerie de Gillot, qu'on reconnaissait, surmontée de ses grands séchoirs aux lames de bois horizontales, entre lesquelles circule l'air en été et hurle le vent d'hiver.

— Ah! Martine! s'écria la mère Gillot, c'est

gentil de venir nous aider! Tiens, va de ce côté, où se trouvent les fillettes.

Mais voici l'oncle Gillot! Il est chargé de paniers débordants de grappes encore froides de rosée. Il s'en débarrasse. Puis il s'essuie le front et tape sur l'épaule de Jasmin :

— Je suis content que tu sois venu, mon neveu! C'est bien à toi! Eustache Chatouillard nous est aussi arrivé. Le voilà!

Près de la porte du vendangeoir, Eustache, la culotte relevé à mi-cuisse, trépigne dans une cuve emplie de raisins. Solide des jarrets, il aime le jeu de fouleur et piétine, les poings sur la hanche et le torse nu.

— Bonjour, Jasmin! s'écrie-t-il. On ne s'est pas revu depuis le jour de la chasse.

— En effet, réplique Buguet.

Gillot intervient :

— Vous causerez tout à l'heure. Mon neveu, je t'emmène. Tu viendras remplir les banneaux au-dessus des roches.

Buguet disparaît avec l'oncle et plonge jusqu'à la ceinture dans la mer des ceps.

Il cueille. Sa serpette habile coupe le pédoncule des grappes au bon endroit. Gillot bavarde. Buguet l'écoute d'une oreille. L'air qui passe, chargé du frémissement d'or des coteaux, les tons de turquoise du ciel, le calme du fleuve qui dort son sommeil de grand serpent d'azur, tout le fait songer à ce qui le tourmente. La vision de Mme d'Etioles réapparaît au-dessus des échalas. Le sentiment qui s'est emparé de Buguet sur la route de Lieusaint et n'a cessé de chanter en lui redouble en ce moment. Pour cet amoureux des fleurs, peut-il être plus attirant objet que cette grande dame?

Mme d'Etioles paraît au jardinier sortie du plus odorant promenoir d'orangers, d'un cabinet de gardénias. Le garçon se penche vers le sol, comme les autres vendangeurs, mais quand il relève la tête il la sent pleine de gloire : le décor encombré de rustres, qui semblent traire les vignes, se mue pour lui en parterre de sourires ailés. La Seine devient le fleuve complaisant : elle doit mener Jasmin vers il ne sait quelle cour où Mme d'Etioles trônerait comme la statue d'or qui se dresse au fond des grands bassins de Vaux-Pralin, où chaque année Buguet va tailler les tilleuls et façonner le labyrinthe.

A onze heures, Jasmin et Gillot descendent; ils rencontrent la tante qui porte un pâté de grives, mis au four dès patrominette. Eux-mêmes reviennent de la cave du tanneur, une cave naturelle creusée dans le tuf : ils sont chargés de grosses bouteilles cachetées de cire rouge ; Gillot en lève une : le sang des grappes flambe dans le verre comme sous la peau des grains et paraît heureux de revivre au soleil.

Les vendangeurs s'assoient à l'ombre d'une charrette. La mère Gillot entame le pâté, tandis que Martine distribue les miches.

— Arrivez, les enfants! crie la soubrette.

Elle est saisie et dorée par le grand air comme les pains qu'elle tend l'ont été par le four.

Trois vignerons, deux filles, Tiennette s'avancent pour recevoir leur part. Eustache se roule sur l'herbe en riant et lève ses pieds et ses mollets rougis par le foulage. Chaque flacon que Buguet débouche fait résonner, ainsi qu'un pistolet qu'on décharge, le creux de son goulot. Le bruit attire Euphémin Gourbillon. Il a déjà trinqué avec maint

vendangeur et sa figure s'allume, barbouillée du tabac qui tache son casaquin en ratine noire. L'oncle Gillot l'invite et il s'installe.

Le premier coup de dents se donne avec appétit.

— Les grives sentent le verjus, dit Gillot. D'ailleurs elles en ont déjà au cul avant que les autres en aient au bec!

Tiennette interpelle Gourbillon:

— Comme vous buvez, sacristain! On voit que vous n'êtes pas chez vous!

— Effrontée! Quand le marquis d'Orangis t'offre de la citronnelle, tu t'en fourres plein le gosier.

Tiennette éclate de rire.

— Le marquis d'Orangis! Ah! non! Je n'aime point ses drogues!

La gamine prend un air malicieux:

— D'ailleurs, je suis trop paysanne avec mes sabots! M. d'Orangis aime les jolis pieds bien chaussés! Il m'a un jour montré des souliers plus riches que la couronne de la Vierge et d'autres plus fins que des sauterelles! Il m'en a promis une paire en me disant qu'il me mettrait lui-même les bas.

— Ta fortune commencerait par le pied, dit Gourbillon.

— Oui, intervint Eustache, mais en faisant son chemin elle monterait vite plus haut!

— Au carrefour où tout passe! fit Gourbillon en esquissant une grimace.

— Sale! cria Tiennette.

Cependant Martine regardait Jasmin. Le soleil taquinait les cheveux bruns du gars et sa peau aussi appétissante que celle d'un brugnon. Il se cambrait, en manches de chemise; son gilet à fleurettes laissait à l'aise son cou et ses épaules : la

camériste suivait à la dérobée le jeu des muscles sous le linge éclatant de lumière. Puis elle épia le visage de l'amoureux : la bouche rose, sans pli méchant aux commissures des lèvres, les yeux d'un gris d'acier qui se pailletaient de bleu. Quand Jasmin se retournait, Martine trouvait son profil aussi élégant que celui des marquis : un nez fier, aux narines mobiles, un menton ni carré, ni gras, qui rappelait un peu celui des femmes et se trouait d'une fossette. Le jardinier était distrait.

— Tu n'es point gai, mon fieu, lui dit Gillot, pour un jour de vendange. A ton âge, lors de pareille fête, j'embrassais toutes les jeunesses.

— Ce n'est pas faute d'en avoir envie, déclara Jasmin. Mais je crains les rebuffades.

Il était descendu au repas des Gillot comme d'un ciel : après son rêve exalté où les finesses de sa nature lui avaient suscité des illusions dorées, la réalité lui faisait mal. Il n'accorderait aucune attention aux filles.

Il rompit le pain avec Martine. Comme elle avait les mains rougeaudes ! Il se rappela qu'il en avait vu de toutes blanches, qui ne semblaient faites que pour porter des lys ; il redevint songeur.

— En vérité, dit la soubrette boudeuse, c'est pitié d'avoir pour compagnon un galant de ton acabit ! Tu ne souffles mot. Rêves-tu bonne fortune plus relevée ?

— Ah ! pardonne-moi, Martine, ce n'est point pour te faire affront ! C'est le soleil qui m'entête, répliqua Jasmin désolé d'avoir affligé la fillette.

— Veux-tu dire par là que tu es plus chaud quand il gèle ? demanda Eustache goguenard.

— Je veux dire que j'ai mal à la tête, affirma Jasmin.

— Il y paraît, appuya Tiennette en prenant parti pour Martine, car pour ne rien trouver à répondre à tes mignoteries, ma bonne, il faut qu'il soit bien mal en train.

— Le fait est, mon garçon, reprit Eustache, que ça ne te vaut rien de te frotter aux femmes. Te voilà ahuri comme le jour où tu m'as campé là, après l'apparition de Mme d'Etioles dans la forêt de Sénart!

Ce souvenir évoqué si peu à propos mit le comble au trouble de Jasmin. Tiennette s'en aperçut et cria, en frottant ses deux index pour l'exciter :

— Il rougit! Il rougit! C'est qu'il en tient pour la dame!

— Tais-toi, harpie! cria Jasmin, excédé.

L'oncle Gillot déjà assoupi tressauta.

— Allez vous chamailler plus loin que je fasse mon somme, grincha-t-il.

— On ne se quitte pas sans boire un dernier coup, dit Gourbillon tendant son gobelet.

Tous les hommes l'imitèrent; puis les pichets vidés roulèrent sur l'herbe en s'entrechoquant.

— Ça prouve, conclut l'ivrogne, que, pour se tenir d'aplomb, il faut être plein.

On se leva.

Tandis que la mère Gillot remisait les plats, ses convives s'égarèrent, avec les autres vendangeurs, par les sentiers. Garçons et filles, sous prétexte de chercher de l'ombre, se dirigèrent vers les roches. Des grottes y ouvraient leurs gueules bleuâtres dans la blancheur du tuf. Ces cavernes, voilées de vignes vierges et de viornes, se prolongeaient sous terre et disposaient çà et là des cellules qu'éclairait vaguement quelque cheminée naturelle creusée par la pluie.

Martine eût volontiers entraîné Jasmin de ce côté, promenade habituelle des amoureux, dans l'espoir qu'il parlerait de galanterie. Persifflé par Tiennette, le jardinier avait quitté ses amis. La soubrette le retrouva gaulant un grand noyer dont l'ombre noire s'arrondissait dans l'or enflammé des vignes.

— Si l'on n'abat point les noix, elles seront aux corbeaux, dit-il en voyant sa compagne.

— Je m'en moque! répondit la délaissée. Vit-on jamais ours plus parfait que toi? Accompagne-moi donc.

Jasmin obéit. Mais décidément Martine n'a pas de chance! Voilà-t-il pas que Vincent Ligouy, un propre à rien qui garde les vaches et jette les sorts, se met à suivre les amoureux! Il fait peur avec ses yeux pâles, sous ses cheveux couleur de chaume qui tombent comme des couleuvres mortes! Il rit : deux grandes dents éclairent sa longue figure terminée par une barbe d'étoupe! Il marche mal d'aplomb et ses jambes de grand faucheux, toujours nues, ont l'air de vouloir s'emmêler à chaque pas. Les filles, dès qu'elles l'aperçoivent, se cachent derrière les meules. Il inquiète Martine, elle se retourne.

— N'aie point peur, dit Buguet. Je connais bien Vincent!

Lorsqu'ils arrivèrent près des grottes, Jasmin et sa compagne furent accueillis par des plaisanteries, mais Ligouy fut hué :

— Va-t'en, suppôt du diable! Fils de truie!

Il s'en alla, grimpa jusqu'aux ormes qui surplombent les roches, se coucha à leur ombre et s'embusqua, tel un sylvain : vers lui montaient les rires avec les cris des femmes.

— Il souffle le guignon, déclara Martine.

Comme si le démon l'eût écoutée, le son rauque d'une corne annonça la reprise de la cueillette. On entendit dans les clos des appels aigres de vieilles paysannes. Le clocher de Saint-Port tinta.

— Ah! oui, il souffle le guignon! T'as bien raison, Martine, dit une villageoise qui sortait des grottes en rajustant à la hâte son fichu et en remettant son bonnet droit.

D'autres suivaient, les jupons fripés, avec des gars, qui avaient l'air penaud.

Soudain, toutes les têtes se retournèrent; la voix de Ligouy montait au ciel, planait dans l'air. Elle chantait un couplet où elle se moquait des filles qui, le ventre rond, sont délaissées par leurs amants le long des routes.

— Eh! l'idiot! Tu commences à nous échauffer les oreilles!

Et Siméon, le plus hardi trousseur de jupes du pays, lança une pierre vers le chanteur. Elle l'atteignit au front. Le sang coula. Ligouy porta la main à sa blessure, l'essuya au haillon de chemise qui couvrait sa poitrine. Puis, avec la même insouciance, l'homme continua de chanter et le sang de couler. Siméon ramassa une nouvelle pierre. Jasmin lui arrêta le bras.

— C'est lâche, dit-il, d'empêcher ce malheureux de chanter. N'est-ce pas sa seule joie? Cet air, tu l'as répété avant lui!

— Qu'importe!

— Il ne sait ce qu'il dit!

— Il est plus méchant que bête, s'écria Siméon, et je veux le punir de faire rougir les femmes!

Jasmin bondit.

— C'est toi, cochon, hurla-t-il, qui les fais rou-

gir en leur frottant le museau avec ta barbe rude! Regarde ta bonne amie! Elle est pareille à une écuelle de vendange.

Des rires éclatèrent : tous les yeux venaient de se tourner vers une grosse rougeaude qui se prit à verser des larmes.

Quelques filles, par crainte des sorts, prirent le parti de Vincent; les gars furieux lancèrent au vagabond une grêle de pierres et d'injures; il s'en alla, sifflant aux merles.

Jasmin s'était esquivé. La querelle l'avait blessé au cœur. Et ce fut au tour de Martine à pleurer.

Etiennette Lampalaire s'approcha d'elle :

— Qu'est-ce qui te chagrine?

La soubrette sanglota plus fort.

— Jasmin est parti!

— Il reviendra, nigaude!

— Non point!

— Mais pourquoi?

Essuyant ses larmes, Martine raconta l'indifférence de son amoureux depuis le matin, sa distraction pendant le repas, son air maussade quand elle le retrouva gaulant le noyer.

— Il ne m'aime plus, gémit-elle. Il est pris par une autre!

— Quelle autre? demanda Tiennette. Je les connais toutes au village et si Jasmin avait suivi les cottes d'une quelconque, je le saurais.

— Que veux-tu! dit Martine. Il a été toute la journée envers moi plus froid qu'un glaçon. Ah! il n'eut qu'un moment de joie, c'est quand je lui parlai de Mme d'Etioles.

— Oô!! fit Tiennette en ouvrant de grands yeux.

— Alors, reprit Martine, il fut plus gai qu'un

rossignol. Il eût, ma foi, dansé sans violon au bord de l'eau.

Tiennette, toute émue, s'écria :

— Pardi ! C'est cela ! Il en tient pour ta maîtresse ! As-tu remarqué sa façon malhonnête de m'appeler « harpie » tout à l'heure ?

— Jasmin épris de ma maîtresse ! Ah ! laisse-moi rire, répliqua Martine incrédule.

— A ton aise ! Mais prends garde de rire comme saint Médard ! Pas plus tard qu'hier, je me suis aperçue que Jasmin avait l'âme à l'envers et sa mère me disait que c'est depuis le jour de la chasse qu'il a martel en tête ! Il y vit Mme d'Etioles ?

— Oui, elle est tombée dans ses bras.

— Dans ses bras !

— Il l'a déposée sur l'herbe.

— Ah ! Martine, songe bien à ce que Chatouillard nous disait pendant le repas, que Jasmin fut si ahuri en voyant Mme d'Etioles ! Sait-on comment l'amour vient aux hommes !

Les deux filles se regardèrent au fond des yeux ; la grande fronça les sourcils, son visage se voila d'une tristesse subite et elle mit la main sur son cœur : la petite à la mine fûtée, de son œil vif et malicieux, avait insinué à sa compagne du soupçon et de la douleur.

Martine quitta la vigne avant la vesprée ; elle devait regagner Etioles dans la charrette de son parrain.

Dès qu'elle arriva à Boississes, elle entra chez le jardinier. Jasmin s'aperçut qu'elle avait le cœur gros :

— Tu viens me dire au revoir ? murmura-t-il avec douceur.

Jasmin prit la villageoise à la taille, l'embrassa.

Puis il ferma les yeux et tressaillit : Martine avait déboutonné son corsage dans la hâte du retour, et de son linge chauffé par le soleil et par sa chair montait un parfum. Ah! ce parfum! Buguet le reconnut! Il en eut le vertige! C'était celui qu'il avait senti en recueillant Mme d'Etioles.

— Cela te paraît si bon, le baiser? murmura l'amoureuse.

— Ah! oui! Martine!

La voix de Jasmin tremblait.

— Encore, dit-il câlinement.

Il appuya les lèvres sur la nuque affriolante de la soubrette qui se pâma, languissante et prête à défaillir.

— Tu sens le paradis, murmura à plusieurs reprises le jardinier.

— Oh! Jasmin! oh! Jasmin! soupirait Martine.

La mère Buguet apparut.

— Martine, balbutia Jasmin, tout rouge et un peu chancelant, je vais te chercher des figues.

Le panier fut prêt en un instant. La fillette, son bonnet un peu de travers sur le front, l'emporta à son bras nu.

— Au revoir! Au revoir! dit-elle en montant dans la carriole de Remy Gosset.

Déjà les vendangeurs revenaient. En avant, Gourbillon avait peine à se tenir. Il gueulait :

— On m'a dérobé l'*Almanach des Proverbes!* Ah! les gueux! Ah! les va-nu-pieds!

Les autres suivaient, rompus, mais joyeux. Les vendangeurs, selon la coutume, avaient écrasé des grappes noires sur la figure des vendangeuses.

Des filles crièrent :

— Bon voyage, Martine!

Les garçons reprirent :

— Tu n'emmènes donc pas Buguet ? Affûte-toi pour nous faire aller bientôt à la noce!

Martine était ravie. Elle partait, cahotée au trot de la bique à Gosset. Le parrain, ayant vidé beaucoup de chopines, essuyait de temps en temps ses paupières lourdes.

La fillette songeait aux baisers de Jasmin. Elle les sentait encore, dans sa nuque. Ils lui donnaient des frissons, qui se renouvelaient dès qu'elle y pensait. C'était comme des brûlures légères.

— Il m'aime, se dit-elle.

Elle sourit :

— Tiennette a beau dire!

Comme le soir tombait, un doute se réveilla pourtant au cœur de Martine:

— Tu sens le paradis, avait dit Jasmin.

Etait-ce sa peau, ses cheveux, une odeur émanant d'elle qui avait ému son promis au point qu'il se crut au ciel ? A la dérobée, la soubrette se pencha vers l'ouverture de son fichu. Malheur! Ce parfum, c'était celui de sa maîtresse, le même qu'à Sénart ! Avant de partir, Martine en avait secoué la dernière goutte entre ses seins!

Elle pâlit.

— Ce n'est pas moi qu'il a embrassée, se dit-elle.

La fillette arriva pleine de mélancolie à Etioles. Il était plus de dix heures. Un valet à demi vêtu, traînant ses chausses par les allées, vint ouvrir la porte.

— Eh bien, dit-il, c'est ton parrain qui te ramène! Où est-il resté, ton cousin de vendange? Ah! c'est-y que cette année les galants manquent pour ramener les belles filles?

Dans sa chambrette, Martine se sentit toute abandonnée. Le valet disait juste ! Elle n'avait plus d'amoureux ! Cet aveu, qu'elle se fit dans l'ombre, lui arracha des larmes. C'était-il possible ! Jasmin l'aimait tant et depuis si longtemps ! Ne lui avait-il pas donné, dès qu'elle les désirait, ses choses les plus précieuses, une fois sa tourterelle, puis un morceau de corail en forme de dent, et toujours, dès l'enfance, une part de ses gâteaux ? Quand elle était malade, inquiet, il interrompait vingt fois son travail pour la voir et lui prodiguait des caresses sur le front, des poignées de mains qui guérissaient mieux Martine que les potions de sa marraine. En été, Buguet menait son amoureuse en barque et cueillait dans les estuaires de la Seine de petites parnassies blanches qu'il jetait autour d'elle ; alors il la regardait en ramant lentement sans rien dire : il semblait à la fillette que son promis l'enlevait très loin, à l'horizon bleu, pour lui apprendre des choses nouvelles et douces. En toute circonstance, Jasmin avait protégé Martine. Lui, si bon, n'avait-il pas roué de coups le premier garçon qui voulut saisir la taille à la jeune Bécot? Et plus tard n'avait-il pas fait jurer à Martine de ne prêter l'oreille à aucun propos galant? C'était dans la grange de Gosset, au moment de la moisson ; les yeux de Jasmin brillaient étrangement dans son visage hâlé ; les amoureux étaient seuls. Martine crut qu'il allait la prendre : elle ne se serait point défendue.

— Ah ! oui, se répéta la soubrette, il m'aime et un pareil amour ne s'en va pas ainsi ! Non, ce n'est pas possible !

Martine se désolait au milieu des ténèbres. Le silence de la nuit pesait sur sa poitrine. Elle son-

gea à Mme d'Etioles, qui dormait, sous des courtines de soie, comme une fée au repos.

— Quelle magicienne! se dit Martine. Comme elle vous retourne un cœur! Sait-on ce qui peut arriver avec des femmes pareilles! Elle a ébloui un roi!

Il fallait se méfier, il fallait se défendre! Mais que faire? Ah! tout d'abord quitter Etioles, ôter à Jasmin l'occasion d'y venir, fuir la source du mal, aller retrouver le promis au village, revivre auprès de lui comme jadis.

— Je veux être sa femme, affirma Martine. Et je le serai bientôt, car, à Boississes, je le forcerai bien à s'occuper de moi.

Elle battit le briquet, alluma une chandelle, prit une feuille de papier et commença une lettre à sa marraine, la tante Laïde Monneau:

Ma chère Marraine,

Un petit chez soi vaut mieux qu'un grand chez les autres. C'est ce que me disait hier la mère de Jasmin en me quittant. Comme je ne pouvais m'endormir cette nuit, j'ai bien pesé ses paroles: elles valent un bon conseil. Je le suivrai. Aussi bien je n'ai plus rien à apprendre ici. Je sais coudre, repasser faire le ménage et soigner la toilette d'une grande dame. C'en est assez pour être la femme d'un jardinier. Si j'attendais encore j'en saurais trop. Comme tant d'autres je deviendrais ambitieuse et le bonheur que nous souhaitons, mon promis et moi, nous ferait pitié. Dès demain, si j'en trouve l'occasion, je préviendrai ma maîtresse. Elle est bonne, je lui dirai que je me fais vieille loin de mon galant, qu'il me tarde de me marier, que pour cela je ne me sens pas le courage d'attendre la fin de mon engagement qui tombe à la louée de la Saint-Jean l'an prochain. Si ma maîtresse a sous la main une chambrière pour me remplacer, c'est chose faite. Attendez-vous à me voir arriver un

de ces matins. Comme vous ne voulez que mon bonheur, ma chère marraine, j'espère que vous ne contrarierez pas mes projets et que votre maison sera la mienne tant que je serai fille. Prévenez Jasmin et sa bonne mère afin qu'ils ne tombent pas de leur haut en me voyant arriver.

Votre filleule,

MARTINE BÉCOT.

Le lendemain, au lever du soleil, Martine donna sa missive à un coquaillier qui passait et contente de sa décision se sentit plus légère que la veille.

Avant dix heures, Mme d'Etioles la fit venir pour l'aider à sa toilette.

Bienveillante, la châtelaine s'informa :

— Eh bien, Martine, le temps d'hier fut propice aux vendanges?

— Oh! oui, Madame, on dit que les futailles manqueront. Gourbillon le sacristain s'offre à boire le trop plein des cuvées.

— Une outre, ton homme d'église! Mais tu ne dis rien de ton amoureux ?

La soubrette pensa défaillir. C'était le moment de parler.

— Ah! Madame, avoua-t-elle, je pense qu'il est grand temps qu'on nous marie!

— Oui, vraiment! Te voilà bien pressée. Crains-tu pour ta taille? Je te croyais plus sage.

— Si ce n'est l'honneur, ce que pense madame me chagrinerait moins que ce qui arrive.

— Quoi donc?

— Jasmin en aime une autre!

La soubrette sanglota.

— Il te l'a dit?

— Lui-même l'ignore peut-être, mais moi je n'en doute point.

— Pauvre fille! Si tu l'aimes tant il faut l'éloi-

gner de ta rivale. Qu'il entre ici comme jardinier ! Tu le garderas à vue et tes attraits sont assez visibles pour le distraire. Et puis nous lui taillerons de la besogne. Compte sur moi. Allons, cesse de te rougir les yeux. Tu sais que je n'aime pas les visages chagrins autour de ma personne.

Martine se tut. Mais toute la journée elle songea à la bonté de Mme d'Etioles. Elle s'avoua qu'elle avait été injuste la veille à son égard. En somme, que pouvait la grande dame si Jasmin s'éprenait ainsi d'elle ! Allait-on lui reprocher de dégager ce charme captivant qui séduisit jusqu'à Martine, car Martine serait triste si elle devait quitter sa maîtresse !

— On est si bien chez elle, se dit la camériste. Tout est plein de grâce et de joliesse. Les paroles sont douces. On entend de la musique tous les jours. Elle même est comme de la musique.

Martine regretta presque d'avoir écrit. Mais la lettre était déjà près de Boississes, chez Laïde Monneau. Celle-ci arriva à Etioles le lendemain. Elle fit appeler Martine sur la route, après avoir comblé de grandes révérences le valet qui vint à la grille. Laïde avait une de ces figures cireuses et ridées de paysannes où l'âge ne marque plus. Son regard était dur.

— Sais-tu bien, dit-elle à Martine, qu'en lisant ton mot d'écrit j'ai cru que tu devenais folle? De mon temps il n'y avait que les filles prêtes à être colombes dans le pigeonnier d'une sage-femme pour être si pressées d'entrer en ménage ! Aussi comme je te sais honnête et que pour la mémoire de ta sainte mère qui t'a confiée à mes soins je ne veux pas que tu donnes à jaser, j'ai pris sous mon bonnet de venir te trouver pour t'empêcher de

faire un coup de tête dont tu te mordrais les ongles.

— Allons, allons, ma marraine, reprenez votre vent et dites-moi l'avis de Jasmin.

— Ah! ça, t'imagines-tu que je lui ai montré ta lettre à ce garçon ? Ah bien ! Ce n'aurait pas été long! Il aurait planté là sa bêche et son râteau pour venir te chercher. Un amoureux, ma fille, c'est un amoureux — tout ce que tu dis est bien dit, tout ce que tu fais est bien fait. Il ne voit que par tes yeux : à toi de ne point faire de bévue ! Mais moi je ne me prête pas à tes turlutaines en te recevant dans ma maison qui te paraîtrait un taudis maintenant que tu as des habitudes de luxe. D'autre part Remy Gosset, ton parrain, depuis qu'il ouvrit une boutique de bimbeloterie, n'a plus de chambre pour toi. Pardine ! Je sais bien que la Buguet, qui ne voit de mal à rien, ne demande qu'à te prendre chez elle. En ce cas, on en ferait des gorges chaudes sur ton compte ! Et comme Jasmin ne souffrirait pas qu'on te montre au doigt, ça finirait par des batteries !

— J'avais tant envie de rentrer au pays, et de me marier, murmura Martine.

— Ta! Ta! Ta! s'écria la Monneau. Je fus ravaudeuse à Paris. Eh bien, si, de but en blanc, j'avais quitté mon tonneau pour demander à ma mère de me marier un mois après, elle m'aurait rabattu les coutures de façon à m'en ôter l'envie. Quand on n'a pas un sou vaillant, ma fille, et avec ça des habitudes grandioses, faut savoir d'abord amasser l'argent et avant tout remplir son esquipot de pistoles !

— Je vous obéirai, ma marraine, dit modestement Martine en baissant les yeux.

Pendant que la paysanne lui faisait la leçon, la

fine soubrette avait conçu un plan pour sauver l'amour de Jasmin et elle le rumina plusieurs jours durant.

Martine se disait que jamais Buguet n'oserait parler de sa passion pour Mme d'Etioles. Il serait même au service de la châtelaine, dans son jardin, autour d'elle, 'que rien n'en pourrait transpirer. Elle devinait au surplus les ambitions de sa maîtresse et savait que cette intrigante n'était point femme à se prêter au trouble amoureux d'un jardinier.

— C'est comme si au fond d'une cave on brûlait des chandelles à une étoile, se dit Martine.

Cela ne la consolait pourtant pas.

— Plus jamais ce ne sera comme avant, se disait-elle. Il y aura toujours une autre entre nous.

Certes, il valait mieux que cette intruse fût Mme d'Etioles. Mais Martine n'en souffrait pas moins dans son affection pour Jasmin. Elle s'apercevait maintenant de la profondeur de cet amour. Ne pas devenir la femme de Buguet,ça la tuerait! Elle l'aimait malgré tout et de toutes ses forces. Jasmin était sa joie, son rêve, sa vie! Il lui fallait les baisers de Jasmin, il lui fallait ses caresses! Elle avait grandi avec cet espoir et cet espoir prenait tout son cœur!

Ah! jadis le garçon était distrait, trop peu chaleureux et Martine l'eût jugé maintefois indifférent si elle n'avait connu à fond son caractère. Trop souvent le baiser désiré se faisait attendre! Jasmin était calme. Et voilà que Mme d'Etioles avait bouleversé tout cela d'un coup! Martine n'avait plus reconnu son amoureux dans ce jardinier tour à tour boudeur et charmant, violent contre Siméon, doux envers Ligouy, fuyant sa compagne après le repas

et lui prodiguant au départ des baisers qu'elle sentait encore !

— Pour ramener Jasmin, je veux ressembler le plus possible à ma maîtresse, se dit la soubrette. On peut se faire pareille à une autre. Quand Mme d'Etioles se grime pour jouer la comédie à Chantemerle, chez Mme de Villemer, elle prend parfois la physionomie de certaines personnes dont la compagnie veut rire.

Martine projeta même d'user de Mme d'Etioles auprès de Jasmin, en lui parlant d'elle, en arrivant toute embaumée de son parfum, en lui répétant ses paroles. Jeu cruel pour Martine ! Jeu dangereux ! Mais la soubrette, attachée à la grande dame par son affection et par la volonté de sa marraine, s'exaltait à l'idée de cette lutte amoureuse et savourait à l'avance les baisers plus profonds et plus fous de Buguet.

EUGÈNE DEMOLDER.

(*A suivre.*)

LES PAS

L'hiver, quand on fermait,
A grand bruit lourd, les lourds volets
Et que la lampe s'allumait
Dans la cuisine basse,
Des pas se mettaient à sonner, des pas, des pas,
Au long du mur, sur le trottoir d'en face.

Tous les enfants étaient rentrés
Rompant leurs jeux enchevêtrés.
Le village semblait un amas d'ombres
Autour de son clocher
D'où les cloches déjà laissaient tomber,
Une à une, les heures sombres
Et les craintes sans nombre,
Paquets de peur, au fond du cœur.

Et malgré moi, je m'asseyais tout contre
Les lourds volets — et j'écoutais et redoutais
Ces pas, toujours ces pas
Qui s'en allaient à la rencontre
De je ne savais quoi d'obscur et de triste, là-bas.

Je connaissais celui de la vieille servante,
Celui de l'échevin, celui du lanternier,
Celui de l'âpre et grimaçante mendiante
Qui trimballait des œufs pourris, en son panier;
Celui du colporteur, celui du messager,
Et ceux de Pieter Hoste et de son père

Dont la maison, près du Calvaire,
Portait un aigle d'or à son pignon léger;
Je les connaissais tous — ceux que scandait un bruit de cannes
Et ceux qu'accompagnaient les béquilles de Wanne,
La dévote, qui priait tant que c'était trop,
Et ceux du gros brasseur, humeur de brocs
Et tous, et tous — mais les autres, les autres?

Il en était qui s'en venaient, savait-on d'où?
Monotones, comme un débit de patenôtres,
Ou bien hagards, comme les pas d'un fou,
Ou bien lassés d'une marche si lasse
Qu'ils semblaient traîner l'espace
Et le temps infini aux clous de leurs souliers.
Il en était de si tristes et de si mornes,
Surtout, vers la Toussaint, quand les vents cornent
Le deuil illimité par le pays entier;
Ils revenaient de France ou de Hollande,
Ils se croisaient, sur la route marchande,
Ils s'étaient fuis ou rencontrés — depuis quel temps? —
Et se réenfonçaient dans l'ombre refondue,
A cette heure des morts, où les bourdons battants
Aux quatre coins de l'étendue,
Comme des pas, sonnaient aussi.

Oh! tous ceux-là, avec leur fièvre et leurs soucis;
Oh! tous ces pas en défilé par ma mémoire;
Qui donc en redira le deuil ambulatoire
Lorsque je les guettais, l'hiver, en tapinois,
Rapetissé dans mon angoisse et mon effroi,
Derrière un volet clos, au cœur de mon village?

Un soir, qu'avaient passé des attelages
Avec des bruits de fers entrechoqués,

On trouva mort, le long du quai,
Un roulier roux qui revenait de Flandre.
On n'arrêta jamais son assassin;
Mais, certes moi, oh! j'avais dû l'entendre
Frôler les murs, avec sa hache en main.
Une autre fois, à l'heure où le blanc boulanger,
Ses pains vendus, fermait boutique,
Il avait vu la dame énigmatique
Qu'on dit sorcière, ici, et sainte, un peu plus loin,
En vêtements de paille et d'or tourner le coin
Et vivement, entrer au cimetière.
Tandis que moi, j'avais ouï en même temps
Son dur manteau flottant
Comme un rateau traîner à terre.
Mon cœur avait battu si fort
Que, pendant toute une semaine,
Je ne rêvai que de la mort.

Et puis, qu'allaient-ils faire au fond des plaines,
Ces autres pas qu'on entendait, vers la Noël,
Venir en masse, à travers neige et gel,
D'au delà de l'Escaut massif et léthargique?
Une lune rouge et tragique
Mordait le Ciel. Ils se rendaient au long des bois
Toujours au même endroit,
Près des mares que l'on disait hantées.
On entendait des cris, pareils à des huees
Monter. Et seul, le lendemain,
Le fossoyeur partait, la bêche en main,
Cacher là-bas, sous les neiges étincelantes,
Un tas de rameaux morts et de bêtes sanglantes.

Mon âme en tremble encore et mon esprit

Revoit toujours le fossoyeur qui passe
Et quand la fièvre ameute en moi, la nuit,
Les troubles visions de ma cervelle lasse,
Les pas que j'entendis étant enfant,
Oreille au guet, genoux serrés et cœur battant,
En mes heures de veille ou de souffrance blême,
Terriblement, me traversent moi-même
Et font courir leur rythme dans mon sang.

Ils arrivent des horizons de lune et d'ombre
Sournois, têtus, compacts, mystérieux;
Le sol en est dément. Leur nombre?
Feuilles des bois, grains de blés mûrs, grêles des cieux!
Ils sont pareils aux menaces qui passent
Et leur déroulement pendant la nuit
Est si lointain qu'ils semblent faire
De lieue en lieue, une ceinture à la terre
Et maille à maille, et bruit à bruit,
Serrer en eux tout l'infini.

Oh! qu'ils me sont restés imprimés dans la chair
Les pas que j'entendais, par les soirs de décembre
Et les routes de l'hiver clair,
Venir du bout du monde et traverser ma chambre!

ÉMILE VERHAEREN.

LES DOUZE FILLES

—

Au grand peintre Eugène Grasset.

A qui dédier ces poèmes, sinon à vous qui les inspirâtes, mon très-cher ami? On en pensera ce qu'on voudra, bien entendu. Il me suffit de vous avoir intéressé pendant une heure.

Vous avez admirablement compris que votre zodiaque ne pouvait être conçu et interprété par moi que dans le sens du calendrier des Saints, catholique, apostolique, *romain*.

Il serait inouï que j'exprimasse, à l'occasion de n'importe quoi, les salopes idées du monde et je vous prie de refuser toute explication aux imbéciles.

Votre

LÉON BLOY.

Octobre, 1900.

—

JANVIER

Est-ce ma fosse que tu creuses, charitable fille? S'il en est ainsi, hâte toi, car il me semble que je suis aussi mort que l'an défunt, que je pue déjà comme Lazare, et mon impatience est extrême d'aller attendre la Résurrection dans le lit des Saints.

Ne crains pas de la faire spacieuse. N'oublie pas qu'il faut que j'y couche avec ma pauvreté qui est si grande et qui se retourne sans cesse.

L'endroit ne me déplaît point, belle jardinièr

J'aime ce houx qui ne me symbolise pas mal avec son bois dur, ses feuilles féroces et ses fruits couleur de feu. Ses aiguilles décourageront les sentimentalités pèlerines, les loquacités funèbres, les dévouements après le sapin et son ombre parcimonieuse protégera très-suffisamment le sommeil du Mendiant ingrat.

Sans doute, c'est ton ministère et ta chevance de conditionner des sépultures. Depuis ta Mère qui fit tomber, en un instant, du bout de son doigt d'Infante de Dieu, tous les fruits des arbres du Paradis, il est presque sans exemple qu'une femme ne fabrique pas un petit abîme dans son jardin pour y enterrer quelque malheureux. N'est-ce pas, mon enfant, que tu me donnes la préférence? Interroge, si tu veux, tous les putois. Ils te diront qu'il n'y a pas de charogne qui m'égale et que rien n'est aussi pressé que de m'enfouir.

Puis, il y a ta fontaine de cristal opaque, avec ses stalactites de glace que tu as dû geler de tes soupirs. La fermentation de mes entrailles la dégèlera peut-être? Sois tranquille, ma jolie rousse, je ne serai pas un hôte inutile. Tes pelouses rondes seront plus vertes et le sable fin de tes médiocres allées deviendra plus pâle. Le buis de tes bordures ne désespérera plus d'être béni, quelque Dimanche de Pâques Fleuries, en l'église paroissiale qu'ignorent assurément ton jaune fichu et ta jupe couleur marron de villageoise accoutumée à travailler le Saint Jour. Ce parasol triste que j'aperçois derrière le bassin connaîtra enfin la gloire des cèdres; ton hêtre au tronc blême, tes fruitiers hagards et jusqu'à la serre où tu caches tes fleurs frileuses condamnées à mourir de répugnance et de nostalgie sur la gorge impure de nos vierges — toutes ces

créatures affligées de sentir que tu n'as pas mangé aujourd'hui le Corps de ton Dieu, recevront de ma carcasse un électuaire qui prohibera leur mélancolie.

Toi aussi, fouilleuse obstinée — et jusqu'à cette heure fantômatique — d'un sol illusoire que la pourriture de cent millions d'effigies vivantes du Seigneur a transsubstantié, tu te redresseras dans une attitude un peu plus qu'humaine, lorsque, m'ayant fourré dans cette patrie, tu devineras que tu as sous tes pieds de bête la pauvreté, oui, vraiment, la Pauvreté même, ou, du moins, sa parfaite image, qui est tout-à-fait divine, tu peux m'en croire.

Allons! brute agréable, dépêche-toi de faire ton trou. Le moment est bon. Je suis plein d'hosties consacrées, plein de psaumes et de pénitence, plein d'allégresse et d'ignominie, et je germerai pour toi.

FÉVRIER

Je déteste cette rage de tailler les pauvres arbres, les mélancoliques arbres qui ne peuvent pas se défendre et qui pousseraient si volontiers dans tous les sens, dont les branches ouvriraient si bien les portes et les fenêtres des maisons et renverseraient, comme avec une main très-valide, toutes les murailles des jardins où se retranche le crapaud de l'égoïsme incontestable des jardiniers.

Mais qui songe à la captivité de ces captifs de la Gourmandise humaine? Les bourreaux du Christ qui devraient s'estimer heureux de croupir dans la vermine en chantant des hymnes très-pures et de manger les racines les plus amères des fleurs des tombeaux, ont inventé de mutiler ces créatures sans

laideur pour les contraindre à verser leur essence dans des fruits tellement suaves qu'on meurt à les respirer.

Surprenantes images de ces Martyrs qu'on ébranchait aux abattoirs des chrétiens pour qu'ils engendrassent, dans leurs tortures, la délectation de l'Eglise. Aussi ne voit-on pas comme ils se tordent, les misérables, comme ils se crispent et sanglotent sous leur écorce qui crève, comme ils sont difformes et lamentables!

Je pense qu'autrefois, avant la catastrophe de l'Homme, — il y a fameusement de siècles — les arbres faisaient ce qu'ils voulaient, qu'ils se promenaient avec bonté dans le Jardin qu'on ne peut pas dire, sous les yeux du Couple innocent, pour lui épargner la fatigue de cheminer sous leurs frondaisons. Plus tard, quelques aveugles sublimes, qui s'étaient eux-mêmes arraché les yeux pour les jeter au fond des gouffres du Paradis, ont vu très-distinctement les arbres de toutes les espèces et de tous les temps accourir des extrémités de la terre — en passant auprès des hommes inintelligents qui croyaient passer eux-mêmes — vers un Mont unique et prodigieux : — Sera-ce moi, Seigneur! disaient-ils alors, sera-ce moi?

Voilà, certes, une jolie personne pour émonder ce célibataire dont la carcasse affreuse de poirier sans consolation me fait venir à la bouche une eau plus qu'amère. Cette fille de février n'a pas l'air de trouver la vie bien mauvaise et le reflet des cisailles dans ses yeux pleins d'attention suffit amplement, je suppose, à ses instincts de contemplative.

Qu'elle prenne garde, cependant. C'est terrible d'être en un jardin parfaitement clos où nul pauvre

n'a le droit d'entrer. Je tremble vraiment que cette branche pointue qu'elle va couper ne lui bondisse au visage, ne lui crève un œil et ne pénètre jusqu'à sa cervelle, jusqu'à sa petite cervelle où ne furent sans doute jamais admises les mendiantes pensées du ciel.

Car on ne connaît aucun arbre, non plus qu'aucun homme. Il en est un qui est immortel et dont l'histoire est infiniment fameuse, mais que le Cheroub formidable a si bien caché que Dieu seul sait où il se trouve. Or il est toujours effrayant de voir une femme porter la main sur un arbre et quel est l'ange de ténèbres qui oserait dire que cet arbre-ci, précisément parce qu'il a l'air si malheureux, n'est pas celui qui fut nommé le Bois de la science du Bien et du Mal où s'enroula l'antique Serpent?

MARS

A deux genoux! la semeuse, à deux genoux! si tu es capable de comprendre ce que tu fais. Un seul genou ne peut pas suffire. Car, je te le dis, en vérité, aussitôt qu'on sème quelque chose, voici Dieu qui passe!... Quelque chose, tu m'entends bien, c'est-à-dire n'importe quoi.

En supposant — je l'accorde volontiers — que tes graines eussent été achetées dans la boutique d'un démon et que tu semasses la Peste, la Famine, l'Erreur, la Destruction, l'Epouvante, il en irait de même sorte et il faudrait s'agenouiller d'autant plus. C'est Dieu qui passe, je te le dis.

Celui de ses Apôtres qui se vantait de savoir planter et qu'on représente avec un glaive écrivait un jour à des Grecs fornicateurs qu'il n'y a que trois manières de semer : dans la pourriture, dans

l'abjection et dans la faiblesse; et voilà pourquoi cette posture est la seule qui te convienne. Comme il n'appartient qu'au Seigneur de féconder la vie ou la mort, c'est devant Lui que tu fonctionnes et il te regarde dans un formidable silence.

Il est possible, après tout, que tu ne croies semer que des fleurs. Nous causerons de cela plus tard, quand viendra le temps des fleurs. Pour le moment, nous ne sommes qu'au mois de mars, anniversaire de la Création du monde. Il se fit alors, dans les temps des temps, une semaille de soleils et de reptiles dont tu ne saurais te faire une idée. Ta jolie tête aux cheveux jaunes éclaterait rien que d'en entendre parler. Puis, quand le fourmillement fut à souhait, apparut l'Homme qui est, à la fois, un globe de lumière et une bête qui rampe. Celui-là devait être le Semeur par excellence et je ne vois pas très-bien pourquoi tu as pris sa place.

Si encore tu semais pendant une nuit sans lune, comme font les sorcières, il y aurait des chances pour que des fleurs noires ou des légumes de ténèbres, effroyablement bénis par les incubes du chaos, continuassent au grand jour le songe d'injustice et de prévarication qui est dans ton âme. Mais je te vois en un clair jardin aux allées vertes et profondes où la fraîche haleine du Dimanche de *Lætare* stimule déjà le souci des oiselles amoureuses. Ah! non, vraiment, tu ne sais guère ce que tu fais, c'est bien évident.

Tu ne t'es jamais dit, par exemple, que les marchands de graines sont les boutiquiers du Mystère et qu'on ne peut jamais être sûr de ce qu'ils vendent. Eh bien! écoute. Peu importe que tu veuilles semer de la giroflée ou de la citrouille, mais il existe un Grain prodigieux, rien qu'un seul grain,

le plus petit de tous, dit l'Evangile, qui est la similitude impénétrable du Royaume des Cieux et la *mesure infiniment exacte de la Foi*. C'est de là, sans doute, — je te le dis en passant — qu'est venu l'orgueil célèbre des moutardiers, car cette semence est un grain vulgaire de sénevé.

Vulgaire, mais non pas *quelconque*, puisque la Parabole n'en désigne qu'Un qui doit devenir le colosse excessivement unique où s'abriteront tous les oiseaux. Que dirais-tu si, dans ta boîte ou dans tes petits paquets dont je suis tremblant, se cachait le germe redoutable de ce géant et qu'il poussât en une minute — ainsi qu'il convient aux végétations miraculeuses — et que, dévorant tes fleurs, tes plates-bandes, tes allées et tes massifs, il te plongeât sa plus longue racine dans le cœur?

AVRIL

C'est le mois de Pâques, le mois des arbres en fleurs, le mois des renoncules et des pâmoisons de l'adolescence. Autrefois, il y a trente ou quarante ans, je me roulais sur l'herbe tendre en bramant vers l'Infini. Depuis, je n'ai rien trouvé dans le plat monde extérieur qui valût cela. Le Mont Blanc m'a paru un trou et je me suis dégoûté des océans que tout imbécile peut franchir.

Le Paradis terrestre, l'Eden perdu dont la récupération est l'effort de tout être humain, je ne puis le concevoir autrement qu'ainsi : Une prairie de l'Annonciation pleine de pissenlits et de boutons d'or, sous de très-humbles pommiers qui ressemblent à des Confesseurs et dont les rameaux chargés de calices ont l'air de baiser la terre.

Pour ce qui est de toi, Rousse agréable qui me

troubles, j'en conviens, dans ce paysage de délices, laisse-moi te raconter une histoire que tu me rapelles, une histoire douce d'autrefois. Tu comprendras, bien entendu, ce que tu pourras, comme la première fille venue, mais cette contingence est sans intérêt. Je cherche surtout à plaire à mon âme qui est, à mes yeux, la Belle du monde.

Une sainte s'était perdue dans un bois. La nuit allait venir, tout était à craindre. Alors, elle pria avec une grande foi, ainsi que tu prierais peut-être toi-même, si ton père t'avait enseigné à prier — implorant le secours des Anges rapides. Aussitôt une fontaine parut à ses pieds et devint un ruisseau couleur du ciel qui la reconduisit à son ermitage. Voilà toute mon histoire. Elle n'est pas longue, mais elle plaît singulièrement à mon âme, encore une fois, et c'est ta rivière charmante qui m'y a fait penser.

Or quand je te parle de *mon âme*, ô Rousse, es-tu capable de me comprendre? La pourrais-tu seulement pressentir, cette folle de la Passion du Seigneur Jésus qui ne cesse de bondir, de crier et de sangloter en moi, quand elle n'est pas immobilisée par un sommeil effrayant?

Elle ne saurait pas, comme toi, rêver debout, sous ces arbres et parmi ces fleurs. Elle est affamée d'Infini, je te le dis. Elle est enragée de la soif des choses qu'on ne peut pas voir et qui existent tellement qu'on en meurt.

Si l'on te jetait vive à ce monstre avec tout ton paradis, tu ne l'assouvirais pas pendant une heure. Chaque matin il lui faut Dieu à manger et l'écroulement des mondes.

Ecoute-moi, cette eau si pure qui coule à travers ta belle prairie et qui est, sans doute, un affluent inconnu de l'immense Fleuve des Larmes d'Eve

dont les cataractes sont au ciel; — si tu voulais la suivre, cette eau aimable, comme faisait la vierge de mon histoire; qui sait, ô Rousse chargée de fleurs au milieu des fleurs; — si tu voulais la suivre seulement un peu... qui sait si tu n'arriverais pas bientôt, tous tes arbres ayant disparu, à ta vraie demeure, à ta terrible maison de jeune fille sans Dieu, sur la rive calcinée d'un Orénoque de sang éclairé par des étoiles en fureur?

MAI

Voici une cinquième fille visiblement résolue à se harasser le moins possible. Elle n'est ni debout, ni agenouillée, ne fût-ce que sur un genou. L'attitude de la contemplation et l'attitude de la prière lui sont également inconnues. Elle est assise tout bêtement sur une chaise de jardin, comme une fille de cette Junon majestueuse dont les yeux de vache ont impressionné le bon Homère pour toute la durée des siècles.

Pernicieusement inclinée, elle cueille avec nonchalance de grands iris couleur de la Passion qui vont mourir dans sa corbeille. Ne ferait-elle pas mieux de les laisser sur leurs tiges, auprès de ces campanules et de ce viorne boule-de-neige, non loin de ce jeune marronnier qui érige ses fleurs pyramidales dans la gloire d'un crépuscule byzantin?

Il me semble que tu ne sais pas très-bien ce que tu fais, ma douce enfant. Tu obéis simplement, je le suppose, à l'instinct de destruction qui est en toi. Je ne te vois pas, avec tes cheveux rouges de magicienne, apportant ces belles plantes à Marie dans l'église de ta paroisse. Sais-tu même qui est Marie la Vierge très-pure et très-terrible dont il est écrit

qu' « Elle rira au Dernier Jour »? Non, n'est-ce pas? Tu penses, comme tout le monde, si cela s'appelle penser, que le mois de cette Reine est pour ta parure à toi, pour l'ornement de ton autel, de tes autels, ô malheureuse. Et tu tomberais dans une stupéfaction à n'en jamais revenir si on te disait qu'il te faudra bientôt, peut-être même avant que sonnent les premières vêpres de Pentecôte, rendre compte de tout cela à l'Esprit-Saint. Le voici déjà qui se met en boule de feu pour tomber sur toi...

Crois-tu donc qu'elle va durer toujours cette farce impie de la gloire des jeunes filles du monde qui feraient reculer des alligators, si leur intérieur était montré à ces reptiles?

Il est une voix que tous entendront, lorsque les autres voix se seront tues. Ce sera la Voix du Consolateur, de l'Epoux de l'Immaculée, de l'Amour même et il n'y en aura jamais eu d'aussi effrayante. J'ignore ce qu'elle te dira. Mais alors le temps de la miséricorde sera passé et tu le sentiras tout de suite, ayant attenté aux fleurs. Ta terreur te dévorera comme un dragon et l'Etoile du matin éclatera de rire au fond des cieux!

JUIN

Te voilà debout, toi du moins, Antoinette-Baptistine, autre tueuse de fleurs! Si on te frappe, tu auras de quoi tomber. Mais tu es si jeune! A peine quinze ans, n'est-ce pas? C'est bien tôt pour massacrer les pauvres roses. Qui sait, après tout? C'est peut-être pour les effeuiller à la procession du Saint-Sacrement. J'aime mieux croire ça...

Tu es trop mal peignée, d'ailleurs, pour avoir des pensées horribles, des pensées d'idole, et ton

geste d'Eve, je veux l'espérer, ne sera l'occasion d'aucune catastrophe.

Ma bienveillance est telle, aujourd'hui, que même le cerisier qui est derrière toi, ô Pierrette-Pauline, m'alarme très-peu, bien que je sache qu'il fut, autrefois, importé d'Orient par les croisés, en même temps que la lèpre et l'architecture ogivale. Cependant la Mère de Dieu est nommée Rose mystérieuse, il faudrait y faire attention. C'est si dangereux de toucher aux choses qui sont symboliques!

La création des fleurs est aussi parfaitement incompréhensible que la création des mondes. Mais après qu'Adam eut donné leurs noms à toutes les bêtes, comme il est écrit dans le Livre, ne voit-on pas qu'il dut nécessairement nommer par surcroît les fleurs? Qui pourrait dire le frémissement extatique de ce Père de tous les Prophètes, quand il lui fallut fixer ainsi à jamais l'essence de *Celle* d'entre ces créatures admirables qui devait être pour l'éternité la précise figure du Calice de la Rédemption!

Le plus beau rosier de la terre est à Assise. C'est celui dans lequel se roula tout nu saint François pour décourager le Démon. Ce rosier miraculeux a sept siècles et, chaque année, ses feuilles naissent éclaboussées du sang du Séraphique. Ton rosier, à toi, pauvre petite, est d'une autre sorte. Je présume, d'ailleurs, que le sang de n'importe qui sur ses feuilles t'épouvanterait. Les jeunes filles ont peu d'enthousiasme pour les héros, leur préférant de beaucoup les mufles. Pour ce qui est des Saints, elles ne savent même pas ce que c'est.

Les roses que tu cueilles sont, malgré tout, autant d'exemplaires visibles de la Rose au pistil de douleur d'où jaillit la Source de Sang qui coule sur

toi depuis bientôt deux mille ans. Prends garde seulement de percer tes jolis doigts, car il n'y a rien de plus semblable à la Couronne d'Epines qu'un buisson de roses.

C'est ainsi que je me représente le Chef adorable de Jésus à Gabbatha, c'est-à-dire au point culminant de la Passion, lorsque cent mille Juifs au désespoir criaient qu'on le crucifiât et que sa Mère lui sortait par tous les pores, — un buisson de roses!

JUILLET

Ah! ça, mais, qu'a-t-on fait des pauvres? Où sont-ils donc? Non seulement je ne les vois pas, mais je n'aperçois aucun objet qui me les rappelle.

Depuis quelque temps, je ne rencontre que des femmes extraordinairement vêtues qui se promènent ou s'immobilisent dans de beaux jardins. Pas un seul de ces guenilleux aimables, de ces chers crevants de faim qui mettent un peu de gloire dans les paysages et qui consolent de la puanteur effroyable des propriétaires.

Voyez cette haute dame qui porte sur sa robe bleue le signe du Lion, comme si elle voulait tout dévorer. Je n'ai pas la moindre envie de lui dire le moindre mot. Voilà trop longtemps que je m'épuise en harangues à ces créatures inférieures que je serais tenté de trouver parfois adorables si je les voyais sans le sou. Celle-ci n'a pas besoin de moi, c'est sûr. Elle est, d'ailleurs, fort occupée et ne m'accorderait aucune attention. Elle arrose des lys plus splendides que Salomon, bien qu'ils ne travaillent ni ne filent.

C'est pour cela qu'elle les soigne, les supposant symboliques d'elle-même, la fainéante et la parri-

cide, qui fait crucifier, à ses frais, le doux Sauveur chaque matin, et qui n'a pas même l'énergie de se lever pour le voir mourir!

Elle oublie ou ne veut pas savoir que ces mêmes fleurs expriment très-particulièrement la *pureté* qui peut convenir à quelques va-nu-pieds, mais qu'on doit reconnaître incompatible avec les devoirs du monde.

A-t-elle arrosé déjà ces magnifiques pavots que j'aperçois derrière elle? Que ce soient les pavots du sommeil ou ceux de la mort, ils me paraissent mieux assortis à cette femelle de damné. Ils éclatent au dehors et sentent mauvais au dedans. Et j'en découvre à perte de vue dans les jardins du voisinage, chez d'autres pachates qui les cultivent avec un non moindre amour.

— Mon Dieu! c'est à vous, maintenant, que je le demande. Qu'avez-vous fait de vos pauvres? Seigneur Jésus, où sont-ils? Je sais par votre Evangile véritable qu'il y en aura toujours, parce qu'il vous est impossible, tout Fils de Dieu que vous êtes, de vous en passer; parce que vous ne pouvez pas être une tête sans membres et qu'il faudrait que tous vos soleils se précipitassent le jour où il n'y en aurait plus.

Je sais aussi que c'est un pauvre qui doit tout accomplir, et je pense qu'à cette minute il fait tourner le monde sur son doigt, dans quelque taudis.

Miséricordieux Jésus! ne souffrez pas que les riches inondent la terre. Voici que le jour finit et que la nuit tombe. Envoyez-nous les douces lampes qui sont vos pauvres, les lampes calmes et de suave odeur qui éclairent votre Paradis et qui recèlent, par vertu divine, tous les torrents, toutes les cata-

ractes de lumière, toutes les conflagrations d'éblouissements que peut entrevoir l'intelligence d'un Séraphin.

AOUT

Voici un ciel d'une couleur assez menaçante, me paraît-il. Cette jeune personne que ses rubans bleus font ressembler à une enfant de Marie, ne devrait pas s'attarder au milieu de ces soleils et dans le voisinage de ces arbres sombres. Puis, il y a ces nénuphars emblématiques de chasteté qui pourraient bien attirer la foudre.

Ce mois d'août est, d'ailleurs, plein de mystères. Pour ne rien dire de saint Pierre-aux-Liens, ni de saint Laurent, il y a la Transfiguration, l'Assomption... la Décollation. Il me semble que ces fêtes sont invocatrices de cataclysmes, la dernière plus probablement que les autres.

Mais qui pense à celle-là? Lorsque l'Eglise a célébré le triomphe œcuménique de la Vierge, on dirait que tout ce qui vient ensuite succombe, tant l'effort a été immense ! C'est à peine si on voit passer saint Barthélemy dans sa belle robe de pourpre et le sublime roi de la Massoure et de Carthage sur son lit de cendres. Personne n'aperçoit la Décollation, le martyre de l'Homme absolument unique envoyé de Dieu pour être le témoin de la Lumière et par qui tous les hommes reçoivent la Foi.

Je tremble quand je vois une femme porter quelque chose. Fût-ce un panier de châtaignes au mois de décembre, il m'est impossible de ne pas penser au Chef de saint Jean. Je songe qu'il y eut deux femmes pour obtenir que cette tête inexprimablement bénie fût séparée de son corps et qu'ensuite il y en eut plusieurs autres pour la chercher dans

un horrible cloaque, en pleurant d'amour. Je me demande alors si toutes les femmes ne sont pas faites pour porter, de manière ou d'autre, le Chef de saint Jean et si ce n'est pas là leur loi profonde.

Va-t-en donc, jeune fille aux rubans bleus. Hâte-toi de fuir. Je ne sais comment je suis averti qu'un puissant orage se prépare. Va-t-en avec ta corbeille, avec *ce* qu'il y a dans ta corbeille, ô pucelle qui me fais peur !.. On a coupé la tête de saint Jean pour plaire à une jeune fille qui te ressemblait peut-être et voici saint Fiacre en personne qui amène la foudre dans son char...

Sauve-toi, te dis-je, et si tu crains Dieu, va te cacher dans l'église la plus prochaine. Fais-toi toute petite au pied de l'autel et prie comme tu pourras pour ceux qui ne connaissent pas le Précurseur, pendant que les vents et les tonnerres se déchaîneront sur le misérable monde qui a coupé la Tête de saint Jean.

SEPTEMBRE

Encore une rousse qui porte de prétendues fleurs ! Elle me regarde singulièrement comme si elle me croyait son juge. Hélas ! que je suis peu à craindre pour elle ! L'expérience a tué en moi le soupçon. Tout est si médiocre et si bête ! Où trouver aujourd'hui une vraie perverse, une héroïne de Balzac ou de Barbey d'Aurevilly; une femme plus ou moins belle, mais acoquinée à l'enfer, capable de dissimuler, pour l'effroi des âmes, quelque relique épouvantable sous des fleurs ?

Le décor, il faut l'avouer, suggère l'extase romantique. Nous sommes dans un jardin considérable, dans un promenoir d'infante, banal et grandiose. Mais la vanité de tout cela ! Combien de ces

châtelaines qui ont passé trente ans derrière un comptoir entre la commande et la facture et dont le lyrisme s'épuisa en des formules telles que ceci : « Et avec cela, Monsieur ? » ou « J'ai bien reçu votre honorée », ou « Je fournirai sur votre caisse un mandat de telle somme à telle échéance », etc. ! Raisonnablement une péripétie shakespearienne peut-elle être demandée à de tels cœurs, à de tels cerveaux ?

Qu'elle se rassure donc, la chère âme, au milieu de ses dahlias pâles et sous son sorbier ! Je ne rechercherai pas curieusement ce qu'elle porte non plus que ce qu'elle pense, trop certain que le néant serait ma trouvaille.

Puis c'est l'heure où tout va mourir. Marie vient de naître et l'Eglise est sur le point d'exalter la Croix. Après cela, que sont les formes de l'Art et les mouvements de la Poésie ? Voici l'automne. La nature est profondément, irrémédiablement découragée. A l'exception des chrétiens morts, si on met quelque chose en terre, c'est sans espérance. Les plantes font mal à voir. Pourquoi les femmes, qui sont à peine au-dessus des fleurs, garderaient-elles, au milieu de l'universelle agonie, quelque mirage de victoire ?

Or la tradition des poètes qui doit avoir son origine au fond du Gouffre, sous les magnifiques Vérités perdues, veut absolument que le triomphe de la Femme soit dans son *mystère :* mystère de ses yeux, mystère de sa bouche, mystère de ses attitudes, etc., mystère aussi, je suppose, de ses inexistantes pensées. Quelle pitié que cette guitare, quand on sait si bien que tout va mourir et que tout est mort !

Mais qui donc peut avoir besoin de vivre, quand

la Mère de Dieu vient au monde et que dire d'un triomphe humain, quand la Croix du Rédempteur est exaltée !

OCTOBRE

Laisse là ces feuilles, ma fille, je t'en supplie. Ne sens-tu pas que c'est un décor sublime ? Serais-tu de ces sottes qu'on voit toujours le balai ou le râteau à la main et qui ont de l'ordre une idée si basse que leur diligence effacerait jusqu'à la Beauté divine ? Est-ce donc pour balayer et détruire ces feuilles admirables qui épuisent en octobre les deux tiers de la palette que tu as arboré cette magnifique robe de safran ?

Personne, je le vois bien, ne t'a jamais enseigné que le platane étant, d'après le Saint Texte, un des arbres mystérieux désignés pour symboliser Marie, il est en même temps celui de tous dont le feuillage retient le plus longtemps et avec le plus d'éclat les adorables couleurs du soleil mourant.

Certes, je connais peu de chose d'une beauté aussi pénétrante que n'importe quelle jonchée de ses feuilles sur une pelouse, et le voisinage des plus beaux chrysanthèmes qui soient au monde n'ajouterait rien à la mélancolique intensité de cette vision.

Encore une fois, laisse donc ces pauvres feuilles.

Laisse-les tomber les unes sur les autres, jusqu'à ce qu'elles fassent une litière d'or au Bœuf de saint Luc. Je viendrai m'asseoir avec bonheur auprès de cette bête aimable, au-dessous de saint François et de saint Denys, celui-ci portant sa tête couleur d'améthyste en ses mains épiscopales, celui-là tout rayonnant des stigmates de Jésus-Christ.

Et si, ayant quitté ton râteau de petite bour-

geoise ordonnée, tu consens à t'éloigner dans la simplicité de ton cœur, tu verras peut-être les Anges Gardiens d'octobre à qui fut confiée la douce agonie de la nature.

Ah ! qu'on en a besoin de ces anges, quand on est des pauvres ! C'est le mois du dernier terme avant l'hiver, le plus effrayant des quatre. Voyant les forêts et les plus modestes bois dans leurs éblouissantes robes de brocart, les propriétaires se frottent les mains, en songeant à l'énorme tribulation des âmes. Ils se disent que voici leur gloire, puisque, pour les payer, il faudra nécessairement que de malheureux hommes s'exténuent, que des mères endurent la faim et que des petits enfants succombent.

Les petits enfants,... l'or des cieux, la Jérusalem céleste, l'éternelle patrie des membres torturés du Rédempteur... les propriétaires ! Ah ! Jésus, Joie des Anges et Père des pauvres, ayez pitié de nous !

NOVEMBRE

Enfin ! nous voilà au cimetière, le *Paradis terrestre*, selon Marchenoir. Quelle paix ! Quelle douceur ! Qui pourra dire le rafraîchissement procuré par la vue des tombes ? Ceux qui les habitent, grâces à Dieu ! n'en sortiront pas à leur gré pour tourmenter, une fois de plus, ceux qui ont encore à mourir.

Il est vrai que s'ils pouvaient s'évader, la terre ne contiendrait pas leurs supplications ou leurs cris de désespoir... Vive le silence !

Il n'y a pas de consolation terrestre comparable à ceci que tous les hommes doivent mourir et qu'en attendant le miracle de la fin des fins, il y aura

toujours, pour chaque génération pleine de clameurs, une correspondante génération silencieuse. Cent mille se lèvent, cent mille se couchent. Oh! la belle loi! Le désir d'enterrer quelqu'un pour crever soi-même un peu plus tard est tellement dans la nature de l'homme qu'on peut bien dire qu'il n'y a que l'Eglise qui soit miséricordieuse pour les trépassés.

Je veux croire que c'est avec la pieuse intention de parer une tombe que cette jeune fille cueille ces tristes giroflées d'automne. Elle n'a l'air ni grave, ni mélancolique dans sa robe criblée des flèches du Sagittaire. Pourquoi le serait-elle ? Ce n'est pas à son âge qu'on croit à la mort ou, si on y croit, c'est si vaguement et avec la ressource de telles effusions sentimentales !

Son histoire, sans doute, est d'une platitude extrême. On lui a dit, dès son âge le plus tendre, que tous les chemins mènent à Rome, qu'il n'y a pas de fumée sans feu, que les grandes douleurs sont muettes, que les affaires sont les affaires et que Dieu n'en demande pas tant. Munie de ce viatique, on lui a, de surcroît, enfilé un peu de grammaire, un peu de musique, un peu de poésie et d'arithmétique, et elle a lu des livres d'une jolie force, ceux de Paul Bourget, par exemple, dans les intervalles de la bicyclette.

Si elle va au cimetière le Jour des Morts, c'est, avant tout, parce que l'usage l'exige, peut-être aussi parce que la carcasse de son père ou celle de sa mère y moisit dans quelque trou et qu'il est plus convenable et plus touchant de s'attendrir sur ces charognes que de riboter dans un lupanar.

— Ma fille, hurle une voix désespérée qu'elle ne peut entendre, mon enfant cruelle, pourquoi n'as-

tu point de pitié de moi ? Je souffre des maux infinis. Si la fumée de mon tourment allait jusqu'à toi, tu tomberais morte, et la centième partie d'une goutte de ma sueur épouvantable t'allumerait comme une torche. N'as-tu donc pas une prière à me donner, rien qu'une prière, en ce jour de la Commémoration de tous les défunts ?

Si la misérable jolie fille entendait cela, elle croirait, d'après ses maîtres, à une *hallucination* et se dirait, doucement émue, que les morts sont bienheureux, puisqu'ils ont cessé de souffrir.

Retourne-toi donc, bête féroce, et regarde cet arbre dépouillé, cette ligne de tombes, ce soleil éteint !... Dans quelques heures tu vas mourir.

DÉCEMBRE

Dieu soit loué ! C'est la dernière. Elles vont avoir fini de défiler, ces belles filles étranges que l'admirable Grasset nous a successivement offertes comme des espèces représentatives de la vanité de tout ce qui passe. Ma lassitude est excessive et c'est avec une joie bien douce que je congédierai cette druidesse du Capricorne après laquelle il ne viendra plus personne.

Je n'ai que faire du gui dont elle a rempli son tablier. Qu'elle porte ce parasite à ceux qui lui supposent une vertu mystérieuse. Je lui demande seulement de prendre garde à ces belles roses de Noël qu'elle semble ne pas voir à ses pieds. Et puis, mon Dieu ! qu'elle s'en aille, qu'elle disparaisse dans son grand parc tout plein de neige !

Franchement, je n'en peux plus de toutes ces créatures sans Dieu qui finiraient par me faire oublier les Trois Mystères. Remise tes demoiselles,

mon bon Grasset. Elles sont plaisantes à regarder, je ne dis pas non, mais si mal élevées. Pas une qui m'ait laissé voir le moindre signe attestant qu'elle fût chrétienne. Et voilà pourquoi je n'ai pu les contempler sans tristesse ni, quelquefois, sans colère.

Rappelle-toi ce que je disais à la quatrième, à la ravissante qui porte sur sa robe couleur d'Orient l'hiéroglyphe du Taureau. A celle-là qui me paraissait avoir plus d'âme que les autres, j'ai parlé de mon âme, à moi, allant jusqu'à dire que c'était un monstre que rien ne pourrait assouvir. Elle n'a pas dû comprendre grand'chose à un tel discours. Que faire à cela? Tes Douze Filles, Eugène, sont des simulacres impies et je ne saurais leur parler une autre langue que celle des anciens *Témoins* qu'on écorchait ou brûlait vivants et qui furent nommés Martyrs.

A quoi servirait de rappeler à cette moissonneuse de gui que Jésus va naître à Bethléem où l'adoreront les Anges, les Pasteurs, les Rois, et où se rencontreront, pour le bienvenir de leur haleine, le Bœuf et l'Ane, symboles des Deux Testaments, accourus à la crèche de l'Enfant pauvre, en exécution de la consigne qui leur fut donnée par un prophète, il y a vingt-six siècles?

Elle me regarderait avec les grands yeux couleur de neige des idoles éternellement aveugles.

Que nous voilà loin des yeux ruisselants de pleurs qu'il faudrait avoir pour penser seulement à la Pauvreté adorable! Et à quelle distance infinie ne sommes-nous pas des yeux en forme de puits éternels que dut avoir la Samaritaine quand l'Emmanuel devenu grand lui demandait à boire!...

Et puis encore, et puis enfin, ô cher grand artiste,

qu'est-ce que tu veux que je dise à des zodiacales qui ne savent pas — entre autres choses — que la Rédemption du genre humain s'est accomplie dans le Signe des Poissons et que cela est écrit dans l'Evangile. C'est une chose qui les regarde, pourtant.

Des zodiacales, d'ailleurs, qui sont riches, n'est-ce pas à faire peur? A l'exception de la première qui bêche elle-même son jardin, toutes sont des marquises, jusqu'à cette dernière aux regards d'enfant qui est villageoise à la façon d'une princesse. Aucune d'elles ne manque de rien, la plupart sont évidemment des propriétaires. Le Zodiaque propriétaire!... Je succombe.

LÉON BLOY.

LA
MAISON DES SYLVIES

A Stuart Merrill.

Ta belle maison de Sylvie...
SCUDÉRY (*à Théophile*).

Dès qu'on a quitté les étangs de Commelle et les bords de la Thève pour entrer dans les bois, l'aspect des sites se modifie. Des allées vastes et taillées où le jour se tamise à moitié dans les feuilles, d'immenses et réguliers chemins d'ombre, la large Route du Connétable aboutissant au château, annoncent que Chantilly est proche. Déjà le nom de Sylvie est inscrit aux carrefours, se mêlant à ceux de Senlis, du Gros Hêtre et du duc d'Enghien. C'est un nom tutélaire et charmant qui domine la contrée. Des bois d'Ermenonville à ceux de Pontarmé, des Étangs à la Forêt de Coye, il plane et murmure; les eaux argentées de la Thève et de sa sœur La Nonette l'apportent de Loisy et de Chaalis. A Chantilly ce sera le nom d'une princesse. Ici c'est celui d'une jeune fille que Gérard de Nerval aima. C'était une villageoise; Gérard la connut à Loisy au temps de sa jeunesse. Son cœur en fut touché à jamais. Sylvie était dentellière; ses doigts de fée couraient tout le jour sur les fuseaux. Il n'y avait pas de plus belle fille aux environs et il fallait la voir danser au bal de Loisy, avec ses pieds menus, le corps souple et charmant, les traits animés, couverte du vaste chapeau de paille enrubanné des bergères. Ils se retrouvaient, tous les ans, à la fête de l'Arc. Là, ils sautaient sous les tilleuls au bruit du violon champêtre. Des tonnelles, peuplées de villageois, fusaient les rires et les chansons; des paysans endimanchés jouaient du cor et

du tambour et les archers de Senlis, ayant rendu le bouquet à ceux de Loisy, les flèches et les arcs des héros étaient enguirlandés de gui et de chèvrefeuille. Gérard aimait Sylvie : il lui prit un baiser.

D'autres fois, le poète et l'enfant quittaient Loisy, longeaient la Thève, s'égarant « à travers les prés semés de marguerites et de boutons d'or, puis le long des bois de Saint-Laurent, franchissant parfois les ruisseaux et les halliers pour abréger la route ». « Les pervenches chères à Rousseau » poussaient sous leurs pas. Gérard en cueillait pour Sylvie qui lui donnait, chaque fois, ses lèvres rouges en échange. Et d'autres jours encore, quand ils étaient las de la marche, le couple s'arrêtait ; et, pendant que, penchée dans l'herbe, Sylvie cueillait des fraises, Gérard, à haute voix, lisait l'*Héloïse*. A Othys c'étaient bien d'autres fêtes ! La tante de Sylvie y demeurait. Il arriva, une fois, que la dentellière y mena le poète. Gérard vit la maison douce et humble, partagea le repas de lait, de pain bis et d'œufs frais que servit la paysanne. Une tranche de lard frite grésilla dans la poêle ; Sylvie alla cueillir des cerises ; ce fut le plus délicieux des bonheurs. Le jour était doux, Sylvie était heureuse ; sa tante souriait dans les larmes et le portrait de l'oncle défunt, en costume des gardes-chasse de la maison de Condé, les cheveux poudrés, les yeux mutins et la lèvre rose, se penchait dans un cadre ovale.

Je pense que, guidés par la flûte champêtre, le chant des bouviers ou le bruit argentin de la Thève, Sylvie et Gérard vinrent d'Ermenonville jusqu'ici. Le pas de l'âne les guida à travers les fourrés ; il y avait du soleil sur les branches ; l'eau était transparente ; on voyait les écrevisses, au travers, se glisser dans les crevasses. Dans le panier qui pendait au côté de l'âne, Sylvie avait placé la dentelle aux fuseaux qu'elle portait à Chantilly ; l'habit de Gérard était romantique. Leur cœur à tous deux était allègre ; Sylvie passait la première dans le chemin. Ainsi eussent-ils été jusqu'aux étangs de Commelle, à Orry ou les pommiers de Louvres ! Le châ-

teau de la Reine Blanche les convia à son ombre; une source coule auprès; ils durent s'y abreuver et ce ne fut pas la moins charmante que cette scène où Sylvie, prenant le flot dans ses mains, le porta aux lèvres de Gérard altéré. Ici Gérard parla. Il dit toutes les belles légendes et comment Mme de Montfort, enfermée dans la tour du château par un époux jaloux, en sortait, tantôt sous forme de cygne et, d'autres fois, par le vivier, sous celle de poisson d'or. Il dit la fille du pâtissier « qui portait des gâteaux au comte d'Orry, et qui, forcée à passer la nuit chez son seigneur, lui demanda son poignard pour ouvrir le nœud d'un lacet et s'en perça le cœur ». Il dit la légende des moines rouges enlevant les femmes sur la route et les petits écoliers perdus. Il dit l'histoire affreuse de la fille du sire de Pontarmé « éprise du beau Lautrec, et enfermée sept ans par son père »; de la façon dont revint Lautrec de la croisade et de son désespoir à apprendre la mort de la demoiselle de Pontarmé. Gérard récita, à Sylvie enchantée, toutes ces belles légendes du voisinage. On était au pays des Sylvanectes; les saints s'y étaient montrés, jadis, aux bonnes femmes, avec les pieds et la barbe des Sylvains. Le sortilège de la forêt semblait s'étendre sans limite et, l'on savait encore l'endroit des étangs où Saint-Rieul discourait aux grenouilles, où saint Loup, saint Guy et saint Léonard apparaissaient pour monter le chemin au voyageur, aider au bûcheron accablé, au chevalier perdu. Au loin, des femmes riaient au lavoir en tapant sur le linge; leurs coiffes, en se penchant, effleuraient l'eau troublée. Sylvie, attentive, pensait à Mme de Montfort, à la demoiselle de Pontarmé, à Gabrielle que Henri IV aima. C'étaient peut-être elles, les lavandières penchées au bord de l'étang! Et ces enfants rieurs, jouant à peu de distance, sans doute étaient-ce les mêmes qu'enlevaient jadis les moines rouges ou que le méchant boucher de Clermont-sur-Oise attirait pour les tuer et les hacher ensuite pour les vendre à l'étal. Le grand saint Nicolas les avait ressuscités et ils

ne se souvenaient plus du boucher ni des moines cruels. Après quoi, ayant fini de parler, de rire et de s'aimer, le poète et Sylvie revinrent vers leur âne qui paissait des chardons. Et Sylvie amoureuse disait, en boudant, à Gérard :

— Je veux encore des légendes et savoir tout ce qu'il y eut de merveilleux par ici.

Mais ils entraient dans la forêt. Déjà le nom de Sylvie indiquait les allées. La jeune fille ne pensait pas qu'il y eût d'autres Sylvies ailleurs qu'à Loisy, Charlepont ou Chaalis. Alors comme ils arrivaient à ce carrefour de la Table où se croisent toutes les routes différentes, Gérard commença le plus merveilleux de tous les récits qu'il eût contés jusqu'alors, et comment le nom de Sylvie fut donné à « un bouquet de bois de Chantilly, dans lequel allait rêver si souvent le poète Théophile de Viau... ».

§

MADAME DE MONTMORENCY

Le doux nom de Sylvie flotte sur ces bois fameux, il emplit ces bocages comme celui d'une fée gracieuse de la forêt. Ecoutez : le vent dans les arbres et l'eau dans le canal des Morfondus, les pigeons qui roucoulent dans le Hameau et le cours de la Nonette qui descend, de Vineuil, en ruisseaux d'argent, n'ont pas de plus doux murmure, n'ont pas d'écho plus suave que ceux que le nom de Sylvie éveille dans ce parc tout empli de ses souvenirs. Sylvie, Sylvandre, Sylvanire, c'est comme un ordre de Sylves chanté par les poètes. Le nom charmant emplit ces sites admirables et verdoyants ; il est l'oiseau dans les charmilles, la libellule au long des chemins d'eau, le frisson du cygne sur l'étang. Les statues blanches et vénustes sont l'image de Sylvie. Sylvie est la reine de ces lieux ; les faisans de Chine et les perdrix lui font cortège ; les daims immaculés portent ses armes gravées au col ; des pages blonds et rieurs soutiennent sa traîne quand elle passe le pont, erre dans les prome-

noirs ou s'assied sur le banc. Sylvie, c'est, à l'ombre des marronniers, des châtaigniers et du lierre qui se forme en tonnelles, dans le calme des fourrés troublés seulement de la plainte du cerf qui brame ou du bruit de l'eau dans les viviers, le nom d'une femme belle, gracieuse et jeune qui protège les bêtes agiles et innocentes, embellit cette campagne et défend les poètes. Sylvie, c'est une dame du temps de l'Astrée. Le génie de l'Albane serait seul digne de retracer ses beaux traits, de peindre les boucles onduleuses qui retombent sur ce col et sur la gorge ornée de dentelles, de dresser sur ce fond de parc ancien, doré de toutes les gloires, l'image où Sylvie est visible ; seul, le vieux maître de Bologne saurait, dans le cadre d'un ciel idéalement bleu, sur une pelouse émaillée de fleurs, montrer Sylvie regagnant sa maison, lisant des vers ou flattant les oiseaux ; seul il pourrait animer de son pinceau le portrait de cette princesse adorable, habillée de velours et de dentelles de Chantilly, les cheveux semés de perles et les pieds chaussés de vair, se penchant au bord d'une eau que ne versent ni le Lignon ni l'Anqueuil, mais dont la Nonette emplit les vasques et fournit les cascades. Le peintre Bolonais est Italien et Sylvie l'est aussi. Son père, le duc de Bracciano, était grand général des galères de Toscane. Elle vient des Médicis. Les peintres l'appellent Diane ; ils trouvent qu'elle en a le front élevé, la chaste et noble grâce. Mais les poètes la nomment Sylvie comme il sied à une reine des bois. Sylvie, c'est Marie-Félicité des Ursins, duchesse de Montmorency...

Nous sommes venus de Commelle et de la forêt de Coye, guidés par ce doux nom ; il volait au-devant de nous comme une colombe ; et maintenant nous voici dans le parc même où Sylvie attendait les poètes. Ceux-ci y venaient en troupe, apportant l'ode ou le compliment. Mme de Montmorency aimait les belles-lettres, et M. le duc aussi. Les poètes, par allusion, le nommaient, dans leurs louanges, Alcide ou Corydon ; ce prince tournait lui-même fort bien la stance. Son amour pour Mme de

Sablé ne le rendait ni moins brave à la guerre, ni moins empressé auprès de la duchesse. Ainsi le cœur du duc Henri pouvait contenir plus d'amour que celui du vulgaire des hommes. Et s'il battit jusque sur l'ultime échafaud où le fit monter M. le Cardinal, c'est moins d'appréhension devant la mort que de regret à tous les souvenirs de bonheur que lui rappelaient aussi bien l'une et l'autre de ces femmes bien-aimées. Au reste, Sylvie ne fut jamais sévère aux faiblesses d'Alcide. M. le duc le savait bien. Ils sont de lui les vers de ce quatrain qu'il adressa à Mme des Ursins, de la guerre du Languedoc, et où il semble implorer sa grâce amoureuse :

La rose et le serpent d'Ursine
Ont un naturel si benin
Que la rose n'a point d'épine
Et le serpent point de venin.

La rose et le serpent ornaient les armoiries de la duchesse. En se mêlant au blason des fiers Montmorency, ils gardèrent l'aimable douceur de Marie-Félicité.

Mme de Montmorency ne savait point haïr. Les pauvres poètes sont des fous. Cette princesse le savait. Elle a été adorable pour eux. Mairet, Boissat, Saint-Amand, M. de Scudéry trouvèrent, plus d'une fois, asile auprès d'elle. Il était juste qu'ils la chantassent ; il fut bien que le meilleur et le plus malheureux de tous, que le pauvre Théophile célébrât la maison où elle le recueillit. C'est une suite des dix plus gracieuses odes que Théophile ait faites que celles de cette *Maison de Sylvie* « semi-mythologiques, semi-descriptives » et où Gautier, qui s'appelait Théophile, comme notre poète, reconnaît « un grand nombre de beautés ».

On sait les colères que le poète souleva à l'époque, autant par sa conduite que par la part qu'il était accusé d'avoir prise au *Parnasse satyrique*. Toute la moinerie, les sergents d'armes et le Châtelet furent à ses chausses ; « le jésuite Voisin, qui — dit Gautier — suborna des témoins, et, par l'entremise du père Caussin, jésuite,

confesseur du roi, obtint un décret de prise de corps » le jésuite Reynault et d'autres encore que cite Philarète Chasles : « le boucher Guirbert, de la rue Saint-Martin, le bourgeois Mercier, de la rue Saint-Denis, le prévôt Le Blanc, l'écolier Sajot, l'avocat Anisé, le déclamateur Garasse » jésuite encore et nombre d'autres moines l'insultant en latin. Théophile, accusé d'impiété, d'immoralité et de toutes sortes de vices obscènes, dut s'enfuir de Paris, quitter ces lieux de délices : le Cormier, l'Isle-au-Bois et le cabaret de la Pomme-de-Pin. Menacé pour ses propres vers et aussi pour ceux qu'il n'avait pas faits et dont Sigongne, Berthelot, Motin, Bergeron, du Rosset, Régnier et tous les autres étaient les auteurs, il songea à se cacher chez M. le duc. Les clameurs le suivirent jusques à Chantilly, le latin du père Reynault et celui de ce petit père Caussin, que Richelieu appelait le « plus malicieux de tous les moines » lui sifflant aux oreilles comme balles d'arquebuse.

— « Allez au feu, bélître, allez, disciple de ce grand buffle de Luther; allez avec vos écrits, empoisonneurs d'âmes, » lui criait, de sa voix de fausset, le mordant père Garasse. Et le petit père Voisin d'enfler l'invective en sa gorge criarde, afin que les Messieurs du Châtelet l'entendissent : — Allez « libertin, yvrongne, mouscheron de tavernes, esprit insensible à la piété, confrère de la bouteille » !

Et *le Mercure françois*, à la rescousse, l'accusant de « vers indignes d'un chrestien, tant en croyance qu'en saletez ». Ah! il était temps de gagner la châtellenie de Chantilly, de se mettre sous l'appui de très haut et très puissant seigneur de Montmorency! Le Parlement instruisait rapidement l'affaire et le roussi du bûcher flambait déjà aux grègues du libertin...

Ah! bienheureux asile, inappréciable retraite, domaine des arbres et des oiseaux où le reçut « Sylvie à la robe blanche » ! Les plus belles heures que Théophile ait vécues se sont écoulées là. Elles se sont passées à chanter ces beaux lieux, à vanter cette retraite, à louer ces par-

terres, ces charmilles et ces eaux, à offrir à Sylvie le bouquet de ces dix odes où elle est célébrée :

Dans ce parc un valon secret
Tout voilé de ramages sombres,
Où le soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Presse d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent
Et donne une frescheur si vive
A tous les objets d'alentour
Que mesme les martyrs d'amour
Y treuvent leur douleur captive.
Un estang dort là tout auprès
Où ces fontaines violentes
Courent et font du bruit exprès
Pour esveiller ces vagues lentes...
Là, Mélicerte en un gazon,
Près de l'estang qui l'environne,
Fait aux cygnes une maison
Qui lui sert aussi de couronne...

Eux, ces cygnes immaculés, voguent sur les bassins. Mme de Montmorency ne porte pas une robe plus blanche que leur plumage :

L'estang leur preste sa frescheur,
La naïade leur verse à boire ;
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'esclat d'une couleur d'yvoire...

La torride chaleur d'août ne pénètre point ces fourrés défendus par le lierre, les grimpantes glycines et le chèvrefeuille parfumé. Il fait meilleur ici, dans ce mystérieux « cabinet de verdure »

Enceint de fontaines et d'arbres,

dans ce radieux jardin

Où Sylvie en ses promenoirs
Jette l'esclat de ses yeux noirs

qu'à Paris, au milieu des sorbonnages, des mauvais moines et des gens du guet.

« Cependant que Théophile se promenait tranquille dans les belles allées de Chantilly (1) » discutant, sous les doctes regards de Sylvie, avec Mairet qui venait le rejoindre, jusque dans sa retraite, Boissat et ce bossu spirituel : Sanguin de Saint-Pavin, le Châtelet instruisait toujours. Le 25 août 1623, au milieu d'un grand concours de populaire, des bannières des confréries et des hommes d'armes du roi, le procureur faisait dresser un grand mannequin sur la place de Grève; un écriteau y était accroché avec le nom de Théophile et une banderole où ces mots étaient peints en lettres vives : « *Impie, athée, blasphémateur.* » En même temps, le feu y était mis et une grande flamme s'élevait au-dessus de la place, réjouissant de son éclat ceux qui étaient là. Ainsi rôtissait Théophile à Paris,cependant que le poète, caché chez Sylvie, continuait de chanter d'une voix forte et douce

Ce lieu
Où la vertu se refugie
Et dont le port me fut ouvert
Pour mettre ma teste à couvert
Quand on brûla mon effigie...

Maison bienheureuse de Sylvie ! Le génie de Théophile t'a construite des mailles fines de ses vers, des lianes souples de ses odes. Il a aimé à rêver sous le couvert de ces arbres où Henri IV vint chercher jadis les beaux yeux de M^lle^ de Condé :

Sous ce toit, loin des courtisans,
Alcandre a mille fois gousté
Ce qu'un cœur a de volupté
Quand il trouve un lieu solitaire...

il a, comme un sylvain fourchu, un faune des vieux âges, divinisé ces sites, vanté ces terrasses, accordé sa chanson au dessin de ces allées, de ces torrents et de ces bois

(1) Philarète Chasles, *les Victimes de Boileau : Théophile de Viaud* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^er^ août 1839).

Pour laisser avant que mourir
Les traicts d'une peinture
Qui ne puisse jamais périr
Qu'en la perte de la Nature...

il a dit « ces bastiments orgueilleux », ces « promenoirs merveilleux » ; il a chanté les paons, les cygnes et les perdrix, toute la faune héraldique qui suivait Sylvie à la marche,

Ces daims que la honte et la peur
Chassent des murs et des allées...

et ces oiseaux qui :

... planent sur leurs eslerons
Et voletent aux environs
De Sylvie qui les regarde...

Ce qu'a dit aussi Théophile ce sont :

Ces arbres bien ornez!

Alors son chant se fait plus discret, plus pénétrant et plus charmant encore :

Je suis ravy quand je contemple
Que ces promenoirs sont bornez
Des sacrez murs d'un petit temple...

Le poète n'a pas de mots assez caressants; de phrases assez charmeuses, d'assez murmurantes rimes pour donner la louange au parc et à la maison, à l'étang poissonneux, aux promenoirs couverts d'ombre :

Une goutte d'eau, une fleur,
Chaque feuille et chaque couleur
Dont Nature a marqué ces marbres,
Mérite tout un livre à part
Aussi bien que chaque regard
Dont Sylvie a marqué ces arbres.

Cette *Maison de Sylvie* est le doux asile accueillant. Depuis les heures puériles où il jouait, enfant, près de son petit village agenois, dans les frais paysages de Boussère tout imprégnés de lavande et semés de genêts d'or, Théophile n'a connu repos plus heureux, plénitude plus

charmante, plus enveloppant oubli. Sylvie accomplit ce miracle de rajeunir cette Muse de Théophile souillée aux pamphlets et aux chansons à boire, de rafraîchir cette voix habituée aux refrains bachiques, de ramener sur cette face disgracieuse, « osseuse et sèche (1) », un peu du bienheureux espoir. Plus tard, quand les gens d'armes de M. le lieutenant de police l'auront saisi au Châtelet il se souviendra encore que nul lieu du monde n'est plus beau, nul séjour plus heureux. Ah! maison de Sylvie comme il vous aimait :

Les plus durs chesnes, entr'ouvers
Bien plus tôt de gré que de force,
Peindront pour elle de mes vers
Et leurs feuilles et leur escorce,
Et quand ils les auront gravez
Sur leurs fronts les plus relevez,
Je sçay que les plus fiers orages,
Ne leur oseront pas toucher.

Et puis, comme il aimait Sylvie elle-même, comme Mme de Montmorency occupait une belle place dans son cœur! Jeté aux culs-de-basse-fosse de la Conciergerie, dans le cachot même de Ravaillac, livré à ses ennemis mortels, aux procureurs et aux jésuites, il pense à la très haute dame qui le reçut dans sa maison et le cacha dans les bois. Il lui écrit sous le nom de Diane. Mme de Montmorency était si parfaitement fidèle au duc Henri que personne n'eût jamais osé la comparer à d'autre déesse qu'Artémis la chaste : « Je vous rendrai toujours, lui écrit Théophile, une si parfaite et si respectueuse obéissance que vous n'aurez point à vous repentir d'avoir sauvé la vie au pauvre Actéon. » Aux heures où il pleure dans la geôle infâme, avec les mécréants et les voleurs,

son œil qui suit son désir
Voit Chantilly dans ces ténèbres...

Chantilly est le bon refuge. C'est là qu'il revenait après les fatigues de la guerre où il avait suivi M. le Duc. « Un accueil bienveillant mêlé d'admiration et de pi-

(1) Théophile Gautier, *les Grotesques*.

tié (1) l'y attendait toujours. » Après l'expédition à l'île de Ré « les ombrages de Chantilly abritèrent de nouveau le pauvre poète perclus des rhumatismes que la Conciergerie lui avait légués ». Bientôt il ne tarda pas à mourir. Il fut vivement regretté de toute la maison de Montmorency. M. de Scudéry lui éleva un beau tombeau en vers et écrivit une préface à ses œuvres. A l'instant de passer, il avait demandé « avec insistance un hareng-saur à son ami Mairet », lequel lui refusa, craignant que cela ne lui fît mal. Ce fut la dernière fantaisie de ce délicieux homme. Ceux qui l'aimaient envièrent par la suite une mort qui le dispensa d'être témoin des malheurs qui allaient fondre sur M. et Mme de Montmorency.

Boissat l'Esprit, Jean de Mairet restèrent fidèles à Sylvie dans l'adversité. Mairet charmait les heures avant-coureuses du plus grand de tous les deuils de la verve impromptue de sa muse. Tantôt c'était le duc Henri lui-même à qui il donnait la louange :

Là, dans l'effroi des canonnades,
Ton fier visage a moins pâly
Que quand tu fais des promenades
Dans tes jardins de Chantilly.

et, d'autres fois, il dédiait à Sylvie des pastorales, composait pour elle de belles odes et lui lisait ces stances où il vante sa beauté :

Belles fleurs, beau miroir d'une ferme beauté
Puisque vostre durée
Par l'espace d'un jour de printemps ou d'esté
Est souvent mesurée,
En est-il parmi vous dont la vive fraischeur
Esclate en telle sorte
Qu'elle soit comparable au teint plein de blancheur
De celle qui vous porte?
On ne voit point en vous tant de riches couleurs
Comme on remarque en elle
De rares qualités, qui croissent comme fleurs
Dans une âme si belle!

(1) Ph. Chasles, *ib.*

Hélas! ces belles roses devaient bientôt s'éteindre des joues de Sylvie, ses beaux yeux se noyer de larmes et sa jeunesse se flétrir sous les vêtements de deuil. La disgrâce qui devait entraîner la perte de M. le Duc commença à l'affaire du château de Monceau où ce prince en était venu, par suite d'une dispute avec M. de Chevreuse, à mettre l'épée à la main devant le roi. Louis XIII exigea que M. de Montmorency se retirât quinze jours à sa terre de Chantilly, cependant que M. de Chevreuse retournait, pour le même temps, à son château de Dampierre. Ce fut le commencement de l'irritation qui amena M. de Montmorency à se jeter dans le parti de Monsieur et à s'armer contre le roi. On sait ce qu'il en résulta et comment Sylvie revint de Toulouse, moitié morte de stupeur et d'angoisse, après avoir vu tomber sous la hache du bourreau la chère tête de son époux. Après quoi elle alla à Moulins où elle fit faire au mort un beau tombeau, puis se retira chez les Visitandines de cette ville où elle ne tarda point à devenir supérieure. De tous les fidèles amis d'une maison si illustre, Jean de Mairet fut celui qui se montra le plus attaché. Malgré ce qui eût pu lui en coûter, il brava jusqu'au ressentiment de M. le Cardinal lui-même et eut le courage de dédier son *grand et dernier Solyman* « à très haute, très vertueuse et très inconsolable princesse Marie-Félice des Ursins, duchesse de Montmorency ».

Celle qu'avaient chantée tant de poètes, dont tant de peintres avaient tracé l'image, que le plus noble des hommes avait aimée, acheva de vieillir sous le voile, enfermée à Moulins, dans une petite chambre close au jour, tendue de noir comme un tombeau, à peine éclairée de quelques cierges. C'est là que M^me^ de Chantal vint la voir et lui porter le salut de saint François de Sales; c'est là que la vinrent visiter les princes les plus grands du monde, la pauvre veuve de Charles I^er^, dont le malheur était égal au sien, M^mes^ les duchesses de Longueville et Châtillon. Cette vie, jusque-là consacrée à l'amour, aux belles-lettres et aux arts, s'acheva dans la

plus vive contrition de la piété. Le cœur de Sylvie, recueilli avec le dévidoir, la quenouille et un petit portrait qu'elle avait laissés, est conservé à Nevers chez les dames de la Visitation. Son corps est à Moulins auprès de celui de son époux dans le beau tombeau sculpté par François Anguier. Mais son souvenir est toujours à Chantilly; Il habite dans le parc et dans cette maison qu'a célébrés Théophile. C'est lui qui chante encore dans la voix des oiseaux, le murmure des bassins et celui des feuillages. Il emplit ce coin du monde, solitaire et charmant, d'une mémoire qui ne peut pas périr. Le nom de Sylvie est inscrit sur les arbres, il nomme la maison, il habite les charmilles et du plus loin qu'on vienne il revit dans le concert des mille voix de la forêt...

§

CLAIRE-CLÉMENCE DE MAILLÉ-BRÉZÉ

Sanctifiée du souvenir de « Sylvie à la robe blanche », la maison, désormais impérissable de ce qu'un poète l'avait chantée, s'entoura de plus d'attrait invisible et charmant. L'Amour y fut pleurer comme à un refuge, et, sur les pas de Théophile et de M^me^ de Montmorency, d'autres hommes sensibles et d'autres dames amoureuses vinrent dans cette douce retraite méditer loin du bruit et des fêtes que menaient constamment les Condé au Château. Condé lui-même, le vainqueur de Lens et de Rocroy, y vint promener sous les charmilles avec sa belle du Vigean. Las de la magnificence des canaux peuplés de cygnes, des parterres bien ornés d'où montaient les jets d'eau, de toute la pompe un peu froide des terrasses, des pelouses et des massifs plantés de carreaux de l'invention des jardiniers, M. le Prince se réfugiait souvent dans ce lieu de retraite; il s'y épanchait, auprès de son amie, de tout l'ennui des spectacles où sa gloire le forçait de paraître. Et il y avait bien d'autres dames! Marie de Hautefort, M^mes^ de Longueville et de Chevreuse, M^lles^ de Bourbon et de Montpensier, M^me^ de Montbazon et maintes belles personnes qu'attiraient à Chantilly

les réjouissances de toutes sortes dont les loisirs intermittents de la paix permettaient à Condé de les distraire. Ombrages couverts, paysages faits à souhait, jardins fantaisistes à la française, pièces d'eau peuplées de truites et de carpes, dont une nacelle pavoisée fend l'onde d'une rame légère, délicieux refuge de fiction et de poésie, que de cortèges d'amants et d'amantes, de princesses et de poètes ont vu passer vos marbres mythologiques, les dieux engaînés dans la pierre et les tritons de bronze immobiles sur la rive! Les daims immaculés et les biches plaintives qui avaient vu Sylvie, jadis, se complaire à les admirer quittaient leur solitude pour venir manger à la main des dames. Les paons et les perdreaux, perchés sur les rampes de marbre, offraient la beauté de leurs plumages à l'eau qui les mirait. Les étangs ombragés se troublaient du bruit léger que faisaient les colombes en y buvant. Et, sous le couvert des charmilles, de fugaces apparitions de chairs et d'étoffes mêlées révélaient la présence de nymphes qui folâtraient et venaient jusqu'à la rive pour baigner leurs pieds nus. Entre les branches luisait le toit d'ardoises de la maison de Sylvie. Un escalier à balustres en précédait l'entrée; du sable fin criait sous les pas, une belle allée de treillages y offrait ses arcades de verdures; des guirlandes de roses, de vignes et de clématites retombaient en murailles odorantes; une vasque, au milieu, gémissait; des mystères du bois montaient des parfums enivrants; le printemps adorable chantait dans le bruit des ramures et le murmure des colombes en apportait le frisson jusqu'au seuil de la maison charmante où, Sylvie éplorée et nouvelle, venait se réfugier dans les larmes et le chagrin la pauvre Claire-Clémence de Maillé-Brézé!

Ah! que triste avait été la journée où cette jeune personne, quittant la maison de son père, le vieux maréchal de Brézé, entra dans celle des Condé, pour être mariée à M. le Prince! De cette heure commença la longue et dure vie amère qui la liait à un homme qui ne l'aimait pas, à une famille qui la détestait et ne cessa une seule fois de

la mortifier. Ce n'était pas que la nouvelle princesse de Condé fût très laide. Mme de Motteville dit qu'elle « avait les yeux beaux, le teint beau et la taille jolie »; Lenet ajoute « qu'elle était bonne, belle et autant agréable qu'il y en aist à la cour »; et, l'émail de Petitot, qu'on peut aller contempler au Louvre, loin de lui être désavantageux, permet d apprécier une beauté qu'elle avait charmante. Sans doute, Mlle de Brézé n'avait point appris à connaître, auprès de ses gouvernantes provinciales, de l'habitude des cours. Son père, vieux guerrier fruste et libertin, n'avait jamais songé à la doter de belles manières, et, bien que Mlle de Brézé ait eu beaucoup de dons naturels, ceux-ci s'étaient développés de telle sorte qu'ils ne pouvaient point suffire à affronter l'élégance précieuse de Chantilly. Il n'y eut pas, dès le premier jour, d'humiliations que ne lui fissent endurer les princesses. Charles Asselineau, qui a laissé une vie de la pauvre Claire-Clémence, écrit que « sa belle-mère, Charlotte-Marguerite de Montmorency, la méprisait; Mme de Longueville, sa belle-sœur, ne l'estimait pas; Mlle de Montpensier déclare qu'elle lui faisait pitié ».

M. le Prince — alors duc d'Enghien — ne l'avait épousée que par contrainte; il fut très longtemps à la tenir à distance et ne consentit à lui rendre, pour la première fois ses devoirs, que parce que le cardinal de Richelieu, dont Mlle de Brézé était nièce, lui en avait fait porter à demeure l'ordre formel. Un instant seulement, la distance sembla se rapprocher entre les époux. Ce ne fut pas, comme on pourrait le croire, à la venue de M. le duc de Bourbon, qui fut le fils unique que Mlle de Brézé ait eu de M. le Prince, mais bien plutôt au moment des affaires de la Fronde. La conduite de la pauvre Claire-Clémence s'y montra si vaillante et M. le Prince en fut si touché qu'il lui manda du Hâvre un exprès où il l'assurait de l'attachement de son cœur pour elle : « Il me tarde, Madame, disait le Prince, que je sois en état de vous embrasser mil fois pour toute l'amitié que vous m'avez témoigné, qui m'est d'autant plus sensible que

ma conduite envers vous l'avoit peu méritée; mais je sçauray si bien vivre avec vous à l'advenir, que vous ne vous repentirés pas de tout ce que vous avés faict pour moy, qui fera que je seray toute ma vie tout à vous et de tout mon cœur. »

Revenue de Montrond à Chantilly, à petites journées de voiture, avec son fils dans les bras, la princesse trouva cette lettre que lui porta son fidèle serviteur Lenet, et qui semble bien être la plus grande preuve d'amour que l'inconstant prince lui ait donnée en sa vie. Cette lettre est là. « Elle la prend, dit Asselineau (1), elle pleure, elle la baise; elle la relit, elle veut la savoir par cœur (car elle peut la perdre!); puis elle choisit sur sa toilette son plus beau ruban (un beau ruban *couleur de feu!*), et y coud cette précieuse lettre, pour la pouvoir toujours porter sur elle, sous son vêtement, — sur sa chemise, — dit crûment Lenet, qui ajoute que ce délire de joie dura jusqu'au lendemain. » Après quoi elle vint tout d'une traite à Paris se jeter aux pieds de la Reine pour lui demander la grâce de M. le Prince...

Maintenant, quand la Princesse vient au bosquet de Sylvie et se glisse furtivement, comme en faute et les larmes aux yeux, dans la petite salle Marie-Félice que Mme de Montmorency habita, c'est pour y relire le billet brûlant où le Prince lui assure « qu'il sera toute sa vie à elle et de tout son cœur ». Ce billet enflammé, Claire-Clémence l'a caché près de son cœur et son sein, en battant, en devine le contact. Il est noué d'un ruban à la couleur de son amour. Ce sentiment est, chez Mme de Condé, si grand pour M. le Prince qu'il touche à l'adoration. Que de vœux a formés cette parfaite amante pour voir revenir à elle le héros admirable qu'elle n'approche qu'en tremblant! Que grands sont ses désirs de pouvoir le convaincre de tout le feu dont elle brûle pour lui et comme ses yeux en larmes s'essuient rapidement, déjà prêts à sourire, comme s'il allait paraître, rien qu'au

(1) Charles Asselineau : *Vie de Claire-Clémence de Maillé-Brézé, princesse de Condé* (Paris, 1872).

bruit que font les pas des promeneurs dans les chemins du bosquet ! Son souhait le plus ardent serait que Condé se montrât sur le seuil, la prît entre ses bras et la tînt contre lui un instant comme il fit à Marthe du Vigean, avant qu'elle entrât au cloître des Carmélites.

Hélas ! les malheurs politiques n'ont que peu touchés M. le Prince et la nouvelle Sylvie serait seule à pleurer si, parfois ne se glissait, à pas lents dans son ombre, quelqu'un des gentilshommes de sa suite. M. de Saint-Mégrin, Coligny-Saligny ou ce marquis de Cessac, qui l'aida autrefois à revenir de Montrond avec son fils, et que le même Coligny tua, plus tard, à Bordeaux, d'un coup de lame donné en duel. Mais la Maison de Sylvie est protectrice, et si Mme la Princesse de Condé y fut aimée de ces Messieurs, c'est de la même façon, qu'au même lieu, Mme de Montmorency le fut de Théophile de Viaud. La maison où Sylvie a passé n'est que le discret refuge de celles et de ceux que l'amour chaste a blessés. C'est un temple dans les bois gardé par les colombes. Les dernières fois que Mme de Condé y vint seule ou suivie d'un de ses gens, ce ne fut que pour relire à satiété, dans le cadre d'un des endroits les plus beaux et les plus solitaires du monde, ce billet où M. le Prince lui avait fait, sans la tenir, la promesse de l'aimer...

Mme la Princesse ne devait plus revoir ces beaux lieux, ni, de sa clef d'argent, ouvrir la petite porte de la maison discrète où elle vint plus d'une fois cacher sa peine et ses larmes. On sait ce qui lui arriva et comment, se trouvant à Paris, au Palais Luxembourg, l'un des gentilshommes qu'elle affectionnait le plus pour sa courtoisie à la servir, M. de Rabutin, parent du comte de Bussy, se prit de querelle devant elle avec un valet du nom de Duval, dégaîna contre lui et visa si bien le drôle, au moment où Mme de Condé s'interposait, que la pointe de l'arme alla se planter dans la gorge de cette Princesse où elle ouvrit une blessure sanglante. L'affaire n'eut pas que de suites judiciaires. M. de Rabutin gagna l'Allemagne, où il fut tenter fortune sous les drapeaux de

l'Empereur. Duval, protégé de M. le Prince, réussit à s'enfuir avant que le Châtelet s'en mêlât et Mme la Princesse demeura humiliée, souffrant moins de la blessure qui lui était faite que de toutes les calomnies qu'on répandit contre elle. Celles-ci prirent un tel corps, touchant le cas des deux hommes qui s'étaient battus pour elle, qu'on soutint que c'étaient ses amants et que M. le Prince, outré de ce que Mademoiselle en avait ri à la cour devant le Roi, obtint de celui-ci que dès que Mme de Condé serait guérie on la mènerait en prison à Châteauroux. Le plus odieux est que M. le duc de Bourbon poussa son père à cette extrémité et que Mme la Princesse, trompée par son fils et par son mari, victime de toutes les haines familiales qui ne lui pardonnaient pas d'être la nièce de Richelieu, mourut ainsi dans la honte et dans le déshonneur, loin de cette Maison de Sylvie qui fut peut-être le lieu du monde où elle eut le plus de bonheur, à cause du calme qui y régnait, du décor de verdure et de l'amitié des biches et des colombes charmantes qui y venaient manger et boire dans sa main...

Le deuil enveloppa à nouveau ces lieux agrestes et solitaires. Pour la seconde fois, la porte resta close de la Maison de Sylvie. Segrais et Sarrazin ne songèrent plus à la chanter, le malicieux Santeul la délaissa. Ce « La Fontaine de collège au gros sel », comme Sainte-Beuve a appelé ce prêtre poète latiniste, las de rimer ces *Chantilliennes*, où il avait célébré le château, le hameau et les jardins de Chantilly, délaissait le ton de ses odes à Le Nôtre et à la Quintinie, pour louer la naissante cour de Sceaux où la duchesse du Maine le conviait. La Bruyère, vieux et podagre, ne s'égarait plus sous ces ombres où il était venu, du temps de Mme de Condé, rêver de Mme de Boisfranc de Belleforière ou de cette Mme de Boislandry qu'il a peinte sous le nom d'Arténice. Mme la duchesse de Longueville, retirée à l'Abbaye de Port-Royal-des-Champs, ne menait plus ses pas en un lieu où son frère, par le fait de l'exil de Mme de Condé, avait porté le silence et la mort. Mlle du Vigean était aux Carmélites, et

Mademoiselle à la merci de Lauzun. Aucun de ceux et de celles dont la présence avait donné du lustre aux bosquets, aux charmilles et à la maison ne s'égarait plus au domaine de Sylvie. Ces princes et ces princesses s'étaient retirés du monde ; les poètes étaient morts ; M. le Prince était devenu sénile et bougon, M. le duc son fils commençait à l'être et aucun de ceux qui venaient ici jadis en pèlerinage ne songeait plus à porter l'offrande d'une fleur ou d'une ode à ce Temple dédié à l'Amour par Sylvie.

§

MADEMOISELLE DE CLERMONT

La Maison ne se rouvrit que pour les noces de M. le Prince de Conti avec M^lle^ de Blois. L'amour rentra en vainqueur dans cette retraite agreste, d'où il était parti en larmes et pleurant pour l'exil. Ce fut le malicieux abbé de Chaulieu qui donna le compliment aux mariés. Aux pampres et aux lambrusques qui retombaient en festons au-devant de la fenêtre de la chambre nuptiale, il suspendit ces

COUPLETS IRRÉGULIERS

Faits pour être chantés à la porte de la Maison de Sylvie, à Chantilly, où devait venir coucher M. le Prince de Conti, deux jours après son mariage, en 1687.

Séjour délicieux, retraite consacrée
A chanter autrefois les peines de l'amour,
Vous êtes, dans cet heureux jour,
Pour ses seuls plaisirs préparée.
C'est à toi, prince charmant,
D'achever la métamorphose,
En y faisant tout autre chose
Que d'y soupirer vainement.

Puissant dieu des jardins, que tout amant révère,
Prête-nous un secours à présent nécessaire ;
Viens répandre en ces lieux tes dons et ta vertu

Sur un jeune héros qu'un doux hymen engage,
Qui, malgré son grand courage,
Nous paraît trop abattu.

Tel époux de bonne mine,
De grand air, de taille fine,
Pour les combats d'amour paraissait un trésor,
Dont l'épouse en confidence
Dit après l'expérience,
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Qui veut aller trop loin, prince, souvent recule.
Modère un peu ton amoureuse ardeur :
Pour avoir la valeur d'Hercule
On n'est pas obligé d'en avoir la vigueur.

Adieu, c'est assez brocardé.
Satisfais tes devoirs, contente notre envie :
Fais de la maison de Sylvie
Sortir, si tu peux, un Condé.

Mlle de Blois était fort belle et valait que son époux se donnât la peine d'écouter les conseils de l'abbé. Sur le toit de la maison où Sylvie pleura, les pigeons recommencèrent à roucouler ; ce lieu d'amour se repeupla de tous les hôtes qui l'avaient laissé. Les paons aux queues brillantes et les faisans de Chine repeuplèrent les bocages désertés et le rossignol des nuits, comme au temps de Mesdames de Montmorency et de Condé, se reprit à pousser ce chant sonore que continua, en le prolongeant, l'écho de la forêt. Ainsi était rompu le désolant sortilège qui pesait sur ce refuge adorable et gracieux. Mlle de Blois, du rire léger de ses dix-huit ans, chassa le deuil et le regret de ce temple consacré à l'amour malheureux. Cette jeune Sylvie ne fit que s'arrêter une nuit au pavillon champêtre où elle ramena les Muses. Mais la Maison ne se referma plus. Et quand, près de quarante ans plus tard, Mlle de Clermont y vint, avec M. de Melun, vivre son roman d'amour, elle trouva encore au clavecin les couplets à chanter de l'abbé de Chaulieu noués d'un ruban éteint et jaunis par le temps.

M. le duc de Bourbon fit beaucoup pour l'embellissement de toute la partie du parc qui entoure la Maison.

Le duc de Saint-Simon a écrit à quel point le fils des Condés aimait cet endroit et les milliers de livres qu'il donna pour en étendre les limites, les verdures en compartiments et l'importance des eaux. Les superbes écuries qui précèdent le château datent aussi de ce temps-là. Elles disent la splendeur des équipages, le luxe des meutes, le nombre des piqueurs et rappellent le souvenir de ces chasses fameuses où M. le duc conviait le Roi, le Régent et ses filles, enfin tous les princes, à ces parties champêtres que Mlles de Charolais et de Clermont, ses sœurs, rehaussaient de leur présence. Le hameau ne fut ajouté que dans la suite, aussi bien que le jardin anglais, le pavillon romain, le temple de Vénus, la Cascade de Beauvais et ces deux îles d'Amour et du Bois-Vert que la Nonette entoure de ses eaux transparentes. Mais le parc existait au moment où se noua et se dénoua, avec une brièveté effrayante, le roman passionné que Mlle de Clermont et M. de Melun y étaient venus vivre.

C'est ici l'aventure de la dernière des Sylvies. Mme de Genlis l'a contée en un roman que Sainte-Beuve apprécie et qui est peut-être bien la chose la plus gracieuse que cette Mère-Caquet-Bon-Bec écrivit en sa vie. Le *portrait de Mlle de Clermont aux eaux minérales de Chantilly* a été tracé par Nattier et se trouve dans la galerie de peinture du château actuel. On y voit une jeune personne vêtue à la manière des nymphes, d'une robe qui enferme la gorge en laissant passer le cou. Celui-ci est rond et potelé ainsi que le bras et l'épaule qui sont faits à ravir. Le visage est vif et animé; les traits ont de la finesse, les yeux de l'éclat et la bouche est petite comme celle d'un enfant. J'ai cherché, à côté, le portrait de Louis II de Melun, prince d'Epinoy et duc de Joyeuse, et ne l'ai point trouvé. Mais Mme de Genlis a écrit combien ce prince était noble, charmant, empressé à plaire, courageux, magnifique et doué de tant de vertus qu'on a de la peine à croire qu'un seul homme en eût tant. J'imagine ce couple harmonieux et charmant

descendant au jardin comme celui de Renaud et d'Armide, les mains liées par l'amour et la rose à la lèvre. L'allée de Melun existe encore dans le Parc où elle croise celle de Sylvie. Mme de Genlis l'appelle « l'Allée fatale » parce que c'est à cet endroit que le cerf donna le coup mortel au malheureux prince. « C'est dans le bois de Sylvie, c'est dans l'allée fatale de Melun, dit Mme de Genlis, c'est sur la trace de deux amants infortunés que j'ai médité le triste récit de leurs amours. » Celui-ci sera digne des précédents. De tant de Sylvies qui parurent dans ces lieux, Mlle de Blois fut la plus heureuse, mais le sort qui y conduisit, à tant d'années d'intervalle, Mme de Montmorency, la princesse de Condé et enfin Mlle de Clermont fut, pour ces trois princesses, aussi mortel qu'inexorable. Mme de Genlis a conté tout cela et comment se noua l'aventure. Disons seulement, après elle, que celle-ci commença de la même sorte que toutes celles de cet ordre : par le badinage et la mutinerie. M. de Melun, prince d'un naturel sérieux, n'était point de ceux qui se livrent aussitôt à l'épanchement. Mlle de Clermont s'en aperçut et l'en blâma. Le soir, à la lecture, dans le petit cabinet du château, dans le Parc de Sylvie ou à l'île d'Amour, ils se retrouvaient volontiers, se querellant sur leurs sentiments. D'abord Mme de G... fut de ces promenades. Ils se rencontraient au Vertugadin, à l'endroit des statues, et cependant que tous les invités de M. le duc jouaient dans les salles du château brillamment éclairées, au billard ou à la carvagnole, ces trois ombres se glissaient furtivement, de peur d'éveiller les cygnes, au long du canal de la Manche. De là à l'allée des Philosophes et de celle-ci à l'île d'Eros il n'y a qu'un pas. Les jeunes amants ne tardèrent point à le franchir un grand nombre de fois, seuls désormais et sans Mme de G... L'île d'Amour est charmante ; un petit kiosque treillagé de façon chinoise y protège le marbre d'un jeune dieu ailé, d'une beauté idéale. On y accède par un terre-plein bordé de massifs touffus qui le défendent au regard. Au temps

des Condés un groupe idyllique, figurant un jeune jouvenceau aux pieds d'une nymphe attentive et appelé *la Déclaration*, faisait vis-à-vis à l'image de l'Amour. Mlle de Clermont et M. de Melun pensèrent plus d'une fois à assortir ce beau groupe à leurs vœux. Les fêtes que M. le Duc donna peu après permirent encore aux jeunes gens, par la complicité du désordre que cela apporta au château, de s'approcher plus avant dans la confidence. Il arriva une fois, qu'à la promenade en calèche une jeune paysanne s'approchant de la voiture de Mlle de Clermont tendit un placet en pleurant.

La jeune niaise s'y plaignait de ce qu'un valet du château, l'ayant séduite, cherchait maintenant à l'abandonner; aussi suppliait-elle Mademoiselle de s'intéresser à son cas. « Si Votre Altesse m'abandonne, disait ce placet lamentable, je n'aurai plus de ressource que de m'aller jeter dans le grand canal. »

M. le Comte et Mademoiselle n'entendirent point que la fillette en vînt à une fin si regrettable. On « retrouva la paysanne au château, dit Mme de Genlis; le valet de pied fut appelé, sermonné, la jeune fille richement dotée, les deux amants raccommodés, et l'engagement du mariage irrévocablement pris. » Cette aventure, que M. de Melun et Mademoiselle traitèrent avec la même chaleur que si elle leur eût été propre, leur sembla comme un gage heureux qu'ils se donnaient de l'avenir. Le soir du même jour, après souper, à la promenade en gondoles illuminées qui eut lieu sur le grand canal, M. de Melun vint rejoindre Mademoiselle. Le bruit que faisaient les musiciens avec leurs instruments aida à leurs confidences et il sembla que celles-ci fussent allées assez loin pour que M. de Melun, de manière à sauvegarder le bonheur de son amie, songeât à prendre congé d'elle et à revenir à Paris.

On juge du désespoir de Mlle de Clermont et dans quel abattement la laissa un départ qui la désolait. C'est le temps où elle se retira dans la maison de Sylvie pour y pleurer sans être vue. Un bal splendide ayant été offert

au château par son frère, cette princesse, prétextant d'être souffrante, refusa d'y aller.

Enfin revint M. de Melun. Mademoiselle quitta sa retraite mélancolique et ce fut, des deux parts, une joie inexprimable à se revoir. Mlle de Clermont avait établi Claudine, la servante qu'elle avait mariée au valet de pied, dans la laiterie qui est proche du Parc de Sylvie. Le jeune couple y demeurait dans une chaumière rustique que la princesse avait fait construire exprès. M. de Melun y venait souvent rejoindre son amante. Claudine leur servait du lait à la tasse, et ils firent si bien les choses qu'un mariage fut résolu. La Maison de Sylvie devait en cacher le mystère ; mais l'union préalable devait se consommer à la laiterie. Le chapelain de Mlle de Clermont se prêta à les unir. Le lendemain du jour où cela était convenu, à deux heures de la nuit, Mademoiselle quitta le château appuyée au bras d'une suivante. M. de Melun l'avait devancée à la laiterie. Claudine s'était empressée à parer des fleurs les plus belles son logis de paysanne. Ce fut son mari et le valet de M. de Melun qui servirent de témoins aux illustres époux et qui tinrent le poêle au-dessus de leurs têtes cependant que le chapelain officiait. La maison et le parc de Sylvie furent témoins du bonheur où se livrèrent ensuite ces parfaits amants.

C'est sur ces entrefaites que M. le Duc revint, précédant la visite du Roi et tenant à ce que tout fût fait magnifiquement pour recevoir le monarque. M. de Melun et Mademoiselle l'aidèrent fièvreusement à organiser la décoration de Chantilly. La parure de la maison de Sylvie fut laissée aux soins de Mademoiselle. Au-devant de la chaumière de Claudine, qui en était toute proche, cette princesse fit élever une façade de mousses et de fleurs représentant un petit temple rustique avec ces mots tracés sur le fronton de feuillage : *Ici est le temple de l'amour et du mystère*. Il n'y eut que ceux qui étaient dans le secret du mariage qui purent comprendre le sens de cette énigme. Enfin tout se fit si bien que la fête s'annonça comme parfaite.

Le Roi vint. Il n'y eut pas de richesse qu'on ne dépensât pour l'accueillir. Une magnifique chasse à courre vint ajouter aux réjouissances. C'est là que M. de Melun devait trouver la mort. A peine celui-ci, en quittant la voiture de Mlle de Clermont, venait-il de s'engager dans l'allée qui croise celle de Sylvie, qu'on entendit un grand cri. Un cerf, pressé par les meutes, croisait ce chemin au moment où M. de Melun y passait. Affolé par les abois des chiens et le bruit des cors, l'animal se précipitant, donna de l'andouiller dans M. de Melun. Celui-ci tomba pour ne plus se relever. Le désespoir de Mademoiselle fut si grand qu'elle faillit mourir. Hélas! ce fut M. de Melun qui mourut.

Lemontey dit que Mlle de Clermont demeura fidèle au souvenir de son époux. Bientôt elle déserta le château si complètement qu'on ne la vit presque plus au Cabinet des Singes que Christophe Huet avait peint pour lui plaire. Ni le salon des chasses, ni celui de la Musique, ni la pompeuse galerie où sont peintes les actions de M. le Prince ne reçurent plus sa visite. Surtout elle détestait la galerie des Cerfs en raison de ce que c'était l'un de ces animaux qui avait tué M. de Melun. Ses seules promenades furent pour l'île d'Amour, le quai verdoyant du canal des Morfondus, la laiterie où Claudine la recevait et surtout le Parc et la Maison de Sylvie. C'est là, dans cette demeure des larmes, que la plus fidèle des femmes enfouit ce veuvage mélancolique qui ne finit que par la mort. Les ombres de tous les couples qui étaient venus y gémir furent accueillantes pour elle...

§

Le temps n'est plus où le poète venait ici avec son amie. La dernière fois que Gérard de Nerval visita Théophile, dans les bosquets charmants que son souvenir habite, ce fut le cœur endeuillé de la tristesse où il avait trouvé Sylvie. C'était bien toujours la même fille charmante aux beaux cheveux noirs, à la taille mince et dont le front se cachait sous le large chapeau de paille des

campagnes ; mais l'œil n'avait plus ce vif éclat qui faisait que les autres filles disaient à Gérard : — Qu'elle est jolie, ton amoureuse, petit Parisien ! le corps n'avait plus le même abandon, le visage était plus sérieux. C'est que depuis le temps où Gérard avait mené Sylvie à Chantilly, en lui narrant les contes des fées, des poètes et des princes, bien des larmes avaient coulé sur les joues de la dentellière.

— Vous ne travaillez donc pas à votre dentelle, aujourd'hui, disait Gérard...

— Oh ! je ne ne fais plus de dentelle ! On n'en demande plus dans le pays ; même à Chantilly, les ateliers sont fermés, disait Sylvie.

Et Gérard pensait bien que Mme de Montfort, Mmes de Montmorency et de Condé, Mlles de Blois et de Clermont n'allaient plus au village faire l'achat de leurs parures. Ce temps lui parut ancien. Il s'étonna qu'il y eût si longtemps que ces dames ne fussent venues à la promenade à Loisy. Sans doute, étaient-elles mortes. On les avait jetées dans l'étang ; maintenant, c'étaient les brillantes nixes qui jouaient dans les eaux de la Nonette en se couronnant de feuillages ! Mais les carpes et les truites étaient mortes aussi dans la Nonette. Et la vieille tante d'Othys aussi était morte qui leur faisait, jadis, si bon accueil et leur offrait du lait et des fraises. « Le temps n'est plus où les chasses de Condé passaient avec leurs amazones fières, où les cors se répondaient de loin, multipliés par les échos. » Gérard pensait au temps où Rousseau venait ici. Les tilleuls qui bordent la Thève l'avaient vu souvent autrefois. Et maintenant il n'y avait plus que des souvenirs ! Le profil de Sylvie était grave ; le poète songeait que son cœur était triste et il pensait au pauvre Théophile qui faillit être brûlé en sa vie et qui, depuis sa mort falote, habitait avec toutes les ombres des amoureuses dans la petite maison claire qu'on a relevée depuis et où ses vers sont gravés... Maintenant Gérard aussi est mort. On sait comment et comme quoi sa fin n'eut rien à envier à celle de Théophile. Ils

revivent pour nous, l'un près de l'autre, dans ces lieux agrestes. Et, le soir, quand le ciel est clair et que, dans l'Ile d'Amour, se détache, blanche et nue, la statue de l'Archerot, on les voit aux bras de Jean de Mairet, de Santeul et de Chaulieu, sautant sur leurs pieds de faunes et jouant de leur violon aigre pour charmer leurs Sylvies.

EDMOND PILON.

INVOCATIONS D'AUTOMNE

—

A Paul Morisse.

I

Automne merveilleux, Automne qui me dores
L'horizon de la vie encore cette fois,
Toi qui, si doux, épands les feux de tes aurores,
Et ceux de tes couchants aux limites des bois,

Mélancolique Automne, avec qui l'on voyage
En des mondes de songe et de sérénité,
Bel Automne pour qui, sous le dernier feuillage,
Un oiseau, mais tout bas, poursuit son chant d'été,

Toujours tu m'exaltas, saison harmonieuse,
Ta flamme brûle encore en mes hymnes anciens :
Tu m'as tout pénétré d'une ardeur sérieuse...
Dis que tu le savais et que tu t'en souviens!

Pourtant, si je t'invoque aujourd'hui, cher Automne,
Ce n'est pas pour revivre aux luttes du passé,
Pour remettre à mon front une vaine couronne
Et rendre un peu de lustre à mon nom effacé.

Que, dans l'apaisement de cet octobre, meure
Ce qui n'est pas en moi le vierge attrait du Beau,
Que, la Gloire ayant fui, le seuil de ma demeure
Semble à jamais le seuil délaissé d'un tombeau.

Loin l'orgueil, espérant des revanches tardives !
Uniquement épris d'un rêve aérien,
Je ne regarde plus vers les ingrates rives
Du monde aveugle et sourd, dont je n'attends plus rien.

Je ne veux contempler que de pures images :
Mon calme enivrement, c'est l'ampleur de tes cieux,
C'est ton azur à peine offensé de nuages,
Saison noble au divin rire silencieux.

Ta tendresse me parle et ma ferveur t'écoute;
Automne inspirateur, fais encor sous tes lois
Tomber, comme un cristal, mes heures goutte à goutte,
Mets invisiblement des cordes sous mes doigts.

Et que, la mélodie affluant dans mes veines,
Ardente, comme aux jours de ma jeune vigueur,
Sans désir de frapper les oreilles humaines,
Je chante seulement pour enchanter mon cœur.

II

Les nuages légers sèment là-haut leur fuite,
Les derniers feux d'été meurent au firmament :
Mais, dans le grand silence où plus rien ne palpite,
Qui donc a répandu ce mol enivrement?

C'est toi, mélancolique Automne, qui t'avances,
Je t'attendais, charmeur de mes mornes soucis,
Et déjà tu m'emplis de confuses cadences,
Eveillant sur tes pas les rêves indécis.

Ah! de suprêmes fleurs la tête couronnée,
Arrête un peu ta marche, Automne, qui descends,

Pour préparer bientôt le déclin de l'année,
Un calme chemin d'or, sous les bois jaunissants.

Prends mon front dans tes mains miséricordieuses,
Vision souriante et pensive à demi,
Par les après-midi lentes et radieuses,
Devant l'eau qui reflète un beau ciel endormi

Et quand le jour sera comme las de sa gloire,
Fais, avec des appels par mon âme entendus,
Monter du passé mort et de la tombe noire
Les visages charmants de mes amis perdus.

Chœur indulgent, surgi des funéraires mousses,
Tournant vers moi des yeux, que mes doigts avaient clos,
Qu'ils viennent, de leurs voix plus graves et plus douces,
Me vanter leur extase et leur divin repos.

Et que, m'abandonnant sans luttes à tes charmes,
Sentant sous ta douceur ma poitrine éclater,
De trop de songes lourd, gonflé de trop de larmes,
Automne, dans ma voix, je te laisse chanter.

III

O toi, le grand amour de ma jeunesse fière,
Vision d'eurythmie et de calme lumière,
Consolatrice chère aux poètes pieux,
Incline encor vers moi la beauté de tes yeux :
Regarde, autour de nous c'est la saison dorée,
Où, plus légèrement, frémit l'âme inspirée,
Voici les derniers jours de l'Été qui, déjà,
Doucement talonné par septembre, s'en va ;
Des fils sont suspendus dans l'air : tout est silence,

Ah! c'est ton heure, à toi, Muse sans violence!
Parmi l'isolement, que me rediras-tu?
Ne sais-tu pas des chants divins, dont la vertu,
Pacifiante ainsi qu'une onde qui murmure,
Verse l'oubli dans l'âme et la rend moins impure?
Tu me les dicteras, pour que j'aille demain
Enchanter et bercer le triste cœur humain.
Afin qu'il soit charmé par mes neuves musiques,
J'unirai tous les sons dans mes jeux mélodiques...
Hâtons-nous, car le temps est rapide, et je vois
Le feuillage moins vert à la cime des bois.
Oh! fais que, retiré sous leurs abris propices,
Je trouve en ce qui meurt de suprêmes délices ;
A mon esprit lassé rends son antique essor,
Et, guidé par ma voix, puisse, fidèle encor,
Me suivre dans l'Automne aux pensives allées,
Un invisible chœur de douleurs consolées.

1900-1901.

LOUIS LE CARDONNEL.

QUATRE JOURS

ÉPISODE DE LA GUERRE RUSSO-TURQUE [1]

—

Je me rappelle que nous courions à travers le bois, les balles bourdonnaient, les branches tombaient, brisées, nous nous frayions un passage parmi les buissons d'aubépine. Les coups de feu devinrent plus continus. A travers la lisière se montra quelque chose de rouge qui brillait çà et là. Sidorov, un tout jeune soldat de la première compagnie, — cette question traversa mon esprit : « Comment s'est-il trouvé dans notre ligne? » — soudain s'accroupit par terre, et d'un geste muet tourna vers moi de grands yeux effrayés. Un jet de sang s'échappait de sa bouche. Oui, je me le rappelle bien. Je me rappelle aussi comment, déjà presque sur la lisière, dans les buissons touffus, je le vis... *lui!* C'était un Turc énorme et gras, mais je courus droit sur lui, bien que je fusse faible et maigre. Il y eut un claquement; une chose, qui me parut énorme, vola près de moi ; mes oreilles bourdonnèrent. « C'est lui qui a tiré sur moi, » pensai-je. Et lui, avec un hurlement de terreur, s'effaça contre l'épais buis-

(1) Cet épisode fait partie des souvenirs de la guerre russo-turque de 1877, publiés par V. Garchine sous forme de récits détachés, de 1878 à 1882. Né en 1855, Garchine avait donc vingt-deux ans lorsqu'il s'engagea dans un régiment d'infanterie pour cette guerre. Dans *Quatre Jours*, il a raconté l'histoire arrivée à l'un de ses camarades à la suite d'un combat peu important, auquel il avait pris part. Lui-même fut blessé à la jambe, peu de temps après, à la bataille d'Aïaslar.

son d'aubépine. Il aurait pu contourner ce buisson, mais la peur l'empêchait de se rendre compte de rien, et l'acculait dans les branches épineuses. D'un coup je fis sauter le fusil de ses mains, d'un second j'enfonçai ma bayonnette dans quelque chose. Il y eut un rugissement ou un gémissement, je ne sais au juste. Puis je courus plus loin. Les nôtres criaient houra ! tombaient, tiraient. Je me rappelle que, moi aussi, je tirai plusieurs coups lorsque je fus sorti du bois, sur la clairière. Tout à coup le houra ! retentit plus fort, et nous nous jetâmes tous en avant. Non, pas nous, mais les nôtres, car moi, je restai. Cela me parut étrange. Ceci fut plus étrange encore, que tout disparut subitement ; les cris et les coups de feu se turent. Je n'entendais rien, je voyais seulement quelque chose de bleu ; c'était le ciel, probablement. Puis lui aussi disparut.

★

Je ne me suis jamais trouvé dans une situation aussi étrange. Je reste couché, sur le ventre, à ce qu'il me semble, et je ne vois rien devant moi qu'un petit morceau de terre. Quelques brindilles d'herbe, une fourmi qui descend sur l'une d'elles la tête en bas, de petits débris restés de l'herbe de l'an dernier, — voilà ce monde tout entier. Et je ne vois que d'un œil, parce que l'autre est fermé par quelque chose de dur, par une branche, sans doute, contre laquelle ma tête est appuyée. Je suis très mal à mon aise, et je veux bouger, mais je ne comprends absolument pas pourquoi je ne peux pas le faire. Ainsi passe le temps. J'entends le grésillement des grillons, le bourdonnement de l'abeille. Il n'y a plus rien. Enfin je fais un effort, je dégage mon bras droit de dessous mon corps, et, les deux

bras appuyés contre le sol, je veux me lever sur les genoux.

Quelque chose d'aigu et de rapide comme l'éclair transperce tout mon corps depuis les genoux jusqu'à la poitrine et à la tête, et je retombe. De nouveau les ténèbres, de nouveau il n'y a plus rien.

★

Je me suis réveillé. Pourquoi est-ce que je vois les étoiles, qui luisent avec un tel éclat sur le ciel bleu-noir bulgare? Est-ce que je ne suis pas dans la tente? Pourquoi en suis-je sorti? Je fais un mouvement, et je ressens dans les jambes une douleur atroce.

Oui, j'ai été blessé dans le combat. Dangereusement ou non? Je saisis mes jambes là où elles me font mal. Les deux jambes, la droite et la gauche, sont couvertes de sang figé. Lorsque je les touche avec les mains, la douleur augmente encore. Cette douleur est comme une rage de dents : continue, lancinante. Bourdonnements dans les oreilles, la tête lourde. Je comprends vaguement que je suis blessé aux deux jambes. Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi ne m'a-t-on pas ramassé? Est-ce que les Turcs nous auraient battus? Je commence à me rappeler ce qui m'est advenu : vaguement d'abord, puis avec une précision plus grande, et j'arrive à cette conclusion que nous ne sommes nullement battus. Je ne me souviens pas comment je suis tombé; mais je me souviens que tout le monde s'est mis à courir, et il m'est seulement resté devant les yeux quelque chose de bleu — et je suis tombé sur la petite clairière, en haut de la colline. Cette clairière, notre petit commandant nous la désignait : « Allons mes enfants, nous l'aurons! » nous criait-il de sa

voix claire. Et nous l'avons eue; donc nous ne sommes pas battus... Pourquoi donc ne m'a-t-on pas ramassé? Ici, sur la clairière, l'endroit est pourtant découvert, on voit tout. Sûrement je ne suis pas seul couché ici. Ils faisaient un feu si nourri. Il faut tourner la tête et regarder. C'est plus facile à faire maintenant, car lorsque j'ai repris connaissance, et que j'ai vu la petite herbe et la fourmi qui descendait la tête en bas, en essayant de me lever je ne suis pas retombé la face contre terre, mais je me suis tourné sur le dos. C'est pourquoi je peux voir les étoiles.

Je me soulève et m'asseois. Cela se fait avec peine quand on les deux jambes brisées. Plusieurs fois on désespère d'y arriver; enfin, les yeux pleins de larmes causées par la douleur, je m'assieds.

Au-dessus de moi un lambeau de ciel bleu noir, où brillent une grande étoile et plusieurs petites ; autour, quelque chose de sombre, de haut. Ce sont des buissons. Je suis dans les buissons : on ne m'a pas trouvé!

J'ai la sensation que les racines de mes cheveux remuent sur ma tête.

Mais comment est-ce que je me suis trouvé dans les buissons, alors qu'ils m'ont blessé sur la clairière? Il est probable que j'ai rampé jusqu'ici, sans avoir conscience de la douleur. Il est seulement étrange que je ne puisse pas faire un mouvement maintenant, et qu'alors j'aie su me traîner jusqu'à ces buissons. Peut-être aussi n'avais-je alors reçu qu'une blessure, et une autre balle est venue m'achever ici.

Des taches pâles, rosâtres, tournèrent autour de moi. La grande étoile pâlit, plusieurs petites dispa-

rurent. C'était la lune qui se levait. Comme il doit faire bon chez soi en ce moment!...

Des sons étranges parviennent jusqu'à moi... Comme si quelqu'un gémissait. Oui, c'est un gémissement. Quelque autre oublié, les jambes brisées, ou avec une balle dans le ventre, resterait-il couché près de moi? Non, les gémissements sont si proches, et il me semble qu'il n'y a personne auprès de moi... Mon Dieu, mais... c'est moi-même! Des gémissements doux, plaintifs; est-ce que, vraiment, cela me fait si mal? Probablement. Mais je ne comprends pas cette douleur, car j'ai du brouillard dans la tête, du plomb. Il vaut mieux s'étendre de nouveau et s'endormir, dormir, dormir... Seulement, me réveillerai-je jamais? Cela n'a pas d'importance.

Au moment où je m'apprête à m'étendre, une large bande pâle de clarté lunaire illumine nettement l'endroit où je suis, et je vois quelque chose de sombre et de grand couché à cinq ou six pas de moi. Par places, on aperçoit dessus des reflets du clair de lune. Ce sont des boutons ou le fourniment. C'est un cadavre, ou bien un blessé.

Cela ne fait rien, je vais me coucher...

Non, ce n'est pas possible. Les nôtres ne sont pas partis. Ils sont là, ils ont délogé les Turcs et sont restés sur cette position. Pourquoi donc n'y a-t-il ni bruit de voix ni crépitement de coups de feu? C'est à cause de ma faiblesse que je n'entends rien. Ils sont certainement ici.

« Au secours!!... Au secours!!! »

Des hurlements inhumains, frénétiques, rauques, s'échappent de ma gorge. Pas de réponse. Ils s'envolent, résonnent, sonores, dans l'air de la nuit. Tout le reste se tait. Seuls les grillons grésillent

inlassablement. La face ronde de la lune me regarde avec une compassion apitoyée.

S'il était un blessé, *lui*, il se serait réveillé à de tels cris. C'est un cadavre. Un des nôtres, ou un Turc? Ah, mon Dieu, comme si cela n'était pas indifférent?... Et le sommeil descend sur mes yeux enflammés.

★

Je reste couché les yeux fermés, bien que je sois réveillé depuis longtemps déjà. Je n'ai pas envie d'ouvrir les yeux, car je sens la lumière du soleil à travers les paupières fermées : si j'ouvre les yeux, elle les blessera. Et puis, il vaut mieux ne pas bouger... Hier (il me semble que c'était hier?), j'ai été blessé ; un jour a passé, il en passera un autre, je mourrai. Cela n'a pas d'importance. Il vaut mieux ne pas bouger. Que le corps soit immobile. Comme ce serait bon, si l'on pouvait aussi arrêter le travail du cerveau! Mais rien ne peut l'arrêter. Les pensées, les souvenirs se pressent dans la tête. D'ailleurs, tout ça, ce n'est pas pour longtemps ; bientôt ce sera la fin. Plus rien; quelques lignes seulement dans les journaux: nos pertes ont été insignifiantes; blessés — tant ; tué — un fantassin des volontaires, Ivanov. Non, on n'écrira pas même le nom; on dira tout simplement: tué — un. Un fantassin, comme ce petit toutou.

Toute une petite scène surgit soudain dans mon imagination. Il y a longtemps de cela ; d'ailleurs, ma vie, ma vie entière, l'autre, lorsque je n'étais pas encore couché ici avec les jambes brisées, est si loin de moi... Je marchais dans la rue, je fus arrêté par un groupe de gens. Une foule stationnait, et regardait, silencieuse, quelque chose de blanc, d'en-

sanglanté, qui poussait des petits cris plaintifs. C'était un joli petit chien : un tramway lui avait passé sur le corps. Il se mourait, tout simplement, comme moi maintenant. Un portier bouscula la foule, prit le petit chien par le cou et l'emporta. La foule se dispersa.

Quelqu'un m'emportera-t-il ? Non, reste là et meurs. Comme la vie est belle, pourtant !... Ce jour-là, où il est arrivé malheur au petit chien, j'étais heureux. Je marchais dans une sorte d'ivresse, et il y avait de quoi. O vous, souvenirs, ne me tourmentez pas, quittez-moi ! Le bonheur passé, les tortures présentes... Si du moins les tortures pouvaient rester seules, si les souvenirs ne me tourmentaient pas, qui obligent malgré soi à des comparaisons. O regrets, regrets, vous êtes pires que les blessures !

Cependant il commence à faire chaud. Le soleil brûle. J'ouvre les yeux, je vois les mêmes buissons, le même ciel, mais à la lumière du jour. Ah, voilà mon voisin. Oui, c'est un Turc, un cadavre. Qu'il est énorme. Je le reconnais, c'est celui-là même...

Devant moi reste étendu l'homme que j'ai tué. Pourquoi l'ai-je tué ?

Il reste étendu là, mort, ensanglanté. Pourquoi le destin l'a-t-il conduit ici ? Qui est-il ? Peut-être il a aussi, comme moi, sa vieille mère. Longtemps elle se tiendra, le soir, à la porte de sa misérable masure, les yeux fixés sur le nord lointain : ne va-t-il pas venir, son fils chéri, son travailleur, son nourricier ?...

Et moi ? Moi aussi... J'aurais même troqué avec lui. Comme il est heureux : il n'entend rien, ne ressent ni la douleur des plaies, ni l'angoisse mortelle, ni la soif... La baïonnette lui est entrée droit dans le cœur... Voilà, sur l'uniforme, un grand trou

noir; tout autour — du sang. *C'est moi qui ai fait cela.*

Je n'avais pas voulu ceci. Je ne voulais de mal à personne lorsque j'ai été me battre. La pensée que je devrais, moi aussi, tuer des hommes s'éloignait de moi, je ne sais comment. Je me représentais seulement que j'allais, moi, exposer ma poitrine aux balles. Et je suis allé, et je l'ai exposée.

Eh bien, après? Sottise, sottise! Et ce malheureux fellah (il porte l'uniforme égyptien) — il a encore moins tort que moi. Avant qu'on les eût mis sur le bateau comme des harengs dans un tonneau, et menés à Constantinople, il n'avait pas même entendu parler de la Russie, ni de la Bulgarie. On lui a commandé de marcher, et il a marché. S'il avait refusé de marcher, on l'aurait battu à coups de bâton, ou bien, peut-être, un pacha quelconque lui aurait envoyé une balle de revolver. Il a fait une longue, une pénible marche de Stamboul à Roustchouk. Nous avons attaqué, et il s'est défendu. Mais lorsqu'il a vu que nous sommes des gens effrayants, que son fusil anglais Pibodi et Martini ne nous fait pas peur, et que nous poussons toujours et toujours en avant — il fut pris de terreur. Il voulut se sauver, et alors un petit homme, qu'il aurait pu assommer d'un coup de son poing noir, bondit sur lui, et lui plongea sa baïonnette dans le cœur.

Quel tort a-t-il, lui?

Et quel tort ai-je, moi, bien que je l'aie tué? Quel tort ai-je?... Pourquoi la soif me torture-t-elle? La soif! Qui sait ce que veut dire ce mot! Même lorsque nous traversions la Roumanie, faisant des étapes de cinquante verstes par des chaleurs terribles de quarante degrés, même alors je n'ai pas éprouvé ce que j'éprouve à présent. Ah, si quelqu'un venait!

Mon Dieu! Mais c'est qu'il y a sûrement de l'eau dans son énorme gourde! Seulement, voilà, il faut parvenir jusqu'à lui. Ce que ça va être dur! C'est égal, je parviendrai.

Je rampe. Les jambes traînent, les bras affaiblis ont peine à tirer le corps inerte. Il y a près de deux sagènes (1) jusqu'au cadavre, mais pour moi c'est plus long — non, pas plus long, mais pire qu'une dizaine de verstes. Il faut ramper quand même. La gorge me brûle, comme si le feu la cuisait. Et puis on mourrait plus vite sans eau. Tout de même, peut-être...

Et je rampe. Les pieds s'accrochent dans la terre, et chaque mouvement provoque une douleur atroce. Je crie, je crie et je hurle, mais je rampe quand même. Enfin, le voici. Voici la gourde... il y a de l'eau dedans... et combien! Plus de la moitié de la gourde, il me semble. Oh, j'aurai de l'eau pour longtemps... jusqu'à la mort!

Tu me sauves, ma victime!... Je commençai à détacher la gourde, appuyé sur un coude, et tout à coup, perdant l'équilibre, je tombai la face sur la poitrine de mon sauveur. Une forte odeur cadavérique se dégageait de lui déjà.

★

Je bus. L'eau était tiède, mais non gâtée, et il y en avait beaucoup. Je vivrai encore plusieurs jours. Je me rappelle que, dans la « Physiologie de la vie normale », il est dit qu'un homme peut vivre sans nourriture pendant plus d'une semaine, pourvu qu'il ait de l'eau. Oui, on y raconte aussi l'histoire d'un suicidé qui s'est fait mourir par la faim. Il a vécu très longtemps parce qu'il buvait.

(1) Environ 4 mètres.

Eh bien, quoi? Si je vis encore cinq ou six jours, à quoi cela me mènera-t-il? Les nôtres sont partis, les Bulgares se sont dispersés de tous côtés. Pas de route à proximité. De toute manière — il faut mourir. Seulement, au lieu d'une agonie de trois jours, je m'en suis fait une de toute une semaine. Ne vaudrait-il pas mieux en finir? Auprès de mon voisin je vois son fusil, un excellent produit anglais. Il suffit d'allonger le bras, et puis... en un instant ce sera fini. Ses cartouches traînent aussi par terre. Il n'a pas eu le temps de les user toutes.

Alors, faut-il en finir — ou attendre? Quoi? La délivrance? La mort? Attendre que les Turcs arrivent et m'écorchent la peau de mes jambes blessées? Il vaut mieux en finir soi-même.

Non, il ne faut pas perdre courage; je vais lutter jusqu'au bout, jusqu'à mes dernières forces. C'est que si on me trouve... je suis sauvé. Peut-être les os sont intacts; on me guérira. Je verrai le pays, ma mère, Macha...

Mon Dieu, ne leur fais pas connaître toute la vérité! Qu'elles croient que j'ai été tué du coup! Que deviendront-elles, quand elles sauront que j'ai souffert pendant deux, trois, quatre jours!

La tête me tourne; mon voyage jusqu'à mon voisin m'a complètement épuisé. Et puis, cette odeur épouvantable! Comme il a noirci... que deviendra-t-il demain ou après-demain? Déjà maintenant je ne reste ici que parce que je n'ai pas la force de me traîner plus loin. Quand je me serai reposé, je ramperai jusqu'à mon ancienne place; justement le vent vient de ce côté-là, et il emportera l'odeur nauséabonde.

Je suis couché dans une prostration complète.

Le soleil me brûle la figure et les mains. Rien pour me couvrir. Si du moins la nuit venait plus vite: il me semble que ce sera la deuxième.

Mes idées s'embrouillent et je m'assoupis.

★

Je dormis longtemps, car, lorsque je m'éveillai, il faisait déjà nuit. Tout est comme précédemment; les blessures me font mal, le voisin est couché, tout aussi énorme et immobile.

Je ne peux pas ne pas penser à lui. Est-il possible que j'aie rejeté tout ce qui m'est cher, tout ce que j'aime, que je sois venu jusqu'ici par une marche de quatre cents verstes, que j'aie souffert la faim, le froid, que j'aie été tourmenté par la chaleur torride; est-il possible enfin que je sois couché là, ainsi torturé, — uniquement pour que ce malheureux cesse de vivre? Et ai-je fait quelque chose d'utile, dans l'intérêt militaire, hors ce meurtre?

Le meurtre, le meurtrier... Et qui donc? moi!

Quand je me suis mis en tête d'aller me battre, ma mère et Macha, tout en pleurant sur moi, ne m'en ont pas dissuadé. Aveuglé par mon idée, je ne voyais pas ces larmes. Je ne comprenais pas (je l'ai compris maintenant) ce que je faisais envers des êtres qui m'étaient si proches.

Mais est-ce la peine de penser à cela? On ne fait pas revenir le passé.

Et quelle étrange attitude à l'égard de mon acte chez beaucoup de mes amis! « Loufoque, va! Le voilà qui se monte sans savoir pour quoi! » Comment pouvaient-ils dire cela? Comment de telles paroles s'accordent-elles avec *leurs* idées sur l'héroïsme, l'amour de la patrie, etc.? Car à *leurs* yeux

je représentais toutes ces hautes vertus. Et quand même — je suis « loufoque ».

Et me voilà en route pour Kichinev; on me charge d'un havresac et de toutes sortes d'attributs. Et je marche avec des milliers d'hommes, parmi lesquels on en trouverait quelques-uns seulement, peut-être, qui, semblables à moi, vont de plein gré. Les autres seraient restés chez eux, si on le leur avait permis. Pourtant ils marchent, tout comme nous, « les conscients ». Ils parcourent des milliers de verstes et se battent comme nous, ou même mieux. Ils font leur devoir, bien qu'ils eussent tout lâché aussitôt, et fussent partis, — si seulement on l'eût permis.

Un léger vent frisquet du matin souffla. Les buissons s'agitèrent, un petit oiseau à demi endormi, avec un froufrou d'ailes, s'envola. Les étoiles pâlirent. Le ciel bleu foncé devint grisâtre, se voila de nuages délicats, floconneux ; une demi-obscurité grise se leva de terre. C'était l'aurore du troisième jour de ma... Comment dire ? Vie ? Agonie ?

Le troisième... Combien y en aura-t-il encore ? Dans tous les cas — pas beaucoup. Je suis très affaibli, et il semble que je ne pourrai même pas m'éloigner du cadavre. Bientôt nous en serons au même point, et nous ne serons plus désagréables l'un à l'autre.

Il faut boire. Je boirai trois fois par jour: le matin, à midi, et le soir.

★

Le soleil s'est levé. Son disque énorme, tout coupé et divisé par les branches noires des buissons, est rouge comme du sang. Il paraît qu'il va faire chaud aujourd'hui. Voisin... que vas-tu devenir ? Déjà maintenant tu es horrible.

Oui, il était horrible. Ses cheveux avaient commencé à tomber. Sa peau, noire par nature, avait pâli et jauni ; elle était tendue par la figure enflée, à tel point qu'elle avait craqué derrière l'oreille. A cet endroit grouillaient des vers. Les pieds, serrés dans des guêtres, s'étaient gonflés, et, entre les crochets, sortaient des ampoules énormes. Et tout le corps était monstrueusement boursouflé.

Qu'en fera aujourd'hui le soleil ?

Rester couché si près de lui est insupportable. Il faut que je m'en écarte en rampant, coûte que coûte. Mais le pourrai-je ? Je peux encore lever le bras, ouvrir la gourde, boire ; mais — traîner mon corps lourd, inerte ? Tout de même, je vais avancer, ne fût-ce que très lentement, ne fût-ce que d'un demi-pas par heure.

Toute la matinée est prise par ce déplacement. La douleur est grande, mais que m'importe la douleur à présent ? Je ne me rappelle plus, je ne peux plus me représenter les sensations d'un homme bien portant. On dirait même que je me suis habitué à la douleur.

Ce matin je suis parvenu à m'éloigner de deux sagènes, et je me retrouve à mon ancienne place. Mais je n'ai pas joui longtemps de l'air frais — s'il peut y avoir de l'air frais à six pas d'un cadavre en putréfaction. Le vent a changé de direction, et de nouveau apporte de mon côté l'odeur nauséabonde, si forte que j'en ai mal au cœur. L'estomac vide se contracte avec des mouvements spasmodiques douloureux ; toutes mes entrailles se retournent. Et l'air puant, empesté, arrive sur moi, arrive par ondées.

Je désespère et je pleure.

★

Complètement brisé, tout hébété, je restais couché presque sans connaissance. Tout à coup... N'est-ce pas une illusion de l'imagination malade ? Il me semble que non... Oui, — on parle. Des coups de sabots de chevaux et des voix humaines. J'ai failli crier, mais je me suis retenu. Et si c'étaient les Turcs ? Et alors ? A ces tourments, il s'en ajoutera d'autres encore, plus épouvantables : les cheveux se dressent, rien qu'à en lire le récit dans les journaux. On écorchera la peau, on grillera les jambes blessées... Passe encore si c'était tout ; mais c'est qu'ils sont inventifs. Est-ce que ce serait mieux de finir la vie entre leurs mains ou de finir ici ? Et si c'étaient les nôtres ? Ah, ces maudits buissons. Pourquoi avez-vous poussé autour de moi en une haie si touffue ? Je ne vois rien au travers, rien ; en un seul endroit, une sorte de fenêtre au milieu des branches m'ouvre la vue au loin, sur la vallée. Il doit y avoir là un petit ruisseau, où nous avons bu avant le combat. Oui, voilà l'énorme pierre placée au-dessus du ruisseau comme un petit pont. Certainement ils vont passer par là. Les voix se taisent. Je ne peux pas distinguer quelle langue ils parlent : mon ouïe aussi s'est affaiblie. Mon Dieu ! Si c'étaient les nôtres... Je vais crier ; ils m'entendront bien du ruisseau. Cela vaut mieux que de risquer de tomber entre les mains des bachibouzouks. Pourquoi donc tardent-ils tant à venir ? L'impatience m'angoisse ; je ne sens même plus l'odeur du cadavre, bien qu'elle ne s'atténue aucunement.

Et soudain apparaissent les Cosaques au passage du ruisseau ! Les uniformes bleus, les bandes rouges aux pantalons, les lances. Ils sont une

demi-sotnia. En avant, sur un cheval superbe, un officier à barbe noire. Les hommes ont à peine traversé le ruisseau qu'il se retourne de tout son corps sur sa selle, et leur crie :

« Au-au trot, ma-arche ! »

— Arrêtez, arrêtez, au nom de Dieu ! Au secours, au secours, mes amis ! — Je crie, mais le bruit des sabots des chevaux solides, le cliquetis des sabres, et les conversations bruyantes des Cosaques dominent mon rauque murmure — et on ne m'entend pas.

Oh, malédiction ! D'épuisement, je tombe, la face contre terre, et je me mets à sangloter. La gourde est renversée, et l'eau coule — ma vie, mon salut, mon sursis. Mais je ne m'en aperçois que lorsqu'il reste seulement un demi-verre d'eau tout au plus, et que le reste est absorbé par la terre avide et desséchée.

Puis-je me rappeler l'engourdissement qui s'empara de moi après cet affreux accident ? Je restai immobile, les yeux à demi fermés. Le vent changeait constamment, et tantôt l'air frais et pur soufflait sur moi, tantôt la puanteur m'inondait de nouveau. Le voisin devint ce jour-là effroyable au delà de toute description. Un moment, j'ouvris les yeux pour jeter un regard sur lui — je fus épouvanté. Il n'avait déjà plus de figure. Elle avait glissé des os. Le sourire effrayant du squelette, le sourire éternel, m'apparut plus dégoûtant, plus horrible que jamais, bien qu'il me soit arrivé souvent d'avoir des crânes entre les mains et de préparer des têtes entières. Ce squelette en uniforme aux boutons de métal clair me consterna : — « Ça, c'est la guerre, pensais-je ; voilà son image. »

Et le soleil continue à brûler et à cuire. Mes mains

et ma figure sont déjà toutes brûlées depuis longtemps. L'eau qui reste — je la bois toute. La soif me tourmente tellement que, m'étant décidé à boire une petite gorgée, j'avale le tout d'un trait. Ah, pourquoi n'ai-je pas crié aux Cosaques lorsqu'ils étaient si près de moi ? Même si ç'avaient été les Turcs, cela aurait encore mieux valu. Après tout, on m'aurait torturé une heure, deux heures, et maintenant, est-ce que je sais combien de temps il me faudra traîner ici et souffrir ? Ma mère, ma chérie ! Tu t'arracheras tes cheveux gris, tu te cogneras la tête contre les murs, tu maudiras le jour où tu me mis au monde, tu maudiras le monde entier, qui inventa la guerre pour le malheur des hommes !

Mais ni toi ni Macha, sans doute, vous ne connaîtrez mes tortures. Adieu, mère, adieu, ma fiancée, mon amour ! Quelque chose monte vers le cœur...

De nouveau le petit chien blanc ! Le portier n'eut pas pitié de lui : il lui frappa la tête contre le mur, et le jeta dans la fosse où on jette les ordures et où on verse les eaux sales. Mais il était vivant. Et il agonisa encore toute la journée. Et moi je suis plus malheureux que lui, car voici déjà trois jours entiers que je souffre. Demain... ce sera le quatrième, puis le cinquième, le sixième... Mort, où es-tu ? Viens, viens ! Prends-moi !

La mort ne vient pas et ne me prend pas. Je suis couché sous ce soleil épouvantable, je n'ai pas une gorgée d'eau pour rafraîchir ma gorge ardente, et le cadavre m'empeste. Il s'est comme répandu, et presque liquéfié. Des myriades de vers en tombent. Ils grouillent ! Lorsqu'il sera mangé et qu'il n'en restera que les os et l'uni-

forme, — alors, ce sera mon tour. Et moi aussi je serai comme ça.

Le jour passe, la nuit passe. C'est toujours la même chose. Un jour encore passe...

Les buissons s'agitent et frissonnent avec un doux murmure. Ils chuchotent : « Finie, ta vie, ta vie ! » Et les buissons de l'autre côté répondent : « Voici la mort, la voici, la voici ! »

— Mais c'est qu'on ne pourrait pas les voir ici ! — retentit près de moi une voix forte.

Je tressaille et reviens à moi du coup. Derrière les buissons, les bons yeux de notre sergent Yakovlev me regardent.

— Les pelles ! — crie-t-il. — Il y en a encore deux par ici, et un des leurs.

— Il ne faut pas de pelles, il ne faut pas m'enterrer, je suis vivant. — Je veux crier, mais c'est un faible gémissement qui sort de mes lèvres desséchées.

— Mon Dieu ! mais on dirait qu'il est vivant ! Monsieur Ivanov ! Hé, les gars ! Amenez-vous par ici, notre monsieur est vivant ! Et appelez le médecin !

Un instant après, on me verse dans la bouche de l'eau, de l'eau-de-vie, et encore quelque chose. Puis tout disparaît.

Le brancard avance avec un balancement régulier. Ce mouvement cadencé me berce. Tantôt je m'éveille, tantôt je m'assoupis de nouveau. Les blessures bandées ne me font plus mal ; une inexprimable sensation de bien-être se répand dans tout mon corps...

— Halte ! à terre ! Les ambulanciers de la quatrième escouade, en avant ! Aux brancards ! Prenez ! Levez !

C'est Pètre Ivanovitch qui commande, notre officier d'ambulance, un homme grand, maigre et très bon. Il est si grand que, les yeux tournés de son côté, je vois peu à peu sa tête à la barbe longue et rare, et ses épaules, bien que le brancard soit porté sur les épaules de quatre soldats de bonne taille.

Pètre Ivanovitch ! — dis-je en un murmure.

— Que voulez-vous, cher ami?

Petre Ivanovitch se penche sur moi.

— Pètre Ivanovitch, que vous a dit le docteur? Je vais mourir bientôt ?

— Qu'est-ce qui vous prend, Ivanov, allons ! Vous ne mourrez pas. Vos os ne sont pas touchés. En voilà un veinard ! Ni les os, ni les artères. Mais comment avez-vous fait pour résister pendant ces trois jours et demi ? Qu'avez-vous mangé ?

— Rien.

— Et bu ?

— J'ai pris la gourde du Turc. Pètre Ivanovitch, je ne peux pas parler maintenant. Plus tard...

— Eh bien, Dieu soit avec vous, dormez.

De nouveau le sommeil, je perds conscience.

Je repris connaissance à l'ambulance de division. Autour de moi, des médecins, des sœurs de charité, et je vois encore, en outre, la figure connue d'un célèbre professeur de Pétersbourg, penchée sur mes jambes. Ses mains sont rouges de sang. Il ne reste pas longtemps occupé de mes jambes, et m'adresse la parole.

— Eh bien, jeune homme, votre Dieu est heureux ! Vous vivrez. Par exemple, nous avons pris une de vos jambes; mais, ça, c'est une bagatelle. Pouvez-vous parler ?

Je peux parler, et je leur raconte tout ce qui est écrit ici.

VSEVOLOD GARCHINE.

Traduit du russe par S. KIKINA et P.-G. LA CHESNAIS.

QUELQUES OPINIONS SUR PAUL GAUGUIN

—

Une cérémonie humaine (inévitablement réduite à l'écrit de par les conditions de notre vie sociale) : devant tous, par des témoins choisis, conscients de son effort, et par ses pairs, dès le lendemain de la tombe, le jugement d'un artiste qui fut ardemment admiré, violemment bafoué ; des affirmations ou des négations autorisées, en nombre suffisant pour constater la gloire ou faire le silence, — voilà dans quelle pensée nous avons envoyé à plusieurs la lettre que voici :

« Paris, le 30 septembre 1903.

« Monsieur,

« La mort de Paul Gauguin, un peu oublié depuis quelques années dans le lointain exil où il avait fui notre civilisation, rappelle à l'attention de tous son nom et son œuvre.

« Il appartient à notre revue d'offrir à l'opinion les moyens d'apprécier justement, définitivement, un artiste discuté avec passion, comme fut celui-ci.

« Ce sont les éléments de cette certitude que nous demandons à un petit nombre de personnes bien placées pour nous répondre.

« Voulez-vous avoir la bonté de résumer en une page au plus ce que vous pensez de Paul Gauguin : de son talent, de sa doctrine, de son œuvre, de son influence, de son attitude? »

Quelques-uns de nos correspondants nous ont compris.

★

M. Eugène Carrière

Gauguin était une expression décorative. Son

enthousiasme de la couleur exaltée aurait fait passer d'admirables flammes sur les vitraux et doué les murs de la vie des harmonies puissantes et fécondes.

Son origine, si primitive, l'avait gardé près des grands spectacles de la nature. Il restait encore tout pénétré de la puissance des éléments. Le ciel, l'eau, le feu jouaient, dans son âme fruste et fine, un drame constant, aussi fascinateur pour lui que pour les fauves le décor de leurs flamboyantes solitudes.

Son mysticisme était lointain,— agité et troublé par un instinct qu'il ne pouvait vaincre et une éducation moderne à laquelle vainement il croyait se dérober.

Cette organisation, subtile, riche en nuances, si neuve d'esprit, souple et violente, mais impatiente dans sa philosophie, désespéra trop vite.

Certes, on ne sut pas profiter de son génie. Les forces trouvent peu leur emploi; on doit le dire avec la douleur de sentir à combien de belles organisations on refuse les moyens d'un développement, si productif pour la société, plutôt par indifférence que par hostilité réelle.

Mais l'humanité vit moins de réalisations complètes, du reste impossibles, que de fortes indications.

Ce dut être la pensée de Gauguin. Il a trouvé en lui-même son approbation et sa joie.

Son œuvre, telle que nous la connaissons, suffit à l'émotion admirative et reconnaissante de ses amis.

★

M. Alidor Delzant

Sur M. Gauguin je n'ai rien de particulier à dire: Je suis de ces rétrogrades qui préfèrent le talent sans le génie au génie sans le talent!

★

M. Jean Dolent.

Je dois à Charles Morice d'avoir connu Gauguin.

Devant cet homme d'une persistante volonté j'étais un peu confus, étant de ceux qui ont pu recevoir de l'Immortelle un rendez-vous auquel une femme a fait manquer (c'est ainsi qu'ils s'excusent)... et ainsi ils ne furent pas admirables, ce qui a cet avantage de ne pas donner au lecteur la sensation fâcheuse, l'humiliation, de se sentir inférieur à eux. Ils ne disent que de petites choses.

Paul Gauguin parlait de tout avec assurance ; il parlait un peu bas de qu'il entendait mal, disant n'avoir pas « de lettres », attendant peut-être de nous une objection que notre imparfaite éducation et aussi notre malice lui laissaient parfois attendre assez longtemps.

Glorieux, je le rappelle : j'ai eu un même jour à ma table : Paul Gauguin, Albert Trachsel, Odilon Redon. Je disais : « Personne n'est bête, ce qui est bête en nous est emprunté. » Voilà toute ma part. J'écoutais.

On aimait Gauguin les yeux ouverts. Il y avait deux personnes en Gauguin et j'étais avec l'une d'elles, d'accord avec Gauguin quelquefois, contre l'autre : le théoricien était abondant et imprécis, mais l'artiste au chevalet était silencieux. Il se défendait. Il se défend mieux mort que vivant.

Toulouse-Lautrec (disait devant une toile de Paul Gauguin) : — Un pied est plus joli que ça !

Il disait aussi : — Gauguin ne s'avale pas comme une pilule.

Rodin (devant un bois sculpté de Gauguin) : — C'est de la curiosité.

Carrière, affirmatif et autoritaire, il a conquis ce droit :— Gauguin est au-dessus de Burne Jones.

J'aime le portrait de Gauguin par lui-même donné à Carrière et le portrait de Gauguin par Carrière, donné à Gauguin. Cela veut dire quelque chose, je pense.

Il n'y a pas d'histoire « connue », il n'y a pas d'histoire « nouvelle » absolument : Gauguin est un créateur dans la mesure des différences. — Quelques-uns du groupe, parmi ceux qui font de l'analyse toute la semaine et de la synthèse le dimanche, se disent (indûment) rassurés : — Gauguin ne me gêne point, il ne sait pas dessiner.

Et ainsi tout le monde est content.

Il est intervenu,

★

M. F. Durio

Mon affection pour l'homme était profonde ; mon admiration pour l'artiste, absolue.

Son sens si pur de la destination décorative de l'art plastique, l'importance exceptionnelle de son apport personnel, la nécessaire réaction qu'il institua contre la décadence officielle de tous les arts, sa fécondité extraordinaire firent de lui, à mes yeux, l'égal des plus grands maîtres anciens.

Quant à sa doctrine, plutôt que dans ses paroles je la lisais dans ses œuvres, dans son exécution si libre, si indépendante de tout parti pris. Je ne sais pas s'il eut raison, scientifiquement, théoriquement, contre Chevreul et les impressionnistes de la dernière heure ; je ne sais pas si son enseignement était impeccable : mais je témoigne de la beauté de son exemple, de la splendeur de sa création.

Son influence n'atteignit guère qu'un groupe restreint, directement du moins. Il y a pourtant quel-

que chose de lui, plus ou moins, chez tous les jeunes de ce temps, et je suis convaincu que toujours davantage les artistes dignes de ce nom auront souci d'un homme et d'une œuvre qui furent l'honneur immérité de cette misérable époque.

Quant à son attitude, j'exprimerai sincèrement ce que je pense en disant qu'elle fut celle d'un martyr et d'un héros.

★

M. Fagus

Ce surgeon maudit des vieilles races étouffées harassa ses sèves à se débattre contre notre civilisation pour se dépêtrer d'elle, et se débattre contre lui-même pour s'y acclimater, usa toute sa vie à chercher dans les ténèbres et la nature et sa nature. Il retrouva à la fin la voie vers ses dieux authentiques : il eut le temps encore, il eut le temps tout juste de leur bâtir et se bâtir un temple, puis expira, épuisé, sur le seuil. Nous faisons allusion à ses derniers ouvrages connus ; une sérénité comme virginale, une aisance angélique les habite : ce sont vraiment les noces élyséennes d'Hercule avec Hébé.

Tout son œuvre antérieur, si indiciblement triste, représente le même Hercule peinant et saignant, si Puvis de Chavannes est Apollon. Les deux noms invinciblement s'appellent par une pareille sublimité d'harmonie atteinte au moyen des gestes les plus étonnamment, les plus providentiellement contradictoires. Puvis résume vingt siècles de culture ; Gauguin ne vient de personne, de Cézanne non plus que de nul autre ; Gauguin est un antédiluvien ramené à la lumière ; Gauguin est le barbare somptueux, véhément, tumultueux et sourd, avec quelque chose du sauvage et de l'enfant, et tout

l'incurable désespoir des races condamnées. Têtu, fier, inquiet, volontaire plutôt que dominateur, il épanouit le primitif, le natif, dans toute sa rauque beauté. Mais en cage; raison sans doute de son empire : par son œuvre, par sa vie, il fut un exemple et un enseignement. Sa peinture image dans l'individu humain une architecture mouvante qui trouve et son moteur dans quelque conscience obscurément surhumaine, et sa ramification décorative dans une nature torrentiellement vierge. Vers l'harmonie primaire elle fit rebrousser chemin aux yeux exténués d'art: c'est bien Hercule, celui qui déplace les montagnes barrant un autre monde. Ne parlons pas de doctrine, ne disons pas : il fomenta une école, quand des artistes qui le hantèrent aucun (de ceux du moins qui font voir un talent) n'a de sa manière absolument rien gardé. Il n'a pas fait de disciples; directement, si non par contre-coup, pour toute une génération il a été le précurseur, le révélateur, le libérateur; il a fait des tempéraments.

★

M. Gustave Geffroy

Charles Morice a dit, d'une admiration qui comprend et explique, le charme, la force, la signification de l'œuvre de Paul Gauguin. Tous les examens et toutes les critiques n'empêcheraient pas, d'ailleurs, cette œuvre d'avoir pour toujours son existence, maintenant que l'ouvrier est mort. On aperçoit distinctement, par les formes âpres et les couleurs violentes et subtiles, le combat qui fut en Gauguin pour oublier l'art acquis et retrouver la nature. Il fut souvent, comme tous les artistes, le tributaire du passé, mais il fut aussi le victorieux à la vision directe, et qui saisit sa proie. Il faut

souhaiter qu'une exposition de ses œuvres permette à nouveau l'étude et l'essai de définition. On verra alors de quel grand effort de décoration, par le vitrail, la tapisserie, la sculpture, — et la peinture, Gauguin était capable. Il importe peu que cet effort n'ait pas été pleinement réalisé. L'inachevé peut avoir la beauté suprême de la vie.

★

M. Charles Guérin
(peintre)

Si, comme l'a dit Nicolas Poussin en ses réflexions et conseils, la peinture n'a pour but que délectation et joie des yeux — et pour moi je crois qu'elle n'en a point d'autre — Paul Gauguin qui vient de mourir est un très grand peintre.

Ceux qui s'hypnotisent avec ce mot « la Vie », sans du reste en comprendre le véritable sens, ainsi que ceux qui veulent que nos tableaux racontent, enseignent ou moralisent, ignoreront toujours l'art de Gauguin qui n'est que d'un faiseur d'images et décorateur des murailles.

Paul Gauguin fut un artiste de tradition, « jetant la forme dans le creuset des formes », composant et colorant à sa fantaisie, suivant des lois préconçues, fabriquées par lui pour son usage, ainsi que cela s'est toujours et dans tous les pays pratiqué par ceux que, de nos jours, nous appelons des Maîtres et que nous ne savons plus comprendre.

★

M. Antoine de La Rochefoucauld

J'estime que Paul Gauguin fut un noble et valeureux artiste, un de ceux dont l'œuvre « restera » et s'imposera pleinement à l'admiration de nos des-

cendances. — En notre temps de contrefaçon universelle, de fausse science surtout, il fut l'artiste que la Providence désigna pour exprimer quelques-unes d'entre les vérités immuables. Il sut dire dans un langage pictural, parfois rude, mais toujours exempt de dissimulation, que l'Art est étroitement uni à l'Idée, qu'une œuvre n'est belle que si elle reflète l'âme du peintre qui la conçut et l'âme de la Nature qui servit simplement de prétexte. Par ses toiles, d'essentielle ordonnance décorative, exécutées sans nul souci d'imitation, il montra l'inanité de toute objective recherche. — Nous devons être reconnaissants à Paul Gauguin d'avoir entamé le bon combat à une époque où beaucoup d'excellents esprits s'embourbaient encore dans les ultimes turpitudes du Naturalisme. Nous devons lui savoir gré et de ses tâtonnements du début et des exagérations voulues de la période où son talent parvint à l'apogée. Les uns comme les autres nous ramenèrent dans la voie droite et nous enseignèrent les choses qu'il fallait détester et combattre; celles, au contraire, qu'il fallait admirer sans réserves. — Voici les principales raisons pour lesquelles j'apprécie la haute valeur de Paul Gauguin et de son œuvre :

1° Celle-ci m'apprit définitivement à ne plus m'intéresser aux niaiseries, aux roublardises des « officiels », gibier faisandé d'Institut qui encombre les salons à jury et y font foi.

2° Gauguin osa, l'un des premiers, la « déformation » et méprisa la science de l'anatomie, les très discutables axiômes de la perspective; par ses hardiesses de dessin, il discrédita quelque peu les illusoires « canons » professés dans les académies ou à la sinistre officine de la rue Bonaparte.

3° Ses décorations me firent comprendre davantage le génie des Maîtres qui l'avaient précédé. Descendant de nos grands ornemanistes des douzième et treizième siècles, il tenta de ramener notre art national à ses sources, en le débarrassant des funestes apports de la Renaissance italienne. Ainsi il demeure un artiste de la plus pure tradition ; et, pour ce motif, il a droit à la gratitude de ceux qui aiment avant tout la Patrie dans les manifestations de sa pensée. — Je m'abstiendrai d'analyser ici la doctrine de Paul Gauguin. Des littérateurs d'art, des amis qui partagèrent, en Bretagne, la vie du Maître, se sont exprimés à ce sujet avec toute la compétence désirable. Inutile donc de pasticher les lignes si parfaitement documentées qui furent écrites par un Aurier, un Octave Mirbeau, un Charles Morice, et, dernièrement, par M. Armand Seguin.

L'influence de Gauguin ne s'exerça,il me semble, que sur de rares artistes qui eurent l'intelligence d'unir leurs efforts aux siens, au lieu de céder, comme tant d'autres, au sentiment, contemporain par excellence, de la jalousie. Pour que son autorité se répandît au dehors, il eût été auparavant indispensable que la mentalité de l'homme moderne subît l'intégrale transformation, qu'il apprît à discerner le beau du laid, le noble du vulgaire, et surtout à repousser en bloc les insanes élucubrations d'un « Modern style » d'outre-Manche, de pacotille et de bazar. Mais quel sera ce critique d'art doué d'assez de clairvoyance, suffisamment indépendant, qui perfectionnera l'éducation de certain public, au point que celui-ci ne prendra plus les Grand et Petit Palais pour d'admirables bâtisses, les gares du Métro pour d'élégants chefs-d'œuvre d'originalité, Rodin pour un statuaire, MM. de

la Gandara et Zuloaga pour des peintres, M. Besnard pour un coloriste, Lévy-Dhurmer et Cottet pour des stylistes, Henri Martin pour le continuateur du regretté Seurat et le successeur désigné de Puvis de Chavannes?

Dans l'œuvre de Gauguin, les toiles qui me paraissent les plus fécondes en enseignements et les plus radieuses en beauté sont celles qu'il exécuta à la Martinique et en Bretagne : *la Belle Angèle*, *la Vision mystique* (*lutte de l'ange*), *les Calvaires*, *Bonjour*, *M. Gauguin*, demeurent inoubliables; aussi certaine effigie d'Emile Schuffenecker entouré des siens.

L'homme, chez Gauguin, sut égaler l'artiste; celui-là ne s'abaissa jamais aux transactions infamantes. Il eut le grand mérite de suivre jusqu'à la fin la voie du symbolisme qu'il avait découverte, et n'abandonna point, comme quelques autres le firent, soit par découragement, soit par des motifs d'ordre simplement matériel, la cause artistique à laquelle il avait sacrifié si généreusement ses forces. Son exil volontaire en un coin d'île située aux antipodes du « monde civilisé » montre en quel dédain il tenait une société n'ayant d'autre idéal que le lucre, la gloriole, les sports imbéciles ou meurtriers.

J'aime à croire que certaines œuvres de Gauguin ne tarderont pas à figurer au Luxembourg, en bonne place, non loin de celles de Claude Monet, de Pissarro, de Renoir, d'Edouard Manet dont il sut interpréter jadis la sublime Olympia... ceci, en attendant que, d'ici une dizaine d'années, le Louvre s'honore par l'offre de ses cimaises... Mais quelle révolution, quel chambardement pour arriver à un tel résultat!

Je l'appelle de tous mes vœux, l'Homme de pure race, le Vengeur des talents persiflés, le Dictateur intellectuel qui nous débarrassera des mercantis du pinceau, des fausses renommées ; qui aura la belle audace de supprimer les Instituts, de cadenasser les Académies, d'abolir les jurys malfaisants, de mettre enfin un terme aux ignorantes routines et à la néfaste bêtise des gratte-papier de la direction des Beaux-Arts.

★

M. Camille Lemonnier

Je n'ai pas eu l'occasion de suivre de près l'œuvre de Gauguin. J'ignore les points de départ et les courbes de l'évolution. On vit peu ses ouvrages en Belgique et peut-être étais-je éloigné de Paris quand j'aurais pu les y étudier.

Ce que je connais de lui m'a laissé l'impression d'une personnalité homogène, violente, rigide, s'exprimant avec des moyens d'art qui semblaient parfois un recommencement de la sensation de la vie chez un arbre vivant en un temps indéterminé. Son art paraissait toutefois plutôt se rapporter à l'époque des grands faiseurs de calvaires bretons.

C'était là, semble-t-il, sa lignée, s'il ne vaut pas mieux dire qu'il s'apparentait à tous les maîtres excessifs, à un Greco, à un Grunewald, à un Daumier, etc. Il avait la force, le mépris de la beauté courante, le don joyeux de l'outrance jusqu'à la caricature. Il ne dut pas ignorer le classique pour le bafouer si magnifiquement: il mit une science adroite et sûre à dénaturer la force humaine. Lui-même, à l'exemple des vieux tailleurs d'images, sculpta des sujets qui participent de l'icone, des poupées de kermesses et des figures nues à la

proue des navires. Cela suffit-il à l'appeler un Créateur se réclamant d'un sens de primitivité ? Ce fut, en tous cas, un autochtone qui dégageait un aspect de barbarie savoureuse et sut en maître cultiver ses différences avec l'art et les artistes de son temps.

★

M. Luce

N'ayant pas vu depuis longtemps d'œuvres de Gauguin, je ne puis satisfaire à votre demande ; le souvenir que j'en ai est trop vague pour me permettre de vous donner mon appréciation.

Veuillez, m'excuser, je vous prie, et agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

★

M. Roger Marx

J'écrivais, en 1894, à propos de l'exposition *tahitienne* de Paul Gauguin dans les galeries Durand-Ruel :

« ... Il a donc évoqué les éclats, les lumières, la féerie de la Nouvelle-Cythère, l'enchantement de ses baies à ceinture verdoyante, la paix de ses rivières ombreuses, le silence des demeures quiètes ; il a opposé aux forêts de palmiers, aux frondaisons épaisses, à la luxuriante et polychrome végétation tropicale, les débris vétustes des soulèvements volcaniques, la tristesse grise des laves, des scories et des ponces. Parmi cette campagne, telle une autre flore, la femme s'épanouit. « Des formes féminines noires, a écrit l'exquis poète Charles Morice, présentateur heureux de cette exposition : le soleil les a brûlées, mais il les a pénétrées aussi ! Il les habite, il rayonne d'elles et ces formes de ténèbres recèlent la plus

intense des chaleurs lumineuses. » Surpris dans l'animalité inconsciente de leurs ordinaires allures, les beaux corps nus, aux tons de cuivre et de bronze, se dressent sous le soleil, pareils à de vivantes statues, tandis qu'au logis, sur les coussins éclatants, jaunes, roses ou bleus, ce sont des allongements, des poses d'abandon et de lassitude, qui disent à merveille l'infinie langueur de la femme de là-bas. Sous cette latitude, comme en tout milieu, ce n'est point à la seule copie des dehors, mais à une initiation complète, spirituelle, qu'a tendu Gauguin, et il lui fut doux, j'imagine, de goûter la joie des fêtes publiques, de suivre le rite des cérémonies religieuses, de partager l'épouvante des superstitions, le charme des légendes. *La Lune et la Terre*, *les Paroles du diable*, maint autre tableau encore, témoignent combien profondément il s'est imbu de ces fables ; mais nulle part les façons de sentir, de dire, n'apparaissent davantage dénuées de tout européanisme qu'en ces représentations mythiques taillées dans le bois de fer, et parentes, par le caractère fruste et l'ordonnance touffue, des anciennes sculptures hindoues.

« La dernière fois que Gauguin fut l'objet de notre étude, avant le départ pour Tahiti, nous reconnaissions en lui (*Voltaire* du 20 février 1891) « l'obéissance au génie intérieur, l'emploi des moyens les plus simples, une sincérité égale à celle de nos verriers du moyen âge, l'aboutissement à un art curieux, suggestif au suprême ». Dans son exil et d'après ses plus récents ouvrages, Paul Gauguin n'a pas cessé de poursuivre l'entier accomplissement de sa volonté, et jamais encore ne fut donnée si complète la mesure de son originalité. Elle n'est difficile ni à expliquer, ni à saisir, pour peu que l'on

ne se laisse pas déconcerter par la singularité des apparences et que l'on consente à remonter de l'effet à la cause, du signe au concept. Porté par sa méditation d'ordre général, universel, vers la Synthèse, Gauguin a nécessairement banni l'écriture du détail, et de même son désir d'intellectualité devait l'amener, pour assurer la prédominance plus autoritaire de l'Idée, aux caractérisations violentes, supra-expressives. De là l'absence fréquente des ombres, la fanfare des couleurs, l'usage des teintes plates, les déformations du dessin, — toutes les simplifications, jugées d'abord étranges encore qu'elles trouvent une raison d'être *ornementale* dans l'unité de l'enveloppe, l'harmonie des gammes et la qualité de l'arabesque. A le considérer maintenant, sans parti pris, en respectant l'idéal individuel et le mode de notation qui en découle logiquement, Gauguin, avec sa puissance souveraine de vision et d'expression, offre l'exemple de rares facultés décoratives mises au service d'une intelligence rayonnante ; il apparaît encore comme un ethnographe éminemment apte à déchiffrer l'énigme des visages et des attitudes, à extraire la beauté grave des images naïves, à incarner, dans son rythme et dans sa grandeur hiératique, le geste des ruraux et des simples. »

Depuis cette époque déjà lointaine mon sentiment n'a pas varié.

★

M. Adrien Mithouard

Rien de beau comme le geste d'un barbare concluant une civilisation. Sa brusquerie est efficace ; sa colère est utile. Il simplifie.

A mesure, en effet, que l'intelligence s'affine et que les notions se multiplient, l'expression s'émousse et l'unité de conception se périme dans les œuvres d'art. Le primitif qui paraît alors, divinateur et prompt, s'il est assez fort pour éliminer d'un seul coup toutes les surcharges de son esprit et pour l'affranchir de tous les empêchements, sera un homme de génie. Sa valeur propre c'est d'être un être d'énergie à une heure d'intelligence. Ce fut là Gauguin. Le sang péruvien qu'il y avait en lui réveilla le sang du celte originel. En lui surgit, intègrement conservé, l'homme pur des commencements, puissant de son instinct juste, et fort de ce que Charles Morice appelle si bien le don d'enfance. Bondissant au delà de nos visions salies, il comprit d'un seul coup, dans une colère de sauvage, que la peinture n'était belle que dans la pureté des couleurs. Il dit : « Cet arbre est vert ; mettez donc sur votre toile votre vert le plus beau. » Il accentua chaque ligne dans sa propre signification, affirma chaque couleur dans son propre effet, poussa chaque objet dans son propre sens, voulant que chaque chose fût elle-même le plus possible pour que l'homme se proclamât le plus haut possible lui-même. Il fut lyrique. Ainsi il donna à l'œuvre peinte tout son éclat dans toute son homogénéité. Il aima si profondément la nature qu'il voulut aller jusqu'à ses plus frémissantes harmonies. Il traduisit le monde de toutes ses forces. L'œuvre de Gauguin est un acte ; profondément saine, elle est purificatrice comme le feu. Ce fut un violent rédempteur.

★

M. Gaston Prunier

Je n'ai pas connu Gauguin personnellement, et

je n'ai vu qu'une faible partie de son œuvre en des expositions qu'une absence de Paris de plusieurs années m'a empêché de voir toutes.

J'attends l'exposition promise pour me faire un jugement définitif.

Dores et déjà, j'ai la plus grande admiration pour la volonté d'art de Gauguin, pour son attitude hautaine et probe, et si je ne puis très bien démêler l'étendue de son influence, qui fut entière sur quelques-uns, je crois que son art et sa vie sont un bel exemple et un rare enseignement.

Croyez à mes regrets de ne pouvoir m'étendre plus sur un sujet si intéressant; d'ailleurs le bel article de Charles Morice me semble laisser peu de chose à dire à qui n'a point connu Gauguin personnellement.

★

M. Odilon Redon

Je ne sais s'il est possible d'apprécier avec justesse l'œuvre d'un contemporain quand on est soi-même ouvrier du moment dans le même art ; incomplètement sans doute. Et Paul Gauguin, comblé de dons, s'est capricieusement exprimé dans des matières diverses ; c'est dans le cours du temps qu'on pourra dire, et mieux qu'aujourd'hui, ce qu'il a fait du bois, de la terre cuite, ou sur la toile.

J'aime surtout en lui le somptueux et princier céramiste ; là il créa des formes nouvelles. Je les compare à des fleurs d'une région première où chaque fleur serait le type d'une espèce, laissant à des artistes prochains le soin de pourvoir par affiliation à des variétés. Le sculpteur sur bois fut un raffiné sauvage, grandiose ou délicat, et surtout libre de toute école. Peintre, il fut le chercheur

volontaire très conscient de ses virtualités ; il trouva cette forte originalité dont on peut suivre la répercussion chez d'autres. Tout ce qu'il a touché a sa griffe apparente, ce fut un maître. Il le fut dans l'acception la plus énergique du mot, si, du moins, la maîtrise consiste à commander par influence, à transmettre des rudiments nouveaux. L'art est une *Portée*. La sienne est visible : il est difficile de ne point percevoir en cette peinture âpre, de saveur acide, empreinte d'un esprit marin, lointain et d'outre-Europe, la marque toujours étrangère aussi du nouveau. Sa couleur, quoique dérivée de celle d'un autre, est bien à lui : des yeux jeunes, non habitués à l'art dit impressionniste, y verront, plus aisément que nous, un mode simplificateur et large de coloration prise objectivement dans le vrai autant que dans la pensée, et organisée selon des lois qui lui étaient personnelles : point de gris, trois ou cinq tons génériques, leurs rappels juxtaposés ou atténués selon des rythmes, une analogie avec la fugue.

Ne cherchons pas en Gauguin l'excellence, la séduction, la perfection, le précieux, non : le jet continu et puissant de sa production variée l'empêchait d'y atteindre ; mais le décor, le faste, la fantaisie légère et souveraine, toute l'expansion fière de l'autonomie.

On a dit que la psychologie des êtres qu'il a représentés était perverse. Ah ! aucun ange séraphique n'y a passé, mais, cependant, telle des femmes de Tahïti dont il a donné l'image m'a quelquefois révélé je ne sais quel émoi premier d'attirance, de douceur pure, de tendresse innocente.

De son attitude, je ne saurais rien dire, parce

que, de mon aveu, je trouve vain de prendre une attitude en présence de l'Univers.

Sa vie ? Elle fut, à travers les déboires, la pauvreté et les douleurs, toujours soumise à l'éclosion de ses virtualités : quoi de plus hautain et de plus noble? Ne jugeons rien, passons outre. Notre mesure ne serait pas la sienne. Tâchons de voir, par delà le mal et le bien, et au cœur du grand mystère, ses belles œuvres seules, sorties, vierges, du creuset nécessaire et fatal.

★

M. Henri de Régnier

J'ai rencontré quelquefois Paul Gauguin. Il avait un aspect rude et singulier et donnait l'impression de quelqu'un de puissant et de volontaire ; mais j'ai vu très peu de ses œuvres, certains tableaux, des bois sculptés... trop peu pour pouvoir porter un jugement quelconque sur la valeur et l'étendue de son talent, car il ne faut parler qu'avec précaution d'un artiste qui, comme lui, a donné toute sa vie à son art. C'est pourquoi j'aime mieux laisser à d'autres plus compétents le soin de dire ce qu'ils pensent de lui. Je me souviens que Mallarmé le tenait en haute estime.

C'est bien déjà quelque chose.

★

M. Louis Roy

Délivrer la peinture de toute *explication littéraire*, vouloir ne la faire vivre que par les harmonies de lignes et de couleurs, telle fut sa doctrine. Comme ses contemporains, il étudia la décomposition de la lumière, puis se lança hardiment dans la synthèse de la grande division, comprise à la ma-

nière japonaise, ne tenant compte que de l'équivalent des surfaces colorées. Il mit alors en pratique sa théorie de dérivation des couleurs : prétendant avec juste raison plus facile à obtenir l'accord de deux couleurs dérivées que celui de deux couleurs complémentaires. Généralement, Gauguin affectait d'ignorer le métier de l'art où il ouvrait. Rusé comme un sauvage et parfois plus ingénu qu'un enfant, il se composait une technique nouvelle qui paraissait à rebours de celle employée habituellement par les spécialistes patentés.

La recherche de l'expression de la beauté fut sa continuelle préoccupation, entravée quelquefois par l'orgueilleux désir d'étonner, de surprendre par la nouveauté ou l'étrange hardiesse de ses conceptions. Chacun sait l'importance, la valeur artistique et numérique de ses productions : peinture, sculpture et gravure sur bois, lithographie, eauforte, céramique, tout l'a tenté. Il a tout essayé et a excellé en tout. Il fut un maître dont le talent, déconcertant parfois ses amis, est incontestable pour ses ennemis eux-mêmes.

★

M. Armand Seguin

L'Angleterre eut en Turner un génie dont l'influence se remarque en France dans les œuvres de Monticelli, Van Gogh, Monet, Renoir. Un siècle plus tard, Paul Gauguin nous a donné des formules nouvelles; décorateur parfait, son enseignement est plus sain et plus étendu que celui de Turner. Ces deux génies, sources de Beauté, sont véritablement des peintres. Boecklin en Allemagne et les préraphaëlistes ne sont que des illustrateurs littéraires.

Les artistes français ne comprennent pas encore l'importance de la perte qu'ils viennent de faire en Paul Gauguin; les étrangers la pressentent. Ceux qui ont plagié son œuvre considérable ne s'en doutent nullement. C'est en l'analysant avec amour et respect que l'on trouvera les lois sages qui ordonnaient ses différentes recherches. La mort dans l'exil de Paul Gauguin lui a évité la terrible souffrance de voir célèbres ses imitateurs et de quelle façon mauvaise ils ont démarqué son art; aussi, elle nous a servi à juger les critiques qui ont osé railler l'un des plus grands maîtres de ces temps.

Les générations futures sauront reconnaître cette vérité.

★

M. Paul Signac

Mais, c'est atroce, ces interviews funéraires! En de telles circonstances, et pour contraster avec les injures des reporters d'art, je ne puis qu'adresser un hommage respectueusement ému à la vie et au labeur du fier révolté et du beau peintre que fut Gauguin.

—

Il fut un maître.

Telle est, très nettement — non même sans les quelques dissonances essentielles en un si moderne concert, et précieuses pour ce qu'elles permettent de connaître chaque âme au son qu'elle rend — la conclusion de cette sorte d'enquête.

Il fut une force créatrice, émouvante et impérieuse; un aboutissement et un recommencement. Des traditions très anciennes et très pures ont trouvé dans sa volonté très sensible, très éclairée et très active, l'instrument nécessaire de leur renaissance par des transformations fécondes. Tournant barre au flot d'une civilisation men-

teuse, ce hardi marin n'aura pas tenté en vain le grand voyage, — plus loin que Tahiti ! — le « Retour aux Principes ». De cette Odyssée, qui eut la tragique allure d'une Iliade sanglante, le monde maintenant va profiter, maintenant que la mort a fait le geste de vie : car les hommes auront toujours coutume d'attendre le coup de foudre funèbre, pour se recueillir et comprendre, pour regarder, pour voir,

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change,

(et ce vers immortel de Stéphane Mallarmé, qui l'aima, est en pleine harmonie avec la destinée de ce grand artiste) Gauguin nous apparaît à jamais, oui, le maître qu'il demeure : avec le sens prodigieux, qui fut le sien, des vastes décorations, avec son invention inépuisable, avec la vaillance qui fit de lui un héros dans sa lutte — de *Jacob avec l'Ange* (n'est-ce pas le sujet d'une de ses plus belles œuvres ?) — de l'Esprit contre la Nature.

La patrie le méconnut, et il y a de la honte pour beaucoup dans sa gloire, assurée. N'importe. Exceptés seulement ceux-là qui, disposant de tout, ont tout refusé au génie, alors que de presque rien il eût fait de l'éternité, — et j'entends désigner ici sans détour les hommes dérisoirement installés à la « direction » des beaux-arts, à la conservation des musées, — à tous largesse, même à la mère ingrate, même aux frères ennemis, largesse de la pensée et de l'œuvre sublimes !

Il est impossible de préciser dès cette heure la profondeur de l'empreinte laissée par Paul Gauguin dans l'art par l'accomplissement, dans l'âme des artistes par l'exemple et l'influence. Ce sera l'étude des longs temps. Mais, sans attendre, on tient, ici, à honneur d'avoir produit au jour l'affirmation de quelques-uns, qui comptent, et de ne rien laisser à répondre aux négateurs, aux détracteurs d'hier...

Une étoile fixe de plus brille au ciel de l'art français.

CHARLES MORICE.

LA MORT DU PAPE
DES DERNIERS JOURS

—

L'écho du canon fit trembler les plafonds branlants du Vatican vide.

Il annonçait l'entrée sur la place Saint-Pierre du Prince de ce monde dans sa gloire, et l'acclamation de la foule immense de ceux qui portaient le Signe répondit au salut du canon.

Dans la petite chambre du vieux Pape, la seule habitée encore dans le palais en ruines, six vieillards étaient agenouillés, quatre cardinaux, les survivants, un garde-noble, le dernier, et, les yeux ouverts et fixes, dans une extase, affaissé sur son prie-dieu bas, Pierre II le Romain, le Pape prédit de la fin des temps.

Lentement il sortit d'oraison et voyant sommeiller autour de lui les cinq vieillards, épuisés par trois jours et trois nuits d'attente, il répéta les paroles de saint Luc :

« L'heure est proche, pourquoi dormez-vous ?
« Levez-vous et priez afin que vous ne succombiez
« pas à la tentation. »

Il fit effort pour se soulever. Le garde-noble le soutint et la foule put voir, à la petite fenêtre sacrée de la place Vaticane, le Pape abandonné contempler le cortège de l'Antechrist victorieux et demander au ciel le miracle promis. Le trône du fils de la Bête se dressait devant le portail de Saint-Pierre; des drapeaux flottaient au vent, de brocart

d'or, brodés des trois étoiles à six branches qui étaient le signe de la Bête et le nombre de son nom. Les soldats et les sujets du Messie des Malédictions avaient ce signe à la main droite et ses lieutenants au front. Lui-même l'étalait sur son rational d'or et sur l'éphod d'azur des grands prêtres successeurs d'Aaron, car il se proclamait le Messie d'Israël et l'Attendu des générations sorties d'Abraham. Devant lui, dans le large espace vide que gardaient les soldats au pied de l'obélisque, étaient étendus sans sépulture les cadavres d'Hénoch et d'Elie suivant la parole de l'Apocalypse :

« *Mais après qu'ils auront achevé leur témoi-*
« *gnage, la Bête qui monte de l'abîme les vaincra*
« *et les tuera et leurs corps demeureront étendus*
« *dans les places de la grande ville. Les habi-*
« *tants de la terre seront dans la joie en les*
« *voyant et ils s'enverront des présents les uns*
« *aux autres parce que ces deux prophètes auront*
« *fort tourmenté ceux qui habitaient sur la terre.*

« *Et les hommes de diverses tribus et de divers*
« *peuples, de langues et de nations différentes,*
« *verront leurs corps durant trois jours et demi*
« *et ne permettront pas qu'on les mette au tom-*
« *beau.* »

Et le prince de ce monde avait ordonné que nul n'approchât des corps des martyrs sous peine de la vie et que si quelqu'un tentait de prononcer sur eux les prières funèbres, les soldats le missent à mort.

Et voici que trois jours et trois nuits écoulés et la moitié d'un jour, il venait, dans sa magnificence, contempler une dernière fois leurs corps sans vie, car il avait été écrit :

« *Mais trois jours et demi après, Dieu répandit*
« *en eux l'esprit de vie : ils se relevèrent sur leurs*
« *pieds et ceux qui les virent furent saisis d'une*
« *grande crainte.*

« *Alors ils entendirent une puissante voix du*
« *ciel et qui leur dit: Montez ici, et ils montèrent*
« *au ciel dans une nuée à la vue de leurs enne-*
« *mis.* »

Dans l'arrogance de son cœur, le Prince de ce monde avait juré que les martyrs ne revivraient pas et que la parole serait démentie à la vue des nations.

Les corps étaient couchés côte à côte sur les dalles, immobiles, inertes, raidis et froids, insultés par la foule et, seuls à la fenêtre du vieux palais mort, les derniers prêtres de l'Eglise attendaient encore le miracle.

Le Pape centenaire revoyait en esprit les temps révolus, le conclave lointain qui, Léon XIII mort, investissait Sarto, l'*Ignis ardens* de la prophétie d'Armagh, les hécatombes du règne de son successeur, le pontificat glorieux de Grégoire XVII, les Papes éphémères et saints qui passaient ensuite comme des ombres légères sur le trône éternel. Déjà le fils de la Bête, né à Corozaïn, grandissait dans Capharnaüm suivant la parole, et la puissante finance juive préparait l'avènement du Messie des juifs ; les trusts mondiaux accaparaient les richesses de la terre afin que s'accomplît la vision de l'apôtre et que « *nul ne pût ni acheter ni vendre* « *que celui qui aurait le caractère ou le nom de la* « *Bête ou le nombre de son nom* ».

Cependant l'agneau avait rompu le septième sceau du livre, mais les signes du ciel et les plaies de la terre ne prévalaient point contre l'aveugle-

ment des hommes. La puissance de Babylone enivrait toutes les nations du vin de sa furieuse prostitution, les rois se corrompaient avec elle et les marchands s'enrichissaient par l'excès de son luxe. Ils avaient creusé le puits de l'abîme pour s'emparer du feu central de la terre et l'employer à leurs industries, et selon le Livre Saint le soleil et l'air avaient été obscurcis par la fumée de ce puits et des bêtes inconnues en étaient sorties qui tourmentèrent les hommes durant cinq mois, en sorte qu'ils cherchaient la mort et ne la trouvaient point. Mais les peuples ne s'étaient point convertis.

La puissance de l'Antechrist s'était alors révélée ; elle avait éclaté sur le monde et toute la terre étant dans l'admiration suivit la bête. Les hommes l'adorèrent en disant : Qui est semblable à elle et qui pourra la combattre ?

Et comme l'apôtre avait dit qu'elle ferait de grands prodiges jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre à la vue des nations, le Prince de ce monde inventa de capter l'électricité de l'atmosphère afin que le pouvoir humain sur la nature fût sans bornes et l'orgueil humain sans limites.

Ainsi ceux qui habitaient sur la terre furent séduits, et leurs esprits ne connurent plus que la terre et ses richesses ; il n'y eut plus de fidèles dans les églises désertes ni de prêtres parmi les nations, et la papauté somptueuse retomba à l'oubli et à la pauvreté, non pas à la pauvreté évangélique selon l'esprit, mais à la misère honteuse et à l'abandon.

Et le vieux Pape revoyait en esprit trois ans et demi auparavant dans le Vatican délabré, épargné par le dédain du Messie victorieux, le suprême conclave des sept derniers cardinaux, les dais verts violets mangés des vers, et le camerlingue dans sa

soutane rouge élimée et trouée, agenouillé devant lui qu'on venait d'élire et prononçant la parole sacramentelle : « Quo modo vis vocari ? »

Alors dans la tristesse de ce conclave obscur dont les journaux avaient à peine parlé, lui, le Cardinal di Pietro, seul survivant des cardinaux de Léon XIII, avait compris la prédestination symbolique du nom de ses aïeux. Il avait murmuré tristement la Parole : *Tu es Petrus et super hanc petram...* » et, comprenant la volonté divine, il avait ajouté répétant les paroles de saint Malachie : « *Pierre le Romain mènera les Brebis dans les angoisses de la persécution des derniers jours.* Le Cardinal di Pietro sera donc Pierre II, le Pape prédit de la fin des Temps. »

Au dehors la puissance de l'Antechrist avait conquis le monde et le signe de la Bête marqué tous les fronts. Dans Jérusalem, le temple rebâti s'ennuageait de la fumée des sacrifices selon l'ancienne loi.

Au siècle dernier, les spirites avaient commencé d'évoquer les trépassés ; à leur exemple, le Prince de ce monde s'entourait de spectres ; la mort et la vie n'avaient plus de frontière et, dans une confusion épouvantable, les esprits réincarnés marchaient la nuit, parmi les vivants. Mais un jour, au milieu des conjurations maudites du Fils de la Bête, étaient apparus ceux qu'ils n'attendaient pas : Henoch et Elie, les prophètes exemptés par Dieu de la mort pour porter témoignage à la Fin des temps, et qui, durant mille deux cent soixante jours, prophétisèrent jusqu'à ce que l'Antechrist les vainquît et les tuât.

Ils reposaient maintenant sous les yeux des peuples, morts et sans sépulture depuis trois jours et

trois nuits et la moitié d'un jour. C'était l'heure du miracle et de leur résurrection selon la parole de Dieu, et Pierre II à la fenêtre du Vatican, les yeux sur les cadavres inertes, attendait et priait. Mais les martyrs ne se levaient pas.

L'Antechrist dans son orgueil insultait leurs cadavres immobiles et proclamait qu'il avait vaincu.

Le vieux pontife pleura et la parole désolée lui vint aux lèvres : *Eli Eli lamma sabachtani !* Mais l'Esprit le soutint. Il se rappela à cette heure solennelle que, selon la légende, lui-même le dernier Pape devait être mis à mort par le Messie des Malédictions.

Et pour que la Parole s'accomplît, il comprit qu'il devait mourir.

La porte de bronze fermée depuis douze ans s'ouvrit et, soutenu par le dernier garde, suivi des quatre cardinaux rouges, pour la première fois depuis l'invasion de Rome, le Pape prisonnier sortit du Vatican.

La foule s'écarta et se tut. Pierre II le Romain marchait à la mort. Il s'avança vers les cadavres étendus pour prononcer sur eux les prières interdites et les adjurer de se lever et de marcher au nom du Dieu vivant. Alors, suivant l'ordre du Prince de ce monde, les fusils des soldats s'abaissèrent et firent feu. Les cinq vieillards tombèrent la face contre terre, mais de ses mains tremblantes Pierre II se souleva encore et fut à genoux et, bénissant de sa droite où brillait l'anneau du pêcheur, les corps des deux prophètes, il murmura la formule de Nicée : « *Credo in Spiritum Sanctum... Sanctam Ecclesiam catholicam...* » l'Eglise que reniaient les hommes, « *Sanctorum communionem, remissionem peccatorum...* »

Et soudain de toute sa voix il clama vers les deux cadavres :

« *Carnis resurrectionem, Vitam œternam.* »

Et comme il expirait, Henoch et Elie se levèrent, la terre trembla, le ciel s'embrasa d'une grande flamme et le monde entra soudain dans l'Eternité.

ÉDOUARD D'HOOGHE.

LE PAIN NOIR

(*Suite* [1])

—

XXIV

Depuis plusieurs jours, Céline travaillait avec ardeur. Elle ravaudait, cousait, lavait, frottait, comme aux veilles des grandes fêtes. Tout brillait dans la cuisine ; tout était méticuleusement propre et bien en place dans les chambres. Andry, jugeant cette activité inutile, s'en montrait mécontent ; il souffrait de nouveau de ses rhumatismes et son humeur devenait intolérable. Quand sa fille avait lavé la cuisine, il arrivait avec ses sabots crottés de boue et les secouait ostensiblement sur le sol. Lorsqu'il la voyait frotter les chaises avec du sable et un bouchon de paille, il se campait devant elle et grognait : « Nos meubles ne s'usent pas assez vite, hein ! » et, dès qu'elle avait fini, il appelait le chien, lui faisait mettre ses pattes sur les chaises, puis s'en allait en ricanant.

Céline balayait la boue, enlevait les taches, recommençait dix fois le même travail sans jamais se lasser, ni manifester aucune mauvaise humeur. Si ses joues n'avaient pas été pâles, ses yeux battus et fatigués, on aurait pu la croire parfaitement heureuse. Elle semblait, en effet, posséder maintenant cette paix du cœur, ce calme souverain,

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 165, 166.

qui protège, comme une cuirasse d'argent, contre les iniquités de la vie.

Un soir même, cette sérénité se transforma en quelque chose de radieux, qui rendit à son visage émacié presque son charme d'autrefois. Martin, qui, journellement, à la même heure, venait s'asseoir en face d'elle, avait suivi, avec une souffrance muette, les ravages du désespoir sur ce petit être qu'il aimait de l'amour le plus humble et le plus profond. Il ne manqua pas de constater le changement survenu et la joie éclata au fond de son pauvre cœur.

Mais son ivresse dépassa toute limite lorsque, s'étant levé pour partir, il vit que Céline se levait de son côté et l'accompagnait jusqu'à la porte. Quand il fut sur le seuil, il s'arrêta. Il ne pouvait détacher ses yeux de cette figure qui le contemplait avec tant de sympathie. Ses lèvres tremblaient d'émotion. Il fallut que la jeune fille fît le geste de se retirer pour qu'il s'éloignât.

Après son départ, elle reprit sa place et rêva quelques secondes.

Son père, qui s'était endormi comme d'habitude, avait la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, la bouche ouverte, les mains ballantes. Les meubles s'accusaient à peine dans l'ombre qui recouvrait les murs. Tout était immobile. Seul, le balancier de l'horloge traçait comme toujours son chemin immuable, près du bénitier d'étain. Dans son disque de cuivre de petites flammes dansaient comme des choses vivantes et son tic-tac, froid et net, semblait traduire le mépris du temps pour tout ce qui s'agite et pour tout ce qui passe.

Un sourire triste se dessina sur les lèvres de la jeune fille; elle compta instinctivement, comme elle

le faisait quelquefois quand elle était petite, les coups du balancier : « Un, deux... un, deux... »

Un bâillement la rappela à la réalité. Andry venait de s'éveiller. Après s'être frotté vigoureusement la face, il s'étira, puis il alla fermer la porte à clef.

Lorsqu'il fut couché, Céline appuya ses coudes sur la table, se prit la tête à deux mains et resta immobile jusqu'au moment où elle constata que son père dormait. Elle saisit alors la lampe, quitta sa place, marcha sur la pointe des pieds et ouvrit doucement la porte de la chambre. Andry était étendu sur le dos. On distinguait nettement sa figure jaune, son front sillonné de rides, ses yeux fermés, son nez pointu, sa bouche ouverte dont les lèvres tremblaient à chaque effort qu'il faisait pour respirer. Ses mains terreuses étaient croisées au-dessus des couvertures comme celles d'un mort.

Céline posa la lumière sur une chaise, puis, haletante et pâle, s'approcha du lit. Pendant quelques secondes, elle contempla tour à tour ce masque difforme et raccorni et ces grosses mains noueuses et noires. Elle se pencha enfin sur celles-ci et les baisa longuement...

Le vieillard n'avait pas bougé. Céline se retira à pas de loup, enleva la lumière et, après être restée quelques secondes sur le seuil de la porte, les yeux tournés vers son père, elle grimpa dans sa chambre.

Elle tira de leur boîte les lettres que Jules lui avaient écrites, les feuilleta, examina les dates, voulut les relire. Mais les souvenirs que ces pages lui rappelaient furent sans doute trop cruels, car elle en approcha une de la lampe et les brûla toutes successivement. Ses doigts tremblaient ; à plusieurs reprises, elle essuya des larmes. Quand elle eut

fini, elle ramassa les cendres, ouvrit la fenêtre et les jeta au vent.

Dans la boîte, il ne restait plus que la bague. Elle la prit et la passa à son doigt.

Debout au milieu de la pièce, sa lampe en main, elle laissa ensuite ses regards courir lentement sur chaque meuble. Lorsqu'elle sentit que son cœur s'amollissait et que son bras commençait à trembler, elle éteignit la lumière, puis, saisissant son châle — le même châle qu'elle avait employé le soir du rendez-vous — elle le mit sur sa tête et se dirigea vers le jardin.

La nuit était sombre. Les grillons chantaient. La brise remuait les branches des arbres et les premières feuilles mortes tombaient avec de petits bruits mélancoliques.

Céline, se faufilant à travers la haie, passa dans la prairie.

Là, elle resta quelque temps immobile, scruta les ténèbres, tendit l'oreille. Les grillons chantaient toujours, les feuilles mortes continuaient à tomber. Son attention se fixa sur une traînée de brume, qui couvrait le fond de l'enclos. Sous ce voile léger la Mehaigne coulait en clapotant.

Céline fit un pas en avant, hésita, puis, tout à coup, s'élança droit devant elle...

Elle allait sauter dans l'eau, lorsqu'une peur épouvantable l'arrêta... Elle posa les deux mains sur son cœur et recula de quelques pas...

Pendant ces quinze derniers jours, elle était venue à plusieurs reprises se pencher au-dessus de la Mehaigne. Elle avait contemplé plusieurs fois son pâle visage dans ce miroir impassible; elle ávait touché avec ses doigts les grandes herbes vertes, humides et douces, qui se recourbaient gra-

cieusement sur ses bords; elle avait regardé les libellules diaprées qui se poursuivaient entre les deux rives; elle avait surtout écouté la voix mystérieuse qui montait du fond de cette eau innocente comme un appel au repos, à la tranquillité, au silence...

Maintenant, dans l'obscurité et le calme qui tombaient du ciel, le murmure de la rivière l'effrayait. Elle détourna la tête pour ne plus sentir son souffle froid, pour ne plus voir son miroitement sinistre.

Dans la prairie, tout restait immobile.

Pendant quelques instants, elle tint ses deux poings crispés sur sa poitrine; puis ceux-ci s'ouvrirent et ses mains glissèrent le long de son corps.

Elle pleurait à chaudes larmes quand quelqu'un murmura derrière elle, après avoir toussé légèrement :

— C'est moi, Céline... C'est Martin... n'ayez pas peur...

C'était Martin, en effet. La façon dont Céline s'était conduite à son égard pendant la soirée l'avait jeté dans un tel trouble qu'il n'avait pu se décider à rentrer chez lui. Pourquoi la jeune fille lui avait-elle souri? Pourquoi l'avait-elle accompagné jusqu'à la porte? Est-ce qu'enfin?... Martin ne répondait pas à cette question. Il avait déjà été si cruellement déçu, il avait tant souffert qu'il n'osait plus rien espérer. « Il s'était sacrifié », comme il se plaisait à le répéter. Et pourtant... La figure aimable de Céline dansait maintenant devant ses yeux; sa poitrine battait joyeusement; son cerveau nageait dans l'ivresse. Arrivé devant sa demeure, il tourna machinalement sur lui-même et vint se promener le long de la Mehaigne derrière la maison

d'Andry. Il allait et venait en caressant sa moustache, les regards sans cesse dirigés vers le toit de chaume sous lequel, à cette heure, « quelqu'un » peut-être pensait à lui. Il vit s'éclairer la fenêtre de la chambre de Céline, puis il remarqua que la lumière s'éteignait. Il continuait à se promener, souriant toujours au toit de chaume, levant quelquefois la tête vers le ciel, lorsqu'un bruit de pas amorti par l'herbe épaisse attira son attention.

En voyant apparaître une petite forme noire qui courait vers la rivière, il blémit, puis se précipita... Mais la peur d'effrayer cette personne, qui ne pouvait être que Céline, l'engagea à agir avec prudence. Alors, il se mit à avancer méthodiquement, sans faire de bruit, retenant son souffle comme pour saisir un oiseau. L'angoisse lui serrait le cœur.

Lorsqu'il eut dit : « c'est Martin, n'ayez pas peur » et qu'il vit que la jeune fille ne bougeait pas, il respira, s'approcha d'elle et lui posa la main sur l'épaule.

— Mon Dieu ! Céline, que faites-vous là ? demanda-t-il à voix basse.

Comme elle ne répondait rien, il chercha à voir son visage. Il fut effrayé de la pâleur de ses traits, et de son air égaré. Il remarqua aussi que ses dents claquaient.

— Ne restez pas ici, dit-il. Venez avec moi; je vais vous reconduire. — En même temps, il l'entraînait par le bras.

Céline se laissa emmener sans proférer aucune parole; ses jambes vacillaient, elle respirait d'une façon rauque.

— Il ne faut pas vous désespérer, balbutiait Martin. Demain j'irai chez vous... Nous parlerons... Je...

Il hésitait, s'embrouillait, n'osait dire ce qu'il avait sur le cœur. Tout en marchant, il prit la main de la jeune fille; comme elle était glacée, il la serra dans les siennes.

Céline regagna machinalement sa chambre et se jeta, toute vêtue, sur son lit. Elle resta longtemps dans la même position, immobile, les yeux grands ouverts, la figure inondée de larmes. Elle ne pensait plus à Jules, ni à Martin, ni à son père; elle ne songeait plus qu'à une chose : c'est qu'il est difficile de se résigner à mourir.

XXV

Quand Céline fut rentrée, Martin, redoutant une nouvelle fugue de sa part, retourna au bord de la Mehaigne. Il s'assit sur l'herbe et, jusqu'à l'aube, rêva, la tête dans ses mains, les coudes aux genoux. Lorsqu'il vit que l'orient s'éclairait, il se dirigea vers sa demeure ; mais il sortit de celle-ci aussitôt que les gens furent au travail. A pas hâtifs, il gagna la campagne en se dissimulant le long des haies. De temps en temps, il sondait l'espace, les doigts placés en forme d'abat-jour au-dessus de son front. Il finit par apercevoir Andry qui labourait. Alors, il rebroussa chemin et courut chez Céline.

Dans son trouble, il ne trouva d'abord rien à lui dire. L'indifférence de la jeune fille augmenta encore son embarras. Il se planta devant le poële, repoussa sa casquette sur sa nuque, la ramena sur son front, examina le balancier de l'horloge, puis ses prunelles se fixèrent, à travers la fenêtre, sur les poules qui caquetaient dans la cour.

Comme Céline passait devant lui, impassible et plus impénétrable qu'une statue, il murmura :

— Vous ne me remerciez pas ?...

— Pourquoi? demanda-t-elle froidement.

— Mais... hier... sans moi... Dieu sait ce qui serait arrivé.

— Il eût mieux valu me laisser mourir.

Martin se mordit les lèvres.

— Vous êtes cruelle, dit-il.

Puis, prenant soudain une résolution suprême, il la saisit par les poignets, la força à s'asseoir devant la table et se plaça en face d'elle.

— Ne devinez-vous pas pourquoi je suis venu ? demanda-t-il.

Comme Céline se taisait, il ajouta :

— Je ne souhaite qu'une chose au monde...

Et, baissant la voix :

— C'est de vous avoir pour femme...

— Voulez-vous? supplia-t-il.

— C'est impossible, répondit-elle.

Après quelques minutes de silence, elle se tordit comme sous l'influence d'une douleur aiguë.

— Ah ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

De nouveau le silence recommença, lourd et pénible.

— Alors, il n'y a rien à faire, dit enfin Martin; vous ne voulez pas de moi...

Céline répéta :

— C'est impossible.

Martin eut un geste désespéré.

— Impossible !... Pourquoi ?...

— Vous exigez que je vous le dise? reprit-elle ; et elle sourit amèrement en découvrant ses dents.

— Oui...

Elle leva la tête et plongea résolûment son regard dans les yeux de Martin. Puis sa volonté sans doute défaillit : elle se détourna.

Le jeune homme attendait, plein d'anxiété.

Tout à coup, elle étreignit son front dans ses deux mains; une violente secousse fit tressauter son dos et sa nuque; elle cria dans un sanglot :

— Je suis enceinte !

Martin recula comme si on lui avait cravaché la figure. Ses joues devinrent blêmes. Des gouttes de sueur jaillirent de ses tempes.

Après quelques instants, il voulut parler, mais les mots ne sortirent point, tant sa gorge était serrée.

Finalement, il s'approcha de Céline, qui sanglotait toujours, lui passa son bras autour du cou et l'embrassa doucement sur la joue.

Comme elle continuait à verser des larmes, il lui caressa les mains : « Ne pleurez plus, » dit-il.

L'horloge tictaquait, les poules caquetaient dans la cour, des pigeons roucoulaient sur le toit.

Céline et Martin, assis maintenant côte à côte, restaient silencieux. D'ailleurs qu'auraient-ils pu dire ? Leur situation était claire et ils comprenaient mutuellement tout ce qui se passait en eux...

Lorsque Martin fut parti, la jeune fille promena lentement ses regards autour d'elle... C'était fini : elle avait, cette fois, touché le fond de l'abîme... Elle s'aperçut alors qu'elle portait toujours à son doigt la bague de Jules. Elle la retira et voulut la jeter au feu; mais après avoir ouvert le poële, elle se ravisa.

Elle monta dans sa chambre et plaça le bijou dans une boîte, au fond de son coffre.

S'il est difficile de se résigner à mourir, il est difficile aussi de se séparer du dernier souvenir d'un beau rêve.

XXVI

Le même soir, Andry et Martin se trouvaient au jardin. Une vapeur argentée flottait au-dessus de la Mehaigne; les feuilles jaunies brillaient dans le crépuscule. Le vieillard était assez gai. Il avait rentré ce jour-là ses pommes de terre et sa récolte était supérieure à celles des autres cultivateurs. A côté de lui, Martin fumait sa pipe, pensif, le nez en terre. De temps en temps, il observait le vieillard à la dérobée. Après beaucoup d'hésitation, il balbutia :

— Je voudrais bien... Andry... vous demander quelque chose...

Le vieux ouvrit la bouche toute grande et fixa ses yeux de hibou sur les prunelles du jeune homme.

Martin, soulevant sa casquette, se gratta la nuque :

— C'est qu'il s'agit d'une affaire importante !

— Parle, nom d'un chien! cria Andry, impatienté.

— Voulez-vous me donner votre fille ?..

Andry, fermant à demi ses paupières, loucha du côté de Martin. C'était le geste qu'il avait coutume de faire lorsqu'il soupçonnait quelqu'un de vouloir lui tendre un piège. Il baissa ensuite la tête.

— C'est que j'ai besoin de ma fille, moi, dit-il, en se redressant.

— Elle ne vous quittera pas.

Andry fit deux ou trois pas, puis il se retourna brusquement et frappa l'air avec ses poings :

— « Elle » n'aura pas un centime avant ma mort.

— Je ne réclame rien.

Le vieillard se remit à marcher. Après quelques instants, il cria :

— Reviens demain !

Quand Martin fut parti, il se promena longtemps seul. Sa silhouette courbée allait et venait, ombre falote, sur le fond sombre des haies; de temps en temps, il agitait les bras ou poussait des cris rauques.

Le lendemain, Martin vint le retrouver.

— Avez-vous réfléchi? demanda-t-il.

— Oui... grogna Andry.

— Vous consentez?...

Le vieux haussa les épaules :

— Autant toi qu'un autre !

La joie étincela sur la face du jeune homme. Comme il avait ses raisons pour hâter le mariage, il voulut immédiatement en fixer la date. Andry se montra coulant sur ce chapitre. Pour sa part, il ne demandait qu'une chose : c'est que la cérémonie se fit « doucettement », sans grands frais.

Pendant qu'ils discutaient, une voisine entra avec deux marmots accrochés à ses jupes. Elle venait payer de la paille qu'elle avait achetée à Andry.

Elle aligna l'argent sur la table, puis le recompta soigneusement, en posant son doigt hâlé sur chaque pièce.

— C'est bien cela, n'est-ce pas ! dit-elle. C'est juste.

— C'est juste, répéta Andry.

La femme soupira :

— L'argent file trop vite... On est toujours sans...

Comme personne ne répondait, elle continua :

— Enfin... quand on a la santé... Ainsi, cette pauvre Thérèse Leduc...

— Est-elle malade? questionna Martin.

— Mon Dieu! oui...

— Qu'a-t-elle?...

La femme toucha son front :

— C'est ici qu'elle est prise.

Céline, ayant entendu ces paroles, était accourue. Elle voulut aller sur-le-champ chez Leduc; mais Martin s'y opposa et partit à sa place.

Il trouva Jean seul dans l'estaminet, affalé au coin du feu, sale, déguenillé, avec des cheveux ébouriffés, des yeux rouges et des traces de larmes sur ses joues.

Leduc donnait à ce point l'impression d'une chose écroulée que Martin n'osa le questionner. Il s'avança vers la fenêtre et s'assit silencieusement.

La pièce était en désordre. Le pavé, que Thérèse entretenait avec tant de soin, disparaissait sous des arabesques de boue sèche; des verres à moitié vides encombraient les meubles; des croûtes de pain traînaient sur la table, entre des assiettes, des tasses, des couteaux.

Martin regardait avec tristesse cette demeure qu'il avait connue si proprette et qui offrait maintenant l'aspect d'une tanière de misanthrope. Il écoutait le tic-tac de l'horloge, le ronronnement du chat, les cris d'une pie, mais son attention était surtout attirée par de légers bruits de pas qui partaient de la chambre voisine, aussi réguliers, aussi monotones que le tic-tac de l'horloge.

Un temps assez long s'écoula. Leduc ne disait rien et Martin n'osait toujours pas le questionner. Tout à coup le vieillard murmura :

— Voulez-vous *la* voir?

— Je veux bien.

Ils se levèrent: Leduc ouvrit la porte de la chambre.

Thérèse se promenait de long en large, à pas méthodiques, la tête haute, relevant — comme une traîne — sa jupe de la main droite. Dans sa figure pâle et maigre, ses yeux fixes brillaient avec éclat. Elle avait la majesté calme d'un être affranchi de la vie ordinaire et qui plane au-dessus de toutes les misères du monde.

En reconduisant Martin, Leduc balbutia :

— Cela lui est arrivé hier... J'étais absent...Elle a cru que le feu était à la maison... Elle a roulé ses hardes en paquet et elle est sortie... Des ouvriers l'ont arrêtée sur la route... Puis...

Sa voix trembla, il haussa tristement les épaules et, pour traduire tout ce qu'il avait sur le cœur, il fit un grand geste désespéré.

XXVII

Le docteur, secondé par Davin, conseilla à Jean d'envoyer sa femme dans un asile, mais il ne voulut rien entendre.

— Je veux la garder, répondait-il chaque fois avec obstination; elle ne gêne personne.

Au bout de huit jours, il se remit courageusement au travail. Pour empêcher Thérèse de s'échapper, il barricada la fenêtre de sa chambre avec de grosses pièces de bois.

Les enfants du village, qui savaient que la vieille femme était seule pendant le jour, se glissaient parfois dans le jardin, obsédés par le désir de voir une folle. Ils s'approchaient doucement de la fenêtre et appliquaient l'oreille au mur, pour entendre ses divagations. Les plus grands essayaient de se hausser jusqu'aux vitres. Dans ces efforts, ils frappaient leurs sabots contre la muraille. Thérèse, attirée par le bruit, venait coller sa figure con-

tre les carreaux. Lorsqu'ils voyaient surgir sa face pâle, aux yeux hagards, encadrée d'un bonnet blanc, ils s'enfuyaient, épouvantés, comme à l'apparition d'un fantôme.

Trois semaines s'écoulèrent. Chaque fois que Jean demandait au médecin si sa femme guérirait, celui-ci répondait :

— Peut-être... mais pas ici....

Ces paroles firent réfléchir Leduc ; il se décida enfin à solliciter l'internement de Thérèse à l'asile de Saint-Trond.

Au jour fixé pour le départ, toutes les personnes inoccupées du village accoururent chez Leduc. La plupart s'installèrent sans façon dans la maison ; quelques-unes restèrent au milieu de la route. Jean avait fait revêtir à Thérèse ses plus beaux habits ; lui-même portait sa blouse neuve. La folle, assise au coin du feu, laissait de temps en temps courir des regards troubles sur les gens groupés autour d'elle et qui, tous, la contemplaient en silence. Elle se grattait ensuite les cheveux, se pinçait le menton, marmottait quelques mots tout bas, ou frottait avec application la paume de sa main gauche sur le dos de sa main droite. Au dehors, un homme pérorait :

— Elle a l'esprit dérangé depuis longtemps... Il y a deux ans, je l'ai trouvée assise, au milieu de la nuit, en plein hiver, au bord de la voie ferrée. Je ne me suis jamais expliqué...

Ici, le narrateur — qui n'était autre que le garde-route que Thérèse avait rencontré lorsqu'elle s'était mise à la poursuite de son mari — fut interrompu par des claquements de fouet. Une légère charrette arrivait au galop sous les ormes du chemin, entièrement dorés par l'automne. Le conduc-

teur, un grand diable osseux et basané, se tenait debout sur son véhicule. Le vent agitait les ailes de son chapeau mou et ballonnait sa longue blouse bleue. Il cinglait son cheval à tour de bras. Arrivé devant la maison de Leduc, il tira sur les rênes en penchant son corps en arrière. La bête tordit sa bouche et s'arrêta net.

L'homme sauta à terre et, sans s'occuper de personne, il conduisit sa charrette auprès de la grange. Pendant qu'il attachait le cheval, les gens se groupèrent autour de lui; Triquet — ainsi s'appelait le personnage — affichait un air grave et important ; on voyait qu'il avait conscience que ce qu'il exécutait en ce moment n'était pas une besogne ordinaire.

Lui-même d'ailleurs ne passait pas pour un homme ordinaire. La plupart n'aimaient pas à se trouver face à face avec cette figure de reître boucané, dont la barbiche brune et les longues moustaches étaient surmontées de deux petits yeux noirs qui brillaient, comme deux pointes de feu, sous d'épais sourcils. On le considérait généralement comme un individu mystérieux, plein d'énigme et de contrastes. Il buvait comme un trou, se battait aux kermesses comme un lion, jurait comme un païen ; mais il portait en tout temps une médaille bénite dans sa bourse, faisait partie de la confrérie de sainte Barbe et ne manquait jamais d'effectuer, chaque année, à la Pentecôte, le pèlerinage aux « Trois-Sœurs » de Brusthem.

On le soupçonnait capable de beaucoup de choses et on se méfiait de lui comme d'un être louche, mais quand quelqu'un souffrait d'une maladie contagieuse et que ses amis, craignant pour leur peau, se tenaient à l'écart, c'était à Triquet qu'on recou-

rait. Il n'avait peur ni du typhus, ni du choléra. Il se distinguait aussi dans les incendies, tenait les blessés qu'on amputait, donnait la chasse aux chiens enragés, plongeait sous la glace, en hiver, pour repêcher les enfants et avait l'habitude de dire qu'il lui était aussi indifférent de porter sur ses bras le cadavre d'un chrétien qu'une botte de paille.

A qui donc pouvait-on songer, pour emmener Thérèse Leduc, si ce n'est à Triquet ? Les gens qui l'entouraient étaient persuadés qu'avec lui l'affaire marcherait rondement ; néanmoins, ils étaient curieux de voir comment il s'y prendrait. Lorsqu'il se dirigea vers la maison — toujours grave et important — ils s'écartèrent comme devant un roi, puis, se précipitant derrière lui, envahirent l'auberge.

Triquet alla droit à Thérèse, inclina son visage méphistophélique au-dessus de la face émaciée de la vieille femme, tira sa longue barbiche et demanda :

— Eh bien ! y sommes-nous?

Thérèse le regarda avec étonnement. Il continua :

— Est-ce que nous allons *le* voir?

— *Le* voir... répéta-t-elle...

— Mais oui : *le* voir... N'allons-nous pas voir Alfred ?...

— Ah ! oui, nous allons voir Alfred.

— Alors, donnez-moi le bras.

Elle sourit et prit le bras de Triquet. Sur le seuil elle murmura en promenant son sourire sur les gens qui se rangeaient devant elle :

— Je vais chez mon fils.

Jean, dont le cœur crevait, mais qui ne voulait pas pleurer, mordait sa moustache.

La vieille femme monta sans difficulté dans la

voiture. Triquet la fit asseoir sur une planche placée en travers du véhicule; il s'installa à sa droite ; Leduc prit place à gauche.

— Lââ..., dit Triquet en saisissant les rênes. Maintenant, soyez bien sage...

Elle était bien sage, en effet. Elle se tenait complètement immobile, le front penché, les mains fourrées dans ses manches. Le vent agitait les franges de son châle et, entre les bords de sa coiffe, on voyait la joie briller sur sa pauvre figure amincie.

Triquet cria sur le cheval : la voiture s'éloigna au galop.

Alors, les gens se regardèrent, visiblement surpris de la simplicité avec laquelle les choses s'étaient passées.

— Nous ne la reverrons plus, dit quelqu'un, lorsque l'attelage eut disparu à l'horizon.

C'était Nol. Comme les gens se tournaient vers lui, il ajouta :

— Quand on *les* emmène, c'est fini... Ils ne reviennent jamais .. C'est le cinquième que je vois partir de la sorte!

XXVIII

Le temps continua son cours. Les feuilles des arbres, après avoir resplendi pendant quelques semaines de la beauté des pierres précieuses, tombèrent une à une. Le charme alangui des campagnes disparut avec la lumière sereine des jours d'automne. Un vent froid souffla sur la terre : les bourrasques de novembre noyèrent les villages et les champs dans leur tristesse. Puis, l'hiver vint, avec ses gelées et ses neiges. L'activité humaine se concentra de nouveau dans les sucreries et les fermes; on n'entendit plus guère que le claquement

cadencé des fléaux et le ronflement des machines à vapeur auxquels se mêlait le pépiement des petits oiseaux. Les corbeaux eux-mêmes, désertant les campagnes, venaient rôder autour des habitations et se perchaient quelquefois sur les cheminées, où ils restaient longtemps pensifs et silencieux.

Leduc, qui continuait à travailler chez Davin, disait souvent à ses compagnons, en faisant allusion à sa solitude : « Pendant le jour, cela va encore, mais le soir... », et il hochait la tête pour montrer combien il lui était pénible de se trouver maintenant seul, après le souper, au coin de son feu.

Pour échapper aux sombres pensées qui l'agitaient à cette heure-là, il allait parfois chez Andry.

Le mariage de Céline n'avait provoqué aucun changement dans les habitudes de la maison. Le soir, on retrouvait le vieillard dans son fauteuil de bois, Martin à la place qu'il occupait jadis et Céline en face de lui. Comme autrefois aussi Martin fumait sa pipe, Céline cousait ou tricotait et Andry s'endormait après le souper. Martin avait l'air calme d'un homme qui a enfin conquis dans la vie la place qu'il rêvait ; quant à Céline, sa figure, maintenant défraîchie et presque laide, n'exprimait plus d'autre sentiment que celui d'une soumission complète à la destinée.

Pour ne pas réveiller Andry, on parlait à voix basse.

Jean amenait constamment la conversation sur Thérèse. Il regrettait d'avoir dû éloigner sa femme. Au moment de leur séparation, devinant qu'on l'abandonnait, elle avait été prise de frayeur et avait fixé sur lui des regards suppliants. Leduc ne pouvait oublier cette imploration muette. En contemplant les doigts de Céline, qui tricotaient avec

agilité, il se rappelait son bonheur passé et murmurait :

— Ma femme aussi en a tricoté bien des paires!..

D'autres fois il disait : « Ma femme vous aimait bien[1], Céline! » et l'on sentait dans ces paroles l'expression d'une douleur sincère et profonde.

Lorsque le jour qu'il s'était fixé pour aller voir Thérèse approcha, il parut plus heureux. Sa joie était cependant encore coupée par des moments de vive anxiété : « Dans quel état la retrouverait-il ? » — « Le reconnaîtrait-elle ? » Ceci surtout le préoccupait.

Quand il fut en sa présence, il demanda immédiatement :

— Me reconnais-tu?

Thérèse fit des efforts pour rassembler ses souvenirs, puis elle balbutia : « Oui. »

— Qui suis-je?

— Vous êtes Jean, vous êtes mon homme.

— Elle a dit : « Vous êtes Jean; vous êtes mon homme », cousin Andry, répétait-il à chaque instant le lendemain soir. « Elle va mieux... on a de l'espoir. »

Puis, à moitié couché sur la table, le front posé contre son poing, la bouche souriante, les yeux brillants, il semblait s'abandonner aux douceurs d'un beau rêve. Tout à coup, il s'écriait :

— Je crois bien qu'elle guérira!

Andry grognait de sa voix aigre :

— Ne te forge pas des illusions, mon ami.

Leduc jetait sur lui un œil inquiet, sa joie s'éteignait; mais elle renaissait bientôt et il répétait à voix presque basse, pour lui seul :

— Elle a dit : « Vous êtes Jean : vous êtes mon homme. »

Il retourna la voir au mois de février. Lorsqu'il apprit qu'elle était à l'infirmerie, il se mit à pleurer.

Après avoir essuyé ses larmes, il monta auprès d'elle.

Thérèse était au lit, couchée sur le dos. Elle avait la figure verdâtre, les orbites caves, les yeux vitreux, les lèvres exsangues. A travers la peau, on voyait blanchir les os du nez, du front et des pommettes. Elle n'eut pas l'air de s'apercevoir que Jean l'embrassait ; lorsqu'il demanda si elle le reconnaissait, elle fixa sur lui des regards égarés, en balbutiant des mots qu'il ne comprit point.

Les larmes de nouveau mouillèrent ses joues. Il releva les draps qui avaient glissé sur la poitrine de Thérèse, puis la contempla longuement en essayant de sourire. Elle resta inerte et indifférente, agitant seulement ses paupières et remuant ses lèvres de temps à autre.

Quand il dut partir, il l'embrassa encore et lui serra les mains :

— Adieu, dit-il. Je viendrai te revoir dans quelques jours.

Thérèse, qui regardait toujours droit devant elle, ne détourna pas les yeux.

XXIX

Quinze jours plus tard, Jean se présenta, pâle et défait, chez Andry. Ses doigts tremblants tirèrent de sa poche une lettre chiffonnée qu'il tendit à Céline.

Thérèse était morte.

Il partit le lendemain pour Saint-Trond, avec Martin. Il avait neigé toute la nuit. Quelques flocons tombaient encore. Les campagnes désertes

brillaient sous leur manteau blanc. Des corbeaux criaient la faim autour des villages Les gares étaient vides et sombres. Le train, qui roulait avec peine, mêlait ses halètements poussifs aux sifflements de la bise.

Leduc espérait voir sa femme encore une fois; mais quand il arriva à l'hospice, la mise en bière avait eu lieu. Il s'agenouilla devant le cercueil et posa ses lèvres sur les planches, à l'endroit où reposait la tête de Thérèse.

La cérémonie ne fut pas longue. Au cimetière, Jean eut le cœur déchiré en voyant au milieu de quel isolement sa pauvre femme disparaissait. Il s'était placé au bord de la fosse. Appuyé contre son bâton, sa casquette en main, il pleurait silencieusement, les yeux rivés à la longue boîte jaune sur laquelle de grosses pelletées de terre humide tombaient avec un bruit sourd.

Lorsque le trou fut à peu près comblé, Martin murmura :

— Il est temps de nous en aller.

Comme Jean ne bougeait pas, il le prit par la manche. Le vieillard se résigna à le suivre ; mais, avant de sortir du cimetière, il se retourna à plusieurs reprises.

Dans le jour blafard qui tombait du ciel gris, la petite ville, couverte de neige, avait l'air triste et misérable. De rares passants filaient le long des murs. Quelques véhicules faisaient de grosses taches noires, qui se mouvaient sans bruit dans la blancheur des rues. Martin, qui commençait à éprouver le besoin de se distraire, regardait à droite et à gauche, intéressé par les statuettes religieuses qui trônent dans des niches, décorées de papier peint et de fleurs artificielles, aux façades des maisons.

Près de la gare, les deux hommes entrèrent dans un restaurant. Jean ne voulut pas manger. Lorsque Martin parla de partir, il soupira :

— Dieu sait si je reviendrai jamais ici ; je voudrais revoir *sa* tombe avant de quitter la ville...

La neige, qui avait cessé pendant l'enterrement, tombait de nouveau. Quand Leduc et Martin arrivèrent au cimetière, les fossoyeurs étaient partis : on ne voyait même plus les traces de leurs pas. Ils essayèrent de retrouver l'endroit où reposait Thérèse ; mais leurs recherches furent vaines : toutes les tombes disparaissaient sous le même duvet blanc.

Jean sortit de l'enclos, sans proférer aucune plainte. Mais quand il fut arrivé à la porte, il se retourna et, redressant sa taille courbée, tandis que des flammes jaillissaient de ses yeux humides, il mit la main sur sa bouche et cria avec force : « Adieu ! »

Une demi-heure plus tard, les deux hommes roulaient vers Landen.

La neige continuait à descendre du ciel par gros flocons, qui se posaient comme des mouches folles sur les vitres des wagons. La locomotive haletait à travers les plaines mornes, sur lesquelles le crépuscule étendait ses ombres noires. De temps en temps, des villages apparaissaient avec leurs maisons closes et leurs petites lumières immobiles. Les gares semblaient plus vides et plus lugubres encore que le matin. Personne ne vint troubler les deux voyageurs. Martin fumait sa pipe en silence, tandis que Jean tenait la tête baissée, abandonnant son corps à toutes les saccades du train ; par moments, il remuait les lèvres ou passait la manche sur ses paupières.

Tout à coup, il balbutia:

— Je suis un grand coupable !

— Pourquoi ? demanda l'autre, avec surprise.

— J'aurais dû... murmura-t-il. Et il acheva sa pensée par des hochements de tête.

Il avait l'air si désespéré que Martin jugea imprudent de le laisser retourner seul.

— Vous viendrez souper avec moi, dit-il.

Le vieillard fit signe que non. Son compagnon n'insista pas, mais il résolut fermement de l'emmener.

Arrivé à G..., il allait le prendre par le bras, lorsqu'une femme, s'approchant rapidement, murmura quelque chose à son oreille.

Céline venait d'accoucher.

XXX

Martin, bouleversé par cette nouvelle, lâcha Leduc pour courir auprès de sa femme.

Jean se dirigea, lentement, vers son logis.

Dès qu'il eut ouvert la porte, il sentit passer sous sa peau de longs frissons. Pour la première fois, il comprit véritablement qu'il était seul.

Il alluma la lampe, fit du feu, puis, prenant dans l'armoire du pain, du beurre et du fromage, il voulut manger. Bien qu'il eût faim, il lui sembla que tous les aliments avaient un goût de terre. Après avoir mâché quelques bouchées, il s'arrêta. Il avait le cœur serré, la gorge contractée. Il tourna le dos à la table. Son corps bombé dessinait sur la muraille une ombre énorme, que la lumière vacillante agitait ; le fond de la pièce plongeait dans l'obscurité ; dans le poële, le bois brûlait en sifflant ; au dehors, on entendait la bise qui gémissait et des paquets de neige qui dégringolaient des arbres.

Jean se leva et pénétra dans la chambre. Comme il passait auprès d'une armoire, il frôla un vêtement pendu à la clef du meuble. Il l'apporta dans la cuisine. C'était le tablier de Thérèse. Dans la poche, il trouva le portrait de son fils. Il les déposa sur la table et se laissa retomber sur sa chaise...

Il n'y avait plus d'illusions possibles cette fois. Sa vie était tout entière derrière lui, comme quelque chose d'irrémédiablement perdu. De tous ses projets, de toutes ses joies, de tous ses espoirs, il ne subsistait rien qu'un souvenir cruel. Des deux êtres qu'il avait le plus aimés, il ne restait rien qu'un portrait effacé et un tablier usé. Autour de lui, tout était dévasté comme après une guerre; il se trouvait maintenant seul, vieux, sans ressources, sans espérances et sans consolation...

Le chat vint se frotter contre sa jambe. Il lui passa la main sur le dos.

— Tu ne verras plus ta vieille amie! dit-il.

Il lui donna à manger. Puis, se levant de nouveau, il marcha de long en large.

Dans le poële, le bois ne sifflait plus; l'horloge était arrêtée. Tout semblait plongé dans une immobilité effrayante. Pour ne plus voir le portrait et le tablier, Jean tourna ses regards vers la fenêtre. A travers les carreaux, on ne distinguait rien, rien que la neige, une neige immaculée, infinie, sur laquelle pesait un silence infini. Le froid lui engourdit les pieds; ensuite, il gagna ses genoux, puis le reste de son corps. Insensiblement tous ses membres furent secoués de tremblements fébriles. De temps à autre, il effaçait avec son doigt des larmes qui coulaient sur ses joues. A la fin — se sentant à bout de résistance — il murmura :

— Je ne puis plus rester ici!

Il éteignit la lumière et gagna la porte.

Il ne neigeait plus, mais la bise soufflait avec force et la terre resplendissait toute blanche, sous le ciel parsemé d'étoiles.

Leduc suivit la route. Bientôt, il aperçut le bois du baron de Sart, dont on ne distinguait clairement que les troncs des arbres, qui se détachaient comme des colonnes d'ébène sur la neige éclatante. Quelques instants après, il remarqua le château. Ses portes étaient fermées, ses volets clos; il avait l'air d'une grande chose morte.

Après quelques instants d'hésitation, il s'enfonça, d'un pas délibéré, dans la direction qu'il avait suivie le soir où il s'était enfui de sa demeure. A sa droite, plusieurs lumières brillaient à travers les haies; de temps en temps, un chien lançait dans le silence de la nuit des jappements brefs.

Lorsqu'il eut dépassé la Mehaigne, il vit le signal du chemin de fer, dont la flamme rouge illuminait les rails. Du côté de la gare, deux ou trois lanternes répandaient des lueurs sourdes. Le vieux manoir découpait sa silhouette massive sur le ciel bleuâtre. La bise tirait des fils télégraphiques des notes monotones et tristes. Par delà la voie ferrée, c'était de nouveau la neige, le silence et la solitude.

A la vue de cette immense plaine déserte, qui se perdait à l'horizon dans d'épaisses ténèbres, Jean frissonna. Il tourna à droite et monta vers l'église.

Les fenêtres éclairées projetaient sur son chemin des nappes de lumière. De temps en temps, des ombres noires se mouvaient derrière les rideaux. Des bruits de conversation traversaient les murs, avec des lambeaux de chansons, des rires, des cris joyeux. Ces lumières assourdies, ces ombres

vagues, ces bruits étouffés avaient un charme intime, qui révélait au passant le bonheur de ceux auxquels un sort clément permet de jouir en paix de l'existence.

Arrivé près l'église, Jean s'arrêta. Il jeta les yeux sur la tour, dont la pointe argentée se perdait parmi les étoiles; il regarda le sommet des croix qui dépassaient le mur du cimetière; il se tourna ensuite de nouveau du côté des maisons. De cet endroit, on découvrait tout le bas du village. Dans aucune de ces demeures, personne sans doute ne pensait à lui. C'était cependant « son » village. C'était là qu'il était né, qu'il avait grandi, qu'il avait travaillé, qu'il avait aimé... S'il se fût présenté à une de ces portes, on lui aurait ouvert, certes; mais on l'eût accueilli avec étonnement, comme un étranger. Il aurait ensuite été un objet de pitié. On l'aurait fait approcher du feu, on lui aurait donné à boire, à manger et on eût essayé de le consoler. On lui aurait dit : « Tout le monde devient vieux, tout le monde meurt. Celui qui n'a pas de chagrins en attend. C'est la vie... »

Comme son cerveau éperdu ruminait ces pensées, une porte s'ouvrit : plusieurs hommes sortirent d'un café. Il eut peur d'être surpris au milieu de son chagrin, en pleine rue, à cette heure tardive, comme quelqu'un qui n'a ni feu, ni lieu. Il tourna sur lui-même et redescendit à grands pas vers le chemin de fer...

Trois quarts d'heure plus tard, le dernier train arriva.

Lorsqu'il eut atteint le signal, il siffla d'une façon stridente. Des voyageurs, inquiets, se précipitèrent aux portières. A la gare, ils remarquèrent de l'agitation parmi les employés. Quelques-uns parlaient

d'un air affolé; d'autres examinaient les roues des wagons; d'autres couraient avec des lanternes du côté du signal.

Un voyageur, qui s'était penché au dehors pour se renseigner, se retourna vers ses compagnons :

— Je crois, dit-il, que nous avons écrasé quelqu'un.

Une femme poussa un cri:

— Mon Dieu!

Quelques instants après, le même homme, qui avait de nouveau mis la tête à la portière, se rassit en disant :

— Il paraît que c'est un vieillard.

A ce moment, le chef de gare fit un signe au machiniste. Un coup de sifflet retentit et le train recommença à rouler dans la nuit étoilée...

HUBERT KRAINS.

FIN

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Phrases sur Renan. — La Libre-Pensée. — Visites.

Phrases sur Renan. — Ses œuvres complètes pourraient avoir le sous-titre que Spinoza a donné à son *Traité théologico-politique ;* « contenant plusieurs dissertations où l'on fait voir que la liberté des philosophes non seulement est compatible avec le maintien de la piété et la paix de l'Etat, mais même qu'on ne peut la détruire sans détruire en même temps la paix de l'Etat et la piété elle même. »

— Il doit beaucoup à Spinoza. La *Vie de Jésus* n'est que la transposition littéraire du grave et rude *Tractatus*. Son « Jésus le plus sage des hommes », c'est du pur Spinoza.

— Sous son verbiage religieux, Renan est un pur athée ; mais il n'aime pas voir ses négations partagées par une foule stupide, ivre d'imiter le grand homme. Devant les démocrates (aujourd'hui on dirait les socialistes), il prend aussitôt une attitude papelarde, par mépris.

— Sa phase d'après la guerre, où il se montre monarchiste et traditionnaliste, est un peu en dehors de sa sensibilité normale. Il affirme trop. Evidemment, il subit une fièvre, comme tous ses contemporains. Tenir compte de cela. Aussi de ce qu'il a toujours flatté le parti dont il pressentait, à tort ou à raison, l'avènement. Voyant l'influence juive monter, il encensa les juifs.

— M. Brunetière vient de traiter Renan à peu près comme Colerus traite Spinoza. Colerus aime Spinoza, admire sa vie, ses mœurs, sa douceur, son désintéressement, reconnaît la beauté de son génie. Il a lu ses livres,

il est allé à La Haye interroger ses hôtes, il est plein de sympathie pour lui et finalement l'appelle avec horreur « un athée très pernicieux ». Colerus ne donne pas une mauvaise idée du *Tractatus* de Spinoza ; ni M. Brunetière, de l'œuvre de Renan. Il y a des doctrines telles que les exposer, c'est les louer. J'ai pensé cela, aussi, en relisant l'admirable *examen de la philosophie de Bacon*, de Joseph de Maistre.

— M. Brunetière a fait cette découverte, que Renan doit toute sa philosophie à la préface que Littré avait mise en tête de sa traduction de la *Vie de Jésus*, de Strauss. Cette préface expose la négation du surnaturel. Grande nouveauté ! Comme si le monde avait attendu M. Littré pour ne plus croire aux miracles : « J'établirai d'abord que rien n'arrive contre l'ordre de la nature, et qu'elle suit sans interruption un cours éternel et immuable. » (Spinoza, *Traité Théologico-politique*, ch. vi : *Des Miracles*.)

— Il n'y a aucun rapport logique entre une croyance métaphysique et une croyance politique. C'est par hasard qu'en France, aujourd'hui, la monarchie et la religion, la république et l'irréligion se trouvent liées. Monarchiste et athée, cela va merveilleusement ensemble : Thomas Hobbes. Il y a de la naïveté à penser qu'un incrédule doive être républicain ; on se demande pourquoi ? Il aurait semblé plutôt que la démocratie politique fût destinée à s'entendre avec la démocratie religieuse.

— Les hommes qui pensent ont besoin de la liberté de penser, comme les hommes qui b — ont besoin de la liberté de b — ; mais que peut bien faire le peuple de la liberté de penser et un eunuque de la liberté de b —?

— Renan, quoique attaché à la tradition catholique, avait de fortes tendances protestantes. Son mot : « Etre protestant, parce qu'alors on peut être évêque sans croire à Dieu », est caractéristique. Son état d'esprit semble assez représentatif de ce que le protestantisme serait devenu chez les Bretons, race particulière, très distante

de la moyenne française. Chez les Français, la religion se tient modestement à la porte du logis, comme une mendiante : on lui donne ou on ne lui donne pas. Chez les Bretons, elle entre, s'assied au foyer, mange la soupe avec les hôtes. Renan n'a pu s'empêcher de mettre de la religion partout, dans sa vie d'athée.

La Libre-Pensée. — Mais il faut revenir sur cette locution et voir ce qu'elle contient. Renan était libre-penseur. Loin de rejeter cette qualification, il la revendiquait comme un titre. Mais il n'est pas le libre-penseur type. M. Homais, non plus. Le type libre-penseur est moyen, comme tous les types. Il n'est ni tout à fait intelligent, ni tout à fait stupide. Son intelligence consiste dans un certain sens critique, fort limité, mais assez droit à l'intérieur de ses limites. Sa stupidité, ou plutôt sa bêtise, n'est, le plus souvent, qu'un mélange d'ignorance et d'entêtement ou de fatuité. Ignorance parce que : ou il ignore ce qu'il rejette, ou il ignore ce qu'il admet; sa critique ne porte jamais que sur un côté. En quoi il ressemble singulièrement au croyant. Autre ressemblance : il possède la vérité, soit qu'il l'ait cherchée en conscience et nécessairement trouvée, soit qu'il la détienne de naissance, soit qu'il l'ait « gagnée », comme on gagne la fièvre. On pourrait peindre le croyant et le libre-penseur par des traits communs; aucun de ces traits ne conviendrait ni au savant, ni au philosophe, ni à l'homme d'un métier, qu'il fût un peintre comme Millet, un conteur comme Maupassant, ou le premier artisan venu et qui n'est que cela. Cela veut dire que chez le libre-penseur comme chez le clérical le métier est de croire, tandis que chez le maçon, le métier est de maçonner. Shakespeare, en somme, maçonnait, et Spinoza aussi. Car la différence que je cherche, je ne la trouve pas dans le fait de manier des abstractions ou de manier des réalités; elle réside plutôt dans le fait d'une activité utile opposée à une activité inutile. Un homme pauvre, indemne de la mentalité cléricale ou libre-penseuse, que désire-t-il, s'il est malade ? De bons

soins donnés par un médecin habile et des infirmiers adroits et patients. Le libre-penseur exige d'abord que ce personnel soit laïque, c'est-à-dire libre-penseur ; et le clérical, qu'il soit religieux, c'est-à-dire clérical. « Chacun, dit Spinoza, ne peut s'empêcher de désirer que ses semblables vivent à sa guise, approuvent ce qui lui agrée et repoussent ce qui lui déplaît (1). » Le libre-penseur et le clérical exercent cette tendance avec acharnement, faisant porter leurs efforts sur le genre de prosélytisme qui embrasse les activités les plus vaines, les plus enfantines. Disputer sur les croyances, c'est, selon le mot de Nietzsche, disputer des goûts et des couleurs, et pire, car il n'y a là pour l'homme sage matière à aucune sensation, à aucune impression. La délibération du sénat romain sur la sauce du turbot est un modèle d'activité utile, si on la compare (même sans la connaître) aux discours qui peuvent se tenir dans un concile ou dans un congrès de libres-penseurs. Malheureusement, ces enfantillages ont une influence immense sur la marche générale de la civilisation humaine et même sur la destinée des turbots, car l'église favorise la cuisine, cependant que la libre-pensée est spartiate.

Il faut donc effacer tout ce que nous venons de dire, ou du moins ne le considérer que comme une analyse provisoire faite aux lumières trop vives de l'indifférence. Pascal a posé l'ignorance comme condition de vie : « Le monde juge bien des choses, car il est dans l'ignorance naturelle, qui est le vrai siège de l'homme. » Nietzsche indique la bêtise. C'est la même idée. Le troupeau, en somme, est meilleur juge que le berger de l'herbe qui lui convient. Si les hommes s'intéressent si fort aux questions religieuses, c'est qu'après tout rien, peut-être, ne leur est plus utile.

Or quand il s'agit de distinguer ce qui leur est utile d'avec ce qui leur est inutile, les hommes sont infaillibles. Notre raison a beau se révolter, il faut en venir là. J'appelle cela le Principe d'utilité. On en ferait la clef de

(1) *Traité politique*, 1, 5.

toutes choses. Avec cette clef, on ouvrirait des portes qui n'ont encore jamais cédé (1). Rien donc n'est plus raisonnable, d'après le principe d'utilité et aussi d'après les axiômes cités de Spinoza, de Pascal et de Nietzsche que la présente lutte entre les cléricaux et les libres-penseurs puisque c'est une lutte entre deux autorités de même ordre, de même essence, basées sur les mêmes assises, la croyance. Ici comme toujours, le contenu de la croyance, qui importe peu pour nous, est d'une valeur considérable pour chacun des deux partis ; mais eux seuls peuvent en juger. Il y a des fleurs séchées, de vieilles lettres, des jarretières que des hommes de sentiment ne donneraient pas pour une fortune. La croyance des libres-penseurs ou des cléricaux contient des trésors du même ordre : qui oserait les évaluer?

Que la croyance fasse ou non appel à la raison, cela est indifférent. Le monde se fait de la raison, comme du reste, l'idée qui lui est le plus utile. On a parfaitement démontré que le mystère de la Sainte Trinité ne blesse nullement la raison ; et les libres-penseurs sont généralement d'accord pour affirmer, au nom même de la raison, l'égalité absolue de tous les hommes. Ceci, en passant, pour prévenir qu'un des partis, qui se dit aussi rationaliste, puisse se targuer du préjugé de la raison qui est très fort parmi les hommes, et même les hommes raisonnables.

Nietzsche n'a pas écrit « Par delà le vrai et le faux ». C'est un livre à faire. Par delà le vrai et le faux, on trouve l'utile. Je pense que la distinction entre le vrai et faux rentre dans ces essais de classifications primitives si bien analysées par MM. Durkheim et Mauss (2). Ces classifications qui nous semblent purement arbitraires, étant tout à fait différentes de la classification technique

(1) Cela diffère de la théorie des « attitudes d'utilité » de M. de Gaultier, en ceci que, pour moi, l'attitude universelle et permanente d'utilité est la seule possible. Mais les utilités sont diverses et engendrent des conflits. Il y a aussi l'imitation de l'utilité.

(2) *Année sociologique* (1901-1902). — Cf. aussi un compte-rendu méthodique de cette étude dans l'*Œuvre Nouvelle*, oct. 1903.

(animaux marins, animaux terrestres, le solide, le liquide, etc.), semblent explicables par le principe d'utilité. Ainsi les Chinois classent toutes choses selon les quatre points cardinaux et leurs divisions et leurs subdivisions. Cette classification « est le principe même de la fameuse doctrine du Fung-Shui, et, par là, elle détermine l'orientation des édifices, la fondation des villes et des maisons, l'établissement des tombes et des cimetières; si l'on fait ici tels travaux et là tels autres, si l'on entreprend certaines affaires à telle ou telle époque, c'est pour des raisons fondées sur cette systématique traditionnelle. » Remarquez ceci : pour des raisons. C'est très bien dit. La raison affirme au Chinois que la terre est au nord-est et au centre alternativement. C'est pour eux une vérité ; et c'est une vérité pour les Zunis, peuplade californienne, qui usent d'un système analogue, qu'à l'est appartiennent la terre, les semences et les gelées ; et c'en était une pour les Grecs que le feu était sous la dépendance de Mars, et l'eau, sous celle de Saturne.

L'utilité de ces classifications réside dans le fait même qu'elles sont des classifications. Il y a des personnes simples, ou très pratiques, qui classent leurs livres d'après le format. Cela paraît absurde : que l'on réfléchisse, et l'on verra que cela peut être fort commode si le nombre des volumes est restreint. Ces mêmes livres, on les trouvera encore classés selon le meuble qui leur est assigné comme résidence: Virgile appartient au placard de la chambre bleue et Racine à la vitrine du salon.

Les peuples de civilisation européenne, depuis les temps de la philosophie grecque, semblent avoir usé avec prédilection du système de classification binaire ; c'est la classification par antithèse : Bon-Mauvais ; Vrai-Faux ; Jour-Nuit, etc. Sous ces chefs, qui vont toujours deux par deux, ils ont rangé le monde entier, choses et notions, êtres et idées, et nous en sommes toujours là.

Cependant, l'analyse sous chacun des deux termes associés reconnaît partout et toujours cette idée sous-

entendue : Utile-Nuisible. Le bon, le vrai, le jour (le clair), c'est l'utile ; le mauvais, le faux, l'obscur, c'est le nuisible. Les progrès du langage et de la pensée ont permis d'établir des divisions qualitatives dans le primordial Bon-Mauvais et de le nuancer selon toutes les catégories de la sensibilité, tellement que son sens véritable qui est Utile-Nuisible semble impossible à découvrir sous la formule binaire Vrai-Faux. Il y est cependant ; ce qui est vrai, c'est ce qu'il nous est utile de considérer comme vrai.

Comment les hommes, dupés par les mots, ont-ils fini par ériger toute une science de la vérité, une science de la beauté, une science du bien, comment de cette duperie primitive est sortie toute la civilisation intellectuelle, c'est ce qu'un historien des idées établirait facilement. Mais il ne devrait jamais perdre de vue que ces mots superbes, outre leur sens idéal, en possèdent un autre, plus ancien et toujours vivant : utilité.

La lutte actuelle pour la vérité, pour la raison, entreprise contre une autre forme de la vérité, une autre forme de la raison, n'est donc que la lutte entre une utilité ancienne et une utilité nouvelle. Très peu d'hommes peuvent vivre dans la liberté ou dans le doute, ce qui est la même chose. Il faut au peuple une foi ; il le sent, et il veut croire. Il s'enquiert même de la qualité de la croyance, qui n'a aucune importance réelle pour lui, car ce qui lui est utile dans la croyance, ce n'est pas, comme il se l'imagine, son contenu, mais la méthode qu'elle implique. Le peuple a besoin d'un principe d'action ; or, le doute n'est pas un principe d'action ; ni la formule politique du doute, qui est le libéralisme. Il faut au peuple, et par peuple j'entends tous les hommes qui vivent pour vivre, un catéchisme universel : comment manger, comment s'habiller, comment penser, comment aimer. Ceci est-il bien ? Ceci est-il bon ? Ceci est-il vrai ? Ceci est-il du nord ? Ceci est-il de l'ouest ? La liberté le jette dans un embarras immense. Ou bien, plus ahuri que l'âne de Buridan, il louche éternellement

vers les deux picotins ; ou bien il se jette en des actes contradictoires et burlesques. Que l'on regarde le seul pays où existe vraiment la liberté religieuse, les Etats-Unis : c'est un amas de sectes dont le seul but semble la culture intensive de la bêtise humaine. De toutes les libertés inutiles au peuple, la plus inutile est la liberté religieuse, et c'est la plus dangereuse aussi. Plus sérieux, étant plus anciennement et plus profondément civilisé, le peuple de France n'en veut pas ; il le manifeste aujourd'hui aussi nettement qu'au jour de la Saint-Barthélemy. Les uns ou les autres, les cléricaux ou les anti-cléricaux désirent également, au fond de leur cœur, une religion ou une irréligion d'Etat. Ils ne voient nul milieu. Les libéraux, cependant, contemplent, effarés, cette lutte qui leur semble démente et qui est, au contraire, infiniment raisonnable. Leur politique d'amateurs, de voyeurs, est tout à fait incompréhensible pour le peuple ; le peuple veut jouer des reins.

La cause de l'explosion de l'anti-cléricalisme, il ne faut donc pas la chercher, comme les libres-penseurs le croient avec une naïveté qui les perdra, dans les excès d'autorité du cléricalisme. C'est au contraire parce que le christianisme s'est désintéressé de l'exercice de l'autorité, quand il la détenait, qu'il a suscité contre lui une secte rivale. La lutte, il faut le redire, n'est nullement entre la liberté de penser et la non-liberté de penser ; elle est entre une secte qui ne sait plus imposer aux hommes sa vision du monde, et une secte qui semble décidée à tout faire pour gouverner strictement les esprits. Tout l'avenir de l'anti-cléricalisme est là, dans la fermeté avec laquelle il saura établir et maintenir sa tyrannie. Les persécutions sont rarement fructueuses contre les idées nouvelles ; elles le sont presque toujours contre les idées anciennes. Que de complicités la libre-pensée ne va-t-elle pas rencontrer pour l'établissement de sa domination ! Elle flatte les instincts les plus récents, c'est-à-dire les plus sensibles, du peuple : la confiance toute neuve qu'il a dans la raison, la vérité, la

justice. Ils doivent réussir. Ils ont déjà, ce qui est énorme, partagé le pays en deux factions rivales et enragées, et ils sont la plus forte. Combien je regrette de ne pouvoir me faire libre-penseur! Mais je ne puis. Cela serait, pour moi, rétrograder. Je désire me maintenir au delà du vrai et du faux, dans la région d'où l'on peut observer les actes des hommes, non sans passion, ce qui serait fort ennuyeux, mais sans parti pris, — ce qui ne laisse pas, d'ailleurs, d'avoir ses inconvénients.

Visites. — Nous avons reçu, et fêté, successivement : l'empereur de Russie, le roi d'Angleterre, le roi d'Italie ; à quand le tour de l'empereur allemand ?

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

André Fontainas : *L'Indécis*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Henri de Régnier : *Les Vacances d'un jeune homme sage*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Rudyard Kipling : *Sur le mur de la ville*, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une étude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon, «Mercure de France », 3 fr. 50. — Abel Hermant : *Confessions d'un homme d'aujourd'hui*, Ollendorff, 3 fr. 50. — E.-M. de Vogüé : *Le Maître de la Mer*, Plon, 3 fr 50. — Marcel Boulenger : *Couplées*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Han Ryner : *Les Voyages de Psychodore*, « Les Cahiers humains », 3 fr. 50. — André de Mourvilles : *Laure de Pers*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Fernand Lafargue : *La Palombière*, Flammarion, 3 fr. 50. — Hubert Fillay : *L'Usure*, Joseph Fabre, 3 fr. 50. — Emmanuel Delbousquet : *Margot*, Société provinciale, 2 fr. — Comte Tolstoï : *Que devons-nous faire ?* traduit par Bienstock, Stock, 3 fr. 50.

L'Indécis, par André Fontainas. L'art de se décider est tout l'art de la vie. En se décidant on ne commande pas pour cela aux événements, mais on les aide à se classer logiquement dans sa propre existence ou celle des autres et c'est une politesse de la fatalité que de nous laisser croire au choix. Retarder une bonne action ou différer de commettre une faute est toujours inutile. Il convient d'agir d'abord et il est bien rare qu'un être doué d'intelligence agisse mal selon la raison même de la vie qui est l'action. Etienne Béjarric ne peut que regarder passer les hommes, il n'est pas capable de les suivre, encore moins de les arrêter sinon pour leur demander un conseil, c'est-à-dire la permission de faire en leur compagnie un petit tour de promenade sentimentale très en dehors de leurs affaires. Son père, un brave égoïste, l'incite à gagner

sa vie et lui trace un chemin banal dans le genre du trop fameux sentier de la vertu que tout le monde connaît pour lui avoir tourné brusquement le dos. Sa sœur, une aimable fille, *pratique* ainsi que le sont toutes les vierges sages nouvelles couches, lui donne l'exemple du bon vouloir en épousant un personnage mûr, mais riche, et en oubliant l'amoureux pauvre, sorte de confident philosophe, qui saura oublier de son côté en substituant à la femme rêvée une solide fille de ferme, servante plus qu'héroïne de roman. Tous les amis s'arrangent pour ne pas souffrir indéfiniment de leurs passions, mettons de leur noblesse d'attitudes, et seul Etienne reste sur ce pont d'Avignon, où tous dansent la mort dans l'âme, à regarder couler l'eau. Il est épris d'une pauvre femme presque aussi indécise que lui, laquelle veut divorcer pour se trouver le droit de lui rendre son amour... et puis voilà qu'un beau matin de fête chez sa sœur, la mondaine Mme Delaroque-Froubert, tout en organisant du luxe pour les autres, il est tenté par une fortune, et une bonne fortune, entrevue... il consent à épouser une jeune virtuose qu'il ne connaît pas et sombre dans la décision d'un cœur plus fort que le sien. La mode me paraît être à ces pantins irrésolus dont les ficelles sont toujours aux mains de ceux qui tôt ou tard doivent les casser. S'il est exact que les romans soient le reflet des mœurs, je pense que ce que l'on appelait jadis le caractère est en train de s'effacer de la race dite française, en supposant qu'il y en ait une. Je ne contrarierai pas beaucoup André Fontainas en lui disant tout net que le moindre Apache me semble préférable à son Béjarric plus ou moins fils de famille. (Un apache le surin au poing défendant sa marmite me produit le même effet que le premier chevalier glorifiant sa dame et soutenant le trône et l'autel.) Mais je reconnais volontiers qu'il faut un énorme talent pour mettre un jour les mille et une nuances d'un indécis, ses faiblesses, petites ou grandes, ses défauts qui sont des qualités et ses qualités qui sont des défauts. Et je constate, non sans un soupçon de malice, qu'André Fontainas, délaissant le style précieux (à plus d'un titre) de *l'Ornement de la solitude*, se met résolûment à la portée de tous les lecteurs en parlant humanité en un beau langage humain sans trop se soucier d'écrire d'abord pour lui, décision dont je le félicite, la seule louable dans *l'Indécis*, à mes humbles yeux.

Les Vacances d'un jeune homme sage, par Henri de Régnier. L'auteur aurait pu dire : d'un jeune homme bien élevé, car la vraie sagesse n'est guère que cette éducation,

pudeur de gestes et d'âme, que beaucoup confondent avec l'hypocrisie. Comme il n'y a plus de gens, surtout de jeunes gens bien élevés, M. de Régnier a, en effet, encore l'air de nous raconter une histoire du temps passé... mais je veux la croire plus proche pour la meilleure gloire de quelques-uns. Georges échoue au baccalauréat tout naturellement, un peu par timidité, un peu par poésie ; on lui demande en dernier ressort les affluents de droite de la Loire et il ne se rappelle plus que la Vince, une souple petite rivière se faufilant en couleuvre dans sa mémoire demeurée gamine. Il dit ce qu'il voit et ce qu'il voit l'empêche de voir le reste parce que c'est joli, plus joli et plus sensible à son imagination d'enfant que ce que devrait contenir son cerveau d'homme. Le voilà recalé ; ses parents lui sont cléments et l'on ira passer de bonnes vacances chez la tante la Boulerie, une forte femme enluminée comme une image d'Epinal dont elle a toute la morale naïve. Petite ville de province, types de l'*endroit*, pas voulus mais bien vivants : Mlle Duplan, le professeur de dessin qui garde en travaillant, même en mangeant, son toujours même chapeau, une nature morte où il y a des grappes de cassis ! Puis un vieux beau M. de la Vigneraie, une jeune coquette Mme d'Esclaragues, les Hurtrot, père, mère et fille, les petites de la Vigneraie qui enguirlandent de leurs jolis bras nus la scène du pavillon où le vieux piano fait sauter les petits cœurs dans les poitrines. Le collégien s'émancipe. Il va au rendez-vous de la Nini parisienne qui traverse toujours le sentier fleuri des vacances au moment où on s'y attend le moins. Malheureusement, il est fort préoccupé de ses boutons de bottines, de son nœud de cravate, et la demoiselle pense à sa couturière devant son peu... d'entreprise. Il rentre au bercail aussi *rosier* qu'il en était parti, mais le vieux beau, M. de la Vigneraie... dont la vigne seigneuriale ne se ramifie pas jusqu'aux Croisés, le dénonce aux la Boulerie. Alors, la peur d'un mal le conduit dans un pire : il ne retournera plus chez Mlle Nini et sera consolé par Mme Esclaragues qui prend les collégiens avec la même facilité qu'elle met à les lâcher. Rien de trop appuyé dans ses frais tableaux d'idylles sincèrement pensées sinon vécues. L'auteur prétend dans sa courte préface que « ces figures ne seront vraies qu'autant qu'elles vivront dans la mémoire de ceux qui auront bien voulu feuilleter ces pages familières ». Dans la mémoire des lecteurs qui lisent les romans du jour il est assez peu de choses propres, hélas ! s'il faut en croire presque tous les livres qui traitent de l'ado-

lescence. Celui-ci leur fera plaisir pour ce qu'il ne raconte pas et qu'il laisse adroitement sous-entendre, mais, selon l'expression de Mlle Duplan : « Comme vous avez le crayon distingué, M. Dolonne ! »

Sur le mur de la ville, par Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet. Une étude, fort longue et très intéressante, précède ces quelques nouvelles dont la meilleure est placée vers la fin : *Sans bénéfice de clergé*. Etant données les idées socialistes qui entachent presque toutes les œuvres d'art françaises de notre époque, je me demande comment le Kipling nationaliste anglais, terriblement attaché à l'armée de son pays, féru de discipline, peut plaire à des lecteurs qu'on habitue, littérairement, aux pires aventures de la veule rie individuelle ou sociale. Le génie est-il donc capable de faire admettre encore des sentiments d'honneur et un esprit de lutte ou de nobles ambitions ? Et ce qui nous manque chez nous, ne serait-ce pas tout simplement l'homme de génie capable de chanter nos victoires ou d'atténuer les ridicules de nos défaites ? Les héros de Kipling sont des hommes d'instincts bien portants, des guerriers, par conséquent. Ils n'ont ni maux d'estomac ni névrose d'aucune sorte. Ils veulent la mort de leur ennemi en amour comme sur les champs de bataille, et quand ils tuent ils ne s'occupent point d'aseptiser leur arme avec de beaux raisonnements. Ils vont très loin et très droit, font des besognes énormes, bâtissent des ponts, élèvent des villes, chassent ou dressent des fauves dans les jungles, coupent les têtes de leurs adversaires, hommes ou femmes. Enfin, ce sont de solides animaux qui ont de plus que l'animal une idée respectueuse du mystère de la mort. Les deux types de héros que Kipling semble le mieux traiter sont les enfants et les éléphants. Enorme et tendre, il sait comment se forme l'idée chez ces êtres rudimentaires, pourtant les plus intelligents de toute la création, dénote leur moindre ruse avec une telle précision de détail que l'on croirait assister à leurs terrifiants, mais si candides ébats. Nous aimons Kipling pour justement ce qui nous manque en ce moment dans notre littérature : le bifsteack saignant. Il nous donne du sang, de la belle viande et secoue parfois sur ce repas un peu rouge le voile bleuâtre du rêve. Il en tombe souvent des étoiles qui sont de bien brûlantes épices. Malheur aux estomacs faibles !... Il faut en effet de l'estomac aujourd'hui chez nous pour pouvoir digérer cette étonnante, presque cynique profession de foi : « Garde ta grâce à ton peuple, sei-

gneur qui nous as exaltés au-dessus des autres nations, fais que nous restions humbles devant toi. Empêche qu'ivres de notre puissance nous devenions vantards comme les Gentils et les races inférieures qui ne connaissent pas ta Loi! » Kipling parle le langage de la Bible avec cette différence que son seul vrai Dieu est son pays. Les fautes, les crimes, toutes les tares de ce pays ne lui enlèveront pas sa foi qui continue à transporter des montagnes. Se soucie-t-il beaucoup de la légalité, de la justice et de la vérité en marche, celui-là? Il se soucie d'aimer par-dessus tout son honneur de soldat anglais. Zola, notre défunt génie national, est mort, bien mort... Kipling est immortel. C'est bien vraiment le professeur d'énergie de tout un peuple, et, le verrait-il dans la boue jusqu'au ventre, ce lion plein de viandes volées, il n'aurait même pas l'idée de lui envoyer le coup de pied de l'âne, car il a le glorieux dédain des balances de la justice... et de son fléau!

Confession d'un homme d'aujourd'hui, par Abel Hermant. Alors les hommes du jour ont surtout des mœurs de rasta? Je ne comprends rien du tout au cosmopolitisme de ce Monsieur, domestique chez les Russes, coureur d'ambassade et toujours hors de tous les mondes. Je m'attendais, presque à chaque page, à le voir étrangler Eugénie Fougère, seul travail pour lequel il me semblait vraiment né. Ce qu'il y a de puffisme et de saleté dans cet avorté de la société neuve est effrayant. Le style froid et un peu diplomatique de l'auteur se prête merveilleusement au récit de ces turpitudes galantes. La princesse russe, la femme du journaliste et la trop sensible éthéromane sont bien les poupées remplies de son qu'il faut à ce flaireur de misères morales. Le dégoût qui vous prend à la gorge vers la fin du livre est égal à l'admiration que l'on doit à l'auteur pour son entente délicate des bassesses modernes; mais que signifie ce retour à la vertu paternelle d'un héros blasé, tout heureux de se sentir vivre sur les morts qu'il a conduits au désespoir? Comme c'est bien le brin de fleur bleue dont Alexandre Dumas fleurit ses courtisanes. Après les *Souvenirs du comte de Courpières*, *la Confession d'un enfant d'hier* et celle de l'*Homme d'aujourd'hui*, est-ce qu'on ne pourrait pas voir ce qu'entend Abel Hermant par un *honnête personnage*? Il est probablement en train d'en chercher un, mais il lui faudra une bien grosse lanterne... et puis il aurait, j'en suis certain, beaucoup moins de talent le jour où il lui faudrait confesser des choses ordinaires, du genre de celles qui vous font couronner par l'Académie Française.

Le Maître de la mer, par M. de Vogüé. Paul Féval, dans ses premiers romans, presque géniaux sous le rapport de l'enchevêtrement des intrigues, avait la douce manie de présenter au lecteur un Monsieur mystérieux qui tenait dans sa main tous les fils faisant mouvoir les plus grands potentats d'Europe et même des cinq parties du monde. Une idylle amoureuse, deux enfants dansant en rond, un chien portant une lettre ou le geste d'un mendiant sous une porte arrivaient ainsi à changer la face du globe et c'était rudement intéressant, parce que le fantoche mystérieux apparaissait pour expliquer ou compliquer les moindres situations. M. de Vogüé, dans son *Maître de la mer*, entoure aussi la boule terrestre de fils télégraphiques dont les extrémités sont toutes entre les doigts de Robinson, le grand Américain... Mais il y a la femme... puis le brave capitaine Tournoël, qui ressemble au commandant Marchand dont le nom sonne moins bien aux oreilles des concierges éprises d'aristocraties vengeresses. Il y a une faible femme qui flotte entre l'amour et la fortune, les honneurs (tous les fils télégraphiques de l'univers tressés en chaîne de montre), et le bonheur : aider le brave capitaine français à faire enrager son gouvernement. Et puis, il y a des tirades très bien sur ou contre le socialisme, et des phrases exquises comme celle-ci : « J'ai voulu soutenir cet homme qui travaille comme moi à *l'élargissement de notre vieux globe.* » Ce roman est attachant, moral et simplement conçu par une imagination probe qui ne recule devant rien pour affirmer ses théories humanitaires et patriotes. Je l'aime pour son effort de vertu et son air noble de conte de fée.

Couplées, par Marcel Boulenger. Une histoire charmante. Deux femmes amies au point d'en être ennemies intimes. Un athlète survient qui fait tomber successivement les deux poules de leur commun perchoir. Puis le pauvre diable de Marc Thierry se casse une jambe... parce qu'une certaine petite Diane d'ivoire... mais ne touchons pas à ce délicieux petit brin de superstition, nous en enlèverions ce qu'il a de poudre... et nos deux poules devant le coq infirme vont caqueter ailleurs, toujours faisant la paire. Ce roman est plein de jolies choses, de récits de chasses qui sont très soignés et véridiques, pas du tout antédiluviens, de psychologies féminines amusantes et tirées du fin fond de l'éternel ce que vous savez. Et, chose très remarquable, on ose commettre un crime à propos, naturellement, simplement. Thierry mettant le feu à la vieille baraque des Caumais-Simier, me semble digne de tous les res-

pects parce qu'il agit enfin selon sa nature de belle brute.

Les Voyages de Psychodore, par Han Ryner. Le bon lecteur ignorant, quoique blasé, goûte-t-il les récits philosophiques? Je ne le crois pas. Le symbole satirique ou non n'attache guère que des esprits sérieux. Le lecteur, par définition, n'est jamais un esprit sérieux puisqu'il cherche une distraction dans la lecture d'une histoire. Promener du *Sommet glissant* au pays des *Pitoniates identiques*, un pauvre amateur de délassement cérébral, c'est le condamner aux travaux forcés. Ceci n'empêche pas l'ouvrage de Han Ryner d'être remarquable et bien écrit.

Laure de Pers, par André de Mourvilles. Histoire d'une vieille fille qui semble posséder toutes les passions d'une honnête femme. Elle a pour ami un amant raisonnable dont les cheveux gris aimeraient davantage les boucles blondes si on le laissait faire. La petite Odette est inutilement sacrifiée à la jalousie de la vieille demoiselle. Une fois éloignée la cause de trouble, un trouble plus grand s'empare des anciens amis et en détermine des amants, la vieille fille devenue jeune femme ne peut supporter cette joie ou cette honte — il y a des fruits trop mûrs qui se gâtent aussitôt cueillis — et elle en meurt. J'envie la tranquillité du vieux philosophe demeuré enfin seul après tant de tribulations hors de saison et de propos. Il devient ermite, comme il sied au diable se retirant du monde.

La Palombière, par Fernand Lafargue. Un pavillon de chasse où les palombes, les joyeux noceurs et les mélancoliques jeunes personnes viennent pour perdre ou la vie ou la liberté. Un coup de fusil maladroit remet heureusement tout au point et les femmes dangereuses épouseront les hommes dangereux pour laisser les innocents jouir en paix de leur bonheur. L'auteur de ce roman et de beaucoup d'autres : *le Point noir*, *Danglemar*, etc., vient de mourir encore très jeune.

L'Usure, par Hubert Fillay. Scènes du Quartier Latin. Joé, un jeune homme dans le genre du Béjarric de *l'Indécis* de André Fontainas, se sent doué des plus belles aptitudes... à ne rien faire. Il rêve, il discute et il aime .. puis il boit. D'absinthe en absinthe il finit par glisser au *delirium tremens*. Naturellement les femmes sont cause de tout, mais ce sont les ivrognes qui le prétendent ! De temps à autre on voit apparaître des types que l'on reconnaît. Un jeune estlète 1830 au manteau doublé de satin violet dont l'impuissance a l'heur de plaire aux grandes dames de lettres ou d'ailleurs qui ne se

gênent généralement pas pour atteler à trois. L'étalon du milieu, en style de daumont, n'est pas tenu d'être aussi entier que les deux autres. On entend, à la cantonade, un Monsieur qui s'écrie : « Avez-vous lu le *Mercure de France?* » et la dame d'en face, traduisant sans le savoir, j'imagine, une réclame du *Rire*, s'écrie : « Vous lisez donc des journaux de médecin! » Tout est bien quartier latin, et du meilleur.

Margot, par Emmanuel Delbousquet. La petite anecdote touchante d'une pire voleuse, seule bonne amie d'un brave curé de village, qui se fait tuer par un lourdeau impatient de ravoir un louis d'or qu'elle a malencontreusement avalé devant lui. Le pauvre curé ne dit rien. Je pense que Dieu lui aurait volontiers pardonné un coup de poing sur le mufle de l'assassin. Il y a dans ce petit roman des choses très près de la vie méridionale et des descriptions gasconnes à la fois chaudes et vraisemblables.

Que devons-nous faire? des œuvres complètes de Tolstoï. Traduction de Bienstock. Livre d'études sociales où la grande âme du conteur se lamente au sujet du bien-être général...qui n'arrivera, hélas! que selon les mérites de chacun. Je suis saisie d'admiration chaque fois que je lis du Tolstoï... même quand je le relis...mais au sujet de ses généreuses convictions de poète et de directeur de peuples, je ne peux jamais m'empêcher de me rappeler que Madame sa Mère était morte quand il lui attribuait tant de choses délicieuses et attendrissantes le long des mémoires de son enfance. En poésie, j'adore le mensonge, mais en philosophie il me paraît nécessaire de contrôler un trop merveilleux enchaînement de faits venant à l'appui des théories les plus limpides.

RACHILDE.

HISTOIRE

Marc Frayssinet : *La République des Girondins ;* Toulouse, Société provinciale d'édition. — G. Lenôtre : *Vieilles maisons, vieux papiers*, 2e série ; Perrin et Compagnie. — Charles Grolleau : *Journal du Capitaine François*, publié d'après le manuscrit original, avec préface de Jules Claretie : Ch. Carrington. — Jean de Ruffi de Pontevès : *Souvenirs de la Colonne Seymour ;* Plon.

La République des Girondins, par Marc Frayssinet. — Depuis les livres de Paganel et de Garat, depuis les mémoires relatifs à la Révolution française de Berville et Barrière, depuis, enfin, le célèbre ouvrage de Lamartine, les Girondins ont toujours été considérés comme les figures

sympathiques de la Révolution; la plupart des historiens, royalistes ou révolutionnaires, les Mort mer-Ternaux comme les Louis Blanc, ont adopté cette opinion. Nous ne parlerons pas de Joseph de Maistre, de Carlyle et de Taine, dont le génie historique, âpre et puissant sentiment du fait, se maintient au-dessus de la louange comme de l'insulte. Mais on sait les effusions sublimes de Michelet sur la mort des Girondins et sa quasi-approbation quant à leur rôle politique. L'opinion générale en était là, lorsqu'il y a une vingtaine d'années une réaction violente se produisit avec le livre de M. Edmond Biré, *la Légende des Girondins*. Haineux dans la critique historique comme dans la critique littéraire, l'auteur de *Victor Hugo* s'est attaché à démontrer que les Girondins n'ont été que « des violents, des ambitieux et des lâches ». L'on applaudit surtout au portrait nouvelle manière dans le clan royaliste catholique, chez les fidèles du *Correspondant* et de la *Revue des Questions historiques*. D'ailleurs, l'étude de M. Biré est un des ouvrages les mieux documentés qu'il y ait sur le sujet; et s'il faut se préserver de l'esprit sectaire qui l'a inspirée, l'on peut, sous le rapport scientifique, surtout pour la connaissance de l'œuvre constitutionnelle de la Gironde, en tirer un parti tout nouveau.

C'est ce qu'a fait l'auteur de la *République des Girondins*, M. Marc Frayssinet, en se reportant aussi aux ouvrages de Duvergier de Hauranne et de Mortimer-Ternaux, sans parler de ses recherches particulières, qui sont consciencieuses et fort étendues, notamment sous le rapport du droit public. Il y a même, de ce fait, des développements théoriques dont le volume nous a paru tant soit peu alourdi.

M. Frayssinet pose ainsi la question : « Cette sympathie (pour les Girondins), si justifiée par l'admirable éloquence de leurs orateurs et la mort courageuse de la plupart d'entre eux, reposait cependant sur une équivoque. Les adversaires de la Convention pardonnaient aux Girondins parce qu'ils voyaient en eux des modérés. Les admirateurs de la Montagne, dans leur désir de donner pour origine à la lutte implacable qui déchira l'Assemblée une différence de principes, s'efforçaient d'opposer leurs opinions aux théories jacobines. Cette équivoque a longtemps duré parce que l'on étudiait surtout l'histoire anecdotique du groupe Girondin; et même lorsque l'on envisageait la politique des amis de Vergniaud, on se préoccupait peu de leurs principes constitutionnels. » Nous exposons simplement, nous nous abstenons de discuter cette

thèse sur laquelle il y aurait, avec Taine, assez à dire. Ce sont donc les principes girondins que l'auteur étudie, et cette étude, ébauchée dans quelques ouvrages antérieurs, est, il faut le dire, complète ici et définitive. Les pages sur Condorcet, le rapporteur du Comité de Constitution, sont à elles seules tout un ouvrage plein de renseignements sérieux et de vues approfondies. L'auteur reconnaît au célèbre théoricien plus d'esprit pratique qu'on ne lui en avait encore attribué, beaucoup plus d'ailleurs qu'on ne peut lui en accorder. Nous ne suivrons pas M. Frayssinet dans le détail de ses recherches sur le projet de Constitution girondine, sur la déclaration des droits et la souveraineté du peuple, sur l'Unité de la République et la division du territoire, chapitre capital des idées girondines, à propos duquel il faut remarquer avec l'auteur que c'est surtout à leurs tendances décentralisatrices que les Girondins semblent devoir leur réputation et leur caractère effectif de modérantisme (au moins politiquement); la tendance contraire appartenant aux Jacobins, administrateurs violemment unitaires, héritiers de Louis XIV et précurseurs de Napoléon. Nous nous contentons aussi de signaler les chapitres sur le fonctionnement de la souveraineté populaire et l'origine des pouvoirs, sur le Conseil exécutif et l'Administration, sur le Pouvoir législatif et la formation de la loi, les garanties de la souveraineté populaire, la tranquillité intérieure et la défense nationale. Autant de questions étudiées par l'auteur au point de vue de l'histoire et du droit public. On lira aussi avec intérêt l'exposé nouveau de la discussion qui accueillit ce projet et des motifs qui en amenèrent l'abandon. Bien que les Girondins eussent encore la majorité dans la commission de six membres nommée par la Convention pour analyser leur projet, leur influence était dès alors abolie et leur chute inévitable.

Et cependant de cette longue étude des théories girondines, et au moment même où leur exposé officiel trouve la Convention hostile ou indifférente, l'auteur croit pouvoir déduire que « l'ensemble des idées politiques de la Gironde diffère peu des conceptions de leurs adversaires. La Constitution de l'an II n'est presque partout qu'une réduction du projet du comité Girondin ». Ainsi les Girondins n'étaient pas moins démocratiques que les Montagnards ; ni moins violents, ni moins ambitieux, dirait M. Biré ; et en ce sens ils ne justifient pas leur renom de modérantisme et les sympathies ainsi gagnées. D'où vient donc, si cette équivoque est dissipée, ce

qu'on croit discerner toutefois de tempéré, d'adouci dans leur physionomie politique et même morale ? On l'a vu plus haut : de leur fédéralisme, mais d'un fédéralisme très particulier, très concret, assez étroit, n'impliquant aucune généreuse pétition de principe, et, en dernière analyse, déterminant ceux qui en faisaient profession à être les ennemis de Paris (lisez : la Commune) en tant que les Jacobins se servaient de Paris pour les combattre. Fédéralisme signifie donc, de leur part, si l'on veut, anti-jacobinisme, anti-terrorisme; et c'est à ce titre, en réalité, que les sympathies, consciemment ou inconsciemment, ont élu, dans tout ce sanglant drame de la Révolution, le groupe Girondin. Nous souhaitons avoir l'occasion de revenir sur ce livre remarquable.

Vieilles maisons, vieux papiers, par G. Lenotre. — M. G. Lenotre continue ses intéressantes recherches anecdotiques sur ce « Paris révolutionnaire » qu'il connaît si bien. En qualifiant d' « anecdotiques » ses récits, nous n'entendons nullement, tout en pensant fixer ainsi leur caractère et indiquer leur attrait, déprécier leur valeur. Au contraire, car s'il est une histoire où cette méthode est heureuse, c'est l'histoire révolutionnaire. Elle est encore trop infestée de généralisations et de définitions, pour que les chercheurs de réalité, même de petite réalité, ne soient pas applaudis. M Lenotre a, d'ailleurs, une idée d'ensemble, où il nous plaît de voir ce qui fait l'unité de ses travaux. « Comme, dit-il, nombre de grands esprits ingénus assumaient les responsabilités avec un zèle et une abnégation d'apôtres, les besognes subalternes et profitables restaient sans danger... Que connaîtra-t-on de ce drame touffu de la Révolution tant qu'on ignorera les agissements de ces comparses presque anonymes, qui travaillaient louchement pour soi, tandis que les autres, ceux qui ont recueilli toutes les malédictions et récolté tous les anathèmes, assumaient héroïquement les responsabilités et jouaient leurs têtes pour d'éblouissantes utopies ? » S'il est à voir si ces utopistes de grande marque méritaient ou non l'humour homérique d'un Carlyle, il est, du moins, malheureusement certain que la réalité effective de ces temps,... elle est trop souvent, là, dans tout ce menu et louche personnel historique, que M. Lenotre met en scène de façon si agréable. C'est bien cela, pendant qu'à faire de la logique les fortes têtes attiraient tous les horions, les habiles et les aigrefins, se sentant comme couverts par ces paratonnerres, commettaient à leur aise les actes mêmes d'où venait la misère, s'emplissaient les poches, dénonçaient,

semaient les haines, et tissaient, jour par jour, la véritable trame de cette sombre histoire.

A cet égard, les sieurs Greive, Blache et Rotondo, ce trio de forbans, sont le type de ces gens à qui les événements profitaient le mieux. L'Anglais Greive, surtout, est remarquable. Il devait figurer parmi cette cohue cosmopolite que le bon Anacharsis Cloots, l'ami du genre humain, présenta un beau jour à la Convention. Entre temps, il envoyait à l'échafaud la Du Barry, qu'il avait préalablement volée. Ce sinistre parangon de la menue racaille révolutionnaire était jusqu'ici peu connu, sinon inconnu. Nous ne nous souvenons pas d'en avoir vu mention détaillée dans le grand ouvrage de M. Ch. Vatel sur la Du Barry. M. Lenotre, outre divers documents inédits de notre langue, a consulté ici des sources anglaises. Tout l'ouvrage est de cette documentation solide et, autant qu'il nous a paru, fort complète. Elle fait merveille dans la question du ménage Simon et du rôle tenu par ces geôliers lors de la problématique évasion du Dauphin (1).

Nous avons cité l'histoire du brelan Greive, Blache et Rotondo comme exprimant plus particulièrement la doctrine historique de ce livre. Il faudrait signaler aussi des pages comme *Madame Fouquier-Tinville* et *La Mère Duchesne,* curieux tableaux de la vie privée de l'accusateur public et du gazetier fameux ; des pages aussi comme *John*, où se découvrent les côtés sombres encore féroces, des temps Directoriaux, période nullement idyllique, toute en contre-coups de la tragédie d'hier, et qu'on a pu appeler l'époque de la guillotine sèche. A signaler encore *l'Original de César Birotteau*, avec sa double portée critique et historique (Balzac et Cadoudal) ; *l'Abbé de Cajamano,* relation nouvelle de la conspiration de Mallet ; *le Baron de Géramb*, ce modèle réjouissant de l'aventurier sous le premier Empire ; *le Colonel Viriot*, ce type des disgraciés du même régime ; etc., etc. — Lecture attrayante et solide.

Journal du capitaine François, publié par Charles

(1) A ce propos, M. Lenotre n'est pas sans connaître le travail de M. R. Chantelauze sur la captivité de Louis XVII. Il y est parlé (d'après des documents des Archives) d'une visite que Barras fit au Dauphin après le 9 thermidor, par conséquent après la chute de Robespierre et la mort de Simon. L'enfant, — que le savetier n'aurait ainsi pas fait évader, se trouvait alors sous la surveillance d'un nouveau gardien nommé Laurent. L'avis de M. Lenotre serait ici curieux à connaître.

Grolleau. — Voici un pendant aux fameux *Cahiers* du capitaine Coignet. M. Jules Claretie, qui patronne cette publication, nous en détaille tout l'intérêt. Longtemps à peu près inédit (seule jusqu'à présent une analyse en avait paru, en 1823, dans une revue de province), le manuscrit de ce *Journal* fut acheté, en 1869, par un des amis du vieux brave, à la veuve de celui-ci; l'acquéreur, à son tour, le légua à son fils, M. Ch. Foulon, de qui le tient l'éditeur actuel, M. Charles Grolleau. Cette édition est fort bien faite; l'on a écarté des volumineux cahiers du capitaine des choses qui n'étaient pas indispensables, par exemple le récit d'événements historiques bien connus, mêlé à la narration de ceux auxquels le vieux soldat fut personnellement mêlé. La rédaction primitive a été laissée presque intacte. Elle est vive, nette, ne recule pas devant le détail cru. Bien des détails de mœurs sont là, qu'on ne retrouverait pas dans des récits plus surveillés. Le premier tome (le seul qui nous ait été adressé, nous supposons que le second n'a pas encore paru) commence avec Valmy et finit avec la campagne d'Egypte. François débute à l'armée du Nord, où il reçoit le baptême du feu à Valmy, puis à Jemmapes; il passe, de là, à l'armée de Sambre-et-Meuse, se bat à Altenkirchen, à Uckeradt, à Sulzbach, etc. C'est ensuite l'armée d'Italie, division Bernadotte; le passage du Tagliamento; Bonaparte, « très aimable avec tout le monde, depuis les généraux de division jusqu'aux simples soldats ». François est finalement de l'expédition d'Egypte. C'est la partie principale du récit; elle occupe la moitié du volume. On assiste jour par jour à la célèbre campagne, peu racontée jusqu'ici par des témoins oculaires. Nous ne connaissions guère, avant le journal de François, que l'*Agenda de Malus* (1), bien moins détaillé. Avec François, c'est la réalité militaire prise sur le vif, une suite de tableaux et de croquis de Charlet. Bonaparte s'expose terriblement; mais avec ce même geste qui attesta les Pyramides : « Il n'est pas écrit là-haut que je doive être pris par les Arabes. » Immense « comédien-tragédien »! François est encore en Egypte en 1801; il est alors fait prisonnier, passe au service d'un émir qui le prend en affection, devient quasi Turc; puis il s'échappe, et, par Constantinople, gagne la Dalmatie, où il a la chance de rejoindre son ancien régiment même, avec lequel il fait toutes les guerres de l'Empire.

1) *L'Agenda de Malus, Souvenirs de l'Expédition d'Egypte, 1798-1801;* publié et annoté par le général Thoumas. Paris, Champion, 1892.

Fils d'un petit fonctionnaire de l'administration des fermes et gabelles, François reçut jusqu'à l'âge de treize ans une éducation très suivie ; à ce moment, la mort de sa mère vint troubler, puis faire cesser ses études. Cette demi-ignorance l'empêcha-t-elle de s'élever dans l'armée, où, même au temps de la Révolution, le haut commandement fut presque toujours très instruit? Toujours est-il que François ne dépassa jamais le grade de capitaine, qu'il mit même longtemps à atteindre. Il ne put donc jamais observer de bien haut les faits. Mais ceci même est une garantie de véracité. Il appartient, comme Malus, à cette sorte de témoins oculaires dont « les notes cursives, remarque M. le général Thoumas, rédigées au jour le jour, ou les lettres écrites sur le moment même, parlent de ce qu'ils ont par eux-mêmes vu ou entendu. Ils peuvent n'être que des témoins partiels, mais leurs témoignages, se complétant et se contrôlant les uns par les autres, donnent, en résumé, la connaissance exacte de l'ensemble des faits. Chez des témoins plus haut placés, les faits peuvent n'être appréciés qu'à travers le prisme des passions ou des préférences ». De même, vous ne trouverez que là l'âme du troupier et du petit gradé des armées républicaines et impériales. — Tout au début, cette constatation : « Je me lançai à corps perdu dans les cohues populaires du temps, ce qui m'inspira beaucoup d'amour pour le métier des armes. » Ceci est d'une vérité admirable, c'est du Stendhal. Jamais on n'a mieux fait comprendre les vocations militaires de cette période.

Souvenirs de la Colonne Seymour, par J. de Ruffi de Pontevès. — L'on n'a pas, à propos de ce livre, à rappeler des événements qui sont dans toutes les mémoires. On sait que le 10 juin 1900 une colonne de 2000 marins français, anglais, italiens, allemands, russes et japonais, partit de Takou, sous le commandement de l'amiral Seymour, pour se porter sur Pékin au secours des légations assiégées par les Boxeurs dès la fin de mai. L'officier de marine Darcy raconta cette résistance des légations. M. de Ruffi de Pontevès, à son tour, fait pour la colonne Seymour, dont il fut un des plus vaillants soldats, ce que son camarade avait fait pour les défenseurs des Légations. En ajoutant à ces deux ouvrages le livre de M. d'Anthouard (*la Chine contre l'étranger : les Boxeurs*), l'on a l'histoire complète et détaillée de cette première période de la guerre de Chine, où la lutte fut triple : à Pekin ; sur la route de la capitale ; puis à Tien-Tsin et Takou.

M. de Pontevès, alors simple aspirant de marine, a su se

faire une autorité suffisante pour obtenir de ses chefs les documents nécessaires, dont la qualité et la mise en œuvre nous sont garanties par une lettre-préface de M. le commandant de Marolles à son jeune subordonné de la colonne Seymour. — L'odyssée de cette petite armée fut lamentable. On jugeait trop la Chine d'après sa défaite par le Japon. On ne peut attribuer qu'à cet état d'esprit l'aberration d'expédier deux mille hommes sur une immense capitale soulevée, par une voie ferrée aux trois quarts détruite, à travers un pays aux mains des Boxeurs, avec une base d'opération aussi précaire que les concessions européennes de Tien-Tsin, et, enfin, sur les derrières, une armée régulière chinoise, alliée plus que douteuse presque aussitôt retournée contre nous, « sous les auspices de laquelle on s'était lancé » ! Il faut lire tout ceci dans ce livre écrit sur le vif, et aux pages semées de nombreux croquis topographiques. Parvenue jusqu'à Lang-fang, aux deux tiers de la route, la colonne est obligée de rétrograder, abandonnant ses trains, qui sont brûlés. Boxeurs et bientôt impériaux harcèlent cette retraite, détruisent peu à peu et comme déchiquètent la petite troupe internationale, à chaque village, à chaque accident du sol, à chaque tournant de ce morne fleuve Peï Ho, le long duquel l'on s'en revient vers Tien-Tsin. On s'échoue enfin, à sept kilomètres de la ville chinoise, le 22 juin, dans l'arsenal de Hsi-Kou, dont on s'est emparé fortuitement. Là, bientôt, les vivres manquent ; les Chinois resserrent leur investissement ; c'est la fin, lorsque, le 26 juin, une colonne russe de secours parvient à donner la main à ces débris

Le livre de M. de Pontevès, outre sa valeur d'information générale, nous renseigne spécialement sur les faits et gestes du contingent français ; et ceci est à propos, si les télégrammes et la presse de l'Extrême-Orient ont obstinément gardé le silence, constate M. de Marolles, « sur la participation française à l'œuvre commune », et si, « s'appuyant sur ce précédent, les publications étrangères ont volontiers continué cet oubli. » — Un détail typique sur la psychologie des armées chinoises. Dix fois, vingt fois, en pleine lutte avantageuse pour elles, au moment du succès décisif, un flottement s'est produit dans leurs rangs ; le terrain a été abandonné, sans la moindre raison. Enigme du pays jaune ! On ne peut attribuer qu'à ceci, à ces soudaines crises d'inertie bouddhique, la résistance invraisemblable et le salut des Légations.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Gabriel Séailles : *les Affirmations de la conscience moderne* (A. Colin). — Lévy-Bruhl : *La Morale et la science des mœurs* (Alcan). — De Lanessan : *La Lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés* (Alcan). — M. Guérin : *le Diocèse de la libre pensée* (Stock). — Louis Deschamps : *Principes de morale sociale* (Alcan). — Draghicesco : *le Problème du déterminisme social* (« La grande France »). — Follin : *Economie de la loi sociale* (Guillaumin). — Emile Pierret : *l'Esprit moderne* (Perrin). — Abbé Winterer : *le Socialisme allemand et ses dernières évolutions* (Lecoffre).

Tout cela ne vaut pas le diable, en général, et les lecteurs pressés peuvent se dispenser de voir ce que je vais en dire. « Le dernier des humains est celui qui cheville », axiômait Musset. Il ne connaissait pas celui qui « sociologise ». Oh ! ces gros livres de 300 et 600 pages où l'on n'a rien à picorer, ni un fait, ni un chiffre, ni une idée, ni une expression ! Le bavardage inexorable, le gargarisme glougloussant des conférences populaires et des interpellations parlementaires ! « Mon ambition, dit quelque part M. Gabriel Séailles en ses **Affirmations de la conscience moderne**, serait de ne rien dire de nouveau, d'inattendu. » C'est bien cela, c'est neuf comme la pluie. Sauf quand, d'un coup d'aile, le génie de l'auteur rompt toutes barrières. On n'avait jamais encore vu un penseur s'indigner de ce qu'un homme du monde, entiché de sa bonne société, osât accaparer pour lui et ses amis ces mots de *société* et de *monde* qui, etc. Il était réservé à M. Séailles, philosophe, de venger l'honneur de ces termes abstraits. Il lui était aussi réservé de rétablir contre feu Caro qui avait jadis expliqué « Comment les dogmes finissent... et renaissent » les droits de l'Esprit hostile — l'Esprit est prompt et Caro est faible, a dit je ne sais plus qui — et d'écrire plus de cent pages sur ce canevas : « Pourquoi les dogmes ne renaissent pas. » Mais, hélas ! même après avoir lu ces cent pages, je ne suis pas plus avancé qu'auparavant. J'ai appris que M. Séailles n'aimait pas la muscade, celle qu'on mettait partout naguère, qu'il n'en mangera jamais plus, et qu'il ne comprend pas que l'on puisse en manger, mais il ne m'a nullement démontré pourquoi la muscade ne reviendra jamais à la mode. Je ne verrais à cela qu'une explication possible : c'est parce qu'on préférera le gingembre ou la cannelle. Mais si cette cannelle, ce sont « les Affirmations de la conscience moderne », le problème se complique ; j'en sais qui sont capables de réclamer la muscade sur l'air des lampions ! Peut-être ai-je tort de sourire ici, mais « mieux vaut de ris que de larmes écrire ».

Le bon Rabelais en savait quelque chose, lui qui assista à un cyclone d'affirmation, de conscience auprès duquel celui de ces derniers temps ne fut que courant d'air. Le livre de M. Séailles est une des feuilles qui virevoltèrent alors dans la valse — la Valse des Intellectuels — il sied, si on est botaniste, de la ramasser et de l'aplatir dans son herbier.

§

Encore ce livre peut-il se lire. Mais **la Morale et la science des mœurs**, de M. Lévy Bruhl! Que de tours et de détours, que de dissertations et d'amplifications pour arriver à ce décret que la morale théorique doit faire place à « la connaissance scientifique des lois de la réalité sociale » et la morale pratique à un « art rationnel » fondé sur ladite connaissance. En vérité, nous voilà bien éclairés! Et si « les lois de la réalité sociale » ne nous révèlent pas autre chose que l'ex-morale théorique? Car, apparemment, cette morale-là, qu'elle se prévalût du dieu Michapou ou du vice-dieu Kant, n'en était pas moins forcément calquée sur cette réalité! Et si la connaissance scientifique de ces lois était erronée? Car, enfin, Dame Science ne peut pas faire faillite, c'est entendu, mais il peut circuler sous son nom de fausses traites. Nietzsche lui-même a pu se tromper en éthique, comme Broussais s'est trompé en médecine. Voilà bien des motifs de scepticisme. M. Lévy Bruhl nous assure que son art rationnel sera tout autre chose que l'ex-morale pratique. D'abord celle-ci était la réalité que celui-là aura à modifier. J'entends bien et je m'en doutais. Nous changerons les étiquettes, et il sera permis de toucher au flacon A et défendu de toucher au flacon B. Seconde différence : celui-là sera très réservé alors que celle-ci était fort indiscrète. Je m'en réjouis, mais je garde quelque méfiance; l'art rationnel ne sera réservé, nous avoue-t-on, que parce que la connaissance des lois sociologiques n'est pas encore très développée. Alors, il suffira que quelque Lycurgue plus affirmatif sur ce chapitre paraisse pour que cette réserve s'efface? Miséricorde! Troisième différence. La morale pratique était synthétique, alors que l'art rationnel sera fragmentaire. Mais à l'instant même l'auteur nous révèle qu'au fond l'ancienne morale était tout aussi fragmentaire; alors la troisième différence s'envole. Et c'est pour arriver à coucher sur ces étonnantes positions que M. Lévy Bruhl nous a fait escalader ses trois cents pages in-8! Ne lui en veuillons pas. Il y a dans un philosophe, disait Nietzsche justement, ce

qu'il n'y a jamais dans une philosophie. Et de même, il n'est pas de meilleure morale que le spectacle d'un moraliste ou d'un « artrationnaliste ». Tous ces gens-là sont étonnants d'assurance. Ils sont archiconvaincus que « *we are all born in moral stupidity* » et qu'eux seuls sont capables d'étudier la réalité sociale sans passion, sans parti pris, sans lunette de quelque couleur que ce soit, comme leurs voisins étudient la réalité inorganique. Dieu nous garde qu'un d'eux devienne Grand Inquisiteur de la « Connaissance scientifique des lois de la Réalité sociale! »...

§

M. Lévy Bruhl n'était qu'un abstracteur de quintessence. Serons-nous plus heureux avec M. de Lanessan abstracteur d'autres choses? Ouvrons **la Lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés**, nous trouverons, au début, des considérations générales de biologie qui nous préviendraient favorablement, en somme, si çà et là un coup de tamtam inattendu ne nous faisait sursauter : « Je suis le premier, assure l'auteur, à avoir signalé l'association des individus parmi les moyens de résistance des espèces. » Voilà un caillou dans la mare à grenouilles qui va susciter bien des coassements de protestation. Heureusement Virgile est mort; sans cela il réclamerait, lui aussi, au nom des abeilles des *Géorgiques*.

...Notre homme a d'ailleurs la meilleure opinion de lui-même, car il récidive : « Je crois (encore)avoir été le premier à signaler cet antagonisme des intérêts familiaux et des intérêts sociaux chez les animaux et chez les végétaux. » Ici il faut s'incliner. Si l'auteur a réellement découvert la rivalité de la famille et de la société *chez les végétaux*, il a droit au Panthéon. Mais c'est un livre, en vérité, où les découvertes abondent.Est-ce M. de Lanessan ou ses autorités, M. Levasseur et M. Waltzing, qui ont trouvé la grève des boulangers de Magnence ou Méandre? Ce dernier nom permet de supposer qu'il ne s'agit pas de Magnence, mais de Magnésie sur le Méandre; à qui restituer le pataquès? En somme, livre au-dessous de tout, et où il y aurait de quoi déshonorer une demi-douzaine de vrais savants. Mais, à ce propos, comme il est facile de faire figure de grand homme dans le monde politicien! Ils sont là douze cents sous-vétérinaires aux yeux de qui il suffit de s'être fait tanner sur le dos quelques peaux d'âne universitaires pour être sacrés génies. Un des plus étonnants spécimens du genre fut le sieur Challemel-Lacour,

lequel était d'ailleurs d'une autre hauteur morale, mais qui, comme intellect, avait juste l'envergure de feu Larroumet, et qui sécha et mourut de dépit de n'avoir pas la place qu'il méritait, lui président du Sénat, second personnage de France !

§

Toujours de la phraséologie, mais celle-ci plus amusante, **Le Diocèse de la libre pensée**, par M. Guérin. J'aime ce titre qui sent son fruit. Libres et pas libres, tous sacristains. La bataille des goupillons, ce sera beau. Déjà M. Guérin prévoit toute une stratégie de « prédications », toute une tactique de « catéchismes », tout un plan à la Spendius pour débaucher les troupes d'en face, pour retourner contre l'ennemi ses machines de guerre. On aura des « grands séminaires, le mot est bon, adaptés à leur nouveau but » ; on aura des « conseils de fabrique » pour entretenir les prédicateurs, et des « missionnaires » pour varier les sermons, et des « cantiques » pour attendrir les mélomanes, et des — ici l'auteur recule devant le mot « sacrements » — des cérémonies consistant à présenter son nouveau-né au « maître de la science et de la morale » qui ira de sa petite homélie sur les devoirs si importants que cette naissance impose, à célébrer son mariage dans un « temple des aïeux », où vos amis divisés en chœurs chanteraient « alternativement ou tous ensemble » un chant nuptial poétique et pur, à accompagner au tombeau un oncle cher « avec des chanteurs sérieux des deux sexes ». Et tout cela, pour ruisselant de naïveté que ce soit, n'en est pas moins touchant. Qu'importe que M. Guérin brigue la mître et la crosse comtiste, si c'est une belle âme, et en vérité c'est une belle âme. C'est, d'autre, part un esprit, sinon très muni, du moins lettré, et je lui dois l'explication d'un vers d'Hugo qui m'avait toujours laissé rêveur : « Qu'a-t-il donc? murmuraient les icoglans stupides. » Je m'étais maintefois demandé pourquoi le poète des *Orientales* avait ainsi jeté le discrédit sur ces humbles fonctionnaires de la Sublime-Porte. « Stupide comme un icoglan, » cela s'entend dire. Pourquoi, ô Allah? Eh bien, une citation d'Hégésippe Moreau que laisse tomber le *Diocèse de la libre pensée* me donne la clé de l'énigme. C'est assurément dans le distique sur les jeunes séminaristes : « — Stupides icoglans que l'Eglise française — Nourrit pour les pachas de chaque diocèse » — que le chantre de la « Douleur du pacha » est allé chercher son épithète rare.

§

Avec les **Principes de morale sociale** de M. Louis Deschamps, nous passons la rivière, mais les roseaux pensants qui poussent sur l'autre rive, pour ne pas proférer les mêmes oracles, ne bruissent pas d'une façon très différente. Vierges sages ou vierges folles, les considérations se déroulent du même pas académique. Et c'est vraiment dommage que M. Deschamps n'ait pas bardé sa sagesse de science ou de fantaisie, car, en ce temps où pullulent pédants et charlatans, on aurait eu à plaisir à écouter un simple brave homme qui pense juste et qui parle clair. Mais, au fait, ce plaisir, personne n'empêche le lecteur de le prendre, et mieux encore vaut profiter de la judicieuse modestie de notre auteur que se heurter à l'insupportable assurance de M. Draghicesco, membre de la Société de sociologie. En voilà un qui fait dans son **Problème du déterminisme social** des découvertes à porter ombrage à M. de Lanessan lui-même, celle-ci, par exemple, qu'on ne peut découvrir les lois sociologiques qu'en les décrétant ! S'il n'y a pas encore de lois sociales, explique-t-il, la faute en est à tout ce qui interdit à l'individu de simplifier et réglementer ce qui est complexe et arbitraire ; si on laissait intervenir la volonté réfléchie à l'occasion, le hasard serait éliminé et la connaissance des faits sociaux serait accessible. M. Jourdain n'était pas plus sereinement comique quand il gourmandait Nicole de ne pas simplifier et réglementer son jeu de fleuret pour le rendre accessible à l'intervention de la Raison démonstrative : « Tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare!» Espérons, pour notre « membre de la Société de sociologie », que les faits sociaux auront la patience de plier « leurs menées capricieuses » à l'action légiférante de la « Prévisibilité ». Faut-il, en attendant, se réjouir que M. Follin soit là, avec son **Economie de la loi sociale**, pour mettre tout le monde d'accord? « La morale (ceci est pour M. Louis Deschamps) et la science (cela est pour M. Draghicesco) ne peuvent rien si elles ne se pénètrent elles-mêmes de la nécessité absolue de la concurrence. Je le veux bien, et l'auteur des *Principes de morale sociale* le voudra aussi, mais l'auteur du *Déterminisme social* ne me semble nullement favorable à cette concurrence-là, et M. Deschamps, à son tour, ne va-t-il pas abandonner M. Follin quand celui-ci affirmera que le monde moral doit aller chercher ses enseignements dans le

monde économique, triste monde où coulent plus de larmes de peine que de larmes de joie? Et nous revoici dans la tour de Babel.

§

Babel, Bebel, le vieux lutteur vient de faire reparler de lui. On lira, si on s'intéresse à ces détails, **le Socialisme allemand et ses dernières évolutions** de l'abbé Winterer, député au Reichstag. Mais si on trouve qu'on a déjà assez de nos politiciens à nous sans aller s'occuper de ceux d'outre-Rhin, on se contentera de prendre un ouvrage qu'enfin je peux louer, **l'Esprit moderne**, de M. Emile Pierret. J'avoue, en effet, avoir un faible pour ces sortes de livres où, en quelques pages, un honnête homme nous donne son avis sur presque toutes les questions du jour, alors que, s'il portait le bonnet carré, il tiendrait à honneur de ne pas vous lâcher à moins d'une douzaine de volumes. Ces livres-là, l'auteur les écrit avec plaisir, ce qui fait qu'ils ne sont jamais ennuyeux, un peu à coup de ciseaux, mais il y a chance pour que les citations soient caractéristiques, et si le traité tourne parfois à l'article de journal, ce n'est que demi-mal. Esprit public, presse, éducation, politique et religion, sur tous ces sujets M. Pierret, qui avait déjà donné il y a trois ans un essai remarquable, *la Patrie en danger*, est très documenté. Çà et là ses citations sont savoureuses. Quand on lit cette phrase : « Le cléricalisme et l'anticléricalisme, vieux mots déjà hors de mode, et qui nous font aujourd'hui sourire, exprimèrent pour nos pères des réalités tragiques », on est tout guilleret d'apprendre qu'elle est de M. Henry Bérenger, mais c'était du temps que les cigognes claquaient du bec. Pourvu que M. Emile Pierret qui termine son livre par cette louable phrase : « Sachons aimer la liberté et donnons-la pour nourrice à nos enfants » ne fasse pas, dans deux ou trois lustres, son Brieux, et ne parte pas en guerre contre ces bureaux de nourrice-là!

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Dernières nouvelles des démolisseurs. — La Sainte-Chapelle payante. — Les livres: F. de Navenne: *Entre le Tibre et l'Arno*, Plon, 3.5o. — Jean Moréas: *Le Voyage de Grèce*, édit. de la Plume, 3.5o.— Albert Ier, Prince de Monaco: *La Carrière d'un navigateur*. Plon, 3.5o. — Emile Berr. *Chez les autres*, Fasquelle, 3.5o. — Al-

bert Métin : *L'Inde d'aujourd'hui*, Colin, 3.5o — Jean Star : *Tonkinades*, Calmann-Lévy, 3.5o. — MEMENTO.

La manie des démolitions s'est manifestée encore ces derniers mois, à Reims d'abord, à Arles et à Alençon. C'est comme des litanies. — A Reims, on s'en est pris à la place du parvis Notre-Dame. Il faut, paraît-il, dégager la façade de la cathédrale, visible cependant depuis le bas de la rue Libergier, et la ville a fait l'acquisition de divers immeubles que la pioche est en train de faire disparaître : la statue de Jeanne d'Arc de Paul Dubois, ainsi « ne se trouvera plus écrasée par les constructions trop voisines ». C'est en se félicitant de la sorte que Reims nous transmet du moins cette bonne nouvelle, et il faut noter que la ville a la réputation de garder quelque sentiment d'art et le culte des très beaux monuments qui la décorent. — Voici donc un bel échantillon de la sottise municipale. Les immeubles condamnés, à vrai dire, ne sont remarquables ni par leur ancienneté ni par leur architecture; un seul, l'hôtel de la Maison Rouge, offre un souvenir historique ; il s'appelait autrefois l'*hôtellerie de l'Ane Rayé* et, suivant une inscription qu'on pouvait lire jusqu'à ces derniers temps sur la façade, c'est là que furent logés et défrayés en 1429, lors du sacre de Charles VII, le père et la mère de Jeanne d'Arc. — Mais outre qu'il est dérisoire de dégager des édifices qui n'ont point été construits pour être vus surgissant dans le désert d'une place vide, par le fait même de l'existence de ces immeubles restés debout malgré les transformations de la ville, nous avions à peu près *la dimension du parvis au XV^e siècle*, et sans doute à l'époque même où la façade de la cathédrale fut élevée. Ces considérations ne pesèrent point près l'édilité rémoise, ou nul ne se donna la peine de les formuler. Si l'on réussissait à établir devant la merveilleuse église de Reims un sahara aussi vaste que celui qui s'étend entre la caserne de la Cité et Notre-Dame de Paris, afin de rapetisser le monument et de changer ses lignes de fuite, on penserait avoir fait de la bonne besogne. — Quant à la Jeanne d'Arc de M. Paul Dubois, c'est la répétition de cette pauvre petite bonne femme qui chevauche les yeux au ciel et avec l'air de tenir un balai, ici même, devant Saint-Augustin, et il a fallu une singulière inconscience pour l'apporter sur le parvis de Reims. Ce ne sont point les maisons voisines qui l'écrasent, — la font à tel point disparaître que nous savons des visiteurs, cependant attentifs aux choses d'art, qui ont traversé la place sans même la remarquer, — c'est la façade gigantes-

que de la cathédrale, et nul doute que, pour faire valoir la statue, il serait plus simple de supprimer l'église elle-même.

Avec la municipalité d'Arles, il ne s'agit point de dégagements. On est toujours un peu excessif dans le Midi et il est question tout net de jeter par terre les deux tours du xve siècle qui défendent la porte de la Cavalerie. Elles gênent ou ne donnent point un aspect assez moderne à l'entrée de la ville du côté de la gare. Quelques Arlésiens déplorent une telle mesure et réclament; mais pour peu qu'on ait projeté de mettre à l'endroit un tramway, ou un boulevard avec de belles maisons de rapport, vous verrez qu'on abattra la porte de la Cavalerie et ce qui peut subsister des remparts d'Arles avec autant d'empressement que naguère la porte de l'Oulle et la porte Limbert d'Avignon, M. de Boisserin *regnante*.

L'histoire des démolisseurs d'Alençon, ville déjà fort pauvre en monuments, nous parvient avec un peu plus de détail; elle concerne une vieille construction, sise sur la place de la Madeleine, dans le voisinage de l'église Notre-Dame et qu'on appelle la maison d'Ozé. Cette maison d'Ozé fut bâtie en 1450 par Jean Dumesnil, échevin d'Alençon, qu'il délivra de la domination anglaise, et, selon la tradition, Henri IV y logea. Plusieurs fois déjà on l'avait mise en vente quand le conseil municipal vota enfin: 1° la destruction de l'édifice; 2° un emprunt de 200.000 fr. (!) « qui serait rendu nécessaire par le fait même des travaux ». Mais cette fois comme il y eut des protestations, on nomma des experts, on fit intervenir le préfet, et pour clore la discussion qui durait depuis trois ans, la maison d'Ozé, malgré l'opposition de 17 membres du conseil, a été classée par décret présidentiel. — M. Loubet a usé là d'une de ses prérogatives sans doute les moins connues et dont nous aurons à nous souvenir par le fait des perpétuelles menaces des municipalités de province. Le mot de la fin, sur le cas de la demeure Jean Dumesnil, a été dit par un des conseillers, M. Leprêtre, qui la défendit âprement: « Contentons-nous de la conserver, fit-il, *quoique* Henri IV y ait couché! » — La morale surtout, c'est que nous aurions besoin, comme en Hongrie, d'une bonne loi gratifiant d'un nombre respectable de mois de prison tout individu qui se permettrait de faire détruire, sans une nécessité absolue, des vestiges d'art qui ne sont point la propriété exclusive de l'endroit où ils se trouvent; sur lesquels tout le pays a des droits comme d'un héritage indivis. — Mais aura-t-on jamais l'esprit de la faire?

§

Un de nos amis nous communique, à propos de la Sainte-Chapelle, une note que nous nous en voudrions fort de garder inédite. Il se trouvait sur le boulevard du Palais, le 10 septembre au matin, et ayant une heure à perdre, se dirigea vers la chapelle de saint Louis pour y étudier quelques vitraux. On sait d'ailleurs l'aspect merveilleux de cette châsse de verre, dès qu'arrive un peu de soleil, et c'est l'un des coins où il est le plus agréable d'aller oublier la banalité des rues et les prospectus de nos cent mille fabricants. Un gardien lui barra le passage, faisant observer qu'il n'était pas encore 11 heures et que l'édifice n'était pas ouvert. Jusqu'ici rien à dire, bien qu'on puisse penser que les gardiens ont un doux service et qu'au mois de septembre ils pourraient sans beaucoup d'effort se lever plus tôt. Mais presque au même instant sort de la chapelle interdite une bande de touristes, Cook ou Lubin, une de ces carriolées d'agences qui sont la plaie des musées de Paris et la honte des tailleurs d'Angleterre. Et là-dessus, notre homme s'insurge : — Quoi ! on me refuse la porte, à moi contribuable, électeur, jouissant de mes droits civils et politiques, parce qu'il n'est pas onze heures de relevée, et c'est pour laisser pénétrer la cohue du Cook avec l'insupportable drogman derrière lequel ils envahissent les salles du Louvre ou du musée de Cluny, entassant leur admiration jacassante et encombrante devant nos chefs-d'œuvre préférés, nous en chassant, nous forçant d'attendre que leur guide ait terminé l'explication et qu'il entraîne ailleurs tout le troupeau ! — Et le gardien interpellé, s'emportant, finit par lâcher le mot définitif : — Mais, Monsieur, ils payent ! — Comment, ils payent ! Tous les musées et monuments de Paris sont gratuits. Ils ouvrent et ferment à heure fixe ; il n'y a donc de privilège que pour les agences qui entrent avant l'heure, moyennant rétribution. Mais à qui va l'argent ? — Certes, nous ne serions pas ennemis d'une mesure générale prise dans ce sens ; nos musées et nos édifices nationaux visibles en dehors des heures publiques ou même à certaines heures convenues, le matin par exemple, de 9 h. à 11, contre un droit minime ; la caisse des musées y trouverait son profit ; il y aurait tout avantage pour ceux qui aiment à s'attarder dans la quasi-solitude de certaines galeries et n'être point dérangés par les réflexions des badauds ou se voir la vue obstruée par les sempiternels chevalets des copistes. Ce serait même la seule solution pra-

tique à la question tant discutaillée des musées payants. Mais rien, n'est-ce pas, n'a été résolu encore à ce sujet ; officiellement nos musées et nos édifices sont et restent gratuits. — Le gardien qu'avait interpellé notre ami le suivit, — discrètement, mais avec une certaine inquiétude — durant sa visite. Toutefois le fait demeure et il y a là un point qui mérite d'être éclairci ; les agences payent pour entrer à la Sainte-Chapelle avant le public. M. Roujon, on demande où va l'argent ?

§

Peu de publications intéressantes parmi les livres de ces derniers mois. — On doit cependant une mention au volume de M. F. de Navenne, **Entre le Tibre et l'Arno**, plein de recherches et de jolies choses sur les vieilles petites villes, les forteresses et les paysages de l'Apennin Toscan, où chaque bourgade rencontrée, chaque tournant de route évoquant les querelles et les guerres du moyen-âge florentin, les grandes figures de Dante et de saint François d'Assise. On lira avec plaisir de curieuses pages sur les monastères de la Varna et de Camaldoli, et de même sur Sienne et sa course de chevaux, — le *Palio* — donnée au milieu de la ville dans un décor admirable, et qui apparaît avec ses cortèges, ses costumes, ses compétitions et ses brigues, une fête d'un pittoresque et d'un coloris fort différents de ce que nous connaissons ici d'analogue. Une dernière étude concerne Viterbe, une des cités les mieux conservées de l'histoire italienne, que son éloignement des grandes voies de communication garda jusqu'ici de la cohue banale des touristes. C'est toute une vision du passé qui revit dans ses palais fortifiés, ses vieilles demeures, ses rues dallées comme au XIIIe siècle, ses quartiers de bicoques où s'enchâssent de précieux vestiges d'autrefois ; et il y faut venir le 3 septembre chaque année, lorsqu'on promène la *machina* triomphale de la sainte de Viterbe, — sainte Rose — un immense catafalque doré, resplendissant, illuminé jusqu'au faîte, et que soixante hommes parviennent tout juste à faire mouvoir.

De Jean Moréas, nous connaissons des choses de plus de valeur que son **Voyage de Grèce**, où il a essayé de traduire poétiquement quelques impressions du pays retrouvé, au moment de la dernière guerre avec les Turcs. Il y avait là, peut-être, un bon livre à écrire ; Moréas s'est contenté de brèves notations, de courts tableaux et de rêveries ; il a fait

un livre de poète, — avec beaucoup de papier blanc. — Aux dernières pages, heureusement, se trouvent de jolies chansons populaires.

Dans **La Carrière d'un navigateur,** le prince Albert de Monaco a retracé longuement sa vie aventureuse de marin, raconté ses explorations scientifiques aux Açores et dans les régions arctiques à bord de *l'Hirondelle* et de *la Princesse Alice;* et c'est avec de nobles paroles de confiance et de force qu'il a dit ses ambitions, ses efforts, ses courses souvent à travers les glaces et les tempêtes, l'existence active et saine du large, les entreprises et les travaux par lesquels il nous a fait connaître les merveilles fourmillantes de la vie dans les profondeurs sous marines. Au reste, il ne faudrait point chercher dans ce livre de souvenirs une œuvre d'art — l'œuvre d'un écrivain habile — mais un témoignage sincère, sobre, éloigné des préoccupations, des sots débats et des calculs de la politique ou de la littérature quotidiennes, et selon le mot si cher à Maurice Barrès, comme une leçon d'énergie. C'est le récit d'un homme qui a pu réaliser, — sans doute avec des moyens dont nul ne pouvait disposer mieux, mais cependant avec une volonté, une persévérance qu'on ne saurait trop admirer — un noble idéal ; et il n'est peut-être pas inutile que des livres semblables, simples et d'une foi si robuste qu'elle méconnaît tout ce qui n'est pas elle-même, soient publiés quelquefois.

M. Emile Berr a réuni en volume, sous le titre : **Chez les autres,** des articles parus dans *le Figaro, l'Illustration, la Vie Parisienne.* Ce n'est que du reportage, et même assez ancien, car plusieurs des personnages dont il parle, le tsar Alexandre III, le roi Milan, son fils le roi Alexandre, le ministre bulgare Stambouloff sont morts, et la plupart des événements qui servirent de prétextes à ces rapides voyages d'un informateur, — la visite du Khédive Abbas à Constantinople, Guillaume II à Metz, le mariage de la reine Wilhelmine se trouvent bien oubliés. Mais le livre est alerte, parsemé de notations amusantes, agréable à lire. M. Berr sait observer et il a le trait juste ; dans quelques centaines d'années, dirait-on facilement, un historien ami du détail pittoresque, sera très heureux de mettre la main sur ce petit ouvrage, qui n'est déjà plus de l'actualité, mais n'a guère encore d'intérêt rétrospectif, et le citera comme un document. — Toutefois, à la place de M. Berr, il nous semble que nous ne verrions dans ces promesses lointaines qu'une très maigre consolation. Nous

croyons qu'il peut donner mieux que des conversations recueillies et les expéditions d'un reporter, et il serait regrettable qu'il s'attarde plus longtemps aux puérilités, aux badauderies et aux commérages du journalisme cosmopolite.

L'Inde d'aujourd'hui, par Albert Métin, a d'autres visées. C'est une œuvre méthodique où l'auteur, combinant les documents et l'observation personnelle, a étudié « les conditions de la vie sociale dans l'Inde ; comment est constituée la société hindoue et musulmane, et quelle est sur elle l'action de l'Angleterre qui la gouverne ». Le pittoresque, le détail anecdotique, les curiosités, les impressions, dans un tel travail, sont secondaires; tout y est logique et, peut-on dire, démonstratif ; l'observation n'est là que pour servir de preuve, préparer une conclusion. — L'Inde, au reste, semble avoir peu changé au point de vue religieux et même social ; c'est toujours le même exclusivisme des croyances et des castes; le fonctionnaire indigène, le gradué des universités anglo-indiennes conserve sa caste, même s'il se fait chrétien ; le musulman se croit très supérieur aux infidèles, s'affirme doué de beaucoup plus d'indépendance, d'initiative et d'énergie que l'Indou ; et l'on sait que l'Angleterre a laissé subsister dans les mœurs, les coutumes, l'organisation religieuse et sociale tout ce qui n'intéressait pas directement sa domination. L'influence occidentale et moderne s'est ainsi fait surtout sentir dans l'administration et l'instruction publique ; puis les principautés qui conservent encore une vague allure d'indépendance ont voulu se rapprocher des conquérants, et le mélange de l'ancienne civilisation hindoue et des aménagements européens a donné des compromis baroques, où dominent, — dans l'ameublement, par exemple — la pacotille et le mauvais goût. — Sir William Hunter, dit M. Albert Métin, compare la domination britannique à « celle d'un despote paternel qui possède dans un certain sens tout le sol et dont le devoir est de remplir les diverses fonctions d'un propriétaire riche et intelligent » ; et sans doute le gouvernement indien est un système d'exploitation supérieurement organisé pour arriver avec un minimum d'efforts au plus extraordinaire rendement qu'ait jamais produit une colonie ; le pays, tant de fois ruiné par les guerres et les brigandages, y a gagné la paix, cette *pax britannica* dont nos voisins sont si fiers. Mais c'est le beau côté de l'entreprise. Si le commerce, l'industrie se développent aux Indes ; si des chemins de fer ont été construits ; si la multiplicité des rapports avec les indigènes amène la diffusion de

quelques idées européennes ; si les Anglais, en organisant l'instruction selon les usages d'occident, ont ébranlé le vieux conservatisme hindou, ils ont introduit aussi dans leur empire asiatique les germes de notre libéralisme ; et il se produit ce résultat par eux peu prévu et qui dérange leur quiétude : il y a dès maintenant, là-bas, une opposition indigène ; à côté du peuple résigné, inconscient et qui, littéralement, meurt de faim, les Anglais ont créé un prolétariat intellectuel ; peu à peu se dessine un mouvement national, qui rêve de représentation, de parlementarisme, d'autonomie, et dont les aspirations encore mal formulées peuvent se résumer cependant d'une façon claire : l'Inde veut, dans un jour prochain, participer aux libertés anglaises. — Mais les Anglais savent très bien que, ce jour-là, ils pourraient en sortir.

L'ouvrage de M. Albert Métin qui a la précision et — peut-être un peu trop — la sécheresse d'un rapport administratif, est un bon document.

De M. Jean Star, **les Tonkinades**, que je présenterai pour finir, sont un volume de croquis, de pages d'album, de crayons fins et de bonne humeur sur la vie coloniale et indigène en Indo-Chine. Quelques lignes de préambule indiquent qu'il n'y faut voir que des impressions rapides et superficielles. C'est un peu une façon de quêter un compliment et je le donnerai volontiers. Les *Tonkinades* de M. Jean Star, avec leur décousu, leur désordre de notes jetées au hasard des circonstances et des rencontres, nous donnent justement, avec beaucoup de jolies choses frissonnantes et légères, le petit côté si précieux et anecdotique que néglige presque toujours le voyageur venu soi-disant pour apprendre, renseigner et rédiger un livre sérieux et honorable, — et où il aura tout pénétré, sauf l'âme même des pays qu'il croit si bien connaître. Rien qu'à cela on serait en mesure d'affirmer que l'auteur a séjourné longuement dans les régions dont il parle. Puis nous avons la faiblesse de préférer ce genre d'enquête, qui demande du tact, un peu d'émotion, de réelles qualités d'observateur et même d'écrivain, — aux publications les plus pesantes — et officielles.

Memento. — On trouvera dans les derniers numéros du *Tour du Monde* un article très documenté de M. G. du Bosq de Beaumont sur les fouilles de Carthage, et la suite du *Voyage en Bretagne* de Gustave Geffroy. Mais pourquoi *le Tour du Monde* fait-il précéder ses articles d'un boniment de quatre lignes comme pour s'excuser chaque fois près de ses lecteurs?

Est-ce que vraiment ils ne comprendraient pas sans cela? — Dans *la Correspondance historique et archéologique*, de curieux documents sur Louis XV et sa fille, Mme Adélaïde : *Un prétendu inceste royal*, par Paul d'Estrée. — M. Salomon Reinach, conservateur du musée de Saint-Germain, a signalé dernièrement, dans la chapelle du château, huit têtes de pierre décorant les retombées des ogives et qu'il croit représenter saint Louis et diverses personnes de la famille. Les journaux en donnant cette nouvelle ont pensé nous apprendre que l'iconographie de saint Louis « est très pauvre et pour ainsi dire nulle ; elle serait donc constituée dès maintenant par des documents d'une valeur incontestable ». Sans discuter la découverte fort intéressante de M. Salomon Reinach, nous voudrions faire remarquer que l'on signale depuis longtemps, à Versailles, la copie d'une peinture sur bois conservée autrefois à la Sainte Chapelle et représentant Louis IX à treize ans ; le buste en or repoussé que possédait avant 1793 également la Sainte Chapelle et dont une très belle reproduction figure dans le grand ouvrage publié par la ville sur les antiquités de Paris ; une statuette en bois peint du musée de Cluny ; la pierre gravée des sergents d'armes de Bouvines qui se trouve à Saint-Denis. On peut ajouter les *Documents parisiens sur l'Iconographie de saint Louis*, publiés par M. Longnon pour la *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, et surtout le précieux travail de M. Gaston Le Breton, *Essai iconographique sur saint Louis*, paru chez Aug. Aubry avec dix-neuf reproductions, dès 1880.—A propos de l'*Exposition des Primitifs français, le Matin* publie une note péremptoire de M. Molinier, nous informant qu'elle aura lieu définitivement au Louvre et non ailleurs, dans les locaux du Musée des arts décoratifs. Il fallait s'attendre à cette sottise. Il était fort difficile de choisir entre Rouen, Dijon, Tours, Troyes, « ou même des centres plus éloignés de Paris ». De Beauvais que nous avons indiqué ici même, et qui est à nos portes, pas un mot. Les raisons invoquées sont que la plupart des objets à exposer doivent être fournis par des collectionneurs parisiens «qui hésiteraient à faire voyager leurs trésors » et que d'ailleurs cela coûterait fort cher à l'exposition. — Nous espérons maintenant que M. Molinier, dont les gaffes innombrables firent notre joie lors de l'exposition d'art rétrospectif en 1900, se trouvera parmi les organisateurs.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Les craintes de M. Jaurès. — L'empereur du Sahara. — L'impérialisme anglais. — En Extrême-Orient. — Çà et là.

Les Craintes de M. Jaurès. — M. Jean Jaurès, l'éminent prophète du socialisme opportuniste, délaissant pour un temps les questions ouvrières, s'est livré à de réjouissantes fantaisies sur le Maroc. Il dénonça le « complot militaire et colonial », tendant à la conquête de l'empire d'Abd-el-Azis. « Il y a », a-t-il dit, « des groupes vraiment criminels qui essaient de surexciter l'opinion, d'enflammer les espérances et les convoitises chauvines. Si le ministère ne met pas vigoureusement un terme à toute cette intrigue, il est, et la France avec lui, à la merci de tous les hasards. »

En même temps que M. Jaurès s'indignait dans *la Petite République*, le *Daily Mail* et le *Morning Post* annonçaient qu'un accord avait été conclu entre les principales nations européennes au sujet de la politique méditerranéenne : la France avait carte blanche au Maroc; l'Italie recevait Tripoli; le protectorat anglais sur l'Egypte était renforcé; l'Espagne... conservait ses *presidios;* quant à l'Allemagne, elle se contentait de privilèges commerciaux au Maroc.

C'est, sans doute, sur la foi de ces vagues pronostics d'agences à court de copie que M. Jaurès s'est cru autorisé à pousser ce « cri d'alarme ».

Pauvre grand tribun qui se pose en sauveur du Capitole — nullement menacé, — voilà bien des phrases inutiles et propres à inquiéter ceux qui, gratuitement, vous attribuaient l'étoffe d'un homme d'Etat!

Rassurez-vous — M. Delcassé n'a point envie de rompre par une fausse note l'harmonie du concert européen. Déjà, il a su résister aux sollicitations des apôtres des causes arménienne et macédonienne, et, tout comme M. Pène-Siéfert qui, dans *l'Européen* du 3 octobre dernier, a consacré un intéressant article à l'*imbroglio marocain,* je doute qu'il ait pu préparer si habilement l'établissement du protectorat de la France au Maroc.

Rassurez-vous: « il n'y a aucun *tanger* », m'affirmait récemment un juif algérien.

Et puis, pourquoi redouter la guerre, alors que, chaque jour, les protestations pacifiques se multiplient?

Nicolas II, démarquant M. Frédéric Passy, vient, à Vienne, de confier à M. Goluchowsky son horreur pour la guerre,

cependant que M. de Plehwe faisait exécuter en masse les youtres russes. Les souverains se promènent d'Etat en Etat et se congratulent. Toutes les nations sont amies ou alliées ou s'entendent cordialement.

Enfin le Congrès de la Paix s'est réuni à Rouen, la question de l'Alsace-Lorraine y a été soulevée par un mauvais esprit, et le Président a déclaré que « c'était la première fois qu'un congrès de la Paix s'occupait de ce problème qui méritait d'être étudié soigneusement, et dont il était, par suite, *plus sage d'ajourner la discussion* à un Congrès ultérieur ».

Dans la même assemblée, il a été dit : « Les pacifiques n'ont pas encore osé s'occuper ouvertement de la question du refus du service militaire. Un pareil refus est un acte révolutionnaire, *anarchique même, qui effraie les amis de la Paix.* »

Tolstoï, sois heureux.

M. Jaurès dormez en paix...

L'Empereur du Sahara. — Beaucoup plus inquiétant que M. Delcassé, M. Jacques Lebaudy a fait, ces temps derniers, une curieuse tentative de césarisme appliqué. Il est parti sur son yacht Frasquita, et dans Frasquita, il y a frasque, a judicieusement remarqué notre moderne Richelieu (M. Hanotaux) dans un premier-Paris du *Journal.* Il a fait escale à Ténériffe, — un pays merveilleux, — et de là, a cinglé vers la côte saharienne où il a débarqué quelques matelots, dans une capitale imaginaire, dénommée Troja.

Puis, il est reparti pour Hambourg et l'Angleterre où il a négocié avec le Foreign Office.

Le *Journal*, société par actions pour la délivrance des forçats repentants et des matelots égarés, envoya M. Naudeau délivrer les dits matelots qui n'étaient que quatre.

M. Jaurès (le Marin) avec « le Galilée » prévint M. Naudeau, et les malheureux abandonnés furent rendus à leurs familles, cependant que M. Lebaudy s'essayait à adhérer à la Conférence de la Haye.

En somme, comédie amusante et qui n'a peut-être paru telle qu'en raison de la publicité exagérée qui lui fut donnée : le titre d'empereur était inutile, non moins que ce pavillon semé d'abeilles d'or et orné d'un laboureur poussant sa charrue — sans doute une délicate allusion à ce que lord Salisbury appelait en 1885 les « terres légères » du Sahara.

Mais les lieux choisis par M. Lebaudy, pour emplacement de son empire, ne sont pas sans intérêt. Ils sont voisins du banc d'Arguin, et au banc d'Arguin il y a des morues, et

dans tout l'arrière-pays le sucre est la principale denrée d'échange. Or, M. Lebaudy fait du sucre. Cet homme a peut-être d'excellentes intentions commerciales. Il a rêvé d'être le Napoléon du Sahara. Cela ne peut gêner personne.

Actuellement, la presse, personne exigeante et capricieuse, et surtout « vénale » (cela rime avec diurnale), l'a ridiculisé. Qu'il réussisse à gorger les Maures de sucre et les ports français de morues africaines, il se verra dresser des statues. Tout comme M. Jules Ferry que MM. Pelletan et Clémenceau chassèrent de la Chambre des députés, lors de la conquête du Tonkin, et que les mêmes hommes ont cru immortaliser en donnant, le mois dernier, son nom à un cuirassé d'escadre...

L'Impérialisme anglais. — Cependant qu'en France l'attention publique s'absorbe sur des faits sans importance, vaines abstractions de politiciens, telles que la lutte contre les congrégations ou l'incident Maréchal, le peuple anglais suit avec passion la lutte entamée par M. Chamberlain.

M. Chamberlain, que l'échec éprouvé en 1902 à la conférence intercoloniale de Londres n'a pas découragé, poursuit son projet d'union douanière entre les différents pays de l'Empire britannique.

Gêné par sa situation officielle dans le gouvernement, il n'a pas hésité à donner sa démission de secrétaire des colonies, afin d'avoir les coudées plus franches dans la lutte. Et cette lutte est des plus intéressantes, car elle est le pendant et l'opposé de celle entreprise vers 1860 par Cobden.

Les économistes, M. Paul Leroy-Beaulieu, entre autres, et M. Demolins, après lui, à un point de vue plus général, ont un peu trop parlé de la supériorité anglo saxonne. Cette supériorité est un fait que n'a pas infirmé la guerre du Transvaal. Il est inutile de lui consacrer de pesants volumes. Il est autrement curieux de constater la survivance en Angleterre de l'esprit traditionaliste.

Les colonies anglaises qui sont pays de *self government*, par exemple, l'Australasie et le Dominion du Canada, ne sont plus unies à la Métropole que par un lien de « *loyauté* ». Ce lien, M. Chamberlain lui-même l'a comparé à un fil ténu ; — ténu mais solide en raison de son élasticité et de son ancienneté. Cette « loyauté », en effet, n'est pas, comme on le croit généralement, une simple formule de reconnaissance, d'enfants à parents, de la part des colonies vis-à-vis de la métropole. C'est un reste des usages féodaux qui n'ont jamais été abro-

gés en Angleterre, reste singulièrement vivace, et qui a encore aujourd'hui la même puissance d' « engagement » qu'avait, au moyen âge, le serment de fidélité entre le suzerain et le vassal.

M. Chamberlain s'appuie sur ce lien pour entraîner les colonies anglaises dans un vaste zollverein de caractère nettement protectionniste. Les libres-échangistes anglais lui opposeront les irréfutables arguments de la théorie libérale. M. Chamberlain leur répondra peut-être, — si sa campagne réussit — par un fait supérieur à toute théorie, l'établissement de l'entente douanière.

La lutte sera vive. M. Méline se réjouit et n'est pas loin d'appeler M. Chamberlain son élève et fidèle disciple.

Les Anglais sont traditionalistes. Cela ne les empêche point de voir en toutes choses le côté pratique. Est-ce à dire qu'en France les individus n'obéissent qu'à des sentiments désintéressés? Non, le prétendre serait une stupidité. Le mouvement nationaliste n'a eu quelque valeur qu'en tant que manifestation intéressée des petits commerçants ou des gros fournisseurs qui donnèrent à Paris leurs voix aux candidats de l'opposition. Je sais, à Paris même, un arrondissement où le député socialiste sortant a été battu surtout pour avoir négligé de faire aboutir, en temps utile, l'expropriation d'une rue longue de 20 mètres et large de quatre.

En province, j'ai vu des marchands de fourrages s'indigner, dès que l'armée était mise en cause. L'armée est le gagne-pain de ces gens-là. Ils l'aiment, et c'est logique non moins que leur ardeur à combattre les intellectuels « désintéressés» qui la menacent ou simplement la discutent.

Ajoutez à ces considérations particulièrement « touchantes » un vague sentiment de chauvinisme exploité par d'habiles défroqués de la littérature, genre Jules Lemaître, et vous avez tout le nationalisme : le patriotisme est l'accessoire, l'intérêt matériel et économique le principal, et c'est bien ainsi.

En France donc comme en Angleterre, la réalité économique l'emporte sur les motifs sentimentaux. Mais cette victoire *nécessaire* n'a pas la même allure fatale et ne se produit pas avec la même sincérité, la même promptitude que chez nos voisins. Il y a des hésitations, une pénétration trop grande des intérêts matériels et des abstractions politiciennes. En un mot, il y a en France, pour employer l'expression de Carlyle, une sorte de « non-direction », qui rendrait presque impossible une campagne comme celle de M. Chamberlain purement

« *intéressée* » et dégagée de tous ornements sentimentaux.

Et cette non-direction a peut-être sa cause dans le parlementarisme dévié de la constitution de 1875, et surtout dans nos mœurs politiques actuelles. L'Angleterre est demeurée un pays aristocratique. Tout le siècle dernier, la dynastie des Cecil a gardé le pouvoir. Lord Salisbury, qui vient de mourir, a dirigé les affaires pendant près de trente années. Quel est l'homme d'Etat, en France, à qui la jalousie et la basse envie démocratiques permettraient un semblable « règne » ? L'esprit jacobin est auto-destructeur, la prophétie de Vergniaud se réalise encore de nos jours ; la Révolution est toujours prête à manger ses enfants, et la Foule, dès qu'un homme supérieur se dresse, est portée à crier au césarisme.

Ce sentiment n'existe pas, ou, s'il existe, a peu de force en Angleterre. Que M. Chamberlain, actionnaire de manufactures d'armes et de mines d'or, eût intérêt à engager la guerre du Transvaal, il ne sera pas, pour cela, dénoncé comme concussionnaire. Le peuple anglais estime que s'il fait bien ses affaires, il fera bien celles du pays tout entier.

En France, Lamartine, qui gâcha sa fortune personnelle, a présidé une révolution.

Jules Ferry, qui a fait l'Indo-Chine actuelle, a été flétri du nom de « Tonkinois ».

En Extrême-Orient. — Jules Ferry a été honni, et le chef actuel de l'administration française en Extrême-Orient, avant même d'avoir pu donner l'exacte mesure de sa valeur ou de sa nullité, a été l'objet de violentes attaques. M. Beau a trouvé, en effet, une situation difficile en Indo-Chine. Faut-il le condamner sans attendre ? Ce serait de mauvaise politique. M. Doumer n'a pu réaliser une œuvre importante, là bas, qu'en raison des cinq années qu'il a passées dans la colonie de 1897 à 1902. Rappeler son successeur immédiatement eût été une concession fatale aux détracteurs systématiques de notre politique coloniale.

M. Beau s'est senti fortement menacé. Le discours d'ouverture qu'il a prononcé le 27 août dernier au conseil supérieur de l'Indo-Chine en est la preuve. Plus qu'un exposé de la situation actuelle de l'Indo-Chine, c'est une défense, un plaidoyer « *pro domo* », et les circonstances atténuantes sont trop complaisamment motivées. Il y a loin de ce verbiage diplomatique aux exposés incisifs et nets de M. Doumer.

Il est vrai, M. Beau se souvient qu'il fut ministre plénipotentiaire. Il en abuse. M. Tarbouriech, le distingué professeur

du collège libre des sciences sociales, qui vient de visiter l'Indo-Chine, en a rapporté, — il l'a confessé dans *l'Européen* du 15 septembre dernier, — une assez triste impression, et, rappelant les « mangeurs de peuples » dont parle Homère, il pense que « la nuisance de la machine administrative moderne irrésistible et implacable fait peut-être regretter le despotisme incohérent et stupide des anciens maîtres ».

Puisse M. Beau avoir le bon esprit d'alléger un peu les rouages pesants de la machine!

En attendant, et non sans entente préalable avec le quai d'Orsay, il assiste, en souriant, aux fourberies de la diplomatie chinoise. Le maréchal Sou, dont M. Doumer avait fait le protecteur subventionné de notre frontière tonkinoise du côté du Quang-si, et que M. Harduin avait décoré récemment de la Légion d'honneur au nom du gouvernement de la République, a été condamné à mort par la cour de Pékin.

La Chine vaincue dans la dernière guerre a cédé à toutes les exigences des puissances. Elle reprend une à une les concessions faites.

M. Doumer, après cinq années de gouvernement général, ignorait, paraît-il, les noms de Laotseu et de Confucius dont les maximes donnent la clé de l'âme chinoise.Cette ignorance est regrettable. Nous connaissons mal la Chine,trop mal pour la vaincre. C'est un Etat anarchique, soit,mais dont l'anarchie même est la principale force. Les Fils du Ciel sont d'admirables diplomates, ils ont un sens des nuances merveilleux. Au siège de Pékin, les Allemands ayant volé les instruments d'optique de l'observatoire, le Tsong-li-Yamen demanda, après la conclusion de la Paix, à l'ambassadeur d'Allemagne, d'assurer la commande de nouveaux instruments destinés à remplacer ceux qui « s'étaient égarés pendant le siège ». Ce mot « égarés », d'une ironie exquise, devrait faire réfléchir les Européens, qui s'attaquent à ce monstre énorme de 400 millions d'âmes.

Les Russes, seuls, que leur accoutumance aux mœurs tartares et la finesse innée de la race slave ont très bien préparés, semblent faire de bonne politique en Chine. Leur empire s'est développé de proche en proche ; de « poche en poche » m'a fait dire une coquille dans une de mes dernières chroniques du *Mercure*.

Abdur-Rhaman, le père de l'émir actuel de l'Afghanistan, écrivit un jour :

« La politique russe asiatique est lente, mais invariable et

persévérante. Elle ressemble à la marche de l'éléphant qui examine prudemment le terrain où il va poser le pied. Une fois qu'il l'a posé, il ne songe jamais à le retirer; il se prépare au contraire à faire un second pas toujours avec la même prudence. »

Cette image est exacte, et l'oukase du tzar qui vient de créer un gouvernement général nouveau à l'extrémité de la Sibérie, avec Dalny comme ville principale, en est la preuve.

Après Vladivostock, la création de Port-Arthur, après Port-Arthur, l'édification immédiate de Port-Dalny, autant d'étapes qui assurent à la Russie une situation prépondérante en Chine sans que la nation amie et alliée songe à la suivre même de très loin....

Çà et là. — Le gouvernement britannique a offert aux Sionistes toutes facilités d'établissement dans l'Ouganda (Afrique Orientale).

Une Jérusalem nouvelle à Zanzibar, ce serait drôle !

Il est question de diviser le Congo français en trois colonies: Gabon, Congo et Chari.

Trois gouverneurs, et trois déficits au lieu d'un. C'est de la bonne administration.

Enfin, je rappelle pour mémoire le cyclone de la Martinique aujourd'hui oublié, la perte du grand temple de Bouddah à Pnom-penh, incendié par une lampe à pétrole. — Dans ma prochaine chronique, je parlerai des livres reçus.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue de Paris : M. Michel Bréal sur Ernest Renan. — *La Nouvelle Revue :* Une messe noire, souvenirs de M Gustave Coquiot. — *La Revue bleue :* M. Camille Mauclair analyse l'œuvre de Whistler; fantaisie sur *le Malade imaginaire,* par M. le Dr A. Guiyesse.

« Je serais heureux de pouvoir faire pour lui un peu de ce qu'a fait pour Spinoza le fidèle Colerus. » C'est M. Michel Bréal qui parle ainsi d'Ernest Renan.

La statue de M. Boucher aura un mérite au moins : d'avoir été le prétexte à l'admirable discours où M. Anatole France inséra une réponse de Pallas Athéné à la « Prière sur l'Acropole ». Si le souriant philosophe eût été incommodé de voir la politique, la détestable politique, diviser à son sujet et jusqu'aux pires violences les gens de Tréguier, s'il n'eût, que par

politesse, goûté les manifestations oratoires des représentants du cabinet, des groupes radicaux, radicaux-socialistes et autres, sans doute eût-il apprécié infiniment qu'on honorât en pays celtique un amoureux de la langue française. La statue de Renan est remarquable en cela — et ce n'est pas commun de nos jours, — qu'elle représente un véritable grand écrivain.

M. Michel Bréal a beaucoup connu Renan. Il résume dans **la Revue de Paris** (15 septembre) les « impressions » que lui a laissées une « revue rapide » des derniers opuscules de son glorieux ami. Nous allons transcrire ici quelques-unes de ces impressions.

Sur la notion de l'égalité :

« Il est d'abord une idée qu'à travers toutes ses variations Renan a toujours conservée, et qu'il a répétée nombre de fois, en en modifiant l'expression selon les temps et les lieux. Il est un adversaire de la notion de l'égalité, telle que la philosophie du XVIIIe siècle l'avait conçue. Il la déclare une notion fausse, une utopie qu'un coup d'œil jeté sur le monde suffit pour démentir, une erreur qui, poussée à ses dernières conséquences, pourrait compromettre le sort même de la nation.

« L'inégalité, ne se lasse-t-il pas de dire, fait partie des conditions mêmes de notre existence, car elle est une suite nécessaire de la liberté. Ni la force physique, ni l'intelligence, ne sont réparties également entre tous les hommes : il y aura toujours des individus plus forts, plus beaux, plus intelligents, plus doués que d'autres. Et il est nécessaire qu'il en soit ainsi, car la nature a voulu que la vie de l'humanité fût à plusieurs degrés. Il faut le travail du grand nombre pour permettre l'œuvre élevée d'une élite. On ne doit point appeler les uns privilégiés, ni les autres déshérités, car la tâche humaine est indivisible. Chacun à son rang travaille au grand œuvre, tous — excepté l'égoïste — ont le droit de s'en dire les auteurs. Que chacun fasse son devoir à son rang. Chacun à son rang est le gardien d'une tradition qui importe à la continuation de l'ensemble. Nous sommes frères devant le devoir : c'est la seule égalité possible. Le pauvre courageux et sans envie, la femme obscure qui remplit bien sa tâche, sont supérieurs au riche qui éblouit le monde, à l'homme vain qui remplit la terre de son nom. Il n'y a pas d'autre grandeur que celle du devoir accompli : il n'y a pas non plus d'autre joie.

« Cette conviction, qu'il a si souvent exprimée, faisait le fond de sa philosophie. Elle faisait en même temps corps avec ses idées en histoire et en philologie. »

Sur le catholicisme dans l'avenir :

« La religion a naturellement une grande place dans ses préoccupations. Sa parfaite connaissance du sujet donne un prix particulier à ses avis.

« Il dit que si un mouvement de réformes était possible, entraînant, avec le mariage des prêtres, un changement dans l'allure générale du clergé, il faudrait l'accueillir avec empressement. Un schisme lui paraît vraisemblable : il se peut que bientôt on ait deux papes, et même trois, car il est improbable que les Français, les Italiens et les Allemands restent de la même religion. Cette vision de deux papes s'excommuniant l'un l'autre, le pape du catholicisme rétrograde et le pape du catholicisme progressif, paraissait lui sourire. Elle ne manquait jamais dans ses prédictions. Une foule de réformes maintenant impraticables seront praticables alors, et l'horizon du catholicisme, maintenant si fermé, pourra s'ouvrir tout à coup et laisser voir des profondeurs inconnues.

« Cependant il ne perdait pas de vue la réalité, et quand le prince de Bismarck se jeta dans le *Kulturkampf*, il déclara dès le premier jour que le chancelier allemand sortirait vaincu de la lutte. Il faut d'autres armes, pensait-il, pour avoir raison du catholicisme : le ministre prussien, bon diplomate, mais nouveau à ce jeu qu'il n'a jamais pratiqué, engage une partie où il aura sûrement le dessous.

« La *Vie de Jésus* reste son œuvre capitale. Ce livre a contenu et arrêté le travail commencé au début du siècle dernier avec le *Génie du christianisme* et qui avait lentement conquis les imaginations. Le plus petit nombre l'a lu ; mais tous, en un sens ou dans l'autre, en ont senti l'action. »

Bien des journalistes, qui n'entendirent jamais Renan, expliquent au public, périodiquement, le charme que sa conversation exerçait. Le témoignage de M. Michel Bréal est d'autant plus précieux à recueillir :

« Je viens de faire allusion aux réunions où, en présence d'amis et d'interlocuteurs qui excitaient sa verve, il laissait librement vaguer sa pensée sur tous les sujets. On aurait pu, comme pour Luther, faire le recueil de ses propos de table. C'est parmi ces propos qu'il eut d'abord l'idée du bon gorille qui, en fermant l'entrée de sa caverne, a créé la propriété, la

famille, toute la civilisation. Aucune question ne le trouvait en défaut, ni les plus hautes, ni les plus familières. Une mémoire merveilleuse lui suggérait à point nommé les faits, les dates, les portraits, les anecdotes, les citations. Toute l'histoire ancienne, toute l'histoire moderne était comme déployée devant lui. Mais après les grandes questions philosophiques, on aimait à l'amener sur un terrain plus scabreux, sur le terrain qui avait été le plus étranger à sa première vocation. Dans les commencements, j'étais embarrassé moi-même des choses qu'on lui faisait entendre. Mais je fus vite rassuré. Il écoutait en silence, laissait parler chacun à sa guise : puis tout à coup, d'une voie lente et d'un geste tranquille, il arrivait avec une observation si inattendue et d'un humour si heureux, que la discussion en était comme illuminée et qu'il ne restait plus rien à dire. Il ajoutait, d'ailleurs, avec le proverbe grec, qu'il n'aimait pas un convive qui se souvient. »

§

Dans **la Nouvelle Revue** (1er octobre), M. Gustave Coquiot, après un résumé historique du satanisme depuis le XIIIe siècle, décrit une messe noire à laquelle il assista, contraint pour ainsi dire parce qu'il avait écrit douter de la réalité de telles cérémonies. C'était le jour de la Fête-Dieu, en juin 1900. « Une sorte d'atelier de peintre tout tendu de rouge », tel est le décor. Les accessoires ressemblent aux « bondieuseries de la rue Bonaparte ».

« Mais — écrit M. Gustave Coquiot, — une abondante lumière électrique dirigée tout à coup vers l'autel, me fit découvrir, heureusement, une tête de prêtre autrement forte. L'homme tout vêtu également de rouge, du rouge sombre des murs, était en oraison, les yeux levés vers le vitrage, les mains frénétiquement tendues. Il ne bougea pas à mon entrée dans la pièce, pas plus quand les autres assistants entrèrent. Les moines les plus ascétiques de Zurbaran n'ont pas cette figure en tranchant de serpe, cette bouche amère, ce nez busqué, ces oreilles plates comme laminées. L'œil était vitreux, presque mort. Je regardais ce visage trouble et je me sentis bientôt mal à l'aise, avec de tels assistants surtout qui, tous maintenant, me dévisageaient sans sourciller. Il y eut là bientôt me frôlant, me serrant, une extraordinaire collection d'hommes et de femmes, tous fardés, maquillés, qui me firent le centre vivant d'un angoissant conte d'Hoffmann. Je n'avais jamais vu un tel lot de masques, un tel groupe de femmes vieilles et

jeunes, d'hommes aussi à facies de garçons de bains ou de sacristie. Tous ouvraient tout grands leurs yeux charbonnés, me fixaient durement, ne s'arrêtèrent que sur un geste de l'homme qui m'avait amené. Et alors je pus contempler de nouveau, avec des sursauts de cœur, ce prêtre portant l'aube, l'étole et la chasuble, le prêtre fou que les assistants maintenant fixaient de leurs yeux peints. C'était un cauchemar : je sentais entrer en moi des coudes, sur ma nuque des souffles de femmes déjà énervées, hallucinées.

« Alors, heureusement, des enfants de chœur, outrageusement fardés, eux aussi, survinrent, tintèrent le commencement de la messe, tirèrent l'officiant de sa prière froide.

« Alors, cette chose fragile, cet être sec, mince, comme douloureux, se rebella, clama tout de suite vers le Christ de féroces plaintes. Il l'apostrophait en un langage ordurier qui me glaçait. Ce n'était pas la belle éloquence littéraire du chanoine Docre, non! Le misérable de tout à l'heure se muait en un terrible voyou. Ce fut une telle avalanche de hurlements et d'obscénités que les assistants, tous en chœur, bramèrent. Je sentis que la sueur coulait sur ma figure, que mes jambes se dérobaient sous moi ; et, tout d'un coup, un silence, un tel silence s'établit, que nous entendîmes tous notre respiration s'activer. Enflammé, attisé, le prêtre quitta alors sa chasuble, rama l'air de ses deux bras, apparut menaçant, levant le saint-ciboire comme une masse. Pris de dégoût, étouffant dans cette salle surchauffée par un impitoyable été, je voulus m'éloigner, regagner la porte, mais je n'en eus pas le temps : un cri que je poussai m'arrêta net.

« Le prêtre, acharné sur le Christ, le défonçait maintenant à coups de ciboire. C'était d'une si imbécile violence que je cherchai des yeux quelqu'un qui pût arrêter le massacreur ; mais tout le monde, avec des yeux d'extase, frémissait, applaudit enfin quand d'un coup, d'un dernier coup, le pied de l'objet sacré eût décollé la tête de plâtre, la pitoyable face du Christ, dégonflé, crevé comme une poupée. La salle, en sueur, alors, vociféra des psaumes. Anéanti, à bout de résolution, je contemplais, hagard, mes voisins. Ils bramaient toujours, ne me prêtant nulle attention, m'offrant leurs facies de petites gens jusque-là paisibles, de papelards confinés dans de sûres thébaïdes, et maintenant fous, hurlant à la mort, acharnés à soutenir l'officiant qui, à présent, fracassé à son tour, geignant, râlant, était aux mains de deux enfants de chœur empressés à le bouchonner.

« Qu'allait-il se passer ? Des jeunes femmes avaient dégrafé leurs corsages, étalaient leurs seins, tendaient la croupe. On ne respirait plus; la salle, saturée de parfums lourds, vous coiffait comme une cloche de plomb. Des femmes se dévêtirent entièrement, se roulèrent sur le tapis, hurlèrent leurs crises de nerfs. Puis, tout à coup, le prêtre, enfin redressé, aspergea la foule, et la priapée commença. Je me ruais enfin dans le jardin et, libre, je ne demandais pas la suite ou plutôt la fin... »

§

M. Camille Mauclair a publié — dans **la Revue Bleue** (3 octobre) — une très belle étude sur l'œuvre de James Whistler et « le mystère dans la peinture ».

« Le génie de Whistler, sa vie et sa mort, — écrit M. C. Mauclair, — se sont résumés en deux mots : mystère et harmonie. Dans ses marines comme dans ses portraits, il a été avant tout un harmoniste, avec une délicatesse, une intensité, une anxiété que personne n'a eues à ce degré. Il a moins peint des choses que l'atmosphère qui les enveloppe. Cette phrase pourrait s'appliquer exactement à Claude Monet, qui est aux antipodes de Whistler, si l'on n'ajoutait aussitôt que celui-ci peignait l'atmosphère *morale et magnétique*. Monet peint *l'onde lumineuse*, Wihstler peint *l'effluve*. Et c'est en cela qu'étudier Whistler, c'est étudier le mystère dans la peinture, au point de confondre constamment ces deux études.

« Ce qui rattache Whistler aux très grands maîtres du portrait et notamment à Velasquez, c'est moins l'élégance nerveuse de l'attitude, le choix d'une harmonie ombreuse où frissonnent quelques lueurs d'argent et d'or, que cette faculté singulière de présenter un être dans son rayonnement psychique par transparence, de façon qu'on voie, si je puis user de cette image obscure, l'âme du modèle interposée entre nous et son corps. Velasquez et Van Dyck ont soupçonné cela : Whistler l'a réalisé. Ce souci n'a jamais décidé ces génies à sacrifier la perfection extérieure des détails, et c'est de la réalité puissante des êtres qu'ils ont peints qu'on déduit par la contemplation la psychologie recélée par les visages. Mais Whistler a trouvé son originalité dans la méthode contraire : son induction a d'abord étudié la pensée de ses modèles. Il les examinait très longuement sans peindre. Il lui fallait vivre avec eux et on se plaignait de ses lenteurs interminables : quand il savait ce qu'il

voulait savoir, il cherchait les traits essentiellement propres à signifier ce qu'il jugeait essentiel de dire et éliminait tout le reste.

« Il *composait* le modèle peint *d'après* le modèle vivant, le savait par cœur. Seulement alors il prenait sa palette, y préparait très minutieusement un ton, cherchait vingt fois la place exacte où poser sa touche — hésitation apparente qui n'était que la genèse d'une certitude, — posait cette touche et n'y revenait plus. Quelques notes ainsi définissant la psychologie du modèle, les autres traits n'étaient plus pour Whistler que des motifs servant à relier les points essentiels à l'harmonie générale qu'il jugeait propre à les faire valoir. C'était donc le contraire d'un réaliste, qui peint tout et laisse à la nature le soin de suggérer : Whistler définissait ce qu'il pensait d'un être. Pour lui, la figure de chair n'était qu'un aspect fugace d'une âme, dans l'art comme dans la vie, et c'était cette âme qu'il fallait faire surgir et transposer sur la toile : ainsi nous ne jugeons un homme que par ce que nous pénétrons sous son aspect physique, et son corps ne nous est qu'un moyen mnémotechnique de nous souvenir de lui. Ce *lui*, c'était le sujet de tout portrait de Whistler ; ce *lui* se révélait dans quelques symptômes physiques, et l'artiste enveloppait le reste, corps, vêtements, traits analogues à ceux d'une autre personne dans une harmonisation de pénombre. »

Suit une remarquable explication de l' « ombre » dans les tableaux de Whistler. A cette question : « Qu'a donc été pour Whistler le mystère dans la peinture? » — M. C. Mauclair répond par cette page de très belle analyse :

« Ce qu'il a été pour les princes de son art : le fait de ne point considérer la forme comme sa propre fin, mais comme la surface sensible où se fixe l'irradiation de l'infini. Le mystère, en art, ne commence pas à la suppression ou à l'atrophiement des formes visibles, comme l'ont cru certains dessinateurs fantastiques, mais au moment où, par suite du choix de certains détails, on devine que la vérité ne fait que commencer derrière la vraisemblance. Le mystère en art, ce sont les *silences* dans la musique ; et dans un art dit matériel, comme la peinture, ces silences, ce sont les concordances des formes à la suggestion de ce qu'elles dissimulent. Il n'y a pas d'arts matériels ; un son, une couleur ne sont pas plus matériels qu'un bronze ou une toile. Mais cela, qui est la secrète vérité, ne peut être compris que par très peu d'êtres humains ;

ainsi n'est-il pas donné à beaucoup de comprendre que la polarité, l'interpénétration, les rayons cathodiques, la dissymétrie moléculaire ne laissent rien de *matériel* dans la matière et la font aussi impalpable qu'une idée pure. Un tableau de Whistler est une chose propre plus que toute autre à faire toucher à quel point une toile, apparemment asservie à des lois d'extériorité très précises, peut cependant être translucide, et condenser des émotions qu'on pensait inconciliables dans l'univers. Jamais personne n'a donné à penser avec plus de persuasion que rien ne finit là où nos sens le supposent, par l'expression puissante de ce qui semble fini. Whistler a été nativement imbu de cette croyance, et la nature lui conféra le pouvoir de la faire partager. C'était un très grand visionnaire, un très admirable peintre, le premier qui vécut dans son temps; il n'existe aujourd'hui personne qui puisse lui être comparé. Besnard, Degas, Carrière sont de grands artistes, mais ce qu'a été Whistler, nul ne le sera peut-être jamais plus. Cette personnalité était arrivée à un degré unique de perfection, d'unité, d'originalité, de science et de méditation : ces qualités existent chez d'autres, mais leur dosage, leur alliage, qui faisait Whistler tout entier, est une formule perdue, inscrite sur une page du grand livre de l'alchimie des âmes, que la mort a déchirée et emportée dans ces régions du mystère dont ce génie sans analogue nous a parfois fait pressentir les ombres. »

§

Dans la même revue, M. le Dr Albert Guiyesse écrit un article assez divertissant sur *le Malade imaginaire: — Argan était-il malade?*

Or, d'après ce que Molière fait dire à son malade *imaginaire*, d'après les médicaments absorbés par le pitoyable Argan, si l'on tient compte qu'il s'emporte vite, — Argan était un neurasthénique « parfait » voué à l'*entérocolite mucomembraneuse* et M. Purgon n'était point l'âne savant que l'auteur entendit nous montrer aux chandelles. Le vrai titre de la comédie moliéresque serait : *le Neurasthénique gastro-intestinal*. Mais M. le Dr Guiyesse n'y tient pas plus qu'il ne convient.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Menu du 16 octobre (*Le Petit Temps*, 16 oct.). — Lettres de Renan à M. Hyacinthe Loyson (*Le Temps*, 30 sept.). — L'Esperanto (*L'Européen*, 26 sept.). — Anecdote sur Jean Lombard (*L'Intermédiaire*, 30 sept.). — Anecdote militaire allemande : Les S (*Le Petit Temps*, 16 oct.). — Eléonore de Vaulabelle (*L'Intermédiaire*, 20 sept.).

Les menus publiés par les journaux, voilà tout ce que, avec quelques lampions brumeux, le peuple a vu de ces fêtes dissimulées aux regards profanes. Menus somptueux d'ailleurs : tout « à la royale », « à la Régence » ; la littérature est représentée par la « Salade à la Monselet ». Celui de vendredi, dîner offert par le roi, était en maigre, avec en pointe, l'épigramme d'un « aspic de sarcelles ». Cependant, pour M. Combes, on y avait fourré force chevreuils et faisans, sur quoi, à tous risques, il dut apaiser ses inquiétudes.

Mais, dans ces exercices culinaires, M. Delcassé surpassa tous ses émules, lorsque, par métaphore, il voulut bien nous offrir :

Huîtres de côte rouge
Potage à la tortue de mer
Crème d'Argenteuil
Carpes de la Creusè à la Chambord
Gigue de chevreuil grand veneur
Jeunes dindonneaux forestière
Aspics de queues de langoustines
Filet de Behague Sévigné
Granités au Samos
Spooms au kirsch
Faisans et perdreaux rôtis
Pluviers dorés sur canapés
Truffes au champagne
Suprêmes de foie gras au xérès
Salades Chantilly
Cèpes à la bordelaise
Petits pois au beurre
Mazarine de fruits Montmorency
Glaces duchesse.

Arrivé aux « Truffes au champagne », M. Jaurès, malgré sa capacité, dut s'avouer vaincu, et il enveloppa sa part dans son mouchoir pour les grévistes d'Armentières.

§

Le Temps a publié quelques lettres inédites de Renan à M. Loyson, l'ancien Père Hyacinthe; en voici deux, l'une où il affirme l'utilité de la religion pour le peuple, l'autre où il avoue en sourdine ses regrets politiques :

« Bellevue, 1er novembre 1884.

« Cher Monsieur,

« Je reçois votre bonne lettre à la campagne, que je n'ai pas encore quittée. Eussé-je été à Paris, je crains bien que mes jambes, qui de plus en plus obstinément me refusent leur service, ne m'eussent pas permis de me rendre à votre très aimable invitation. Je le regrette bien vivement; car vous savez quelle estime j'ai pour votre caractère et votre talent. Vous avez gardé les beaux sons d'orgue de ces vieilles églises catholiques où un homme réfléchi ne peut plus guère assister en fidèle. Je verrais avec grand plaisir la vôtre se remplir; car l'église est nécessaire, et c'est avec douleur que je vois les masses s'en éloigner. Si vous les y ramenez, j'applaudirai, et, certainement, si j'étais juge à un degré quelconque dans les choses de mon pays, je voudrais que vous eussiez, sur la dotation des catholiques, une part proportionnée au nombre de vos adhérents. Les contradictions et les injures que vous opposez à « mes succès » sont la part assignée à celui qui aime la vérité. A cet égard, mon lot ne laisse rien à désirer; j'ai même envie de dire avec saint Paul : *Ut minus sapiens dico, plus ego.* Cela compte pour bien peu de chose, quand on se place au point de vue de l'infini, dans l'ordre de ces belles pensées de paix que suggère la fête d'aujourd'hui, et que j'aurais tant aimé à entendre par vous développées.

« Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus élevés de sympathie et de respect,

« E. RENAN. »

(La date manque, mais la lettre est du lendemain des élections de 1889.)

« Cher Monsieur,

« Votre lettre m'a rempli de joie, car vous savez quelle rare sympathie j'ai pour votre caractère.

« Comme vous, je me réjouis des élections, car le triomphe du boulangisme eût entraîné la guerre à très courte échéance; c'eût été la perte de la France.

« Je n'ai contribué en rien à faire la République : mais

seule, à l'heure qu'il est, la République peut nous donner ce qui est l'équivalent d'une dynastie, une stricte et inflexible légalité.

« Je vous remercie bien vivement des nouvelles que vous voulez bien me donner de Prangins. Le prince Napoléon est pour moi un des premiers esprits de notre temps. Mais quelle triste destinée! Il semble que le sort ait voulu se venger des dons supérieurs dont il a été pour lui si prodigue en lui enlevant toute possibilité d'en faire usage.

« Pour moi, j'aurais voulu, depuis longtemps, que le prince, renonçant à toute activité politique, et admettant tacitement que le titre napoléonien est périmé au point de vue dynastique, se consacrât à l'histoire, soit en écrivant ses mémoires, soit en composant une histoire du second Empire, que lui seul peut écrire; seul, en effet, il a les documents et l'impartialité voulus pour cela. Peut-être s'y mettra-t-il, et, par moment, je me prends à espérer que nous le verrons un jour en France, sur la foi d'une réconciliation loyale, causant avec ses amis philosophes des souvenirs de sa vie agitée. Ce sont là probablement des rêves. Comme vous, je pense que la situation de notre pauvre patrie, bien qu'améliorée, laisse place encore à de terribles appréhensions.

« Je ne sais si nos théodicées coïncident; ce qu'il y a de sûr, c'est que vous avez fait de grands sacrifices à la vérité, et si j'ai quelque droit de parler au nom de Jésus, j'oserai dire qu'il n'a pas, de notre temps, de disciple plus authentique que vous.

« E. RENAN. »

§

L'Européen a publié, d'un correspondant occasionnel, M. Thrank-Spirobeg, écrivain albanais qui manie notre langue à merveille, une curieuse lettre sur les langues internationales, et particulièrement l'espéranto, la dernière en date, avec la langue bleue, de ces constructions ingénieuses et éphémères :

« L'esperanto est une fantaisie ridicule, et l'on peut s'étonner de voir quelques personnalités d'intelligence supérieure embarquées dans cette galère de carton.

« L'idée de faire parler la même langue à toutes les nations est aussi sensée que celle de réunir des chevaux, des ânes, des bœufs et des chameaux et de les forcer à coups de bâton à tous hennir, braire, ou beugler, sans distinction d'espèce. La

seule différence, c'est que les apôtres de l'espéranto remplacent les coups de bâton par la persuasion. Mais l'erreur est la même : elle consiste à considérer les langues comme des créations artificielles, au même titre que les habits et le linge, jetables et remplaçables à volonté.

« Or, qu'est-ce en réalité qu'une langue? Je définis une langue, *la physionomie sonore d'une race*. En effet, on n'a pas d'exemple de *deux* races bien distinctes possédant *une* même langue, l'idée même d'un tel fait est impossible à concevoir parce qu'elle impliquerait l'existence de deux physionomies à la fois dissemblables et identiques. Lors, donc, que les défenseurs de l'esperanto prétendent supprimer ces organismes vivants que sont les langues pour leur substituer une machine universelle, je dis qu'ils doivent commencer par supprimer toutes les races en tant que races et les fondre en une race unique. Et voici le seul moyen de faire cette petite opération : placer toutes les races existantes sous la même température, devant le même paysage, sous le même régime politique et économique, — et les croiser méthodiquement pendant quelques siècles. C'est dire que la diversité des races est indestructible, et aussi indestructible la diversité des langues. L'espéranto a donc quelques chances de rester à l'état d'espérance perpétuelle.

« L'erreur fondamentale des espérantistes, c'est d'ignorer, de propos délibéré, que la richesse et la beauté d'une langue ne sont pas seulement dans le vocabulaire et la syntaxe, mais surtout dans la mesure où il est possible d'exprimer de nouvelles nuances par de nouvelles combinaisons de mots. Une langue de haute culture, comme le français par exemple, n'a pas de limites dans la perfectibilité ; de grands écrivains l'enrichissent sans cesse de formes nouvelles, l'aiguisent, l'affinent, la rendent plus « difficile » aussi et la compliquent avec raison, parce qu'un organisme compliqué est seul apte à exprimer des sensations compliquées. L'esperanto, au contraire, s'avoue ingénument « très facile », c'est-à-dire apte à la seule expression d'idées très simples. Et il est, de par son but, condamné à demeurer éternellement facile, car si, devenu la langue universelle, des écrivains de différents pays s'avisaient de le perfectionner, c'est-à-dire de le transformer, il y aurait bien vite autant d'espèces d'esperantos qu'il existe de nations. »

On ne peut mieux dire. La fin de la lettre contient quelques vues, plus contestables, sur l'avenir linguistique de l'Europe.

Je pense que l'unité linguistique est impossible sans l'unité politique ; mais ces deux unités, si elles se réalisaient, ce ne serait sans doute que pour un moment. Laissons l'avenir. Il reste que le présent est fâcheux. De remède, depuis l'accentuation des nationalités et l'effacement du latin, il n'y en a aucun de pratique. Il faudrait essayer de faire comprendre aux « petites langues » que leur intérêt est purement familier et, à l'occasion, littéraire, que tout ce qui s'adresse à tous doit être écrit dans une des « grandes langues ». Mais qui partagera équitablement les langues en grandes et en petites ? M. Thrank-Spirobeg n'en admet que trois grandes : le français, l'anglais et l'allemand. C'est trop ou trop peu.

Au dix-septième siècle quand on voulait populariser un livre, lui faire dépasser le cercle, pourtant très étendu, du français, on le traduisait en latin. Ainsi fit Descartes pour son Discours ; ainsi fit Nicole pour les Provinciales.

Si Copernic avait écrit en polonais, nous ne saurions peut-être pas encore que la terre tourne...

§

En 1888, Jean Lombard publia *l'Agonie*, qui n'eut aucun succès. Alors, il essaya, en se dénonçant lui-même au parquet, de provoquer des poursuites, un scandale. Le procédé ne dénote pas un très beau caractère, surtout si l'auteur agissait à l'insu de M. Savine, son éditeur. Voici la lettre, dont l'authenticité est certifiée par *l'Intermédiaire*, qui la publia :

« Marseille, le 23 octobre 1888.

« Monsieur le Procureur de la République, à Paris.

« Les scandales soulevés par l'éditeur Savine, qui n'a pas craint de salir les hommes les plus recommandables de la République en publiant le livre de M. Gilly, me font un devoir de vous faire part d'un moyen qui pourrait vous permettre de punir légalement ce dangereux ennemi de nos institutions.

« M. Savine, entre autres livres plus ou moins délictueux, vient de publier un roman : *l'Agonie*, absolument contraire à la morale et aux bonnes mœurs.

« Dans *l'Agonie*, l'auteur, qui est M. Jean Lombard, un révolutionnaire que tout Marseille connaît bien, a entassé à l'aise des scènes de pédérastie et de viol comme jamais avant lui, crois-je, aucun auteur ne l'avait fait.

« Il vous suffira de vous convaincre, en parcourant les pages de ce livre ordurier, qui, par hasard, m'est tombé dans les mains, car il ne se trouve pas ici en librairie, que mes assertions sont rigoureusement vraies.

« Voici les pages :

.....

« J'estime que ce livre ne peut qu'être dangereux pour notre jeunesse déjà si corrompue par les romans naturalistes. Vous ferez donc votre devoir en poursuivant l'auteur et surtout l'éditeur.

« J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer respectueusement.

« Un républicain indigné. »

Le publicateur de cette lettre a cru bon de plaider les circonstances atténuantes : la misère, une famille nombreuse, le défaut d'éducation première. On pourrait peut-être dire : c'était de la bassesse ou de l'héroïsme.

§

Anecdote militaire allemande : Les S :

« On raconte que les feuillets du personnel — feuilles de notes — sont munis d'une colonne spéciale réservée à l'inscription des « S ». Voici la chose. Le public prétend que, sauf de très rares exceptions, les officiers ont un certain nombre d' « S » à leur actif, ou plutôt à leur passif, car cette initiale, en particulier quand elle est répétée, n'a pas une signification très flatteuse. Effectivement, elle est la première lettre des mots « Saufen » (boire beaucoup), « sehr » (énormément), « stark » (fort), « schnaps » (eau-de-vie), et « schlecht » (mauvais). On a donc imaginé une foule de combinaisons, dont voici les cinq principales. Quand un officier n'a qu'une « S » portée à son folio, cela veut dire qu'il boit plus qu'il ne devrait ; « SS » indique qu'il boit énormément (« sauft stark ») ; « SSS » dénote qu'il boit prodigieusement (« sauft sehr stark ») ; « SSSS » est une note déplorable, car elle signifie que le titulaire absorbe des quantités prodigieuses d'eau-de-vie (« sauft sehr stark schnaps » ; enfin, « SSSSS » entraîne l'exclusion de l'armée, celle-ci ne pouvant conserver dans ses rangs des gens qui boivent des quantités prodigieuses de mauvaise eau-de-vie (« sauft sehr stark schlechten schnaps »).

§

M. Philibert Audebrand a donné dans *l'Intermédiaire* une

intéressante notice sur un écrivain qui n'a presque jamais signé ses œuvres, et qui n'était pas une femme, malgré son prénom, Eléonore de Vaulabelle. C'est lui qui fit avec Clairville le fameux vaudeville aristophanesque *la Propriété, c'est le vol*, où l'acteur paraissait, avec, sur la figure, le masque exact de Proudhon. La scène se passait dans l'Eden, où Proudhon jouait le rôle du serpent, tentateur d'une Eve nue sous une gaze. Cette actrice, Mme Octave, est morte carmélite, à Toulouse.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française : Reprise de *Blanchette*, comédie en trois actes, de M. Brieux (9 octobre). — Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Légende du Cœur*, quatre actes en vers, de M. Jean Aicard (28 septembre). — Œuvre : Reprise de *Maison de poupée*, drame en trois actes, d'Ibsen, traduction de M. Prozor (12 octobre).

Etait-il bien nécessaire que la Comédie-Française ajoutât **Blanchette** à son répertoire? On peut en douter. La pièce est très connue : il ne se passait guère d'année que M. Antoine n'en donnât quelques représentations, et il était facile de la connaître à ceux qui l'ignoraient encore. M. Brieux mérite-t-il qu'on traite en chefs-d'œuvre toutes ses productions? Je ne le pense pas ; et peut-on prétendre, du moins, que *Blanchette* soit le chef-d'œuvre de M. Brieux? Il me semble que *la Robe rouge* et *les Trois filles de M. Dupont* sont de meilleures pièces que *Blanchette*. La Comédie-Française jugeait-elle opportun, après lui avoir pris plusieurs actes,— *le Baiser*, *la Chance de Françoise*, *la Femme de Tabarin*, — d'emprunter, renouvelant ainsi l'expérience faite avec *les Fossiles*, une œuvre plus longue au répertoire de l'ancien Théâtre libre? Il était légitime de montrer ainsi à ceux qui ont besoin, pour apprécier la valeur d'un effort, qu'il ait des consécrations officielles, toute l'estime où l'on tient l'activité de M. Antoine : mais *l'Ecole des veufs*, *l'Argent*, *le Maître*, *Boubouroche*, d'autres auraient dû l'emporter sur *Blanchette*.

Blanchette est loin d'être une pièce excellente. Il semble bien que M. Brieux y soutienne une thèse, mais il serait dangereux de préciser laquelle : on sait d'ailleurs qu'il y a deux versions du troisième acte, et qui diffèrent entièrement l'une de l'autre. Il eût été curieux, à cette reprise, de rétablir le

dénouement primitif : on s'en est bien gardé. Elise Rousset, désormais, ne cessera plus d'être une honnête fille.

On ne peut nier l'habileté dramatique de M. Brieux : il lui est arrivé de rendre un public de théâtre attentif à des scènes qui vraiment n'étaient que des conférences. Le second acte des *Remplaçantes* était d'un effet incontestable, et je crois bien que, sans les pudeurs imbéciles de la censure, *les Avariés*, dont la composition est si singulière, eussent obtenu un nombre de représentations considérables : on les a joués à Bruxelles et à Liège avec un réel succès. Et la faveur du public ne vient pas seulement de l'intérêt qu'on prend au sujet traité; les conférences de M. Brieux sont conduites d'une manière très scénique, et c'est en morceaux de théâtre que souvent on les applaudit.

Il est certain que, dans *Blanchette*, M. Brieux donne quelques preuves de sa grande habileté. Tout le second acte de la pièce est traité avec beaucoup d'adresse, — avec trop d'adresse, oserait-on dire. Mais, quoi qu'on fasse, on ne persuadera pas aux gens que s'imposait la reprise de *Blanchette* à la Comédie-Française.

Partout, *Blanchette* aura été bien jouée. C'est M. de Féraudy qui, maintenant, joue Rousset, et avec grand talent; c'est Mme Kolb qui joue Mme Rousset, et avec un naturel attendrissant; c'est Mlle Piérat qui joue Elise, et avec une vraie intelligence. Et il est possible que, grâce à l'interprétation, des spectateurs se plaisent encore à *Blanchette*.

Quand nous assistions, il y a quelques mois, à la représentation du *Sire de Vergy*, nous ne nous doutions guère que viendrait un poète qui, émule de De Belloy et de Baculard d'Arnaud, prît au tragique l'aventure de la femme à qui l'on fait manger le cœur de son amant. Et, pourtant, dès lors, M. Jean Aicard avait en portefeuille **la Légende du Cœur**, et, bientôt, Mme Sarah Bernhardt devait recevoir la pièce, la jouer, elle-même, à Orange, et la faire jouer, à Paris, par Mlle Moreno.

M. Jean Aicard est convaincu que le sujet de son drame est tragique; c'est en vain qu'on chercherait dans toute la pièce la moindre pointe d'ironie; on sent que l'auteur a écrit son œuvre avec une ardeur brillante, et qu'il était plein de foi dans le succès de son entreprise. M. Jean Aicard se trompait; la « Légende du cœur » n'est pas tragique; le drame qu'on en

tirera sera ridicule ou fastidieux, — à moins qu'il ne soit à la fois fastidieux et ridicule.

Contée, la légende, que le héros en soit, comme dans le nord, le trouvère Raoul de Coucy, ou, comme dans le midi, le troubadour Guillaume de Cabestaing, surprendra par sa naïve horreur ; on peut même, si l'on garde quelque goût pour les métaphores vieillies, en être ému. M. Jean Aicard a beaucoup appuyé sur le sens métaphorique de la légende : il ne serait pas téméraire de prétendre que son œuvre n'est qu'une longue métaphore. Et c'est pour cela, sans doute, qu'elle reste terne et morne. Je ne crois pas que la cuisine du mari trompé eût été très goûtée, et je ne sais trop comment on eût pu mettre sous nos yeux le dîner de l'amante ; il serait excessif de blâmer M. Jean Aicard de nous avoir épargné des spectacles si farouches. Mais comment ne s'est-il pas aperçu qu'en traitant son sujet comme il faisait il le réduisait à une intrigue insignifiante, la plus banale qui soit au monde ? Des dissertations sur les sens divers du mot cœur, si éloquentes soient-elles, ne constituent pas une action dramatique ; et d'ailleurs les dissertations de M. Aicard ne sont pas toujours, il faut l'avouer, très heureuses.

M. Aicard semble avoir senti, lui-même, que son drame était quelque peu vide, et, pour le remplir, il a développé outre mesure le rôle de quelques personnages qui eussent dû rester épisodiques. Il y a dans *Légende du cœur* un braconnier devenu valet de chiens, et qu'on charge de faire dévorer Guillaume de Cabestaing par ses bêtes. Il y a, surtout, Lionarde, la nourrice du mari jaloux ; c'est une horrible sorcière, et, à certaines des scènes où elle paraît, on s'aperçoit que M. Aicard a lu Michelet. Le personnage de Lionarde, à cause, peut être, des lectures de M. Aicard, est, je crois, le plus intéressant du drame : il n'est pas soutenu, d'ailleurs, jusqu'au dénouement. Assez bien posé au premier acte, il devient vulgaire dans la suite.

Par l'interprétation de quelques rôles, ce drame terne a pris, par instants, de l'éclat. Mlle Moreno joue Cabestaing avec une grâce parfaite : l'intelligence et la sûreté de sa diction, le charme de sa voix prêtent aux vers de M. Aicard une mélodie inattendue ; Mlle Moreno nous donne l'illusion que le personnage de Cabestaing existe. M. de Max fait du valet de chiens un être vraiment tragique, et Mlle Blanche Dufrêne est une amante d'une attendrissante pureté.

Nous avons revu avec un vrai plaisir **Maison de poupée.** Certes, ce drame n'est pas une des grandes œuvres d'Ibsen : mais comme il est, pourtant, noble et grave ! Il y aurait quelque amusement à comparer *Maison de poupée* avec une pièce d'Alexandre Dumas fils qui est presque sa contemporaine et qui, en plusieurs points, lui ressemble, avec *la Princesse de Bagdad*. On verrait combien est loyal l'art d'Ibsen, on verrait aussi combien il est solide. Ibsen ne se laisse jamais séduire par les faux brillants : il a su, dans *Maison de poupée*, éviter tous les pièges, où, dans *la Princesse de Bagdad*, est tombé Alexandre Dumas. Il est arrivé à Ibsen d'écrire, malgré tout son génie, de mauvaises pièces; mais je ne crois pas qu'on puisse jamais lui reprocher d'avoir écrit une fausse belle pièce.

Il y a, dans *Maison de poupée*, un personnage dont Ibsen a étudié le caractère avec des scrupules minutieux : c'est Helmer. Je ne crois pas qu'Helmer agisse ni parle jamais contrairement à la logique de son caractère. Et il était difficile de ne pas faiblir dans la création d'un pareil personnage. Ibsen ne désigne rien des qualités ni des défauts d'Helmer. Il a des ridicules certains : sa vanité puérile, sa sensualité naïve, qu'éveille une griserie passagère, sont du meilleur comique, et il est des minutes où, par son énergie rudimentaire, il en impose. Son égoïsme, tant il est simple, tant il est franc, devient presque touchant. Le personnage d'Helmer est admirable.

M. Lugné-Poe a joué Helmer avec une très rare justesse; il a rendu exactement les nuances diverses du rôle, et il a su, toujours, lui garder un naturel parfait. Quant à Mme Suzanne Després, elle a montré, une fois de plus, quelle remarquable comédienne elle est. On comprend que le rôle de Nora ait séduit les plus illustres actrices du monde : le rôle de Nora est vraiment beau. Mme Suzanne Després l'a joué à merveille. « J'ai été gaie : voilà tout, » dit Nora vers la fin du drame. Et, au premier acte, Mme Suzanne Després n'a été que gaie. Elle a, au second acte, en dansant la tarentelle, évité des effets faciles, qui, en outrant le tragique de la scène, la rendraient ridicule : la scène est restée vraie, et elle était profondément émouvante. Au dénouement, Mme Suzanne Després nous a épargné l'emphase : nous n'étions pas au prêche, et Nora, dans sa calme dignité, nous apparaissait belle et grande.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Bach et « l'art pour l'art ». — Opéra-Comique : *La Tosca*, de MM. Sardou et Puccini.

La Société des Concerts a deux séries d'abonnés. Dans l'incomparable petite salle du Conservatoire, ces privilégiés se succèdent, entassés et recueillis, pour entendre le même programme à huit jours de distance. Il y a quelques mois, on dut donner une séance supplémentaire. Le *profanum vulgus* avait réclamé ; et *la Passion selon saint Jean* fut jouée trois dimanches. Il n'est jamais trop tard pour parler de Bach. Son succès évident nous honore, mais son œuvre, indifférent à l'oubli comme à la vogue, est inaccessible aux soucis d'actualité. Si exceptionnel pourtant qu'en apparaisse l'intérêt musical, cette *Passion* est quasiment une composition de circonstance. Bach semble l'avoir achevée un peu à la hâte, au commencement de 1723, à Cœthen, où il attendait sa nomination au poste convoité à l'école et à l'église Saint-Thomas de Leipzig. Afin d'inaugurer dignement ses fonctions de *Cantor*, il tint à préparer un ouvrage important pour les solennités de la Semaine Sainte, dont la coutume s'était établie, depuis 1721, dans la ville saxonne. Mais, les circonstances ayant retardé d'une année la réalisation de ses désirs, la *Johannes-Passion* fut exécutée seulement le 7 avril 1724. On y remarque, dans les airs confiés aux solistes et alternant avec la narration évangélique, une certaine disparité d'allure, d'inspiration, de matériel orchestral, et on est induit à conjecturer que Bach y utilisa des pièces antérieurement composées, auxquelles il adapta, grâce à quelques coupures, des poésies religieuses alors estimées et répandues d'un nommé Brokes. L'hypothèse paraît d'autant plus vraisemblable qu'on constate, en revanche, une parfaite unité de style dans les récitatifs ou chœurs interprétant le texte de la Passion. Quelques-uns de ces chœurs offrent même la particularité curieuse, et rare chez Bach, d'être, en tout ou partie, de constitution musicale identique. Il faliait que Bach fût bien pressé pour se répéter si volontiers, car sa verve était fougueuse et inépuisable ; et il semble avoir ici recherché et exploité, quelquefois assez gratuitement, les occasions de ce qu'on appellerait aujourd'hui *leitmotiv*. Entre *la Passion selon saint Jean* et *la Passion selon saint Mathieu*, écrite six ans plus tard (1729), il y a la différence d'une chapelle à une cathédrale. Mais la chapelle est d'assises robustes, de voûte hardie et sûre. C'était un rude maître-maçon, celui qui

l'édifia si vite et en sculpta, avec cette vigueur, les rosaces et les ogives.

Le génie de Bach (1685-1750) fut immense, d'une richesse, d'une variété et d'une profondeur qui rendent son œuvre comme insondable. On a pu dire de cet œuvre que toute la musique était contenue dans son univers, et c'est à très peu près exact à l'égard de tout l'art précédent. Au point de vue des combinaisons polyphoniques et des formes, on peut même avancer que l'œuvre de Bach contient en puissance toutes les ressources possibles de l'art musical. Mais ce n'est plus vrai, et c'était impossible, pour les combinaisons harmoniques. A ce dernier propos, aussi bien que pour la souplesse expressive et la liberté de l'inspiration ou du rythme, Bach eut même, de son vivant, des émules souvent heureux. Couperin le Grand (1668-1733), son aîné de 17 ans, et Rameau (1683-1764), son contemporain, représentent une manière de romantisme harmonique et mélodique assez comparable à celui dont Schubert et Weber ont empourpré l'époque beethovénienne. En Bach se totalise superbement un long passé d'efforts qu'on pourrait dénommer « les années d'apprentissage » de l'art musical. Six siècles d'empirisme et d'application avaient abouti à la maîtrise d'un Josquin des Près (1450-1521). Les contrepointistes gallo-belges avaient parachevé peu à peu une forme de « musique pure », le *canon*, dont Josquin épuisa le premier les combinaisons essentielles. Puis, durant presque deux cents ans, la polyphonie semble s'évertuer à la création de sa forme idéale, d'une forme nouvelle affranchie, comme l'autre, du joug étranger de la parole et du sujet, constituant un organisme musical complet et autonome. Et de l'imitation canonique naquit, par une lente évolution, la *fugue*. Quand Bach s'en empara, la fugue était une forme déjà concrète, mais gauche et prédestinée peut-être à la fixité stérile du canon. Il en fit la forme polyphonique absolue, à la fois déterminée et libre, une et innombrable. De toutes les formes qu'il employa, la fugue est la seule que Bach ait épuisée. Elle est le fondement, l'essence indélébile de tout son art et y apparaît comme la somme anticipée de toute polyphonie.

L'œuvre de Bach appartient tout entier à la musique « pure » et purement « polyphonique ». Ici, le mot « accord » n'a plus de sens. Son harmonie, celle même de ses Chorals, résulte de la connexion éventuelle ou du choc de voix indépendantes, respectivement nanties d'une personnalité propre. Ce sont des individualités « monodiques », des thèmes, qui se

superposent, comme ils se poursuivent dans ses fugues et ailleurs, pour se rencontrer, s'étreindre, ou se heurter par une course parallèle et distincte. Et qu'ils s'élancent ensemble ou l'un après l'autre, le nombre des coureurs une fois arrêté reste immuable comme leur office. Aucun d'eux n'a le droit de changer de place ou de se dérober ; et, sans avoir toléré quelque intrusion auxiliaire, ils se rejoignent au but, juste autant qu'ils sont partis et pas un de plus. C'est le couronnement de l'art *polyphonique*. Le caractère « instrumental » est la marque de la « musique pure ». Même dans ses airs ou duos, dans ses grandes compositions vocales, l'art de Bach possède foncièrement ce caractère. Malgré les beautés qui abondent dans ses œuvres vocales, il semble que le musicien répugne à soumettre son inspiration aux exigences du verbe. Quelques passages des récitatifs de *la Passion selon saint Jean* le montrent malhabile dans ses velléités de dramatisation. Il souligne parfois une parole d'une intention exagérée ou puérile, et s'il atteint à l'émotion adéquate et profonde, c'est qu'il viole outrageusement les lois de la prosodie et du discours, en faisant vocaliser sur deux mots — (... et Pierre « pleura amèrement ») — les six mesures d'un *adagio* de poignante tristesse. Les chœurs des Juifs sont d'admirables fugues ou fugatos construits sur de courtes phrases inlassablement répétées. Bach réduisait naturellement les sentiments énoncés à un schéma expressif, et interprétait un « état d'âme ». La couleur et le mouvement choisis persistent invariables jusqu'à la fin du morceau ou, si celui-ci se dédouble, pour chacune de ses parties. Airs, chœurs, ariosos alternent comme une succession de teintes uniformes. L'ensemble est dominé par une opposition tranchée, où s'absorbent les nuances, de deux tons généraux, l'un éclatant, l'autre grisâtre. Le texte des intermèdes lyriques n'est pas moins morcelé, ressassé, que celui des chœurs dramatiques. Comme le sujet sacré lui-même, les états d'âme ne sont que prétexte à polyphonie magistrale. Tandis qu'il plaint son Rédempteur et s'accuse, la voix du chrétien canonise, en contrepoint double, avec le Hautbois de Chasse ou la Viole de Gambe. Le chanteur pourrait, sans dommage, être remplacé par un instrument. C'est la musique pour la musique, la *musique pure*.

L'œuvre de Bach est pour déconcerter les détracteurs impénitents de « l'art pour l'art ». Berlioz s'en gaussait, qui abusa précisément des procédés du fugato, des entrées en « imitation », *par indigence* de maîtrise et de musicalité

naturelles. Wagner y prenait tous les jours un bain de contrepoint pendant qu'il composait *les Maîtres-Chanteurs*, y reconnaissait « le génie allemand et protestant », « le secret de la Nature et du Monde », « le livre cabalistique du Nécromant éblouissant le microcosme de la lumière du macrocosme » et disait éprouver une « impression magique » en écoutant certaine fugue du *Clavecin bien tempéré*. Le premier y voyait un travail de mandarin, de complication vaine et savante, dénué d'émotion, de sens et de « but ». A son insu, Wagner y imprégnait son génie de syntaxe purement musicale, mais en même temps, son imagination bâtissait un drame romantique sur les ébats variés du « Sujet », de la « Réponse » et du « Contresujet ». Wagner était plus musicien ; tous deux étaient poètes. Wagner traduisait en images poétiques ses sensations musicales. Berlioz, ne sentant rien, ne pouvait rien traduire et ricanait. Tous deux étaient « wagnéristes ». L'art grandiose et complexe de Bach est aujourd'hui bien loin du nôtre. Notre sensibilité ne peut plus en être touchée que médiatement. Celle de Berlioz s'y refusait par ignorance et besoin de symbolisation objective. Il a fallu une longue éducation pour encourager, chez nous, l'enthousiasme d'un public d'amateurs toujours plus nombreux. Mais cet art affecta-t-il jamais directement la sensibilité populaire ? Celui que nos voisins tiennent aujourd'hui pour le plus « allemand » de leurs grands hommes, l'incarnation de la « profondeur » nationale, prit-il jamais contact avec l'âme allemande de ses contemporains ? Nous savons, par un procès-verbal officiel du 21 février 1706, que Bach, alors organiste à l'église de Arnstadt, dut comparaître devant le consistoire et se vit reprocher de troubler les chants des fidèles par la fantaisie de ses accompagnements et les variations dont il dénaturait la mélodie des Chorals.

Devenu extérieur à notre sensibilité actuelle par l'archaïsme de son expression, l'art de Bach demeura sans doute étranger de tout temps à la sensibilité élémentaire des foules, aussi bien qu'à toutes sensibilités non musicales. Et cependant, cet art est impérissable. Il est improbable que, pas plus que la nôtre, les sensibilités futures ne confèrent au style fugué le monopole exclusif d'exprimer leurs joies, leurs deuils ou leurs violences, indistinctement. Bach employa rarement d'autre moyen d'expression. Il écrivait une messe comme une chanson à boire et *vice versa*, prétendait Berlioz. De plus en plus le rapport apparaîtra factice, dans l'art de Bach, entre le sujet

ou le sentiment et son interprétation musicale; la relation, déjà précaire à nos yeux, s'abolira bientôt tout à fait. Et pourtant, cette « musique pure » est assurée désormais de durer plus longtemps que les poèmes berlioziens. Elle survivra peut-être à Beethoven. Elle force notre admiration et s'impose peu à peu à notre sensibilité moderne écœurée déjà de romantisme. Aussi longtemps que le jeu des combinaisons sonores captivera des cervelles humaines, l'œuvre de Bach restera, pour tous ceux qui voudront le connaître, une source des plus hautes jouissances *musicales*. Ici l'émotion, devenue « esthétique », en devient imprescriptible. Née d'intuition naturelle, d'affinités en quelque sorte « électives » entre l'ému et l'œuvre d'art, elle croît avec la connaissance. Elle a dissocié l'objet et le sujet, l'art et son prétexte. Sans cesser d'être instinctive, elle est devenue consciente et spécifique. En est-elle moins profonde, moins « humaine »? Ceux qui l'affirment en parlent à leur aise : ils ne la connaissent point.

« L'art pour l'art » est un cliché commode, mais absurde s'il entend qualifier péjorativement l'acte de la création artistique. Qui que ce soit est-il un « artiste » pour une autre raison que l'art contenu dans son œuvre? Et en quoi consiste cet art? Son essence ou sa qualité dépendrait elle du sujet de l'œuvre, du « but » ou de l'émotion de l'artiste, ou bien de l'effet produit sur autrui? Mais cet effet est différent chez chaque individu. Pour avoir fait divaguer Wagner et ronchonner Berlioz, l'art de Bach est-il défini? En est-il consacré ou condamné? Et si les compétences mêmes ne s'accordent pas, en appellerons-nous au suffrage universel? Hier il aurait répondu, chez nous : *Valse bleue;* ailleurs : *Florodora.* Existe-t-il du moins une corrélation entre la qualité de l'œuvre d'art et les aspirations de son créateur? La beauté artistique résulterait-elle de l'émotion de l'artiste, sa condition et sa mesure? Mais, entre la tristesse d'Olympio et celle de M. Coppée, il n'y a aucune différence d'ordre psychique, à peine, — « hélas! » — d'ordre intellectuel. Certaines gens, pourtant, observent qu'elles ne se ressemblent pas; et il ne reste guère, pour expliquer cet avis, que le choix et l'agencement des mots par quoi s'exposent ces tristesses. On ne peut empêcher personne de vague-à-l'âmer en vers ou en musique, mais il y a bien longtemps que cela se fait et, depuis Adam et Eve ou l'anthropopithèque, le champ de nos émotions ne s'est peut-être pas accru d'un tout petit arpent. Les amoureux s'écoutent volontiers répéter toujours la même chose. C'est un plaisir inoffensif. Si l'amou-

reux est musicien ou poète, et qu'il édite ses langueurs, il a des chances pour intéresser, outre sa famille et sa bonne amie, quelques couples de fiancés inconnus. Il y a une communion des âmes sœurs. Toute sensibilité finit par rencontrer son expression adéquate et rêvée. *La Grève des forgerons* et *le Vase brisé* ont leurs fervents qu'ahurit *l'Après-midi d'un faune* ou *Simone*, que consternent *les Jeux rustiques et divins* et *la Bonne chanson*. La sincérité des poètes égale celle des admirateurs. L'émotion leur est commune et incontestable. On ne peut dénier non plus l'une et l'autre au camp adverse, chefs et féaux. Alors, où est la beauté artistique? Où sera le génie? Ici ou là?

L'humanité fait comme les amoureux; elle redit toujours les mêmes choses. Mais elle les redit autrement. A travers les siècles, l'instrument de sa sensibilité n'a changé que de forme. Lyre chélonienne, viole ou harpe, c'est toujours la même « âme » qui vibre, les mêmes éternelles causes dont l'impulsion fait résonner les cordes. Mais le nombre de celles-ci augmente sans cesse. Il est loisible à chacun d'y pincer. Mais il se trouve que l'humanité garde la mémoire de ceux-là seuls qui surent en tirer des accords inentendus, ou tendre une corde nouvelle. On constate, dans tous les arts, une évolution immémoriale et constante des combinaisons de la matière première employée : signes, mots, sons, couleurs, lignes, masses, perceptions ou idées. Et il se trouve que l'histoire de cette évolution est tout entière écrite dans les œuvres d'art que le temps dut respecter. Les générations se les transmettent pieusement et les appellent des chefs-d'œuvre. Leur beauté étonne ou émeut les sensibilités successives. Elles paraissent immortelles. En quoi se distinguent-elles des œuvres oubliées, sinon de ce que l'artiste, des propriétés virtuelles de la matière de son art, y déduisit des combinaisons insoupçonnées et logiques; ou qu'il y épuisa splendidement des combinaisons ébauchées; c'est-à-dire, y fit justement, peut-être sans s'en douter, de « l'art pour l'art »? Et, en effet, les artistes de cette espèce sont généralement d'abord méconnus. Comme s'ils ne se souciaient pas d'être compris, au risque même du ridicule, ils revêtent leur pensée d'une forme neuve, personnelle, — *originale*. « Originale » ou, dit Littré, « qui paraît inventée, imaginée sans modèle, sans souvenir antécédent ». Et, en ce faisant, il advient qu'ils contribuent à l'évolution de leur art. Leurs œuvres se suivent et s'enchaînent comme un cortège prédisposé, d'ordre assigné et néces-

saire. L'absence de l'une d'elles laisserait une lacune dans la vie d'une langue ou d'un art ; ce qui vient après n'aurait plus de sens.

Il semble que l'activité artistique puisse être assez bien définie : une application harmonieuse des facultés de l'organisme humain, soumise à des lois d'évolution déterminées. Il y a deux facteurs de l'œuvre d'art, l'artiste et la matière d'art employée. C'est une présomptueuse illusion que d'estimer inerte cette matière de l'art. Elle compte pour plus qu'on ne croit, même dans ce qu'on nomme la pensée. Cette matière est susceptible de combinaisons possibles, variables selon sa nature, mais rigoureusement subordonnées à celle-ci, spécifiques. D'autre part, les facultés de nos sens se sont développées progressivement, par une marche ininterrompue du simple à un composé dont la complexité toujours croissante est périodiquement dissimulée sous une contraction synthétique. Dans l'œuvre des grands artistes, apparaît une sorte d'harmonie préétablie entre leurs facultés naturelles et les propriétés de la matière d'art exploitée. C'est sans doute ce que nous appelons le génie. Ils discernent des rapports inaperçus et des possibilités de combinaison dont la réalisation devient pour nous « la beauté ». Ce n'est pas seulement pour ce qu'elles ont de nouveau, de personnel, que ces combinaisons sont belles ou géniales, mais pour ce qu'elles ont en même temps de spécifiquement logique. Une originalité forcée, arbitraire, n'est que le masque de l'impuissance ; et nous le découvrons bientôt. Il s'ensuit que la beauté artistique est d'essence spéciale, indépendante absolument du sujet ou du but de l'œuvre d'art. Ce qui explique que « l'Enfant pouilleux » de Murillo soit plus « beau » que ses propres Assomptions et que les nymphes de M. Bouguereau ; que de la viande de boucherie peinte par Rembrandt soit plus « belle » qu'une odalisque de M. Cabanel ou une *Mater dolorosa* de M. Flandrin. Et cela explique bien d'autres choses. Il s'ensuit aussi que la « beauté » d'une œuvre d'art est exclusivement constituée de ce que cette œuvre contient d' « art pour l'art ». C'est toute la raison de la gloire de Bach.

Quelque effet qu'ait pu produire l'œuvre du vieux maître sur la sensibilité de ses contemporains, quelles qu'en furent vraiment les intentions extra-musicales, cet œuvre n'est plus guère aujourd'hui pour nous que de la musique pure ; et il fut probablement toujours surtout cela. Il n'y en a pas d'autre peut-être, dans toute la musique, où les aspirations sentimen-

tales se traduisent par des formes et des combinaisons sonores aussi musicalement complètes en soi, plus puissantes de verve et de logique spécifiques, de génie purement musical. Et cet œuvre, dispersé et presque ignoré pendant quatre-vingts ans, publié pour la première fois intégralement plus d'un siècle après la mort de l'artiste ; qui ne parle plus pour nous le langage des passions ; qui, même au point de vue musical, est pour nous l'expression, admirable mais archaïque, d'une époque révolue, d'un stade d'évolution dépassé ; cet œuvre, à peine découvert et rassemblé, s'est élevé si haut, il nous a paru si grand, que son ombre semble s'étendre sur la musique tout entière. Il n'est aucun nom que nous osions inscrire, dans l'art musical, au-dessus de celui de Bach. Les génies les plus rares ne sauraient réclamer qu'une place à ses côtés. Son œuvre ne peut périr parce qu'il est un « fait » qu'on ne peut rayer, supprimer de l'art des sons ; parce qu'il constitue un phénomène objectif indépendant des causes étrangères qui en ont fourni le prétexte, des effets ou émotions accessoires que l'artiste en voulut ou sut provoquer, du but éventuel, si noble fût-il, à quoi l'artiste eut l'illusion de destiner son ouvrage. Et sa beauté en est irrévocable. Le mirage évanoui, elle dure comme, aux théogonies, aux cultes et aux fois, survit la beauté des idoles et la majesté des temples. Quels dieux perdus cachent-elles sous leur marbre ? A quel démiurge furent-ils voués jadis ? Quelles adorations, quelles cruautés ont protégé leurs sanctuaires ? Quelles vies y furent immolées ; combien de cœurs, consolés ou ravis ? — Tout ça n'a pas d'importance. Il ne reste que l'art pour l'art : et il reste « la Beauté ».

§

Nos bons voisins d'Italie nous ont envoyé leur jeune reine. C'est très gentil de leur part, d'autant qu'elle est monténégrine et jolie. Qu'ils y aient ajouté leur petit roi et son grand plumet, je n'ai rien à en dire ici ; mais ils devraient bien garder leur musique. Ce n'est pas que M. Puccini ne se distingue avantageusement de ses confrères « véristes ». Il possède une routine de métier, une « élégante » habileté d'écriture et d'orchestration dont MM. Mascagni et Leoncavallo se manifestent candidement dépourvus. Mais on paraît être bigrement en retard au delà des Alpes. M. Puccini nous arrive avec un bagage un peu défraîchi. « C'est notre Massenet, à nous !... », déclarait à son propos un impresa-

rio romain récemment interviewé. Et voici que cet homme intrépide nous rapporte *la Tosca*. MM. Sardou et Massenet à la fois : ce serait la résurrection des morts. Malheureusement, il y a belle lurette que Michel-Ange est enterré, qui s'essaya assez glorieusement au sujet, et il faut venir de bien loin pour ignorer que le jugement dernier et définitif est rendu à l'égard de telles ombres illustres mais obstinées. Nous dûmes donc resubir *la Tosca*, retraduite de l'adaptation transalpine en un français original où le poète Paul Ferrier affirme une confiance plutôt désarmante aux vertus intrinsèques de la rime :

Ah! je respire!
Fut-il terreur pire?
Je voyais partout la face d'un sbire!

et une rare, encore qu'opiniâtre témérité d'enjambement :

C'était pour
Moi la trame d'un doux roman d'amour!
. . . . . .
Guette
La Tosca, dis-lui en cachette.....
Fais mieux! Porte-lui cette
Lettre!.....

Mais, outre M. Massenet, M. Puccini connaît aussi Gounod et Meyerbeer. Il doit même avoir entendu une ou deux fois le premier acte des *Maîtres Chanteurs*. Au vieux mélo dont nous avions joyeusement oublié les ficelles, il incorpora la salade de souvenirs adroitement travestis, et la confiture de ses inspirations... personnelles, si j'ose dire. Il en résulte un singulier méli-mélo auquel on ne saurait toutefois refuser une certaine homogénéité, due sans doute à l'inconsciente et adéquate connivence des tendances associées. A quelque point de vue que ce soit, je m'avoue incapable de découvrir un rapport perceptible entre *la Tosca* et ce qu'on peut se permettre d'appeler un art dramatique ou musical. Avec ses gros effets de torture, de poignard et de fusillade, entrecoupés de romances roucoulées, c'est grossièrement puéril, prétentieux ou fade, — et ça tient de la place. Le plus mauvais des nombreux ouvrages que nous annonce M. Carré vaut probablement autant, sinon mieux, que *la Tosca*. Etait-il bien urgent d'aller chercher ailleurs une œuvre au moins médiocre, et de lui sacrifier quelques soirées, alors que tant de nos jeunes ou vieux compositeurs attendent, et que le retour de M. Jean Perrier nous promet la reprise impatiemment désirée de *Pelléas* ?

L'interprétation fut, en somme, excellente. Si M. Beyle joue mal, il chante bien. Que M. Dufranne chante ou joue, son talent le démontre digne d'un emploi meilleur que le rôle du pantin-policier Scarpia. Mlle Friché, que nous céda Bruxelles, est pavée de bonnes intentions. Cette jeune et agréable personne jouit d'une mimique exubérante et de regards démesurés où la prunelle implore et poursuit vainement l'abri d'inaccessibles paupières. La voix est puissante et belle. Le temps et l'étude ne peuvent manquer d'être favorables à une bonne volonté aussi sincère, aussi impétueuse, secondée par d'évidents dons naturels. La direction de M. Messager, la mise en scène de M. Carré, les décors de Jusseaume sont ce qu'ils sont d'ordinaire et, dans l'espèce, parmi les plus précieux atouts de *la Tosca*. Oserai-je pourtant une menue réserve? Il y a au dernier tableau, indécis d'abord dans le clair obscur auroral, un gros bêta de nuage énorme qui ressemble vaguement au dragon de l'Apocalypse et qui, jusqu'à la fin de l'acte, pendant que le drapeau du Château Saint-Ange clapote au vent du matin, reste immobile, implacable et figé dans sa lourde masse, se colore et s'éclaire peu à peu, pour se détacher enfin, brutal et toujours pétrifié, sur un ciel d'un bleu cru, opaque, terne et criard, exaspérant et invraisemblable. Ce n'est, certes, pas un ciel d'Italie, mais c'est peut-être un ciel d'opéra « vériste ». — Serait-ce un symbole?

JEAN MARNOLD.

LETTRES ANGLAISES

L. E. Kastner : *A History of French Versification*, xx-312 p., cr. 8°., 5 s 6 d., Oxford University Press. — Revues : *The Independent Review. — The World's Work. — The Cornhill Magazine. — The Fortnightly Review. — The Monthly Review. — Weekly Critical Review. — Academy and Literature. — Saturday Review*.

Alors qu'en France certains critiques affectent vis-à-vis d'une école récente de poètes une partialité inquiète ou une indulgence risible, un grand nombre d'esprits distingués en Angleterre ont étudié sérieusement le mouvement poétique de ces vingt dernières années qui tend à affranchir de règles surannées la poésie française et l'a en réalité déjà grandement transformée. Un parnassien comme M. Edmund Gosse, un novateur comme M. Arthur Symons ont accordé une attention intelligente aux œuvres de Vielé-Griffin et d'Henri

de Régnier, de Verhaeren et de Stuart Merrill, d'André Gide et de Francis Jammes, de Paul Fort et de Charles Guérin, de Gustave Kahn et de Jean Moréas, etc. La Clarendon Press, de l'Université d'Oxford, a publié des Anthologies contenant des poèmes de Mallarmé, de Verlaine, de Laforgue, de Rimbaud, de Gustave Kahn, de Moréas, d'Edouard Dujardin, de Viélé-Griffin, d'Henri de Régnier et de Verhaeren et elle éditait, il y a quelques semaines, **A History of French Versification**, par L. E. Kastner, ouvrage dont nous trouvons un excellent compte rendu dans le numéro du 15 août de l'*Athenæum*. « Cette histoire de la Versification Française, écrit M. Arthur Symons, est le traité le plus savant, complet et impartial, qui ait été publié sur ce sujet. M. Kastner déclare avoir voulu appliquer dans son ouvrage qui va des premiers temps jusqu'aux vers-libristes d'aujourd'hui, les méthodes historiques et scientifiques que Tobler, dans son « Vom franzôsischen Versbau alter und neuer Zeit » applique surtout à la poésie française ancienne et à certaines phases seulement de cette poésie. L'arrangement de son livre est singulièrement clair et méthodique et il a résisté à la tentation de faire d'un traité théorique une critique littéraire. En accordant plus d'espace aux théories prosodiques de l'école symboliste que ne leur en a consacré aucun des précédents critiques, il est si strictement impartial qu'il vous laisse dans le doute quant à sa sympathie personnelle pour un poète comme Verlaine qu'il cite en toute occasion. Toutefois, on ne saurait douter un instant qu'il ait des opinions très définies et il faut lui savoir gré de s'être montré si singulièrement dénué de préjugés devant un sujet avec lequel il n'est, certes, pas facile d'être impartial. On peut relever, il est vrai, une ou deux omissions inexplicables : aucune mention n'est faite de Baudelaire par exemple, et une seule, et très vague, de Mallarmé. Dans la liste très abondante des sources qu'a consultées M. Kastner, nous remarquons l'absence de la *Prosodie de l'Ecole Moderne* le très curieux volume de W. Ténint, publié en 1844 (c'est-à-dire immédiatement après la représentation des *Burgraves*) avec une préface de Victor Hugo, préface qui n'est guère moins qu'un véritable *imprimatur*. Ce n'est qu'avec ce livre qu'on peut comprendre parfaitement les théories prosodiques de l'Ecole Romantique et c'est, outre cet intérêt particulier d'actualité, un traité d'une excellence considérable encore qu'on ne puisse dire qu'il soit devenu, comme le prophétisait Victor Hugo, « partie de la loi littéraire ».

Deux sérieuses contributions à l'Etude des vers français, dues à M. Remy de Gourmont, sont aussi négligées par M. Kastner : ce sont l'*Esthétique de la Langue Française* (1890) et *le Problème du Style* (1902).

« D'un bout à l'autre de son livre, M. Katsner conserve une attitude indépendante, comme on s'en rend compte en considérant avec quel souci de justice il traite de la question de l'*e* muet, de l'enjambement, de l'hiatus, des prétendues licences poétiques, de la rime riche, du sonnet. Sur tous ces difficiles sujets, il est admirablement clair, bien équilibré, suffisamment explicite et cependant concis. Dans le chapitre consacré aux formes fixes, telles que le sonnet et la ballade, ses exemples forment presque une anthologie, et des mieux choisies. Partout les vers et les fragments cités sont choisis avec goût et soin. Maintes anomalies du vers français moderne sont expliquées et justifiées en remontant à leur origine. Le changement de la diphtongue *oi* ancienne en *ai* moderne (consolidé par Voltaire en 1732) est exposé avec son processus naturel, c'est-à-dire la modification de la prononciation ; l'absurdité dans laquelle persiste Hugo de faire rimer *mer* et *écumer* est démontrée au cours d'un passage bref, mais complet, relatant, avec dates et exemples, la progressive disparition, non seulement du vers mais de la conversation courante, de la finale *r* qui au XVIe siècle permettait de faire rimer correctement *mer* et *allumer*. Peut-être M. Kastner n'est-il pas assez énergique à condamner des négligences qui font rimer *Vénus* et *nus*, rimes pour l'œil et non pour l'oreille. Empruntant des exemples à Chénier, à Hugo, à Théophile Gautier, il déclare prudemment qu'ils « ne satisfont réellement que les conditions, d'assonance, mais non de rime pleine ». S'il avait lu M. de Gourmont il aurait pu dire avec plus de sévérité : « Il faut donc, lorsqu'on veut écrire musicalement, n'interroger que son oreille et se défier de ses yeux... Les poètes français, s'ils ne veulent pas continuer à être victimes du désaccord entre la parole et l'écriture, qu'ils fassent les aveugles, qu'ils oublient les chimères et l'orthographe et qu'ils n'écrivent rien sans consulter l'oracle, — l'oreille. » Cet excellent principe est accepté cependant par M. Katsner et, dans un chapitre à vues larges, sur la nature et l'usage de l'hiatus il conclut très justement : « Il semble préférable de laisser entièrement à l'oreille du poète le soin d'éviter ou d'admettre la rencontre de deux sons voyelles. » La nouveauté et l'audace d'un tel jugement ne sont appréciées pleinement que lorsqu'on sait que « les

Romantiques, innovateurs ardents sous tant d'autres rapports, ne touchèrent pas aux règles de l'hiatus, non plus que les Parnassiens leurs successeurs ».

« Seuls les poètes de ces vingt dernières années ont, dit M. Kastner, montré moins de respect pour la tradition ; et déjà ils ont pour eux la Clarendon Press.

« En discutant la question de l'*e* muet, il n'est ni moins hardi, ni moins logique. « On ne saurait nier, dit-il, que les méthodes suivies par la prosodie française pour compter l'*e* féminin dans le vers sont en contradiction avec la prononciation actuelle même de la société cultivée, prononciation dans laquelle l'*e* féminin est devenu réellement un *e* muet, excepté dans les quelques cas où il sert à empêcher un rapprochement lourd et désagréable de consonnes. Déjà, à l'époque de la Renaissance, l'*e* féminin après une consonne ou voyelle ne s'entendait que faiblement... Il est vraiment incompréhensible que les poètes modernes n'aient pas encore osé transgresser des règles établies depuis des siècles et mesurer leurs vers selon la prononciation existante. »

« Dans *le Problème du style*, M. de Gourmont, défendant précisément un système (assez semblable à celui de M. Bridges en anglais) pour mesurer les vers d'après la prononciation, fait remarquer que la non-existence d'un *e* muet ne transforme aucunement le vers, tel qu'il est écrit maintenant, en un vers d'une longueur différente : « Une finale sonore et très vibrante est nécessairement longue, car il faut la lier par un prolongement de son à la syllabe initiale suivante. » Et il fait encore remarquer que *la douce fleur que j'aimais* est essentiellement un vers de la même longueur que *la douce femme que j'aimais* bien que, suivant le système actuel de versification, cela ne soit pas un vers. « Le maniement des syllabes vibrantes, conclut-il, demande un sens musical exquis, beaucoup d'oreille et de fermer les yeux. »

« En lisant les vers libres qu'écrivent presque universellement maintenant les poètes français, on verra que ces nouvelles formes de vers sont bonnes ou mauvaises en proportion de la délicatesse d'oreille qui a trouvé ses équivalents musicaux pour le compte fixe de syllabes et qu'un poème vraiment bon en vers libres obéit tout autant aux lois de la métrique qu'un poème en syllabes mesurées, quelquefois même davantage. Il y a plus de variété de pause, mais il ne doit pas y avoir davantage de licence rythmique. La difficulté d'écrire en vers libre est bien plus grande que celle d'écrire en vers

réguliers, de même qu'en anglais il est plus difficile d'écrire bien dans le mètre de *The Unknown Eros* que dans celui de *The Angel in the House*. Le mètre « catalectique » de Patmore et le vers libre des poètes français ont tous deux, comme Patmore le dit pour son compte, été discrédités auprès des lecteurs ordinaires « par le trop grand nombre des tentatives abortives, de la part quelquefois de poètes considérables, pour l'adapter à des fins pour lesquelles il n'a aucune correspondance expressionnelle ; ou pour le varier par des mouvements rythmiques qui détruisent son caractère ». Mais la qualité essentielle de ce vers est de pouvoir « employer la pause (comme il le fait de la rime) avec une liberté limitée seulement par les exigences de la passion poétique ». Prenons, par exemple, le début de *Wind and Wave :*

The wedded light and heat,
Winnowing the witless space,
Without a let,
What are they till they beat
Against the sleepy sod, and there beget
Perchance the violet !

« Ces vers pourraient être imprimés de deux ou trois manières différentes de façon à former des vers de dix ou de douze syllabes, sans pécher pour cela contre le rythme. Les vers de M. Vielé-Griffin, que cite M. Kastner, pourraient aussi, comme il dit, être ré-arrangés de façon similaire. A être ainsi ré-arrangés, M. Kastner dit qu'ils « ne perdent pas, mais gagnent plutôt ». Est-ce vrai ?

« Voici ces vers tels que les écrit M. Vielé-Griffin :

Je leur dirai,
Que rien ne pleure ici,
Et que le vent d'automne, aussi,
Lui qu'on croit triste, est un hymne d'espoir ;
Je leur dirai
Que rien n'est triste ici, matin et soir.

« Voici comment M. Kastner les dispose à son tour :

Je leur dirai, que rien ne pleure ici,
Et que le vent d'automne, aussi,
Lui qu'on croit triste, est un hymne d'espoir,
Je leur dirai, que rien n'est triste ici, matin et soir.

« Si, comme le prétend M. Kastner, ils produisent ainsi l'effet voulu de façon aussi satisfaisante que sous leur forme originale, quelque chose serait sans doute obtenu qui prouverait qu'ils n'ont pas été « dictés par une nécessité émotionnelle ». Mais produisent-ils le même effet ? Et les vers de Patmore pro-

duiraient-ils le même effet si on les lit disposés par dix et douze syllabes? Nous répondons énergiquement : Non. Dans les deux cas, la qualité musicale se trouverait masquée; il serait possible, quand même, de les lire comme le poète a voulu qu'ils fussent lus, mais il serait beaucoup plus difficile de deviner son intention. Pourquoi cette intention ne serait-elle pas rendue aussi claire que possible? C'est seulement quand ils sont écrits par des poètes à l'oreille imparfaite que les vers libres, comme le dit M. Kastner, « cessent d'être des vers français ».

« L'alexandrin, la forme communément usitée en français, est somme toute bien traité par M. Kastner, qui n'est pas cependant aussi simple et aussi logique que Ténint le fut pour le vers brisé. Ténint démontre que le vers de douze syllabes, au lieu d'être fait de deux moitiés égales de six syllabes chacune, avec une pause après les six premières syllabes, est un vers susceptible de onze formes différentes depuis le vers de une et onze syllabes jusqu'à celui de onze et une, c'est-à-dire que la césure peut être placée après la première, ou la deuxième et ainsi de suite, aussi légitimement qu'après la sixième où avant Hugo elle était généralement placée. Et il prouve, par des exemples empruntés à Corneille, à Racine, à Molière, etc., qu'en dépit des théories on trouve chez ces auteurs toutes les variétés de pauses, la césure nominale moyenne n'étant pas en réalité une césure, comme dans ce vers de Molière :

Oui, votre crédit m'est un moyen assuré,

où la pause vient après oui, le reste étant prononcé d'une seule haleine.

« Nous avons déjà mentionné l'omission singulière que fait M. Kastner en oubliant Baudelaire parmi les poètes du XIX^e^ siècle qu'il a consultés. Cet oubli a amené des conséquences fâcheuses. L'auteur donne une longue liste des poètes qui affectionnèrent le sonnet et le nom de Baudelaire ne s'y trouve pas. Or, Baudelaire fut, de tous les poètes français importants, excepté M. Jose-Maria de Heredia, celui qui pratiqua davantage le sonnet. Presque la moitié de ses poèmes consistent en sonnets (72 sur 154 pièces que contient l'édition définitive des *Fleurs du Mal*). Il est aussi l'un des rares qui, avant Verlaine, composèrent le sonnet renversé, et l'un des plus rares encore qui composèrent des sonnets en vers de longueur variée ; forme que ne mentionne même pas M. Kastner. L'un de ces sonnets : *la Musique*, en vers de douze et de cinq syllabes, est aussi un exemple d'une forme de strophe que M. Kast-

ner ne nomme pas dans le chapitre, pourtant si complet, qu'il consacre à la strophe. On trouve encore dans Baudelaire diverses autres strophes dont l'auteur ne fait pas mention : la strophe de quatre vers de huit et de cinq syllabes alternées, dans *le Serpent qui danse* et dans *l'Amour et le Crâne ;* la strophe de quatre vers, dont trois de sept syllabes et le dernier de quatre, dans *A une mendiante rousse ;* et la stance de douze vers, avec refrain, de sept et de cinq syllabes, dans *l'Invitation au Voyage.* Ces omissions laissent quelques regrettables lacunes dans un chapitre qui est, somme toute, un modèle de soin, d'application et d'excellent arrangement. »

Voilà ce qu'un critique anglais peut dire d'un ouvrage publié en anglais sur la poésie française. M. Symons prouve ainsi qu'il counaît la question du vers français mieux que bon nombre de nos compatriotes, et nous avons jugé utile de citer presque entièrement son article. Nous n'y ajouterons qu'un mot : M. Kastner a traité un peu trop sobrement la part qu'a prise aux réformes prosodiques l'école poétique française de ces vingt-cinq dernières années ; certains chapitres auraient besoin d'être complétés ; il est bien sans doute de citer Gustave Kahn Louis Dumur et Van Hasselt, Stuart Merrill, Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Fernand Gregh, Jules Laforgue, Albert Samain, Moréas ; mais il ne fallait pas omettre, par exemple, Mæterlinck, Emile Verhæren, Paul Fort, Francis Jammes, Paul Claudel, André Gide, Paul Gérardy, Arthur Rimbaud, Charles Guérin, Henri Bataille, André Fontainas, etc. De plus, M. Kastner aurait pu consulter avec profit, outre les ouvrages de M. Remy de Gourmont, maints articles de Francis Vielé-Griffin, et de Gustave Kahn ; *la Poésie Nouvelle,* d'André Beaunier ; *la Poésie populaire,* de Robert de Souza ; *la Poésie contemporaine* (1884-1896) de Vigié-Lecocq ; certains chapitres de *Figures et caractères,* de Henri de Régnier ; des *Prétextes,* d'André Gide, etc. Tout le récent mouvement poétique qu'on a étiqueté : symboliste, méritait d'être traité historiquement, et non comme une tentative encore indécise ; les résultats obtenus définitivement l'exigent.

Notes. — M. Laurence Binyon a écrit une remarquable préface pour une édition des *Poèmes* de Keats, publiée par l'éditeur Methuen dans sa série : The Little Library. Chez le même éditeur paraît une traduction des *Figures des Saints* de Hello et des *Disciples à Saïs,* de Novalis.

Dans la *Red Letter Library,* de l'éditeur Blackie, paraissent

cette saison : *The Four Georges*, par W. M. Thackeray, avec une introduction de George Meredith ; des *Select Essays* et les *Confessions of an Opium Eater*, de de Quincey, préfacés par Charles Whibley.

Chez Swan Sonnenschein, paraissent des traductions de *Bruges la Morte* de Rodenbach et de la *Philosophie d'Auguste Comte*, par M. Lévy Bruhl.

M. T. Fisher-Unwin publie en français, *Mes Escalades dans les Alpes et le Caucase*, par A.-F. Mummery, avec 24 hors texte et 4 cartes.

Une série de *Little French masterpieces* paraît chez G. P. Putnam et renferme des extraits de Prosper Mérimée, Gustave Faubert, Théophile Gautier, Honoré de Balzac, etc. Chaque volume est complété par une introduction et des portraits.

Revues. — L'éditeur Fisher Unwin lance une nouvelle revue **The Independent Review** dont le premier numéro est intéressant et significatif. Dans l'exposé du programme, l'*editor*, Mr. Edouard Jenks, professeur de droit anglais à l'université d'Oxford, explique la nécessité d'un parti provisoirement indépendant : les deux grands partis anglais, whigs et tories, libéraux et conservateurs, ont subi de profondes modifications, sont même divisés, morcelés, transformés. Ils ont renversé leurs rôles traditionnels : l'attitude des libéraux est purement défensive, avec l'objet de maintenir les choses telles qu'elles sont, tandis que le mouvement et l'innovation viennent des conservateurs. Les conservateurs proposent, les libéraux critiquent. Les premiers sont positifs et actifs, les seconds négatifs et stationnaires. Il s'agit donc d'examiner la situation respective des partis, en se gardant des entraînements et des exagérations des uns et des autres, pour arriver à une conclusion qui sera différemment ou non, positive et active. Dans ce premier numéro, les questions les plus importantes de la politique intérieure sont traitées, et nous y trouvons l'appel de Mommsen au peuple anglais.

Au sommaire très varié du **World's Work**, il faut mentionner : un compte rendu, par M. Augustine Birrell, des trois volumes de la Vie de Glasdtone, par Mr. John Morley. Dans le **Cornhill Magazine** : *Poetic Justice* par Mr. W. Basil Worsfold et *The Pleasures of Fishing* par Stephen Gwynn.

Dans les derniers numéros de : **The Weekly Critical Review**, rédigée en français et en anglais et paraissant à Paris, nous trouvons : *Dase at Zurich, Notes in Switzerland*, par

Arthur Symons; *Rapprochement*, par Jules Claretie; *la Philosophie de Renan*, par Mme Léopold Lacour; *Architecture : Renan et l'idée scientifique*, par Remy de Gourmont, etc.

The Academy and Literature est dirigée maintenant par Mr. W. Teignmouth Shore ; cette excellente revue critique conserve à peu de chose près la physionomie qu'elle avait avec Mr. Lewis Hind. Néanmoins, une plus grande place est accordée à la partie dramatique, musicale et artistique. Dans ses derniers numéros : le compte rendu de la vie de Gladstone, par Wilfrid Meynell ; *The Lost Whistler*, etc.

Aux sommaires de la **Saturday Review**, se trouvent toujours les noms sympathiques de Max Beerbohm, de John F. Runciman, R. B. Cunningham Graham, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Me préparant au labeur que j'inaugure aujourd'hui, j'ai employé ces derniers jours à essayer de me rendre compte de l'opinion que l'on a actuellement en France sur la littérature espagnole. Pour cela j'ai de nouveau lu les pages dispersées de mon prédécesseur M. E. Vincent; j'ai feuilleté les livres de voyage les plus récents ; j'ai, enfin, étudié les œuvres de MM. Boris de Tannemberg, Edouard Rod, Le Gentil, Gaston Routier, A. de Croze, Arvède Barine, Morel Fatio, etc. etc. Et dans toutes ces lectures où je cherchais une ligne de conduite, j'ai seulement trouvé cette mélancolique conviction qu'il n'y a pas en France une littérature aussi inconnue que celle d'Espagne, ni un pays aussi méconnu que l'Espagne elle-même. Depuis Théophile Gautier jusqu'à M. Pierre Louys et depuis Paul de Saint-Victor jusqu'à M. Maurice Barrès, rien ne paraît avoir changé pour ceux qui, abandonnant Paris, font route vers Madrid. Et ceci consiste en ce que personne ne paraît pouvoir traverser la frontière avec l'âme simple d'un chercheur d'impressions personnelles et que tous au contraire portent déjà dans leur mémoire le catalogue des sensations qu'il faut éprouver, des paysages qu'il faut aimer et des spectacles qu'il faut admirer. D'ailleurs voyage-t-on en Espagne? Au fond on y fait plutôt des pèlerinages. Il y a une foi sentimentale et une doctrine pittoresque contre lesquelles on ne veut pas se révolter. Et nous voyons ainsi un écrivain, qui, en d'autres matières, est toujours libre, M. Jean Lorrain, chercher de nos jours, dans une ville de travail et de com-

merce, de richesse et de modernité, à Barcelone, l'Andalouse au sein bruni, dont rêva Musset. Mais que dis-je? Un autre écrivain, qui se targue de connaître l'Espagne comme sa propre patrie et l'espagnol comme sa langue maternelle, a publié récemment un recueil de nouvelles dans lesquelles, tout en voulant enfermer l'âme entière du pays de Don Quichotte, il n'a mis que des lambeaux incohérents d'une âme fantastique. Je veux parler de M. Jean Richepin et de ses *Contes espagnols*, ces contes que les Parisiennes lisent comme les choses les plus naturelles du monde, et où l'on trouve avec le sinistre caricatural d'un Goya, l'ingénuité populacière des chromos qui décorent les caisses de raisin sec.

§

Sur un terrain purement littéraire, nous nous trouvons devant une pareille conception de l'Espagne actuelle. Le Français ne peut se figurer un livre écrit en castillan qui ne parle de l'église et du trône, de Dieu et du Démon, de la guerre et de la mendicité. Reflet fidèle d'un peuple fait de contrastes, le génie des fils de Calderon doit être aussi tout en contrastes et mêler le drame à la comédie, la tragédie à la farce, le luxe à la misère, le pourpre au noir. Les deux écrivains qui ont le mieux incarné l'âme de tra los montes ne sont-ils pas Corneille et Scarron? Le mot tragicomédie n'est-il point d'invention castillane?

Voici du reste une page publiée dans une revue parisienne le mois dernier et dans laquelle, analysant un ouvrage récent de M. Boris de Tannemberg, M. George Le Gentil nous offre un tableau de la littérature espagnole actuelle : « Suivons-le dans son pèlerinage à travers la Péninsule. Il nous conduira du cabinet modeste qui abritait le labeur de Tamayo jusqu'à la vaste bibliothèque de Santander où s'élabore l'œuvre immense de Menendez Pelayo ; il nous montrera l'isolement digne d'un Pereda contemplant de sa montagne les progrès d'une *civilisation néfaste ;* puis il nous dira l'activité impatiente de M^me^ Pardo-Bazan en Angleterre où elle *achète des fusils* (pour les carlistes), en Galicie où elle vante les gloires locales, à l'Ateneo où elle explique le roman russe ; et peu à peu nous verrons surgir des caractères où s'affirme la vitalité de la race, qui par leur fougue rappellent les enthousiasmes d'un autre âge... Dans l'imposante fécondité de M. Menendez Pelayo nous reconnaîtrons la spontanéité privilégiée de l'âge d'or. N'oublions pas que le disciple de Milà y Fon-

tanals a construit sur des bases solides ses ouvrages, qu'il a édité seul les lyriques, qu'il s'attaque à l'œuvre colossale de Lope de Vega. Et nul ne saurait contester l'exactitude de cette documentation. Néanmoins, si l'on songe à cette vocation précoce qui lui assurait à vingt-cinq ans une chaire à l'Université centrale, à cette fièvre de curiosité qui l'initia à tous les systèmes de l'esthétique européenne, enfin à ce loyalisme inflexible qui lui fait proclamer bien haut sa foi catholique et défendre contre tout venant les gloires de son pays, on devra conclure avec M. de Tannemberg que « la polémique est peut-être la forme littéraire qui convient le mieux à son humeur... il se pose en s'opposant ». Vraie du grand critique, cette constatation serait l'évidence même appliquée à José Maria de Pereda. « Pereda ne céda jamais ; il est irréductible, homogène, d'une consistance qui exclut toute désagrégation. » Né sur la côte âpre de l'Océan, élevé parmi des mœurs rudes encore dans leur rustique simplicité, il revient, après des études ébauchées et un court passage dans la vie madrilène, à sa chère montagne qui jamais n'avait cessé de lui tenir au cœur. Observateur ironique d'abord, puis bienveillant, d'aucuns diront partial et fanatique, il se rattache obstinément aux principes qu'il sait ébranlés, pour se faire le défenseur de la pure tradition et l'apologiste de la vie saine sur les hauts sommets. — M. de Tannemberg a subi l'ascendant de ces volontés fortes qui affirment la perpétuité de la vieille Espagne. Ses portraits s'enlèvent avec un relief de médaille, non sans qu'une note humoristique nous rappelle qu'il s'agit d'hommes et qui sont nos contemporains. Car il ne nous déplaît pas de voir Pereda foudroyer du haut de son rocher les petits « petits de la presse », Menendez Pelayo préluder par un grand signe de croix à une leçon de concours, et Mme Pardo-Bazan défendre l'Inquisition, tout en maniant spirituellement l'éventail. »

En fait de couleur locale espagnole il est difficile de trouver à redire au petit tableau de M. Le Gentil. On y voit une grande dame, qui écrit des romans, qui achète des *trabucos* pour le « *roy* » légitime, qui défend l'inquisition tout en jouant de l'éventail. Et sous sa mantille on devine, près du Christ en ivoire, le poignard de Tolède. On voit ensuite un grand romancier, M. Pereda, faisant, du haut de sa montagne, un éternel sermon contre le progrès et écrivant des livres pour prouver que le libéralisme est un péché. On voit enfin un grand savant proclamant la nécessité des *auto-da-fé* et écrivant des livres merveilleux de critique.

§

Heureusement ce n'est plus là toute l'Espagne. La trinité Pereda-Pardo-Bazan-Pelayo, ne tient pas chez nous plus de place que le groupe Coppée, Lemaître, Brunetière n'en tient en France. C'est déjà beaucoup, me direz-vous. En effet : c'est la vieille Espagne. Mais en face d'elle une nouvelle nation se lève déjà, avec de nouvelles idées et de nouveaux espoirs, avec une âme neuve et de nouvelles forces. Car il y a une nouvelle Espagne toute européenne, toute internationale, et il faut être aveugle pour ne point la voir. Quant à l'aimer, ou ne pas l'aimer, c'est une autre affaire. Les amoureux de la légende catholique, les hommes des cathédrales, les rêveurs de vieux rêves doivent la détester. « Une Espagne symboliste ! s'écriait déjà voilà quatre ou cinq ans un grand poète français, cela ressemble fort à une gitane habillée avec des toilettes de la rue de la Paix. » Je veux me permettre de vous dire, ô maître ! que si vous parlez ainsi, c'est parce que vous ne connaissez qu'une Espagne, celle des tambours de basque. Mais si vous aviez suivi l'évolution de celle qui vous paraît gitane, depuis la mort de Calderon, vous l'auriez toujours vue habillée à la française, avec des chlamydes bien pauvres à l'époque du classicisme, avec de merveilleuses étoffes orientales et de sombres frocs de moines guerriers au réveil romantique, avec des habits d'impassibles, lors du moment parnassien, avec des vestons bourgeois, enfin, sous le règne de Zola. Pourquoi donc à notre époque Verlaine aurait-il moins d'influence que Leconte de l'Isle naguère, et pour quelles raisons les théories de Remy de Gourmont influeraient-elles moins aujourd'hui que celles de Boileau, jadis ?

Je vais citer une page de M. Manuel Ugarte. Elle vous paraîtra paradoxale. Elle n'est que fort juste. « Le mouvement qui a pour objet de moderniser le castillan vient de source française. Tous ne veulent pas l'avouer en Espagne, mais c'est l'exacte vérité. Abandonnant la solennelle et vague verbosité de l'ancien castillan, tous commencent à céder aux exigences de l'époque, en s'efforçant de donner un peu plus de précision à leurs phrases. Les écrivains hispano-américains, dont la culture intellectuelle est exclusivement française, ont été les premiers à s'affranchir du purisme et à prendre l'initiative de l'évolution. D'aucuns ont exagéré la tendance et, poussés par leur désir d'innover, écrivirent en un dialecte ridiculement incompréhensible. Mais le temps, qui se charge de mettre

toute chose en place, a su apporter un correctif à ces élans passionnés en réduisant la tentative à ses vraies proportions. Il ne manque pas en Espagne, parmi les jeunes, d'auteurs concis et brillants qui tiennent plus à la rapidité de l'expression qu'aux traditions de la forme... Ils ont le désavantage de ne pas contenter les « hablistes » méticuleux qui passent leur existence à pasticher les maîtres anciens ; mais ils ont par contre l'avantage d'être lus par le public avec intérêt. « Nous avons réussi à faire faire au castillan un pas en avant durant ces quinze dernières années, écrit M. Salvador Rueda dans une étude remarquée, en le rendant sanguin jusqu'à la congestion, pittoresque jusqu'à la fidélité du portrait, lumineux jusqu'à l'éblouissement, plastique jusqu'au relief et ailé jusqu'à y dissoudre les idées et à leur donner l'accent de la musique et des chœurs. » Et c'est bien là tout d'abord le résultat de l'influence de la littérature française en Espagne. »

§

C'est vrai. Par-dessus l'évolution toute extérieure du goût littéraire, il y a une évolution profonde de la langue littéraire. L'Espagnol qui pendant tout le siècle passé n'a voulu reconnaître que deux qualités : la correction et l'éloquence, commence déjà à voir qu'il y a plus et qu'il y a mieux dans une belle page. Des hommes forts comme ce merveilleux Blasco Ibanez, dont *la Barraca* vient d'être traduite par M. Herelle, ont donné à la nouvelle langue une vigueur pittoresque et une saveur intense. « Je voudrais, me disait dernièrement ce romancier, enlever les vieilles hardes académiques à la belle fille qui est la langue castillane et la faire danser, nue, sous le soleil ». D'autres se contentent de la faire pirouetter, lyrique, sur des tapis très modernes, pour lui donner le goût du mouvement, du rythme, de la vie libre. Et de tous ces efforts on voit déjà jaillir un nouvel idiome littéraire, apte à tout dire, et avec lequel de purs artistes, tels : Octavio Picon, Rubén Dario, Valle Inelan, Jacinto Benavente, Bobadilla, Martinez Sierra, M. Bueno, Mæztu, Blanco Fombona, Manuel Machado, quelques autres, font des œuvres admirables ou charmantes.

Dire que ce mouvement ne rencontre pas de détracteurs serait inexact... Quelques-uns par routine, et d'autres par amour très sincère des vieilles formes, tous les écrivains des générations antérieures à celle des hommes qui ont maintenant de vingt-cinq à trente-cinq ans, tous les « vieux maîtres »

s'y opposent. Mais parmi eux combien pourraient proposer leur style en exemple aux jeunes ? En France, où l'on a toujours cultivé les mots comme des fleurs, on ne saurait se faire une idée de la platitude uniforme, de la platitude voulue, avec laquelle ont été écrits presque tous les livres espagnols du XIXe siècle. A part M. Valera, dont le style a une grâce légère et une pureté attique ; à part le grand Castelar, qui fut un merveilleux musicien de la langue; à part aussi Mme Pardo Bazan, qui fut toujours d'une élégance classique ; à part deux ou trois autres, enfin, tous nos maîtres écrivent sans art, sans originalité. Et je suis bien forcé d'avouer que j'éprouve un plus grand plaisir à lire *traduits en français* les livres du grand Pérez Galdos, et que les romans de Palacio Valdès me semblent plus beaux *dans leurs traductions que dans leur texte*. Mais de ces auteurs — et des autres — nous en parlerons peu à peu au gré de l'actualité.

E. GOMEZ-CARRILLO.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Los Parias (Les Parias), par J. M. Vargas Vila. — *Las Sombras de Hellas* (Les Ombres de l'Hellade), par Leopoldo Diaz. — *Ensayos de critica y de historia* (Essais de critique et d'histoire), par Alberto Nin Frias. — *El Alma encantadora de Paris* (L'Ame enchanteresse de Paris), par Enrique Gomez-Carrillo. — *Cronicas del Bulevard* (Chroniques du Boulevard), par Manuel Ugarte.

Le mouvement littéraire sud-américain fait des progrès constants, en dépit de l'hostilité du milieu et de l'incroyable indifférence témoignée par les classes dirigeantes pour tout ce qui est du domaine des spéculations de l'esprit.

Je ne dirai pas que tous les fruits de la récolte méritent d'être savourés avec un plaisir égal, mais l'on ne saurait s'empêcher de signaler le parfum délicat qui se dégage de quelques-uns d'entre eux.

Entre tous les écrivains américains qui se distinguent par l'originalité, la fécondité et la vigoureuse souplesse de la pensée, nous devons reconnaître que M. Vargas Vila occupe sans contredit une place de premier rang.

Il y a quelque temps, j'ai eu l'occasion d'entretenir les lecteurs du *Mercure* de cette intéressante intellectualité à propos de *Rosas de la tarde* (Roses du soir). Les senteurs capiteuses des jardins de Rome se dégageaient, disions-nous, des pages de ce livre et leurs effluves, étrangement enveloppants, révélaient l'intensité du sentiment artistique de l'auteur. Un autre

volume a suivi : *Alba rosa* (Aube rouge), qui ne m'est pas parvenu. Aujourd'hui un autre encore vient de paraître, tel un rayon de soleil sur une tombe sinistre : *Los Parias* (Les Parias). Cette œuvre intéressante entre toutes est pleine de fières protestations, d'imprécations terribles, de haines courageuses et de paroles de régénération, de foi en la cause future. Comme toutes ses autres productions, Vargas a marqué celle-ci au coin de son indiscutable originalité. On y trouve des tableaux vigoureux et des sentiments qu'il semblerait qu'on eût lus en quelques autres de ses livres. Il faut dire que ces sentiments et ces tableaux, à part la ressemblance en ce qui concerne le fond, sont ici quant à la forme exprimés d'une manière toute différente. A l'exemple des littérateurs de talent personnel et robuste, comme tout artiste de grande envergure, Vargas Vila ne se répète jamais. Si ses élucubrations peuvent se ressembler par le souffle qui les anime et les fait vibrer, jamais elles ne sont de structure pareille. A ce point de vue, *Los Parias* marquent un sensible progrès sur les livres antérieurs de Vargas Vila. Son esprit s'y montre aussi ayant fait un pas de plus dans le chemin de sa transformation, vers l'état définitif auquel on peut désirer de le voir atteindre en l'état des choses.

Il nous paraît ici parfait évolutionniste, scrutant les faits jusque dans leur principe et portant sur eux son jugement avec toute la sévérité nécessaire. Ne voit-on pas, sans chercher davantage, les marques profondes laissées dans son âme par la lecture de Nietzsche, de Bakounine, de Schopenchauer? Malgré tout, il conserve son indépendance personnelle dans ses jugements sur le milieu qu'il peint, comme aussi sur les personnages de son roman. Son critérium est toujours ajusté aux exigences du milieu, de l'éducation et du temps.

D'autre part, en ce qui concerne le style, je pense que M. Vargas Vila s'est surpassé lui-même, si l'on peut dire. Il est merveilleux de souplesse et de force. En des passages, il fait reluire une épée à double tranchant ; en d'autres, l'on croirait ressentir le choc d'une catapulte. Ses adjectifs ont parfois les résonnances sourdes d'une hache maniée avec ardeur, et ses apostrophes cinglent en plein visage comme un coup de fouet. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'il ignore la grâce légère, la délicatesse, la fluidité de l'expression. Tout aussi bien, il saura nous faire entendre les fracas de la guerre, en des pages où se heurtent les épithètes rageuses, les paroles écumantes de colère, les images touffues ; comme

plus loin exhaler des notes de volupté, et des harmonies intimes. Il fait résonner avec une égale habileté les cordes extrêmes, sait prendre ses sonorités vibrantes à la trompe, au violon ses sanglots; Vargas est un écrivain qui se détache tout en force, et je ne puis qu'admirer chez lui l'irrésistible empoignement et le vocabulaire magistral.

L'Amérique peut être fière de cet artiste exceptionnel, auquel il ne manque qu'un peu d'indulgence pour devenir un sceptique dans toute l'acception du mot.

Leopoldo Diaz vient de publier un volume de vers sous le titre de : *Las Sombras de Hellas* (Les Ombres de l'Hellade). En tête du livre figurent quelques belles phrases de Remy de Gourmont, écrites avec cette clarté de plein midi et cette suave euphonie qui distinguent l'illustre auteur du *Problème du Style*. Leopoldo Diaz est avant tout un poète et c'est sous cet aspect qu'il faut le juger. Plus qu'un poète, en prenant ce mot dans sa signification panthéiste, c'est un songeur à la manière d'*Annuncienne*. Pour lui, l'Univers contemporain se montre sous un voile épais d'antiquité, et où toutes choses conservent dans les mots la valeur archaïque qu'ils avaient aux temps de Sophocle et d'Eschyle. L'âme de ce poète enchanteur est restée fermée au monde moderne, comme les pétales de ces fleurs qui ne s'ouvrent que la nuit, pour répandre dans l'air leurs délicieux parfums. Les agitations journalières de la vie ne l'intéressent ni ne l'émeuvent. Loin de là, elles passent devant ses yeux sans laisser de traces. Son regard pénètre le mystère d'autres horizons, et sa curiosité se plaît dans l'étude des symboles et de la beauté payenne. Il serait puéril d'exiger de ce poète de cultiver un genre de littérature qui ne soit celui de ses prédilections. Un gladiateur de l'époque d'Auguste évoquera dans son imagination une beauté plus grande que ne pourrait le faire un sujet de Guillaume. Et s'il est capable de sentir la beauté d'un hoplite, il reste froid devant celle du moderne mauser. La distance embellit la vision des choses. Athènes, Rome, Carthage, l'antiquité, en un mot, exercent sur Leopoldo Diaz une mystérieuse attraction. Tout comme Rodenbach, s'ensevelissant dans le silence de « Bruges la Morte » pour rêver plus à son aise et retrouver dans le calme de la cité l'inspiration quotidiennement épuisée de sa muse, de même Leopoldo Diaz demande à l'Hellade la sève indispensable pour nourrir son rêve. *Las Sombras de Hellas* est un poème où l'hellénisme de Leopoldo Diaz distille comme un mince filet d'eau intermittent et monotone.

Les beaux alexandrins de ses sonnets ont, malgré leur uniformité, la grâce parfaite d'un bas-relief de Scopas. La langue espagnole, comme le dit avec raison Remy de Gourmont, perd en grande partie de sa rigidité et gagne beaucoup chez lui en expression et en douceur. Le rythme est d'une suavité pénétrante et l'harmonie du verbe y dégage un charme auquel ne nous a pas habitué le castillan séculaire. On doit regretter cependant que le poète n'ait pas évité avec soin l'emploi de certains vocables qui déparent l'ensemble, en quelques endroits, et qu'il n'ait su tirer meilleur parti de certains autres, dans la hâte de son travail. C'est ainsi que l'on voit figurer à côté de sonnets artistement ciselés et du plus pur hellénisme, d'autres qui auraient dû être exclus suivant notre manière de voir. Leopoldo Diaz a toujours fait preuve d'une facilité extrême pour la composition du sonnet. En ce qui concerne la facture du vers beaucoup pourraient envier sa maîtrise. Il est probable que cette facilité lui a parfois porté préjudice.

Leopoldo Diaz, dont la réputation s'est répandue dans toute l'Amérique du Sud, est capable de produire quand il le veut des œuvres fortes autant que finies. Ceux qui avec nous connaissent le charme de quelques-uns de ses poèmes de récente date auront éprouvé un mécompte en ne les trouvant pas insérés dans *Las Sombras de Hellas*.

Nos regrets s'augmentent encore en raison de ce que les mêmes sonnets de L. Diaz ont trouvé dans M. Raisin un traducteur hors ligne, et qu'après leur passage en langue française certains sont encore plus beaux qu'en espagnol; l'auteur nous permettra de le dire. Sûrement le souffle de nostalgie, de mélancolie vague qu'on sent onduler dans les poésies de L. Diaz, le mystère qui flotte dans les images, le sentiment qui surgit du fond même de la pensée, ne perdraient rien dans la langue de Mallarmé, plus châtiée que la nôtre, et aussi plus façonnée pour exprimer ce genre de sensations.

Nous espérons donc que Leopoldo Diaz ne tardera pas à enrichir la littérature sud-américaine d'un nouveau fruit de son talent poétique, auquel tout le monde rend hommage.

Alberto Nin Frias, de Montevideo, auteur d'un volume qui a pour titre *Ensayos de Critica y de Historia* (Essais de Critique et d'Histoire), est un tout jeune homme sans doute, mais chez lui jeunesse et intelligence vont de pair. Sorti il y a peu de temps de l'Université, il conserve encore l'admiration ingénue de l'écolier pour nombre de choses et d'idées consacrées par les hommes, sans qu'il les ait lui-même analysées profon-

dément. Le chemin qu'il s'est tracé prouve que si M. Nin Frias a porté ses regards loin devant lui, c'est qu'il a mesuré ses forces avant de se mettre en route. La critique philosophique paraît être la matière préférée du jeune écrivain.

La critique, comme l'ont exercée Sainte-Beuve, Hippolyte Taine, Emerson ; la critique raisonnée, qui tient compte de l'époque, du milieu et des sentiments de l'auteur dont l'œuvre est soumise à son jugement ; la critique inductive, qui conçoit comme l'architecte et réalise comme l'artiste, a eu le don d'exalter les facultés intellectuelles de M. Nin Frias, élevé dans les principes de l'inflexible discipline d'un collège d'Oxford.

Heureusement son esprit est doué d'une élasticité telle qu'il peut multiplier au loin des excursions profitables, à l'âge où il est généralement difficile de s'élever au delà des frontières du pays où l'on s'est formé : M. Nin Frias n'ignore rien de ce qui se passe en France, en Allemagne, en Italie. Sa curiosité est immense et son besoin de progrès insatiable. Son jugement sur les principaux événements contemporains, sur les problèmes de la sociologie moderne, sur la direction que l'avenir imprimera à nombre de questions d'actualité universelles, son jugement, disons-nous, pourra être parfois erroné, mais il ne sera jamais irréfléchi. Au contraire, on voit qu'il médite avec soin sur ses opinions, et qu'avant de les adopter définitivement il s'efforce de les justifier le plus solidement possible.

A chaque pas nous rencontrons des pensées qui ont tout le cachet de la maturité, des idées qui séduisent par leur à propos, des projets qui surprennent par leur nouveauté et leur côté pratique, des concepts enfin témoignant qu'il y a en l'auteur uruguayen le germe d'un penseur véritable.

Nous ne croyons pas, d'autre part, qu'il doive abandonner les régions de la critique pure pour celle de la littérature proprement dite. Ses contes sont très inférieurs à ses essais, et le style y cède le pas en mérite à quelques-unes de ses réflexions.

Le distingué écrivain centre-américain Henri Gomez-Carrillo a toujours mérité ma plus vive considération, comme homme de lettres. Sa production littéraire est considérable et très répandue dans les principales feuilles de l'Amérique. Gomez-Carrillo est un esprit versatile, plein de sensibilité ; aussi est-il apte à aborder les genres les plus divers : critique, romancier, narrateur, journaliste, il montre sous tous ces aspects du talent, de l'élégance, de la flexibilité et un certain laisser-aller

d'où se dégage un scepticisme discret. Plus encore qu'un fils d'Amérique, il semble être un produit de Paris. En effet, Gomez-Carrillo s'est assimilé mieux que tout autre l'esprit agile et souriant de France. Sa prose rappelle celle de Catulle Mendès; ses chroniques légères et fugitives comme les flots d'un fleuve ont la grâce et offrent l'intérêt de celles de Lorrain; la lecture de ses fantaisies fait penser à un Bourget moins compliqué, mais plus pervers.

Toutefois, sa qualité maîtresse est dans l'exposition. Il narre avec une aménité charmante et dès le premier instant captive le lecteur. Son style possède assez d'agilité pour n'être jamais pesant, et dans ses jugements perce toujours l'ironie indispensable pour laisser entrevoir au fond la malice indulgente. Son tempérament est certainement impressionnable; il l'est assez même pour rester sous l influence d'une lecture récente. Gomez-Carrillo s'identifie parfois avec l'auteur qu'il est en train de juger. Son travail sur *M. de Phocas*, de Jean Lorrain, par exemple, est un cas curieux d'assimilation. On dirait Lorrain lui-même, expliquant la nature de son énigmatique personnage.

L'amplitude de son critérium est également très remarquable. S'il est vrai qu'il soit imbu avec excès de tout ce qui concerne la vie de Paris, il s'en faut qu'il le soit au point de beaucoup de littérateurs français qu'il admire.

La muraille chinoise dont parlait dernièrement Bjœrnson, avec assez de raison à ma manière de voir, n'a pas emprisonné son esprit. Il se délecte avec le nectar partout où il le trouve, de sorte que si aujourd'hui ses regards sont attirés par une fleur cultivée dans les jardins du Luxembourg, cela n'empêchera pas que demain il n'effeuille une marguerite cueillie dans les jardins d'Italie, qu'il ne garnisse sa boutonnière d'un œillet rouge d'Espagne ou qu'il ne mette dans un vase une anémone de la blonde Allemagne.

On retrouve dans *El Alma encantadora de Paris* (L'Ame enchanteresse de Paris) plus que dans aucun autre livre toute l'âme d'Henri Gomez Carrillo, toute son affection pour la France, toute la sympathie qu'il a vouée à ses hommes, à leurs images, à leurs vices et à leurs vertus. Le voudrait-il qu'il ne pourrait être sévère avec rien de ce qui naît à Paris. L'amour qu'il lui a consacré est au-dessus de ses erreurs mêmes. Il aime Paris plus que sa propre terre natale, et quand Paris souffre, son cœur tressaille de peine et de rancune.

Manuel Ugarte poursuit sans défaillance, avec une lente ténacité, la généreuse tâche qu'il s'est imposée. A l'encontre du plus grand nombre des sud-américains, qui ne vont à Paris que pour s'amuser et y étalent un rastaquouérisme répugnant, Ugarte vit d'une vie consacrée en entier à l'étude. Il a fait en peu d'années d'énormes progrès et a justement appelé sur lui l'attention des hommes de mérite, tant Espagnols qu'Américains. A Paris même son nom ne doit pas être inconnu. Une revue française, *l'Humanité Nouvelle*, publie fréquemment de ses articles. Son premier livre de quelque importance, *Paisajes parisienses* (Paysages parisiens), a révélé un auteur de véritable envolée.

Dans ces pages ardentes et désolées on sent battre un cœur inconsolable. Il y a de la fermeté dans la peinture des caractères, de la sûreté dans le maniement de la langue et une richesse de couleur suffisante pour que cette œuvre s'impose d'elle-même à notre attention.

Le succès qui parfois est plus pernicieux qu'un échec n'a pas enrayé la carrière brillamment inaugurée par Ugarte. Tout au contraire, en l'affermissant dans la persuasion qu'il y a encore beaucoup de choses à dire, il s'est senti plein d'entrain pour le travail. Après ce livre, ont paru *Las Cronicas del Bulevard* (Les Chroniques du Boulevard), où son jugement apparaît plus raisonné et où, sans prétention de forme, sont esquissées et résolues des questions de réelle transcendance sociale. Son étude sur la jeunesse sud-américaine, par exemple, qui a eu la bonne fortune de mériter l'approbation de Ruben Dario, est en réalité excellente. La profondeur du concept va de pair avec la franchise de la forme et le caractère d'utilité des conseils qu'on y trouve. Un littérateur espagnol, de vaste réputation, Miguel de Unamuno, jugeait ce livre supérieur aux *Paisajes parisienses ;* seul l'espagnolisme dont l'auteur péninsulaire prétend en vain se défaire a pu lui inspirer cette affirmation. Unamuno le trouve meilleur tout simplement parce qu'il est moins français.

Toutefois, les intellectuels argentins de valeur accordent moins de poids et de qualités maîtresses aux *Cronicas del Bulevard* qu'au livre que nous avons cité plus haut. Dans celui-ci il y a des chapitres où se révèle l'inspiration créatrice et qui émeuvent puissamment. Le petit chef-d'œuvre qui a pour titre *Los Caidos* (Les Tombés) est comme une de ces eaux-fortes de Gustave Doré qui se gravent sur la rétine pour ne s'effacer jamais. Ugarte lui même paraît être convaincu de

l'infériorité de ce livre par rapport à l'autre, par le fait de l'avoir baptisé tout simplement *Cronicas*.

Dans les *Cuentos de la Pampa* (Contes de la Pampa) publiés à la fin de l'année dernière, Ugarte n'a pas trouvé non plus les accents qui vibrent dans les frondaisons de ses beaux *Paisajes*. Ceux-là sont peut-être plus sobres, plus corrects dans la forme, mais n'ont pas la même allure d'impétuosité et de vérité.

Nous n'avons pas encore reçu *La Novela de las horas y de los dias* (La Nouvelle des heures et des jours) du même auteur annoncée déjà dans divers journaux, volume avec lequel s'affirme une fois de plus la puissance de travail de l'auteur.

EUGENIO DIAZ ROMERO.

LETTRES RUSSES

Les « Lettres russes » n'ont pas pu fêter le soixante-quinzième anniversaire du comte Léo Tolstoï, pour des raisons très faciles à deviner. Par contre toute la presse russe a exalté à cette occasion la gloire littéraire du châtelain de la « Jasnaïa Poliana », et ces exercices purement littéraires furent volontiers tolérés par notre censure, d'ordinaire très ombrageuse. Le doyen des grands écrivains modernes est complètement remis de ses maladies successives et mène une vie aussi active que par le passé. Il écrit beaucoup et principalement sur les questions qui lui tiennent au cœur depuis plus d'un quart de siècle. Nous donnons ici la dernière préface que le comte Tolstoï vient d'écrire pour la brochure du professeur Heim, qui va paraître dans peu de jours sous le titre : *la Vie sexuelle*. Ce titre, ainsi que les lignes placées par le comte Tolstoï en guise de préface, indiquent suffisamment de quoi il s'agit. Voici ce que le comte Tolstoï écrit :

« Le sujet de la brochure est une affaire d'une importance énorme et dont on a déjà beaucoup écrit, mais il reste pour la grande majorité encore inexpliqué, d'après le dicton français : « Il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre. » Et dans la question de l'abstinence sexuelle, il y a encore beaucoup de ces sourds, malheureusement même parmi les médecins de la vieille école (les jeunes, pour la plupart, partagent les vues de cette brochure) qui prêchent la débauche au nom de la science.

« Or l'avant-propos de l'auteur est remarquable, où il dit que sa brochure a subi les attaques des médecins, lesquels ne

lui reconnaissent pas de compétence dans la matière. Il est également remarquable que la personne qui m'a envoyé la brochure n'avait pu la publier dans aucune revue, malgré plusieurs tentatives, cependant que les idées si bien exprimées dans cette brochure peuvent être d'une grande utilité pour la jeunesse qui souvent souffre cruellement du fait d'ignorer comment il faut agir dans cette question, et qui souvent aussi succombe dans la lutte entre le besoin animal, encouragé par le mauvais exemple, et la voix de la conscience, qui proteste toujours contre l'asservissement du besoin spirituel de pureté à la satisfaction du besoin inférieur d'animal.

« LÉON TOLSTOÏ. »

La publication de cette brochure avec la préface de Tolstoï va coïncider avec une campagne de la grande presse russe contre certaines manifestations de la prostitution des grandes villes, et notamment de Saint-Pétersbourg. Séances des sociétés de protection des filles déchues, articles de journaux sur les dangers auxquels sont exposés les potaches, dans les squares et jardins publics, où ils rencontrent des raccoleuses *portant les uniformes de collèges de jeunes filles*, enquêtes sur les malheureuses pensionnaires des maisons closes, etc., occupent en ce moment l'opinion publique chez nous autant que les atrocités turques en Macédoine et les *pogromes* antijuifs dans l'ouest de la Russie. Chacun y va de son remède. Les uns préconisent une plus grande surveillance de la jeunesse scolaire et donnent même la France en exemple, comme pays où les enfants sont sous ce rapport le plus surveillés ; les autres demandent le relèvement des malheureuses prostituées ; beaucoup — dont des femmes — disent leurs quatre vérités aux hommes, les premiers coupables et fauteurs de la prostitution, de la séduction des malheureuses filles abandonnées par eux ensuite, etc. Très peu prêchent, comme Tolstoï, l'abstinence au nom de la moralité, de la pureté des mœurs, etc. Et, comme toujours, ceux qui touchent la vérité du doigt, qui ramènent la question à sa source véritable, à l'ordre social contemporain, sont les moins nombreux : *la prostitution avec toutes ses manifestations n'est qu'un organe de la vie sociale, — elle aura changé ou disparu le jour où la forme de la vie sociale actuelle sera changée ; et il n'y a pas de livre, ni de préface, ni de campagne de presse qui puissent y faire quelque chose!*

Evidemment les améliorations graduelles de la position

sociale de la femme agissent aussi sur le relèvement social et moral, sur le *milieu* en général : l'accès libre aux différentes professions et carrières et l'instruction supérieure y sont pour beaucoup. Sous ce rapport la Russie laisse encore à désirer ; car, bien que la femme russe aspire, lutte et atteigne, au prix de mille difficultés, à une instruction supérieure, elle a moins de carrières ouvertes à son activité même qu'en France. Femmes médecins — oui, et avec combien de restrictions ! Femmes avocats — non, malgré les autorités féminines en matière de droit, telles que : Mme Evreïnoff, docteur en droit ; la savante publiciste et écrivain Mme Ephimenko, etc. Pas de professeur non plus, et nous trouvons aux Universités de la Suisse et de la Suède des femmes russes professeurs dont feue Sophie Kovalevsky, professeur de mathématiques, a été même lauréate de l'Institut de France !...

Pendant que j'écris ces lignes, la femme russe célèbre justement le premier quart de siècle de l'existence de la première Université de femmes à Saint-Pétersbourg, connue sous le nom de *Cours supérieurs de Bestoujeff*. Ce fut au début du règne d'Alexandre II, cette lune de miel du libéralisme russe, au moment où il y eut un réveil de toute la vie russe après la nuit du règne de Nicolas Ier. La femme russe, si tendrement chantée par le poète Nekrassoff et surtout par Tourguéneff, demanda sa part — bien méritée, d'ailleurs — au soleil qui se levait sur la Russie.

Dès 1860, on commença à apercevoir des femmes aux cours de l'Université, et, leur nombre allant en augmentant, le ministère de l'Instruction publique se vit obligé de demander, en 1863, au Conseil des Universités russes, de se prononcer sur les trois points suivants : 1° y a-t-il lieu d'autoriser les femmes à suivre les cours aux Universités en même temps que les étudiants? 2° en les y autorisant, y a-t-il lieu de leur laisser la liberté de concourir afin d'obtenir des grades scientifiques? et enfin 3° peut-on conférer aux femmes ayant des diplômes universitaires les mêmes droits qu'aux hommes?

Sur six Universités, deux — celles de Moscou et de Dorpat — donnèrent des réponses négatives sur les trois points : à l'Université de Moscou, par exemple, sur vingt-cinq professeurs il n'y eut que deux partisans de l'admission des femmes aux Universités.

Les conseils des Universités de Saint-Pétersbourg, de Kazan, de Kharkoff et de Kieff se prononcèrent pour l'admission. Le gouvernement n'était pas trop pressé, et marchait très lente-

ment vers une solution. Mais la partie éclairée de la Société russe et surtout les femmes elles-mêmes y marchaient résolûment.

En 1868, le recteur de l'Université de Saint-Pétersbourg reçut une pétition de 400 femmes demandant la création des *Cours pour femmes*. A la tête de ce mouvement se placèrent des femmes dont plusieurs sont connues à l'étranger, telles : Mmes Philosophoff, E. Konradi (morte à Berne l'année dernière), N. Stassoff, M. Troubnikoff, etc. Mais dix années se passèrent encore avant que ce premier mouvement féministe, qui avait à sa tête aussi des hommes, des professeurs: Beketoff, Miller, Gerd, Strannolioubsky, pût aboutir. Pour calmer les impatiences, ou peut-être pour arrêter le mouvement des jeunes filles russes aux universités étrangères, le gouvernement russe publia, en 1875, un communiqué annonçant la création sous peu d'un Etablissement scolaire supérieur de femmes. Et, en effet, le 28 septembre-10 octobre 1878, les *Cours supérieurs de femmes* furent inaugurés avec M. Bestoujeff-Rioumine comme premier directeur — d'où leur nom *Bestoujefskié* (de Bestoujeff)— et Mme N. Stassoff, comme inspectrice.

Je ne puis malheureusement pas m'étendre ici, dans ces articles rapides sur le mouvement littéraire et artistique en Russie — sur les progrès de l'instruction supérieure des femmes en Russie. Je dirai néanmoins que, depuis un quart de siècle, des Cours supérieurs de femmes se sont créés dans d'autres villes en Russie, à Moscou, Kieff, Odessa, sans parler de l'Ecole de médecine de femmes à Saint-Pétersbourg, etc. Mais le besoin d'instruction supérieure va en grandissant. On en sait quelque chose un peu partout, dans les Universités allemandes, suisses et françaises, où, dans chacune, des centaines de jeunes filles russes se font inscrire tous les ans, surtout à Berne, à Paris, à Berlin et à Montpellier. Nous nous permettrons de donner cependant un seul chiffre pour montrer, combien grand est ce besoin de s'instruire chez la femme russe. A ce vingt-cinquième anniversaire de la création de la première Université de femmes, cette dernière, — les *Cours de Bestoujeff* — a vu affluer 910 demandes de femmes voulant s'inscrire pour l'année scolaire qui commence. Malheureusement on n'en peut recevoir que 383 pour la faculté historicophilologique (des Lettres) et 211 pour celle de physique et mathématiques (sciences)!

Parmi tous les anniversaires que la Russie intellectuelle eut à

fêter ces derniers temps, celui qui fut célébré avec le plus d'éclat et de solennité fut sans contredit le cinquantenaire de W. G. Korolenko. Je peux même dire que c'est pour la première fois qu'en Russie on fête aussi solennellement un écrivain vivant. Des sociétés littéraires et artistiques, des associations et différents groupements, des villes entières, dans toutes les parties de la Russie, ont pris part à la célébration du cinquantième anniversaire de Korolenko, que l'on connaît assez à l'étranger aussi, et même en France, grâce aux traductions de quelques-unes de ses œuvres (*le Musicien aveugle*, *la Forêt bruit*, *le Songe de Makar*, etc.) et surtout grâce à l'étude que lui consacre Ivan Strannik dans son intéressant ouvrage : *la Pensée russe contemporaine*, et que je trouve la meilleure de toutes celles qu'on a écrites en français sur Korolenko. Je crois cependant que le *sentiment de la piété*, comme Ivan Strannik définit la physionomie littéraire de Korolenko, n'est qu'un côté du « réalisme élégant et poétique » de notre écrivain. Korolenko, comme tous nos grands écrivains, a fait dès le début sienne cette devise du poète français :

> Le poète doit être un protestant sublime
> Du droit et de l'humanité. [Barbier].

D'ailleurs Ivan Strannik, consciencieusement et honnêtement, comme d'habitude, donne tout le long de son étude des indications de ce côté du caractère de Korolenko. Fait académicien, « il renonce volontairement à cet honneur, lorsque Maxime Gorky, académicien lui aussi, est révoqué pour ses opinions politiques ». Ajoutons que Korolenko, seul avec Tchekhoff, a protesté contre la révocation de Gorky. Nous allons avoir tout à l'heure une des meilleures parties de la biographie de Korolenko, mais laissons encore la parole à Ivan Strannik, qui en trois pages exquises raconte aux lecteurs le *Songe de Makar*, pauvre vieux paysan qui en mourant de froid voit en songe que, même après la mort, il n'a pas « de repos, ni immobilité », contrairement à ce que le vieux *Luc* des *Bas-Fonds* de Gorky, promet à la pauvre Anna. Makar est appelé à « comparaître devant le Grand Toïon » qui le juge pour tout ce qu'il a fait durant son existence. Le pauvre Makar se voit déjà sur le point d'être condamné pour « ses péchés : mensonges, bouteilles d'eau de vie, etc. ».

« Alors Makar, qui de sa vie n'avait su lier deux mots, sentit qu'avec l'indignation un don superbe de la parole lui venait. Makar parla avec audace. Il ne voulait pas devenir une

bête de somme (peine dont le menaçait l'issue du procès), parce que cela n'était pas juste. Non que le tracas naturel à cette condition fût plus pénible que son tracas d'homme. Au contraire: on nourrit les bêtes, tandis que lui n'a jamais mangé à sa faim et a toujours été maltraité. Oui! tout le monde l'a maltraité: les percepteurs d'impôts, les gens de la police, les popes, la misère, la faim, les gelées, les sécheresses, la terre rebelle, la forêt fourbe. Et durant sa vie il n'a rien su. Il ne comprenait pas ce qu'on marmonnait à l'église, pas plus qu'il ne comprenait pourquoi on lui avait pris son fils comme recrue ni pourquoi on ne le lui avait jamais rendu. Et il n'avait jamais entendu un mot de caresse, ni vu un sourire d'accueil, un visage bienveillant ! »

« Le grand Toïon, surpris et troublé », dit à Makar qu'il n'a pas pourtant « l'air serein, la tenue soignée qui conviennent aux justes ». Alors Makar de convenir que ses « yeux ne sont pas sereins : c'est qu'il a trop pleuré ; ses vêtements sont grossiers : c'est qu'il a dû se les fabriquer lui-même, tant bien que mal! Il était venu au monde avec un clair regard qui reflétait le ciel; mais si ce regard s'est obscurci, la faute n'en est pas à lui. »

N'y a-t-il que de la pitié dans ce *songe* de Makar, qui finit par pleurer, faisant pleurer en même temps et le grand Toïon et tous les assistants de ce procès fantastique, « cependant que les péchés de Makar devenaient toujours plus légers »?... Je pense qu'il y a pas mal de cette *protestation* dont parle Barbier.

D'ailleurs toute la carrière littéraire de Korolenko, qui est en même temps un très grand publiciste, est remplie de cette *protestation sublime*.

C'est même en publiciste, ou plutôt en journaliste, que Korolenko a débuté il y a juste un quart de siècle. Donnons ici ce complément rapide à l'excellente étude d'Ivan Strannik sur Korolenko, et le lecteur français en aura une idée assez juste et exacte.

Au mois de juin 1878 eut lieu à Saint-Pétersbourg, près la Cour Apraxine, une rixe, à laquelle prit part une foule de 5000 personnes : des ouvriers, disait-on, prirent la défense d'un matelot et attaquèrent des tartares, dont le portier qui avait voulu arrêter ledit matelot. Les journaux virent dans cet incident, grâce à la guerre russo-turque, une explosion de *sentiment national*. Et les patriotes de broder là-dessus, lorsque la rédaction des *Novosti* publia une curieuse lettre, signée

des initiales V. K. L'auteur de la lettre racontait qu'étant témoin, par hasard, de la rixe de la veille, et voulant en connaître la cause, il avait fait une enquête qui avait abouti à un résultat en contradiction absolue avec la thèse que soutenait toute la presse.

Le mystérieux V. K. répétait les premiers témoignages recueillis, d'après lesquels le *pogrome* des tartares paraissait issu d'un sentiment national, mais démontrait ensuite d'une manière irréfutable et d'après les témoignages des auteurs mêmes de l'événement, que les ouvriers s'étaient simplement vengés des *dvorniks* (portiers) qui les maltraitaient : « Il nous arrive de rentrer tard, alors le dvornik ne laisse pas entrer, et s'il laisse entrer, il nous frappe, et la police est toujours pour les dvorniks. »

Les ouvriers avaient par conséquent depuis longtemps une dent contre les dvorniks et ne cherchaient qu'une occasion pour se venger de leurs ennemis : cette occasion s'était présentée précisément lorsqu'un dvornik avait voulu arrêter un matelot qui avait appelé à son secours les ouvriers du voisinage ; le hasard avait fait que le dvornik était un tartare.

V. K. n'était autre que Vladimir Korolenko, qui commença ainsi à écrire d'abord des notes pour les journaux, et un an plus tard la revue *Slovo* publia sa première œuvre *Episodes de la vie d'un chercheur*, signée V. K-enko, et ce n'est qu'un an après, en 1880, que dans la même revue paraissait sa signature complète sous sa seconde esquisse *La Ville Factice*.

Puis vient une interruption dans le travail littéraire, causée par l'arrestation et la déportation d'abord dans le Nord et après — à cause du refus de prêter le serment de fidélité à Alexandre III — en Sibérie. C'est ce début — qu'il est indispensable de connaître à quiconque étudie Korolenko — qui imprime un cachet spécial au talent, à la *manière* et aux idées de Korolenko. Poète, pénétré d'art et d'émotion artistique, conteur continuant Tourgueneff, Korolenko est et reste en même temps publiciste et même journaliste non seulement parce que codirecteur de la revue la *Richesse russe* (un des plus avancés et des plus honnêtes organes de la presse russe), mais surtout par ses travaux et ses *enquêtes* dont quelques-unes firent sensation en Russie.

Korolenko met dans la bouche d'un de ses héros ces paroles : « Le désordre s'est installé en Russie. » C'est contre ce *désordre* qu'il est parti en guerre, il y a vingt-cinq ans, le jour où ses initiales ont paru dans la feuille libérale de Saint-

Pétersbourg, et depuis il est resté fidèle au drapeau qu'il avait librement choisi, ne cessant pas de lutter, avec son talent, par la plume, par l'exemple contre le *désordre russe*, continuant ainsi la grande lignée des combattants de la *Pensée Russe* — les Pouchkine, les Tourguéneff, les Herzen, les Chtchedrine, les Tolstoï, etc. A l'instar de Tourguéneff, qui fit son célèbre *Serment d'Hannibal* contre le servage, Korolenko fait le sien contre le *désordre russe*. Nous le voyons dès sa première œuvre, ces *Episodes de la vie d'un Chercheur* dont nous parlons plus haut. Nous y voyons le héros, le *chercheur* de la liberté, de la propreté morale et de l'indépendance de l'individu, l'étudiant Doubrava, dans lequel nous ne pouvons ne pas reconnaître la silhouette du jeune Korolenko lui-même, nous y voyons Doubrava renoncer à l'amour, à sa fiancée Sonia, parce que précisément il décide après une promenade nocturne solitaire hors de sa ville natale d'aborder la carrière de lutteur, de chercheur, en un mot de littérateur, dans le sens le plus pur, le plus noble que ce mot a en Russie. Et depuis 1885, année du retour de Korolenko de son exil, son activité littéraire reprend avec plus de force et de fécondité pour ne plus s'interrompre. Epargné par la déportation à la réaction désolante des années 1880, Korolenko conserva la santé morale et intellectuelle de sa personnalité littéraire et continue, après son retour, son sacerdoce, comme si rien ne s'était passé. Dans la presse proprement dite, il travaille pour relever le niveau du milieu, pour le rendre apte à la liberté de la presse. Il dit notamment dans un article de journal : « Nous, les ouvriers de la parole imprimée, nous pouvons d'une manière désintéressée et d'un cœur pur souhaiter à notre œuvre de grandir, de s'épanouir, car elle est, plus peut-être que beaucoup d'autres, celle de toute la société russe. La liberté de la parole occupe la première place parmi les espérances dont la perspective porte la lumière et la rénovation de la vie russe. A peu d'exceptions près, la presse de province, si rapprochée des bases mêmes de la vie sociale, accomplit honnêtement sa tâche civilisatrice, faisant entrer dans la vie le principe de l'égalité devant la loi et de la large tolérance des confessions et des nationalités. »

Cet article de Korolenko, reproduit par les principaux journaux russes, en dit long sur la physionomie et le rôle de Korolenko, comme journaliste, dans la vie contemporaine russe. Ce rôle toujours actif fut cependant retentissant dans trois événements d'importance inégale. Le premier, en 1890-1891, à

Nijny-Novgorod, où, grâce à sa campagne contre la banque de la noblesse Alexandre, il sauve l'épargne de nombreux clients. Le second, l'*Année de Famine*, 1891, où Korolenko se donne corps et âme aux affamés. Le troisième fut cette Affaire des malheureux votiaks (1) qu'on avait faussement accusés d'avoir offert à leurs dieux des sacrifices humains. Grâce à l'initiative et à l'enquête personnelle de Korolenko, la révision de ce fameux *procès Moultansky*, après trois ans de toute sorte de péripéties (1892-1895), fut obtenue, la vérité établie et les malheureux votiaks acquittés!

Ecrivain, publiciste et homme public, lorsqu'il le faut, — tel apparaît Vladimir Galaktionovitch Korolenko, après une carrière sans tache d'un quart de siècle, le jour de son cinquantenaire. Tel il apparaît aussi à la société lettrée et consciente d'elle-même de la Russie. C'est ce Korolenko, écrivain et citoyen, que les associations, les institutions privées et publiques, les villes viennent de fêter à la satisfaction et à la joie de tous les fidèles et de tous les amis des Lettres Russes.

E. SÉMÉNOFF.

VARIÉTÉS

Un Pèlerinage au tombeau du poète Henri de Kleist (*Souvenir de Berlin*). — Hier soir, dans une maison de la Bellevue-Strasse (les gavroches berlinois prononcent *Belle-Lévy-Strasse!*), j'entendais Edouard Risler déchiffrer avec une fougue splendide sur un piano Steinway presque tout l'*Or du Rhin!* Ce matin, l'horrible nain Alberich me hante : il ahane vainement à poursuivre la Beauté dont il est indigne, il agriffera l'Or, mais il en périra. Nargue pour Alberich et ce qu'il symbolise! Accomplissant un vœu ancien, je pars en pèlerinage à l'endroit solitaire où dort un grand poète, le plus grand qu'ait produit la Prusse, Henri de Kleist!

Le train roule vers Wannsee. Rencogné dans mon coin, je me remémore la vie et les œuvres de ce prodigieux Kleist : lorsqu'il se donna la mort, à trente-trois ans, le 21 novembre 1811, il avait déjà égalé tantôt Eschyle, tantôt Shakespeare, et tantôt les princes du Conte en prose! Instinctivement je me répète deux vers d'un sonnet composé à la gloire de Kleist par le profond Frédéric Hebbel : « Il y eut peu de poètes aussi puissants, il n'y en eut point, je crois, de plus

(1) Peuplade d'origine finnoise habitant principalement le nord-est de la Russie de l'Europe.

malheureux. » Si fait, tout de même, il y en eut un, Edgar Allan Poe... A vingt-quatre ans, ce pauvre Kleist qui — besogneux et incompris — ne cesse pour ainsi dire jamais de penser au suicide, écrit sa première tragédie, *la Famille Schroffenstein*, Roméo et Juliette en Allemagne, parmi les *burgs*, les sorcières, les fiançailles au clair de la lune, et la chevalerie. Malgré la sonorité plus mélodieuse de l'anglais et de l'italien, aucun fragment de Shakespeare ni des nouvellistes chez qui le Voleur Divin trouvait son bien ne surpasse en candeur et en suavité l'idylle d'Agnès et d'Ottokar. L'*Amphitryon* de Plaute et de Molière se métamorphose dans la version de Kleist en un drame assez bizarrement mystique, mais, en revanche, *la Cruche Cassée* est une des meilleures comédies en vers de la littérature européenne. L'humeur y abonde, et n'exclut point la *vis comica;* une vie simple et fraîche comme la vie réelle anime tous les personnages. Goethe dédaigna t-il vraiment le génie de Kleist? Voici de nouveau une œuvre extraordinaire, *Penthésilée*, une tragédie dont le dénouement rappelle Kyd, Lodge, Webster, Cyril Tourneur, et qui, d'autre part, exhale une odeur de beauté grecque. Eros triomphe de la haine, et les vers délicieux s'enroulent et se déroulent harmonieusement. Soudain, la Reine des Amazones, amoureuse folle d'Achille amoureux d'elle, assassine le héros, et, tandis que les chiens en font curée, elle lui dévore, en un furieux baiser, le sein gauche. Penthésilée avait promis au fils de Thétis une fête de roses : ces flots de sang mi-divin répandus sur cette chair si blanche ne forment-ils pas des roses, en effet, toute une fête de roses? Doutant, hélas ! (et combien à tort !) de son génie, Kleist brûle en mars 1803 le manuscrit de son *Robert Guiskard, duc de Normandie*. Plus tard, en 1808, le *Phébus* insère dix scènes refaites dont la magnificence aggrave nos regrets du poème perdu. En 1810, Henri de Kleist publie une longue nouvelle, *Michael Kohlhaas :* Defoe, ni Mérimée, ni Maupassant n'ont rien narré en termes plus sobres, plus concis, ni plus émouvants. On ne constate pas un mot de trop, et les moindres détails apparaissent avec le maximum d'intensité concevable. Kohlhaas, qui devient brigand en luttant pour son droit qu'on lui dénie, partage l'immortalité du capitaine Singleton, de Matteo Falcone, et du Père Milon. Je m'en voudrais d'oublier *Catau de Heilbronn*, ce conte bleu et noir où il y a, comme dans *la Famille Schroffenstein*, une idylle ineffable, *la Bataille de Hermann*, qui, moins

bouillonnante de sève que le drame de Grabbe sur le même sujet, efface entièrement celui de Klopstock, les courtes nouvelles qui sont autant de joyaux, le *Prince Frédéric de Homburg* où le devoir kantien dompte l'égotisme, l'*Essai sur les Marionnettes*, digne de Villiers de l'Isle-Adam ou même d'Edgar Poe par la logique implacable et par la précision du style, enfin *le Dernier Lied*, où s'épanche et se résume en 48 vers tout le génie désespéré de Kleist! Auprès d'un tel créateur, un Novalis et un Tieck s'évanouissent comme des ombres exsangues. Seuls, Hoelderlin, l'auteur d'*Hypérion* et d'*Empédocle*, et Grabbe, l'auteur de *Don Juan et Faust*, restent debout à côté de lui, fraternellement. Au culte de la réalité, de la vérité, Kleist unit celui de la beauté harmonieuse, de la fiction et du mystère. Les pieds solidement plantés en pleine terre, Kleist — d'ailleurs Kantiste — prête l'oreille à des musiques lointaines, et cherche des yeux là haut cet Eden de fleurs inconnues qu'on nomme l'idéal.

Nous traversons le Gruenewald : Voici enfin de la neige propre, immense, de la neige blanche, et des pins verts, le tout sans tache ; là-bas, des animaux dont l'identité m'échappe gambadent; le ciel gris semble à peine plus foncé que la neige; de la neige encore, de la verdure jeune dans le désastreux hiver, un ruisseau gelé, des clairières, un clocher, des tas de poutres équarries, du bon silence que nous ne troublons qu'en passant.

Wannsee : le lac est pris, la neige le couvre, on y patine. Çà et là des roseaux s'y dressent, isolés dans la neige, comme des poètes dans une nation moderne. Une pancarte, annonçant un bateau à vapeur pour Potsdam, induit à sourire. Des oiseaux chantent en dépit de l'hiver; de la vie et de la poésie persévèrent à se manifester sous la brume pâle et tiède; encore des chants d'oiseaux, des chants d'oiseaux qui se répondent. Une flèche m'indique le chemin qui mène au *Tombeau du Poète Henri de Kleist*. Un griffonnage au crayon notifie qu'à pas lents on en a pour trois minutes. Le chemin, bordé d'arbres grêles, très noirs, et de poteaux télégraphiques, ennuie ; il longe la voie ferrée; les molécules charbonneuses, issues des locomotives, souillent la neige de points noirs ; les oiseaux gazouillent avec une joie de plus en plus ardente; je croise un traîneau, d'aspect insolite pour moi qui reviens de Russie ; je tourne à droite : le sentier, qui descend, fait des zigzags ou plutôt se tortille comme un boa ; je remarque un arbre dont les feuilles, toutes absolument jaunes, demeurèrent fixées aux branches ; mes pas foulent les traces de beaucoup

d'autres pas dans la neige; plusieurs empreintes, d'une petitesse relative, sont évidemment féminines. La poussière des locomotives salit jusques ici la neige. Voici le tombeau. Des oiseaux se reprennent à chanter juste à la seconde où je me penche afin de lire le nom et les dates. L'une de celles-ci ment : elle fait naître Kleist le 10 octobre 1776 ; or, il naquit le 18 octobre 1777. Des hommes charrient ou taillent à bruyants coups de hache des blocs de glace d'un vert d'eau presque bleuâtre ; je ne me sens pas moins touché, pas moins remué que jadis devant le tombeau de Chateaubriand ; là-bas, c'est l'océan qui murmure la berceuse ; ici, Kleist n'a que le sifflement de la bise; la neige, par bonheur, cache totalement le quatrain banal et populaire qu'on a osé inscrire en épitaphe. Fait honteux, nul monument, nulle statue ne s'érige; une patine sinistre enduit la pierre. Mais le lierre prodigue son feuillage toujours vert, et d'entre les pieds du poète un grand arbre a poussé qui domine symboliquement le paysage. Des coqs font coquerico. Que les temps sont changés ! Au commencement du siècle, les poètes quittaient volontairement ce monde : maintenant, ils vivraient volontiers trois cents ans, ne fût-ce que pour faire des vers, en lire, voyager, écouter, à leurs heures, de la musique, fumer des cigarettes d'Egypte ou du Brésil, causer, agacer leurs ennemis, et bouquiner.

Les oiseaux chantent voluptueusement. Des roues qui craquent et grincent, des voituriers qui se hèlent ou s'injurient font un bruit discordant. Je regrette un peu de ne pas entendre un couple de jeunes filles, passant la main dans la main, balancées selon le rythme, chanter dans ce matin d'hiver *Le Dernier Lied*. Mais, peut-être, préférerais-je, tout simplement, le silence.

... Le 20 novembre 1811, Henri de Kleist qui, quelques années auparavant, avait voulu décider un ami à un commun suicide, arrive dans une auberge au bord du Wannsee avec sa mélancolique amie Mme Henriette Vogel : ils ne viennent ici que pour mourir ensemble. Kleist, un jour, a juré à Mme Vogel qu'il était prêt à faire *tout* ce qu'elle pourrait jamais exiger de son amitié. Rassasiée de la vie, elle l'a prié delui rendre le service de la tuer. Elle ajouta : « Sans doute, vous n'obéirez pas à mon desir. Les hommes d'aujourd'hui ne sont plus des hommes ». Mais Kleist répliqua : « J'obéirai. Je suis un homme, et je sais tenir parole. »

Le lendemain, 21 novembre, le poète écrit à sa chère sœur

Ulrike, si dévouée, mais qu'il interloqua toujours, une lettre de suprême réconciliation toute rayonnante de joie, d'apaisement, de béatitude. Puis, ici même, après avoir tué son amie d'une balle dans le cœur, il s'en tire une autre dans la bouche.

Destiné à tous les malheurs, Kleist subit l'iniquité même après sa mort. Des éditeurs sans foi, Tieck, Schmidt, Kurz et autres tronquent ou *corrigent* ses œuvres!! Depuis 1883 seulement, depuis l'honnête édition de M. E. Grisebach, on a daigné se résoudre à respecter le texte du grand poète : fait honteux, une édition critique, définitive et complète, donnant toutes les variantes, tous les fragments, et toute la correspondance n'existe pas encore!

Selon Tieck, Henri de Kleist était de taille moyenne; il avait les membres assez forts; sérieux et taciturne, il ne paraissait nullement vaniteux, mais montrait beaucoup de dignité fière. Comme Tasse, auquel il ressemblait de visage, il avait la langue un peu lourde. J'ai sous les yeux une reproduction de l'unique portrait que nous ayons de Kleist : tout jeune, il a des cheveux sur le front et jusque dans les oreilles, une cravate en désordre, de bons yeux doux, des joues rondes, un grand nez aux narines larges, un joli menton, une douce bouche sensuelle et souriante. Ah! moins malheureux, il eût été le Shakespeare de l'Allemagne! Avant de m'en retourner vers la gare, j'offre à son tombeau misérable une fleur. La neige, la pluie, le vent auront bien vite raison de ma pauvre offrande. Mais, qu'importe, le geste aura été fait, en dévotieux hommage à tout ce que j'aime, en défi à tout ce pour quoi je nourris le sentiment contraire.

Je m'en vais. Quand aurai-je l'occasion d'aller me recueillir ainsi à ma façon sur les tombeaux de Byron, de Shelley, de Keats, de Waiblinger, de Platen et de Poe? Des corbeaux croassent. Pas de train pour Berlin avant une demi-heure! Entré au buffet de la gare, je tombe au milieu d'une bande d'individus qui, à grand renfort de hurlements et de coups de poings sur la table, discutent la question de savoir si Moltke est plus grand que Napoléon! Comme les mœurs des Allemands, au fond, diffèrent peu des nôtres! On croirait voir et entendre un groupe de petits bourgeois français au café. Je demande une carte postale illustrée représentant le tombeau de Kleist. Le gargotier n'a rien de pareil; il me toise d'un air stupide, et me tend à la place une image de la gare.

EDMOND FAZY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire. — Alfred Rambaud : *Jules Ferry ;* Plon.— Fleury Vindry : *Les Ambassadeurs français permanents au* XVI^e^ *siècle ;* Champion, 3 5o.

Littérature. — *Anthologie des Écrivains belges de langue française : Georges Rodenbach ;* Bruxelles, Dechenne, 1.5o. — F. Chambon : *Notes sur Prosper Mérimée ;* Dorbon. 15 fr — *Une Enigme d'histoire littéraire. L'auteur des XV joyes de mariage ;* Paris. — Anatole France : *Discours prononcé à l'inauguration de la statue d'Ernest Renan ;* Calmann-Lévy, 1 fr. — Jules Laforgue : *Mélanges posthumes* (Pensées et Paradoxes. Pierrot Fumiste. Notes sur la femme, L'Art impressionniste. L'Art en Allemagne. Lettres). Portrait de Jules Laforgue par Theo van Rysselberghe ; « Mercure de France », 3.5o. — Léon Vallée : *La Sarabande ;* Welter, 2 vol.

Musique. — M. Lussy : *L'Anacrouse dans la musique moderne ;* Fischbacher, 3.5o.

Occultisme : Léon Denis : *Dans l'invisible. Spiritisme et médiumnité ;* Leymarie, 2.5o. — Victor Henry : *La Magie dans l'Inde antique ;* Dujarric, 3.5o.

Philosophie. — Nicolas Kostyleff : *Esquisse d'une évolution dans l'histoire de la Philosophie ;* Alcan, 2.5o.

Poésie. — René l'Esprit : *Ferveurs et incroyances ;* Biblioth. int. d'Éd., 3 fr.

Psychologie. — Dr Paul Sollier : *Les Phénomènes d'autoscopie ;* Alcan, 2.5o. — Herbert Spencer : *Faits et commentaires,* trad. de l'anglais par Aug. Dietrich ; Hachette, 3.5o.

Publications d'art. — H. Fierens Gevaert : *Nouvel essai sur l'art contemporain ;* Alcan, 2.5o. — G. Migeon : *L'Exposition des arts musulmans au Musée des arts décoratifs* (100 pl.) ; Lévy, 100 fr. — H. P. Nénot : *Monographie de la Nouvelle Sorbonne* (50 pl.) ; Lévy, 120 fr.

Questions coloniales. — A. Neton : *L'Indo-Chine et son avenir économique ;* Perrin, 3.5o.

Roman. — Paul Ballaguy : *Le Forçat Secret ;* Calmann-Lévy, 3.5o. — Marcel Boulenger : *Couplées ;* Ollendorff, 3.5o. — J. d'Anin : *Laquelle ?* Plon, 3.5o. — Emmanuel Delbousquet : *Margot ;* Toulouse, Soc. provinc. d'éd., 2 fr. — Ferdinand Duchêne : *France Nouvelle, mœurs algériennes ;* Calmann Lévy, 3 5o. — Fernand Lafargue : *La Palombière ;* Flammarion, 3.5o. —Hubert Fillay : *L'Usure ;* Béziers, Fabre, 3.5o. — Abel Hermant : *Confessions d'un homme d'aujourd'hui ;* Ollendorff, 3.5o. — Charles-Henry Hirsch *Eva Tumarche et ses amis,* mœurs contemporaines ; Fasquelle, 3.5o. — Laclos : *Les Liaisons dangereuses,* édition collationnée sur le manuscrit original, suivie d'une notice, de variantes et de lettres inédites, ornée d'une reproduction en héliogravure du portrait de Laclos par Boilly ; « Mercure de France », 3.5o.— Madame Lescot : *Les Vaines Promesses ;* Hachette.—André Lichtenberger : *Monsieur de Migurac, ou le Marquis Philosophe ;* Calmann-Lévy, 3.5o, — M.-A. Monnet : *Pour être adorée ;* Plon, 3 5o. — André de Mourvilles : *Laure de Pers ;* Simonis Empis, 3.5o.— Comte A. de Saint-

Aulaire : *La Vierge de Nuremberg ;* Perrin, 3.5o. — André Theuriet : *Histoires galantes et mélancoliques ;* Flammarion, 3.5o. — Léon Tolstoï : *Œuvres complètes : Que devons-nous faire ?* trad. de J.-W. Bienstock ; Stock, 3. 5o. — Vicomte E.-M. de Vogüé : *Le Maître de la Mer ;* Plon, 3.5o. — H.-G. Wells : *L'Amour et M. Lewisham,* traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz ; « Mercure de France », 3.5o.

Sciences.—Ch. Bouchard : *Traité de Radiologie médicale,* 356 fig. et 7 pl.; Steinheil, 3o fr. — Dr E. Monin : *Hygiène de l'estomac (Guide moderne de l'alimentation) ;* Doin, 4 fr. — Dr Reymond : *Physiologie et évolution de l'Amour sexuel à travers les âges et les races humaines ;* Soc. Paris. d'Edition, 5 fr. — Jules Tannery : *Notions de mathématiques ;* Delagrave.

Théatre. — Adolphe Mony : *Etudes dramatiques ;* Plon.

Voyages. — Masson Forestier : *Forêt noire et Alsace ;* Hachette, 4 fr. — Mathilde Serao : *Au pays de Jésus ;* Plon, 3.5o.

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France :* Assemblée générale. — Une lettre de M. André Fontainas. — Casanova. — Paul Gauguin. Conférence, Expositions. — *Connaissance du temps.* — Publications du *Mercure de France.*

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire annuelle le dimanche 29 novembre prochain, au siège social, à cinq heures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR

Rapport du conseil d'administration ;

Rapport du commissaire aux comptes ;

Emploi des bénéfices ;

Nomination d'un administrateur ;

Nomination du ou des Commissaires aux comptes pour l'exercice 1903-1904.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de trois actions au moins ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président du Conseil d'administration,

A. VALLETTE.

§

Une lettre de M. André Fontainas

Paris, 18 octobre 1903.

Mon cher Vallette,

On me fait observer que, au dernier numéro du *Mercure,*

dans mon article sur Bernard Lazare, j'ai parlé par erreur (page 97, ligne 19) de sa collaboration aux *Ecrits pour l'Art*. J'ai fait là une étrange confusion, et tous ceux qui ont suivi, il y a dix ou douze ans, le mouvement littéraire, ont compris que j'ai voulu écrire : *Les Entretiens politiques et littéraires*, dont Lazare fut, en effet, avec MM. Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Paul Adam, un des fondateurs et des principaux collaborateurs.

Insérez, je vous prie, cette rectification, mon cher Vallette, et croyez-moi toujours votre bien amicalement dévoué,

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Casanova. — L'article de M. Arthur Symons, sur les papiers inédits de Casanova, publié dans le dernier numéro du *Mercure*, a provoqué de divers côtés des observations que nous sommes heureux d'enregistrer parce que, outre qu'elles sont justifiées, elles furent courtes et bienveillantes. Mais nous avons été surpris de trouver dans une revue une sorte de notice maladroite fort mal rédigée, sur un ton de persiflage balourd et grossier, ordinairement réservé aux journalistes les plus vulgaires.

M. Symons a été à Dux ; il a longuement examiné les manuscrits laissés par Casanova, et, dans son article, il en énumère quelques-uns, « mais de beaucoup le manuscrit le plus important que j'ai découvert et qu'apparemment je suis le premier à révéler est un *Extrait des chapitres 4 et 5* », dit-il, et jusqu'ici nul n'a prouvé avoir connu cet extrait avant M. Symons, ni avoir publié les curieux fragments qu'il en donne.

Les « Casanovistes » sont nombreux, et depuis une quinzaine d'années on s'est beaucoup occupé de Casanova.

M. Alessandro d'Ancona et M. Octave Uzanne possèdent la copie de tous les papiers qui sont à Dux ; le premier, de tout ce qui est écrit en italien ; le second, de tout ce qui est écrit en français. M. d'Ancona doit publier l'ensemble de ces papiers, et M. Uzanne, qui se propose toujours de tirer parti de la correspondance de Casanova, continuera quelque jour la publication commencée jadis dans *Le Livre*, où fut reproduite la photographie d'un buste de Casanova, par lui-même. Ce buste, qui représente Casanova jeune, fut découvert par hasard au musée du Belvédère, à Vienne, par M. Octave Uzanne.

Dès 1886, M. Gustave Kahn, qui, lui aussi, était allé à Dux, publia dans *La Vogue* quelques-uns des manuscrits examinés

en 1899 par M. Arthur Symons. Dans le tome Ier de *La Vogue*, pages 100 et suiv., parut le *Précis de ma vie*, publié complètement pour la première fois. Tome Ier, p. 144 : *Aux beaux cheveux de Thérèse ;* tome II, p. 144 : *Passe-temps de Jacques Casanova de Seingalt pour le Carnaval de l'an 1792 ;* tome II, p. 164 : *L'Icosameron ;* page 168 : *Essai d'égoïsme ;* tome III : *Le Polémoscope*, pp. 29-36 ; 124-130 ; 247-252 ; 282-288 ; 318-323 ; *Lettre d'Empolème*, pp. 267-281 ; 299-317. Plus, une étude sur Casanova dans la *Revue Indépendante*.

A ce propos, M. Arthur Symons nous écrit de Venise :

« I never saw more than a casual number of *La Vogue*, and I did not know that M. Gustave Kahn had published some of MSS. of Casanova. I am delighted to hear it, and shall try to get the numbers containing them. At the same time, I do not gather from. M. Beaunier's note (*Le Figaro*, 3 octobre) that M. Kahn published or described any of the extracts from letters addressed to Casanova or the other personal memoranda, by which, so far as I know, I have been the first to authenticate various disputed points in connection with the *Memoirs* ».

D'autre part, M. Henri Albert nous signale un ouvrage de Victor Ottmann : *Jakob Casanova von Seingalt, sein Leben und seine Werke ;* Stuttgart, 1900. Privatdruck der *Gesellschaft der Bibliophilen*. C'est une bibliographie fort bien faite des ouvrages de Casanova et de ce qui a été publié sur lui. La bibliographie complète comporte 78 numéros, mais celle du manuscrit n'est pas complète et ne donne que six numéros. M. Henri Albert a rendu compte de ce volume dans le *Mercure de France* de mai 1901.

En Angleterre, M. Havelock Ellis a donné dans *Affirmations* (1897) une admirable étude sur Casanova, et récemment, les éditeurs Chapman and Hall publiaient deux volumes de passages choisis des *Mémoires*, traduits excellemment par une dame qui a préféré garder l'anonyme.

Enfin, M. Pierre Dufay nous a communiqué une brochure de 140 pages dont il a surveillé la réimpression, entreprise par le Dr Guède. La brochure est dédiée à M. Charles Henry, directeur du Laboratoire de Physiologie expérimentaale à la Sorbonne, et elle porte comme titre : A Leonard Snetlage, docteur en droit de l'Université de Gœttingue, Jacques Casanova, docteur en droit de l'Université de Padoue (1797). On la trouve à Paris à la librairie Thomas, 6, place de la Sorbonne, Voici la préface du Dr Guède : « En 1899, la lecture d'articles

sur un des personnages des *Mémoires de Casanova*, que je travaillais depuis nombre d'années, me fit me présenter chez leur signataire, M. Charles Henry, de qui j'étais absolument inconnu. — Après m'avoir mis en mains, comme *casanoviste* ses notes nombreuses et inédites sur le personnage, M. Ch. Henry, que des préoccupations scientifiques entraînaient, alors, dans une autre voie que celle que je suivais, me fit don d'un manuscrit précieux, relié et portant sur son dos :

A LEONARD SNETLAGE, J. CASANOVA.

« C'était la copie exacte, page pour page et ligne pour ligne avec tous les signes accessoires dessinés dans la publication, d'un curieux ouvrage de l'aventurier, que M. Charles Henry avait fait copier à la Bibliothèque de Dresde, et dont il n'existe que cet unique exemplaire.

« J'ai cru devoir ne pas laisser tomber dans l'oubli cette étrange production de l'aventurier, et M. Charles Henry ayant présenté Giacomo sous une forme inattendue : *Casanova ma, thématicien*, révéler aux casanovistes nos frères, la singulière et si riche organisation cérébrale de cet Italien qui se montre, dans les pages qui vont suivre, linguiste et *grammairien français.* »

L'original de la copie de l'exemplaire de Dresde appartient actuellement à M. Pierre Dufay, bibliothécaire de la ville de Blois.

Quand les Casanovistes pourront-ils lire le texte exact des *Mémoires ?* Tant de bonnes volontés pourraient s'unir pour publier enfin les *Mémoires* conformes au manuscrit que détient Herr Brockhaus, de Leipzig. — HENRY-D. DAVRAY.

§

Paul Gauguin. Conférence, Expositions. — Le vendredi 13 novembre prochain, à quatre heures et demie de l'après-midi, Salle des Capucines (39, boulevard des Capucines), conférence de M. Charles Morice : *Le Maître de Tahiti. Paul Gauguin.* Des poèmes de *Noa Noa*, le livre écrit en collaboration par Paul Gauguin et Charles Morice, seront dits par Mme Marie de Nys, du Théâtre Sarah-Bernhardt.

Trois artistes espagnols — MM. Ad. Guiard, de Regoyos, F. Durio — ont pris l'initiative d'organiser à Bilbao une exposition d'œuvres de Paul Gauguin. Elle comportera des peintures, des dessins, des lithographies.

M. Ad. Guiard nous écrit :

« La mort de Paul Gauguin est un malheur pour l'Art. Nous sommes heureux de rendre à ce grand artiste un hommage posthume en témoignant de notre admiration pour lui devant nos compatriotes, en nous efforçant d'élargir le cercle de ceux qui doivent l'aimer. — Tentative peut-être curieuse dans un pays jusqu'ici presque indifférent aux choses de l'art. »

D'autre part, nous apprenons qu'au Salon d'Automne un certain nombre d'œuvres de Gauguin seront exposées. C'est l'excellent peintre Charles Guérin qui s'est chargé de les grouper.

Rappelons aussi l'important ensemble qu'on pourra voir dès le 10 novembre dans les Galeries Vollard, rue Laffitte — et annonçons enfin qu'à Bruxelles M. Octave Maus se propose de faire une large place à Gauguin dans le prochain Salon de la Libre Esthétique.

§

« **Connaissance du Temps** » est le titre d'un opuscule de cinquante pages environ que M. Paul Claudel va prochainement faire imprimer à Foutchéou. Les personnes que ce livre intéresserait sont priées d'adresser leurs demandes à l'auteur, à Foutchéou (Chine).

§

Publications du « Mercure de France » :

Mélanges posthumes de Jules Laforgue (*Pensées et Paradoxes. Pierrot fumiste. Notes sur la Femme. L'Art impressionniste. L'Art en Allemagne. Lettres*). Portrait de Jules Laforgue par Théo van Rysselberghe, 3 fr. 50.

L'Amour et M. Lewisham, roman de H.-G. Wells, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 3 fr. 50.

Les Liaisons dangereuses, de Laclos, édition collationnée sur le manuscrit original, suivie d'une notice, de variantes et de lettres inédites, ornée d'une reproduction en héliogravure du portrait de Laclos par Boilly, 3 fr. 50.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

LETTRES INÉDITES
DE CHATEAUBRIAND

—

Je cherche à réunir la Correspondance de l'écrivain homme politique.

Au point de vue historique, ce serait un document préférable aux *Mémoires d'outre-tombe.*

Au point de vue esthétique, je ne veux point comparer aux lamentations sur sa vie des feuillets épars, écrits dans l'action et sans désir de publicité ; mais, par exemple, on peut retrouver dans certaines pages suivantes le coup d'archet du dangereux séducteur. Et d'ailleurs Chateaubriand, qu'Albalat n'éduqua point, se conformait aux lois vitales de conservation dans l'être, il n'avait point un style pour correspondance, un autre pour l'imprimatur. Et non plus il ne changeait de pensée. C'était à voir chaque jour de nouvelles formes le même cri de l'éternel ennui, la même prévision de la dispersion fatale. Le susnommé professeur d'éloquence verrait peut-être là un procédé, car, même dans de courts billets, que Chateaubriand, pour se conformer à la division des genres, devrait écrire suivant un mode commercial, ce penseur gendelettre sort du sujet et revient à ses plus chères variations. Soyons indulgent. Sachons tirer de ces trop courtes pages une nouvelle sensation. Quand bien même il y aurait là du métier, et plus encore, le résultat ne change pas, si nos nerfs sont,

ce jour-là, capables de monter les mêmes gammes.

Une édition générale de la Correspondance ne peut paraître avant longtemps, aussi je crois devoir donner dès aujourd'hui les lettres inédites. Je ferai de même pour celles parues dans les journaux et non réimprimées. Je ne veux d'ailleurs point m'avancer outre mesure pour les lettres que je dis inédites : il est fort possible qu'imprimées déjà elles m'aient échappé, je suis loin d'avoir dépouillé toute l'indigeste littérature qu'il me faudra absorber avant d'oser présenter une édition consciencieusement établie.

Je demande à ceux qui auront déjà vu ces lettres de me dire où. De même, toute personne possédant ou connaissant une lettre de Chateaubriand, qui voudra bien me la communiquer ou me l'indiquer, me rendra un grand service.

Que l'on me permette d'adresser ici les plus sincères remercîments aux collectionneurs généreux qui ont bien voulu m'autoriser à publier ces lettres.

LOUIS THOMAS.

I

11 mai 1807.

A LA MARQUISE DE PASTORET

Cette lettre est adressée à Adélaïde-Anne-Louise Piscatory, marquise de Pastoret (1765-1843), femme de Monsieur le chancelier, et mère de Amédée David (nous donnons plus loin une lettre à celui-ci), la créatrice des salles d'asile.

Cette lettre faisait partie des correspondances de la famille de Pastoret, dispersées à la mort de la marquise du Plessis-Bellière, leur héritière[1]. C'est, on le verra par le texte, pendant le retour du voyage en Orient, après Grenade et Mme de Mouchy, que Chateaubriand écrit cet abrégé avant la lettre de l'Itinéraire.

« Pau, le 11 mai 1807.

Je ne sais, Madame, si vous vous rappelez que

(1) Le deuxième marquis les avait fait réunir en volumes, reliés en cuir rouge et à ses armes.

vous m'avez fait promettre de vous écrire. Je crains d'avoir trop de mémoire, et de vous importuner aujourd'hui pour remplir une parole dont vous ne vous souciez plus. Vous verrez par la date de ma lettre que je suis en France, et dans la patrie d'Henri IV ; cela convient assez à un *chevalier* qui arrive de la *Palestine*. J'ai été, Madame, au moment de ne plus vous revoir, de ne plus aller le matin vous conter longuement des choses qui vous ennuyent, et vous montrer des peines d'esprit et de cœur que vous écoutez avec tant d'indulgence. Les Arabes et la mer ont pensé vous faire justice. Je n'ai jamais été si maltraité dans mes voyages, mais aussi j'ai vu les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis et de Carthage. Si j'étois resté sur la place Louis XV je serois un peu plus vieux, et je saurois un peu moins. Jérusalem, le Jourdain et la Mer-Morte m'ont surtout singulièrement frappé : C'est partout la grandeur, la solitude, la simplicité et l'épouvantement de la Bible. Je connois maintenant le secret des douleurs de Jérémie, j'ai vû les lieux où il a chanté.

Je crois, Madame, que vous me trouverez un peu changé : Dix mois de fatigues et de périls, la vue des plus grandes ruines de la terre, le soleil de l'orient, le sérieux des peuples que j'ai fréquenté, toutes ces causes ont pesé sur mon esprit, et je me sens naturellement plus grave et plus triste. Si vous m'aviez vu dans mon costume Turc, vous m'eûssiez pris pour quelque visir disgracié. Eh! Madame, quel sujet encore de reflexions, que l'affreuse Tyrannie, que la misère épouvantable dont j'ai été le témoin! je conseille à ceux qui prêchent le gouvernement absolu, d'aller faire un tour en Turquie: des provinces désertes, des peuples consternés, la

stupeur de l'esclavage, la brutalité du pouvoir, voila les admirables effets du gouvernement absolu et de l'empire militaire : la Turquie offre tous les vices et toutes les faiblesses du Bas-Empire, non corrigés par une religion humaine [1] et calme, mais augmentés par une religion sanguinaire et passionnée.

J'ai vu en Espagne les ruines de Grenade, qui sont un véritable enchantement, l'Alhambra est un palais des fées; c'est une chose dont je n'avois aucune idée, et qui n'existe que dans ce coin du monde. Au reste les mœurs espagnoles m'ont peu frappé, parce que je venois de Barbarie [2], j'avois vû chez les Maures les usages dont ceux de l'Espagne ne sont que la dégénération.

Je ne sais, Madame, ce que je trouverai à Paris, car j'ai manqué mes lettres à Madrid [3]. Si j'en crois quelques bruits qui sont parvenus jusqu'à moi, j'aurai à me plaindre de quelques amis; il semble qu'on a abusé de ma confiance. Le bruit de ma mort, assez généralement répandu, aura sans doute encouragé les douleurs vraies ou fausses, les propos plus ou moins inconsidérés. J'arrivois charmé du voyage que j'avois fait, plein d'envie de revoir mes pénates et d'embrasser mes amis; mais j'avoue que j'ai été glacé par les nouvelles; loin de désirer maintenant de retrouver mes foyers, je trouve que j'avance trop vite, je prolonge exprès mon voyage, je vais courir dans les Pyrénées, et peut-être même rentrerai-je en Espagne par la Catalogne ou la Navarre [4]. Vous, Madame, vous serez-vous rangée au nombre de mes ennemis? Oh! non, vous êtes trop bonne et trop indulgente.

(1) *pure* barré.
(2) Au-dessous, surchargé par *de Barbarie : de pays barbare;*
(3) *et je n'ai* [2 mots illisibles] [*conserve*] *d'espérance*, mots barrés.
(4) *ou la Navarre*, mots ajoutés d'une autre encre, mais par Ch.

N'est-il pas extraordinaire que, tandis que les étrangers me comblent partout d'amitiés et de politesses, les gens qui prétendent m'aimer soient les seuls qui me fassent du mal ? Il n'y a qu'un parti à prendre ; c'est de vivre dans la solitude, et de renoncer à des liaisons que j'ai eu la faiblesse de renouer, lorsqu'elles étoient déjà rompues.

Vous avez vû sans doute le bon Joubert. C'est celui-là que je brûle d'embrasser. Je voudrois qu'il fût à Villeneuve, car j'irois m'y ensevelir avec lui. Je lui ai écrit ; il devoit me repondre à Madrid, mais j'ai passé si rapidement cette ville, que ses lettres y seront arrivées après moi. Si vous vouliez, Madame, me faire le plaisir de m'adresser un petit mot poste restante *à Tours* vous me rendriez le plus heureux des hommes. Voilà ce que c'est que les voyageurs ; le papier leur manque plutôt que l'envie de bavarder. Excusez, Madame, le long griffonage : il y a si long temps que je n'avois causé avec vous, que je ne puis me résoudre à vous quitter.

Mille tendres et respectueux hommages [1].»

Un paraphe comme signature.

II

27 mars 1822.

A MADAME DE GENLIS

Chateaubriand, nommé ambassadeur à Londres, le 9 janvier 1822, ne partit pour son poste que le 2 avril. Période de demandes. Voici une réponse à l'éternelle quémandeuse, Mme de Genlis. Chateaubriand se montra toujours assez aimable, légèrement pince sans rire dans ses rapports avec la singulière personne.

« 27 mars 1822.

J'ai été réduit, Madame, à refuser une multitude

(1) Lettre autographe, appartient à M. Voisin.

de personnes qui se sont adressées à moi, pour obtenir ce que vous demandez. Mais il n'y a rien que je ne fasse pour Madame de Genlis. Je désire seulement que la caisse ne soit pas trop grande ; il faut qu'elle soit toute prête à être expédiée ; elle ne doit porter que mon adresse : je dois aussi avoir la note fidèle et exacte de ce qu'elle contient ; enfin il faut qu'on ait la bonté de la faire réclamer chez moi à Londres. J'oubliois de dire qu'elle doit porter une marque particulière, pour qu'on puisse la reconnoitre.

Mille pardons, Madame, de tous ces détails, j'écris à la hâte ces deux mots que vous aurez de la peine à lire. Je serai certainement très inutile en Angleterre à Madame —; mais dans tous les cas, je m'empresserai d'aller lui offrir mes hommages et mes services.

Recevez, Madame, je vous prie, mon tribut accoutumé d'admiration.

CHATEAUBRIAND [1]. »

III

17 mars 1823.

A MONSIEUR THÉODORE PITRAT

Nous ne connaissons sur Théodore Pitrat que cette lettre de Chateaubriand, alors ministre des affaires étrangères. Certains y verraient une réponse à un monomane de la persécution.

MINISTÈRE [2]
DES
AFFAIRES ÉTRANGÈRES

CABINET.

« 17 mars 1823.

Je viens de recevoir, Monsieur, une lettre de M. le

(1) Lettre autographe de la collection de Monsieur le comte Allard du Chollet.
(2) Entête imprimée.

duc de Doudeauville [1] qui m'informe que, suivant votre demande, il vient d'écrire au Directeur de la Poste de Lyon pour lui recommander expressement d'avoir pour vous tous les égards compatibles avec le bien du service. J'espère que la recommandation de M. le Directeur général fera cesser tous les inconvénients dont vous vous plaigniez.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

CHATEAUBRIAND [2].

M. Théodore Pitrat, rédacteur de la Gazette Universelle de Lyon [3]. »

IV

15 septembre 1826.

[A UNE DAME PEINTRE.]

« 15 septembre 1826.

Je ne doutois nullement, madame, de votre talent; et les deux portraits que vous avez bien voulu m'envoyer en sont une nouvelle preuve. Je suis toujours bien reconnoissant de vos bontés, et j'irai un de ces jours me mettre à vos ordres.

Agréez, Madame, mes remerciements empressés et mes hommages.

CH. [4] »

V

28 mai 1832.

A MONSIEUR ARMAND LECHEVALLIER

Après la chute du ministère de Villèle, on ne sut que

(1) Le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville, directeur général des Postes.
(2) La signature seule est autographe.
(3) De la collection de Monsieur le comte Allard du Chollet.
(4) De la collection de Monsieur Gustave Lantz.

faire de Chateaubriand. Il venait de tomber le géant gascon, on lui devait bien quelque chose, mais on craignait sa supériorité, et surtout la conscience qu'il en avait. On ne le nomma point ministre, ce qu'il voulait. On le contenta avec l'ambassade de Rome. Les négociations durèrent 5 mois (janvier-mai 1828) [1]. Un jeune homme (tel Chénedollé en 1804) eut vent de la chose ; il écrivit à Chateaubriant au moment où on tâtait le terrain au sujet de l'ambassade. Voici la réponse :

« Paris, ce 18 mai 1828.

« J'aurais, Monsieur, répondu sur le champ à votre lettre, si je n'avais été accablé d'affaires dans ces derniers jours. Je ne sais encore si j'irai à Rome [2], mais si j'y vais, je n'ai malheureusement aucune place dont je puisse disposer. Un ministre peut beaucoup de choses, un ambassadeur ne peut rien, ou presque rien, et d'ailleurs l'impossibilité où je suis de satisfaire aux demandes que l'on veut bien m'adresser, m'a fait prendre la résolution de rester isolé, comme je suis, pour ne blesser personne. Les titres de votre famille et le caractère de votre lettre, vous donnent des droits, Monsieur, auprès de tout homme d'honneur qui aurait plus de crédit que moi. Croyez, Monsieur, je vous prie, à tout le plaisir que j'aurais à vous être utile, si cela était en mon pouvoir.

J'ai l'honneur de vous offrir, Monsieur, avec mes sincères regrets, l'assurance de ma considération distinguée.

CHATEAUBRIAND [3]. »

(1) Cf. *Mémoires d'Outre-Tombe* (éd. Biré, 3e partie, fin du livre X).

(2) Chateaubriand fut nommé le 31 mai.

(3) Lettre autographe de la collection de M. Victor Deséglise.

Suscription : *M. Armand Lechevallier,*
chez M^me^ V^ve^ Thiboust,
Place Rogale n° 2
à Saint-Cloud.

Au bas de cette lettre le destinataire a écrit : « Je réponds pour exprimer le sentiment de reconnaissance dont me pénètre cette lettre et m'engage à ne jamais chercher à m'en faire un titre auprès du grand homme qui l'a écrite. »

VI

22 décembre 1828.

AU COMTE LOZZANO ARGOLI

Le *Moniteur universel* du 3 février 1829 donne la note suivante :

« La Notizie del Giorno publie, en date du 22 janvier, « une lettre de M. le vicomte de Chateaubriand, ambas- « sadeur de S. M. le Roi de France près le Saint-Siège, « accompagnée d'un don de 1000 f. pour le monument que « l'on érige actuellement au Tasse .

« Cette lettre, adressée au comte Lozzano Argoli, est « ainsi conçue : »

« Rome, 22 décembre 1828.

M. le comte, le génie est de tous les pays ; si l'Italie se glorifie d'avoir donné naissance au Tasse, la France n'a pas une moindre admiration pour l'auteur de la *Jérusalem délivrée*. J'ai l'honneur, M. le comte, de vous envoyer la somme de mille francs, prix de ma souscription au monument qui doit être élevé à la mémoire de ce grand homme.

J'ai l'honneur, etc.

Vicomte CHATEAUBRIAND. »

VII

30 décembre 1828.

[A UN MEMBRE DU PARLEMENT] [1]

« Rome, ce 30 décembre 1828.

Je vous remercie, Monsieur, de votre aimable lettre, j'ai écrit de retirer Moyse: non qu'applaudi ou sifflé, il influât en aucune manière sur ma vie politique qui est finie, mais parce que mes amis paroissent craindre le contre coup d'un accident littéraire sur leur propre destinée : il est tout simple que je leur sacrifie une fantaisie de vieillard, une dernière tentation d'un homme qui radote. Je ne sais, Monsieur, ce qui arrivera en France : je sais seulement que ce sont les hommes de votre âge et de votre mérite qui doivent parvenir aux affaires : les hommes de ma génération sont de véritables obstacles au bien, et ils doivent se retirer; quant à moi, mon parti est bien pris. Le temps vient de me compter encore une année sur les ruines assis, il ne peut continuer cette munificence. Je n'y ai plus de droits; enfin je m'arrange pour le moment prochain: des voyageurs de profession sont toujours prêts à partir.

Je vois dans les journaux, Monsieur, le récit de vos brillantes séances, il me semble que je vous écoute encore et que je mêle mes applaudissements à ceux de la foule. Je suis bien touché de ce que vous me dites de M. Thierry, et encore plus de quelques mots tracés pour moi sur la première page des *Lettres sur l'histoire de France :* s'ils étaient de la main de l'illustre aveugle [;] [2] ils me laisse-

(1) Sans doute de la Chambre des pairs. Chateaubriand dit : « *Il me semble que je vous écoute encore.* »

(2) Ch. me..; le sens exige,

roient de l'espérance ; je vais lui écrire. Mme Arago est une femme étonnante; je voudrois qu'elle fût aussi lasse que je suis fatigué des mers de l'Italie, et qu'elle rentrât dans sa solitude quand je rentrerai dans la mienne. J'ai écrit à l'excellent Ag[ ][1] [2]. Bonne année, Monsieur; conservez ce que vous avez : gloire, espérance et jeunesse. Si je vous disois que ces trois choses me manquent, votre courtoiserie vous obligeroit à soutenir que j'ai la première : je ne le crois pas, mais, quand cela seroit, sans les deux autres la première n'est rien.

Admiration et dévouement.

CHATEAUBRIAND [3]. »

VIII

25 juin 1829.

A MONSIEUR AMÉDÉE POMMIER

Nous ne savons de quelle pétition Chateaubriand parle à Victor-Louis-Amédée Pommier (1804-1877), poète romantique, puis didactique et philosophique, toujours facilement médiocre.

« Paris, le 25 juin 1829.

Je désire beaucoup, Monsieur, que l'apostille que j'ai mise à la marge de votre modeste petition puisse vous être bonne à quelque chose. Mais j'en doute. Du moins, Monsieur, vous y verrez la preuve du dévouement que je me fais gloire de professer pour tous les hommes qui cultivent les lettres avec talent, dans un esprit d'ordre et d'utilité publique.

J'ai l'honneur de vous offrir, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

CHATEAUBRIAND [4]. »

(1) Deux ou trois lettres illisibles.
(2) Un intervalle de quelques millimètres.
(3) Lettre autographe de la collection de M. le comte Allard du Chollet.
(4) Des collections de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

IX

[Novembre 1829.]

AU MARQUIS DE FORTIA D'URBAN

Le Moniteur Universel du 4 décembre 1829 publie la note suivante :

« Une nouvelle édition des *Œuvres de Chateau-*
« *briand* vient de paraître dans le format in-12, publiée
« et annotée par un savant estimable, M. le marquis de
« Fortia d'Urban. M. de Chateaubriand, qui semble
« avoir pris cette publication sous son patronage, a cru
« devoir exprimer sa reconnaissance à M. le marquis de
« Fortia, et lui a adressé la lettre suivante, très-flat-
« teuse pour l'éditeur, et d'un favorable augure pour
« cette publication :

« Monsieur le marquis,

Ce m'est un grand honneur que vous ayez songé à vous occuper de mes ouvrages. Un homme de votre mérite, qui consent à sacrifier ainsi une partie de son temps et de sa fortune, donne un rare exemple de générosité et de dévouement aux lettres. C'est en vous-même, M. le marquis, que vous prendrez vos directions; votre profonde connaissance des langues et des auteurs vous aura fait voir que les citations sont presque partout misérablement mutilées. Tout ce que vous ferez sera bien; je ne puis être que plein de gratitude des soins que vous voulez bien vous donner.

Agréez, je vous prie, l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le marquis,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND. »

X

19 juin 1832.

AU RÉDACTEUR DE « LA QUOTIDIENNE »

Monsieur Biré (*Les Dernières années de Chateaubriand*, p. 128) publie une lettre du 18 juin 1832, à Bertin, rédacteur du *Journal des Débats*. Cette lettre fut imprimée dans *la Quotidienne*, le 20 juin 1832, précédée de la lettre suivante (que M. Biré ne donne pas) :

« Préfecture de police, ce 10 juin 1832.

A Monsieur le rédacteur de *la Quotidienne*.

Monsieur,

J'avais adressé d'abord la lettre suivante à mon vieil ami M. Bertin l'aîné. Je la lui ai fait redemander, pensant qu'elle pouvait contrarier quelques opinions qui malheureusement nous séparent.

J'ai recours, Monsieur, à votre bienveillance accoutumée, et je vous prie de publier demain cette lettre dans votre journal : elle explique clairement une position qu'une partie du public paraît n'avoir pas bien comprise, si j'en juge par les articles insérés dans divers journaux.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une considération très distinguée,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND. »

XI

22 mars 1833.

A ARMAND CARREL, RÉDACTEUR DU « NATIONAL »

Le 23 mars 1833, *le National* publiait une lettre de

Chateaubriand à Armand Carrel. M. Biré (*Les Dernières années de Chateaubriand*, page 170) la réimprime. Il omet le post-scriptum suivant :

« Lorsqu'à la formation du ministère Polignac je donnai ma démission de l'ambassade de Rome[1], je fus embarrassé pour une somme de 10 mille francs, je ne la trouvai que dans la caisse de M. Lafitte : c'est bien le moins que je paie une faible partie de l'intérêt d'une somme que j'ai rendue, et qui me fut prêtée sans intérêt. Je m'empresse, Monsieur, de vous envoyer 100 francs pour la souscription en faveur de M. Lafitte[2]. »

XII

29 juin 1841.

A MONSIEUR DE CANDOLLE

Chateaubriand allait assez souvent à Genève après 1830. Voici un billet pendant un de ces séjours.

« Genève, 29 juin, 1841.

Il n'y a point, Monsieur, de vœux que nous ne fussions prêts à rompre pour avoir le plaisir de passer une soirée avec vous, si nous n'étions arrêtés par un obstacle invincible, la santé de Mde de Chateaubriand. Mde Ch. ne peut jamais être assez sûre d'elle même pour oser prendre un engagement 24 heures d'avance. Moi, Monsieur, je suis reconnu pour un tel sauvage, qu'on m'abandonne à ma solitude. Agréez donc, je vous prie, nos rai-

(1) Le ministère de Polignac fut formé le 9 août 1829. Chateaubriand déposa sa démission « aux pieds du roi » le 30 août, en audience particulière.

(2) Souscription ouverte à la suite de la déconfiture de Lafitte, qui avait dû vendre ses propriétés et son hôtel.

sons qui ne sont pas de vaines excuses, mais de véritables regrets.

Votre très dévoué et sincère admirateur.

CHATEAUBRIAND. »

XIII

24 juillet 1841.

AU MARQUIS DE PASTORET

La date de la lettre nous indique qu'il s'agit de Amédée-David, fils de « Monsieur le chancelier ». Comme, dans ses *Mémoires*, Chateaubriand ne s'occupe que de celui-ci, la confusion pourrait être facile.

« Je voulais, Monsieur le Marquis, vous écrire hier au soir, mais je n'avais pas ma main : elle vous porte elle même ce matin ce petit billet. Vous avez fait merveille ; votre nom a été reçu avec acclamation ; M. le Duc de Noailles, dont l'adhésion a été aussi annoncée par moi en disant que malheureusement il n'étoit pas à Paris, a fait pareillement grand plaisir à tout le monde. Vous avez été nommé à l'instant Membre du Comité examinateur et provisoire pour les royalistes avec M. le Duc de Valmy et M. Berryer ; j'ai accepté pour être avec vous, au début, la Presidence de cette Commission, en annonçant que je demanderois un congé pour aller aux Eaux par l'ordre des médecins. Tout s'est passé rapidement, d'une manière calme et modérée. Notre première séance aura lieu mardi prochain à deux heures précises de l'après-midi, chez Mr Mauguin, rue Gaillon, N° 13. Dieu et votre sagesse, Monsieur le Marquis, feront le reste. Tout malade que je suis, j'essayerai de vous voir avant mardi.

(1) Lettre autographe de la collection de M. le comte Allard du Chollet.

Un million de compliments empressés.

CHATEAUBRIAND [1].

Samedi, 24 juillet 1841 [2]. »

Suscription : *Monsieur*
Monsieur le marquis de Pastoret
Place Louis XV. 6.

XIV

AU GÉNÉRAL VICOMTE DONNADIEU

Cette lettre est postérieure au 12 mai 1816, date à laquelle Donnadieu fut nommé vicomte.

« Samedi 24.

Je ne suis plus rien, ne veux me mêler de rien, mon cher général. Mourir au soleil dans quelque coin du monde, voilà toute mon affaire à présent.

Je vous écouterai toujours avec grand plaisir, et suis toujours seul. Je sors pour une promenade quelques heures tous les jours à midi, à vous [3]. »

Suscription : *Monsieur*
Monsieur le vicomte Donnadieu [4].

(1) La signature seule est autographe.
(2) De la collection de M. le comte Allard du Chollet.
(3) Lettre autographe de la collection de M. le comte Allard du Chollet.
(4) La suscription n'est pas autographe, mais est bien de la même époque que la lettre.

L'ESPRIT DE L'ARGOT

Pas plus dans la classe des argotiers que dans n'importe quel groupe humain, les individus n'offrent des ressemblances assez nombreuses et assez parfaites pour qu'on y trouve un type qui représente tous les autres d'une façon complète et qui ne soit pas une abstraction comme le héros d'une œuvre classique.

Oiseaux sur la branche venus de tous les coins du pays, quelques étrangers, espèces de dark-horses, dits *mistiches*, nationaux métisés et, par un jeu de mot significatif, *mistiques*, ils se rencontrent au hasard de leur vol vagabond, se reconnaissent, sympathisent par la communauté des besoins, des mœurs et des dangers, et apprennent l'un de l'autre les expressions qui désignent un fond d'idées commun à tous. Ils sont tous *pègres*, se débattant dans la misère comme l'oiseau pris à la tenderie, dans la glu. Leur *pégrenne* leur suggère l'idée de *pégrer*, de *chouer*, d'*affûter*, de voler les autres, les patauds, les *pantes*, les gogos de bourgeois, et ils adoptent le nom de *poix*, pipeurs, voleurs. Ainsi une autre catégorie, se souvenant des ravages d'un fleuve débordé et des épaves dont il couvre ses rives, s'appelle *ravageurs*, voleurs de linge sur les bateaux-lavoirs, tant est puissante sur des esprits faibles et portés au mal la suggestion des mots et des images de ruse et de destruction.

Rôdeurs, batteurs d'estrade, mendiants, fourbes, voleurs, assassins, tous les professionnels du parasitisme, du délit et du crime, tous ceux qui acceptent le nom de *gueux* que la société leur donne et que la *haute pègre* et les *rastas*, leurs émules, n'acceptent pas, tous se ressemblent par la défiance qu'ils inspirent. Cependant, dès qu'une inscription sur le mur d'une prison, un mémoire, un aveu permet de regarder au fond des cœurs, on s'aperçoit que la dépravation y a fait souvent des progrès inégaux, le remplit de regret et le fait aspirer au retour.

Le vocabulaire témoigne de diversités d'un autre ordre. Tel *file la comète*, son étoile de malheur, son mauvais coton, sa triste et dure tâche journalière, sa quenouille embrouillée ; l'autre *balance sa trique*, cesse d'être vagabond, étant las de traîner son bâton de voyage, et se fait voleur sédentaire ; un troisième reste un manœuvre ne sachant faire que la grosse besogne du métier : c'est le *pègre à marteau*, risée du rastaquouère, encore un qui s'inspire de sa *panne*, de ses vêtements râpés, son cuir ratissé, pour se mettre à tondre la laine sur le dos de ceux qui lui accordent l'hospitalité ou la confiance.

L'argot n'a pas de nom, lui, pour l'adepte qui fait fortune. Cet être n'existe pas dans ses rangs.

L'homme est par nature un être « merveilleusement ondoyant et divers ». Devenu argotier il porte encore la marque de l'espèce. Ses désirs restent mobiles ; son cœur doute, inquiet ; son attention se déplace, au hasard des rencontres du chemin.

L'argot, le langage, offre un accord de parties et un ensemble plus saisissable, car bien qu'il évolue comme l'esprit dont il est le porte-parole, il

est moins mobile et changeant que l'argotier et s'objective plus facilement. Cependant qui oserait dire : voilà l'âme de l'argotier, voilà son image dans sa parole ! De ce faisceau d'idées, aucun des adeptes ne possède, ne pratique un nombre égal ni de la même manière; au reste, comme il sait le français et raisonne d'après la syntaxe de sa langue maternelle, il ne saurait s'empêcher de trouver dans le sens de ses vocables et sa logique un correctif plus ou moins efficace pour ses idées et ses synthèses.

Le caractère le plus général des vocables de l'argot est leur vulgarité qui est native. Ils sont empruntés aux patois des pays de France les plus divers et n'ont pas reçu le poli qu'auraient pu leur donner les progrès du classicisme et des mœurs. Tout au contraire, non content de les savoir presque ignorés, il leur fait subir des altérations de forme et de sens, bâtardes et adventices les unes et les autres, tant est impérieux chez lui le besoin de cacher sa pensée. Les idées qu'il emprunte au français il les traduit en ses vocables en leur associant un sens pervers, ou répondant à quelque événement d'une vie coupable. Ainsi, une *gerbe* prend le sens d'année de prison, le campagnard comptant par récoltes. Tel est aussi le sens adventice de *berge*, forme patoise de virga, verge, la jeune pousse de l'année, mot suggéré par le son de gerbe; tel encore celui de *brisque*, la nouvelle fourche de l'arbre, en vieux français, brisket. Pour dire pistolet il choisit le synonyme *pitroux*, qui cache le sens vulgaire de péter sous une assonnance à pitre, pétrus, pétrousquin, — ou bien *bayafe*, en argot anglais barking iron, fer aboyeur, parce que le bruit paf ! lui rappelle la voix du chien

consignée dans l'onomatopée hollandaise baf, de baff-en, son qui est dans son oreille bien qu'il ne le transporte pas dans son langage. *Biffer* échange sa signification ordinaire pour manger, à la suite des métamorphoses successives de *friper*, nettoyer son assiette avec les doigts ou avec la langue, devenu biffrer, bâfrer, *effacer un plat*. Le nom de la soupe même, il le remplace, soit par habitude de rechercher la métaphore nouvelle, soit que la clarté des mots les lui rende suspects quand même : c'est de la *jaffe*, de la *jaffle*, par association avec jabot, gavion. Prendre de la nourriture devient *morfier*, soit, d'après la série d'associations argotiques : affûter ses molaires, repiquer les meules du moulin, comme on passe sur la meule pour l'émoudre le mortfil, la tranche usée du couteau. Une lime, c'est plus compromettant : il cache ce sens sous le nom *pate*, métaphore qui suggère l'action de râper, ratisser, rafler, commune à tous deux. Ce que le peuple appelait la clef du Roy, soit la sommation d'ouvrir et de laisser passer sa justice, devient en langage picaresque la *pince-Monseigneur*, la clef du Roy mineur, le *dauphin*, le *daufe*, le *cadet* et le *bibi*, mot qui désigne l'enfant destiné au trône, vu la preuve de son sexe. Le couteau aux menaçantes lueurs se dissimule sous le mot *lingue*, *lingre*, par association de langue avec lame.

L'argotier choisit consciencieusement ses métaphores : rien, dans la formation de ses vocables qu'il ne glane quelque part dans la langue et qui ne soit calculé pour rendre son expression méconnaissable. Il y réussit et ne l'ignore pas : *rouscailler bigorre ou bigorne* a pour lui le sens de parler l'argot, le langage biscornu, de faire jouer la loque rouge, la lan-

gue de l'argotier. Comme c'est le propre des noms métaphoriques de mettre l'esprit sur la trace d'autres et de le promener de figure en figure, les synonymes vont augmentant en nombre. Il y en a des douzaines pour désigner la police, tromper, dénoncer, voler : ils servent de poternes à la pensée traquée et rappellent les issues du terrier que le renard et le rat multiplient par instinct.

Mercure, guide des voleurs et des ombres, génie dont l'astre apparaît au soir tantôt avant, tantôt après le coucher du soleil, ou Laverna, déesse des larrons, celle qu'ils imploraient du temps d'Horace,

..... *Pulchra Laverna,*
Da mihi fallere, da sanctum justumque videri, —

s'ils avaient eu des oracles, n'auraient pas entortillé le sens de leur parole dans des expressions plus équivoques. Le crépuscule des Dieux est une fable. Mercure apparaît toujours le soir à l'horizon appelant ses bandes et Laverne ne cesse de recevoir leurs dévotes confidences.

Il semblerait inutile que l'argotier s'ingénie pour appeler un chat *greffier* ou un *estaffier*, parce qu'en égriffant il donne des estafilades, une poule une *estable*, une *estaphle*, parce qu'elle gratte la terre, un *capon*, un écrivain public, un gratteur de papier. Non pas! Tout menace de le trahir; il ne se trouve pas rassuré en cachant les seules idées de fourberie, de vol, de guet-apens, d'attaque, d'assassinat, il veut en dissimuler les abords, il faut qu'il bouche tous les trous, toutes les perspectives qui aboutissent aux dangereuses pensées du fond. Il faut masquer l'ouvrage central aux murs aveugles. L'argotier a commencé par l'équivoque et son obscurité tutélaire : il faut qu'elle

s'étende et mette à couvert toutes les opérations de son esprit; c'est l'ordre franc et naturel des choses droites de conduire de clarté en clarté, de se prêter mutuellement la lumière : il faut qu'il l'imite dans le sens inverse. Sa logique à lui est d'éteindre tous les feux, de les remplacer par une lumière équivoque où s'éclipse le sens des mots français que le génie national a voulu clair, franc et bon.

Ecrire une psychologie de l'argot et mettre en œuvre l'appareil philosophique de classifications de ses idées serait un essai oiseux.

Le mal n'est pas un principe absolu chez l'argotier et n'est pas davantage une base naturelle. C'est une contingence, produit de l'antagonisme entre le pauvre devenu vicieux et le riche avare et bouché, semeur de révoltes, — de ce « something rotten in the state of Denmark » qui n'est pas un état nécessaire. Les idées de l'argotier sont des essais de négation s'inspirant de l'affolement où le met sa misère, de l'envie, plus pauvre que la pauvreté, passion de ceux qui se sentent impuissants à se procurer les avantages dont d'autres jouissent, et qui deviennent félons. Pour les exprimer il emploie la gouaillerie, l'ironie, l'expression cynique qui irritent sa douleur, sans l'apaiser, sans le convaincre, vaines métaphores qui ne changent ni sa situation ni l'état naturel des choses. Diogène se moquait du luxe : l'argotier l'envie. Il n'ambitionne pas le martyre de la pauvreté; chez Lazare, elle appelait une expression d'extase sur la figure et la faisait rayonner de l'espoir d'une compensation céleste; dans la sienne, elle fait monter le rouge fiévreux de la colère, ou bien sa haine du riche la décolore en une pâleur sinistre. Ceux qui n'avaient ni feu ni lieu ni vêtement convenables, ni

pain, ni moyens et qui v aguaient autour de demeures fortunées, on les appelait *gueux*, gous en provençal, chiens errants, maigres, rogneux, à la recherche d'un os.

Cependant, le type le plus accompli et le plus déplorable des déshérités était le lépreux. Il devint la définition même de la misère. Son nom était miseau, misellus. Le ciel semblait avoir conjuré sa perte : on le disait frappé du mal an, astru; il avait le *bicêtre* comme celui qui, naissant dans une année bissextile, se trouve voué aux malheurs. La société l'exilait; l'Eglise ne lui fermait pas la communion des fidèles, mais le parquait dans un coin perdu de la maison de Dieu. Une fièvre incessante brûlait et appauvrissait son sang, fouettait des passions qui le menaient rapidement à l'idiotie et l'inconscience. Il devint mendiant, voleur, assassin. Son souvenir se perpétue dans l'argot par le mot *cagou*, nom du lieutenant du grand *coesre*, soit le *coire*, le corbeau en patois, chef des voleurs, et du lépreux lui-même, et qui reproduit le son du dégoût. Le français a conservé une foule de mots qui le rappellent : *malandrin*, gueux affligé du mal Ladre ou de Saint-Lazare, *malandres*, *malingre*, *malingreux*, variante de malandreux, *ladre*, avare, se privant comme un pauvre, *malotru*, pour malastru, *cagou*, individu qui vit d'une manière mesquine et retirée, *cagot*, celui qui pratique une dévotion hypocrite, comme le lépreux pour s'attirer l'aumône, *cousins de Bretagne*, nom qu'on donnait dans le Centre de la France aux ladres : forcés de se marier entre eux, ils étaient tous unis par quelque lien de parenté.

Ce triste clan fut renforcé par d'autres infortunés : des pieds-bots, des éclopés, dits *piètres*, des

culs-de-jatte, des avortons, des idiots, des *saboulleux* vrais et faux, battant la *digue digue* avec leurs pieds sabotés, tous ceux dont l'imagination peuple une Cour de miracles. Souvent on les confondait avec les *Cagots*, « caste méprisée et proscrite », selon Boiste, « caste d'individus difformes et estropiés, plongés dans la misère », selon Raymond.

La *droguerie*, qui était, au début, le mensonge hardi du charlatan, vendeur de drogues, d'herbes médicinales séchées, se multiplia, par la suite, et produisit des variétés nombreuses. Elle fut cultivée par les *Mercandiers*, les *Mercelots* les *Coesmes* (camelots), les *Coquillards*, faux pèlerins de Saint-Jacques, coquille au chapeau, *Hubins*, prétendant se rendre à Saint-Hubert pour se guérir d'une morsure de chien enragé, *Miquelots*, pour pèlerins du Mont-Saint-Michel, *Convertis*, *Narquois*, soldats se disant remerciés et se narguant de la crédulité patriotique, *Callots*, types rappelant ceux qui inspiraient le pinceau du peintre, *Orphelins*, *Romanigos*, *Romanitschels*, *Romanichels*, marchands ambulants, voleurs, sortis de la Suisse romande, métis Allemands, et, par un sobriquet, *Michels* romans. D'autres essaims de gueux portaient le nom de *Drilles*, gens aux vêtements troués, de *Millards*, défilant le moulin aux écheveaux, le travouil, synonyme de *trimardiers*, de *Polissons*, polisseurs de pavés et patelins, de *Francs-Miteux*, fureteurs et voleurs comme le chat, mitis, et sa sœur mustèle, la belette. Des écoliers débauchés, des prêtres vagabonds s'enrôlaient dans leurs rangs et leur apportaient des bribes de littérature.

Tous ces déshérités malheureux, ou coupables, gens de condition vile ou avilie, furent englobés

dans le nom générique : l'*Argot*, c'est-à-dire ergot grippeur, patte rapace. Le voleur grandi se nomme *main*, le petit : *oursin*, petit ours aux pattes déjà lourdes et crochues, et *haricot vert*, par jeu de mot sur ergot vert, branche d'arbre non encore formée.

Le langage des *mains* prit le nom d'*argot* par association. Parler argot se dit, chez les malfaiteurs, *jarguer*, *jarviller*, pour jarguiller, qui sont des variantes de jargonner, comme jargon de argot, — et *dévider le jars*, dévider son vocabulaire comme une pelote. L'oie mâle reçut le nom de *jars*, en poitevin *jerc*, en raison de son ergot ou patte élargie en palette. *Palet* veut dire patte, en argot, et oie s'y rencontre avec *ours*, nom de l'oie, homonyme de *oursin*, petit voleur. La *Rue-aux-Ours* abritait les rôtisseurs d'oies.

L'argot et le jargon, le langage des gueux, des ergots ou pattes voleuses, désignèrent par la suite un parler difficile à comprendre, sens qui s'est conservé dans l'expression l'*argot de la chicane*, le *jargon de tel pays*. La Normandie fut appelée *Jargolle* à cause de son patois. Le gueux, se souvenant que son nom veut dire chien, dit *jaspiner bigorre*, japper son langage biscornu, pour parler argot.

Villon appela l'argot *jobelin*, c'est-à-dire parler des *jobs*, des pauvres diables. C'est le même qui écrivit la Ballade des Dames du temps jadis. Ecoutons un moment cet amoureux exhaler sa mélancolie tendre et dévote :

Mais dites nous en quel pays
Est Flore, la bell' Romaine,
Archipiada ni Thaïs,
Eremburgis qui tint le Maine

Et Jeanne la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen ?
Dites nous Vierge souveraine !
Mais où sont les neiges d'antan ?

Echo chantant quand bruit on mène, Béatrice, Alix, la déesse de l'Olympe, l'idéal du Dante, l'amie de Périclès, nobles dames et héroïnes de France, il les redemande à la Vierge Souveraine dont l'astre impérissable brille sur le front du matin quand les autres se sont évanouis, la Vénus pure des chrétiens. Par un retour de sa tristesse sur les dames du temps présent, il se demande :

Corps féminin qui tant es tendre,
Poli, suave et gracieux,
Te faudra-t-il ces maux attendre?
Oui, ou tout vif aller aux cieux.

Une mélancolie mêlée de remords s'empare de lui quand il pense à sa mère absente et qui s'afflige :

Assise bas à croupetons
Devant son feu de chènevottes.
Peu s'en faut que le cœur m'en fend.

Il se souvient avec amertume de la jeunesse

Car je fuyais l'école
Comme fait le vilain enfant.

Sa dissipation l'entraîna si loin que son oncle, un bon abbé qui lui avait montré le latin, dut s'entremettre un beau jour pour le sauver de la hart. Jeanne de Lorraine ne trouva personne pour se souvenir d'elle. Ni le roi ni le pape ne vinrent la réclamer. Aucun de ces évêques ne plaida sa jeunesse ni ne songea à mettre des excès de zèle sur le compte de la fougue et l'obstination propres à son âge. Pour la réconforter dans sa détresse, pas un rayon de cette justice dont l'idéal religieux lui avait mis les armes à la main pour défendre son roi. Elle mou-

rut à dix-huit ans, regrettant la vie, son enthousiasme tombé, ses visions éteintes, abhorrant la flamme où elle allait se tordre comme le jeune bois en pleurant sa sève. Elle fut arse pour avoir connu la foi trop libre, le patriotisme trop ardent. Calchas-Cauchon eut Ephigénie. Qu'auraient fait les Anglais s'ils avaient su qu'ils allaient être boutés hors du royaume quelque temps après, et le pape s'il avait prévu que l'Angleterre se séparerait de Rome? Le roi de France, qui oublia dans la débauche les services de l'héroïque enfant, mit sa faute dans l'héritage de ses successeurs. Plus tard, le compte en fut réglé avec d'autres par le peuple dont Jeanne était. On frappa la royauté. Cœur plus généreux ne naquit pas et jamais martyre ne mérita plus de larmes. Un moine inconnu fut le premier à donner signe du retour de la postérité. La voyant expirer, il détourna la tête et partit en jurant qu'il avait vu mourir une innocente.

Villon, poète de l'éternel féminin, sa poésie incorporant la formule philosophique de Gœthe, composa six ballades en langue de Jobs. Marc Papillon publia les œuvres poétiques du capitaine Laphrise (il vole, il frise). L'un et l'autre gardèrent le secret de leur langue. Péchon de Ruby, pseudonyme dont le sens intentionnel est Enfant du vol, composa la Vie généreuse des Gueux et Boesmiens en langage blesquien, c'est-à-dire avarié, blessé, blet et mou comme un fruit contusionné. Il donna un petit vocabulaire sans se préoccuper de l'étymologie des mots.

Les patois français sont intelligibles l'un par l'autre à de courtes distances. A de grands éloignements la diversification s'est tellement accentuée, la permutation et la métaphore ont modifié la forme

et le sens des mots à tel point qu'un Français se trouve dépaysé en France par l'accent, l'expression et même un peu par l'esprit.

Faites, au contraire, le tour du pays par étapes régulières, assimilez-vous les gradations d'accent, d'expression et d'esprit au fur et à mesure que vous avancez, et vous vous serez grandi, vous serez devenu un homme vraiment populaire que tous considèrent comme un pays. Chemin faisant vous aurez rencontré tous les mots que l'argot revendique comme siens et qu'on lui voudrait abandonner parce qu'il en a rendu le sens odieux ou qu'il en a dénaturé la forme.

Venus de tous les points de la France, les argotiers s'initient mutuellement aux expressions de l'un et de l'autre, de sorte qu'il se forme un parler où le Français qui ne connaît que son propre patois ou le langage classique ne se reconnaît plus.

Victor Hugo, prévenu par son horreur du vice, jugea l'argot avec son imagination et en parla en figures passionnées et sincères à la façon des grands poètes quand ils oublient d'être objectifs dans une matière qui le demande impérieusement et qu'au lieu de consulter la lexicographie des patois ils s'emballent sur leur impression. « C'est toute une « langue dans la langue, une sorte d'excroissance « maladive, une greffe malsaine qui a produit une « végétation parasite qui a ses racines dans le vieux « tronc gaulois et dont le feuillage sinistre rampe « sur tout un côté de la langue. »

Cette greffe malsaine, selon l'expression du poète, n'intéresse que le sens ; elle consiste dans l'inoculation aux mots français du virus de l'esprit double et vicié de l'homme de l'argot. Celui-ci ne crée pas de mots nouveaux par onomatopée : le son na-

turel le trahirait. Les éléments de son langage ne se distinguent de ceux des patois respectifs qu'il exploite que par un sens nouveau pour lequel ils n'étaient pas faits.

Chaque homme associe ses idées selon les rapports qu'elles présentent avec son humeur, ses préoccupations. L'argotier, lui, associe au sens des mots des idées qui lui sont familières par leur vilenie : *empiler* ne prend le sens de tromper que chez un homme lubrique habitué à la séduction ; *lone*, l'âne, n'acquiert le sens d'agent de police que chez quelqu'un qui s'irrite de pouvoir être dénoncé, *bourriqué* par la *pestaille* ou la *cogne*, la *pousse*, autres métaphores aussi licencieuses et brutales. Le sens argotique des mots ne se comprend que par son rapport avec quelque tare chez le nomenclateur.

Pour encanailler les mots patois et français à ses mœurs, il fait un usage abondant et ingénieusement abusif de la figure, du jeu de mots, de l'allitération. L'esprit que lui donnent ses mauvaises intentions, la ruse qu'il est forcé d'employer pour cacher sa pensée lui font rechercher les analogies éloignées, et celles-ci deviennent d'autant plus difficiles à saisir qu'il supprime cauteleusement les chaînons intermédiaires. Sous son *marlou*, son front de marou, chat mâle, coureur comme le loup, d'où l'allitération, il trouve des rapports, des ressemblances entre les idées et leurs objets et, par suite, des synonymies de mots et d'expressions qui déconcertent. Guidé par le sens des analogies, il jongle avec les figures de mots et de pensée et en applique qui n'ont pas de nom dans les traités de poésie. Il déploie la qualité maîtresse de sa race qui est l'esprit, sans l'accorder avec ce qui est permis à une gaîté inoffensive, et au mépris des principes du juste, du

beau, du vrai et du bien qui font que les mots français claironnent un sens franc et joyeux. Ainsi nous découvrons, dans Falstaff, Pym, Bottom, Caliban, le tour d'esprit qui caractérise Mac Beth et la marque uniforme du génie de Shakespeare.

Les images de l'argot, une fois reconnues, se montrent concrètes, réelles, précises, justes, bien vues et ingénieusement adaptées pour suggérer le sens voulu.

Il n'est pas toujours sans pose. Un *chanteur à musique*, un assassin qui coupe la gorge, la chenole, les canaux de la respiration et du sang à sa victime, la *siffle* et la carotide, semble d'une recherche exécrable qui rend le crime plus odieux. Voir son œuvre, l'analyser, tourner l'expression à loisir aggrave la responsabilité sans rendre le crime comique. Ce n'est pas d'un tigre, ni d'une brute humaine : on dirait d'un être intelligent qui se complaît dans le meurtre. *Dégeler*, *refroidir*, *sonner*, *raisiner*, *suer*, *maquiller la grande soulasse*, pratiquer le grand raisinage, faire couler le sang comme un flot de vin rouge avant de soulager la victime de sa bourse, sont autant de métaphores prétentieuses pour dire assassiner.

En cette circonstance, comme toutes les fois que l'argotier prête à un mot un sens qu'il n'avait pas, il fait preuve que son cerveau fonctionne comme un autre et qu'il n'y a de différence que dans l'application de ses facultés. Quand il fait des associations d'idées, il procède comme nous et obtient des effets de style analogues. Il réunit sous une seule dénomination des idées qui vont ensemble, qui se sérient, se complètent comme les propriétés d'un phénomène complexe, ou bien il désigne ce phénomène par des noms différents dont chacun le sug-

gère en vertu d'une ou de plusieurs analogies communes, de ressemblances ou de contrastes.

Dans ce dernier cas, il forme des synonymes.

Etant donné qu'il suit la loi générale de l'association, il est possible de débrouiller le fil de son esprit, quelque soin qu'il prenne pour l'entortiller. Profiter de la distraction des foules pour voler lui suggère l'idée de *fouler*, d'*estamper*, de *battre*, qui sont des métaphores obscènes pour dire tromper, puis l'idée concrète de fouler la vendange, de faire son vin en dansant dans un tonneau, la tine ou la tigne, qui est une image de plaisir. Passant ainsi de foule à fouler, battre, puis à fouler, presser le vin avec les pieds, il arrive à composer l'expression *s'ébattre dans la tigne*. *Falmucher* prend dans son esprit le sens de partager, parce que la *flamiche* est le pain cuit hâtivement à la flamme du four, et que le pain lui rappelle la *miche*, la *galette*, l'argent, le *Geld*, comme dans *guelte*.

L'argotier part toujours d'un mot patois ou français dont la définition lui est bien connue. A quelque extrémité qu'il en pousse le sens par la figure et quelque équivoque qu'il le rende, jamais le lien qui rattache la forme acoustique à la signification n'est brisé d'une façon complète. Ce lien fut noué quand on forma la racine, quand on prit le son naturel, significatif par l'ordre des choses, pour nommer l'action, de façon directe, l'événement qu'il signale et le sujet, par association. L'onomatopée a la valeur d'une proposition dont le sens évolue dans la suite par l'action de la figure. Jamais l'argotier n'attache un sens à un son sourd, sans relation avec ce qu'il veut faire comprendre. Il cherche à dissimuler sa pensée, mais il lui laisse du jour, il ne lui crève pas les yeux ; il entend être

malin, mais non pas absurde, penser avec esprit, et ne pas proférer des bruits comme un idiot. Sa parole est double, le sens louche, mais l'étymologie est assez renseignée pour rétablir la forme vraie et deviner l'intention dissimulée.

L'amour, le dévouement, la charité, la piété filiale, la bonté, la pitié, le devoir, la vertu, la justice, la beauté, la raison, l'argotier en resserre l'idée dans quelque coin obscur de son âme, et quand, par hasard, il les nomme, c'est pour les ravaler par la bouffonnerie de l'expression. Pressé par la misère, il rêve de vivre en épicurien vulgaire ; il devient un égoïste coupable, un gouailleur obstiné et sans conviction de ce que vénèrent les gens heureux. La détresse physique aigrit son âme et mêle du fiel à ses pensées. Il part de cette idée que les choses les plus saintes paraissent une moquerie quand elles ne soulagent pas. La nature abhorre la privation : elle lutte ou s'éteint dans le marasme. Aucune religion, aucune philosophie n'ont fait de la pauvreté un dogme, si elles la recommandent, d'autre part, comme un contrepoids du *mauvais luxe*. L'âme de l'argotier ne débute pas mauvaise. C'est une légende. Au diable même on suppose une chute. L'âme est une flamme ; elle ne trouve pas toujours l'aliment qui lui permet d'entretenir sa clarté et sa chaleur bienfaisantes. Aucune n'est prédestinée à l'erreur, comme l'enseigne quelque prophète ambitieux et impatient de contradiction, ou quelque théologien trop logique, sans mansuétude ni amour l'un comme l'autre et se créant tous les deux un Dieu législateur implacable et jaloux fait à leur image et pour leur service. Elle n'est pas faite non plus pour être vouée au désespoir par le fait d'une morale ardue et sèche,

qui n'admet pas la faiblesse, exclut le pardon et qui produit l'orgueil chez les uns, la faiblesse ou l'hypocrisie chez d'autres. Ceux que nous appelons païens, Epicure aussi bien que Zénon, croyaient que nous sommes les maîtres de choisir notre route, qu'on peut distraire, détourner ses passions ou les dompter comme lorsqu'on bouche les naseaux au cheval qui s'emporte ou qu'on lui aveugle les yeux remplis d'images de la folie.

Qu'il ait lutté ou non pour sortir de sa misère par des moyens honnêtes, l'argotier, comme tout autre qui commet un mauvais acte délibérément, se fait fatalement le tort de renoncer aux consolations qui suivent une endurance stoïque, de compromettre par le remords la joie que seule la bienfaisance et l'abstention courageuse du mal peuvent donner, de perdre sa liberté d'esprit en chargeant sa conscience et de se précipiter ainsi de cette élévation qui hausse l'honnête homme au niveau des meilleurs. Aveuglé, il se dépouille de ce trésor, le seul qui puisse fonder le bonheur des puissants et des riches.

La raison ne le conseille pas davantage.

Il choisit la route la plus scabreuse, où la peur le poursuit; elle se termine le plus souvent en impasse au bout de laquelle l'attendent l'expiation et quelquefois le remords dont il ne lui sera pas loisible de faire profiter une vie nouvelle.

Par quelque vocable qu'on prenne contact avec l'esprit de l'argotier, on rencontre un gouailleur envieux, un pessimiste méchant et volontaire. Bavard sans suite, il appelle sa conscience la *muette* (Macbeth, rassuré par les sorcières, l'appelait menteuse) et, par une contradiction naïve, son cœur, le *battant*, le *palpitant*, rythmant ses coups sur

l'alarme de sa pensée. « Le crime déplaît à son auteur » (Juvénal). C'est d'ordre naturel. Qu'y faire ? La peur fait passer sur sa peau comme une brise, un souffle de branches agitées : c'est la *frousse;* le *trac* ébranle son corps comme le traquet fait trembler le moulin : c'est son battant qui se démène; le *taf* le remplit de bruits importuns comme les coups de la navette quand le tisserand la fait taper à gauche, à droite, pour fabriquer le taffetas; la *trouille* est la peur qui se salit comme la truie quand elle se baigne dans la boue; le *flux* et d'autres métaphores malpropres signalent sa présence et ses oublis.

Ennemi de la société et de ses lois gênantes, il en forme une en face avec d'autres *affranchis*, gens qui n'acceptent pas de joug, des *francs*, des *frangins*, des *poteaux*, des *bisots*, avec lesquels il peut échanger la *bise*, le baiser fraternel ou *franchir*. *Hiboux*, *attristés*, voleurs nocturnes, ils se choisissent un chef, un duc, le grand duc, ou un *aigle blanc*, à l'imitation de ceux qu'ils appellent des pantes. Ils se jurent une foi mutuelle, mais voilà que la félonie apparaît dans les rangs. Ils se dénoncent entre eux et ne sont même pas capables de s'indigner. L'un *attache* à l'autre *une gamelle*, *un bidon*, ce qui veut dire, en langage non imagé, qu'on se trouve avec un agent à ses trousses, une casserole, quelque ustensile de cuisine du Préfet, de la Préfecture de Police, et qu'on prend la fuite comme un chien coureur auquel on attache un tuyau de poële à la queue. Comme ferait l'avocat de quelque bourgeois plaignant, ils se *bèchent*, se *débinent*, on *casse*, on se *casse du sucre* (des mottes de terre) *sur le dos*, ils publient leurs torts et leurs méfaits en place dangereuse.

L'équité manque dans la bande comme le loyalisme. Quand il s'agit de *falmucher*, de partager le butin, l'un voudrait que l'autre assiste en soldat, qu'il coopère à la conquête et ne reçoive rien. Mon *stück*, mon morceau du gâteau, ou je casse tout ! Ma *pate*, mon lambeau, en lyonnais, ou je dénonce ! Au moment de la distribution, le plus fort *saute*, fait faillite, fait un pouff au plus faible, s'il n'aggrave son méfait en *le sautant à la capahut*, c'est-à-dire qu'il ne lui fasse faillite en l'empilant, et ne le tue, ne le fasse *kaput*, en même temps. En cherchant la richesse facile il rencontre la *mistoufle*, la pâle misère à la figure bouffie, au miston gonflé, flasque comme chez l'enfant scrofuleux, — la *pégrenne*, la poix, l'embarras de tous les moments, — la *dèche*, la gêne, comme l'éprouve celui qui doit, en italien deggie, la débine, le débérion, le debet, — la *désosse*, le manque d'os, d'un os à moëlle qui rappelle la graisse, l'argent et, par la moquerie du jeu de mots, la maigreur du désossé.

Ce qui pourrait lui rendre la force et l'espoir ne lui revient que sous la forme gouailleuse et sans vertu.

Son moi qui lui reste, c'est son *nière*, son nerf, c'est *mezigue*, moi zigue, moi bouc ; sa mère est sa *dabuche*, sa *pronière*, son père le *dab*, le *pronier* désignés par des métaphores infames chez un fils, sa sœur, sa *dabuchette*. L'enfant lui apparaît comme un *môme*, un *masque*, une grimace boudeuse. Son chien n'est qu'un *habin*, un *jaspineur* qui happe et jappe, sans autres qualités. Son intérieur, sa *tôle*, sa *planque*, sa *turne* (son clos), sa *piaule*, n'est qu'un nid précaire. L'amour d'une femme pourrait le consoler et lui tenir lieu de richesse : il la méprise et la vendrait si c'était en

son pouvoir. Il l'appelle *génisse*, *vache*, *gerce* (garce), *carne* (charogne), *lemnifluche* (flémarde, en loucherbé ou argot de boucher), *pouffiasse*, bouffie comme le crapaud. Il l'exploite, aussi, l'indigne *poteau ;* elle est sa *marmite,* son *lard*, sa graisse, son argent, sa *toupie*, qu'il fait turbiner sur le trottoir, son *abeille* qui bourdonne comme la toupie. Dieu, cette sublime personnification de l'Intelligence créatrice, est le *Grand Havre*, soit, par le changement méridional de *f* en *h*, le Grand Faure, le Fèvre, le Forgeron de l'Univers. Son esprit ne soutient pas longtemps cette idée, la synthèse la plus magnifique qu'ait formée l'esprit de l'homme. Sa gouaillerie se porte sur ce nom. Havre, Haure, rime avec Auver-gnat et ce nom-ci correspond dans son esprit avec luron : le jeu de mot l'empêche de tirer de cette idée une raison d'amour, de justice ou de travail créateur.

De tout temps, celui qui devint argotier montra plus d'aversion pour le travail suivi et rémunéré que d'envie pour vivre sur le fonds d'autrui. Il méconnaît la nécessité du travail et s'en moque hardiment comme un seigneur brigand des temps passés. Le travail créa la richesse dont il veut jouir au seul titre de la ruse ou de la violence.

Alors que la chasse, la pêche, la terre, les pâturages et les bois étaient biens communs, l'homme achetait au prix de sa peine le nécessaire de tous les jours et les provisions pour la morte saison. Ce qu'on avait obtenu par son effort devenait une valeur possédée à titre légitime.

Depuis, la tradition aidant, l'idée de peine, d'effort, de travail s'attache à toute valeur de nécessité ou de luxe, à toute propriété, par quelque moyen qu'on l'acquière ou l'usurpe, et assure un titre vrai

ou douteux. Ceux qui ont négligé de tailler leur part dans le bien commun, de la revendiquer, qui l'ont perdue par leur faute, la maladie, la conquête, n'en ont pas facilement retrouvé l'équivalent, et si loin qu'on puisse regarder dans l'histoire, on découvre des générations de pauvres réduits à mettre leur travail au service des autres, libres ou corvéables, de mendier leur pain ou de vivre parmi leurs semblables comme des hommes de rapine. Depuis que toute valeur a un maître, le travail utile, l'industrie, le commerce, offrent le seul moyen de se soutenir parmi l'antique inégalité des richesses, sans détourner sur d'autres les maux dont on souffre et que l'on fuit, sans détruire cette égalité humaine, antérieure à tout ordre économique, plus durable que lui et que seul peut effacer l'abaissement moral.

Depuis que cette inégalité des fortunes existe, le riche n'a plus le droit de dire : chacun pour soi. C'est une ironie cruelle quand il s'agit des enfants et des vieux, des mères qui nourrissent, des malades, des sinistrés, des chômages forcés. Comment s'aider? Avec quoi? La faim, le froid, la *dure* sont des souffrances physiques et indignes qui font qu'on demande tristement leur raison d'être à la Nature, mère égalitaire, à Dieu, Père de tous les hommes, au riche, notre égal pour les maux et la mort, aux brutes plus heureuses que nous, ne connaissant d'autres lois que leurs besoins, vivant et disparaissant sans remords. L'indifférence, l'abandon, la fortune se souriant et s'applaudissant du contraste à la vue de la détresse, le mépris orgueilleux du riche poignent le pauvre plus vilainement que sa stupide misère. Celui-là sème l'envie, la haine, la révolution à pleine volée et récolte l'inquiétude

qui l'affole sans le rendre meilleur, alors que la bienfaisance lui donnerait une distinction de grand seigneur et serait pour lui un luxe qui ne flétrit pas.

On est humilié d'apprendre qu'un désespéré s'est jeté à l'eau, en plein jour, à la vue de tous. Comment a-t-il pu se persuader que les milliers qu'il croise sont indifférents à sa destruction, si c'en est une? — Il est libre! — Ne laissons pas la Liberté tomber à l'eau, rappelons-la, arrachons-la au Désespoir, devenu son compagnon! — C'est un fainéant! — C'est un malheureux que la misère et l'abandon ont rendu monomane, mais resté assez vaillant pour vouloir être plus fort qu'eux. On a toujours quelques sous de consolation dans sa poche, quelque chose de plus réconfortant dans son cœur; il y aura place même pour adresser quelque reproche apitoyé, de montrer des milliers de mains tendues vers lui qu'il ne soupçonnait pas, tout travail utile rencontrant quelque salaire, les fondations nombreuses de secours et d'assistance permanente, monuments impérissables de la sollicitude de gens ayant la richesse et le bon cœur, pensée de leur vie et de leurs derniers moments. Cela seul devrait avoir la vertu de sauver du désespoir ou de la chute dans l'argot.

Si l'argotier fait œuvre néfaste en dépravant ses mœurs, il fait œuvre vaine en voulant créer un langage impénétrable. Ses mots sont connus. Ses figures reposent sur des allusions à des choses réelles, et on est à même de rétablir le rapport du sens. Les éléments à l'aide desquels il dérive et compose des mots existent dans les patois et le français. Ses allitérations et ses jeux de mots offrent des indices et ses permutations sont natu-

relles à toutes les bouches inexercées à parler correctement.

Victor Hugo redoutait le sinistre mystère de l'argot en vertu de l'antagonisme entre le poète lyrique qui laisse couler la parole brûlante et le calculateur mal intentionné qui mesure sa parole à sa prudence. Il entravait son génie libre habitué à s'enivrer des clartés du bien, du beau, du vrai et du juste. Il le voit comme « un langage immédiat sans étymologies, sans analogies, sans dérivés. Idiome abject qui ruisselle de fange, vocabulaire pustuleux dont chaque mot semble un anneau immonde d'un monstre de la vase et des ténèbres ». — C'est l'antithèse en fleur.

L'argot est le français d'un vicieux. Son étude ménage une excellente surprise. C'est malgré lui, mais cela devait arriver. En suivant la piste de ses vocables, on en retrouve les originaux dans les patois; le sens malsain, qui s'attache à eux, comme la rouille à l'arbre, a disparu. *Labourer*, *arracher du chiendent*, reprenant leur sens naturel et bienfaisant, ont cessé de signifier préparer un vol, un crime ; de même que *aller en vaquerie* : on aperçoit un pâtre, une pastoure de Millet, conduisant les vaches aux champs. *Nourrir le môme, le poupard*, c'est l'image d'une robuste paysanne allaitant son dru bébé en le taquinant avec des noms de haut goût auxquels il sourit et non pas le cambrioleur qui affûte sa pince-monseigneur, outil inconnu à la campagne. Des milliers de vocables insoupçonnés conservent l'originalité de jadis et apportent des notions nouvelles, vraies, riches d'observation, de jugement et de sagesse pratique. On a vite fait d'oublier l'argot, triste et soucieux comme un pas dans le crime et se dérobant comme un malfaiteur.

On revoit l'argotier tel qu'il était quand il vivait selon les mœurs des gens dont il n'a conservé que la forme extérieure du langage : ce contraste est attristant, ne peut que lui inspirer du regret et l'engager à adresser un autre appel aux ressources de son esprit.

ADRIEN TIMMERMANS.

LES PÊCHEURS DE SARDINES

—

LITANIES DE LA MER

—

A Antoine, citoyen de Camaret.

Les Pêcheurs de Camaret sont en grève. Las des bas prix imposés par les Sardineries, ils ont, hier dimanche, grand jour du Pardon, hissé la *boule noire* sur le quai. Ce lundi, le jeune patron If — sorte d'apôtre à l'âme de héros, chef apparent des Pêcheurs qui le chérissent pour son dévouement à leur cause et le considèrent pour son esprit orienté vers le progrès — suggère à ses compagnons d'aller *là-bas* visiter certaine belle personne : qu'ils ont « regardée » bien des fois certes, mais sans la « voir » absolument. Equipages au complet avec, en sus, leurs familles, enfants, promises, femmes, vieillards, tous en habits de fête, la flottille des chaloupes de pêche pavoisées a donc appareillé, curieuse, et la voici portée par une gente brise de nordait entre les Tas de Pois et le Toulinguet. La belle personne que voulait dire If, — c'était la Mer. Au geste humain de la veille succède le geste divin. Cet océan qu'ils aimaient pour sa *nécessité*, les marins de Camaret vont le glorifier pour sa *beauté :* joie nouvelle dont If les enrichit fraternellement. C'est une fois au large que, durant une scène de l'acte III, cet admirateur de la Vie improvise en poète naïf les litanies suivantes, soulignées par deux sonneurs de bombarde et de biniou, auxquelles répondent spontanément Camarétois et Camarétoises à genoux dans les barques aux voiles rouges :

IF

Mer jolie,

LES GENS DE CAMARET

Souris-nous!

IF

Mer belle,

LES GENS DE CAMARET

Souris-nous!

IF

Mer libre,

LES GENS DE CAMARET

Souris-nous!

IF

Mer fleurie,

LES GENS DE CAMARET

Souris-nous!

IF

Mer grandiose,

LES GENS DE CAMARET

Souris-nous!

IF

Mer première,

LES GENS DE CAMARET

Souris-nous!

IF

Mer humaine,

LES GENS DE CAMARET

Souris-nous!

IF

Mer divine,

LES GENS DE CAMARET

Souris-nous!

IF

Mer du sel éternel,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer de tous les dimanches,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer de toutes les pervenches,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous !

IF

Mer de la brise et des chansons,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous !

IF

Mer de la perle et de la nacre,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer des poissons qui semblent des fruits d'arc-en-ciel,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous !

IF

Mer des petits bateaux dentelés de filets,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous !

IF

Mer des voiles altières comme des coiffes hautes,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous !

IF

Mer du mousse blond dans les cordages,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer des barbes blanches à la barre,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer des yeux purs et des poitrines larges,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer des pêches miraculeuses,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer des promises roses sur la cale,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer des Vierges de porcelaine tout le long de la falaise,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer où se mirent les bijoux d'or et d'argent du firmament,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer des beaux rêves en partance,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer des retours de joie, de triomphe et de gloire,

LES GENS DE CAMARET

Aime-nous!

IF

Mer des courants et des dérives,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous !

IF

Mer des écueils et des lames de fond,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous !

IF

Mer des grains blancs qui couchent,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous !

IF

Mer des grains noirs qui fauchent,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous !

IF

Mer des sautes-de-vent qui coulent,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous !

IF

Mer des éclairs et de la foudre,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous !

IF

Mer des vagues hautes autant que des montagnes,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous !

IF

Mer des grands trous qui s'ouvrent à la façon des griffes et des gueules,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous !

IF

Mer qui te fiches des médailles et qui te fous des scapulaires,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous!

IF

Mer des calvaires impuissants sur le môle,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous!

IF

Mer des péris sans cierge et sans cercueil,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous!

IF

Mer des goëmons sinistres comme des linceuls,

LES GENS DE GAMARET

Epargne-nous !

IF

Mer des cadavres verts qui roulent dans la houle, yeux ouverts,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous!

IF

Mer canaille et vilaine des requins et des baleines,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous!

IF

Mer des vaisseaux perdus qui ne reviendront plus,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous!

IF

Mer des vieux sans soutien, des veuves et des orphelins,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous!

IF

Mer de toutes les larmes de l'humanité,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous!

IF

Mer qu'on dirait une vengeance lâche du bon Dieu,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous!

IF

Mer des blasphèmes, des adieux, des épouvantes et de la mort,

LES GENS DE CAMARET

Epargne-nous!

IF, en oraison.

O Mer, ancienne et jeune, gracieuse et farouche, reine des pavois de fête, souveraine des tempêtes, ô Mer, accorde ta miséricorde à ces pêcheurs venus pour déposer la caresse ingénue de leurs yeux sur la risée de ta joue bleue! De grâce, reste la clémente envers les braves gas à l'âme simple que voici mains jointes et genoux pliés au fond de leurs chaloupes si petites parmi toi si grande, ô Mer des fils et des aïeux! Daigne sourire aux soufflets pacifiques de nos avirons, souris encore à l'innocente égratignure de nos hameçons, puis qu'une brise sereine arrondisse en fruits mûrs bâbord ou tribord amures nos taillevents et nos misaines, et que ton cœur profond fasse taire là-bas marsouins et bélugas qui sont les ogres des sardines, mignons petits-poucets de l'abîme qui vont par bancs semblables à des tas d'argent et que les filles des usines serrent dans des boites mêmement qu'images, fleurs ou papillons dans le missel de leur première communion, et sois, Mer de Bretagne, sois hospitalière à ces filets qui nous font vivre afin que lourds on les les retire de tes flancs féconds comme on tire un

délivre où chante l'avenir! Enfin, les noirs démons de tes rafales, à jamais amarre-les dans les cavernes de ces côtes, fabuleuses grottes que tu fermeras avec les épaves, mâts brisés, gouvernails rompus, coques défoncées, de tous les navires engloutis depuis ta première colère, Océan, et que les coups d'aile des guilloux, des goëlands, des mouettes et des cormorans signifient désormais sur nos fronts tes gestes d'espérance et de bénédiction!

LES GENS DE CAMARET, jaillissant du fond des barques, avec transport.

Ainsi soit-il!

Les promises jettent toutes les fleurs de leurs corsages à la Mer qui s'offre nue, souriante, claire : vaste œil de vierge épanoui par le soleil à l'infini...

Camaret-sur-mer, 1899.

SAINT-POL-ROUX.

LES ŒUVRES
RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES
DE
GIOVANNI SEGANTINI

A Monsieur Henry Mazel.

A onze heures vingt minutes de la nuit, le jeudi 28 septembre 1899, dans un chalet isolé des Alpes de l'Engadine, à 2700 mètres d'altitude, vainement entouré des siens et de deux médecins accourus à la première nouvelle du danger, s'éteignit, après une courte et brusque maladie, l'un des artistes les plus originaux et les plus grands de notre époque, l'un des rares qui ne se bornèrent point à croire que tout l'*art* consistât à exercer à la perfection un *métier*. Et cependant Segantini, avant que de s'adonner à la spéculation, pouvait prétendre avoir assez fait : n'était-il pas le premier peintre, et le seul jusqu'ici, qui eût donné une image vraiment complète de la grandeur, de la poésie écrasantes de l'Alpe et de la beauté morale aussi bien que physique de la dure vie de tout ce qui vit là-haut, l'homme et l'arbuste, les troupeaux et l'edelweis ? Cela n'avait pas suffi et un élan irrésistible l'avait poussé à l'effraction du château des idées. A l'heure même où le poète inspiré des *Anges de la vie* et des *Mauvaises mères* s'en allait, sans s'en douter, enlevé par une péritonite foudroyante, n'avait-il pas avec lui, sur ce sommet du Schafberg où il mourait, la composition centrale de son imposant *Triptyque de la Nature?* Il n'était monté une dernière fois si haut que pour contrôler avec la plus scrupuleuse exactitude un effet qu'il avait vu cent fois ; tant il lui importait de

demeurer strictement formel dans l'expression des réalités dont il revêtait ses concepts, et plus que jamais dans le résumé définitif qu'il avait cherché de cette nature où il vivait, soit cette œuvre grandiose qui ne devait figurer à l'Exposition universelle, hélas! qu'inachevée.

Né dans une condition infime, le 15 janvier 1858, à Arco dans le Trentin, le plus grand peintre de l'Italie moderne, le seul qui se puisse opposer à ces esprits ornés dès leur bas-âge : les Puvis de Chavannes, les Gustave Moreau, les Arnold Bœcklin, eut une enfance extrêmement agitée. On dirait un roman de Dickens. Elle a été trop souvent racontée pour que nous nous y attardions et toutes les revues d'art ont cité plus ou moins du fragment autobiographique où le maître avait narré, avec un humour souriant et attendri, en même temps qu'une verve un peu italienne, sa fuite de Milan lorsque son père l'y eut abandonné et son séjour chez de braves paysans lombards qui firent de lui un petit porcher. On sait moins son purgatoire dans une sorte de maison de correction de Milan où il retapa les vieux souliers, ses débuts chez un barbouilleur de fausses fenêtres et ses déboires, mêlés de succès, à Brera ; à peine davantage sa disparition dans les campagnes de la Brianza, la fondation de sa famille et de sa renommée. Le fil interrompu se retrouve lorsqu'il s'agit de retracer sa graduelle ascension de la montagne, son séjour à Savognino dans les Grisons, puis alternativement à Maloja dans l'Engadine et à Soglio du val Bregaglia, enfin sa mort inattendue au faîte de l'Alpe et de la célébrité.

Nous ne voudrions étudier ici que la période et les œuvres les plus significatives de son existence ; les œuvres où sa personnalité s'affirme avec le plus d'éclat et le plus complètement, à une période où, définitivement maître de sa manière — une manière, rappelons-le après M. de la Sizeranne, toute nouvelle, à lui toute spéciale, nullement impressionniste, mais alliant tout l'acquis des recherches impressionnistes à une fermeté du dessin, une netteté des contours et une conscience du détail dignes

des vieux Maîtres — il peut enfin développer sa pensée totale dans des formes de son invention, auxquelles les particuliers éclairages des étés et des hivers alpestres prêteront une atmosphère nouvelle, dont seuls quelques rares peintres suisses, Auguste-Henry Berthoud notoirement, eurent, avant Segantini, une à peine juste aperception, du reste non sans mérite, eu égard surtout au milieu. Mais pour bien se rendre compte de la carrière parcourue si vite par cet artiste généreux et si tôt enlevé, il faut pourtant, ne fût-ce qu'une minute, avoir pris contact avec quelque feuillet du début, et pourtant une minute aussi s'arrêter aux grandes pages où l'*artiste*, en puissance plénière, maîtrise les jeux et contre-jeux compliqués de son imposante technique. Seulement ainsi nous aurons la mesure des bien autres progrès encore que lui fit accomplir le *penseur;* seulement ainsi sera rendu sensible l'admirable crescendo, sans nulle solution de continuité, qui régit l'œuvre et la pensée de Segantini.

§

Le point de départ d'abord. Qui ne le connaîtrait pas estimerait peut-être à sa juste valeur le point d'arrivée, mais non à son juste mérite. A vrai dire, on ne pouvait imaginer, à l'heure de ses débuts, quel artiste de génie devait prendre son essor vers la montagne : les virtualités d'un remueur d'idées et d'un créateur de formes n'y sont nullement.

Il s'agit, dans les tableautins de cette époque, — en général très lâches d'exécution, très sommairement ébauchés, — d'anecdotes pastorales, mais où le côté anecdotique est sauvé par le sentiment, éprouvé et exprimé sans mesquinerie et d'ailleurs poétisé par l'état de rêverie dans lequel Segantini se complaisait à Pusiano. Voici une petite sanguine, grande comme la main : une jeune paysanne, en sabots, assise à terre, est occupée à tondre un mouton; l'intérêt jaillit du contraste entre la veulerie de la masse inerte, la passivité de la bête qui se laisse manier, et l'intelligence active des mains fouillant et taillant la grasse toison. Le groupe est d'une forte

plasticité que l'on remarquera souvent chez Segantini ; il s'inscrirait avec énergie et agrément dans un médaillon décoratif en vigoureux relief à la Della Robbia. L'artiste qui a su voir cela, certes, est déjà à la hauteur de Millet, à qui plus tard (1885) des esprits superficiels le compareront ; erreur explicable seulement par ce désir de découvrir de subtiles analogies qui, souvent, distrait même les plus érudits des grandes lignes essentielles. M. William Ritter a fait justice de cette comparaison fallacieuse, et établit que Segantini avait réalisé toutes ses œuvres pastorales de la Brianza (1880-84) sans avoir jamais eu connaissance d'aucune œuvre de Millet et sans qu'aucun critique se fût avisé de prononcer à leur sujet le nom de Millet (voir, entre autres, les comptes-rendus de l'Exposition de 1889), que ces œuvres-là n'ont aucune similitude avec celles de Millet et qu'au moment où, monté dans l'Alpe, Segantini arrive à son dessin filamenteux, c'est uniment pour traduire la nouvelle facture de ses tableaux, dont ses dessins furent des ressouvenirs, des variantes, et jamais des études préparatoires.

Plus loin, une de ces aquarelles très italiennes de virtuosité et de ragoût, où le hasard semble toujours prêt à déjouer l'artiste : un motif auquel nous a accoutumés un autre peintre pastoral, primesautier celui-ci comme jamais ne l'a été Segantini, le maître roumain, M. N. I. Grigoresco. Une fille des champs, affalée tout du long dans l'herbe, dans le plantureux foin lombard, arque de ses bras étendus une gaule glissée derrière ses épaules. Une volonté de coquetterie sourd du visage trop gracieux, agace dans les chevilles trop fines, dans les pieds croisés, que l'on prêterait volontiers à une bergère de Florian ou de Watteau. Le coloris est plutôt sombre, presque sale, à peine éveillé par un peu de rouge au corsage. Point de ciel. La fillette, en somme, donne à penser que le débutant a voulu plaire; sans doute même a-t-il visé la vente. Mais il est plus grave de constater qu'il se croit sûr de lui ; il est beaucoup moins attentif et appliqué devant la nature que le maître aux yeux humbles et à la

pensée concentrée des périodes suivantes; celui-ci ne risquera plus un trait de pinceau que l'esprit tendu sur le modèle. Toutefois ce sérieux inné, cette gravité dont Mme Segantini a écrit qu'il ne se départissait jamais, l'ont empêché de *réussir le dessus de bonbonnière*, si facile dès que l'on aborde ces thèmes où la sensiblerie et la romance guettent sournoisement l'artiste. Il ne faut par exemple rien moins à un Grigoresco que ses souveraines qualités de plein-air, de distinction naturelle, de pureté, de naïveté savante, pour être amené, lorsqu'il évoque les silhouettes idylliques de ses pastoures des Carpathes, à réaliser une synthèse de poète, une œuvre de haute envergure, toute imbue de la poésie du sol natal, quelque chose enfin qui fasse penser à une sorte de Virgile roumain.

Remarquons ensuite une tentative de sujet historique, une page sombre, d'une horreur et d'une grandiloquence proches, tout à la fois, de certaines pièces de la *Légende des siècles* et de certaines imaginations de Barbey d'Aurevilly. Le cadavre d'un héros gît nu sur un catafalque, de face, en un raccourci pire que mantégnien, dont rien n'atténue l'implacable justesse et n'excuse le tour de force, voulu pour lui-même, que l'artiste (il venait de travailler pour quelque argent, dans l'amphithéâtre d'un hôpital de Milan, aux dessins d'une publication médicale) a entrepris avec cette passion éperdue de résoudre les plus ardus problèmes d'une perspective, alors neuve des Paolo Uccello et des Andrea del Castagno. Encore une fois, c'est d'un dessin impeccable, mais ce n'est pas beau. A droite quelques cierges; au fond pend une draperie bleu armoriée; au rebord de la couche funéraire tendue de rouge, derrière la chevelure rousse de ce mort à l'ossature noueuse et obtuse qui raconte le tyranneau féodal, l'homme de proie, un visage de femme, douloureux et songeur, mais de femme endurcie pour n'avoir jamais été heureuse et n'avoir jamais vécu que de l'orgueil de sa maison, sur deux mains rèches s'appuie. Tout est là d'une dureté, d'une roideur, d'une sévérité

bien moyen-âge italien ; c'est tragique sans attendrissement, dénué au possible de toute pitié segantinienne, c'est surtout d'un orgueil inaccessible auquel ajoute, — et même est-ce là sa seule excuse, — l'orgueil du tour de force accompli. Souvent Segantini sera plus ambitieux, mais orgueilleux il ne l'a été que là. Cette pièce est unique dans son œuvre. Cependant il paraît, — on l'a su après la catastrophe du Schafberg, — que, dans l'arrière-fond de sa pensée, le maître préparait un cycle historique dont, s'il s'était réalisé, la filiation eût pu se poursuivre depuis cette chambre ardente, germe avorté désormais, qui laisse l'imagination béante comme devant ces lamentables préparations anatomiques qui auraient pu devenir un Shakespeare ou un Wagner.

Ailleurs, une énorme feuille de papier, déchirée à tort et à travers, étude taxée d'abord de barbouillage et aujourd'hui seulement recueillie comme chose très précieuse, vendue bien plus que son pesant d'or, montre un magnifique dessin de vache, aux crayons rose, roux et blanc, sur fond d'or balafré par les vastes taches gouachées des dunes de neiges, invétérées à l'ombre sur un sol de dégel. Ce n'est qu'une vache, mais toute dessinée au trait et avec combien d'amour... Les voici à l'œuvre les mains et les yeux *humbles* dont parle d'Annunzio à propos de Segantini. Le grand artiste qui a tracé ces linéaments fidèles et réfléchis s'est fait petit devant le modèle, il en a tiré ce à quoi jamais un orgueilleux n'aurait atteint, — nous en voyons les preuves à toutes les expositions, partout. Il y a dans ce mufle rose, non seulement la couleur et le grain de la carnation, mais comme la chaleur et la vie de l'haleine; il y a dans ces yeux la résignation, et pourtant l'appel à la caresse, d'une âme captive. Que nous voilà loin de l'éléphant de Rembrandt à l'Albertine de Vienne, ou du rhinocéros copié en bête curieuse par Albert Dürer; que nous voilà même loin de la vache de Potter si admirée de Fromentin. Cette vache-ci a été *aimée* par Segantini le temps qu'en a duré le dessin; il a été hanté par la pensée, que

ses écrits ont si souvent exprimée dans la suite, de tout ce que les pauvres animaux domestiques endurent pour nous, qui nous appelons les rois de la création et n'en sommes que les bourreaux, et de notre éternelle ingratitude à leur égard. Et son émotion est sensible partout dans cet admirable dessin mutilé, sans doute par des mains d'enfants .. les mêmes mains qui, aujourd'hui grandes, l'ont restauré... posthume !

§

L'été de 1899 fut le dernier du pauvre Segantini.

Et une dernière fois il assiste à la fenaison, cette fête de l'année sur l'Alpe. Il en a laissé plusieurs dessins; mais voici que, reprenant une ébauche abandonnée depuis longtemps, il donne de ce sujet sa formule définitive. Fait neuf dans l'histoire de la peinture alpestre, nous avons beau nous trouver dans l'Alpe, la ligne d'horizon est très bas et les montagnes n'ont droit qu'à un petit espace. Ce que Segantini a voulu créer ici, c'est encore une fois un poème de tournoyante lumière et de chaleur, fixer les derniers feux au zénith du soleil disparu derrière une terre déjà drapée d'un peu de nuit, effet fugitif, difficile et rare entre tous. Le ciel entier pourrait presque passer pour le sujet du tableau, tant il en occupe la majeure partie, et tout autre peintre de scènes paysannes, M. Jules Breton, par exemple, se serait gardé comme du feu d'une telle mise en place. Mais nous savons déjà, par d'autres œuvres, que le feu des soleils couchants est une gloire d'entre toutes celles de Segantini; si l'on supprime, selon la convenance normale, tout le génie et le feu nouveaux dont resplendit ce tableau; si l'on enlève le grand nuage violâtre et celui en tournesol de clarté chair, immédiatement les personnages se haussent et ne sont plus réduits à l'humilité de condition, leur lot dans l'Alpe; la terre, en s'élevant sur la toile, s'abaisse dans la réalité représentée : ce n'est plus le haut plateau, c'est la vaste plaine basse; ce n'est plus la distance de la terre au zénith comme diminuée,

le ciel comme rapproché, senti plus spacieux autour de soi, et surtout ce n'est plus le Segantini constamment « découvreur ».

Ici apparaît merveilleusement évident son appoint personnel au domaine de l'art : la compréhension la plus serrée, momentanément définitive, de l'Alpe qu'il abaisse à l'horizon pour mieux donner le sentiment de l'altitude d'une part; et, de l'autre, une vision du ciel neuve après tant de maîtres dont les ciels sont célèbres; puis la facture; enfin, une composition inattendue et des types de femmes et de bestiaux qui stylisent en beauté les plus humbles acteurs de la plus rude vie... Tout y est ennobli par cette facture même; et le certain goût du bizarre qui y règne annonce un esprit qui voit la nature avec d'autres yeux que les simples yeux de la chair. C'est peint, comme toujours, sur toile préalablement dorée, et tout le grenu d'or des fonds se discerne et retient un peu de lumière dans l'annonce ardoisée de la nuit sur les pics, dans les trous de neige, sur les arêtes de la montagne, dans l'interstice des bribes de foin et des brins d'herbe, en sorte que tout est à la fois clair et foncé, ferme et léger, bien dans l'air et la pénombre, consistant et vibrant. Jamais la nature n'a été plus victorieusement forcée dans le mystère d'une de ses heures les plus délicates.

Appellerons-nous *étude* le tableautin qui ne représente qu'une chèvre tétée par son biquet, sur un fond de sol, sans ciel? Non, c'est un portrait, au même titre que le meilleur de Segantini, celui si caractéristique, dit « de la dame de Berlin ». Portrait de bêtes, il est vrai, mais portrait quand même. Cette chèvre et ce chevreau, entre toutes chèvres et tous chevreaux, sont aussi inoubliables qu'entre tous les autres portraits de Lenbach, par exemple, Dœllinger ou Gladstone. Du poète, cette petite toile donnerait peut-être ce que l'humble rameau peut suggérer de l'arbre; mais dût-elle seule survivre, elle suffirait à justifier l'admiration que nous inspire le *métier* de Segantini; le peintre subsisterait. Il y aurait là en tous cas de quoi établir la réputation de mieux qu'un Potter;

il est vrai que c'est peu pour un Segantini. La patience la plus amoureuse vient au secours de l'impressionnisme là où chez les autres cet impressionnisme s'arrête, épuisé par le triple effort de sa fraîcheur, de sa lumière et de sa couleur. Ici tout cela se trouve aussi, mais est-ce que cela compte pour un tel artiste ? Il va sans dire que cela y doit être ! Mais avec bien d'autres choses encore ; et le vrai miracle c'est justement ce qui y est en plus, ces vertus de précision, d'exactitude, de labeur probe, enfin toutes les énergies honnêtes des maîtres d'autrefois. S'il y a, comme dans tous les tableaux de cette dernière période, le continuel poudroiement d'or entre chaque grain de couleur sèche et poncée, il y a aussi, entre les jeunes touffes d'herbe et les vieux hérissons d'éteule, de menus trous noirs, de fines fissures d'ombre qui pénètrent la masse végétale jusqu'au sol, en disent l'épaisseur et en assurent le relief puissant. Parmi les impressionnistes, pas un, jamais, ne s'est avisé de simplement dessiner avec soin les mille riens qui constituent un sol. Même observation quant au pelage des deux bêtes, traité presque poil à poil, avec quelle largeur pourtant ! Puis voyez l'œil de la chèvre, dont on compterait presque les cils : est-il assez vivant, et sa profondeur assez vivement exprimée ? « Mère pleine d'amour », dit le titre et il signifie que pourtant Segantini n'a pas vu là l'occasion d'un simple portrait de petit bétail. Aussi, revenez à l'expression de cette bête retournant un peu son museau vers la croupe de son petit... Qui a su démêler une telle expression d'amour maternel dans le velu de cette blanche face animale n'a encore accompli qu'un bien petit miracle lorsqu'il acquérait tant de merveilleuses qualités de facture ; et qui possédera ce morceau, décidément, ne possédera pas qu'une œuvre de peintre, mais bien aussi de poète.

Un admirable morceau de peinture encore, cette tête de paysanne buvant au creux de sa main le jet brisé d'une fontaine de montagne. C'est aussi puissant, frais et rose que la tête de femme alitée intitulé *Pétale de rose*.

Comme dans ce fameux *pétale de rose*, une fermeté et une simplicité magistrales évoquent le souvenir de Velazquez. Mais elles sont bien loin les petites infantes aux atours moins fanés que leur race... Tout ici déborde de santé et a la fraîcheur et la vie chantante des torrents de montagne. De nouveau cette forte luronne s'enlève sur un fond de pâturage et de sol, sans le moindre ciel. Il faudrait insister derechef sur le moindre fétu de paille, la moindre butte de terre ou de gazon de ce sol; en outre ici nous devrions nous attarder à l'analyse de qualités plastiques et à un don de mise en scène, de coupe du motif, qui ravissent les statuaires. Mais les œuvres d'idéalité nous appellent. Ce morceau de maîtrise parfaite où, en plein labeur interrompu sous l'accablant soleil de midi, une soif presque animale s'étanche, ceci particulièrement ne rentre dans notre sujet que pour y remplir son rôle de jalon; mais nul mieux que lui ne montre le peintre qui ne saurait rien apprendre de plus, le peintre dont la peinture doit sans conteste s'assimiler à celles des plus grands, l'artiste hors pair enfin et impossible, semblait-il, à imaginer avant l'apparition de Segantini : un Velasquez qui serait en même temps un Claude Monet.

§

L'installation à Maloja (1894) marqua dans l'œuvre de Segantini l'heure de la prédominance absolue des préoccupations de la pensée sur celles de la pure et simple représentation des réalités contingentes; c'est l'apogée de son génie de peintre et de son génie de penseur. Il n'en est pas moins évident que pour bien comprendre l'enchaînement de ses œuvres *selon les idées*, c'est de plus haut qu'il faille reprendre.

Parmi les plus belles œuvres *selon la vie* que le maître avait produites pendant l'heureuse période de sa jeunesse, au bord des lacs de la Brianza, la dernière inaugure aussi la période de Savognino; c'est à peine installé là-haut qu'il en donne une réplique où, pour la

première fois, il emploie sa technique nouvelle, des vernis et siccatifs ayant poussé au noir les versions précédentes, dont l'originale peinte à Pusiano. Il s'agit de l'*Ave Maria à trasbordo*, une œuvre symbolique au premier chef.

On connaît le tableau. M. de la Sizeranne l'a décrit à la *Revue des Deux-Mondes*. Dans tout le rayonnement d'un soleil couchant reflété par le lac, une barque presque débordante de moutons passe, au moment où tinte l'Angelus au clocher, là-bas. Alors le passeur s'incline sur ses rames et la pastoure sur son enfant. C'est tout, et c'est d'une grandeur admirable ; presque tout l'espace appartient au soleil et à son embrasement dans le ciel et dans son reflet. La barque flotte dans l'immensité. Voilà qui est d'un peintre; mais voici qui est, en plus, d'un penseur : ce qui évoque ici la salutation angélique, ce n'est pas qu'il faille deviner, comme l'a dit M. de la Sizeranne : « Qu'à la fine fleur du clocher qui monte là-bas fleurit la fleur de l'Angelus », mais c'est qu'au son de l'Angelus la mère, s'inclinant sur son enfant pour la prière et lui murmurant à l'oreille les paroles de l'Ave Maria, *apparaît elle-même une Madone* et montre en quelque sorte ce qu'évoque le clocher avant même qu'on y ait pris garde, à ce clocher. L'*Angelus* de Millet montre simultanément : deux paysans en prière et le clocher, cause de cette prière; l'*Ave Maria* de Segantini montre d'abord *qui* l'on prie, ensuite que l'on prie, et pourtant cela aussi, simultanément, plus même que simultanément si possible, puisque c'est *par le même groupe*. En effet, le clocher n'a qu'une importance secondaire; dans un petit dessin postérieur, reproduit à la *Gazette des Beaux-Arts* (article de M. W. Ritter, 1er avril 1898), le clocher et le ciel ont disparu, l'horizon est muré par les montagnes : et l'évocation de la Madone existe encore, du seul fait de cette femme priant, inclinée sur la tête de son enfant et devenue Madone elle-même.

« Ce jour-là, nous ne lûmes pas davantage ». Le Segantini de l'*Ave Maria* se refuse pour l'heure à péné-

trer dans le monde entrevu. D'autres travaux immédiats, *Alla Stanga* de la Galerie de Rome, le *Labour* de la Pinacothèque de Munich, l'achèvement de la conquête de sa technique l'en détournent. Pas pour longtemps. Une grande préoccupation domine peu à peu toutes ses pensées. Il sait qu'il a coûté la vie à sa mère, qu'elle ne s'est jamais remise de lui avoir donné le jour, et partout autour de lui il surprend la vie naissant de la mort. N'est-ce pas la maternité qui est en quelque sorte le principe d'une œuvre comme l'*Ave Maria?* Bientôt le thème de la *Madone*, de la *Mère*, de la *Vie* va rejaillir sous une autre forme. Le simple monde extérieur de l'Alpe à cette altitude est si frappant, si frappante aussi la nouveauté des choses qui entourent l'artiste, de l'hiver dans les neiges, qu'il les peint d'abord par pur enthousiasme pour la beauté de leur apparence. Mais en même temps qu'il travaille si longuement, si patiemment aux mêmes endroits, voici qu'il épie les menus mystères de la vie qui renaît, et qu'il a tout le loisir d'y réfléchir. Le printemps est-il là? Dans une course où il gravit un sommet il voit de bas en haut, détachée sur le ciel bleu, une fleur, une fleur si harmonieuse, si ornementale qu'il en veut faire un tableau; la voilà qui s'agrandit à ses yeux; sur cette tige, c'est toute une efflorescence de sa pensée qui s'épanouit : la tige sera un tronc, les feuilles deviendront des branchages, le calice une femme, — vase d'élection, rose mystique, dit l'Eglise dans les Litanies de la Vierge, — et au fond de la fleur, dans le giron de la femme, le pollen aura fructifié en un adorable enfant tenant une pomme qui ne sera plus celle du Péché originel. *Fleur de l'Alpe*, dit un titre : il dit le décor extérieur; l'*Enfant divin*, dit un autre, et il offre à l'adoration des Chrétiens la seule Madone alpestre qui se puisse réellement évoquer dans les vallons de ce labyrinthe montagneux qui va de N.-D. des Ermites à N.-D. de Maria-Zell; *Fruit d'amour* affirme un troisième titre, caractéristique d'une nouvelle étape de la pensée de Segantini et mêlant l'idée de l'amour divin, manifesté en le mystère de l'Incarna-

tion, à celle qui est devenue l'axe de sa philosophie et le centre de sa morale à lui, l'orphelin d'autrefois, aujourd'hui le célébrant passionné de toutes les gloires de la maternité et, du même coup, le tortionnaire des mères dénaturées qu'il assimilera, dans le châtiment, à celles qui empêchent l'œuvre de la maternité, aux luxurieuses. Et alors apparaît un quatrième titre, nœud gordien de l'enchevêtrement de pensées auxquelles s'adonne Segantini : l'*Ange de la vie*.

Extérieurement, ces représentations sont comme arc-boutées par des œuvres réalistes. L'arbre qui deviendra la tige de la fleur alpestre, le support de la mère, n'est-il pas en germe dans l'arbrisseau tordu de l'*Alpe en mai*, penché protecteur sur le groupe du chevreau tétant sa mère? Le voici, dans le *Midi sur l'Alpe*, assez fort pour qu'une pastoure s'y appuie. Et la surprise sur le fait, quelque jour, d'une bergère ainsi adossée contre l'un de ces souffreteux petits arbres estropiés de la montagne, n'a-t-elle pas été le trait de lumière?

En honnête homme, puissant de corps et d'esprit, et en homme qui vit en pleine nature, témoin journalier des leçons que donnent souvent les animaux, Segantini ne conçoit pas l'idée de l'amour séparable de l'idée de famille, et les préludes idylliques du poème humain l'intéressent moins que la poignante épopée de la lutte pour la vie qui en est la suite, moins que le drame final dont le douloureux et inoubliable *Retour au pays natal* et *La Foy réconfort de la douleur* parlent si éloquemment. Dans l'*Ange de la vie*, la mère réchauffant le petit rejeton toujours prêt à retourner là d'où il vient, était l'héroïne du tableau. Dans *il frutto d'amore*, l'été de l'Alpe a succédé au printemps. Dès lors l'enfant de l'amour, l'enfant divin, le Christ qui s'incarne par amour ou l'amour qui s'incarne en un Enfant Jésus — *toutes* les interprétations sont la bonne — devient le héros de la composition; dès lors le bonheur radieux de la mère contemplatrice, et l'arbre couvert de feuilles, et sur l'alpage des agnelets qui tètent leurs mères, — rap-

pel du motif principal dans certaines variantes, — sont autant de concordances appropriées qui se complètent et s'enchaînent les unes les autres.

Nous n'essayerons pas d'établir les variantes : nous avons vu tant de fois depuis Paris 1889 paraître ce motif dans les œuvres exposées par Segantini un peu partout, nous l'avons vu tant de fois reproduit et il a tellement séduit non seulement tous ceux qui, dans un public, se sentent des entrailles de père ou de mère, mais tous les affamés qui recherchent la trace, dans l'art contemporain, de sentiments religieux, que nous sommes tentés de croire qu'il s'est agi à peu près chaque fois de répétitions.

§

Un vrai cycle des mères — les chèvres, les brebis, les vaches comme les pastoures — naît à Pusiano dès les débuts de Segantini et arrive à la plénitude de sa formation à Savognino. Nous n'avons pas à nous en occuper ici. Les idées parallèles sur l'amour, la génération, la luxure, le châtiment des mauvaises mères et de celles qui échappent à la maternité, atteignent à leur épanouissement formel dans l'œuvre réalisé à Maloja.

Si Segantini a parlé du Nirvânah au sujet de ses tableaux des *Luxurieuses* et des *Mauvaises mères*, dans une lettre du 2 mai 1891 : « Les luxurieuses que je *châtie dans un Nirvânah* de neiges et de glaces », il faut l'imputer à un poème bouddhique dont on lui procura la traduction italienne de M. Illica, *alors que ses compositions étaient déjà connues*, et il n'est nullement besoin d'avoir pénétré les arcanes du bouddhisme, de connaître la philosophie du Nirvânah, pour goûter ces allégories et les comprendre sans explication. Que si, d'autre part, on tient, — et nous sommes les premiers à comprendre qu'on y tienne, — à savoir explicitement la pensée de l'artiste, nous n'admettons pas qu'on nous la présente comme difficile et pas davantage qu'on taxe cette peinture de littéraire : Ce sont, balancées à l'air glacial d'un purgatoire dantesque, que suggérait à Segan-

tini le décor même de sa vie, les luxurieuses et les infanticides, toutes celles qui ont péché contre la maternité, condamnées à l'allaitement de petits êtres appendus comme des fruits aux arbres morts de l'hiver, jusqu'à une expiation ou une résurrection que le tableau n'indique pas, mais qui sera peut-être le printemps, à la fonte de toutes ces neiges. C'est l'éternel mythe de la nature, *tour à tour mère et marâtre,* donnant la vie et la mort, et captive de son crime de mort jusqu'à ce qu'elle l'ait expié par une nouvelle vie.

Mais la peinture doit se passer d'explication, dira-t-on. On l'a dit très souvent; il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a pas une peinture au monde qui n'ait eu son explication, à commencer par toutes les allégories, depuis la *Calomnie* d'Apelles. Et si les deux porteurs d'une coquille dont pend à mi-corps un homme tenant un serpent de Giovanni Bellini à l'Académie de Venise, et la *Mélancolie* de Dürer et la *Primavera* de Botticelli ne sont pas obscures, nous prétendons que le cycle des *Mauvaises mères* est limpide comme de l'eau de roche. Entrez à l'Académie de Florence, dans cette salle de la Galerie antique et moderne qui se pourrait appeler désormais la Salle des Snobs, et où vous trouverez les lourds fauteuils de velours rouge sans cesse occupés par l'extase de quelques anguleuses Anglaises. Admettons que vous ignorez même le titre de la trop célèbre allégorie toscane; que comprenez-vous? Faut-il commencer à regarder à gauche, au centre, ou à droite? Ici une sorte de cadavre verdâtre s'enlève, soufflant de l'air; puis une femme, presque étreinte par lui, expectore des fleurs; puis une autre grande femme sourit, la robe parée des mêmes fleurs; ensuite trois grâces aux tuniques diaphanes; puis une sorte de Pâris-Mercure, distrait, semble abattre des fruits avec une alumelle. Prétendez-vous que ce soit plus intelligible que les visions de Segantini?

Voici tout d'abord le tableau nocturne, lunaire; les Alpes géantes et noires bornent les champs de neiges; les formes pâmées et pénitentes, leurs ombres sinistres

rabattues sur la neige, passent dans leurs longs voiles et dans leurs chevelures dénouées, comme flottantes dans leur remords. C'est la version de Liverpool, de la galerie Valker, titrée : *le Châtiment des luxurieuses*. Leur mouvement est tel qu'il répercute les attitudes de leur passé pécheur, et leur groupement contradictoire indique à la fois l'attirance et la répulsion qu'exerce sur les pauvres ombres le souffreteux petit arbre, tordu à l'image des dolentes apparitions qu'amène la bise sifflante, l'arbre de vie — sur lequel séjournait autrefois l'Ange de la vie, — le nœud de serpents noirs de ses ombres rabattues aussi sur le sol. Impossible de rêver nuit d'hiver plus fantastique et plus froide... Vint ensuite une traduction rosâtre et bleuâtre, à la crue lumière matinale, où l'artiste ne reculait plus devant l'étalage au plein jour des plus expressives hardiesses réalistes destinées à clairement expliquer sa pensée. C'est *la Mauvaise mère*. Et l'on vit plus nettement dans les rameaux de l'arbre éploré, l'enfant appendu, devenu comme la petite tête suceuse et gourde de l'arbre lui-même, désireux de sève; et la mère captive de son remords, de son expiation, se tord au vent tiède du dégel qui fait onduler derrière elle sa chevelure d'or et d'argent. Et tout au loin, vers la pente et l'abîme, ce sont d'autres arbres et d'autres enfants, mais dont la tête surgit de la neige et qui donnent plus carrément encore l'idée du crime, tandis que pour retenir la mère flottante au vent, l'arbre, entre elle et l'enfant, se convulse et tend déjà à cette apparence sinistrement anatomique d'un cordon ombilical qu'il prendra dans la version lunaire.

On peut considérer cette œuvre comme la synthèse totale des hivers alpestres de Segantini. Et ce nouvel Ange de la vie, endeuillé de tous les voiles noirs des remords et offrant ses seins avec tant d'amour et un tel désir d'expiation, la plus superbe créature que Segantini ait dessinée et peinte, pourrait être présenté désormais comme le type parfait de la femme chez le maître. Il existe une version nocturne de ce même tableau, combiné avec

certains éléments de celui des luxurieuses : les mauvaises mères y avancent par groupe de trois vers chaque arbre. L'héroïne principale offre la magnifique gorge de son puissant corps, si bien fait pour la maternité, à la caresse lunaire, et l'arbre semble ployer, élastique, sous le poids de ces grandes créatures noires qui l'assiègent et pendent à ses branches comme d'étranges et ténébreux fruits d'ivoire et de crêpe.

§

Mais toujours obéissant à cette force impulsive qui ne lui laisse pas de répit avant qu'il ait épuisé tout ce qu'une idée peut fournir à son art et qui le contraint à la poursuivre dans ses directions diverses, dans ses concordances spirituelles et matérielles, chrétiennes et hindoues, Segantini éprouve maintenant le besoin de nous montrer la mère douloureuse à qui le fruit de ses entrailles est arraché sans qu'elle en comprenne le motif ni puisse en tirer consolation ailleurs que du ciel ; le voilà qui nous donne *La Foi réconfort de la Douleur*. La sainte Face du Christ sur le voile de sainte Véronique, au milieu d'une croix, semble présider à la paix neigeuse du cimetière abandonné, sauf par le couple éploré. Tous ceux qui avaient suivi le cortège s'en vont là-bas à travers les frimas, tout noirs, un à un, comme autant d'illusions perdues, tandis que rondent les corbeaux sur la neige ; et dans le ciel, qui s'entr'ouvre au faîte du tableau comme au tympan des portes de cathédrales pour dominer les jugements derniers, deux anges recueillent pieusement le petit cadavre, dénué de tous les langes terrestres... Nous n'avons pas besoin de rappeler quel triomphe a été pour Segantini l'exposition de cette œuvre en 1896 à Munich. Faut-il insister toujours sur ce fait que plus sa conception agite de pensées graves et exige d'attention et de réflexion, plus l'exécution est limpide, soignée, sévère envers elle-même et capable d'irrésistiblement ramener à l'artiste les simples réalistes qui ne pardonneraient pas à un peintre voulant exprimer des

pensées de ne pas, avant tout, savoir bien peindre... ce qui n'est pas tout à fait dénué de raison. Attardons-nous à la beauté des anges, les premiers de Segantini, à la lourdeur moëlleuse de leurs immenses ailes... L'artiste, plus sage et vraisemblable que tant d'autres, a compris que, pour enlever des êtres de cette proportion, il fallait des ailes en conséquence et non point de ces ailerons étriqués, empruntés à des volatiles de basse-cour, auxquels nous ont accoutumés tant de ridicules tableaux de sainteté. Reconnaissez aussi dans ses décents atours de mère en deuil, gantée de noir, la bonne servante, la fidèle Baba, des tableaux réalistes de jadis. Tout à l'heure nous verrons son type s'idéaliser encore et devenir celui d'un de ces anges qui, pour le moment, là haut lui enlèvent son fils. Et nous, assistant à cette transfiguration d'un type prolétaire que nous avons vu occupé aux plus rudes et aux plus humbles besognes, nous comprendrons de moins en moins le reproche fait à Segantini d'avoir emprunté ses anges à Sir Edward Burne-Jones. Ni le type, ni les ailes, ni le mouvement, ni les proportions, ni surtout la couleur, alors quoi ?

L'amour ! L'amour et le printemps ! Les rhododendrons en fleurs !

Toute cette série d'œuvres de douleur épuisée, Segantini veut se rajeunir en une qui soit un resplendissement de jeunesse, de lumière et d'ivresse printanières, un coup de théâtre de clarté, d'amour et d'enchantement.

L'Amour à la fontaine de vie n'est pas une réédition du thème qui a préoccupé tant d'artistes depuis la Renaissance jusqu'à aujourd'hui où, alors même que Segantini méditait son tableau, des peintres tels que MM. Hans Sandreuter à Bâle et Veith à Vienne reprenaient la donnée commune. Il ne s'agit, chez le maître alpestre, aucunement de *la Fontaine de Jouvence.* C'est un hymne éclatant et clair, comme un chant d'alouette dans un ciel d'été, à la gloire de la jeunesse et de l'amour, une œuvre blanche et immaculée comme *Sera-*

phitus-Seraphita, une œuvre comme l'Alpe seule pouvait en inspirer. Lui et elle, vêtus de triomphales tuniques de lin blanc qui laissent transparaître la beauté et la force de leurs jeunes corps, semblables à des archanges qui entreraient dans le royaume des cieux, à travers une lande toute fleurie de rhododendrons et toute encerclée de resplendissantes montagnes qui semblent en pierreries, ils s'avancent vers une abondante source d'eau vive, la fontaine gardée par l'ange grave et mystérieux, tout blanc sous l'accolade de ses ailes immenses, la plus magnifique paire d'ailes qu'ait jamais rêvée artiste épris de blancheur et de réalité.

Ses chefs-d'œuvre, pendant toute cette période, tombent à coups si drus dans les Expositions et les Musées que toute l'Europe centrale laisse à la fois échapper le cri de : Segantini! On n'entend plus que son nom d'Amsterdam à Vienne, de Milan à Berlin et de Bruxelles à Munich. C'est à Dresde que fut révélé ce transcendant *Amour à la fontaine de vie*, d'abord exposé lors de la fête de l'Art et des Fleurs en 1898 à Florence, où il passa presque inaperçu... Il fut acquis depuis à Pétersbourg.

Pour son couple élyséen, le maître entrevoyait un danger. Leur beauté était trop grande pour que, par la volupté, ils ne fussent tentés de dériver vers le chenal au courant irrésistible de la luxure. Il fallait les prévenir, leur montrer la *Source du mal* et leur apprendre où se fait la bifurcation du bonheur et du péché. Cet étrange carrefour, Segantini le situe, comme tout le reste, dans son Alpe éternelle, éternellement belle et nouvelle, dont dix labeurs comme le sien n'eussent pas, à son gré, suffi à épuiser tous les aspects. Et ce point exact où le péché s'embranche, il le découvre dans le moment où la femme prend pour elle-même conscience de sa beauté. Dès qu'elle ne se mire plus dans les yeux de l'aimé, dès qu'elle veut pour soi seule être belle, c'est la vanité qui est là... « Si tu te regardes trop dans le miroir, disent aux enfants les vieilles bonnes de chez nous, tu verras le diable. » Segantini n'a pas été chercher plus loin.

Au pied de verdoyants dévers, aux confins de grandes forêts de sapins, dont à mi-côte la lisière remplace le ciel que l'artiste ici refuse même matériellement à sa pêcheresse, un de ces bassins minuscules et limpides que les Slovaques, dans les Carpathes, appellent « œil-de-mer », est le théâtre de l'amoureuse contemplation d'elle-même à laquelle se livre une svelte, gracieuse et narcisséenne jeune femme. Elle éploie sa chevelure rousse au-dessus du miroir naturel et, sur le rythme en quelque sorte de cette toison d'or ou même en son reflet, apparaît de la vasque, se tortillant, un monstre bien extraordinaire. Il ne s'agit pas encore d'une « imposante machine de mort » comme l'Hydre de Moreau, mais seulement d'un petit dragon pour dames, d'un épagneul ou d'un carlin d'entre les guivres. Rugueux, multicolore, exactement approprié à cette nature de rochers affouillés et d'arbustes gélifs, il se contorsionne et se convulsionne, vibrionnaire, ivre du plaisir d'être né et d'avoir désormais à empoisonner le monde. Renversé sur le dos à l'endroit de l'image de la jeune femme, il en imite bestialement les grâces ; il se fait mignon, spirituel, coquet à sa façon ; il veut plaire..., la salamandre de la coquetterie est encore très gentille, elle a pour elle l'avenir... Si jamais une histoire du dragon en art, depuis ceux de Piero di Cosimo jusqu'à ceux de Gustave Moreau et de Bœcklin, tente un curieux, celui de Segantini qui, parmi ceux des peintres, paraîtra au premier abord l'un des plus étranges, à plus ample réflexion et les convenances du milieu mieux étudiées, se démontrera bientôt l'un des plus normalement organisés et d'une création assez spirituelle pour doser également la sorte de terreur qu'il peut inspirer et les ingénieuses significations que son rôle est avant tout de comporter. Ce n'est ici que la *source* du mal. Le monstre enfantin doit exciter plus de curiosité que d'effroi ; il lui est permis d'avoir sa séduction et il faut, la première surprise passée, qu'il paraisse assez amusant pour qu'une femme puisse se complaire à ses jeux, à la vivacité de ses électriques ondulations, à la

phosphorescence de ses yeux dardés vers elle à fleur d'eau, à sa tête en grelot, à son rire de crapaud, à sa poitrine et à ses courtes pattes mimant une possibilité d'étreinte, aux irisations de son échine squameuse dans la limpidité de la source glacée, aux circonvolutions de sa queue évocatrice des fascinations du vieux serpent de la Genèse. — Le problème de faire sentir sans aucun ciel, sans aucune atténuation de la couleur, presque en l'absence de toute perspective aérienne, la profondeur d'une poche de pâturage, l'éloignement de la lisière des forêts, est ici résolu avec le même prestige que dans les *Vaches attelées*, demeurées presque inaperçues du public à Paris en 1889, tout en obtenant des jurés la médaille d'or. Mais nous extasierons-nous sur le détail précieux du sol, à la fois réaliste et décoratif, sur la croûte de roc au dessus de l'*œil de mer* où baigne la « salamandre d'enfer » ou sur le délicieux buisson de rhododendrons de l'angle à gauche, alors que nous avons passé, presque sans nous y arrêter, sur le sol de la *Fontaine de vie* qui, tout entier, est une merveille?

Et maintenant, ce qui n'était qu'une première phase de l'œuvre de Segantini selon ce qu'il rêvait encore édifier, est close. Arrivé là, il veut en un ensemble établir le bilan de son existence et tout résumer en une grande synthèse. Puis il se lancera dans les nouvelles compositions auprès desquelles tout son travail jusqu'ici ne paraîtra, dit il, — lui qui ne fit jamais d'études, — que des études préparatoires. On sait le reste : il s'attelle au triptyque de *la Nature, de la Vie et de la Mort*... Et la mort l'y attend et le happe... Peut-être un jour donnerons-nous, en même temps qu'une lueur sur ses projets d'avenir, l'analyse et les dessous de cette entreprise gigantesque. Qu'il nous suffise pour aujourd'hui d'avoir étudié le majestueux cycle de tableaux qui avait précédé et d'avoir fait passer sous les yeux du lecteur ce qui demeurera la plus grande gloire de Segantini.

MARCEL MONTANDON.

VN CONTE A SE CONTER AV BORD DV CRÉPVSCULE

A Mlle Lucienne Kahn, la petite amie de jadis et d'aujourd'hui.

Ceci, bonnes gens, c'est un conte des vieux pays ingénus, le conte d'un homme qui n'était rien qu'un pauvre voyageur en allé sur des chemins de pluie et de soleil. Depuis le temps qu'il était parti d'un endroit où les jours avaient, pelletée à pelletée, creusé la fosse de sa jeunesse, il ne se savait plus d'amis, ni d'amie. Il n'y a, pour avoir des amies, et parfois des amis, que les seules gens qui se fixent et demeurent. Les autres, ceux-là qui marchent sur des chemins de soleil et de pluie en s'en allant vers un quelque part toujours plus loin, les autres connaissent les routes, les arbres, les maisons, les champs; des horizons nouveaux, une terre ancienne, le ciel changeant; et aussi que les gens coulent sur les sols ainsi que de minces ruisseaux bus par les fossés et les sillons.

Mais, à cause qu'ils ne s'arrêtent guère et qu'ils sont impatients de n'être pas encore ailleurs, on ne s'attache jamais à eux. Le voudrait-on, qu'on ne le pourrait pas. En s'en allant, pour s'en aller, ils rompent les fils qui auraient pu filer leurs liens, et pour les lier il faudrait consentir à les suivre. On ne peut pourtant pas perdre son temps, qui est de l'argent, à courir les routes en compagnie de ces

gens qui fuient les repos, et mieux vaut s'attacher à ceux dont les pieds sont déjà solidement enracinés devant un horizon immuable.

Je vous demande pardon de raconter mon conte en cheminant sur un chemin de hasard : c'est un conte qui se raconte ainsi depuis qu'on le sait — et jamais autrement.

★

Cet homme que je dis avait donc, certain jour, abandonné un endroit où vivaient beaucoup d'autres hommes qui croyaient le connaître et que lui-même croyait savoir à cause d'un échange assidu de ces mensonges que l'on dispense en des entretiens où ne se dilapident jamais de richesses. Il n'avait dit l'au-revoir à personne : les paroles inutiles le fatiguaient déjà, et il ne savait pas lui-même son départ. Il s'était mis à marcher, et ses pas du lendemain s'étaient ajoutés à ses pas de la veille. Quelques camarades l'avaient escorté un bout de chemin, en bavardant, et s'étaient arrêtés en s'apercevant qu'il ne les écoutait pas et qu'il marchait toujours. Lui, poursuivait sa route, ravi d'apprendre des paysages, d'épeler des cieux, de savourer des horizons, de pénétrer des matins et des soirs, et d'épouser les choses, candidement. Son amie l'ayant abandonné — elle était lasse de battre de ses petits talons mal chaussés le sol dur des sentiers — il en eut une grosse peine, et marcha plus vite en chantant à tue-tête des chansons fanfaronnes qui faisaient à ses lèvres un vacarme de joies massacrées. Son dernier ami se fatigua de l'accompagner et revint sur ses pas. Alors, l'homme ayant regardé autour de lui se vit seul sur les chemins. Il éclata de rire, s'assit au revers du fossé pour apaiser ses genoux tremblants, écrivit d'un

bâton machinal, dans la poussière que ses yeux mouillaient, des noms et des dates qu'un coup de vent effaça — et repartit, traînant la jambe. Au passage des jours il apprit, à la vivre des aubes aux crépuscules, que la solitude est bonne, et s'accoutuma de parcourir librement l'étendue qu'il peuplait de lui-même.

Bientôt on ne le connut plus, et lui, maintenant, il connaissait les autres. Il entendait leurs divers langages toujours pareils et savait leurs semblables désirs aux seuls aspects changeants. Les hommes qui sont le soir aux seuils des logis pleins de certitudes le regardaient passer ainsi qu'un étranger et le suivaient de regards hostiles. Eux, au moins, mangeaient d'une bouche assurée des soupes épaisses connues de leur enfance, devant des champs qu'ils cultivaient depuis toujours sans jamais se lasser, ou devant des boutiques fières de négoces productifs, ou devant des ateliers qui regorgeaient de choses fabriquées selon les goûts des autres hommes, ou devant des guichets qui dévoraient et vomissaient des sommes. Tandis que, lui, s'en allait sur les chemins, vers des repas problématiques, sans rien à vendre, et seul — ce qui était bien différent. On ne savait pas son nom, dans les pays et, parce que cela n'intéressait personne, tout le monde l'appelait l'Homme. C'était un nom qu'on lui avait accordé afin de se comprendre quand on parlait de lui, par hasard, avec un peu de mépris. D'ailleurs, peut-être que c'était là son véritable nom, son premier nom, son nom qui était écrit sur son visage. Car il y a des gens dont la face révèle le nom par toutes ses lignes, qui passent, et que l'on connaît sans les avoir jamais vus et sans pouvoir les exprimer que beaucoup plus tard, alors qu'ils sont

passés depuis longtemps. Tandis que, d'autres, au contraire, de ceux qui demeurent et que l'on nomme, ont des visages gris, des visages où il n'y a rien du tout d'écrit, rien. Ce sont là de très mauvais visages, les muets, les secrets, ceux qui se ferment afin que nul ne les pénètre. Et d'autres gens ont des visages où il y a tant de choses contraires qui se mêlent, s'enchevrêtent et se biffent, qu'ils sont en tout pareils à ces vieilles maculatures où des multitudes d'épreuves superposées ne sauraient faire une page.

Je ne peux pas, vraiment, vous raconter ce conte en coupant au plus court, à cause qu'il parcourt les sentiers derrière les talons de l'Homme. Et puis, c'est un conte qui se raconte ainsi, je vous l'affirme.

*

L'Homme, qui marchait et s'en allait quelque part en venant d'un endroit — peut-être retournait-il tout simplement à son départ, sans le savoir, par le plus long — l'Homme s'arrêtait parfois au bord du fossé, à la borne du champ, à l'orée du bois, à la lisière du taillis, au bout du sentier, au sommet de la côte, — un instant. Il se réjouissait alors en secret d'une multitude de choses et savourait des joies telles, à voir sous les apparences, à savoir et à se souvenir, qu'il repartait aussitôt, les yeux pleins de larmes. Il mangeait assez souvent et ne buvait jamais qu'à des sources propres. Parfois, en passant devant une maison aux fenêtres écarquillées sur le matin — quand il avait pu faire toilette au ruisseau — une femme dont l'époux était absent lui donnait un sourire de départ qui l'embaumait pour jusqu'au prochain soir.

Quelquefois, une fille rencontrée au détour d'un

sentier, à une heure propice, le chargeait d'une provision de baisers qu'il goûtait un à un à ses instants de fièvre. Mais il avait peu d'aubaines pareilles — à cause qu'il ne riait guère, qu'il semblait fatigué, et qu'il regardait avec des yeux clairs. Les femmes n'aiment pas du tout qu'on les fouille avec des yeux trop clairs, et il en est bien peu qui consentent à révéler combien elles sont pauvres. Et l'Homme, sans le vouloir, rien que par ses yeux et par un fin pli des lèvres, avouait qu'il savait les mensonges, les vanités, les égoïsmes, les lâchetés, les hypocrisies, et bien d'autres choses plus tristes encore qui sont sous les parures des misères et sous les luxes d'âme que l'on emprunte pour piaffer en des compagnies.

Quand il s'arrêtait, en des coins où nul pied n'avait laissé de trop fraîche empreinte, son plaisir qui ne le ruinait pas était de mettre son cœur à l'air et de le regarder. C'est une faculté, cela, que certains possèdent, et dont ils s'enorgueillissent parfois outre mesure. Ils prennent leur cœur dans le creux de leurs mains, le regardent pleurer, l'écoutent chanter, le voient saigner, font joujou avec — et le remettent en place, plus ou moins fatigué, en attendant une prochaine sortie. Ce jeu-là dure jusqu'au jour où, ayant trop joué de leur cœur, il ne leur reste plus pour de derniers ans qui se traînent, qu'une chose terne, raccornie, sans parfums et à peine palpitante. Quelques-uns, qui n'ont pas d'ordre, s'en vont en oubliant leur cœur et ne retrouvent plus de chemins pour revenir à l'endroit où ils l'ont peut-être laissé. D'autres ne s'aperçoivent qu'ils le détraquent qu'au moment où le ressort en casse avec un bruit discret. D'autres encore, paresseux, s'endorment avant d'avoir remis

leur cœur en place, ne s'éveillent pas à temps, et ne se réveillent alors plus du tout. Certains, dont le ventre hurle impérativement et qui ont des mâchoires avides, montrent leur cœur dans les foires, moyennant des sous, et le remettent en place pour de prochaines exhibitions, sous une couche de graisse vite venue... Mais, presque toujours, ça se termine par des désastres que l'on ignore souvent.

Je vous demande pardon de tournailler autour de l'Homme ! Je ne peux pas faire autrement, parce que ce conte est un conte des vieux pays ingénus que l'on a toujours raconté ainsi depuis qu'on le raconte.

✶

Tant il y a qu'un jour l'Homme, qui s'était arrêté au coin d'un bois, proche une route, les jambes fauchées et les reins cuits, — l'Homme songea qu'en cet endroit il pourrait peut-être bien construire une cahute où passer quelque temps et se reposer un peu plus que de coutume avant de reprendre son chemin.

Il ramassa des branches, gâcha de la terre et se bâtit une chose où il ne pleuvait guère que par un trou au-dessous duquel trois pierres pouvaient servir de foyer. Quant il eut fini, et ce ne fut pas long, il se reposa, et regarda les gens qui passaient là-bas, un peu loin, sur la route. Mais, bientôt, cela le fatigua. Ces gens, qui passaient pour des allées et des retours également vains, engendraient toutes sortes de silhouettes insolites, traçaient des gesticulations laides sur la simplicité du ciel et inondaient le silence de l'espace d'un vacarme de querelles. L'Homme boucha le trou qui servait d'entrée à sa cahute et, d'un coup de pied, en ouvrit un autre du

côté de la forêt. Il tourna désormais le dos aux passants pour regarder les arbres et les bêtes. Il fut un peu plus heureux. Les arbres n'ont que des gestes harmonieux et les bêtes ne font jamais rien que ce qu'il faut faire. Quand elles n'ont à faire rien de beau ou d'utile, les bêtes ne font rien du tout, et se taisent. A cause de cela, et parce qu'il était dans le silence, et qu'à travers les hautes branches il contemplait un ciel pacifique, l'homme se reposait pleinement sans même connaître la fatigue de savourer sa joie.

Voilà donc qu'un jour, comme il était au seuil de son logis, une femme passa derrière le grillage des jeunes chênes et des bouleaux frêles, dans un sentier à peine frayé. Elle lui sourit. Il la regarda. Elle était jeune, belle, mal vêtue et sans aucune pudeur. Il la salua, tandis qu'elle passait en l'éclaboussant du soleil de sa chair printanière.

Le lendemain matin, comme il était encore au seuil de son logis, la même jeune femme passa, et s'arrêta, en attente. Elle avait des dents qui faisaient frais, des lèvres qui provoquaient la faim, et des yeux qui donnaient envie d'y boire. Il la regarda mieux, riante qu'elle était derrière une voilette de jeunes feuilles, et sourit à son tour. Alors, elle creva d'un élan le grillage des branches pour venir s'asseoir à ses côtés — et ils se parlèrent.

Elle vivait là-bas, quelque part, pas très loin, et ne se savait guère de nom. Personne, d'ailleurs, ne savait plus son nom. Dans le pays, on l'appelait tout bonnement : la Femme. Elle se plaisait à passer par les bois, pieds nus, pour n'être pas entendue, ni vue, des hommes qui la ravageaient de leurs regards de bêtes.

Alors, lui, l'Homme, discourut d'abondance, en lui tenant les mains, et ses paroles étaient des ruisseaux où se confondaient les rires et les larmes de toutes les chansons que les hommes chantent depuis toujours. Quand elle l'eut écouté, longtemps, et ravie, pour le faire se taire et pour apaiser sa fièvre, elle lui donna ses mains à baiser. Et après ses mains, elle lui donna ses yeux où il but une eau de tendresses. Et après ses yeux, elle lui donna ses lèvres où il mangea une chair d'énergie. Et après ses lèvres, elle lui donna, sans plus compter, tout ce que l'on pouvait baiser d'elle, depuis l'ongle de son orteil lavé dans le parfum des herbes jusqu'à la pointe de ses cheveux peignés par la caresse des branches. L'Homme, l'ayant d'abord amplement goûtée, s'en rassasia durant tout un matin. En partant, elle promit de revenir au plus vite afin qu'il pût encore se régaler d'elle à son désir avant de s'en aller de nouveau par les chemins.

Demeuré seul, l'Homme vint s'asseoir au revers du fossé, sur la route, afin que chacun pût se rafraîchir de son bonheur neuf. Il connut alors que le ciel était miraculeux, les moissons charitables, les collines ruisselantes de raisins, les arbres écrasés de fruits, les prés pareils à des cassolettes; que toute la terre était baignée d'allégresse — et il s'abîma dans sa joie avant d'avoir appris l'indifférence des gens. Mais, voilà que, lorsqu'il s'éveilla, une nuit pâlaire le baignait. La route était blanche, et le bois, et sa cahute, et lui-même — et aussi des files de gens qui marchaient sur la route en balançant au bout de leurs bras des yeux louches qui épiaient les taches qu'avaient faites des pas précédents. Dans l'ouate du ciel s'étouffaient des bruits de métal. L'Homme s'étonna et demanda :

— Gens, auriez-vous peur que les choses pourrissent que vous les avez recouvertes de tant de sel?

Les gens répondirent :

— Ce n'est pas là du sel, l'Homme, c'est de la neige.

— Est-ce donc l'hiver venu, déjà?

— C'est l'hiver venu, oui.

— Et pourquoi vous en aller ainsi sur la route, dans la nuit, gens?

— Nous allons sur la route parce que c'est cette nuit la nuit blanche où les gens vont aux cloches qui les appellent.

— Ce sont donc les cloches qui sonnent?

— Ce sont les cloches, oui.

— Où vous appellent-elles, gens?

— A l'église, l'Homme.

— A l'église, la nuit!... Ce serait donc Noël venu, alors?...

— C'est Noël venu, oui.

L'Homme songea un instant, et dit :

— Merci, et adieu, gens.

— Adieu, l'Homme.

Et la chaîne des gens tirée par la main de l'église glissa dans la nuit, sur la neige, derrière les lanternes qui fouillaient la route.

★

L'Homme, de songer, s'attrista. C'était donc Noël!...

Il pensa que, là-bas, en son logis de quelque part, la Femme dont il s'était régalé tout un matin espérait en lui, peut-être — puisque c'était la nuit puérile où s'accordent les dons — et qu'il lui devait un souvenir pour les heures d'allégresse qu'il avait

vécues en elle. Il rentra dans sa cahute, et prit un coffret qu'il avait transporté sur tous ses chemins. Il l'ouvrit, espérant qu'il y resterait peut-être quelque chose dont la Femme pourrait s'enjoliver en mémoire de ce jour et de lui. Il n'y trouva rien que des fleurs fanées, de vieux rubans, des gants salis, des lettres effacées — rien qu'il pût offrir. Il fit un petit tas de tout cela et y mit le feu. Le peu de cendre qu'il ramassa n'emplissait pas le creux de sa main et fut dispersé d'un souffle bref. Alors, il secoua le coffret où ne demeurait plus qu'un très lointain parfum de passé mort, et s'attrista un peu plus, à mieux savoir son dénûment. Mais, tout à coup, il s'enrichit d'un sourire et, de nouveau, s'enfut sur la route. Une lanterne attardée y venait, rapide. Un garçon répondit à l'appel de l'Homme, qui lui demanda :

— Petit, connais-tu la Femme, toi?

— Oui.

— Et, sais-tu sa demeure?

— Oui. Elle demeure là-bas, quelque part.

— Veux-tu lui porter un message.

— Que me donnerez-vous pour ma peine?

L'Homme songea qu'il possédait un plein panier de framboises, et répondit :

— Je te donnerai un plein panier de framboises.

— Confiez-moi donc votre message sans plus tarder.

— Attends-moi.

L'Homme revint en son logis. Ainsi qu'il le faisait parfois pour s'accorder de peu coûteuses ivresses, il prit son cœur dans sa poitrine — et il revint tristement. Ce n'était pas là un bien riche cadeau de Noël, ce cœur en si piteux état, tout abîmé d'avoir été manié par beaucoup de mains maladroites.

Tel qu'il était, pourtant, peut-être ferait-il encore plaisir à une pauvre. D'ailleurs, c'était la seule richesse qui lui demeurait.

Il mit donc son cœur, mousses dessous, feuilles dessus, dans le coffret qu'il referma et qu'il donna à l'enfant aussitôt vite parti en balançant sa lanterne.

L'homme rentra dans sa cahute en chancelant et s'allongea sur le sol, ayant grand froid.

L'enfant arriva bientôt quelque part, au logis de la Femme, qui lui ouvrit à son premier frappement.

— Que veux-tu, petit?

— L'homme vous envoie cela.

— Donne, et merci.

L'enfant galopa vers la messe commencée.

★

La Femme, ayant ouvert le coffret, vit le cœur et s'étonna de cette chose qui battait à coups espacés. Elle connut que c'était l'Homme qui s'était arraché cela et le lui donnait afin qu'elle ne vécût pas cette nuit de veille sans recevoir quelque joie. Mais elle s'épouvanta aussitôt parce que le cœur battait moins vite, moins fort, et devenait moins tiède entre ses mains. Elle ouvrit alors son corsage, dénoua sa gorgerette, délaça sa chemise et, comme dans un nid ou deux oiseaux se serrent et se confondent, elle mit pour le réchauffer le cœur de l'homme à côté du sien, dans sa poitrine fière. Après quoi elle prit sa course vers la demeure de l'Homme, avec une force terrible parce qu'elle avait deux cœurs qui la poussaient d'un double flot de sang.

En entrant dans la cahute qu'elle éclaira de ses yeux, elle vit l'homme, tout blanc sur sa couche de misère, qui souriait déjà de très loin et gardait ses mains en prières sur un trou de sa chair. Elle

sauta sur lui, écarta les mains sans forces, lui donna le souffle de sa bouche, lui remit dans la poitrine un cœur tout chaud qui le ressuscita, et ferma de ses lèvres les lèvres moins rouges de la plaie.

Alors, ils se regardèrent avidement. Il faisait clair maintenant autour d'eux par quatre flambeaux de fêtes — et ils se connurent d'un seul coup jusqu'aux sources de leur âme. Leurs yeux enfantaient des regards neufs, et une vie autre que d'hier coulait en eux. Ils comprirent que, dans sa hâte, elle avait donné à l'Homme son cœur à elle. Maintenant qu'elle avait refermé la blessure avec ses lèvres, elle ne pouvait plus refaire l'échange — et ne le voulait pas. C'est pourquoi ils demeurèrent désormais ensemble, tournant le dos aux passants de la route — et pourquoi ils s'éloignèrent un jour côte à côte, sur les mêmes chemins.

Parfois, l'Homme s'égarait un instant vers des visions qui glissaient en des sentiers, derrière les branches. Parfois, la Femme s'attardait à rêver auprès d'une source qui lui redisait sa beauté. Mais toujours une force les rappelait vers celui-là qui était sur le chemin — et ils accouraient aussitôt pour retrouver leur cœur que perpétuait l'autre. Ils ignorèrent les serments où germent des trahisons et tous les noms menteurs que l'on donne au désir : ils se vécurent tout simplement jusqu'à leur fin — et peut-être même par delà.

✶

Ceci est un conte des vieux pays ingénus, un conte de toujours et de jamais qui se raconte ainsi lorsqu'on se le raconte au bord du crépuscule... des fois... quand on est seul.

Décembre 1902.

THÉODORE CHÈZE.

VERS D'AMOUR

« Au fronton chantaient des sirènes d'or. »
PINDARE.

Puisqu'il faudra bientôt s'en aller de la vie,
Qu'importe le séjour, Paris ou Colombo,
Rome ou Chiraz ? Pourvu que notre amour soit beau,
Qu'importe le doux nom, Morgiane ou Sylvie,
De celle qui se penchera sur mon tombeau ?

★

Loué soit Dieu ! Voici l'heure des roses,
L'heure des jeux, des ceintures décloses,
Et des amours tout nus, à ciel ouvert.
Soyons des Sylvains ! Le vieux Pan délire,
Et nos libations vont reproduire
Les tulipes d'Omar sur le pré vert.

★

Sans tes bras nus, sans tes baisers je ne peux vivre.
Dieu, l'absent, l'inconnu, n'a pas encor de nom :
Toi, tu te nommes tendre et folle, et je suis ivre
Depuis l'heure africaine où tu n'as plus dit non.

Avant, lorsque j'étais dans la nuit, seul et sobre,
Je craignais la traîtrise et les quintes du sort :
Désormais, grâce à toi, mes ans n'ont plus d'octobre
Et je me moque bien des pièges de la mort.

★

Dieu, l'absent, l'inconnu? Plutôt Dieu l'ineffable,
Dieu qui règne en dehors du champ de la raison :
C'est pourquoi j'ai banni vos Dieux de ma maison,
Et les mensonges vains du dogme et de la fable
Ne font pas de nuage à mon rouge horizon.

★

Le jour est bleu pâle et très doux,
Les fleurs se lavent de rosée,
Tes yeux me disent : « Aimons-nous, »
Et, les coudes sur la croisée,
Nos fronts joints sous ton parasol,
Nous écoutons le rossignol.

★

Je veux dormir dans le désert ou dans la mer,
Parmi l'ondulement de la houle ou des tentes;
Je veux renaître au cri des conques éclatantes
Ou dans le rut victorieux du soleil clair.

En attendant, je veux baiser ta robe où tremble
Un reflet de lilas de Perse, et tes cheveux
Qu'embaume le jasmin d'Orient, et je veux
Que nous allions cueillir la violette ensemble.

★

Je suis moins sage que Plotin,
Et toi moins calme qu'Hypatie;
Jouons, car j'entends le destin
Qui galope dans le lointain,
Et notre bouche anéantie
Va se dissoudre en le baiser
— Demain — du Simoun embrasé.

★

Notre force nous fuit comme du vif-argent;
Hâtons-nous : ce jardin est meilleur qu'un empire,
Ta voix d'amour vaut mieux que les sons d'une lyre
Et Séléné simule un sourire indulgent.

★

Ta bouche épanouie en fleur de paradis
Est le but des baisers que vers toi ma main lance :
Jusqu'à la mort je veux l'adorer en silence
Et me bercer aux mots charmants que tu me dis.

★

Avril sème du rose et du blanc sur les branches
Et rend la lourde étoffe inutile à ton flanc.
Ton charme nu sourit au charme des pervenches
Et ton rire se mêle au réveil du Dieu Pan.
Je me dresse, et pour toi j'abandonne, ô ma vie,
Mes livres de mystique et de philosophie.

★

Regarde l'orient, ô bien-aimée,
Et dis-moi le mot enivrant :
Le bonheur n'est qu'une fumée,
Et la jeunesse fuit comme un torrent.

★

Petite sotte, en vérité je te le dis,
Dédaigne les rumeurs du moine et du vulgaire,
Jouis tant que tu peux, prends ton bonheur sur terre,
Et désire sans trop d'espoir le paradis.

★

Quand l'oiseau du réveil gazouille à ma fenêtre,
Je pense à toi dans le matin,
Je te vois sous la lune amoureuse apparaître,
Et j'adore ton front lointain.

Je pense à toi, je pense à toi le long des heures,
Je caresse en rêvant tes yeux,
Et conjure sans fin, craignant que tu ne meures,
Mes rivaux inconnus, les Dieux.

Car ils doivent chérir, ces démons de l'espace,
L'enfant d'audace et de clarté
Qui fleurit en chantant et donne au vent qui passe
Son avril chaud comme un été.

Je pense à toi, je pense à toi, je te désire
Tous les jours et toutes les nuits,
Et j'envie à Sapphô sa lesbienne lyre,
Consolatrice des ennuis.

★

Ni l'étain de Thulé, ni la pourpre de Tyr,
Ni le musc du Thibet, ni l'or divin d'Ophir,
Ni tous les éventails, ni tous les diadèmes,
Les paons ni les parfums, les perles ni les gemmes
De Stamboul, de Ceylan, de Paris, de Golconde,
Ni tous les diamants de tous les rois du monde,
Ni les schalls de Kaschmir, ni l'ambre des Maldives,
Ni la fille des Djinn et ses chansons lascives,
Ni l'ivoire africain, ni l'encens, ni la myrrhe,

Ne valent un baiser de ton fuyant sourire.

★

Dans l'aube fraîche ou la douceur du soir tombant,
Je songe volontiers sous les pins, sur ce banc,
Car j'y retrouve encor ta divine présence.
Tu n'y vins qu'une fois, enfant d'or, mais je pense,
Atthis, que tu daignas m'y laisser ton parfum,
Subtil évocateur du cher instant défunt.
Le parfum de ton âme est présent; il voltige
Autour de l'isolé qui rêve à toi. Que dis-je?
Ton ombre tout entière est avec moi ce soir,
Et ces lieux où tu vins m'ont inspiré l'espoir
De cueillir, ta faveur aidant ma frénésie,
Dans un baiser rendu ton âme d'ambroisie.

★

Quand je ne serai plus, ou lorsque les destins
M'exileront parmi des Barbares lointains,
Te ressouviendra-t-il, Cydno, de ma tendresse?
Hélas! même en touchant ta force enchanteresse,
Même en berçant mon rêve au rythme de ta voix,
Je pense à mon départ imminent, et je vois
Un fait prochain qui me dispose à des folies :
Heureuse, captivant tous les cœurs, tu m'oublies.

★

L'automne aggrave encor le triste amour que j'ai
Pour ton regard de vierge et ta grâce virile :
Il pleut sur le jardin secret de notre idylle,
Il pleut sur le pays morose et vendangé.

La rafale, ironique à mon bonheur fragile,
Semble plaindre mon cœur avec ses violons.

Vagabond, fou d'amour, je traîne à mes talons
Un mélange importun de feuilles et d'argile.

Cette fin de septembre où je me meurs d'ennui
Prouve que les déclins nous rendent infidèles :
Puissé-je m'en aller cueillir les asphodèles
Avant que ton aurore ait déserté ma nuit !

★

Tu regardes mes yeux, et pourtant je m'attriste :
C'est que je sens venir sur les flots d'améthyste
Le motif inconnu de mon prochain départ ;
C'est que j'entends demain nous murmurer : Trop tard !
C'est que je songe : encore un jour ! Ionis m'aime,
J'ai pour ce monstre d'or la passion suprême,
C'est lui qui va partir si je ne m'en vais pas,
Car le destin nous guette, et pourtant cet Hylas
Femme, ce faux éphèbe à la voix de sirène,
N'a point mis dans ma chair le frisson de la sienne,
Il n'a point sous ma bouche expiré de plaisir,
Les nymphes ne m'ont point vu charmer son loisir
Au rythme patient de la grande caresse,
Et jamais Artémis, jalouse et chasseresse,
N'eut à bander son arc vers nos baisers joyeux...
— Quand donc serons-nous seuls et nus comme des Dieux?

★

Vous advient-il de voir dans la nuit d'émeraude
Ardente, où le brutal vice musulman rôde,
Mon image descendre au balcon où s'attarde
Celle dont un baiser serait ma sauvegarde,
Celle dont un regard me fait tout un jour clair,

Le monstre d'or aux yeux plus rêveurs que la mer?
L'aime-t-il cette image, et daigne-t-il sourire
A ce front pâle avec sa bouche de porphyre
Qui, dédaigneuse, hélas! n'a point encore touché
Ma chair moins belle, mais pensive et palpitante?
Dites-lui, dites-lui qu'il n'est pas de péché,
Et que je peux mourir d'une trop longue attente.

★

Déjà! Ton petit cœur m'oublie.
Un Dieu porte ailleurs tes pensées :
Il me reste les panacées
Des sorcières de Thessalie!

Si je retournais à Byzance?
Mais ma peine est sans intermède :
Il me faut sur place un remède
A ta soudaine indifférence.

Où donc trouver un philtre, un charme,
Qui te saisisse et te ramène?
J'ai peur de la magicienne,
Et l'oisif ennui me désarme.

★

Ton image est le talisman
Qui rajeunit mon cœur aimant :
Je ne sais plus parler en prose!
Je fais des vers sur une rose,
Un rayon d'aube, un pli d'arum,
Un rien; le subtil opium
A moins de féconde influence
Qu'un souvenir de ta présence ;
Ton doigt, d'une candeur de lys,

Montre des ors ensevelis!
Au soupir de ton âme absente,
L'Eden perdu revit et chante...
Ton image est le talisman
Qui réveille le Beau Dormant.

★

Je t'aime et je te hais. Je ne veux plus te voir,
Et je tombe à genoux quand paraît ton sourire.
Mon dépit te repousse à présent, et ce soir
Ton rêve sentira mon baiser de vampire.

Je butine au soleil sur une bonne fleur,
Je passe, en dédaignant la rose qui refuse,
Et dès que vient la nuit je médite une ruse
Pour me venger lascivement de ma douleur.

EDMOND FAZY.

LES TEMPS HÉROIQUES
DU SYMBOLISME

—

Il est possible que, pour les historiens à venir de la littérature française, l'année présente fasse encore partie de la Période symboliste. La comète a disparu du firmament qu'on se trouve toujours dans sa zone de sillage. Les poésies sont comme les langues ou les religions, elles ne meurent jamais de mort naturelle; il faut qu'on les tue. Tant qu'à l'interrogation haletante « Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu? » une voix ne répond pas : Moi! ce sont les anciennes divinités qui continuent à trôner dans leur Olympe.

Pourtant nous commençons à nous trouver en un recul suffisant pour pouvoir considérer et apprécier la théophanie symboliste. Voilà une quinzaine d'années au moins qu'elle se manifesta. Encore autant, et ce sera, tenant la place entière au soleil, une génération toute nouvelle; des combattants de l'âge héroïque, il ne restera que des débris. Déjà, que de disparus! Ce qui prouve bien que cette période « d'assaut et d'irruption » entre dans l'histoire, c'est que les survivants commencent à prendre plaisir à caresser leurs souvenirs. Des livres paraissent (1), et d'autres, peut-être, se préparent, bourrés d'anecdotes et bardés de réminiscences.

C'est justice, car ce furent de belles saisons qui se déroulèrent en ces années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, si chaudes d'enthousiasme, si vibrantes d'ambitions nobles, et leur mémoire mérite de ne pas périr. Notre his-

(1) *Le Symbolisme*, par Adolphe Retté (Librairie Vanier).

toire littéraire n'en avait pas connu de semblables depuis l'âge romantique, et ce n'est pas le seul rapprochement qu'on pourrait faire entre les deux époques. Il y eut là, de nouveau, une flambée de génie indéniable. Le XIXe siècle qui s'était ouvert sur une merveilleuse aurore dont l'éclat nous étonne encore à un siècle de distance, se ferma sur un couchant dont la beauté ne semblera peut-être pas moindre à nos neveux. Qu'importent ici certaines exagérations? Il est permis, quelques lustres plus tard, d'en sourire, mais n'est-il pas juste aussi de s'incliner, en définitive, devant un temps qui aurait pu, comme un des siens, prendre pour surnom « le Magnifique »? Que de générations, dans la vie d'une race, où les jeunes gens ne pensent pas à se parer de ces titres de « magnifique » ou de « magnanime », et n'apportent pas jusque dans leur mascarade juvénile un souci d'héroïsme et de beauté!

Telle avait été, je crois bien, la génération qui précéda la nôtre, et peut-être est-ce à sa nauséeuse vulgarité que nous dûmes, par réaction, cet amour du beau que plusieurs attribueraient moins modestement à l'excellence de notre âme Le symbolisme ne peut pas se comprendre sans le naturalisme au sein duquel il apparut. Mais le naturalisme, à son tour, ne peut bien se juger que dans son ensemble, donc chez ses tenants de second ordre autant que chez ses têtes de ligne. Plus tard, ce sont les chefs-d'œuvre seuls qui subsistent, et on peut, dès aujourd'hui, reconnaître que ce qu'on appelle l'école naturaliste ne fera pas trop mauvaise figure dans notre panthéon littéraire, mais sur le moment même, ce sont les médiocrités, avant tout fortes en goût ou odeur, qui font la mode, et quelles odeurs ou saveurs que celles du naturalisme vers 1880! Je crois bien qu'il n'y a pas eu d'époque où l'on ait plus délibérément choyé le sale, le sot ou l'ignoble. Même chez les maîtres furent d'étonnantes aberrations. On se demande comment Zola put achever d'écrire *Pot-Bouille* ou Guy de Maupassant *Une vie;* du moins nous ne pouvons plus, nous autres,

achever de les lire. Qu'était-ce donc quand il fallait avaler les essais laborieux des bons élèves, et ces bons élèves étaient légion! Un des plus fâcheux effets de la doctrine naturaliste était que tout homme alors pouvait couper sa « tranche de vie » comme chacun continue à pouvoir braquer son kodak; tout bachelier était gros d'un roman sur la vie de collège; tout « quinze-cents balles », gros d'un roman sur la vie de caserne; et l'on savait d'avance quelles anecdotes de potache vicieux et quelles farces de chambrée puante on allait savourer.

Contre ce grouillement de platitudes une réaction était inévitable, et comme c'était à la poésie que le naturalisme était le plus hostile, il n'est pas surprenant que ce fut en poésie qu'elle se soit produite tout d'abord. Au surplus les nouveaux venus n'étaient pas en peine pour se couvrir d'autorités glorieuses. Parmi les poètes des générations antérieures, certains avaient pressenti ou tenté ce qu'on allait reprendre; parmi ceux du temps présent, plusieurs, jusque-là voix isolées clamant dans le désert, allaient se réveiller casqués et éperonnés en chefs d'école. L'influence de la musique de Wagner, de la peinture de Gustave Moreau et de Puvis de Chavannes, de l'esthétique des Préraphaëlites, était ici d'accord avec les tendances nouvelles. De là cet engoûment que le symbolisme manifesta dès la première heure pour tout le décor légendaire des princesses, des licornes, des chevaliers lohengriniens ou tennysoniens. A cette revanche de la poésie et du rêve sur la banalité courante, et de la préoccupation philosophique sur la notation, satisfaite d'elle-même, du détail insignifiant, qu'on ajoute le retour de l'esprit religieux submergeant la niaiserie politicienne des soi-disant positivistes, la réaction de l'indépendance individualiste contre l'asservissement des conventions sociales ou des consignes électorales, le reflux métaphysique après toute une longue période étale de psycho-physiologie, et l'on comprendra que le symbolisme ait eu en lui de quoi déterminer dans tous les ordres un mouvement d'esprit tel qu'à vrai dire nul de

ceux qui se sont produits chez nous depuis un siècle ne lui peut être comparé.

Pour cela, trouvé-je que, dans la conclusion de son livre sur *le Symbolisme*, Adolphe Retté n'a pas rendu suffisante justice au mouvement. Si les nouveaux poètes avaient eu pour unique ambition, comme il le déclare, d'adopter « une esthétique qui ne considère les valeurs morales qu'au point de vue de leur intensité », leur mérite aurait manqué d'imprévu, et même d'autre chose. L'intensité morale, comme d'ailleurs l'intensité immorale, peut se trouver indifférente à l'esthétique. On n'est pas un bon poète parce qu'on aime bien sa mère, mais pas davantage parce qu'on la déteste fort. La Déesse du Beau est une dame jalouse, et qui ne voit qu'elle égoïstement, même quand elle sort de son domaine; dans les valeurs morales ce qui l'intéresse, ce n'est pas leur intensité, c'est leur beauté. Il est vrai que la beauté psychique diffère de la beauté plastique, et que leur conciliation est un de ces exercices délicats qui ont chance de se prolonger sans réussite parfaite jusqu'à la fin des temps; on peut être, pour reprendre les épithètes chères aux symbolistes, magnifique sans être magnanime et *vice versa;* mais on peut aussi être l'un et l'autre à la fois. Dans tous les cas, bien avant les symbolistes, les naturalistes, et avant eux encore, les romantiques, avaient revendiqué ce droit de dessouder l'esthétique de l'éthique. Ce n'est donc pas en ceci qu'a consisté l'apport nouveau.

A-t-il consisté, comme le pense encore notre auteur, à « corroborer l'esthétique d'une philosophie unitaire et panthéiste à la fois? » Si cela était, on ne verrait pas en quoi un symboliste aurait différé de Hugo, dernière manière, et, de plus, l'on se demanderait s'il était bien utile de dessouder l'esthétique de l'éthique pour la ressouder aussitôt à la métaphysique. En fait, cette « corroboration » n'a eu rien d'essentiel. Que le poète s'émeuve au spectacle de la nature, oui, certes, bien que cette émotion ne soit pas, au surplus, indispensable; mais qu'il s'émeuve suivant une orthodoxie panthéiste, cela non.

Comme dit Perdican à maître Bridaine : « Je n'en sais pas si long, mon révérend. Je trouve que cette fleur sent bon, voilà tout ». Heureusement, la poésie n'a rien à voir avec les problèmes de l'émanation et de l'évolution, ou ceux du dualisme et de l'unitarisme, et le soleil couchant peut inspirer d'aussi beaux vers à saint François d'Assise qu'à Çakya-Mouni.

Pas davantage ne suivrai-je Rettéexpliquant pourquoi le symbolisme « eut à subir tant d'oppositions ». D'abord en eut-il tant que cela à subir? Il me semble, au contraire, qu'à peine nos poètes eurent-ils ouvert les lèvres chacun les écouta. Si parfois il y eut des sourires, ou pis, fut-ce tout à fait injustifié? Les vraies belles œuvres furent presque instantanément admirées, et la gloire de Lamartine ou de Hugo ne fut pas plus rapide à s'établir que celle de quelques-uns de nos contemporains. Qu'à l'époque où ils se manifestèrent « une critique sérieuse, informée, indépendante, eût à peu près disparu des journaux » d'accord; mais croit-on que les choses aient beaucoup changé depuis? Et que ces nouveaux venus n'aient pas eu tout d'abord les sourires de ceux dont ils venaient bousculer les idées sans épargner parfois les personnes, cela n'a rien d'étonnant; mais ceux qui leur ont fait grise mine ne les ont pas plus arrêtés que les Jouy et les Baour n'avaient nui aux jeunes romantiques. En réalité, le symbolisme, soit que l'heure fût favorable, soit que ses hérauts fussent nés pour la victoire, n'eut à surmonter que juste l'opposition nécessaire pour attester à tous son triomphe.

Et c'est cette marche triomphale qui légitimera son œuvre aux yeux de la postérité. Même si le symbolisme n'avait pas produit de chefs-d'œuvre — et il en a produit — il aurait droit à l'attention de l'historien de par le revirement d'idées qu'il détermina dans le royaume de l'esprit. Le tourbillon fut décisif, soudain, absolu, si fort qu'il emporta Zola et Maupassant eux-mêmes, qu'il fit faire tête à queue à Huysmans, qu'il ne laissa impavide que Paul Alexis : « Naturalisme pas mort. Lettre suit. »

La même plume qui avait tourné le rata de *Pot-Bouille* fignola les bondieuseries du *Rêve*. « Ce que vous voulez faire, avait dit Zola, je le ferai ! » Ce à quoi on ne peut qu'approuver Retté d'avoir répondu : « Je ne le crois pas. »

Amusants souvenirs que ceux de ces banquets de la *Plume*, à l'un desquels eut lieu ce bout de colloque. Je ne sais si c'est à notre désavantage, mais on ne voit pas très bien les jeunes poètes chevelus de 1830 invitant M. de Baour-Lormian à présider leurs fraternelles agapes ; ceux de 1890 eurent plus de déférence pour leurs aînés. Tels de ces festins furent réconfortants, sinon rassasiants. Une bonne amitié sincère y circulait, et un enthousiasme furibond y acclamait les poèmes d'après le dessert. Nous devons tous en garder un souvenir reconnaissant à Léon Deschamps qui les organisa, et qui n'est plus là, hélas ! pour tisonner ces souvenirs avec nous. Ce fut un bon camarade, et j'ai lu avec plaisir, dans le livre dont je parle, les pages sympathiques qui lui sont consacrées. *La Plume*, sous sa direction, fut vivante, accueillante, intéressante. Il était fier de sa revue et avait raison de l'être. Ce qu'il répondit un jour à ceux qui s'étonnaient peu bienveillamment de l'y voir si rarement collaborer est à la fois très digne et très juste. Deschamps valait mieux que certains qui croyaient le contraire.

Ce m'est un plaisir personnel que de me rappeler les excellentes relations que j'eus pendant tout le temps que je dirigeai *l'Ermitage*, avec lui, avec Vallette, avec tous les autres directeurs de ce qu'on appelait les petites revues ou les jeunes revues. (Ce que nous protestions contre ces adjectifs !) Jamais notre bonne entente ne se démentit. Si je dus rabrouer un peu quelque jour celui du *Saint-Graal*, ce fut à mon corps défendant, et depuis la mort de ce malheureux et vrai poète que fut Signoret, ce souvenir me reste un regret. Je n'ai pas non plus à ma charge la plaisanterie que me prête Retté dans son livre à propos de Plotin et de Bernard Lazare. Encore un disparu, hélas ! Si, de l'autre côté du Styx,

l'ami Deschamps a repris ses soirées de *la Plume*, il a déjà un public aussi nombreux et aussi précieux que celui qui s'enfumait, le samedi soir, dans les caveaux du *Soleil d'Or*.

Morts Verlaine et Mallarmé, Vicaire et Samain, Dubus et Aurier, Deschamps et Lazare, Signoret et Leclercq, et tant d'autres parmi lesquels je m'en voudrais d'oublier le juste, subtil et puissant Paul Masson, qui créa Lemice-Terrieux. En allé, d'hier à peine, ce bon docteur Antoine Cros qui mettait une note vénérable dans notre joyeuse troupe, et sur qui j'eusse préféré lire autre chose que les lignes qui le concernent dans le chapitre des « Mercredis de l'Ermitage ». Peut-être un jour leur consacrerai-je aussi quelques pages à tous, il ne doit pas être complètement impossible de raconter les autres sans parler tout le temps de soi. En attendant, les anecdotes que nous livre Retté sont à lire; quelques-unes sont savoureuses; beaucoup sont amusantes; aucune ne donne trop mauvaise opinion de lui ou de ses amis. D'ailleurs la bonne humeur et l'ingénue complaisance avec lesquelles elles sont contées les rend tout d'abord sympathiques; le plus récent potache y verra avec satisfaction combien les farces de jeunes grands poètes ressemblent aux siennes.

Aux morts faut-il ajouter les disparus ? La catégorie est équivoque; on est toujours le disparu, comme le raté, de quelqu'un. Je ne sais plus quel « document naturiste » infligeait cette épithète-ci à Gourmont et à moi-même; il aurait pu allonger sa liste ; quel est l'homme assez sûr de son œuvre pour oser s'appliquer le : *Et vidit quod erat bonum*. Baudelaire a eu raison de dire : « Comparé au rêve, l'art est un blasphème. » Mais, de même, disparu n'est-il pas un mot à éviter à propos des vivants ? L'auteur l'emploie en parlant de Louis Le Cardonnel, et justement *Mercure* vient de publier de lui d'admirables vers : « Puisse, fidèle encor, — Me suivre dans l'automne aux pensives allées. — Un invisible chœur de douleurs consolées. » Qui sait, pareillement, si tous

ceux que nous serions tentés de dire disparus parce que nous ne voyons pas champignonner un volume d'eux à chaque printemps — qu'est ce, au surplus, que cela trouve? — ne vont pas, un de ces matins, nous attendre au passage avec, à la main, une belle gerbe lentement mûrie dans la solitude ?

Je sais bien que, parmi ceux-ci, certains ne vivent pas dans la solitude et le silence, et peut-être est-ce à eux que le mot disparus convient le mieux : disparus des prés fleuris de la littérature, et apparus dans les chemins défoncés et gluants de la politique. Déjà les trois glorieuses avaient, nous le voyons maintenant, porté malheur au romantisme. Le noble feu dont brûlait pour toutes les formes du beau cette ardente jeunesse de 1828 ou 1829 s'était perdu dans le brasier soudain enflammé des passions politiques. Ce fut l'orage qui affola toutes les aiguilles. Les déviations soubresautèrent et de lustre en lustre s'accrurent. Sauf quelques très solides boussoles comme Balzac, les grands hommes de ce temps subirent le magnétisme de la mauvaise foule, et la plus dure épreuve qu'ait jamais traversée la patrie devait se trouver au bout de cet affolement. Toutes proportions gardées, il en fut un peu de même pour notre génération ; les faits divers assez bruyants d'un nommé Ravachol suffirent pour substituer chez beaucoup d'entre nous de vagues frénésies révolutionnaires au souci de beauté qui seul les avait jusqu'alors hantés. Quelques-unes de nos jeunes revues devinrent autrement combattives, et leur cri de guerre ne fut plus l'art pour l'art. De nouveaux événements devaient par la suite accentuer encore cette déviation. Peut-être dira-t-on, un jour, que le symbolisme est mort de l'intoxication politique.

Qu'importe, s'il a vécu d'une vie digne, dans sa brièveté, de l'idéal de magnanimité et de magnificence qu'il s'était formé ? Rien n'est éternel, ici-bas, et c'est le destin des poèmes comme des floraisons de mourir. Mourir pour, il est vrai, renaître ! Peut-être, dans quarante ou cinquante ans, après une longue stagnation de réalisme,

ou de naturalisme ou, de n'importe quoi en isme, une nouvelle jeunesse surgira, éprise à nouveau de merveilleuses légendes, de rêves héroïques, de poèmes à sens mystique. Elle ne reproduira pas la nôtre, car rien ici-bas ne se copie, mais elle se réclamera peut-être de nous, et, dans tous les cas, elle nous aimera et nous murmurera comme à André Chénier son amante : « Ami, tes vers sont beaux. J'aime à les répéter. » Et des mains pieuses d'adolescents poètes tresseront des guirlandes autour des médaillons de leurs aînés symbolistes...

HENRI MAZEL.

NOTES SUR L'ÉCOLE DITE DE « PONT-AVEN [1] »

—

AVANT-PROPOS

On m'a sollicité plusieurs fois pour écrire l'histoire de l'école dite de Pont-Aven, accusant que j'étais à ce sujet le mieux informé. Cela est peut-être vrai. Je cède donc, après avoir longtemps résisté. En vérité je prenais plaisir à voir les légendes naître de toutes parts, et les mieux intentionnés, à leur insu peut être, les appuyer ou les enrichir. J'aurai, ces pages tracées, un bien grand remords d'avoir attaqué la fiction, car la fiction a sa poésie, et elle est respectable; mais, puisque l'on veut la vérité entière, je la dirai dans l'ordre, et la voici.

L'ATELIER CORMON (1885)

Toute histoire pour un témoin commence là où sa présence se manifeste, et je suis obligé, pour la question d'art qui nous occupe, de remonter jusqu'en 1885, à l'atelier Cormon, où ma famille m'avait fait entrer. Je m'y lie avec Anquetin et Lautrec, et grâce à leur amitié je fais la connaissance du Louvre et des Impressionnistes. Claude Monet et Renoir nous passionnent alors autant que Velasquez, et je me fais renvoyer par le *professeur*

(1) La plupart des choses dites ici furent racontées à M. Camille Mauclair dans une lettre publiée au *Mercure de France*, en 1894.

pour avoir peint avec d'autres préceptes que les siens. Anquetin et Lautrec quittent l'atelier.

VOCATION

Ma famille me persécute à cause de mon renvoi; privation des moyens de l'art. Je pose pour Anquetin; nous causons beaucoup peinture, nous raisonnons, concluant que l'art a son côté mathématique, volontaire, organisé.

LE CLOISONNISME

L'étude des crépons japonais nous mène vers la simplicité, nous créons le cloisonnisme (1886).

Anquetin : Bateau au soleil couchant.

Bernard : Chiffonnières du pont de Clichy.

LA SYNTHÈSE

Anquetin va plus loin. Il a remarqué, à travers les vitres colorées d'une porte, que le jaune donne une impression de soleil; le vert, d'aurore; le bleu, de nuit; le rouge, de crépuscule. Il peint dans la variante des jaunes, « le Faucheur » (répété tant de fois par Van-Gogh); dans la variante des bleus, l'avenue de Clichy, le soir. Ces tableaux furent exposés à la Revue Indépendante, aux Indépendants, au Vingtistes bruxellois. Dès lors le cloisonnisme exista, Félix Fénéon l'enregistra.

PAUL CÉZANNE

En 1887, nous perfectionnons le cloisonnisme sous l'influence de Paul Cézanne; nous avions rencontré la vraie peinture. Anquetin remonta vers les grands maîtres. Je restai fidèle à Cézanne.

VOYAGE A PIED (1886)

Je pars à pied, seul. Je gagne le mont Saint-Michel, puis je suis la côte jusqu'à Brest. Toujours peignant, toujours dessinant, pauvre d'ar-

gent. Au mois de septembre, sur la plage de Concarneau, je regardais travailler un peintre : « La peinture vous intéresse, » me dit-il, sans doute ennuyé de mon stage. — « Oui, quand elle est bonne. Nous parlons ensemble, il se nomme Emile Schuffenecker et me fait l'éloge de Paul Gauguin.

PONT-AVEN

Me voici à Pont-Aven, chez la mère Marie-Jeanne Gloannec. Je me présente à Paul Gauguin avec la recommandation de M. Schuffenecker. Mauvaise réception. Granky-Taylor, peintre ami de Gauguin, me conduit chez ce dernier : une petite facture tisse la couleur et rappelle Pissarro, peu de style.

Mon séjour à Pont-Aven se passe sans que nous sympathisions; nous ne causons même pas ensemble, pourtant nous sommes voisins de table.

VINCENT VAN GOGH (1887)

Rentré à Paris, je vais en visite à l'atelier Cormon. Là, un artiste, furieusement, peint. Ce qu'il fait n'est nullement impressionniste, mais c'est très étrange et très fougueux. Il transforme l'atelier en salon autour de son modèle, il traduit les toiles grossières qui lui servent de fond en luxueuses tentures. C'est Vincent Van Gogh.

LA BOUTIQUE DU PÈRE TANGUY

Le lieu où nous allions voir les Cézanne était situé rue Clauzel (l'école dite de Pont-Aven serait plus justement nommée l'école de la rue Clauzel), un vieux Breton, marchand de couleurs, le tenait : il se nommait Julien Tanguy, ou, plus familièrement, le père Tanguy (sa bonté pour les jeunes était paternelle en effet). Cette modeste boutique exerça un bien grand empire sur la génération actuelle.

Appelé à rendre service au bon vieillard armoricain, je l'avais peinte en bleu pour la discerner de ses voisines mercantiles. C'est dans son antre obscur que, près de vingt ans durant, incendièrent, à feu couvert, les Cézanne, et que le tout-Paris des artistes et des amateurs alla les voir. Dresser la liste de ses visiteurs serait écrire l'histoire de l'art présent. C'est là que je me liai avec Van Gogh, qui avait demandé à me connaître, et avec Maurice Denis.

CHEZ VINCENT VAN GOGH (1887)

Vincent me mena chez lui. Ce qui s'y voyait était un mélange singulier de Hollande et d'Orient. Israëls et Mauve voisinaient les crépons japonais. Sa peinture était au bitume et au petit point. Evidemment tout cela était du Van Gogh par l'ensemble, mais sans cohésion, sans certitude, sans ordre. L'atelier était tapissé de crépons japonais dont il venait d'acquérir un ballot.

PREMIER GROUPEMENT (1887)

Avenue de Clichy, un grand restaurant populaire venait de s'ouvrir. Vincent y mangeait. Il proposa au patron d'y faire une exposition. Les murs en étaient très hauts, le jour excellent. Des toiles d'Anquetin, de Lautrec, d'un certain Koning (disparu) et de moi, complétées par une incalculable quantité d'ébauches de Van Gogh, couvrirent l'endroit. L'aspect était vraiment nouveau, c'était ce qui se faisait alors de plus neuf à Paris.

L'ÉCOLE DU PETIT-BOULEVARD

En opposition aux impressionnistes, alors installés par son frère à la maison Goupil (depuis Manzi et Joyant) sur les grands boulevards, Vin-

cent baptisa ce nouveau groupe sympathique « l'Ecole du Petit-Boulevard ».

LES NABIS

D'autres jeunes gens se soudaient en une idée d'art : l'atelier Julien, voué aux demoiselles et aux Américains, avait la surprise de leur éclosion. Ils se nommaient eux-mêmes les *Nabis*. C'est-à-dire « les prophètes ». C'étaient : Maurice Denis, Paul Séruzier, Pierre Bonnard, Ranson, Roussel, Vuillard.

LE SALON DE LE BARC DE BOUTTEVILLE (1890)

Ce fut chez un marchand de la rue Laffitte que les tendances diverses, mais d'idéal commun fusionnèrent. En même temps que les tableaux, se rapprochaient les jeunes peintres. Bien des relations s'établirent là qui servirent l'art nouveau.

LA PENSION GLOANNEC

En 1888, un voyage à pied me ramena à Pont-Aven, j'y revis Gauguin, qui revenait de la Martinique avec Charles Laval. Vincent m'avait prié de me rapprocher de lui, je le fis. Gauguin me conduisit à son atelier. Je retrouvai toujours dans ses toiles le même tissage des couleurs, les recherches de la division du ton, chères aux impressionnistes, un style meilleur apparaissait, aristocratisant la forme et la composition, mais petit encore. Je le menai chez moi, et, à ma grande surprise, il s'enthousiasma. Nous nous fréquentâmes alors assidûment.

« LA VISION DU SERMON » (1888)

Le Pardon de Pont-Aven venait d'avoir lieu et j'avais peint, me servant comme thème du costume local, une prairie ensoleillée de parti pris jaune historiée de coiffes bretonnes et de groupes noir-

bleu. De ce tableau Gauguin partit et fit la *Vision du sermon* (1), tableau dans lequel les coiffes formaient également le motif principal. Il découpa son avant-plan sur un fond de parti-pris tout rouge où deux lutteurs, empruntés à un album japonais, furent dévolus à représenter une vision.

UNE TECHNIQUE NOUVELLE

Ce tableau à teintes plates tranchait comme une négation sur les œuvres précédentes de Paul Gauguin, il se rapprochait jusqu'à la ressemblance de mes « Bretonnes dans la prairie » (2).

PLAGIAIRE OU ÉLÈVE

Un an plus tard j'exposai mes « Bretonnes dans la prairie » et différents tableaux antérieurs; on me traita de plagiaire et d'élève de Gauguin.

RAISONS POUR MA DÉFENSE

J'avais avec Anquetin créé le cloisonnisme, école de simplification; par l'étude de Cézanne, j'avais appris à aimer le ton, le style et la matière picturale; en outre, j'avais trois ans de travail solitaire.

ÉCHAPPATOIRES

On a voulu faire de moi le théoricien du nouvel art : y a-t-il des théories qui puissent persuader plus que des résultats? Si j'ai persuadé, c'est par mes découvertes. Attentif au mouvement symboliste littéraire, j'avais voulu une peinture parallèle.

(1) Gauguin me questionna pour savoir comment j'avais obtenu mes noirs, je lui dis que je les avais tirés du bleu de Prusse; comme sa palette était dépourvue de cette couleur, il me l'emprunta et tira les siens du même produit, les blancs étaient des composés de ce même bleu.

(2) Ce tableau, qui me fut acquis plus tard par M. Arsène Alexandre, est, je crois, actuellement chez Vollard. Vincent Van Gogh, qui le vit à Arles, où Gauguin l'avait porté avec lui en 1888, en fit une copie que je possède.

LE SYMBOLISME (1890)

Au banquet donné à Jean Moréas j'eus le plaisir de voir réussir mon idée. Paul Gauguin fut acclamé chef de l'Ecole picturale symboliste.

ÉLÈVES

Les jeunes gens, qui, avant Gauguin même, avaient produit une œuvre originale et nouvelle, furent alors considérés comme ses élèves. Pourtant Denis avait déjà illustré « Sagesse », Ranson fait des cloisonnés étranges et magiques, Bonnard créé un parallélisme occidental à l'art japonais. Roussel accompli fait des décorations idylliques. Sérusier seul se cherchait encore et ne se trouva que par Gauguin.

LES VRAIS ÉLÈVES

Voici le nom de ceux qui se durent véritablement à Paul Gauguin: Charles Laval, de Chamaillard, Sérusier, de Haan, Moret.

Van Ghog est de source antérieure, il fut avec nous cloisonniste et le resta toujours. Seguin, que plus tard Gauguin confisqua, fit ma rencontre en 1892 à Pont-Aven. Filiger ne se doit qu'aux byzantins et aux images populaires de la Bretagne.

LE POULDU

C'est à tort que le Pouldu a été donné comme le lieu historique de l'école dite de Pont-Aven. Le vrai lieu de son éclosion est la boutique du Père Tanguy. La pension Gloannec, où nous habitâmes tous, où Gauguin avait son atelier (je parle de l'ancienne maison Gloannec, non de la nouvelle), pourrait à la rigueur être désignée comme point central des activités. Là, vraiment, furent élaborées les œuvres qui firent bruit plus tard. Le Pouldu fut

une résidence de passage et la décoration de sa salle n'appartient qu'à Gauguin, Sérusier de Hean et Filiger.

LES MORTS

Vincent Van Gogh, qui se suicida à Anvers-sur-Oise.

Charles Laval qui mourut de phtisie, à Paris (il a peu produit et a toujours suivi étroitement Gauguin. Son œuvre, de toutes, est la plus impersonnelle).

De Haan, hollandais, décédé à Amsterdam.

(Je n'ai jamais rien vu de lui.)

★

Voici tout ce que je sais sur l'évolution artistique de ces quinze dernières années et sur l'Ecole dite de Pont-Aven. Résultat de différents groupements, elle aparaît non comme une académie ayant un chef et suivant ses enseignements, mais comme un faisceau d'intelligences individuelles, toutes orientées vers la recherche d'un idéal en apparence commun (1).

ÉMILE BERNARD.

Venise, 10 octobre 1903.

(1) Je n'entreprendrai pas de réfuter les erreurs me concernant qui se sont glissées dans les écrits des biographes de Gauguin; pour toute réponse je précise que j'ai quitté la France en 1893 et que je n'y suis rentré qu'en 1901. (Séguin, *en 1894*, me mène derrière Gauguin au Pouldu).

LE SALON D'AUTOMNE

« L'idée d'un Salon des Beaux-Arts est, en soi, ridicule et folle. Elle est née des fatalités de notre vie sociale, qui sont négatives, exclusives de l'Art et de la Beauté. Que si son histoire semble nous démentir, il faut y voir un faux-semblant et ne pas oublier que le démon de l'*arrière-pensée moderne* — comme disait Villiers de l'Isle-Adam — est un politicien très rusé, habile à faire faire par ceux-là même qu'il veut perdre le geste qui doit les perdre, tout en se donnant pour leur bienfaiteur. Ces chaotiques entassements d'œuvres, à date fixe, dans des halls dont la perspective considérable défie tous les courages, n'eussent pu se produire aux époques soucieuses de la dignité de l'art et des artistes, et caractérisent un temps auquel est à charge la recherche de la beauté. Il s'en débarrasse en une fois au lieu de lui donner la fleur quotidienne des jours, — et n'en prétend pas moins mériter de ce chef la gratitude des gens attardés encore à la production artistique : car, du moins, grâce à cet arrangement, ils ont dans l'année leur minute encore... Le geste, il est vrai, qui la leur donne la leur reprend. Afin que des gens n'aient pas le droit de se prétendre condamnés au silence, on leur permet de parler tous à la fois : ils dépensent ainsi un excès d'énergie à donner de la voix sans que personne les écoute, — et tout le monde est content. Les malins, les ambitieux, pour être entendus, crient fort, plus fort sans doute que ne voudraient le goût et la sincérité; et ils se gardent, pour être reconnus, de varier leur cri. C'est la foire de l'art. Elle est couleur du temps. »

Je guillemette les lignes qui précèdent, sans les attribuer à personne qu'au bon sens éternel; — s'il a déjà dit

ces choses, je trouve bon qu'il les répète, — et je poursuis...

.. Mais si l'institution d'un Salon, même multiplié par trois, à la même époque de l'année, est absurde, je n'en dis pas autant de plusieurs salons à des époques variées. Ceux-ci excèdent les bornes et mesures consenties à l'art, naguère, par l'esprit moderne. C'est de la part des artistes, au-delà peut-être de leur pensée, un empiètement imprévu sur les droits, disons sur les positions des représentants de tels et tels autres empires de l'activité humaine. C'est un mouvement qui a de l'avenir. Si l'art ne se contente plus d'un mois dans l'année, il n'y a pas de raison solide pour lui refuser l'année entière! Après le salon d'automne, nous aurons le salon d'hiver, qui disputera l'actualité aux livres, aux théâtres, aux parlements et aux tribunaux. Et nous aurons ensuite le salon d'été! Que si les mondains refusent de quitter pour le vernir les champs et les plages, on y invitera les ouvriers et les paysans, et ce sera l'occasion d'étudier pratiquement les moyens de rendre l'art sensible au vulgaire. Et nous finirons bien par obtenir notre salon mensuel, — pourquoi pas? Tant qu'enfin de l'excès nous retomberons à rien, à ce rien désirable : plus de salon du tout, — après avoir toutefois obtenu ce double résultat si positif, le dégoût des snobs, l'éveil du peuple.

C'est dans cette pensée que je dénonce et blâme la naïveté de mes confrères des grands quotidiens. Presque tous ont commencé leur compte-rendu de ce salon par ce cri de découragement : « Encore un salon! »

Eh! oui, confrères : encore celui-ci, — en attendant les autres.

§

Or, que vaut-il, en somme, le nouveau Salon? Par quoi se distingue-t-il de ses aînés, et se justifie-t-il?

Il faut le louer sans réserve si l'intention de ses fondations fut — et s'ils l'ont réalisée — d'attraire des Français, de la Société Nationale et des Indépendants ce qu'ils ont

de meilleur pour en composer un bouquet essentiel des fleurs de l'art vivant.

Etes-vous sûrs que telle fut l'intention initiale? Du moins, l'effet n'a pas répondu au désir.

Sans doute, et en dépit toutefois de très notables et déplorables abstentions aussi bien que de regrettables complaisances, vous pourrez, à passer de l'une à l'autre des œuvres assemblées dans le Petit Palais, concerter une synthèse suffisante de la peinture — de la sculpture, point — contemporaine. — Cela n'est pas à dédaigner, mais les salons d'avril et de mai vous en donnaient autant, et cet examen surérogatoire ne révèle rien de décisif, rien qui nécessitât la dépense de nos instants.

Remarquez bien, et je viens de le laisser entendre, que je l'ai faite, cette dépense, volontiers et sans compter en vue du résultat lointain que visent des appels de plus en plus fréquents à notre curiosité, et en raison aussi de la joie — rare, mais intense, qui là m'attendait avec de belles œuvres. Mais, le « résultat lointain », c'est moi qui le signale, et les initiateurs de la démonstration nouvelle ne s'en doutent — qu'ils me pardonnent si j'erre — probablement pas. Leur but est immédiat et double. D'une façon générale, ils ont, c'est entendu, voulu encouragér les beaux-arts. D'une façon plus particulière, ils ont voulu les faire progresser. Car je connais ces messieurs, — il va de soi que j'excepte les artistes, je parle des organisateurs, — ce sont des hommes de progrès ! Ils croient au progrès en tout, même en art — et vous reconnaissez ici dans toute sa gloire l'extase du gobemouche dont parlait Edgar Poe à propos de la foi au progrès... Bien plutôt qu'un Salon simplement meilleur que les autres, simplement aussi bon que possible, ces professionnels avant-garde ont voulu faire un Salon à tendances, un Salon « avancé », mais correct : quelque chose comme les Indépendants moins l'honnête M. Henri Rousseau. Et c'était un peu chimérique; indépendance et correction se combinent assez mal. La correction a exigé un jury; l'indépendance a conseillé aux jurés d'ouvrir

larges les portes du Salon. La camaraderie et la médiocrité, bras-dessus bras-dessous, ont passé par là, et j'admire que néanmoins il y ait, en somme, au Petit Palais, plus de bonnes choses que nous n'en vîmes, en des lieux voisins au printemps.

J'ai plaisir à le dire, et j'ajoute, donc, qu'elle a tort, cette épigramme par laquelle, dès le premier pas, Willette nous accueille — légende d'une caricature point autrement intéressante : — « L'automne n'est pas la saison de l'amour. »

§

Dissimulés dans l'étalage agréablement désordonné des œuvres, des groupements se révèlent au « second » regard. Eliminez la masse, négligeable, des amateurs. Pour d'autres motifs, éliminez aussi un certain nombre de chercheurs sincères, indépendants, isolés, d'entre lesquels, tôt ou tard, se dégageront certainement des individualités intéressantes, mais qui pour l'heure, attardés à la notation, à l'essai, n'ont pas encore pris leur parti. Vous verrez assez vite, dans la centaine d'œuvres que ces opérations préliminaires désigneront à votre choix, se marquer six groupes principaux, duquel chacun se caractérise par un ou plusieurs grands noms.

En abondance, les Impressionnistes ;

Moins nombreux, mais ce groupe s'élargira, les artistes qui subissent l'influence de Gauguin et de Cézanne ; plusieurs impressionnistes y bifurquent déjà, plusieurs élèves aussi de Gustave Moreau ;

L'atelier Gustave Moreau, historiquement uni, esthétiquement éparpillé ; ici se désigne en particulier le petit nombre de ceux qui, soit par la pensée, soit par l'exécution, continuent la tradition de leur maître et se souviennent de son enseignement ;

La suite de Puvis de Chavannes ;

Le Whistlerisme : vaste cercle ; il englobe presque toute l'Amérique, une grande partie de l'Angleterre et de l'Europe septentrionale, sans oublier à Paris le quar-

tier de l'avenue du Maine et du boulevard Montparnasse ;

Les élèves, ou plutôt les imitateurs de Carrière.

— Bien entendu, ces catégories n'ont rien d'exclusif, d'absolu, ces cercles ne sont pas fermés, et de l'un à l'autre il se fait bien des échanges. Plus d'un impressionniste a beaucoup regardé Carrière...

§

Le public exalte ou condamne les œuvres d'art pour des motifs dans le secret desquels il est rarement. Ce serait bien indifférent et même nous le féliciterions de suivre ses instinctives préférences si elles étaient pures. Elles ne le sont point, hélas ! et comment se pourrait-il qu'elles le fussent, étant donnés et son éducation — son absence d'éducation artistique, et son culte imbécile pour la science, fausse, et son effrénée passion de bien-être matériel ?

Il s'ensuit que ses admirations ne sont guère significatives. Mais ses mépris sont instructifs, et il est très intéressant, à l'ouverture d'un Salon, de savoir *devant qui l'on rit.*

Sachez donc...

On rit : discrètement, devant Vibert ; avec un peu plus de liberté, devant Desvallières ; non sans bonhomie, devant Guérin, devant Mme Marval ; on pouffe devant Bonnard et Vuillard ; on se tord devant Laprade ; on ricane devant Eugène Carrière et on hoquette devant Paul Gauguin.

On sourit devant les Besnard de 1881, avec indulgence ; on redevient sérieux devant celui de 1902.

Personne ne rit devant M. Blanche, et je conviens qu'il n'y a pas de quoi rire... On ne rit pas davantage, il est vrai, devant Mlle Dufau...

§

— Je ne suis pas bien assuré d'aimer pleinement l'art de Mlle Dufau, de toujours l'aimer. Je vois sa noblesse et sa sincérité, je crains de voir aussi sa froideur. Je

vois son effort vers l'harmonie et la poésie, je crains que parfois elle rencontre et ne dédaigne pas toujours la convention. Me trompé-je, et prendrais-je le type pour la caricature, la divinité véridique pour l'ombre menteuse et, pour la convention qui stérilise, la Tradition pure, qui féconde?

Cette *Nymphe au repos*, cette *Etude pour l'Automne*, il faut dire « que leur exécution est parfaite », — mais de quel ordre est cette perfection? Il faut répéter après tout le monde que leur auteur est incontestablement un artiste, — mais de quelle famille est cet artiste? des créateurs? des continuateurs? des régresseurs?

Très franchement, mon intention n'est point, loin de là, de suggérer la réplique péjorative, et je proteste de mon respect pour cette haute recherche du grand style. J'y voudrais seulement discerner avec plus de netteté le signe d'une vision personnelle. Dans les régions élevées où je vois qu'on me guide, je sais que le sol est rude, brillant, glissant et qu'on se trompe parfois de chemin innocemment: j'ai peur qu'en route vers le sommet du Parnasse on m'arrête à l'Académie.

— On peut détester furieusement, on peut aimer passionnément M. Georges Desvallières, et je ne dis pas qu'il n'arrive aux mêmes esprits de s'emporter tour à tour, dans la même minute, à ces deux extrémités, sincèrement. Mais il ne laisse indifférent personne de sensible. Comment nier la personnalité étrange, inquiétante de cet artiste, à la fois observateur exact et visionnaire ardent!

Hier encore on l'accusait d'imiter avec trop de docilité son maître. Et c'est vrai que Desvallières a quelques-uns des défauts de Moreau, de ses défauts extérieurs, dirai-je, d'arrangement et d'exécution : les différences entre les deux esprits sont profondes. A qui sait regarder elles s'imposent, malgré telles communautés de procédé, que du reste on exagère. Il y a parfois similitude dans l'emploi des éléments matériels. Le maître et l'élève ont tous deux le même dangereux souci, réaliste et naïf, de

ne laisser au spectateur rien à ajouter, — et c'est par là qu'ils donnent tous deux à regretter, car ils achèvent par l'encombrement de la composition et par le fignolage de l'exécution.

Mais, tandis que ces torts, chez Moreau, sont en harmonie exacte avec sa conception, font avec elle une évidente unité qu'on ne saurait accepter ni rejeter à demi, la contradiction, chez Desvallières, est flagrante entre l'académisme de l'exécution et l'indépendance de la pensée. Sa perversité élégante n'est pas artificielle, non plus que sa recherche d'une vérité rare, personnelle, la sienne. De ces deux tendances résulte chez lui un conflit, non pas un équilibre, et je crois qu'il leur faut attribuer ses hésitations, ses retours, ses demi-démentis, ses efforts en des sens si divergents. Quoi de commun, par exemple, entre ces *Choses vues* (*souvenirs de Londres*), et ce *Portrait* de femme âgée, si noble d'attitude, si méticuleux de facture? Ce mauvais rêve de nuits troubles et cet hommage à la majesté de la vieillesse humaine? Ma préférence va au portrait, tout en déplorant que les détails du décor compromettent l'unité de la composition, et sans que je sois insensible à la grâce horrible, à la distinction frelatée de ces trois créatures en attente, laides et attirantes.

— Un autre élève de Gustave Moreau, un artiste délicieux et d'une individualité forte, Charles Guérin, de qui à plusieurs reprises déjà j'ai eu l'occasion de dire à nos lecteurs les rares qualités, s'affirme en trois œuvres de peintre tout près de la maîtrise, *Dame en blanc*, *Conversation*, *Nature morte*. Je goûte moins que les deux premières la troisième de ces toiles, où je sens trop directement l'influence de Cézanne, encore que je sois sensible à la belle justesse des harmonies. Mais la seconde et surtout la première, cette passante aux nobles lignes, si décorative, — m'ont laissé un grand souvenir. Charles Guérin semble renoncer aux tons crayeux et durs où il s'est un peu trop longtemps complu. De son maître il a gardé cette leçon précieuse, que l'art est avant tout une

fête, une symphonie de lignes et de couleurs. De Gauguin — peut-être — il reçut le conseil de soumettre la nature à la préconception d'un idéal. Puis il s'est spécialisé en des scènes de silencieuses élégances : le faste charmant des toilettes féminines dans les jardins modernes, et le Luxembourg lui est devenu comme une petite patrie de rêve.

— Mme Marval — qu'il faut citer après Mlle Dufau parmi les meilleures femmes-peintres de ce Salon où elles abondent — fait songer, avec ses *Coquettes*, aux partis-pris de lignes et aux harmonies de franches couleurs de Charles Guérin.

— Il n'y a pas à refaire l'éloge de Bonnard et de Vuillard.

> Rien de plus cher que la chanson grise
> Où l'indécis au précis se joint.

Eux aussi, ils expriment par l'indécis, et ils expriment pleinement. Leur désir n'est pas sans bornes. Leur réalisation est exquise.

— Pierre Laprade, un peintre sur qui nous pouvons compter. Avec un geste plus déterminé que celui de Bonnard ou de Vuillard, il n'est pas très éloigné d'eux. Sa *Nature morte*, la meilleure de ses trois toiles, l'inscrit pourtant parmi les artistes qui le plus lucidement étudièrent Cézanne.

— Je n'avais encore, de Maufra, rien vu d'aussi fort, d'aussi large, d'aussi pleinement accompli que sa toile intitulée *le Cap de la Chèvre*. Il nous avait déjà montré bien souvent ces rochers dans la mer et nos sympathies avaient été quelquefois hésitantes. Mais le voici en définitive possession de son but et de ses moyens.

Avec Maufra, l'un des meilleurs disciples de Gauguin, il faut citer, dans des voies analogues, Chamaillard, Moret, O'Connor, qui, eux aussi, écoutèrent utilement le Maître de Pont-Aven et de Tahiti.

— Le dessin de Dethomas est à lui. On a nommé Daumier à son sujet, et c'est là une maladroite et dangereuse louange. Quel rapport, du reste, entre la création

large du plus « primitif » des artistes français de la première moitié du XIXe siècle, et ces lignes distinguées, un peu froides peut-être, soucieuses du caractère, sans doute, mais aussi de la vérifiable exactitude?

— Les fleurs de Mme Lisbeth-Delvolvé-Carrière, nous l'avons dit naguère, sont de pensives apparitions, d'une nouveauté évidente et durable, déjà imitée, l'invention d'une femme, la révélation d'un des secrets de la nature.

— Osbert et Auburtin, qui se souviennent de Puvis, s'ajoutent honorablement à sa grande lignée. On n'est point toujours juste pour eux. Pour mon compte, je suis séduit par le charme musical du premier, par la sérénité noble du second.

— Je n'ai pas toujours aussi volontiers qu'aujourd'hui compris Francisco Iturrino. Etait-ce ma faute seulement? Peut-être avons-nous fait un pas l'un vers l'autre. Il me semble moins brusque, moins turbulent que jadis. Il s'affine et se précise ; je ne dis pas qu'il s'assagisse.

— Et quand j'aurai loué le très intéressant portrait de Miss Alice Munford par José-Maria Mezquita, et les pastels et dessins, si vigoureux, de Charles Milendeau, je m'arrêterai, en finissant cette rapide revue des meilleures œuvres du salon, au groupe sculptural de James Vibert, — une émouvante, une grande chose.

L'Effort humain. Ce sont les hommes peinant à tirer la terre. Au centre, en avant, un colosse, la poitrine barrée par la lanière tendue qui s'enfonce dans la chair; et à sa droite, à sa gauche, des femmes, des hommes, des enfants. Un couple charmant : une jeune fille, un jeune garçon. Un couple douloureux : une mère portant dans ses bras son fils, malade, déjà grandet. Derrière le géant se dresse un homme qui cherche à voir, à distinguer au bout de l'horizon le but : Où allons-nous ? — A droite, derrière, à côté du Globe, qui lentement s'ébranle, une muse chante et s'accompagne sur la lyre : le héros agit, le poète le guide sans participer de ses mains à l'effort.

Je vois bien tout ce qu'on peut dire contre cette com-

position. Je sens bien que cette boule du monde, dont le diamètre ne dépasse guère la stature de l'un des hâleurs, n'est pas d'un très heureux effet. Je sais bien aussi, tout cela pourrait-être plus intellectuel que plastique... Il faut attendre la réalisation définitive : ce plâtre n'est qu'une ébauche encore. Elle a du moins déjà les caractères d'une grande idée.

§

Je mets à part trois artistes, qui tous trois ont de nombreux admirateurs — entre lesquels je regrette de ne pas me compter : MM. Georges d'Espagnat, Aman-Jean, Armand Point.

C'est peut-être la vulgarité de M. d'Espagnat qui me cache sa force. Je sens bien en lui un désir d'exprimer ; ses moyens me rebutent et je crois qu'ils le trahissent. Cette *Femme nue*, couchée sur l'herbe dans une attitude que tant de fois tant de peintres nous ont montrée, cette *Jeune fille aux tulipes*, ces *Enfants dans un chemin creux* attestent également, malgré la précaution de la cernure noire qui joue la vigueur, l'hésitation du peintre entre le décor et l'expression. Il a négativement, si j'ose dire, les qualités qui conviennent aux deux genres : ce n'est pas l'intensité psychologique de ses figures qui peut le retenir, et sans rien perdre il la sacrifierait aux harmonies de l'arabesque et des couleurs, — mais justement l'impersonnalité plastique de son chiffre ne trouverait de salut que dans des révélations de monde intérieur, — et j'entends que l'ambitieux artiste me promet les deux beautés, et je me plains que d'efforts en efforts il n'ait point dépassé la promesse.

La délicatesse de M. Aman-Jean est feinte, sa subtilité est factice. Si l'artificiel peut séduire, c'est à la condition d'être un moyen de dire, tout de même, la vérité. N'ai-je le droit de vouloir qu'une apparence soit un signe ? La toile, sous le pinceau d'un artiste, est un voile qui se gonfle de souffles d'infini, et qui vit, et qui vibre. — Les toiles de M. Aman-Jean, de qui je ne méconnais point l'adresse, m'apparaissent gracieusement inertes,

sans s'excuser par la suggestion d'une réserve intellectuelle ou d'une pudeur tendre. Bien volontiers je modifierais mon opinion. Les pastels du Salon d'Automne ne m'en offrent pas l'occasion.

Et M. Armand Point? Pour avoir dit de lui, sans détour, ce que je pense, je me suis attiré des colères; dans cette revue même — où j'ai eu la surprise de lire, à ce sujet, que je m'approprie telle théorie de M. Péladan, — et dans un périodique ami, où le bon Daurelle s'est improvisé critique d'art afin de me faire la leçon, en vain. J'ignore l'esthétique de M. Péladan, m'avouant incapable de supporter son jargon, et ne vois donc pas comment j'aurais pu lui rien emprunter. — Quant à M. Point, de sa *Petite fresque*, déjà vue chez Petit, je ne puis que répéter ce que j'ai dû dire de son œuvre entière: c'est parfait et nul.

§

Des tendances moins indépendantes ou moins nettes, des effets moins complets, des prétentions, aussi, plus modestes méritent certes encore l'attention; mais il ne faut plus, ici, nous demander un ordre bien rigoureux; voici l'inévitable nomenclature, part non la plus agréable — à lire, j'imagine — à écrire, je sais — de la critique des Salons. — Et c'est pourtant sur ce peuple d'ombres, où brillent des yeux, qu'il faudrait longtemps se pencher, peut-être, pour parvenir à discerner le geste précieux, celui qui suscitera l'avenir. Car elles sont comptables du passé, elles en sont l'aboutissement logique, ces réalisations pleines que nous saluons du nom de maîtrise : verbes formulés enfin, qui furent jadis et d'abord balbutiés. Et dans les balbutiements, aussi, de l'heure présente nous devrions percevoir l'antécédent écho des paroles futures...

Je vais, du reste, dans cette revue rapide, répéter plus d'un nom célèbre, ou digne de l'être; si je ne m'arrête à lui, cette fois, que si peu, on aurait tort de mesurer au temps que je lui donne mon estime pour son talent quand c'est, par exemple, d'un Degouve de Nuncque

que je parle, ou, quand c'est d'un Hecht, que je le prends pour un débutant. Mais, parmi les artistes vraiment significatifs et personnels, il était juste de signaler d'abord ceux qui se manifestent par un effort nouveau. Quant aux habiles qui recueillent avec succès des « suites » productives, c'est assez de les nommer.

J'ai donc revu avec plaisir, de M. Degouve, *la Forêt lépreuse :* elle avait, si je ne me trompe, un autre titre à l'Art Nouveau. Le changement de l'étiquette n'a pas modifié mon impression première : il y a là un désir très pur incomplètement réalisé.

Wéry, Horton, Pail, Gardier, Granger, Willaert, Buysse : des peintres, surtout des exécutants; les beaux fonds de M. Pail; les belles oppositions de M. Horton; de M. Wéry, aux deux tableaux indiqués par le catalogue, il faut ajouter le grand portrait de femme debout qui y fut oublié, « morceau de peinture » excellent.

Les deux aquarelles de M. Mion, fines, fraîches. Les délicats paysages de M. Jamet, peinture, pastel, dessin.

M. Trigoulet apparaît d'abord le Trouillebert de M. Cottet; un regard plus attentif distingue une personnalité.

M. Vallotton, plus sage qu'on n'aurait souhaité peut-être; M. Piot, qui semble chercher Desvallières; M. Olivier, qui nous montre, en Provence, des lumières du Nord; M. Bottini, au fini un peu inutile. Mme Dreyfus-Gonzalès et son portrait de Suzanne Després, sommaire et juste; M. Gropeano, qui peint une maternité calme et douce, proche parente de celle de Mlle Sermys, statuaire : il y a toutefois plus de tendresse dans le plâtre de l'artiste belge que dans la peinture de l'artiste roumain.

MM. Diriks et Mita; je les ai rencontrés, l'an dernier, au cours d'expositions particulières, et je goûte, aujourd'hui comme hier, les tapisseries fortes, au gros point, du premier, comme je persiste à constater chez le second le laborieux effort d'un talent qui se cherche.

Mme Séailles, attirée sans partage par Carrière; la sincérité directe de cette peinture attentive a le charme d'une sensibilité onsciente.

Je ne puis m'arrêter à définir l'œuvre de chacun des artistes qui m'ont retenu et il me faut m'excuser auprès d'eux de nommer seulement MM. et Mmes Sunyer, Germain-Thill, Fournier, Hartogh, Mme Munford, Polowestki, Robertson, Tanzi, Surida, Francis Jourdain, Loiseau, Matisse, Rosenfosse, Silbert, Truchet, Havet, Mitchell, Patterson, Guillaumet, Guirand de Scévola, Corgealegno, Brot, Brugraff, de la Quintinie, Loup, Hecht, Harth, Heberer, Laufmann, Cartelucho, Chigot...

§

Il reste à parler des Maîtres, — de ceux qui ne militent point pour leur propre gloire, mais qui sont là seulement, selon la déclaration de M. Albert Besnard à un journaliste, pour présenter au public leurs jeunes confrères.

Il y a maîtres et petits maîtres ; il y a aussi faux maîtres ; il y a maîtres de l'avenir et maîtres de la minute.

Alexander, Blanche, Besnard, Chéret ; Lepère, Guillaumin, Israels ; Eugène Carrière, Paul Gauguin.

Le portrait de Mlle F. J., par Alexander, est agréable, seulement agréable, très agréable...

M. Besnard a voulu se faire le contemporain des jeunes qu'il nous recommande : il expose deux toiles de 1881. — « Moi aussi, je me suis mis en route... » — et par là il nous laisse voir d'où il vient. Mais, pour nous montrer où il est parvenu, à ces œuvres de sa jeunesse il en ajoute une de sa maturité : *A l'époque du hareng*. — Quelle longue distance parcourue, en effet ! — Faut-il se vanter d'avoir marché beaucoup quand on eût tant gagné à ne pas changer de place ? Etudiez cette *Légende écossaise* et surtout cet *Intérieur d'église a Londres*. C'est déjà de la belle peinture, encore que le virtuose ait, depuis, acquis cette adresse admirable et damnable, sa signature ! Mais il a depuis, aussi, perdu quelque chose que je trouve et que j'aime dans ces peintures anciennes : l'émotion contenue, la vibration intime qui rend si émouvante cette belle et noble figure de femme. *A l'époque du hareng* ? Je regrette une autre époque.

Le portrait de George Moore, par Jacques Emile Blanche, est sans doute une belle « page de peinture », comme il est à la mode de dire. — Que cet art est froid! Qu'il manque de tendresse, et, à défaut de tendresse, au moins de bonhomie! Ce maître aussi est un virtuose; rien de plus. Ou peut-être l'est-il trop peu : puisqu'il n'offre pas à notre sensibilité même l'illusoire prétexte où elle ne demanderait pas mieux que de se laisser prendre.

Chéret se répète avec agrément.

Lepère, dans ses dessins comme dans ses peintures, étudie Paris, avec une passion savante, inquiète, émouvante.

Guillaumin ajoute définitivement un grand nom aux plus beaux que cite l'histoire de l'impressionnisme.

Israëls, fidèle à lui-même, s'entête à sa vision, si triste! Les yeux ont vieilli. Non pas le regard. C'est l'art réaliste, et nous ne l'aimons pas. Mais c'est un pur artiste, et nous l'admirons.

Et je finis par les deux plus grands, les deux plus précieux noms qui soient ici : Eugène Carrière et Paul Gauguin.

Je reviendrai plus tard sur l'exposition de Gauguin. Les neuf toiles qui sont réunies à part dans une chambre du salon d'Automne, pour belles et très belles qu'elles soient toutes, expriment insuffisamment le grand artiste, et il me sera bien permis de regretter qu'on n'ait pas cru devoir utiliser, après l'avoir sollicitée ou fait solliciter, la complaisance de plusieurs amateurs tout disposés à prêter au Salon d'importantes œuvres. Les organisateurs avaient de la sorte à leur disposition plus de vingt toiles de Gauguin ; ce sont quelques-unes des plus significatives qu'ils ont négligé d'envoyer prendre... (1).

Les trois tableaux de Carrière sont parmi les plus belles, les plus complètes expressions de ce maître admirable. La *Maternité* est triomphale. Cela vient des

(1) N'en concluez pas que les tableaux de Gauguin exposés au Salon d'Automne soient négligeables. J'étudierai chacun d'eux, dans le prochain n° du *Mercure*, en les joignant aux 50 toiles et aux 27 dessins de la galerie Vollard.

profondeurs de la vie pour s'exalter aux sommets de la vie, avec un accent qui reste, plaintif non pas, mais douloureux jusque dans la victoire. — L'unité de tout, et cette vérité que la vie n'est pas dans le vivant, qu'elle est seulement dans les relations du vivant avec les autres vivants, Carrière ne l'a jamais plus glorieusement dite que dans cette composition de forces équilibrées; elle pourrait se décomposer géométriquement et il y faudrait seulement tenir compte des volumes expressifs ; elle est une merveille d'harmonie; elle est tout cela et un miracle de sensibilité communiquée.

Le *portrait du docteur Metschnikoff*. — Le peintre Latour, le portraitiste justement fameux, prétendait fondre et plonger comme un aigle au fond des âmes pour y saisir leur essence et la fixer sur ses toiles. C'est ce que fait Carrière, moins tumultueusement, plus sûrement, dans ses portraits. Celui-ci est, à coup sûr, de ceux qu'il a *voulus* le plus fort. Pour lui trouver un terme juste de comparaison, ce sont les plus formidables noms de l'histoire de la peinture qu'il faudrait citer.

CHARLES MORICE.

LE JARDINIER
DE LA POMPADOUR

(*Suite* [1])

—

III

Quinze jours après les vendanges, Jasmin bêchait ses plates-bandes. Bien qu'on fût en octobre, il gelait blanc. Le jardinier se demandait s'il laisserait ses « tard-fleuries » orner le verger de leurs balles rouges. Ces pommes réjouissaient les yeux: tout n'était pas mort tant qu'elles pendaient aux branches! Mais, hélas! avant-courrières des premiers froids, les mésanges charbonnières s'abattaient sur les arbres et perçaient les brouillards de leurs cris aigus.

— L'hiver sera précoce et rude, se dit Jasmin. Les oignons ont triple pelure : cela ne trompe jamais.

Aussi le brave garçon se hâte de retourner la terre pendant qu'elle se laisse entamer par la bêche. Après, qu'il gèle à pierre fendre! Tant mieux! Cela détruit les larves et préserve des vers blancs, ces ennemis des fraises et des salades printanières.

En attendant, pour remplacer le vide laissé par les dahlias disparus, Jasmin repique les pieds de réséda et ceux de véronique : avec les chrysanthè-

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 167.

mes et les roses de Bengale, ils forment l'arrière-garde de la flore des jardins.

A vrai dire, ces plantes ne lui importent guère. Jasmin les cultive pour la pratique : au fond, il les trouve rustaudes, surtout la véronique avec ses thyrses violets : elle fait songer aux petites vieilles qui hantent l'ombre des églises. Les chrysanthèmes, plus rares, ornent les tombes au jour des morts.

Prenant une touffe de réséda, Buguet est sensible à sa bouffée bon odorante : elle lui rappelle Christine la berlue, une laideronne qui lui apprit l'amour lorsqu'il avait seize ans : quand il la retrouvait dans une grange, il fermait les yeux pour ne pas la voir, tandis qu'il humait en un baiser obscur l'haleine parfumée de la paysanne.

Depuis les vendanges, Jasmin travaille avec acharnement. Déjà ses coffres sont en place ; les épinards semés dans les vieilles couches à melons arriveront les premiers au marché et la planche d'oseille couverte de paille donnera de jeunes feuilles tout l'hiver pour les bouillons aux herbes. Jasmin a aussi détaché les œilletons des artichauts, afin de renouveler la plantation, et terminé les semis de laitue et de romaine.

Aujourd'hui il attend Vincent Ligouy pour débarrasser les arbres de leur bois mort. Le vagabond escalade le petit mur du jardin.

— Pourquoi n'entres-tu point par la porte ? demande Buguet.

Ligouy préfère risquer une entorse plutôt que d'affronter les coups de fourche promis par les gars du village.

— Puisque tu grimpes si bien, lui dit Buguet,

monte dans ce catillac et rabats les pousses qui s'emportent à la cîme!

Aussitôt Ligouy se dirige dans les branchages, avec des gestes de grand singe. Il quitte bientôt le poirier pour un abricotier en plein vent, qu'il nettoie avec autant d'adresse.

Au soir la mère Buguet vint voir la besogne accomplie. Le jardin se trouvait rajeuni.

— Bien sûr, se dit-elle, le diable y a donné un coup de main!

Aussi malgré Jasmin, qui voulait que Ligouy soupât avec eux, la ménagère donna au vagabond une tranche de bœuf bouilli dans une miche de pain et elle le renvoya en payant sa journée.

Joyeux, Ligouy s'en alla par où il était venu. Arrivé dans la plaine, il chanta. Jasmin écouta sa chanson qui montait vers les premières étoiles.

Lorsque Jasmin rentra, sa mère eut un soupir de soulagement:

— Ah! te voilà, dit-elle. J'avais peur que l'idée te vînt d'accompagner ce sorcier à travers champs. M'est avis, mon garçon, que tu ferais bien de ne pas l'attirer trop ici. Nous sommes à peu près heureux. Ce n'est pas la peine que le mauvais sort pénètre chez nous à ses trousses! Les langues ont déjà assez marché depuis que tu as pris son parti aux vendanges!

— Allons, mère, répondit Jasmin, tu sais bien que je ne m'occupe pas des autres! Pourvu que mes fleurs sentent bon, que mes laitues aient le cœur tendre et que je te voie, alerte, soigner tes lapins, tes poules et ton gars, rien ne manque à mon bonheur.

— En attendant le reste, dit la Buguet.

— Quel reste ?

— Que tu te maries un jour !

— Ah ! oui.

Et Jasmin ajouta :

— Mais comme mon père le jour de ses noces a planté un sorbier pour les oiseaux, je veux élever, le jour des miennes, à l'entrée de ma maison, un abri pour ceux qui vont par les routes sans argent.

— Encore les idées saugrenues de ton père ! Où ça te mènera-t-il ?

— Que veux-tu, ma mère ! J'ai entendu souvent dire que le peuple est bien malheureux. Tous les villages ne sont pas avantagés comme le nôtre, qui est près de Melun, de Corbeil, et à portée des grands châteaux de Vaux-Pralin, d'Etioles, de Fleury-en-Bière, de Courance et voire de Fontainebleau ! Les nobles ne nous pressurent point. Notre coin est béni, ma mère, et nous en devons de la reconnaissance à Dieu et au roi !

Le souper fut un peu maussade.

Sa purée de pois ingurgitée, Jasmin posa la lampe sur la cheminée, attisa le feu et alla prendre dans le vieux bahut deux gros livres. Ils étaient reliés en cuir avec une tranche rouge. Ces bouquins, intitulés : *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*, par feu M. de La Quintinye, directeur de tous les jardins fruitiers et potagers du roy, édités à Paris chez Claude Barbin, sur le second perron de la Sainte Chapelle, avec privilège de Sa Majesté, avaient été donnés au père de Jasmin par un prince. On admirait en tête du premier tome un beau portrait gravé de M. de La Quintinye : avec son rabat de dentelles, son abondante perruque à la Louis XIV, sa grande figure ovale au nez

impérieux, il paraissait vraiment noble. Chaque fois que Jasmin ouvrait le livre il regrettait de ne pas avoir pareil maître : il se voyait avec lui contournant quelque boulingrin d'herbe verte et courte à la façon anglaise ; ils allaient béquiller dans une caisse d'oranger, tracer la ligne d'une avenue ou diriger des pêchers en espalier sur des treillis d'échalas taillés dans l'érable, le long des murs où paradaient de beaux vases de marbre. A défaut du maître, Jasmin se contentait des livres. Il se promenait ravi dans le plan du jardin potager du roi, à Versailles : au milieu était dessiné un jet d'eau jaillissant d'un bassin. Jasmin errait en idée de la figuerie au parterre de fraises, s'arrêtant sous la voûte où l'on serre les racines, les artichauts et les choux-fleurs pendant l'hiver ; il longeait la prunelaye, marquait la place des cerises précoces, des pêches chevreuses. Puis il descendait les escaliers de la terrasse qui règne autour du grand carré central.

Alors il tournait les pages et relisait les maximes de jardinage. Il apprenait les manières de soigner depuis les cuisse-madame et les salviatis, qui sont poires d'été, jusqu'aux beurrés, aux bergamotes, qui sont d'automne, et aux ambrettes et bons-chrétiens, qui sont d'hiver.

Curieux de choses plus profondes, Jasmin s'attardait dans le tome deuxième à des discours intitulés : « réflexions sur quelques parties de l'agriculture ». Ils étaient précédés d'une gravure sur cuivre où l'on voyait, dans un parc spacieux agrémenté d'arcades, des jardiniers à longs cheveux et chapeaux de feutre, à longs habits et à longs bas, planter des arbres avec un air cérémonieux qui plaisait à Buguet. Dans le texte, M. de La

Quintinye dissertait avec autorité sur la botanique, s'occupait de l'origine et de l'action des racines, émettait ses idées sur la nature de la sève, constatant qu'elle devient puante dans l'oignon et l'absinthe, odoriférante dans la jonquille, poison dans l'aconit, contre-poison dans la rhubarbe. Phénomènes déconcertants, si l'on songe que, d'autre part, les figues donnent du lait, les marronniers d'Inde de l'huile, et que les vignes font le vin! Buguet s'émerveillait avec M. de La Quintinye.

Le jardinier était enchanté aussi par le traité de la culture des orangers. Il savait les façons de semer, d'arroser, d'encaisser, et celle de chauffer les serres. Il connaissait les propriétés des petites oranges de Chine et de Portugal, celle des Riche-dépouille et des bigarades. En lisant ces choses, il se rappelait ce qu'il avait entendu dire d'orangers célèbres: à Versailles, celui qu'on appelle le grand Bourbon fut saisi avec les meubles du Connétable en 1523. Alors il était le plus bel arbre qu'il y eût en France et il avait soixante-dix ans. A l'époque de Jasmin il vivait encore, ce qui lui faisait trois siècles. A Fontainebleau on voyait des orangers plus vieux que les carpes aux bagues d'or, et déjà splendides au temps de François Ier!

Enivré, Jasmin rêvait de fleurs aux arômes musqués, aux blancheurs nuptiales, de balles d'or auxquelles il mêlait les cuivres pâles des limons et des citronniers. Il s'étourdissait en pensée avec des parfums et des couleurs, mariait les vermeils aux verts sombres des feuilles, faisait éclater des jaunes. La cervelle en fête, il lui arrivait de chanter à la lueur de la vieille lampe, dans l'humble salle où il sentait le lard grillé.

Ce soir-là Jasmin continua sa lecture très tard.

Vers dix heures la mère Buguet alluma sa chandelle et se retira d'un air grognon :

— Tu ne te couches pas, Jasmin ?

— Point encore !

— Ah ! tu vas devenir savant !

Lorsqu'il fut seul, Jasmin ferma les livres et les remit en place, songeant aux jardins fruitiers alors renommés, ceux de Versailles, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, de Chantilly, aux grands Mécènes des horticulteurs, Louis XIII, Louis XIV et monseigneur le duc d'Orléans défunt. Il feuilleta quelques gravures, éditées par le sieur Mariette et qui se trouvaient dans le bahut. Elles représentaient, pour les jardins de plaisance et de propreté, des parterres de broderie et des parterres de compartiment, où le dessin se répète par symétrie. Jasmin jeta un coup d'œil aux rinceaux, aux fleurons, aux palmettes, aux coquilles de gazon, vit les caprices enroulants du buis, les fonds de sable blanc et rouge, ceux de machefer. Dans les parterres de compartiment il imagina les gazons remplis de marguerites, de mignardises ou de staticées, qui plaisent par leur émail. Et il se demanda s'il aurait le bonheur de tracer, piquer et soigner d'aussi resplendissants tapis.

Il soupira et, avant de se mettre au lit, alla comme d'habitude contempler la voûte étoilée. Il aimait le ciel et les constellations. Ces grandes clartés de l'univers lui paraissaient veiller sur les plantes endormies et garder pendant l'hiver l'âme des fleurs absentes. Mais cette fois l'immense désert peuplé d'astres lui sembla en fête. Une robe rose balayait la voie lactée.

— Encore elle, murmura Jasmin. Ah ! J'ai beau travailler dur, je la retrouve partout ! C'est comme

si j'avais un oiseau perché sur mon épaule et qui ne voudrait pas s'envoler.

Il rentra, s'assit et se dit d'un air triste que son âme était bien tourmentée. S'il lisait des livres de jardinage, Mme d'Étioles se glissait près des buis et des parterres et il se voyait à ses pieds, une rose à la main. Il rêvait d'elle pendant son sommeil, la rencontrait le long des palissades de beaux jardins, avec sa robe soyeuse, ses mouches, son éventail, devant un rideau de verdure que des papillons quittaient pour voleter autour de la patricienne. A la vue de Jasmin, elle souriait comme au roi. Il s'approchait, elle lui offrait ses seins. Une nuit elle lui apparut au milieu de cascades ; c'était une des nymphes en marbre de Vaux-Pralin qui avait pris ses traits : elle s'avançait nue à travers les champignons d'eau, chantant un air très doux.

Tentations du diable ! Buguet est le jouet de chimères ! Ah ! Parfois, il se sent heureux comme si une lueur d'étoile brillait dans sa poitrine. D'autres jours il y trouve tous les feux de l'enfer.

Il se frappe le front :

— Tu n'as pas le droit de penser à Mme d'Etioles. Tu es fils de paysan, Jasmin !

Le jardinier se croit coupable d'une sorte de sacrilège, d'un attentat amoureux envers Mme d'Étioles. Il n'oserait au soleil soutenir son regard et il la baise et la caresse en pensée ! Ah ! si la terre, la confidente de ses espoirs, voulait le sauver ! S'il pouvait, dans les sillons refroidis, semer les gouttes de son sang pour y faire éclore son délire en fleurs plus rouges que l'œillet, plus charnelles que la grenade ! Mais la terre est sourde, et la terre boirait le sang et ne rendrait pas la paix au cœur de Jasmin !

— Il faut pourtant se faire une raison, se dit le fleuriste.

Mais le peut-il? Il mourrait s'il devait ne plus revoir Mme d'Etioles. Il vit avec la secrète pensée de la rencontrer encore. La scène de la forêt passe devant ses yeux : il sent toujours le regard changeant de la noble dame se poser sur lui, il se rappelle la pression de sa main, quand il l'a relevée. Plusieurs fois en une course haletante à travers le pays Jasmin est retourné au pied de l'arbre sous lequel il a déposé l'aventurière : il s'y assied, écoute le murmure des feuilles et pour mieux revoir baisse les paupières. Un matin il a cru aller jusqu'à Étioles. Il a résisté, mais la lutte a été si forte qu'il était brisé comme s'il avait déraciné un chêne. Et puis à Etioles il eût rencontré Martine!

Martine!

Ce nom tinte dans les pensées de Jasmin. Il songe à la jolie soubrette. Elle l'aime, elle. Martine est douce, elle est bonne. Elle serait la compagne désirable, l'amie sûre et complaisante. Brave petit cœur! Quand Martine lève les yeux vers Jasmin, que d'amour humble et dévoué il y découvre! Si la pauvrette savait le tourment qui ravage son promis!

— Ça la ferait mourir, se dit Jasmin.

Et dans une prière fervente, pleine de tendresse, interrompue par des sanglots, il supplie Martine, l'amoureuse de son enfance et de sa jeunesse d'exorciser l'intruse et de reprendre dans son cœur la place qu'elle occupait seule. Il la supplie, se jette en pensée à ses genoux, et, pour calmer son âme, cherche la coulée balsamique et lénifiante des regards de la villageoise.

Mais tout à coup il se lève, ricane :
— Martine n'y peut rien ! Je deviens insensé !
Il essuya ses larmes.

Alors lui, qui aimait les fleurs en sage et en poète et qui avait le culte des étoiles, puisa au fond de sa nature simple et de son caractère rustique une de ces forces qui permettent à certains de maîtriser leur passion. Il chérissait les roses sans qu'elles lui parlassent, il adorait les astres sans pouvoir s'en approcher. A celle qui imposait au fond de lui son image et dominait son être, ne pouvait-il consacrer pareil amour? Ne pouvait-il, pour la paix de son âme, en faire une étoile une fleur éternelle, une reine sacrée? Il lui enverrait ses plus belles tulipes, comme des gobelets précieux où elle verserait quelques-uns de ses regards. Il lui tisserait des guirlandes de Bengale ainsi qu'à une statue. Il irait la revoir, il irait près d'elle, en humble, car il fallait qu'il la revoie ! Mais Dieu ! il tuerait sa folie !

IV

Noël arriva sans bruit les pieds dans la neige. Si les cloches n'eussent sonné pour sa venue, on ne lui eût pas ouvert plus qu'au vagabond qui sort de la forêt.

Depuis huit jours chaque matin Buguet à grands coups de balai éloignait de la maison le froid tapis qui menaçait d'intercepter l'entrée : cela fit un rempart qui empêcha le vent de hurler sous la porte.

Le village vêtu de blanc paraissait fier de ses lucarnes encadrées de frimas, du candide collier des pignons, des capuches des cheminées. Le clocher prenait un beau ton jaune et le coq emmi-

touflé eut l'air d'une petite bête sans tache. Les arbres offrirent du sel en feu.

Au loin les coteaux s'élevaient scintillants. Le fleuve roulait une eau grossie par les glaçons.

Sur la route de Saint-Port les charrettes avaient tracé deux ornières grises. Les alouettes s'y abattaient, mais les corbeaux n'osant descendre planaient indécis.

Vers dix heures, la veille de Noël, le soleil rayonna et le grand dôme bleu resplendit sur la nature givrée.

Depuis le matin Etiennette Lampalaire était chez les Buguet, aidant au ménage. Agile elle fit d'une vieille bassinoire de cuivre un vrai soleil, et de la poèle à crêpes, toujours enduite de graisse et qui ne servait qu'à la Chandeleur, une lune qu'elle pendit à un clou de la grande cheminée : l'intérieur noir fut éclairé.

Buguet était sorti. Pour se distraire, il alla voir le cordonnier Cancri qui se confectionnait du tabac à priser et montrait la gravure polissonne de sa rape pour faire rire les voisins.

— Eh bien ? Martine vient-elle aujourd'hui ? demanda-t-il à Jasmin.

— Ce soir seulement.

— Tu dois être impatient, mon garçon !

— Pour patienter, je me promets d'aller au devant d'elle !

— Bonne idée ! A deux, la route paraît moins longue ! C'est grand dommage qu'au revers des chemins la neige ait remplacé la mousse ! Ça refroidit l'amour !

— Paillard, intervint soudain la femme à Cancri, crois-tu que Martine se laisserait faire ? Elle a la main leste !

— Bah ! répliqua Cancri. Un baiser console d'un soufflet !

— Oui, oui, pour recommencer on tendrait l'autre joue, dit le jardinier en riant.

— Et puis c'est pas ça l'embarras, prophétisa Cancri ; quand on se bouscule en hiver, on se carresse au printemps. C'est la coutume depuis que le monde est monde !

Rentré chez lui, Jasmin s'installa avec sa mère et Tiennette devant du boudin qui, sortant du gril, crépitait sur le plat.

Le jardinier était de bonne humeur ; il s'exclama quand Tiennette servit des fouaces très minces faites avec du beurre et de la pâte levée. En même temps la Buguet, ses clefs pendues à la ceinture, apporta des noix sèches et une bouteille du vin de Vermanton, dont un cousin avait envoyé un fût de la Basse-Bourgogne.

— C'est un vin à grand marché, répétait la ménagère chaque fois qu'elle débouchait un de ces flacons.

Aujourd'hui elle ajouta :

— C'est pas tous les jours Noël ! A ta belle mine, Jasmin !

L'après-midi, Tiennette pluma l'oie. Elle n'avait pas coupé le cou à la bête : la plume étant son profit, elle la voulait « vive ». Bien que ce fût pitié d'entendre crier l'oiseau, la fillette riait et chantait en faisant à pleines mains neiger le duvet dans le creux de son giron.

Quand le ventre de l'oie apparut gras et blanc entre les ailes battantes, les cheveux noirs de Tiennette étaient poudrés comme ceux d'une marquise. Jasmin lui en fit compliment. La fillette n'y prit point garde ; c'était le moment où toute à son

affaire, avec un air d'ogresse, elle serrait entre ses genoux sa victime pour lui ouvrir la gorge. Le sang coula.

Dégoûté Jasmin s'en alla.

— Grand capon ! Tu ne tourneras pas le dos quand je l'apporterai à table ! clama Tiennette.

A la nuit tombante, Laïde Monneau arriva, portant sous le bras une corbeille couverte d'un torchon blanc.

— Eh bien ? interrogea Jasmin, et Martine ?

— Ah ! la pauvrette ! s'écria la tante. Elle a fait dire à mon frère Rémy, au marché de Corbeil, qu'il ne fallait pas l'attendre aujourd'hui. Il y a fête au château. Voici un petit mot qui t'en dira plus long.

Jasmin prit le papier : il était satiné, plié avec soin et un pain à cacheter blanc donnait un air candide à sa coquetterie. Buguet l'ouvrit : un parfum que le séjour dans la poche de la Monneau n'avait pu chasser émut le jeune homme.

— On dirait qu'elle en a versé une goutte à dessein, se dit-il.

Il lut. L'écriture jadis si maladroite s'allégeait, devenait courante.

— Elle écrit comme doit écrire sa maîtresse, se dit le jardinier.

La missive trembla dans sa main.

Laïde Monneau, la mère Buguet et Tiennette épiaient les nouvelles dans les yeux de Jasmin.

Hardie, la Monneau insinua :

— Eh bien, mon gars, te v'là plus troublé qu'une pucelle qui rencontre un grenadier dans un chemin creux !

— Non, dit Buguet, je suis seulement déçu. Mais ce n'est que partie remise ! Martine viendra

tirer les rois !... Ma mère, elle, vous envoie ses respects, et le bonjour à tous !

— En attendant, dit la tante Monneau, découvrant la corbeille, voilà des saucisses pour vous aider à patienter ! Et je vous prédis que ce sera à s'en lécher les doigts ! Quel cochon ! Il pesait cent vingt ! Et depuis trois mois par tous les temps j'allais lui ramasser des glands — que j'en ai les reins cassés ! — il ne mangeait que cela ! Ah ! C'est qu'il avait la chair plus ferme que du marbre, le pauvre goret !

— C'est dommage que Martine ne vienne pas, déclara Tiennette, j'aurais chanté des noëls. J'en sais de nouveaux, que j'appris à la ferme d'Eloi.

— Qui est-ce, Eloi ? demanda la Monneau.

— C'est le garçon à Nolentin Règneauciel, dit la fillette un peu gênée.

— Eh bien ! tu chanteras tes noëls, petite, dit la mère Buguet. Et nous reprendrons le refrain.

Puis elle alla ouvrir la porte et regarda l'espace, qui était noir :

— Pourvu que la neige qui recommence à tomber n'empêche pas Gillot et sa femme de se mettre en route ! Ils devaient arriver avant la nuit et on n'y voit plus ! Allume les chandelles, petite, ce sera plus gai !

Tiennette mit sur la table deux chandeliers brillants et une paire de mouchettes.

Les chandelles mêlèrent aux éclats fantasques du foyer une lueur plus calme, qui inonda jusqu'aux recoins des poutres et illumina dans le bahut les salières d'étain.

Tiennette flamba l'oie, puis elle la mit, le ventre ouvert, devant la mère Buguet ; celle-ci bourra la

bête des marrons qu'elle tirait de la cendre et épluchait avec hésitation en disant :

— Est-ce qu'on l'embrocherait avant l'arrivée des Gillot ? S'ils n'allaient pas venir ! Ce ne serait pas la peine pour quatre !

A ce moment, la porte s'ouvrit et les Gillot firent leur entrée.

— Ah ! Vous sentez le froid ! dit Jasmin en les embrassant.

— C'est que nous venons quasiment de traverser la Sibérie !

Buguet sortit pour remiser la voiture sous le hangar et attacher le cheval à l'écurie. Cette besogne faite, il se lava les mains dans la neige ; après les avoir essuyées avec soin, il prit dans sa pochette la lettre de Martine : il la porta à ses lèvres, en aspira l'odeur. Puis, à la clarté de la lanterne pendue au-dessus de la crèche, il la relut plusieurs fois.

Quand il rentra dans la salle, l'oie était exposée au feu. Tiennette tournait la broche en chantant un noël. Tout en se chauffant les mains et se séchant les pieds, les Gillot, dont les vêtements fumaient, accompagnaient de leur bourdonnement fêlé la voix de la fillette :

Laissez paître vos bêtes,
Pastoureaux, par monts et par vaux,
Laissez paître vos bêtes
Et venez chanter Nau !

A ce moment un tison roula dans le plat où tombait la graisse et y mit le feu.

— Ah ! Jasmin, s'écria Tiennette, je suis cuite d'un côté, viens prendre ma place.

Gillot avec les pincettes avait replacé la malencontreuse bûche qui, imbibée de sauce, flamba en pétillant.

Tiennette reprit :

J'ai ouï chanter le rossignol
Qui chantait un chant si nouveau
Si haut, si beau,
Si résonneau ;
Il me rompait la tête
Tant il prêchait et caquetait ;
Adonc pris ma houlette
Pour aller voir Nollet.

La mère Buguet interrompit, en disant à Jasmin :

— Allons, petit gars, ne tourne pas si vite ! Laisse-la se dorer un peu ! Là ! Arrête entre les cuisses, que la flamme pénètre ! C'est jamais assez cuit à cet endroit ! Et puis il ne faut pas que ça t'empêche de chanter avec les autres ! En voilà un garçon qui ne sait pas faire deux choses à la fois !

— Ah ! ben ! reprit Laïde Monneau, c'est pas comme défunt mon homme ! Il savait me battre sans quitter son verre ! Avec ça il avait de longues jambes ! Si j'évitais le coup de poing, j'attrapais le coup de pied !

— Allons ! Allons ! interrompit la mère Buguet, laissons les morts tranquilles.

Tiennette continua :

Je m'enquis au berger Nollet :
As-tu ouï rossignolet
Tant joliet
Qui gringottait
Là-haut sur une épine ?
Ah ! ouï, dit-il, je l'ai ouï ;
J'en ai pris ma buccine
Et m'en suis réjoui.

— L'oie fume ! Elle est cuite ! dit la mère Buguet.

Elle ôta la broche, et tandis qu'on apprêtait la table, sur laquelle Gillot posa trois bouteilles de

vin qu'il avait apportées, Tiennette continua à chanter :

Courûmes de telle roideur
Pour voir notre doux rédempteur
Et créateur
Et formateur !
Il avait (Dieu le saiche)
De linceux assez grand besoin.
Il gisait dans la crèche
Sur un bouteau de foin.
Point ne laissâmes de gaudir ;
Je lui donnai une brebis
Au petit fils ;
Une mauvis
Lui donna Péronnette,
Margot lui a donné du lait,
Tout plein une écuellette
Couverte d'un volet.

— La belle table ! s'écria Gillot.

Les deux chandelles mettaient des taches claires sur la nappe bise où reposaient les couverts. Quelques gobelets d'étain accrochaient les éclats rouges du foyer. Au milieu l'oie se prélassait, juteuse, dorée ou rousse, tendant ses cuisses croustillantes sur un plat de faïence brune à fond jaune.

— Si nous allumions une troisième chandelle ? demanda Jasmin.

— Cela porte malheur ! s'écria la mère Buguet.

— Asseyons-nous, conclut Gillot.

Il ajouta clignant de l'œil :

— C'est toujours avec un plaisir nouveau que l'on se met à table !

Et se penchant vers son neveu :

— Dommage que Martine manque à la fête !

— Oui, dit Laïde Monneau, M^lle^ Bécot aime une table bien servie et les couverts sur une nappe ! Assise auprès de son galant, elle aurait fait ses

belles manières ! Car il n'y a pas à dire, depuis qu'elle travaille au château, ce n'est plus la même !

— Elle est bien mieux, affirma résolûment Tiennette, n'est-ce pas, Jasmin ?

La Buguet avait fini de découper.

— Qui veut le croupion ? demanda-t-elle.

— Si cela ne fait envie à personne, insinua la tante Monneau, j'aime le grassouillet ! Mais ça ne m'empêchera pas de dire que Martine a plutôt l'air d'une marquise que d'une future jardinière.

— D'une marquise ! s'exclama la mère Gillot.

On protesta.

— Eh, oui, d'une marquise, reprit Laïde. Il m'est revenu que Martine singeait les manières de sa maîtresse. Et cela depuis que je lui fis visite ! A ce moment elle voulait quitter sa condition ! Aujourd'hui elle minaude comme M^me^ d'Etioles ! Ah ! la jeunesse ! la jeunesse !

— On peut trouver plus mauvais exemple, hasarda Tiennette.

— Oui, s'exclama Laïde, mais quand on veut péter plus haut que son cul, ma fille, on se fait un trou dans le dos !

Tiennette pouffa de rire.

— Pourtant, reprit Laïde Monneau en grignotant son croupion, imiter la maîtresse est le moindre défaut des soubrettes ! J'en ai connu beaucoup, quand j'étais ravaudeuse à Paris. Les plus avenantes se plaisent à se parer comme leur dame. Elles se fourrent de la poudre et du fard à tire-larigot, qu'elles ont des joues comme des roues de carrosse, et c'est des vrais canards pour barboter dans l'eau de lavande. Elles recueillent les démises des élégantes et ces donzelles, ma foi ! falbalassent leurs jupes ! J'en ai vu ! J'en ai vu ! Il est vrai que ce

n'est pas de ces graillons qui ne savent que faire le lit, vider le pot, torcher les marmots ! Ah ! non ! faut placer les mouches, et les mouches ça se place plus difficilement sur un visage...

— Que sur un..., interrompit espièglement Tiennette.

La Buguet lui avait mis la main sur la bouche, et elle ne put achever. La tante Laïde continua :

— Qu'un emplâtre sur une jambe. Puis, faut savoir monter une blonde, emplir un pot-pourri et, ma foi ! jouer la comédie avec un petit abbé ou un financier ! J'en ai vu ! J'en ai vu !

— Dame, quand on a habité Paris ! fit la Gillot.

Laïde Monneau demanda un haut de cuisse, puis elle reprit, aigre et bavarde :

— Nonobstant on parle fort à Etioles des dernières robes de Martine et de ses nouveaux souliers qui viennent de Paris. Ceux de la boutique de Saint-Crépin de Corbeil ne valent donc plus rien

— Pour sûr qu'elle pourrait se contenter des souliers de Corbeil, dit sentencieusement la mère Buguet.

— On jacasse aussi au sujet de ses parfums, reprit la tante. S'est-on jamais servi de cela dans notre famille ? Moi je ne connais qu'un onguent, celui fait de bouse et de toile d'araignées qui mûrit les abcès ! Mais Martine ne veut plus sentir la vache ! Nous devons la dégoûter ! Dame ! Elever des cochons ou soigner le bidet d'une marquise, c'est point la même affaire !

— Le bidet d'une marquise, c'est-il son cheval ? demanda Tiennette.

— A peu près, répondit Laïde d'un air pincé et important.

Jasmin impatienté frappait avec sa cuiller sur la nappe.

Un peu avant minuit les cloches sonnèrent.

— C'est le moment d'aller à la messe, dit la tante Gillot en réveillant son homme, qui avait fini par sommeiller auprès du feu.

— Ah! fit le tanneur en se frottant les yeux, voici passés les plus doux instants de Noël.

— Païen! répliqua sa femme. Tu attireras sur nous le feu du ciel! Tiens! Voilà qu'on sonne pour la deuxième fois!

On sortit. Les petits sabots de Tiennette furent les premiers qui laissèrent leur empreinte sur la neige. Derrière marchait la tante Monneau : elle tenait une lanterne dont la lueur par cette blanche nuitée paraissait rouge et brumeuse.

Le clocher envoyait des notes argentines et fêlées à travers le pays silencieux que réveillaient seuls quelques sifflements de la bise dans le marronnier d'Inde ou le murmure de la Seine, qui se gonflait de plus en plus.

Cependant les portes s'ouvraient, lançant un rai de lumière, comme une baguette d'or qui s'élargissait aux chemins couverts d'hermine. Des groupes noirs sortaient des masures. Du côté de Boissette, le village voisin, on entendit des voix :

Oh! Oh! troupe gentille
L'astre nous a quittés :
C'est donc ici la ville
Où est la majesté.
Je crois que l'on appelle
Jérusalem la belle;
Demandons bien et beau
Où est ce roi nouveau!

Tous les paroissiens songeaient à Jésus couché sur la paille, aux vieux bergers, aux rois mages.

Euphémin Gourbillon allumait, sur le grand autel de l'église, dix chandelles autour d'un bambin en cire qui levait les bras dans une crèche. Le petit orgue à travers la nuit se mit à chanter comme un pauvre en fête.

Ce fut encore Etiennette qui la veille des Roys vint pétrir la galette. Elle n'y épargna ni le beurre, ni les œufs; après avoir aminci la pâte, qui devint fine comme un linge sous le rouleau de buis, elle la replia quatre fois sur elle-même et la laissa passer la nuit ainsi pour qu'elle fût feuilletée et légère.

Le lendemain dès l'aube elle acheva sa besogne. Elle fit de la pâte une grande lune, qu'elle guillocha avec symétrie après y avoir introduit la plus belle des fèves réservées au semis.

Pendant ce temps Jasmin chauffait le four avec des fagots qui pétillèrent comme un rire joyeux dans la grande bouche ouverte. La Buguet voulut enfourner elle-même la galette, ainsi qu'une rouelle de veau.

Etiennette mit quatre couverts sur la nappe bise, dont elle avait respecté les plis. Jasmin apporta un bouquet de fleurs d'ellébores.

— L'heure avance, fit remarquer Tiennette, et la cuisine commence à sentir bon! Martine ne tardera pas à venir.

— Je vais au-devant d'elle, dit Buguet.

— Ne baguenaude pas en route! recommanda la mère.

Le jardinier n'avait pas fait cent pas qu'il aperçut une charrette bâchée de vert-pomme. Il la reconnut pour celle de Nicole Sansonnet. Elle arrivait cahin-caha. Buguet pressa le pas. Il vit que le

bidet, cinglé de coups de fouet, allait plus vite. Puis une petite tête toute rose, encapuchonnée dans une mante, sortit de l'ombre verte. Une voix cria :

— Bonjour, Jasmin!

C'était Martine. Buguet s'approcha.

— Monte, Jasmin, tu n'es pas de trop, dit la Sansonnet.

— Non, non, merci! cria Martine en sautant légère dans les bras de son galant, qu'elle baisa sur les deux joues :

— J'aime me dégourdir les jambes!

— Ah oui! répliqua Nicole en riant. Il vaut mieux n'être que deux.

Elle fit claquer son fouet et trotter sa bête.

— Pouah! dit Martine en secouant sa cotte avec un air précieux que Jasmin ne lui avait pas encore vu, ce n'était pas la peine de prendre un rien de benjoin pour échouer dans la charrette d'une poissarde. Je suis sûre que je pue l'anguille. Sens!

Avec une mine agaçante elle posa sa tête sur l'épaule de Jasmin. Celui-ci fut galant :

— Tu sens meilleur qu'un parterre d'œillets, et c'est double joie de te voir et de te sentir. Laisse-moi encore respirer l'odeur de tes cheveux.

Elle souleva un coin de sa capuce :

— Tiens !

Jasmin huma une bouffée pénétrante.

— Et tu n'en profites pas pour m'embrasser? Fi, le vilain! Tu n'es guère plus aimable envers moi que le marquis d'Etioles vis-à-vis de sa femme. Il est vrai que le marquis est laid comme un cul !

Elle regarda Jasmin et fit une révérence :

— Au moins, si nous nous marions, nous serons assortis! Et comme tu n'es pas plus mal tourné

que tous les freluquets qui veulent me prendre le menton, tu ne seras jamais cocu!

— Allons, petite peste!

— Courrons un peu, dit Martine, je suis sûre que Tiennette nous guette derrière les carreaux.

— Oui, elle est là.

— Ah! Elle ne perd jamais l'occasion de se frotter aux amoureux!

— C'est pour s'instruire.

— Eh bien! je vois qu'elle pourrait plutôt t'en remontrer là-dessus, car tu n'es guère dégourdi!

— Que je t'attrape! fit Jasmin.

Martine courut alors d'une volée jusqu'à la maison dont elle poussa brusquement la porte.

Elle tomba en riant sur le dos de la Buguet.

— Eh bien, petite, s'exclama celle-ci, as-tu le diable à tes trousses?

— Mère Buguet, c'est votre fils qui veut me chatouiller!

Jasmin arrivait. Il rougit devant sa mère. Tiennette se tenait le ventre.

— Qu'il fait bon ici! dit Martine.

Lentement, avec un geste de demoiselle emprunté dans les antichambres, la jeune villageoise retira sa mante en prenant soin de ne pas chiffonner son bonnet blanc.

— Tiens, des roses de Noël! s'exclama-t-elle en voyant les ellébores.

Elle prit une des fleurs du bouquet, tint du bout des doigts la tige charnue, et avec de petites mines entendues admira les pétales nacrés et livides. Puis redevenant rustaude elle mit la fleur dans sa bouche.

— Prends garde! cria Jasmin en la lui arrachant, c'est du poison!

— Mais non, ça guérit de la folie !

— Te voilà bien savante !

— Mme d'Etioles ordonna une infusion d'ellébore au duc de Gontaut qui s'était déclaré fou d'amour pour elle et qui ne la quitte jamais !

La soubrette ajouta, hochant la tête avec une jolie impertinence :

— Dame ! Je n'ai pas plus mes oreilles dans ma poche que ma maîtresse n'a les yeux dans la sienne !

Tiennette posait sur la table le veau qui nageait en une sauce brune. On s'assit.

Martine parla des élégances de sa châtelaine. Mme d'Etioles était raffinée en tout : elle possédait des pots à fard avec des roses et des violettes peintes parmi des ornements d'or et une fontaine à parfums qui représentait un grand œuf ayant à son sommet une petite tulipe.

— Tu puises parfois à cette fontaine? dit la Buguet moqueuse.

— Elle a un petit robinet d'argent.

Martine s'exprimait avec de gracieuses inflexions de voix qui charmaient Jasmin.

— Et Mme d'Etioles se met beaucoup de rouge ? demanda Tiennette.

— Beaucoup. Elle n'a plus la fraîcheur d'une jeune fille. Elle a eu deux enfants.

Puis la soubrette parla du linge de sa maîtresse. Les lingères se crevaient les yeux en ourlant à jour les jupons, les brodeuses ne trouvaient plus d'aiguilles assez fines pour festonner les fichus de mousseline. Mme d'Etioles portait des chemises qui passaient aisément dans la bague de l'abbé de Bernis.

— Un abbé se prêterait à ces amusettes? interrompit Jasmin.

— Il paraît, affirma la chambrière.

— Mais, dit malignement Tiennette, des chemises pareilles ça ne doit pas lui cacher l'honneur?

— Ça le lui voile seulement.

— Assez là-dessus, mes enfants, interrompit la Buguet. M'est avis que quand on ne cache plus rien, c'est qu'on n'a plus rien à perdre. Entre nous je ne donnerais pas lourd de sa vertu, à ta belle maîtresse !

— Ma mère, supplia Jasmin.

— Le roi ne pense pas ainsi, s'écria Martine, et je crois qu'il baillerait bien sa bonne terre de Brie pour acheter tout ce qui lui en reste !

Les yeux de Tiennette brillaient :

— Martine, quand j'aurai l'âge tu me feras entrer chez Mme d'Etioles? J'en ai assez de ramer des pois!

— C'est cela, bougonna la Buguet. Petite ambitieuse!

Tiennette tint bon :

— Peut-on pas rester aussi honnête au service des grands qu'à la queue des vaches! s'écria-t-elle. Regardez la fille de Règneauciel! La v'là enceinte! Et il paraît que ça lui est arrivé en plein champ, quand elle fanait le foin! Tandis que toi, Martine, es-tu pas une honnête fille?

La mère Buguet disparut. Elle rentra, portant la galette dorée à l'œuf qui brillait comme un écu sortant de la fonderie.

— Allons, Tiennette, s'écria la bonne ménagère, fourre-toi sous la table et dis à qui la première part!

Tiennette se baissa, mit un pan de la nappe sur sa tête et susurra selon la coutume :

— Tibi, domine!

— Pour qui? demanda la Buguet.

— Pour Martine!

Le jeu recommença jusqu'à ce que chacun eût sa part de gâteau.

— Nous voilà tous servis, dit la Buguet.

Après avoir scruté du regard chaque feuillet sans rien découvrir, les convives mordirent dans la galette. Martine poussa un petit cri joyeux : elle était reine!

Majestueusement, avec un geste à la d'Etioles, elle laissa tomber la fève dans le verre de Jasmin.

Alors, changeant sa voix, elle lui dit avec une œillade :

— Sire! Soyez le plus heureux des rois!

Elle se pencha, attendit un baiser.

Jasmin crut voir s'incliner vers lui comme un reflet de Mme d'Etioles. Cela avait été, un peu, la même voix, c'était le même geste, peut-être le même regard. Il trembla et donna à Martine un baiser si étrangement ému qu'il confirma tous les soupçons de la soubrette et que, tout en la forçant à frémir de joie, il lui fit mal au fond du cœur.

La Buguet versa du vin dans tous les verres. Jasmin but le premier. Les femmes crièrent par trois fois :

— Le roi boit!

Alors l'amoureux se leva et de toutes ses forces embrassa la reine. Cette fois elle rayonna de bonheur.

— Le roi m'offrira-t-il la main pour le tour du jardin? demanda Martine continuant la comédie.

Jasmin la prit par la taille, qu'elle avait menue (elle se serrait davantage!) et la baisa à la volée (car elle faisait maintenant mine de se défendre!) sur les cheveux, dans le cou et sur l'oreille qu'elle

avait petite et rouge comme une crête de poulette.

— Si tu continues à singer la marquise, le roi ira vite en besogne et nous serons bientôt à la noce, glissa à Martine la malicieuse Etiennette.

La journée finissait, superbe. Il était cinq heures quand on alluma les chandelles. Martine déclara que les jours augmentaient.

La mère Buguet dit :

— Aux rois on s'en aperçoit.

V

En avril Buguet reçut de Martine la lettre que voici :

Mon cher Jasmin,

J'ai bien pensé à toi depuis l'Epiphanie où je fus reine de la fève et te pris pour roi — par devant ta bonne mère et cette petite rusée de Tiennette, (encore une qui a une figure pour faire son chemin à Paris ! Surtout ne t'avise point de lui dire ça, car elle viendrait et quelle autre chez nous pétrirait d'aussi bonne galette ! Je veux manger la même qu'aux rois le jour de mes noces, mais hélas ! il est bien vert encore le blé qui en fournira la farine) en moins de deux mois il en est arrivé des aventures ! Aussi en ai-je long à te raconter !

On doit savoir à Boississes-la-Bertrand comme partout que le 25 février le Roi a donné un grand bal en son palais de Versailles. Mais ce que tu ne sais point, ni toi, ni personne, c'est que ma maîtresse y était, et moi aussi. Garde ça pour toi, c'est un secret. Mais j'en ai trop lourd sur la langue, il faut que je bavarde.

Figure-toi que ma maîtresse était déguisée en domino blanc de la plus belle soie qu'on puisse voir, avec des ruches et des nœuds flottants couleur de rose. Son masque était blanc aussi. Il vient de Venise. Dans cet accoutrement sa mère elle-même n'aurait pu la reconnaître. Moi, j'étais en un domino de taffetas noir dont le bruit m'assourdissait au moindre mouvement. Avec ça mon

masque me chauffait les joues et puis l'idée que j'allais accompagner ma maîtresse au bal du Dauphin et de l'infante d'Espagne me bouleversait.

Il était plus de minuit quand nous sommes arrivées à Versailles en carrosse. Dès qu'on fut en vue du château qui étincelait de mille feux tout en haut de l'avenue et qui paraissait bien plus près du ciel que de la terre, les chevaux n'avancèrent plus qu'au pas. Moi je me consolais de cette lenteur en regardant les cent mille lanternes des carrosses. On aurait dit des étoiles dansant une sarabande. Madame piétinait d'impatience. Enfin on arriva tout de même, et après avoir été serrées dans l'escalier à ne pas pouvoir avancer d'un pas, nous avons bien failli entrer sur le nez dans la première salle, poussées au derrière par la foule qui venait de rompre les barrières. Madame a eu si grand'peur qu'elle a crié et moi je tremblais encore en arrivant dans la galerie des Glaces. Nous avions traversé bien d'autres chambres avant d'y arriver, qui me parurent les plus belles du monde avec leurs plafonds comme des paradis et la foule des danseurs et des danseuses qui s'y trémoussaient et le son de la musique qui arrivait un peu dans la cohue comme le chant d'un oiseau quand il fait du vent dans un bois. Il y avait des danseurs en Chinois avec des chapeaux à sonnettes et d'autres en Turcs avec des têtes plus grosses que des citrouilles. Des bergères avaient de si petits chapeaux qu'ils ne leur coiffaient qu'une oreille. J'ai même vu une marquise donner le bras à un sauvage. Mais dans la galerie des glaces c'était encore plus magnifique. Nous sommes arrivées juste à temps pour voir la Reine en grand apparat faire son entrée en s'appuyant sur l'épaule du Dauphin déguisé en jardinier, ce qui m'a fait penser à toi. Il donnait la main à l'Infante déguisée en bouquetière. Après venaient les princes, les duchesses tous pimpants à qui mieux mieux sous la lumière des dix-huit lustres qui pendaient du plafond. Dix-huit lustres sais-tu combien ça fait de chandelles? Moi je m'étais mise à les compter pour te le dire, tout en me

rafraîchissant la joue à une colonne de marbre, mais comme ça se reflétait vingt fois dans les glaces, ça m'embrouillait dans mes comptes. Et à ce moment j'aperçus juste au-dessus de moi sous le plafond, où sont peints des dieux et des batailles, tout au bord de la corniche, des enfants tout nus qui se cachaient dans des plis de rideaux. Je les crus en vie et je m'écriai : hélas, mon Dieu! ils vont nous tomber sur la tête! En me reculant j'ai marché sur le pied d'un arlequin qui m'a riposté par un mot qui n'était guère honnête. Heureusement que ma maîtresse était trop loin pour entendre mon écriée, car elle m'avait bien défendu d'ouvrir la bouche, afin de pouvoir passer pour une dame de bonne compagnie.

Enfin je rejoignis Mme d'Etioles que j'avais perdue de vue pendant quelques minutes qui me parurent bien longues. Elle était tout au bout de la salle sous les feux d'une girandole qui ressemblait à une cascade de lumière. Il y avait non loin d'elle des seigneurs déguisés en ifs taillés comme ceux qui se trouvent dans le jardin du marquis d'Orangis. Cela t'aurait amusé de voir des hommes changés en arbres. Leurs yeux brillaient sous les feuilles autant que les vers luisants dans tes romarins. Beaucoup de dames des mieux déguisées et des plus huppées les entouraient, paradaient devant eux en œillardant à leur enseigne. Mme d'Etioles n'en regardait qu'un seul. Il s'en aperçut et s'approcha d'elle. Alors ma maîtresse en profita pour l'intriguer tout à son aise. L'arbre lui faisait des compliments sur son esprit. Le fait est que pour bien dire elle n'a pas d'égale. Celui qui lui a coupé le filet n'a pas volé ses cinq sous. Ah! si tu avais pu comme moi lui entendre dire de sa voix enjoleuse : « Est-ce sous votre ombre que se cache mon bien-aimé? » Ce que l'if lui a répondu elle seule put l'entendre. Mais ce que je vis comme tout le monde c'est qu'elle ôta son masque, juste le temps de montrer qu'elle était jolie à ravir, comme on le murmurait autour d'elle, et elle s'en fut se perdre dans la foule en laissant tomber son mou-

choir. L'if le fit ramasser et le rejeta à Mme d'Etioles, elle le rattrapa au vol et plusieurs seigneurs crièrent : le mouchoir est jeté ! le mouchoir est jeté ! Ah ! Mme d'Etioles était jolie en cet instant ! Ses yeux brillaient comme je ne les ai jamais vus briller et son pied, qu'elle montrait sous le domino, était plus petit que la langue de ton chien. Un murmure flatteur se fit sur notre passage. Il paraît que c'est un grand honneur quand le roi jette le mouchoir et il parait que l'if n'était autre que le roi. La preuve en est que depuis nous le revîmes au bal de l'hôtel de ville le dimanche gras. Il était en domino de satin noir et ma maîtresse aussi. Ils se sont parlé, mais la foule m'ayant séparé de Mme d'Etioles je n'ai pu la rejoindre que plus tard et juste à point pour réparer les anicroches de sa toilette et de sa coiffure. Heureusement que par haute protection on nous fit entrer dans un cabinet. Il était grand temps. Ma maîtresse a failli se trouver mal tant la foule l'avait serrée. Moi je mourais de faim ! Ce n'était pas comme au bal de Versailles où on voyait des sociétés installées à manger dans des coins comme sur l'herbe. A l'hôtel de ville ceux qui approchaient du buffet gardaient tout pour eux. C'étaient des gens du commun, cela se voyait à leur gloutonnerie. Même qu'un abbé à qui je demandais un biscuit m'a répondu : fais un péché pour l'avoir, embrasse-moi sur la bouche ! J'ai eu grand'honte et je cours encore. Après le bal on m'a plantée là. Heureusement que je ne suis pas empruntée. Ma maîtresse était montée dans un fiacre avec le domino noir et un autre masque. Depuis nous voyageons beaucoup de Paris à Versailles. Ma maîtresse fut à la Comédie Italienne où il y avait la Reine, le Roi et les plus puissants personnages. Tu vois qu'elle est dans les honneurs et tout cela pour un mouchoir. Après nous sommes restées plusieurs jours au château de Versailles. C'est un palais cent fois plus beau que le Louvre et entouré de jardins qui te feraient tourner la tête. Ma maîtresse changeait d'habits à toute heure. Tantôt elle était en satin bleu, tantôt en satin blanc, puis en rose.

Elle avait emmené un coiffeur de Paris pour lui accommoder les cheveux. Il fallait voir voler la poudre ! On ne ménageait ni les parfums ni les onguents. La chambre fleurait comme une cassolette. C'est nécessaire à la Cour. Un jour le Roi a invité Mme d'Etioles à souper avec une duchesse, un prince et un ministre.

Tu penses si je suis fière d'être savante pour te raconter tout cela. C'est pourtant grâce à ton oncle qui m'a montré à écrire. Cela me coûte six liards de papier, mais je ne les regrette point puisque j'ai la chance de te faire porter ce cahier d'écrit par le valet du marquis d'Orangis qui est venu me voir.

Garde bien pour toi tout ce que je te dis et toutes les tendresses de ta petite reine Martine.

Jasmin relut vingt fois cette lettre. Naïf il ne perçut pas d'emblée le rôle que Mme d'Etioles jouait dans cette intrigue. D'ailleurs pour la plus grande partie des gens du peuple, tout ce qui se passait dans l'orbe du Roi était sacré. L'amour du monarque, même aux yeux des bourgeois riches, était comme un don de fée, un bonheur suprême. Jasmin entrevit Mme d'Etioles dans la gloire d'un des soleils d'or de Fontainebleau, qui lui avaient paru, sur des portes, des horloges, des carrosses, l'emblème de la souveraineté. L'aventurière lui parut plus belle.

Une nouvelle lettre de Martine arriva quelques jours plus tard. Assez courte elle annonçait que le roi partait pour la Flandre et que, pendant qu'on préparerait à Versailles l'ancien appartement de la duchesse de Châteauroux pour Mme d'Etioles, celle-ci se retirerait sans faste en son château des bords de la Seine. Martine invitait Jasmin à venir l'y voir et à apporter des fleurs pour sa maîtresse dès les premiers jours de mai.

VI

Jasmin, après avoir dépassé Corbeil, arriva au faîte du chemin qui descend vers Etioles. Etioles en ce joli mai s'étageait dans un vaste entonnoir de verdure ; de la neige pourprée des pommiers tardifs, émergeaient les toits cabossés des chaumières et le clocher, qui prenait un ton de vieil ivoire au milieu de la fraîcheur des jardins. Des commères, jupes retroussées, apportaient de la navette aux tarins des cages pendues sous les gouttières, ou posaient les rouets au seuil des maisonnettes, afin de filer au bon air.

Buguet était parti très tôt avec sa petite carriole pleine de fleurs alignées dans des bourriches et des pots ; son attelage battait neuf comme le soleil printanier qui faisait briller les essieux. La voiture peinte en vert sortait pour la première fois et le cheval blanc trottinait gaiement sous le harnais de cuir.

Ah ! Ce n'est point sans peine que le garçon se trouvait maître de cet attelage ! Sa mère ne voulait pas d'un achat aussi conséquent. Pour la première fois une dispute violente avait éclaté dans la demeure du jardinier.

— Ah ! s'écria la Buguet, retiens ce que je dis : ce sera le commencement de tes malheurs. Que tu épouses Martine et que tu en fasses une bonne ménagère, soit ! Mais acheter une voiture pour l'aller voir, elle et sa damnée maîtresse, qui vous ensorcelle tous les deux, et lui porter tes plus belles fleurs, c'est une folie que Dieu te fera payer cher !

— Je suis maître des écus que je gagne, ma mère, répondit Jasmin, la gorge serrée, et libre de les

dépenser comme il me plaît. Foin des avares qui entassent pièce sur pièce. Je suis jeune et veux vivre et voir du pays comme cela convient à mon goût. Ce n'est point à mon père que tu eusses osé reprocher une seule de ses fantaisies !

— Il était toqué comme toi ! répliqua la vieille, navrée.

Le fils tint bon. Il acheta une voiture chez un carrossier réputé de Melun, à l'enseigne du *Pommeau d'or*. Le cheval venait de Fontainebleau.

Jasmin roulait donc joyeux sur des roues frais vernies ; tout poète qui eût vu sa jolie mine, son costume neuf, ses yeux vifs, l'aurait comparé à Phœbus installé sur son char.

En entrant dans Etioles, Jasmin aperçut les toitures du château, au-dessus des taillis du parc où les hêtres et les ormes éveillaient comme un crépitements de flammes vertes. Il tressauta. Les sentiments qui se bousculaient depuis plusieurs mois dans son cœur s'agitèrent, ainsi que les rameaux quand le zéphir souffle. Il songea que sa promise, derrière ces futaies, chaque matin écartait les courtines soyeuses du lit de la maîtresse. Souvent le premier regard de la châtelaine s'adressait à l'humble servante, qui en gardait le reflet dans ses yeux clairs. C'était Martine, qui, un genou sur le sol, tirait sur la jambe de la grande dame le fin bas ; elle nouait la jarretière et tendait la douillette mule de satin. Puis Mme d'Etioles se dressait toute blanche et rose, couverte de guipûres.

Jasmin descendit dans le village. Les arbres balançant leurs ombres au milieu du chemin posaient sur les épaules du jardinier des dentelles de lumière. Il longea le mur du parc, arriva à la porte cochère,

où il heurta avec le lourd marteau de fer. Le cadran bleu de la petite ferme qui se trouvait vis-à-vis de l'entrée marquait onze heures.

Un jeune domestique ouvrit.

— J'ai nom Buguet, dit Jasmin, et j'apporte des fleurs à Mme d'Etioles. Mandez cela à Martine Bécot.

Le garçon disparut et revint avec la chambrière. Elle embrassa Jasmin aux deux joues, puis s'extasia sur la carriole et le cheval. Elle pirouetta gaiement et partit soudain en criant :

— Ne déballe pas ! Je vais prévenir Mme d'Etioles ! Je voudrais qu'elle voie comme c'est joli, ta charrette !

Jasmin se sentit un frisson à l'échine. Du coup, ses fleurs lui parurent ternes. Volontiers il eût fait flamber les rouges de ses tulipes, d'une mesure de sang tirée de ses veines ; il eût sacrifié ses écus pour que les jaunes devinssent d'un or pur, il eût donné son âme afin de rendre plus candides les blancs des jacinthes.

Un grand laquais survint, toisa le jardinier d'un regard qui gêna Jasmin. Mais Martine réapparut.

— Viens, dit-elle.

Prenant le cheval par la bride, elle le fit avancer.

Ils pénétrèrent dans l'enceinte. Jasmin vit le château à gauche. Des deux côtés d'un corps de logis à fronton triangulaire s'alignaient quatre fenêtres au rez-de-chaussée et quatre à l'étage : elles trouaient symétriquement les murs blancs sous un grand toit de tuiles rousses. Deux ailes partaient à angles droits, de chaque extrémité de cette large façade, dont elles conservaient la hauteur, montrant aussi deux rangs de quatre fenêtres : elles se terminaient par des tourelles rondes surmontées de poivrières en ardoises bleues.

Ces bâtiments entouraient une grande cour devant laquelle se développaient deux immenses pelouses; une longue grille en fer, allant d'une muraille à l'autre, fermait le tout avec, à son centre, une porte de ferronnerie portant un blason doré qui de loin avait l'air d'un bois de cerf.

Martine ouvrit cette porte et conduisit la carriole devant le perron.

Mme d'Etioles apparut dans un déshabillé de linon blanc tout fanfreluché de dentelles et noué de rubans vert tendre; elle ressemblait à un bouquet de muguets. Elle sourit sous la poudre de sa coiffure :

— Les jolies fleurs! Elles viennent à point pour qu'on ne pille pas mes plates-bandes. Jasmin, mon ami, vous arrivez toujours à propos!

Le jardinier baissa la tête. Toute son âme chantait. Il faillit se jeter aux pieds de Mme d'Etioles.

— Savez-vous garnir les corbeilles? demanda-t-elle.

— C'est mon métier, Madame!

— Apportez vos fleurs par ici et mettez-vous à l'ouvrage! Aide-le, Martine!

Les jeunes gens aussitôt enlevèrent les jolis fardeaux où les corolles multicolores se mêlaient aux calices satinés, aux thyrses rigides ou légers et se reflétaient sur leurs visages; ils les déposèrent dans le grand vestibule où pendait une lanterne soutenue par des amours rieurs qui émergeaient d'ornements d'argent.

Jasmin n'osait lever les yeux. Il sentait la marquise près de lui comme on devine le voisinage d'un buisson d'aubépines.

Quand la charrette fut vide, Buguet la conduisit sous un abri, en dehors de l'enclos et il donna lui-

même le picotin à « Blanchon ». Puis il retourna auprès des corbeilles. Martine les avait disposées sur la table d'un grand salon. Cette pièce, peinte en blanc avec de fines moulures d'or, était ornée de tableaux où Jasmin entrevit des fêtes sous les arbres roux de parcs automnaux, des joueurs de mandoline en soie rayée aux pieds de dames nonchalantes, des mascarades en loups noirs gagnant des nacelles.

Lorsque Mme d'Etioles, qui était sortie, réapparut, elle fit à Buguet l'effet d'un personnage de ces représentations galantes. Elle portait une coupe en céladon garnie de quatre monstres verts.

— Cette coupe vient de Chine, dit-elle. C'est un présent du roi. Garnissez-la de muguets.

Elle déposa l'objet précieux et partit.

Jasmin aussitôt remplit à demi le vase d'une mousse cueillie le matin dans les bois de Saint-Port. Puis, tremblant autant que ses muguets, il les disposa avec grâce.

Alors il se recula :

— En vérité, Martine, crois-tu que ce bouquet plaise à ta maîtresse?

Martine s'inclina :

— Je vais le lui porter.

Jasmin hésitait.

— Attends!

Il saisit une branche de lierre et la fit serpenter parmi les clochettes blanches.

— C'est plus joli comme cela!

Lorsque Martine revint :

— Réjouis-toi, dit-elle. C'est la première fois que cette coupe est garnie au goût de Madame. Elle aurait plaisir à ce que le roi pût la voir dans toute sa fraîcheur!

— Le roi, murmura Jasmin.

— Oui, le roi, déclara Martine. Mais il ne la verra pas. Il fait bombarder des villes. Il est en Flandre. Il écrit souvent à Mme d'Etioles des lettres cachetées qui portent pour devise : *discret et fidèle.*

— Discret et fidèle !

— Tu ne comprends donc pas que Mme d'Etioles est devenue la bonne amie du roi?

Jasmin lâcha une tulipe dont il tenait délicatement la tige. Mais il reprit possession de lui-même :

— Tu dois en être fière, Martine?

— Oh ! oui, répliqua-t-elle. Et puis mon bourricot s'arrondit. Annonce-le à marraine pour la dérider.

Elle continua :

— Madame répond aux lettres. Elle s'enferme des heures entières dans son boudoir pour y rêver à l'aise.

— Elle est seule ici?

— Avec l'abbé de Bernis, un poète, déclara Martine en souriant malignement. Aujourd'hui nous avons aussi M. de Gontaut.

— Ah !... Et le marquis d'Etioles?

Martine éclata de rire.

— On l'a exilé ! Il fait, en Provence, la tournée des fermiers généraux. C'est une figure qui est mieux, vue de loin. Tiens, regarde, la voilà !

La camériste prit derrière le clavecin un portrait à l'huile encadré d'or; Jasmin y vit un seigneur maigre, à la face jaune et prématurément ridée sous sa perruque. Il portait un jabot de dentelle qui retombait sur son gilet de satin abricot, un habit « gorge de pigeon » et une culotte de panne verte.

— Ah! qu'il est laid! fit Jasmin.

Martine remisa l'effigie en riant.

— Le roi est un bel homme, dit-elle. Et il aime Mme d'Etioles à la folie. Il la comble de cadeaux. Nous avons des cages chinoises remplies d'oiseaux et dont les barreaux sont en or. Elles se trouvent près de tes fleurs et ton présent se mêle à ceux du roi.

Ces paroles, ranimant en Jasmin de secrètes fiertés, excitèrent sa joie de glisser des fleurs parmi les porcelaines. Il fourra des jonquilles en des vases d'un bleu céleste disposé autour d'un magot : elles nimbèrent la statuette accroupie d'un éclat de soleil. Des pots blancs portés sur des éléphants reçurent des bassinets d'or.

Martine aidait Jasmin. Sa robe aux tons de bigarreaux jetait des reflets au clavecin, à l'écran laqué, aux petites tables vernies en aventurine. La soubrette se mirait dans les glaces des trumeaux : elle y souriait, et ressentait un vif plaisir à frôler les mains de Buguet quand elle lui prenait des fleurs. Elle mit des lilas dans un long cornet de cristal.

Mme d'Etioles revint. Elle s'amusa du contraste que son arrivée produisit chez les jeunes gens. Martine rayonnait. Jasmin n'osait lever les yeux : peut-être craignait-il que la grande dame n'y pût voir sa propre image passer au fond de l'âme d'un manant.

— Buguet, vous êtes un parfait jardinier, dit-elle. Vous méritez mieux que de travailler pour les petites gens de Melun. Je songerai à vous. En attendant faites pour moi, si vous le pouvez, éclore les roses en avril!

Mme d'Etioles rit d'un rire perlé qui s'égréna dans

le cœur de Jasmin. Elle recommanda à Martine :

— Que le fleuriste soit bien traité !

Martine conduisit Buguet aux cuisines. Le chef, en débrochant des poulets de grain, veillait à ce qu'un plumeur d'oie ne gâtât la parure d'un paon qui gisait sur le tablier du rustre, les pattes raidies, l'aigrette penchée, affalé dans son royal manteau où brillaient mille yeux d'orgueil que n'avait pu ternir la mort.

— C'est grand dommage, dit Jasmin, de tuer si bel oiseau.

— Le dommage est qu'il sera dur, répondit le cuisinier; grâce au printemps précoce de cette année, le paon s'est déjà accouplé. Ça rend la chair coriace.

L'heure du repas des valets sonna. Martine installa Jasmin près d'elle à table. Les laquais, les marmitons s'assirent. Parmi ces derniers se trouvait, vis-à-vis de Martine, un grand maigre, aux yeux vagues et gris, qui tenait les paupières baissées et fit un grand signe de croix. Il avait une figure rase et pâle de vicaire pauvre ; derrière son bonnet blanc de cuisinier, ses cheveux noirs et lustrés poussaient en forme de queue de canard.

— Un amoureux, dit Martine en le désignant à Jasmin. Il est encoqueluché de moi.

Le bonhomme protesta doucement en joignant les mains comme pour la prière.

— Jarnigoi ! Défroqué du diable, pas de grimace ! s'écria le chef en riant.

— Défroqué ? interrogea Jasmin.

— Oui, dit Martine, Agathon Piedfin, que voilà, porta la tonsure et prépara la cuisine chez les Prémontrés. Aujourd'hui il est devenu le galant marmiton. C'est lui qui m'a cueilli ce bouquet.

Devant l'assiette en étain de Martine plongeaient dans un verre des pensées, des jonquilles, des marguerites tressées en une sorte de palme telle qu'on en voit sur les reposoirs.

— C'est d'un très joli arrangement, dit Buguet.

— Oh! fit Agathon avec la moue d'un confesseur indulgent à qui l'on avoue un péché peu grave.

— Et vous m'avez l'air d'un rival fort dangereux, continua le jardinier en badinant.

— Je n'ai qu'un amour, déclara onctueusement Agathon Piedfin, c'est celui de la très sainte vierge Marie.

— En ce cas, lui jeta le chef, pourquoi as-tu remis l'autre jour à Martine un bouquet avec un billet où tu avais griffonné des vers? Et des vers composés par le roi lui-même pour Mme d'Etioles et que tu copias en tripotant des papiers qui ne te regardaient point! Car ce n'est pas dans le catéchisme du diocèse que tu les trouvas!

Agathon rougit et baissa vers son assiette son nez pointu.

— Quel est ce poème? demanda Jasmin.

Martine imitant l'accent de Mme d'Etioles le récita:

Non, rien n'est si beau que Zémire.
Ainsi que mon amour, mon bonheur est parfait;
Dans tous les yeux j'ai le plaisir de lire
Que chacun applaudit au beau choix que j'ai fait.

Ce méchant quatrain commis par Louis XV fut couronné dans la cuisine d'un murmure flatteur. Le chef but à la chambrière de Zémire, à son amant et au marmiton qui soupirait. Agathon leva son verre d'une main tremblante.

Après le repas Martine fit signe à Jasmin de le suivre.

— Madame est à table avec le duc de Gontaut,

l'abbé de Bernis, M. Jeliotte, son maître de chant, et M. Guibaudet, son maître de danse, dit-elle.

Elle conduisit Jasmin au cabinet de toilette de sa maîtresse. Des miroirs étaient pendus dans tous les coins. Sur la table se trouvaient un coffret-flaconnier en galuchat, un tampon à fard, un pilon à parfums, le soufflet à poudre, qui avait l'air d'une grande chenille rouge dans une boîte en carton, un couteau à gratter.

— Que d'objets! dit Jasmin.

Les vases, les porcelaines, les pots avaient des teintes d'œufs de rossignol et de canard. Des rubans jetés faisaient songer à des auricules. Près de la porte pendait une poupée vêtue en religieuse avec trois mouches sur sa joue trop fardée.

— C'est à Mlle Alexandrine, la fille de Mme d'Etioles, dit Martine.

A côté du cabinet s'ouvrait la garde-robes. Des vêtements étaient suspendus à des patères, s'alignaient dans une armoire, reposaient sur les porte-manteaux. Leur aspect était à la fois riche et printanier: couleurs fortunées de fraises, de pourpres orangés, de lilas ivoirins, de verts d'eau, avec des broderies, des lamés, des dentelles. Certaines robes s'étalaient comme des trophées, tous plis éployés. L'une d'elles fit tressauter Jasmin.

— C'est la robe que Mme d'Etioles portait dans la forêt de Sénart, s'écria-t-il étourdiment.

— Oui dà! fit Martine piquée et rougissante. Tu as bonne mémoire. Mais ne tremble pas. Personne ne viendra nous surprendre.

Le jardinier vit sur l'étoffe de très légères traces en forme de larmes.

— L'eau dont je l'ai aspergée pour la ranimer, se dit-il.

Il caressa doucement la robe.

— Martine, il faut être bien belle pour porter ces atours?

— Nenni, ces affiquets enjolivent même les laides!

Martine ajouta avec une pointe de jalousie:

— Si tu voyais Mme d'Etioles à son réveil! Elle a les yeux plus fripés que fripons!... Ah! Si je m'avisais un jour d'être marquise!

Elle lança à Buguet le regard que Mme d'Etioles avait jeté à Louis XV en ôtant son masque au bal. Il tressaillit.

— Tiens retourne-toi et reste coi, dit-elle.

Docile Buguet regarda par la fenêtre les pelouses désertes.

— Vois! s'écria tout à coup la soubrette.

Jasmin tourna la tête. Rapide comme une baladine qui change de costume dans une farce, Martine avait mis la robe de Mme d'Etioles. Elle s'approcha de Jasmin, passa ses bras autour de son cou et lui lançant un de ces regards qu'il n'avait revus qu'en rêve :

— Mon amant, soupira-t-elle, mon cœur languissait. Je me mourrais d'ennui loin de toi.

Ah! le son de cette voix, et les fraîches blancheurs d'une poitrine jeune, d'un col renversé où gazouillait le désir, et le frôlement de fines malines sentant la bergamote! Le charme de Sénart opéra à nouveau. Une folie monta au cœur du jardinier. Il prit Martine à la taille, se laissa glisser à ses pieds et lui déclara son amour avec des lèvres tremblantes, avec des larmes dans les yeux, avec des mots candides et tendres que n'avait jamais entendus son amie accoutumée aux galanteries de la valetaille et aux badinages des nobles libertins.

Buguet couvrait de baisers les bras de Martine. Il

se releva, posa ses lèvres sur sa gorge, caressa ses cheveux.

— Si j'étais poudrée aussi, murmura la camériste.

— Tais-toi! lui dit Jasmin,tes cheveux sont aussi doux que le lin et ils sont bruns comme l'heure que je préfère, l'heure où le soleil touche la terre et s'éteint, l'heure où je laisse la bêche dans le sillon qui devient noir et où je regarde le ciel au-dessus d'Etioles!

Il pressa la camériste sur sa poitrine.

— Va-t'en, Jasmin,dit-elle. Tu me troubles.Cessons pareille folie.

— Non, Martine, je t'adore!

— Jasmin! Jasmin! L'heure passe, Jasmin! On pourrait venir! Jasmin! Que fais-tu!

Elle se rejeta en arrière :

— Pars, je t'en supplie! On vient!

Buguet affolé lâcha les mains qu'il avait saisies ; il ramassa son tricorne et gagna l'escalier en chancelant.

A la demande d'un jardinier, l'après-midi il s'occupa un peu des parterres.Il dégagea un groseillier sanguin des branches d'un arbuste tardif qui en dissimulait les grappes fleuries. Grâce à lui un buisson broussailleux montra une floraison printanière que masquaient les ramées de lilas et de roseaux.

De temps en temps, Martine arrivait en coup de vent, rouge et peut-être honteuse de la scène du cabinet. Quand Jasmin était seul elle l'embrassait furtivement sur les deux joues.

Une fois ils virent Agathon Piedfin qui prenait l'air. Son grand tablier lui tombait sur les pieds

ainsi qu'une soutane. Il appela un pigeon qui vint se poser sur son épaule et prendre de la salive dans sa bouche.

— Il a apprivoisé cet oiseau, dit Martine. Ça lui rappelle sans doute le Saint-Esprit.

— Oh ! Martine, répliqua Jasmin, embrasse-moi de cette façon !

Ils unirent leurs lèvres.

Le soir venu, Martine fit souper son ami. On avait allumé les chandelles dans la cuisine. Pour amuser ses compagnons, Piedfin caressait son pigeon sous la queue et l'obligeait ainsi à tourner sur lui même en roucoulant.

Comme la nuit était tombée :

— Pars, il est temps ! dit Martine à Jasmin.

Ils s'embrassèrent une dernière fois.

En traversant le parc Buguet entendit des sons de violon et de basse. A la clarté de la lune et de quelques lanternes suspendues à des arbres, Mme d'Etioles dansait le menuet sur un tapis carré de gazon tondu à l'anglaise. Elle avait mis la robe rose et attentive regardait le bout de ses pieds sur l'herbe. Un maître battait la mesure, une pochette d'une main, un archet de l'autre. Deux musiciens jouaient dans l'ombre sous les branches ; un abbé et un seigneur regardaient la danseuse.

Elle était d'une grâce sans pareille. La lune avait l'air d'inonder d'argent une gerbe de roses. Le visage de Mme d'Etioles souriait dans un reflet furtif de lumière. Les cheveux poudrés brillaient comme un casque doux. Au moment où Jasmin la vit, Mme d'Etioles leva ses bras dans la lueur nocturne.

— Reprenez, dit M. Gaibaudet, le maître de danse.

Quand Jasmin fut dans sa carriole, sur la route

qui, par Tigery, Nandy et Saint-Port, mène à Boississe-la-Bertrand, il se prit à chanter sous l'ombre bleue des hauts arbres. Martine et Mme d'Etioles passaient devant ses yeux, dans la robe rose, l'une avec sa jeunesse verte, l'autre entourée de son aristocratique mystère. Elles se mariaient, se mêlaient dans sa songerie. Leurs regards se rapprochaient en un rayon, leurs sourires finissaient par se fondre, leurs bras, leurs gorges, avaient la même blancheur, leurs tailles apparaissaient semblables, souples et déliées, sous la pression amoureuse de Jasmin ou dans la grâce du menuet.

VII

Pendant l'été Buguet reçut plusieurs lettres de Martine. Elle lui annonça d'abord que Mme d'Etioles avait le titre de marquise de Pompadour. Puis elle fit part du retour du roi et d'un voyage de la marquise à Paris. Enfin elle rendit compte, le 14 septembre, de l'arrivée de sa maîtresse à Versailles. « *Il y avait*, écrivait-elle, *foule dans l'antichambre du roi; Madame devait être présentée à la reine, au Dauphin. Elle prit plusieurs médicaments pour se donner du courage.* » A la fin de septembre, Martine écrivit à Jasmin que le roi et la marquise allaient à Fontainebleau et elle pria le jardinier de s'y rendre.

Buguet attela Blanchon à sa carriole et partit au matin. Les feuilles roussissaient à peine. La Seine prolongeait le sourire de l'aurore ; sur les coteaux pétillait un jour argenté.

Jasmin suivit le fleuve jusqu'à Melun, traversa la ville qui s'éveillait, joliette, posant entre deux bras d'onde une petite île de verdure et de pignons

reliée par un pont à trois arches au quartier de Saint-Aspais : au-dessus des toits de ce dernier filait, plus haut que les alouettes, l'aiguille aiguë d'un svelte clocher. Puis Jasmin prit à travers bois la route large et ombragée qui montait lentement à la table du roi, une table de pierre, construite l'an 1723 au milieu d'un vaste carrefour et destinée à recevoir le gibier des traques.

Et voici la forêt ! Les allées s'ouvrent silencieuses; les grands arbres, qui paraissent, même en plein soleil, conserver un peu de nuit dans leurs branches, tant ils sont anciens, épandent une ombre calme aux futaies. Çà et là sous les ramures, quelques rochers couverts de mousse affectent des formes de monstres lépreux. La solennité de ce décor sauvage et taciturne met du froid à l'échine de Jasmin. Il fouette Blanchon : le grelot le rassure dans la forêt profonde et vieille comme la mer. Tout à coup, passé la table du Grand-Maître, qui ressemble un peu celle du roi, un bruit étrange retentit, une mêlée de hurlements, de cris, d'abois. Un cerf apparaît sous les arbres. A la vue de Jasmin il s'arrête, redresse ses bois, fixe sur le jardinier de grands yeux bruns qui pleurent. Puis il baisse la tête, se remet en marche, traverse le chemin d'une allure lasse et triste ; son pelage roux se glisse derrière une roche.

Aussitôt surgit la meute : les chiens cherchent la trace de la bête au pied des ormeaux, parmi la fougère. Ils jappent et traînent leurs oreilles basses dans les feuilles mortes et les taches de soleil, tandis qu'au fond de la route, à la clairière de Bellecroix, des piqueurs galopent en habit rouge. Jasmin reconnaît la livrée du roi.

Pour ne pas être pris dans une chevauchée, il

gagne la croix du Grand-Veneur et par la route royale qui vient de Paris et que distinguent des bornes marquées de fleurs de lys, il descend vers Fontainebleau La voie sylvestre découvre une vaste part du ciel et se borde de façades de verdures, avec les dômes puissants des chênes; les chemins de traverse apportent le tintamarre des chasseurs et laissent voir, à quelque orée lointaine, le passage de chevaux blancs et d'hommes chamarrés.

Bientôt voici les maisons de Fontainebleau. Buguet va remiser sa carriole à l'auberge de *l'Ane-Vert*. Puis il se dirige vers le château, comme l'a recommandé Martine; il arrive devant la façade et entre dans la cour du *Cheval-Blanc*. Par cette joyeuse matinée le soleil enflammait les briques rouges et les ardoises des architectures seigneuriales. Les toits des pavillons brillaient sous un ciel de turquoise où couraient quelques légers nuages que le vent poussait vers la forêt. Un coin de l'immense cour, au fond de laquelle un escalier déroulait devant le perron de lourdes volutes de pierre, était dans l'ombre : si quelque valet en sortait, il brillait au soleil comme une fleur qu'on tire d'une chambre pour l'exposer à l'air. L'un d'eux se précipita vers Jasmin en levant les bras. Costumé en jaune et vert, ce qui était la livrée de Mme de Pompadour, il s'écria, tandis que les pans de son habit battaient ses mollets maigres :

— Buguet! Buguet! Par quelle grâce de Dieu vous trouvez-vous ici?

C'était Agathon Piedfin. Il avait mis un peu de poudre sur ses joues et parut à Jasmin légèrement grossi. Il portait un paroissien.

— Je viens voir Martine, dit Jasmin en riant. A moins que vous ne m'ayez ravi son cœur!

— Ne craignez rien. Je suis chaste comme Suzanne.

— Et ce n'est pas le Saint-Esprit dressé par vos soins qui pourrait séduire Martine !

— Ah ! mon pauvre pigeon ! s'écria Agathon. Il est bien malheureux et je redoute les oiseaux de proie de la forêt ! En revanche je suis enchanté de me trouver dans ce château. Mme d'Etioles — non ! Mme de Pompadour — m'a autorisé à m'occuper de la chapelle. Je prépare l'encens et j'ai un fer à hosties avec lequel j'en fabrique d'aussi fines que des ailes de mouche. Je mets le vin dans les burettes, je lave les nappes d'autel et j'ai frotté les quatre anges de bronze. Mais je vais vous conduire auprès de Mlle Bécot.

Il mena Jasmin vers la gauche de l'escalier ; ils passèrent par un corridor sans portes et arrivèrent dans une seconde cour qui dominait un grand étang : au milieu d'elle s'élevait une fontaine à dégueuleux qui portait sur un socle un guerrier nu en marbre, dont le bras tendu tenait une tête coupée. Deux hussards gardaient la fontaine, car son eau était réservée au roi.

Buguet et Agathon prirent un second passage sous les bâtiments, et se trouvèrent dans le jardin des pins — qui arrêta brusquement le fleuriste par l'éclat des palmettes, des panaches et des enroulements de ses parterres.

— Par ici, dit Agathon.

Ils s'engagèrent sous une voûte ronde, ornée de fresques où gesticulaient des divinités nues, et que soutenait en clef une salamandre d'or couronnée.

— Attendez quelques instants, dit Piedfin.

Il disparut. Bientôt Martine arriva. Jasmin fut

étonné de lui voir de la poudre comme sa maîtresse.

La soubrette sauta au cou de Buguet qui frissonna au contact de ses bras nus.

— C'était pour me montrer que la poudre te va comme l'aubépine au buisson que tu m'as fait venir? demanda-t-il.

— Pour cela et pour autre chose. La marquise de Pompadour a besoin de tes services.

— De mes services! Pourquoi?

— Tu le sauras, monsieur le curieux! En attendant viens avec moi!

Ils montèrent l'escalier, firent quelques petits circuits dans les corridors et arrivèrent à une vaste salle dont l'aspect éblouit Jasmin. Elle était ornée de médaillons où paradaient des femmes nues et des guerriers coiffés de casques héroïques. Ces fresques étaient supportées par de sveltes cariatides, nymphes aux ventres triomphants et doux, aux jambes longues et hardies, au sourire plein d'une jeunesse ardente: blanches elles levaient les peintures comme des corbeilles brillantes. Sur le sol étaient disposés des paravents. Une baignoire de porphyre occupait un coin. Martine y versa des bouilloires d'eau fumante qu'un valet venait d'apporter.

— Nous sommes ici provisoirement, dit la soubrette. Madame la marquise fera bâtir un ermitage pour elle en dehors du château.

Jasmin n'écoutait pas:

— Les femmes ne sont point faites de cette manière, dit-il en regardant les nymphes aux jambes fuselées.

— Tu n'as guère d'occasion d'en voir d'aussi peu vêtues, répliqua Martine, c'est ce qui te fait

douter de la perfection. Moi j'en connais au moins deux aussi belles.

— Vraiment, fit Jasmin.

Le malin esprit poussait Martine à saisir l'occasion de montrer à son amant la marquise toute nue.

— Oh! pensait la soubrette, une femme qui a eu deux enfants a le ventre moins poli, les seins moins fermes qu'une fillette à son premier baiser.

Elle se promit bien, son coup fait, d'affronter la comparaison, ne doutant pas de sa jeunesse, et, affolée par son amour, ne craignant pas les suites d'une pareille audace.

— Retire-toi, dit-elle à Jasmin. Mme de Pompadour va entrer.

Le jardinier se réfugia dans un petit corridor sombre. Il alla se placer devant une grande fenêtre qui, au-dessus de la Porte Dorée, donnait sur le jardin.

Il songea à la marquise de Pompadour, puis à la mère Buguet, qui lui avait dit au départ:

— Jasmin! Jasmin! Défie-toi des belles dames!

Tout à coup Martine arriva sur la pointe des pieds, un doigt à la bouche. Elle chuchota:

— Viens.

Elle prit le jardinier par la main.

— Doucement, recommanda-t-elle, doucement! Qu'on ne t'entende pas marcher!

Jasmin étonné retenait son souffle. Martine le ramenait vers la chambre. Elle y glissa son amoureux derrière un paravent:

— Regarde par la fente, dit-elle, et repars.

Jasmin embusque un œil entre deux feuilles du paravent. Aussitôt il sursaute et tressaille jusqu'au fond de son être.

Debout dans la baignoire de porphyre. Mme de

Pompadour toute nue se verse du parfum à l'épaule. Quelle nymphe, aussi, blanche et nacrée, au ventre de laquelle des gouttes d'eau ruissellent! Deux globes s'arrondissent à la poitrine, reliant par une double courbe décidée les touffes de poils châtains qui s'ébouriffent sous les bras. La légère vapeur du bain monte autour des cuisses rondes en voile transparent.

Mme de Pompadour souriait ; ses cheveux encore poudrés se relevaient en torsades givrées où luisaient des rubis ; ses lèvres étaient fardées. Elle vida sur sa peau éclatante le petit flacon en argent qu'elle jeta ensuite à Martine ; puis elle prit ses seins et en regarda les bouts qui parurent à Jasmin des boutons d'églantine.

Martine s'approcha de sa maîtresse pour l'essuyer, tandis qu'une autre soubrette entrait, apportant une chemise de batiste et une robe vert pomme et cerise.

Jasmin s'esquiva. Sa poitrine se soulevait, le sang fouettait ses tempes. Il s'adossa au mur :

— Qu'a fait Martine?

Martine arriva, triomphante, dans sa courte jupe, le visage rosi par les soins qu'elle avait donnés au corps de sa maîtresse par-dessus la tiédeur du bain. Sur ses bras nus coulaient les gouttes claires cueillies sur la peau de la marquise; elle avait dégrafé deux boutons de son corsage.

— Eh bien, dit-elle avec un sourire provocant et narquois, n'était-ce pas plus beau que des nymphes en plâtre?

— Oh! Martine! murmura Jasmin d'un ton de léger reproche.

Elle était près de lui, offrant ses lèvres. Jasmin s'inclina vers elle. Leurs bouches se collèrent comme

les deux parts d'une fraise mûre, ils fermèrent les yeux, leurs mains se cherchaient.

— Ne restons pas ici, susurra Martine d'une voix soudain tremblante, on pourrait nous surprendre.

Elle entraîna Jasmin dans sa petite chambre réservée dans les anciens appartements de Mme de Maintenon, et elle poussa le verrou.

Aussitôt Buguet la prend dans ses bras, la dévore de baisers. Les parfums de la marquise se réveillent dans les chairs de la jolie fille : le jardinier reconnaît l'arôme du flacon que jadis lui a donné Martine et les odeurs de fraccinelle surprises à Sénart. Le charme exquis l'enivre à nouveau et attise follement sa jeunesse. Fermant les yeux, il boit avidement les perles d'eau qu'il vient de voir aux hanches de la favorite et qui scintillent sur les bras de Martine. Il lui paraît que c'est la nymphe tout à l'heure entrevue qu'il enlace et couvre des attouchements fiévreux de ses lèvres. Les boutons du corsage de Martine sautent, un sein s'échappe : Buguet croit voir un de ceux dont la blancheur brillait au-dessus du bain. Martine est poudrée comme sa maîtresse, elle a le même sourire, avec un rien de fard aux lèvres. Ses yeux se noient en une tendre nonchalance, ils passent des noirs de la mûre aux bleus de la pervenche et rappellent les regards de la dame d'Etioles quand elle se ranima le jour de la grande chasse.

Sur le petit lit les amoureux roulèrent. Le tablier de Martine, ses jupons d'un coup furent arrachés.

— Jasmin, que fais-tu ! Mon Jasmin !

Jasmin voulait enlever la chemise de son amie.

— Non, pas cela, pas cela !

Elle implorait et consentait; son bonnet tombe,

elle posa sur l'épaule de Jasmin sa chevelure relevée aussi en torsades.

— Non, je ne veux pas, Jasmin !

Elle rabattait son linge, à travers lequel Jasmin devinait des rondeurs roses, jusqu'à ses genoux où s'attachaient des bas blancs coquettement tirés.

— Non, Jasmin !

Mais l'amant voulait revoir la nymphe : la chemise tomba. Frileuse et ardente, la soubrette plongea son visage dans l'oreiller, cacha d'une main son giron, de l'autre ses seins.

— Je t'aime, lui murmurait Jasmin dont elle sentait le souffle chaud au bas de son oreille.

Il lui prit les mains. Martine poussa un grand cri de douleur et de joie. Jasmin la possédait ; elle lui donna ses lèvres en grinçant des dents, puis, serrant son amoureux de ses bras, elle se livra tout entière.

Quand elle revint à elle, Martine s'assit au bord de sa couchette et se prit à pleurer. Le bonheur d'être femme, l'imprévu de sa chute lui gonflaient le cœur. Le mal avait disparu. Elle ressentait une langueur délicieuse. Des baisers de Jasmin il lui restait une fête par toute sa chair.

Buguet lui serrait la taille.

— Qu'as-tu, Martine ?

Elle poussa un sanglot, se pencha sur l'épaule de son amant :

— Tu m'aimeras, toujours ?

— Toujours, jura Jasmin.

Alors elle s'aperçut de sa nudité.

— Dieu ! J'ai grand'honte !

La soubrette se rhabilla à la hâte :

— Si Mme de Pompadour m'appelait !

Elle s'enfuit en disant :

— Reste, je reviendrai.

Jasmin rumina les délices des courts instants passés. Une fierté de mâle se mêlait à sa joie.

Mais Martine revint. Elle jeta un à Buguet un regard câlin et honteux.

— Mme de Pompadour m'a grondée, dit elle. Mais j'ai prétexté que tu étais arrivé et que j'avais dû t'aller chercher dans la cour du *Cheval-Blanc*. Elle attend.

Jasmin sursauta :

— Que me veut-elle ?

— Rien de mal, nigaud !

Buguet se regarda dans un petit miroir pendu à la muraille, rajusta sa cravate, caressa sa chevelure, dont Martine refit le nœud. Elle épousseta l'épaule de son amant :

— Te voilà beau comme un astre !

Elle le poussa par le bras. Ils entrèrent dans la pièce où se trouvait la baignoire de porphyre flanquée de son fond mouillé en mousseline brodée; l'atmosphère moite fit rougir Buguet. Puis Martine glissa son amant dans l'entrebâillement d'une porte. Il se trouva en présence de Mme de Pompadour.

Entourée de paravents qui lui faisaient une chambre plus intime dans une grande salle au plafond noir, elle était assise sur le fauteuil léger qu'on appelle « mirliton », tout près de la fenêtre. Sa robe vert pomme et cerise disparaissait sous un peignoir de percale: ses femmes la poudraient. L'une d'elles pressait le soufflet : la poussière blanche voletait autour du visage de la marquise qui tenait un cornet devant ses yeux. A côté se dressait une table de coiffure chargée de boîtes à mouches, de peignes et d'un gracieux miroir

au-dessus duquel une petite colombe dorée couvrait amoureusement sa compagne.

Jasmin tournait son chapeau dans ses doigts. La marquise relevant son cornet:

— Je vous reconnais, dit-elle. Je ne vous ai vu qu'à Lieusaint et à Etioles. Mais vous fûtes toujours obligeant pour moi. Quant à vos fleurs je les trouve ravissantes. Ne rougissez pas ! Vous avez des espèces de tulipes et de jacinthes que je ne connaissais point. Quand on les regarde toutes, c'est joli comme le carnaval à Venise ! Les couleurs pétillent, chacune de son côté, et pourtant elles se marient comme sur la palette de Boucher!

Mme de Pompadour, d'un geste de sa main blanche, dissipa la poudre qui planait encore devant son front.

— Pose-moi trois mouches, dit-elle à Martine. Une galante, une enjouée et une friponne !

Puis se tournant vers Buguet, elle lui désigna un rouleau d'étoffe sur un tabouret:

— Etalez cela sur le sol, vous verrez ce que j'ai commandé d'après vos fleurs.

Buguet déploya une soie où, sur un fond blanc et vert d'eau, il reconnut ses tulipes et ses jacinthes peintes et ordonnant des guirlandes qui l'enlaçaient.

— C'est aussi un jardin, dit la marquise.

— Oui, Madame, bégaya Jasmin.

Le jeune homme était abasourdi.

— Vous avez travaillé au château de Vaux-Pralin, au château de Fleury-en-Bière, à celui de Courances? continua Mme de Pompadour.

— Oui, Madame!

— Vous êtes excellent jardinier.

— Je ne sais point, Madame.

— Et je vais vous attacher à ma maison.

Buguet fit un geste de surprise.

— Cela vous effraie ? demanda la marquise en riant. N'ayez point de crainte. J'aime les jardiniers et les jardins.

Buguet se jeta aux pieds de la Pompadour :

— J'accepte avec bonheur, Madame ! C'est la vie que j'avais rêvée.

— Puisque vous voilà à genoux, reprit la marquise riant toujours, prenez mon miroir et présentez-le-moi.

Jasmin saisit le petit cadre aux colombes amoureuses et le tint à hauteur du visage de la noble dame qui se pencha pour voir si ses mouches étaient assez piquantes.

— Comme vous tremblez, dit-elle. On dirait que vous êtes à genoux pour la première fois devant votre bien-aimée.

Jasmin faillit lâcher le miroir.

Mais la marquise se leva. Elle était animée. Un peu de véritable roseur apparaissait sur son visage pâle, au-dessus du fard. Elle se parla à elle-même en une sorte d'exaltation d'artiste :

— Des fleurs ! Des fleurs ! Avec des fleurs je ferais des jolités plus fines qu'en Saxe, des robes qui auraient leur éclat, leur parfum, des bijoux et des meubles qui auraient leur grâce, et, qui sait ! des châteaux, des palais ! Et cela sortirait de mon âme

Elle s'assit, essoufflée, murmura :

— Et le bon docteur Quesnay vient de me recommander d'être calme Rien ne m'est permis.

Elle poussa un soupir:

— Jasmin, je fixerai le prix de vos services. Et je vous dois déjà beaucoup ?

— Rien, Madame.

— Rien ! Ce n'est point Flore elle même qui vous fournit la croûte et le vin ?

— Oh! Madame, murmura Jasmin.

La Pompadour regarda le jardinier qui rayonnait de grâce confuse et de jeunesse aimable.

— Vous êtes généreux, dit-elle en badinant. Je veux l'être aussi. Et comme je suis maîtresse, je puis vous obliger à accepter.

Elle saisit un papier sur une table, trempa une plume d'oie dans l'écritoire, jeta un chiffre et un paraphe.

— Voici, allez chez mon trésorier.

Jasmin prit le billet, le serra sur son cœur, s'inclina et sortit. Il retrouva Martine dans la petite chambre.

— Jasmin, nous nous marierons ?

— Quand tu voudras, Martine, répondit le garçon.

(*A suivre.*)

EUGÈNE DEMOLDER.

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Si l'on peut penser librement. — La loi Falloux. — Guerre à la guerre. — Cruauté des philanthropes. — La monnaie de nickel.

Si l'on peut penser librement ? — C'est une question que les hommes ne se posent pas. Elle est pour tout le monde, ou presque, résolue par son énoncé même. S'il y a quelque chose de libre au monde c'est la pensée. La pensée est immatérielle; elle évolue en dehors des contingences. Un homme qui pense, pense librement. C'est au point que si la pensée d'un homme intelligent diverge trop de la raison, il y a présomption d'hypocrisie. Et l'on peut continuer ainsi très longtemps. Le sujet prête aux belles phrases. Aussi les orateurs l'ont-ils raboté avec prédilection, faisant jaillir éperdument les copeaux de leur éloquence. Le barreau non moins que la tribune, l'académie de même que la chaire sont propices à ces exercices dilatoires, l'éloge de la liberté de la pensée étant le meilleur des prétextes à ne point penser du tout.

Si l'on veut être sérieux, il faut bien avouer que la pensée est matérielle, si l'on conçoit la matière comme substance unique; ou bien c'est la matière qui est spirituelle, et cela revient au même. On ne peut pas concevoir le corps et l'esprit, le corps soumis à la loi de causalité et l'esprit passant librement à travers les mailles du filet. La pensée est un produit physiologique. Elle est si peu immatérielle qu'elle ne se peut manifester que sous une forme particulièrement sensible : la parole, l'écriture, les combinaisons du dessin et de la musique. La pensée n'existe qu'à condition de se faire plastique. Mais,

avant même qu'elle ne sorte, on sent sa matérialité ; elle bourdonne dans le cerveau comme l'essaim dans la ruche. Son travail est si peu immatériel qu'on attrape fort bien la migraine à force de penser et même une inflammation des tissus cérébraux.

C'est une bien curieuse illusion que celle de la liberté, et très utile à l'homme; on peut la garder tout en sachant fort bien que c'est une illusion. Cela n'a d'ailleurs d'importance que pour les gens qui écrivent et qui tiennent à limiter le nombre des sottises sur lesquelles on les jugera. Que l'homme et sa pensée soient ou non considérés comme libres, cela ne peut avoir aucune influence ni sur l'homme total, ni en particulier sur sa pensée. Les croyances philosophiques ou religieuses ne sont pas des principes ; elles sont des résultats. La sensibilité nous mène ici ou là, vers ce qui nous convient, comme la soif mène le cerf à la fontaine. Parfois nous ne savons quel désir nous tourmente et nous errons, mais que le ruisseau luise sous les roseaux, et nous ressentons presque du même coup les affres du besoin et la joie du réconfort. Voyez ces Anglo-Saxons d'Amérique, si fort tourmentés de la faim religieuse, avec quels cris d'assentiment ils se précipitent vers la grosse caisse de l'Armée du salut, vers la caisse du nouvel Elie ! Et parmi nous, ne suffit-il pas d'agiter une banderolle où il y a écrit Raison, pour que des milliers d'alouettes sentent le besoin de la glu qui va les clouer? Il y a des appeaux moins grossiers, il y en a de délicats : les uns et les autres sont tels que se les crée l'âme qui veut être prise. Chacun se tisse son filet, construit sa cage, compose son philtre, selon sa force, sa taille, son goût. Il est impossible de trouver en tout cela une place pour la liberté de la pensée, attendu qu'il s'agit de pur sentiment, où le raisonnement n'intervient que pour ratifier, nécessairement, une décision prise par la sensibilité toute seule et sur laquelle ne peut avoir aucune influence la logique intellectuelle.

C'est pourtant aux faits de cette catégorie que l'on

applique, à l'exclusion de tous les autres, et au mépris même de la vraisemblance, l'expression de libre-pensée. Penser librement, selon le vocabulaire commun, c'est avoir des opinions religieuses particulières. On ne pense librement qu'en religion, en métaphysique, en morale spéculative, c'est-à-dire quand il s'agit de matières phantasmagoriques, malléables à l'infini selon le caprice personnel. Ces matières cependant ne représentent qu'une très petite partie de l'encyclopédie sur laquelle peut s'exercer la pensée. Pense-t-on librement en physique, en biologie, en géographie, en statistique, en minéralogie? Le diocèse de la libre-pensée est un minuscule canton, perdu dans les Alpes, ou une petite île de l'Océanie, égarée sur la mer immense. Les anciens habitants de l'île de Pâques appelaient leur radeau de sable et de roches « le nombril de la mer», car jamais aucun d'eux n'avait vu une autre terre que le médiocre îlot auquel ils étaient attachés comme des pucerons sur une scabieuse.

La loi Falloux. — Elle autorisait tout indigène orné du diplôme élémentaire de bachelier à ouvrir un collège, à enseigner ou à faire enseigner les matières adéquates. Loi libérale, certes, encore que fabriquée, dit-on, dans le but de favoriser les congrégations et le clergé. On vient de la modifier; on exigera des suppléments de peaux tannées et couvertes de signes : quel intérêt? Est-il si difficile de devenir licencié, agrégé? Question de patience, d'encre et d'huile. Considérez un peu nos agrégés des journaux : qui voudrait leur confier un enfant à gaver? Ah que les diplômes, mandarins, sont fallacieux! Ce que l'on veut, en vérité, c'est d'écarter de l'enseignement les curés de toute robe. Soit. Mais ils ôteront leur robe. Ils se marieront même, comme les protestants, — et n'en seront pas moins des curés. Un curé et sa femme, cela fera deux curés, une double influence, et d'autant plus puissante qu'elle se glissera invisible; les pays protestants sont dominés par leurs curés à un degré que la France ne peut imaginer. Supposons que les nôtres soient des malfaiteurs : ils ont un uniforme, et

vous voulez le leur enlever! Mais les fabricants de lois ont la vue courte et l'entendement bref. Ils croient d'abord que les lois sont faites pour être obéies, alors que c'est tout le contraire, et que pour un Français, après le plaisir de tourner lui-même la loi, il n'en est pas de plus grand que de voir ses concitoyens se livrer au même jeu. On a beau grogner en certains journaux, c'est amusant de voir un mariste, interdit sous sa forme robe noire, resurgir en complet à carreaux et narguer l'autorité. Cependant le gouvernement protège les bonnes mœurs, récompenses les bonnes lettres, décore la bonne conduite, encourage toutes les attitudes serviles, tient à l'écart de tous honneurs, de toutes fonctions les hommes d'esprit vraiment libre et nomme un certain M. Ehrhardt professeur de *Morale évangélique* à la Sorbonne!

Guerre à la Guerre. — Des antimilitaristes, dans une réunion publique, rencontrant des nationalistes, leur ont déclaré la guerre, en criant (sans doute), selon le rite : guerre à la guerre ! Le sang coula avec abondance, même celui d'une jeune femme égarée parmi ces gladiateurs philanthropes. La méchanceté est toujours unie à la bêtise. Il n'y a d'attitude antimilitariste convenable, propre et logique, que celle de Tolstoï, celle qu'il prêche à ses partisans, celle qu'il encourage chez certains sectaires religieux : la résistance passive. Qu'elle soit très intelligente, c'est une autre question, mais elle n'est pas méprisable. Quant à ceux qui affirment par des coups leur amour de la paix, s'ils voulaient démontrer la nécessité d'être le plus fort, ils n'agiraient pas autrement. Ce sont des imbéciles, en somme, et qui obligent à protester ceux-là mêmes qui sont pourvus d'un esprit fort peu militariste.

Y a-t-il vraiment en France des militaristes, c'est-à-dire, si les mots ont un sens, des gens partisans de la suprématie de l'armée, du gouvernement par l'armée? Il y en a eu. On n'en trouverait plus un seul, peut-être, même parmi les officiers. S'il s'agit de convaincre l'hu-

manité de l'inutilité des armées et des flottes de guerre, ce n'est pas à nous qu'il faut s'adresser, mais à l'empereur allemand et à M. Chamberlain. Cette idée de lion malade : Se faire rogner les griffes et les crocs pour engager le tigre à en faire autant et le taureau à raser ses cornes ! Prends garde, lion, le tigre va te manger la cervelle et le taureau va t'ouvrir le ventre.

Ce n'est pas que le service obligatoire, la caserne et les grandes manœuvres me semblent le dernier mot de la civilisation. Il n'est pas beaucoup plus raisonnable d'obliger tout le monde à être soldat que gendarme, gardien de la paix, facteur ou douanier. Les Anglais, qui sont entêtés, ont persisté à faire de l'état militaire un métier. Payer le soldat, lui assurer une vie honorable, et surtout ne pas le prendre de force : il n'y a pas d'autre solution. On peut aussi supprimer la guerre, redresser l'écliptique et obliger la lune à éclairer en plein toutes les nuits. Fourier y avait songé.

Cruauté des philanthropes — On écrit à la *Revue du Bien* à peu près ceci : J'ai voulu placer dans un orphelinat quelconque, officiel, libre, religieux ou laïque, un enfant de trois ans né d'une fille-mère sortant de prison. Je n'ai pu, parce que, entre autres obstacles, « la mère refusait de signer l'abandon de son enfant ». Mœurs charmantes. Ce sont celles de l'Assistance publique, Moloch qui donne le ton. Une femme pauvre ne peut plus, comme dans les temps abhorrés de jadis, confier pendant quelques années à un hospice le soin de son enfant. C'est tout ou rien. Elle doit signer l'abandon absolu : et toutes les précautions sont prises pour qu'aucun signe n'en permette jamais la reconnaissance même fortuite. C'est ce que l'on appelle de la philanthropie Mais qu'en font-ils de ces enfants ? Les vendent-ils comme esclaves ? En font-ils des pâtés ?

La Monnaie de nickel. — Cette petite invasion officielle de pièces fausses a été généralement mal accueillie. On aurait tenté de s'y faire, de dresser ses doigts et

ses yeux, si ce jeton avait été de quelque utilité. Malheureusement il ne répond à rien et ne se substitue en aucune façon à la monnaie de cuivre. Cinq sous en un seul morceau, cela aurait fait la joie du Juif Errant. Les Juifs ne sont plus errants, et cinq sous, cela ne correspond à rien, ni au timbre courant, ni à la place de tramway, ni à l'achat d'un grand journal, ni aux cigares les plus connus. C'est que nous sommes restés dans nos usages très fidèles au vieux système duodécimal. Trois sous, six sous, sont les menus débours les plus fréquents. Le douze sous tend même à se substituer aux dix sous. La douzaine est restée une des unités de compte les plus usitées. Nous nous torturons bien sottement en voulant contrarier l'utilité pratique au bénéfice d'un système idéal, et notre compte par chimériques centimes est aussi ridicule, à bien réfléchir, que les mystérieux reis portugais.

La femme naturelle, l'alcool naturel. — L'idée de la bonté de ce qui est naturel a mis un peu plus de cent ans à atteindre le paysan. C'est fait, et il y en a pour des milliers d'années. L'alcool industriel, bien rectifié, proprement fait est mauvais; mais l'alcool naturel fabriqué dans une mauvaise chaudière par des gens sales est bon, parce qu'il est naturel. Tel est le fruit de la philosophie optimiste et rationaliste des Rousseau et des Laclos. Quand on pense au ravage que font les idées chez les illettrés, on regrette vraiment qu'il n'y ait pas deux écritures, une démotique et une hiératique, comme chez les anciens Egyptiens.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

C. Poinsot et Th.-Th. Féret: *Anthologie des poètes normands contemporains*, avec portraits et notices bibliographiques; Mme Lucie Delarue-Mardrus, Jean Aubry, Henry Beauclair, Léon Berthaut, Louis Beuve, A. Boissière, Campion, de Cantelou, W. Challemel, A. Christophe, Et. Dupont, Encoignard, Ch.-Th. Féret, Ch. Florentin-Loriot, Aristide et Charles Frémine, Jules Gentil, Remy de Gourmont, Paul Harel, Paul Labbé, Germain Lacour, G. Lebas, M. Le Sieutre, Le Vavasseur, E. Millet, S. Millet, E. Montier, Montmert, G. Normandy, A. Paysant, Picquet, Ch. Pitou, G. de Raismes, P.-

N. Roinard, Rossel, Mme Schaïk de la Faverie, Sionville, Canu-Tassilly, Jules Tellier, G. Touret, Alain Tournevielle (Fleuret), Léo Trezenik, Tyssandier, Vard, de Venancourt, Robert de la Villehervé; Floury, 5 fr. — Charles de Spirmont. *La Rose et l'Epée*, avec un portrait et un avant-propos de Maurice Dullaert; Editions de « Durendal », Bruxelles. — Charles Oumas : *L'Eau souterraine*, Ollendorff, 3.50.

Anthologie des Poètes Normands. M. Poinsot a colligé les œuvres des poètes Normands contemporains et pour donner à son anthologie « un sens racique, une unité ethnique », il en a exclu, par exemple, M. Henri de Régnier, « né à Honfleur au hasard d'une nomination de fonctionnaire »; mais il revendique pour la Normandie M. Achille Paysant, « né d'aventure dans la Mayenne, mais de famille normande ancienne » et il reprend aux poètes du Nord, M. P.-N. Roinard qui est du pays de Bray. M. Ch. Th. Féret a fait suivre ce choix de poèmes d'une étude sur la Poésie normande, différente, selon lui, en ses éléments essentiels, des autres poésies de langue française et dont il faudrait chercher l'inspiration première, fatale, imposée par l'hérédité, « dans les trois plus beaux livres » non littéraires d'ailleurs qu'ait écrit son peuple, le *Domesday Book*, le *Grand coutumier de Normandie* et *le grand Routier de la mer* ; des aïeux scandinaves, les hommes qui habitent aujourd'hui entre le Hâvre et Cherbourg ont gardé le goût de l'aventure héroïque qui les mena autrefois jusqu'aux côtes de Morée et l'attachement à leur droit qui se mue facilement en ruse légitime.

Que chez les cinquante poètes environ et l'excellente poétesse Lucie Delarue-Mardrus qui contribuèrent à former cette anthologie, on retrouve ces caractères très apparents, ni M. Poinsot ni M.-C. T Féret ne le pourraient soutenir jusqu'à la hart et jusqu'au bûcher inclusivement. Sans doute, dans les vers patois de MM. Louis Beuve, Maurice Le Sieutre et Alfred Rossel, ainsi qu'en certains noms propres de villes, les racines danoises ont survécu; mais ce n'est point assez pour que l'âme des Vikings se soit perpétuée sans de notables altérations chez nos contemporains; et bien que de la même province, M. Remy de Gourmont, en ses trop rares poèmes, ne ressemble que de loin à M. Albert Christophe, gouverneur honoraire du Crédit Foncier ; M. P.-N. Roinard, audacieux chercheur de formes et d'idées affranchies, n'est plus guère proche de Gustave Le Vavasseur

ou de M. Florentin-Loriot, humaniste très catholique, de qui M. Anatole France nous fit aimer dès longtemps l'art traditionnel; et les poèmes fervents et tumultueux de Mme Lucie Delarue-Mardrus à la gloire de la mer, des arbres et des gras herbages diffèrent singulièrement des strophes patriotiques de M. Léon Berthaut, Déroulède havrais. Au contraire, il y eut plus d'affinités réelles entre Jules Tellier et M. Raymond de La Tailhède, Languedocien, qu'entre le même Jules Tellier, du Havre et M. Le Sieutre, autre Havrais, et s'il fallait chercher à M. Daniel de Venancourt un frère spirituel, ce serait beaucoup plus tôt M. Fernand Séverin, poète belge, que M. Paul Harel, son compatriote normand.

Cela ne veut pas dire que MM. Poinsot et Ch.-Th. Féret aient perdu leur peine à rassembler et à choisir, parmi les écrivains d'une région déterminée, des poèmes épars dans des revues locales et dans des recueils souvent rares; comme il devait arriver nécessairement, les pièces choisies sont, comme le génie des divers auteurs, de valeur très inégale; mais il en est assez de belles ou de charmantes pour rendre indulgent aux moins heureusement venues; et on regretterait plutôt qu'une place plus grande n'ait pas été faite aux poésies proprement normandes à connaître la rude et triste cantilène en patois du Cotentin sur *La graînd-Lainde de Lessay*, par M. Louis Beuve:

O ma bell' laînd, graînd coumm' la mé
O ma graînd-Lainde de Lessay !

ainsi que dit le parler aux syllabes lourdes, chuintantes et nasalisées, à peine moins que l'âpre parler picard.

La Rose et l'Épée. Lorsque les guerriers barbares eurent saccagé les jardins et les temples et massacré les Mages, gardiens du Verbe, le dernier survivant de la tribu sacerdotale demanda en vain aux dieux sourds la force de haïr ses ennemis et de les anéantir, l'aube venue, par la puissance de ses paroles: le Mage, ainsi que l'imagina Ephraïm Mikhael en un de ses plus magnifiques poèmes, salua la beauté mensongère des vainqueurs que le soleil levant égalait aux héros; il les laissa passer parce que les destins les livraient aux aèdes futurs qui transfigureraient leur ignominie sanglante en formes de noblesse et de beauté :

Et dans les champs émus d'un frisson de réveil
Parmi les gerbes d'or et les tranquilles palmes
Ces brutes, dieux nouveaux, marchent vers le soleil.

Charles de Sprimont, mort à vingt ans, plus prématurément encore qu'Ephraïm Mikhael, n'eût pas éprouvé pour les guerriers barbares une admiration simplement esthétique; il tenait l'Epée et la Lyre pour un double don des dieux et les bardes pour les frères des héros; ceux-ci lui apparaissaient dans la gloire que leur octroyèrent les faiseurs d'épopées qui connurent « le sens de la mort magnanime ». Ainsi dans le recueil publié par les soins de ses amis toute une partie, *l'Epée*, est composée de poèmes symboliques où sont évoqués de Jason à Siegfried les hommes et les demi-dieux qui tentèrent de hautes aventures ; poèmes d'ordonnance sévère et de forte composition qui ne furent pas écrits au hasard, mais longuement médités : quelques-uns n'ont été achevés que deux ans après l'ébauche première. La langue en est pure, sonore, sans vain apparat de mots rares, le rythme plié aux observances traditionnelles, régulier parfois jusqu'à la monotonie.

Outre ces fragments épiques, Charles de Sprimont avait écrit des odelettes qui s'apparenteraient plutôt aux *Motifs de légende et de mélancolie* de M. Henri de Régnier, moins le vers libre :

> Les flots, les flûtes et les fleurs
> Charmèrent mon enfance heureuse.

Mais, las ! les belles heures sont brèves; dans cette vie de peu de jours, la tristesse domine bientôt, reine inexorable qui d'un geste arrête l'adolescent au seuil du bonheur interdit; elle s'interposa entre lui et toute joie; mais c'est à peine si une plainte très douce trahit l'angoisse secrète, surtout en deux sonnets, *l'Ombre*, dont les tercets se répondent en leur détresse symétrique :

> Ame à jamais aimante, âme à jamais aimée !
> Pourquoi même aux instants dont l'ivresse embaumée
> Jusque dans l'au-delà parfumera mes jours,
> Cet abîme insondé qui nous sépare encore
> Et ce témoin muet veillant sur nos amours,
> Ombre quand l'ombre tombe et clarté dans l'aurore?
> . . . . . .
> . . . . . .
> Les yeux ternis, du sang à leurs ailes brisées,
> Tu vois à tes pieds las les chimères brisées,
> Dont le vol vint à moi du lointain de ton cœur.
> L'un de l'autre ignorés, brûlant des mêmes fièvres,
> Nous voudrions au moins nous fondre en la douleur !
> — Mais l'ombre est entre nous, pâle, un doigt sur les lèvres.

L'Eau souterraine. Sous les ronces mauvaises et les herbes vénéneuses, sous le sol âpre et convulsé que hérissent

des roches hostiles, aux flancs profonds de la terre, coule l'eau souterraine, toujours pure. Les poèmes de M. Charles Dumas, lauréat du prix Sully-Prudhomme, sont violents, blasphématoires et désespérés; mais sous l'écorce superficielle de scories et de laves figées, flue « l'eau claire d'amour » qui ne s'est pas encore tournée en « eau-forte de haine », parce que « la crapule » n'a pu atteindre et souiller les sources vives de la beauté.

Il s'en faut que ce volume de début soit une œuvre parfaite. Des influences contradictoires ont agi sur le très jeune homme qu'est M. Charles Dumas; Baudelaire d'abord et surtout, mais aussi des poètes moins stricts et d'une rhétorique plus éloquente ou d'esprit plus didactique, M. Jean Richepin et M. Sully Prudhomme par exemple; tel poème (*La Sublime victoire*) n'est pas sans analogie avec le *Florimond* d'Ephraïm Mikhael et tel autre (*Des larmes*) avec certains des premiers vers de Maurice Maeterlinck dans *Serres chaudes :*

Ecoutez les chacals qui meurent
Ecoutez les lis bleus qui prient
Ecoutez les agneaux qui prient
Ecoutez les agneaux qui pleurent;

et d'autres (*Le Paria-Joujoux*), malgré les différences verbales, sont inspirés évidemment du *Kain* et de *La Tristesse du diable* de Leconte de Lisle. Le satanisme de M. Charles Dumas s'exprime moins, en général, par des images que par des arguments rythmés où les mots abstraits foisonnent et où se hasardent d'inutiles néologismes :

Rouge-zébrés par la cravache du dompteur.

Cependant, l'eau souterraine circule mystérieusement; elle affleure parfois et jaillit en un vers, en une fin de strophe, en un court poème comme *Rencontre :* dans l'amie d'enfance retrouvée, est-ce elle qu'anime vraiment le poète de vingt ans ou lui-même dont la propre enfance est ainsi évoquée ?

Je ne sais pas quand je pense
Qu'on s'est quitté si longtemps,
Si ce n'est pas notre enfance
Qui se meurt d'avoir vingt ans.
. . . . . .
. . . . . .
Je suis jeune et tu es belle,
Nous nous sommes embrassés
Autrefois, tu te rappelles ?
Ces nerveux et chauds baisers !

Ta lèvre en est rouge encore,
Mon sang brûle auprès du tien,
Mais, ô mon amour, j'ignore
Si je t'aime ou me souviens.

M. Charles Dumas renoncera, sans doute, quelque jour à l'emphase un peu déclamatoire et au jargon métaphysique et ésotérique, par qui il croit défendre contre les insultes de la tourbe une pensée trop délicate; il écrira alors de tendres lieder comme celui-là et leur frêle grâce échappera mieux à la mort que la vaine grandeur de constructions ambitieuses et caduques.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

H.-G. Wells : *L'Amour et M. Lewisham*, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Théodore Chèze : *Myriam de Magdala*, Plon, 3 fr. 50. — Edmond Fazy : *La Nouvelle Sodome*, Ambert, 3 fr. 50. — Maurice Landey : *La Grappe*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Poinsot et Normandy : *La Mortelle impuissance*, Fasquelle, 3 fr. 50. — René Boylesve : *L'Enfant à la balustrade*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Valentin Mandelstamm : *Mémoires d'un grand de la terre*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Camille Mauclair : *La Ville lumière*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Maurice Barrès : *Amitiés françaises*, Félix Juven, 3 fr. 50. — Jules Hoche : *La Carrière de Lucette*, Librairie illustrée, 3 fr. 50. — Charles-Henry Hirsch : *Eva Tumarche et ses amis*, Fasquelle, 3 fr. 50. — J. d'Anin : *Laquelle?* Plon, 3 fr. 50. — Guy de Chantepleure : *Sphinx blanc*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — John Croisier : *De Carthage à Montmartre*, Victor Havard, 3 fr. 50. — Paul Ballaguy : *Le forçat secret*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Julien Lefèvre : *Le Secret du lendemain*, Perrin, 3 fr. 50. — A. de Saint-Aulaire : *La Vierge de Nuremberg*, Perrin, 3 fr. 50. — Pierre Huguenin : *L'Intaille*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Pierre de Lano : *Poupée mondaine*, Ernest Flammarion, 3 fr. 50. — Maurice Montégut : *Les Epées de fer*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Charles Foley : *Guilleri Guilloré*, Albert Fontemoing, 3 fr. 50. — Ferdinand Duchêne : *La France nouvelle*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — R. de Vandelbourg : *Sur les hauts plateaux*, Plon, 3 fr. 50. — André Theuriet : *Histoires galantes et mélancoliques*, Flammarion, 3 fr. 50. — Paul Bourget : *L'Eau profonde*, Plon, 3 fr. 50. — Mme Lescot : *Les Vaines promesses*, Hachette, 3 fr. 50. — A. Beke : *Scènes de la vie Polynésienne*, traduit par H. Chateau, Dujarric, 3 fr. 50. — G. Dujarric : *Autour du mystère*, L. Dujarric, 3 fr. 50. — Jules Renard : *L'Ecornifleur*, Ollendorff, 3 fr. 50 — Comte Tolstoï : *Guerre et paix*, traduit par Bienstock, Stock, 5 fr.

L'Amour et M. Lewisham, par H.-G. Wells. On prétend que les hommes d'imagination ne sont jamais très forts en amour. M. Lewisham et son auteur, H. G. Wells, ne font pas mentir le proverbe. Cette histoire d'un très jeune couple

est tout à fait délicieuse de naïveté, de sincérité et d'indigence sous le rapport de l'invention. On sent que le farouche créateur des Marsiens a tenu à nous montrer la complète inutilité de ce qu'il est convenu d'appeler l'intrigue dans une page d'humanité. Et ce roman d'un très jeune couple ne contient aucune intrigue en dehors de la trop naturelle complication qui se glisse dans tous les actes ayant pour but de gagner honnêtement sa vie. Un type de chevalier de l'industrie de l'au-delà, le médium Chaffery, est curieux au milieu de ce petit monde d'aveugles-nés. Celui-là voit clair pour tous les autres et s'il n'en est que plus coupable, c'est que les souples intelligences ont bien du mal à se frayer un chemin parmi les inertes médiocrités. Je n'ai constaté qu'une chose amusante dans cette histoire, d'un possible lamentable, c'est que les Anglais, qui ne mangent pas, se croient en pleine misère sociale, ont cependant l'air de dévorer pour leur premier repas ce qui suffirait à nourrir toute la journée un étudiant de condition aisée au quartier latin.

Traduit par Henry Davray et M. Kozakiewicz, ce roman est rempli de détails d'une légèreté bien parisienne qui le rendent moins long. A ce propos, je me demande comment M. Kozakiewicz qui a traduit les effroyables, calembredaines de *Quo Vadis?* peut encore traduire quelque chose au sortir des tirades du polonais en question... et parler en français un anglais très correct. Il y a des grâces d'état.

Myriam de Magdala, par Théodore Chèze. Voici un livre qui devrait bien avoir le succès de l'*Aphrodite* de Pierre Louys. D'abord parce qu'il est aussi joliment écrit, ensuite, parce qu'il peut atteindre à des résultats tout aussi pervers par la nudité de ses propos malgré que son genre de morale soit d'une autre qualité. J'ajoute que François Coppée en a fait la préface, le désigne chaleureusement au public et va, sans doute, lui porter le même bonheur, la même chance de publicité. Il s'agit de la fameuse légende catholique, montrant le fils unique de Dieu courtisé par Marie-Madeleine et lui résistant... au point de vue charnel, car, sous tous les autres rapports, jamais amour plus prodigieusement sensuel n'exista entre un Dieu et sa créature à la surface du globe... (Je pense que chez les catholiques de la dernière heure le scandale en dure encore!) La Myriam de Th. Chèze est une souriante fille de la lumière et de la joie qui vit dans des jardins entourée de fleurs, de fruits et de jeunes hommes toujours prêts à quémander sa beauté. Elle a pour amant... de cœur (avant Jésus-

Christ) un esclave muet nommé Ebal qui est en même temps son très savant secrétaire. Elle lui dicte ses mémoires le jour et lui confie le soin de la distraire la nuit quand, par hasard, sa couche est veuve de plus fortunés protecteurs. Je ne connais rien de plus ingénu et de plus... insolent que la manière dont Myriam nous fait part de la douceur de ses relations avec son muet. Puis, Jésus survient, la trouble et elle apprend, de ses yeux, toute la divinité du platonisme. Si son muet recouvre la parole c'est pour épouser une de ses esclaves et elle, Myriam, la maîtresse devient la très humble servante de toutes les séductions mystérieuses du magicien qui ne livre de lui que ses lèvres par trois fois, mais c'est vraiment bien assez. Le type violent de Salomé, la figure douce et résignée de la vierge mère sont de vivants chefs-d'œuvre Th. Chèze semble avoir enfin retrouvé la vieille tradition du style biblique où les naïves crudités alternent avec la poésie de la nature, les souffles frais du printemps avec le souffle impur des hommes. Cela ne sent ni l'effort, ni la prétention, ni l'archaïsme et l'auteur, pour raconter d'autres temps, d'autres mœurs, n'a pas éprouvé le besoin de nous parler une autre langue que l'éternelle langue humaine. François Coppée nous affirme qu'il ne s'est pas un instant égaré hors de la légende, c'est-à-dire qu'il a vraiment la foi qu'il faut pour transporter les collines bondissantes du cantique des cantiques dans nos très vulgaires imaginations de Parisiens. Je le croirai volontiers... et aussi que M. François Coppée a fait une belle et bonne action en présentant Myriam de Magdala au public des fervents de cette si merveilleuse fable. Ce n'est pas souvent que ces pauvres diables de catholiques modernes peuvent lire de pareils poèmes en prose. Je souhaite de tout mon cœur que le succès de ce beau livre apporte un rayon de gloire apaisante à son auteur. Si la gloire ne console pas de ce qui fut « le seul funèbre jour » elle est cependant le manteau enveloppant par excellence et nous dissimulant à nous-mêmes les plus cruelles plaies. La vie doit bien une revanche à Théodore Chèze !

La nouvelle Sodome, par Edmond Fazy. « J'en atteste la pantoufle du pape que je dys vray. » Je ne suis fichtre point obligé de le croire pour ça !... En coupant ce livre à la mirifique couverture toute enluminée de flots de sang comme un pardessus le serait d'une inattendue légion d'honneur, je m'imaginais (moi j'ai l'âme simple) qu'il s'agissait de Paris, car des mosquées ou des cathédrales c'est toujours à peu près le même décor. J'ai donc été amèrement déçue quand j'ai compris qu'on

me parlait du grand Turc!... M. Fazy est un poète... cela nuit beaucoup à la sincérité de sa documentation. Et puis il a le tort de nous raconter des rêves éclos soi-disant dans la singulière imagination du sultan qu'il appelle le Sultan Fou. S'il est fou, ce sultan, il ne compte plus dans l'espèce humaine et on lui doit comme à tous les malades une certaine pitié. S'il n'est pas fou, à contempler de près de pareilles turpitudes l'auteur aurait dû le devenir. C'est bien trop beau toutes ces fumées d'opium ou de haschich opalisant les moindres fantaisies de cette brute régnante. On se sent ému de joie à savoir que les Nérons et les Héliogabales ne sont pas définitivement enterrés. Et quelle gloire pour le conteur de les faire tout à coup revivre en plein blasement parisien. J'aime le type de Selim Bey, ce fils de juif sauvé du cloaque pour en devenir un autre des plus parfumés. Je crois que l'indignation de l'auteur contre lui n'est pas sincère. Un tyran et un poète ça se ressemble un peu de loin. Je note au passage le rêve du grand Turc voyant apparaître le Père Ubu et Vacher l'éventreur, dignes cousins de sa sanglante Majesté. Mais que de rêves... trop... beaucoup trop de rêves, M. Edmond Fazy. Personne ne vous croira capable de documentation sérieuse en présence de certaines blagues de chambrée que vous nous donnez comme aperçu de mœurs turques. Je veux supposer que le sultan actuel fume dans une pipe dont le récipient est un petit crâne de *fœtus arménien,* mais un crâne de fœtus non entièrement développé ne résisterait pas à la chaleur... de votre improvisation! Et puis il y a les symposies... où l'on raconte des choses un peu plus en dehors de la compétence turque et même de tous les attachés d'ambassades mondains... Et puis le fond du fond de vos documentations, c'est que vous n'aimez pas plus les juifs que les Arméniens et les gens du gouvernement de Constantinople que ceux de notre gouvernement... Croyez-moi, un bon romancier doit vivre en paix avec les amateurs de pittoresque... Constantinople ou les mœurs du sultan Fou est un décor précieux... qui n'a pas longtemps à demeurer en scène peut-être... demandez donc au baron d'Adelswärd et au non moins baron de Warren, tous poètes à leurs heures de *Messe noire,* ce qu'ils en pensent de ces mœurs de la Nouvelle Sodome: ils vous diront qu'ils soupirent en secret pour le dernier rayonnement d'un tel pouvoir de faire le mal. Et mon avis est... qu'un poète français n'a en somme à regretter sous le rapport de la réalisation de ses chimères que de ne pas posséder la force... d'un grand Turc. Maintenant, la vérité

toute nue, de mon côté, est qu'on n'aurait pas dû me donner un livre d'histoire contemporaine à juger... l'histoire contemporaine m'apparaissant comme un simple roman romanesque en plusieurs tomes. Vous pouvez en attester toutes les mules du Pape, l'histoire de la cour de Constantinople n'est pas plus véridique à mes yeux que de l'Ubu roi et ça m'a prodigieusement amusée... donc... c'est un bon roman de plus à l'actif de l'auteur.

La Grappe, par Maurice Landay. Dans un spirituel article de M. Ernest Lajeunesse j'ai vu que la Grappe c'était la même chose que la *Maternité consentie* de Michel Corday. L'avortement nécessaire, l'ovariotomie, un crime..., etc.... etc... ces cas de clinique sont à la mode, mais tout de même c'est un peu lassant de se demander si on aura ou n'aura plus d'enfant le siècle prochain et si la femme sera ou ne sera pas hermaphrodite. Depuis les calamiteux *avariés*, nous ne parlons plus d'amour dans les romans, mais de chirurgie. Suis-je pour l'ovariotomie ou suis-je pour l'avortement... oilà ce qu'un critique doit se demander en face d'une œuvre d'art... eh bien, je serais pour l'œuvre d'art... s'il y avait lieu.

La Mortelle impuissance, par Poinsot et Normandy. Ou le roman du dilettantisme. Daussonnes est le fils d'un homme de talent et voudrait être au moins un homme de génie et comme généralement par suite d'un logique rétablissement de l'équilibre humain le fils d'un homme de talent n'est qu'un crétin ou un être fort ordinaire, Dausonnes Junior tombe dans toutes les monomanies des grandeurs connues et même inconnues. Il est tour à tour poète, peintre, philosophe et finit dans la peau d'un tuberculeux ou d'un épuisé quelconque. C'est le mortel impuissant dans toute la force du terme. Il y a des pages qui peuvent concerner un tas de dynastiques connus (j'appelle ainsi les fils et filles de gens de lettres qui se croient obligés pour leur noblesse de se signaler au public par des œuvres tout au plus bonnes à ternir la mémoire de leur père).

L'Enfant à la balustrade, par René Boylesve. L'histoire d'une vieille maison qui, par sa dominante situation dans un petit endroit obscurcit l'entendement de pauvres gens jaloux de toute grandeur ou de toute beauté y compris celle des arbres. Le papa de l'enfant à la balustrade achète malheureusement cette maison et devient le paria de la jolie société de Beaumont. J'aime ce livre écrit avec esprit et une rare délicatesse dans les détails, mais pourquoi l'auteur l'a-t-il dédié

aux critiques et qu'est-ce que l'opinion de cette clique littéraire peut bien lui faire ? Si la critique des grands journaux marche, c'est à coup d'argent. Alors... de quoi, mon Dieu, un auteur même fortuné, pourrait-il la remercier... de ne pas lui avoir volé ses billets de banque ? Après tout... oui... on doit remercier encore ces gens-là de ne pas voler.

Mémoires d'un grand de la terre, par Valentin Mandelstamm. Le roi en exil, dont l'auteur nous trace un portrait curieux, n'est peut-être pas très loin de notre époque et la plume un peu violente de l'écrivain semble faite exprès pour nous transcrire les péripéties de ce règne d'aventures. Le type de Furnes, le philosophe est intéressant. La pauvre petite actrice qui meurt victime d'une vengeance peut-être trop légitime attendrit la fin du roman et rend le héros plus sympathique. Prince ou brigand, du reste, les héros de Valentin Mandelstamm sont toujours des gens de sombres mines qui nous délivrent des types courants de mondains à l'eau de rose que nos romanciers nous présentent sous le nom de grands seigneurs. Au moins, s'ils ont le sac ils ont aussi la corde et on a le plaisir de leur voir pendre les autres.

La Ville lumière, par Camille Mauclair. Cette ville est exclusivement habitée par des peintres et leur critique d'art. Je crois que Camille Mauclair se trompe naïvement ou volontairement, tous les bandits ne sont pas seulement chez ces gens-là. Les peintres me paraissent surtout plus bêtes que le reste du monde artiste, mais je ne les crois pas beaucoup plus malpropres. Maintenant Camille Mauclair s'imagine qu'on ne peut ni vivre ni travailler parmi les... métiers de la ville lumière... ça c'est un bruit que les gamins font courir. Si j'habitais Marseille ou ses environs l'odeur de l'ail et de l'accent de nos voisins m'empêcherait sûrement de rester honnête dans le sens bienveillant du mot. On peut toujours s'isoler et emporter son désert avec soi au milieu du plus bas monde. Prendre Paris pour un éternel vernissage est aussi puéril que de juger toute sa vie nocturne sur la vue d'un seul Apache. Ce qu'il ne faut jamais, c'est aller à tous les vernissages en espérant y trouver du nouveau ou en art ou en morale. Forcément un jour on fiche le camp n'importe où avec une aveugle intransigeance. La Ville lumière est une critique intéressante quoique pas toujours juste de ceux qui brillent et une mise en lumière des modestes... deux ou trois peut-être. Cela suffirait à justifier une œuvre.

Les Amitiés françaises, par Maurice Barrès. Nous avions

déjà l'art d'être grand'père par Victor Hugo, nous voici maintenant l'art d'être père nationaliste. J'ai connu des filles de quinze ans qui suivaient les cours d'un lycée très français, elles savaient déjà qu'une Jeanne d'Arc qui entend des voix est, selon la science moderne, une hystérique ou tout au moins, dans une langue plus mondaine : une illuminée. Comment Maurice Barrès s'arrangera-t-il pour garer son fils de la science toujours hurlante, quoiqu'enchaînée, aux portes du rêve?

La Carrière de Lucette, par Jules Hoche. Une *Claudine à l'école* avec un peu plus de maintien, mais aussi beaucoup moins de drôlerie. En tous les cas voici, copiée sur le vif, l'une des déclarations de Mlle Lucette : « Moi aussi, à leur âge, j'étais la proie du même frisson, mais *je savais* (!), j'avais le droit de parler de tout librement soit avec Maxime, soit avec papa, et plus tard quand ma curiosité crut pouvoir tenter ses premières expériences du moins eurent-elles lieu dans des limites tracées d'avance d'où mon absolu self-contrôle, comme disent les Américains, écartait tout danger, toute flétrissure irréparable. Et la preuve c'est que je suis sortie vierge de toutes ces aventures et *digne encore de l'homme que j'aime.* » Après cette petite profession de foi on peut tirer l'échelle, n'est-ce pas ?... Et encore si cette inénarrable saloperie ne se doublait pas de plagiat... moi... ça me serait bien égal. Mais la vraie Claudine, la première Claudine ne s'analysait pas comme un diplomate, elle était, elle, simplement sans se garer de l'impossible par le possible. Et dans ce délicieux roman, il y a un chien qui remplace le chat, un Monsieur qui a une fille mauvais sujet, laquelle remplace le fils un peu... smart de Renaud... tout y est... sauf le génie de...Lucette...

Eva Tumarche et ses amis, par Charles-Henry Hirsch. Mœurs de grue et mœurs contemporaines... enfin, toutes les mœurs, y compris celles de lettres qui touchent de près la gruerie. Remarques fines et neuves sur les jeunes femmes forcées de se vendre et d'en faire profiter ou leurs parents ou un gentil baron d'Auge. Toute cette boue est remuée, vaporisée en parfums, avec une ironie amusante de la meilleure teinte. Je suis persuadée que si l'auteur connaît vraiment Eva Tumarche qu'il a créée si vivante elle doit lui pardonner ses railleries... ou ne pas les comprendre... mais les grues du jour sont tellement intelligentes.

Laquelle, par J. d'Anin. Deux jeunes filles également jolies, dont l'une est pauvre, l'autre riche, se font passer l'une

pour l'autre... et celle qui est aimée pour elle-même se marie pendant que la seconde se console avec un collier de trois cent mille francs au cou donné par sa généreuse amie.

Sphinx blanc, par Guy de Chantepleure. Un tuteur jeune encore qui a l'adresse et la patience de se faire choisir par une jeune fille qui l'aime comme presque toutes les jeunes filles aiment d'instinct les barbons encore aimables, ce qui est une preuve de leur honnêteté virginale.

De Carthage à Montmartre, par John Croisier. L'ombre légère d'une jeune beauté facile de l'antiquité qui vient se promener au Moulin Rouge... Hélas ! ce n'est qu'un rêve.

Le forçat secret, par Paul Ballaguy. Une histoire de Jésuite. L'un de leurs élèves tue une pauvre fille pour lui voler ses bijoux et les gens de l'illustre compagnie l'hébergent après son forfait, lui en demandent naturellement d'autres pour payer leur silence. Chose vraiment curieuse, cela finit par un bon mariage et une honorable rédemption.

Le Secret du lendemain, par Julien Lefèvre. Grandeur et décadence du socialisme. Une jeune fille traverse ces temps difficiles en gardant son amour pour un beau capitaine, seule chose éternelle qui demeure d'actualité à toutes les époques.

La Vierge de Nuremberg, par A. de Saint-Aulaire. Roman historique où l'on voit le héros sympathique : Manfred, mourir sous les baisers trop vifs de la dame de fer.

L'Intaille, par Pierre Huguenin. Jolie petite anecdote de la vie d'un savant peu folâtre de sa nature et qui s'éprend cependant d'une modiste parce qu'il a regardé de trop près une chalcédoine où la beauté a posé le bout de son ongle rose.

Poupée mondaine, par Pierre de Lano. Un Monsieur après sa mort s'amuse à regarder sa femme agir et penser. Il est puni de sa curiosité en apprenant, très tard du reste, le long d'un voyage dans l'inconnu, que cette femme à qui l'on donnerait le bon Dieu sans confession le trompe effroyablement selon l'usage. Mais comment ce mari n'a-t-il pas l'idée de suivre sa femme dès qu'il peut le faire impunément ? Ce corps céleste me semble vraiment aussi naïf qu'à l'état humain et le petit vieux qui se fiche de lui a bien raison.

Les Épées de fer, par Maurice Montégut. Histoires de chouaneries. On est si loin de ces temps extraordinaires... que cela fait plaisir de les retraverser.

Guilleri Guilloré, par Charles Foley. Encore les guerres vendéennes, le dernier épisode des luttes pour la monarchie où l'on rencontre cette jolie et si malheureuse princesse Marie-

Caroline, duchesse de Berry, deux fois trahie et par l'amour et par les armes en laquelle semble mourir une monarchie que le ciel désire abandonner à ses pires ennemis pour toutes les fautes de ses plus anciens chefs.

La France nouvelle, par Ferdinand Duchêne. La *rekba* tellement invétérée chez les Kabyles qu'elle détruit le meilleur de leur sang. La *Nouvelle France* est une poignée de braves gens s'exilant de la mère patrie pour essayer de fonder là-bas une patrie moins ingrate que l'autre.

Sur les hauts plateaux, par R.-H. de Vendelbourg. Mœurs algériennes et mœurs françaises, mais l'amour est un peu partout la même histoire. L'auteur a délaissé tout le clinquant de l'Algérie convenu des peintres et des amateurs de couleur locale. En effet, il pleut là dedans absolument comme à Paris... de l'ennui encore plus que des averses. On y rencontre la même mauvaise foi de la part de tous les juges de paix et les mêmes juifs accapareurs. Ou se sont les romanciers qui nous font voir l'Algérie en noir ou... l'Algérie éteint les meilleurs romanciers quand ils y vont prendre des notes... Je préfère l'Algérie du convenu, décidément.

Histoires galantes et mélancoliques, par André Theuriet. La douceur de ces contes nous étonne. C'est si peu dans les goûts du jour le ton de la bonne compagnie.

L'Eau profonde, par Paul Bourget. Un petit drame bien parisien, la baronne de Node contre la marquise de Chaligny. « Les eaux tranquilles coulent profondes », dit un proverbe anglais qui a fourni le titre de cette tragédie de salon... Si les Anglais ne fournissaient plus rien à Paul Bourget, il cesserait brusquement, je pense, d'être ou de rester le plus parisien des tragédiens de salon !

Les Vaines promesses, par Madame Lescot. Là aussi des tas de baronnes, des tas de marquises, tout cela extraordinairement dessus de piano... mais moral.

Scènes de la vie polynésienne, par Louis Beke traduit de l'anglais par Henri Chateau. Des histoires parfaitement romanesques racontées par quelqu'un qui a vécu cependant d'une vie presque sauvage aux îles océaniques... Plus ça change et plus c'est la même chose, à moins que le tempérament romancier soit partout le même.

Autour du mystère, par Gaston Dujarric. Des contes à dormir debout, mais rien de meilleur quelquefois pour nous tenir bien éveillé.

En réédition **l'Ecornifleur**, le chef-d'œuvre de Jules Re-

nard,et **Guerre et Paix,** en deux tomes, de Tolstoï, traduit par Bienstock.

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

La philosophie d'Ernest Renan, par Raoul Allier, 2e éd., revue et augmentée, in-18, 192 p. Alcan. — *La Substance universelle,* par Albert Bloch et Paraf-Javal ; in-12, 115 p. Imprimerie communiste l'Emancipatrice. — *Bibliothèque du Congrès international de philosophie : Morale générale, la philosophie de la paix, les sociétés d'enseignement populaire ;* in-8, 428 p. Armand Colin. — *Vers le positivisme absolu par l'idéalisme,* par Louis Weber ; in-8, 396 p. Alcan.

Dans un travail solidement documenté, auquel les fêtes de Tréguier ont redonné un intérêt d'actualité, M. Raoul Allier expose et critique la **Philosophie de Renan.** Quelle est cette philosophie, comment la résumer d'un mot? On peut dire que c'est un intellectualisme de tempérament, d'instinct, plutôt que de raisonnement et de réflexion. On a appelé Renan le père de la philosophie critique en France. Bien à tort, nous dit M. Allier : Renan est un philosophe du passé, « si sous ce nom on entend ceux qui sont antérieurs à la *Critique de la raison pure* ou qui se comportent comme si elle n'avait pas été écrite ». Cependant, on a prétendu que Renan avait profondément ressenti l'influence de l'école allemande, que sa philosophie de l'histoire découle directement de l'hégélianisme. Il faut admettre plutôt qu'ayant jugé le monde en historien et ayant voulu être vraiment historien, « c'est-à-dire voir dans l'histoire comment tout se touche, s'enchaîne, se limite et se prolonge », il a dû naturellement emprunter à Hégel ce qui cadrait avec sa propre pensée. Mais, en réalité, ce n'est ni par Kant, ni par Hégel, ni par Comte, qu'il a été conduit à ses idées personnelles. D'autre part, l'esprit de Saint-Sulpice est resté, il l'avoue lui-même, « la loi la plus profonde de son développement intellectuel et moral ». De là peut-être son impuissance à librement fonder la morale. D'abord il n'hésite pas, dès le début de son œuvre, à mettre la moralité au second rang. « Savoir est de tous les actes de la vie le moins profane, car c'est le plus désintéressé, le plus indépendant de la jouissance. » C'est là chez lui l'idée maîtresse. Plus tard, la moralité ne sera à ses yeux qu'un moyen pour atteindre une fin supérieure, la science. En même temps, elle acquerra un caractère esthétique, et, finalement, c'est par la catégorie du beau que Renan

essaiera de déterminer la catégorie du bien. Notions flottantes, dans lesquelles l'idée du devoir ne saurait prendre racine. La morale renanienne, « qui ne repose pas sur une critique de l'impératif, est digne, conclut M. Allier, d'une philosophie qui ne repose pas sur une critique de la connaissance ». A telle morale, telle politique. Celle-ci est essentiellement aristocratique, anti-démocratique. Bien avant Nietzsche, Renan rêve la reconstitution d'une noblesse. « La fin de l'humanité, c'est de produire les grands hommes... L'essentiel est moins de produire des masses éclairées que de produire de grands génies et un public capable de les comprendre. » La nature est aristocratique ; la philosophie doit l'être comme elle. La démocratie est l'antipode des voies de Dieu, puisque le but poursuivi par le monde, loin d'être l'aplanissement des sommets, doit être au contraire de créer des dieux, des êtres supérieurs, que le reste des êtres conscients adorera et servira, heureux de les servir. Renan juge donc la proclamation des droits contraire aux intérêts sacrés de l'esprit Il trouve funestes les immortels principes. Il est hostile d'instinct à la politique juridique qui en émane. Il ne comprend rien à la notion moderne de la société civile. Interprétant les principes de 89, il les caricature involontairement, et au fond sa théologie esthétique de l'inégalité n'est « qu'une transposition en langage enjoué de l'optimisme de saint Thomas ».

Telle est la philosophie politique de Renan. Elle est du passé, comme sa métaphysique, comme son éducation première, et rien n'y manque, si ce n'est les souffles nouveaux. Aussi n'est-ce pas sans justesse que des adversaires informés ont souligné le contre-sens de sa récente glorification par ceux qui à tort ou à raison se disent représentants de l'esprit nouveau.

§

MM. Albert Bloch et Paraf-Javal ont résumé en un petit livre méthodique et sobre une philosophie cosmologique reposant sur une généralisation de l'énergétique physico-chimique. La **Substance universelle**, ce n'est pas la Matière, selon l'ancien matérialisme, ni l'Esprit, anthropomorphiquement conçu par un spiritualisme également démodé, c'est la Matière-Energie, c'est-à-dire l'ensemble de ce qui est dans l'espace, agit et se transforme en obéissant aux lois fondamentales de la conservation et de la réversibilité. D'après la définition qu'en donnent les auteurs, les diverses formes de l'énergie

sont « les propriétés ou qualités des corps grâce auxquelles nos sens nous permettent de percevoir les objets extérieurs ». Il convient ainsi de distinguer l'énergie de forme et l'énergie de situation, à côté des énergies thermique, lumineuse, électrique, magnétique, chimique et interne.

Dans toutes les transformations, « les quantités d'énergie en présence se conservent à travers le cycle des modifications produites ». D'autre part, « toute manifestation de l'énergie est réversible ». L'énoncé de ces définitions et de ces axiomes exigerait des éclaircissements que le cadre étroit de l'ouvrage et son caractère de vulgarisation n'ont sans doute pas permis aux auteurs de donner. Cela est regrettable, car le lecteur risquera de se faire une idée erronée de ce que la science entend aujourd'hui par énergie, et qui est un concept plus précis et moins étendu. La conservation de l'énergie a aussi, en physique, un sens plus restreint. C'est un principe qui ne dépasse pas le domaine de l'expérience qui en a inspiré l'induction. Il n'y a possibilité de vérifier l'équivalence entre les diverses formes de l'énergie qu'autant qu'il y a possibilité de les mesurer ou, plus exactement, d'en mesurer les variations. Or, comment mesurer « l'énergie de forme », par exemple? De plus, le principe de la conservation ne s'applique strictement, mathématiquement parlant, qu'à certains systèmes définis. Quand on l'applique à l'Univers, il perd sa signification, et n'est plus qu'une analogie ingénieuse, mais beaucoup plus métaphysique que scientifique. Quant à la réversibilité, il me paraît inexact de dire que toute manifestation de l'énergie est réversible. Les transformations physiques sont, au contraire, des phénomènes irréversibles, en ce sens que l'énergie utilisable tend partout à se transformer en énergie inutilisable. En tout cas, il y avait lieu de faire une réserve importante sur la généralité de la loi, car rien n'est plus dangereux pour la vraie science que la déformation de notions, en apparence simples, mais en réalité complexes, qui semblent dispenser d'aller plus au fond des choses.

C'est enfin une analogie trop facile que de parler d'énergie intellectuelle et d'énergie sociale. Assimilation qu'on a souvent faite, mais quelle est son utilité? Comment, sans sophisme évident, comparer la quantité abstraite qu'est l'énergie mécanique à ce qui, par excellence, est qualificatif et concret, et surtout aller jusqu'à dire que « l'énergie intellectuelle ne diffère que par ses manifestations spéciales des autres formes d'énergie dont elle possède tous les caractères généraux : elle

résulte de transformations d'énergie, elle se conserve, elle se transmet, et se transforme elle-même en d'autres énergies ». Et ceci, à seule fin d'affirmer « qu'il n'est pas besoin, pour expliquer les phénomènes intellectuels, de recourir à l'hypothèse de quoi que ce soit de surnaturel ». La preuve de cette affirmation n'est pas dans la généralisation hâtive qu'ont cru pouvoir faire, après bien d'autres, MM. Bloch et Paraf-Javal; elle est dans des considérations où l'énergétique n'a rien à voir et avec lesquelles commence seulement la philosophie.

§

Le dernier volume des mémoires présentés au Congrès de philosophie de 1900 vient de paraître. Les matières qu'il contient ont trait à la morale générale, à la philosophie de la paix, aux sociétés pour le développement de la culture morale et aux universités populaires. Parmi les études de morale générale, je citerai: de M. Maurice Blondel, une esquisse sur « le principe élémentaire d'une logique de la vie morale »; de M. G. Belot, des remarques sur « la véracité », de M. Carus, directeur du *Monist*, une prédication sur « la religion de la science »; de M. F. Rauh, une note sur « l'idée de justice »; de M. G. Remacle, un exposé critique de « la morale chrétienne dans ses rapports avec la conscience contemporaine »; de M. D. Parodi, des considérations sur « l'idée du progrès universel ».

M. Blondel a pris pour épigraphe de son mémoire le passage suivant de Leibnitz, qui en indique suffisamment l'esprit et le but : « La morale pourrait être établie d'une manière solide et incontestable ; mais, pour l'appliquer à l'usage, il faudrait une nouvelle espèce de logique toute différente de celle qu'on a jusqu'ici. » (Lettre à Th. Burnett du 17 juillet 1696.)

Le travail de M. G. Remacle est considérable, impartial, d'une philosophie élevée, appuyé sur de nombreuses citations des Synoptiques et de l'Évangile de Jean. « La circonstance, écrit-il, que cette morale est censée avoir été enseignée (et avoir régné de fait) depuis plus de 18 siècles a donné naissance à ce préjugé qu'elle ne réclame plus une étude poursuivie méthodiquement ; mais le philosophe ne devrait pas partager ce préjugé. Il admet sans hésitation que la connaissance de la morale de Socrate, de celle d'Aristote, de celle d'Epictète et de Marc-Aurèle exige de nous étude et méthode, et il sait combien elles sont, malgré l'apparence, difficiles à con-

naître et à comprendre vraiment. Pourquoi la morale de Jésus — puisque l'on s'accorde unanimement à l'appeler une morale — serait-elle plus immédiatement connaissable et intelligible que tout autre morale? »

§

Qu'il me soit permis de dire quelques mots d'un travail personnel, « **Vers le positivisme absolu par l'idéalisme** », et d'en expliquer simplement le titre. Le positivisme, comme on le définit ordinairement, est la philosophie de la science, c'est-à-dire la métaphysique qui, en se niant dans la science, se fonde néanmoins sur elle, la systématise et finalement se justifie par les faits immédiats auxquels la science s'applique. Or il y a là un sophisme fondamental et une pétition de principe qui vicient toute philosophie dite positive, et qu'on n'a cessé de dénoncer. Celle de Comte en est l'exemple le plus topique. Et, d'autre part, si les sciences expérimentales se sont prodigieusement développées, de son côté, la réflexion philosophique, sous la forme à laquelle les modernes ont donné le nom générique d'idéalisme, a fait preuve d'une persistante vitalité et d'une étonnante fécondité depuis Descartes. L'idéalisme est une orientation visible de la spéculation, et, comme tel, un fait, au même titre que les sciences réputées positives par Comte. Y a-t-il conciliation possible entre les deux conceptions contradictoires auxquelles ces deux faits ont donné lieu? Y a-t-il une synthèse à entrevoir au delà de cette antithèse à laquelle se heurte perpétuellement la pensée contemporaine? C'est ce que j'ai essayé de montrer par une analyse détaillée de l'idéalisme moderne. Le positivisme cohérent et durable ne s'édifiera pas sur une négation simpliste de la réflexion philosophique, mais sur une compréhension plus complète de la science à la lumière même de la réflexion.

LOUIS WEBER.

SCIENCES

Essai sur la psycho-physiologie des monstres humains par MM Vaschide et Vurpas (de Rudeval). — *Etudes de psychologie physiologique et pathologique*, par M. E. Gley (Alcan).

Il y a deux façons de connaître les fonctions d'un organe. La première consiste à remarquer les phénomènes qui se produisent aux différents moments et dans les différentes circonstances d'activité normale de cet organe; la seconde consiste à

remarquer les phénomènes qui se produisent quand le dit organe ou est en repos, ou est lésé, ou n'existe pas. Ces deux séries d'observations sont indispensables à l'exactitude du résultat : elles se complètent et se vérifient l'une et l'autre. Elles sont d'ailleurs la clef de la physiologie et de l'anatomie-pathologique contemporaines. Car en même temps qu'elles sont la raison d'être de l'expérimentation, elles sont pour ainsi dire la moralité de la maladie.

En effet, si, après avoir observé que chaque fois qu'une action est produite elle est suivie de la même réaction, on soupçonne tel organe d'être le mécanisme indispensable à cette relation, — et si, cet organe étant supprimé (matériellement ou fonctionnellement), on constate que la réaction observée n'apparaît plus après l'action produite, le soupçon de tout à l'heure se change en certitude. Cette double méthode expérimentale, fort commode quand elle est applicable, est presque toujours impraticable chez l'homme, qui est un terrain où toutes sortes de raisons restreignent le champ de l'expérience, mais elle est souvent réalisée par la maladie. En effet, si, après avoir constaté telle réaction anormale succédant à une action donnée, on soupçonne comme cause de cette anomalie une lésion d'un organe indispensable au mécanisme de cette relation, — et si, après ablation de l'organe (*ante* ou *post mortem*), on constate la lésion, là encore le soupçon se change en certitude, certitude d'autant plus grande que sera constante la même observation dans les mêmes conditions.

Ces notions semblent toutes naturelles et d'une évidente simplicité, et pourtant elles n'ont cours général que depuis un petit nombre d'années. Il serait trop long d'en expliquer le pourquoi.

Chez l'homme, disais-je tout à l'heure, le champ de l'expérience est restreint, et souvent, pour compléter ce qu'enseigne la maladie, on est obligé de conclure de l'animal à lui. Remarquez d'ailleurs que, pour la physiologie en général, le dommage n'est pas très grave, car, sur ce terrain, il est très raisonnable de conclure de l'animal à l'homme en se gardant souvent, bien entendu, de transformer en conclusions précises ce qui peut n'être qu'une indication générale. En grimpant le long de l'échelle animale, il suffit, avant d'affirmer, de regarder à quelle hauteur on est.

Pourtant il est certains organes pour lesquels il existe chez l'homme un champ d'activité spécial, pour lesquels il est besoin d'une spéciale observation. Le cerveau, par exemple.

La complexité de ses fonctions et leur délicatesse, le caractère psychologique qui s'attache à chacune d'entre elles, la gravité souvent mortelle du moindre traumatisme et le danger de la moindre exploration font de l'étude *expérimentale* du cerveau humain une tâche peu aisée et reposant presque entièrement, pour beaucoup de ses côtés, sur les anomalies cliniques présentées par la maladie et centralisée soit par la clinique soit par l'anatomie pathologique.

Il est cependant des cas, — véritables miracles par leurs caractères et par leur rareté — où la nature vient, par un coup de caprice, se prêter à une expérimentation ordinairement impossible, quitte à sortir d'elle-même et à s'offrir le luxe d'une véritable monstruosité.

Tel est le cas dont ont profité MM. Vaschide et Vurpas et dont je voudrais dire quelques mots ici.

MM. Vaschide et Vurpas ont consacré leur livre à l'étude psycho-physiologique de différents monstres humains, soit qu'ils aient cueilli et commenté leurs observations dans la littérature spéciale, soit qu'il les aient étudiés eux-mêmes comme pour les deux Chinois unis par le sternum qu'on pouvait voir chez Barnum, pour les sœurs Radica-Doodica dont le cas leur fut communiqué dans tous ses détails par M. Doyen, etc... Je laisse de côté cette partie du sujet déjà traité dans maintes revues et effleuré souvent par la grande presse, pour m'arrêter un instant sur la première partie, de beaucoup la plus importante, et qui concerne un enfant venu au monde sans cerveau et ayant vécu trente-neuf heures.

« L'accouchement eut lieu dix mois après la conception... L'enfant arriva en état asphyxique et de mort apparente. Des bains chauds, ainsi que des frictions énergiques sur le corps, le ranimèrent. Notre sujet est du sexe masculin ; il pèse au moment de la naissance 2 kgr. 620, alors que le poids normal varie entre 3000 et 3500 grammes Ce qui frappa tout d'abord chez lui c'est l'absence de calotte crânienne. A la place on voit une tumeur rouge, bosselée, mollasse, bourgeonnante, recouverte de croûtes, présentant à sa base un sillon profond qui lui forme un vrai pédicule. On remarque que cette tumeur n'est animée d'aucun mouvement d'expansion à la vue, à la main, ou à un instrument enregistreur. Le corps et le visage sont violacés, les mouvements respiratoires sont irréguliers... Les yeux sont particulièrement saillants... Les paupières sont ordinairement closes. »

A l'autopsie, pas de calotte crânienne; la tumeur incisée

laisse écouler un liquide clair citrin renfermé dans des loges ne communiquant pas entre elles. L'atlas est surmonté d'un os ayant à peine un centimètre de haut, qui est un rudiment d'occipital. Pas de frontal, pas de voûte orbitaire. L'œil s'extrait sans grande difficulté par la partie supérieure laissée libre par l'excision de la tumeur. Le système nerveux, extrait complètement, se compose simplement de la moelle, du bulbe, de la protubérance incomplète : le cerveau, absolument absent, est remplacé par une sorte de tissu scléreux adhérent aux méninges.

Je ne suivrai pas ici les auteurs dans les détails de l'observation ; je me bornerai à résumer les quelques faits particuliers sur lesquels ils insistent et qui montrent combien ces trente-neuf heures de vie du monstre anencéphale ont pu révéler, au point de vue psycho-physiologique, des choses dignes d'étonnement.

1° La température ne monte pas au-dessus de 28°. Or on ne croyait pas que la vie, prolongée pendant si longtemps, fût compatible avec une température si basse ;

2° Le pouls battait à 138° : or, un pouls si rapide avec une température si basse est tout à fait inattendu ;

3° La respiration, très lente, était en même temps très irrégulière, et pourtant le bulbe était normal ;

4° Le corps entier avait une coloration violacée que la plus légère pression faisait disparaître, pour revenir immédiatement après la pression cessée. Il semblait y avoir vaso-dilatation excessive par paralysie des vaso-constricteurs périphériques ;

5° Les réflexes existent et sont exagérés : on a même de l'épilepsie jacksonienne ;

6° La sensibilité générale était conservée, ainsi que la sensibilité tactile et thermique, et la sensibilité à la douleur ;

7° Le sujet avait des réflexes associés, ainsi qu'en témoignent les quelques ébauches de réaction de défense, et surtout les mouvements coordonnés qui répondaient à un état moteur suffisamment équilibré. L'enfant avait des mouvements de tête significatifs, des contorsions plus ou moins définies ; quand on lui mettait un biberon à la bouche, il remuait les lèvres.

Tout cela semblerait donc prouver que : 1° « Dans les phénomènes respiratoires, il faut faire intervenir deux actions différentes : l'une bulbaire, l'autre cérébrale. Au bulbe serait dévolu le rôle principal et véritablement fondamental, au cer-

veau celui de coordinateur, capable seul de donner un rythme défini aux excitations saccadées du bulbe, résultat probable de l'action de l'acide carbonique qu'un sang asphyxique met au contact des éléments bulbaires. Le cerveau joue également un rôle de coordinateur dans la régulation des battements cardiaques;

2° « Le cerveau a, sur les parties sous-jacentes médullaires, un rôle inhibiteur et modérateur. Soustraites à son action, ces dernières semblent ne plus pouvoir régulariser leurs réactions. Il en résulte des déclanchements rythmiques, semblant revenir périodiquement, dans lesquels le névraxe semble se décharger, par des explosions motrices, de l'influx accumulé, qui n'est plus dépensé régulièrement ni inhibé au moment propice par l'action du cerveau;

3° « Il semble qu'une catégorie de phénomènes psychiques, que, jusqu'ici, on attribuait exclusivement aux hémisphères cérébraux, comme la sensibilité spéciale du tact, de la douleur, de la sensibilité thermique, de même que certaines réactions assez bien coordonnées à ces diverses impressions existaient chez l'anencéphale indépendamment de l'action du cerveau. Il ressort encore cette notion que l'existence de ces phénomènes est purement physiologique, et primitivement sous la dépendance des fonctions bulbo-protubérantielles et médullaires. »

Et voici la phrase de conclusion de MM. Vaschide et Vurpas : « Le cerveau, envisagé sous cet angle, semble être un organe de perfectionnement extrêmement utile pour le bon fonctionnement de l'organisme et la régularité de ses fonctions, mais non indispensable pour une vie psycho-biologique rudimentaire ».

§

M. Gley vient de publier un volume où sont exposées et mises au point certaines questions de psycho-physiologie normale et pathologique. Il en est une sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir, celle qui concerne *les conditions physiologiques de l'activité intellectuelle;* il en est une autre, sur le *sens musculaire*, un peu trop spéciale pour être abordée ici; il en est enfin une troisième sur laquelle je m'arrêterai un peu.

M. Gley a intitulé ce chapitre : Les aberrations de *l'instinct sexuel*. Cette étude a cela d'intéressant que, commencée en 1884 (une partie en parut à cette époque dans la *Revue de Philosophie*) elle se termine aujourd'hui par le même point d'interrogation.

L'auteur reprend d'abord la question des rapports de l'érotisme avec la folie, ou tout au moins avec la dégénérescence, montre que c'est surtout chez les dégénérés que se manifestent les anomalies ou perversions génitales, et que, le syndrôme génital étant susceptible de se produire dans toutes les formes de psycho-pathologie, il est inutile et même illogique de mettre sous cette étiquette spéciale une forme spéciale de folie. Puis il rappelle qu'il faut distinguer entre: 1° la perversion sexuelle due à des anomalies de l'appareil génital, 2° celle qui est due à des troubles dans le domaine des sens, des sentiments (telle la pédérastie occasionnelle), et enfin 3° celle qui est due à des anomalies congénitales dans la région des centres présidant aux fonctions sexuelles.

Cette dernière catégorie, que M. Gley a été un des premiers à délimiter, est depuis admise par tout le monde et s'impose d'ailleurs avec toute la force et la simplicité de l'évidence. Certains auteurs, Legrain entre autres, sont même arrivés à constater « le peu d'importance des organes génitaux dans la détermination du sexe ». Il écrit, d'autre part, dans la même brochure parue en 1896 : « Que sont les uranistes? Ce sont des êtres *génitalement* construits suivant un sexe déterminé, et *psychiquement* construits suivant un autre sexe. L'homme recherche avidement des rapports avec l'homme, la femme avec la femme; conséquemment si l'homme, dans son contact avec l'homme, éprouve les sensations que l'homme doit éprouver normalement auprès de la femme; si le contact de l'homme provoque chez lui l'orgasme, vénérien, c'est qu'il a dans ses circonvolutions des dépôts féminins prépondérants, c'est qu'il est en réalité une *femme*, dont les organes externes ne se sont pas convenablement différenciés... Il ne faut donc pas se tromper sur le sexe vrai (anthropologiquement et physiologiquement parlant) de cet uraniste que nous envisageons et qui est immatriculé comme mâle : c'est une femme ».

On ne peut s'expliquer plus nettement. Aussi M. Gley ne veut-il pas y revenir sauf pour poser une question qui depuis vingt ans n'a pas fait un pas. « Comment une telle transformation, ou pour mieux dire et plus exactement, un tel renversement des dispositions cérébrales normales en rapport avec le sexualité a-t-il été possible? »

Binet admet que « c'est une circonstance extérieure, un événement fortuit souvent même oublié, qui a poussé le malade vers des personnes de son sexe. » Krafft-Ebing a fait remarquer avec raison que l'événement fortuit peut réveiller

un état pathologique latent, mais non en créer un. Lui-même admet la transmission héréditaire : « L'inverti est le fils ou descendant de l'inverti d'occasion. » Je crois qu'il ne faut guère se faire d'illusion sur cette théorie, qui est loin de s'appliquer à la généralité des cas. Et puis enfin, on a cru expliquer la chose en disant que l'inversion se produit surtout chez les dégénérés : mais pourquoi ce phénomène, si précis en même temps que si paradoxal, plutôt qu'un autre? Evidemment le dégénéré est un terrain où toutes les anomalies peuvent se produire, mais pourquoi celle-là plutôt qu'une autre?

En somme la question est le plus souvent mal posée. Etant donné que l'inversion sexuelle est congénitale, il faut tout ramener à l'embryon. Or, on sait que l'embryon est hermaphrodite dès le début et que la différenciation des sexes ne se fait qu'au bout d'un certain temps : pourquoi, au moment de cette différenciation, s'opère-t-elle de façon inverse dans l'appareil génital et dans les centres qui le gouvernent?

M. Gley consacre aussi quelques lignes au traitement de l'inversion sexuelle et il cite à ce propos le passage si plein de bon sens du livre de M. Raffalowitch (*Uranisme et unisexualité*). Je veux reproduire ici ce passage, car il ne sera jamais trop lu :

« Les médecins qui essayent de guérir les invertis n'ont pas assez remarqué les dangers auxquels ils exposent leurs malades : ils peuvent transformer leur inverti en perverti..... L'unisexuel qui s'essaie à la bisexualité devient aussi corrompu que l'homme sexuel normal qui s'essaie à l'unisexualité ; il a tous les vices, ceux qui lui reviennent et les autres... Au lieu de joindre à ce qu'il a d'anormal les vices de l'homme normal, l'inverti supérieur (c'est le seul qui pourrait désirer vivement changer son état : les invertis inférieurs trouvent trop facilement des satisfactions adéquates) pourrait (bien dirigé) tenter de s'élever au-dessus de lui-même et de son vice..... En présence d'un inverti honnête, au lieu de tâcher d'en faire un coureur de filles, et ensuite le mari malheureux d'une femme peu heureuse, et le père d'enfants qui souffriront plus ou autant que lui, il faudrait essayer de l'occuper, de l'intéresser, de lui montrer des horizons qu'il pourrait atteindre à force d'efforts et de volonté. Si la chasteté était une vertu plus accréditée, je la conseillerais aux médecins comme un remède plus efficace que l'envoi de l'inverti à une puella pour le préparer au mariage et à la paternité. Il vaudrait mieux ne pas augmenter le nombre des maris et des pères invertis perver-

tis. Au lieu de montrer à l'individu l'état normal qui lui est impossible comme le but, il faudrait lui faire espérer d'arriver un jour au-dessus de l'état normal. Mais comment est-ce possible sans honorer un peu plus la chasteté? »

Et dire qu'il y a des gens qui seront assez bêtes pour rire en lisant ces lignes empreintes d'une perspicacité si précise et d'une philosophie si élevée!

Dr ALBERT PRIEUR.

LES REVUES

The Weekly Critical Review : M. Louis Dumur, sur « Remy de Gourmont ». — *L'Humanité nouvelle :* « Crime et criminels », par M. Barrow, avocat. — *La Revue latine :* opinion de M. E. Faguet. — Revues nouvelles.

Rédigée en anglais et en français, **The Weekly critical Review** compte parmi ses collaborateurs réguliers M. Arthur Symons et M. Remy de Gourmont : c'est dire que le style y est en honneur.

Dans le no du 15 octobre, tandis que M. Arthur Symons écrit « sur un Rembrandt à Milan », M. R. de Gourmont donne un nouveau fragment d'une étude : *la Littérature anglaise en France*, — et M. Louis Dumur s'attache à expliquer la personnalité complexe de M. Remy de Gourmont.

« Le territoire occupé par M. Remy de Gourmont dans la carte de la littérature contemporaine ne saurait encore être bien exactement délimité », constate M. Louis Dumur au début de son article. Poète, romancier, essayiste, grammairien, en effet M. de Gourmont est tout cela, et avec une suprême intelligence, avec une originalité si forte qu'il est impossible de négliger aucune de ses manifestations, à qui prétendrait écrire une histoire de la poésie, du roman, de la philosophie contemporaine, ou la critique raisonnée des derniers travaux de nos philologues. On imagine que M. de Gourmont préférerait la compagnie de ceux-ci au voisinage des poètes, mais nul que lui-même n'est qualifié pour se permettre ce choix exclusif.

« Si l'on voulait dresser l'arbre généalogique de M. de Gourmont, ce ne serait pas un jeu absolument vain, écrit M. Louis Dumur. Il me semble qu'on y verrait figurer, à leur rang d'ascendance légitime, Renan, Balzac, Stendhal, Chateaubriand, Voltaire, Fénelon, Montaigne : on y inscrirait, malgré ses protestations probables, Boileau et Vaugelas. Cet

arbre plongerait ses racines de tous côtés dans le Moyen-Age, le pivot restant acquis à la scolastique et à la théologie ; le sol profond de l'antiquité latine le porterait ; on n'aurait garde d'oublier la souche du folklore et de la littérature populaire ; le léger afflux étranger serait représenté par l'Italie d'abord, par l'Allemagne de Nietzsche ensuite ; aux marges, enfin, on pourrait ajouter, à titre de quartiers contestables, Villiers de l'Isle-Adam, Gérard de Nerval, Chamfort..., et peut-être, le marquis de Sade. »

M. Louis Dumur a tout à fait raison, — sauf pour Boileau.

L'Université aime Boileau, elle le couve, elle le couvera dans les siècles à venir, et à la chaleur de l'*Alma Mater* éclosent tous les ans quantité de cuistres confectionnés à l'image du triste auteur du *Lutrin*, dont ils glorifient le « Bon Sens ». Or, M. de Gourmont possède, lui, le « bon sens esthétique » et cette épithète corrective est essentielle.

De même, on pourrait insister plus que ne le fait M. Louis, Dumur sur la parenté — « contestable », dit-il, évidente, au contraire, — de M. de Gourmont avec Gérard de Nerval et Villiers de l'Isle-Adam. Il tient à eux par son goût du romanesque et du merveilleux moderne, comme il a la souplesse délicieuse d'un Fénelon, son amour des nuances qui différencient les idées parallèles et comme il ressemble à Stendhal par son habitude de la logique.

« C'est un magicien, » dit M. Louis Dumur, et le mot est juste, qu'il s'agisse du romancier de *Sixtine*, du philosophe de *la Culture des Idées* ou du *Chemin de Velours*, — mais surtout, peut-être, si l'on entend apprécier l'auteur des *Epilogues* qui paraissent chaque mois ici.

« Rappelons les étincelantes chroniques où — continue M. Dumur, — il « épilogue » avec une railleuse philosophie sur les événements, les choses et les hommes qui passent. Il y a dans son attitude cette élégance si française qui consiste à ne rien prendre au tragique, à considérer d'un œil ironique et souriant la contingence de la vie. Celui qui sait a le sourire facile ; il n'est ni indulgent, ni accessible à la mauvaise pitié ; il juge, il ne consent pas un instant à être dupe, mais il sourit. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : ce qu'on pourrait prendre pour une aimable tolérance n'est autre chose qu'une grâce d'attitude. A être un juge qui s'amuse, M. de Gourmont n'en est pas moins un juge sévère.

« La tour donc est devenue un observatoire ; mais déjà des

lumières s'allument, de jolies lumières irisées, changeantes, qui papillotent au fanal et viennent danser sur la mer. Leur giration, un peu déconcertante, commence à capter les regards. L'observatoire est observé. La tour va se changer en phare. Parfois, un brusque éclat troublant vient déchirer la vague et jeter une indication... Je ne crois pas qu'on doive jamais y chercher des vérités — en est-il ? — encore moins des illusions ! Mais peut-être un peu plus de raison, un peu moins d'égarement dans la conduite de la barque humaine. »

Sans doute, il ne convient pas de chercher la Vérité ou des vérités dans ces courtes chroniques. Elle y est ou il y en a, ainsi que partout, car tout le monde n'est pas du même côté des Pyrénées. M. de Gourmont voit les événements et les petits agissements contemporains, du niveau très supérieur de son intelligence. Il fournirait des arguments aux champions du nationalisme s'ils savaient lire le bon français ; il explique un assassinat, un accident, l'influence d'un pape ou de l'alcool... Et ainsi, pour se délasser des travaux d'érudition ou des compositions littéraires qui l'ont mis au premier rang des lettrés de cette époque, il édifie, au gré de l'actualité, un monument qui ne sera pas le moins durable de son œuvre, et où tout historien consciencieux de la mentalité française devra, plus tard, rechercher le témoignage d'une aristocratie spirituelle au début du XX^e^ siècle.

§

L'Humanité nouvelle (novembre) publie — sous le titre : *Crimes et criminels*, — une conférence faite par M. Clarence-S. Darrow devant les prisonniers de la prison de Chicago. Cette conférence honore autant celui qui l'a faite que le directeur de la prison qui l'a autorisée.

M. Darrow est avocat. Sa parole est artificieuse et humoristique. Elle a dû fausser les idées de son auditoire, à moins que les prisonniers n'aient songé à leurs petites affaires personnelles (ce qui est probable) au bruit de cet excellent discours dont voici l'exorde :

« Si je considérais les prisons, les crimes et les prisonniers comme tout le monde, je ne vous entretiendrais pas de ce sujet. La raison pour laquelle je vous parle de la question du crime, de ses causes et de son remède, est qu'à vrai dire je ne crois nullement au crime. Le crime, tel qu'on le comprend généralement, n'existe pas. Je ne crois pas qu'il y ait aucune espèce de distinction entre la vraie condition morale des gens

qui sont dans la prison et ceux qui sont en dehors. Les uns sont tout aussi bons que les autres. Les gens d'ici ne peuvent éviter d'être là où ils sont. Je ne crois pas que les gens soient en prison parce qu'ils méritent d'y être. Ils sont en prison pour la seule raison qu'ils ne peuvent l'empêcher, étant données des circonstances qui sont entièrement indépendantes de leur volonté et vis-à-vis desquelles ils ne sont nullement responsables...

« Il y a des gens qui s'imaginent que tout en ce monde est accidentel. Mais il n'y a, à vrai dire, jamais de hasard. Beaucoup de personnes admettent qu'un grand nombre d'individus qui sont en prison ne devraient pas y être. Mon avis est qu'aucun ne devrait y être. Il ne devrait pas exister de prison. Si ce n'était que les gens du dehors sont si cupides et si lâches dans leurs rapports avec les gens du dedans (prisonniers), il n'existerait point d'institutions telles que les prisons. »

M. Darrow dit incidemment à ses auditeurs : « Je ne désire point vous faire accroire que vous tous ici présents êtes des anges. » Cette réserve faite, assurant qu'il les tient pour les égaux des autres citoyens de l'Illinois, équidistants du bien et du mal théoriques, M. Darrow ne doute pas que certains d'entre eux, sans vouloir lui être particulièrement désagréables, lui voleraient sa bourse, par métier, s'ils étaient en état de l'exercer. Et il complète ses constatations en ces termes :

« De même je sais que lorsque je suis hors d'ici, je suis volé par presque tout le monde. Il peut y en avoir parmi vous qui voleraient un homme dans la rue s'ils n'avaient par hasard rien d'autre à faire et s'ils avaient besoin d'argent. Mais quand je veux éclairer ma maison ou mon étude, c'est la compagnie du gaz qui me vole. On me fait payer un dollar une chose qui vaut 25 cents, et pourtant tous ces gens sont de bonnes gens ; ce sont les piliers de la société et les soutiens de l'Eglise, et ils sont respectables...

« Si je ne veux pas tomber dans les griffes du trust du gaz et que je décide de brûler de l'huile au lieu de gaz, alors le bon M. Rockfeller me vole. Et il emploie une certaine partie de son argent à bâtir des universités et à soutenir des églises dont la fonction est de nous dire comment devenir bon... »

Ceci posé, développé, illustré d'exemples savoureux pour la plupart, M. Darrow établit le rapport entre « les crimes des classes respectables » et la présence de prisonniers dans les prisons ; — et il poursuit :

« Les réformateurs qui vous disent d'être bons pour être

heureux, et les gens du dehors qui ont des propriétés à protéger pensent que le seul moyen de le faire est de bâtir des prisons pour vous enfermer dans des cellules pendant la semaine et de prier pour vous le dimanche.

« Je suis d'avis que tout ceci n'a rien à faire avec la bonne conduite. Je crois qu'il est très aisé de voir ce qui a affaire avec la bonne conduite. Certains soi-disant criminels — j'emploie ce terme parce qu'il est commode, mais, pour moi, il ne signifie rien — je parle des criminels qui se font prendre pour les distinguer des criminels qui les prennent — certains de ces soi-disant criminels sont en prison pour ces premiers délits, mais les neuf dixièmes de vous êtes en prison parce que vous n'avez pas eu un bon avocat, et vous n'avez pas eu un bon avocat parce que vous n'aviez naturellement pas assez d'argent pour payer un bon avocat. Il n'y a pas grand risque pour un homme riche d'aller en prison.

« Quelques-uns, parmi vous, êtes peut-être ici pour la première fois. Si nous ouvrions les portes pour vous laisser sortir, et que nous maintenions les lois telles qu'elles sont, certains d'entre vous seraient de nouveau en cette prison demain. Ceci est à peu près le meilleur endroit où vous puissiez être. Il y a ici tant de gens qui ont tellement l'habitude d'y venir qu'ils ne sauraient où aller ailleurs. Il y a des gens nés avec une tendance à entrer en prison chaque fois qu'ils en ont l'occasion, et ils ne peuvent s'en empêcher...

« ... Il y a beaucoup plus de gens nés avec une tendance à entrer en prison en hiver qu'en été. Pourquoi cela ? Est-ce parce que les gens sont plus mauvais en hiver qu'en été ? Non, c'est parce qu'en plein hiver le trust du charbon commence à faire sentir son étreinte...

« Il y a longtemps M. Buckle, qui fut un grand philosophe et un grand historien, étudia cette question et démontra que le nombre des gens arrêtés augmentait exactement en proportion de l'augmentation du prix de la viande. Lorsque l'on élève le prix du gaz de 10 cents pour mille, je ne sais pas qui va en prison, mais je sais qu'un grand nombre de personnes sont forcées d'y aller. Quand la Standard Oil Company élève le prix de l'huile, je sais qu'un certain nombre de jeunes filles qui sont couturières et qui travaillent de longues heures la nuit pour les autres seront obligées de s'en aller dans les rues exercer un autre métier, et je sais que M. Rockefeller et ses associés en sont responsables et non les pauvres filles qu'on conduit en prison. »

Ici, M. Darrow résume sa thèse, et il faut en convenir, il fournit un bel exemple d'éloquence familière :

« En un mot, les gens sont envoyés en prison parce qu'ils sont pauvres. Parfois, comme je le dis, vous pouvez ne pas avoir besoin d'argent à ce moment particulier, mais vous désirez avoir des économies d'avance, et vous n'attendez pas toujours jusqu'à ce que vous soyez dans un complet dénûment. Certains d'entre vous exercent peut-être le métier, la profession, appelée vol de nuit avec effraction. Nul homme de bon sens ne pénétrera dans une maison étrangère, au milieu de la nuit, rôdant çà et là avec une lanterne sourde à travers des chambres inconnues, risquant sa vie, s'il a abondance des bonnes choses de ce monde dans sa propre maison. Vous ne vous hasarderiez pas de la sorte. Si un homme avait des vêtements, dans sa garde-robe, des beefsteaks dans son garde-manger, et de l'argent dans une banque, il ne naviguerait pas la nuit dans des maisons où il ne connaît absolument rien des lieux. Cette profession nécessite de l'expérience et une éducation spéciale, et les gens qui s'y sont adaptés ne sont pas plus à blâmer que moi d'être avocat. Un homme n'en tuerait point un autre dans la rue, s'il avait sa poche pleine d'argent. Il pourrait le faire s'il avait autant d'argent qu'en a M. Rockefeller. M. Rockefeller chasse un gibier infiniment supérieur à celui-là.

« Plus le pauvre est volé par le riche qui en a l'occasion, plus augmente le nombre de pauvres, qui est obligé de recourir à ces moyens pour vivre. Le pauvre peut ne pas comprendre cela, il ne peut pas le penser tout d'abord, mais après tout, il est fatalement poussé vers ce genre d'occupation. »

La lecture intégrale de cette conférence offre un passe-temps très divertissant. Le dommage est que M. Darrow ait jugé bon de proposer un remède au déplorable état de choses qu'il constate avec tant d'humour :

« Le seul moyen au monde d'abolir le crime et les criminels c'est d'abolir à la fois les grands et les petits criminels. Rendre justes les conditions de la vie. Donner aux hommes la possibilité de vivre. Abolir le droit de la propriété privée de la terre, abolir le monopole, faire le monde associé pour la production, associé pour les bonnes choses de la vie. Personne ne volerait s'il pouvait se procurer personnellement quelque chose d'une manière plus aisée. Personne ne commettrait de vol de nuit avec effraction, si sa maison était pleine. Nulle jeune fille ne s'en irait dans les rues si elle avait

un intérieur confortable chez ses parents. L'homme qui possède une *sweat-shop* (magasin à suer), ou un magasin, peut n'être pas personnellement à blâmer pour la condition de ses jeunes filles, mais lorsqu'il les paie cinq dollars, trois dollars et deux dollars par semaine, je me demande où il s'imagine qu'elles se procurent le reste de l'argent qu'il leur faut pour vivre. Le seul moyen de rendre bonnes ces conditions est par l'égalité. Il ne devrait pas y avoir de prisons. Elles n'accomplissent pas ce qu'elles prétendent accomplir. Si vous les supprimiez il n'y aurait pas plus de criminels que maintenant. Elles ne terrorisent personne. Elles sont une tache sur toute civilisation. Une prison étale avec évidence le manque de charité des gens du dehors, ceux qui font les prisons et les remplissent des victimes de leur cupidité. »

Qu'ont bien pu penser les pensionnaires de la prison de Chicago, en écoutant M. Darrow ; sinon qu'il leur serait infiniment agréable d'aller en liberté constituer un trust professionnel pour voler avec le maximum de sécurité, comme un Rockefeller... A moins que, dans un esprit plus pratique, ils aient noté le nom du brillant avocat venu les haranguer, — afin de lui confier la défense de leurs futures affaires.

§

La Roulotte littéraire et artistique de Soignies (Belgique) a publié, le 1er novembre, un « numéro femina ». Notre collaborateur Rachilde, sollicitée d'y collaborer, a écrit ces lignes spirituelles pour être imprimées sous son portrait :

« Les gens de lettres ont la manie du portrait : les beaux pour se faire voir, les vilains pour s'embellir, et tous perdent, à se montrer, le charme précieux du mystère.

« Un jour de grande gloire, comme je m'arrêtais devant la vitrine d'un marchand de nouvelles illustrations, j'entendis quelqu'un dire confidentiellement à un amateur : « Voilà le portrait de l'assassin et celui de sa victme ! » Il s'agissait de ma propre tête et de celle d'un pianiste, absolument inconnu de moi, placées au hasard l'une à côté de l'autre. J'avais en ce temps-là les cheveux coupés courts, ce qui me donnait l'air féroce, et le pianiste portait les siens très longs, ce qui lui donnait un aspect lamentable. Quant au passant, il était de la meilleure foi du monde...

« Il ne faut jamais se montrer aux foules, si on tient à ce qu'elles rêvent de vous. Etre invisible, c'est toujours être dieu. »

§

La Revue latine (25 octobre). M. Emile Faguet entretient ses lecteurs de quelques poètes, dont MM. Henri de Régnier et Charles Guérin, qu'il associe à M. Haraucourt dans une éloge « récapitulatif ».

Dans *la Cité des Eaux*, M. Faguet constate un chef-d'œuvre : *l'Oubli suprême*.

Ensuite,... mieux vaut citer :

« Je veux signaler aussi un très beau fragment épique intitulé *le Sang de Marsyas*. Ce poème est écrit mi-partie en alexandrins, mi-partie en vers libres ou plutôt en prose cadencée, car M. de Régnier a la coquetterie de montrer aux survivants de l'Ecole du vers libre qu'il manie la prose cadencée aussi bien que le plus habile d'entre eux. Pour que la *chose* tienne moins de place en cette revue, je transcrirai les « vers libres » en les typographiant comme de la prose et je n'alignerai que les alexandrins groupés :

« Ce fut alors qu'Apollon, traversant le pays d'Arcadie, s'arrêta quelque temps chez les gens de Collène. La moisson faite, la vendange était prochaine; et, comme les grappes étaient lourdes et que les granges étaient pleines, et qu'on était heureux, on accueillit gaîment le Dieu porteur de la lyre.

Il était beau à voir debout dans le soleil,
Touchant sa lyre d'or d'un grand geste vermeil,
Magnifique, hautain, solennel et content,
Auguste, il s'essuyait le front de temps en temps.

« Il ne faudrait pas grand'chose pour que ce poème fût un des plus beaux de la littérature française, — consent M. E. Faguet. Malgré une certaine absence de discernement qui fait qu'il accueille et imprime des choses de lui qui sont indignes de lui, M. de Régnier me paraît le poète sur lequel on peut, actuellement, compter le plus. »

Que M. Emile Faguet a la réticence élégante et l'éloge délicat ! Il n'a pas encore pris le ton académique. C'est à désespérer qu'il parvienne jamais à quelque civilité....

§

Le Festin d'Esope, *revue des belles-lettres*, mensuelle, rédacteur en chef M. Guillaume Apollinaire, a paru pour la 1re fois en novembre.

La Femme contemporaine, *revue internationale des intérêts féminins*, paraît depuis le 1er octobre.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le latin, langue internationale (*Européen*, 14 novembre). — L'enfance de Renan (*Petit Temps*). — Le sexe féminin dans la statuaire (*Intermédiaire*).

Les communications sur la langue internationale continuent d'affluer à *l'Européen*. Voici un correspondant, M. Jacques Tasset, qui préconise le latin :

« Puisque *l'Européen* parle du latin comme langue internationale, permettez-moi de rappeler que des expériences se poursuivent en Europe et en Amérique pour revenir à l'usage de cette langue : la *Vox Urbis*, à Rome, le *Civis Romanus*, à Brême, en témoignent constamment.

« Un langage conventionnel n'est pas une langue, parce qu'il lui manque le souffle de la pensée. Car celle-ci, qui ne peut être artificielle, conditionne la véritable parole. L'une et l'autre sont des phénomènes physiques obéissant aux lois de la nature, soustraits à l'arbitraire de l'homme. Le verbe, le chant, l'accent, le geste sont dénaturés, dès qu'ils deviennent factices. Nous ignorons la mathématique du langage ; mais elle existe comme celles de la musique et de la chimie. L'action mentale génératrice d'un mot doit avoir sa formule vibratoire, comme un corps à sa composition atomique. Les langages artificiels, confectionnés en dehors des lois de l'expression et de la pensée, ont donc peu d'importance.

« Une langue internationale vraiment universelle est une œuvre qui dépasse le génie d'une race, à plus forte raison de faibles sociétés. Le latin a pour lui le labeur de vingt siècles ; mais il n'est pas complet. Il faudrait, pour réaliser une langue universelle, ramener toutes les idées humaines à des formes générales et simples, qui soient assimilables aux races diverses, au Sémite et au Mongol comme à l'Arya ; ces formes mentales produiraient spontanément sur les lèvres du penseur les expressions vocales qui leur correspondent naturellement :

« *Discendi recte sapere est principium et fons.*

« Ce vaste travail mental, les humanistes peuvent l'apercevoir et l'entreprendre, le latin *bien pensé* et *bien prononcé* paraît encore le véhicule le plus propre et le plus facile pour opérer cette grande œuvre d'art et d'intelligence.

« Veuillez agréez, Monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments les plus distingués. »

Cette solution est assurément la plus tentante, et peut-être la seule que l'on devrait s'attacher à faire aboutir. Il y a des

objections. L'une est grave, c'est l'incertitude du vocabulaire, par suite de son excès de richesse, et l'obscurité de la syntaxe. De cela, en somme, on viendrait à bout, comme les érudits et même beaucoup de marchands et de voyageurs jusqu'au dix-septième siècle. L'autre est puérile. Elle consiste à dire, comme je l'ai lu dans un journal : comment traduirons-nous en latin tous les mots de la civilisation moderne : locomotive, voie ferrée, station, chef de gare, express, rapide, chauffeur, signal, etc.? Nous n'aurons pas à traduire ces mots qui, à la seule exception de « gare », sont purement latins. Pour le redevenir entièrement et redevenir en même temps universels, ils n'auront qu'à reprendre leur forme originelle et normale. On ne voit pas bien en quoi *via ferrea* est plus obscur ou barbare que *chemin de fer* ou *voie ferrée;* ni *signale* que *signal;* ni *caldarius* que *chauffeur ;* ni *statio* que *station*. Et si *moteur* est français, est-ce que *motor* ne serait pas latin, avec exactement le même sens originel?

Il ne faut pas s'effrayer du latin. C'est encore la langue la plus malléable. Et puis, avantage immense, tout homme un peu cultivé, dans le monde entier, sait déjà un peu de latin. On lirait pour se tenir en haleine les contes latins du moyen-âge, fort amusants, Bacon, plein de choses curieuses, Leibnitz, et toutes sortes de bons auteurs d'une mentalité sensiblement identique à la nôtre. Il ne faudrait pas se laisser intimider par les professeurs, par les paladins de la belle latinité, c'est-à-dire de la périphrase, du vague, du mauvais style en somme. Parmi les anciens on lirait Pline, homme au langage net, un peu de Bible, les grammairiens jusqu'à Isidore de Séville. Le latin est beaucoup plus amusant que l'Esperanto ou la Langue bleue, et il a l'avantage d'ouvrir une littérature immense, de pousser des portes derrière lesquelles il y a la plus vaste et la plus raffinée des civilisations. Les langues artificielles resserreraient l'intelligence, si elles avaient quelque succès.

Le latin comme langue internationale est une chimère, mais qui est belle ; les autres ne le sont pas. Après le français qui, personnellement, m'a toujours suffi comme truchement international dans l'ordre de mes occupations, je mets immédiatement le latin. Je veux bien écrire en latin au professeur allemand qui ignore le français. Si je fais des solécismes et si j'use de mots saugrenus, il me comprendra tout de même ; et j'entendrai sa réponse, même si elle est d'un cicéronisme excessif.

Si on poursuivait la chimère, on demanderait, pour la ren-

dre moins irréalisable : un lexique et une grammaire simplifiée. Le lexique devrait être rédigé par un homme de langue germanique, ignorant les langues romanes, cela pour lui éviter la tentation de latiniser systématiquement sa propre langue. Un français rédigerait la syntaxe, sur le modèle de notre langue, qui n'admet que de très rares inversions. Quant aux déclinaisons et conjugaisons, elles ne sont pas plus difficiles qu'en allemand. L'emploi de quelques prépositions en simplifierait l'usage (1). Le gérondif pourrait être appelé à un rôle plus grand que celui que lui donnaient les anciens ; cela serait d'une grande utilité pour éviter des constructions obscures.

Qui ne comprendrait, affiché dans une gare, cet avis : *Commeatus versus Orléans discedit ad 6 horas 13* ? Ou bien : *Non admittuntur canes in vecturis* ? Ou encore : *Solum admittuntur in vecturis sarcinulæ manuales?* C'est à la fois du latin limpide et du latin classique : *Sarcinula* veut dire dans Catulle un paquet ; *manualis* veut dire dans Pline : qui se peut tenir à la main ; *vectura* est dans Cicéron. Avec un peu de bonne volonté, la chimère, peut-être, se ferait plus précise. Le tout est d'avoir, en cela, comme en tout, quelques notions exactes et de la méthode.

On trouvera dans un petit livre de M. Ch. André, *le Latin et le problème de la langue internationale* (2), toute une série d'arguments en faveur de cette thèse. Elle a un avantage précieux, c'est que, quand on la soutient, tout le monde au moins comprend de quoi il s'agit. L'homme du peuple lui-même sait confusément que le latin est une langue à laquelle on a recours quand ne sait pas comment dire en français. Il n'est guère une séance de la chambre où l'on ne profère du latin. Il y a du latin sur beaucoup de monuments même civils. Enfin, la plupart des paysans vont encore à la messe et la sonorité latine leur est familière. Comme initiateurs de cette langue, on trouverait tous les professeurs ; comme premiers initiés, plus d'un million de personnes dans le monde entier.

§

Le *Petit Temps* donne, d'après M. René d'Ys, de curieux détails sur l'enfance de Renan :

(1) Surtout devant les noms de lieux et de personnes que, à l'exception des noms de baptême, peut-être, il ne peut être question de décliner.

(2) Paris, Le Soudier, 1903.

« L'éducation que reçut Renan fut toute ecclésiastique.

« Chaque fois que le curé de Tréguier demandait au petit Ernest ce qu'il voulait être, l'enfant lui répondait : « Je veux être prêtre », ce qui était le désir maintes fois manifesté de sa mère. Tout enfant il fut placé chez les frères de Lannion, plus tard, à l'école ecclésiastique de Tréguier, fondée pour former des prêtres.

« Son esprit ne fut donc pas maître de se manifester librement et ce n'est que plus tard, parvenu à l'âge d'homme, qu'il put conquérir sa liberté, on sait au prix de quelles crises.

« Nous connaissions bien le séminariste et l'étudiant, mais nous ignorions ce que fut l'écolier. M. René d'Ys nous l'apprend d'après ses bulletins de notes heureusement retrouvés et publiés intégralement par lui.

« Il est curieux de les feuilleter.

« Le voici, à neuf ans, en huitième ; son maître écrit :

« Conduite à l'église... *Bonne, arrivant tard.*

« Conduite en classe... *Remuant, mais attentif.*

« Devoirs..... *Soignés.*

« Leçons..... *Assez bien apprises.*

« Caractère..... *Bon et doux.* »

« Ses places ne sont guère fixes : tantôt septième en orthographe, sur 17 élèves, tantôt premier.

« En septième, même reproche pour son arrivée à l'église ; *Arrive souvent tard ;* sa conduite en classe, ses devoirs, ses leçons sont bien : observations générales : *travail, douceur, applicotion ;* il est presque toujours premier.

« En sixième et en cinquième, il a pris la tête de sa classe ; rien à dire sur son application et sur son travail ; les *très bien* se succèdent. Une seule note discordante ; sa conduite à l'église...

« Son professeur de sixième écrit sur ce point : *Souvent distrait ; ne paraît pas avoir une grande piété ;* son professeur de cinquième note : *indifférent.*

Mais à partir de la quatrième, tout change, les *très bien* s'alignent toujours en face de chaque question, et pour la conduite à l'église on voit apparaître la mention : *très bien et édifiante.*

« C'est à ce moment, d'ailleurs, que sa dévotion se dessine.

« Le 2 février 1839, jour de la Purification, il fut admis dans la Congrégation de la Sainte-Vierge. Voici l'acte de consécration qu'il écrivit lui-même sur les registres de la congrégation ;

« Moi, Ernest-Joseph Renan, je vous choisis aujourd'hui pour ma reine, ma patronne. Ma protectrice auprès de Dieu, je prends la résolution fixe et le ferme propos de ne jamais abandonner votre culte, les intérêts de votre gloire pendant toute ma vie, spécialement de ne jamais rien dire, rien faire contre vous, ni permettre que ceux qui dépendent de moi donnent, par leurs exemples ou leurs discours, la plus légère atteinte aux honneurs et aux hommages qui vous sont dus à tant de titres.

« ERNEST RENAN. »

« Après avoir été membre de la Congrégation pendant quelque temps, le jeune Renan fut nommé assistant, grade qui précède immédiatement celui de président.

« Puis on le chargea des fonctions de *cérémoniaire*, emploi qui consistait à veiller au service de l'autel et à diriger la marche des thuriféraires dans les processions.

« Ce sont les succès scolaires de Renan à Tréguier, on le sait, qui lui valurent d'être distingué par l'abbé Dupanloup, alors directeur du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et d'entrer dans cet établissement. »

§

Très intéressante discussion, dans *l'Intermédiaire*, sur la représentation du sexe féminin dans la statuaire :

« Les Grecs, Hellènes ou Helléniistiques, n'ont jamais représenté, je crois, dans son entière réalité la beauté féminine dévoilée. Si vouée qu'elle fût au culte de la Nature, l'Antiquité semble avoir éprouvé un certain sentiment de pudeur à ce sujet. Un moraliste français, Vauvenargues ou Joubert, a dit que : « Une femme qui se met nue devant des hommes met nues toutes les femmes en elle ». Mais un ancien, un Latin, l'avait déjà dit dans des termes presque semblables. Ce fut aussi le cri d'une vierge chrétienne traînée nue au supplice. Toutefois, je dois dire que, d'après Renan — récit du martyre de sainte Blandine dans le *Marc-Aurèle* — si les condamnés hommes étaient suppliciés en public, complètement nus, la loi voulait qu'on laissât aux femmes une étroite ceinture.

« Il en était de même pour les actrices ; cependant Procope raconte sur l'impératrice Théodora une historiette qui prouverait que cette ceinture-là ne cachait pas grand'chose. Après tout, le livre des *Anecdotes* attribué à Procope est fort discuté par l'érudition contemporaine.

« Quoi qu'il en soit, des exemples sans nombre et auxquels je ne connais pas d'exception, montrent que l'art, soit antique soit moderne, a eu pour principe de ne point pousser jusqu'à la dernière exactitude la représentation du corps féminin.

« Mais alors un de nos collaborateurs pose cette question : pourquoi ne pas faire pour la femme ce que l'on fait pour l'homme? A cela je répondrai que, selon moi, il y a dans certaines images beaucoup plus d'excitation sensuelle pour l'homme que pour la femme. C'est là un fait physiologique hors de doute. Ainsi Diderot raconte que, dans le parc de Versailles, il fallut protéger par une grille de défense une statue de Vénus — celle qui, dans la nomenclature des chefs-d'œuvre antiques, porte un nom particulièrement significatif — pour la soustraire à certains attouchements. Et il n'est personne qui n'ait vu, dans les musées, des marbres caressés ardemment du regard et même de la main, sous prétexte d'admirer et de faire admirer la beauté plastique des formes. Que serait-ce si, au lieu d'être comme insexués, les marbres et peintures présentaient tous les signes de la vie organique?

« Voici, à ce sujet, une anecdote, je préviens qu'il ne s'agit pas de moi qui n'ai jamais eu de fils. Une personne veuve de mes amis, ayant un fils de 15 ans et une fille de 16, consulta un jour un ecclésiastique intelligent et étranger à tout pharisaïsme, sur ce cas de conscience : pouvait-elle conduire ses enfants dans les salles de la sculpture à l'Exposition universelle de 1889? La réponse fut celle-ci : Pour Mlle votre fille, j'y vois très peu d'inconvénients; pour M. votre fils... c'est autre chose. »

« J'estime, pour ma part, qu'en menant dès l'enfance les jeunes gens des deux sexes dans les musées, on les habitue sans peine à ne voir dans les statues d'hommes ou de femmes que des abstractions de marbre; pourquoi n'ajouterais-je pas que j'ai été élevé ainsi, et estime m'en être bien trouvé? Mais, pour en revenir au point en litige, je tiens surtout à éviter à l'imagination certains rapprochements entre la création de l'art et les réalités vivantes. C'est, selon moi, respecter dans la femme, la mère, la sœur et la fille, que de voiler ainsi son image dans les œuvres du pinceau et du ciseau... »

Relire à ce propos : *Musée secret* de Théophile Gautier, et *le Monstre*, de Jules Renard.

R. DE BURY

LES THÉATRES

Odéon : *L'Héritier,* comédie en trois actes, de M. Pierre Soulaine; *l'Idiot,* drame en deux actes, de M. André de Lorde (29 octobre). — Vaudeville : *Antoinette Sabrier,* pièce en trois actes, de M. Romain Coolus (22 octobre). — Théatre Sarah-Bernhardt : *Jeanne Vedekind,* pièce en trois actes, de Félix Philippi, adaptation de M. Luigi Krauss; *Le Dieu vert,* pièce en un acte, en vers, de M. Albert Keim, musique de M. Henri Eymieu (5 novembre). — Théatre Antoine : *La Guerre au village,* pièce en trois actes, de M. Gabriel Trarieux; *Au Perroquet vert,* sotie en un acte, d'Arthur Schintzler, traduction de M. E. Lutz (7 novembre). — Renaissance : *L'Adversaire,* comédie en quatre actes, de MM. Alfred Capus et Emmanuel Arène (23 octobre). — Théatre Victor-Hugo : *Cadet Roussel,* pièce en trois actes, en vers, de M. Jacques Richepin; *les Masques,* drame en un acte, de Roberto Bracco, traduction de M. Lécuyer (6 novembre). — Nouveautés : *Les Sentiers de la vertu,* comédie en trois actes, de MM. R. de Flers et G.-A. de Caillavet (6 novembre). — Folies-Dramatiques : *Le Jumeau,* comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Larcher et Monnier (27 octobre). — Théatre du Peuple : Reprise de *Thérèse Raquin,* drame en quatre actes, d'Emile Zola (14 novembre).

M. Pierre Soulaine est, je pense, un homme d'esprit; il aura fait la gageure d'écrire une comédie qui pût être jouée dans les pensionnats de jeunes filles, et que pourtant des spectateurs non exceptionnels pussent entendre sans trop d'impatience. Et il composa l'**Héritier,** pièce anodine, mais où, çà et là, il y a des traits spirituels et dont quelques scènes sont agréablement conduites. Je souhaite que M. Pierre Soulaine renonce à de pareilles gageures, et emploie son talent à imaginer des comédies où ne viendront pas, peut-être, les pensionnaires, mais que les spectateurs non exceptionnels écouteront avec une joie sans mélange.

Mmes Dehon, Emma Bonnet, Jane Rabuteau, Sylvie, Jeanne Even, MM. Albert Lambert, Coste, Darras, Gaston Séverin, Cazalis jouent aimablement *l'Héritier.*

M. de Lorde, qui, cette fois, a collaboré, sans le savoir, semble-t-il, avec un auteur illustre en Roumanie, continue à terrifier le public. **L'Idiot,** comme d'autres pièces du même auteur, est un mélodrame réduit à sa plus simple expression, et dont le plus grand mérite est de donner prétexte à applaudir Mme Bady et M. Janvier.

Un samedi, des vers de Verlaine furent récités; on les applaudit avec émotion et M. Georges Vanor fit, sur le poète aimé, une conférence d'un noble lyrisme, que l'on prisa fort.

La pièce nouvelle de M. Romain Coolus, **Antoinette Sabrier**, est une véritable tragédie. De pauvres gens se débattent contre le malheur ; ils vont être heureux, mais la fatalité se joue de leurs espérances et de leurs joies, elle détruit leurs projets de salut, et ils tombent misérablement dans l'irrémédiable douleur. Un d'eux même, quand il voit anéanti tout ce qui lui donnait des raisons de vivre, meurt, d'une mort lamentable et découragée.

L'intrigue d'*Antoinette Sabrier* est d'une noble simplicité, et M. Coolus s'est bien gardé de distraire, par des incidents parasites, l'attention du spectateur. M. Coolus n'a voulu altérer en rien la pureté de son œuvre : elle est un peu austère, mais elle n'en est que plus cruellement émouvante.

Germain Sabrier est un brillant homme d'affaires ; il veut être très riche, et les plus audacieuses spéculations ne sont pas pour l'effrayer. Ce n'est guère pour lui-même, d'ailleurs, qu'il court ainsi vers les gains prestigieux : il brûle de donner à sa femme une gloire dorée, grâce à laquelle elle satisfera la noblesse de ses désirs, à sa femme, Antoinette, pour qui il a une profonde amitié, faite surtout de confiance et d'estime.

Antoinette est digne de l'amitié que Germain ressent pour elle. Elle n'a pas, pour un mari toujours affairé et qu'en somme elle voit peu, un ardent amour, mais elle lui garde une sincère affection ; elle répugnerait à le tromper, et son fidèle confident, Gaston Doreuil, sait que d'ami sûr il ne deviendra jamais amant. Aussi Antoinette dédaigne-t-elle toutes les calomnies que les gens du monde font sur elle ; elle est résignée à n'être pas très heureuse, mais elle ne pense pas être jamais très malheureuse, car sa conscience sera toujours pure.

L'exposition d'*Antoinette Sabrier* est d'une clarté parfaite. Nous connaissons les personnages, et nous n'aurons aucune peine à suivre les détours de leurs aventures.

Ces aventures, d'ailleurs, sont peu compliquées. Antoinette Sabrier a rencontré René Dangenne. René Dangenne est le fils d'un grand industriel ; il est l'ami de Gaston Doreuil, et Germain Sabrier, pensant qu'il pourrait commanditer une de ses entreprises, a voulu le connaître. René Dangenne n'a pas voulu commanditer Sabrier ; il n'aime pas les entreprises hasardeuses, et, d'ailleurs, Sabrier lui plaît peu. Mais il a vu M^me^ Sabrier, et, dès l'abord, il a été charmé. Antoinette s'est éprise de René. Elle ne peut plus résister à son amour ; elle se donnera à l'homme qu'elle a élu. Pourtant, elle ne sera pas

la maîtresse de René Dangenne tant qu'elle sera la femme de Germain Sabrier ; le partage révolte sa droiture. Elle abandonnera Germain, et vivra, en toute franchise, avec René. Tout est prêt pour le départ des amants. Sabrier est à Londres. Nul ne s'opposera à leur fuite. Antoinette Sabrier va connaître le pur bonheur.

Non. Germain arrive : s'il était allé à Londres, c'était pour chercher des fonds qu'il ne trouvait plus à Paris, fonds assez peu considérables, mais qui lui sont nécessaires pour parer à la prochaine échéance. Or, à Londres comme à Paris, toutes les caisses sont fermées pour lui. On ne croit plus à sa veine; on n'a plus confiance en les affaires qu'il lance. On est prêt à nier l'existence de mines qu'il veut mettre en exploitation. Il est désespéré. Seule, l'affection d'Antoinette peut lui donner quelque consolation, lui rendre quelque courage. Et Antoinette se résoud à ne pas partir: elle n'abandonnera pas son mari à l'heure de la défaite. Mais, quand René reparaît, Antoinette est à bout d'énergie, et elle n'a plus la force de résister aux désirs de celui qu'elle aime. Elle cède.

Tout est perdu. Personne n'a voulu venir en aide à Germain Sabrier. C'est la banqueroute. Sabrier est résigné, quand Gaston Doreuil lui apporte un secours inattendu : René Dangenne avancera à Sabrier les fonds indispensables pour que les paiements ne soient pas suspendus. Sabrier est quelque peu surpris ; il hésite à accepter ; il soupçonne Dangenne de faire la cour à Antoinette, et si Antoinette était la maîtresse de Dangenne? Mais Doreuil insiste : Sabrier doit recevoir Dangenne ; Antoinette est trop noble pour avoir trahi son mari. Doreuil révèle à Sabrier tous les secrets qu'il avait gardés jusque-là, et qui sont à l'honneur d'Antoinette : l'ennemi de Sabrier, celui qui mène la campagne contre lui, et qui a détruit tout son crédit, est un homme qu'Antoinette a rebuté; lui-même, Doreuil, ne s'est résigné au rôle d'ami que contre son désir; il se porte garant de la fidélité d'Antoinette, et Sabrier peut accepter le secours de René Dangenne.

Sabrier voit Dangenne. « Puis-je accepter l'argent que vous m'offrez ? » demande-t-il. Dangenne affirme que oui. Antoinette, mandée, affirme, elle aussi, que Sabrier peut être, sans honte, l'obligé de Dangenne. Et pourtant, Sabrier se défie toujours. Il ne croit pas à la parole de Dangenne, il ne croit plus à la parole d'Antoinette. Antoinette, d'ailleurs, ment sans assurance. Sabrier devine tout. Il ordonne à Dan-

genne de sortir, et il reste avec Antoinette. Noblement, elle demande à son mari de pardonner; dans la détresse, elle sera sa fidèle compagne. Mais Sabrier refuse tout pardon; et, seul désormais, ses espoirs brisés, il se tue, sans un gémissement, sans une plainte.

Le très haut mérite d'*Antoinette Sabrier* est dans la manière dont M. Coolus a traité les plus cruelles situations. Ces situations sont amenées non par des incidents arbitraires, mais par le jeu logique des caractères et des passions. M. Coolus se garde bien d'en esquiver la rudesse ou de la parer inutilement. A aucun des personnages il n'échappe une parole déclamatoire, aucun ne s'égare en de vaines dissertations. *Antoinette Sabrier* est une œuvre d'une haute loyauté.

Mme Réjane tient le personnage d'Antoinette. Cette admirable comédienne, qui sait parfois être si spirituelle et si gaie, garde ici un ton grave qui, même aux minutes heureuses, la rend mélancolique, et son interprétation de la scène finale est d'une réelle noblesse. M. Tarride joue Germain Sabrier: cet excellent acteur a trouvé là le meilleur de ses rôles; il joue tout le dernier acte avec un désespoir concentré qui est puissamment tragique. Mmes Marthe Régnier, Suzanne Avril, Jeanne Bernou, MM. Lérand, Grand sont excellents en d'autres rôles.

La pièce de Félix Philippi, dont Mme Sarah Bernhardt a bien voulu jouer la traduction, **Jeanne Vedekind**, rappelle les tragédies bourgeoises qu'on écrivait chez nous au dix-huitième siècle. On y pleure beaucoup. Il s'y trouve, d'ailleurs, au second acte, des scènes assez fortes; mais l'émotion en est affaiblie par les excès de sensiblerie du troisième acte. Là, l'auteur abuse vraiment du droit qu'on a de ressusciter le genre larmoyant.

Auprès de Mme Sarah Bernhardt, M. de Max est, dans *Jeanne Vedekind*, excellent.

Je goûte assez peu, je l'avoue, la poésie du **Dieu vert**, et l'affabulation de ce petit drame est singulièrement enfantine. Si M. Albert Keim a plus de dix-huit ans, il est inexcusable d'avoir laissé joué sa pièce. Le plaisir qu'on goûte à y entendre Mlle Moreno et M. de Max pourrait seul nous pousser à quelque indulgence.

M. Gabriel Trarieux a fait, dans **la Guerre au village**, un très loyal effort pour renouveler sa manière. Les person-

nages qu'il met en scène, cette fois, sont moins abstraits que ceux qui paraissaient dans ses pièces anciennes. Le sujet du drame est, d'ailleurs, bien choisi, et il avait de quoi nous émouvoir. Il s'agit de la guerre acharnée que, dans une petite ville, font à l'institutrice laïque, apôtre de la liberté intellectuelle, toutes les puissances de réaction. Le malheur est que l'intrigue de *la Guerre au village* est inutilement compliquée, et des scènes, qui devraient n'être qu'épisodiques, sont développées à l'excès ; d'autres semblent un peu trop écourtées la composition de la pièce est pleine d'incertitudes. Les caractères des personnages ne sont pas toujours très nets et leurs actions manquent parfois de clarté. Cependant, *la Guerre au village* n'est pas une œuvre à dédaigner : M. Trarieux l'a écrite avec courage, et il y a introduit des détails gracieux et de nobles répliques.

Mme Suzanne Després joue avec une intelligente énergie le rôle principal de *la Guerre au village ;* Mmes Grumbach, Jeanne Lion, Marie Besson, MM. Antoine, Signoret, Matrat la secondent d'une manière excellente.

C'est presque par l'abus d'ingéniosité que pèche la pièce d'Arthur Schnitzler, **Au perroquet vert**. Il y a des moments où, à la suivre, l'esprit du spectateur s'égare un peu. Mais, dans l'ensemble, elle intéresse, et la dernière scène en est saisissante.

Admirablement mis en scène, *Au perroquet vert* a été joué avec talent par MM. Antoine, Marquet, Matrat, Signoret, par Mmes Grumbach, Van Doren, Jeanne Lion.

Est-ce M. Emmanuel Arène, son collaborateur pour l'**Adversaire**, qui a décidé M. Alfred Capus à n'être plus l'optimiste spirituel que nous avions coutume d'applaudir, une fois au moins, chaque année ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que *l'Adversaire* a un dénouement dont l'amertume est faite pour dérouter ceux des spectateurs qui, d'après la signature, se composent, d'avance, la pièce qu'ils vont voir.

Il est vrai que le héros de la pièce, Maurice Darlay, est un homme assez extraordinaire. Il est avocat, et, une fois dans sa vie, il a eu un grand succès de barreau ; il est riche, et pourrait tenir, dans les salons, une place considérable. Et pourtant, on ne le voit guère au palais ; il n'est pas à l'affût des causes fameuses, et il dédaigne le monde. L'histoire l'attire, il aime les beaux objets d'art, il se plaît à étudier les

langues vivantes; plutôt que des plaidoiries brillantes, il fait de solides travaux historiques, et aux visites de courtoisie il préfère des rendez-vous avec des antiquaires. Maurice Darlay, d'ailleurs, n'est pas un sauvage; c'est un homme charmant, spirituel, qui ferait un mondain tout comme un autre; mais il entend garder sa liberté d'action, sa franchise de parole, et il a trop percé la vanité indiscrète et l'hypocrite méchanceté des gens du monde pour vouloir se mêler à eux.

Maurice Darlay est marié. Marianne Darlay adore son mari, mais elle lui fait un reproche : il n'a pas d'ambition, il ne recherche pas la gloire. La gloire, pour Marianne Darlay, c'est la renommée mondaine. Maurice lui semblerait un grand homme s'il était de ceux dont le nom figure, chaque matin, dans les échos des journaux boulevardiers. Elle le querelle du peu de désir qu'il a d'être célèbre. Le ton de la discussion est cordial; et il n'y a pas lutte encore entre le mari et la femme, qui s'aiment vraiment et s'estiment.

Et peut-être la lutte ne s'engagerait-elle jamais, si n'intervenait pas Mme Bréautin.

Mme Bréautin est une femme redoutable, une de ces ambitieuses nulles mais prétentieuses qui, à force de s'agiter, à force de faire des visites et de donner des réceptions, persuadent à des naïfs, à des imbéciles et à des intrigants qu'elles ont une vaste intelligence et une haute adresse. La pauvre Marianne se laisse prendre aux filets de Mme Bréautin. Elle croit au monde, et elle est victime de sa folle croyance. Maurice voudrait lui faire voir les dangers de la route où elle s'engage. Marianne s'entête à suivre la voie qu'elle a choisie, et voici qu'elle écoute un jeune avocat, Langlade, — qui doit à l'amitié de Darlay le meilleur de son succès. Et elle est, par dépit plutôt que par amour, la maîtresse de Langlade.

Une minute d'erreur gâte la vie de Marianne, et aussi la vie de Maurice. Maurice découvre la fraude. Comment pourra-t-il, désormais, vivre heureux avec une femme en qui il avait mis toute sa foi, et qui l'a trompé ? Le plaisir qu'il goûterait, peut-être, encore auprès d'elle, d'autres le lui donneront plus certain : à la sensation voluptueuse ne se mêlera pas le regret du bonheur perdu. La sagesse et la loyauté commandent qu'on se sépare. Marianne et Maurice divorceront et, loin de Maurice, qu'elle aime, Marianne vivra avec Langlade, qu'elle n'aime pas.

Boileau critique quelque part une tragédie de Quinault : « Chaque acte de la pièce, dit-il à peu près, est une pièce

entière. » On pourrait faire à MM. Capus et Arène le même reproche que Boileau faisait à Quinault. Certes, à travers les quatre actes de *l'Adversaire*, une intrigue très claire se poursuit : par l'influence de Mme Bréautin — il est un moment de la pièce, assez déplaisant, il faut l'avouer, où Mme Bréautin agit presque en traîtresse de mélodrame — par cette influence néfaste, est peu à peu détruit le bonheur conjugal de Maurice Darlay et de Marianne. Mais, si nous cherchons les causes profondes de la lutte entre le mari et la femme, elles ne sont pas toujours très nettes; il semble qu'elles varient d'acte en acte, et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'à chaque acte de *l'Adversaire* commence une pièce nouvelle. Tout d'abord, il n'y a, entre Maurice et Marianne, qu'un malentendu : Marianne est ennuyée, agacée parfois, de voir Maurice n'occuper dans le monde qu'une médiocre situation. Au second acte, MM. Capus et Arène font de la lutte entre le mari et la femme une condition générale de l'humanité; c'est presque la lutte des sexes qu'ils prétendent illustrer d'un exemple nouveau, et, malgré soi, on songe aux vers de Vigny dans *la Colère de Samson*. Mais, au troisième acte, ce n'est plus que la question de l'adultère qui est discutée. Peut-être, un instant, les auteurs ont-ils pensé à proclamer, après Ibsen, que le mariage sera vain tant que les époux ne s'efforceront pas de se comprendre, en tout, mutuellement ; pourtant, si la séparation s'impose entre Maurice et Marianne, c'est qu'un adultère a été commis; sans adultère, selon MM. Capus et Arène, tout pourrait bien finir. Et, au dernier acte, une nouvelle question se pose encore : l'adultère de la femme est-il plus grave que celui du mari? Oui, répondent les auteurs de *l'Adversaire*. Si, en effet, Maurice était coupable, et non Marianne, tout devrait s'arranger. L'adultère de l'homme peut se pardonner, non celui de la femme. Je n'aime pas beaucoup, je l'avoue, cette conclusion, qui, pour plaire à l'égoïsme masculin et pour être conforme à la morale du Code, n'en est ni plus noble ni plus juste.

Peut-être, d'ailleurs, MM. Capus et Arène ont-ils eu raison de ne se point préoccuper, dans leur pièce, de ce qu'on pourrait appeler l'unité de thèse; il est possible que l'absence de cette unité rende la pièce plus vivante, plus humaine; et le seul tort des auteurs serait, alors, d'avoir écrit, çà et là, quelques répliques inutiles : à quoi bon poser une thèse que l'on n'entend point soutenir?

Ce qu'il faut louer sans réserve, dans *l'Adversaire*, c'est

l'adresse constante dont ont fait preuve MM. Capus et Arène. Leur talent est prestigieux. L'esprit du dialogue tient sous le charme les auditeurs de *l'Adversaire ;* les répliques abondent dans la pièce qui sont fines et délicates. Au troisième acte, il y a deux scènes vraiment émouvantes ; c'est avec une rare maîtrise que MM. Capus et Arène ont traité l'explication entre Maurice et Marianne : là ils ont employé un moyen dramatique qui n'est point banal, et leur observation psychologique est forte.

Et il faut louer aussi l'invention d'un personnage épisodique, Chantraine. Chantraine est un homme excellent, un homme très doux, plein d'indulgence pour les erreurs des autres. Et cet homme surprit un jour sa femme en flagrant délit d'adultère ; la sauvagerie primitive reparut en lui, et il tira des coups de révolver sur la femme coupable et sur son amant. Il ne comprend plus comment il a pu commettre un acte pareil ; il se remarie, d'ailleurs, il est encore trompé, et, sans colère, avec beaucoup d'esprit, il signifie à sa femme qu'il n'ignore rien, et lui donne la plus aimable leçon du monde. On retrouve en Chantraine tout l'agrément des héros ordinaires de M. Capus, et il est un moment où il parle presque comme M. Bergeret, ce qui ne lui est pas un mince honneur.

C'est avec un ensemble merveilleux qu'est joué *l'Adversaire*. Mlle Marthe Brandès nous donne une Marianne Darlay émouvante au possible, sans que jamais rien, dans son jeu ni dans sa diction, sente l'apprêt ou le convenu. Mme Juliette Darcourt joue spirituellement Mme Bréautin, et Mme Samary tient avec une juste simplicicité le personnage de Mme Grécourt, la mère de Marianne. M. Guitry, en Maurice Darlay, ajoute un succès de plus à ses succès d'autrefois. Peut-être M. Guy, qui est plein de bonhomie, n'évite-t il pas assez complètement de rendre Chantraine ridicule. Et, en de moindres rôles, il faut dire les éloges que méritent Mmes Jane Heller, Lucy Jousset, Madeleine Carlier, MM. Arquillière, Noizeux, Larmaudie.

M. Jacques Richepin a de la verve, il a de l'ingéniosité, et son vers juvénile est alerte et joyeux. Le premier acte de **Cadet Roussel** est d'une gaieté charmante; il y a là un mouvement fou, une fantaisie pittoresque, qui plairaient aux spectateurs les plus moroses et c'est avec plaisir qu'on écoute de délicates variations sur la chanson fameuse. Si le second

acte de *Cadet Roussel* a, peut-être, quelques longueurs, le troisième contient une scène tout à fait agréable, la plus subtile, je crois, de la pièce. Le caractère sérieux et frivole de l'aimable Delvaporine y est analysé d'une manière adroite ; et le dénouement de la comédie est spirituellement amené.

Cadet Roussel est mis en scène avec le plus grand soin, les décors sont jolis, les costumes amusants. La pièce est jouée avec un rare entrain ou une grâce séduisante par Mmes Mitzy-Dalti, Marcelle Jullien, Gina Barbieri, Bertile Leblanc, par MM. Bourny, Bernard, Bauer, et enfin par M. Armand Bour, qui, en nous donnant un tel spectacle, nous permet de bien augurer de l'avenir de son théâtre.

Roberto Bracco a écrit de meilleures pièces que **les Masques**. Ce petit drame, pourtant, ne laisse pas que d'être assez habilement conduit, et il est joué avec émotion par MM. Bauer et Bourny.

C'est par la variété des caractères et par leur précision, c'est par l'esprit constant du dialogue, que vaut surtout la comédie de MM. de Flers et de Caillavet. L'intrigue des **Sentiers de la vertu** est bien légère. Faut-il s'en plaindre ? Je ne le crois pas. Les auteurs n'ont pas cherché à nous donner le change. Dès le début de la pièce, nous voyons à quoi nous aurons affaire. Des personnages divers passeront devant nous ; en des conversations passagères, ils mettront à nu leurs petites âmes ; nous serons, un instant, amusés ou touchés par les petites aventures où les jettera la fragilité de leurs passions. Et nous garderons le souvenir d'avoir passé quelques heures aimables, en la compagnie de gens agréables, pour qui la vie est facile et sans grande importance, — de gens qui sont spirituels même aux moments où ils affectent d'être ridicules.

Cécile Gerbier est une jeune femme charmante, qui, suivant la morale de MM. de Flers et de Caillavet, n'a qu'un défaut : elle croit à la vertu. Cécile Gerbier est vertueuse, irrémédiablement vertueuse. Elle s'occupe de bonnes œuvres, elle donne les plus prudents conseils à celles de ses amies qu'égare le goût de l'amour. Et elle n'en a que plus d'adorateurs. Cette vertu rigoureuse donne-t-elle à Cécile Gerbier tout le bonheur ? Elle lui donne presque tout le bonheur. Son mari, un riche industriel, nul et froid, dont la gloire est d'avoir mérité un titre de comte romain par l'installation de l'eau chaude dans les salles du Vatican, ne lui a pas enseigné l'amour ; elle ne

s'en plaint pas : elle ignore le charme d'être amoureuse. Et pourtant, parmi ceux qui brûlent de l'initier aux douceurs qu'elle ignore, il en est un qu'elle écoute avec quelque plaisir. C'est Chaumette, un ancien ministre, quelque peu sceptique, qui, des passions, semble ne vouloir connaître que ce qu'elles ont de grâce et de volupté. Cécile ne veut pas céder à ses galants conseils : il ne s'en désespère point. A causer avec elle, il gagne d'agréables instants ; et qui sait si, un soir, Cécile ne s'égarera pas un peu hors des sentiers de la vertu ?

Le soir arrive où Chaumette vainc la résistance de Cécile. L'instant était propice : Cécile a vu que le monde ne croit guère aux vertus excessives ; on lui fait grise mine à cause d'une aventure qu'elle a eue, et qui prouve la rigueur de sa vie ; le monde n'aime pas le scandale ; une vertu scandaleuse disqualifie une femme aussi bien qu'une humeur trop facile. Chaumette triomphe ; dans la pénombre, avec des mots charmants, il dit tous ses désirs il garde la plus exquise distinction ; il trouble Cécile sans l'effaroucher ; en calmant la peine de Chaumette, elle fera une bonne action. Et ce soir-là, Cécile abandonne les sentiers de la vertu. Plus tard, elle ne se repent pas de la bonne action qu'elle a faite.

Autour de Chaumette, de Cécile Gerbier et de son mari, se groupent d'amusants personnages. Voici la filleule de Cécile, Simone Chevrière. Cette jeune fille n'a plus beaucoup d'ignorances, et elle croit n'en avoir aucune ; et pourtant elle est restée naïve et ingénue, et si elle joue, avec Chaumette, un rôle assez provocant, c'est sans perversité. L'invention du personnage de Simone est une des meilleures qu'aient eues MM. de Flers et de Caillavet.

Simone s'est amourachée de Raymond Bargelin. Raymond Bargelin est un brave garçon, qu'une aventure fantasque dont il fut le héros et une reine l'héroïne a mis à la mode. Il est d'une intelligence fort médiocre, et il a, sur la psychologie féminine, des idées qui, pour être rudimentaires, n'en sont pas moins catégoriques. Le malheureux, qu'on dit irrésistible, ne commet, à l'égard de Cécile et de Simone, que des impairs. Mais qu'importe ? Bargelin est sans méchanceté ; on lui pardonne ses fautes, et il sera, en fin de compte, l'heureux mari de la rieuse Simone.

Et voici encore le vieux Chevrière, indulgent ami des danseuses, et Salomon Essen, juif antisémite. Tous ces personnages vont et viennent et échangent les plus alertes répliques.

La comédie ne languit jamais, et il n'est pas un moment où elle ne fasse plaisir. Mais il s'y trouve deux scènes excellentes, et qui suffiraient à prouver le talent des auteurs. C'est, au second acte, la scène entre Chaumette et Simone, puis la scène entre Chaumette et Cécile. Le tact de MM. de Flers et de Caillavet y est parfait, et l'on renouvela rarement avec un pareil bonheur l'art subtil de nos conteurs du dix-huitième siècle.

Cette très jolie comédie a trouvé de fins interprètes. M. Noblet a joué avec la plus spirituelle aisance le rôle de Chaumette, et M. Torin celui de Bargelin avec le plus réjouissant naturel. Mlle Suzanne Carlix observe la plus gracieuse vivacité et Mlle Marcelle Lender est la plus élégante des épouses vertueuses. Mlles Burkel, Denège et Gense, MM. Landrin, Gorby et Victor Henry complètent, avec une intelligence réelle, l'interprétation des *Sentiers de la vertu*.

C'est un assez gai vaudeville que le **Jumeau** : la donnée première n'en est pas très originale, et le dialogue y manque un peu de finesse, mais la bonne humeur y est constante, et l'on y trouve, au second acte, une scène que je crois à peu près nouvelle. Et puis, comment ne pas s'amuser au spectacle d'un vaudeville que jouent MM. Galipaux, Milo et Bouchard, et cette merveilleuse actrice, Mlle Madeleine Guitty?

M. Henri Beaulieu a ouvert le Théâtre du Peuple : il veut qu'on y entende, à peu de frais, de belles pièces bien jouées et bien mises en scène; il veut y essayer la représentation de pièces nouvelles, fortes et hardies. Il nous a donné, comme premier spectacle, une très bonne reprise de **Thérèse Raquin**, cette tragédie puissante, où Emile Zola prouva qu'on peut, dans la vie quotidienne, trouver la matière d'œuvres grandioses. M. Beaulieu lui-même, entouré de Mmes Sandra Fortier, Garnéri et Claire Mars, de MM. Carpentier, Taillard et Desplanguy a très heureusement interprété *Thérèse Raquin*. Puisse le Théâtre du Peuple avoir de belles destinées!

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théâtre de la Gaîté : *La Flamenca*, drame musical de MM. Henri Cain, Eugène et Edouard Adenis, musique de M. Lucien Lambert. — Les grands concerts. — La « musique française » à la *Schola*.

Il a fallu que les « sympathiques » frères Isola, ayant de

l'Afrique assez, vinssent chercher fortune à Paris — et la réaliser d'ailleurs brillamment, — pour que nous possédions un nouveau Théâtre-Lyrique. La guigne, chez nous traditionnelle, des établissements de ce genre, va-t-elle être vaincue cette fois par la veine capussine des directeurs de l'Olympia et des Folies-Bergère ? Ceux-ci, du moins, n'ont pas l'air d'en douter un seul instant. Sous leurs doigts prestidigitateurs, la vieille salle de la Gaîté fut revêtue de velours bleu-ciel et de ripolin crème. Leur vaillance a su réunir, en quelques mois, une troupe où brillent des étoiles de première grandeur. A cet effet, d'opulents dédits furent soldés le sourire aux lèvres; de fastueux contrats décimèrent les coulisses subventionnées et rivales. Un orchestre de vrais musiciens, des chœurs, un corps de ballet furent dotés de chefs compétents et choisis. Le *Photo*, programme illustré qu'on vend à la porte, contraint par la vérité à ne ménager aucune modestie, nous révèle que nulle part, ici, la qualité ne le cède à la quantité. Hormis MM. Isola et quelques exceptions assurément provisoires, à la Gaîté, tout le monde est décoré ou palmé. L'aimable contrôleur qui vous accueille, les artistes chargés de direction orchestrale ou chorale, les régisseurs attentifs, le ténor et le soprano que vous allez entendre, tous ont le droit mérité de rougir ou d'endeuiller leur boutonnière. En employant cet ensemble distingué et une telle munificence à la résurrection d'*Hérodiade*, MM. Isola ont évidemment fait preuve d'une candeur que la musique ne peut guère leur pardonner qu'en faveur de l'intention. Avec *la Flamenca*, ils semblent marquer le désir louable, encore qu'inexpérimenté, de s'adresser aussi à des compositeurs vivants, et même à des jeunes. Ils sont plutôt mal tombés pour leur coup d'essai.

Le livret de *la Flamenca* est fabriqué selon la vieillotte formule du genre. Une action vraisemblable à peine, et dénuée de tout intérêt, se traîne en quatre tableaux, intermède factice et gênant chargé de motiver ou d'encadrer romances, chansons, numéros de *music-hall* et ballet. L'imitation de *Carmen* est flagrante et d'une rare maladresse. Les contrebandiers sont fâcheusement remplacés ici par des conjurés patriotes. C'est à eux que la Flamenca a vendu son *flamenco* (*alias* « beuglant » havanais), pour y conspirer à leur aise contre la « tyrannie » espagnole. Il paraît qu'on ne s'y réunissait pas souvent, car, depuis cette transaction, la Flamenca a eu le temps de donner la clef de son cœur et de sa chambre à coucher à un jeune et joli soldat, dont l'uniforme bleu et blanc

(comme les fauteuils de balcon) constitue précisément la livrée des oppresseurs. C'est un grand diable d'escogriffe à barbe rousse, intitulé Jackson, qui, du haut d'admirables bottes jaunes lui montant presque au nombril, vient brutalement rappeler son devoir civique à la pauvre enamourée, et entonner l'hymme sacré de l'insurrection. En confiant aujourd'hui (1903), à un gosier yankee, le chant de « l'indépendance » cubaine, les auteurs ont montré qu'ils étaient capables, à l'occasion, d'un humour dont leur œuvre eût pu gagner une amusante originalité, si les manifestations en avaient été plus fréquentes. Je vous fais grâce des péripéties prévues et languissantes qui amènent la mort de la Flamenca et du dit Jackson. Le jargon du « poème » exhale le parfum étrangement saugrenu de la plus pure tradition librettiste, et on reste rêveur en constatant qu'ils se sont mis à trois pour le perpétrer ; à trois, de qui l'officieux *Photo* nous fournit le visage agréable, la tournure élégante ou honnête, le ruban, la rosette et la biographie.

« Chansons nègres dans lesquelles le comique se mêle toujours au sentiment ; chansons créoles aux rythmes pleins de langueur ; chansons yankees franches et rudes ; c'est tout cela qu'il a voulu mettre dans sa *Flamenca*. » Et c'est encore le *Photo*, dont la providence inépuisable nous éclaire et nous livre les secrets du compositeur. L'avertissement n'était peut-être pas inutile, vu l'abondance des dites chansons. Le complaisant *Photo* oublie même les « espagnoles », entre autres la *Jota*, devenue ici un effréné galop. Il semble, en outre, que, jusque dans les parties de son « drame musical » où les discours des personnages se traduisent en airs ou romances, le musicien ait exploité, avec un trop irrésistible plaisir, le filon de ce folklore panaché. Malgré la non moins irrésistible impression de « Rue du Caire » qui en résulte, on ne peut nier que M. Lucien Lambert n'ait été bien inspiré en abusant de ces emprunts, car ils tranchent heureusement sur ce qui provient de son cru. Il est difficile de concevoir une banalité plus parfaite que celle atteinte ici par l'interprétation musicale du dialogue purement dramatique. C'est la foire aux clichés. Avec la prosodie bizarre, la déclamation fausse, l'effet lourdement prétentieux, on y voit défiler la collection rococo des vieilles ficelles, tous les fonds de tiroirs, soigneusement raclés, des pires complices ou successeurs de Meyerbeer. Tout ça est archi-usé depuis vingt-cinq ans, et M. Massenet en épuisa jusqu'aux éfilochures. *La Flamenca* en serait

avantageusement délestée. L'exotisme varié de ses danses, chansons et costumes ne perdrait rien non plus à déménager. Les frères Isola y trouveraient alors de quoi composer un spectacle pittoresque, adéquate matière d'une fort plaisante fin de soirée pour leur Olympia. Deux officiers d'Académie, Mlle Marie Thiéry et M. Leprestre, défendirent convenablement l'amour hispano-cubain. Bouvet, dépourvu de palmes, sut néanmoins doser finement le burlesque et la rustrerie, et réussir une excellente figure de matamore anglo saxon.

§

MM. Chevillard et Colonne ont inauguré leurs saisons en essayant de se constituer un fonds de caisse préliminaire. Il faudrait être cuirassé d'insensibilité à l'égard du déficit d'autrui, pour leur reprocher d'avoir destiné à ce résultat *le Crépuscule* et la *Symphonie avec chœurs*. Ce dernier choix, en particulier, est une démonstration plutôt flatteuse de l'existence d'un public parisien, auprès de qui la *Neuvième* obtient un succès d'argent. En transportant de nouveau l'œuvre de Wagner au concert, M. Chevillard se sentait renier à la fois ses interviews récentes et ses principes. Partagé entre ses devoirs d'administrateur et son idéal d'artiste, l'inquiétude de sa conscience se manifesta par une attention délicate. Il voulut faire profiter, de l'affluence tétralogique, la renommée d'un jeune musicien français peu connu ailleurs qu'à la Nationale. La *Symphonie* en *Ré* de M. Witkowski, élève de V. d'Indy et encore visiblement influencé par le Maître, fut saluée d'applaudissements bien dus à la profonde sincérité et au talent élevé qu'elle atteste. L'auteur est un officier de notre armée et, malgré l'exemple de certains Russes, on s'émerveille qu'il ait acquis une magistrale possession de son art, au milieu d'occupations souvent absorbantes et sans les négliger. Mais, que de *Crépuscules*, voire de *Chevauchées*, ne pardonnerait-on pas à M. Chevillard pour l'idée qu'il eut de nous jouer des symphonies de Mozart? C'est ici qu'est précieux l'ordre chronologique adopté. Justement, dans ces cinq dernières des quarante-neuf qu'a composées Mozart, on peut suivre le développement et mesurer la prodigieuse puissance de son génie. La symphonie en *Do* de 1783 le montre encore imparfaitement émancipé de l'ascendant de Haydn. Celle en *Ré* (1786), avec son délicieux *andante*, est déjà du pur Mozart. Pour les trois autres, les célèbres, ces trois pas de géant dans l'évolution de l'art musical, le té-

moignage des dates est presque invraisemblable. C'est une stupeur d'en devoir constater l'absolue certitude. Mozart vécut trente-six années (27 janv. 1756-5 déc. 1791) ; il nous est parvenu de lui 636 œuvres authentiques. On serait disposé à s'expliquer leur nombre par une insouciante fécondité d'enfance précoce ou de jeunesse, et, pour deux bons tiers, on le pourrait sans irrespect. Mais on n'oserait peut être pas imaginer que Mozart ait écrit, en quelques semaines, ces trois chefs-d'œuvre de grâce, de verve, d'impeccable ou forte beauté, et terminé la symphonie en *Mi bémol* le 26 juin, celle en *Sol mineur*, le 25 juillet, et la symphonie en *Ut* (*Jupiter*), avec l'éblouissante et grandiose polyphonie de son finale, le 10 août de la même année 1788. Si le temps respecte rarement ce qu'on a fait sans lui, il faut croire que cela dépend aussi quelquefois du faiseur. La musique de Mozart au Nouveau-Théâtre est jouée divinement. Il n'y a pas d'autre mot pour qualifier une pareille interprétation. Ici comme ailleurs, M. Chevillard semble se libérer peu à peu d'un trop scrupuleux souci de fignolage, et il atteint bien souvent à un degré de perfection accomplie qu'on ne saurait guère dépasser. Ce fut certes le cas pour *les Préludes*. Des douze poèmes symphoniques de Liszt, celui-ci fut toujours le favori des chefs d'orchestre. Il sonne bien, les effets y sont variés, l'instrumentation harmonieuse ou étincelante. Aussi fut-il joué un peu partout du vivant de l'auteur, et si fréquemment que Liszt lui-même plaisantait volontiers la popularité de son œuvre. Aujourd'hui *les Préludes* ont retrouvé chez nous leur succès accoutumé, et reçu un accueil plus chaleureux qu'aucune autre composition de Liszt. On peut remarquer, en passant, comme indice fortuit d'une filiation plus étroite, que le thème principal est quasiment celui de la *Symphonie* de César Franck. Après un demi-siècle, le jeu des timbres et des motifs excite encore autant l'admiration que la surprise. Cette musique a conservé une vigueur fière, entraînante, et on reconnaît maints traits familiers depuis, chez cet ancêtre ignoré et toujours jeune. Pourtant, malgré la noblesse générale et la fraîcheur de l'inspiration, *les Préludes* peuvent paraître entachés çà et là de romantisme facile et un peu lointain. Et en effet, lorsqu'il écrivit son poème symphonique en 1854, Liszt y utilisa, en la transformant, une composition entreprise à Paris, sur un poème d'un certain Aubray, *les quatre Eléments*, et abandonnée dix ans plus tôt. La conception première des *Préludes* daterait ainsi de 1844, de même que celle

de *Mazeppa* remonte, en réalité, à une pièce pour le piano de la seizième année (1826), reprise et paraphrasée deux fois fois (1837 et 1841), et enfin remaniée pour l'orchestre (1850). Il est curieux que, voulant nous révéler Liszt et arrivant si tard, M. Chevillard nous ait offert précisément ces deux poèmes, nous en faisant attendre de meilleurs ou plus homogènes, tels *Prométhée*, *Hungaria*, et surtout *Fêtes* et *Hamlet*. Ces indications de la chronologie n'en apportent pas moins un nouvel hommage à la géniale originalité du musicien précurseur.

§

Les affiches de nos théâtres et concerts démontrent l'existence réelle et la vitalité de notre école contemporaine. Il n'y a pas bien longtemps, nous nous plaisions à remercier nos voisins de cette floraison, la jugeant inattendue, et même anormale dans notre pays. Nous étions trop modestes. Nous commençons à nous douter qu'il exista toujours une « musique française », et que son histoire est au moins aussi belle que celle de l'allemande ou de l'italienne. La période Rossini-Meyerbeer ne fut qu'un mauvais rêve de son sommeil passager. Coussemaker nous apprit que l'organum et le déchant sont nés chez nous ; chez nous aussi s'épanouit le contrepoint gallo-belge affranchi des chinoiseries inextricables d'un métier stérile. M. Expert nous a dévoilé la splendeur de notre Renaissance. Si nous laissons aux étrangers le soin de regraver notre Couperin, les éditeurs Durand et fils ont fait revivre Rameau, au grand ennui du chevalier Gluck, et nous savons le nom de Méhul. Enfin une longue époque de notre musique,— tout un siècle, d'environ le milieu du XVII^e^ à celui du XVIII^e^, —demeurait à peu près inconnue. Le tout-puissant Lulli étouffait alors jalousement toute réputation rivale ; après lui, la vogue de l'opéra effaça jusqu'à la mémoire de ceux qui, de gré ou de force, avaient cultivé un genre différent. L'infatigable *Schola* s'attache, en ces concerts, à tirer de l'oubli tout ce glorieux passé — qui explique bien des choses, — à faire connaître et aimer notre art ancien, « afin de lui rendre la place qu'il mérite dans l'histoire de l'évolution des formes musicales ». On ne saurait mieux dire. Le premier jeudi, un érudit conférencier, M. Maurice Emmanuel, parla excellemment « de la musique française et du culte qu'on lui doit ». Saluant son beau réveil après le cauchemar Meyerbeer et C^ie^, il ne nous cacha pas, que, de son temps, au Con-

servatoire, les professeurs envoyaient encore leurs élèves siffler Wagner chez Pasdeloup, le dimanche, et leur « ordonnaient » d'ignorer Franck dans sa classe d'orgue. On joua ce soir-là, de Rameau, l'ouverture de *Zoroastre* (1749) et une scène d'*Hippolyte et Aricie* (1733); M. Emmanuel rappela que l'*Orfeo* italien de Gluck est de 1762. On entendit ensuite de Marc-Antoine Charpentier (1734-1742), avec sa cantate *la Peste de Milan*, une musique comme Lulli n'en a pas fait beaucoup; puis, trois superbes pièces fuguées de maîtres organistes de la seconde moitié du XVII^e^ siècle. M. Emmanuel signala qu'on a découvert un autographe de Bach, reproduisant un morceau de l'un d'eux, N. de Grigny. C'est une *Suite* en *La* majeur accompagnée, dans le même manuscrit, d'une autre de Dieupart, en *Fa* mineur. M. Emmanuel aurait pu relater, à ce propos, les fréquents séjours du jeune Bach, entre 1700 et 1703, à Celle où il connut, outre ceux-là, de nombreux ouvrages de même origine, qui constituaient alors le répertoire imposé par le duc régnant à sa chapelle. Il aurait pu mentionner qu'on retrouva plus tard, copiées et recopiées dans les cahiers des élèves de l'illustre *Cantor*, des compositions de Marchand, Nivers, Anglebert, Dieupart, Clérambault et autres musiciens français.

Il aurait pu citer Forkel confirmant, d'après Philipp-Emanuel, que tout l'œuvre de Couperin était familier à Bach. Il aurait pu ajouter que le traité de Marpurg (1753) contient une fugue et des fragments de Leclair, des exemples de « réponses » empruntés à Le Buègue, Boyvin, Rameau, Anglebert et Masson. En réalité, cette musique française fut aussi répandue et prisée chez nos voisins, au XVIII^e^ siècle, que l'ont été, chez nous, la sonate et la symphonie allemandes à la fin du XIX^e^. Jusqu'à présent les musicographes d'outre-Rhin s'étaient amusés à traiter tout cela de « musique de danse » (*franzœsiche Tanzmusik*), et ricanaient à l'idée d'une influence éventuelle. Aujourd'hui, il faut déchanter. Grâce à Lully, à l'opéra, à notre coupable indifférence, et peut-être aussi à l'inconscient chauvinisme teuton, il y avait un trou dans l'histoire de la musique. Frescobaldi, Buxtehude, Pachelbel et Corelli réunis préparaient insuffisamment la venue d'un Bach. Mozart s'expliquait mal par un Philipp-Emanuel soudain et Scarlatti.

Depuis qu'on a rencontré Rameau entre Gluck et Lulli, on s'étonne moins que le chevalier ait attendu son voyage à Paris pour écrire ses chefs-d'œuvre. Nous avons vu que, pour la

musique instrumentale, un pareil déplacement n'était pas toujours indispensable. Quand on compare la libre profondeur, l'universalité du génie de Bach, à la majesté puissante mais plus superficielle, plus étroitement formaliste de Haendel, on ne peut manquer d'être frappé en constatant que l'éducation de Haendel fut exclusivement allemande et italienne. L'art des grands classiques se rattache indissolublement à l'art de nos clavecinistes par Philipp-Emanuel, qui en fut nourri et y trouva l'aisance naturelle du style, la fantaisie de la forme et un mode tout nouveau de mentalité musicale : l'*harmonie*. Il y a plus de mentalité proprement « harmonique » dans les quatre petits recueils de Couperin que dans l'œuvre entier de Jean-Sébastien Bach. Que le fils le mieux doué d'un tel père en fût si dissemblable, cela était déconcertant. Ce Philipp-Emanuel Bach, — dont, encore aujourd'hui, nos voisins relèvent négligemment, en un allemand de traduction superflue, le goût pour « *den galanten Genre* », — Haydn proclamait « lui devoir beaucoup, l'avoir assidûment étudié », se prévalait « d'être ainsi parvenu à le comprendre, et d'avoir reçu ses compliments ». Et voici ce qu'en disait Mozart : « Il est le maître, et nous sommes les gamins. N'importe lequel de nous, capable de faire quelque chose de propre, l'a appris de lui, et celui qui ne l'avoue pas est un salaud! » Les Allemands avoueront-ils désormais les effets du « *galanten Genre* » et l'influence trahie par la limpide étymologie de l'épithète? On remarque, chez leurs historiens, une préoccupation singulière et presque unanime de réduire à son minimum la part de notre pays dans l'évolution musicale. Ils ont des faiblesses pour notre sœur latine; mais « l'insignifiante légèreté de notre *Tanzmusik*, la pompe vaine de notre opéra » sont chez eux des lieux communs dès longtemps consacrés, et qui semblent promus décidément au rang d'axiomes, depuis que Wagner en exploita le simplisme commode avec son aplomb coutumier, lequel, du reste, ne fut égalé que par son ignorance. Il est curieux que tout un siècle de musique instrumentale, avec nos vieux organistes et clavecinistes, ait échappé à l'insatiable érudition transrhénane, ou fatigué sa patience assez vite pour en rester grossièrement méconnu; que les bésicles des *Forscher* est l'autochtone « profondeur » des *Aesthetiker* n'ait discerné dans Rameau que le théoricien ou un confectionneur de spectacles brillants et de ballets. Mais c'était à nous, en somme, qu'incombait le devoir de fouiller nos bibliothèques et d'y réveiller nos gloires endormies. Que

la *Schola* ait voulu l'assumer, cela ne surprend plus personne. Il faut aller à la *Schola* entendre et admirer cette « musique française » que nous ne savions même plus posséder. Dans la chaîne, tronquée jusqu'ici, de l'évolution, elle ne nivelle pas les sommets ; elle comble un abîme. C'est un luxuriant plateau vallonné de collines et parsemé de crêtes ; des croupes plus hardies élèvent leur contrefort aux flancs de massifs hier escarpés, en soutiennent les cîmes, et y conduisent.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Exposition de M. Manzana, chez Bernheim Jeune.

Une douloureuse rencontre : le fils de l'illustre Pissarro — pour ne devoir sa gloire qu'à lui-même, le jeune homme a décliné le nom trop éclatant — a fait ses débuts quelques semaines avant que disparût son père...

Le jeune homme qui signe Manzana des paysages d'une observation directe, mélancolique — presque désolés et comme vus à travers des larmes — est de bonne race. On s'imagine l'initiation heureusement fatale de l'artiste né sous les auspices d'un de ceux qui furent et restent, à cette heure, parmi les plus délicieux conquérants de la nature. Mais Manzana ne s'inspire pas, ou ne s'inspire pas exclusivement de Pissarro. C'est de Sisley qu'il se réclame particulièrement, et les thèmes qu'il choisit sont à ce maître. Les lui prend-t-il ? Les lui reprendra-t-il ?

Ces longs et lents cours d'eau bordés de hauts arbres inflexibles ont un accent mystique, plus grave — disons même plus lourd, que celui du maître élu. Est-ce l'affirmation d'une personnalité naissante ? Est-ce la trace de l'éducation paternelle ? Pissarro, en effet, aima parfois appuyer le pinceau quand Sisley préférait une touche plus atténuée.

Du moins, je le crois, voici un « peintre » de plus ; il n'est encore que peintre.

Aux mêmes galeries : **Exposition de M. Fernand Desmoulin.**

Cet illustrateur a fait en Flandre et en Hollande un laborieux séjour. De Bruges, de Yersecke et de Reysoord il est rentré en France — par les rives de la Dordogne. Ou plutôt a-t-il voulu, par deux notations de France méridionale, nous permettre d'apprécier, grâce au recul, le combat qu'il a livré à la nature septentrionale ?

J'avoue n'entendre qu'à demi cette vision et cette exécution ; à moins que je les entende trop ; je veux dire : à moins que, sous le nom de M. Fernand Desmoulin, j'entende et souvent reconnaisse trop de voix qui toutes ne sont pas la sienne. Il y a des tard venus dans l'impressionnisme, et il n'est que temps de le signaler, cette formule des audaces d'hier est devenue un poncif tôt ranci, le pire de tous, car celui où l'adresse, la ruse, la « singerie » parvient le plus aisément à nous tromper, où l'à peu-près joue le plus plausiblement un juste dédain de le facture méticuleuse. Il serait neuf et hardi, tout à l'heure, d'afficher une obéissance servile aux canons classiques si, en réalité, la pure, la rigoureusement pure tradition, en ce qu'elle a d'essentiel, n'était tout entière chez les maîtres de l'impressionnisme, les vrais, les initiateurs et les accomplisseurs, de Delacroix à Manet, de Manet à Monet.

Ces sévérités ne visent ni spécialement ni toujours M. Desmoulin. Je m'interdis d'écrire les noms qui se pressent sous ma plume ; ce n'est pas pour accabler le sien des reproches qu'il n'est pas seul à mériter, et que même, je le répète, il ne mérite pas toujours. Il y a de la grâce en plus d'une de ces vingt toiles et une recherche du mystérieux de la vie des pierres touchées par l'homme, il y a un sentiment de la vie humaine communiqué aux maisons du *Quai de la Main d'or* et de la *rue Flamande*. Mais, en général, que ces paysages manquent de solidité ! Comme on sent qu'ils viennent peu d'un entretien confidentiel du peintre et de la nature ! Qu'ils avouent un studieux stage chez les maîtres du genre — chez les déjà vieux maîtres d'un genre déjà périmé !

Les œuvres de Cyrille Besset. — Galerie des Artistes modernes, 19, rue Caumartin.

« Il y a plus de création à découvrir qu'à imaginer, et le combat pour pénétrer la vie propre des choses veut plus de valeur que tout autre. Imaginer serait considérable, si regarder n'était plus laborieux. Inventer n'est qu'un des moyens de découvrir, et tels des maîtres l'ont bien su qui, partis d'une détermination, furent promptement ramenés par elle à l'ingénuité de sentir... »

Je lis ces lignes dans la préface du catalogue de cette exposition. Je suis sûr d'aimer le dire, je doute que j'aime le penser. Y a-t-il donc un écart certain entre imaginer et regarder ? Quel aveugle imagina ? Quelle imagination se pourrait sustenter d'elle-même et dédaigner l'observation ? D'autre part, quel regardeur, quel docile étudiant de la nature la pour-

rait exprimer sans imagination? L'imagination, « la reine du vrai — l'organe par lequel nous percevons le divin », est nécessaire à l'appropriation par l'artiste de la part qu'il choisit dans la nature. Et il y a autant de *nature* dans l'œuvre d'un Odilon Redon que dans celle d'un Monet ; et il y a autant d'imagination dans l'œuvre d'un Rodin que dans celle d'un Gauguin.

Aurel nous induit en discussions esthétiques... Mais c'est des œuvres de Cyrille Besset qu'il s'agit.

Elles sont nombreuses, trop nombreuses peut-être, et j'aimerais qu'on eût fait un choix dans ces cent cinq toiles. Elles témoignent, il est vrai, du labeur de dix années, et la piété qui a présidé à l'institution de cette considérable exposition personnelle a voulu nous permettre de suivre, de la période de début — 1892 — à celle où l'artiste allait s'accomplir — 1901 — son développement entier.

On le sait, Cyrille Besset est mort en pleine jeunesse, en pleine production. Cette circonstance devrait lui assurer l'indulgence de la critique si, de son essence, pour son propre honneur comme pour la gloire des artistes, elle n'était impitoyable. Il est donc impossible que nous nous arrêtions avec complaisance aux œuvres où se trahit soit une maladresse laborieuse et muette de promesses, soit une trop visible imitation de maîtres, point même choisis parmi les plus grands.

Les cinq dernières années offrent de quoi nous retenir davantage et c'est la sincérité touchante de toiles comme celles-ci : *Petites granges*, *Laveuses bavardes*, *Cagnes l'Eté*, *Nice aux treilles* et surtout *Ruelles à Saint-Martin*, — qui fait à nos yeux leur meilleur mérite.

Que manque-t-il à Cyrille Besset pour que nous puissions dire de lui — selon l'expression de Dolent — : « Il est intervenu »? Il serait superflu de s'arrêter à des brusqueries d'harmonies peu justifiables, de noter que presque toujours les premiers plans sont à la fois grossiers et faibles, que la solidité réservée pour les fonds les bouche, qu'un procédé de facture arbitraire et maladroit doue les terrains d'une densité commune, presque identique... Tous ces défauts et d'autres encore, et de plus graves, seraient comme s'ils n'étaient pas, si Besset avait su prendre son parti et y demeurer attaché, s'il exprimait selon les lois d'une vision personnelle, approfondie, — au lieu d'hésiter entre la décoration — pour laquelle en plus d'une toile, dans l'*Olivier au couchant*, par

exemple, il laisse voir quelque préférence — et la peinture réaliste, le paysage à tendance faiblement expressive.

Et c'est dommage. Le regard était naïf et bon ; il y avait de délicats sentiments dans cette âme très artiste, qui ne sut pas choisir.

Exposition Zandomeneghi. — Galeries Durand-Ruel. — M. Zandomeneghi doit plaire infiniment aux personnes que déconcertent et inquiètent les grandes audaces intransigeantes et qui, tout de même, voudraient bien « être dans le mouvement ». Son art, gracieux sans distinction, éveillé, averti sans initiative, qui a tout vu et qui se souvient de tout, traduit en langue généralement compréhensible les façons de dire de plusieurs maîtres dont l'originalité ne fit pas la fortune.

Bleu et rose, tout est bleu ou rose, tout est rose et bleu chez M. Zandomeneghi, les femmes, les fleurs, les oranges et les pommes. Tout est doux, lisse et rond. Ce n'est pas le parti pris qui manque, ici. Mais ce parti, l'auteur, avant de le prendre, consulta trop de personnes, entre celles, du reste, je dois le dire, qu'il convient le mieux d'écouter.

On comprend que, tel, il obtienne la faveur publique, recueillant le résultat d'*autres* efforts.

Le sien, le sien propre, pourtant, il faut le démêler, sous tant d'impressions diverses, et je le trouve dans l'harmonie de sa composition. Il y a beaucoup d'adresse, il y a aussi de la nature. Le tableau *Au théâtre* est, en ce sens, tout à fait remarquable. Ne vous arrêtez pas à ce que garde de rebutant la vulgarité des types et de l'exécution. Elle n'est point intéressante en soi, cette vulgarité, parce qu'elle n'est point furieuse, ironique non plus, vengeresse nullement. Le peintre n'en fut pas blessé, et sa main laborieuse s'agita patrialement dans l'atmosphère que respiraient ces quatre femmes fausses d'élégance, aux roturières lignes. Mais voyez comme leurs attitudes se composent mélodiquement, quel fond grave donne aux trois jeunes femmes en pleine lumière — roses et bleues — la dame en noir, mûre, un peu en retrait et qui supporte, de ses tons éteints et solides, les chantantes colorations entre elle et nous intervenues.

L'Imagier André des Gachons, 31, rue Bonaparte. — Pour la troisième fois M. André des Gachons nous convie à l'exposition de son œuvre, et nous avons une fois de plus le plaisir d'admirer la richesse de son imagination, l'ingéniosité charmante de sa composition. On s'arrête, en s'étonnant du

plaisir qu'on y prend, devant les illustrations de l'imagier. Mais, à vrai dire, elles passent les bornes ordinaires du genre. Elles sont d'un ornemaniste ingénieux, d'un miniaturiste ingénu qui combine, avec une grâce unique, les roueries d'une exécution très savante avec les puérilités délicieuses d'une invention inépuisable.

Les vingt-cinq compositions pour la *Maison forestière* d'Erckmann-Chatrian justifient assez et ces éloges et ce que leur forme reprend sur eux. Les détails infinis du décor, les attitudes fantasques, les expressions outrées, et voulues telles, des personnages, l'arrangement pittoresque des êtres et des choses, l'éclat d'un coloris qui révèle des dons précieux de grand décorateur, — tout cela est significatif d'un art voisin de la maîtrise et qui l'aurait atteinte s'il éliminait, entre de si riches éléments d'expression, les moins rares, s'il s'élevait enfin à une formule décidément personnelle. Trait curieux et révélateur. Cet artiste dont il faudra tenir grand compte le jour où se conclura la fusion désirable de tous les arts en une réunion plénière — car, sinon le décor de la fête, il lui en faudra confier au moins le programme — apparaît plus dégagé, plus à part, plus lui dans de simples notations de nature, comme *la Meuse à Schiedam* — l'eau si doucement lourde — comme *la Vallée de Lacour* — effet de neige d'une adorable finesse — comme *le Puy Gros* — si fort, si grand dans ses proportions réduites — que dans des compositions où l'imagination du peintre ne se souvient peut-être pas toujours des confidences de la nature.

Le monument d'Alfred de Vigny, de M. J. de Charmoy.

Le sculpteur des poètes. Il nous a déjà donné Sainte-Beuve et Baudelaire ; il nous donne Alfred de Vigny.

On a beaucoup discuté le Baudelaire particulièrement et il a paru à plusieurs que ce cadavre étendu sur la dalle exprimait mal le poète libéré de la vie et glorieusement entré dans son repos. On fit aussi à l'exécution de dures critiques et plus d'un opina qu'outre la conception si réaliste et la facture un peu fantaisiste il y avait une fâcheuse lacune.

Le Vigny, colossal, dominera le jardin du Luxembourg, du haut de ses trois mètres cinquante de socle. Debout, la main à la hanche, dans une attitude dédaigneuse, le poète lève un visage compliqué, de vieil aristocrate, hautain, orgueilleux. — Sur le socle, Samson, Dalila, Moïse, Eloa.

Et Vigny fut la discrétion faite poésie ! il s'écarta des foules

il se cacha derrière son œuvre ! il s'enferma dans le silence ! Orgueilleux ? D'un orgueil plus haut que le dédain ; fier, d'une fierté qui ne condescendait pas à se laisser voir.... L'effigie qu'on nous apprête ne vous semblera-t-elle pas quelque peu paradoxale ? C'est pour celui-là surtout, croyons-nous, qu'il eût convenu de donner à la postérité la *statue de l'œuvre* et non pas celle de l'ouvrier.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Un « Ami des Arts ». — Caen laissait à M. Vialet, Ingénieur en Chef de la Généralité, — est-ce lui qui construisit le pont d'Amour sur l'Orne aux rives vertes? — Caen laissait à M. Vialet de longs loisirs. Fort bien en la jolie maison qu'il habitait au haut de la rue Saint-Jean, et qu'il « avoit ornée de peintures, de gravures et de tapisseries », fort bien en ce logis où « en curieux il aimoit à rêver », M. Vialet se disait que, ne venant qu'après M. le Gouverneur Grand Bailli, qu'après le Lieutenant du roi et le Major, qu'après le Capitaine des portes, le Commissaire d'artillerie, le Garde-magazin et le Commissaire de guerre, il avait parfaitement le droit d'attendre, avec quelque nonchalance, les responsabilités.

Aussi, suivait-il d'assez près le « mouvement des arts », — toutefois d'aussi près que le lui permettait sa résidence obligée dans la capitale de la Basse-Normandie.

Vers la fin de 1769, il résolut de mettre à profit un séjour qu'il devait faire à Paris, en allant, dès son arrivée, porter à M. de Marigny, Directeur des Bâtiments, un volumineux dossier qui n'était rien autre qu'un projet pour l'« Encouragement de la Peinture ».

Il y avait là-dedans de bonnes choses, mais aussi pas mal de ces bévues que, fatalement, devait commettre un provincial n'ayant qu'une approximative notion des droits, des privilèges et des susceptibilités jalouses de Messieurs de l'Académie royale. On le pria de passer, de reprendre son œuvre, d'en faire disparaître de dangereuses dispositions, d'éviter, par exemple, de faire coudoyer les graves peintres du roi par les jeunes gens de l'Ecole des Elèves protégés, — et pas mal d'impairs analogues.

Docilement, il s'exécuta : Cochin transmit alors ce rapport à Marigny :

« Monsieur,

« Le projet de M. Vialet, Ingénieur des Ponts et Chaussées, pour l'Encouragement de la Peinture de l'histoire ayant changé entièrement de face et se trouvant de nature à ne plus humilier les Artistes, il est d'autant plus susceptible d'obtenir votre approbation et l'auteur la désire très ardemment. C'est un homme de mérite et digne de votre Estime; ses vues sont fort désintéressées et dictées uniquement par son zèle pour les Arts.

» Je suis, je l'avoue, persuadé qu'il sera impossible de réunir 2000 souscripteurs et que cette impossibilité pourra rendre inutile tout le projet, mais j'exposerais en vain cette objection. On aime à se flatter, et l'on croit voir partout des Amateurs: l'expérience fera voir si j'ai raison d'en douter.

» Quoi qu'il en soit j'ay l'honneur de vous prier de vouloir bien, après avoir jeté un coup d'œil sur ce projet, me faire écrire une lettre qui contienne votre approbation à cette Entreprise. L'Auteur est pour peu de temps à Paris, ses devoirs l'appellent en Province et comme la forme de Loterie qu'il y donne exige la Permission des Ministres, il ne peut la solliciter que lorsqu'il sera assuré de votre approbation. Je crois que comme le But est l'Encouragement des Arts qui sont sous votre Direction, soit qu'il y atteigne, soit qu'il le manque, il mérite que vous lui soyez favorable.

» Je suis avec un profond respect
» Monsieur
» Votre très humble et très
» obéissant serviteur.
» COCHIN.

» Ce 15 février 1770. »

En tête, le marquis annota :

« J'approuve très fort.

» Donnera-t-on autant d'Estampes que de souscriptions ou de souscripteurs ? Dans, le dernier cas, celuy qui aura déboursé un louis aura une Estampe et celuy qui en aura déboursé vingt-cinq, n'en aura aussi qu'une seule.

« Il auroit fallu faire un article qui donnât aux Etrangers la facilité et la sûreté nécessaires ».

Avant de regagner sa généralité, l'ingénieur s'empressa de remercier :

« Paris, le 15 avril 1770.

» Monsieur,

» Vous avés eu la bonté d'approuver par votre lettre à M. Cochin, du 18 février dernier, le projet de souscription, *en forme de Loterie*, que j'ai eu l'honneur de vous faire présenter, pour l'encouragement de la Peinture dans le genre de l'histoire. J'ai corrigé mon *prospectus*, Monsieur, d'après vos observations qui sont des ordres pour moi, et j'ai l'honneur de vous envoyer une copie du nouveau qui entre, à ce que je crois, Monsieur, entièrement dans vos vues. J'ai aussi fait, auprès de l'administration de laquelle dépendent les loteries, toutes les démarches nécessaires pour faire réussir celle dont il s'agit, et je me regarde comme assuré qu'elle aura lieu. Je vais en conséquence faire publier le nouveau *prospectus*, auquel je joindrai le nom de ceux qui ont bien voulu favoriser le succès de ce projet en se désignant pour *souscripteur* avant que la souscription fût, en quelque façon, livrée au Public. Le premier nom qu'il y cherchera, Monsieur, sera certainement le vôtre, oserois-je vous supplier de vouloir bien me faire sçavoir si vous permettés qu'il y soit.

» Comme je suis forcé de quitter Paris pour retourner à Caën avant votre retour, ce qui me privera de l'honneur d'aller vous faire ma Cour, voudrés-vous bien, Monsieur, faire sçavoir votre volonté à M. Cochin que j'en ai prévenu.

» Je suis avec un profond respect.

» Monsieur,

» Votre très humble et très obéissant serviteur.

» VIALLET. »

Marigny, qui n'est jamais en reste de politesse, réplique :

« Monsieur Vialet, ingénieur en
» chef de la généralité de Caen
» à Caen.

» 26 avril 1770.

» J'ai reçu, Monsieur, le nouveau projet de souscription en forme de Loterie que vous vous proposez de publier dans peu pour présenter aux peintres d'histoire des occasions et des motifs de déployer leurs talens. Je ne puis qu'approuver beaucoup un projet qui a un but aussi utile que celui de relever le premier genre de la Peinture, du découragement où le plonge le manque d'occasion pour s'y exercer, et il y a lieu de croire qu'il recevra du public amateur des Arts tout l'ac-

cueil que vous espérez. Quant à moy j'y contribuerai avec grand plaisir en souscrivant et je consens volontiers que, dans votre prospectus, vous me mettiez dans la liste des personnes qui se sont d'avance engagées à être du nombre des souscripteurs.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, très parfaitement... »

Et voici enfin ce projet curieux qui n'aboutit certes pas, mais dont l'idée devait être reprise après plus d'un siècle.

» Souscription en forme de Loterie, pour encourager la Peinture dans le genre de l'histoire.

» Un Amateur des Arts, animé du désir de procurer aux peintres qui s'occupent du genre de l'histoire les moyens d'exécuter sans autre gêne que celle de la grandeur de la toile, les sujets de leur choix qu'ils ne trouveroient peut-être jamais l'occasion de traiter, a formé le projet de la souscription qu'on présente au public et à laquelle se sont déjà engagé les personnes dont les noms sont à la suite de ce *prospectus*.

» Cette souscription sera composé de *deux mille* billets à *un louis d'or* chacun, ce qui produira un fonds de *quarante huit mille livres*, dont on fera l'emploi ci-après :

» Dix bourses de chacune *cent cinquante louis*, pour dix peintres qui seront engagés à faire chacun un tableau.....	36.000 liv.
» A l'auteur de celui de ces dix tableaux qui sera destiné à être gravé, pour fournir une copie de ce tableau, d'après laquelle la gravure se fera, et pour suivre cette gravure.....	2.400 liv.
	38.400 liv.
» Au graveur, lequel sera choisi par l'auteur du tableau destiné à être gravé. 3.000 liv. » Au même pour gratification s'il livre sa planche dans l'année. 1.400 liv.	5.000 liv.
» Papier et impression de deux mille épreuves de cette Estampe, pour les deux mille souscripteurs ; impression et publication des *prospectus ;* tirage de la loterie et autres faux frais dont il sera rendu un compte exact aux souscripteurs, par évaluation.....	4.600 liv.
» Somme pareille.....	48.000 liv.

» La souscription est ouverte à Paris, rue Charlot, chés M. Roland, caissier de M. Watelet, receveur général des

Finances et commis pour la signature des billets, lequel est aussi commis pour séquestre et dépositaire des fonds.

» On trouvera des souscriptions en Province chés les principaux libraires, jusqu'au 1er octobre de la présente année 1770. La souscription ne sera fermée à Paris que le 1er novembre suivant.

» Si, contre toute apparence, la souscription ne se trouvoit pas entièrement remplie, on inviteroit un moindre nombre de peintres à faire des tableaux, de sorte que s'il restoit trois cent billets qui n'eussent pas été levés, il n'y auroit que *huit* tableaux au lieu de *dix ;* c'est ce dont on donnera avis à MM. les Souscripteurs par les papiers publics, en les instruisant du nombre de peintres qui se seront chargés de faire les tableaux. Ils seront tous choisis dans l'Académie Royale. Le sujet sera entièrement à leur choix dans la Fable ou dans l'Histoire Ancienne ou Moderne, mais ils seront tenus de se renfermer dans une toile de six pieds de long sur quatre pieds et demi d'hauteur; ils envoyeront leur tableau au Lieu indiqué pour leur exposition publique le 1er mai 1771, jour auquel commencera cette exposition qui durera six semaines.

» Il sera tiré pendant la première semaine de l'Exposition une Loterie pour laquelle tous les numéros de souscriptions qui auront été levées seront mis dans une roue de Fortune : il sera ensuite tiré de cette roue autant de ces numéros qu'il devra y avoir de tableaux, relativement au nombre de souscriptions qui auront été remplies. Le porteur du numéro qui sortira le premier aura le choix sur tous les tableaux. Celui qui sortira le second choisira entre ceux qui resteront et ainsi de suite.

» Tous les Souscripteurs, sans exception, auront pour chacune des souscriptions qu'ils auront levée une épreuve de l'estampe qui sera gravée d'après le tableau choisi par le porteur du numéro qui sera sorti le premier, lequel sera tenu de laisser le tableau à son auteur autant de temps qu'il sera nécessaire pour faire faire et pour retoucher la copie d'après laquelle le graveur travaillera.

» Les premières épreuves de la planche seront pour les Souscripteurs, après quoi cette planche restera en propriété au graveur sous la condition de faire les présens ordinaires.

» Si un des peintres qui se seront engagé à fournir un tableau ne pouvoit pas remplir son engagement, la bourse de cent cinquante louis qui lui auroit été donnée tiendroit lieu

de ce tableau et pouroit par conséquent, tant qu'elle resteroit, être prise au lieu d'un tableau, par celui qui seroit en tour de choisir. »

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Jean Robiquet : *La Parisienne par l'Image*, René Baschet, 25 fr. — L. Viltart : *F.-N. Chifflart*, Arras, Guyot. — Les Revues : *La Gazette des Beaux-Arts; La Revue de l'Art Ancien et Moderne; Art et Décoration; L'Art décoratif; L'Epreuve; La Plume; Les Maîtres Artistes; La Chronique des Arts; L'Occident; Le Cartophile illustré; L'Art moderne; The Studio; The Burlington Magazine; Kunst und Dekoration; Innen-Dekoration; Emporium.*

Les Livres. — **La Parisienne par l'Image** : quel vaste et charmant sujet! De Watteau à Willette, en saluant Moreau le jeune, Debucourt, Boilly, Gavarni ou Deveria, que d'hommages à rendre à l'expression légère du parisianisme féminin, toujours le même sous l'avatar des modes, dans la diversité des époques et des mœurs. M. Jean Robiquet a réuni quatorze cents planches qui sont un régal malin et artistique à la fois. Parmi elles nous en admirons d'introuvables, dont le prix fait réfléchir les plus riches amateurs et nous restons devant ces reproductions comme le public des représentations gratuites, admis enfin à l'admiration des chefs-d'œuvre. La Parisienne par l'Image est un volume de vulgarisation aimable, comme une sorte de recueil de mots spirituels recueillis par un homme d'esprit.

F. Chifflart fut un grand artiste méconnu de la seconde moitié du XIXe siècle. Ses opinions républicaines brisèrent sa carrière, Napoléon III regnante. A la chute du régime impérial il ne sut pas profiter de l'arrivée de ses amis au pouvoir; aigri, haineux, il mourut dans la gêne, laissant le souvenir d'une grande noblesse d'attitude et une belle œuvre dont on peut admirer, au Petit Palais, quelques pages de premier ordre. Il faut savoir gré à M. Viltart d'avoir consacré une brochure à ce véritable talent.

Les Revues. — **La Gazette des Beaux-Arts** (novembre). — A lire dans ce numéro : *La Statue de Voltaire par Pigalle*, par M. le comte d'Haussonville; *Un manuscrit de Philippe-le-Bon à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg*, par M. Salomon Reinach; *Notes sur James Whistler*, par M. Pascal Forthuny; *La Sculpture belge et les influences*

françaises aux XIII^e et XIV^e siècles, par M. Raymond Kœchlin; « *Les Procédés sur verre* », par M. Germain Hediard.

La Revue de l'Art Ancien et Moderne (novembre). — Au sommaire : *Le Musée de Clermont-Ferrand*, par M. Louis Gonse; *Edgard Degas*, par Camille Mauclair; *Le XVIII^e siècle à Versailles*, par M. Raymond Bouyer, etc.

Art et Décoration (octobre). — M. Bénédite étudie l'œuvre d'Etienne Dinet et M. Gabriel Mourey nous commente les plans très intéressants d'une maison de campagne moderne.

L'Art décoratif (octobre). — Compte-rendu de la *5^e exposition internationale d'Art à Venise*, par M. Gustave Soulier.

(novembre). — M. Marius-Ary Leblond nous présente le talent très personnel et très neuf de M. Charles Guérin. — M. Léon Riotor consacre à *la Soierie* un article des mieux documentés.

L'Epreuve (juillet-août). — *La Visitation de Rubens : deux œuvres originales inédites.*

La Plume (septembre). — Suite des excellents fascicules consacrés à *Constantin Meunier*.

Les Maîtres Artistes (15 octobre). — Numéro spécial sur *Auguste Rodin*. Parmi les appréciations les plus typiques, je recueille celles-ci, l'une d'un de nos plus grands peintres contemporains, l'autre d'un sculpteur émérite :

D'Eugène Carrière :

« L'art de Rodin sort de la terre et y retourne, semblable aux blocs géants, rochers ou dolmens qui affirment les solitudes et dans l'héroïque grandissement desquels l'homme s'est reconnu.

« La transmission de la pensée par l'art, comme la transmission de la vie, est œuvre de passion et d'amour.

« La passion, dont Rodin est le serviteur obéissant, lui fait découvrir les lois qui servent à l'exprimer, c'est elle qui lui donne le sens des volumes et des proportions, le choix de la saillie expressive.

« Ainsi la terre projette au dehors ses formes apparentes, images, statues qui nous pénètrent du sens de sa vie intérieure.

« Ce sont ces formes terrestres qui furent les initiatrices véritables de Rodin. Ce sont elles qui l'ont libéré des traditions d'école, c'est en elles qu'il a retrouvé son être et l'instinct créateur des hommes dont l'humanité se réclame.

« Les arbres, les plantes, lui ont révélé leur analogie avec ces belles jeunes femmes aux jambes lisses montant ces frêles colonnes, au torse mouvant où se gonfle le sein sur lequel

lourdement s'appuie la tête dans l'accompagnement d'un cou souple et fort, ainsi un beau fruit de sève pressé contraint sa branche.

« Le front massif ombre les yeux et la joue doucement amène la lèvre à l'amoureuse demande.

« Les formes se cherchent et se rejoignent dans de voluptueux désirs de violence et de résignation, révoltées et obéissantes aux lois auxquelles rien ne se dérobe ; partout triomphe une logique consciente.

« L'esprit généralisateur de Rodin lui a imposé la solitude. Il n'a pu collaborer à la cathédrale absente ; mais son désir d'humanité le relie aux formes éternelles de la nature. »

De Pierre Roche :

« Je ne crois pas qu'il appartienne à un sculpteur de faire de la critique d'art au sujet de l'œuvre de Rodin. A chacun sa tâche, et celle du sculpteur est toute de gratitude pour la fenêtre ouverte si largement par Rodin dans la pâle maison de la sculpture contemporaine.

« Quiconque a des yeux ou simplement respire a pu s'en apercevoir. Il est même venu par cette fenêtre un vent qui a bousculé bien des choses et gêné bien des gens fragiles qui craignaient les courants d'air, mais tout ce qui était jeune et vivant s'est tourné de ce côté.

« Vous dirai-je, après cela, s'il y a plutôt de la couleur, de la ligne ou des plans dans la sculpture de Rodin? Ce sont de bien petites considérations à côté de l'affirmation que d'un métier timide et bien compromis avant lui, il a montré qu'on pouvait faire un art audacieux et précis et plein d'espérance. »

La Chronique des Arts (19 septembre). — Quelques justes appréciations sur la *Galerie des machines :*

« Les destinées de la Galerie des Machines dépendent aujourd'hui de la Ville de Paris. Si l'on en croyait certaines informations, cette Galerie sans pareille n'inspirerait pas au Conseil une bien respectueuse admiration, et elle serait menacée de disparaître. On veut croire que ses intentions n'iront pas jusqu'à devenir des volontés, et que le Conseil se ravisera quand il sera temps encore. La convention intervenue lui laisse, il est vrai, la liberté de décider du sort de la Galerie. Mais il serait déplorable qu'il cédât à un acharnement destructeur sans cause, et qu'il usât de son droit pour décréter de parti pris la fin d'un des vestiges les plus grandioses de l'Exposition de 1889.

« La Galerie des Machines mérite d'être conservée à la fois

par elle-même, et par les services publics qu'elle peut rendre. Elle demeure un souvenir précieux de l'art et de la science de nos constructeurs; elle atteste l'heureuse hardiesse avec laquelle ils surent allier la légèreté des formes à la grandeur des proportions; elle garde l'imposante allure des plus altiers monuments, tout en paraissant spiritualiser la matière. Telle qu'elle est, elle offre un asile spacieux dont une grande cité, adonnée à tous les genres d'activité, peut sentir à tout instant les besoins. Les Palais destinés aux Beaux-Arts ne manquent plus. Mais combien d'expositions, combien de cérémonies, combien de sports réclament aujourd'hui de vastes espaces? La Galerie des Machines a un rôle tout indiqué à jouer : elle est faite pour donner l'hospitalité aux réunions de tout ordre: elle peut être la Salle des Fêtes que Paris ne possède pas.

« Il reste qu'elle est considérée comme gênante à la place qu'elle occupe à l'heure présente. Elle masque la façade de l'École Militaire; elle arrête la perspective du parc du Champ-de-Mars. Mais il y a longtemps qu'on a proposé de la transporter dans les vastes emplacements libres qui avoisinent la porte Maillot. Tous les calculs ont été faits. Le projet, aux yeux de ceux qui l'ont étudié, ne paraît soulever aucune difficulté sérieuse. C'est ce que la Chambre avait bien compris lorsque, le 6 novembre 1902, sur la proposition de M. Georges Berger, elle a voté à l'unanimité une motion en faveur du transfert de la Galerie des Machines. Puisque d'aventure le Parlement a donné le bon exemple, le Conseil municipal aurait bien mauvaise grâce à ne pas le suivre. »

L'Occident (octobre). — M. P. L. Maud signale la forte influence de Paul Gauguin sur un grand nombre de peintres de notre époque.

Le Cartophile illustré (octobre). — Cette publication presque à son début réussit à rester intéressante et mouvementée grâce aux efforts de MM. John Grand-Carteret et Chassaigne de Néronde.

L'Art moderne (20 septembre). — M. Charles Morice écrit sur Paul Gauguin quelques pages où il le situe à sa vraie place dans notre art contemporain, dans une position de peintre *maudit*, superbement rénovateur. « Mais, ajoute Charles Morice, les maudits restent debout dans la haine de ceux qui leur refusèrent justice et dans l'amour de quelques-uns, qui ne se tairont pas, qui transmettront à l'avenir le culte d'œuvres et de noms vénérables. » Et ces paroles d'un poëte ne sont déjà plus prophétiques, car le triomphe de Gau-

guin commence avec l'exposition de ses œuvres au Salon d'Automne et chez Vollard et avec le succès grandissant de ceux qui s'inspirèrent de sa parole et de son exemple.

(18 octobre). — Excellente étude de M. Henry Detouche sur Willette. « S'il est libertaire comme pas un, il est libertin plus que tous, mais il est Français; il appartient au seul peuple qui puisse se mal conduire impunément, dit Voltaire. »

The Studio (septembre 1903). — *James Mac Neill Whistler, son art et son influence*, par A.-L. Baldry. Complétées par une nombreuse illustration ces notes résument assez parfaitement ce que nous devons à Whistler ; d'amusants souvenirs sur le même artiste par Mortiner Mendes ajoutent au coté documentaire un brin d'humour qu'on retrouve toujours en compagnie anglaise.

Au même numéro, *les Eaux-fortes en couleurs d'Allan Osterlind*, par Henri Frantz.

The Burlington Magazine (novembre). — Cette revue, fort luxueusement présentée, reproduit quelques très belles œuvres de Gainsborough, Hoppner, Raeburn, Reynolds et Romney, à propos d'une très éclatante exposition de portraits de l'Ecole anglaise. — M. Arthur Morrison nous offre les résultats d'une étude très complète de l'œuvre d'un important peintre japonais du XIX• siècle, Kikuchi Yosai. — Au même fascicule : *Whistler comme aquafortiste et lithographe*, par Joseph Pennell.

Kunst und Dekoration (novembre). — Cette importante publication, qui paraissait jusqu'ici seulement en langue allemande, a agrandi le champ de ses préoccupations. Elle s'intéressera désormais aux manifestations artistiques, quel que soit leur pays d'origine. Une traduction française précédera chaque fascicule. Au numéro de novembre : *Le Mobilier et l'Art Décoratif aux Salons de Paris; Paul Peterich et la nouvelle plastique allemande; L'Architecture anglaise moderne.*

Innen-Dekoration (novembre). — Intérieurs et mobiliers par Albin Müller.

Emporium (octobre). — M. Vittorio Pica étudie le très beau talent de M. Emile Claus, qui restera une des gloires de la Belgique contemporaine dans le domaine pictural. Vingt-cinq illustrations nous initient à son œuvre ou nous la rappellent.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le Théâtre Molière, dirigé par M. Munié, un lettré et un *oseur* à qui nous devons depuis une douzaine d'années maintes tentatives intéressantes et d'une haute valeur littéraire, a inauguré sa campagne dramatique en nous offrant la primeur de *Ma Bergère*, de MM. Louis Dumur et Virgile Josz, deux écrivains délicats et documentés, auteurs d'un *Rembrandt* représenté il y a cinq ans et du *Maquignon*, un des derniers succès du théâtre Sarah Bernhardt. M. Josz est, de plus, l'auteur de ces études si colorées et si vivantes sur *Fragonard* et sur *Watteau* que connaissent tous les lecteurs du *Mercure de France*, et ces lecteurs n'ont pas pris un plaisir moindre à la lecture de *Un Coco de génie*, le très amusant et ingénieux roman de M. Louis Dumur.

Ma Bergère est une charmante paysannerie, aussi loin du florianisme que du naturalisme, un tableau pittoresque des mœurs rustiques dans lequel se déroule une intrigue peu compliquée :

Un peintre à la campagne est tombé amoureux d'une toute jeune fille qu'il va épouser quand surgit une « ancienne ». Le jeune homme se sent repris par celle-ci. La pauvre petite fiancée se sacrifie à sa rivale : « Si c'est près de vous qu'il doit trouver le bonheur, je vous le donne parce que je l'aime. » Et lorsque le volage cherche à s'excuser en disant : « Auprès de vous serait le bonheur et je me sens obligé de partir », elle lui répond par ces paroles touchantes et profondes : « L'âme qui fait souffrir est plus puissante que celle qui console... Partez... Je vous aimerai toujours. Si vous ne m'oubliez pas je serai heureuse ! »

Cette simple idylle aurait dû finir par ces adieux ; le départ subit et intempestif de la maîtresse fait à la pièce un dénouement sinon moins humain, du moins plus théâtral. A part cette légère erreur, *Ma Bergère* est une œuvre exquise qui a obtenu le plus grand et le plus légitime des succès. En dehors de la trame même de l'aventure, le milieu, les personnages secondaires, les scènes villageoises finement observées, intervinrent pour beaucoup dans ce succès. A défaut de péripéties émouvantes, *Ma Bergère* abonde en épisodes du plus aimable intérêt, pour ne parler que de la partie de piquet à l'auberge, des tribulations du garde champêtre, des amours et des tics du magister.

La pièce a été jouée d'une façon remarquable, dans de très

jolis décors, par MMmes Andrée Méry, Marguerite Ninove, MM. Dauvillier, Frédal, Alerme, etc.

Au théâtre du Parc, on a représenté *l'Autre Danger*, de Donnay, un des derniers succès parisiens.

A la Monnaie, en attendant la première d'*Arthus*, l'œuvre posthume de Chausson, nous avons eu quelques très intéressantes reprises entre autres celle du *Prophète* avec le ténor Dalmorès et Mlle Gerville-Réache, un très sympathique contralto ; celle de *Samson et Dalila* et celle du *Tannhäuser*. On vient aussi de nous faire entendre *Sapho*, de Massenet, qui contient des pages intéressantes, surtout dans les dernières scènes, mais dont le succès aura été dû surtout ici à une interprète admirable : Mme Bréjean-Silver, qui est certes, depuis Mme Rose Caron, l'artiste la plus parfaite que nous ayons entendue sur notre scène lyrique.

Mais c'est *Arthus* qui représentera la « grande nouveauté » lyrique de cet hiver. M. Vincent d'Indy, qui s'acquitta envers son ami Chausson du pieux devoir de compléter la partition inachevée, a assisté aux premières répétitions d'ensemble et il s'est déclaré très satisfait du travail accompli jusqu'à présent. L'œuvre aura vu le feu de la rampe quand vous publierez cette chronique. C'est M. Fernand Khnopff, l'artiste délicat et érudit, qui s'est chargé de fournir aux costumiers et armuriers les indications et les dessins nécessaires pour que l'œuvre de Chausson se présente dans une toilette digne d'elle.

Anvers rivalise franchement avec Bruxelles sur le terrain dramatique et musical. Il est à remarquer que c'est à Anvers que l'art flamand *flamandisant* rencontre le plus de propagandistes et d'adeptes. L'œuvre éminemment nationaliste entreprise dans notre grande ville commerciale par feu le puissant musicien Peter Benoît a été rigoureusement poursuivie, et même étendue par ses disciples et continuateurs. En présence de l'importance que prennent les représentations d'opéras et de drames lyriques écrits sur des poèmes flamands par des musiciens du terroir, il a été décidé de bâtir un nouveau théâtre flamand, celui-ci spécialement affecté aux spectacles lyriques. L'hiver vient à peine de commencer et déjà il y a eu à Anvers deux premières d'œuvres lyriques flamandes : *Princes Zonneschijn*, du poète Pol De Mont et du compositeur Paul Gilson, et *De Kapel*, du dramatiste Nestor de Tière et du musicien Jan Blockx ; accueillies toutes deux avec enthousiasme et toutes deux d'une réelle valeur musicale et dramatique. De plus, il vient de se fonder à Anvers une importante société de

concerts dans le genre des *Concerts Dupont* et des *Concerts Ysaye* de Bruxelles. A la tête des organisateurs de ces concerts se trouve le célèbre ténor Van Dyck, qui prêtera son concours à la première matinée.

Le directeur sera M. Mortelmans, compositeur et chef d'orchestre du plus grand mérite; avec Blokx, un des meilleurs élèves de Benoît.

§

La rentrée des cours a eu lieu dans nos Universités. A l'Université Nouvelle le discours d'ouverture a été prononcé par M. Pierre Quillard, qui a parlé en poète, en artiste et en penseur de cet à la fois grand esprit et homme d'esprit : Anatole France.

Bruxelles a d'ailleurs reçu en ce début de l'hiver la visite de nombreuses personnalités parisiennes venues ici soit pour conférencier ou pour présider à la mise en scène de leurs œuvres, soit tout simplement afin de faire un séjour de curieux et d'ami en notre si cordiale et coquette ville. Parmi ces hôtes je citerai encore les poètes Stuart-Merril et André Fontainas, qui accompagnaient le romancier Eugène Demolder venu à Bruxelles pour y organiser une représentation jubilaire de notre guignol marollien, la « cave à polichinelle » de Toone, représentation de haut goût à laquelle assistaient les sommités du barreau, des lettres, du journalisme et des arts.

Puisque je vous parle théâtre et mœurs du crû, je vous signalerai l'apparition d'une plaquette de vers en dialecte franco-flamand du terroir, due à Bazoef (nom de plume emprunté par un de nos plus spirituels journalistes au nom de guerre d'un escarpe autrefois fameux dans la région marollienne), et la quatrième partie de la *Famille Kaekebroek*, l'histoire d'une famille bourgeoise de Bruxelles sous le règne de Léopold II, par M. Léopold Courouble. Je vous ai déjà vanté à plusieurs reprises le talent subtil et savoureux de M. Courouble, qui présente et qui commente en un français digne de celui d'Anatole France des personnages bruxellois au parler plutôt incorrect quoique tant pittoresque! Rien de plus amusant que le contraste entre le délicieux purisme — excluant tout pédantisme, je m'empresse de le dire — de Courouble qui fit ses premières études au lycée Charlemagne de Paris, et les barbarismes renforcés des braves gens qu'il met en scène et dont il encadre si finement les truculences verbales. Dans les *Cadets du Brabant*, tel est le titre de cette

nouvelle suite, il s'agit de la rivalité entre deux orphéons. Comme dans les livres précédents du charmant auteur, le ton de satire badine y prend parfois un ton attendri et touchant et ses allures enjouées et fantaisistes n'empêchent pas Courouble de dire souvent des choses bien sérieuses; par exemple lorsqu'il s'élève contre nos bâtisseurs qui sous prétexte d'embellir et d'assainir Bruxelles, menacent de détruire toute la ville vraiment originale en s'avisant, pour ne citer qu'un de leurs fâcheux dadas, de vouloir dégager notre superbe Grand'place des ruelles étroites par lesquelles on y a accès, et dont le dédale et l'étriquement contribuent pour beaucoup à l'effet prestigieux que produit l'étendue radieuse de la place dorée et fleurie.

D'Edmond Picard vient de paraître, chez l'éditeur Paul Lacomblez, *Psukè*, dialogue pour e théâtre en un acte et neuf scènes. Des personnages bien caractérisés, tous très en verve et dont quelques-uns sont d'une mentalité supérieure, y discutent avec profondeur ou brio, la question de la survie et de l'immortalité de l'âme. Le dialogue ardent, nerveux, imagé, tour à tour mordant et poétique, fait songer au *Rêve de d'Alembert* et au *Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot. M. Picard est un généreux remueur d'idées, un esprit d'avant-garde, toujours intéressant et toujours aussi artiste que penseur.

A signaler encore un autre livre — écrit en un excellent flamand, celui-ci, — *Het Sille Gesternte*, dû à M. Herman Teirlinck, le jeune romancier dont je vous ai déjà parlé comme se trouvant avec M. Stijn Streuvels et avec M. Lode Baekelmans, à la tête des prosateurs belges d'expression néerlandaise. *Het Stille Gesternte*, un de ces récits de mœurs rustiques que nos écrivains flamands composent avec une prédilection marquée, atteste une fois de plus le talent d'observation, le souci d'un joli style et, ce qui vaut mieux encore, la sensibilité artistique de M. Teirlinck. Peut-être raffine-t-il même un peu sur cette sensibilité, et note-t-il, avec une minutie exagérée frisant la mièvrerie, les moindres impressions de ses personnages. Il est d'autant plus tenté de prodiguer les nuances et les détails qu'il rend ceux-ci avec une rare sûreté de métier littéraire. Cependant, je le répète, il est tels épisodes du livre qui gagneraient à être plus concis et plus ramassés, ils n'en deviendraient que plus intenses et plus impressionnants. Je citerai notamment les fort belles pages où la malheureuse paysanne, l'héroïne, sur le point de devenir aveugle, assiste à

la rentrée nocturne des équipes de moissonneurs parmi lesquelles se trouve son volage époux, puis à la fête turbulente célébrant cette rentrée des moissons. Ces pages, peignant si bien l'abandon et la détresse de la pauvre femme, sa jalousie en surprenant la galanterie de son ivrogne de mari auprès d'une autre paysanne, gagneraient à être allégées de quelques longueurs.

Le roman présente un intérêt gradué et soutenu ; le moral des personnages est analysé de façon vibrante et suggestive ; et l'amour défendu que Loke finit par éprouver pour son beau-frère Teunis si compatissant, si affectueux, si différent de Petrus la brute, ou du moins l'être tout matériel qu'elle a épousé, nous est présenté avec une pudeur, une réserve, une discrétion, une crainte farouche, tout à fait en rapport avec les sentiments mêmes de la pauvre femme. Car cet amour elle ne se l'avouera pour ainsi dire à elle-même que devant le cadavre du brave Teunis, et en éprouvant presque le regret de ne pas s'y être abandonnée ! Cette fin est très poignante. Parmi les autres excellents passages du livre maintenu dans une tonalité mystico-réaliste très particulière, je recommanderai encore celui où l'auteur nous fait part des tortures de la mère lors du décès de son premier enfant ; puis, le pèlerinage de Loke pour être délivrée du péché mortel, — ce péché est le sentiment incestueux — dont elle se sent possédée ; et encore la procession des villageois décimés par l'épidémie et implorant l'intervention de Dieu. *Het Stille Gesternte* représente donc un excellent livre.

La saison des salonnets de peinture vient de s'ouvrir par l'exposition du Cercle Labeur. On y a admiré des œuvres de MM. Jules Merckaert, Marien Melsen, Thomas Vanderstraeten, Delaunois et Gleffe. M. Camille Lemonnier y a fait une conférence, très belle et très édifiante, sur ses souvenirs d'homme de lettres.

Au *Labeur*, succédera *le Sillon*, puis ce sera le tour de *Pour l'art* des *Aquerellistes*, et enfin de la *Libre esthétique*.

Il est question — et, certes, tous nos artistes et écrivains se mettront en quatre pour que la chose aboutisse — d'élever un monument à la mémoire de Max Waller, le poète exquis, l'ardent et nerveux polémiste littéraire. Max Waller fut le fondateur de cette *Jeune Belgique*, à laquelle notre pays doit en grande partie son renouveau intellectuel.

Du comité organisateur feront sans doute partie les principaux écrivains et artistes qui collaborèrent à ce si généreux

mouvement dont le gentil Max Waller était pour ainsi dire le porte-drapeau et clairon intrépide. M. Albert Giraud, le poète de *Sous la Couronne*, qui fut, lui aussi, un des fondateurs de la *Jeune Belgique*, fera très prochainement une conférence sur l'auteur de la *Flûte à Siebel*, au jeune cercle littéraire du *Thyrse*.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Greenough and Kittredge : *Words and their Ways in English Speech*, xii-432 p., cr 8°, 5 s., Macmillan. — Arnold Bennett : *How to Become an Author, a practical guide*, 232 p., cr. 8°, 5 s., C. Arthur Pearson. — Arnold Bennett : *Leonora, a novel*, 362 p., cr. 8°, 6 s., Chatto and Windus. — Victoria Cross : *Six Chapters of a Man's Life*, 297 p., cr. 8°, 6 s., Walter Scott Cº. — H.-G. Wells : *Twelve Stories and a Dream*, 378 p., cr. 8°, 6 s., Macmillan. — H.-G. Wells : *Mankind in the Making*, x-430 p., cr. 8°, 7 s. 6 d., Chapman and Hall — Les Revues : *The Edinburgh Review*. — *The Quarterly Review*. — *The Monthly Review*. — *The Cornhill Magazine*. — *The Fortnightly Review*. — *The World's Work*. — *The Independent Review*. — *The Academy and Literature*. — *The Saturday Review*. — *The Weekly Critical Review* (Paris)

L'auteur anglais n'a habituellement aucun souci du style, au sens qu'attache à ce terme un auteur français. Cela tient à des causes diverses, dont une importante est la différence d'éducation primordiale. Beaucoup d'auteurs anglais n'ont pas fait leurs humanités, ou seulement d'une façon très imparfaite et ils ignorent ainsi l'art de se servir du merveilleux outil qu'est une langue et en particulier leur langue. Ils écrivent « au courant de la plume », indifférents à la beauté de l'expression, donnant aux mots une valeur plus ou moins juste, torturant la syntaxe, construisant des phrases défectueuses et répétant les mêmes mots, et les mêmes constructions souvent, avec une fréquence fatigante.

Les écrivains qui montrent quelque souci d'écriture sont pour la plupart ceux qui s'intéressent à la littérature française ; la langue française exige du style, et c'est à l'école des stylistes français que, par exemple, George Meredith, Walter Pater et son disciple Arthur Symons, George Moore, Henry James, Joseph Conrad, Maurice Hewlett et d'autres, ont appris leur art.

Le public anglais est bien plus que le public français indifférent au style. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de ce public — commun aux deux pays — à peine capable de lire et qui

absorbe sans sourciller les pires décoctions de roman-feuilleton, mais de ce vaste public qui, immédiatement au-dessus de celui-ci, va jusqu'à l'élite érudite et lettrée. L'instruction primaire, en Angleterre, est presque exclusivement aux mains de l'Eglise, son organisation est déplorable et le niveau moyen des études est fort au-dessous du niveau des autres pays. De sorte qu'un auteur de talent et populaire est souvent, au point de vue du style, franchement mauvais, détestable même, sans que son public s'en trouve choqué.

Il semble cependant que, depuis quelques années, on prenne de divers côtés un intérêt plus grand aux mots et à la façon de s'en servir. Le mot anglais n'a pas toujours la signification définie, précise, exacte à l'excès parfois, du mot français. On fabrique très facilement des substantifs, des verbes, des adjectifs et des adverbes; par la simple adjonction d'une préposition on modifie de la façon la plus déconcertante la signification d'un verbe. Ces libertés sont dangereuses tout en offrant de très grands avantages, et il faut justement à l'écrivain une culture préalable — qui lui manque le plus souvent — et un soin tout spécial, un talent réel, pour user de ces libertés.

Nous avons en France un grand nombre d'ouvrages linguistiques qui sont inappréciables pour l'écrivain. *Le Problème du style* autant que la valeur des mots a été discuté longuement et résolu. En Angleterre, les travaux de ce genre sont plus rares, à cause justement de ce dédain du style, commun aux écrivains et au public. Un livre excellent, et qui semble inspiré par certains ouvrages français du même genre, est intitulé : **Words and their Ways in English Speech**, et les auteurs sont MM. James Bradstreet Greenough et George Lyman Kittredge, l'un professeur de latin, l'autre d'anglais à l'université d'Harvard. Cette collaboration est typique ; elle prouve la nécessité pour l'écrivain de connaître les origines de sa langue, les sources étymologiques des mots et les bases de la syntaxe dont il fait usage. Quel que soit le génie d'un écrivain, il ne saurait s'écarter, sans péril, du *Sprachgefühl*, qui gouverne l'évolution incessante du langage. Un purisme exagéré va à l'encontre des lois naturelles du langage; des néologismes trop audacieux, des innovations trop risquées deviennent du maniérisme et rien de tout cela n'assure à l'écrivain un bon style. Il trouvera dans le très remarquable ouvrage des deux professeurs d'Harvard un aide précieux pour connaître l'art des mots et parvenir à

se créer un style impeccable et personnel. Outre, d'ailleurs, les écrivains anglais, ce volume est indispensable à tous ceux qui veulent arriver à une connaissance approfondie de la langue anglaise. Un appendice et deux excellents index le complètent heureusement.

§

Voici un ouvrage qui ne peut manquer non plus d'être utile à bien des auteurs anglais. Mr Arnold Bennett ne s'est préoccupé ni de linguistique ni d'érudition, mais il prétend enseigner comment on devient un auteur — **How to become an Author**, — non pas qu'avec ce « guide pratique » le premier venu puisse se transformer incontinent en un écrivain. Il est entendu qu'il lui faut d'abord cette qualité indispensable, ce don : le talent : après cela, s'il suit les excellents conseils de Mr Bennett, il ne tardera pas à « devenir un auteur ».

L'aspirant écrivain trouve, dans ces pages, tous les conseils dont il peut avoir besoin : quelles grammaires, quels dictionnaires, quels travaux spéciaux sur la ponctuation, la composition, etc., lui sont nécessaires ; après ces détails, d'excellents préceptes suivent, constituant le chapitre de la formation du style. Puis, vient le chapitre du journalisme ; comment faire accepter un article dans un journal. L'aspirant « doit renoncer à toutes ses préférences, ses vanités, ses scrupules et ses préjugés, à toutes ses petites opinions sur ce que doit être l'art du journalisme et pratiquer délibérément cet art tel qu'il est. Il lui faut être absolument pratique, entièrement possédé de cette idée : obtenir de l'argent en échange de son article, non pas pour l'amour de l'argent, mais parce que l'argent est la seule preuve de succès dans l'entreprise. Quand il gagnera de l'argent, il aura le temps de s'efforcer à améliorer le ton du journalisme et à prêcher ses fantaisies particulières. » Chaque journal, chaque périodique a son public, son genre. Que l'aspirant laisse aux directeurs de ces puissants organes le soin d'éduquer leur public, et qu'il se contente pour sa part de pourvoir à leurs besoins. S'il écrit des nouvelles, l'aspirant devra observer rigoureusement les indications de Mr Bennett qui, emporté par son ardeur, va jusqu'à assurer très sérieusement que « presque tous les écrivains de nouvelles au monde, aujourd'hui, sont Anglais et quelques-unes des plus merveilleuses nouvelles qui aient jamais été écrites l'ont été par des Anglais dans ces vingt dernières années ». Cependant parlant du roman, l'auteur déclare que « la

littérature du roman existe surtout en France. Le débutant ayant des aspirations artistiques doit lire le *Journal* des Goncourt, l'essai de Guy de Maupassant sur Flaubert, l'essai de Tolstoï sur Maupassant, et les œuvres critiques de Sainte-Beuve, Anatole France, Jules Lemaître, Paul Bourget et le comte de Vogüé. » Maintenant voici le côté *affaires* : «Quand le livre est écrit, les tourments de l'auteur sont presque finis, mais ceux du marchand ayant une marchandise à vendre commencent. » Le reste de l'entreprise n'est plus artistique, mais commercial, et Mr Bennett est singulièrement énergique et clair sur la question. Quelques pages sommaires sur le théâtre terminent ce curieux travail, fort utile certainement au débutant anglais. Il serait à souhaiter qu'un manuel de ce genre fût mis à la disposition de l'aspirant littéraire français, qui joue trop souvent à l'amateur désintéressé pour le plus grand profit du directeur de journal et de l'éditeur, mais...autres pays, autres mœurs. Le jeune auteur français se croirait déshonoré s'il discutait ses intérêts avec autant d'âpreté que son adversaire...

§

Lorsque Mr Arnold Bennett sera devenu un des romanciers les plus fameux de l'Angleterre — ce que nous lui souhaitons — on se servira de son guide pour le juger. On peut prévoir déjà qu'il aura fait des nouvelles de toutes dimensions, des romans populaires, humouristiques, satiriques, historiques, des comédies, des drames, des pièces en tous genres au nombre desquels il se trouvera quelques chefs-d'œuvre, et rien de ce qu'il aura produit ne sera indifférent.

C'est fort bien qu'après avoir pratiqué peu ou prou tous ces genres, Mr Arnold Bennett se soit érigé professeur. Si son livre ne suscite pas l'homme de génie d'une génération prochaine, il y aura gagné au moins d'avoir, pour son usage personnel, exposé nettement et clairement les principes pratiques de l'art d'écrire et de gagner largement sa vie en écrivant. Mr Bennett sait qu'il est homme et faible, et aussi qu'il a du talent. Il s'en est douté avant de commencer et on le lui a tellement répété depuis ses premiers livres qu'il ne peut qu'en être convaincu maintenant. Il s'est déjà essayé en diverses manières, et avec succès chaque fois; aussi a-t-il l'intention de continuer. Cette année, il a publié déjà *Anna of the Five Towns* qui était une étude de mœurs des plus remarquables. Voici maintenant, toujours dans ce cadre des cinq

villes du Staffordshire, un nouveau roman meilleur encore que le précédent. Après *Anna*, la jeune fille de condition modeste, ou plutôt menant à côté de son père avare une vie étroite et sordide, voici **Leonora**, la femme de quarante ans, de condition élevée, instruite, intelligente ; elle est mariée à un manufacturier, type vulgaire d'homme d'affaires que ne gênent guère les scrupules, et bien qu'elle ait trois filles qui songent aux amours et au mariage, elle éprouve une passion contenue, mais irrésistible, pour un compatriote américanisé qui survient au moment de la crise fatale. Si ce n'avait pas été celui-là, c'en eût été un autre, mais l'auteur ne nous le dit pas. Le suicide du mari, affolé par de mauvaises spéculations, la sauve de l'adultère banal vers lequel elle tombait inévitablement. Les personnages secondaires sont nettement esquissés et laissent toute l'importance au drame intime qui agite sans extravagances le cœur de la femme d'âge mûr, épouse et mère ; tous les incidents se déroulent dans la même atmosphère, presque dans le même cadre, et l'intrigue est soigneusement et parfaitement échafaudée. Avec cela, Mr Bennett s'est formé un style excellent ; sans que le lecteur soit choqué par une écriture pénible, il se rend compte avec plaisir que l'auteur a pris soin de ses mots et de ses phrases et qu'il n'a pas les défauts criards et saillants que les critiques d'outre-Manche prennent trop souvent pour une marque de personnalité. On n'a à lui reprocher que les cinq premières lignes du chapitre VII où il intervient inopinément et sans nécessité. Ce commentaire sur soi-même fait un effet désagréable au moment où la situation est poignante. Il faut louer Mr Bennett de ne pas se perdre en analyses psychologiques, d'indiquer juste assez le tempérament de ses personnages pour que leurs actes n'aient pas besoin d'être expliqués, excusés ou défendus. On assiste en spectateur à un drame long, mais assez rapide pour donner l'impression de la réalité... et dans la réalité, on ne s'amuse pas à interrompre le spectacle pour épiloguer et ratiociner.

§

Le nouveau livre de Victoria Cross, **Six Chapters of a Man's Life**, aurait pu être une œuvre de premier ordre, alors qu'il n'est qu'intéressant et par instants seulement très remarquable. Tout d'abord, la donnée est assez extraordinaire : une jeune fille de vingt-deux ans, supérieurement belle et intelligente, jouit d'un revenu de plus de cent cinquante mille

francs qui lui fut laissé par une vieille tante célibataire à condition qu'elle reste, elle aussi, une vieille fille. Theodora dédaigne la plupart des hommes de son monde qu'elle juge d'intellect inférieur, mais elle s'éprend d'un jeune savant qui dirige des fouilles archéologiques en Mésopotamie. Lui, sans fortune, renonce à la demander en mariage, mais au moment de son départ pour l'Orient, il la voit arriver, prête à le suivre et travestie en homme; une ombre de moustache brune facilite le déguisement. Ils partent; à Marseille, elle est sa maîtresse. A Port-Saïd, ils séjournent, sous un prétexte invraisemblable, et il leur arrive une aventure fantastique dans la ville indigène. L'amant est obligé de laisser pendant huit jours sa maîtresse entre les mains de Turcs qui l'ont capturée et la lui rendent en fort piteux état. Elle a d'ailleurs consenti à cette captivité, sachant ce qui l'attendait, mais aimant mieux se livrer que de mourir. Ils s'embarquent de nouveau et elle se jette par-dessus bord au bout de quelques jours, dans un accès de fièvre chaude, ne parvenant pas à croire que son amant lui pardonne et ne la méprise pas. Je suppose que Rachilde, si elle était anglaise, aurait tiré un parti merveilleux de cette trame. Traité par Victoria Cross, le sujet se développe bizarrement, avec parfois une rapidité excessive, ou ralenti par des digressions, des dissertations philosophico-morales tendant à excuser et à expliquer le scabreux de la situation et des incidents. Les sentiments sont analysés à l'excès et l'on s'aperçoit trop que l'auteur est une femme. Le héros, qui narre lui-même les événements, se place trop souvent au point de vue égoïste; il a des sentiments féminins, et l'héroïne joue à l'homme; il est vrai que son travestissement l'y contraint. Mais cette situation étrange donne une impression bizarre, malsaine presque; Theodora, ayant assumé le costume masculin, est tout d'un coup déséquilibrée, semble-t-il; elle n'est plus femme et malgré ses excentricités, — elle fume, boit, joue, s'enivre,— elle ne parvient pas à ressembler à l'homme qu'on la croit être, par son costume. Il y a, dans ce roman, des réflexions et des jugements d'une justesse et d'une profondeur singulières, maints passages sont très empoignants, et une fois de plus se trouve démontrée l'absurdité des relations sexuelles telles que les admet la civilisation occidentale.

§

Tous ceux qui ont lu le volume intitulé *les Pirates de la Mer* ont pu comprendre qu'on donne comme des modèles en

Angleterre les nouvelles de M. H.-G Wells. Les lecteurs qui savent l'anglais et ne voudraient pas attendre la version française seront certainement enchantés d'apprendre que Mr. Wells vient de publier un recueil contenant treize nouvelles et intitulé **Twelve Stories and a Dream**. Ils y retrouveront les mêmes qualités que précédemment ; des sujets fantastiques ou surnaturels traités avec ce don déconcertant d'invention et cette faculté d'observation minutieuse de la vie contemporaine qui donne un caractère si particulier aux géniales créations de l'auteur de la *Machine à explorer le temps*.

§

La série d'essais que, sous le titre de **Mankind in the Making**, Mr. H.-G. Wells a publiés, au cours de cette année, dans la *Fortnightly Review*, vient de paraître en un volume, chez Chapman and Hall. Avec un précédent ouvrage, *Anticipations* (1), et une brochure *la Découverte de l'avenir* (2), ce travail présente une théorie générale du développement social et politique. L'auteur essaie de traiter ces questions d'une façon nouvelle et d'un point de départ nouveau, envisageant l'ensemble du monde social et politique comme des aspects d'un plan universel en évolution, selon lequel sont placées toutes les activités sociales et politiques. Les questions qu'examine M. H.-G. Wells au cours de son remarquable travail ont soulevé, dans le monde qui pense, une énorme sensation. Une traduction française en sera donnée sous peu.

§

Les Revues. — **The Edinburgh Review** offre une série d'articles fort intéressants et variés : sur *le pontificat de Léon XIII ;* sur le *spiritualisme moderne* à propos du colossal ouvrage de F. W. H. Myers ; sur l'*Insurrection Irlandaise* (1793-1805) ; sur le peintre *Turner ;* sur *les Révélations du Radium ;* sur *Pierre Loti ;* sur *Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique*, à propos de récents ouvrages ; *The Truth about the Army ;* sur *la Bohème et l'Empire Austro-Hongrois ;* sur les *Poèmes de William Watson*, et sur *Oxford en 1903*.

Dans un article de la **Quarterly Review**, sur *la France et les Congrégations*, l'auteur, le père Gasquet, écrit : « Il im-

(1) La version française est sous presse.
(2) Traduit dans le *Mercure de France*, juillet 1902.

porte, pour juger sainement la lutte qui agite la France, d'en rechercher les causes et les lois génératrices hors des motifs tout momentanés auxquels elle doit sa violence, mais non sa raison d'être. L'antisémitisme, suscité par Edouard Drumont, avec plus de passion et de talent que de sens historique peut-être, a eu pour réponse, dure et vive comme une riposte d'escrime, l'affaire Dreyfus et ses déplorables conséquences ; de l'affaire Dreyfus est sortie la bataille des dernières élections — bataille sans merci, où toute arme semblait loyale. Les républicains, qui sont arrivés avec une imposante majorité à la Chambre de 1902, y apportaient une exaspération motivée, il faut le dire, par le caractère qu'avait pris la campagne électorale; nous voyons aujourd'hui les effets de cette exaspération-là, et si on poursuit les moines avec tant de dureté, c'est peut-être en partie parce que, dans ses livres et dans son journal, Drumont a conseillé avec une si brûlante éloquence qu'on pillât les beaux hôtels des banquiers israélites.

« La vie n'est qu'action et réaction : une parole de haine appelle irrésistiblement un acte d'injustice. Mais cette irritation des esprits n'est qu'une de ces causes momentanées dont je viens de parler, et encore ne se marque-t-elle que dans les méthodes choisies par le gouvernement pour appliquer la loi de 1901, et dans la bruyante approbation que lui donne une certaine presse.

« Les esprits éclairés de ce qui fut le parti nationaliste, et ceux moins éclairés qui s'y rencontrent aussi, feignent de croire, ou croient réellement, que la loi Waldeck Rousseau soit une création toute nouvelle, due à un nouvel état de choses, et ils s'acharnent à n'y découvrir qu'une affirmation de la manie anti-religieuse, une volonté systématique de supprimer graduellement toute forme de culte, une haine de Dieu, enfin, choquante et un peu sotte. Certes, il y a en France une fraction hostile à la religion, mais il y a autre chose aussi — un sens ardent de patriotisme et le grand instinct de l'indépendance nationale. Lorsqu'il semble attaquer la puissance de Rome dans la personne de ses miliciens, le pays fait acte de défense, et, de plus, il suit la tradition que lui a léguée son histoire. »

Dans la **Monthly Review**, Mr E. T. Cook étudie *Mr Gladstone as Foreign Minister*, the earl of Iddesleigh examine *les romans de lord Beaconsfield*, et Mrs Alice Meynell donne des vers : *Two Childhoods*.

D'excellents articles au sommaire du **Cornhill Maga-**

zine : *Good Living*, par Laurence Housman, *The Fond Adventure*, par Maurice Hewlett, *Chateaubriand and his English Neighbours* par D. Wallace Duthie ; *The Sorrows of Mrs Charlotte Smith*, par Viscount St-Cyres, etc.

Le numéro de la **Fortnightly Review** de novembre est excellent. Il faudrait citer tous les articles ; bornons nous : *The Woman at the Crossways*, par Fiona Macleod; *Tribe and Family*, par Andrew Lang; *The question of Korea*, par Alfred Stead, *Thackeray as a Reader and critic of Books*, par Lewis Melville ; *The Political Poetry of Mr William Watson*, par G.-K. Chesterton, d'où nous extrayons l'amusant passage que voici : « Mr Kipling est notre écrivain continental... Son splendide réalisme et son pittoresque paraîtraient originaux en tous pays. Mais ils apparaîtraient moitié moins originaux en France qu'en Angleterre. Quand Mr Kipling nous étonne, c'est parce que nous sommes Anglais. Toutes ses méthodes sont depuis longtemps employées dans la littérature française. Ses poèmes en argot sont une invention des décadents français qui écrivirent des vers dans l'argot des criminels. Ses vivantes peintures des sensations physiques font partie de la première leçon de la grammaire zolaïste. Son étrange et fascinante insistance sur les odeurs ne dit plus rien à l'esthète parisien. Ses nouvelles, claires, nettes, cruelles ne font pas oublier celles de Maupassant. Son orientalisme est parfaitement français... »

L'abondance et la diversité des matières du **World's Work** sont telles qu'on n'en saurait faire l'énumération C'est la revue des faits du mois dans tous les domaines.

Le second numéro de l'**Independent Review** est encore plus intéressant que le premier; il faut y lire en particulier l'article de John Burns : *Labour and Free Trade*, et celui d'Havelock Ellis : *Are the Anglo-Saxons Dying out ?*

Dans les derniers numéros de **The Academy and Literature** : *A Literary Progenitress of Rudyard Kipling* (Mrs Hemans) ; *W. E. H. Lecky, Reminiscences ; Theodor Mommsen ; On Private Opinions*, par John Oliver Hobbes ; *Art et Littérature à Paris*, par Octave Uzanne, etc.

The Saturday Review : *Clermont-Ferrand*, par Arthur Symons, divers articles de R. B. Cunninghame Graham, et les spirituelles chroniques de Max Beerbohm, D. S. Mac Coll, John F. Runciman, John F. Macdonald.

The Weekly Critical Review : *La littérature anglaise en France*, une excellente et fort utile étude de Mr

Remy de Gourmont sur les traductions anglaises en France; *The Misinterpretation of Mr Watts*, *On a Rembrandt in Milan*, *Modern Pictures in Venice*, *A decorator in Venice*, par Mr Arthur Symons; *M. Abel Hermant*, par Gabriel Mourey; *Poètes normands*, *la Femme naturelle*, par Remy de Gourmont, et une grande variété d'articles sur la peinture, la musique, le théâtre, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Réponse au Dr Max Nordau à propos du Symbolisme, par M. Ruben Dario (*La Nacion*, Buenos Aires).

M. Ruben Dario, un des meilleurs écrivains et le critique le plus écouté de l'Amérique Latine vient de faire aux symbolistes la galanterie de prendre leur défense contre les attaques vraiment un peu inconsidérées de M. Nordau. Après un préambule, où il expose le caractère de la critique trop subjective de l'auteur de *Vus du dehors*, M. Ruben Dario continue en ces termes:

« Son traducteur français, M. Dietrich, faisait observer judicieusement, à propos des « Mensonges Conventionnels de notre civilisation », que, conformément à un précepte de Spinoza, nulle chose considérée en elle-même ne peut être déclarée parfaite ou imparfaite et qu'il faut se limiter à la possibilité de la comprendre sans la condamner ni la louer ; ce qui revient à dire que c'est une méthode philosophique vicieuse de faire de nos sympathies ou de nos antipathies le critérium de l'exactitude de tel ou tel point de vue.

« En ce qui concerne les prophéties du Dr Nordau, elles devaient forcément avoir quelque jour leur réalisation. Il combattit le Naturalisme et en annonça la fin à brève échéance ; le Naturalisme grandit, se déroula et disparut, parce qu'il était appelé à disparaître... Il combattit le symbolisme, et le symbolisme grandit, se répandit et disparut comme groupement mental. Ce fut un moment de l'histoire de la pensée française, et, par sa réflection et son influence, de celle de la pensée universelle.

« Cependant, si le symbolisme passa, les symbolistes restent. « Clan mort à peine formé », — disait un sectaire naturaliste. M. Nordau constate, au contraire, dans son dernier livre, *Vus de dehors :* « L'enthousiasme tardif pour Verlaine fut, en réalité, réglé artificiellement par les compagnies franches qui, il y

a douze ou quatorze ans, de Montmartre et du Quartier Latin, firent irruption dans la littérature française et qui, bousculant, confondant et détruisant tout sur leur passage, prirent d'assaut la presse boulevardière, envahirent jusqu'aux grandes revues et sont à point pour planter leur bannière de guerre sur la coupole du Palais Mazarin. » Si cela ne s'appelle pas vaincre, que Hugo vienne nous le dire. En effet, Henri de Régnier collabore depuis longtemps à la *Revue des Deux Mondes ;* Jean Moréas, comme simple poète, arbore la croix de la Légion d'honneur ; Paul Adam impose ses opinions à la grande presse et si, de son propre droit on pouvait disposer d'un fauteuil à l'Académie Française, ce fauteuil serait celui de M. Remy de Gourmont. Dira-t-on qu'ils ont tous cessé d'être symbolistes ? Non, dit ce même M. de Gourmont :

« Qu'ils le veuillent bien ou qu'ils se dérobent, tous les symbolistes de la première comme de la dernière heure sont restés tels. On n'est pas ce qu'on veut dans la vie. On subit le milieu où l'on a d'abord évolué et l'on en garde la marque. La marque symboliste est noble, et je tiens beaucoup, pour ma part, à la porter visible et même impertinente. Il y a une manière d'être symboliste, comme il y eut une manière d'être romantique, qui ne comporte pas, et bien au contraire, l'abandon de la personnalité esthétique. Cette manière d'être, si elle implique une limite, c'est par en bas, non par en haut. Elle oblige ceux qui s'y soumirent à continuer le dédain qu'ils montrèrent d'abord pour toute la littérature sans idées et sans goût, dénuée de l'intellectualité ou du sentiment profond de la vie et de son mystère. Rester symboliste après dix ou quinze ans, c'est se refuser à participer à l'indulgence universelle, c'est obéir toujours au vœu ancien de maintenir, contre les vulgarisateurs, la noblesse de l'art et son orgueil (1). »

« Pour ma part, je n'ai jamais cru que le symbolisme pût prétendre constituer la victoire définitive de l'idée, le triomphe absolu de l'Art ; je ne prétends pas que tel système ou tel autre, telle ou telle manière de penser d'hier, d'aujourd'hui ou de demain puisse arracher l'Eureka de la perfection absolue ; ce serait en effet nier le progrès humain.

« Pour expliquer le passage que Maurice Le Blond (2) con-

(1) *Epilogues*, janvier 1902.

(2) Passage cité en épigraphe par M. Ruben Dario. M. Le Blond y déclare que (je retraduis de l'espagnol) : « Une mentalité inférieure

sacre au Dr Nordau il me suffira de reproduire ce que dit Mr. Stuart Merrill : « Le symbolisme empêche maints jeunes gens de dormir. Fonder une école pour remplacer le symbolisme, voilà leur rêve. Ils s'imaginent ingénument que le symbolisme fut fondé ainsi par acclamation, d'un jour à l'autre, avec ses chefs, ses cadres et ses effectifs. Ils ne comprennent pas que la soi-disant école symboliste ne fut qu'un simple groupement de jeunes gens qui, différents entre eux par le tempérament et même ne s'entendant pas sur le meilleur moyen de s'exprimer, se coalisèrent en une haine commune pour le bas naturalisme qui triomphait vers 1885 et se réunirent en un même amour pour l'art lyrique libre et synthétique. L'école symbolique naquit plutôt par un effet du hasard des circonstances que par la volonté bien arrêtée de ses adhérents. Elle répondait à une nécessité du moment. Elle représentait la réaction nécessaire contre la littérature du document et contre la poésie par trop formaliste du Parnasse. Elle rendait la liberté à l'imagination de l'écrivain et affirmait que toute imagination était valable. Les symbolistes ont su rendre justice à Zola, sans oublier l'hommage dû à Baudelaire. Ils ont remis en honneur l'esthétique universelle qui produisit l'éclosion des chefs-d'œuvre de l'humanité. Mr. Brunetière, dont le témoignage n'est pas suspect, disait : « Il est prodigieux de voir que ces seuls noms de Symbolisme et symbole ne provoquent autour d'eux qu'une hilarité dédaigneuse, quand tout ce qui nous entoure n'est cependant que symbole et qu'il n'y a que du symbolisme... » Il semble qu'il n'y aurait rien dans les affirmations du symbolisme qui pût exclure autre chose que l'art anecdotique ou servilement respectueux des apparences de la réalité. Toute la doctrine symboliste pourrait se résumer dans cette phrase admirable de Bulwer Lytton, que je rencontre dans *Zanoni :* « Ne crois-tu pas que pour le poète comme pour le peintre le grand art cherche le vrai et abhorre le réel? »

« Cependant, quelques jeunes gens, parmi lesquels je citerai MM. Fernand Gregh, Saint-Georges de Bouhélier, Maurice Leblond, ont déclaré, chacun à son tour depuis quelque temps, que le symbolisme était mort et qu'il importait de le remplacer par une autre école. Tous ces jeunes gens sont d'accord pour tuer l'ours, mais quand il s'agit de partager la peau ils se prennent aux cheveux.

à celle du moyen âge régnait dans l'élite symboliste... Nous avons extirpé définitivement ce virus. »

« M. Fernand Gregh, voyant que les dix-huit de l'Ecole Française n'avaient qu'un médiocre succès dans leur tentative de révolution, fit son petit coup d'état. Il fonda l'Humanisme. Pauvre M. Gregh! Aucun symboliste ne s'y opposa, mais tous les jeunes gens de son âge se retournèrent contre lui comme un seul homme. Puis, vint un manifeste de M. Le Blond et un autre de M. de Bouhélier : besoin de chapelles, de cénacles. Inutiles dénominations de la dernière heure : humanistes, naturistes, cénaclistes, luttent à qui proclamerait un nouveau *poncif*.

« En vérité si le symbolisme apporta quelque chose de grand, de haut et de profitable, ce fut la Liberté, l'indépendance mentale, l'épanouissement des énergies individuelles. Par malheur l'histoire du symbolisme n'est pas bien connue même en France et tous, amis et ennemis, tombent dans les plus lamentables confusions quand ils parlent de ce mouvement. En dehors du livre de M. Gustave Kahn, des articles de M. de Gourmont, de M. Beaunier, de M. Stuart Merrill et de quelques autres, le thème a été mal développé par les reporters littéraires et par ceux qui aiment à répandre des légendes ridicules. Le symbolisme, comme le classicisme, le romantisme et le Parnasse même, eut ses grotesques et ses originaux. De tels défauts, de telles singularités géniales ou extravagantes se confondent aux yeux du public qui réfléchit peu, avec les travaux les plus sérieux, les œuvres les plus intellectuelles. L'ignorante majorité, abreuvée de journaux quotidiens, non seulement en Amérique, mais aussi à Paris, ne peut prononcer le mot « Symbolisme » sans le faire suivre de celui de « Décadent » et pour elle ces deux mots se confondent en un tableau où ils aperçoivent : Les tortues gemmées du legendaire Montesquiou, l'absinthe du pauvre et grand Verlaine, le sonnet des voyelles de Rimbaud, les sonnets sans ponctuation de Mallarmé, les maîtresses d'esthètes, les snobs de brasserie, l'œuvre *péladane*, le magisme, les représentations parfumées, la messe noire, et les *Déliquescences* d'Adoré Flouppette. Et très peu se rendent compte que le triomphe des romantiques n'a été dû ni au gilet rouge de Théo, ni aux élucubrations de Petrus Borel, ni au « *Hierro* » d'*Hernani*, ni aux tables tournantes de Victor Hugo, ni aux extravagances de leurs imitateurs imprudents.

« Si le symbolisme, je le répète, a disparu en tant que groupement intellectuel, les maîtres qui surgirent à sa lumière ne sont pas tombés dans un oubli impénétrable, comme le suppose

M. le Blond et semble le croire le Dr Max Nordau. La poésie de la fin du XIXe siècle est représentée dans l'éternité de l'Art par le triste Lelian et l'héroïque et mystérieux auteur de *l'Après-midi d'un Faune*. Sans les coups de canon de Hugo, rien qu'avec deux flûtes de Pan, deux syrinx, ils conquéraient le jeune cœur du monde. Ils vinrent à propos. Ils furent de leur époque, de leur moment.

« Cela veut-il dire qu'il n'y a rien au delà d'eux ? Non, ils montrèrent un chemin, remplirent une vie. L'Art est vaste, la vie est brève, et l'homme poursuit sa marche ascensionnelle qui est infinie. Le symbolisme fut un mouvement d'idées qui fit partout un immense bien intellectuel et dont l'influence rejaillit même sur ceux qui lui furent le plus hostiles. L'on vit bientôt jusqu'à des poètes Parnassiens, comme Mendès, et des romanciers, comme le Zola des *Trois Villes*, tirer profit de l'effet produit par le symbolisme. Le Dr Max Nordau sait-il que le symbolisme rencontra un terrain propice dans la patrie de Walt Whitman et que l'initiation symboliste provoqua dans l'Amérique latine, une fois les premières exagérations et falsifications passées, l'éclosion de tout ce qu'aujourd'hui la littérature compte de beau et de réellement transcendant ? Et la plus belle figure de la gaie science italienne — abstraction faite de celle du respectable Carducci — n'est-ce pas celle d'un symbolisme somptueux et lyrique? Et ces puissants écrivains de la Belgique? Est-il une seule littérature étrangère qui n'ait ressenti l'influence de ce symbolisme que Paris leur a envoyé comme le reste ?

« Avaient-elles donc une mentalité digne du moyen âge, ces âmes qui renouvelèrent la vie intellectuelle, hâtèrent notre essor vers l'avenir, tout en nous provoquant à de très profitables incursions dans le passé ?

« Parmi les symbolistes il y eut des hommes de toutes les idées; il y eut des catholiques et des athées, des croyants et des anarchistes, des aristocrates et des ouvriers de la révolution sociale. Ce mouvement provoqua, entre autres, l'amour de la réflexion, la guerre aux préjugés, de nouvelles spéculations philosophiques, fondement de l'érudition intellectuelle et de la haute critique scientifique, des rythmes nouveaux et des trouvailles verbales, la haine de la vulgarité, le dédain des analyses inutiles, le goût de la synthèse, la résurrection des classiques mal étudiés ou oubliés, des vues sympathiques sur les littératures étrangères, l'importation de tendances nouvelles comme celles des grands penseurs russes et scandinaves.

C'est par eux, par les symbolistes que surgirent en pleine lumière européenne et mondiale les Emerson, les Carlyle, les Ibsen, les grands Slaves, Swinburne et enfin Nietzsche. Ils proclamèrent la gloire de grands esprits, ignorés ou dédaignés du journalisme et des académies, les Verlaine, les Mallarmé, les Villiers de l'Isle-Adam, les Hello (1). Ils défendirent la noblesse et la grandeur de l'art éternel, de la beauté sans limites. Et il y eut, comme en toute chose, des vainqueurs et des vaincus, ceux qui devaient rester et ceux qui devaient disparaître.

« Le vulgaire, peu lettré et mal informé, put rencontrer partout de l'écho en raillant le symbolisme et trouver dans certaines exagérations décadentes une sorte de justification à sa joie grossière. Il ignorait et ignore encore tout ce qu'il fallut d'efforts, de persévérance dans la lutte, pour mener à bien cette rénovation des idées dans la littérature et l'art du dernier siècle. Plus tard, on tiendra compte de cela. On verra que jamais l'idéal n'eut de plus admirables serviteurs, cet idéal que le Dr. Max Nordau retrouve indélébile dans l'âme de chaque homme, et qui est le type lointain suivant lequel l'humanité se développe et se perfectionne ».

On pouvait lire, il y a quelques années, dans une petite gazette de l'Amérique du Sud, un éloge extraordinaire (et extraordinairement comique) de l'école naturiste, qui se terminait ainsi : « Boubélier, Leblond et Montfort ont travaillé comme de véritables héros à sauver la jeunesse française d'une catastrophe imminente. Ils ont assumé une dictature intellectuelle, et ils règnent despotiquement sur l'esprit de la France. »

Ce petit morceau ne fait-il pas un plaisant contraste avec l'article bien informé et fortement pensé de M. Ruben Dario ?

LUCILE DUBOIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages. — L. de Combes : *De l'invention à l'exaltation de la Sainte Croix ;* « L'Art et l'autel ». — Charles Diehl ; *Ravenne ;* Laurens, 3.50.

Esotérisme. — Edgard Blochet : *Etudes sur l'Esotérisme musulman ;* « Journal Asiatique ». — Comte de Larmandie : *L'Entr'*

(1) Dans le passage déjà mentionné de M. Le Blond, Ernest Hello est qualifié de « mystagogue inférieur qui rédigeait des trivialités d'ignorantin dans une prose sulpicienne ».

acte Idéal; Histoire de la Rose-Croix; Chacornac, 3 fr. — Paul Flambard : *Etudes nouvelles sur l'hérédité;* Chacornac, 6 fr. — Charles Lancelin : *Histoire mystique de Shatan,* de la Légende au dogme, avec 2 tableaux; Daragon, 7.50.

Ethnographie. — Edmond Demolins : *Comment la route crée le type social.* II. *Les routes du monde moderne;* Didot, 3.50.

Folklore. — René Basset : *Contes populaires d'Afrique,* Guilmoto. — A. Pavie : *Contes populaires du Cambodge, du Laos et du Siam;* Leroux, 5 fr.

Histoire. — Booker T. Washington : *L'Autobiographie d'un nègre,* trad. de l'anglais par Othon Guerlac; Plon, 3.50. — Drs Cabanès et L. Nass : *Poisons et Sortileges,* 2e série; Plon, 3.50.— Calmon-Maison : *Le Maréchal de Château-Renault, 1637-1716;* Calmann-Lévy, 7.50. — Capitaine François : *Journal du Capitaine François dit le Dromadaire d'Egypte,* publié sur le mt. original par Charles Grolleau, II, 1803-1830; Carrington, 3.50. — James de Chambrier : *La Cour et la Société du second Empire;* 2e série, Perrin, 3.50. — Edme Champion : *La Séparation de l'Eglise et de l'Etat, en 1794,* introd. à l'histoire religieuse de la Révolution française; Colin, 3.50. — Arthur Chuquet : *Etudes d'histoire,* première et deuxième séries; Fontemoing, 2 vol.,7 fr. — M. Courant : *Okoubo;* Alcan, 2.50. — Henri Dagan : *Les Massacres de Kichinef et la situation des prolétaires juifs en Russie;* Cahiers de la Quinzaine, 2 fr. — J. Fehmi : *Les Coulisses hamidiennes dévoilées par un jeune Turc;* Michalon, 1.50. — Gabriel Hanotaux : *Histoire du Cardinal de Richelieu,* Tome II, 2e partie; Firmin Didot. — Baron Hüe : *Souvenirs* (1787-1815), publiés par le baron de Maricourt; Calmann-Lévy, 7.50. — Charles Joret : *La Bataille de Formigny,* d'après les documents contemporains; Bouillon, 3 fr. — Ch.-V. Langlois : *La Société française au* XVIIe *siècle;* Hachette, 3.50. — Dr A. Masson :*La Sorcellerie et la science des poisons au* XVIIe *siècle;* Hachette. — Comte de Rorc'h-Yantel : *Le Premier mariage du duc de Berry à Londres;* Champion. — Albert Sorel : *L'Europe et la Revolution française. La Trêve, Lunéville et Amiens* (1800-1805); Plon, 7.50. — G. de Villeneuve-Guibert : *Le Portefeuille de Madame Dupin, dame de Chenonceaux,* lettres et œuvres inédites; Calmann-Lévy, 4 fr.

Littérature. Critique. — Paul Acker : *Petites Confessions,* 1re série; Fontemoing, 3.50. — Philibert Audebrand : *Lauriers et Cyprès;* Calmann-Levy, 3.50. — Paul Bastier : *Fénélon critique d'art;* Larose. — Joseph Bédier : *Etudes critiques;* Colin, 4 fr.— Etienne Boutet de Monvel : *Adolphe Nourrit;* Plon. — Ferdinand Brunetière : *Cinq lettres sur Ernest Renan;* Perrin. — Moïse Cagnac : *Bossuet. Lettres de Direction* Preface de Félix Klein : Poussielgue, 3.50. — Th. Cornel : *La Roumanie littéraire d'aujourd'hui;* Biblioth. Intern. d'édition, 1.50. — Georges Dumesnil : *L'Ame et l'Evolution de la litterature des origines à nos jours;* So. franç. d'imprimerie, 2 vol. — René d'Ys : *Ernest Renan en Bretagne.* Préface de Jules Claretie : Emile-Paul. — Roger Le Brun : *Maurice Donnay;* Biblioth. Intern. d'édition, 1 fr. — Henri Lion : *Un magistrat homme de lettres au* XVIIe *siècle : le Président Hénault, sa vie, ses œuvres,* avec un portrait en héliog. ; Plon — L Maître : *L'Evasion du cardinal de Retz, hors du château de Nantes,* d'a-

près les documents nouveaux ; information judiciaire, 1654, Picard, 2 fr. — Adolphe Retté : *Le Symbolisme (Anecdotes et Souvenirs)*; Messein, 3.5o. — Adolphe Retté : *Dans la Forêt ;* Messein, 2 fr. — Romain Rolland : *Beethoven ;* Fischbacher, 2 fr.— Maurice Rollinat : *En errant*, proses d'un solitaire ; Fasquelle, 3.5o. — Edmond Stoullig : *Les Annales du théâtre et de la musique* (1902) ; Ollendorff, 3.5o. — Yann Scorff : *Réponse à M. Brunetière ;* Renaissance Latine, 0.6o.

Pédagogie. — Gabriel Compayré : *Herbart et l'Education par l'Instruction ;* Delaplane, 0.90.

Philologie. — Kr. Nyrop : *Grammaire historique de la langue française*, II. *La Morphologie ;* Picard, 10 fr.

Philosophie. — Frédéric Nietzsche : *Par delà le Bien et le Mal*, Prélude d'une Philosophie de l'avenir, trad. par Henri Albert ; « Mercure de France », 3.5o. — Fr. Roussel-Despierres : *L'Idéal esthétique ;* Alcan, 2.5o.

Poésie. — René Berton : *Les Clairs de Lune ;* Daragon, 3.5o. — Charles Cros : *Le Coffret de Santal ;* Stock, 3 5o. — Jean Dominique : *La gaule blanche ;* « Mercure de France », 2 fr. — Claudius Laroussarie : *Fontaines ;* Lyon. — Louis Théron de Montauze : *Le Poème de Gramont ;* Toulouse, Revue des Pyrénées. — René Puaux : *La Grille du Jardin ;* Plon, 3.5o. — C. F. Ramuz : *Le Petit Village ;* Genève, Eggimann. — Paul Riversdale : *Echos et reflets ;* Lemerre, 3 fr. — Saint-Pol-Roux : *Anciennetés ;* « Mercure de France », 2 fr. — Jean Schlumberger : *Poèmes des Temples et des Tombeaux ;* « Mercure de France », 3 fr. — L. M. de Thurly : *Broutilles d'amour ;* Ed. de l'Indépendance intellectuelle. — A. Vessiot : *Pour tous les goûts ;* Soc. française d'imprim., 2.5o.

Psychologie. — Carlos-Octavio Bunge : *Principes de Psychologie individualiste et sociale*, trad. de l'espagnol par Aug. Dietrich ; Alcan, 3 fr. — Emile Lubac : *Esquisse d'un système de psychologie rationnelle ;* Alcan, 3.75. — Guido Villa : *La Psychologie contemporaine*, trad. par Ch. Rossigneux, lettre-préface de E. Boutroux ; Giard et Brière, 1 fr.

Questions coloniales. — Jean Darcy : *Cent années de Rivalité coloniale. L'Afrique ;* Perrin. — Jean Darricarrère : *Au pays de la Fièvre*, impression de la campagne de Madagascar ; Stock, 3.5o.

Roman. — Maurice Barrès : *Les Amitiés françaises ;* Juven, 3.5o. — Louis Becke : *Scènes de la vie Polynésienne ;* Dujarric, 3.5o. — Georges Bonnamour : *Marie et Marthe ;* Plon, 3.5o. — Paul Bourget : *L'Eau profonde. Les pas dans les pas ;* Plon, 3 5o. — René Boylesve : *L'Enfant à la Balustrade ;* Calmann-Lévy, 3 5o. — Paul Bru : *L'Insexuée*, lettre-préface de Brieux ; Flammarion, 3.5o. — Jean Canora : *La Liberté*, conte ; Ed. de la « Revue ». — John Croisier : *De Carthage à Montmartre ;* Victor-Havard, 3.5o. — Félicien Champsaur : *L'Orgie latine ;* Fasquelle, 3.5o. — Guy Chantepleure : *Sphinx blanc ;* Calmann-Lévy, 3 5o. — Théodore Cheze : *Myriam de Magdala ;* Plon, 3.5o. — A.-J. Dalsème : *L'Orgueil de la Chair ;* Ambert, 3.5o. — Jean Daly : *Protestante !* Dujarric, 3.5o. — Gaston Dujarric : *Autour du mystère ;* Libr. des Mathurins. 3.5o. — Abel Faure : *La Clé des Carrières ;* Stock, 3 5o. — Edmond Fazy : *La nouvelle Sodome ;* Ambert, 3.5o. — Charles Foley : *Guilleri*

Guilloré; Fontemoing, 3.5o. — R. Gaston-Charles : *A chacun sa Chimère;* Ambert, 3.5o. — Jules Hoche : *La Carrière de Lucette;* Tallandier, 3.5o. — Pierre Huguenin : *L'Intaille;* Calmann-Lévy, 3.5o.— Henry Kistemaeckers : *Le Marchand de bonheur;* Fasquelle, 3.5o. — Mme Lucie Kitzo : *Au Clair du Rêve;* Plon, 3.5o. — Maurice Landay : *La Grappe;* Simonis Empis, 3.5o. — Pierre de Lano : *Poupée mondaine;* Flammarion, 3.5o.— Julien Lefèvre : *Le Secret du lendemain;* Perrin, 3.5o. — Camille Lemonnier : *Comme va le Ruisseau;* Ollendorff, 3.5o. — Louis Létang : *La Muette;* Calmann-Lévy, 3.5o. — Pierre Maël : *Partage de cœur;* Flammarion, 3.5o. — Valentin Mandelstamm : *Mémoires d'un grand de la Terre;* Fasquelle, 3.5o. — Camille Mauclair : *La Ville-Lumière;* Ollendorff, 3.5o. — Maurice Montégut : *Les Epées de Fer;* Ollendorff, 3.5o.— François de Nion : *Bellefleur, roman d'un Comédien au* XVIIIe *siècle;* Fasquelle, 3.5o. — Poinsot et Normandy : *La Mortelle Impuissance;* Fasquelle, 3.5o. — Jean Reibrach : *La Nouvelle Beauté;* Calmann-Lévy, 3.5o. — William Ritter: *Fillette slovaque;* « Mercure de France », 3.5o. — Marguerite Rolland : *L'Embâcle;* Simonis Empis, 3.5o. — G. Rovetta: *Loulou,* traduit par Albert Lécuyer; Calmann-Lévy, 3.5o. — Léon Tolstoï : *Œuvres complètes : Guerre et paix;* Stock, 2 vol., 7 fr. — R.-H. de Vandelbourg: *Sur les Hauts plateaux;* Plon, 3.5o. — H.-G. Wells: *La Merveilleuse Visite,* traduit par Louis Barron ; «Mercure de France », 3.5o

Sciences. — Dr H.-G. Reymond : *Physiologie et évolution de l'amour sexuel;* Soc. paris. d'édition, 5 fr. — G. Saint-Paul : *Le Langage intérieur et les paraphasies;* Alcan, 5 fr.

Sociologie. Economie. — Andrew Carnegie : *L'Empire des Affaires,* trad. de l'anglais par Arthur Maillet, préf. par Gabriel Bonvalot; Flammarion, 3.5o. — Firmin Bacconnier : *Manuel du Royaliste,* précédé d'une préface de Charles Maurras ; Aux bureaux de la Gazette de France, etc. 0.10.— Th. Darel : *Le Peuple-Roi,* essai de sociologie universaliste ; Alcan. — H. Dazan : *De la Condition. du peuple au* XIXe *siècle*; Giard, 3.5o.— H.-L. Follin : *Moralistes, Economistes et Solidaristes ;* Vals-les-Bains, Aberlen.

Théâtre. — Bjoernstjerne Bjoernson : *Un Gant,* comédie en 3 actes ; *Le Nouveau système,* pièce en 5 actes ; Stock, 3.5o.— Frédéric Halm : *Le Fils de la Nature,* poème dramatique, adaptation française par Adolphe Schleicher, Schleicher. — Edmond Picard : *Psukè,* dialogues en 1 acte, en 9 scènes, frontispice par Louis Danse ; Lacomblez, 3 fr.

Divers. — *Almanach Willy, 1904;* Varelli, 0.5o.

ÉCHOS

Les deux « Indécis ». — A propos de Jean Lombard. — Une école d'art. — Jacques Baseilhac. — Les concerts de Monte-Carlo. — *Les Marges.* — *La Belgique contemporaine.* — Les conférences de M. H.-P. Harlem.— Publications du *Mercure de France.*

Les deux « Indécis ».

Paris, 19 novembre 1903.

Mon cher Vallette,

Si le *Mercure* vient de publier mon roman, « l'Indécis », la Société Libre d'Edition des Gens de Lettres a publié, me dit-

on, voici deux ans, un roman intitulé aussi « l'Indécis », sous la signature de M. Paul Lagrange. J'ignorais, en choisissant ce titre, l'existence du livre précédent. Bien que je ne pense pas avoir lésé d'aucune manière les intérêts de M. Lagrange, bien que je croie qu'un livre n'est caractérisé par son titre que pour autant que celui-ci soit accompagné du nom de l'auteur, je ne fais pas difficulté de reconnaître que, si j'eusse été avisé de l'existence du livre de M. Lagrange, j'aurais choisi pour le mien un titre différent.

Il voudra donc trouver ici, avec l'expression de mes regrets, l'assurance de ma bonne foi absolue en cette affaire, et la reconnaissance de ses droits de priorité à ce titre de roman : *L'Indécis*. Que de fois, au reste, de telles rencontres se sont produites, sans qu'il soit permis de suspecter les intentions des auteurs, ni des éditeurs!

Je vous prie, mon cher Vallette, de donner publiquement acte, dans le *Mercure*, de sa réclamation légitime à M. Lagrange, et croyez-moi votre toujours cordialement dévoué,

ANDRÉ FONTAINAS.

§

A propos de Jean Lombard.

Paris, 15 novembre.

Mon cher Vallette,

Vous avez publié dans le dernier numéro du *Mercure* une note dans laquelle on essayerait de faire jouer à feu Jean Lombard un rôle qui ne pouvait être le sien. Je le regrette pour vous.

Il s'agit d'une lettre que publia, il y a quelque temps, *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* et qu'un de vos collaborateurs a reproduite avec des commentaires très violents.

J'ai démontré dans le *Voltaire* du 7 novembre que la lettre en question n'était qu'une transcription d'une basse dénonciation dont Lombard fut la victime et non l'auteur.

Le publicateur de la lettre reconnaît lui-même que sa bonne foi a été surprise, et voici le mot que le directeur de *l'Intermédiaire* adressa au *Voltaire*, qui le publia dans son numéro du 11 novembre :

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire l'article que M. Etienne Bellot consacre à Jean Lombard, au sujet de la lettre que *l'Intermédiaire* a publiée. Je regrette de n'avoir pas su plutôt la très intéressante explication que votre distingué collaborateur en donne. L'erreur était permise, car

la note dont il parle, note qu'il a signée, ne figure plus à l'original qui est en nos mains, elle en a évidemment été détachée avant de venir jusqu'à nous.

Vous nous ferez l'honneur de penser que si nous avions connu cette note, nos collaborateurs et moi-même nous eussions tout autrement présenté la lettre.

Le document donnait à croire à une simple comédie littéraire: il cachait un drame. En l'absence de toute indication, de plus perspicaces s'y fussent mépris.

Permettez-moi d'espérer, monsieur le Directeur, que vous voudrez bien publier cette lettre, en agréant l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

GEORGES MONTORGUEIL.
Directeur de *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux.*

J'espère, mon cher Vallette, que vous voudrez bien réparer l'erreur de votre collaborateur et que vous serez heureux de déclarer aussi que votre bonne foi a été singulièrement surprise.

Comptant sur votre amabilité, je vous serre cordialement la main.

ÉTIENNE BELLOT.

Nous sommes certainement heureux d'apprendre que Jean Lombard ne fut point l'auteur de la lettre publiée par *l'Intermédiaire*. Voici, en substance, l'explication donnée, dans le *Voltaire*, par M. Etienne Bellot, et à la suite de laquelle M. Georges Montorgueil adressa au directeur de ce journal la lettre qu'on vient de lire. La pièce incriminée, rédigée par monsieur X..., ennemi de Lombard qui l'avait ridiculisé aux cours de polémiques, fut rapidement et assez illisiblement copiée par Lombard en présence de deux amis, MM. Laurent de Gavoty et Etienne Bellot, et il les pria de contresigner sa copie. M. Laurent de Gavoty désira que la copie fût plus lisible, et Lombard recopia. Avant de signer, M. de Gavoty apposa la mention : « Copie scrupuleusement conforme à l'original d'une lettre non signée, écrite de la main de M. X... » M. Bellot signa ensuite, et Lombard lui confia le document, gardant par devers lui la première copie.

§

Une école d'art. — Un petit groupe d'artistes vient de se réunir pour organiser à Paris des cours d'art décoratif, d'art littéraire, et de musique vocale et instrumentale.

Mme Marie Mockel, qui s'est spécialement adonnée à l'interprétation des maîtres classiques et a fondé le quatuor vocal de *la Chanterie*, dirigera l'enseignement musical, et se char-

gera des cours de chant et de chant d'ensemble. Les cours de piano, de solfège et d'ensemble instrumental seront donnés par Mlle M. Duchemin, avec MM. Mâche et G. Hekking pour la musique de chambre.

L'art décoratif, enseigné par M. P.-M. Verneuil, comportera deux cours théoriques et un atelier pratique où les élèves appliqueront directement à la matière, — étain, étoffe ou cuir, — les principes recueillis dans la leçon parlée.

L'art littéraire sera professé par M. Albert Mockel, qui donnera une suite de causeries sur la littérature moderne et sur la « renaissance idéaliste » dans l'art contemporain. M. Mockel organise en même temps un *cours pratique d'art littéraire*, — exercices et entretiens familiers où il se propose d'étudier, sans préoccupation dogmatique, les principes de la composition en prose et du poème en vers libres ou en vers réguliers. Les élèves eux-mêmes y liraient des œuvres diverses qui seraient ensuite analysées et discutées ; et ils apprendraient à dire les vers, en s'efforçant d'en respecter la valeur musicale et d'en pénétrer la beauté.

Les cours de l'Ecole d'Art ouvriront le 1er décembre, 18, rue Fourcroy (XVIIe).

§

Jacques Baseilhac, un jeune peintre du plus grand avenir, vient de mourir à vingt-neuf ans, après avoir donné les preuves d'un talent puissant et original. Il exposait depuis plusieurs années au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts. La cérémonie funèbre a eu lieu à Savigny sur-Orge. Un grand nombre d'amis du défunt et d'artistes étaient présents. M. Yvanhoé Rambosson a prononcé quelques paroles émues au nom des anciens élèves du lycée Lakanal et au nom des sociétaires du Salon d'Automne, dont le défunt faisait partie.

§

Les Concerts de Monte-Carlo. — Le goût de la bonne et belle musique se répand heureusement de plus en plus. On doit ce progrès à des chefs d'orchestre de talent et de courage tels que Colonne, feu Lamoureux, Chevillard, Léon Jehin. Ce dernier, depuis quelques années, a créé à Monte Carlo des Concerts Classiques, où les meilleurs morceaux de la musique ancienne et moderne sont présentés avec un art parfait.

La série de ces Concerts a repris le 19 novembre, avec un grand succès.

§

Les Marges. — M. Eugène Montfort entreprend la publication, sous ce titre, d'une gazette littéraire qui sera mise en vente à la librairie H. Floury notamment, et dans les principales librairies d'amateurs (*Les Marges*, 22, rue Théodore-de-Banville, XVII^e^).

§

La Belgique Contemporaine. — La création d'un périodique nouveau est imminente en Belgique, où, depuis la disparition de la *Société nouvelle*, manquait une revue de véritable importance. *La Belgique Contemporaine* ne sera pas une publication exclusivement littéraire et artistique. Elle s'intéressera aux grandes questions industrielles et sociales, aux problèmes de la politique étrangère aussi bien qu'aux questions d'art. C'est dire qu'elle s'efforcera d'être large de programme et moderne d'inspiration. Le comité qui patronne la revue associe des noms de grands industriels et d'hommes d'Etat, — entre autres le directeur des Beaux-arts, — à ceux d'écrivains et d'artistes notoires tels que Constantin Meunier, Verhaeren, Camille Lemonnier, Maus, etc. Ajoutons que la direction de *La Belgique Contemporaine* est confiée à MM. Eugène Baïe, l'auteur de la récente *Epopée Flamande*, et Raphaël Petrucci, dont on connaît les importants travaux d'esthétique.

§

Les Conférences de M. H.-P. Harlem sur la littérature française vont être reprises en Hollande cet hiver. M. Harlem parlera des œuvres de MM. Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Francis Jammes, Elémir Bourges, Jules Renard, André Gide, Charles-Louis Phillippe.

§

Publications du « Mercure de France » :

Par dela le bien et le mal, *Prélude d'une Philosophie de l'avenir*, de Frédéric Nietzsche, traduit par Henri Albert, 3 fr. 50.

Fillette Slovaque, roman, par William Ritter, 3 fr. 50.

La Merveilleuse Visite, roman, de H.-G. Wells, traduit par Louis Barron, 3 fr. 50.

La gaule blanche, poèmes, par Jean Dominique, 2 fr.

Anciennetés, poèmes, par Saint-Pol-Roux, 2 fr.

Poèmes des Temples et des Tombeaux, par Jean Schlumberger, 3 fr.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XLVIII*)

—

N° 166. — OCTOBRE 1903

Casimir Stryienski.....	*Les « Dossiers » de Stendhal*..	5
Remy de Gourmont.....	*Le Dimorphisme sexuel et le Féminisme dans la Nature*....	24
Sébastien-Charles Leconte.	*Pâris de Troie*.....	54
Arthur Symons (Henry-D. Davray *trad.*).....	*Casanova à Dax: Un chapitre d'histoire inédit*.....	60
Adolphe Retté.....	*Poèmes de la Forêt*.....	89
André Fontainas.....	*Bernard Lazare*.....	92
Charles Morice.....	*Paul Gauguin*.....	100
Hubert Krains.....	*Le Pain noir*, roman (IX-XXIII).....	136

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont.....	*Épilogues : La statue de Renan. La superstition dans le protestantisme : pièce justificative*..	186
Pierre Quillard.....	*Les Poèmes*.....	194
Rachilde.....	*Les Romans*.....	199
Jean de Gourmont.....	*Littérature*.....	209
Edmond Barthèlemy.....	*Histoire*...	216
Louis weber.....	*Philosophie*.....	223
Gaston Danville.....	*Psychologie*.....	228
Charles-Henry Hirsch....	*Les Revues*.....	234
R. de Bury.....	*Les Journaux*.....	238
Virgile Josz.....	*Art ancien*.....	244
Yvanhoé Rambosson.....	*Publications d'art*.....	251
Georges Eekhoud.....	*Chronique de Bruxelles*.....	257
Henri Albert.....	*Lettres allemandes*.....	263
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	268
Philéas Lebesgue.....	*Lettres portugaises*.....	276
A.-Ferdinand Herold.....	*Variétés : « Iphigénie » au Théâtre d'Orange*.....	281
Mercvre	*Publications récentes*.....	284
—	*Echos*.....	286

N° 167. — NOVEMBRE 1903

Eugène Demolder	*Le Jardinier de la Pompadour*, roman (I-II)	289
Emile Verhaeren	*Les Pas*, poème	336
Léon Bloy	*Les Douze Filles*	340
Edmond Pilon	*La Maison des Sylvies*	362
Louis Le Cardonnel	*Invocations d'Automne*, poème	390
Vsevolod Garchine (S. Kikina et P.-G. La Chesnais *trad.*)	*Quatre Jours. Episode de la Guerre russo-turque*	394
Charles Morice	*Quelques Opinions sur Paul Gauguin*	413
Edouard d'Hooghe	*La Mort du Pape des Derniers Jours*	434
Hubert Krains	*Le Pain noir*, roman (XXIV-XXX, fin)	441

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues : Phrases sur Renan. La Libre-Pensée. Visites*	468
Rachilde	*Les Romans*	476
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	483
Henri Mazel	*Science sociale*	491
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	496
Carl Siger	*Questions coloniales*	505
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	511
R. de Bury	*Les Journaux*	519
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	525
Jean Marnold	*Musique*	529
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	538
E. Gomez Carrillo	*Lettres espagnoles*	546
Eugenio Diaz Romero	*Lettres hispano-américaines*	551
E. Séménoff	*Lettres russes*	558
Edmond Fazy	*Variétés : Un Pèlerinage au Tombeau du poète Henri de Kleist*	566
Mercvre	*Publications récentes*	571
—	*Echos*	572

N° 168. — DÉCEMBRE 1903

Chateaubriand	*Lettres inédites*, publiées par M. Louis Thomas	577
Adrien Timmermans	*L'Esprit de l'argot*	593
Saint-Pol-Roux	*Les Pêcheurs de Sardines : Litanies de la Mer*	617
Marcel Montandon	*Les Œuvres religieuses et philosophiques de Giovanni Segantini*	625

Théodore Chèze	*Un Conte à se conter au bord du Crépuscule*	646
Edmond Fazy	*Vers d'amour*	658
Henri Mazel	*Les Temps héroïques du Symbolisme*	666
Emile Bernard	*Notes sur l'École dite de « Pont-Aven »*	675
Charles Morice	*Le Salon d'Automne*	683
Eugène Demolder	*Le Jardinier de la Pompadour*, roman (III-VII)	698

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues : Si l'on peut penser librement. La Loi Falloux. Guerre à la guerre Cruauté de philanthropes. La Monnaie de nickel*	755
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	760
Rachilde	*Les Romans*	765
Louis Weber	*Philosophie*	774
Docteur Albert Prieur	*Sciences*	778
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	785
R. de Bury	*Les Journaux*	793
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	799
Jean Marnold	*Musique*	809
Charles Morice	*Art moderne*	817
Virgile Josz	*Art ancien*	822
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'art*	827
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	832
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	837
Lucile Dubois	*La France jugée à l'étranger.*	846
Mercvre	*Publications récentes*	851
—	*Echos*	854
	Tables du tome XLVIII	859

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(*TOME XLVIII*)

—

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes..... 263

EDMOND BARTHÈLEMY

Revue du Mois : Histoire..... 216-483

ÉMILE BERNARD

Notes sur l'école dite de « Pont-Aven »..... 675

LÉON BLOY

Les Douze Filles..... 340

R. DE BURY

Revue du Mois : Les Journaux..... 238-519-793

E. GOMEZ CARRILLO

Revue du Mois : Lettres espagnoles..... 546

CHATEAUBRIAND

Lettres inédites, publiées par M. Louis Thomas..... 577

THÉODORE CHÈZE

Un Conte à se conter au bord du Crépuscule..... 646

GASTON DANVILLE

Revue du Mois : Psychologie..... 228

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises..... 268-538-837

EUGÈNE DEMOLDER

Le Jardinier de la Pompadour, roman (I-VII).... 289-698

LUCILE DUBOIS

Revue du Mois : La France jugée à l'étranger..... 846

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles..... 257-832

EDMOND FAZY

Revue du Mois : Variétés : Un pèlerinage au tombeau du poète Henri de Kleist..... 566

Vers d'amour..... 658

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

ANDRÉ FONTAINAS

Bernard Lazare..... 92

VSEVOLOD GARCHINE

(**S. Kikina et P.-G. La Chesnais** *trad.*)

Quatre Jours. Episode de la guerre russo-turque..... 394

JEAN DE GOURMONT

Revue du mois : Littérature..... 209

REMY DE GOURMONT

Le Dimorphisme sexuel et le Féminisme dans la Nature 24

Revue du Mois : Epilogues..... 186-468-755

A.-FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Variétés : « Iphigénie » au Théâtre d'Orange..... 281

Revue du Mois : Les Théâtres..... 525-799

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Les Revues..... 234-511-785

EDOUARD D'HOOGHE

La Mort du Pape des Derniers Jours..... 434

VIRGILE JOSZ

Revue du Mois : Art ancien..... 244-822

HUBERT KRAINS

Le Pain noir, roman (IX-XXX, *fin*)..... 136-441

PHILÉAS LEBESGUE

Revue du Mois : Lettres portugaises..... 276

LOUIS LE CARDONNEL

Invocations d'Automne..... 390

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

Pâris de Troie..... 54

JEAN MARNOLD

Revue du Mois : Musique..... 529-809

HENRI MAZEL

Revue du Mois : Science sociale..... 491

Les Temps héroïques du Symbolisme..... 666

CHARLES MERKI

Revue du Mois : Archéologie, Voyages..... 496

MARCEL MONTANDON

Les Œuvres religieuses et philosophiques de Giovanni Segantini..... 625

CHARLES MORICE

Paul Gauguin..... 100
Quelques opinions sur Paul Gauguin 413
Le Salon d'Automne..... 683
Revue du Mois : Art moderne..... 817

EDMOND PILON

La Maison des Sylvies..... 362

DOCTEUR ALBERT PRIEUR

Revue du Mois : Sciences..... 778

PIERRE QUILLARD

Revue du Mois : Les Poèmes..... 194-760

RACHILDE

Revue du Mois : Les Romans..... 199-476-765

YVANHOÉ RAMBOSSON

Revue du Mois : Publications d'art..... 251-827

ADOLPHE RETTÉ

Poèmes de la Forêt..... 89

EUGENIO DIAZ ROMERO

Revue du Mois : Lettres hispano-américaines..... 551

SAINT-POL-ROUX

Les Pêcheurs de Sardines : Litanies de la Mer..... 617

E. SÉMÉNOFF

Revue du Mois : Lettres russes..... 558

CARL SIGER

Revue du Mois : Questions coloniales..... 505

CASIMIR STRYIENSKI

Les « Dossiers » de Stendhal..... 5

ARTHUR SYMONS
(**Henry-D. Davray** *trad.*)

Casanova à Dux. Un chapitre d'histoire inédit..... 60

ADRIEN TIMMERMANS

L'esprit de l'argot..... 593

EMILE VERHAEREN

Les Pas..... 336

LOUIS WEBER

Revue du Mois : Philosophie..... 223-774

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7